

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

L'Art moderne, Bruxelles, 1905, n°1 à 52.

Les nombreuses recherches effectuées par la Digithèque de l'ULB conduisent à croire que l'oeuvre ici reproduite *appartient au domaine public.*

S'il s'avérait, malgré les efforts déployés, qu'une personne soit encore titulaire de droits sur l'oeuvre, cette personne est invitée à prendre immédiatement contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette oeuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à : http://digistore.bib.ulb.ac.be/2013/DL2864764_1905_f.pdf



Année 1905

Fascicules manquants =

N^{os} 2, 6, 26, 28, 38, 43, 49.

N^o 10: découpé.

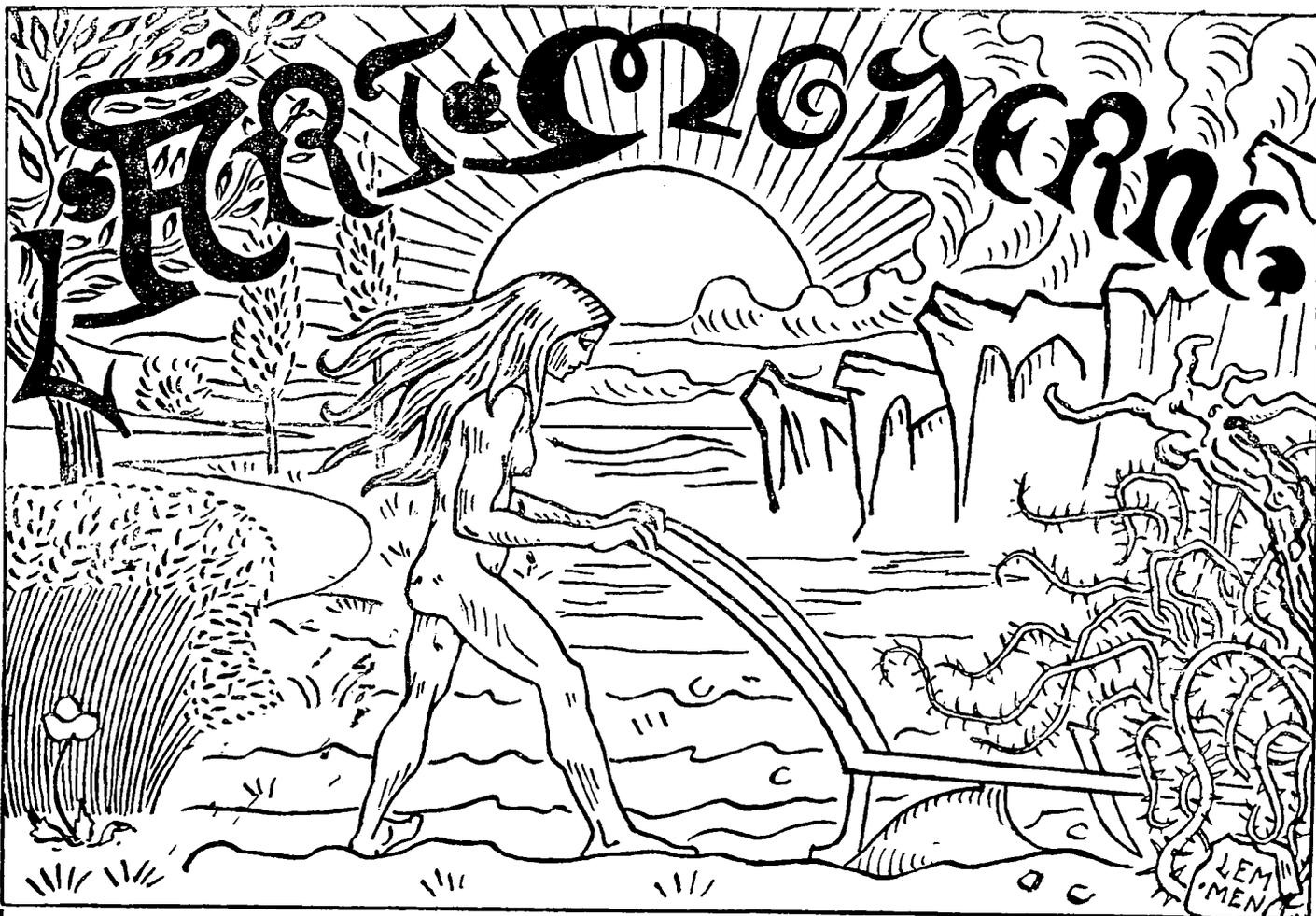
Table des matières.

n^o 50: manquent les pp. 407-402

52366

L'ART MODERNE

1905



1^{er} JANVIER 1905

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE

NUMÉRO UN

SOMMAIRE

Le « Roi Lear » à Paris (CHARLES MORICE). — Julien Dillens (O. M.) — Chronique artistique (O. M.). — Trois Primitifs (M. H.). — Pepita Jimenez. — Chronique théâtrale. *L'Aiglon* (G. R.). — La Musique à Paris. *Première séance de lectures publiques de M. Alfred Cortot. Les Concerts Parent. Concert de M. J.-J. Nini* (M.-D. CALVOCORESSI) — La Musique à Liège (F.). — La Musique à Gand. *Premier Concert du Conservatoire* (F. V. E.). — Memento des Expositions. — Petite Chronique.

Le « Roi Lear », à Paris.

I

Paris vient d'être convié à l'une des plus belles fêtes littéraires qu'il pût souhaiter : on lui a pour la première fois donné un drame de Shakespeare, un chef-d'œuvre sublime entre tous, *Le Roi Lear*. Paris — et avec lui l'énorme et précieuse population cosmopolite qui l'habite comme une colonie du monde — a écouté, compris, applaudi : ce fut une fête universelle, c'est une date dans l'histoire de la littérature contemporaine.

Qu'on me pardonne, à ce sujet, un souvenir personnel. En mars 1902, rendant compte (dans l'*Occi-*

dent) du triste drame — on venait de le jouer chez Antoine — que de jeunes écrivains ont tiré de ce roman triste de Zola, *La Terre*, j'écrivais :

Il n'est que juste de noter que M. Antoine est extraordinaire en père Fouan, cette réduction de *Roi Lear*. Il ne nous permet pas de voir le caractère caricatural du personnage. Il est magnifiquement la douleur, l'abandon, la misère. Serait-il tout cela, le serait-il autant et aussi bien dans le SEUL *Roi Lear*, — celui qui n'est pas de la Beauce? Je voudrais qu'il essayât et je crois que l'essai lui serait profitable, et au public. Car c'est quelque chose que d'être beau dans le laid et vrai dans le faux. Mais c'est tout de même se tromper et tromper le public, et il serait plus utile et plus beau, plus utile et plus vrai d'être vrai dans le vrai et beau dans le beau.

A quelque temps de là j'entendais dire que M. Loti avait promis à M. Antoine une traduction théâtrale du *Roi Lear*. Le nom du traducteur choisi était pour surprendre. Quoi de commun entre Shakespeare et cet officier fameux par trop de livres écrits d'un pied marin? Passons sur ce détail. L'important, c'est la coïncidence — je n'y vois pas plus et je ne prétends pas avoir été pour quelque chose dans cette grande chose — entre la pensée d'un écrivain aussi curieux de la faveur publique que M. Loti, d'un directeur aussi avisé, que



M. Antoine, et le désir que loin d'eux, sans autre intérêt que celui de l'art, j'exprimais. Et je suis bien sûr que je n'étais pas seul à me souvenir de Shakespeare, à le regretter, à l'appeler, le jour où c'était Zola qu'on nous priait d'entendre. Eh bien, cette rencontre, je m'en persuade, est significative : ce désir de Shakespeare, c'est le besoin de la nature, c'est l'appel du vrai, c'est l'aveu de la nécessité d'un retour aux principes de la vie. Le succès de la pièce, qui si magnifiquement récompensa le noble effort d'Antoine, prouve assez que de tels sentiments sont généraux et qu'il y a là le plus légitime motif des plus hautes espérances

Et, du reste, attendions-nous cette représentation du *Roi Lear* pour nous convaincre que l'humanité, depuis longtemps lasse de mensonges, a soif de plausibles vérités, et qu'il ne date pas d'hier. le « retour aux principes » ?

II

On ne peut raisonnablement le nier, nous sommes les témoins d'un grand mouvement dans ce sens. Il faudrait être aveugle!...

Hugo à Patmos — ou, plus exactement, sur les bords du Rhin, — a écrit : « Le Nord et le Peuple sont les deux grands réservoirs de l'humanité. » De tels *mots*, et il y en a d'autres aussi profonds dans l'œuvre d'Hugo, la défendent contre les critiques décidés à n'y voir qu'un magnifique et vain bruit de syllabes. Ce mot-là, du moins, est le geste d'un voyant. J'ose dire qu'on en pourrait déduire une sûre méthode d'investigation historique : aux instants où vous verrez la société, dans son élite et dans la personne de ses plus illustres représentants, se pencher sur le peuple et se tourner vers le nord, affirmez qu'elle a conscience d'avoir épuisé ses ressources présentes de civilisation, qu'elle sent le besoin d'un renouveau, qu'elle aspire à se retremper dans ses sources naturelles.

Nous traversons un tel instant, dont on pourrait, je crois, constater de fins en fins de siècles l'approximatif retour. Cette fois, il a doublé le cap de la période centennale. Il commença en réalité avec la Révolution française et se poursuivit avec le Romantisme. S'il s'interrompit dans le second tiers du XIX^e siècle, il n'en attendit pas le terme pour se manifester à nouveau, avec l'enthousiasme de l'Occident latin pour le roman russe, la musique wagnérienne, le drame scandinave, la philosophie spencérienne. A la même heure les mêmes esprits, qui, dans le monde idéal, demandaient au Nord la lumière, auscultaient l'immense vivant qu'on nomme le Peuple, écoutaient ses plaintes, cherchaient des conditions de vie où il pût connaître un peu de bonheur, et le socialisme s'emparait des âmes où le génie septentrional versait ses conseils d'énergie et d'amour. Aujourd'hui, loin que la force impulsive de ce mouvement ait perdu

sa vertu, nous le voyons se propager dans tous les domaines de la pensée, et même de la pensée pure, de l'action purement spirituelle, passer à l'action visible. Nous voyons d'admirables artistes comme Eugène Carrière, d'admirables écrivains comme Anatole France ne plus se contenter de réaliser leurs rêves en rêve, leur idéal en œuvres de grâce ou de tendresse, mais, dans un besoin réfléchi de révélation directe, d'éducation immédiate. aller à la foule le verbe aux lèvres et les bras ouverts : et, ce qui peut-être est plus significatif encore, car c'est le signe de ce consentement du Nombre sans lequel les plus puissants esprits ne peuvent rien, la foule accueille ces initiateurs, elle les entend et elle les aime...

Je ne puis ici m'attarder aux développements qui me tentent; il faut me borner à constater que la leçon de Shakespeare nous est venue à son heure et à remercier haut l'artiste qui, le premier, nous a permis de connaître, autrement que par l'imagination nourrie des textes, le divin poète.

III

Car c'est Shakespeare vrai qu'enfin voici

Shakespeare! Que de fois déjà, bien avant cette heure, que de fois dans le livre, que de fois au théâtre on nous avait parlé de lui, on avait prétendu nous le révéler! Mais ce n'était pas lui; ce n'était pas même un reflet de ce miroir étincelant. Pour le critique, des universitaires et des académiciens, pour l'adaptation, Alexandre Dumas ou Paul Meurice, pour l'interprétation, Mounet-Sully ou Sarah Bernhardt, — oui : Shakespeare, non! et il n'est pas d'œuvre plus maltraitée que la sienne par la postérité, plus dénaturée, plus « mentie ».

Les romantiques pensèrent l'accaparer, et Hugo — (que je saluais tout à l'heure avec respect, mais...) — faillit le compromettre en lui commettant le soin de défendre des théories littéraires auxquelles le poète d'*Hamlet* et de *Macbeth* n'a jamais pensé et qu'il eût à coup sûr réprouvées. Déjà qualifié, à peu près, de monstre par Voltaire, Shakespeare revu par Hugo restait un monstre, à cette nuance près que Voltaire exérait (au fond) ce monstre, tandis qu'Hugo, croyant s'y reconnaître, l'adorait. Et le monstre est à peu près resté tel pour les âges qui suivirent, malgré les honnêtes et mornes analyses d'un M. Mézière, malgré la scrupuleuse et laborieuse traduction d'un François-Victor Hugo. Seul Emile Montégut — le traducteur excellent et l'essayiste qui serait plein de gloire s'il avait possédé ce don à quoi ni la science, ni l'intelligence, ni la sensibilité même, rien ne supplée, le style — vit vrai. ou plutôt devina, et, j'ose le dire, ses intuitions sont plus sûres, à la fois plus lointaines et plus simples, plus d'un poète enfin que celles de M. Taine lui-même.

Mais cette sincérité subtile et cette divination, on

n'osait pas — on n'osait plus les attendre d'un artiste dramatique, d'un directeur de théâtre parisien. Il y a fallu, en effet, la très exceptionnelle nature d'Antoine, ce comédien et ce tragédien unique par le secret qu'il a d'être puissant avec simplicité. On lui reproche, et que j'entends mal ce reproche, de manquer de lyrisme. Ce sont les cris de Mounet-Sully qui sont restés dans l'oreille du critique, sans doute; et justement ces cris, et aussi ces gestes emphatiques, et encore ces attitudes plastiques, tout cela est parfaitement étranger à Shakespeare et à la Nature dont Shakespeare est le miroir; tout cela, c'est du romantisme, et Shakespeare n'est pas romantique, pas plus qu'il n'est naturaliste ni naturaliste. Shakespeare échappe aux écoles, comme Homère et Dante, comme Rabelais, Cervantes et Goethe. Sans doute, pour qu'il pût être compris et de ses interprètes et du public, devait-il attendre que les écoles fussent abolies. Elles le sont, et le « monstre » n'est plus menacé ni des ridicules condamnations classiques ni des absurdes et charmants enthousiasmes romantiques. Il est seul et nu devant l'humanité affranchie de ces croyances absolues qui comportent toujours tant d'erreurs : elle a senti, au vent de cette parole jaillie du fond de ses propres passions, passer sur elle le souffle chaud de la nature, elle s'est applaudie elle-même en applaudissant le poète qu'un artiste admirable lui donnait purement et véritablement.

CHARLES MORICE

JULIEN DILLENS

L'art belge a perdu en Julien Dillens (1) un de ses plus parfaits statuaires. Ce qui dominait en lui, c'était l'homme de métier rompu aux pratiques du marbre et de la pierre, c'était l'artisan scrupuleux et patient qui, dans la tourmente d'aujourd'hui, renouait avec sérénité le fil des grandes traditions plastiques.

D'autres, et parmi eux les plus illustres, font jaillir leur art du bouillonnement de la vie. Ils exaltent l'humanité. Ils célèbrent la noblesse du travail, l'héroïsme du sacrifice, les voluptés de l'amour, l'abnégation que dictent les maternités. Julien Dillens, lui, entendait ne créer la beauté sculpturale que par les seules ressources d'une forme impeccable.

Une parenté spirituelle l'unissait aux Florentins de la Renaissance. Comme eux, il n'envisageait la ronde-bosse et le bas-relief que dans leur connexité avec les monuments qu'ils sont destinés à décorer. L'allégorie, le symbole servaient de véhicule à son activité créatrice : mais le sujet n'était qu'un prétexte au développement de ses dons d'exécution. Et quel que fût le thème traité,

(1) Julien Dillens, né à Anvers le 8 juin 1849, mort à Saint-Gilles (Bruxelles) le 24 décembre 1904. Il était professeur à l'Académie royale des Beaux-Arts, membre de l'Académie de Belgique et de l'Académie royale d'Anvers, officier de l'ordre de Léopold, chevalier de la Légion d'honneur, etc. Il remporta la médaille d'honneur aux Expositions universelles de Paris 1889 et 1900.

la grâce souple, l'élégance, l'harmonie cadencée des figures et des groupes que modelaient ses mains expertes conféraient à la composition un attrait spécial, indépendant de l'idée que suscitait celle-ci. C'était, dans la plus haute acception du terme, de la statuaire « ornementale », conçue et interprétée avec un égal souci du style.

Ces facultés d'interprétation s'exercèrent dans de nombreux travaux décoratifs. A peine est-il besoin de rappeler la noble figure *Le Silence de la tombe* qui orne l'entrée du cimetière de Saint-Gilles, les *Lansquenets* de l'hôtel de ville, les figures féminines de la *Fontaine Le Brouckere*, la *Statue de Van Orley* au Petit Sablon, l'*Art flamand* et l'*Art allemand* du palais des Beaux-Arts, les bas-reliefs du palais de Laeken, le *T'Serclaes* de la Grand'Place de Bruxelles, l'émouvante *Figure tombale*, le *Metdepenningen* de Gand, les effigies de *Saint-Louis* et de *Saint-Victor* à Epernay, l'escalier de l'hôtel de ville de Reims, etc., — toutes œuvres qui portèrent très haut une renommée née dès son envoi réglementaire de Rome, *La Justice*.

Bien que la statuaire monumentale l'absorbât presque exclusivement, il ne laissa pas que d'exécuter quelques bustes d'un caractère expressif, diverses médailles et cette figurine charmante, *Allegretto*, l'un des premiers spécimens — et le plus significatif — de la sculpture chrysléphantine dont l'Exposition de Tervuren salua, en 1897, la renaissance.

A côté de l'artiste, il y avait en Julien Dillens un homme cordial et bon, très populaire à Bruxelles, où l'on aimait sa nature franche, demeurée simple, sans l'ombre de vanité ni de prétention. Aussi sa mort prématurée a-t-elle causé dans tous les milieux artistes une véritable stupeur. Parmi les nombreux discours qui furent prononcés mercredi dernier à ses funérailles, célébrées au milieu d'un concours exceptionnel d'amis, celui de M. Paul Hymans, président du Cercle artistique, souligna en termes particulièrement touchants cette face d'une personnalité universellement sympathique. Et nous ne pouvons mieux clore ces notes cursives qu'en reproduisant ce juste hommage.

OCTAVE MAUS

Discours de M. Paul Hymans, président du Cercle artistique.

MESSIEURS,

On a dit la carrière du maître disparu, son œuvre, ses titres à l'admiration de ceux qui cultivent le Beau, à la reconnaissance de ceux qu'instruisaient ses leçons. Qu'il me soit permis, au nom du Cercle artistique et littéraire, de mêler à tant de pieux regrets et de significatifs hommages l'expression de l'émotion qu'éveilla sa mort soudaine dans ce milieu amical où il fréquenta si longtemps et où sa robuste génialité se dépensait souvent en franche et cordiale humeur, en gestes expressifs, en familières et jaillissantes causeries.

On l'y traitait en grand artiste et il traitait les autres en égaux. Il n'était d'aucune coterie, s'étant imposé à toutes; s'il avait des rivaux, il ne rencontrait ni jaloux ni détracteurs; car, étant parmi les premiers, il ne faisait sentir sa primauté que par ses œuvres, et il aimait son art plus que lui-même.

L'homme avait des traits de caractère et de physionomie où se révélaient, pour qui les pénétrait, le style et l'idéal du statuaire.

Il était désintéressé, modeste, loyal et sensible. Son regard, plein de lumière, annonçait le rêveur de beauté. Ni méchanceté ni amertume n'aigrissait sa voix. Et sur son fin visage, couronné d'un front puissant et qu'amincissaient la moustache tombante et la barbe allongée, une teinte de mélancolie attendrissait le sourire.

Sa parole, un peu lente, nuancée de l'accent du terroir, trahissait l'ardeur intime d'une âme jeune, qu'aucun calcul n'assombrissait. Elle cherchait l'expression parfois, et le corps, souple, dans la discussion rythmait d'un balancement le travail de la pensée, tandis que les mains longues, aux doigts agiles, habitués à pétrir la glaise ou la cire, achevaient dans l'air de modeler l'idée.

De sa personne solide et élancée se dégageait un charme de grâce virile, la séduction d'une nature franche, abondante et simple, dont aucun formalisme n'altérait la pure inspiration.

Tout en lui, la ferveur de la pensée, l'amour de son art, l'harmonie de ses conceptions, la richesse de son génie décoratif, la vigueur précise et délicate de son ciseau d'notait une vitalité profonde et saine. Rien de morbide dans son œuvre où se reflète un rayon de la Renaissance, âge de joie et d'épanouissement. Rien de fragile dans sa structure physique, taillée pour défier les ans et les labeurs.

Cependant, et comme par un cruel contre-sens, il était marqué pour une fin précoce. Et il semble que la poésie de la mort ait hanté l'imagination de ce vaillant. Elle lui inspira ses deux œuvres les plus émouvantes, cette exquise *Figurè tombale* où la souffrance la plus aiguë s'allie à tant d'innocence et de pureté; et cette haute et sombre effigie, enveloppée de voiles, imposante et méditative, qui, au seuil d'un de nos cimetières, symbolise avec tant de sereine majesté le *Silence de la tombe*.

La tombe, ouverte prématurément, va le recevoir aujourd'hui. Et chargé de louanges, d'amitiés, de regrets, il entre, trop tôt, dans le règne auguste du silence.

Mais il laisse pour émouvoir et réjouir les regards des survivants d'impérissables images de beauté et, par les yeux, sa gloire se transmettra à la postérité.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Sur l'initiative de M. R. Wyltsman, le Cercle artistique a groupé, pour célébrer Noël et le jour de l'An, un joli choix de pastels dont la grâce pimpante anime et égale une salle que n'éclairaient pas toujours d'aussi aimables sourires...

Fleurs, paysages, portraits, marines, accessoires : tous les genres sont représentés, sinon avec une maîtrise égale, du moins avec le même souci d'exprimer dans leur vérité les aspects multiples de la nature. C'est là le lien qui unit l'une à l'autre les œuvrettes du présent Salon. Le ralliement s'est fait, semble-t-il, sur ce mot d'ordre : « Peignez comme vous voyez », — qui est, à la vérité, tout un programme. Et si l'exposition ne renferme point de numéro hors pair, l'ensemble est homogène et de bonne tenue.

A côté des *Briqueteries* et *Hauts Fourneaux* de Constantin Meunier, dont la note tragique domine de haut l'élégant concert, les notations des Flandres et du Midi de M. Buysse, une impressionnante *Tour de l'église Saint-Jacques* par M. Georges Morren, des « Souvenirs du littoral » par M. F. Charlet, de nerveux et précis paysages brabançons de M. Wyltsman et, de M^{me} Wyltsman, de poétiques bruyères, constituent, avec des figures de M. H. Richir, quelques marines de M. A. Marcette et des œuvres diverses de M^{lle} Art, de MM. Coppens et Rotthier, un contingent qui, pour n'avoir rien d'imprévu, n'en est pas moins agréable aux yeux.

O. M.

TROIS PRIMITIFS (1)

Lisez, m'écrivait un ami, ce livre de vraie critique d'art. Le merveilleux talent d'Huysmans, qui naguère s'était montré terni, comme embrumé, quasi crépusculaire, semble tout entier ressuscité dans ces belles pages.

(1) J.-K. Huysmans. Paris, Messein, 1905.

Ce sont les Grünewald du Musée de Colmar, la Florentine du Musée de Francfort, la Vierge du maître de Flémalle (elle aussi à la collection Staedel) que nous décrit, que nous chante — oh ! ce n'est pas du tout du plain-chant — M. Huysmans. Petit poème en l'honneur des trois vierges : La Vierge pâmée de douleur entre les bras de saint Jean ; l'exquise Mère allaitant l'enfant divin ; et, par contraste, la Vierge démoniaque, sylle et sorcière, courtisane et bayadère, satane florentine. C'est ainsi que la voit Huysmans, et à la croix épiscopale (?) pendue dans la rainure de la gorge, aux incomparables cheveux d'or, il prétend reconnaître — méfions-nous d'un regard qui a contemplé tant de diableries — Giulia Farnese la Belle, maîtresse de ce monstre d'Alexandre VI...

L'art a tout purifié. Ce n'est plus une femme, c'est un bijou florentin. La femme, la mère pure et adorable, c'est le tableau du maître de Flémalle qui nous en donne la vision ; j'oublie vite le petit cours de théologie surannée que croit devoir faire M. Huysmans et, comme lui, je joins les mains.

M. H.

PEPITA JIMENEZ

C'est mardi prochain que le théâtre de la Monnaie représentera, pour la première fois dans sa version française, la charmante comédie lyrique tirée par M. Money-Coutts d'une nouvelle de Juan Valera et que M. Albeniz a mise en musique.

L'ouvrage, d'une exécution vénéneuse, a exigé une mise au point attentive et des études nombreuses. Il est maintenant très bien su et l'auteur, qui a présidé aux répétitions, se montre enchanté de ses interprètes.

Voici l'argument de la pièce :

La scène est dans un village d'Andalousie. Pepita Jimenez a vingt ans ; elle est restée veuve après trois années de mariage. Fille d'un capitaine en retraite, Pepita vécut, jusqu'à l'âge de seize ans, avec sa mère dans la plus grande gêne. Elle avait un oncle nommé Don Gumersindo, possesseur d'un mince majorat qu'il avait su faire fructifier et qui avait fini par amasser une fortune considérable.

Cet oncle, après être resté célibataire jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, tomba amoureux de Pepita et la demanda en mariage. Cédant aux ordres de sa mère, Pepita accepta cet époux. Trois ans après, Don Gumersindo mourut, la laissant héritière de tous ses biens.

Au moment où s'ouvre l'action, la jeune veuve est entourée de nombreux prétendants, parmi lesquels Don Pedro de Vargas, propriétaire dans le village, et un jeune officier, le comte Genazahar. Ce dernier est resté débiteur de la succession pour une somme assez importante et il est supposé prétendre à la main de Pepita, afin d'éteindre cette dette ancienne. Don Pedro est un homme d'âge déjà mûr qui a un fils, Don Louis, jeune homme de belle prestance se destinant à l'état ecclésiastique et qui, néanmoins, a reçu de son père une éducation mondaine soignée ; il monte à cheval à la perfection et passe pour une habile épée.

Pendant un séjour chez son père, Don Louis a fait la connaissance de Pepita et s'est vivement épris d'elle, bien qu'en raison de sa vocation ecclésiastique il se défende de ce sentiment. Pepita, de son côté, s'est éprise du jeune abbé ; son amour pour Don Louis tourmente sa conscience de fervente catholique et elle s'ouvre au vicar du village de ses scrupules et de son trouble. Celui-ci cherche à détourner la jeune veuve de cette passion dangereuse ; mais Antonona, la vieille nourrice de Pepita, n'a pas tardé à pénétrer le mystère. C'est une rusée comédienne qui se permet la plus grande familiarité avec sa maîtresse qu'elle appelle son enfant, et avec toutes les personnes de son entourage ; elle fait si bien, par ses algarades à Don Louis et à Don Pedro, qu'elle amène Don Pedro à renoncer à la jeune veuve en faveur de son fils, Don Louis à surmonter ses scrupules et à abandonner une vocation mal définie, et les deux jeunes amoureux à s'avouer mutuellement leur penchant réciproque.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

L'Aiglon.

Les pièces de M. Rostand diffèrent de celles de M. Sardou — celles-ci purement décoratives — par un certain souci de la beauté verbale. Il serait puéril de nier qu'elles ont de l'allure, qu'elles enlèvent la salle, que, pareilles aux musiques militaires, elles « versent l'héroïsme au cœur des citoyens ». La première fois qu'on assiste à une représentation de *Cyrano* ou de *Aiglon*, on résiste malaisément au charme. Le sujet est intéressant, le drame est bien composé, les tirades sont entraînant, les décors et les costumes aident au succès. Malheureusement, tout cela appartient exclusivement au métier théâtral. Sous ces grands mots sonores, il n'y a pas d'âme véritable qui palpite. Les caractères sont conventionnels et anecdotiques. Tout est subordonné à l'effet immédiat. L'impression première, si favorable qu'elle soit, ne se soutient pas à une seconde lecture ou à une seconde audition. En sortant du théâtre Molière, l'autre soir, j'ai relu *Phèdre* et *Hernani*. Je vous assure que, tout académicien qu'est son auteur, la pièce de M. Rostand n'a pas résisté longtemps à la comparaison.

Elle est pourtant admirablement jouée au Molière, cette année. M^{lle} Demidoff, sauf une petite défaillance au tableau de Wagram, a été parfaite dans le rôle du duc de Reichstadt. M. Normand a lancé avec une verve vibrante les tirades de Flambeau. M. Bourny, dans le rôle de Metternich, a réalisé une intéressante figure de diplomate froidement cruel. Les autres sont tous très bons. Les décors et les costumes, frais et pimpants, ont contribué pour une part importante au succès de ce mélodrame en vers.

G. R.

LA MUSIQUE A PARIS

Première séance de lectures publiques
de M. Alfred Cortot. — Les Concerts Parent.
Concert de M. J.-J. Nin.

L'idée de donner des lectures publiques d'œuvre orchestrales nouvelles ne mérite que des louanges. Les jeunes compositeurs n'ont que trop rarement l'occasion d'entendre ce qu'ils écrivent et le public d'entendre des œuvres de jeunes compositeurs. Mais des séances comme celle du 15 décembre s'adressent plutôt aux musiciens qu'au public, lequel ne saurait supporter sans ennui les multiples arrêts, les erreurs grinçantes et autres inconvénients inséparables d'un premier déchiffrement. Il est vrai qu'après une lente mise au point, M. Cortot reprend l'œuvre, de façon à en donner une idée moins confuse; ceci d'ailleurs rend la séance longue et prépare assez mal l'auditoire. Aussi le jeune chef d'orchestre ferait-il bien, si la chose n'est pas impossible, de tricher un peu et de débrouiller avant la lecture publique certaines des œuvres qu'il présente, afin de ne pas décourager le public. Il faudrait en effet que l'on vint en foule à ces auditions, et l'autre jour je fus navré de voir la salle si peu remplie. Je pense bien que M. Cortot, en se lançant dans une entreprise si utile et si neuve, agit avec un complet désintéressement. Il connaîtrait bien mal le public s'il comptait sur un résultat matériel. Mais, afin que la vulgarisation, qui est le but de cet effort, soit efficace, il sied d'attirer le plus de monde qu'on pourra et, pour ce faire, de perfectionner dans toute la mesure du possible ces lectures.

Elles offrent, en effet, à l'heure actuelle, un intérêt tout spécial sur lequel il convient d'insister. On sait que, grâce à M. Henry Marcel, — cet invraisemblable directeur des Beaux-Arts qui aime les arts avant tout, la musique plus que toute chose, et s'attache à prendre de salutaires initiatives, — les entrepreneurs de concerts subventionnés sont tenus désormais de jouer chaque année trois heures au moins de musique française inédite. Aux termes de ce règlement, des œuvres exécutées publiquement — fût-ce même en

province ou aux Concerts de la Société nationale (1) — ne comptent pas dans les trois heures réglementaires. Or, il est certain que nos chefs d'orchestre, habitués à réaliser leurs plus fortes recettes grâce aux sélections d'œuvres de Wagner et aux symphonies de Beethoven, trouveront assez large la part faite aux jeunes compositeurs et se refuseront à envisager l'hypothèse d'une cent-quatre-vingt-unième minute de musique nouvelle. Au fond, on ne peut trop les blâmer : les artistes sont constitués en associations, et d'ailleurs, *primum vivere*... Enfin, il faut observer encore que rien n'oblige ces chefs d'orchestre à s'adresser à des compositeurs jeunes : une œuvre nouvelle de M. Théodore Dubois ou de M. Leneveu fera tout aussi bien, je pense, leur affaire.

Au contraire, les lectures publiques de M. Cortot, tout en offrant aux compositeurs la même utilité, que par exemple, les concerts de la Société Nationale, ne priveront pas ceux-ci du bénéfice éventuel d'une exécution au Châtelet ou au Nouveau Théâtre.

Ceci dit, il est temps de parler des quatre nouveautés que nous offre M. Cortot. Mais c'est là tâche bien délicate, car les lectures faites ne pouvaient laisser qu'une impression très approximative; aussi ne veux-je communiquer les notes qui suivent que sous les plus expresses réserves. Une *Ronde* de M. Ladamirault surtout ne m'a pas semblé produire un effet bien défini. Un *Soir d'été* de M. Roussel m'a au contraire laissé une impression assez bien caractérisée : j'en ai aimé la couleur orchestrale, la structure claire et certaines qualités d'expression. Les *Trois Chevaliers* de M. Sporek sont d'assez quelconques pages vocales, et la *Légende de Jésus-Christ* de M. Anselme Vinée, une complainte harmonisée et orchestrée comme est enluminée une image d'Épinal, ne m'a guère intéressé.

Puisque je suis sur le chapitre des initiatives utiles aux jeunes compositeurs, qu'on me permette de signaler les séances que se prépare à donner le Quatuor Parent. On ne louera jamais assez cet excellent groupe instrumental, ni le dévouement artistique de son chef. Au programme des douze concerts qui seront donnés à la salle Éolien, les vendredis, du 13 janvier au 7 avril 1905, figurent (outre des œuvres classiques — dont un de ces admirables *Quintettes* à cordes de Mozart, qu'on ne joue jamais ici — et de Franck, de Chausson, de MM. Vincent d'Indy, Debussy et Duparc), une grande quantité d'œuvres nouvelles de musique de chambre : *Sonates* de MM. Huré, Samazeuilh, de Wailly; *Trio* de M. Vreuls; *Quatuor* de M. Ravel... Voilà de bonne besogne et qui intéressera tous ceux qui aiment vraiment la musique!

Dans un tout autre ordre d'idées, M. Nin, un jeune pianiste qui vient de donner pour la première fois un concert à Paris, ne mérite pas de moindres éloges pour la façon dont il sut composer son programme. C'était, je crois bien, la première fois qu'un artiste s'avisait de retracer méthodiquement à son auditoire, par des exemples choisis avec une sûre intelligence, l'histoire de la musique de clavier depuis ses origines. Les virtuoses nous ont peu familiarisés avec les œuvres d'Antonio de Cabezón (1510-1566), de Byrd (1538-1623), de Bull, voire de Purcell, de Frescobaldi, de Chambonnières, de Matthison et de Kuhnau. Et, à retrouver toutes ces inspirations antiques si fraîches encore, si vivantes sous les doigts de M. Nin, on se dit que ces virtuoses ont eu bien tort. Il est vrai que le jeune artiste joint à une technique de premier ordre un sens musical des plus affinés, des qualités toutes particulières de toucher et un style sobre autant que souple. Tout cela, joint à un excellent esprit qui lui fait s'attacher aux œuvres musicalement intéressantes et peu connues plutôt qu'à celles dont on sait qu'elles plaisent, permet de prédire à M. Nin une carrière féconde et des succès de bon aloi.

Il faut ajouter aux noms cités plus haut comme figurant à ce programme, ceux mieux connus de Scarlatti, de Couperin, de Rameau et de Bach.

M.-D. CALVOCORESSI

(1) Il est précisément arrivé que certaines œuvres jouées l'an dernier au Concert d'orchestre de la Société nationale n'ont pu être reprises cette année aux grands concerts dominicaux, parce qu'elles n'auraient pas compté.

LA MUSIQUE A LIÈGE

Au Conservatoire, la distribution des prix. M. le directeur nous a donné une sélection d'œuvres de Grétry en forme de suite. Cette musique, dont le charme est fait d'archaïsme et de grâce naïve, je ne la concevais pas, je l'avoue, jouée avec un tel déploiement de sonorité cuivreuse. Mais, modernisée, elle a réjoui tout de même le cœur des bons Liégeois que nous sommes. Les fragments de Grétry sont vraiment convenables pour distributions de prix; je les préfère même aux cantates de M. Radoux le fils; du moins on n'y attelle pas pendant un mois les classes du Conservatoire: c'est autant de gagné pour les études classiques sérieuses.

Suivant le rite, les « médailles » se sont produits: un pianiste tendre dans le *Concerto en ut mineur* de Beethoven; deux violonistes solides, mais aussi opposés de tempérament que Thomson et Ysaye, dans le *Doppelconcert* de Bach en *ré mineur* (dit n° 3 par le programme, suivant un vain numérotage d'édition de la *Bachgesellschaft*). Bach était modernisé (encore!) par une cadence de Jos. Hellmesberger senior. On a constaté une fois de plus que ces œuvres, surtout la première, ne peuvent être interprétées par des élèves, fussent-ils « médailles en vermeil avec distinction ». En revanche, le *Concerto en la mineur pour violoncelle* de Saint-Saëns est assez superficiel pour pouvoir être rendu par un enfant de quinze ans, et dans le fait il l'a été magistralement par le jeune Maurice Dambois.

Ce celliste-né, ce nouveau Gérardy, de nature plus fine peut-être, mais plus frêle, moins puissante, a donné, quatre jours après, un récital où il a joué une dizaine d'œuvres, entre autres le *Concerto en ut mineur* de De Swert et les inévitables *Variations* de Boëllman. Dambois aurait bien besoin d'un bon maître pour discipliner son coup d'archet, refréner sa nervosité un peu fébrile, et ainsi le préserver de se voir, comme tant d'autres jeunes prodiges, épuisé, flapi, vidé, fini avant l'âge viril.

Mais savez-vous qu'au Conservatoire de Liège la classe de violoncelle est sans professeur effectif depuis plus de quinze ans? Le titulaire actuel fut un celliste éminent autrefois; aujourd'hui ses élèves peuvent s'offrir des leçons de professeurs étrangers; cela n'a pas d'inconvénient pour le budget de l'Etat. Combien d'années encore perdurera cette situation? Voilà qui ne se verrait dans aucun des *Conservatoires privés* d'Allemagne. Là, l'intérêt de l'établissement fait obvier au déclin des maîtres.

F.

LA MUSIQUE A GAND

Premier Concert du Conservatoire.

M. Emile Mathieu est un directeur d'infiniment de goût. Nous lui devons déjà bien des surprises musicales, entre autres cet admirable poème symphonique de R. Strauss, *Tod und Verklärung*, qu'il nous fit connaître l'an passé. Cette fois il nous permit d'apprécier une œuvre nouvelle d'autant plus attrayante qu'elle émane d'un de nos compatriotes, M. Joseph Jacob. Le *Concertstück* en *la mineur* est une œuvre robuste, fortement travaillée, dont l'orchestration minutieuse ménage des effets inattendus et charmants. Interprétée par l'auteur avec un talent de violoncelliste remarquable, cette œuvre a fort intéressé le public. Le jeu de M. Jacob semble se caractériser surtout par une certaine rudesse, nullement désagréable d'ailleurs; son coup d'archet est profond et décisif; c'est un artiste consciencieux que nous avons entendu.

Le programme comprenait en outre, comme œuvre moderne, le *Kol Nidrei* de Max Bruch, *adagio* pour violoncelle et orchestre sur des mélodies hébraïques, page onctueuse tout imprégnée de grandeur biblique. En fait d'œuvres classiques, M. Mathieu nous donnait, outre l'ouverture de la *Flûte enchantée*, la *Deuxième Symphonie* (en *ré majeur*) de Beethoven et la *Troisième Symphonie* (en *sol majeur*) de Haydn, celle-ci presque iné-

dite pour le public gantois. L'orchestre a enlevé toutes ces œuvres avec une belle fougue sous la conduite sûre, élégante et discrète de M. E. Mathieu.

F. V. E.

L'*A Capella* de Gand a inauguré récemment au Cercle artistique une série d'auditions musicales accompagnées de conférences sur l'*Histoire de l'opéra français*. Dans sa première conférence, M. P. Bergmans nous a parlé des origines de l'opéra jusqu'au *Ballet comique de la Reine* (xvi^e siècle). Les chœurs mixtes de l'*A Capella* ont exécuté plusieurs fragments du *Jeu de Marion*, la *Bataille de Marignan*, etc.

Memento des Expositions.

BRUXELLES. — Salon de la *Libre Esthétique* (Musée Moderne). Par invitation. En février. Renseignements: *Direction, rue du Berger, 27.*

PARIS. — *Union des femmes peintres* (Grand Palais des Champs-Élysées). 12 février-9 mars. Dépôt, 20-21 janvier. Demandes d'admission avant le 10 janvier, 175, boulevard Pereire, Paris.

PETITE CHRONIQUE

L'Etat vient d'acquérir au Salon des Aquarellistes, pour le Musée de Bruxelles, le *Christ outragé* de Gaston La Touche, l'une des œuvres capitales du Salon.

Outre la marine d'Artan que nous avons citée, il s'est rendu acquéreur, à la vente de la collection Toussaint, d'un petit effet de lune du même maître, catalogué sous le n° 20.

Pour l'Art ouvrira le samedi 14 janvier au Musée moderne son treizième Salon annuel. Les adhésions reçues sont nombreuses et tout fait augurer une exposition des plus intéressantes.

A l'occasion des fêtes de l'Indépendance, la Société des Beaux-Arts se propose d'organiser l'été prochain, avec le concours de l'Etat, une exposition rétrospective des peintres belges depuis 1830 jusqu'à 1905. Si ce projet se réalise, ce qui est probable, la Société renoncera cette année à son Salon habituel.

La *Bibliofilia* (1) clôture, dans sa livraison double d'octobre-novembre, une très intéressante étude de M. Emile Dacier sur l'Exposition des Primitifs français. L'article, illustré de nombreuses reproductions d'après André Beaumereu, Jacquemart de Hesdin, Jacques Coene, Pol de Limbourg, Jean Fouquet, Jean Bourdichon, etc. est consacré aux miniatures « qu'il importait, dit l'auteur, d'exposer en même temps que les peintures pour faire une sorte d'amende honorable envers ceux d's maîtres peintres dont les tableaux sont à jamais perdus ».

Eugène Demolder vient d'écrire, avec la collaboration d'Alfred Jarry, un opéra-bouffe en un acte, *Le Manoir de Cagliostro*, dont Claude Terrasse a fait la musique.

L'œuvre sera interprétée dans la seconde quinzaine de janvier à Paris par M. et M^{me} Depas, qui la joueront ensuite en tournée.

Les mêmes auteurs travaillent à un opéra en cinq actes et six tableaux intitulé *Pantagruel* et inspiré de Rabelais.

C'est M. Martin Lunssens, ancien prix de Rome, qui vient d'être nommé directeur de l'Ecole de musique de Courtrai.

On a répété généralement vendredi à la Monnaie l'*Ermitage fleuri* et *Pépita Jinenex*, dont la première est annoncée pour mardi prochain. L'auteur a été vivement félicité par M. Gevaert, qui assistait à la répétition avec les principaux critiques et quelques intimes.

(1) Revue mensuelle Florence, Leo S. Olschki, éditeur, Lungarno Accaioli, 4.

Le concours d'interprétation vocale à l'École de musique d'Ixelles avait attiré lundi dernier une foule d'auditeurs. La concurrente, M^{lle} Rosa Piers, a interprété avec art des scènes de *Briséis*, *Richilde*, le *Roi d'Ys*, *Sigurd*, *Princesse d'auberge*.

Parmi les mélodies inscrites au répertoire le jury a fait choix d'œuvres de Strauss, Moussorgski, Bruneau, P. Benoit, Blockx, Lunsens, Wambach, Raway et H. Thiébaud. Ces pages de caractères divers ont été supérieurement interprétées par la concurrente, qui a obtenu un premier prix avec grande distinction à l'unanimité des voix et avec félicitations du jury.

Le 13 janvier, le Cercle artistique de Bruxelles réunira au même programme les noms du violoncelliste Pablo Casah et du pianiste Harold Bauer.

Comme les années précédentes, le Quatuor Zimmer donnera ses trois séances à la salle Allemande, 21, rue des Minimes, les mercredis 23 janvier, 22 février et 29 mars.

Au programme les quatuors en ré majeur (op. 18) et en fa majeur (op. 135) de Beethoven; sol majeur, de Mozart; fa majeur (op. 41) de Schumann; la mineur (op. 29) de Schubert; ut mineur (op. 51) de Brahms; la majeur (op. 13) de Tanèiw (nouveau), et mi majeur, de G. M. Witkovsky.

Dimanche prochain, à 2 h., à l'Alhambra, concert Ysaye, sous la direction de M. Brahy, avec le concours de M. Jacques Thibaud.

On nous prie d'annoncer le concert que donnera le samedi 14 janvier, à la salle Le Roy, M. Alex Disraeli, baryton, avec le

concours de M. Emile Agniez, qui se fera entendre sur la viole d'amour. Au programme : Bach, Corelli, Lotti, Giordani, Schubert, Schumann, Brahms, Richard Strauss, Rachmaninoff, E. Agniez, etc.

Un groupe d'artistes et d'hommes de lettres a offert, le 20 décembre dernier, un banquet à Eugène Carrière, sous la présidence de Rodin.

Au dessert, les allocutions et les toasts se sont succédés, affectueux et vibrants : on a tour à tour entendu MM. Rodin, Roger Marx, Albert Besnard, Bourdelle, Charles Morice, Henri Duhem, d'Estournelles de Constant, etc.

Le discours de M. Henry Marcel, directeur des Beaux-Arts, a été particulièrement applaudi : dans une étude pénétrante, émouvante, largement tracée, éloquemment formulée, il a merveilleusement mis en lumière le sens et caractérisé la portée de l'œuvre de Carrière, ce peintre dont l'art prend racine « dans la vie journalière, dans ce qu'il y a de plus simple et de plus général en ce monde, le groupe fondamental formé par l'amour et la famille, et les mille émotions puissantes qu'y suscitent l'action de la Nature et le contact de la Société ».

A propos d'Eugène Carrière, annonçons que le peintre vient de s'installer avec sa famille en Belgique, où il compte passer plusieurs années. C'est Mons qu'il a choisi pour résidence.

L'Académie de France a fini — et non sans peine — par trouver un directeur pour la villa Médicis : c'est M. Carolus Duran, nommé en remplacement de M. Eugène Guillaume pour un terme de six ans.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

FENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADÈLE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

NOUVEL AN

Publications d'Art et de Littérature

EN ÉDITIONS DE GRAND CHOIX

Recouvertes de reliures des meilleurs maîtres contemporains.

A la Librairie E. DEMAN

BRUXELLES, 86, RUE DE LA MONTAGNE, 86, BRUXELLES

Envoi gratuit du catalogue sur demande.



VITRAUX

R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

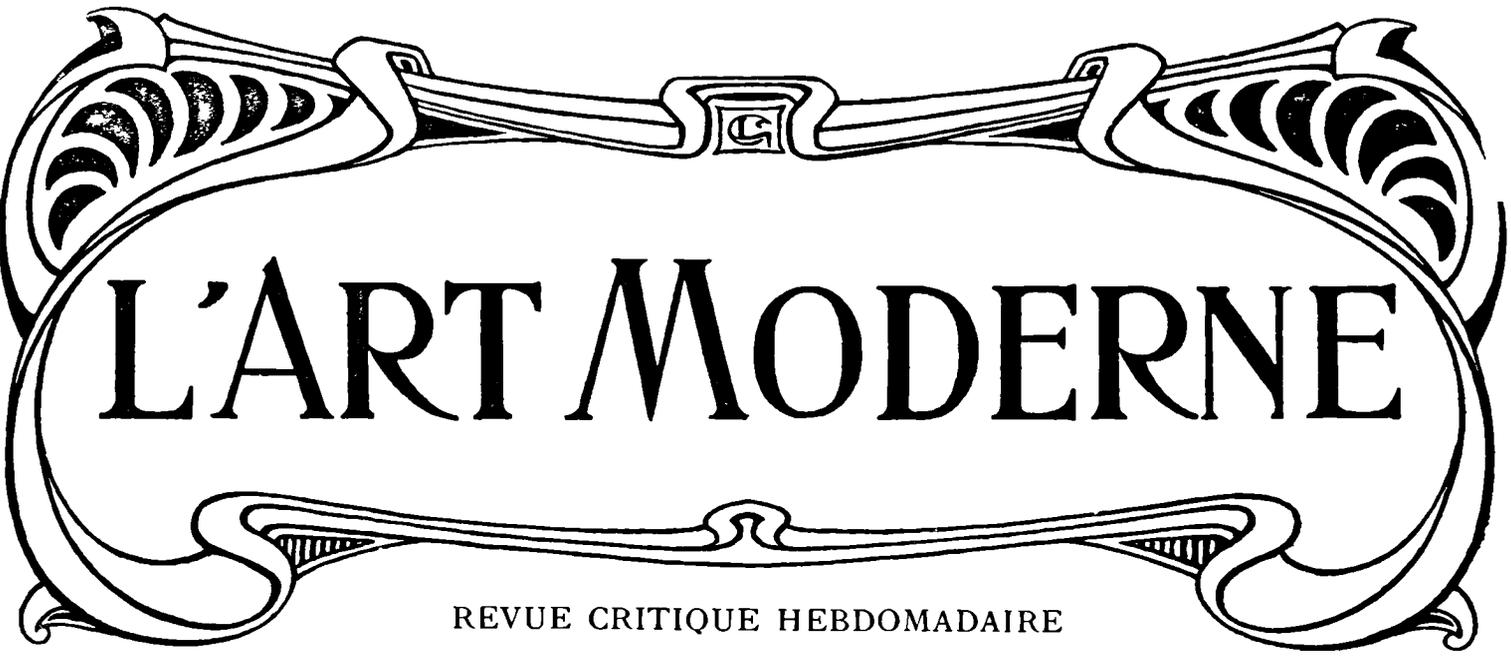
DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Eugène Carrière ANDRÉ FONTAINAS). Pepita Jimenez OCTAVE MAUS. — Chronique littéraire GEORGES RENCY. — Chronique théâtrale. *Le Voyage de la Mariée* (G. R.). — L'Art et l'Empereur. — Concours de l'Académie. — Chronique judiciaire des Arts. *Musiciens et Critiques*. — Necrologie. *Paul Vogler*. — Memento des Expositions. — Petite Chronique.

EUGÈNE CARRIÈRE

Un banquet, la semaine dernière, réunissait autour de Carrière plus de cinq cents convives désireux d'acclamer, en même temps que le génie de l'artiste, la ferveur généreuse et la foi résolue de l'homme. La destinée acharnée, au début, à l'abattre, à le terrasser, n'a pas eu raison de sa volonté, elle desarme et lui sourit.

Carrière, autant qu'aucun autre, a goûté le vin amer des déboires; il a été incompris, il a été nié; bien plus, on affectait de ne le pas connaître, on le dédaignait; son chemin fut dur, pénible et misérable. Il n'a rien

perdu, dans la lutte quotidienne et longtemps vaine, de sa magnanimité forte et souriante; ses convictions d'homme réfléchi s'y sont même purifiées peut-être et élargies. Aucun doute ne l'a assombri, aucune incertitude n'a épuisé son courage. Et à présent qu'il est respecté, sinon admiré, par tous, il ne s'enorgueillit pas des triomphes obtenus et des honneurs conventionnels qu'on lui offre, il se retourne vers ceux qui à sa suite s'engagent par les voies neuves d'amour et d'espérance, leur tend une main dont l'étreinte les reconforte, et rassure par des paroles d'énergie douce leur confiance que parfois les circonstances déconcertent.

Qui connaîtrait Carrière par le seul aspect de sa peinture et de sa lithographie, s'il peut comprendre, ne saurait hésiter. Il se trouve en présence d'un créateur sensitif, et qui pense. Ce que l'on raconte de sa vie, ce qu'il a laissé passer de lui-même dans des conversations que l'on rapporte, ou dans quelques conférences qu'il a écrites, confirme cette première impression. Carrière est-il frappé par la forme extérieure des objets, au même degré que les autres artistes? A coup sûr, car il est essentiellement peintre, et c'est là une qualité indispensable au peintre, mais il est frappé d'une autre façon, ou du moins il exprime d'une façon très différente ce qu'il a frappé.

Certains se satisfont de reproduire tant bien que mal l'apparence superficielle des paysages ou des figures qu'ils prétendent représenter. L'œil peut être flatté devant une œuvre de cette nature, la sensation en est souvent délicieuse, comme elle est éphémère. D'autres ont compris que chaque être, chaque chose a une raison

d'exister, dans un certain rapport avec tout ce qui l'environne, et qu'il importe de pénétrer le mystère des significations intimes et réciproques. Ils vont plus à fond, ils descendent dans l'inconnu et dans l'insoupçonnable, ils rejoignent la cause des impressions ressenties, qu'ils s'efforcent de communiquer.

Carrière semble procéder tout autrement. Ému à l'aspect d'une chose ou d'un visage, cette chose et ce visage ne prennent à ses yeux que l'importance de ce qu'ils renferment ou qu'ils révèlent de pensée. C'est l'esprit qui détermine en Carrière la nature de ses émotions, et c'est la particularité qu'il entend exprimer et contenir dans la forme de ses tableaux.

Il ne s'amuse pas à définir l'arabesque banale que découpe un objet sur un autre. Non, c'est l'intimité de ces objets qui surtout le préoccupe. Il ne songe pas à imiter la nature ou l'aspect premier que nous présentent de la nature nos regards ingénus ou les préventions d'une routine académique ; la peinture ne lui paraît pas un moyen de tirer un double, plus ou moins exact, plus ou moins trompeur, de ce qui existe. Il surprend au fond de tout une particulière émotion ; la peinture est le langage qui lui sert à la traduire et à la propager. Et, comme, de proche en proche, toute émotion, toute sensation, toute impression se prolonge, se répercute, se concentre ici et là, se disperse à travers les espaces, il situe dans un milieu auquel ils s'harmonisent les motifs de son émotion première, dont il suit et définit le passage continu, imperceptible et certain.

A l'instar, a-t-on dit, de maint sculpteur, Carrière néglige le contour de ses figures au bénéfice des relations et des contrastes qu'il établit dans leur modelé. Le volume des figures, leurs bosses et leurs dépressions l'arrêtent longtemps, et c'est par outrance de leurs réalités qu'il obtient ses effets. Qu'importe ? et ce moyen n'est-il donc pas légitime ? Le dessin léger, sans reprise et sans hésitation, d'Ingres, serait-ce le seul qu'on pût admettre ? Il est expressif, sans doute, à sa manière, sûrement et profondément. Il constitue un domaine de l'art. Par bonheur l'art est plus divers et plus vaste, et ses domaines sont innombrables.

L'importance capitale des plans, des reliefs, dans l'œuvre de Carrière, est justifiée par la sûreté efficace des rapports d'où l'impression totale a surgi. Où donc, — à coup sûr pas plus dans Raphaël ou Léonard que dans Rembrandt ou dans Michel-Ange, — le détail d'une physionomie ou d'un aspect est-il tout entier retenu par l'artiste, s'il ne concourt pas à l'effet essentiel qu'il s'ingénie à produire, le seul, au reste, qu'il voie dans son modèle ou qu'il consente à y voir.

Toute œuvre s'édifie en vue d'un but expressif au moyen des éléments que l'artiste choisit comme nécessaires à la poursuite de ce but, et en rejetant, du moins en atténuant, tout ce qui les contrarierait. Si donc, et

c'est fondamental, Carrière s'est proposé un but nouveau, les moyens qu'il emploie devaient être nouveaux.

Lorsqu'on dit que, de parti pris, il noie ses personnages dans une sorte de buée épaisse et incolore, on dit, tout même, une sottise. Dans l'indécis de leur existence en quelque sorte latente, les figures, si l'on veut, sont fondues ; l'espace qu'y occupent toutes les parties sont suffisamment ménagées, indiquées avec discrétion ; mais voici ce pli du visage qui donne le sens d'une pensée contenue, d'une impression, d'une souffrance ; on en retrouve la marque au froncement du front, dans l'éclair un peu troublé de l'œil, au tremblement des mains, et tous ces traits épars s'accusent, s'éclaircissent l'un par l'autre, composent bientôt une phase angoissante et significative. Le reste demeure distant, dans l'ombre, à l'écart ; présent, certes, toujours, mais à un plan subordonné, comme il convient.

Si de tels rapides commentaires ont éclairci quelque chose des confusions préjudiciables qui empêchent tant de gens d'apercevoir la beauté spéciale d'une œuvre de Carrière, saisira-t-on peut-être que rien, même que ses lithographies célèbres, n'évoque à l'esprit d'un poète la présence spirituelle de quelques morts illustres : Verlaine, Goncourt, Rochefort, Daudet, Puvis de Chavannes, aussi bien que de plusieurs vivants notoires : Jean Dolent ou Rodin ?

Les premiers tableaux de Carrière n'éveillèrent que peu d'enthousiasmes. Quelques amis cependant ne tardèrent pas à grouper autour de lui leur admiration. Le premier article qui exaltât son art date, je pense, de 1879, et est signé de M. Roger Marx. Des peintres connus le signalèrent à leurs élèves ; il convient ici de rendre hommage à Benjamin Constant et à M. Cormon, que les préjugés d'un art d'académie ne trompèrent pas sur la valeur du nouveau venu, encore inconnu. Je ne crois pas à propos d'insister sur la ferveur merveilleuse des scènes familiales que Carrière a peintes, sur la noble robustesse de ces effigies de femmes, de mères, sur la douce vigueur de ces visages d'enfants. Tout juste rappellerai-je la splendeur de quelques-unes de ses compositions plus vastes : ce portrait du sculpteur Devillez, debout et travaillant dans son atelier, auprès d'un chien merveilleux ; son Christ étrangement douloureux et populaire ; son théâtre de Belleville, ses décorations pour l'Hôtel de ville et pour la Sorbonne, et, apparu au dernier Salon d'Automne, ce panneau profondément émouvant et glorieux qui s'intitule *Les Fiancés*.

Aujourd'hui il semble bien qu'Eugène Carrière ait atteint au plus haut degré de son art, que son génie s'exprime avec la perfection la plus absolue et la plus généreuse, et il convient de saluer respectueusement en lui le peintre profond de l'âme sentimentale et de la pensée la plus intime et la plus renfermée des hommes.

ANDRÉ FONTAINAS

PEPITA JIMENEZ (1)

La Catalogne nous offre, depuis quelques années, le spectacle d'une activité artistique féconde et brillante. Des peintres au talent personnel, des écrivains, des dramaturges puissants souhaitons qu'on ne tarde pas davantage à représenter en Belgique les œuvres de Santiago Rusiñol, dont la plus récente, *Le Mystique*, vint de triompher à Madrid ont brusquement rallumé le flambeau de l'art espagnol éteint depuis Goya et depuis Calderon. Des revues naissent, parmi lesquelles *Pel e Ploma*, devenue aujourd'hui, sous son nouveau titre, *La Forme*, l'un des plus artistiques magazines illustrés de l'Europe et, certes, le coopérateur le plus influent des auteurs de cette renaissance. L'initiative s'exerce dans tous les domaines : celui de la musique, demeuré en friche jusqu'ici, se couvre à son tour de fleurs grâce au tempérament mélodique prime-sautier et original de M. Albeniz.

Ce qui fait le charme de ses compositions lyriques et instrumentales, c'est qu'elles unissent à un accent de terroir fortement accusé la séduction d'une forme parfaite. Ses œuvres de piano, fort nombreuses, ont célébré l'Espagne en des tableaux d'un impressionnisme souriant ou mélancolique qui précéda de quelque dix ans celui de M. Debussy. Et s'il développa, au contact des maîtres de l'École française, les ressources d'une technique arrivée aujourd'hui à égaler celle des plus habiles pétrisseurs de sonorités orchestrales, jamais le métier n'altéra chez lui la spontanéité de l'inspiration, fraîche comme l'eau des sources.

Ces trois caractéristiques d'un talent sympathique et délicat : l'abondance mélodique, la couleur locale — ou plutôt l'atmosphère lumineuse d'une pensée musicale portée sur des rythmes de séguedilles et de flamencos — et le raffinement harmonique poussé jusqu'aux subtilités les plus imprévues concourent à classer *Pepita Jimenez* parmi les œuvres d'art précieuses et rares. M. Albeniz y affirme un talent dont aucun souffle étranger n'a terni le pur métal. Il y a entre son âme de musicien et le sol sur lequel, au soleil, s'est épanouie la fleur ardente de son inspiration un accord secret qui détermine la sincérité de l'œuvre. Pour emouvoir, l'art lyrique, comme tous les arts, doit être vrai. L'instinct du compositeur l'a servi à souhait en lui faisant chanter son pays dans une langue musicale qui, s'il en a assoupli les phrases au caprice de son imagination, n'en est pas moins, par son caractère foncier, celle du peuple espagnol. A l'exotisme banal et artificiel, au pittoresque de convention il a substitué un coloris plus discret mais plus véridique, qui évoque à miracle les sites, les coutumes, les caractères distinctifs de l'Espagne.

C'est, principalement, quand l'action serre de près les mœurs locales que la musique de *Pepita* se « spécialise ». Le premier acte de la partition est, à cet égard, nettement caractéristique. Les rythmes ternaires, sautillants et guillerets, tissent une trame orchestrale légère à travers laquelle s'insinuent de capricieuses broderies. Les voix se superposent à ce galant babillage symphonique. Ollé ! Ollé ! C'est le pays où les femmes entrent à l'église en lançant des œillades par-dessus leur éventail déployé...

A mesure que la comédie s'élève de l'anecdote régionale vers

(1) Comédie lyrique en deux actes de M. I. ALBENIZ, sur un livret de M. MONEY-COUTTS, d'après J. VALERA. Première représentation en français au théâtre de la Monnaie, le 3 janvier 1905.

le drame humain qui met l'amour en conflit avec l'exaltation religieuse, le musicien dépouille le vêtement pittoresque dont il s'est enveloppé. C'est qu'il s'agit ici de passions universelles. Qu'importe le cadre ? A peine un thème, mélancolique et douloureux, situe-t-il, dans l'émoi croissant du dialogue, l'épisode tragique. La musique se fait emportée, véhémement, opprimée. Elle a de l'élan et de la chaleur. Et cette fois encore elle touche parce qu'elle est sincère et profondément sentie.

Il y aurait maints détails charmants à signaler dans cette jolie partition, dont le succès a été complet. Le rôle d'Antoñona, dans lequel M^{lle} Maubourg s'est montrée musicienne accomplie et comédienne exquise, est écrit avec une verve spirituelle et distinguée. Celui du Vicair, bien composé par M. Belhomme, est d'une bonhomie amusante. La scène du Vicair et de Pepita, les danses, ingénieusement mêlées à l'action et très naturellement interrompues, le Noël chanté et fort bien, ma foi par des voix d'enfants et de femmes, l'interlude symphonique du second acte, l'émouvant duo d'amour qui forme le point culminant de l'œuvre — et qui a décidé du succès — sont autant de pages colorées, d'un intérêt musical qui ne faiblit pas. Je me borne à les citer, ne pouvant, en ces notes rapides, en aborder l'analyse. Et je signale aussi l'instrumentation étincelante qui fait de *Pepita* un véritable bijou.

Certes, si les artistes chargés des deux rôles principaux, M^{lle} Baux (Pepita) et M. David Don Luis de Vargas, avaient interprété l'œuvre avec plus de vie, d'aisance et de naturel, l'impression eût été plus forte encore. Ils se bornèrent à chanter d'une voix agréable des rôles qui exigent davantage. Mais il faut louer l'orchestre de M. Dupuis pour la finesse de son exécution et la direction de la Monnaie pour le cadre élégant dans lequel elle présenta *Pepita* au public. On croirait voir défiler des tableaux vivants réglés par Zuloaga. Les danses en robes longues, notamment, sont une vraie trouvaille.

La soirée s'acheva par l'exécution d'une œuvre de jeunesse de M. Albeniz qui, pour n'être qu'une *zarzuela*, c'est-à-dire une bouffonnerie musicale mêlée de danses, n'en renferme pas moins quelques pages spirituellement écrites et du plus délicieux humour. Il est question, dans l'*Erm ta e fle ri*, d'une intrigue amoureuse compliquée de machinations politiques qui jettent tumultueusement les uns sur les autres conspirateurs, alguazils, soldats du guet, amants déguisés en moines, guitaristes et danseurs. L'affaire s'achève, ainsi qu'il sied, par le mariage traditionnel.

L'œuvre est populaire en Espagne, où elle fut jouée sur toutes les scènes de genre. Elle vaut ce que valent ces vaudevilles lyriques, auxquels plus d'un maître a sacrifié. Et j'avoue m'être beaucoup mieux diverti en écoutant l'*Erm tage fleuri* qu'à l'audition de l'*Enlèvement à la nuit*.

Et vous, gens de l'art,
Pour que je puisse,
Quand c'est du Mozart
Que l'on m'avertisse!

M. Caisso, en conspirateur de la réaction, y est d'un comique irrésistible. M^{lle} Eyreams, Paulin, Tourane, MM. Forgeur, Lubet, etc., ont de l'entrain et de la verve. Les costumes sont d'un pur Goya. Et les flons-flons de la partition m'ont rappelé le joyeux temps où Albeniz révolutionna Bruxelles et exaspéra

la police en organisant dans les rues, à la tête d'une bande estudiantine, des sérénades ou des simulacres de courses de taureaux...

Il n'est pas le seul, au surplus, de ces turbulents adolescents, qui ont, depuis lors, contribué dans les arts ou dans la politique à la gloire de la Catalogne et de la Castille.

OCTAVE MAUS

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Il y a bien longtemps que j'aurais dû rendre compte des livres dont je vais parler aujourd'hui. Ce n'est point de ma faute si j'ai tant tardé. La vie d'un écrivain en Belgique est encombrée de tant de choses qui ne touchent pas à la littérature que c'est miracle, vraiment, s'il trouve encore le moyen de travailler pour soi-même.

Il y a longtemps que j'aurais voulu dire ici le charme sentimental des *Nouveaux Contes à Marjolaine* (1) de George Garnir. Dans une langue vivante, claire, souvent gonflée d'on ne sait quel flux de nostalgique mélancolie, il conte les histoires joyeuses ou doucement tristes de son pays. Quand un homme a donné sa vie à l'actualité brûlante, au succès tapageur des petites scènes à musique, il y a quelque chose d'attendrissant dans le culte qu'il a su garder pour le coin de campagne où plongent les racines de sa famille et où sa sensibilité s'est éveillée à la Nature et à la Vie. Je ne dirai pas que, parfois, l'on ne sente que la plume qui écrit ces contes délicieux cesse à peine de tracer les couplets lestes de la revue en vogue. Qu'importe! Ce soupçon de poudre de riz jeté sur de beaux paysages leur donne un aspect particulier. Et si la nature, telle que la conçoit M. Garnir, si les sentiments de ses personnages n'ont pas la rudesse, la franchise de la vraie nature et de la vraie vie, sa prose, en revanche, chante comme de beaux vers et l'on respire ce bouquet de nouvelles ainsi qu'une touffe de fleurs champêtres dont les tiges baigneraient en un vase précieux.

Dans les *Rencontres de M. de Bréot* (2), W. de Regnier continue ses études de mœurs sur l'ancien Régime. Ce sont les esprits forts qu'il a considérés cette fois et, entremêlé d'aventures galantes dans le goût du temps, le livre est tout en aimables discours sur le point de savoir s'il faut ou non croire en Dieu. M. de Regnier, dans une courte préface, prétend qu'il « n'a jamais, en écrivant, cherché quoi que ce soit d'autre que le plaisir délicieux et toujours nouveau d'une occupation inutile ». En disant cela, il se moque agréablement de nous, car, pour réussir à nous donner de la sorte la sensation des gens du passé, avec leurs idées et leurs sentiments vrais, dans des décors dont la beauté n'exclut pas l'exactitude, il faut être non seulement un artiste de grand talent, mais encore un érudit patient et laborieux. Des romans comme *Les Rencontres de M. de Bréot* nous aident à nous représenter de façon vivante les époques disparues. Et s'ils le peuvent faire, c'est que l'âme d'un des premiers poètes de notre génération y anime d'une vie intense des héros que nous finissons par croire réels et comme descendus de leurs cadres armories pour nous jouer une comédie voluptueuse et spirituelle selon les mœurs du bon vieux temps.

M. Edmond Picard poursuit sans défaillance, sans se laisser rebuter par les critiques et par les difficultés, sa nouvelle passion pour les choses du théâtre. Quand il conseille aux jeunes de s'adonner au théâtre, parce que c'est le moyen le plus direct de communiquer avec le public, il a bien raison. S'il est vrai qu'il

nous manquera toujours la verve et le métier parisiens, nous pourrions du moins doter notre littérature de pièces où notre génie propre, qui a déjà marqué de son empreinte le poème, le roman, la critique, l'histoire, achèvera de se manifester. M. Picard apporte à cette œuvre une collaboration un peu hâtive, un peu improvisée, mais qui a son prix. Sans parler de la *Désespérance de Faust* (1), qui n'est que la traduction en vers du prologue du poème de Goethe, il faut louer dans *Ambidextre* (2) une puissante tentative de monographie scénique. Lui reprocher son parti pris, ce serait faire le procès de M. Picard lui-même. Elle renferme beaucoup de vérités mêlées à beaucoup d'exagérations. Elle sort d'un jet, avec toutes ses tares, sans retouche, sans l'indispensable travail de mise au point. C'est une improvisation, un pamphlet, une satire. Mais c'est aussi un jalon planté sur la route où nos futurs auteurs dramatiques s'avanceront bientôt.

J'aurais bien voulu que M. Paul André m'eût demandé conseil avant de publier son dernier roman : *L'Impossible Liberté* (3). Je lui aurais représenté qu'à l'époque de libération morale où nous avons le bonheur de vivre, il est quelque peu pénible de voir un écrivain de trente ans consacrer les forces de sa jeunesse à présenter la défense d'une telle thèse. Il s'agit dans ce livre d'un littérateur qui a fait des pièces et composé des ouvrages pour vanter l'amour libre et qui veut mettre sa vie en conformité avec ses principes. Il rencontre une actrice qui épouse ses idées et avec laquelle il consomme l'union idéale, sans le secours du maire ni du curé. Leur ménage est heureux. Mais une fille leur naît. A peine est-elle au monde que la fausse position de ses parents la fait souffrir. Son père, consentant un premier sacrifice, lui laisse faire sa première communion. Plus tard, elle s'éprend d'un jeune homme qui l'épouserait si ses parents étaient légalement mariés. Dans le but d'obtenir le consentement du beau-père, — ce beau-père est un assez vilain monsieur, qui fut jadis l'ami des époux libres, — ces derniers finissent lamentablement par se marier! Et je ne sais rien de plus pénible — je répète le mot à dessein — que l'histoire de ces deux soi-disant héros qui renversent eux-mêmes le noble édifice de leur vie, pour céder au caprice d'une fillette, à la lâcheté d'un jeune gommeux, à l'hypocrisie d'un faux ami et, par-dessus tout cela, aux préjugés stupides d'une bourgeoisie imbecile. Je ne prends pas ici la défense de l'amour libre. Je veux bien qu'on me montre ses mauvais côtés. Mais, de grâce, qu'on le combatte au nom d'un grand principe, au nom de la religion ou de la société, par exemple, et qu'on ne croie pas l'avoir mis par terre, parce qu'une gamine s'est amourachée d'un pleutre et que deux honnêtes gens ont cédé basement devant l'insolence sournoise d'une canaille! Je ne veux pas m'occuper du style ou de la composition de ce livre, je préfère le considérer comme nul. C'est une erreur que M. Paul André regrettera un jour.

La belle collection des *Célébrités d'aujourd'hui* (4) s'est enrichie d'une très intéressante étude de M. Van Bever sur Maurice Maeterlinck. On sait la contribution précieuse que ces petits livres apportent à la critique. Après une biographie fidèle et concise, une étude succincte des ouvrages de l'auteur dont ils s'occupent, viennent un choix d'opinions et une bibliographie complète. Un ou deux portraits, des dessins, un autographe illustrent ces brochures et achèvent d'en faire de feconds documents. Celle de M. Van Bever est particulièrement remarquable. Après sa lecture, la haute et belle figure de Maeterlinck est aussi connue qu'elle peut l'être. M. Van Bever est un portraitiste habile et un critique juste et précis.

- (1) Bruxelles, Paul Lacomblez.
- (2) Bruxelles, Paul Lacomblez et Larcier.
- (3) Paris, Victor Havard.
- (4) Paris, Sansot & C^{ie}.

1) Paris, Felix Juven.

2) Paris, *Mercure de France*.

M. Henri Davignon, dans son *Molière et la Vie* 1, use de moins de concision. Son œuvre est celle d'un rhéteur ingénieux doublé d'un compilateur pat ent. Tout ce qu'on a écrit sur Molière et les Femmes, Molière et la Bourgeoisie, Molière et les Petites Gens, le Drame dans Molière, il l'a lu et se l'est assimilé. On lui reprochera de n'avoir point de vues originales sur la question. Mais on conviendra que ce n'est pas un mince mérite de résumer en trois cents pages toute une bibliothèque et de savoir rapprocher encore de nous, grâce à une langue élégante et nombreuse, l'immortelle figure du plus grand poète comique qui fut jamais au monde.

GEORGES RENCY

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Voyage de la Mariée.

C'est une opérette à grand spectacle, de MM. Ferrier et Ordonneau, musique de Diet et ballets de Clérice, qui se sont mis à quatre pour fabriquer la chose la plus abracadabrante, la plus compliquée, la moins plaisante que l'on puisse voir. Il est vrai qu'il y a un taureau sur la scène, avec un simulacre de courses, et aux yeux de certaines gens cela rachète bien des choses ! La musique des ballets est jolie et, de-ci de-la, il y a quelques couplets bien venus. Mais le théâtre des Galeries, qui a eu tort de monter une machine aussi dépourvue de tout intérêt artistique, a fait du moins tout ce qu'il a pu pour lui assurer le succès. La mise en scène est luxueuse, les costumes sont éblouissants, les ballets sont agréables. Et quant aux acteurs, M^{me} Oryan, Berty, Landon, MM. Ranté, Roussel, Bergniès, Ambreville et Soyter font tout leur possible pour mettre un peu de vie et d'entrain dans ce mauvais vaudeville à musique.

G. R.

L'ART ET L'EMPEREUR

Lors de l'inauguration qui eut lieu dernièrement à Berlin du monument érigé par la nation allemande à Frédéric III et du Musée qui porte son nom — inauguration à laquelle la Belgique était représentée par MM. le comte J. de Lalang et Pol de Mont, — l'Empereur Guillaume n'a pas laissé échapper l'occasion d'affirmer, une fois de plus, son dédain pour les artistes novateurs et son incompréhension de l'admirable effort qui relèvera — malgré lui — le niveau artistique de l'Allemagne.

« De nos jours, a-t-il dit entre autres, nous voyons l'art partagé en tendances contraires, qui luttent entre elles et qui essaient de se dominer les unes les autres. A ma conviction, comme je l'ai dit souvent, il s'agit ici de chemins de traverse, qui ne peuvent qu'éloigner du véritable idéal du Beau.

Nos artistes devraient avec d'autant plus de force se rappeler quels biens sublimes sont en leurs mains. Cependant, ce n'est pas de ces contrastes que je veux vous parler aujourd'hui, en face de cette statue de l'empereur de la paix que nous célébrons. Je tiens plutôt à faire ressortir ce qui paraît capable de rapprocher de nouveau les tendances divergentes : c'est l'étude des maîtres du passé, qui, d'après ma conviction inébranlable, est seule capable de nous aider à résoudre tous les problèmes de l'art.

Certes, il est permis aux génies de puiser dans des profondeurs inconnues et cachées, mais on ne peut approuver que les jeunes artistes croient pouvoir se détacher de la vieille tradition et de la vieille école. Le profond sérieux, l'effort sincère avec lesquels les maîtres anciens ont essayé d'atteindre l'idéal de l'art, offrent également un exemple inimitable aux artistes de nos jours, et devraient imposer, particulièrement à la jeune génération, la critique de soi-même, la modestie et le respect des œuvres d'autrui.

(1 Paris, Fontemoing.

C'est ainsi seulement qu'on pourra s'entendre et rendre service au véritable progrès de l'art. »

L'empereur joue de malheur. Le monument et le Musée sont l'un et l'autre l'œuvre d'artistes essentiellement respectueux du passé, partisans convaincus de la « vieille tradition et de la vieille école ». Or, on est unanime à les trouver tous deux ratés. Les journaux le proclament à l'envi et le public fait chorus.

CONCOURS DE L'ACADÉMIE

La classe des Beaux-Arts de l'Académie de Belgique a réglé ainsi qu'il suit le programme des concours pour 1907 :

Faire l'histoire des habitations du XVI^e et du XVII^e siècle dans les anciens Pays-Bas ; établir la comparaison entre ces habitations et celles de nos jours, tant au point de vue esthétique que sous le rapport de l'emploi des matériaux, du confort et de l'hygiène. Prix : 800 francs.)

Etudier dans sa source, dans ses tendances et dans ses résultats l'enseignement des arts plastiques (la peinture, la sculpture, l'architecture, la gravure au XIX^e siècle. Prix : 800 francs.)

Écrire l'histoire de l'école anversoise de gravure jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, en y comprenant des informations authentiques sur les éditeurs et leur influence sur la production des estampes. (Prix : 4,000 francs.)

Art appliqué : On demande un portrait en buste, gravé en taille-douce, d'un personnage belge vivant. Prix : 800 francs.)

On demande le projet d'un groupe pour décorer le centre du terre-plein du rond-point de la rue de la Loi, à Bruxelles. Prix : 4,000 francs.)

Chronique judiciaire des Arts.

Musiciens et Critiques.

Irrité par les termes d'un article du *Ménestrel* critiquant le *Fils de l'Étoile*, M. Camille Erlanger avait assigné notre confrère en « diffamation ». Il estimait à cent mille francs (excusez du peu !) la réparation qui lui était due pour le préjudice que lui avait causé cet article.

Le tribunal civil de la Seine a rappelé paternellement l'irascible compositeur à la modestie par un jugement qui le déboute de son action et dont voici les principaux considérants :

« Attendu qu'Erlanger aurait dû comprendre que la louange a pour contre-partie la critique ; qu'il aurait dû également se rappeler que les œuvres des plus grands compositeurs ont été, pendant plusieurs années, en butte aux campagnes les plus acharnées, sans qu'ils aient jamais songé à s'emouvoir d'attaques consciencieuses et sérieuses, lesquelles rentrent dans le domaine des critiques musicaux.

Attendu, dès lors, et sans qu'il soit besoin de constater qu'il n'est justifié d'aucun préjudice, que le rejet de la demande s'impose, » etc.

NÉCROLOGIE

Paul Vogler.

Le paysagiste Vogler est mort le mois dernier à Verneuil-sur-Seine, non loin de Mantes, où il s'était retiré depuis quelques années. Il avait fait ses premières armes dans l'atelier d'un décorateur de théâtre et composa pour M. Lugné-Poe la plupart des décors des spectacles de l'Œuvre. Il s'orienta ensuite vers la peinture de chevalet. Ses toiles, qui trahissaient des recherches de lumière et d'atmosphère, avaient une grande fraîcheur de couleurs et une harmonie délicate. Il y a un an, attiré par les sites de la

Belgique, il s'installa à Bruxelles et y passa plusieurs mois. Nous le vîmes alors quelquefois. C'était un artiste laborieux, un cœur loyal, une personnalité sympathique. Paul Vogler n'a pas atteint sa cinquante-troisième année...

Memento des Expositions.

BRUXELLES. — Douzième Salon de la *Libre Esthétique* (Musée royal de peinture). 21 février-23 mars. Délais : Notices, 21 janvier; œuvres, 5-10 février. Dépôt des invités belges : 13, 14, 15 février (délai de rigueur). Renseignements : *Direction de la Libre Esthétique, rue du Berger, 27, Bruxelles.*

PARIS. — *Union des femmes peintres* (Grand Palais des Champs-Élysées). 12 février-9 mars. Dépôt, 20-21 janvier. Demandes d'admission avant le 10 janvier, 175, boulevard Pereire, Paris.

VENISE. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 22 avril-31 octobre. Renseignements : *M. A. Fradeletto, secrétaire général, Venise.*

PETITE CHRONIQUE

A l'issue de la première de *Pepita*, les directeurs de la Monnaie ont réuni, en une réception intime et toute cordiale, l'auteur de l'œuvre applaudie, ses interprètes et de nombreux amis — artistes et critiques — venus de Paris et de Londres. Le ministre d'Espagne et M^{me} Perez Caballero ont vivement félicité leur compatriote du succès qu'il venait de remporter et, dans une charmante improvisation, M. Maurice Kufferath a rappelé les liens qui unissent, depuis des siècles, les musiciens d'Espagne à ceux des Flandres. Cette fois, et par un juste retour, c'est la musique d'un Espagnol qu'on célèbre en Belgique. Et pour fêter cet événement, le roi Alphonse XII a nommé MM. Kufferath et Guidé commandeurs de son ordre et a envoyé à M. Sylvain Dupuis la croix de chevalier.

De délicieuses chansons catalanes, chantées à ravir par M^{me} Maria Gay et accompagnées au piano par M. Albeniz, ont clôturé cette aimable soirée.

Pour remercier les généreux donateurs qui ont offert au Musée de Bruxelles la statue de Septime Sévère acquise au prix de 250.000 francs à la vente de la collection Somzee et parmi lesquels se trouvaient M^{me} Jacques Errera, MM. Beernaert, ministre d'Etat, Emile De Mot, bourgmestre de Bruxelles, Ernest Solvay, F. Philippon, Edouard et François Empain, R. Waroquex, etc., le Gouvernement a fait exécuter par M. Godefroid Devreese une plaquette commémorative qui sera remise à chacun d'eux.

Cette plaquette, dont le tirage a été strictement limité au nombre des souscripteurs, porte l'effigie, fidèlement reproduite, du célèbre antique; au revers, le nom du destinataire et une inscription rappelant l'événement à l'occasion duquel elle fut frappée.

M. Devreese vient de terminer une autre médaille offerte à l'occasion du 1^{er} janvier par M. Paul Fisch, l'éditeur d'un grand nombre d'œuvres du statuaire-médailleur, à ses amis. C'est le profil, très ressemblant, de M. Fisch, au revers duquel sont gravés la signature et l'adresse de l'éditeur; carte de visite vraiment artistique, qui échappe à toute banalité.

L'exécution de ces deux médailles fait honneur à M. Devreese et affirme un talent universellement reconnu.

C'est à M. Ch. Samuel que la Société hollando belge *Les Amis de la Médaille* a confié l'exécution de la médaille qu'elle offrira à ses membres en 1905. Elle symbolisera l'œuvre du Congo.

La Société vient de faire frapper une plaquette, due au médailleur hollandais J.-C. Wienecke, pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire de la fondation de la Société, créée en Hollande le 23 janvier 1879. La médaille porte l'effigie de la Reine mère. Au

revers, dans un motif ornemental d'une composition originale, les dates : 1879-1904 et l'inscription : *Hulde der Nederlansch-Belgische Vereeniging der Medaillevrienden.*

Sous le titre : *Pochades et Etudes*, les peintres A. Blandin, F. Beuck, J.-M. Canneel, R. De Man, W. Jelley, F. Lantoin, E. Mahaux, Paerels, les sculpteurs Eug. Canneel, A. Boute et A. de Kat ont réuni leur travail de l'été dernier à la Galerie Boute, rue Royale, 134. Ce Salon restera ouvert jusqu'au 18 janvier.

Le Cercle artistique de Bruxelles prépare pour les vendredi 20 et samedi 21 janvier deux soirées sensationnelles : la reconstitution d'un théâtre de verdure au XVIII^e siècle, sous la direction de M. Charles Bordes et avec le concours de M^{lles} de La Rouvière, Marthe Legrand et Pironnet, solistes de la *Schola cantorum*, des sœurs Mante, de l'Opéra, et de MM. Jean David, Louis Bourgeois et Paul Gilbert.

Le spectacle se composera de la *Guirlande ou les Fleurs animées*, pastorale-ballet en un acte de J.-Ph. Rameau, poème de Marmontel, et du ballet du cinquième acte d'*Armide* de Gluck. La salle recevra, à cette occasion, une décoration spéciale dans le goût de l'époque.

Le Cercle annonce, en outre, deux conférences sur l'art : M. le docteur Paul Héger parlera, le 16 janvier, de la *Notion d'art dans l'œuvre de Vésale* et M. Charles Buls, le 27, du *Forum romain*. Ces deux causeries seront accompagnées de projections.

La Camera, société de musique de chambre vocale et instrumentale, fondée à Bruxelles sur l'initiative de MM. Ch. Bordes et Victor Vreuls, donnera à la Grande-Harmonie son premier concert le jeudi 19 janvier, à 9 heures du soir. On sait que cette intéressante fondation, créée pour faire connaître les œuvres anciennes de musique de chambre vocale et instrumentale, cantates de chambre, concertos, airs sérieux et à boire, etc., donnera plusieurs concerts par saison.

Au premier, que dirigera M. Ch. Bordes, on entendra une cantate de Nicolas Clérambault de 1710, *Orphée*, pour voix seule et symphonie; la si curieuse cantate burlesque sur l'abus du café, de J.-S. Bach, qui savait rire à ses heures; des chansons françaises du XVI^e siècle et airs à boire très capiteux du Bourguignon Bousset, qui eut une grande vogue au XVIII^e siècle. Les soli seront chantés par les solistes de la *Schola cantorum*, M^{lles} Marie de La Rouvière et Marie Pironnet, MM. Bourgeois et Jean David. M. A. Zimmer jouera le concerto en la de J.-S. Bach.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, à l'Alhambra, deuxième concert Ysaye, sous la direction de M. Ed. Brahy, avec le concours de M. Jacques Thibaud.

Mercredi, à 4 h. 1/2, salle Gaveau, matinée Engel-Bathori : *Reynaldo Hahn*, avec le concours de l'auteur. — A 8 h. 1/2, salle Erard, *Lieder-Abend* de M^{lle} S. Denekamp.

Jeudi, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert Henri Merck. L'orchestre sous la direction de M. I. Albeniz.

Samedi, à 8 h. 1/2, salle Le Roy, concert Alex. Disraeli, avec le concours de M. Emile Agniez.

Les théâtres :

C'est le vendredi 20 janvier qu'aura lieu, à la Monnaie, la première représentation de *Tristan et Isolde*, chanté par M. E. Van Dyck et M^{me} Paquot-d'Assy, M^{me} Bastien et M. Albers.

M^{me} Litvinne reviendra à Bruxelles dans la seconde quinzaine de janvier et donnera deux ou trois représentations d'*Alecis*. Elle chantera notamment l'œuvre de Gluck en matinée le dimanche 22.

Martille, de MM. E. Cattier et A. Dupuis, passera à la fin du mois.

— Au Parc, jeudi prochain, les *Oiseaux de passage*.

— Au théâtre Molière, succès persistant pour l'*Aiglon*.

L'Association des Chanteurs de Saint-Boniface interprétera, aujourd'hui dimanche, au salut de 4 heures, le *Dies sanctificatus*, à quatre voix, de Palestrina, *O Beata Mater*, d'Aug. De Boeck et un *Alleluia* à quatre voix de Jacob Van Berchem (1499).

M. De Boeck exécutera des pièces pour orgue de Haendel, J.-S. Bach et César Franck.

Le programme du concert avec orchestre annoncé par M. Henri Merck pour jeudi prochain (Grande-Harmonie), promet une séance exceptionnellement intéressante.

Indépendamment des *Variations symphoniques* de Boellmann et d'une série de pièces de Bach, Pergolèse et Becker, le réputé violoncelliste jouera, en première audition à Bruxelles, le *Concerto en mi mineur* de Herbert.

L'orchestre, sous la direction de M. Albeniz, exécutera le prélude de *Merlin* et *Cataloña*, deux œuvres encore inédites de l'auteur de *Pepita Jimenez*.

On nous prie d'annoncer le concert qui sera donné le 20 janvier, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, au profit de l'Œuvre des petits lits, avec le concours de M^{me} Félicia Litvinne, MM. Ed. Jacobs, P. de Wit, etc.

Des billets à 15, 10 et 5 francs sont déposés chez les éditeurs de musique.

La *Rapsodie moderne* pour orchestre de M. V. Vreuls sera exécutée le 19 janvier aux Concerts Cortot. Les autres œuvres du programme sont : le Prologue du *Crépuscule des Dieux*, les *Fest-Klänge* de Liszt, le Concerto de Beethoven pour violon (M. Armand Forest) et la *Quatrième Béatitude* de Franck.

Parmi les habituelles publications du bout de l'an dont il est parlé ici, il faut citer le *Tour du monde*, le célèbre et somptueux recueil où s'alimentent les esprits épris de découvertes et d'inconnu.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

Des journaux de voyages dramatiques et vécus nous transportent, cette fois, vers les lieux sur lesquels le monde civilisé fixe actuellement les yeux, la Macédoine, le Tibet, la Corée, le Maroc, le Soudan. Dans un journal comme celui-ci, il convient de signaler spécialement la belle étude nombreuse et documentée que Gustave Geffroy consacre à la Bretagne du Sud.

M. Gisbert Combaz commencera mercredi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, à la Section d'art et d'enseignement de la Maison du Peuple, un cours sur *l'Art en Extrême-Orient*. Les premières leçons seront consacrées à l'Inde et la Chine.

Ce cours absolument gratuit, illustré de projections lumineuses, aura lieu dans la salle de l'Institut des Hautes-Etudes, 28, rue de Ruysbroeck.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

L'EUROPÉEN

Courrier international hebdomadaire

Direction politique :

FR. DE PRESSENSÉ. — PIERRE QUILLARD. — A.-FERD. HÉROLD

Comité de patronage :

B. BJÖRNSSON. — A. FRANCE — N. SALMERON
CH. SEIGNOBOS — EMILE VAN DERVELDE

Rédaction et Administration : 24, rue Dauphine, Paris (VI^e).

Abonnements : France, 12 francs l'an ; étranger, 15 francs

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COTÉS



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Fanneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le mercredi 25 janvier et trois jours suivants,
d'une importante réunion (2^e partie) de

LIVRES, ESTAMPES ET DESSINS

provenant des collections de

feu MM. G. WAPPERS, artiste-peintre, directeur de l'Académie des
Beaux-Arts d'Anvers, et A. PINNOY, bibliophile.

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier L. Cox,
en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert,
86a, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 1.035 numéros, se vend 50 centimes.

Exposition chaque jour de vente, de 10 heures à midi.



VITRAUX

R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Ladislas de Paál. *Un Peintre hongrois de l'École de Barbizon*, par Bela Lázár (OCTAVE MAUS). — Chronique artistique (O. M.) — L'Art à Anvers. *L'Exposition M.-A. Marcotte* (L. A.). — Chronique théâtrale. *Oiseaux de passage. Les Saltimbanques* (G. RENCY). — Notes de Musique. — La Musique à Paris. *Société Nationale. Conservatoire. Concerts divers* (M.-D. CALVOCORESSI). — L'École de musique d'Ixelles. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

LADISLAS de PAÁL

Un Peintre hongrois de l'École de Barbizon,
par BÉLA LÁZÁR (1).

Ceux qui fréquentaient chez Munkacsy de 1872 à 1878 purent rencontrer dans le célèbre hôtel de l'avenue de Villiers un homme de haute taille, d'une aristocratique élégance, dont le visage énergique, encadré d'une barbe sombre, s'éclairait d'un regard empli de rêve. C'était

(1) Paris, Librairie de l'Art ancien et moderne.

Ladislas de Paál, un jeune peintre hongrois passionné de nature, d'art, de travail, devant qui semblait s'ouvrir une destinée glorieuse. Le 3 mars 1879 il mourait dans l'établissement d'aliénés de Charenton, après douze mois de souffrances qui avaient peu à peu éteint sa lucide intelligence et insensibilisé son cerveau. Il n'avait pas atteint sa trente-troisième année...

Bien qu'exceptionnellement courte, cette vie d'artiste n'en fut pas moins féconde et belle. Destiné au droit, Ladislas de Paál dut, comme tant d'autres, user de ruse pour se soustraire aux exigences paternelles et suivre la voie dans laquelle le poussait sa nature. Il apprit à Vienne, en cachette, son métier de peintre. Un voyage en Hollande lui révéla l'Art. A Londres, Constable et Turner lui firent prendre définitivement conscience de lui-même.

Il avait fait à Arad, dans sa prime jeunesse, la connaissance de Munkacsy, qui usait comme lui ses premières culottes sur les bancs d'une petite école de dessin. Il devait le retrouver plus tard à Munich, puis à Dusseldorf, où les deux hommes se lièrent d'une amitié fraternelle que la mort seule put dissoudre.

Ce fut Munkacsy qui décida Ladislas de Paál à abandonner, au printemps de 1872, Dusseldorf, ses jus et ses sauces. La beauté grave de la forêt de Fontainebleau le conquit, rafraîchit et éleva son art, aiguilla celui-ci vers des issues nouvelles. « La forêt, écrit M. Béla Lázár, devint sa sœur. Ils se sont compris. Ils se communiquaient leurs joies et leurs peines. Ladislas de Paál avait la sensation que le gémissement plaintif de la forêt, le doux chuchotement des feuilles, le mugissement mys-

térieux du vent, l'éblouissement du rayon de soleil qui tremblait parmi le feuillage partageaient ses propres sentiments, répondaient à son propre état d'âme ».

Les toiles du peintre hongrois reflètent ces émois. Elles prolongent les échos de l'harmonieux concert dont Rousseau, Jules Dupré et Diaz firent résonner Bas-Préau, Franchard, les gorges d'Apremont. Bien qu'arrivé trop tard à Barbizon pour les connaître, — seul Millet y vivait encore; il mourut le 20 janvier 1875, — Ladislav de Paál communia dans le pathétique amour de la forêt avec ces maîtres illustres. Sans chercher à les imiter, il exprima des impressions analogues à celles que les mêmes sites avaient provoquées en eux, ce qui inclina des esprits superficiels à le considérer comme un de leurs élèves. En réalité, de Paál ne s'inspirait que de la nature et, si la sylve de Fontainebleau l'exalta dès qu'il la découvrit, si elle l'absorba tout entier, c'est qu'elle avait réveillé dans son âme le souvenir des forêts de Hongrie dans lesquelles, à Odvos et à Berzova, s'étaient écoulées ses années d'enfance. Dépaycé en Allemagne, le tempérament du peintre avait trouvé sous la futaie de Barbizon un sol favorable à son développement et y avait aussitôt plongé ses racines.

Sa personnalité ne tarda pas à s'y affirmer. Puissante, toute spontanée et ardente, imprégnée d'un romantisme poétique, guidée par un instinct sûr, servie par une technique personnelle, elle eût conduit l'artiste très haut si un fatal accident n'eût brusquement arrêté son essor.

Ce sont les étapes de ce pèlerinage vers l'éternelle beauté que décrit, en un livre où l'anecdote s'allie à une critique approfondie, M. Béla Lázár. Soucieux de fixer dans la mémoire de ses compatriotes le souvenir du peintre hongrois, l'auteur avait réuni au Salon de Pesth, en 1902, soixante de ses œuvres. Le volume qu'il vient de publier complète par un monument durable ce pieux hommage. L'art de Ladislav de Paál y est analysé avec une compétence exactement renseignée et étudié dans ses évolutions successives par un esprit attentif et méthodique. Toute la psychologie de l'artiste est mise à nu, son idiosyncrasie expliquée par ses origines ataviques, le développement de son individualité commenté par les circonstances qui influencèrent sa vie. Et chez de Paál, comme dans toutes les natures impulsives, les événements extérieurs réfléchissent dans l'œuvre enfantee leur joie et leur tristesse.

Ladislav de Paál méritait cette consécration. Il y avait en lui plus que du talent. S'il resta dans l'ombre, c'est que les maîtres du paysage français, ses contemporains, rayonnaient, lorsqu'il apparut à leurs côtés, d'un éclat trop vif. Et la mort l'empêcha de prendre, après eux, la place que lui assignaient la sensibilité de sa vision, la sincérité et la fidélité de ses interprétations picturales.

Son biographe relève entre autres dans celles-ci deux qualités caractéristiques. La première est le scrupule avec lequel de Paál exprimait, en l'accordant avec le paysage, le jeu mobile des nuées. « Chez Corot, c'est l'atmosphère vibrante de l'aube, grise, qui nage dans une lumière argentée, avec ses nuages délicats, qui sont moins des nuages que du brouillard, de la vapeur. Chez Dupré, au contraire, tout est plein de passion orageuse. Il aime, lui, dans la nature, les grands moments de transition, avant ou après la tempête. C'est par le ciel qu'il commence et finit ses toiles... Chez Rousseau, il y a entre le ciel et la terre une unité plus harmonieuse. Ce grand artiste d'une vigueur universelle s'intéressa à tous les genres de conformation de nuages, et en particulier aux manifestations dynamiques des phénomènes célestes, non pas dans le paroxysme de la passion, mais dans la simplicité majestueuse du sentiment étouffé... Daubigny s'intéresse aux conformations fugitives du ciel printanier; il aime les stratus qui flottent lorsque la brise du printemps se joue avec eux, les déchiquette, les fond en des formes toujours nouvelles... Ladislav de Paál aussi exprime ses sensations par le ciel nuageux, et selon que celles-ci changent, il cherche des aspects de ciel différents... Ses nuages sont de vraies individualités. Ils vivent, ils se meuvent, ils créent des effets... Ils ne sont pas taillés en bois ou en fer blanc; leurs perspectives sont finement observées; ils brillent d'un feu intérieur; ils font sentir de grandes distances... Ce ne sont ni les nuages de Dupré ni ceux de Rousseau, mais autant d'expressions peintes des sensations individuelles de l'artiste. »

Mais en même temps qu'il fixait la course des nuées, de Paál — et c'est la seconde des qualités foncières signalées par M. Lázár — étudiait de près la structure du terrain, sa solidité, sa constitution organique. « Dans une colline sablonneuse il fait excellemment sentir en quelques traits la géologie de la croûte terrestre que recouvre le sable chassé par le vent... Dans un sous-bois, il souligne l'ossature de la terre, ses courbes, ses élévations, ses effondrements, toutes ses inégalités, les particularités du sol forestier avec sa végétation, son humidité, ses flaques d'eau, avec tout le mysticisme de la vie de la forêt. »

L'auteur termine par cette jolie image : « Il fut simple et touchant comme le chant populaire. » Rien ne pouvait résumer plus exactement l'esthétique et la vie du peintre dont le livre de M. Lázár vient d'évoquer en ma mémoire le doux et douloureux souvenir.

OCTAVE MAUS

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Des trois peintres qui se partagent la cimaise du Cercle artistique, M. René de Baugnies offre le plus d'intérêt en ce que ses recherches s'exercent dans des voies diverses, attestant, avec un labeur persévérant, une louable sincérité d'impression. Qu'il s'efforce d'exprimer l'éclat de la lumière, comme dans le *Moulin hollandais* ou la *Chapelle d'Uccle*, qu'il tente d'instantanéiser, dans *Soir d'orage*, un drame de la nature, ou que son pinceau retrace une mélancolique vision vespérale de fin d'automne, le peintre affirme de l'émotion et de la sensibilité. Si l'artiste n'est pas encore maître de sa main et rompu à la technique de son art (ses figures, exécutées dans de pittoresques intérieurs de l'île de Marken, pèchent par le dessin), il n'en donne pas moins de sérieuses promesses d'avenir. Dégagé des colorations saumâtres qui altéraient ses toiles précédentes, il apparaît en progrès et de plus en plus pénétré de la réalité.

Ses études ont une « enveloppe », pour parler l'argot des ateliers, qui manque à celles de M. Coenraets, dont le coloris demeure revêche, d'une dureté métallique, et qui sacrifie trop à l'anecdote dans ses tableaux de figures, figués d'un pinceau méticuleux.

Les *Visions des bords de l'Ourthe* de M. Jérémie Delsaux continuent la série des camaïeux dont il exposa une partie en juillet dernier au cercle des *Indépendants* et par lesquels le peintre célèbre les sites, d'une grâce aimable, de son pays natal. M. Delsaux y ajoute quelques figures et portraits, parmi lesquels celui du graveur liégeois François Maréchal.

Dans une salle nouvelle, joliment aménagée et décorée en tons clairs par l'architecte Sneyers (1), huit peintres, trois sculpteurs ont réuni un choix d'œuvres et d'œuvrettes. L'ensemble est varié, amusant, sans prétention, — l'intimité d'un atelier empli de croquetons et de pochades et hospitalièrement ouvert aux amis.

Si la sculpture ne s'accommode point de l'improvisation et exige plus d'études que n'en trahissent les essais de MM. Boute, Eugène Canneel et A. De Kat, les notations de quelques-uns des artistes du groupe ne sont pas sans intérêt. Outre les esquisses, souvenirs de voyage et impressions rustiques de M. W. Jelley, les sites nieupoitais et les vues de Paris de M. E. Mahaux, les paysages harmonieux de R. De Man, les eaux-fortes et peintures de M. F. Lantoiné, je signalerai les impressions synthétiques, d'une sensibilité visuelle des plus délicates, de M. Paerels. Il y a, de ce peintre débutant, de jolis coins de jardins aperçus à des saisons diverses et qui attestent un sentiment subtil de la lumière et de l'atmosphère.

M. F. Beuck, abandonnant ses illustrations tragiques et ses visions macabres, s'exerce à la peinture en plein air. L'essai est heureux. Il instantanéise, au bois de la Cambre, des courses d'enfants, des gestes de joueuses de tennis. Il peint de sa fenêtre la campagne d'en face, il exalte son jardin, il célèbre des intérieurs sympathiques. C'est encore gauche et fruste, mais l'orientation est bonne et le début plein de promesses.

O. M.

(1) Galerie Boute, rue Royale, 134, inaugurée le 4 janvier.

L'ART A ANVERS

L'Exposition M.-A. Marcotte.

Je n'ai plus à faire connaître aux lecteurs de *l'Art moderne* la personnalité artistique de M^{lle} M.-A. Marcotte, dont plusieurs expositions ont fait apprécier la délicate et originale vision des choses. Une âme d'artiste, émotive, sérieuse et sincère, se devine sous une exécution à peine appuyée, et cependant volontaire, où la toile, effleurée seulement de touches menues, n'offre à la vue que des harmonies discrètes, sévères même, où la fleur apparaît avec plus de charme que d'éclat. La *Serre d'azalées* du musée de Bruxelles a presque seule la royale splendeur des pourpres et des roses éclatants. La verdure des plantes, dans le jour atténué des vitrages, lui suffit souvent à composer un tableau original, rendant exactement l'atmosphère humide et chaude de la serre.

Exquise d'harmonie fine et aristocratique, entre autres cette petite serre n° 30, acquise évidemment par un homme de goût. Signalons aussi cette enfant au chapeau de paille, au milieu des fleurs, de si simple et de si parfaite exécution, et tenue en une gamme presque monochrome : *Mieke*.

Mais ce genre des serres qu'elle créa, qui lui appartient exclusivement, ne semble pas lui suffire à exprimer sa pensée : c'est vers l'étude de l'humanité humble et souffrante que l'entraîne aujourd'hui son tempérament d'artiste observatrice, curieuse et apitoyée. Si simples, si naïfs mêmes soient-ils, ses procédés de peintre lui servent étonnamment à rendre l'impression ressentie, dans *l'Ostensoir* par exemple, où un profil de vieux prêtre s'imprègne de tout le mysticisme, de toute l'intime et profonde émotion des âmes croyantes et pures, et aussi dans les *Études pour la naissance et la mort*, où des imperfections de forme même n'enlèvent rien à la saisissante impression de ces scènes vécues. Le moindre conseil d'un professeur ou d'un collègue aurait raison de ces faiblesses, mais chez cette artiste, formée hors de toute influence professorale, je vois presque un danger à perfectionner artificiellement une facture tout originale que seul le travail persévérant et instinctif assouplira mieux que les recettes banales, surtout que l'équilibre et l'unité de la mise en page et la distinction pleine de sincérité des colorations apparaissent sans aucun effort dans toutes ces œuvres, — qualités rares et précieuses entre toutes.

Le port d'Anvers va, paraît-il, absorber le peintre. Je ne sais si ses qualités propres s'arrangeront de ce milieu plutôt lourd et brutal. Peut-être M^{lle} Marcotte y trouvera-t-elle une impression toute nouvelle en des sujets spéciaux.

L. A.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Oiseaux de passage (1).

Nous avons eu jeudi l'une des premières sensationnelles de la saison, les *Oiseaux de passage*, de MM. Maurice Donnay et Lucien Descaves. La pièce a été jouée l'an dernier chez Antoine, et l'on se rappelle son sujet. En Suisse, dans une pension bour-

(1) Théâtre du Parc, 12 janvier.

geoise, une famille française fait la connaissance de deux étudiantes russes, Vera et Tatiana, et d'un nihiliste, le vieux Grigoriev, expulsé d'un peu partout à cause de ses théories révolutionnaires. Vera a conclu, avant de quitter la Russie, un mariage fictif avec un prince anarchiste que l'on croit mort depuis, en prison. Le charme de mystère qui émane du trio opère sur la famille française. Revenus tous à Paris, la mère aveugle ne peut plus se passer de Vera, le fils en est devenu amoureux, et le père, donnant en plein dans le nihilisme et la pitié russe, profère des discours subversifs, très amusants dans la bouche d'un riche bourgeois. Vera, qui avait promis pourtant toute sa vie à la cause, se laisse séduire par l'atmosphère de tendresse qu'elle respire dans cette famille de braves gens. Elle consent à épouser Julien qui, pour lui plaire, s'est créé de toutes pièces une âme de nihiliste, lui aussi. Un expulsé russe, Zakharine, vient à propos donner l'assurance que le prince, premier mari de Vera, est bien mort. Mais Tatiana a des doutes sur la véracité de Zakharine. Elle le suit et sur son cadavre — il meurt d'une façon étrange, dans un wagon de chemin de fer — elle trouve les preuves qu'il est un traître et que le prince, relégué dans une mine lointaine, en Sibérie, est toujours vivant. En possession de ces renseignements, elle survient à point pour empêcher le mariage et Vera, malgré les larmes et la colère de Julien, malgré les instances de toute la famille, malgré la douleur de l'aveugle, s'en va doucement, un doigt sur les lèvres, vers son devoir lointain, pour ne plus jamais revenir.

Cette pièce, où deux écrivains de grand talent ont fait se battre leurs tendances opposées, l'un tenant pour le bon sens sceptique, l'autre pour la vie héroïque des apôtres de la révolution, est une tentative de plus pour délivrer le théâtre de l'éternel adultère. Le conflit qui y est posé est autrement noble que celui qui met aux prises, d'ordinaire, la fragile vertu d'une petite mondaine avec la veule passion d'un jeune gommeux. Il s'agit ici de savoir si une femme jeune et belle, aimée de son fiancé, aimée de sa future famille, prête à entrer dans une vie confortable et tiède, va quitter tout cela pour s'en aller vers ce qu'elle croit son devoir. Sous des apparences malgré tout parisiennes, et malgré les bons mots — ça, c'est du Donnay! — qui émaillent la pièce, il faut y voir une sorte de tragédie cornélienne. Et l'impression profonde et grave qui se dégage de cette lutte entre le devoir et le bien-être (entendez ce mot dans son sens propre et général) est encore intensifiée par les grandes questions qui s'agitent autour des personnages. C'est, tour à tour, la question de la dignité et de la liberté humaines, revendiquées par la femme qui ne veut plus dépendre du mari et qui veut gagner sa propre subsistance; puis celle de la légitimité de la révolte; puis celle de l'amour libre, posée par Grigoriev, dans sa pauvre mansarde, avec un incomparable éclat; enfin, dans le lointain, il semble qu'on entende les plaintes des prisonniers qui souffrent, là-bas, pour la cause, tandis que les ombres de ceux qui sont morts dans les tourments se lèvent sous les pas de Vera, en train de les trahir.

La pièce a un autre intérêt encore; elle touche, légèrement mais justement, au travers principal de la bourgeoisie actuelle, qui est de céder sans résistance à tous les snobismes du moment. Le père de Julien personnifie à merveille ces bourgeois, toujours fils de ce Joseph Prudhomme, qui avait un fusil pour défendre les institutions et au besoin pour les combattre. Grigoriev est son ami: il lui apporte des brochures révolutionnaires qu'il sème partout sur les meubles. Mais le bonhomme, tout en professant

pour les idées et le caractère de son ami la plus haute admiration, se hâte de ramasser et de cacher les brochures, de peur que les domestiques n'aient la curiosité de les lire. Comme c'est bien cela! Et comme nos anarchistes en chambre se seront reconnus dans ce portrait!

La pièce, mise en scène avec un goût parfait et dans des décors adéquats, — celui de la mansarde, au troisième acte, est d'un impressionnant réalisme, — est jouée au Parc dans la perfection. M^{me} Marthe Mellot, créatrice du rôle chez Antoine, nous donne une Tatiana sèche, vibrante, nerveuse, toute brûlante au dedans d'une passion terrible pour l'Idée. Mal vêtue, mal coiffée, marchant d'un pas viril, brusque, désagréable, tout à coup son âme apparaît: et c'est la révélation soudaine d'une bonté ardente, d'un dévouement sublime, d'une infinie pitié. M^{me} Mellot a composé son rôle en grande artiste et son succès a été immense. M^{me} Juliette Clarel, très belle dans ses costumes noirs, avec ses nobles attitudes, sa hautaine réserve, ses attendrissements émouvants, est une Vera qu'on n'oubliera pas. M. Chautard, Grigoriev, est parfait dans un rôle de nihiliste bonhomme, indifférent à tout, sauf à la Cause. Les autres sont bons. Le Parc tient là un beau spectacle, un véritable spectacle de pensée, auquel nous souhaitons longue vie et long succès.

Les Saltimbanques (1).

Après les flons-flons du *Voyage de la mariée*, d'ennuyeuse mémoire, les Galeries ont monté les *Saltimbanques*, l'opérette de Louis Ganne, dont les principaux motifs sont déjà populaires. Quel dommage que, pour faire une opérette, il faille un livret et que celui de M. Ordonneau — encore lui! — soit si déplorablement banal! Je n'entreprendrai pas de le raconter: ces machines-là sont encore plus écœurantes quand on s'avise de les résumer. La musique de M. Ganne, heureusement, est charmante. Ce petit maître possède un don qui est refusé à la plupart des musiciens aujourd'hui: il a en lui une chanson. Elle chante, sa musique, elle nous berce, elle nous ravit. Et ce n'est point là, sans doute, une haute sensation d'art, mais c'est délicieusement reposant. Les *Saltimbanques*, aux Galeries, sont à entendre et à regarder. Sans insister sur le luxe de la mise en scène et des costumes, auquel la maison nous a habitués, il faut signaler la jolie voix, la grâce, le jeu charmant de M^{me} Malza, la verve étourdissante et la sculpturale beauté de M^{me} Oryan et, du côté des messieurs, le souple talent de M. Larbaudière qui fait Paillasse. M. Bergniès, dans le rôle toujours un peu « pommade » du jeune premier, a eu des moments heureux. Et il faut accorder une mention toute spéciale à M. Réjane, qui a composé avec un art parfait un type superbe de lutteur de foire.

G. RENCY

NOTES DE MUSIQUE

L'intérêt principal du deuxième concert Ysaye résidait dans les débuts à Bruxelles du chef d'orchestre Edouard Brahy, dont les succès angevins et gantois avaient déjà consacré la jeune réputation.

Violoncelliste, partenaire d'Albert Zimmer lors de la fondation du Quatuor de ce dernier, M. Brahy troqua il y a quelques années

(1) Théâtre des Galeries, 11 janvier.

l'archet contre la baguette directoriale. Il s'est rapidement classé parmi les « professionnels » les plus experts en l'art de discipliner, d'exalter, de faire vibrer l'armée instrumentale. Il conduit avec une énergie passionnée, assez sûr de sa mémoire pour diriger par cœur une œuvre touffue, longue et difficile comme la *Symphonie fantastique* de Berlioz, dont le final, enlevé avec un extraordinaire brio, lui a valu une ovation chaleureuse. Sa « manière » se rapproche de celle de Félix Weingartner, dont il a le geste autoritaire, la mimique anguleuse. Comme lui, il met en relief la structure des œuvres, appuyant sur les rythmes, ne laissant dans l'ombre aucun détail architectural. Il imprime à sa direction le cachet d'une interprétation personnelle qu'on peut discuter (on s'est étonné, par exemple, de la lenteur avec laquelle il conduit l'*allegro* de l'ouverture d'*Egmont*), mais qu'on sent mûrement délibérée et fixée par une volonté d'acier. Sous sa direction, l'orchestre des concerts Ysaye a donné, semble-t-il, son maximum de sonorité et d'éclat.

Le succès de M. Brahy a été partagé par le soliste, M. Jacques Thibaud, trop connu et trop aimé à Bruxelles pour qu'il soit utile de rappeler ici son talent délicieux. Le jeu de M. Thibaud rappelle de plus en plus celui d'Eugène Ysaye, dont il a, sinon la puissance, du moins la grâce et le charme enveloppant. Le concerto de Lalo est l'une de ses compositions favorites : c'est celle qui semble la plus propre à mettre en relief l'ensemble de ses qualités. Il n'a pas été moins heureux dans l'interprétation du *Concerto en sol mineur* de Max Bruch, qui lui a valu un triple rappel. Bissé, M. Thibaud a ajouté au programme l'*aria* de Bach.

Après avoir, il y a trois semaines, triomphé aux Concerts populaires, le violoncelliste Casals a fait applaudir au Cercle artistique, avant-hier, sa technique impeccable et son admirable compréhension des œuvres classiques. Et son succès a été d'autant plus éclatant qu'il est fait de sincérité, de simplicité, de sobriété. Le style avec lequel M. Casals joue, par exemple, la *Suite en ré mineur*, sans accompagnement, de J. S. Bach, est d'une absolue beauté.

Dans l'exécution de la *Sonate en fa majeur* de Brahms qui ouvrirait la séance, et de la *Sonate en la* de Beethoven, qui la clôturerait, le violoncelliste catalan avait pour partenaire M. Harold Bauer, pianiste au jeu brillant, sonore, — lui aussi virtuose remarquable, mais, semble-t-il, d'un talent plus extérieur, plus artificiel, moins concentré que celui de M. Casals. Dans l'exécution de la *Fantaisie en ut* de Schumann, certains mouvements ont paru trop précipités. M. Bauer force parfois la sonorité de son instrument, détruit l'unité d'une œuvre en en exagérant les accents. Il a mieux équilibré son jeu dans les œuvres concertantes, qui lui ont valu le meilleur de son succès.

LA MUSIQUE A PARIS

Société Nationale. — Conservatoire. — Concerts divers.

A son concert de réouverture, la Société Nationale nous a offert quelques jolies exécutions d'œuvres de M. Gabriel Fauré. L'*Impromptu* pour harpe, récemment paru, et qui fut joué de façon tout à fait remarquable par M^{lle} Micheline Kahn, est charmant : les diverses ressources de l'instrument y sont exploitées d'habile et heureuse façon et c'est en même temps de fort agréable musique. En des pièces de piano du même auteur (*Sixième Barcarolle*, *Valse-Caprice* et *Fileuse* (transcrite) de *Pelléas et Mélisande*), M^{lle} Marguerite Long se fit justement applaudir pour son exquise sonorité et la parfaite aisance de son jeu.

Dans sa *Sonate* pour piano et alto, M. Marcel Labey a fait une fois de plus preuve des solides qualités qu'on a déjà pu lui reconnaître : souci de la construction, travail de développement réfléchi et conscient, sobriété de moyens et d'effets. Mais ce qui m'a paru manquer, le plus souvent, à l'œuvre, ce sont la chaleur et l'effusion.

De deux pièces pour deux pianos de M. P. Ladamirault, l'une, *Valse triste*, est extrêmement jolie, et contient d'heureuses recherches d'écriture ; l'ensemble en est clair et plaisant. L'autre, *Épousailles*, m'a semblé un peu longue, et par endroits diffuse. Trois mélodies de M. Guy Ropartz, chantées par M^{me} Pierre Kunc (à signaler le joli dessin d'accompagnement de la *Mer*) et le Quintette de Franck joué par M^{lle} Boutet de Monvel et le Quatuor Parent, complétaient le programme.

L'excellente coutume de faire entendre aux concerts qu'ils donnent des œuvres nouvelles commence à se répandre parmi les virtuoses et bientôt, peut-être, rendre compte de toutes les premières auditions deviendra tout autre chose qu'une sinécure. A leur premier concert, salle Erard, MM. Armand Ferté et J. Chailley viennent d'exécuter la *Sonate* pour piano et violon de M. Jean Huré, œuvre de proportions considérables et curieuse à plus d'un égard. Les idées en sont expressives et de venue franche, et les développements, avec parfois quelque romantique grandiloquence, solides et intéressants. La partie de piano, fort chargée en général, est écrite de façon très personnelle. L'auteur y accumule des accords extrêmement nourris et d'une harmonie souvent originale, des dessins d'accompagnement aussi serrés que possible et obtient ainsi un tissu de sonorités pleines et fondues qui enveloppe d'heureuse façon l'arabesque de la mélodie.

Au Conservatoire, on vient de donner la première audition du *Concerto* de piano de M. Rimsky-Korsakow, qui a cette qualité primordiale de n'être pas trop long, et de plus est charmant, très musical, d'architecture rigoureuse et claire. C'est M. Ricardo Viñes qui l'exécuta, avec cette sincérité, cette belle aisance et ce style de parfait aloi qu'on lui connaît ; il y fut très applaudi.

Le même jour, M. Chevillard faisait entendre à son public une œuvre de M. Florent Schmidt. Je n'ai malheureusement pas pu l'entendre, mais on m'assure qu'elle est des plus remarquables et dénote chez l'auteur un tempérament intéressant. Je me propose d'en parler très prochainement.

A la deuxième lecture publique de M. Cortot, cinq œuvres nouvelles ont été déchiffrées : une seule offrait quelque originalité et intérêt, c'était le *Nocturne* de M. Jean Huré, dont j'ai aimé les recherches d'orchestre et la simplicité de facture.

M.-D. CALVOGROSSI

L'École de musique d'Ixelles.

Frappés des résultats obtenus dans l'enseignement de l'art musical par M. H. Thiébaud, directeur de l'École de musique et de déclamation d'Ixelles, MM. J. Blockx, directeur du Conservatoire d'Anvers, Emile Mathieu, directeur du Conservatoire de Gand, et Emile Wambach, inspecteur des Écoles de musique, viennent d'adresser à la commune d'Ixelles une lettre par laquelle ils lui signalent les grands services rendus par l'école et protestent contre le projet qu'on prête à l'administration de réduire le subside, fort modique, qu'elle lui alloue. « Il serait, disent-ils, vraiment regrettable pour la commune d'Ixelles, si remarquablement organisée au point de vue des autres branches de l'enseignement, qu'une somme relativement très faible, proportionnellement aux sacrifices qu'elle s'impose pour l'instruction publique, la fasse reculer pour empêcher la perte d'un établissement dont la valeur et l'utilité sont incontestables. »

M. Gevaert, directeur du Conservatoire de Bruxelles, confirme ces lignes de sa parole autorisée : « Je m'associe de grand cœur, écrit-il, au vœu exprimé par mes éminents confrères et je me permets de recommander à la sollicitude des édiles d'Ixelles l'œuvre si méritante et si utile qu'est l'institution fondée par M. Henri Thiébaud. »

Il serait incompréhensible que la commune d'Ixelles ne secon-

dât pas de son mieux les efforts désintéressés qui l'ont dotée d'un excellent établissement d'instruction. Celui-ci comprend actuellement 17 classes de solfège, 2 classes de chant d'ensemble, 2 classes de chant individuel, 1 classe d'interprétation vocale, 5 classes d'harmonie et de composition, 1 classe d'histoire de la musique, 2 classes d'histoire de la littérature française, 6 classes de diction et de déclamation, 16 classes de piano, 3 classes de lecture à vue et de piano d'ensemble. Au total : 55 classes. En outre, des conférences musicales et littéraires sont données périodiquement aux élèves. L'an dernier, pour ne citer que l'exercice le plus récent, on entendit successivement MM. Ed. Joly, M. des Ombiaux, F. Mahutte, A. Giraud, E. Herdies, Ch. Van den Borren, M^{me} Marie Closset, MM. L. Dumont-Wilden, A. Mahy et Edm. Picard. C'est dire l'intérêt qui s'attache à une institution dont il serait superflu de discuter l'activité et l'influence éducatrice.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Almanach des Poètes belges* (année 1905). Fascicule spécial de la *Roulotte*. Illustrations d'AUGUSTE DONNAY. Bruxelles, P. Lacomblez.

ROMAN. — *Marie Lantenin*, par G. VOOS DE GHISTELLES. Paris, L. Theuveny.

THÉÂTRE. — *Les Auryentys*, idylle en un acte, adaptation de la nouvelle des *Va-Nu-Pieds* de LÉON CLADEL, par JUDITH CLADEL. Paris, A. Lemerre.

CRITIQUE. — *Le Musée de la Comédie française (1680-1905)*, par EMILE DACIER. Préface par JULES CLARETIE. Nombreuses illustrations hors texte et dans le texte. Paris, librairie de l'Art ancien et moderne. — *Aristoxène de Tarente et la Musique de l'Antiquité*, par LOUIS LALOY, docteur ès lettres. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie. — *Charles Van Lerberghe*, numéro spécial de la *Roulotte* (portrait, autographes, médailles, notes, opinions, proses et poèmes inédits). Bruxelles, P. Lacomblez. — *Joaquin Sorolla y Bastida*, par VITTORIO PICA. Extrait de l'*Emporium*, vol. XX, n° 120. — *Eerste Bundel van AUG. VERMEYLEN'S Verzamelde Opstellen*. Uitgegeven door C.-A.-J. Van Dishoeck, te Bussum.

DIVERS. — *Ahnenerihen aus dem Stammbaum des Portugiesischen Königshauses*. Miniaturensfolge in der Bibliothek des British Museum zu London. Texte par H.-G. STRÖHL et L. KAEMMERER. Treize phototypies hors texte. Julius Hoffmann, Stuttgart. — *Zweiter Bericht des Städtischen Kaiser-Wilhelm Museums in Krefeld* (1. April 1899-31. März 1904), vom Direktor Dr F. DENCKEN. J.-B. Kleinsche Buchdruckerei, M. Buscher, Krefeld.

PETITE CHRONIQUE

Le théâtre de la Monnaie fêtera l'an prochain son cinquantième anniversaire. Il fut inauguré, en effet, le 24 mars 1856 par une représentation de *Jaguarita l'Indienne*. Les journaux du temps, et notamment l'*Étoile belge*, par la plume de Louis Hymans, consacrèrent d'élogieux articles au nouvel Opéra bruxellois, dont ils vantèrent les splendeurs architecturales et décoratives.

Depuis un demi-siècle, la construction des théâtres a fait, reconnaissons-le, quelques progrès, et la Monnaie est loin de répondre matériellement aux exigences actuelles. Il n'en occupe pas moins, par son caractère artistique, l'une des premières places parmi les grandes scènes lyriques, et les artistes les plus éminents tiennent à honneur d'y paraître. Sous les diverses directions qui s'y succédèrent, il fut l'origine ou la consécration d'une foule de talents : bon nombre de compositeurs et de chanteurs lui doivent leur renommée.

A tous égards, il mérite qu'on célèbre avec éclat un jubilé qui rencontrera d'unanimes sympathies.

La classe des Beaux-Arts de l'Académie de Belgique a nommé membres correspondants MM. Lamorinière, I. Verheyden et J. Brunfaut. M. Gevaert, directeur de la classe, est désigné par le Roi pour présider cette année l'Académie.

Les statuaires Van der Stappen, Lagae et Devreese viennent d'être chargés de soumettre à la commission provinciale des fêtes jubilaires les projets d'un Monument au travail qui sera érigé à Bruxelles pour commémorer l'anniversaire de l'indépendance.

On sait que Julien Dillens avait reçu la commande de ce monument peu de jours avant sa mort. Ce dernier venait d'achever deux statues destinées à orner la façade de l'hôtel de ville de Saint-Gilles. Ces statues seront placées prochainement, ainsi que deux figures du comte de Lalaing.

Les artistes apprendront avec plaisir que le palais des Beaux-Arts construit à Liège en vue de l'Exposition universelle est complètement achevé et prêt à recevoir leurs œuvres. Les travaux de l'exposition sont d'ailleurs conduits avec une prodigieuse activité. Jeudi dernier a eu lieu la cérémonie, présidée par le prince Albert, de la remise des halls aux exposants belges. De nombreux invités, parmi lesquels les ministres de l'industrie et du travail, de l'intérieur et de l'instruction publique, des chemins de fer, postes et télégraphes, les ministres plénipotentiaires de la France, du Japon, de la Chine, les commissaires généraux de la Belgique et de la France, des membres du Sénat et de la Chambre des représentants, etc. ont parcouru les installations, visité le nouveau pont de Fragnée d'où la vue sur la vallée de la Meuse est merveilleuse, le pavillon de l'Art ancien, celui de la ville de Liège, dont la construction est presque terminée. Un déjeuner de deux cent cinquante couverts, servi au foyer du Conservatoire, a clôturé cette visite, qui a laissé la meilleure impression à tous ceux qui y ont pris part. L'importance de l'Exposition de Liège et le succès qui l'attend ne font plus de doute pour personne.

Notre collaborateur, M. Médéric Dufour, professeur à l'Université de Lille, a commencé hier à Liège une étude, divisée en deux conférences, dont la seconde aura lieu samedi prochain, sur l'œuvre de Maurice Maeterlinck.

M. Dufour prépare un travail sur Emile Verhaeren dont nous offrons la primeur à nos lecteurs et qui envisage spécialement le poète au point de vue sociologique.

La première de *Tristan et Isolde* aura lieu, comme nous l'avons annoncé, vendredi prochain. Dans le courant de la semaine suivante le théâtre de la Monnaie représentera *Une Aventure de la Guimard*, ballet de M. André Messager.

M^{me} Litvinne chantera *Alceste* mercredi et dimanche prochain. Cette dernière représentation aura lieu *en matinée*.

M. Mounet-Sully donnera le lundi 30 janvier une représentation d'*Edipe Roi* au théâtre du Parc.

Concerts de la semaine :

Lundi 16 janvier, à 8 heures, concert de l'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-Noode sous la direction de M. G. Huberti (salle des fêtes de l'école communale, rue Gallait, 131).

Mardi 17, à 8 h. 1/2, deuxième séance des Nouveaux-Concerts sous la direction de M. Delune, avec le concours de M. Marsick (Grande-Harmonie).

Mercredi 18, à 4 h. 1/2, septième séance Engel-Bathori : *Bourgault-Ducoudray*, avec le concours de l'auteur et de M. G. Pitsch, violoncelliste (salle Gaveau).

Jeudi 19, à 9 heures, premier concert de la *Camera* sous la direction de M. Ch. Bordes avec le concours de M^{les} M. de La Rouvière et M. Pironnet, MM. J. David, L. Bourgeois, A. Zimmer et des chanteurs de Saint-Gervais (Grande-Harmonie).

Vendredi 20, à 8 h. 1/2, concert de l'Œuvre des Petits Lits. M^{me} F. Litvinne, MM. Ed. Jacobs, P. Dewit, etc. (Id.).

Vendredi 20 et samedi 21, à 8 h. 1/2, le Théâtre de Verdure au XVIII^e siècle. La *Guirlande* de Rameau et le ballet du cinquième acte d'*Armide*, sous la direction de M. Ch. Bordes, avec le con-

cours de M^{lles} M. de la Rouvière, M. Legrand, M. Pironnet, MM. J. David et L. Bourgeois, les sœurs Mante, etc. (Cercle artistique).

La participation du violoniste Marsick, qui ne s'est plus fait entendre en Belgique depuis de nombreuses années, donne un intérêt particulier à la deuxième séance de la *Société symphonique des Nouveaux Concerts de Bruxelles*.

L'éminent virtuose jouera le *Concerto* de Beethoven et le *Trille du Diable* de Tartini.

Le programme sera complété par la *Première Symphonie* de Schumann, l'ouverture des *Noces de Figaro* et la Marche hongroise de la *Damnation de Faust*.

Le concert avec orchestre qui devait être donné par M. Henri Merck jeudi dernier est remis au samedi 28 janvier, à 2 h. 1/2.

Le pianiste Edouard Barat annonce pour le mardi 24 janvier courant, à 8 h. 1/2, un piano-récital à la Grande-Harmonie.

M^{me} L. Mysz-Gmeiner et M. Jean du Chastain donneront le 1^{er} février, à 8 h. 1/2, un concert à la Grande-Harmonie. Au programme : Lieder de Schubert, Schumann, Brahms, Wagner et Liszt; Concerto italien de Bach, Sonate de Beethoven (op. 53), pièces de Chopin. S'adresser pour les billets à MM. Breitkopf et Hærtel.

Voici le programme du troisième concert populaire qui sera donné les 11-12 février, sous la direction de M. Sylvain Dupuis, avec le concours de M^{me} Clotilde Kleeberg-Samuel : 1^o *Prélude symphonique* (op. 8, n^o 2), R. Gaetani (première audition); 2^o *Deuxième Symphonie* de Borodine; 3^o *Troisième Concerto, en ut mineur*, de Beethoven (M^{me} Kleeberg-Samuel); 4^o *Les Mur-*

mures de la forêt (Siegfried), R. Wagner; 5^o *Variations symphoniques* pour piano avec accompagnement d'orchestre, C. Franck (M^{me} Kleeberg-Samuel); 6^o ouverture du *Vaisseau Fantôme*, R. Wagner.

Le Quatuor Zimmer donnera cet hiver deux séances de musique de chambre à Liège. La première aura lieu le mardi 24 janvier, avec le concours de M. Maurice Jaspar, pianiste, professeur au Conservatoire. Le programme se composera des quatuors d'archets en *ut majeur* de Mozart et en *ré mineur* de Schubert, et du quatuor avec piano en *ut mineur* de G. Fauré.

A l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de l'indépendance nationale, la ville de Spa ouvre un concours national pour la composition d'une œuvre lyrique inédite à exécuter en plein air. Le livret, en langue française (original ou traduit), devra traiter d'un sujet patriotique de l'époque de la Gaule (Ambiorix, Boduognat, etc.) ou de quelque autre épisode glorieux de l'histoire nationale (les six cents Franchimontois, etc.). Le concours est accessible à tous les compositeurs belges, sans limite d'âge.

Les partitions devront parvenir au secrétaire communal de la ville de Spa au plus tard le 31 mai 1905. Premier prix, 2,000 francs; deuxième prix, 1,000 francs; troisième prix, 500 francs. L'œuvre remportant le premier prix sera seule représentée à Spa en août 1905, avec le concours d'artistes de premier ordre.

Le jury, dont la composition sera annoncée ultérieurement, sera composé de musiciens belges les plus éminents. Les résultats du concours seront proclamés au plus tard le 25 juin 1905. Prière est faite aux intéressés de s'adresser au secrétaire communal de la ville de Spa avant le 31 janvier pour recevoir le règlement organique et pratique de ce concours.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

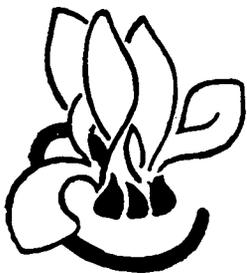
LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^a

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.

Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.

Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le mercredi 25 janvier et trois jours suivants, d'une importante réunion (2^e partie) de

LIVRES, ESTAMPES ET DESSINS

provenant des collections de

feu MM. G. WAPPERS, artiste-peintre, directeur de l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers, et A. PINNOY, bibliophile.

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier L. Cox, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86A, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 1.035 numéros, se vend 50 centimes.

Exposition chaque jour de vente, de 10 heures à midi.



VITRAUX

R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Emile Verhaeren. *L'Inspiration flamande* (MÉDÉRIC DUFOUR) — M^{me} Marthe Mellot (GEORGES RENCY). — Pour l'Art (M. D. O.). — Notes de musique. *La Camera. La Guirlande* (O. M.) *Recital Disraeli. Nouveaux-Concerts Delune* (Ch. V.). — Le « Mercure de France » (A. M.). — L'Art et les Fêtes nationales (O. M.). — Hommage à Julien Dillens. — Petite Chronique.

ÉMILE VERHAEREN

L'Inspiration flamande.

Émile Verhaeren est un *Flamand*.

Écrivant ces mots : Un Flamand, je ne veux pas seulement rappeler qu'Émile Verhaeren naquit (1) à Saint-Amand, village voisin d'Anvers; j'entends dire encore que les premières impressions, faites sur ses sens par le paysage flamand, demeurèrent toujours vives dans son souvenir et qu'on les retrouve dans ses chants, accor-

(1) Le 22 mai 1855.

dées à ses sentiments, ses idées ou ses rêves; — qu'enfant, adolescent, homme mûr, il chérit la Flandre d'un amour passionné, mêlé de respect, de reconnaissance, d'orgueil; que jamais il ne se « déracina » du sol flamand et que, s'il s'en éloigna parfois, pressé de nécessités diverses, toujours il y revint avec joie, comme pour y reconforter son courage et recréer son génie; — que ses éducateurs, ce furent, plus que ses maîtres du Collège de Sainte-Barbe à Gand et ses professeurs de l'Université de Louvain, plus encore que les poètes français, que tout jeune il goûta, les peintres flamands, dont, par ses poèmes, il se déclara l'héritier et renoua la tradition; — que ses modes propres de sentir, d'imaginer, de penser, de rêver, d'espérer, de croire, d'aimer, sont d'un Flamand; — qu'enfin, dans toute son œuvre, si variée d'aspect, mais en son fond si parfaitement une, palpité l'âme même de la Flandre.

Son premier recueil, qu'il publia à vingt-huit ans, a pour titre : *Les Flamandes*. Il y chante la terre natale, la plaine aux horizons lointains, ondulante de moissons au printemps, bosselée de meules à l'automne; les fermes, encloses par les arbres des vergers; les villages, tassés autour de leur clocher; les moulins, dont les ailes semblent faire des signes d'appel aux nostalgies; les canaux, sur les eaux lentes desquels glissent les bateaux aux voiles blanches; les forêts, qui gémissent sous le heurt des vents; le ciel immense, où s'échevèlent les nuages; les travaux des champs, alternés au rythme des saisons; les bêtes et les gens; les fermiers après au gain; les gars et les gouges, ardents au travail et à l'amour; les bâfres, les beuveries, les danses,

les accouplements des kermesses; l'œuvre véridique, joyeuse et saine des vieux maîtres. Hymne de vénération, de liesse, d'espoir. Si; par endroits, un sentiment de tristesse et de crainte s'y insinue, la confiance et la gaieté prédominent. — Touchant à la cinquantaine, quand il s'arrête pour reprendre haleine, c'est vers le village, où s'écoulèrent ses claires années d'enfant qu'il tourne ses regards; pour retremper ses énergies lassées, il se remémore ses *Tendresses premières*; et, certes, il y a quelque mélancolie dans ces souvenirs du passé,

Tombés en feuilles d'or, à la saison d'automne,
Sur ses chemins qui vont à l'avenir; (1)

mais ces douces remembrances raniment en son cœur l'ardeur d'une seconde jeunesse; comme pour projeter une lumière propitiatoire sur cette incertaine moitié de la vie, où nul n'aborda sans appréhender, il entreprend d'exalter à nouveau *Toute la Flandre* et de dire, en une grandiose épopée les *Dunes flamandes*, les *Héros*, les *Villes à Pignons*, les *Plaines*, les *Communes* (2). Les bons fils ne cessent jamais d'aimer leur mère; ils ont son nom encore aux lèvres, quand la Mort, de son doigt fatal, les scelle de froid. — Des *Flamandes* aux *Tendresses premières*, c'est la Flandre encore, la Flandre toujours, dont la piété, la désolation, les espoirs renaissants, le labeur enfiévré, la collaboration au grand œuvre de l'avenir, les contes naïfs, fleurs de poésie écloses dans l'âme des simples, inspirent les poèmes des *Moines*, des *Campagnes hallucinées*, des *Villages illusoire*s, des *Villes tentaculaires*, des *Forces tumultueuses*, des *Petites Légendes*. Un même tronc, enraciné dans la terre flamande, élança toutes ces branches, d'où une sève vivace jaillit en abondante frondaison.

Émile Verhaeren est, par excellence, un poète *flamand*, et de la Flandre le poète *national*.

*
* *

Émile Verhaeren quitta la Flandre et se fixa près de Paris. L'on ne saurait lui reprocher pourtant de s'être, comme tant d'autres écrivains, dont l'originalité périt en cette aventure, « déraciné » et « transplanté » (3). Car, s'il alla s'établir à Saint-Cloud, — où les bruits de la capitale ne parviennent qu'amortis, — presque chaque année il revient à Bruxelles, même à son village natal. Jamais il ne rompit les liens, qui l'attachaient à son

(1) *Les Tendresses premières, Et maintenant...*

(2) De cette série flamande, dont le poète lui-même indiqua les titres, les *Tendresses premières* ont paru chez l'éditeur Deman. à Bruxelles (1904).

(3) Sur les conséquences, si contestées, de la « transplantation », lire : ANDRÉ GIDE, *Prétextes, Réponse à M. Barrès*, et REMY DE GOURMONT, *Promenades littéraires, Les Transplantés*. Ces deux volumes ont été publiés par la Société du *Mercur de France*.

pays; jamais il ne fut infidèle aux amitiés, qu'il y avait contractées. Sans doute, à qui suit le développement de son œuvre, des *Flamandes* aux *Tendresses premières*, il apparaît qu'elle s'éclaire et s'équilibre, sans d'ailleurs s'affaiblir ni s'abaisser; que la langue s'épure et la phrase s'assouplit; que le vers — qu'il soit fondé sur la mesure ou sur le rythme — devient plus musical et la période plus harmonieuse; que le poète enfin se détache de soi et élargit son intelligence et son cœur jusqu'à comprendre et aimer l'humanité. Il s'est, certes, « latinisé », mais seulement dans la forme; par le fond, il est demeuré flamand. Son goût s'est affiné et son style francisé; mais certaines rugosités rabattues, son caractère a conservé ses arêtes vives. Surtout, s'il consentit à être plus « français », il ne se soucia point de devenir « parisien ». La vie à Paris le polit; elle ne l'entama pas.

Aussi bien semble-t-il s'être éloigné de la Flandre par une recherche d'art, dont l'intention échappa au vulgaire. Il voulut se placer à distance de perspective, afin de la mieux voir, — non plus par le détail, mais d'ensemble; — et aussi d'approfondir en soi cette mélancolie de l'absence, qui souvent inspire le poète, ou, du moins, confère à ses chants ce charme nostalgique, dont nos cœurs sont si doucement pénétrés. Si puissante et dominatrice est la personnalité d'Émile Verhaeren qu'il ne saurait parler d'un écrivain ou d'un artiste sans se définir, et que ses jugements ont l'intérêt de confessions. Or, il a justifié son ami, le poète Georges Rodenbach, d'avoir quitté « Gand, où s'écoula sa jeunesse, Bruges, où régna son art », et d'être allé à « Paris, où la gloire lui sourit », en des termes qui se peuvent appliquer à lui-même. Là sont expliquées les vraies raisons, qui le déterminèrent.

« ... il partit tenter le sort ailleurs, sur un plus vaste théâtre littéraire, à Paris. Disons tout de suite qu'il ne faudrait pas un seul instant l'accuser d'ingratitude. *Jamais l'âme de sa Flandre ne fut aussi près de son cœur qu'au moment où il la quitta. C'était pour l'aimer mieux qu'il s'imposa cet exil volontaire, c'était pour s'en souvenir toujours et pour la peindre avec le continuel regret de n'être auprès d'elle.* La nostalgie est un sentiment tout moderne dans la littérature.

« Les grands poètes l'ont cultivée avec passion. Leurs désirs compliqués de deuil et de tristesse, leur amour du lieu natal contrarié et comme exacerbé ont rendu plus aiguë et plus pénétrante la beauté de leurs poèmes.

« L'éloignement efface la dureté des lignes, atténue les couleurs crues et violentes, aplanit les âpretés du contact direct. Les froissements, les chocs, les révoltes, qui blessent inévitablement les sensibilités trop fines mises en rapport avec l'ambiance s'atténuent ou disparaissent. Georges Rodenbach *sentit de bonne heure que pour affiner sa tristesse d'art, il lui fallait désormais non plus voir, mais rêver sa Flandre*, et que son départ pour ailleurs devenait impérieux » (1).

(A suivre.)

MÉDÉRIC DUFOUR

(1) Discours prononcé à l'inauguration du monument de Georges Rodenbach, à Gand (*L'Art moderne*, 26 juillet 1903).

M^{me} Marthe Mellot.

Tous les artistes ont admiré profondément la belle création d'art que M^{me} Mellot a réalisée dans le rôle de Tatiana des *Oiseaux de Passage* au théâtre du Parc.

J'ai été pris comme les autres, plus que les autres, peut-être; et j'ai cru qu'il serait intéressant d'aller demander à l'artiste la méthode de travail qu'elle a suivie pour arriver à un résultat aussi poignant.

C'est une jeune femme mince, petite, très simple, avec de beaux grands yeux noirs, intelligents et bons. Maintenant qu'elle est devant moi, dans sa grâce élégante et souple, je puis me faire une idée de ce qu'il lui a fallu peiner pour se donner les airs revêches et disgracieux de la Tatiana qui nous a tant émus. Je lui expose le but de ma visite et, aussitôt elle se récrie. Elle invoque sa timidité. Si elle savait que je suis bien plus timide qu'elle! Mais la confiance s'établit et je lui demande comment elle a composé le côté physique de son rôle. Quels milieux a-t-elle fréquentés pour étudier les étudiantes russes?

— « Eh bien, dit-elle, Descaves connaît à Paris le correspondant d'un journal russe. Ensemble, ils nous ont conduites, ma camarade, qui devait jouer Vera, et moi, dans une salle de la rue de la Sobonne où se donnent des conférences en russe. J'ai vu là une foule d'étudiantes et j'ai pu les étudier à loisir. Je dois avouer qu'elles étaient bien moins laides que moi dans mon rôle. Mais au théâtre, il faut toujours un peu exagérer... »

Je m'étonne. Comment, c'est là tout? Elle n'a donc pas fréquenté les restaurants où vont les étudiants russes à Paris, des établissements comme notre taverne économique du Grand-Sablou? — Elle connaît des établissements de ce genre à Paris, mais elle n'y est jamais allée. — Alors, sa création est presque toute d'intuition?

— « Mais oui, dit-elle. Le théâtre, c'est surtout affaire d'intuition et aussi (elle hésite un peu) de hasard. »

Je l'interroge ensuite sur la question de l'accent. Pourquoi Grigoriew et elle imitent-ils l'accent russe?

C'est elle qui en a eu l'idée. Sans doute, c'était inutile, puisque, dans la réalité des choses, les personnages russes de la pièce, quand ils sont entre eux, devraient parler leur langue nationale. Mais elle a cru que l'accent introduirait dans l'interprétation une note pittoresque. Elle s'est donc ouverte de son projet à Descaves, qui l'a approuvée.

Antoine, à ce moment, n'assistait pas aux répétitions. Grigoriew et elle travaillèrent en cachette pour faire à leur directeur la surprise de leur trouvaille. M^{me} Mellot avait un peu peur : Antoine est un homme très entier qui n'entérine pas toujours les initiatives de ses artistes. Quand il l'entendit pour la première fois, il lui demanda pourquoi elle vibrait de la sorte en parlant. Elle lui exposa son idée et le maître y acquiesça. Elle s'était servie à cet égard, des renseignements de son mari, qui connaît le Russe, et des souvenirs personnels que lui avait laissés un voyage en Russie. De son côté, l'acteur qui joue Grigoriew chez Antoine — M. Chelles, qui interpréta jadis avec tant de vérité le rôle du *Mâle*, de Camille Lemonnier, — se faisait, d'après une photographie communiquée par Descaves, la tête et le physique puissant de Bakounine.

Et la compréhension morale du rôle? Qu'a-t-elle lu pour s'être créé une âme si farouche et si libre, une âme de petite révoltée?

Et je lui rappelle que déjà, l'an dernier, elle fut beaucoup remarquée au théâtre Molière dans *Résurrection*.

— « Mon Dieu, répond-elle en souriant, j'ai lu ce que lisent toutes les femmes : les romans de Tolstoï, de Dostoïewski, de Tourguéneff. C'est si beau! J'aime tant leurs héroïnes! Est-ce que vous ne croyez pas. Monsieur, que ce sont là des œuvres admirables?... »

Si je le crois! Je me souviens des nuits splendides de ma première jeunesse où, jusqu'à l'aube, je dévorais *Crime et Châtiment*, *l'Idiot*, la *Guerre et la Paix*.

Et c'est bien, sans doute, parce que les femmes de ces livres m'ont si profondément remué que j'admire tant la Tatiana d'aujourd'hui, qui les résume toutes d'une façon vraiment inoubliable. M^{me} Mellot éprouve une profonde sympathie pour les idées russes. Si elle était de là-bas, certes elle serait, à présent, du côté de celles qui, bravant la faiblesse de leur sexe autant que la crainte des mouchards, osent revendiquer les droits d'un peuple à la liberté et au bonheur. Elle parle avec émotion du succès enthousiaste qui salua chez Antoine, au cours de cent cinquante représentations, la grande scène de la mansarde où Grigoriew, au nom de l'amour libre, bénit Vera et Julien.

— « A Bruxelles, remarque-t-elle, la scène a moins porté. »

Hélas, Madame, à qui le dites-vous? Notre public est vite offusqué. Il a peur de tous les idées neuves et belles. Des pièces comme *Oiseaux de passage* lui plaisent peu : il préfère les machines à toilettes, les vaudevilles poivrés, les petites saletés et les petites bêtises qu'il comprend tout de suite et sans effort. Et sur ce sujet, je m'étendrais sans fin si je ne craignais d'être indiscret.

Je me permets de demander encore à M^{me} Mellot quels ont été ses rôles antérieurs et je suis tout abasourdi d'apprendre que c'est elle qui a créé Fanfan à l'Ambigu, dans les *Deux Gosses*. Elle a joué huit cent fois le rôle du petit orphelin! Elle a fait ensuite une apparition chez Sarah Bernhardt dans le rôle d'Aricie de *Phèdre*, et à l'Odéon où elle a joué Chiquita dans le *Capitaine Fracasse*, adapté par Bergerat. Puis elle a été engagée par Antoine qui l'a fait jouer dans presque toutes les pièces qu'il a montées. Jusqu'à présent, Tatiana est sa création principale. Mais cette frêle petite femme respire un tel courage, une telle intelligence, une telle volonté de travail, un tel amour de son art qu'on peut lui prédire des succès plus éclatants encore. Qu'elle veuille bien trouver ici, en même temps qu'un souvenir de son passage à Bruxelles, l'assurance de la sympathie et de l'admiration de tous les artistes qui l'ont entendue.

GEORGES RENCY

« POUR L'ART »

Jamais le Salon de *Pour l'Art* ne fut plus calme ni plus sage. Ceux qui aiment à retrouver des artistes qu'ils connaissent, avec un peu plus de perfection et moins de recherches, seront satisfaits. Ceux qui estiment qu'une exposition de ce genre doit montrer au public quelque tendance nouvelle, quelque idéal encore peu formulé, quelque effort vers autre chose que ce que l'on voit d'habitude, seront quelque peu déçus.

M. Victor Rousseau, dont on aime à suivre l'ascension continue vers la vie noble et la beauté, s'est abstenu, absorbé qu'il est par de grands travaux décoratifs.

M. Laermans, il est vrai, nous montre une phase inédite de son talent. Mais ses études de nu, d'une précision qui confine à la dureté, manquent d'atmosphère et n'ont pas le ragoût de couleur de ses paysages.

M. Viérin éclaircit sa palette et ses œuvres y gagnent beaucoup; ses tons sourds et lourds de brun mélangé de violet ont presque disparu de ses toiles. Et dans son allée ensoleillée il est arrivé à rendre la poésie de la lumière.

Les portraits de M. Jean Van den Eeckhoudt sont d'une belle sincérité, d'une facture harmonieuse et d'un joli sentiment intimiste. Il rend les caractères visibles sur les traits du visage. Ce n'est pas là une mince qualité chez nous, où le portrait n'attire plus guère les peintres qu'au point de vue décoratif.

M. Van Holder qui, je crois, en est à ses débuts, montre un portrait de jeune femme et un autre de fillette, tous deux remplis des plus brillantes promesses.

On connaît M. Omer Coppens; c'est un amoureux des intérieurs flamands et des cours de béguinage.

M. René Janssens est toujours attiré par l'intimité et la vie silencieuse des salles anciennes, mais il est un peu sec. Du reste, il serait bien difficile d'éviter, dans ce genre, le souvenir de l'admirable Henri De Braekeleer.

L'œuvre de M. Braccke est pleine de robustesse et de force.

Les recherches de M. Wolfers ne manquent pas d'intérêt.

Mais le clou du Salon est peut-être la tapisserie de la ravissante artiste qu'est M^{me} De Rudder : *L'Enfant au papillon*. La grâce du sujet, traité avec une distinction extrême, n'est surpassée que par la chatoyance exquise des couleurs et des soies.

C'est toujours avec plaisir qu'on voit des œuvres du maître enluminateur Amédée Lynen. Les scènes du *Secret*, notamment, sont un vrai régal de talent et d'esprit.

M. D. O.

NOTES DE MUSIQUE

La Camera. — La Guirlande.

La vogue est aux primitifs. Et tandis que d'érudits écrivains d'art ressuscitent les vieux maîtres de France et des Flandres, M. Charles Bordes, infatigable dans sa propagande musicale, exhume, pour notre plus grande joie, les partitions ignorées qui sommeillent dans les archives des maîtrises, des bibliothèques publiques et des conservatoires.

Le premier concert de *La Camera*, société de musique de chambre qu'il fonda récemment avec la collaboration de M. Victor Vreuls sous la présidence d'honneur de la comtesse de Flandre, nous offrit, à côté de quelques spécimens charmants de la polyphonie vocale du XVI^e siècle — G. Costeley, R. de Lassus, C. Jannequin. — interprétés avec art par les Chanteurs de Saint-Gervais, une délicieuse cantate de chambre du commencement du XVIII^e siècle, l'*Orphée* de Nicolas Clérambault, que M^{lle} Marie de la Rouvière chanta d'une voix charmante, avec un style parfait, accompagnée par une flûte modulant agréablement et un double quatuor à cordes. Puis encore des chansons à boire, d'un intérêt moindre, datées de 1710, et dédiées à la duchesse de Bourgogne par de Bousset.

J.-S. Bach devait avoir, en ce programme inaugural, une place prépondérante. C'est lui qui, en effet, ouvrit et clôtura la séance. On applaudit chaleureusement l'exécution sobre, large et expressive du Concerto en *la mineur* pour violon et orchestre par M. Albert Zimmer. Et la cantate humoristique sur l'*Abus du café* (Bach n'a point dédaigné le sourire musical) mit en relief les voix harmonieuses et l'excellente diction des solistes de la *Schola*, M^{lle} Marie Pironnet, MM. Jean David et Louis Bourgeois.

* * *

Le lendemain, au Cercle artistique, ce fut, dans un décor pittoresque de feuillages, de treillis et de fleurs transformant la

salle en un théâtre de verdure fidèlement évoqué, l'exécution de la *Guirlande*, pastorale-ballet de Rameau, et du cinquième acte d'*Armide*.

Malgré l'indisposition de M. Jean David, qui réclama l'indulgence des auditeurs, et la distraction de deux hautbois, éblouis sans doute par l'attrait du spectacle au point d'oublier de compter leurs mesures, l'exécution fut, sinon parfaite, du moins fort honorable. M^{lle} Pironnet personnifia dans la *Guirlande* une Zélide ingénue et charmante. M^{lle} de la Rouvière donna aux récits d'*Armide* une ampleur et une puissance qui eussent été mieux appréciées encore dans le cadre d'une salle de théâtre, et le succès des sœurs Mante, qui dansent avec une grâce, une élégance et une précision de gestes et une pureté de style inégalées, fut unanime.

On ne dansait certes pas mieux à Trianon.

O. M.

Récital Disraeli. — Nouveaux-Concerts Delune.

M. Disraeli a la voix jolie, pas très forte, bien faite pour chanter le lied. Ses interprétations, sans être profondes, sont de bon goût, mais un peu « anglaises », c'est-à-dire empreintes de cette recherche continuelle de distinction qui, trop prédominante, nuit parfois au caractère individuel des œuvres chantées. Au point de vue de la diction, M. Disraeli ferait peut-être bien de ne pas appuyer si fort sur les consonnes, surtout quand il chante en allemand : cela donne de la dureté à sa voix.

Programme intéressant, un peu disparate : du Bach, du Schubert, du Schumann, du R. Strauss, etc. *Nacht und Träume* de Schubert, *Aufträge* de Schumann, l'étonnante *Sérénade* de R. Strauss et *Der Frühling nacht*, de Rachmaninoff, étaient les œuvres les plus attachantes inscrites au programme. Ce sont elles que M. Disraeli a d'ailleurs le mieux interprétées.

M. Emile Agniez, dont la viole d'amour a le son le plus exquis que l'on puisse imaginer, a joué avec sa conscience et son talent bien connus du Loti, du Corelli et un Menuet extraordinairement suggestif de Milandre.

* * *

M. Delune est décidément en passe de devenir un chef d'orchestre remarquable. Il arrive à forcer l'attention de ses instrumentistes, à les entraîner, à les subjuguier : et cela simplement, avec sobriété, énergie et précision.

L'acoustique déplorable de la Grande-Harmonie a naturellement beaucoup nui à l'exécution de l'ouverture des *Noce de Figaro*, de la première Symphonie de Schumann et de la Marche hongroise de la *Damnation de Faust*, et il a fallu s'en abstraire pour juger des réelles capacités du jeune capellmeister. La Symphonie de Schumann — celle que le maître de Zwickau avait projeté d'appeler la *Symphonie du Printemps*, — a eu une interprétation particulièrement fouillée et juste, surtout le radieux final, l'« Adieu du Printemps », dans lequel l'orchestre n'a pas eu ces duretés si fréquentes dans la première partie et dans le *scherzo*.

M. Marsick jouait le Concerto de violon de Beethoven et le *Trille du diable*. Le violoniste liégeois, l'émule d'Ysaye, est trop connu pour que nous tentions de faire son éloge. Il joue « extrêmement bien », mais il n'a pas, nous semble-t-il, ce feu puissant d'Ysaye, qui fait que ce dernier vous « emballe » toujours, même lorsque, abstraitement, son interprétation pourrait être critiquée. Et cependant, Marsick n'est ni froid, ni sec.

Peut-être ce soir-là n'était-il pas très bien disposé? Ce qui paraît lui avoir un peu manqué, c'a été l'énergie, la décision. Il est vrai que le Concerto « pastoral » de Beethoven peut presque s'en passer, tellement il est indécis dans ses tonalités champêtres douces et délicates. Le *Rondo* final, cependant, eût pu être joué avec moins d'hésitation.

CH. V.

LE « MERCURE DE FRANCE »

Un événement sérieux s'est produit dans le monde des revues. Le *Mercure de France*, à dater du 1^{er} janvier, est devenu bimensuel. A cette occasion, M. Alfred Vallette, en un alerte et vif article, explique les raisons d'être de son périodique, dont il raconte l'existence et le développement. « L'histoire du *Mercure de France* n'est pas sans intérêt, dit-il, au triple point de vue littéraire, psychologique et financier, et j'essaierai peut-être un jour de la dire : on y verrait comment la bonne volonté d'un groupe d'écrivains, l'esprit de suite et aussi quelque désintéressement valent mieux parfois que de gros capitaux; comment un périodique né indépendant, formé des éléments les plus hétérogènes, a pu garder sa liberté tout entière, suivi du reste par un public compréhensif qui voulut bien entendre les paroles les plus contradictoires; on y verrait surtout qu'il fallait son effort personnel pour rassembler l'effort épars de publications d'une vitalité moindre et disparues depuis 1884, et qu'il est ainsi l'expression de plusieurs générations. Sa naissance était marquée, son développement fut logique et chacun de ses accroissements nécessaire: il n'y eut qu'à savoir l'écouter vivre pour ne point l'orienter dans une fausse direction. Et, si aujourd'hui nous modifions sa périodicité, c'est, avant tout, que les besoins de son organisme nous indiquent cette mesure; mais, pour nous y engager, il y a aussi des circonstances extérieures. »

Ces circonstances extérieures se trouvent dans la commercialité de la presse quotidienne. A la suite de cataclysmes économiques, des nécessités nouvelles du monde contemporain, les journalistes ont dû devenir des gens d'affaires. Aujourd'hui, selon M. Vallette, « toute actualité est guettée par la réclame vigilante ». Et M. Vallette ajoute :

« Les articles où l'on trouvait autrefois des opinions libres, ou à peu près, sur les faits contemporains, ne disparaîtront point : ils seront essentiellement viciés par la réclame. Il y a longtemps que les gens clairvoyants déservent l'évolution commerciale des journaux; mais voilà que le grand public, la masse des lecteurs s'en aperçoit aussi et commence à savoir quoi penser de telles signatures et de telles rubriques. La presse aura donc perdu demain ce qu'elle offrait jadis dans ses articles, chroniques, variétés, feuilletons hebdomadaires : l'opinion désintéressée d'écrivains qui savent ce qu'ils disent et qui, autant que possible, ont eu le temps de l'écrire. Il est vrai qu'elle a tenté, pour rétablir l'équilibre, de s'incorporer la littérature; cet essai, qui donna quelque argent aux auteurs et leur fit un tort considérable, fut malheureux, et il est en passe de mal finir. »

Ces vérités cruelles atteignent surtout la presse française. La nôtre n'est vraiment pas commercialisée à ce point et le journaliste belge a toujours son franc-parler.

Mais ce que M. Vallette veut, au *Mercure de France*, c'est un périodique qui, sans être le recueil inutile et lent que sont d'ordinaire les revues, suive de près, varié, nombreux, universel, la vie multiple en tous pays et soit rédigé par des esprits libres, sans aucun souci de vulgarisation. Il faut en outre que « le prix d'abonnement de cette revue excède à peine celui des journaux à un sou. »

Nous souhaitons que l'existence du *Mercure de France* continue à être prospère. Grâce à M. Vallette, il est devenu la revue la plus vivante d'Europe et son renom grandit de jour en jour.

Et puis n'oublions jamais que la maison d'édition, si florissante aussi, du *Mercure de France* a accueilli les œuvres des nôtres, et qu'elle a publié Eekhoud, Maeterlinck, Verhaeren, Demolder, Lemonnier, Krains, Elskamp, Van Lerberghe, Delattre, Fontainas, Glesener, Mockel, dans la même collection que les de Regnier, les Louijs, les Gide, les Gourmont, les Jammes, les Laforgue, les Kahn, les Renard, les Merrill, les Samain — toutes les jeunes gloires des lettres françaises.

Dans un article du *Petit Bleu*, signé L. Dumont-Wilden, il est fait la remarque que la transformation actuelle du *Mercure de France* correspond à son jubilé de trois siècles. En effet, c'est en janvier 1603 que parut le premier numéro du *Mercure Français*.

A. M.

L'Art et les Fêtes nationales.

L'art ne sera pas tout à fait oublié — et c'est miracle — dans les grandes manifestations patriotiques (régates, banquets de bourgmestres, illuminations, revues de la garde civique, match international de tir, inauguration de l'arcade du Cinquantenaire et de plusieurs statues) destinées à célébrer le soixante-quinzième anniversaire de l'Indépendance de la Belgique.

Le programme élaboré par la « grande commission nationale » prévoit, en effet, pour la fin de juillet, une exécution sur la *Grand'Place de Bruxelles* d'œuvres de compositeurs belges, et pour le 24 septembre, à Mons, une exécution, *en plein air également*, d'œuvres de compositeurs belges depuis 1830. Il y aura aussi, à Anvers, le 24 juillet, une cantate de Blockx, et le 17 août, un festival Peter Benoit. Si les musiciens en sont pas contents, c'est qu'ils sont vraiment trop exigeants!...

Quant à la peinture et aux industries artistiques, on n'y aurait évidemment pas songé si la Société des Beaux-Arts ne s'était spontanément chargée d'organiser une exposition rétrospective des maîtres belges décédés et si, d'autre part, le Cercle artistique n'avait été saisi d'un projet — adopté avec empressement — d'exposition des tapisseries et de la céramique.

Ces deux expositions, avec une exposition anversoise d'œuvres de Jordaens, symboliseront seules l'activité artistique qui a mis la Belgique au premier rang des nations de l'Europe.

Colonisons, colonisons...

Les pouvoirs publics ont d'ailleurs une façon particulière d'encourager en Belgique les entreprises artistiques. La commune d'Ixelles, par exemple, vient de réduire de 3,000 à 1,500 francs le subside annuel qu'elle alloue au théâtre Molière, et de 5,500 à 3,500 francs celui de l'Ecole de musique et de déclamation fondée et dirigée avec un zèle et un désintéressement au-dessus de tout éloge par M. H. Thiébaud.

En vain MM. Gevaert, Blockx, Emile Mathieu, Wambach et Bourgault-Ducoudray sont-ils personnellement intervenus, ainsi que nous l'avons relaté, en faveur de l'Ecole. Rien n'y a fait. L'administration s'est obstinée à rogner le maigre subside accordé jusqu'ici. Cette économie « de bout de chandelle » ne fait pas honneur à la commune d'Ixelles.

O. M.

Hommage à Julien Dillens.

Un comité provisoire s'est formé en vue d'élever à Julien Dillens un monument en quelque square ou place de Bruxelles, dont la décoration et l'embellissement furent la constante préoccupation du regretté statuaire.

MM. Vergote, gouverneur du Brabant, E. De Mot, bourgmestre de Bruxelles, Van Meenen, bourgmestre de Saint-Gilles et Van Ryswyck, bourgmestre d'Anvers, ont accepté la présidence d'honneur du Comité, qui a pour président M. Ch. Buls, ancien bourgmestre de Bruxelles, et pour vice-présidents MM. Paul Hymans et J. De Vriendt, pour secrétaires MM. Omer Coppens et E. Van Gelder, pour trésorier M. Schleisinger.

Au nombre des membres figurent MM. J. Lagae, A. Monville et E. Richard, les exécuteurs testamentaires de J. Dillens; L. Herbo, E. Hoeterickx, Ch. Samuel, L. Le Bon, O. Dierickx, E. Namur, etc.

De leur côté, les anciens membres de l'*Essor* comptent orner la tombe de Julien Dillens du buste que modèla récemment de son ami le statuaire J. Lagae.

PETITE CHRONIQUE

Le douzième Salon de la *Libre Esthétique* s'ouvrira au Musée royal de Peinture moderne de Bruxelles le 21 février prochain et sera clôturé le 23 mars.

Poursuivant l'exécution du programme méthodique qu'elle s'est tracé, la direction groupera cette année, comme nous l'avons annoncé, quelques-uns des peintres qui, en Belgique, en Allemagne, en Angleterre, en Espagne, en Hollande, aux États-Unis, etc., ont, sous l'impulsion des initiateurs de l'Impressionnisme, orienté leurs sensations visuelles vers la lumière et la vie.

L'évolution ayant été récemment précisée en Belgique par la création d'un cercle fondé sous le titre *Vie et Lumière* par M^{lle} Anna Boch, MM. Georges Buysse, Emile Claus, W. Degouve de Nuncques, M^{me} A. De Weert, MM. A. de Laet, R. de Saegher, James Ensor, A. Hazledine, A.-J. Heymans, Georges Lemmen, M^{lle} Jenny Montigny, MM. Georges Morren et Edmond Verstraeten, cette association a été invitée collectivement à faire à la *Libre Esthétique* ses débuts.

Nous ferons connaître ultérieurement la liste des peintres étrangers dont les œuvres réunies offriront, avec celles du cercle *Vie et Lumière*, une synthèse de l'extension et du développement de l'Impressionnisme.

Une exposition d'œuvres de MM. L. Allard, N. Cambier, R. Heintz et L. Reckelbus vient de s'ouvrir au Cercle artistique. Nous en reparlerons.

A la galerie Boute, rue Royale 134, M. F. Maglin expose, du 20 au 30 janvier, une intéressante série de paysages, exécutés principalement dans les vallées de la Cléry et de l'Essonne. Comme l'a très bien dit Octave Uzanne, la peinture modeste, discrète, de M. Maglin dégage une poésie champêtre qui fleurit bon le brave artiste ignoré, en constante communion avec la noblesse, l'infini charme des solitudes forestières ou la douceur harmonieuse des hameaux cachés aux replis d'un vallon... Son art est adolescent, frais, souriant, aimable.

Il ne s'analyse pas davantage que la jeunesse dont il a la grâce, la volonté et les délicieuses inexpériences.

La Société hollando-belge des Amis de la Médaille d'art se réunira dimanche prochain, à 11 heures, en assemblée générale au Palais des Académies.

M. Emile Verhaeren termine un nouveau volume qui paraîtra prochainement sous le titre : *Les Heures de l'après-midi*.

L'ouvrage est d'un sentiment analogue à celui des *Heures claires*.

C'est à M. Edmond Glesener, l'auteur du *Cœur de François Remy* dont notre collaborateur Georges Rency a fait un significatif éloge (1), que l'Académie libre de Belgique a décerné le prix de la Fondation Edmond Picard.

M. Glesener avait débuté par un volume publié par le *Mercur de France* : *Aristide Truffaut, découpeur*. Le choix de l'Académie sera ratifié unanimement par les hommes de lettres.

On se souvient que le prix, fondé en 1902, fut attribué successivement à M. Victor Vreuls, compositeur, et à M. Eugène Baie, auteur de *L'Épopée flamande*.

L'Académie se réunira en séance publique à l'Hôtel Ravenstein le lundi 30 janvier, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour : I. La question d'un monument au Travail. II. Projet d'ériger un monument à Octave Pirmez.

Le *Journal des Tribunaux* organise une série de conférences destinées à célébrer la Belgique dans quelques uns des hommes qui ont exprimé avec le plus de force la tradition nationale. « La terre de la Patrie a fait l'âme de ses héros comme elle a fait les briques de ses beffrois », — ainsi s'exprime, par une image un peu hardie et d'un matérialisme imprévu, la circulaire lancée au public.

La série a été inaugurée vendredi dernier par M. Paul Spaak, qui a étudié l'œuvre d'Emile Verhaeren. Suivront : *Charlemagne*, par Henri Jaspar; *P.-P. Rubens*, par Léon Hennebicq; *Jacques Van Artevelde*, par Maurice Duvivier; *Grétry*, par Charles Gheude; *Ruysbroeck l'Admirable*, par Thomas Braun; *André Vésale*, par Frédéric Ninauve; *Marnix de Sainte-Aldegonde*, par J. des Cressionnières; *Commines*, par Georges Dubois; *Frère Orban*, par P.-E. Janson.

(1) Voir *l'Art moderne* du 11 décembre 1904.

La revue *Jeune Effort* organise un referendum sur « le caractère, le rôle et les limites de l'amour passionnel dans notre société ». A cet effet, elle envoie aux littérateurs un questionnaire composé de cinq demandes. Les personnes qui ne le recevraient pas, mais qui pensent avoir sur ce sujet des idées originales ou intéressantes, sont priées de le réclamer à la rédaction, 5, rue du Couvent, Bruxelles.

Théâtres :

C'est demain, lundi, qu'aura lieu à la Monnaie la reprise de *Tristan et Isolde*, retardée par une indisposition de M. Ernest Van Dyck. Mardi, neuvième représentation d'*Alceste* avec le concours de M^{me} Litvinne. *Une aventure chez la Guimard*, ballet de M. A. Messenger, passera la semaine prochaine. Vendredi, deuxième représentation de *Tristan et Isolde*.

Au Parc, ce soir, dimanche, dernière représentation de M^{me} Marthe Mellot dans *Oiseaux de passage*. Demain lundi, représentation extraordinaire à l'occasion du centenaire de George Sand : *Claudie*, avec le concours de Paul Mounet, qui jouera en outre le rôle du Forçat dans *l'Evasion*, de Villiers de l'Isle Adam.

Au théâtre Molière, la première du *Bercail*, d'Henry Bernstein, est fixée à samedi prochain. *L'Aiglon* ne sera donc plus joué que jusqu'à vendredi inclusivement.

Le succès croissant d'*Alceste* donne de l'actualité à cette anecdote, que nous retrouvons dans un très vieux livre. C'était en 1776, à Paris, après la première représentation de l'œuvre, qui laissait le public indifférent. Gluck était au foyer, recevant les félicitations de quelques connaisseurs et les compliments de condoléances des profanes. Un jeune homme, tout en pleurs, entre et se précipite dans ses bras. Il ne put que s'écrier : « Ah ! les barbares ! Ah ! les cœurs de bronze ! Que faut-il donc pour les émouvoir ? — Console toi, petit, répondit Gluck. Dans trente ans, ils me rendront justice. »

Ce jeune homme était Mozart. Il a pu voir s'accomplir la prédiction de l'auteur d'*Alceste*.

Concerts de la semaine :

Mardi 24 janvier, à 8 h. 1/2, récital Edouard Barat (Grande-Harmonie).

Mercredi 25, à 4 h. 1/2, Séance Engel-Bathori; *Max d'Orlone* et *Gabriel Fabre*, avec le concours des auteurs et de MM. M. Ysaye et Pitsch (Salle Gaveau). — A 8 h. 1/2, première séance du Quatuor Zimmer (Ecole allemande).

Jeudi 26, à 8 h. 1/2, concert du *Cercle dramatique de Schaerbeek* avec le concours de MM. M. Jorez, M. Du Jardin et A. Janssens (Hôtel Scheers).

Samedi 28, à 2 h. 1/2, Concert Henri Merck. L'orchestre sous la direction de M. J. Albéniz (Grande Harmonie). — A 8 h. 1/2, récital Jeanne Maison (Salle Erard).

La Section d'art de la Maison du Peuple annonce pour dimanche prochain, à 2 h. 1/2, un concert symphonique sous la direction de M. M. Crickboom, avec le concours de M^{lle} Cécile Thévenet.

Au programme : la Symphonie en ré de Beethoven, des œuvres de Bach, Schubert, Weber Brahms, Bizet et Grieg. Nous souhaitons le plus vif succès à cette tentative qui, si elle réussit, mettra à la portée des bourses ouvrières — l'entrée générale sera de 50 centimes — l'audition des plus belles œuvres du répertoire classique et moderne.

Pour les collectionneurs de phrases baroques échappées à la plume des journalistes pressés, cette phrase d'un quotidien : « En matière de divorce, comme en matière de mariage, ce qu'il recherche, c'est l'union libre. » (*Textuel.*)

Notre confrère Alfred Ruhemann vient de fonder un journal illustré consacré à l'actualité, *Le Jour*, analogue à celui qui, sous le même titre, *Der Tag*, a eu en Allemagne une fortune rapide que nous souhaitons à son émule bruxellois.

Le Jour paraît les mardi, jeudi et samedi de chaque semaine. Rédaction et administration : 7, place Sainte-Gudule. Direction :

34, rue de Comines. Abonnement annuel : Belgique, 10 francs; grand-duché de Luxembourg, 15 francs; union postale, 25 francs.

Du *Figaro* :

Très réussie, la soirée donnée avant-hier par la comtesse Geneviève de Pargy de Jurcy dans ses salons de la rue Murillo.

Gros succès pour la première représentation de l'opérette inédite en un acte, *Le Manoir de Cagliostro*, de MM. Alfred Jarry et Eugène Demolder, musique de M. Claude Terrasse, interprétée à merveille par M^{me} Magdeleine Depas et M. Fernand Depas. On a bissé d'enthousiasme le menuet et l'air de Saint-Jean-Bouche-d'Or.

Vient de paraître, à Paris, chez Plon, un livre historique fort curieux : *La Reine Margot et la fin des Valois*, de Charles Merki. Ce livre est scrupuleusement écrit d'après les mémoires et les documents et il met en lumière nouvelle la physionomie célèbre et populaire de la reine Margot. En frontispice, une belle héliogravure reproduit un portrait de l'héroïne du livre, d'après une peinture attribuée à Frederico Zuccheri.

Notre collaborateur Camille Maclair prépare un volume d'écrits relatifs à la musique qui aura pour titre : *Religion et Symphonie*.

A l'occasion des fêtes de Noël, *The Studio* (1) a publié, sous le titre : *Whistler Portfolio*, une suite de dix superbes reproductions en couleurs d'œuvres de Whistler (peintures, pastels et

(1) Leicester Square, Londres, W. C.

aquarelles) réunies sous une reliure artistique. Le prix de cet album est, pour l'Angleterre, de 11 sh. 6 d., y compris le port; pour l'étranger, de 12 sh. 6 d.

Le Samedi a inauguré le 14 janvier sa deuxième année d'existence. La revue paraît désormais sous la forme d'un magazine illustré de seize pages in-folio. Rédaction, 68, rue de la Colonne; administration, librairie Oscar Lamberty, 70, rue Veydt, Bruxelles.

Une nouvelle revue mensuelle, *L'Essor littéraire*, fondée par de jeunes écrivains (P. Cornez, P. de Sadeleer, P.-P. Gérard, M. Mertens, G. Moulinas et Ph. Suenens) paraît à Bruxelles depuis le 1^{er} décembre. Direction : 15, avenue de la Renaissance. Rédaction : 254, rue Royale.

Nous recevons le premier fascicule d'une nouvelle série inaugurée par la revue polonaise *Sztuka* (l'Art), publiée sous la direction de M. Antoine Potocki (1). Ce numéro, illustré de nombreuses gravures, est consacré à Chopin. Il contient, entre autres, une reproduction du portrait peu connu de Chopin par Delacroix, que possède M. A. Marmontel, des reproductions d'œuvres d'A. Beardsley, Biegas, Pilichowski, Gwozdecki, Nadelman, Granzow, etc.

La partie littéraire comprend des vers d'Emile Verhaeren, un article de Camille Maclair, etc. Elargissant son cadre, la revue se propose d'étudier, outre l'art polonais, les tendances de l'art moderne universel.

(1) Rédaction, de 5 à 6, rue de Seine, 72, Paris. Abonnement annuel : 30 francs; semestriel : 15 francs; le numéro : 3 francs.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒTEUX



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le mercredi 25 janvier et trois jours suivants,
d'une importante réunion (2^e partie) de

LIVRES, ESTAMPES ET DESSINS

provenant des collections de

feu MM. G. WAPPERS, artiste-peintre, directeur de l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers, et A. PINNOY, bibliophile.

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier L. Cox, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86A, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 1.035 numéros, se vend 50 centimes.

Exposition chaque jour de vente, de 10 heures à midi.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

JUGEND

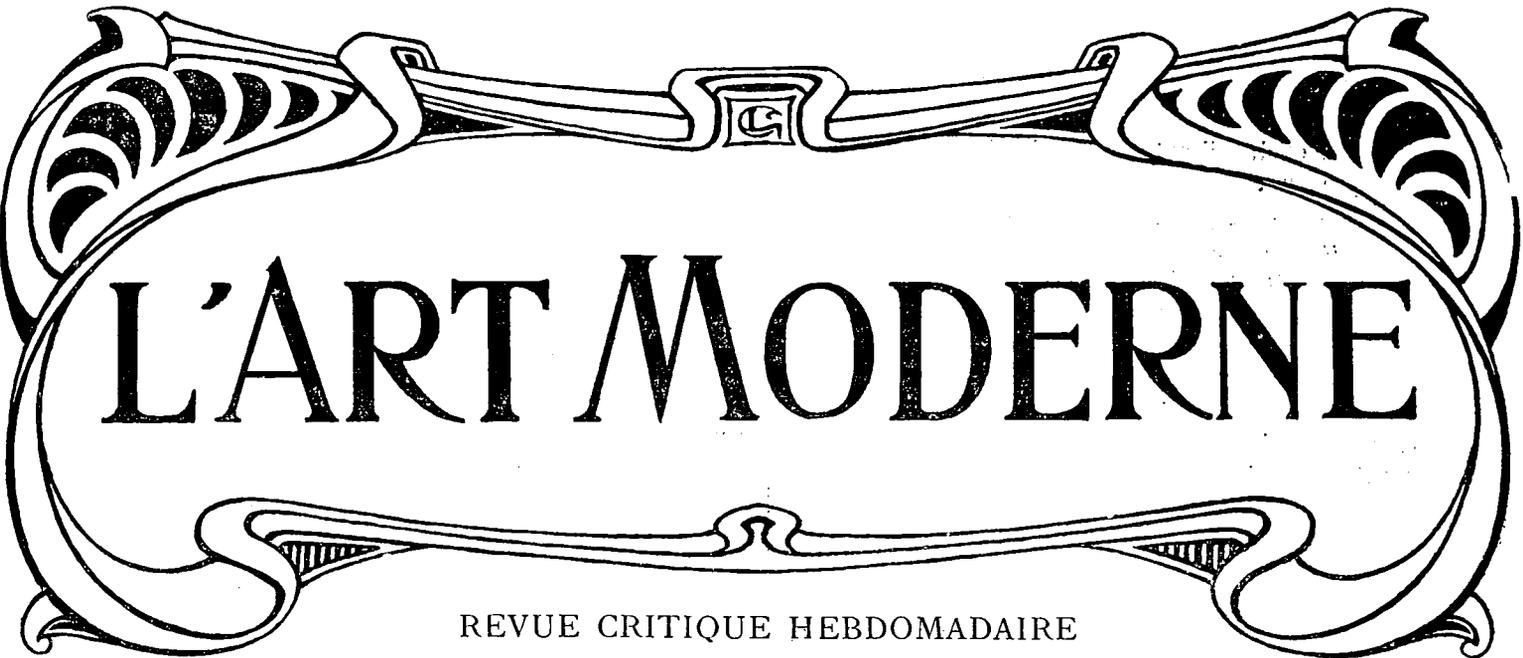
Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Emile Verhaeren. *L'Inspiration flamande* (suite) (MÉDÉRIC DUFOUR).
 — Lettres suisses. *De Naguère et d'aujourd'hui* (HUBERT KRAINS).
 — Chronique artistique (O. M.). — Chronique théâtrale. *Notre*
 — *Jeunesse. Les Matinées littéraires du théâtre du Parc* (GEORGES
 — RENCY). — Tristan et Isolde (O. M.). — Notes de musique. —
 L'Art à Anvers. *L'Exposition Alph. et A.-G. Van Beurden*
 (L. A.). — La Musique à Paris. *Concert Colonne. Société nationale. Concerts divers* (M.-D. CALVOCORESSI). La Musique à Gand.
Recital Pugno et M^{me} Arlette-Vierne-Taskin (F. V. E.). —
 Nécrologie. — Petite Chronique.

ÉMILE VERHAEREN

L'Inspiration flamande (1).

Un critique, dont tout jugement est considérable, M. Remy de Gourmont, trompé, peut-être, par les sombres couleurs dont Émile Verhaeren a peint la Flandre dans les *Campagnes hallucinées* et quelques poèmes des *Villes tentaculaires*, lui a reproché de n'en aimer point ni les campagnes ni les villes. M. Remy de Gour-

(1) Suite. Voir *L'Art moderne* du 22 janvier 1905

mont a-t-il mal lu, ou a-t-il écrit de souvenir, s'en tenant à la lecture faite une dizaine d'années auparavant, quand avaient paru ces deux recueils? (1) Je n'en déciderai point; mais je veux reproduire le morceau, pour en mieux discuter. C'est un tissu d'erreurs. Ayant rappelé que « les deux œuvres se relient par cette idée, qui ne sera réprochée par aucun économiste : les campagnes se dépeuplent au profit des villes » (c'est bien là le *fait*, à propos duquel furent composés ces poèmes; mais les *idées* exprimées sont autres et point si banales,

« Le thème, » continue-t-il, « est ancien, Virgile le connaissait et en a même esquissé le développement (2). Mais Virgile aimait les paysages et les mœurs champêtres de sa patrie. M. Verhaeren les déteste. Il *hait* les paysans superstitieux, les plaines fiévreuses, où ils vivent, la monotonie des routes plates, le soleil gris de cette Flandre, ensevelie dans les brumes. Il *hait* également la ville, qui lui apparaît comme un enfer, où des damnés, ivres de mauvais alcool, se livrent dans les rues sales à de bestiales joies.

« Et ayant dit *tout son dégoût*, il leve les yeux vers l'avenir, vers les temps où les villes, peut-être, lâcheront leurs proies, où les campagnes se repeupleront d'êtres sains et doux, comme jadis, où

L'esprit des campagnes était l'esprit de Dieu. »

Si M. Remy de Gourmont n'a pas cité ce vers de mémoire, il eut tort de le détacher de ce quatrain, sur

(1) *Les Campagnes hallucinées* et *Les Villes tentaculaires*, édités en 1893 et 1895 (Bruxelles, D-man) furent en 1904, réunies en un volume par la Société du *Mercur de France*. C'est à propos de cette réédition, que fut écrit l'article de M. Remy de Gourmont, qu'on peut lire dans ses *Promenades littéraires* (*Emile Verhaeren*, Société du *Mercur de France*, 1904).

(2) Ce rapprochement de Virgile et de Verhaeren est, certes, inattendu. Ainsi des pédants opposèrent la *Quatrième Géorgique* à *La Vie des Abeilles* de M. Maurice Maeterlinck.

le sens duquel, le lisant sans parti-pris, l'on ne saurait se méprendre :

*L'esprit des campagnes était l'esprit de Dieu ;
Il eut la peur de la recherche et des révoltes ;
Il chut ; et le voici qui meurt sous les essieux
Et sous les chars en feu des nouvelles récoltes (1).*

Le poète n'exhale pas dans ces vers un vain regret du passé. « Ses chemins, » a-t-il dit lui-même, « vont à l'avenir ». Mais il explique la raison pourquoi les campagnes, opprimées par les préjugés et les dogmes, furent appauvries, puis désertées :

La ruine s'installe et souffle aux quatre coins
D'où s'acharnent les vents sur la plaine finie,
Tandis que la cité lui soutire de loin.
Ce qui lui reste encor d'ardeur dans l'agonie (2).

La superstition et la routine ont stérilisé le sol, déchainé sur la plaine la faim, la misère, la maladie. La horde des fièvres s'y est ruée. Sans pain, à bout de courage, les paysans s'en sont allés, efflanqués et loqueteux, vers les villes, dont le flamboiement rougit le ciel à l'horizon. La bêche, outil mort, est restée sur le champ. — Emile Verhaeren, dénonçant la cause, déplore l'effet. Il s'apitoie ; mais ne hait point. Le sentiment de tristesse découragée qu'il éprouve au spectacle du terroir abandonné devient prédominant, ne lui laisse voir la Flandre que sous cet aspect désolé. C'est le caractère de ce recueil, comme de tous ses poèmes, que la sensation la plus forte absorbe en soi toutes les autres et s'amplifie en hallucination. Ainsi revêt une forme symbolique cette poésie qui respire la compassion et point la haine. Le poète des *Heures claires* ne peut haïr ; il ne sait qu'aimer. — De même, si, dans les *Villes tentaculaires*, il invective contre la folie de l'or et la prostitution, s'il flétrit les vices, développés par les cités, ses indignations, dont il serait plus juste de reconnaître la générosité que de tourner en ridicule l'emportement (3), ne devraient pas nous offusquer l'admiration qu'il professe pour ces villes, dans le ciel desquelles il voit resplendir les idées, et qui lui semblent les creusets où s'élabore l'avenir :

Et c'est vous, vous, les villes,
Debout
De loin en loin, là-bas, de l'un à l'autre bout
Des plaines et des domaines,
Qui concentrez en vous assez d'humanité,
Assez de force rouge et de neuve clarté,

(1) *Les Villes tentaculaires, Vers le futur.*

(2) *Les Villes tentaculaires, Vers le futur.*

(3) « Il n'a pas considéré les champs et les paysans avec patience ; il ne les a pas interrogés avec douceur ; il est entré violemment dans l'âme de la nature et dans celle des hommes, et il n'y a vu que ce qui était en lui-même : une colère de prophète contre la laideur de la nature et la méchanceté des hommes. Il monte sur le toit de sa maison et il invective l'horizon. Rien ne trouve grâce devant lui ; rien n'éveille sa sympathie : on croit entendre Ezéchiël. » (REMY DE GOURMONT. *Promenades littéraires*, article cité.) La vérité serait encore plus spiri-
quelle.

Pour enflammer de fièvre et de rage fécondes
Les cervelles patientes ou violentes
De ceux
Qui découvrent la règle et résument en eux
Le monde (1).

Émile Verhaeren aime les villes et les campagnes de sa Flandre. S'il touche d'une main rude les plaies du paysan et du citadin, c'est afin de es plus sûrement guérir. Avec quelle tendresse indulgente et fière il s'écrie, ayant évoqué les images chères :

*Oh ! l'ai-je aimé éperdument
Ce peuple, — aimé jusqu'en ses injustices,
Jusqu'en ses crimes, jusqu'en ses vices !
L'ai-je rêvé fier et rugueux, comme un sarment,
Ne sentant rien, sinon que j'étais de sa race,
Que sa tristesse était la mienne et que sa face
Me regardait penser, me regardait vouloir
Sous la lampe, le soir,
Quand je lisais sa gloire, en mes livres de classe !
Aussi lui ai-je avec ferveur voué ces vers
Qui le chantent dans la grandeur ou l'infortune,
Comme la Flandre abaisse ou lève au long des mers,
Avec ses sables d'or sa guirlande de dunes (2).*

Sans doute, M. Remy de Gourmont formula le jugement, dont j'appelle, plusieurs années avant que le poète eût composé *Les Petites Légendes et Les Tendresses premières* ; mais ne pouvait-il sentir, à la lecture de tous les précédents recueils, quelle pieuse vénération, quel inaltérable amour Émile Verhaeren dès l'enfance consacra et toute sa vie garda à son pays de Flandre ?

La philosophie de M. Remy de Gourmont enferme l'homme dans le présent. Disciple de Taine, pénétré par l'influence de Nietzsche, prévenu contre la démocratie, que sa tendance porte vers le socialisme, il tient pour décevants et corrupteurs les rêves de ceux qui, poètes ou économistes, tiennent leurs regards fixés sur le futur (3). Or, Emile Verhaeren, qui loua Victor Hugo, son maître, d'avoir pris l'Utopie pour conseillère (4), magnifia, par toute son œuvre, les *Forces tumultueuses* en concurrence

Vers l'avenir plus doux, plus clair et plus fécond (5).

Ce sont là deux tendances divergentes, deux conceptions inconciliables. Le philosophe, qui ne pouvait s'accorder avec le poète, ne s'efforça point à l'entendre.

(A suivre.)

MÉDÉRIC DUFOUR

(1) *Les Villes tentaculaires, Vers le futur.*

(2) *Les Tendresses premières, Liminaire.*

(3) « Les derniers restes de l'attention intellectuelle s'éparpillent sur la contemplation de la société future. On a retourné le rideau peint à travers lequel le monde contemplant la vie. Le paradis terrestre était à gauche dans le passé ; il apparaît à droite dans l'avenir ; et la même image engendre les mêmes rêves ; mais celui d'aujourd'hui, parce qu'il paraît réalisable, est plus corrupteur. » (*Les Enquêtes littéraires, Mercure de France, 1^{er} janvier 1905*).

(4) *Paul Verlaine et Victor Hugo (Revue blanche, t. XII, p. 409 sq.)*

(5) *Les Forces tumultueuses, Les Cultes.*

LETTRES SUISSES

De *Naguère* et d'*Aujourd'hui*, par JULES COUGNARD (1).

« Il aime les débris et les petits débris ; il s'attache aux ruines ; un vieux mobilier de pauvre l'intéresse ; il disserte sur toutes choses ; sur toutes choses, il écrit des pages nonchalantes, babilardes et descriptives, amusantes pour le lecteur et, ce qui a aussi son importance, pour l'auteur. » Ainsi s'exprimait Philarète Chasles, il y a trois quarts de siècle, à propos de Charles Lamb, poète, conteur et essayiste anglais, qu'il appelait le dernier des humoristes. Plus près de nous, ce portrait aurait pu s'appliquer, sans grandes retouches, au délicieux conteur français Paul Arène, auquel la critique est loin d'avoir fait la place qu'il mérite ; et je trouve qu'il ne va pas trop mal non plus à l'auteur de *De Naguère et d'Aujourd'hui*, à M. Jules Cougnard, écrivain suisse de la lignée des Charles Lamb et des Paul Arène.

Comme ceux-ci, M. Cougnard est un esprit vagabond, qui écrit de courtes pages sur de petites choses. C'est un flâneur, un *cockney*, qui rôde par les campagnes au printemps, qui pénètre dans la chaumière du paysan pour faire la causette avec la ménagère, qui passe chez le vigneron à l'époque des vendanges. Quand on fait la lessive, il est présent ; il est là aussi quand on démolit une vieille maison autour de laquelle il a vu rôder quelque archéologue. Le petit monde pittoresque qui fréquente les marchés n'a pas d'observateur plus fin ni plus attentif. « Voici un encrier », disait Tchekhoff, « demandez-moi un conte sur cet encrier et je vous l'écrirai tout de suite. » Je n'ai pas trouvé de conte sur les encrriers dans le livre de M. Cougnard, mais il y en a sur les pots, sur les cartes postales, sur les coquemars, les cocardes et les plats d'argent.

Mais sont-ce bien des contes ? Peut-être que ce sont des chroniques. Peut-être que ce sont des essais. Ou plutôt c'est un mélange de tout cela, dosé avec infiniment d'habileté, additionné de bon sens et de poésie et éclairé d'un large et franc sourire. De fraîches idylles s'encadrent dans de délicieux croquis de route et des scènes de mœurs voisinent avec d'agréables et judicieuses réflexions artistiques ou avec quelque dissertation savante. Car souvent, à côté de l'observateur clairvoyant et du poète ému apparaît un érudit, — un érudit d'une espèce particulière et rare. Du fureteur de bibliothèque, notre auteur n'a ni la mine sévère ni le lourd attirail. Chez lui, jamais rien « qui pèse ni qui pose ». Son érudition est ailée comme sa poésie. Je ne dis pas qu'elle est superficielle. Rien n'est plus instructif, au contraire, que ces petites histoires. Elles nous apprennent à jouir avec intelligence du présent ; elles nous mettent en garde contre « les rives lointaines » ; elles nous enseignent à trouver le bonheur dans les choses qui sont à portée de nos mains ; elles nous disent aussi qu'il faut conserver à ces choses la beauté dont nos ancêtres les ont revêtues et continuer l'œuvre de ceux-ci, non pas en les plagiant, mais en inventant à notre tour de nouvelles beautés, conçues de telle façon que nos fils y retrouvent une image fidèle et avantageuse de notre personnalité. L'art occupe en effet une des premières places dans les préoccupations de M. Cougnard. « Les molasses effritées lui parlent, un bout d'ogive le met en joie, une margelle de puits curieusement sculptée le remplit d'aise. » Il

(1) Genève, Eggimann.

voit le monde avec des yeux d'artiste. Il y a des goûts de petit-maitre pour les choses familières et intimes. Il les comprend, les pénètre et les décrit avec volupté, comme on peut s'en rendre compte par ce portrait d'un modeste pot :

« Ce n'est point un pot extraordinaire, et s'il a quelque grâce, en emprunte-t-il au moins une partie aux écarlates glaïeuls qui achèvent de s'y épanouir. Par lui-même, cependant, il n'est point laid et quelque humble que fut évidemment sa destination première — il naquit pot de cuisine, cela saute aux yeux, — le galbe en est élégant, la forme commode. En le regardant bien, je lui trouve une certaine inflexion du col qui me fait songer à nos grand'mères ; quoique copié sur quelque modèle antique par la faïencerie de Carouge dont il porte la marque, il a déjà dans l'allure quelque chose de romantique : ainsi les belles dames de Devéria penchaient leur tête en cou de cygne sur leurs épaules mélancoliquement tombantes. »

Si ce passage nous renseigne sur la qualité de l'œil de M. Cougnard, en voici un autre qui nous édifie sur sa sensibilité. Il s'agit d'une scène saisie au vol, par la portière d'un wagon, dans une petite gare du Tessin :

« Nouvel arrêt, et voici encore des mouchoirs de cotonnade, voici encore des *soccoli*, mais ils ne font point toc toc, ceux-là ; ils restent figés sur place. Ce sont deux vieilles paysannes, une mère et une tante, probablement, deux pauvres visages tout ridés, tout ratatinés par les bises montagnardes, qui accompagnent au départ un jeune homme abandonnant la vallée natale pour aller chercher fortune par le vaste monde. Ils fuient ainsi tous le pays pauvre, de faibles ressources ; ils sont sobres et ne craignent point la peine ; ils réussiront peut-être ailleurs ; ils reviendront alors, sûrement, car ils l'aiment, cette terre ingrate et dure, cette vallée où bourdonne perpétuellement la rivière torrentueuse.

« En attendant, des cœurs de mères saignent et se fendent. Oh ! comme elles pleurent à chaudes larmes, les deux humbles vieilles, sous leur mouchoir brun qui palpète comme une aile éplorée ! Un dernier baiser, une dernière étreinte et le train repart. L'une des paysannes se signe. Que ta prière soit propice au chercheur d'aventures, ô mère douloureuse ! Retourne à ta glèbe ; les départs sont tristes, mais si loin qu'on aille, on revient aussi. Ce regard désolé qui suit le convoi s'ébranlant dans les sifflets et la fumée, il se fera joyeux un jour, quand au même endroit le même wagon ramènera le voyageur.

« Ce dernier s'installe. Il rectifie sa belle cravate rouge quelque peu dérangée par les embrassades. Il a le chapeau sur l'oreille et, pour se donner du cœur, sans doute, il tire de son veston une bouteille de Barolo, dont il boit à même une large rasade ; il allume un long Brissago avec un soin méticuleux, et... adieu ! les bonnes vieilles ! L'avenir est une route joyeuse au jour des vingt ans. »

Comme on le voit, le style de M. Cougnard est à la fois simple et pur, d'un tour aisé et, en dépit de ses allures primesautières, très surveillé. L'auteur appartient au petit groupe des écrivains genevois d'avant-garde, dont font aussi partie des prosateurs comme Gaspard Vallette et Philippe Monnier et des poètes tels que Edouard Tavan et Henry Spiess. Tous ont une conception très moderne de la littérature ; il ne leur suffit pas qu'elle soit éloquente, ils veulent encore qu'elle soit belle, et tout ce qui sort de leur plume revêt l'attrait d'une œuvre d'art. Dans ce groupe, M. Cougnard occupe une place bien définie. Il en est en quelque sorte l'âme tendre et le rayon de soleil. Il nous rappelle que si Genève

est la patrie adoptive de Calvin et la patrie réelle de Rousseau, elle est aussi celle de Töpffer; que si elle est la citadelle avancée d'une religion sévère, elle touche également au clair midi de la France et n'est pas éloignée de la noble Toscane; que si l'on y a écrit des œuvres austères et profondes dont l'humanité porte toujours l'empreinte, on sait aussi y disserter avec légèreté, s'attendrir avec délicatesse et sourire avec grâce.

HUBERT KRAINS

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Quatre exposants se partagent — il faudrait dire se disputent — la cimaise du Cercle artistique: deux aquarellistes, deux peintres « à l'huile ». Il n'y a entre eux aucun lien, aucune affinité visuelle ou intellectuelle, et une fois de plus s'affirme le vice d'une organisation qui fait de la galerie du Cercle, au lieu d'un Salon d'art, une boutique de tableaux.

M. Reckelbus, peintre brugeois, étudie avec ferveur les vieux coins et les vieilles cours de sa ville natale. Sa palette a de l'éclat, de la franchise et souvent d'heureuses vibrations: certain *Jardinnet dans un coin d'hospice*, des *Toits rouges*, une *Cour ensoleillée* sont, à cet égard, les morceaux les plus caractéristiques.

Peut-être pourrait-on reprocher à l'artiste quelque sécheresse d'exécution, une tendance à trop appuyer, à n'oser sacrifier des détails souvent superflus.

Les sites brabançons, les paysages des Flandres interprétés par M. L. Allard ont, dans une harmonie plus discrète, un sentiment plus tendre de la nature. *L'Automne à Boitsfort*, le *Vieux port de Bruxelles*, *Chauumières ensoleillées* sont des pages délicates qui n'attestent, à la vérité, aucune recherche nouvelle, mais dont la sincérité et le charme sont incontestables.

M. Nestor Cambier expose, outre un portrait de fillette de médiocre intérêt, quelques tableaux d'aspect sombre qui ne manquent pas de caractère. Le peintre s'attache à reproduire les reflets des vieilles bâtisses brugeoises dans l'eau somnolente des canaux. Sa vision est triste: mais dans le mode mineur qu'il a adopté, ses relations tonales sont justes et la mélancolie de ses accords poignante.

Tout au contraire, M. Richard Heintz célèbre avec exubérance la lumière et la joie. Les rives de l'Ourthe, les rochers de Sy, le moulin de Logne, le joli village de Verlaine lui servent de thèmes. Avec une belle audace, l'artiste s'attaque aux plus épineuses difficultés: il peint l'été dans l'éclat métallique de ses verdure, dans la clarté implacable des heures méridiennes. Il y a dans ses toiles fougueuses, avec quelque brutalité et des inexpériences, un amour de la nature et un mépris des conventions qu'il faut hautement louer. Avec les dons qu'il possède, M. Heintz, quand il aura acquis le métier qui lui manque encore, prendra rang parmi les paysagistes en vue.

O. M.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Notre Jeunesse, comédie en quatre actes, par M. ALFRED CAPUS (1).

Si M. Capus, avec un tact qu'il faut lui reconnaître, ne redoutait plus que tout les titres ronflants, il aurait pu appeler sa dernière pièce: *L'Enfant naturel*. Il a préféré l'intituler *Notre Jeunesse*, et c'est charmant. De la sorte, l'anecdote, assez banale, assez invraisemblable même, d'une jeune fille, péché de jeunesse, qui reparait dans la vie de son père et que la femme de celui-ci, sans renseignements, sans réflexions, adopte aussitôt et impose à

(1) Théâtre du Parc, 27 janvier 1905.

son mari, cette anecdote s'élargit, s'éclaire et permet à l'auteur de revendiquer une fois de plus les droits du plaisir, de la gaité, de la belle folie qui fait flamber les cœurs à vingt ans. Quand notre jeunesse ressuscite et vient frapper à notre porte, gardons-nous de lui faire mauvais accueil. Rompons plutôt avec un père trop raisonnable, quittons le souci, laissons-nous aller à la simple jote de vivre sans nous occuper du lendemain. M. Capus est le moraliste qui convient à notre époque de transition. Nous sentons bien tous qu'il se prépare quelque chose de mystérieux dans la société: des catastrophes, peut-être, sont imminentes. A quoi bon y songer? Tout s'est toujours très bien arrangé depuis le commencement du monde: pourquoi cela ne continuerait-il pas? Mais sous cet optimisme souriant, M. Capus cache un apôtre — oh! très habile, qui effleure les idées sans y appuyer! Il est pour la bonne entente universelle. Pourquoi se quereller au nom de préjugés condamnés à disparaître? Embrassons-nous, cela vaudra bien mieux. A première vue, il paraît monstrueux qu'une femme introduise à son foyer une enfant de dix-sept ans, fruit d'une liaison de son mari avant son mariage. Mais non, ce n'est pas monstrueux, c'est tout simple! Et quand on songe que cette pièce a été jouée, avec un très grand succès, à la Comédie-Française, ce refuge de toutes les traditions, on peut se faire une idée du talent souple et délicieux de son auteur, en même temps que de la métamorphose survenue dans nos mœurs et qui rend possible le succès de comédies aussi subversives devant un public aussi mondain.

Le public du Parc, vendredi soir, n'y a point boudé davantage. C'a été un gros, un très gros succès. Et c'était merveille de voir ces gens s'amuser de si bon cœur en écoutant des idées si opposées à leur façon de vivre et de penser. Décidément, il n'y a plus que le théâtre, aujourd'hui, où l'on trouve le temps de réfléchir! Un de ces jours, je me propose de démontrer que le théâtre dit parisien, anathémisé par nos esthètes avec une horreur si naïve, est la meilleure école de morale que notre époque puisse souhaiter. En attendant, il faut dire et redire que la pièce de M. Capus est toute pleine d'esprit et de talent, et que la troupe du Parc l'a jouée à la perfection.

GEORGES RENCY

Les Matinées littéraires du théâtre du Parc.

Deux conférences intéressantes à signaler, celle de M. Souguenet sur Meilhac et celle de M. Dwelshauwers sur de Vigny.

M. Souguenet a beaucoup d'esprit. Sa causerie était pleine de mots amusants et justes. Le couplet sur le Boulevard, à l'époque du second Empire, vaudrait à lui seul qu'on l'imprimât tout entier.

M. Dwelshauwers parle de de Vigny en philosophe et en apôtre. Il montre que l'auteur d'*Elou* a toujours été fidèle, dans sa vie, à l'idéal du poète, tel qu'il l'avait conçu. Et par l'exemple de cette vie hautaine et charitable, il nous invite à manifester franchement l'indépendance de notre caractère et la bonté de notre cœur.

La vaillante troupe du Parc, après ces conférences très applaudies et très goûtées, a représenté *Pépa* de Meilhac et, à la matinée suivante, *Chatterton* de de Vigny. On a particulièrement admiré la reconstitution, si difficile, de ce drame. MM. Mauger et Jahan et M^{me} Antonia Huart, avec un talent et une bonne volonté qu'on ne saurait assez reconnaître, ont réussi à nous en faire oublier les exagérations romantiques pour ne plus nous laisser voir que la beauté poignante d'une œuvre dont le quatrième acte garde, encore aujourd'hui, une grande puissance d'émotion.

G. R.

TRISTAN ET ISOLDE

« J'ai écouté avec recueillement, avec résignation, avec courage le premier acte de *Tristan et Isolde*, et sur mon âme et conscience, jurant de dire la vérité, rien que la vérité et toute la vérité,

je déclare MONSTRUEUSE cette musique SANS IDÉES, et bâtie sur un FAUX SYSTÈME, autant que je trouve RÉPUGNANTES les amours pharmaceutiques de Tristan et Isolde. C'est une INJURE AU BON SENS ET A TOUS LES SENTIMENTS DÉLICATS qu'un pareil art, qui ne pouvait trouver des partisans qu'à notre époque de surexcitation nerveuse, d'assommoirs en tous genres, d'alcoolisme, de névrose et de grande hystérie. »

Ainsi s'exprimait le 23 mars 1884 dans le *Méneestrel* M. Oscar Commettant, appuyé par une portion considérable de l'opinion publique. Vingt ans après, *Tristan et Isolde* triomphe à l'Opéra, et le théâtre de la Monnaie, qui l'a représenté dès 1894, le reprend, avec un succès toujours croissant, pour la troisième fois. L'œuvre réputée naguère injouable, celle qui, disait-on, rendait fous les ténors assez téméraires pour en entreprendre l'étude ou leur cassait la voix, est entrée au répertoire. On la joue couramment, comme *Lohengrin*, comme *Tannhäuser*, et le public l'accueille. Lundi dernier, à la première, on rappela quatre fois les artistes après chaque acte.

Et voici un chapitre nouveau à écrire sur la psychologie des foules, une page à ajouter à l'ouvrage que prépare M. de La Laurencie sur l'évolution du goût...

C'est, d'ailleurs, l'éternelle histoire. Qu'elle donne aux artistes l'espérance, au public la sagesse! Mais n'espérons pas que la race, toujours florissante, des Commettant profite de la leçon. Ses jugements demeurent immuables : elle se borne à modifier périodiquement le nom des novateurs auxquels elle les applique.

Ceci, au surplus, n'a aucune importance. La reprise actuelle de *Tristan et Isolde* fait honneur à la direction de la Monnaie, et ceci seul nous intéresse. M. Van Dyck a profondément ému les spectateurs par la passion ardente, les accents tragiques, la noblesse et l'humanité avec lesquels il interprète le rôle de Tristan, qui est l'une de ses plus belles créations. M^{me} Paquot-D'Assy chante avec chaleur, avec ardeur, avec éclat celui d'Isolde, qu'elle a composé en tragédienne. MM. Albers, Vallier et Forgeur, M^{me} Bastien ont repris possession de leurs rôles respectifs, et l'on sait qu'ils s'y distinguèrent il y a deux ans. Sous la direction de M. Dupuis, l'orchestre s'est acquitté à souhait d'une tâche souvent difficile, et le public s'est, une fois de plus, emballé à fond.

O. M.

NOTES DE MUSIQUE

Le Quatuor Zimmer a inauguré mercredi dernier à la Salle allemande la série annuelle de ses séances. Les excellents instrumentistes (M. Baroen remplaçant au pupitre de l'alto l'ancien titulaire, M. Léon Van Hout) ont retrouvé le succès sérieux que méritent leurs interprétations fidèles, consciencieuses, somptueusement nuancées et rythmées, des œuvres classiques et modernes. L'exécution du XVII^e quatuor de Beethoven (op. 135), dont le final s'ouvre par le tragique *Muss es sein?* était la grande attraction du programme, que complétaient le Quatuor en ré de Haydn, le Quatuor en ut mineur de Brahms. Des applaudissements chaleureux ont prouvé aux artistes l'unanime satisfaction de l'auditoire.

* * *

La distribution des prix à l'École de musique de Saint-Josseten-Noode-Schaerbeek a affirmé, une fois de plus, l'importance et l'excellente tenue artistique de cet établissement, qui compte aujourd'hui huit cents élèves. Sous la direction de M. Gustave Huberti, des élèves de l'École, parmi lesquelles M^{lle} Lambotte, Poirier, Arents et Van den Eynde, ont, secondées par des chœurs excellents et par l'orchestre des Concerts Ysaye, donné une fort bonne interprétation du troisième acte d'*Armide*.

Une cantate de Bach ouvrait le concert, composé en outre de quelques soli groupant les noms de Mozart, Jaque-Dalcroze, G. Huberti, Saint-Saëns, A. Dupuis et Th. Ysaye-Mess, et chantés intelligemment par M^{lle} Van den Eynde, MM. Mercier, Tibaut, etc. La séance a été unanimement appréciée et applaudie.

L'ART A ANVERS

L'Exposition Alph. et A.-G. Van Beurden.

MM. Van Beurden père et fils ont ouvert à Anvers une exposition de leurs œuvres. L'un est sculpteur et l'autre peintre. A défaut d'une puissante et altière maîtrise, M. A. Van Beurden a toujours fait preuve d'une réelle bonne volonté, et sa manière, un peu sèche parfois et d'une élégance un peu mièvre, lui a rallié depuis longtemps la bienveillance et l'admiration des esthètes anversoises. Nous retrouvons quelques-unes des sculptures qu'il exposa aux derniers Salons triennaux : *Surpris au bain*, *L'Amitié*, un joli groupe d'enfants, en marbre, un buste de paysanne flamande non dépourvu de caractère, etc. Parmi les ivoires, dont M. Van Beurden semble vouloir se faire une spécialité, citons la *Jeunesse de Bacchus* et *l'Offrande*, d'une jolie exécution décorative et précise, *Eve*, *Psyché* enfin, qui nous promet un ivoire plein de finesse.

M. Van Beurden fils, dont les effets de soir ont été remarqués déjà à plusieurs expositions, nous montre son *Symbole de la Campine*, une vachère ramenant au crépuscule le troupeau vers l'étable, déjà vu précédemment. Citons aussi les *Voisines* assises dans la dune, dans la lumière rose du soir; une bonne étude de gamin nu, *En plein air*, dont le terrain malheureusement est inconsistant; les *Haleurs*, *l'Automne*, *l'Enfant malade*, la *Femme sous la lampe* avec un contraste observé de lumières, la *Fin d'un jour d'été*, etc.

Les dernières toiles du jeune peintre marquent un progrès nouveau et, sauf quelques imperfections de dessin, méritent des éloges : la *Paix du soir* a de la poésie, la *Pluie d'or* de la robustesse et *Donnez-nous le pain quotidien*, de l'émotion et de la vérité. Cette dernière composition rappelle certaines toiles de Roll, j'y retrouve même du Bastien Lepage, mais telle partie, le vieillard assis, par exemple, est d'une facture intéressante.

L. A.

LA MUSIQUE A PARIS

Concerts Colonne : *La Croisade des enfants* de M. PIERNÉ. Société Nationale. — Concerts divers.

La partition que composa M. Gabriel Pierné sur le beau poème de M. Marcel Schwob, *La Croisade des enfants*, et qui fut, avec le *Sang de la sirène* de M. Tournemire, couronnée par la ville de Paris, m'a infiniment plu. L'invention en est toujours élégante et heureuse, et l'écriture vocale ou instrumentale, séduisante et colorée. L'orchestre en est précieusement ouvert jusque dans les moindres détails, et sonne bien. Il y a des chœurs importants et nombreux, réalisés avec une suprême habileté, et dont l'effet est excellent. Le tout décèle une science très grande, mais non point cette science pédante à laquelle on nous a tant habitués, et dont les détenteurs pénétrés et minutieux semblent ne trouver dans la musique d'autre plaisir que celui de longuement chercher le banal midi de leurs idées aux quatorze heures de leur stérile maîtrise. L'art de M. Pierné est souple et spontané; on n'y sent rien d'inutile ni rien de lourd. De bout en bout, la partition de la *Croisade des enfants* est musicale, de bout en bout elle intéresse et charme. Elle suit, commente, éclaire le texte, l'encadre de tableaux musicaux dont aucun n'est dépourvu de valeur; et l'ensemble en est tellement réussi, tellement harmonieux que j'aurais presque envie de renoncer à formuler quelques minimes critiques de détail : à dire, par exemple, qu'en quelques endroits, j'aurais voulu un mysticisme plus intense peut-être, et en quelques autres, des élans plus fougueux et plus dominateurs, ou encore plus de trouble et une angoisse plus palpitante.

Inutile de dire ici de quelle façon adroite et sobre le poème de M. Schwob a été adapté aux besoins de la musique. Parmi les

plus belles pages de l'œuvre de M. Pierné, je citerai seulement l'introduction de la deuxième partie; le tableau de la mer dans la troisième, que j'ai trouvé extrêmement remarquable, et la tempête de la dernière.

Ce fut un très grand succès pour l'auteur, pour les chœurs d'enfants, qui ont fort bien chanté, pour l'orchestre et pour les solistes : M^{lle} Lucie Vauthrin, exquisément jolie et blonde; M^{me} Mathieu d'Ancy, l'excellent M. Paul Daraux et M. David Devriès.

* * *

La Société Nationale n'avait inscrit au programme de son concert du 22 janvier que deux nouveautés : une Sonate (piano et violon) assez indifférente m'a-t-il semblé, de M^{me} Munktell, et trois Poèmes pour chant de M. Joseph Carell, qui sont des spécimens, soigneusement établis, d'écriture moderne. En même temps on a inauguré à la salle Pleyel, ce soir-là, un nouveau système d'éclairage qui serait fort agréable si on voulait renoncer à le changer toutes les cinq minutes ou à peu près, et un orgue, — ceci est excellent sans restriction, — sur lequel M. Tournemire nous fit entendre *Prélude, Fugue et Variation* de César Franck. Le beau *Thème et Variations* de M. Fauré, que joua M. Pierret, justement applaudi, et le Trio de M. Henry Février, exécuté par MM. Enesco, Fournier et M^{me} Toutain-Grün, et fort bien accueilli, terminèrent la séance.

* * *

La première soirée du Quatuor Parent a été consacrée aux œuvres de César Franck. Le Quatuor, la Sonate et le Quintette constituent un très coutumier, très logique et très admirable programme de séance César Franck. Le succès fut si grand que M. Parent dut répéter ce concert le vendredi suivant.

Des œuvres d'Ernest Chausson formaient le programme de la soirée du 27 février, cependant que la *Schola cantorum* affichait pour le même soir, avec une sélection de pièces de vieux maîtres, l'*Orfeo* de Mondoverdi. Devant tant de belle musique, le critique, ravi, mais navré de ne pouvoir se multiplier comme il conviendrait, ne peut que marquer les points.

A leur première séance, M. Engel et M^{me} Bathori interprétèrent, avec art et avec succès comme bien on le pense, de nombreuses œuvres vocales de Franck. M^{me} Bathori joua en outre, avec M. Bachmann, la Sonate du maître. A chaque occasion, j'admire davantage le talent si divers et de si bon aloi de l'excellente cantatrice et pianiste.

M.-D. CALVOCRESSI

LA MUSIQUE A GAND

Récital Pugno et M^{me} Arlette Vierne-Taskin.

La présence de Pugno à Gand pouvait être considérée comme un événement artistique considérable. Déjà le cercle des Concerts d'hiver nous avait présenté Pugno il n'y a pas longtemps, mais nous n'avions pu juger dans toute sa mesure l'incomparable talent du pianiste parisien. Le récital du 14 janvier a dépassé les exigences des plus difficiles. Peu de pianistes ont su allier, comme Pugno, au jeu le plus impeccable, une compréhension plus intense et une interprétation plus émouvante, des œuvres classiques et modernes. Du *Prélude et Fugue en fa mineur* de Bach jusqu'à la *Onzième Rapsodie* de Liszt, deux œuvres pour virtuoses, en passant par Beethoven (*Sonate en ré mineur*), Schumann (*Carnaval de Vienne*), Chopin (*Berceuse, Première Ballade*), Weber (*Rondo brillant*), Pugno a déployé d'une façon toute personnelle, les qualités d'une maîtrise subtile et puissante toute à la fois. Une *Sérénade à la lune* de Pugno lui-même nous a révélé en lui un compositeur doué d'une exquise et fine personnalité. Nous ne pouvons cependant louer au même point les deux romances de Pugno, *Amours brèves* et *Malgré moi*, qui remontent sans doute à la jeunesse de l'artiste et dénotent seulement une facilité trop grande.

M^{me} Vierne-Taskin interprète d'une façon parfaite les lieds de l'école française contemporaine. Sa belle et ample voix de contralto a noblement et profondément rendu les beautés subtiles de l'*Esclave* de Lalo, *Au cimetière* et *Barcarolle* de Gabriel Fauré, *Chansons d'automne* de Vierne.

L'air de *Rinaldo* de Hændel, où l'artiste ordinairement peut faire valoir ses « qualités de fond », nous a montré en M^{me} Vierne-Taskin une interprète animée d'un sentiment très robuste et très impressionnant.

F. V. E.

NÉCROLOGIE

Notre confrère Hugues Imbert, rédacteur en chef parisien du *Guide musical*, est mort la semaine dernière dans sa soixante-quatrième année, succombant aux suites d'une opération douloureuse. Sa critique musicale courtoise, avisée, inspirée par une réelle ferveur d'art et par l'idéal le plus élevé, était très appréciée des artistes.

Outre sa collaboration au *Guide musical*, à la *Revue d'art dramatique*, à la *Revue bleue*, à la *Revue de l'Art ancien et moderne*, à l'*Art du théâtre*, etc., M. Hugues Imbert publia plusieurs volumes parmi lesquels : *Quatre mois au Sahel*, *Profils de musiciens*, *Symphonie*, *Nouveaux profils de musiciens*, *Portraits et Études*, *Profils d'artistes contemporains*, la *Symphonie après Beethoven*.

Sa mort imprévue causera des regrets unanimes parmi ceux qui concurent l'homme ou suivirent les judicieuses chroniques de l'écrivain.

PETITE CHRONIQUE

Indépendamment des membres du Cercle *Vie et Lumière*, dont les œuvres synthétiseront au prochain Salon de la *Libre Esthétique* l'évolution belge de l'impressionnisme, les nations où s'est principalement développée l'esthétique nouvelle seront représentées par quelques-uns de leurs peintres les plus significatifs : l'Allemagne par MM. L. von Hofmann, Curt-Hermann, J. G. Dreydorff, etc.; l'Angleterre par MM. Roderic O'Conor, Wynford Dewhurst, G. Clausen et Moffat Lindner; la Hollande par MM. J. Toorop et F. Hart Nibbrig; l'Espagne par MM. H. Anglada Camarasa, Dario de Regoyos, X. Gosé, S. Rusiñol, etc.; la Russie par M. Nicolas Tarkhoff; les États-Unis par MM. Th.-E. Butler, Childe-Hassam et Ch.-Alex. Robinson; le Canada par M. J.-W. Morrice.

Ce choix permettra d'étudier les transformations qu'ont subies, selon la diversité des influences ethniques combinées avec les tempéraments individuels, les théories formulées et appliquées par les initiateurs de l'impressionnisme.

M. Ch. Bougard exposera quelques-unes de ses œuvres à la salle Boute, rue Royale, 134, du 3 au 14 février.

Une nouvelle association se constitue à Anvers sous le titre *L'Art contemporain* dans un but de propagande et d'encouragement artistiques. Elle ouvrira dans des conditions particulièrement favorables, en dehors de tout esprit mercantile, des expositions d'œuvres modernes. Elle groupera, en des ensembles rétrospectifs, l'œuvre complète d'artistes contemporains. Elle organisera des conférences, entreprendra des publications d'art, etc.

Nous craignons d'être indiscret en en disant davantage, car l'institution nouvelle n'a pas encore été officiellement annoncée. Nous nous bornons à affirmer qu'en raison des personnalités qui en ont pris l'initiative cette œuvre hautement intéressante est appelée au plus brillant avenir.

En avril prochain s'ouvrira au Musée Moderne, l'Exposition des Peintres et Sculpteurs de l'Enfant organisée sous la présidence d'honneur de S. A. R. M^{me} la princesse Albert de Belgique.

Ce Salon, dont l'initiative appartient au peintre G.-M. Stevens, ne comprendra que des œuvres d'artistes belges se rapportant exclusivement à l'enfant et notamment d'Agneessens, A. Cluyse-naar, Dillens, E. Duyck, Evenepoel, Oyens, Verhas, de MM. Braecke, F. Charlet, A. Danse, De Rudder, Devillez, G. Devreese, De Haen, P. Du Bois, L. Frédéric, J. Gouweloos, F. Khnopff, Lagaë, G. Lemmen, Lemmers, C. Meunier, C. Michel, G. Morren, E. Motte, Richir, V. Rousseau, E. Rombaut, Ch. Samuel, Eug. Smits, Jacob Smits, G.-M. Stevens, J. Van den Eekhoudt, Th. Van Rysselberghe, G. Van Strydonck, Verheyden, Waegemans.

Des conférences et des auditions musicales se rapportant également à l'Enfance seront organisées, ainsi qu'une tombola.

Les bénéfices réalisés par l'Exposition seront partagés entre la Ligue nationale pour la Protection de la Première-Enfance, le Grand Air pour les Petits et l'Œuvre des Petits-Pieds-Nus.

Le théâtre de la Monnaie reprendra demain *Hérodiade*. La représentation sera donnée au profit de la caisse de retraite de la Société mutualiste du Personnel du théâtre. La quatrième représentation de *Pepita Jimenez*, retardée par l'indisposition d'un de ses interprètes, est fixée à mercredi. Vendredi, première représentation d'*Une aventure de la Guimard*, ballet d'H. Cain et d'André Messager.

Au Parc, demain, une seule représentation d'*Œdipe-Roi*, avec le concours de Mounet-Sully.

Au théâtre Molière, samedi prochain, le *Bercail* d'Henry Bernstein.

Concerts de la semaine :

Dimanche 29, à 2 h. 1/2, concert symphonique dirigé par

M. Crickboom avec le concours de M^{lle} Cécile Thévenet (Maison du Peuple).

Mercredi 1^{er} février, à 4 h. 1/2. neuvième séance Engel-Bathori : *Claude Debussy*. — A à 8 h. 1/2, concert L. Mysz-Gmeiner et J. du Chastain (Grande-Harmonie).

Judi 2, à 8 h. 1/2, concert Max Donner. L'orchestre dirigé par M. Crickboom (Grande-Harmonie).

Vendredi 3, à 8 h. 1/2, deuxième concert Crickboom avec le concours de M^{lle} Elsa Ruegger (Grande-Harmonie).

Le troisième concert Ysaye aura lieu dimanche prochain, à 2 heures, au théâtre de l'Alhambra, sous la direction de M. W. Mengelberg, chef d'orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam, avec le concours de M. Mark Hambourg, pianiste. Au programme : Ouverture d'*Eléonore*, n° III (Beethoven); Concerto en ré mineur (J. Brahms); *Symphonie pathétique* (J. Tchaïkowsky); Pièces pour piano seul; *Don Juan*, poème symphonique (R. Strauss). Répétition générale, samedi à 2 h. 1/2. Pour cartes et abonnements, s'adresser chez MM. Breitkopf et Haertel.

On annonce trois séances de Sonates (Bach-Beethoven-Brahms) qui seront données par M^{lle} L. Desmaisons, pianiste, et M. Angeloty, violoniste, le 10 février et les 10^{et} et 24 mars prochain à la salle Erard.

M^{lle} Marthe De Vos, qui fit l'an passé un début très apprécié à la *Libre Esthétique*, donnera le 14 février prochain un piano-récital à la salle Ravenstein. Au programme : J.-S. Bach, Beethoven et César Franck.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix **MOMMEN** & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADÈLE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le mercredi 25 janvier et trois jours suivants,
d'une importante réunion (2^e partie) de

LIVRES, ESTAMPES ET DESSINS

provenant des collections de

feu MM. G. WAPPERS, artiste-peintre, directeur de l'Académie des
Beaux-Arts d'Anvers, et A. PINNOY, bibliophile.

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier L. Cox,
en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert,
86a, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 1.035 numéros, se vend 50 centimes.

Exposition chaque jour de vente, de 10 heures à midi.



VITRAUX

R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

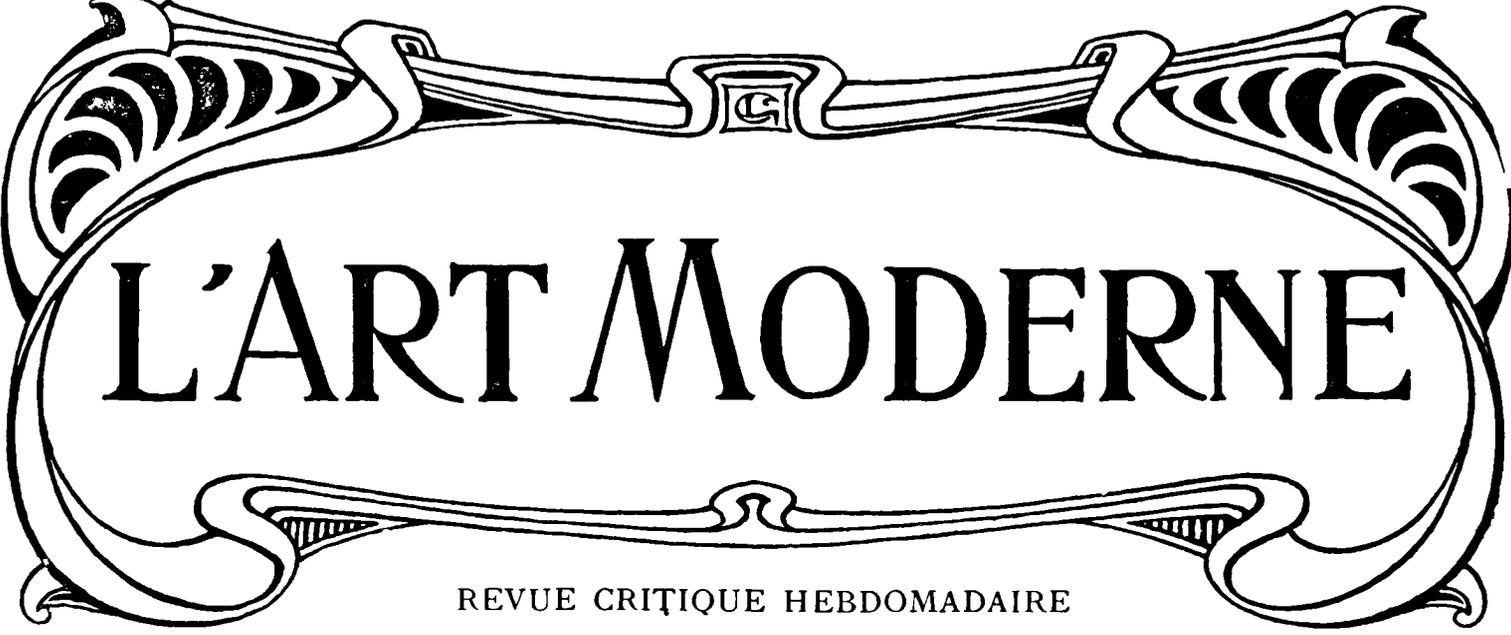
DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Emile Verhaeren. *L'Inspiration flamande* (suite) MÉRÉRIC DUFOUR.
— Protestation des écrivains belges contre l'arrestation de Maxime Gorki. — Chronique littéraire GEORGES RENCY. — Chronique artistique O. M. — « L'Art contemporain ». Une Exposition Leys et Henri de Braekeleer à Anvers. — Notes de musique. Concert Henri Merck (O. M.) Concert Cricboom à la Maison du Peuple (M. M.). Concerts divers Concurrence. — Une aventure de la Guimard. Nécrologie. Edmond Van der Meulen. J.-A. Herpain. — Petite Chronique.

ÉMILE VERHAEREN

L'Inspiration flamande (1)

La poésie d'Emile Verhaeren, pour imaginaire qu'elle paraisse, utopiste qu'elle se déclare, est, au vrai, puisée à deux sources réelles : la sensation et le souvenir. L'arbitraire y a peu de part.

Mais, par l'efficace de la passion, émue au cœur du

(1) Suite. Voir nos numéros des 22 et 29 janvier derniers.

poète, les images sont élaborées et ordonnées, amplifiées et renforcées, rapetissées et atténuées. La dominante, — celle qui correspond à l'impression la plus profonde, ou que le sentiment élit et abstrait, — s'assujettit les autres, les attire ou les repousse, les ranime ou les éteint, selon leur degré de conformité, les réduit à l'unité architectonique. Le verbe et le rythme, le vers et le poème, ployés à cette loi, sont, sans doute, éloignés de la *réalité*, mais approchés de la *vérité*. Les images se sont muées en *symboles*. — Le symbole, partie du monde recréée par le sentiment, est poétique et révélateur. Interprétant l'expérience selon l'intuition, approfondissant l'impression selon le pressentiment, traduisant l'idéal dans le langage du réel, il soumet l'univers à l'âme. Il implique plus d'absolu que la formule d'une loi physique. Aussi la poésie devance-t-elle la science. Novalis a pu dire : « Le poète comprend mieux la nature que le savant. » (1)

En ce sens, tout ressouvenir est symbolique. C'est un fait que nous constatons, quand nous parlons de la poésie du passé, sans en expliquer la cause. — Entre les sensations, poussées par le temps au néant de l'oubli, le souvenir en retient certaines, qui, purifiées par le sentiment, sont les clairs miroirs où l'âme se contemple. Ces souvenirs, au charme desquelles se complaisent nos rêves, sont nos plus véridiques témoins. — Dis-moi quelles images d'autrefois ta piété conserve dans le secret de ta mémoire, je saurai à quels sommets de la pensée s'élèvera ton esprit, à quels amours s'élar-

(1) Traduction de MAURICE MAETERLINCK. *Les Disciples à Sais et les Fragments de Novalis* Bruxelles, Lacomblez, 1895).

gira ton cœur. Notre passé modèle notre présent, anticipe notre avenir. Des ténèbres du futur, ce sont des *revenants*, qui s'avancent vers nous. Je croyais ouvrir ma porte à un étranger, je reconnais l'hôte que j'hébergeai jadis ; dans ses mains tendues, il m'apporte les rayons et les parfums de la campagne ; l'ombre de ma demeure en est éclaircie et embaumée ; et sa parole m'est si douce, que, l'écoutant, j'oublie les peines qui m'incombèrent de son départ à son retour.

* * *

Beaucoup d'entre les poèmes d'Emile Verhaeren sont brodés sur le canevas du souvenir. Loin du présent, jonché d'illusions navrées, il se reconfortait aux remembrances des années sereines où prirent l'essor sa joie et son espoir, où son cœur s'ouvrit à l'amour :

Oh ! les bons souvenirs et comme ils me refont
Une tendresse et un bonheur mélancoliques !
O mon âme, voici tes plus douces reliques ;
Voici, dans ton repli le plus profond,
La plus frêle des fleurs de rêve,
La plus douce des fleurs d'amour,
Qui se révèle au jour
Et vers tes larmes se soulève ! (1)

Dans chaque œuvre nouvelle, il représentait le même village, — celui dont le clocher fut à son juvénile orgueil

un champion de pierre
Carrant si largement sa force et sa valeur
Dans la lumière ; (2)

le même paysage, — celui où il erra,

Heureux de balancer son corps et ses deux bras
Au rythme libre et fort et sonnante de son pas,
A travers la nature innombrable et prodigieuse. (3)

Les mêmes lignes dessinaient l'un ; les mêmes horizons bornaient l'autre ; mais les couleurs changeaient, harmonisées avec ses gaités et ses tristesses, ses volontés et ses renoncements, ses certitudes et ses doutes. Toujours le passé pénétrait le présent, d'où le nimbe de la poésie irradiait.

Les *Tendresses premières* apparaissent comme un recueil des thèmes auparavant développés par le poète. Voici la *tour*, qui de l'œil rond de son horloge contempla la défaite du *passeur d'eau* (4) ; le clocher et le *sonneur* (5) ; le cimetière et le *fossoyeur* (6) ; le *forgeron* (7) ; le *cordier* (8) ; presque tous les artisans, qui accomplissent les tâches symboliques des *Villages illusoires* :

(1) *Les Tendresses premières* : *Ardeurs naïves*, (2) *Mon Village*, (3) *L'Envolée*.

(4) *Les Villages illusoires* : *Le Passeur d'Eau*, (5) *Le Sonneur*, (6) *Le Fossoyeur*, (7) *Le Forgeron*, (8) *Les Cordiers*.

Et l'Escaut gris et puis la tour
Qui se mire, parmi les eaux bourruées... (1)

... Jean Til, le vieux sonneur de messes,
Pour me complaire un peu, m'amenait voir,
L'été, avant que ne tombât le soir,
Le gros bourdon, qui sonnait les kermesses (2)

Je me souviens du *passeur d'eau* et du maçon,
De la cloche, dont j'ai gardé mémoire entière,
Et dont j'entends encore le son ;
Je me souviens du cimetière (3).

Tous les bruits familiers se réveillent dans l'air,
Le han du *forgeron* sur son enclume lasse,
La voix des *passeurs d'eau*, le chant du jardinier... (4)

Mon oreille écoutait les fers tumultueux
Du *forgeron* chanter dans le village... (5)

J'étais l'ami de l'horloger et du charron,
Et du vannier et du marchand de cordes (6).

— Voici l'*usine*, tout ardente de la fièvre dont brûlera l'un des plus beaux poèmes des *Villes tentaculaires* (7) :

Je me souviens de l'usine voisine,
— Tonnerres et météores
Roulant et ruisselant
De haut en bas entre ses murs sonores, —
Je me souviens des mille bruits brandis,
Des émeutes de vapeur blanche,
Qu'on déchainait le samedi
Pour le chômage du dimanche (8).

— Voici la *mer*, symbole d'avenir illimité et d'indéfectible espoir : (9)

O l'océan, là-bas, et sa fête écumeuse
A l'infini sur les plages l'hiver !
En ai-je aimé le vent et le désert !
En ai-je aimé la vie en des barques tragiques,
Qui s'en allaient fouiller les eaux mythologiques,
Où les grands dieux du Nord apparaissent encor ! (10)

— Voici les êtres bizarres du *folklore* flamand, dont *Les Petites Légendes* content les gestes et répètent les dits, les « diableries » (11), qui relient certains poèmes d'Emile Verhaeren aux tableaux de Breughel d'Enfer et l'apparentent au peintre Ensor :

(1) *Les Tendresses premières* : *Mon Village*, (2) *Mon Village*, (3) *Liminaire*, (4) *Ardeurs naïves*, (5) *Convalescence*, (6) *Mon Village*, (7) *Les Usines*, (8) *Liminaire*.

(9) Cf. dans *Les Visages de la Vie* : *Au Bord du Quai et Vers la Mer* ; dans *Les Forces tumultueuses* : *Le Voyage et Sur la Mer*. Le peintre THÉO VAN RYSSELBERGHE a fait, dans une eau-forte en couleurs, un portrait d'Emile Verhaeren se promenant au bord de la mer ; c'est une des plus significatives effigies du poète.

(10) *Les Tendresses premières* : *Liminaire*.

(11) Rappelez-vous « Le Fou » des *Campagnes hallucinées*, « La Vieille » des *Villages illusoires* et « Le Voyant » des *Aubes*.

On écoute rire et baguenauder
Près des mares et dans les landes
Les naives légendes;
Les vieilles coutumes mêlent encor
Leur beau fil d'or
Au solide tissu des mœurs et des paroles;
On croit toujours aux sorcières et aux idoles... (1)

— Enfin, voici poindre, dans les *Ardeurs naives*, ce touchant poème où

... la petite amie espiègle et bloude
Qui s'en alla vers l'autre monde
Toute fragile,

a le charme triste de ceux que M. Maurice Maeterlinck appela les « Avertis », cet amour spirituel, qui s'épanouira dans *Les Heures claires*; et voici, allumé par « l'ample servante » (2, modèle de *Kato* 3), et *L'Étrangère*, l'amour charnel, etreintes brutales et ruts assaillants, qui accouple lourdauds et pataudes dans les kermesses des *Flamandes*.

* * *

Aux diverses saisons de sa vie, c'est donc le même paysage de Flandre, cette Campine anversoise, proche du village de Saint-Amand, que peint Émile Verhaeren. Mais il en reçoit une impression, il lui prête une âme, il y démêle une signification, il en exprime un caractère différents, selon que se modifient ses sentiments, ses croyances ou ses idées. A quel autre poète s'appliquerait mieux cette définition, dont les œuvres de l'école symboliste révélèrent le sens profond : « Un paysage est un état d'âme » ?

MÉDÉRIC DUFOUR

La fin prochainement.

Protestation des Écrivains belges contre l'arrestation de Maxime Gorki.

L'Association des Écrivains belges a pris l'initiative d'une protestation contre l'arrestation du célèbre écrivain russe Maxime Gorki. En voici le texte :

« Maxime Gorki est arrêté. Paiera-t-il de sa tête ou de sa liberté sa participation aux récents événements de Russie ?

« Quoi ! pour avoir manifesté pacifiquement une foi politique et nationale, il serait mis à mort ou à porté !

« Maxime Gorki n'est pas seulement un écrivain russe. Par son talent, par son génie, il appartient à l'humanité entière. Le pouvoir qui abattrait cette tête pour delit de pensée serait mis au ban du monde civilisé.

« Tout ce que l'Europe compte d'écrivains, d'artistes, de

(1) *Les Tendresses premières : Liv'nair*, 2) *Seize, dix-sept et dix-huit Ans*.

(3) *Aux Bords de la Route*.

savants, d'hommes de cœur, proteste en ce moment contre une aussi monstrueuse éventualité.

« En 1867, l'Angleterre écouta la voix de Victor Hugo : les révoltés d'Irlande eurent la vie sauve. En 1905, le Tsar agira-t-il autrement ? Celui qui fut le promoteur du tribunal de La Haye refusera-t-il d'entendre l'appel de tous ceux qui ont eu foi dans la noblesse et la générosité de ses sentiments ? Avec leurs frères de France, d'Allemagne, d'Italie, de toutes les nations cultivées, les écrivains belges espèrent que le Tsar ne permettra pas qu'on souille son règne d'un crime inutile. La conscience moderne a des droits que nul ne violerait impunément.

Pour l'Association des Écrivains belges :

Le Président,
OCTAVE MAUS.

Le Secrétaire,
ROBERT SAND.

Ont déjà signé cette protestation :

MM. Camille Lemonnier, Edmond Picard, Henri La Fontaine, Iwan Gilkin, Gustave Van Zype, Maurice des Ombiaux, Edmond Cattier, Gérard Harry, George Garnir, Auguste Vierset, L. Dumont-Wilden, Emile Delinge, Olympe Gilbert, Louis Delattre, Henri Liebrecht, Léonce Du Catillon, Edmond Glesener, James Ensor, Blanche Rousseau, Henri Maubel, Marius Renard, Charles Delchevalerie, Liévin Huysmans, Edgar Baes, Maurice Saey, Eugène Demolder, Jules Destrée, Jean d'Ardenne, Oscar Colson, Arthur Hubens, Emile Leconte, Léon Wéry, Léopold Rosy, Nelson Le Kime, Henri Van de Putte, Christian Beck, Louis Pierard, Arthur Toisoul, D^r Jules Felix, Marie Closset, Georges Rency.

Les journaux ont annoncé que Maxime Gorki avait été mis en liberté. Cette heureuse nouvelle a été démentie hier. Dans l'incertitude qui règne sur le sort de l'écrivain, les adhésions continueront à être reçues par M. Robert Sand, 4 rue du Frontispice, à Bruxelles.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Le Droit au bonheur 1 de Camille Lemonnier est l'histoire étrange d'un ménage à trois dans une ville de Flandre, au bord d'un fleuve, où les gens sont plus près de la nature qu'ailleurs. Gerpach est un homme mou et geignard : fils d'un riche a mateur, mais ruiné, il ne travaille pas et vit, ainsi que sa femme Annah, d'une pension que lui sert son oncle Annah l'aimait, jadis, avant qu'elle connût Jorg Sangue, une sorte de beau sauvage qui habite au delà du fleuve, à la lisière du bois. Sangue et Gerpach sont des amis intimes, ce qui n'empêche pas le premier de devenir l'amant d'Annah. Peu à peu, Gerpach a des soupçons, il souffre. La douleur pourrait bien faire de lui un homme : mais il n'a jamais su regarder la vie et le malheur en face. Annah ne leur retire pas son affection apitoyée. Jorg l'aime toujours d'un amour plein de repentir. Tous deux sont possédés du désir de s'en aller ensemble, de ne plus mentir, d'être loyalement et franchement l'un à l'autre. Gerpach seul est l'obstacle : c'est lui qui doit se sacrifier, disparaître, donner sa femme à son ami. Et Gerpach devine bien ce qu'on attend de lui : il est sans cesse sur le point de prononcer les paroles libératrices et se ravise toujours au moment suprême. Peut-être ne les prononcerait-il jamais, s'il ne se trouvait mêlé à la triste histoire d'un menuisier qui a chassé sa femme, autrefois, pour adultère et s'est remarié avec un autre. L'homme, maintenant, a des remords : sa première femme, abandonnée, est devenue alcoolique et va mourir de misère dans une ville voisine. Le menuisier, au fond de lui, voit son devoir et qu'il doit obtenir le pardon de sa femme. Gerpach et lui vont à son chevet à l'hôpital où elle se meurt, et là, le

(1) Paris. Ollend rff.

menuisier, avec des mots émouvants comme des sanglots, reconnaît que toute la faute de leur commun malheur retombe sur lui seul. Malgré son endurcissement, sa femme semble le regarder partir avec moins de haine et de mépris. La scène est fort belle. Elle rappelle les pages les plus simplement tragiques des auteurs russes. Au retour, le menuisier va se pendre dans un bois et Gerpach, convaincu que lui aussi est la cause de l'adultère de sa femme, trouve enfin le courage d'unir les mains de Jorg et d'Annah.

Ce résumé sec et sans vie ne peut donner qu'une idée bien imparfaite de ce roman, chaste et audacieux à la fois, où la douleur de Gerpach est peinte d'une façon impressionniste, par petites touches, par l'indication sommaire de quelques gestes suggestifs ; où les remords de Jorg montrent clairement la lutte de la civilisation et de l'instinct dans l'âme d'un être de force et de nature, qui sent bien que, malgré tout, c'est l'instinct qui a raison ; où le personnage d'Annah concrétise vraiment toutes les qualités de la femme : bonne, aimante, pitoyable, mais capable, pour défendre son bonheur, de tous les mensonges et de toutes les dissimulations. Écrit dans cette langue neuve, un peu mystérieuse par tout ce que les mots semblent dérober de secrets, que Lemonnier s'est forgée de toutes pièces depuis quelques années, le *Droit au bien* est une œuvre de saine morale où passe, au-dessus de peurs demêlés de famille et des conflits mesquins des sentiments, le grand souffle de la nature éternelle qui se moque des préjugés, des conventions et des lois et qui veut avant tout le triomphe de l'amour.

**

L'Autre Vue (1) de Georges Eekhoud est l'aboutissement logique de l'effort de cet écrivain : âme en révolte perpétuelle contre la société et même contre les hommes, il a peu à peu spécialisé ses amours et ses haines, il a compris graduellement pourquoi il y avait, entre ses contemporains et lui, une sorte de fossé moral qui l'isolait orgueilleusement. « L'âme, dit l'épigraphe du livre empruntée à Spinoza, pâtit en tant qu'elle a des idées inadéquates ». Et voilà l'explication de toute son œuvre où règne une fièvre incurable : il a été malheureux parce que, ayant des appétits et des idées que les autres n'ont pas, il a toujours vu les choses autrement qu'eux. Nous nous réjouissons du progrès qui assainit l'espèce, en chasse les éléments inutiles et nuisibles : lui, au contraire, aime d'un amour maladif les voleurs et les voyous, parce qu'ils sont, comme lui, des rebelles contre la morale bourgeoise et contre la société.

Dans *L'Autre Vue*, il présente, sous la forme supposée de cahiers où son héros, Laurent Paridael, consigne ses impressions, l'apologie des habitants des Marolles, ses « savoureux voyous de velours », comme il les appelle. Laurent va vivre parmi eux, devient leur ami, admire leurs formes plastiques, les serre dans ses bras, respire avec délice l'odeur forte qu'ils dégagent. Il les adore surtout à cause de leurs vices : leur paresse, leurs habitudes contre-nature, leurs méfaits sournois, les vols et les vols qu'ils commettent avec sérénité. Il veut ne voir en eux que les frères lointains de ces athlètes grecs qui ont servi de modèles à d'immortels chefs-d'œuvre. Il les exalte au point de magnifier à l'excès les funérailles de l'un d'eux, tué par une femme — la grande ennemie! — et d'en faire quelque chose d'énorme, comme le carnaval de la mort. Et puis, quand la police a mis la main sur toutes ces fleurs de l'égout, Laurent les suit vers cette Campine où se dressent les géhennes des dépôts de mendicité. Son imagination déjà malade s'enfièvre encore au contact des pays nostalgiques où l'on parque les voyous et les mendiants. Il devient surveillant dans une école de bienfaisance de l'Etat. Là, il ne tarde pas à se faire l'ami des prisonniers, à les défendre contre les autres geôliers : et son étrange passion se rassasie à frôler, des mains et des yeux, la beauté de tous ces misérables dont le vice et la faim ont sculpté les formes linguïdes et équivoques. Chassé pour ses complaisances à l'égard des détenus, il finit par se suicider. Mais il s'arrange de façon à être enterré par un jeune

1) Paris, *Mercur* de France.

fossoyeur qu'il a passionnément admiré pendant les derniers jours de sa vie.

On pourrait dire, si l'on ne craignait les interprétations fâcheuses, que Laurent Paridael meurt de ses excès de philanthropie. J'avoue franchement que, malgré tout le talent de M. Eekhoud, malgré sa science du mot corrosif, malgré sa forme lyrique, ardente, palpitante d'émotion, de désir malsain et fiévreux, j'avoue que des livres de ce genre ne paraissent sortir des limites de l'art. Ce sont les confessions d'un malade bien plus que les impressions d'un artiste. Il y manque cet intérêt d'humanité générale sans quoi nulle œuvre ne vaut la peine d'être composée. Sans doute, il n'est point défendu d'admirer de belles pourritures : Baudelaire a fait sur de pareils sujets des vers merveilleux. Mais qu'on aille, à notre époque où gronde de toutes parts l'espoir des plèbes qui veulent enfin le Bonheur, qu'on aille restreindre sa sympathie à la mesure de quelques voyous, parce qu'ils ont les reins souples, la croupe frétilante et des costumes de velours aux tons rejouissants, il faut avouer que voilà une manie étrange, digne d'être étudiée par la science au chapitre des perversions sexuelles. Il est un peu fâcheux que notre littérature s'enrichisse d'ouvrages de ce genre : ils contribuent à maintenir la réputation qu'on nous a faite d'être surtout des écrivains scatologiques et pervers. Comment nous plaindriions-nous encore de voir le public se détourner de nous, si nos meilleurs auteurs se mettent à publier des livres qui révoltent le bon sens et le bon goût? J'ai pour M. Eekhoud une admiration qu'attristent vivement de telles publications. Qu'il consente, désormais, à regarder les choses comme nous tous : il y trouvera matière encore à des livres sains et vivants.

GEORGES RENCY

CHRONIQUE ARTISTIQUE

MM. Evariste Carpentier et Frans Smeers exposent de concert au Cercle artistique. On connaît, du premier, les paysages avec figures d'une composition anecdotique, volontiers « romanes », qui perpétuent, dans une vision rajeunie, les traditions du « Tableau de genre » jadis en honneur. Les *Derniers beaux jours* répondent avec une évidente intention philosophique aux *Premiers beaux jours*, symbole de jeunesse, d'insouciance et de joie. Et tel *Galopin* qui fait le désespoir de sa famille ne serait pas renié par les plus romantiques des imagiers allemands, amoureux du sujet plus que l'impression qu'il dégage...

M. Carpentier a de l'acquis. Il s'efforce de renouveler, en l'éclairant, le coloris métallique et uniforme de sa palette. Certains morceaux, *l'Église de Saint-Barthélemy à Liège*, *l'Été*, le *Pignon ensoleillé*, entre autres, le montrent sollicité par le souci d'exprimer la lumière.

Chez M. Smeers, il y a aussi, semble-t-il, lutte entre l'éducation et l'aspiration vers un art libéré. Des souvenirs de musée pèsent sur sa peinture, traditionnellement « flamande » dans le sens attaché à ce mot par les conservateurs de collections publiques. Mais il a de l'éclat, de la puissance et la « patte » voulue.

La plupart des toiles qu'il a réunies ont été exposées au *Sillon* ou dans les Salons triennaux. On revoit avec intérêt ses deux bonnes vieilles tricoteuses, les *Araignées*, son *Étude de nu*, son *Cabaret Mignolet*, *Étienne*, etc. En ces peintures massives, d'un coloris sonore mais trivial, M. Smeers rappelle M. Maurice Wagemans dont le *Vieux Rador* s'évoque ici avec force. D'autres études revèlent une indépendance plus grande, un œil plus sensible aux jeux de la lumière. C'est surtout un *Vieil escalier* n° 11, d'une tonalité claire, d'une facture légère et ferme à la fois, qui nous a séduit, avec une minuscule étude, *Coin de ferme* cataloguée sous le n° 14.

Citons pour mémoire deux expositions de paysagistes amateurs, MM. Ch. Bougard et F. Patte, ouvertes l'une à la galerie Boute, l'autre à la galerie Royale. Souvenirs de voyage, essais parfois heureux. Constantinople et le Bosphore ont micux inspiré

le premier que la jolie baie de Saint-Jean-de-Luz n'a ému le second. Il y avait autre chose à faire du Fort de Socoa et de la pointe Sainte-Barbe que les mornes impressions qu'il en a rapportées.

O. M.

« L'ART CONTEMPORAIN »

Une Exposition Leys et Henri De Braekeleer à Anvers.

A deux reprises, à peu d'intervalle, un groupe d'artistes et d'intellectuels a fait à Anvers appel à l'initiative privée pour des entreprises d'art et a reçu l'accueil le plus empressé. Il y a un an, c'était pour constituer la Société des Niveaux Concerts. En quelques jours, un capital d'une centaine de mille francs fut réuni. On sait le brillant succès qui a couronné cette entreprise. D'excellents concerts se sont succédés à Anvers; les chefs d'orchestre et les artistes les plus réputés continuent à se suivre et l'ensemble de l'œuvre garde une allure très élevée et très digne. Non contente de ces exécutions, la Société des Niveaux Concerts vient de créer un concours annuel pour la meilleure œuvre symphonique belge. Le jury, composé de MM. Vincent d'Indy, Blockx, Mortelmans et Humperdinck, donne toutes garanties. Enfin pour l'un des prochains concerts, M. Gilson a écrit une ouverture qui sera dirigée par le jeune et brillant chef que la Société a révélé, M. L. Mortelmans. Bref, il y a là un très bel effort qui se caractérise par le cordial concours de toute une population.

Or, dans le même esprit désintéressé, voici que les initiateurs de cette renaissance viennent de créer pour les arts plastiques une œuvre de propagande et de diffusion. Et cette nouvelle initiative a rencontré les mêmes sympathies que la première.

Sans appartenir à une tendance particulière, la nouvelle association, qui a pris le titre de l'Art contemporain, a demandé la collaboration de quinze artistes, qui se renouvelleront de deux en deux ans par tiers et dont les noms mieux qu'un programme — affirment les tendances à la fois probe, original et sincère de la Société. Ce sont : Constantin Meunier, E. Claus, A. Baertsoen, Ch. Mertens, V. Rousseau, E. Laermans, Jacob Smits, R. Baeseleer, G. Morren, J. Delvin, H. Luytens, V. Hageman et Walter Vaes.

MM. Van Rysselberghe et G. Minne ont été également sollicités de prêter leur concours. Des invitations, tant en Belgique qu'à l'étranger, viendront compléter ce groupe et l'on peut espérer qu'elles seront faites dans un même souci d'art pur, sans préoccupation de coterie, mais en excluant le rabâchage, le poncif et le mercantilisme.

L'Association se propose d'organiser annuellement des expositions retrospectives, consacrées aux grands peintres du siècle passé. Elle débutera de la mi-mai à la mi-juin prochain, par une exposition des œuvres de Leys et de Henri de Braekeleer. Viendra ensuite, probablement à l'automne, un Salon moderne dans lequel les œuvres seront présentées autant que possible par séries, de façon à montrer dans son ensemble la personnalité des artistes exposants. Il y aura des conférences, des albums, des publications d'art; bref un ensemble de moyens de nature à former, à développer le goût du public, à faire connaître et apprécier les artistes.

Cette artistique initiative, appelée aux plus heureux résultats, mérite tous éloges.

NOTES DE MUSIQUE

Concert Henri Merck.

Depuis plusieurs années, le violoncelliste Henri Merck ne s'était plus fait entendre à Bruxelles, L'Amérique nous l'avait pris et l'avait gardé. Aussi le retour de l'enfant prodigue a-t-il été salué par d'unanimes sympathies, et son apparition sur l'estrade de la Grande-Harmonie chaleureusement acclamée.

M. Merck possède, avec un mécanisme de virtuose, une âme de musicien. Il a un beau son, large et plein, de la netteté dans les traits, la légèreté d'archet qui manque à beaucoup de ses confrères et un sentiment expressif. De plus, — et ceci n'est pas son moindre mérite, — il est de la catégorie restreinte des violoncellistes libérés des *Tarentelles* et autres *Papillons* de Popper. Son programme, intéressant et varié, nous a permis d'apprécier le talent d'un compositeur irlandais fixé en Amérique, M. V. Herbert, dont le deuxième Concerto pour violoncelle et orchestre, très mélodique, bien construit et symphoniquement traité, est l'une des meilleures œuvres concertantes du répertoire moderne. Les *Variations symphoniques* de Boelmann, qui offraient au virtuose l'occasion d'affirmer ses qualités diverses, l'*Aria* de Bach extrait de la Suite en ré et l'émouvante *Eglogue* de Gabriel Fauré complétaient la partie réservée au soliste.

Si l'on applaudit avec entrain celui-ci, on fit fête à M. Albeniz, qui conduisit l'orchestre avec une sûreté, une précision et une intelligence remarquables. L'auteur de *Pepita* se fit, en outre, apprécier comme pianiste en accompagnant délicieusement l'*Aria* et l'*Eglogue*, enfin comme compositeur. Le prélude de son *Mer in, qu'ouvrait le concert*, et l'étourdissante fantaisie symphonique *Catalonia*, d'une verve qui en aurait bouché un coin à cet excellent Chabrier, mirent l'un et l'autre en relief sa personnalité multiple, endiablée, primesautière et ironique. M. Albeniz est de ceux et ils sont rares! — qui savent traduire la joie sans tomber dans la vulgarité. Sa gaieté n'a rien de factice. Elle est l'expression même d'un tempérament, et sa sincérité la rend particulièrement sympathique.

O. M.

Concert Crickboom à la Maison du Peuple.

Comme tous les vrais et grands artistes qui se sont fait entendre dans ce milieu, Crickboom devait être tenté par le spontanéité du public de la Maison du Peuple. Et ce public a prouvé une fois de plus qu'il comprenait l'art le plus élevé quand il est interprété avec chaleur, précision et souplesse, comme il le fut dimanche.

Ovation pour la Symphonie en ré de Beethoven, dont les belles grandes lignes étaient bien mises en relief, pour l'*Aria* de Bach, les *Dances lopesques* de Brahms, et surtout pour l'ouverture de *Freischütz*, dont l'interprétation ample, colorée, dramatique, a enthousiasmé l'auditoire. Jouissance au moins aussi complète pour les auditeurs musiciens qui appréciaient la sonorité exceptionnelle de la salle, le travail consciencieux de l'orchestre, qui fournissait « vraiment de la belle ouvrage » style Couroube, et le talent précieux de son directeur — un des très rares chefs d'orchestre que nous ayons en Belgique pour le quart-d'heure.

M^{lle} Gabrielle Bernard, premier prix du Conservatoire, a remplacé au dernier moment M^{lle} Thévenet, empêchée. Voix souple, jolie, étendue, diction très soignée; a fait applaudir l'*Absence* de Berlioz, dite avec un sentiment très juste, puis la *Sérénade inutile* de Brahms *rappels!* et la *Berceuse* de Mozart.

M. M.

Concerts divers.

M. Crickboom s'est d'ailleurs prodigué la semaine dernière. Après avoir organisé et dirigé le premier Concert populaire de la Maison du peuple, il a conduit l'orchestre qui, jeudi, accompagnait, à la Grande-Harmonie, le violoniste Max Donner, et le lendemain il a dirigé un agréable concert symphonique dont le programme comprenait entre autres, la Symphonie en ré de Beethoven, fort bien exécutée, l'aimable poème symphonique *Printemps* de Glazounow et l'ouverture d'*Obéron*. On a réentendu à cette séance le Concerto pour violoncelle de Herbert, joué cette fois par M^{me} Elsa Ruegger, qui est actuellement une virtuose accomplie, possédant avec une technique impeccable du sentiment et du style.

Signalons, pour finir cette rapide revue de la semaine musicale, le plaisir qu'a causé à l'auditoire, mercredi passé, l'art exquis de M^{me} Mysz Gmeiner, qui excelle dans l'interprétation du lied. Schubert, Wagner, Liszt, Brahms et Schumann lui ont fourni les éléments d'un programme des plus attrayants que le public a trouvé

trop court et auquel la cantatrice a généreusement ajouté une mélodie d'Hugo Wolf et une pièce française.

M^{me} Mysz-Gmeiner était accompagné par le jeune pianiste du Chastain, qui a fait applaudir la vélocité de son mécanisme et l'égalité de ses traits dans le *Concerto italien* de Bach, la Sonate (op. 53) de Beethoven et quelques pièces de Chopin et de Liszt. M. du Chastain est un pianiste de talent, il lui reste à devenir un artiste.

CONCURRENCE

La presse a protesté maintes fois contre les « niches » que se jouent l'un à l'autre les directeurs de théâtres en fixant leurs « premières » le même jour. Voici que les directeurs de concerts emboîtent le pas aux entrepreneurs de spectacles ! Le Conservatoire et les Concerts Ysaye donneront, en effet, aujourd'hui dimanche, à la même heure, une audition également intéressante et vont s'arracher — tel le corps de Patrocle — les fidèles de la symphonie et du concerto. La plupart de ceux-ci étant abonnés à l'un et l'autre de ces concerts, on devine leur mécontentement.

Pourquoi ne s'est-on pas mis d'accord pour échelonner, suivant l'usage, les concerts dominicaux ?

Il résulte de nos renseignements qu'au début de la saison l'administration des Concerts Ysaye a offert, comme de coutume, le choix des dates au directeur du Conservatoire. Celui-ci a fixé ses concerts aux 18 décembre, 29 janvier, 26 février et 16 avril, ce qui ne l'a pas empêché de reculer sa deuxième matinée au 5 février sans en aviser les Concerts Ysaye.

Ceux-ci avaient engagé pour le même jour le chef d'orchestre d'Amsterdam, M. Mengelberg, et le pianiste Mark Hambourg. Impossible donc d'ajourner la séance. Mais la coïncidence les privant de plusieurs chefs de pupitre, professeurs au Conservatoire, il a fallu faire appel au concours d'instrumentistes des conservatoires de Liège, de Gand, etc. D'où augmentation notable des frais, difficultés d'organisation, complications de toute espèce.

Il est regrettable que M. Gevaert, toujours disposé à seconder les initiatives musicales, ait manqué cette fois à ses habitudes de confraternité.

Une Aventure de la Guimard.

Le titre de l'aimable ballet de MM. Cain et Messager, applaudi avant-hier à la Monnaie, semble promettre quelque épisode galant et croustilleux. Il s'agit, au demeurant, d'un simple marivaudage. Pour offrir à sa belle des présents et des fleurs, un jeune nigaud se laisse prendre aux rêts d'un sergent recruteur et signe étourdiment son engagement. Désespoir de l'amoureuse, qui tente vainement de faire annuler le marché. Le sergent reprend l'argent mais garde le traité. Survient la Guimard, qui a eu la fantaisie de courir les cabarets en compagnie de quelques amies.

Pour sauver les amoureux, elle tente de séduire le soudard. Sa grâce et sa malice la remettent en possession du précieux document, qu'elle déchire joyeusement. Giflé, le sergent appelle la garde : on va arrêter la célèbre danseuse et la jeter aux fers, lorsqu'elle se dévoile. Le lieutenant de police la salue avec respect et fait avancer sa chaise pour la ramener chez elle.

Cette petite pantomime n'est, on le voit, qu'un prétexte à évoquer, en un tableau pittoresque et chatoyant, une époque fameuse par son élégance et à offrir à l'étoile de la danse l'occasion de se distinguer.

L'un et l'autre but ont été atteints. Si le cadre est charmant, M^{lle} Boni a dansé avec une grâce, une légèreté et une précision dignes de l'illustre ballerine qu'elle incarnait.

La musique écrite par M. Messager pour ce divertissement est mélodique, bien rythmée et instrumentée avec le talent habituel à l'auteur de la *Basoche* et de *Véronique*.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons à regret la mort, à soixante-trois ans, de M. Edmond Van der Meulen, qui s'était fait une spécialité de la peinture des chiens et prit part assidûment aux expositions belges et étrangères. M. Van der Meulen est représenté par une toile au musée de Bruxelles.

Un jeune peintre belge qui donnait de sérieuses espérances, M. J.-A. Herpain, vient de mourir à Bruxelles dans sa trentième année.

M. Herpain était le beau-frère de M. Eugène Georges, directeur de la *Libre Critique*, à qui nous présentons l'expression de nos sincères condoléances.

PETITE CHRONIQUE

Pour rappeler le souvenir des peintres décédés qui se signalèrent spécialement en Belgique dans l'évolution dont le prochain Salon offrira la synthèse, la direction de la *Libre Esthétique* réunira quelques œuvres caractéristiques, choisies dans des collections particulières, de G. Vogels, P. Pantazis, E. Verdyen et H. Evenepoel.

Cette section rétrospective ne sera pas l'un des moindres attraits de l'exposition.

Nous apprenons avec plaisir le succès qui a accueilli à l'Exposition de Saint-Louis W. A. J. Heymans, dont une toile importante, *Après-midi d'octobre*, vient d'être acquise par un musée des États-Unis.

La Libre Académie de Belgique s'est réunie lundi dernier, en séance publique, à l'Hôtel Ravenstein sous la présidence de M. J. des Cressonniers. Elle a entendu, entre autres, un éloquent discours de Camille Lemonnier dont nous publierons le texte intégral dans un de nos plus prochains numéros.

Reprenant une idée émise naguère par notre collaborateur Eugène Demolder dans l'*Art Moderne*, la direction du *Thyrse* organise une exposition du Livre belge embrassant la production littéraire depuis Ch. De Coster et O. Pirmez, les collections de revues, les illustrations, les tableaux inspirés par des œuvres littéraires, portraits, caricatures, manuscrits, photographies, etc.

L'exposition, dont le projet définitif est à l'étude, sera faite au bénéfice du monument Waller.

La Commission de patronage de l'Exposition rétrospective de l'Art belge s'est, dit le *XX^e Siècle*, occupée des premières mesures d'organisation générale : l'Exposit on aura lieu du 15 juillet à fin octobre, dans le hall de droite du Cinquantenaire. Elle se composera des œuvres les plus typiques au point de vue de l'histoire de l'art belge depuis 1830, choisies dans la production des peintres, sculpteurs, architectes et graveurs actuellement décédés. Il a cependant été décidé d'admettre, à titre exceptionnel, des tableaux des maîtres vivants ayant occupé une place prépondérante dans l'évolution artistique et dont la période de production est terminée : tels Alfred Stevens, Théodore Verstraete, Willems, Lamorinière.

La Société hollando-belge des Amis de la Médaille s'est réunie dimanche dernier en assemblée générale sous la présidence de M. A. De Witte. Les rapports du secrétaire, du trésorier et une intéressante allocution du président ont constaté la prospérité croissante de la Société, qui compte actuellement 120 membres belges et 67 hollandais, parmi lesquels, — l'honneur n'est pas banal, — S. M. la reine de Hollande.

L'état des finances des *Amis de la Médaille* a permis à ceux-ci d'éditer cette année deux médailles, — chiffre qui sera vraisemblablement maintenu dans l'avenir.

La compagnie, après une discussion sur l'organisation des concours et quelques autres objets, a examiné les diverses mé-

daïlles parues en Belgique et à l'étranger depuis la dernière réunion, et spécialement celles de MM. Van der Stappen, G. Devreese, Ch. Samuel, J. de Lalaing, L. Devillez et L. Dupuis. Un déjeuner a réuni ensuite la plupart des sociétaires dans les salons du *Grand-Miroir*.

Théâtres :

La reprise de la *Basoche* est fixée à vendredi prochain. Le théâtre du Parc annonce pour le même jour une représentation de *Severo Torelli* avec le concours de M. Albert Lambert.

Concerts de la semaine :

Dimanche 5, à 2 heures, troisième concert Ysaye sous la direction de M. Mengelberg, avec le concours de M. Mark Hambourg (Alhambra). — A la même heure, deuxième concert du Conservatoire sous la direction de M. Gevaert. *Symphonie pastorale*, Concerto-Symphonie de Bach, pièces de Rameau.

Mardi 7, à 8 h. 1 2, troisième séance Henusse, Liégeois, Frémolle Ecole centrale technique, rue Berckendael).

Mercredi 8, à 4 h. 1 2, dixième séance Engel-Bathori : *G. Huberti* et *L. Wallner* (Salle Gaveau). — A 8 h. 1 2, récital Lazare Lévy (Grande-Harmonie).

Jeudi 9, à 8 h. 1 2, récital L. Bracony (Salle Erard).

Vendredi 10, à 8 h. 1 2, Sonates pour piano et violon : M^{lle} L. Desmaisons, M. Angelotv (Salle Erard).

Samedi 11, à 2 heures, répétition générale du Concert populaire dirigé par M. S. Dupuis, avec le concours de M^{me} Kleeberg-Samuel (Théâtre de la Monnaie).

Du *Nocturne* au *Caprice*. Un de nos confrères parisiens donne à propos d'une pièce représentée au Palais-Royal cette curieuse définition :

« Les personnes qui ne savent pas l'argot — et elles sont peu nombreuses — doivent apprendre qu'un *chopin* n'est autre chose qu'un fort *béguin*, c'est-à-dire un violent caprice. Les personnes qui ne savent pas la musique — e elles sont peu nombreuses — doivent apprendre qu'un compositeur polonais 1810-1849, et qui inspira des passions historiques, porta aussi le nom de Chopin ». Jeunes pianistes, méfiez vous du *Chopin* !

Conférence du Jeune Barreau d'Anvers. Exposition du Croquis et de la Caricature judiciaire.

Il reste quelques exemplaires du catalogue illustré, qu'on peut se procurer au prix de 3 francs en s'adressant à M. Victor Yseux, président de la Conférence, 2, rue de la Reine, Anvers.

L'*Etranger* de Vincent d'Indy est en répétition à l'Opéra de Nice et passera dans le courant du mois. Le rôle de Vita, créé à Bruxelles par M^{lle} Claire Friche, aura pour interprète M^{me} Charlotte Wyns, qui a commencé la saison par une série de représentations de *Carmen* en italien au Polyteama de Trieste, alterne en ce moment des représentations à l'Opéra et au Casino de Nice et chantera en mars au National-Theater de Berlin six rôles de son répertoire.

M. d'Indy est attendu à Nice pour les dernières études de son drame.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CÔTÉS



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCCⁿ

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



VITRAUX

R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

THE BURLINGTON MAGAZINE FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly. — Price: Half a crown net.

Annual subscription (including supplement): 25 shillings

LONDON: The Savile publishing Cy Ltd, 14, New Burlington St. W

BRUSSELS: Spineux and C^o, 62, Montagne de la Cour.

PARIS: H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le Monument au Travail (CAMILLE LEMONNIER. — Chronique artistique (O. M.). — A propos d'une étude de M. Montfort. *Un grand poète. Paul Claudel* (M. G.). — Notes de musique. *Le Concert Ysaye* (H. L.). — La Vie artistique à Anvers (R.). — La Musique à Paris. *Daria* (M-D. CALVOCORSSI). — Théâtre Molière. *Le Bercail* (G. R.). — Nécrologie. *Adolphe Menzel*. — Petite Chronique,

Le Monument au Travail ⁽¹⁾

Un grand artiste, l'un des plus grands de ce temps, conçut un jour un projet simple et admirable comme sa vie et comme son œuvre.

D'un rajeunissement d'art merveilleux, il avait été chercher dans ses ténèbres séculaires l'ouvrier, le prolétaire, cet homme des plèbes qui immémorialement, à l'égal des atlantes de nos édifices, supporte de ses fortes

(1) Discours prononcé par M. Camille Lemonnier à la séance publique de la Libre Académie de Belgique le 30 janvier dernier.

épaules le poids de l'entablement social. Il avait fait, avant, d'une âme grave mais trop docile aux routines, l'art du temps; il ne s'était point encore reconnu; et tout à coup un hasard, un séjour au Pays noir le mettait en contact avec l'éternel paria, les passifs et les anonymes visages de la fosse et de la mine. Toute une humanité l'enveloppa, le cours des âges, des multitudes en détresse de n'avoir jamais vu le jour. La source des infinies charités déborda; il eut le grand frisson sublime de la découverte, de l'amour et de la pitié.

Il avait suffi, cette fois encore, d'un de ces inexplicables rendez-vous assignés aux prédestinés par on ne sait quelles conjonctures mystérieuses pour qu'un humble homme de bonne volonté s'en allât là-bas vers les feux et les fumées et y découvrit sa vraie lignée spirituelle. Considérez qu'avant Meunier les mêmes classifications qui existaient dans la société divisaient l'art et, plus particulièrement encore, l'art statuaire.

Il y régnait une espèce d'homme spécial, artificiel, académique, fait de poncifs. Personne encore n'avait eu l'idée de faire entrer sous les sacrés portiques celui qu'on appelait l'animal humain, la brute physique et qui était notre frère misérable dans sa beauté douloureuse de travail, de lassitude, de déchéance et de résignation. Constantin Meunier, au seuil de ce siècle, apparut, poussant devant lui ses pâtres... D'une simplicité émouvante, sans emphase, il fit ainsi le 89 de l'ouvrier.

Des latomies, des gehennes, du feu et du sang, il tira celui qui ne comptait pas. Dans l'éclatante lumière des révélations surgit l'homme élémentaire, farouche, terrible et nu. On s'émerveilla qu'une main entre toutes

puissante et souple en eût fait, avec un réalisme pathétique, de la beauté harmonieuse et presque antique. Le belluaire, l'athlète, le héros classique eut son pendant dans le forgeron, le mineur et le carrier. L'artiste avait créé un rythme nouveau à la fois et éternel.

C'est là la part d'invention du maître qu'ici je vous convie à saluer en attendant que je le défende contre l'usurpation de sa pensée vivante. Il faut y insister, car peut-être on ne sait pas encore tout l'élargissement d'idéal et de mentalité qui résulta du geste dont il recula les antérieures limites de l'art. L'apport d'une forme nouvelle dans l'évolution a des significations profondes; il n'est pas négligeable que, par l'initiative de Meunier, des barrières soient tombées, défiance, hostilité, antipathie pour les plèbes qui lui servirent de modèles. Quand je vois chez les riches et chez les puissants ses œuvres, je trouve qu'il y a tout de même quelque chose de changé dans les esprits. C'est le fait d'une sensibilité plus déliée et d'une extension de ce principe d'humanité qui ne regarde plus à la couleur des mains pour distinguer les hommes entre eux. L'ouvrier ici est tout le travail moderne, celui d'en haut et celui d'en bas; il est la vie qui peine, qui pense et qui, avec des moelles et des moellons, avec des âmes et des muscles, bâtira la splendide cité de demain. Il est la revanche du droit contre l'arbitraire, de l'individu contre les pouvoirs, de la vie contre la mort. Voici qu'il est sorti de l'ombre et il vous tend les bras... Si, aux confins de nos civilisations clémentes, on lui répond encore par des fusillades, s'il est obligé de marcher dans son propre sang pour tâcher d'arriver jusqu'au cœur sourd d'un tsar, les armées elles-mêmes ne peuvent plus empêcher qu'il ne soit le symbole vivant du droit, de la vérité et de la justice. Et voilà pourquoi l'œuvre de Meunier, par delà sa grandeur d'art, prend une importance imprévue : le bronze dans lequel elle est coulée ne serait pas plus émouvant s'il était fait des canons avec lesquels on tire encore sur lui.

Eh bien ! l'ouvrier qu'est aussi Meunier avait conçu, comme je le disais en commençant, une grande, noble et simple idée. Lui qui avait composé son art avec l'âme de la substance du peuple industriel, il avait rêvé de lui édifier, en une action de grâces reconnaissante, un groupe, une pierre dédicatoire, un monument piaculaire. De grandes figures devaient, au soubassement, exprimer quelques aspects du travail moderne. Aux quatre surfaces de l'édifice, des bas-reliefs, sous la forme d'allégories réelles, montraient les forces élémentaires. Ces bas-reliefs, vous les connaissez : ils ont fait l'admiration du monde. Les quatre motifs ensemble combinaient un schéma des activités humaines en corrélation avec les puissances de la nature. C'était à la fois la plus noble pensée sous laquelle se pouvait ouvrir le cycle d'un siècle nouveau et le testament d'une grande vie

d'art. L'État, malgré le vœu du pays entier, n'acquiesça pas à l'idée du monument : il fut jugé préférable que l'œuvre se fragmentât et constituât un fond de musée. Malheureusement la grande statuaire ne vit qu'en plein air : elle risque de n'être plus que de la plastique morte sous les clartés indigentes des lanternaux. Meunier, qui tout un temps avait vécu fiévreusement la vie de son idée, voila son esquisse et se remit à un autre travail. Telle est toutefois la puissance secrète des grandes choses apparues à leur heure qu'elles ne cessent pas de vivre au fond des esprits. On vit tout à coup se produire une initiative qui mérite l'applaudissement. La Province, désirant laisser des manifestations patriotiques de cette année un témoignage durable, reprenait pour son compte le projet du monument du travail. Mais, ô stupeur ! ce monument qui avait pris corps dans les méditations d'un artiste considérable et dont la maquette, exposée et reproduite par les journaux, avait obtenu la louange publique, — on se comportait vis-à-vis de lui comme s'il n'existait pas, comme s'il ne devait jamais exister.

Je sais bien qu'il ne s'agissait là que d'une idée générale; mais l'œuvre déjà est en puissance dans l'idée et une idée appartient à celui qui le premier espéra la réaliser. Quand elle émane d'un artiste comme Meunier, c'est l'effort admirable d'une vie entière, ce sont les battements pressés d'un cœur qui vécut un siècle d'art et d'humanité, c'est la souffrance des obscures foules millénaires enfin rachetées dans un signe matériel de charité fraternelle, c'est tout cela qu'il faut considérer. Il semble, au surplus, que nos honorables mandataires provinciaux, avec un zèle du reste louable, préméditèrent une participation officielle dans la célébration du jubilé national plus encore qu'ils ne prirent garde aux conditions d'un monument significatif comme celui-là, élevé à la gloire du travail et aussi à l'honneur d'un peuple. Ils lui assignèrent un jardin privé, derrière un grillage, à l'ombre paisible d'un béguinage administratif.

La Libre Académie s'est émue et vous demande de vous associer aux représentations qu'elle fait entendre ici par ma voix. N'abaïssons pas les grandes idées et respectons le génie qui les tira de ses creusets brûlants. Il ne faut pas qu'au déclin de la vie, le créateur magnifique qui dota l'art d'un élément de beauté inconnue subisse l'humiliation de voir retirer de ses mains, heureusement toujours vaillantes, la part de propriété spirituelle qui lui demeure acquise devant le temps et devant les siècles.

CAMILLE LEMONNIER

La protestation de la Libre Académie a été transmise au Gouverneur du Brabant en ces termes :

9 février 1905.

MONSIEUR LE GOUVERNEUR,

Dans sa séance du 14 novembre 1904, le Conseil provincial du Brabant « voulant, à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de l'indépendance du pays, glorifier le Travail, source de la richesse nationale », décida :

« Il sera élevé devant le futur hôtel du Gouvernement provincial du Brabant, un monument en l'honneur du Travail. »

Par une seconde délibération du même jour, il affecta à la réalisation de cette décision, un crédit de cent mille francs.

Cette double résolution, Monsieur le Gouverneur, a ému l'opinion publique.

Il lui a paru inexplicable qu'il fût question d'élever un « monument en l'honneur du Travail » sans que ce monument fût celui que conçut et réalisa un des plus grands parmi nos sculpteurs, Constantin Meunier.

Elle éprouva, en outre, le sentiment que la province aurait pu participer d'une manière plus largement patriotique à la célébration du soixante-quinzième anniversaire de l'indépendance de la Belgique en n'agissant pas isolément mais en apportant, au contraire son concours à une association d'efforts et de sacrifices, permettant la réalisation d'une œuvre qui fût ainsi vraiment nationale.

En présence de ces sentiments de l'opinion, la Libre Académie de Belgique a cru qu'il était opportun de provoquer une réunion publique dans laquelle ces questions seraient débattues.

Cette assemblée s'est tenue le lundi 30 janvier 1905, à l'hôtel Ravenstein.

L'assemblée, après avoir entendu notamment le discours prononcé par M. Camille Lemonnier et dont nous avons l'honneur de vous adresser le texte, s'est unanimement ralliée aux conclusions de cet orateur.

Elle a ensuite émis le vœu que la Libre Académie de Belgique se fit, auprès du Conseil provincial du Brabant, l'interprète de ses sentiments.

Nous avons donc l'honneur, Monsieur le Gouverneur, de nous acquitter de cette tâche.

Sans doute, il n'entre pas dans notre pensée de solliciter le Conseil provincial de revenir sur le principe de sa délibération du 14 novembre 1904 ; mais il nous paraît que cette délibération n'est point inconciliable avec le premier et le plus impérieux des mobiles qui dictent notre démarche : le vœu de voir la province charger Constantin Meunier d'exécuter l'œuvre admirable que lui-même baptisa le *Monument au Travail*.

Le Conseil provincial, en même temps qu'il assurerait à son projet la plus magnifique réalisation, rendrait un légitime hommage à celui qui fut, à n'en point douter, l'inspirateur de son initiative.

Si l'importance du crédit voté ne permettait pas qu'il en fût ainsi, il suffirait, pensons-nous, que le Conseil provincial revint sur un point de détail de sa délibération, en décidant que la province pourrait, le cas échéant, ne pas demeurer seule à supporter la charge de l'entreprise. En offrant sa généreuse contribution à d'autres Pouvoirs publics, il semble qu'elle donnerait au crédit de cent mille francs une affectation plus efficace : ce concours permettrait de réaliser de façon plus large

et plus grandiose la haute et patriotique pensée qui déterminait le Conseil.

Nous avons le ferme espoir, Monsieur le Gouverneur, que notre démarche recevra auprès de vous et de Messieurs les membres du Conseil provincial l'accueil bienveillant que semble lui valoir la communauté de nos sentiments en vue de la glorification de notre Pays et du Travail national qui assura sa grandeur.

Nous avons donc l'honneur de vous prier, Monsieur le Gouverneur, de soumettre notre requête au Conseil provincial lors de sa prochaine séance ; dans le cas où un nouveau vote ne serait pas nécessaire pour arriver au résultat désiré, nous vous prions de soumettre cette requête à la Commission spéciale chargée de veiller à l'exécution de la délibération du 14 novembre 1904.

Nous vous prions d'agréer, Monsieur le Gouverneur, l'assurance de notre haute considération.

Pour la Libre Académie de Belgique :

Le Secrétaire,

J. DES CRESSONNIÈRES

CHRONIQUE ARTISTIQUE

M. Léon Frédéric rassemble au Cercle artistique les toiles qu'il a peintes depuis cinq ans : figures et paysages. Ces derniers évoquent tantôt quelque canal rectiligne des Flandres, quelque ferme aux toitures écarlates tassée dans des feuillages opulents, tantôt un ru ardennais frayant sa route à travers le chiste, parmi les valonnements d'un paysage plus nerveux et plus linéaire. On connaît trop cet art précis, scrupuleux, ingénu en ses interprétations (d'ailleurs arbitraires) de la nature pour qu'il soit utile de le décrire ici. Qu'on aime ou qu'on n'aime pas ces paysages aux colorations acides, aux verts corrosifs et comme vénéux, mal harmonisés avec des rouges terrifiants, avec des ciels d'un bleu de lessive, il faut reconnaître en leur auteur un peintre d'une volonté, d'une personnalité et d'une sûreté de main extraordinaires. Les crudités du coloris s'effaceront (on sait combien la patine du temps adoucit tel tableau de M. Frédéric qui, jadis, nous parut vociférateur), et l'intimité de ces communions d'un artiste fervent avec les champs et les forêts apparaîtra mieux encore. L'amour de la nature joyeuse, le culte exalté de l'été, la passion du soleil, des horizons lumineux, des eaux vives caractérisent ce cycle nouveau, qu'on pourrait intituler *Les Heures claires* de M. Frédéric.

Son panthéisme s'est formulé, une fois de plus, dans un triptyque inspiré de la vie de saint François, faisant suite à ceux qu'il nous montra naguère. Et quatre autres toiles importantes, *Saint François conversant avec les cygnes*, *Petites paysannes revenant de la procession*, *Deux enfants de chœur*, *Printemps* (ce dernier symbolisé par une fillette en rouge cheminant à travers les blés verts, un bouquet de bleuets à la main), le montrent fidèle à lui-même, à son esthétique méticuleuse, au souci parfois puéris de tout dire, sans négliger le plus infime détail, et gardant malgré tout le secret d'intéresser, de plaire et même d'émuvoir. Si ses *Petites paysannes*, si vraies dans leurs expressions naïves et leurs attitudes gauches, constituent plutôt un groupe de portraits qu'une composition équilibrée et solidement assise (les arrières

plans chevauchent sur les premiers), les détails des figures, des mains, des costumes n'en sont pas moins charmants.

Une vingtaine de pastels de M^{lle} Berthe Art accompagnent les toiles de M. Frédéric ou plutôt s'opposent à elles. Cinéraires, coquelicots, rhododendrons, pivoines, chrysanthèmes, delphiniums et jusqu'aux rétilants poinsettias, orgueil des fleuristes au fêtes de Noël, forment un bouquet éclatant auquel se mêlent des pelages fauves, des plumages corés et la tache claire d'un dindon blanc. En cette « spécialité » M^{lle} Art a acquis une renommée que risque inutilement de compromettre l'incursion plutôt malheureuse qu'elle a faite dans le paysage méridional.

O. M.

A propos d'une étude de M. E. Montfort.

Un grand poète : Paul Claudel.

Il faut lire dans le dernier fascicule des *Marges* (1) l'étude consacrée à Claudel. Si même on fait abstraction des pages de bonne analyse où sont examinés les cinq drames réunis sous le titre *L'Arbre*, on se trouve plein de sympathie pour le fait d'avoir affirmé dans son absolu, sans réserve et sans pudeur, une foi; pour avoir osé, cette foi littéraire nouvelle, la confronter avec les plus immuables dogmes de l'admiration établie. La chose n'est pas ordinaire dans notre civilisation qu'attriste et qu'alourdit le « respect par ordre » du passé : « C'est à côté des œuvres où la sagesse a parlé, où la pensée la plus nourrie s'est dévoilée qu'il faut ranger *Tête d'Or* ou *La Ville*. Dans un cortège où marcheraient Eschyle, Shakespeare et Goethe, Paul Claudel a sa place. Je ne doute point, certes, que ceux qui l'ignorent, se frottent d'abord les yeux, puis relisent ma phrase. Ceux qui le connaissent, et Mirbeau, et Barrès, et Schwob, et André Gide, et Jammes, et Camille Mauclair, et Charles-Louis Philippe ne montreront nulle surprise. »

D'autres encore, lecteurs moins illustres, dont la ferveur maladroite ne fait jusqu'ici que balbutier mais en qui déjà s'est installée la certitude

Il ne faut pas craindre de célébrer ce génie avant de s'en être tout à fait pénétré, ni mettre en doute la majesté de cet arbre immense et multiple avant que notre regard surpris en ait pu fouiller jusqu'aux moindres rameaux; plus simplement, il ne faut pas craindre d'aimer Claudel sans l'avoir parfaitement compris.

C'est ici qu'il sied de ricaner : « Ecrivez de façon que l'on comprenne, et puis on verra ! » Par quel privilège ce même Public a-t-il conféré la souveraineté du Cliché à « certains mystères sublimes », — Sourire de la Joconde, *To be or not to be*, Saintes-Écritures, etc. ? Ce pendant, il se tord devant Seurat; quelqu'un portera, sa vie durant, la honte d'avoir déplié sa gazette pendant que Mallarmé parlait...

Où le bourgeois cesse-t-il de dire : « On ne me la fait pas ! » et où commence-t-il à dire : « Je ne comprends pas bien, mais je crois que c'est très fort ? » Cela est mystérieux et impossible à prévoir, comme tout ce qui se passe dans les cerveaux obtus. Il y a là une ligne de démarcation plus insaisissable qu'à la surface des eaux l'ombre d'une libellule en son vol illogique...

Attendra-t-on, pour mettre Claudel à sa place, de le comprendre à fond, de le connaître dans les coins comme un simple Rostand? Ce sera un peu long, alors...

Soixante-quinze ans après la mort de Beethoven, Joachim n'a pas osé inscrire la *Grande Fugue* au programme des séances où il nous exposait les seize autres quatuors : il ne présumait pas assez de ses forces, de celles de ses camarades, de celles du public. Je veux remarquer ceci : n'encourraient-elles pas un

(1) *Les Marges*, gazette littéraire, par EUGÈNE MONTFORT. Paris, Floury

léger ridicule, les personnes qu'animerait une hostilité défiante envers Beethoven, offensées qu'elles seraient par les passages encore hermétiques de sa musique de chambre?

« Certes — dit encore M. Montfort — celui qui a écrit le *Repos du septième jour* n'apparaît point d'un facile abord. Ses drames sont pareils aux symphonies qu'il faut écouter plusieurs fois pour en saisir le dessin et la sublime harmonie, mais, quand on les a pénétrés, quel incomparable spectacle, quelle musique inattendue! Les pages sont bondées. Tout ce qui se lève avec les mots est incroyable : des plus sombres clameurs aux plus délicieux murmures. Et chaque chose s'y découvre dans sa gloire, tout y possède son plein sens et rayonne. Cela est beau et noble comme un poème des premiers âges... Bientôt on ne peut plus lire ses livres que comme des livres sacrés. Est-ce que ce sont des drames? Chaque personnage y dit son existence entière, on entend en chants alternés toutes les vies humaines... On est en présence d'une intuition, d'une possession universelle dont on ne comptait que quelques exemples. »

Et il termine par ces confiantes paroles : « Pour indiquer tous les aspects d'un tel poète il faudrait bien des pages. Mais elles seront écrites, je ne suis pas inquiet : les commentateurs ne manqueront point. Et que leur troupe arrive aujourd'hui ou demain, il n'importe! Paul Claudel a le temps d'attendre.

Oserais-je leur conseiller, cependant, dans l'intérêt de leur propre réputation, de venir le plus tôt possible? »

M. G.

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Ysaye.

M. Mengelberg, chef d'orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam, appartient à la variété des capellmeister expansifs, descriptifs et synthétiques. Après la direction anguleuse de M. Brahm, le surprenant arc de cercle de sa silhouette tendue, M. Mengelberg a paru encore plus aisé, plus élastique, plus varié que lors de sa première visite à Bruxelles. Ce diable de petit homme, à la grosse tête vive, est aussi curieux à suivre qu'une explication écrite. Il est universel et lumineux. Le souci du détail nuit parfois à la noble sobriété. Mais par contre rien ne lui échappe. Il annonce aux groupes instrumentistes, par petits signes familiers, leurs entrées respectives, non pas comme s'il leur disait : « C'est à vous », mais bien : « Ce sera bientôt à vous, préparez-vous ! » Ses mains sont multiples, sa mimique est d'une incomparable virtuosité. Son bras gauche est l'un des plus étonnants que nous ayons pu voir. Il y a, dans ce bras, une telle abondance, une si convaincante éloquence, qu'on ne comprend pas comment tous les chefs ne l'utilisent pas aussi fructueusement. C'est, en somme, un moyen de plus dont M. Mengelberg dispose et il en use largement, pour le plus grand bien de son interprétation.

Pour faire valoir celle-ci, il avait inscrit au programme la *Symphonie pathétique* de Tchaïkowsky et le *Don Juan* de Strauss. Les publics allemand et anglais raffolent de la première; il est assez curieux que Tchaïkowsky n'ait jamais soulevé en Belgique l'enthousiasme qu'il suscite ailleurs. Son écriture est pourtant de bonne école; les mouvements I et IV de sa symphonie sont d'un grand sentiment. Mais ils ne nous paraissent pas atteindre les splendides qualités de profondeur, de richesse et de noblesse d'autres favoris de notre public, au nombre desquels Richard Strauss.

On a apprécié la naturelle souplesse de l'*Allegro con grazia*, (dont la mesure à cinq temps est bien adroitement traitée) et la netteté colorée du vivant *Allegro molto vivace*.

C'est dans le *Don Juan* de Strauss que le bras gauche de M. Mengelberg a fait des merveilles! Tandis que le bâton de la main droite menait les archets et l'harmonie, cette agile main gauche, vibrante comme un drapeau au bout du bras vertical,

secouait les cuivres, chauffait l'héroïsme, détachant par-dessus la masse sonore, le thème cordial et fier du seigneur de Séville.

Enfin, l'ouverture d'*Éléonore* — la vraie — un peu trop nettoyée, complétait le programme purement symphonique.

A M. Mark Hambourg, pianiste, était dévolu le rôle du soliste qui, semble-t-il, est devenu indispensable à la composition d'un programme d'un concert décent. Nous avons entendu M. Hambourg jouer, il y a un an, au Conservatoire, la Deuxième Sonate (*ut* majeur) de Beethoven; nous avons admiré sans réserves l'exécution puissante et profonde de l'*adagio*. Le Mark Hambourg qui nous avait ému alors, nous ne l'avons retrouvé ni dans le Concerto de Liszt, ni dans les pièces de Chopin. Le public l'a-t-il déjà gâté?

M. Mark Hambourg est né trop tard. Cinquante ans plus tôt, il aurait provoqué le plus romantique des enthousiasmes. Aujourd'hui, on exige plus de musicalité. Ce n'est pas qu'il ne soit formidablement doué : fougue, puissance, fulgurance, science des oppositions, science des effets surtout ! En cela, ce jeune homme est un maître. Mais est-ce de la musique?

Liszt dénomme *Concerto en mi bémol* un bien amusant fatras de thèmes qui pourraient être fertiles, — (avez-vous remarqué la similitude du début avec la grande conclusion des *Béatitudes*? Père Franck, quelle parenté!) — unissant des épisodes emphatiques à de grotesques cabrioles, le tout pimenté d'une fantaisie inégalée. M. Hambourg a brossé avec une virtuosité énorme cette pochade d'envergure.

S'il faut admirer le bras gauche de M. Mengelberg, il faut critiquer la main gauche de M. Hambourg. Elle est vraiment trop dynamique, cette lourde patte tempétueuse, et la lutte entre les deux poignets a beau être homérique, c'est hélas! la senestre qui l'emporte toujours. La *Polonaise en la bémol* de Chopin a particulièrement souffert de ce duel pénible.

H. L.

LA VIE ARTISTIQUE A ANVERS

L'*Art contemporain* s'est réuni pour la première fois dimanche dernier en Assemblée générale. Le Président, M. C.-G. Grisar, y a fait cette déclaration catégorique :

« Nous considérons qu'à une grande expansion économique correspondent envers l'art et les artistes de grands devoirs, — devoirs de sympathie, devoirs de compréhension, devoirs de propagande, d'appui moral et matériel. Entre le public de nos classes instruites et dirigeantes et l'œuvre de nos artistes, nous voulons établir des rapports plus fréquents et plus complets. Trop de peintres, trop de sculpteurs contemporains du plus haut mérite, tant belges qu'étrangers, sont mal ou point connus ici; nous tâcherons de montrer leurs travaux dans des conditions dignes d'eux. Trop d'œuvres qui commencent à devenir aujourd'hui l'honneur des musées et des galeries particulières ont, dans un passé encore récent, été méconnues ou ignorées; nous tâcherons de les obtenir pour quelques semaines et de faire apprécier ainsi dans nos expositions rétrospectives les maîtres du siècle passé et de ce temps dans l'ensemble de leur effort. Trop de vrais artistes, souvent jeunes mais souvent aussi chargés déjà d'ans et de soucis, attendent le cordial encouragement, la reconnaissance de leur valeur, la consécration publique. C'est à eux particulièrement que vont nos préoccupations. Nous ne nous flatons pas que nous pourrions dans cette partie de notre entreprise éviter les erreurs, mais nous n'avons pas davantage l'ambition de satisfaire tout le monde. Nous voudrions faire preuve de bonne volonté, et nous voudrions qu'on le fit autour de nous à l'égard de toute œuvre probe, même si elle étonne au premier abord, à l'égard de tout artiste sincère et méritant, même si son nom est inconnu ».

L'Exposition rétrospective Leys et De Braekeleer aura lieu, selon toute apparence, au Nouveau Musée, immédiatement avant l'Exposition Jordaens et dans les mêmes conditions de sécurité et de garantie. Se plaçant du 15 mai au 15 juin, elle se combinera par-

faitement avec l'Exposition des artistes du siècle projetée par le Gouvernement à Bruxelles.

Le cercle *Vie et Lumière* expose en ce moment ici, en attendant ses débuts à Bruxelles. Vous allez revoir la plupart de ces tableaux à la *Libre Esthétique* : Claus a une vue exquise de la Lys au printemps. Un *Canal* de Buisse dans la buée matinale, du même artiste un coin ensoleillé des *Docks* de Gand sont très admirés. Lemmen expose un ensemble remarquable de peinture solide et savoureuse. Morren est représenté par une symphonie de blancs que j'aime beaucoup. De Laet est intéressant dans ses paysages hallucinés... et je m'arrête, voulant vous laisser le plaisir des découvertes parmi les Heymans, les Ensor, les Degouve de Nuncques, les Verstraeten, etc.

En face, lamentable déchéance d'un peintre qui eut un jour du talent et sembla promis à de notables destinées, — exposition Van Beers.

Figurez-vous une série de tableaux, cinquante si ce n'est cent, montrant des paysages approximatifs, purement conventionnels, sans air, sans lumière, sans observations, dans lesquels les arbres sont peignés et figués, les rochers en pâtisserie, les prés en fard et l'atmosphère en sucre ! Même durant la journée cela est exposé à la lumière électrique comme, au retour d'âge, les dames que vous savez. Il n'y a ni facture, ni habileté, ni originalité. C'est lamentable. Quelle punition !

R.

LA MUSIQUE A PARIS

Daria, drame lyrique en deux actes de MM. ADERER et EPHRAÏM, musique de M. GEORGES MARTY, représenté à l'Académie Nationale de Musique le 27 janvier 1905.

Daria, serve de Boris, fut aimée de son maître, ou plutôt devint un jour l'objet de son caprice. Or, voilà qu'elle apprend que celui-ci va se marier; et lorsqu'il revient elle lui reproche àprement son inconstance. Boris, pour la calmer, lui offre tous les bijoux qu'elle voudra, puis, comme au lieu d'accepter elle se répand en insultes et menace même le volage d'une cravache, il lui ordonne le knout. Mais le serf Ivan, qui aimait *Daria* en secret, intercède, et Boris, bon prince après tout, décide de marier *Daria* et Ivan, ce qui est fait sur-le-champ. Puis, il expédie les nouveaux mariés au loin, dans un de ses domaines forestiers.

Ivan et *Daria* vivent paisibles, heureux même jusqu'au jour où des sonneries de cor troublent le calme de la forêt, annonçant le passage du maître qu'une impure fantaisie ramène vers *Daria*. Accueilli dans la tranquille cabane, Boris tente de griser Ivan, qui fait mine de céder à l'ivresse et s'affale dans un coin. Alors Boris s'écrie : « Comme il doit t'inspirer du dégoût ! se peut-il que tu sois résignée à ton sort ? » et, après cette transition rapide, procède sans plus tarder à des déclarations tout à tour attendries ou fougueuses. Il se dit décidé même à faire pendre Ivan, s'il le faut, pour reprendre *Daria*. Alors, terrible, le serf se dresse, et, après avoir ordonné à *Daria* éperdue de chanter pour couvrir les hurlements épouvantés de Boris, il étrangle l'odieux personnage. Puis Ivan et *Daria* s'en vont, emportant leur petit enfant, et disparaissent dans la forêt, vers la liberté, tandis que derrière eux, dans la cabane incendiée, les flammes consomment le corps de Boris.

Ce livret, qui n'est pas sans quelques défauts, a aussi d'incontestables qualités. Il offre par endroits quelques situations conventionnelles qui montrent que les auteurs ont trop songé aux traditions de la scène où devait être jouée leur œuvre : par exemple, il est stupéfiant que Boris, à peine arrivé, éprouve le besoin de voir danser ses paysans, — ce qui d'ailleurs sert de prétexte à un joli ballet, très caractéristique, et qui fut bissé. Mais le drame, en dépit de quelques concessions au dieu Opéra, se déroule avec suffisamment de continuité, et force est de reconnaître qu'en lui-même il n'est pas le moins du monde conventionnel, mais rapide et poignant. Il procède peut-être, à certains égards, de l'esthétique des dramaturges veristes, mais reste, dans

son ensemble, bien plus sincère, plus vivant et surtout de meilleur aloi.

Certes, le personnage de Boris, brute mesquine et sommaire, s'il en fut, est des plus pénibles, et, de l'avoir trouvé dans ce drame musical, on conserve une impression de malaise. Est-ce parce que l'évocation de si viles figures ne convient pas à une œuvre lyrique, où même les plus ignobles scélérats doivent garder je ne sais quelle envergure et quelle puissance dans la bassesse même? Est-ce parce que la seule fantaisie de ce Boris motive et justifie le drame et qu'ainsi nous ne pouvons admettre le personnage tout entier que comme un laid postulat utilisé pour les seuls besoins de la cause? Peut-être est-ce tout simplement parce que le caractère n'est pas assez fouillé, et reste falot malgré ses excès. Il est vrai que, par contre, la belle figure d'Ivan acquiert à côté de Boris un relief saisissant.

Mais, en résumé, M. Marty n'a pas été mal servi par ses librettistes. Et s'il est déplorable que l'excellent musicien ait dû attendre si longtemps son admission sur la scène lyrique officielle (on sait qu'il obtint son prix de Rome il y a plus de vingt ans déjà), il reste vrai qu'il s'y présente aujourd'hui dans des conditions très favorables. La partition de *Daria* offre de grandes et nombreuses qualités. Toutes les situations tragiques du drame ont été magistralement traitées par M. Marty qui, avec des moyens fort sobres, arrive à de très puissants effets. La scène finale, à cet égard, est typique, où dans le flamboiement de l'incendie retentit à l'orchestre, coupée par des gammes rapides, une sinistre mélodie. Très poignante aussi est cette autre scène où Ivan feint l'ivresse, chante avec furie et danse avec rage.

L'intérêt musical de l'œuvre s'accroît du fait que M. Marty, suivant en cela l'exemple de tous les maîtres russes depuis Glinka jusqu'à M. Rimsky-Korsakow, a enrichi sa partition d'une infinité de chants nationaux qu'il y a transplantés sans en déflorer rien le charme, sans en amoindrir la saveur ingénue ni la puissance expressive. Certes, il est, en principe, facile d'infuser, à l'aide de la *couleur locale*, du pittoresque à une pièce lyrique. Mais ici, les thèmes populaires n'interviennent pas en manière de simple procédé d'assaisonnement : le drame n'a pas été situé en Russie au hasard; il ne pouvait se passer que dans ce seul pays. Aussi peut-on dire qu'il se déroule dans l'atmosphère musicale qui lui était nécessaire.

Le public a très bien accueilli l'œuvre de MM. Marty, Aderer et Ephraïm. M. Delmas a fait du personnage d'Ivan une admirable et poignante création, et M. Rousselière a fort bien tenu le rôle ingrat de Boris. M^{lle} Vix, que j'avais entendue au concert avec infiniment de plaisir, et qui certes est une artiste extrêmement bien douée à tous les égards, ne m'a pas semblé, le soir de la première, en possession de tous ses moyens; mais la jeune débutante surmontera sans doute bientôt l'émotion de cette épreuve initiale. Elle fut gracieuse, et sa voix est jolie.

M.-D. CALVOCORESSI

THÉÂTRE MOLIERE

Le Bercaïl.

La dernière pièce de M. Bernstein est une comédie ultra-parisienne, remplie d'allusions littéraires et boulevardières que notre public — et surtout le public du Molière — ne comprend pas. On connaît son sujet. Comme dans *Maman Colibri* de Bataille et dans la *Déserteuse* de Brioux, c'est l'histoire d'une femme incomprise qui quitte mari et enfant, va vivre pendant quelques années avec un amant, puis rentre piteusement au bercaïl. M. Bernstein a essayé de sauver la banalité d'un tel argument par un second acte où défilent des personnages pris au monde esthète de Paris. Ce doit être très drôle pour ceux qui peuvent mettre un nom sur le masque de chaque acteur. Quant à nous, la seule chose qui nous intéresse dans cette pièce, c'est le caractère de l'héroïne. Sorte de bas-bleu, éprise de poésie, amoureuse de l'amour, vouée à toutes les déceptions par l'instabilité même de ses aspirations,

elle n'est faite ni pour le pot-au-feu de la famille, ni pour le sans-gène de l'existence artiste; et si elle finit par se fixer, après ses expériences douloureuses, c'est parce que la nature triomphe de de son intellectualité malade en éveillant l'amour maternel dans son cœur. Ce côté humain sauve la pièce. Au Molière, l'autre soir, la représentation a fini dans un déluge de larmes. Le public, qui déteste pleurer à la ville, adore sangloter au théâtre. C'est le meilleur gage de succès.

G. R.

NÉCROLOGIE

On nous annonce de Berlin la mort du célèbre peintre et professeur Adolphe Menzel, qui avait atteint l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Menzel fut, dans l'art qu'il aborda et qui devait l'illustrer, dit la *Chronique*, un véritable « autodidacte » : il se forma lui-même, par l'impulsion de son propre génie. Il naquit à Breslau, en 1815, d'un père qui exerçait la lithographie avec succès en cette ville. Ayant remarqué les aptitudes particulières de son fils, il envoya celui-ci à Berlin pour que le jeune homme pût y suivre les leçons de l'Académie des Beaux-Arts. Adolphe Menzel avait à peine quinze ans, mais, doué d'une âme volontaire et indépendante, il refusa d'adopter les idées de ses maîtres. En 1833, il élaborait une première œuvre : *Les Pérégrinations d'un artiste*, qui met en relief son originalité et sa netteté de conception. Puis, avec un succès toujours croissant, il aborda le genre historique et militaire, qui le plaça au tout premier rang de l'école allemande.

A noter particulièrement, en 1855, la *Rencontre de Blücher et de Wellington après Waterloo*, tableau historique célèbre, reproduit sous toutes les formes, et, au lendemain du désastre de Sedan et de la guerre de 1870, une série de toiles d'une robustesse rare, sinon unique, consacrées à magnifier les victoires de l'Allemagne.

Adolphe Menzel avait abordé aussi, et non sans succès, le genre satirique; dans cet ordre d'idées, les *Cinq Sens* sont un chef-d'œuvre du genre.

Sa mort constitue pour l'art mondial une perte considérable. Menzel avait en Allemagne et à Berlin une situation absolument unique. C'était une des gloires artistiques les plus universellement admirées de l'Allemagne moderne.

L'empereur Guillaume, reconnaissant la valeur de Menzel et la gloire artistique dont il avait entouré la mémoire de Frédéric le Grand, avait fait prendre plusieurs fois de ses nouvelles, et le prince Henri, frère du souverain, s'était rendu personnellement, hier, à son lit d'agonisant.

PÉTITE CHRONIQUE

Une exposition commémorative des œuvres de Whistler aura lieu à Londres, à la New Gallery, du 22 février au 31 mars.

Elle est organisée par la *Société internationale des Sculpteurs, Peintres et Graveurs*. L'inauguration, fixée au mercredi 22 courant, à midi, sera présidée par Rodin.

M. F. Patte nous fait savoir qu'il n'est pas paysagiste *amateur*. Nous ne pouvons que le regretter : c'était sa seule excuse.

Concerts de la semaine :

Dimanche 12, à 2 heures, Concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis, avec le concours de M^{me} Kleeborg-Samuel. (Théâtre de la Monnaie.)

Mardi 14, à 8 h. 1/2, séance de *lieder* par M^{me} Miry-Merck, avec le concours de M. E. Bosquet. (Salle Le Roy.) — A la même heure, concert de A. Hartmann, violoniste, avec le concours de M^{lle} Klyn. (Grande Harmonie.)

Mercredi 15, à 4 h. 1/2, onzième séance Engel-Bathori : G. Huberti et L. Wallner. (Salle Gaveau.)

Jeudi 16, à 8 h. 1/2, piano-récital de M^{lle} M. De Vos. (Salle Ravenstein.)
Vendredi 17, à 8 h. 1/2, concert Ch. Bouvet. (Salle Erard.)

La *Libre Esthétique* organise un cycle de musique nouvelle en quatre auditions fixées aux jeudis 2, 9, 16 et 23 mars, à 2 h. 1/2, et embrassant un choix d'œuvres inédites ou récemment parues des écoles belge, française, anglaise et espagnole. L'interprétation en sera confiée, entre autres, à M^{mes} D. Demest et G. Marty, à M^{lles} M. Chabry, Blanche Selva, Evelyn Suart, à MM. G. Surlemont, E. Bosquet, E. Chaumont, A. Zimmer, F. et E. Dochaerd, Baroen, H. Merck, etc.

MM. Breitkopf et Hærtel et MM. Schott frères délivreront à partir du 15 courant des abonnements à 40 francs pour les quatre concerts.

Les Nouveaux Concerts Delune annoncent pour le mardi 21 février un concert avec le concours de M. Arthur De Greef. La recette intégrale sera affectée à la création d'une caisse de prévoyance pour les musiciens de l'orchestre.

Le Quatuor Zimmer donnera samedi prochain sa deuxième séance de musique de chambre à Liège. Au programme : Haydn, Brahms et Beethoven.

Trois soirées de lieder flamands seront données à Anvers, à la Chambre d'Industrie. La première aura lieu le 26 février (Jan

Blockx et Emile Wambach), la deuxième en mars (G. Huberti et K. Mestdagh), la troisième en avril (Alpaerts, J. Benoit, W. et F. De Latin, K. Gras et H. Willems.)

Ainsi que d'habitude, M. Joseph Wieniawski se fera entendre à la fin de la saison. Sa prochaine séance aura lieu le jeudi 6 avril, à la Grande-Harmonie.

Le programme du troisième Concert populaire ramène le nom de Borodine, le chef de la jeune école russe dont M. S. Dupuis dirigera la Symphonie en *si* mineur. Au même concert M^{me} Kleeborg jouera le Concerto en *ut* mineur de Beethoven et les *Variations symphoniques* de Franck. La partie symphonique sera complétée par le *Prélude n° 2* de Gaetani, les *Murmures de la Forêt* (*Siegfried*) et l'ouverture du *Vaisseau fantôme*.

Le Cercle d'art *Jeune Effort* donnera sa troisième séance, le samedi 18 février, à la salle Gaveau, 27, rue Fossé-aux-Loups.

Au programme : 1^o une conférence sur *Paul Verlaine*, par Marcel Angeot; 2^o partie musicale.

M. Tarbouriech commencera le mardi 14 février, à 8 h. 1/2 du soir, à l'Université-Nouvelle de Bruxelles, 28, rue de Ruysbroeck, une série de conférences sur la *Révision du Code civil*.

Le théâtre du Parc annonce pour vendredi prochain la première représentation de *Gueule du loup*.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒTÉUX



Maison Félix **MOMMEN** & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis: sur demande. — Prix très modérés.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



VITRAUX

R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

THE BURLINGTON MAGAZINE FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly. — Price: Half a crown net.

Annual subscription (including supplement): 25 shillings

LONDON: The Savile publishing Co Ltd, 14, New Burlington St. W.
BRUSSELS: Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.
PARIS: H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Salon de la Libre Esthétique. *L'Évolution externe de l'Impressionnisme* (OCTAVE MAUS). — Un ironiste italien. *Giovanni Dotallevi* (ANDRÉ FONTAINAS). — Protestation des Ecrivains belges contre l'arrestation de Maxime Gorki. — Clotilde Kleeberg-Samuel (HENRY LESBROUSSART). — L'Art à Paris. *Exposition Charles Lacoste* (FRANÇOIS JAMMES). — Notes de musique. *Le Concert populaire* (H. L.). — La Vie artistique à Anvers. *Morgane* (V. B.). — Théâtre du Parc. *La Gueule du loup. Matinées littéraires* (G. R.). — Nécrologie. *César Dell'Acqua*. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE

L'Évolution externe de l'Impressionnisme.

S'il est malaisé de définir en termes médullaires le mode d'exprimer des sensations visuelles instauré en 1874 par quelques peintres que l'ironique épithète d'« impressionnistes » désigna à la risée — puis à l'admiration — de la foule, il serait plus difficile encore de décrire géographiquement la marche accomplie par l'esthétique nouvelle. Il n'est guère de pays où l'Impressionnisme n'ait pénétré, et le nombre des peintres qui

ont, consciemment ou à leur insu, rénové leur art sous son influence libératrice est incalculable.

Mais tandis que dans certaines nations la vision et le métier des artistes se transformaient graduellement, — par un phénomène analogue à celui qui modifia jadis au contact des maîtres de l'Italie l'orientation de la peinture flamande, — l'évolution rencontra ailleurs des résistances énergiques et provoqua des réactions.

N'est-il pas surprenant que l'Angleterre, par exemple, qui se glorifie du génie de Turner, n'ait point suivi la voie qu'ouvrit ce radieux précurseur? Le traditionalisme anglais n'a cédé que lentement sous la poussée des idées nouvelles. Et encore est-ce le phare de Claude Monet, et non celui du maître de *Rain, Steam and Speed* qui illumine les impressions de M. Wynford Dewhurst et de quelques-uns de ses compatriotes.

La Hollande a préféré à la claire palette de Jongkind les artifices d'un art conventionnel à base de repoussoirs, d'oppositions et d'ombres opaques. Mais là surgirent récemment Hart-Nibbrig et ce déconcertant Toorop, l'un et l'autre séduits par la technique néo-impressionniste.

Et si l'Allemagne applaudit aux efforts de Max Liebermann, qu'une vive admiration pour Manet arracha aux lourdeurs du coloris germanique, ce sont, semble-t-il, des influences de seconde main, — celle d'Albert Besnard entre autres, — qui déterminèrent l'évolution de Ludwig von Hofmann, tandis que le Néo-Impressionnisme ralliait à son tour des novateurs comme Curt Hermann, J.-G. Dreydorff, Paul Baum et quelques autres.

En Belgique, les yeux s'ouvrirent à la lumière à une époque très proche de celle qui marque le début de l'Impressionnisme. Dès 1881, James Ensor exposait au Cercle « La Chrysalide » sa toile célèbre *Une Coloriste*, au Salon de Bruxelles *Musique russe*.

Ce fut le point de départ des recherches qui devaient passionner bientôt un groupe de peintres dont une série ininterrompue de dix expositions, ouvertes de 1884 à 1893, précisa les tendances et affirma la haute intransigeance.

En ces Salons des XX, continués par ceux de la *Libre Esthétique*, tous les participants ne suivaient pas la même direction. Mais c'est parmi eux qu'on rencontre les peintres qui, les premiers, substituèrent à l'étude objective de la nature, — poursuivie et magnifiquement réalisée par les Dubois, les Boulenger, les Artan et autres maîtres illustres, — un idéal différent : celui d'émouvoir au moyen d'impressions subjectives déterminées par les jeux de la lumière.

Ce furent, de même, les Salons des XX qui abritèrent les premières tentatives des peintres qui, à l'exemple de Georges Seurat, adoptèrent le principe de la division pigmentaire pour obtenir dans leurs toiles une vibration plus intense.

Et voici que vingt ans après une association nouvelle est fondée en Belgique sous le titre significatif de « Vie et Lumière ». Elle compte parmi ses membres deux peintres réputés, MM. Heymans et Claus, qui doivent aux initiateurs divulgués en Belgique par les Salons des XX la renaissance de leur art et la transformation de leur vision. L'Impressionnisme prend donc un essor nouveau, rassemble les artistes qu'exaltent ses conquêtes successives. L'événement est capital et mérite d'intéresser les esprits attentifs.

Si l'Allemagne, malgré l'effort des mouvements sécessionnistes, si l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne, les États-Unis, etc., n'offrent point l'exemple de groupements analogues, ils n'en possèdent pas moins une avant-garde d'artistes qui s'inspirent des mêmes théories et tendent individuellement, avec une foi égale, au même but.

Poursuivant le développement méthodique du programme qu'elle s'est tracé l'an dernier, la *Libre Esthétique* s'est donné pour mission de résumer cette année l'évolution internationale de l'Impressionnisme.

L'impossibilité où elle se trouvait de grouper tous les artistes qui s'y rattachent ou qui s'en inspirent lui imposait une sélection. Elle a choisi, pour représenter la Belgique, l'Association nouvelle qui synthétise le mouvement, et elle a jugé équitable de rappeler par certaines toiles caractéristiques le souvenir des principaux peintres morts dans la même confession d'art : Eugène Verheyen, Guillaume Vogels, Périclès Pantazis, Henri Evenepoel.

Elle a réuni, en outre, quelques-uns des peintres de la génération actuelle qui, dans les autres pays, ont avec ces derniers une parenté spirituelle.

Dans un programme de ce genre, les omissions sont inévitables et les erreurs possibles. Le Salon tendanciel que la *Libre Esthétique* inaugurerait mardi prochain n'en offrira pas moins, nous l'espérons, d'intéressants objets d'étude et des rapprochements utiles.

OCTAVE MAUS.

UN IRONISTE ITALIEN

Giovanni Diotallevi.

Les traducteurs français ne nous font pas toujours connaître des littératures étrangères tout ce qui, pour la puissance originale, un exotisme d'idées et d'images, ou tout autre caractère particulier à une race d'écrivains ou à un homme isolé, vaudrait la peine d'être apprécié par les esprits lettrés ou curieux. Rares ceux qui ont le temps, la patience appliquée, les moyens de recourir aux textes originaux. Aussi nous nous doutons à peine qu'en Italie une riche et abondante renaissance a éclo depuis une vingtaine d'années, et qu'il se prépare là sans doute une floraison aussi magnifique et aussi abondante que celle dont s'illustrent actuellement les pays de langue française.

Nous connaissons de Gabriele d'Annunzio les attaques passionnées qu'il a subies, quelques-uns de ses larges romans sensuels d'un élan presque toujours lyrique et ces sonores et pénétrantes déclamations esthétiques dont l'ordonnance dialoguée est appelée par lui des drames. Nous ignorons le poète, comme nous ignorons les autres grands lyriques de l'Italie actuelle : qui sait plus de Carducci que son nom, illustre par delà les monts ? Qui n'ignore profondément les noms de Diego Angeli, de Lorenzo Stechetti, d'Arturo Colautti, du précieux et subtil Giovanni Pascoli ? Quelques romans nous sont venus d'Antonio Fogazzaro, d'Ada Negri, de Matilde Serao, de Butti, avec le *Mefistofele* de Boito... Encore la plupart n'ont-ils pas joui de l'incontestable bonheur d'être traduits par M. Hérelle, sous la plume duquel les romans *annunziens* renaissent en vérité dans tout l'éclat mélodieux et souple de la phrase italienne !... Vittorio Pica est l'ami éclairé des artistes d'ici et de tous les délicats. Puis ? c'est tout, et ce n'est guère.

Giovanni Diotallevi, de qui j'aimerais signaler un petit livre récemment paru, n'est pas un inconnu pourtant. Plusieurs romans, des poèmes enfiévrés ont assuré sa réputation. Singulière nature double, personne au même degré que lui n'aime avec ferveur la vie, avec tout ce qu'elle peut apporter de joies, d'espérances et de douleurs aussi, quand l'effet en est de fortifier pour un avenir plus clair. Nul non plus n'est plus que lui pénétré de la misère irrémédiable des choses de chaque jour, de la pauvreté de nos émotions, de la puérilité de nos gestes et de nos pensées. De l'hymne éperdu, généreux et confiant qu'est sa *Laude della Vita*, à l'acérbe observation de ses *Peccati di donna*, il semble qu'il y ait, en effet, un monde, si déjà Diotallevi ne nous avait donné de le franchir avec lui lorsque nous lûmes *Pace..?* d'une part, et de l'autre *Su le rovina del mondo*, ou l'étrange et captivant *Senza ideale et le Nouvelle del dolore*.

Les premières pages de *Peccati di donna* seraient aisément, pour qui n'aurait rien lu de l'auteur, déconcertantes comme le titre même. Diotallevi s'amuse à se donner des apparences de banalité. Qu'est son livre? une histoire cent fois répétée : la jeune femme d'un professeur âgé, bien qu'elle ait faibli une fois déjà entre les bras d'un assistant de son mari, ne rencontre l'amour véritable et profond de sa vie que lorsqu'elle retrouve un camarade de son adolescence. Le beau Carlo et Eva sont désormais l'un à l'autre, en dépit de la jalousie d'Eugenia, de Filippo, insoucieux des désirs du docteur Luigi et de l'ignorance attachante du professeur.

Cette trame, insignifiante presque, sert simplement à des analyses prodigieusement poussées et ténues de caractères. Il y a là une sorte d'*humour* scrutateur dont l'analogie ne se découvrirait que dans l'art plus sec, plus tranchant d'un Stendhal, ou dans le raffinement investigateur et souriant de George Meredith. Et cela n'empêche pas quelques scènes étranges et dramatiques d'être dessinées d'un pinceau savant, celle, particulièrement, où dans la maison de campagne, Eugenia voulant savoir quels sont les rapports de son Carlo avec Eva qu'elle soupçonne, entreprend de lui faire livrer son secret : les deux femmes occupent des chambres contiguës, elles se déshabillent, le soir, en causant, et peu à peu elles en viennent à se livrer à des confidences en échangeant d'abord de captieuses louanges qui bientôt se font caressantes et inclinent au mutuel baiser. Mais on craindrait, j'ai déjà trop insisté, quelque aventure à la Maizeroy peut-être? Que non pas! Cela demeure chaste et délicat, parce que c'est vrai toujours et délicieusement ému.

Diotallevi n'est ironique que parce qu'il a la pudeur de son émotion et de ses regrets.

ANDRÉ FONTAINAS

Protestation des Écrivains belges contre l'arrestation de Maxime Gorki (1).

L'Association des Écrivains belges a reçu, depuis la publication de sa première liste, les adhésions suivantes :

MM. Albert Baertsoen, Edouard Brahy, Georges Khnopff, Albert Feyerick, Albert Mockel, Ernest Bodson, Hubert Krains, Raphaël Verhulst, Georges Rens, Jules Delacre, Georges Virrès, Sander Pierron, Henri Van Seben, M^{lle} Marguerite Vande Wiele, James Ensor, Max Elskamp, Joseph Lecomte, Pierre Broodcovens, Prosper Roidot, Henry Lesbroussart.

CLOTILDE KLEEBERG-SAMUEL

Il y a de cela quelques lustres, — pas trop pourtant! — Clotilde Kleeberg, petite fille parisienne, attirée par la tentante musique que cultivait en amateur son père, voulut apprendre le piano. Les professeurs auxquels elle fut présentée, se récrièrent : « Impossible! la main est absolument trop petite. » La main n'a

(1) Voir notre numéro du 5 février dernier.

pas beaucoup grandi depuis. Mais l'enfant était opiniâtre et adroite et sa vocation lui donna l'ingéniosité : la petite fille est devenue aujourd'hui l'une des plus intéressantes pianistes-femmes que l'Europe connaisse.

Elle fut au Conservatoire de Paris élève de M^{me} Massart, la femme du violoniste liégeois que la grande ville choyait alors. Sortie de l'école, elle exécuta aux concerts Pasdeloup le même troisième Concerto en *ut* mineur joué par elle au Concert populaire de dimanche dernier. Lancée résolument dans la carrière, elle parcourt la France, la Belgique, la Hollande, l'Autriche, l'Espagne, l'Allemagne, celle-ci surtout, où le plus sincère succès l'accueille à chaque retour.

Dans son nombreux répertoire, deux partitions sont uniques : l'*ut mineur* de Beethoven et le Concerto de Schumann. Les femmes aiment le souvenir concret qui fixe les précieuses étapes du passé : Clotilde Kleeberg, après chaque exécution de ces deux œuvres, (elle a joué vingt-deux fois le Concerto de Beethoven et soixante et onze fois celui de Schumann), demandait au capellmeister qui l'avait accompagnée d'ajouter sa signature à la liste toujours plus longue des capellmeister précédents. Avec quel charmant et juste orgueil l'artiste aime à montrer ces témoignages de prix! Ce sont vraiment de beaux trophées, de nobles évocations, reliques en multiples parafes d'un pèlerinage international d'art.

Une vie si abondante, une réputation aussi européenne auraient grisé d'autres ambitions. M^{me} Kleeberg-Samuel est restée modeste et son jugement n'a pas perdu cet équilibre sain qui la particularise et confirme sa nationalité. Elle est en effet très française, et la vertu latine lui a conféré ses dons essentiels de goût, de clarté fluide et de style. Sa personnalité est parisienne : figure riieuse, œil vif, physionomie animée et toujours en éveil. La parole est rapide, le tour d'esprit volontiers gai; et la gaieté n'est-elle pas sœur du travail productif et de la lucidité? Son intelligence souple, que le sentimentalisme n'a pas obscurcie, l'a gardée de deux périls : la virilité et la virtuosité. Artiste femme, elle est restée de son sexe, conservant la grâce, la poésie simple, la modération dans la couleur et la sonorité; femme artiste, elle a compris qu'il faut sacrifier un « effet » d'interprétation s'il risque de ternir la pensée des maîtres. De Bulow lui a décerné le brevet de « loyauté artistique » : la louange est méritée. J'aimerais d'y joindre, comme caractéristique, l'*ordre*, l'ordre instruit, réfléchi, intelligent. Tel apparaît son home aux couleurs douces, tel se révèle son art, ordonné et définitif. Chez elle la réflexion dose l'expression. La souplesse de sa compréhension éloigne le danger de sécheresse et la prédominance de la pensée instruite sur l'impulsivité ne fait qu'ajouter à sa sûreté nette une aisance charmante.

Bach, Beethoven, Schumann et César Franck sont ses maîtres favoris. Quatre grands éducateurs, créateurs de musique pure, professeurs d'anticabotinage! L'une des premières, elle a osé devant des publics peu avertis, le *Prélude, Choral et Fugue* de Franck; elle a contribué à l'imposer en Autriche et en Allemagne.

Clotilde Kleeberg fut de l'inauguration des Concerts Ysaye en 1896; elle y joua le *Concerto* de Schumann, et Eugène Ysaye a maintes fois exprimé sa reconnaissance à la « Marseillaise » de ses concerts. Quelques années plus tard, l'hyménée devait fixer à Bruxelles l'artiste vagabonde. Aujourd'hui, elle joint au succès de quelques tournées à l'étranger, le plaisir du professorat; elle aime découvrir un talent embryonnaire, le défricher et l'éclair-

cir. Désormais l'art cimente une union assortie : Charles Samuel veut de la grâce dans la matière, Clotilde Kleeberg dans le son ; et lorsque l'époux sculpte l'ivoire, l'épouse le fait chanter.

HENRY LESBRUCSSART

L'ART A PARIS

Exposition Charles Lacoste (1).

Charles Lacoste habite le pays de la discrète harmonie. Là règne un goût si parfait que jamais un cri discordant ne trouble le paysage. Nulle tendance aux effets. Cette peinture est naturellement simple et distinguée sans effort. Elle a : la race.

Il semble même qu'elle craigne de se faire remarquer. C'est là son génie dans une époque où la femme du monde emprunte ses bagues de mauvais goût aux cabotins et ses toilettes aux rédactrices des journaux de plein-air.

La peinture de Charles Lacoste est une femme aussi discrète que belle, qui n'expose qu'avec pudeur ses lignes et sa chair sans défaut. Il était naturel que cette beauté passât d'abord inaperçue parmi tant de muses dont les peplums extravagants se bouclent à l'aide de gardes de sabres de gendarmerie.

« Cette peinture est froide », affirmaient quelques-uns qui, à cette noble attitude, eussent préféré l'excitation d'une peinture complaisante. « Elle manque de métier », observaient encore ceux qui croient à la mimique facile de l'amour.

Mais c'était simplement que ladite peinture ne permettrait à ses détracteurs aucune familiarité. Il est une façon dont la peinture nous regarde, et il est beau que la beauté se défende parfois d'elle-même et que, inaccessible à certains, elle n'ait pas à subir leurs privautés.

C'est le cas. La fierté froide de ces pics azurés s'accorde davantage à quelque élégie de Lamartine qu'aux bouffonneries de M. Le Goffic. Ces jardins dans Paris s'harmonisent mieux avec certaines stances de M. Jean Moréas qu'avec les grivoiseries de M. Paul Valdagne.

Jamais ici de manque de tenue. C'est une noblesse naturelle, transposée à tout, d'une âme passionnée, mais qui hait le tumulte, d'une âme qui ne sourit qu'à la façon des collines, c'est-à-dire dans l'ombre apaisée.

Et c'est d'une gravité, dont l'émotion ne se trahit que comme la pudeur sur un admirable visage, que sont nées ces évocations d'une Londres, tantôt solennelle et ennuyée, tantôt suspecte et mirant dans la Tamise les feux multipliés de ses bijoux, tantôt tristement luxueuse comme cette enfant qui, parmi les iris de Hyde-Park, érige ses jambes aristocratiques.

Et comme — ceci est une remarque de M. Ghéon, — comme cet artiste a su user des lignes droites ! Comme il a su, juxtaposant les angles inflexibles, les adoucir par cette lumière intérieure qui, rayonnant aux facettes des toits, fait souvent d'un groupe de pauvres maisons un seul diamant qu'éclaire une âme unique !

Je sais qu'un jour cette peinture sera comprise par tous ceux qui ont l'horreur de l'artificiel et le goût du goût. Déjà, dans la très jeune génération, dont les yeux s'ouvrent à de nouvelles et

subtiles lumières, MM. Marius-Ary Leblond et Louis Vaudoyer ont écrit sur cet art d'intelligentes pages.

Parmi les plus avisés d'une génération précédente, M. Roger Marx a proclamé que Charles Lacoste est un des plus grands paysagistes contemporains, et M. Charles Morice a noblement élevé la voix.

On sent, dans chacune de ces toiles, la présence d'un homme qui écoute fièrement le silence que l'on fait autour de lui.

FRANCIS JAMMES

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert populaire.

La semaine précédente, M. Mengelberg avait inscrit en tête de son programme une symphonie de Tchaïkowsky ; M. Sylvain Dupuis a repris la *Deuxième Symphonie (en si mineur)* de Borodine. Nous applaudirons toujours de grand cœur à ces prélèvements sur la grande réserve d'originalité et de richesse musicale que constituent les écoles russes. Joseph Dupont, vivement soutenu par le regretté D'Aoust, n'hésitait pas à demander aux compositeurs slaves les éléments nouveaux qui rehaussaient ses programmes ; nous félicitons M. Dupuis, qui reste dans ces profitables traditions.

Borodine, quoique né en 1834 et mort en 1887, est resté théoriquement le chef de la « jeune » école russe ; son élève Glazounow, quoique somptueusement doué, n'a pas succédé à sa maîtrise. Borodine était de race ancienne. Un biographe assure « qu'il descendait par son père des princes Imérétinsky, c'est-à-dire les derniers rois d'Imérétie, le plus beau de ces anciens royaumes du Caucase, où la flore de l'Orient s'épanouit à l'ombre des neiges éternelles. Les anciens rois d'Imérétie se vantaient de descendre de David et portaient dans leurs armes la harpe et la fronde ». S'il est peu tentant de vérifier l'information, au moins est-elle amusante ; et quelque biblique que soit l'ascendance de Borodine, son âme séduit par ses vertus aristocratiques de distinction et de mesure. Savant de premier ordre, professant avec goût la médecine puis la chimie dans les premières écoles de Saint-Petersbourg, il sut élargir sa vision, et apprit, au maniement des idées exactes, l'expression concrète, claire et achevée qui fournit un accès si facile dans des œuvres pourtant pleines d'imprévus. Sa *Deuxième Symphonie* est sous ce rapport, caractéristique ; et sans atteindre les belles qualités de nombreuses pages du *Prince Igor* ou des adorables *Romances* que nous ne connaissons pas assez, elle plait par la netteté des lignes, la franchise et la variété des inspirations, la nouveauté et l'à-propos de l'orchestration. Peut-être le public l'aurait-il mieux goûtée si l'orchestre avait pu la mieux répéter. Il est certain qu'il y a pris un plaisir assez vif pour engager M. Dupuis à fouiller sans crainte dans ce qui reste inconnu pour nous des œuvres de César Cui, Balakirew, Moussorgsky, Glazounow, sans parler du patriarche de la musique russe, le multiple Glinka.

Un *Prélude symphonique* de M. R. Caetani ouvrait la séance. M. Caetani est un jeune compositeur romain ; il appartient, avec Sgambati et Martucci à la nouvelle école symphoniste italienne. Lui aussi est d'origine aristocratique, et son essence se vérifie par l'absence de vulgarité, le goût mesuré de son œuvre. Jusque dans ces dernières années, il avait consacré sa plume à la musique de chambre ; Ysaye et Pugno ont exécuté de ses pages, que les amateurs apprécient.

Son *Prélude symphonique* est l'un de ses premiers essais concertants. Joué avec soin et sentiment par l'orchestre de M. Dupuis, il a plu par sa grâce sincère, le naturel de l'expression, l'opposition adroite des trois développements. M. Caetani est armé pour écrire sa première symphonie, — sans laquelle on risque de ne rester jamais qu'un « amateur » !

H. L.

(1) Galerie Druet, 114, Faubourg Saint-Honoré.

Parmi les innombrables séances musicales de la semaine dernière, signalons particulièrement le joli concert vocal donné à la Galerie Le Roy par M^{me} Miry-Merck. On sait avec quel goût et quelle intelligence musicale la cantatrice interprète d'une voix limpide et pure le répertoire classique et moderne. Elle excelle, de plus, à former des programmes intéressants. Celui de lundi dernier, qui s'ouvrait par l'air de *Tolomé* de Haendel pour finir par *Les Messages* de Schumann auxquels M^{me} Miry, unanimement rappelée, ajouta *Le Noyer*, fut particulièrement goûté du public. Il comprenait, entre autres, de jolies mélodies d'Albeniz, de Debussy, de Bruneau et de Sibélius, indépendamment de quelques pages anciennes et de celles du maître du lied : Franz Schubert.

M. Bosquet, qui accompagnait avec discrétion et délicatesse la cantatrice, se fit applaudir chaleureusement comme soliste en exécutant des pièces charmantes de Debussy, de Jongen et de Wallner.

Judi, ce fut, à l'hôtel Ravenstein, une soirée plus sévère mais non moins bien accueillie M^{lle} Marthe De Vos, que révélèrent l'an dernier les concerts de la *Libre Esthétique*, se fit entendre en un récital de piano bien composé. Elle fit valoir de sérieuses qualités de son et de rythme servis par une compréhension remarquable des œuvres interprétées, parmi lesquelles la *Fantaisie chromatique* de Bach, qui ouvrait la séance, et l'admirable *Prélude, Choral et Fugue* de César Franck qui la clôturait.

La Vie artistique à Anvers.

Morgane, drame lyrique en deux parties. Poème et musique d'Auguste Dupont (première exécution).

En terre serve, autrefois... La révolte couve dans les cœurs des paysans de Hautmont... Wathieu, le seigneur, est dur, implacable, sans pitié pour ses gens; des insultes et des menaces récompensent leur labeur. Malgré Everard, le compatissant fils du maître, celui-ci redouble de cruauté à l'égard des paysans. La vengeance est prochaine; elle ne demande qu'à éclater.

Morgane, la bohémienne, fille de Gaëte, a appris le déshonneur de sa naissance. Sa mère, presque enfant, fut enlevée par les soldats de Wathieu et livrée à lui. Morgane naquit du crime... Consciente de sa honte, elle se vengera et n'appartiendra qu'à celui qui lavera l'outrage dans le sang du ravisseur.

Jehan, un serf, qui a aimé Morgane depuis son enfance, court les paysans et les excite à la révolte... Morgane sera le prix de la victoire.

Le jour fuit, au loin s'étend l'horizon des vertes prairies; un coin des remparts du château de Hautmont se profile sur le paysage... Gaëte entraîne Morgane, elle lui reproche d'avoir fomenté la révolte. Pourquoi cette vengeance, alors qu'elle-même, la victime du seigneur, lui a pardonné, voulant aller l'âme sereine vers la mort qui l'appelle? Mais Morgane reste inflexible: rien ne résistera à la foule des serfs rebelles...

Les paysans se rassemblent, la révolte s'organise, terrible, sans pitié. Cependant Morgane réfléchit, hésite, la pitié peu à peu se substitue à son désir de vengeance. Sa mère a pardonné, pourquoi voudrait-elle la mort de l'homme qui, malgré le crime, est son père? Pourquoi livrerait-elle aux mains des serfs en délire, Everard qui a toujours pris le parti des faibles? Non, elle arrêtera la révolte; elle ne fera pas couler le sang et elle préviendra Everard qui s'avance vers elle, du malheur qui le menace... En vain, hélas! car au loin, le son des cloches et les cris des paysans éclatent lugubres, sinistres; l'œuvre de destruction a commencé, on se bat et la révolte est victorieuse.

Les paysans en délire traînent le corps inanimé de Wathieu et amènent avec brutalité son fils Everard qui se débat et qui supplie Morgane de le sauver.

Mais les cavaliers du château voisin ont été prévenus; ils s'élancent au secours de Wathieu pour étouffer la révolte. Jehan qui voit le danger se précipite vers Morgane pour la sauver. Celle-ci, anéantie par la honte d'avoir répandu le sang de son père, le

repousse, et elle succombait sous la hache de Jehan sans les soldats qui entourent et emmènent ce dernier. Morgane se traîne à genoux jusqu'au corps de Wathieu et lentement dépose un baiser sur son front, tandis qu'au loin la voix d'un pâtre dit le mélancolique final de l'œuvre :

Sur terre tout est ainsi :
Comme l'insecte dévore l'insecte,
Comme le chien étrangle,
L'homme lutte contre l'homme.

Paissez en paix,
O bêtes de Dieu,
A la nuit succède le jour.

Sur ce livret intéressant, mais qui manque, sinon d'événements du moins d'action scénique — surtout dans la deuxième partie, — M. Auguste Dupont, du Barreau d'Anvers, a composé une partition qui mérite à tous égards de retenir l'attention. C'est la première œuvre dramatique que l'auteur met à la scène; si l'on ajoute à cela qu'il a développé lui-même, sans l'intervention d'aucun maître, les précieuses qualités d'artiste que sa création révèle, il faut considérer la partition de *Morgane* comme une œuvre prometteuse d'avenir et d'incontestable valeur.

L'orchestration, très étudiée, très pittoresque, a beaucoup plu. Signalons parmi les motifs principaux de la partition celui de Wathieu et celui de Jehan, le premier pompeux, ambitieux, implacable, dur, brutal, non sans quelque noblesse d'allure; le second, doux, humble, mais passionné, d'une grande intensité de sentiment. Un autre thème, solennel, grandiose, triomphal, est celui de la révolte; exposé par les cuivres et fortement soutenu, il évoque l'enthousiasme, l'intrépidité et la ferveur incompressible des révolutions. A côté de ces motifs, il faut signaler ceux du pâtre, des faucheurs, très pittoresques, ainsi que ceux qui accompagnent l'action de Morgane et suivent la transformation de ses sentiments.

Peut-être l'auteur eût-il pu donner au prélude plus de développement et réunir les deux parties de l'action par un intermède symphonique. La transition orchestrale entre les deux parties aurait pour effet de soutenir l'attention des auditeurs si heureusement captivée par la scène finale de la première partie. Elle pourrait résumer à l'aide du rappel des motifs les péripéties passées et exprimer d'une façon dramatique comment l'évolution sentimentale de Morgane évolue, reflétant musicalement la psychologie de l'œuvre. C'est cette évolution qui, dans l'état actuel du drame, manque de préparation et d'explication. Entre toutes, il faut tirer hors pair les pages exclusivement symphoniques de l'œuvre, telles que la fin de la première partie, le prélude de la deuxième, la description du coucher du soleil.

La très belle scène du premier acte où Jehan rappelle à Morgane les jours heureux de leur jeunesse, la charmante chanson du meunier Gilles, très fine, spirituelle et colorée, le puissant récit de Morgane à Jehan, la chevauchée, et surtout l'admirable final aux accords si pleins ont valu à M. Auguste Dupont un beau succès. En vérité *Morgane* est beaucoup mieux qu'un heureux essai d'amateur; c'est une œuvre d'artiste, avec des lacunes, des erreurs, mais pleine d'inspiration, de caractère, de puissance. Les ombres d'Auguste Dupont, l'éminent professeur au Conservatoire et de l'inoubliable Joseph Dupont ont dû se réjouir de ce tribut d'art qui leur vient de chez eux: l'auteur, avocat de grand mérite, est respectivement le fils et le neveu de ces excellents musiciens.

V. B.

THÉÂTRE DU PARC

La Gueule du loup.

Un vaudeville au Parc, un vrai vaudeville, avec déshabillage, quiproquos, scènes risquées, mots crus et le reste! Le public n'a point paru trouver la chose mauvaise et malgré de petits rires scandalisés derrière l'éventail, la pièce un peu scabreuse de

MM. Hennequin et Bilhaud a passé comme une lettre à la poste. Elle le doit d'abord au talent de ses auteurs qui savent chatouiller sans jamais gratter. Elle le doit aussi à la verve étourdissante de l'excellente troupe du Parc, où M^{mes} Lanthenay et Maïa, MM. Cueille et Gildès méritent une mention toute spéciale. C'est un grand succès de rire, avec quelques mots très fins et assez d'esprit, d'invention drôle et de véritable gaieté pour que l'on puisse s'y amuser franchement et sans remords.

Matinées littéraires.

Au même théâtre, M. Spaak a assumé la tâche ingrate d'initier le public des matinées à la vie et aux œuvres de Scarron. Il l'a fait avec infiniment de grâce et d'esprit et l'on doit signaler tout spécialement le tableau amusant et exact qu'il a tracé des mœurs du grand siècle. C'était le moment où jamais d'insister sur l'incroyable grossièreté d'un temps que l'on s'imagine à tort si poli. Sans les précautions oratoires du conférencier, il est certain que la pièce de Scarron, que l'on a représentée ensuite, *Don Japhet d'Arménie*, aurait un peu révolté l'auditoire. La bouffonnerie y est trop forte. Il est toujours pénible de rire ou de faire rire d'un fou.

G. R.

NÉCROLOGIE

César Dell'Acqua.

Le peintre César Dell'Acqua vient de mourir à Bruxelles, âgé de quatre-vingt-trois ans. Il était né à Pirano (Autriche) et s'adonna successivement à la peinture religieuse, à la peinture d'histoire et aux tableaux de genre. Citons parmi ses œuvres la décoration qu'il fit à Miramar dans le palais de l'archiduc Maximilien, empereur de Mexique, et celle qu'il exécuta à Bruxelles dans l'hôtel Errera.

Membre fondateur de la société des Aquarellistes. M. Dell'Acqua exposait régulièrement, jusqu'en ces dernières années, aux Salons annuels de la Société.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *L'Offertoire*, par JULES DELACRE. Bruxelles, H. Lamertin.

ROMAN. — *La Maison espagnole*, souvenirs d'enfance et de jeunesse, par LÉOPOLD COUROUBLE. Bruxelles, J. Lebègue & C^{ie}. — *Maugis amoureux*, par WILLY. Couverture en couleurs de Préjelan. Paris, Albin Michel. — *La Cité ardente*, roman historique, par H. CARTON DE WIART. Paris, Perrin & C^{ie}. — *Les Douces Empreintes*, par A.-TH. ROUVEZ. Bruxelles et Paris, Vromant & C^{ie}. — *Vivia Perpetua*, par J. DE TALLENAY. Paris, A. Lemerre. — *Mon confrère Asmodée*, par F. VAN DER LINDEN. Frontispice de Levêque. Mons, édition de la *Verveine*.

CRITIQUE. — *Les Primitifs français (1292-1500)*, par HENRI BOUCHOT, de l'Institut. Paris, librairie de l'Art ancien et moderne. — Les Célébrités d'aujourd'hui (nouvelle série). *Ferdinand Brunetière*, par L.-R. RICHARD (avec portrait). Paris, E. Sansot & C^{ie}. — *Notice sur Auguste Dupont*, par EMILE MATHIEU (Extrait de l'Annuaire de l'Académie royale de Belgique) Bruxelles, Hayez, imp. — *Il pittore dell' occultismo : John Allan*. — *Vincenza la Bella e Ugo Valeri*. Deux notices par V. PICA (extrait de l'*Emporium*, février 1905).

PHILOSOPHIE. — *La Vie profonde*, par GEORGES BUISSERET. Paris et Liège, l'*Edition artistique*.

DIVERS. — *Voyage aux Ruines de Versailles*, par MARTINE. Paris, bibliothèque de la *Pensée*. — *La Défense de l'Occident*, par LÉON HENNEBICQ. Bruxelles, édition de l'Université-Nouvelle. — *L'Ère de la Mondialité. Éloge d'Élie Reclus*, par G. DEGREEF. Bruxelles, Id.

PETITE CHRONIQUE

C'est mardi prochain, à 2 heures, que s'ouvrira au Musée Moderne le Salon de la *Libre Esthétique*. Comme les années précédentes, le jour de l'inauguration sera uniquement réservé aux membres protecteurs, à la presse et aux artistes invités.

Le public aura accès dans les galeries à partir du lendemain, à 10 heures du matin.

Le paysagiste Charles Houben organise, en son atelier, rue d'Irlande, 150, une exposition de ses œuvres du 18 au 28 février.

Rappelons qu'un cycle de musique nouvelle en quatre auditions sera donné à la *Libre Esthétique* le jeudi après-midi à partir du 2 mars. Le programme embrasse les plus récentes compositions, inédites ou parues depuis peu, des Écoles belge, française, anglaise, espagnole, etc. Citons entre autres la *Rapsodie moderne* de V. Vreuls transcrite par l'auteur pour deux pianos, les Sonates pour piano et violon de Vincent d'Indy et de J. Jongen, un Sextuor pour piano et archets de Cyril Scott, la Sonate pour piano et violoncelle de Guy Ropartz, le Trio d'A. Roussel, le *Chant funèbre* d'E. Chausson pour chœur de femmes, des pièces pour piano d'Albeniz, le *Tantum Ergo* pour chant et orgue de G. Fauré, etc.

MM. Breitkopf et Hærtel et Schott frères délivrent des cartes d'abonnement à 10 francs pour la série des quatre concerts.

Le gouvernement vient d'acheter pour le Musée une des meilleures œuvres de Philippe Wolfers : Le coffret à bijoux *La Parure*, récemment exposé au cercle *Pour l'Art*.

Notre confrère M. Léon Riotor est chargé par le Gouvernement français d'une mission en Belgique à l'effet d'y étudier l'art à l'école, notamment la nature et le développement de l'imagerie scolaire.

M. Dansette vient d'offrir à la commune de Saint-Gilles un important fragment du panorama *L'Histoire du siècle*, par A. Stevens et H. Gervex. On y voit Napoléon I^{er} défilant à la tête d'un somptueux cortège dans le jardin des Tuileries devant l'impératrice Joséphine. Ce qui donne à la toile un intérêt particulier, c'est qu'elle renferme, parmi les personnages de la suite de l'Empereur et de la Cour de l'Impératrice, une foule de portraits, et notamment ceux de la duchesse de Montebello, de Fouché, de Louis Bonaparte, de Talleyrand-Périgord, du maréchal Moncey, d'Eugène de Beauharnais, de Joseph Bonaparte, de Cambacérés, du maréchal Berthier, du maréchal Lannes, du maréchal Ney, de Murat, de Duroc, de Baraguay-d'Hilliers, de Drouet d'Erlon, de Junot, etc.

Une vente de tableaux anciens et modernes de grand intérêt est annoncée pour le lundi 27 courant à la Galerie des Peintres, rue de Ligne, 39, sous la direction de M. De Coninck. Le catalogue illustré est envoyé gratuitement sur demande.

La ville de Bruxelles a, dit la *Chronique*, fait l'acquisition, pour le Musée communal, d'une magnifique tapisserie représentant *Bethsabée à la fontaine*. Cette tapisserie, qui date des premières années du XVI^e siècle, est tissée de laine et de soie. Elle mesure 3^m,65 de hauteur sur 6^m,67 de largeur.

La République dominicaine vient de décider sa participation officielle à l'Exposition de Liège et a désigné en qualité de commissaire général son consul à Bruxelles, M. Joseph Penso. Celui-ci a été reçu par MM. Digneffe, Lamarche et Gody, et il résulte des renseignements qu'il a fournis que la section dominicaine sera très intéressante. L'adhésion de la République Dominicaine porte à vingt-neuf le nombre des pays qui seront représentés à l'Exposition de Liège.

Concerts de la semaine :

Dimanche 19, à 10 heures, Messe à quatre voix de Palestrina par l'*Association des chanteurs de Saint-Boniface*. — A 4 heures,

Salut en musique (Vittoria, J.-S. Bach, J. Beltjens, F. de La Tombe, etc.).

Lundi 20, à 8 h. 1/2, concert de M^{lle} Irma Hustin, avec le concours de M^{lle} Britt et de M. Henri Merck (Salle Le Roy).

Mardi 21, à 8 h. 1/2, Nouveaux-Concerts Delune. Troisième concert, avec le concours de M. A. De Greef (Grande-Harmonie).

— A la même heure, récital Mark Hambourg (Cercle artistique).

Mercredi 22, à 4 h. 1/2, Onzième séance Engel-Bathori (Salle Gaveau).

Jeudi 23, à 8 h. 1/2, concert de l'Union de la Presse périodique belge. M^{lle} E. Desmaisons, MM. Bracony, G. Minet, J. Cholet et A. Du Plessy. (Par invitations).

Samedi 25, à 8 h. 1/2, Séance de Sonates par MM. E. Bosquet et E. Chaumont (Salle Erard).

Le quatrième concert Ysaye aura lieu le dimanche 5 mars, sous la direction de H. F. Steinbach, directeur du Conservatoire et des Concerts du Gurzenich, à Cologne, avec le concours de M^{me} Mina Falieri-Dalcroze, cantatrice.

Répétition générale la veille. Pour cartes et abonnements, s'adresser chez Breitkopf et Härtel, Montagne de la Cour, à Bruxelles.

Le quatrième concert populaire, d'abord fixé aux 18/19 mars, aura lieu huit jours plus tard, les 25/26 mars. Au programme, la première audition en français du *Rêve de Gérontius*, oratorio pour soli, chœurs et orchestre d'Edward Elgar. Les soli seront interprétés par plusieurs des principaux artistes du théâtre royal de la Monnaie dont les noms seront publiés ultérieurement.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

M. F. André fera mercredi prochain, à 8 h. 1/2, une conférence à la section d'art de la Maison du peuple. Sujet : *Voyage en Espagne* (projections).

Les lettres belges à l'étranger :

Le Przegląd Tygodniowy, le grand journal artistique de Varsovie, publie, sous la signature de M. Michal Mutermilch, une étude sur l'œuvre complète de notre compatriote Eugène Demolder.

Dans sa chronique littéraire de *l'Il Campo*, de Turin, M. Vittorio Pica fait grand éloge des derniers livres de Camille Lemonnier et d'Eugène Demolder.

La souscription publique ouverte par la revue *Les Arts de la Vie* pour offrir au peuple de Paris le *Penseur* de Rodin vient d'être close, au chiffre de 15,243 francs.

Le secrétaire général, M. Gabriel Mourey, et le trésorier, M. Gustave Geffroy, ont écrit, au nom du comité, présidé par MM. Albert Besnard et Eugène Carrière, pour offrir cette œuvre d'art à l'Etat afin d'être placée dans l'enceinte du Panthéon.

M. Chaumié, ministre de l'instruction publique, a accepté au nom de l'Etat cette offre généreuse.

Les livres de la collection Daguin, vendue dernièrement à Paris, ont atteint des prix fantastiques. Les reliures mosaïquées surtout ont excité la rivalité les amateurs, qui se sont laissés entraîner à payer 1,600 francs un *Horace* de Dalibon (reliure de Thouvenin jeune), 1,680 francs un *Saint-Lambert* de Janet (reliure de Vogel), — mais ceci n'est rien. La chaleur des enchères a fait monter à vingt mille francs les *Chansons de La Borde*, à cinquante mille francs un *Daphnis et Chloé* du Régent, de 1718, relié par Monnier.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

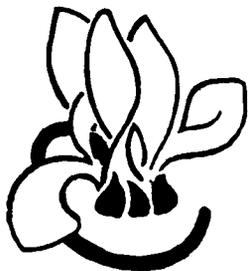
PRIX MODÉRÉS

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDÉS ET PEU CÔUTEUX



Maison Félix **MOMMEN** & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADÈLE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^{ER}

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86. à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



VITRAUX

R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

THE BURLINGTON MAGAZINE FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly. — Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Cy Ltd, 14, New Burlington St. W.

BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Emile Verhaeren. *L'Inspiration flamande* (suite et fin) (MÉDÉRIC DUFOUR). — Au Salon de la Libre Esthétique. — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — Musique nouvelle. *La Sonate pour violon et piano de Vincent d'Indy* (op. 59) (OCTAVE MAUS). — Exposition Henri Havet (ANDRÉ FONTAINAS). — Notes de musique. *Deuxième séance de la fondation Jean-Sébastien Bach* (Ch. V.). *Troisième Concert Delune. Concert de l'« Union de la Presse périodique »*. — Théâtre de la Monnaie. *Mme Gay dans « Carmen »* (H. L.). — Théâtre Molière. *La Massière* (G. R.). — La Musique à Paris (M. D. CALVOCRESSI). — Petite Chronique.

ÉMILE VERHAEREN

L'Inspiration flamande (1).

Dans les *Tendresses premières*, qui sont parmi les recueils les plus récents, mais retracent les impressions de l'enfance, rayonne une Flandre matinale et printanière, illuminée de jeunesse, d'orgueil, de confiance : paysage radieux des souvenirs, que ne peuvent assombrir ni les années écoulées, ni les fatigues

(1) Suite et fin. Voir nos numéros des 22 et 29 janvier et 5 février.

endurées, ni les maux soufferts, ni les deuils éprouvés, mais dont le contraste des doutes, des regrets, des déceptions avive l'éclat. Il semble qu'en cet âge d'insouciance le ciel n'eût point de nuages, le jour de crépuscule, ni l'année d'hiver. Le malheur est comme ces ondées d'été, qui à peine mouillent le sol, et ne gravent dans la mémoire qu'une image : l'arc-en-ciel qu'elles dressèrent sur l'horizon. On oublie la contrainte, pour ne se plus rappeler que l'*Envolée* :

L'air était vif ; l'espace était vibrant et sain ;
Sans la comprendre, on assaillait déjà la vie,
Par la belle aventure ardemment poursuivie,
Et des rameaux d'espoir frissonnaient dans nos mains (1).

Les *Flamandes* découvrent l'aspect païen de la Flandre. Les vers en sont scandés au rythme de l'universel désir, dont tressaillent l'humus des plaines, les flancs des aumailles, la chair des femmes. Ces poèmes ne sont pas religieux ; ils n'expriment d'autre philosophie qu'un panthéisme naturaliste, qui soumet l'homme aux lois physiques, seules régulatrices du monde. Quand la *Vachère* s'endort, un matin d'été, à l'ombre des arbres,

Le force, bossuant de nœuds le tronc des chênes,
Avec le sang éclate en son corps tout entier :
Ses cheveux sont plus blonds que l'orge dans les plaines
Et les sables dans le sentier.

Ses mains sont de rougeur crue et sèche ; la sève,
Qui roule, à flots de feu, dans ses membres hâlés,
Bat sa gorge, la gonfle, et, lente, la soulève
Comme les vents lèvent les blés (2).

(1) *Les Tendresses premières* : L'*Envolée*.

(2) *Les Flamandes* : La *Vachère*.

Explosion de santé, de joie, de désir, les poèmes des *Flamandes* répondent à une réaction des sens contre la foi héritée, de l'instinct contre les disciplines imposées. La kermesse, déployée en pourpres et en ors, en rires et en baisers, comme dans les tableaux des maîtres flamands, éducateurs du poète, est le rite qui sied à ce culte de la beauté charnelle, dont tout adolescent fut prêtre.

Plus tard, ses énergies lassées et ses espoirs déçus à la quête irritante de la volupté, plus jaloux désormais de communier avec les âmes que d'êtreindre les corps, Emile Verhaeren brise les entraves, où sa croyance était contenue. Les voix des forêts, des plaines, des fleuves, de la mer, se sont tues. Il n'entend plus d'autre bruit que

le simple son de cloche
Qui chante ou pleure et qui ricoche
Dans les échos de son pays (1).

Les poèmes des *Moines* reflètent l'aspect chrétien de la Flandre, confessent une piété ardente, plus théologique et militante que mystique. Autour du couvent où le « moine féodal » innole à Dieu son rêve de conquête, où le « moine simple » orne de fleurs nouvelles l'autel de Marie, où le « moine doux » s'extasie dans un ravissement céleste, descendent sur les fagnes des « soirs religieux » : la nature se recueille en prière et en adoration.

C'est ensuite une Flandre crépusculaire et hiémale, obscurcie aux *Soirs* de l'espérance, abîmée aux *Débâcles* de la raison, entrevue à la lumière livide des *Flambeaux noirs* qui précèdent la mort. Cauchemars de malade, hallucinations de dément : les couchants s'ensanglantent de crucifixions ; les arbres poursuivent leur pèlerinage las vers l'infini, au-dessus des hameaux, agenouillés en des invocations désespérées ; les moulins agitent des bras de détresse ; sur des lointains d'argent, la nuit tend ses draperies funèbres. Car la main du poète a touché sur son front la sueur froide de l'agonie prochaine.

Convalescent, le cœur débordant de pitié, mais l'esprit demeuré chagrin, quand il cherche les causes de l'exode des paysans vers les villes, la campagne flamande lui apparaît dépeuplée. Les fermiers se ruinent en ripailles ; la foi et la routine les détournent d'apprendre et de tenter ; les champs ne produisent plus que misère et maladie ; ni le sorcier ni l'empirique n'indiquent de remèdes ; le donneur de mauvais conseils souffle à l'oreille des gars et des filles que, là-bas, dans les cités de lucre et de plaisir, on trouve embaucheur et amant ; le fou profère des prophéties moquées ; jeunes et vieux émigrent, et, les jours de kermesse, le bouge est muet et la place est vide, où l'orgue grince en lamentations.

(1) *Les Tendresses premières : Les Pâques.*

Enfin, voici une Flandre illusoire, reculée aux confins du rêve, encore noyée de pluie, fouettée des vents, ensevelie dans la neige, en proie au silence, où les pêcheurs, isolés dans la brume, ne ramènent que maux en leurs filets ; où le menuisier s'épuise en de puérils et caducs travaux ; où le sonneur, dans la ruine de la tour incendiée, est enterré sous sa cloche ; — mais où les cordiers rejoignent les lointains du passé aux horizons du futur ; où le meunier, qui vécut parmi les nuages, reçoit pour sépulture l'infini des plaines ; où le forgeron fait briller d'un neuf éclat les ferrailles de l'erreur ; où le passeur d'eau, vaincu par la tempête, garde aux dents son roseau vert... Paysage chimérique comme le songe, où résident encore les ténèbres de l'ignorance et de la haine, dont le ciel, pourtant, s'éclaire d'une lumière nouvelle, aube du savoir et de l'amour.

Les joies et les douleurs des fils se lisent sur le front des mères. Les couleurs de la Flandre maternelle s'assortirent à ce que sentit et pensa le poète. Nul ne chanta son pays avec plus de persévérance et moins de monotonie qu'Emile Verhaeren. L'inspiration flamande est dans son œuvre comme ces ruisseaux dont aucun obstacle n'interrompt le cours, de la source au fleuve, et dont les eaux claires réfléchissent les arbres et les monts, les aurores et les soirs, les fleurs des printemps et les feuilles mortes des hivers.

MÉDÉRIC DUFOUR

Au Salon de la Libre Esthétique.

Le vernissage de la *Libre Esthétique*, réservé aux membres de la Société, à la Presse et aux artistes, a eu, mardi dernier, sa physionomie accoutumée. Foule compacte, beaucoup d'animation et d'entrain. Excellente impression de « première », manifestée de tous côtés à haute voix. On s'étonne de retrouver si classiques, si harmonieuses et si belles les toiles qui, il y a vingt ans, aux Salons des *XX*, déchainèrent des tempêtes, et parmi elles les *Hivers*, l'*Automne*, le *Quartier du Steen* de Vogels, les *Intérieurs*, le *Chou*, les *Masques* d'Ensor. L'*Enfant au coq* de Pantazis, l'idyllique *Aurore* de Verdyen, les notations algériennes et parisiennes d'Henri Evenepoel sont unanimement admirées. Le début collectif des membres du nouveau Cercle « Vie et Lumière » produit un excellent effet : Heymans, Claus, Lemmen, Buyssé, Morren, M^{lle} Anna Boch sont particulièrement appréciés. Parmi les étrangers, le *Portrait de Casals* et la *Marée haute* de Toorop, les jolies gouaches et aquarelles d'Alexandre Robinson, les lumineuses impressions de Childe Hassam, de Dewhurst, de Hart-Nibbrig et de Dreydorff paraissent recueillir le plus de suffrages. C'est, sans conteste, une victoire pour la peinture déterminée par l'évolution impressionniste et une étape dans le mouvement international qu'elle a provoqué.

Parmi les visiteurs, outre la plupart des membres de la *Libre Esthétique*, M. Verlant, directeur des Beaux-Arts ; les peintres Eugène Carrière, Alexandre Robinson, Alfred Hazledine, Ramon

Pichot, F. Khnopff, Eugène Smits, Jan Stobbaerts, Th. T'Scharner, A. Asselbergs, H. Stacquet, I. Meyers, Emile Claus, Georges Lemmen, Edmond Verstraeten, Georges Morren, R. De Saegher, James Ensor, Alfred Verhaeren, Léon Frédéric, Eugène Laermans, Victor Gilsoul, R. Janssens, A. Ciamberlani, L. Houyoux, M. Wagemans, H. Cassiers, A. Marcette, Blanc-Garin, J. Potvin. H. Binard, A. Ermel, Servais-Detilleux, Nestor Cambier, Emile et Frantz Charlet, F. Courtens, Pecquereau, Emile Hoeterickx, F. Taelmans, L. Jottrand, Ch. Michel, W. Degouve de Nuncques, Léo Arden, H. Meunier, W. Jelley, F. De Beul, F. Bulens, B. Lagye, H. Luns, N. Van den Eeden, Richard Heintz, Roidot, W. Delsaux, J. Delvin, A. Pinot, E. Ganz, Deglume, Am. Degreef, P. Bayart, J. Cran, G. Vanzevenberghen, M. Hagemans, Van Strydonck, Le Mayeur de Merprès, F. Gaillard, F. Halkett, Ph. Swyncop, R. De Man, M^{mes} Anna Boch, H. Calais, A. De Weert, L. Harlet, J. Montigny, Berthe Art, M. Verboeckhoven, Z. Klerx, L. Piers, Clémence Lacroix, L. Speekaert, De Bièvre, A. Migeotte, K. Gilsoul, Léo Jo, L. Danse, L. Mayer, Degouve de Nuncques, etc. ; les sculpteurs Devillez, Braecke, Desenfans, Paul Du Bois, A. De Tombay, Kemmerich, A. Puttemans, V. de Haen, J. Jourdain, A. Madoux, A. Craco ; MM. Léon Du Bois, L. Soubre, E. Doehaerd, E. Chaumont, J. Jongen, A. Dupuis, G. Huberti, F. Rasse, A. De Boeck, D. Demest, G. Surlumont, M^{les} Chabry, Delhez ; MM. Arctowski, I. Gilkin, G. Rency, P. Mussche, R. Nyst, Rouvez, Fréson, Evnepoel, E. Baes, Tardieu, Marcel Hébert, G. Heux, L. Solvay, E. De Bruijne, G. Van Zype, G. Masset, S. Pierron, Hannon, E. Stevens, Dullaert, de Golesco, abbé Moeller, Dumont-Wilden, Dommartin, M^{mes} B. Rousseau, M. Closset, H. Canivet, M. Van de Wiele, etc.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

M. Léopold Courouble interrompt sa série de romans bruxellois pour nous conter l'histoire de sa vie et de ses livres : et c'est la *Maison espagnole* (1). La maison espagnole est un immeuble de la rue des Chartreux où s'est écoulée l'enfance de l'auteur de la famille Kaekebroeck. Elle appartenait à ses grands-parents et l'on y menait une vie large et joyeuse. Il y avait, s'il vous plaît, deux servantes à la cuisine et un domestique à l'office. Il ne faudrait pas croire que l'on y parlait le marollien ! Les parents de notre futur barde de la rue de Flandre, voulant lui donner une éducation purement française, l'envoyèrent même faire ses études à Paris. Il nous conte avec charme ses mémoires de lycéen. J'aime moins la nouvelle entomologique qui termine le volume : la vie et les amours d'un hanneton, même symbolique, n'ont rien qui puisse particulièrement nous intéresser. Mais on lit dans ses souvenirs d'enfance et de lycée des pages amusantes, pleines de verve et d'émotion. Il n'y a qu'une chose un peu regrettable dans ce livre, c'est sa tendance elle-même. M. Courouble est désolé qu'on l'ait pris pour un *Brusseleer*. Il tient absolument à nous apprendre qu'il a été riche autrefois, qu'il est ou qu'il fut un snob et même, comme il le dit élégamment, un *snobneus*. Il ne veut pas qu'on le confonde avec les fantoches de ses romans bruxellois. Il « sait parler le français purement, savez-vous ! » — Qu'est-ce que tout cela peut bien nous faire ? Comme c'est désagréable, alors qu'on est tout au charme d'une historiette de jadis, de découvrir tout à coup que l'auteur nous tendait un piège et qu'il ne nous racontait tout cela que pour nous inspirer la plus haute idée de son caractère, de son ex-fortune, de son éducation première, de ses quartiers de bourgeoisie ! Mais soit, nous voici avertis. M. Courouble peut impunément prêter aux personnages de ses prochains livres le

(1) Bruxelles, Lebegue.

doux accent des bords de la Senne : nous saurons que lui, du moins, fransquillonne avec élégance. Merci, mon Dieu !

La *Cité ardente* (1), de M. H. Carton de Wiart, est un roman historique. C'est l'histoire des démêlés de Liège, la cité ardente, la cité de fièvre et d'héroïsme, avec Charles le Téméraire. Le roman s'ouvre au sac de Dinant et se termine par la glorieuse tentative des six cents Franchimontois. Leur chef Josse de Strailhe est le héros du livre. Il aime Johanne de Metz, dont il fait involontairement mourir l'aïeul, le sire Guillaume de Berlo, en l'insultant dans une discussion. Johanne ne pourra donc être à lui, mais elle ne sera à nul autre : elle sacrifie son amour à sa piété filiale. L'âme voluptueuse du chevalier est rachetée par la douleur. Désormais, il sera tout entier à sa patrie. Puisqu'il n'a pu goûter le bonheur sur la terre, il saura mourir pour défendre le sol natal. Et, parmi ses six cents compagnons, il tombe frappé de cent traits, en confondant dans sa pensée mourante l'image de Johanne avec celle de la Cité.

Plusieurs personnages épisodiques animent ce récit intéressant et fidèle. Le style, correct et plein, ne présente, il est vrai, aucune recherche d'art. Il ne faut pas lui demander non plus des trouvailles de sentiment ou d'expression. Mais on ne saurait assez louer l'allure aisée, robuste, bien portante de tout le livre, sa vie, son action, son esprit généreux et enthousiaste. On en sort meilleur, réconforté, avec un amour plus ardent pour la terre et pour les morts. C'est une œuvre sérieuse et bienfaisante, appuyée d'une part, sur une documentation consciencieuse, et, d'autre part sur les plus nobles sentiments du cœur de l'homme.

Voici, maintenant, quelques notes rapides sur plusieurs ouvrages dont certains mériteraient un meilleur sort, mais auxquels nous sommes contraints de mesurer l'espace et le temps.

C'est d'abord *A travers le vitrail* (2), de M. Charles Morisseaux, qui est loin d'être une œuvre négligeable. J'y vois un sujet intéressant : les mœurs des gens de théâtre et des gens qui fréquentent les gens de théâtre. Il y avait là-dessus un roman bien amusant à écrire. M. Morisseaux manquait du recul nécessaire pour le faire. Il a préféré ne voir que le côté amoureux de la question. Son héros est un jeune homme inoccupé qui a encore la naïveté de croire que le monde est tout entier dans le baiser d'une chanteuse d'opéra. Mais il la voyait à travers un vitrail : l'illusion seule créait son amour. Elle le quitte, et il découvre que ce qu'il avait pris pour un brasier ardent n'était qu'un feu de paille allumé dans son cœur. L'histoire est bien enlevée, entrecoupée d'épisodes intéressants. Le dialogue est vif, les personnages bien campés. Et si ce n'est pas là une œuvre impeccable, c'est l'annonce d'un agréable talent.

M. Maurice Darin, dans un roman qui porte un titre un peu bizarre : *Les Apôtres* (3), conte l'histoire de deux couples, affranchis des préjugés et des lois, partis pour s'aimer en pleine nature et pour faire rayonner leur amour autour d'eux. Ce sont, si l'on veut, les apôtres d'une religion païenne de ferveur et de bonté.

Mais les couples se désagrègent. L'amante de l'un s'unit à l'amant de l'autre et les deux délaissés, après avoir beaucoup souffert, finissent par s'ouvrir mutuellement les bras. Je sais bien que le récit de cette partie carrée est un peu ridicule quand il est ainsi résumé. Le style de M. Darin y jette heureusement un voile de poésie à travers lequel on ne distingue plus que les gestes un peu hiératiques de quatre humanités névrosées, comme il y en a tant, hélas ! aujourd'hui.

M^{lle} Judith Cladel vient de publier son adaptation des *Auryentys* (4), qui fut joué récemment au théâtre du Parc. Évidemment, le sujet se prête peu aux conventions de la scène. Mais il faut louer l'adaptatrice d'avoir su conserver le charme austère et poignant de la belle nouvelle des *Va-Nu-Pieds*.

Mademoiselle de Saix (5), de M. Frédéric de Franco, est le

(1) Paris. Librairie académique Perrin.

(2) Bruxelles. Paul Lacomblez.

(3) Paris, Léon Vanier.

(4) Paris, Alphonse Lemerre.

(5) Paris, Offenstadt.

roman d'une jeune fille qui a un amant. L'intérêt du livre est tout entier dans la psychologie de la chute. Ardente et sincère, l'héroïne est de la race des grandes amoureuses qui mêlent de la douleur à leurs plus douces voluptés. Il faut retenir le nom de M. Frédéric de France. C'est un écrivain déjà plein de talent.

Signalons pour finir un curieux recueil de Forain : *La Comédie parisienne* (1), près de deux cents dessins avec les légendes que l'on devine; le beau numéro de la *Roulotte* (2) consacré au cher et grand poète Van Lerberghe; et une brochure du chanoine Guillaume, *Les Humanités et les Règles de l'Église* (3), où cet infatigable lutteur réclame une fois de plus l'inscription des Pères de l'Église parmi les auteurs latins qui servent, dans nos collèges, à l'éducation de la jeunesse.

GEORGES RENCY

MUSIQUE NOUVELLE

La Sonate pour violon et piano de Vincent d'Indy (op 59).

La Sonate en *ut* pour violon et piano que vient de publier M. Vincent d'Indy (4) est peut-être l'œuvre la plus parfaite qu'ait écrite, dans le domaine de la musique de chambre, l'auteur de *Fervaal* et de *l'Étranger*. Elle atteste, en même temps qu'une sûreté d'écriture admirable, les dons les plus précieux d'invention mélodique et rythmique.

L'austérité de certaines pages antérieures du maître a fait place à une grâce aimable qui éclaire d'un sourire les quatre parties de l'œuvre nouvelle. C'est un élan de tendresse et de bonté, un sentiment de fraternel amour qui semble avoir guidé cette fois l'inspiration de M. d'Indy. Celle-ci s'élève si haut qu'il faut, pour trouver dans la littérature musicale moderne une expression équivalente, remonter jusqu'à la Sonate de Franck. Ces deux œuvres, bien qu'essentiellement dissemblables, ont entre elles une parenté spirituelle. Elles tendent au même idéal de beauté sereine, s'appuient sur des thèmes d'une pureté égale et, dans leur forme extérieure, offrent l'une et l'autre un merveilleux exemple de structure cyclique.

Les motifs développés dans la Sonate de M. d'Indy sont exposés dès le début avec tant de clarté qu'on les suit avec la plus grande facilité dans leurs transformations successives. Les thèmes accessoires, tous issus de l'idée génératrice, sont réunis dans le final où ils créent un organisme nouveau formé des cellules utilisées précédemment. C'est la péroraison magnifique d'une œuvre logique et harmonieuse dont l'équilibre sonore est, d'un bout à l'autre, maintenu entre les deux instruments associés sans prédominance de l'un sur l'autre, et dont la pensée musicale a trouvé dans la fusion homogène des timbres du piano et du violon une réalisation si adéquate qu'on ne peut la concevoir exprimée différemment.

La Sonate de Vincent d'Indy sera exécutée en première audition par MM. Chaumont et Bosquet samedi prochain à la Salle Erard, le jeudi suivant par M. Chaumont et M^{lle} Blanche Selva à la *Libre Esthétique*. Nous n'entrerons donc pas dans l'analyse détaillée de l'œuvre, dont la coupe en quatre mouvements (*Modéré, Animé, Très lent, Très animé*) est toute classique et que la simplicité de ses procédés d'écriture rend, malgré son caractère polyphonique, aisément accessible à toute oreille musicale.

OCTAVE MAUS.

- (1) Paris, librairie Plon.
 (2) Bruxelles, Paul Lacomblez.
 (3) Lille, Desclée.
 (4) A. Durand et fils, éditeurs, Paris.

Exposition Henri Havet.

Un excellent paysagiste, M. H. Havet, dont les envois aux Salons de la Société Nationale des Beaux-Arts ont été maintes fois remarqués, expose en ce moment à l'Indépendance Artistique, 20, rue Le Peletier, à Paris, une vingtaine de ses œuvres. Un grand sens de l'harmonie des lignes, une harmonie de l'atmosphère, du climat et du sol, forment les caractéristiques de son art. Qu'il se soit promené aux Îles Borromées, dans la vallée supérieure du Rhône ou qu'il séjourne, au printemps, dans des sites plus reposés des environs de Paris, à Cernay ou à Médan, toujours il apporte à l'étude du paysage une sympathie avvertie, une passion contenue, une véracité profonde. Il n'est pas, comme les plus lyriques des peintres, un lutteur désireux, consciemment ou non, de pénétrer les objets qu'ils observent, de la toute-puissance de personnalité enfiévrée; non, il se révèle patient et studieux, jamais las, acharné à connaître, à surprendre, à traduire l'émoi de la terre et du ciel dans sa réalité profonde, et par soi-même suffisamment émouvante. Interprète plutôt que créateur, M. Havet s'oublie devant la nature, ou il se fond si bien en elle, son originalité est subordonnée si exactement au charme propre du spectacle qu'il reproduit, que, s'il ne restait en tous lieux le même ouvrier expert, conscient et véridique, on le trouverait différent en chacune de ses œuvres, et c'est, vu cette manière aussi légitime que toute autre de peindre le paysage, l'éloge le plus chaleureux qu'on lui puisse justement adresser. Stuart Merrill loue avec ferveur, et combien il a raison! cet artiste de n'avoir pas de manière, de se soumettre à la nature, de se renouveler devant chacun de ses aspects. Mais il dégage des tableaux exposés leur caractère véritable lorsqu'il en vante la qualité originale native en ce qui concerne l'harmonie des lignes — qu'il dit *musicale*, et la mélodie des couleurs.

ANDRÉ FONTAINAS

NOTES DE MUSIQUE

Deuxième séance de la fondation Jean-Sébastien Bach.

Nous avons eu déjà l'occasion de dire le bien que nous pensons de cette institution, excellentement dirigée par M. Charles Bouvet (1). Ce fervent artiste nous est revenu, la semaine passée, accompagné de son partenaire, le remarquable pianiste Jemain, et de deux nouveaux venus, M^{lles} Marie Lasne, cantatrice, et M. Blanquart, flûtiste.

Leur programme, un peu long, et qui se serait avantageusement passé de la Sonate de Haydn et d'un ou deux airs chantés par M^{lle} Lasne, présentait un intérêt extrême, à raison surtout de la Sonate en *mi* bémol pour flûte et piano et de la Sonate à trois, en *sol* majeur, pour flûte, violon et piano, toutes deux du grand Jean-Sébastien, et de l'exécution parfaite dont ces deux œuvres, très rarement entendues, ont bénéficié.

M. Blanquart a joué les parties de flûte dans la note simple, austère, naïve, rêveuse et enjouée tout à la fois qu'exigent ces compositions savantes néanmoins si près de la nature et dont la profondeur et la spontanéité contrastent si vivement avec les œuvres souvent superficielles du XVIII^e siècle. Le *largo* de la Sonate à trois a certes été le point culminant de cette belle séance : l'intense charme de rêve qui s'en dégage, et qui, malgré la forme contrepointique rigoureuse dans laquelle il est enchaîné, en fait quelque chose de si moderne au point de vue du sentiment, a d'ailleurs été joué avec une saisissante vérité.

M^{lle} Lasne, quand elle se sera débarrassée de quelques « clichés » d'interprétation qui monotonisent sa manière de chanter, arrivera, croyons-nous, à rendre ce qu'elle chante d'une façon qui plaira peut-être moins au public mais qui répondra mieux à ce

(1) Voir *l'Art moderne* du 20 novembre 1904.

que doit exiger la fondation J.-S. Bach. Moins de dureté et plus de ferveur eussent convenu à l'air de la *Cantate pour le premier dimanche de l'Épiphanie*. Mais nous aimions assez l'interprétation des *Chants populaires de France* du XVII^e et du XVIII^e siècle, et surtout celle de l'air de la *Farfalla des Fêtes vénitienes*, qui caractérise si bien le talent de son auteur, le provençal Campra, ce gracieux intermédiaire entre Lulli et Rameau.

CH. V.

Troisième Concert Delune.

Bien que récemment formé et moins aguerri que ceux des grands concerts symphoniques, l'orchestre de M. Delune a donné mardi dernier une exécution colorée et expressive de l'ouverture de *Léonore* n° III, de la première Symphonie de Schumann et de la *Marche hongroise* et la *Damnation de Faust*, — toutes œuvres connues qui ont été accueillies avec leur succès habituel.

M. Arthur De Greef, revenu d'une tournée glorieuse à l'étranger, a trouvé dans l'interprétation des Concertos en ré mineur de Bach et en ut mineur de Mozart l'occasion d'un nouveau triomphe, pleinement justifié par sa parfaite compréhension musicale et par son étincelante technique.

Concert de l'« Union de la Presse périodique ».

L'*Union de la Presse périodique belge* a offert jeudi dernier à ses membres une soirée musicale qui a obtenu un succès complet. L'affluence était si considérable qu'il fallut se livrer à des prodiges d'ingéniosité pour arriver à placer tout le monde : on installa des auditeurs jusque sur l'estrade ! Au premier rang, les membres de la légation de Chine, en costume national, très intéressés par la virtuosité des artistes. Ceux-ci rivalisèrent de talent dans l'interprétation d'un programme varié. On applaudit chaleureusement M^{lle} Desmaisons, dont la jolie voix et la diction nette mirent en valeur quelques pages de Glinka, Chausson et Weckerlin, et qui révéla un réel tempérament dramatique dans le duo de *Cavalleria rusticana* qu'elle chanta avec M. Bracony, un baryton à la voix puissante et timbrée. Grands succès aussi et rappels pour M. Cholet, violoncelliste, qui par la beauté de son, la sûreté et l'aisance du coup d'archet se classe parmi les instrumentistes en vue, pour M. Minet qui se montra excellent musicien dans l'exécution de quelques pièces de Wagner (transcription de L. Brassin, Chopin, Schubert, etc.) enfin pour M. Du Plessy, dont les « Chansons du Chat-Noir » et les « Chansons de la Butte », dites avec une verve ironique, apportèrent à la soirée la note humoristique et joyeuse.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

M^{me} Gay dans « Carmen ».

Ne trouvez-vous pas que l'opinion publique a fait preuve de sévérité envers cette intéressante M^{me} Gay ? A la première représentation, la salle était rétive ; la critique généralement renfrognée. Les efforts de l'artiste espagnole semblaient mériter pourtant un meilleur traitement. Mais voilà ! L'apparition au théâtre de M^{me} Gay avait été trop claironnée. On annonçait des bouleversements d'interprétation ; le bruit avait même transpiré d'une certaine « surprise » : l'exécution au deuxième acte de chansons populaires catalanes, se faufilant dans le livret comme de simples « Variations de Proch », sans leçon de chant. Dame ! Vous savez, quand on admet comme artistique l'introduction de *Vers l'Avenir*, en français et en flamand, au plein milieu d'une œuvre moyen-âgeuse (cette œuvre eût-elle la minime importance du *Jongleur de Notre-Dame*), on peut aussi bien tolérer des chansons espagnoles dans un opéra-comique espagnol. Disons tout de suite que les inquiétudes furent sans fondement, et que l'on nous a donné une *Carmen* pure et simple.

La simplicité spontanée est peut-être le plus grand mérite de

M^{me} Gay. Si l'on songe qu'elle fut débutante, il faut reconnaître que sa composition des deux premiers actes a été remarquable. que de Carmen avons-nous vu défiler, toutes préoccupées de paraître très enjôleuses, très vulgaires, très volages, et qui ne parvenaient pas à dominer l'artificiel de leurs studieuses préparations ! Voici, au moins, une Carmen qui sent juste, que son rôle chausse bien, — au moins dans les passages d'expression modérée, de nuances. L'ampleur tragique ne convient pas à la jeune artiste ; mais faut-il pour cela condamner toute sa composition ?

Je crois qu'une grande partie de notre public, qui au concert est intelligent et favorable à la nouveauté, reste un peu globe de pendule au théâtre. Il lui faut des Carmen « conformes ». La tradition prend une importance formidable dans des rôles aussi fréquents. J'ai entendu discuter l'accueil que faisait M^{me} Gay à Don José entrant chez Pastia, — accueil amoureux, franc, bonne fille, — parce que nos précédentes Carmen affectaient à cet instant une allure mijaurée de pensionnaire qui boude son cousin. Eh bien ! celles-ci avaient tort, et celle-là est dans le vrai.

De même pour beaucoup d'autres détails. N'est-elle pas charmante, la Carmen amoureuse qui écoute avec tant de justesse la romance de José : *La fleur que tu m'avais donnée...* ? Et combien est joliment comprise l'impulsivité totalement instinctive de la Bohémienne, toute à son amour du moment, et pour laquelle un galant abandonné devient simplement un ennuyeux bonhomme ne valant même plus qu'on l'évite ou le déteste !

La voix : du timbre sans accent. Mais un timbre de vrai contralto ; M^{lle} Friché possédait un timbre pareil, au moment où elle obtenait son prix au Conservatoire ; depuis sa voix a monté, a pris corps. Si M^{me} Gay bénéficie du même progrès, le théâtre lui réserve de vrais succès. Mais sa voix présente l'air mal en dehors du concert.

H. L.

THÉÂTRE MOLIÈRE

La Massière., comédie de M. JULES LEMAITRE.

Le succès de la dernière comédie de M. Jules Lemaitre prouve une fois de plus que, pour réussir au théâtre, il suffit de mettre simplement une tranche d'humanité sur la scène. M. Jules Lemaitre n'est pas un écrivain de tout premier ordre. Pourtant, sa *Massière* prend et émeut comme un chef-d'œuvre. C'est que le personnage de Marèze est une étude forte et poignante de l'homme — et de l'homme par excellence, l'artiste — au moment où va sonner la vieillesse.

Peintre de talent, marié à une femme perspicace et jalouse, père d'un grand fils qui peint aussi, Marèze consacre une partie de son temps à un atelier de jeunes filles. Son âge déclinant se réchauffe au contact d'une fraîche fleur de jeunesse ou, comme il dit, d'un rayon de soleil d'automne : c'est Juliette, la massière, l'économe de l'atelier. L'aime-t-il ? Les scènes de jalousie de sa femme ne parviennent pas à l'en faire convenir. Il faut, pour que la révélation terrible ait lieu en lui-même, que son fils et Juliette manifestent l'intention de s'épouser. Alors, l'amoureux jaillit du vieillard. Il met son fils à la porte. Il est malheureux à mourir. La scène est fort belle, toute vibrante de passion naïve et sincère, pleine de cris profonds ou le vieil artiste revendique le droit de se sentir encore un homme. Peu à peu, cependant, il s'apaise. Comme il est honnête, il comprend bien que son rêve est impossible : la massière deviendra sa fille.

Le Molière qui n'a pas, qui ne peut pas avoir une troupe homogène, possède du moins un quatuor remarquable. M^{mes} Delmar et Déperney, MM. Normand et Bourny ont joué la pièce de M. Lemaitre avec un talent, une émotion, un sens de la mesure que l'on ne saurait assez louer. On les a acclamés et rappelés après chaque acte. Leur compréhension intelligente n'a pas contribué à assurer à la *Massière*, œuvre charmante d'un écrivain lucide et sentimental, l'un des plus francs et des plus mérités succès dont le théâtre Molière puisse s'enorgueillir.

G. R.

LA MUSIQUE A PARIS

A la Société Nationale, le 4 février, furent entendues cinq œuvres nouvelles d'un intérêt fort inégal. Le Trio de M. Albert Roussel, par quoi débutait la séance et que vous entendrez la semaine prochaine à la *Libre Esthétique*, confirma l'excellente impression produite par les autres compositions de l'auteur. Il est sérieusement conçu et réalisé de façon souvent intéressante. J'ai cru voir que l'influence de M. d'Indy y était plus sensible que dans les pièces symphoniques de M. Roussel, mais c'est certainement, — étant donné l'aspect si naturel, l'allure si franche de ce trio, — un parallélisme de pensée plutôt que l'asservissement à un style qui motive les quelques analogies qu'on peut constater. Quatre mélodies de M. Dulaurens, élégamment anodines, précédèrent une Sonate pour piano et violon de M^{lle} Germaine Corbin, — œuvre facile, sans trop de prétentions, pas trop ennuyeuse, — et un très honorable *Chant élégiaque*, pour violoncelle et piano, de M. Florent Schmitt. Une œuvre nouvelle pour piano de M. Guy Ropartz, *Ouverture, Variations et Final*, d'une grave tenue et d'une atmosphère toute « franckiste », terminait le concert. M^{lle} Blanche Selva l'exécuta avec maîtrise.

Le 18 février, on entendit d'abord un Quintette pour hautbois et cordes de M. L. Lacroix. J'aime infiniment le hautbois dans la musique de chambre, et il me paraît que les compositeurs l'emploient trop rarement. Aussi une œuvre nouvelle où figure cet instrument doit-elle être, en principe, la bienvenue. Il y a quelques fort bonnes choses, d'ailleurs, dans celle qui nous occupe. La sonorité en est excellente; le premier mouvement offre, après un *lento* de belle venue, un *allegro* développé avec une robustesse un peu dense parfois, mais jamais sèche. Le *Très lent* qui suit traîne et paraît interminable, et, en écoutant le final, j'ai eu l'impression que j'attendais de la musique scénique écrite tantôt pour un drame et tantôt pour une pantomime. Certes, c'est là une critique bien vague; mais l'œuvre n'étant pas publiée, il est impossible de motiver ni de contrôler l'impression produite par une audition unique.

Puis ce furent deux nouvelles pièces de piano de M. Déodat de Séverac. *Coin de cimetière au printemps*, page extrêmement simple et profondément émouvante, et *A cheval dans la prairie*, qui exprime à miracle des sensations de liberté, de randonnées, d'espace, et qui fut bissée. On constate avec joie comme en ces œuvres récentes le talent de M. de Séverac se montre affiné et mûri, et combien le compositeur est doué de cette simplicité d'expression qui est la suprême force. Après le beau *Chant de la Terre*, la suite *En Languedoc*, dont ces deux pièces font partie, achèvera de classer son auteur au nombre de ceux sur qui l'on peut le plus sûrement compter.

Dans ses derniers morceaux de piano, M. Debussy continue les recherches très spéciales par où sa musique de clavier se distingue et qui tendent à extraire de l'ingrat instrument la plus grande variété de couleurs possible. *Masques* rappelle *Islamey* de M. Balakirew, mais une toute minuscule *Islamey*: j'y trouve la même idée d'un tumulte grouillant (mais moins ensoleillé) évoqué par un thème analogue, surtout rythmique, présenté sous cent aspects divers (mais moins variés), et un même alanguissement, plus mélodique, vers le milieu, avec, en plus, une coupe assez semblable. *L'Isle joyeuse*, est une page de vivace fantaisie et d'invention charmante, de sonorité quasi orchestrale, une des meilleures que l'auteur ait écrites pour le piano. C'est M. Vinés qui, avec un art merveilleux, exécuta, après celles de M. de Séverac, les pièces de M. Debussy.

Dans ses *Heures d'Été*, M. Albert Groz semble avoir risqué une tentative scabreuse autant qu'intéressante: celle d'associer à un texte chanté non plus un simple accompagnement, mais bien des préludes et des commentaires de quelque étendue, confiés au piano. C'est là un compromis, qui semble heureux, entre le mélodrame récité avec accompagnement de piano (voir les *Balades* op. 122 de Schumann, la *Sénore* et le *Moine triste* de Liszt, l'*Enoch Arden* de M. Richard Strauss) et le *Lied*. La musique de M. Groz a d'assez sensibles qualités. On la voudrait parfois

plus somptueuse, plus enveloppante, plus adéquate aux poésies de Samain auxquelles elle est associée, moins morcelée aussi. Encore est-elle agréable et intéressante. M. Jean Périer et un pianiste dont le nom n'était point au programme l'interprétèrent d'excellente façon. Un *adagio* pour quatuor d'archets, de M. Saint-Réquier, de bonne venue, et les jolies mélodies, déjà connues, que M. Maurice Ravel écrivit sur des épigrammes de Clément Marot complétaient le programme.

M.-D. CALVOCORESSI

P.-S. — A signaler, au dernier Concert Cortot, une excellente exécution de la curieuse *Rapsodie Moderne* de M. Victor Vreuls.

PETITE CHRONIQUE

Le gouvernement français vient d'acquérir pour le Musée du Luxembourg une des jolies *Serres d'axalées* de M^{lle} M.-A. Marcotte dont le Musée de Bruxelles possède depuis peu un spécimen.

La sixième Exposition internationale des Beaux-Arts organisée par la ville de Venise s'ouvrira le 22 avril et sera clôturée le 31 octobre. Elle promet d'offrir un intérêt exceptionnel en raison du plan nouveau adopté par les organisateurs. Les œuvres étrangères seront groupées d'après la nationalité des exposants et placées par des commissions spéciales ainsi composées: Allemagne, MM. H. Hahn, L. Herterich, E. Seidl; Angleterre, MM. W. Crane, A. East, G. Frampton; France, MM. A. Besnard, A. Charpentier, G. Soulier; Hongrie, MM. B. Karlovsky, J. de Radisics, M. Szmrecsanvi; Suède, M. F. Boberg. Il y aura, en outre, des salles internationales dont l'organisation est confiée à MM. G. Melchers, C. Meunier, Ph. Zilcken et I. Zuloaga. Enfin, les artistes italiens seront classés par régions: l'Emilie, la Lombardie, Naples et la Sicile, le Piémont, Rome, la Toscane et la Vénétie auront chacun leur commission spéciale.

Certaines salles seront disposées de façon que leur décoration, leur ameublement et les œuvres qui y figureront constituent un ensemble harmonique.

Les billets d'aller et retour à prix réduits délivrés à la frontière italienne donneront le droit de visiter gratuitement l'exposition pendant toute la durée de leur validité.

L'Exposition vient d'être annoncée par une élégante affiche illustrée due à M. Ettore Tito, et que les amateurs peuvent obtenir à titre gracieux en adressant au secrétariat le montant du port, c'est-à-dire un timbre-poste de 25 centimes.

La première des quatre auditions de musique nouvelle organisées par la *Libre Esthétique* concurremment avec son Salon de peinture aura lieu jeudi prochain, 2 mars, à 2 h. 1/2 précises, avec le concours de M^{me} A. Béon, de M^{lles} M. Chabry et M. De Vos, de MM. M. Crickboom et E. Prenez, qui exécuteront en première audition des œuvres instrumentales de MM. A. Roussel et Guy Ropartz, des œuvres vocales de MM. H. Duparc et G. Fauré, et deux des *Heures claires* d'Émile Verhaeren mises en musique par L. de Serres. Prix d'entrée: 3 francs. Abonnements: 10 francs.

Concerts de la semaine:

Mercredi 1^{er} mars, à 4 h. 1/2, séance Engel-Bathori: *Georges Hœ*, avec le concours de l'auteur (Salle Gaveau).

Jeudi 2, à 2 h. 1/2, première audition de musique nouvelle à la *Libre Esthétique* (Musée Moderne).

Samedi 4, à 2 h. 1/2, répétition générale du quatrième concert Ysaye sous la direction de M. F. Steinbach avec le concours de M^{me} Faliero-Daleroze (Alhambra). — A 8 h. 1/2, séance de sonates par MM. E. Bosquet et E. Chaumont (Salle Erard).

Le Cercle Piano et Archets donnera mercredi prochain, à 8 heures, au Conservatoire de Liège, sa quatrième séance de musique de chambre (C. Franck, Ariosti et Dvorak).

CONCERTS CRICKBOOM. — Mercredi 8 mars, à 8 h. 1/2 du soir, Salle de la Grande-Harmonie, troisième Concert d'abonnement avec le concours de la célèbre cantatrice M^{me} Lily Lang et de M. Mathieu Crickboom, violoniste.

CONCERTS POPULAIRES. — Les soli de l'oratorio de Elgar, le *Songe de Gérontius* (4^e concert, 25-26 mars,) seront chantés par M^{me} Laffitte, MM. Laffitte et Bourbon, du théâtre royal de la Monnaie; petit-ensemble vocal: M^{mes} Tourjane, Colbrant, Carlhant, Cortez, Udellé, MM. Disy, Lubet, François, Crabbé. Chœurs du théâtre.

A l'Exposition de Liège on travaille activement au palais des Beaux-Arts et aux annexes qui doivent être ajoutées pour satisfaire aux demandes des pays étrangers. Il est certain que tout sera achevé en temps opportun. Les artistes belges viennent de recevoir les indications relatives à la date d'envoi de leurs œuvres, ainsi que la formule à remplir pour la rédaction du catalogue.

La première représentation de l'*Étranger* a eu lieu à l'Opéra de Nice le 14 février et a remporté un très grand succès, unanimement constaté par la presse. M. Vincent d'Indy, qui conduisait l'orchestre, a été rappelé deux fois à l'issue du spectacle. Les rôles principaux ont été interprétés d'une façon remarquable par M^{me} Charlotte Wyns qui fut, dit un de nos confrères, « la passion révélée et la tendresse mêmes », et par M. Layolle, qui eut dans

le rôle de l'Étranger des accents poignants. L'un et l'autre ont été l'objet d'un succès enthousiaste. La deuxième représentation a fait, comme la première, salle comble. La troisième sera donnée ce soir.

Après avoir créé à Nice l'*Étranger* et *Salammbô*, M^{me} Wyns chantera probablement à Monte-Carlo l'œuvre inédite de Mascagni, *Amica*, qui passera dans un mois.

Le théâtre de Cologne annonce pour le mois de juin prochain huit grandes représentations des *Maîtres chanteurs*, de *Tristan et Isolde* et des *Noces de Figaro*, sous la direction de MM. Hans Richter, Félix Weingartner, Fritz Steinbach et Fischer.

Les nouveautés représentées à l'Opéra de Berlin sont cette année, outre *Roland de Berlin*, drame lyrique de M. Leoncavallo, dont la première a eu lieu dernièrement, *Rubenzahl*, opéra en quatre actes de M. Hans Sommer, le *Mariage forcé*, opéra comique en trois actes de M. Humperdinck, et la *Fête de Solhang*, drame musical en trois actes de M. W. Steinhammer.

Le théâtre de Covent-Garden, de Londres, donnera cette année deux exécutions de l'*Anneau du Niebelung* sous la direction de Hans Richter; le premier cycle aura lieu les 1^{er}, 2, 4 et 6 mai; le second les 10, 12, 13 et 15 mai, avec le concours de M^{mes} Moreno, Wittich, Reinl, Knüpfer-Egli, Kirkby-Lunn, de MM. Burrian, Ernst Kraus, Van Rooy, Reiss et Whitehill. L'*Or du Rhin* commencera à 8 h. 1/2; la *Walkyrie* et *Sigfried* à 5 heures, et le *Crépuscule des Dieux* à 4. h. 1/2.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

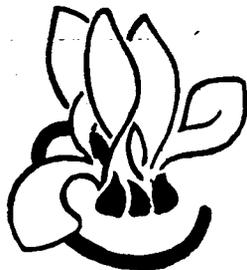
PRIX MODÉRÉS

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŪTEUX

Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés



FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

THE BURLINGTON MAGAZINE FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly. — Price: Half a crown net.
Annual subscription (including supplement): 25 shillings
LONDON: The Savile publishing Cy Ld, 14, New Burlington St. W.
BRUSSELS: Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.
PARIS: H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Réimpressions. *Restif de la Bretonne. Gérard de Nerval* (ANDRÉ FONTAINAS). — Mily Balakirew. *Dix mélodies nouvelles* (M. D. CALVOCORESSI). — A la Libre Esthétique. *Premier Concert* (H. L.). — Apollo. *Histoire générale des Arts plastiques* (M. H.). — L'Art à Paris. *Gaston Prunier* (GUSTAVE GEFFROY). — La Vie artistique à Anvers. *Nouveaux Concerts. Exposition Leys-De Braecheleer* (R.). — L'Enseignement de la Sculpture par le prince Troubetzkoy. — Exposition d'Art ancien bruxellois. — Les « Nouveaux Concerts » de Verviers (J. S.). — Nécrologie. — Petite Chronique.

REIMPRESSIONS

Restif de la Bretonne. — Gérard de Nerval.

Des romanciers français du XVIII^e siècle il n'en est pas de plus universellement décrié que Restif de la Bretonne. Sa réputation est déplorable. On chercherait en vain ailleurs son égal en infamie devant la renommée, si l'on ne se souvenait à temps du magnifique Pierre Arétin ou du vieux Pétrone, bon à en tirer des romans d'aventures édifiants, larmoyants et tristement polonais.

Restif de la Bretonne est scandaleux. Il le fut dans ses mœurs lorsqu'il vivait, il l'est resté dans ses livres.

Peut-être, à un point de vue particulier, ne serions-nous pas éloignés d'adopter à son sujet cette appréciation austère, mais nous la ferions porter moins sur la *matière* de ses ouvrages, la *licence* de ses descriptions, que sur le fatras de leur composition, la lourde incertitude de son style. En cela, nous nous montrerions d'ailleurs d'une injustice excessive. Le choix de « ses plus belles pages » que vient de publier le *Mercure de France* en témoignerait à suffisance.

Restif ne vivait que pour les femmes et par les femmes. Selon les circonstances et les rencontres il fut réservé, timide, délicat, chastement tendre ou voluptueusement cynique ; il se laissait emporter au passage des sensations, et à chaque fois qu'il a failli, il se juge comme il jugerait un autre, il est pour lui-même implacable. C'est ce qui fait surtout le prix de son œuvre.

Son âme s'est conservée intacte, impénétrable au milieu des aventures. Les femmes de toute condition, il les adore indistinctement, ce sont déités à ses yeux follement épris, des protectrices dont il implore la bienveillance, l'accueil ; tout ce qu'elles font est bien, tout ce qu'elles sont le transporte et le ravit d'extase et de désirs. Il se consume, et il se livre. Point de détours, point de défiance. On le berne, il le sait, et en jouit ; il prend contre lui-même la défense de l'indifférente, de la trompeuse. Un sourire, un mot, un geste du doigt, un remuement sous les plis de la robe d'une bottine frémissante tout cela le confond, l'enthousiasme et l'enchaîne. Elle a raison, elle est jolie, que ne peut-elle donc sur moi, sur les mouvements de mon cœur ? C'est là en amour sa philosophie, et l'amour seul a empli son existence.

Que l'ouvrage qui forme en réalité les mémoires de Restif, *Monsieur Nicolas, ou le cœur humain dévoilé*, se compose de seize volumes in-12, que ses autres œuvres (parmi celles dont les titres ne sont pas oubliés) : le *Paysan et la Paysanne pervertis* n'en comptent pas moins de huit dans l'édition refondue du vivant de l'auteur, que les *Contemporaines, ou aventures des plus jolies femmes de l'âge présent* en comptent quarante-deux, que nous importe maintenant puisque nous pouvons recourir au choix avisé du *Mercur*, et y trouver les *Souvenirs d'enfance* souriants et ingénus, *Jeannette Rousseau, Madame Parangon*, qui fut la grande passion adolescente, hardie et secrète de la vie de Restif, *Mademoiselle Guéant* la comédienne, *l'Histoire de Zéphire*, la petite et si tendre prostituée, la *Jolie mercière*, etc. Tout au plus y aurions-nous aimé de voir figurer l'épisode touchant et doux de *Louise et Thérèse* que nous lûmes, je ne sais où, ailleurs, et nous inspirèrent voici longtemps déjà du respect et de la curiosité pour l'œuvre décriée de Restif de la Bretonne.

* * *

Dans les *Confidences de Nicolas*, Gérard de Nerval a raconté à sa manière délicieuse la vie de Restif; il y a joint l'analyse d'un de ses volumes où est narré l'étrange et troublant épisode de *Sara*, l'aventure décevante de la quarante-cinquième année! — C'est, de toute évidence, celle dont le récit devait plaire le plus au mélancolique et délicat Gérard. Peu d'hommes ont différé plus que ces deux-là. Le cynisme de l'un quiffut un réaliste précurseur, appuyé et sincère, la curiosité avisée de l'autre, avec tout ce qu'elle contient de rêve prime-sautier, de lyrisme caché, de timidité et de tendresse ingénue étaient mal faites pour se joindre. Cependant Gérard, si fin, comprenait l'âme souvent meurtrie de Restif, mais, en l'analysant, il ne manquait pas, inconsciemment, de la transformer quelque peu et de l'entrevoir aux lumières de son propre esprit.

Cette mésaventure advint au reste diverses fois au charmant conteur. Dans un de ses livres, *Loreley*, je crois, il raconte, ayant assisté à Weimar lors des fêtes de Goethe, à une représentation de *Tannhäuser* ou de *Lohengrin*, le sujet du drame avec un enthousiasme si débordant qu'on ne s'arrête pas tout d'abord à l'inexactitude étonnante de son compte-rendu. On se demande ensuite si Gérard de Nerval ignorait l'allemand, bien qu'il ait, judicieusement, le premier sans doute des Français et même avant Baudelaire, noté l'importance capitale du poème dans l'œuvre de Wagner. Pourtant il a traduit *Faust* avec une sagacité rare, une subtilité très savante et très consciencieuse; il collaborait avec H. Heine dans l'interprétation française de ses *Lieder*. Ce fut simplement le caractère de son inspiration; la rêverie partout se mêlait dans son esprit aux

réalités observées, elle les pénétrait, les transfigurait en leur imposant une marque originale et précieuse, car elle forme le charme de l'œuvre même de Gérard.

On sait comme il aima la douce terre du Valois. De Château-Thierry à Compiègne que d'aimables excursions il fit à pied à travers les tendres bois! Il les a racontées, elles forment une des plus agréables parties de ses écrits si peu nombreux qu'ils tiennent presque en entier dans le choix que le *Mercur* en vient de publier. C'est là que se levaient les souvenirs gracieux de son enfance aventureuse et timide à la fois; il reconnaissait les étangs et les ruisseaux entre leurs aulnes frissonnants, les vieilles pierres des châteaux historiques, les chaumières des villageois : là il avait vu jadis la fille de ses hôtes dont sa mémoire amoureuse lui retraçait le visage et réveillait en son cœur les échos capricieux de sa voix bien timbrée. Elle chantait les chansons d'autrefois, il les rappelle et les redit. Ils couraient alors par les sentes familières et sous les doux ombrages. Elle était bien belle, elle était jeune. Ah! les caresses d'alors, les baisers innocents, qui les lui rendra?...

D'autres fois, Gérard s'en va, au hasard de ses pas, chercher des sensations neuves. Ainsi il parcourt l'Allemagne, il séjourne à Vienne, Constantinople et l'Orient l'attirent. Toutes ses impressions, spontanées, vivaces, il les note au passage; de délicieux visages de femmes jeunes, souriantes, voluptueuses ou réservées, s'illuminent de page en page; elles naissent à son vouloir, l'accueillent avec tendresse, bercent un instant sa solitude discrète et désolée, puis elles disparaissent, ne sachant pas qu'elles vivront à jamais au fond d'une mémoire meurtrie et extasiée et désoleront d'un espoir sans cesse renaissant et toujours déçu, le désert d'autant plus morne que leur présence l'avait avivé et fleuri, et qu'à présent elles n'y sont plus...

Une fut même cruelle. Elle s'est jouée du confiant amoureux. Il souffre comme il l'aime. Elle semble lui revenir, c'est peut-être un vain mirage. Il ne sait pas, il va; est-ce le rêve, est-ce la vie? Oh! les dernières pages angoissées qu'écrivit Gérard de Nerval; ce double cauchemar, cette ivresse encore déçue, ce renouveau de bon espoir, la présence aimée, puis plus rien, la chute fatale dans la mélancolie, le renoncement, le néant... Le matin affreux, où il fut trouvé pendu, lui que tous aimaient parmi les hommes, ses confrères, les poètes et ses amis, hélas! pendu dans la rue obscure de la Vieille Lanterne.

Il écrivit peu de vers, bien qu'il fut un admirable ouvrier en vers, et un inspiré. *Les Cydalises* sont une odelette charmante, une chanson exquise; les *Chimères* d'admirables et profonds sonnets un peu hermétiques qui faisaient déjà présager Mallarmé.

ANDRÉ FONTAINAS

MILY BALAKIREW

Dix mélodies nouvelles.

Un recueil d'admirables mélodies vient de paraître. L'auteur en est le maître russe Mily Balakirew. Le compositeur de *Thamar* et d'*Ismaley* n'a, depuis longtemps déjà, publié que peu d'œuvres nouvelles. Aussi devons-nous être deux fois heureux qu'il soit sorti d'un silence trop long au gré de tous ceux qui connaissent et savent admirer ce qu'il avait produit jusqu'ici.

M. Balakirew, au début de sa longue carrière, avait composé vingt mélodies. Il y a huit ans environ, il en a publié dix nouvelles et en voici dix qu'il nous offre aujourd'hui. Son œuvre vocal, important au seul point de vue matériel, contient des beautés de tout premier ordre, et les lieder qu'il a écrits, très différents de ceux de Moussorgsky et de Borodine, peuvent être classés au nombre des plus beaux, non seulement de l'école russe, mais de toute la musique moderne. La voix y est magistralement traitée, et le compositeur montre une connaissance approfondie des timbres, des registres qu'elle est apte à fournir. Quant à la musique même, elle offre un caractère tout spécial de sobriété et de force. L'originalité de Balakirew est subtile; le maître dédaigne l'accumulation de minutieuses recherches d'ingénieux détails. Il n'emploie que des moyens d'une simplicité extrême, dont aucun, isolément examiné, n'offre quoi que ce soit d'insolite, mais dont l'ensemble a une singulière puissance. Il semble que, comme Borodine, Balakirew ait hérité d'une parcelle de l'âme ingénue de Schubert. En tous cas, il n'est point indigne de la comparaison. On sent que ses mélodies ont jailli d'inspiration. Avec des harmonies robustes, des dessins dont les lignes franches et pures s'associent en une limpide unité, il sait réaliser toute l'intensité d'expression que puisse comporter un lied. Il trouve des raccourcis dont la justesse et la profondeur surprennent. Jamais avec aussi peu de notes, on ne fit surgir de plus vives images, de plus complètes émotions.

Ce qui stupéfie aussi à la lecture de ce recueil, c'est la variété des pièces qui le composent. On a presque peine à croire que ces pages d'inspiration si diverse et de venue si également belle aient été conçues par le même compositeur. Je vais essayer de donner une idée, forcément bien insuffisante, de cette variété.

Voici d'abord, placée comme un portique, une page digne de former une magnifique préface à tout ce qu'a produit l'âme musicale russe :

« Prends ta liberté, ô chanson russe, annonciatrice, joyeuse messagère, chanson des cités et des campagnes, chanson de misère et de tempête. Nos larmes et notre sang te baptisèrent... Ta naissance ne fut point fortuite : ce sont là neige, l'ouragan, la noire fumée des incendies qui t'ont portée vers nous. Tu naquis aux humides tombeaux, et la tourmente t'a dispersée... »

Ici la ligne vocale semble d'un chant populaire : elle est complétée par un motif agreste et douloureux, soutenu de quelques accords, et c'est tout.

Puis viennent des pages de rêve et de vie héroïque; un blessé agonise sous le soleil brûlant et se remémore les joies de sa demeure (n° 2). Ou bien (n° 3) le poète, ravi à travers l'espace, voit au-dessous de soi les plaines, les vallées et les fleuves de Bohême, Prague, la Sorva, le Danube; des cathédrales rutilantes montent les chants et les prières. Une grandiose fresque musi-

cale, dont nul mot ne saurait rendre la beauté, se déroule en même temps que le texte. C'est encore (n° 4) l'évocation des cendres de Napoléon. « Au moment où l'on ouvrira cette tombe, la nature entière ne frémera-t-elle pas? Une tempête ne soulèvera-t-elle point les vagues? Le sang ne va-t-il point jaillir? Non; le cerceuil est ouvert, et tout autour, le ciel reste bleu, l'eau scintille, la nature est douce. » Et la musique comme le poème a tantôt des accents pénétrants, tantôt des caresses de brise.

Puis viennent des inspirations riantes, des chants d'amour, une berceuse — une des plus belles que je connaisse. Mais il faut surtout citer le n° 7 du recueil. C'est un chef-d'œuvre de fraîcheur et de délicatesse : rien de plus raffiné, de plus simple aussi. En quelques notes est contenue toute la poésie d'une nuit de langueur, d'un paysage intime tout bleu sous la lune et tout parfumé de printemps.

Je regrette que le manque de place m'empêche de parler plus en détail de ces mélodies, où certes le génial artiste qu'est Mily Balakirew a mis du meilleur de son âme. Que celui qui donna l'impulsion à cette merveilleuse école des *Cinq*, honneur de la Russie musicale, celui dont le premier effort date déjà d'un demi-siècle, s'affirme aujourd'hui par une nouvelle production si robuste, si hautement significative, c'est, comme je le disais en commençant, un événement qui doit nous remplir de joie. Je souhaite que bientôt il se renouvelle.

M.-D. CALVOCORESSI

A LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Premier Concert.

Il est malaisé d'exprimer une opinion sur le trio d'Albert Roussel. A première audition, il paraît d'une écriture distinguée, mais de sentiment imprécis. Chaque mouvement, malgré une étiquette différente, comprend les mêmes alternatives de vivacité et de langueur qui en obscurcissent la signification particulière. Les oppositions étant imparfaitement gardées, l'intention de l'ensemble échappe.

Toute autre est la Sonate pour violoncelle et piano de J. Guy Ropartz. Il est vrai qu'il ne faut pas comparer l'essai d'un élève avec l'œuvre du maître; mais on peut proposer aux efforts du premier les qualités du second. *L'Allegro moderato* et le *Quasi lento* ont particulièrement séduit par leur grande musicalité, l'abondante substance de leurs idées. Le troisième mouvement vise plutôt le pittoresque : mais il est bien amusant, et traité avec une jolie sûreté de métier. Œuvre vivante, sonore, nettement écrite; M^{lle} Marthe De Vos et M. E. Prenez l'ont interprétée avec soin, encore que l'on ait pu souhaiter moins de timidité dans l'expression générale.

M^{me} Béon a joué avec grand talent deux pièces pour orgue sans pédales du même Guy Ropartz, toutes deux mélodieuses et réservées. Elle-même et Octave Maus ont secondé, en accompagnateurs avertis, M^{me} Marguerite Chabry qui chanta une *Élégie* de Duparc, un *Tantum ergo* de Fauré, et deux adorables poèmes de Louis de Serres sur des vers de Verhaeren. Quelles délicieuses choses, et combien elles conviennent au timbre nourri et perlé de la cantatrice! Tempérament intéressant, talent sincère : avec de telles qualités il ne faut pas avoir le trac.

Pour finir une humble requête à l'administration des Beaux-Arts : ne pourrait-on, les jours d'auditions, supprimer la sonnerie annonçant qu'il est seize heures aux visiteurs du voisin *Musée moderne* ? L'accompagnement est imprévu et encombrant.

H. L.

APOLLO

Histoire générale des Arts plastiques, par SALOMON REINACH, membre de l'Institut, professeur à l'École du Louvre. In-12 de 335 pages, avec plus de 600 reproductions d'œuvres d'art. Paris, Hachette

Cette indication arrivera trop tard ; presque tous nos lecteurs ont déjà l'étonnant petit livre. Mais il peut y avoir parmi eux des distraits, des négligents même ; je rappellerai donc que M. Salomon Reinach vient d'écrire ses vingt-cinq leçons de 1902-1903 à l'École du Louvre, où il a su résumer l'histoire des arts plastiques — oui, toute leur histoire, depuis les sculptures et peintures des cavernes préhistoriques jusqu'aux œuvres des Besnard, Carrière, Rodin, Constantin Meunier, etc.

C'est là le prodige, et que ce ne soit pas un résumé sec, mort : il est vivant, plein de renseignements curieux, de vues, d'hypothèses suggestives. Il procède par grandes lignes — et il est quand même plein de détails, sans parler des précieuses indications bibliographiques qui terminent chaque chapitre.

Commencerai-je de microscopiques, de vétilleuses critiques ? Sans doute, je me demande pourquoi M. Reinach, expliquant l'origine des basiliques chrétiennes, la cherche uniquement (p. 96) dans les basiliques civiles et pas dans la maison romaine ; pourquoi (p. 317) il estime « naturalisme intégral » l'œuvre de Constantin Meunier qui sait voir pourtant la beauté classique dans les gestes de ses modernes athlètes, ou celle de Rodin « plus poète ». À quoi bon m'arrêter à ces détails ? On voudrait peut-être aussi que je reproche à M. Reinach d'avoir qualifié le Palais de justice de Bruxelles « la plus grande accumulation de pierres de taille qui existe en Europe » ; il n'aura probablement pas eu le temps d'aller le voir à quelques kilomètres de distance...

C'est un grand service que nous rend à tous, grands et petits, artistes ou profanes, M. Reinach en donnant ce pendant à *Minerva*, introduction aux classiques grecs et latins, publiée il y a quatorze ans.

M. H.

L'ART A PARIS

Gaston Prunier.

Ces aquarelles, d'aspect rude, de construction solide, ne surprendront pas ceux qui connaissent le pays sauvage, particulier, étrange, qui les a inspirées. M. Gaston Prunier, échappant aux nécessités de la vie de Paris pendant une période de vacances qui n'a pas été pour lui un temps de repos, fut stupéfait, comme l'ont été et le seront beaucoup d'autres voyageurs, lorsqu'il aperçut, du sommet de La Clarté, le village de Ploumanach disséminé parmi les pierres et les flaques d'eau, avec la mer à l'horizon. C'est un lieu singulier, désolé et attirant, qui n'a pas son pareil en Bretagne. À voir ce chaos rouge, cette mer verte et bleue, transparente comme l'eau des pierres précieuses, les maisons qui se confondent avec les pierres, on reste pendant un moment à se demander si ce n'est pas là une illusion de mirage, où si ce désordre harmonisé par la lumière n'est pas fait d'un amas d'aérolithes tombés de quelque planète enfuie.

On s'approche, on parcourt les sentiers, les ruelles, on contourne les amas de cailloux, on suit les grèves de sable fin, on découvre une population d'enfants aux joues rouges comme les roches, aux yeux bleus et verts comme la mer et le ciel, puis une

autre population pétrifiée, qui prend les formes les plus inattendues : un pullulement de pierres qui figurent des animaux, réels et fantastiques, des géants, des nains, des monstres, des Vénus ; on se laisse aller au charme de cette féerie du hasard, et l'on reste quinze jours, un mois, tout son temps de liberté, dans l'humble et prodigieux village où l'on était venu passer deux heures.

C'est, j'imagine, l'aventure qui est arrivée à M. Gaston Prunier, et voici l'histoire de son séjour, qu'il a écrite en ces pages d'un dessin sûr, d'une coloration expressive. Il nous raconte ce qu'il a vu, et le sentiment de mélancolie et d'admiration qui a grandi en lui devant ces spectacles : la belle demi-ellipse d'une entrée de mer, — les passages d'eau entre des blocs cyclopéens, — les architectures de forteresses, — la pluie sur les bruyères roses, le soir, — l'écume rose qui frange les lames vertes, — le velours et le saphir des goëmons sur les pierres, — la végétation mouillée des vallons, — le champ de blé qui surgit parmi les blocs, — la bruine qui vient avec la marée, — les chaumines rasées au sol, perdues dans les mouvements de terrains, — et de grands ciels, chagrins, réjouis, illuminés de nuages roses, tendrement bleuis par la nuit qui commence, — et les montées et les courses de nuages indiquées d'une précision telle que l'on a la sensation du parcours du vent dans l'espace.

En même temps que ces souvenirs de Ploumanach, voici des images de Paris, des scènes de travail parmi les démolitions de la Cour des Comptes, de Mazas, de la rue du Four, parmi les glaisières de Vanves, où l'on retrouve sans peine chez l'artiste le goût persistant du chaos et des ruines, la recherche des formes sous la lumière terne, la sévérité de l'exécution, la gravité émue devant les choses.

GUSTAVE GEFFROY

La Vie artistique à Anvers.

Nouveaux Concerts.

C'est M. Henri Viotta, directeur du Conservatoire de La Haye qui a dirigé le quatrième concert d'abonnement de la Société des Nouveaux Concerts. On sait le rare mérite, le goût sûr et le grand talent avec lequel M. Viotta a organisé les très belles exécutions wagnériennes de la Wagner-Vereeniging d'Amsterdam.

Au programme, l'ouverture d'*Anacréon*, de Cherubini, dont Wagner disait avec raison qu'elle est « une esquisse poétique de la principale idée du drame envisagée dans ses traits généraux et sous une forme claire et transparente » ; la Cinquième Symphonie de Beethoven, des airs de Hændel et de Glück, chantés avec beaucoup de charme et de style par M^{me} Marie Gay ; l'*Enchantement du Vendredi-Saint* et l'ouverture du *Vaisseau-Fantôme* de Richard Wagner.

L'interprétation de M. Viotta est sobre, très nette, très claire, sans manquer ni de souffle ni de puissance ; elle a beaucoup plu et a prouvé une fois de plus combien il est intéressant de sortir du petit groupe de Capellmeisters voyageurs et voyageant auxquels semblaient, dans ces dernières années, être réservées exclusivement les invitations de l'étranger. On devait avoir Mottl à ce concert ; on a eu Viotta, et, à la différence de réputation près, on ne s'en est aucunement plaint. Le directeur du Conservatoire de La Haye a été très chaleureusement applaudi.

La Société des Nouveaux Concerts donnera une soirée hors d'abonnement dans les premiers jours du mois d'avril, sous la direction de M. Mortelmans, avec M^{me} Litvinne et M. Pablo de Sarasate. La seconde partie du programme sera consacrée à des fragments de *Siegfried* et du *Crépuscule*. Le concert débutera par une ouverture inédite de M. Gilson, écrite pour la Société.

Exposition Leys-De Braeckeleeer.

L'Exposition Leys-De Braeckeleeer aura définitivement lieu du 15 mai au 15 juin. L'Administration communale a mis à la disposition de l'Association *l'Art Contemporain*, pour cette exposi-

tion, les salles du Musée où l'on a pu admirer, il y a trois ans, les tableaux de Van Dyck et où se tiendra cette année-ci l'exposition Jordaens.

Un grand nombre de collectionneurs belges ont déjà promis l'envoi de leurs œuvres au Comité d'Anvers. On y verra notamment les superbes De Braeckeleer de MM. Vauthier, Van den Nest, Braun, colonel Thys, De Vleeschouwer, etc.

A l'étranger, des Leys importants ont été également promis, notamment le fameux tableau *Marie de Bourgogne distribuant des aumônes aux pauvres*, qui n'a jamais été exposé en Belgique parce qu'il fut vendu directement par Leys en Angleterre. Dès à présent, il a été promis au Comité trente à trente-cinq œuvres de chacun des deux maîtres.

R.

L'Enseignement de la Sculpture par le prince Troubetzkoy.

Le prince Troubetzkoy comprend à sa façon l'enseignement de la sculpture, s'il faut en croire M. Victor Thomas, qui a consacré dans *l'Épreuve* une intéressante étude au statuaire russe. Depuis quelques années, Troubetzkoy est professeur de sculpture à l'Académie de Moscou. Il avait longtemps refusé cette place, qu'il jugeait complètement inutile, mais il finit par l'accepter dans l'unique but d'empêcher tout autre professeur de se charger de ce cours. Sa méthode d'enseignement est extrêmement simple : il laisse toute liberté à ses élèves et les abandonne entièrement à leur initiative ; il les voit d'ailleurs à de très rares intervalles et ne les a jamais réprimandés. Comme ils lui demandaient au début quels moulages des anciens maîtres ils devaient copier, ce singulier professeur leur répondit simplement : « Mes amis, il ne faut rien copier du tout ; regardez la nature, écoutez votre âme et suivez vos inspirations !... »

Le résultat ne s'est guère fait attendre : au début de l'année l'Académie comptait trente-sept élèves ; trois mois plus tard elle n'en avait que deux. Ceux qui n'avaient pas « quelque chose là » et qui n'auraient jamais pu se révéler artistes se sont bien vite découragés ; et le bon Troubetzkoy s'en glorifie comme d'une victoire...

Les « Nouveaux Concerts » de Verviers.

Au programme du concert du 15 février étaient inscrites comme œuvres orchestrales la septième symphonie de Beethoven, le dernier entr'acte symphonique de *Messidor* de Bruneau et l'ouverture du *Vaisseau fantôme*. Magistralement dirigés par Louis Kefer, qui s'affirme de plus en plus chef d'orchestre de premier ordre, nos vaillants et sérieux musiciens verviétois ont donné, de toutes et chacune de ces pages, une interprétation puissante, colorée et correcte que l'auditoire souligna de ses bravos prolongés. L'entr'acte de *Messidor*, tout spécialement, fit grande impression.

Faire exécuter un concerto de Bach (piano, violon et flûte), avec accompagnement de quatuor, sauf dans le merveilleux *Adagio*, était certes une tentative hardie. Toutefois, comme les parties concertantes avait été confiées à MM. Sauvage, Voncken et Gaillard, les meilleurs virtuoses du corps professoral de l'École de musique, doublés de musiciens consommés, la tentative réussit admirablement. Fusion de sentiment, compréhension absolue, affirmation de la personnalité de chacun des instruments concertants là où elle se doit affirmer, telles furent les caractéristiques de cette interprétation à la fois fine, savante et distinguée.

M^{lle} Elisabeth Delhez, dont la réputation est si méritée a réussi ici comme partout ailleurs par le charme de sa diction si claire et de sa voix si pure, que mirent en relief l'air de *Léonore* de Beethoven et trois mélodies de Brahms, de Chabrier et de Bruneau.

J. S.

Exposition d'Art ancien bruxellois.

L'Exposition des Arts anciens bruxellois a passé de sa phase préparatoire à celle de la réalisation immédiate. Elle aura lieu dans les locaux — agrandis pour la circonstance — du Cercle artistique et littéraire, au Waux-Hall, du mois de juillet au mois d'octobre, sous le haut patronage du Roi. Le Prince Albert a accepté la présidence du comité d'honneur composé des ministres et du bourgmestre de Bruxelles.

Le Comité d'organisation se compose de MM. Paul Hymans, président ; Verlant et le baron Lambert, vice-présidents ; Jean De Mot et Systermans, secrétaires ; Edouard Hauman, trésorier ; Barbier, Cardon, Crespin, Joseph Destrée, Keym, Khnopff, Lenain, Mabile, Malfait, Patris, Schleisinger, Ch. Tardieu.

La construction d'une annexe provisoire de 30 mètres sur 15, qui sera élevée d'après les plans de l'architecte Barbier dans le jardin du Cercle, avec entrée vers la rue Ducale, va commencer incessamment. Cette salle sera réservée aux chefs d'œuvres des ateliers bruxellois du xv^e et du xvi^e siècle, tapisseries, sculptures, retables en bois sculpté et polychromé, etc. L'exposition se prolongera dans les locaux du Cercle, sauf les salons bordant le Waux-Hall qui restent réservés aux membres. La salle de concerts, dont la décoration évoquera le xviii^e siècle, sera plus spécialement réservée aux œuvres des xvii^e et xviii^e siècles.

L'Exposition comprendra outre les tapisseries, des spécimens choisis de la faïencerie bruxelloise et des arts anciens.

SOULES, CHEVALETS, TABLES, BUREAUX, TAPISSERIES, etc.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

L'École française vient de perdre un de ses statuaires les plus réputés. M. Eugène Guillaume, ancien directeur de l'Académie de France, a succombé à Rome peu de jours après avoir pris sa retraite. Il était né en 1822 et avait remporté le grand prix de sculpture en 1845. Parmi ses œuvres principales, citons les monuments de Colbert à Reims, de Claude Bernard à Paris, les bustes de Napoléon I^{er}, de Mgr Darboy, etc. Il présida en 1900 le jury international de sculpture à l'Exposition universelle et se fit unanimement apprécier de ses collègues par sa courtoisie, son impartialité et sa bienveillance.

On nous annonce également la mort à Paris d'un des écrivains les mieux doués et les plus personnels de la nouvelle génération, M. Marcel Schwob, auteur de plusieurs volumes d'une analyse pénétrante, et celle du peintre suédois Gustave-Albert Anderson, qui exposait régulièrement sous le nom de Gustave Albert au Salon du Champ-de-Mars, où ses paysages lumineux et synthétiques, d'une sensibilité de vision particulière, étaient très appréciés.

PETITE CHRONIQUE

Vendredi 3 mars, a eu lieu au théâtre de la Monnaie la première représentation de *Martille*, l'œuvre nouvelle de M. Albert Dupuis, livret de M. Ed. Cattier. Deux actes colorés, vivants et dramatiques, qui ont été accueillis avec un succès très vif. Le décor est une merveille de perspective, de couleur et de senti-

ment; la distribution des rôles est de premier ordre. Le grand public des premières a réclamé l'auteur par deux fois. Notre prochain numéro contiendra l'analyse de l'œuvre.

Le Roi a fait don à la ville, pour son Musée, de la sculpture qui surmonte la porte de l'ancien Institut Dupuich, rue Ravenstein, acquis par la liste civile et voué à une démolition prochaine.

M. Henri Meunier, chargé de graver les nouveaux timbres-poste belges de 10, 20, 25 et 35 centimes, a terminé son travail. L'émission aura lieu en avril.

L'administration s'est montrée si satisfaite du travail délicat et artistique de M. H. Meunier, qu'une nouvelle commande vient de lui être faite : celle des timbres de 50 centimes et 2 francs. Il avait été question un moment de faire exécuter ces derniers timbres en taille douce; mais, en présence de l'excellent résultat obtenu par la première série, ces timbres d'un nouveau type, où les traits du Roi sont encadrés dans un rectangle, seront exécutés, eux aussi, par le procédé typographique.

A l'occasion de sa cinquantième exposition, le Cercle d'art *Als Ick Kan*, a ouvert hier à Anvers, dans la nouvelle Salle Buyle, un Salon d'œuvres d'art qui sera clôturé le 20 courant.

Le Cercle se compose de MM. G. Jacobs, J. Opsomer, H. Dreye, G. De Smet, M. Melsen, Ph. Swyncop, A. Van Beurden, E. Vierin, E. Wiethase, Fr. Proost et René Ernest.

Président, F. Gogo; secrétaires, R. Bosiers et J. Posenaer.

bibliographiques qui terminent chaque chapitre.

Commençerai-je de microscopiques, de vétilleuses critiques? Sans doute, je me demande pourquoi M. Reinach, expliquant l'origine des basiliques chrétiennes, la cherche uniquement (p. 96) dans les basiliques civiles et pas dans la maison romaine; pourquoi (p. 317) il estime « naturalisme intégral » l'œuvre de Constantin Meunier qui sait voir pourtant la beauté classique dans les gestes de ses modernes athlètes, ou celle de Rodin « plus poète ». A quoi bon m'arrêter à ces détails? On voudrait peut-être aussi que je reproche à M. Reinach d'avoir qualifié le Palais de justice de Bruxelles « la plus grande accumulation de pierres de taille qui existe en Europe »; il n'aura probablement pas eu le temps d'aller le voir à quelques kilomètres de distance...

C'est un grand service que nous rend à tous, grands et petits, artistes ou profanes, M. Reinach en donnant ce pendant à *Minerva*, introduction aux classiques grecs et latins, publiée il y a quatorze ans.

Un congrès international pour l'extension et la culture de la langue française se réunira à Liège en septembre prochain. Le comité d'organisation est composé de MM. Berthelot, professeur à l'Université de Bruxelles; Collin, homme de lettres; Crozier, consul de France à Liège; Delaite, conseiller provincial et communal; Discailles, membre de l'Académie de Belgique; Dufourmantelle, secrétaire-général de l'Alliance française; E. Faguet, membre de l'Académie française; E. Gilbert, secrétaire de la *Revue générale*; Houzeau de Lehaie, sénateur; Ch. Van Lerberghe, homme de lettres; Maurice Maeterlinck, homme de lettres; Octave Maus, président de l'Association des Écrivains belges; Ch. Michel, professeur à l'Université de Liège; Albert Mockel, homme de lettres; Van Montagu, secrétaire général de l'Association flamande pour la vulgarisation de la Langue française; Mullendorff, membre de la Chambre des représentants; de Reul, professeur à l'Université de Bruxelles; Saroléa, professeur à l'Université d'Edimbourg; Tilkin, président de la Fédération wallonne; Emile Verhaeren, homme de lettres, et M. Wilmotte, membre de l'Académie de Belgique.

Le gouvernement a institué une commission de patronage de dix-huit membres comprenant diverses hautes personnalités de Belgique, de France, de Suisse et du Canada.

Le concours de M^{me} Georges Marty, des concerts du Conservatoire de Paris, de M^{lle} Blanche Selva, professeur à la *Schola Cantorum*, de MM. E. Chaumont et H. Merck donnera un attrait particulier au deuxième concert de la *Libre Esthétique*, fixé à jeudi prochain, 9 mars, à 2 h. 1/2 précises. Le programme se

composera de pièces vocales inédites de Balakirew, spécialement traduites, de mélodies de Ch. Bordes. P. Coindreau, D. de Séverac et G. Marty; d'œuvres instrumentales de Vincent d'Indy, R. de Castéra et I. Albéniz. Prix d'entrée : 3 francs.

Concerts de la semaine :

Dimanche 3, à 2 heures, quatrième concert Ysaye sous la direction de M. F. Steinbach, avec le concours de M^{me} Faliero-Dalcroze (Alhambra).

Mercredi 8, à 8 h. 1/2, troisième concert Crickboom (Grande-Harmonie).

Jeudi 9, à 2 h. 1/2, deuxième concert de la *Libre Esthétique*, avec le concours de M^{me} Georges Marty, de M^{lle} Blanche Selva, de MM. E. Chaumont et H. Merck (Musée Moderne). — A 8 h. 1/2, concert de M^{le} M. Boucherit et de M. J. Boucherit (Grande-Harmonie).

Vendredi 10, à 8 h. 1/2, deuxième séance de Sonates par M^{lle} L. Desmaisons et M. L. Angeloty (Salle Erard). — A la même heure, séance de chant de M^{lle} Elisabeth Delhez (Salle Ravenstein).

Samedi 11, à 8 h. 1/2, audition de chansons anciennes par M^{le} Michaux (Salle Erard).

Le pianiste Mark Hambourg annonce un récital au théâtre de l'Alhambra pour le dimanche 12 mars à 2 h. 1/2.

Les compositeurs de musique désireux de participer au concours ouvert par la ville de Spa à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de l'indépendance de la Belgique, recevront les renseignements complets en s'adressant au secrétaire communal de la ville de Spa. Rappelons que ce concours, ouvert à tous les musiciens belges, a pour objet la composition d'une œuvre lyrique mettant en scène un fait de notre histoire nationale. Des prix importants, 2,000, 1,000 et 500 francs, seront alloués aux œuvres les plus méritoires. Celle qui emportera la première distinction sera exécutée dans le courant de l'été aux frais de la ville de Spa avec le concours d'artistes de tout premier ordre.

La décision du jury sera proclamée au plus tard le 25 juin 1905.

Trouvé dans un quotidien bruxellois cette phrase curieuse, échappée à la plume d'un de nos confrères sous le coup de l'émotion : « Le silence de la tombe qui inspira au grand artiste un de ses plus nobles et de ses plus impressionnants chefs-d'œuvre avait posé sa main sur l'épaule de Julien Dillens et le froid de ce contact lui avait glacé le cœur ! »

M^{lle} Blanche Selva a inauguré à la *Schola Cantorum* de Paris la série des six séances qu'elle consacre cette année à J. Kuhnau, F. Couperin, J.-Ph. Rameau, J.-S. Bach et D. Scarlatti.

M. Louis Laloy, qu'on applaudit comme conférencier au dernier Salon de la *Libre Esthétique*, vient de soutenir avec un très grand succès à la Sorbonne ses deux thèses pour le doctorat ès-lettres : *Aristoxène de Tarente* et *La Musique dans l'Antiquité*. La Faculté lui a décerné le titre de docteur avec la plus haute mention dont elle pût disposer.

Miss Mary Cassatt vient d'être décorée de la Légion d'honneur. Parmi les nouveaux chevaliers, citons aussi notre collaborateur Camille Mauclair.

Un syndicat de joueurs d'orgue de Barbarie vient, paraît-il, de se constituer à Philadelphie. N'allez pas croire que cette association ait uniquement pour but la défense des intérêts de la corporation. Ses desseins sont plus hauts. Un article des statuts dit que « les joueurs d'orgue sont appelés à exercer une influence sur le goût artistique et musical de la grande masse, à condition qu'ils ne jouent que de la bonne musique. »

A cet effet, le Syndicat a cru bon de nommer un censeur, « musicien italien distingué », qui a pour mission de dresser un répertoire des œuvres que les tourneurs de manivelle seront autorisés à « exécuter » en plein air. Plus de scies populaires, de *Dasy*, *Dasy*, *Tararaboum* et autres cake-walks : rien que de la musique classique.

Il ne faudrait pas s'étonner que prochainement, au lieu d'en-

tendre, comme disait « Poor Lelian », des orgues « moudre des giges dans le soir », on entendit bruire dans les rues de Philadelphie *Tristan et Isolde* ou bien les *Barbares*, opéra tout désigné — par son titre seulement — pour les orgues de Barbarie.

On annonce d'Eisenach que la Société Jean-Sébastien Bach vient d'acheter, pour y fonder un musée de souvenirs, la maison natale du grand musicien.

On avait craint que la maison mortuaire de Haydn, à Vienne, ne vint à disparaître; il n'en sera rien heureusement, car le conseil municipal a décidé qu'elle serait achetée par la ville, ainsi que le musée Haydn, installé dans l'ancien appartement du maître et consistant en une chambre, un cabinet et une cuisine. Cette maison fut la propriété d'Haydn depuis le 24 août 1793; il y composa le célèbre *Hymne autrichien*, exécuté pour la première fois au théâtre National, à Vienne, le 12 février 1797, à l'occasion de la fête de François II, empereur d'Allemagne, et qui servit pour les solennités officielles de la création de l'empire d'Autriche dont on a célébré le centenaire le 11 août dernier. Haydn y écrivit aussi, entre autres ouvrages, la *Création* (1798) et les *Saisons* (1804). C'est là, au n° 17, de la rue qui porte actuellement son nom, que le grand musicien mourut le 31 mai 1809.

A une vente d'estampes du XVIII^e siècle qui a eu lieu dernièrement à Munich, un *Portrait de Marie-Antoinette*, gravé en couleurs par F. Janinet, est monté jusqu'à 3,150 mares. D'autres planches du même artiste ont été adjugées respectivement 1,950,

900 et 300 mares. Les Debucourt, toujours très appréciés, ont fait : *Le Menuet de la mariée*, 1,950 mares; *La Noce au château*, 1,950; *Promenade du jardin du Palais-Royal*, 1,780; *Heur et malheur ou la Cruche cassée*, 600; *L'Escalade ou les adieux du matin*, 600.

Les Romney, Reynolds, J.-R. Smith, J. Ward, F. Wheatley, G. Morland, etc., se sont également vendus à des prix élevés.

Depuis la mort de Whistler, l'engouement des Anglais pour ses œuvres n'a plus de bornes. A la vente Christie, le 20 décembre, on a vendu 2,875 francs l'une de ses eaux-fortes, *The Nocturne of Palace*. Les autres ont atteint : *A Bridge, Amsterdam*, 2,450 francs; *Pierrot*, 2,100; *The Dyer*, 1,825; *The Balcony*, 1,725; *Florence Leyland*, 1,400; *The Bridge*, 1,250; *The Rivals*, 1,250; *The Post*, 1,050; *Putney Bridge*, 1,050; *The Garden*, 1,050; *The Kitchen*, 800.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

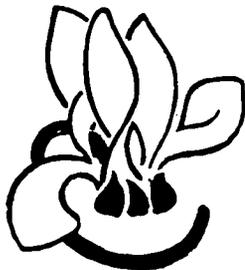
AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒLÉUX

Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947



Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

DIPLOME D'HONNEUR AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musiques de Belgique.

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

POUR PARAÎTRE LE 10 MARS

EMILE VERHAEREN : **Les Heures d'après-midi.**
Petit in-8° avec décoration en ton.

Prix : broché, 5 francs.

En cartonnage artistique à la Bradel, 6 francs.

Il a été tiré : 25 exemplaires numérotés sur hollandaise Van Gelder,
au prix de 12 francs,
et 10 exemplaires numérotés sur japon, au prix de 20 francs.



VITRAUX

R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

THE BURLINGTON MAGAZINE

FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly. — Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Cy Ltd, 14, New Burlington St. W.
BRUSSELS : Spineux and C^o, 62, Montagne de la Cour.
PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie. 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

La Légende des grands acteurs (MAUBE). — « Martille » (H. L.). — Notes de Musique. *Les Séances de Sonates de MM. Bosquet et Chaumont. Deuxième Concert de la Libre Esthétique* (Ch. V.). *Le Concert Ysaye* (H. L.). *Deuxième Concert du Conservatoire de Gand* (F. V. E.). — *Guidon d'Anderlecht* (GEORGES RENCY). — La Musique à Paris. *Société Nationale. Conservatoire. Schola Cantorum* (M.-D. C.). — Expositions parisiennes *Les Hauts Reliefs de Rodin. Les Orientalistes. Herthe Morisot. M^{lle} Yvonne Serruys* (ANDRÉ FONTAINAS). Au Cercle artistique (M. D. O.). — Chronique théâtrale. *L'Escalade. La Matinée littéraire. Théâtre des Galeries* (G. R.). — Petite Chronique

La Légende des grands acteurs.

On dit souvent des choses mélancoliques sur le sort des grands acteurs, de ceux-là qui agissent leur œuvre au lieu de la peindre ou de l'écrire. On dit que leur œuvre est contenue dans leur vie et ne la déborde pas. On dit qu'ils se dépensent passionnément en un instant, en une minute du temps qui coule et se referme sur eux sans rien laisser d'eux. On dit qu'ils s'éteignent comme un souffle, comme un son et que c'est une étrange anomalie qu'ils meurent totalement quand « le génie est immortel ».

J'ai entendu redire ces choses récemment par des gens qui avaient vu l'inoubliable Rose Caron dans *Orphée*. Je leur demande s'ils aiment les dépouilles et la mort lente. Les tableaux, les livres sont des dépouilles. Ils meurent parce qu'ils demeurent, délaissés, souillés, entamés, profanés autant que la démise qu'on vend après décès sur la place publique. Les fruits qui ont touché la terre pourriront. Si riche en génie et si puissant que soit un auteur, il ne laisse tout de même après lui qu'une sorte de glorieux cadavre, et le jour cru de la rue et les disputes des critiques ont bien vite fait d'en délustrer la gloire.

Le sort des grands acteurs, comme celui des grands orateurs est enviable. Je pense que ceux qui sont nés pour bien parler ne devraient jamais rien écrire.

Quand j'ai entendu quelque admirable tragique tel que Rossi, la Duse ou Rose Caron, je suis plus vivement et plus entièrement affecté que si je venais de lire un livre. Je porte en moi, démesurée, l'image vibrante qui a passé sur le théâtre. Elle parle, elle chante encore; je vis par elle qui me possède. Tout à l'heure l'action de ma vie personnelle conjurera la domination de l'image. Je resterai néanmoins pendant quelque temps tout illuminé de son rayonnement. Mon âme échauffée en portera la nostalgie et la répandra.

Ainsi chaque jour, chaque soir, par d'occultes et profondes secousses, troublant des milliers d'êtres qui passent en dessinant leur ombre sur la terre, la légende des grands acteurs s'élabore. Après leur mort, on la dira. Car ils meurent réellement tout entiers, ces êtres d'instinct; ils meurent dans une enfantine soumis-

sion à la nature, sans invoquer la raison d'être, sans crier vers l'abstrait. Ils meurent avec leur voix, leur geste, leur regard; mais si la forme de l'émotion qu'ils nous ont communiquée cède et se flétrit comme une enveloppe vide de sa substance, à la minute où nous cessons de les voir devant nous, ils renaissent en nous par un miracle de transfusion qui est tout leur art.

Ils se sont donnés : leur art n'a pas dépassé leur vie; il s'y est attaché, il s'en est nourri. La volupté de l'esprit s'est mêlée pour eux à celle des sens et ils ne l'ont demandée qu'au présent. Ils ont ramassé sur le présent leurs forces, ils l'ont saisi, ils l'ont étreint. Dans cette étreinte ils ont pris la sensation de l'infini. N'ayant rien réservé, rien fixé d'eux pour l'avenir, ils ne se survivront pas. Etant les disparus, ils seront mémorables et dans le rêve des hommes ils ressusciteront de génération en génération.

Que de noms éclatants habitent notre mémoire! Talma, Rachel, la Malibran et le nom tendre d'Aimée Desclée. On nous les a répétés, on nous les a légués. Par où l'histoire, qui prétend toucher à tout et tout inventorier, les saisirait-elle? Il ne reste rien d'eux. Ils lui échappent : ils appartiennent à la légende.

Songez maintenant aux artistes, aux penseurs qui ont donné des témoignages durables et vérifiables de leur génie; analysés, discutés, contestés, selon l'esprit qui souffle, avec leurs œuvres sans sépulture, ils sont voués pour toujours aux vicissitudes de la terre, pendant que les grands acteurs occupent une sorte de ciel d'où leur image dorée vers chacun de nous descend intacte à l'appel du souvenir. Car nous nous souvenons d'eux, n'est-il pas vrai? autant et mieux que si nous les avions connus.

MAUBEL

MARTILLE

Drame musical en deux actes, paroles de M. EDM. CATTIER, musique de M. ALBERT DUPUIS, représenté pour la première fois au théâtre de la Monnaie, le 3 mars 1905.

Dans l'article ingénieusement bonhomme qu'Edmond Cattier publiait au lendemain de la première représentation de *Martille*, le librettiste dévoilait tout un aspect, ignoré du grand public, de l'enfantement des œuvres théâtrales à double paternité : les premiers contacts entre l'écrivain et le compositeur. Outre que le public aime à se voir révéler la « cuisine » du théâtre, le récit de ces dissentiments avant l'accord nécessaire explique certains défauts du livret, défauts que son auteur a, du reste, reconnus avec la plus experte bonne grâce.

Si M. Albert Dupuis avait, de son côté, périodiquement rédigé le bulletin musical d'un de nos quotidiens, j'imagine qu'il aurait apporté la même simplicité à mettre en lumière les faiblesses de sa partition; car je crois que rarement une œuvre fut écrite avec aussi peu de souci de cacher ce qui peut en elle fournir sujet de critique.

Intrigue dramatique et précipitée. Martille, douce fille d'auberge, est aimée de deux hommes : l'amoureux sympathique et l'amoureux brutal. Le premier est marié avec une coquette qui aime le brutal : opposition classique du bon couple et du mauvais couple. Celui-ci cherche à perdre le marié; le dévouement de Martille le sauve. Mais ce même dévouement la perdra, lorsque pour sauver celui qu'elle aime de la jalousie du brutal, elle déclare qu'elle s'est donnée à ce dernier : la coquette surgit et la tue.

Comme occasions de musique, le livret est bien d'un homme que vingt années d'analyse théâtrale ont copieusement instruit. L'écriture est rythmée; le langage reste naturellement au niveau des personnages; les conversations, pour être trop courtes parfois, sont clairement et simplement conduites. La connaissance des planches se révèle peut-être trop adroite par l'emploi de certains effets dont le résultat sûr a été vérifié à l'excès : c'est faire compliment à un homme de ressources que de s'étonner de lui voir employer des demi-ficelles. Voici refait le trio de femmes : « La charmante promena-a-de... », ou quelque chose d'approchant; voici la mort de l'héroïne blessée, la rentrée instantanée des chœurs (pourquoi?), les dernières paroles psalmodiées, la nuit tombante, le *requiem* de la foule en sourdine, le glas de la clochette voisine! Rien n'y manque.

La question d'opportunité des chœurs et le décousu de certaines interventions ont été envisagés par Edmond Cattier lui-même, à notre avis, avec trop de sévérité. Les chœurs sont un cadre justifié. Ils situent l'action. — Mais on peut se demander si le personnage même de Martille, tel qu'il est proposé, est bien susceptible de provoquer toute l'émotion tendre ou vive qu'il doit susciter. L'héroïsme de la jeune fille que deux hommes désirent, consiste à déclarer à la fin de chaque acte, par un mensonge alternatif, qu'elle est la maîtresse de l'autre! Les sources d'intérêt sont trop parallèles. Et puis, l'aveu mensonger dont elle soufflette celui qu'elle aime est-il bien féminin? Est-il bien dans son caractère? — La vertu dramatique d'une situation risque de s'énerver lorsque sa logique naturelle paraît discutable. Hâtons-nous d'ajouter que nous avons entendu des femmes approuver la Martille de M. Cattier : notre remarque n'est donc qu'une appréciation.

Quant à la partition, on a pu retrouver dans cette nouvelle œuvre de M. Dupuis les qualités d'allure, de couleur, d'orchestration qui rendaient déjà si intéressantes maintes pages de *Jean-Michel*.

Le don le plus marquant de cet intéressant musicien paraît être la *facilité*, une facilité extraordinaire, un peu inquiétante : on craint que le jeune artiste néglige le contrôle rigoureux de l'inspiration. Sous ce rapport, *Martille* est très impressionné; on a signalé déjà les épisodes de wagnérisme et de d'indysme édulcorés qu'un compositeur doué comme Dupuis devrait sacrifier sans indulgence. Mais lorsqu'il s'approprie un vieux refrain wallon, ou qu'il puise dans son cœur ému des accents mélodiques sincèrement personnels, Albert Dupuis sait exercer de louables séductions. Ecoutez le duo du premier acte entre Etienne et Martille. Combien cela est enveloppant, poétique et senti! Suivez la fresque de tous ses chœurs, le développement de la ducasse, le cramignon-bourrée, qui paraît étroitement apparenté avec la romance d'entrée de Betsy, au premier acte! L'harmoniste dissèque, l'instrumentiste s'amuse, le contrapontiste double, triple ses effets : et cela est toujours plus allant, plus prenant, plus coloré et jeune.

Combien est plus aimable le créateur de ces charmants épisodes, que le grandiloquent signataire du gros interlude ! Le morceau tend à opposer les noirceurs du couple méchant à la sentimentalité des amoureux poétiques. Celle-ci, quoique terriblement tristanesque, est mieux rendue que ne le sont les « mauvaisetés » des autres. Au surplus, le personnage musical de Pierre, dont l'entr'acte développe la haine jalouse, paraît le moins bien venu ; les thèmes ténébreux et gonflés le dépeignent mal et ne rendent pas la sensualité bestiale que les paroles précisent pourtant avec justesse.

Au demeurant, l'œuvre n'est pas de celles qui s'épluchent. Il faut la prendre telle qu'on a voulu la présenter : épisode bref, violent et touchant de la vie villageoise. On peut féliciter M. Cattier de son livret adroit, qui eût été mieux équilibré si les exigences de la musique l'avaient moins bousculé ; on peut louer M. Dupuis de la riche substance de son œuvre, de la variété de l'écriture, de l'abondante réserve de ses moyens ; et on doit plus exiger de son invention personnelle.

Quant à l'exécution, tout est à admirer. Les meilleurs éléments de la troupe ont rempli tous les rôles : M^{mes} Dratz-Barat et Paquot, MM. Laffitte et D'Assy font preuve d'une intelligence, d'une adresse, d'une intensité parfaites. Les chœurs et l'orchestre ont vaincu de grosses difficultés ; et M. Dubosq, le magicien, se dépasse à chaque décor nouveau. L'exquise vallée de la coquette Semois ! Comme il en a saisi le charmant caprice, au milieu des prés d'émeraude, des frondaisons bleues et des roches brunes ! C'est une merveille, simplement.

H. L.

NOTES DE MUSIQUE

Les Séances de Sonates de MM. Bosquet et Chaumont.

Ces infatigables poursuivent avec amour leur mission d'art.

Leur dernière séance était consacrée à trois sonates de piano et violon : Bach, Brahms et Vincent d'Indy : intéressante gradation, curieuse vue panoramique sur trois tendances absolument différentes, sur trois individualités dont la première, encore que très dominante, laisse pourtant place fort honorable à la seconde et surtout à la troisième.

Bach, dont l'art est analogue à l'art grec de la belle époque, tire d'un canon rigoureux une vie intensive et pathétique et sait donner aux formules scolastiques ce caractère à la fois léger et contenu que les sculpteurs hellènes ont su réaliser et qu'on n'a pas retrouvé depuis.

Brahms, l'*homo musicalis* par excellence : celui qu'aiment surtout les assoiffés de « musique pure », celui dont l'erreur fut peut-être d'aller à la recherche d'une règle ancienne à travers la confusion des sentiments modernes, celui qui ne satisfera jamais ceux qui pensent que la musique ne peut entièrement se suffire à elle-même et qu'elle doit, pour répondre à un véritable idéal d'art, sortir de cet hermétisme qui en fait si souvent quelque chose d'égoïste et de froid.

Enfin, Vincent d'Indy : sauvage et révolté, il ne fait aucune concession ; malcontent, tourmenté, fiévreux, il semble aller à la recherche d'une « foi » à travers l'âpreté des luttes modernes, et c'est cette tension vers un idéal nouveau qui rend son œuvre supérieure aux « réchauffés » d'un Brahms. Si Vincent d'Indy n'a

pas la sérénité simple de son maître César Franck, la Sonate que MM. Bosquet et Chaumont ont exécutée et qu'on entendait pour la première fois à Bruxelles n'en est pas moins une œuvre de haute envergure : le *modéré*, douloureux et inquiet, avec ses alternances de fureur sacrée et de tendresse religieuse, fait à l'œuvre un prélude de grande intensité ; suit un rythme de gambade, infiniment suggestif, interrompu par une rêverie très douce, en style mi-canonique, mi-mélodique ; le *très lent*, qui vient ensuite, rappelle le premier mouvement dans ce qu'il a de passionné et de religieux, mais avec plus de concentration ; enfin la Sonate se termine par un *très animé*, dont le décousu apparent, brisé par un dénouement brusque et victorieux, exprime si bien les inquiétudes de l'âme moderne désemparée. Nous rappelons, au surplus, ce qui fut dit ici, la semaine dernière, par M. Octave Maus au sujet de cette œuvre.

MM. Bosquet et Chaumont, — est-il besoin de le dire, — ont interprété les trois sonates avec ce sens musical vif et profond qui leur est commun, se manifestant également dans les beaux élans de M. Chaumont, dans le coloris subtil et la souplesse enlaçante de M. Bosquet, le pianiste impeccable. Tous deux surent honorer Bach, animer Brahms, et révéler, selon sa vie intense, le nouveau chef-d'œuvre de Vincent d'Indy.

Deuxième Concert de la Libre Esthétique.

On a réentendu à la séance de cette semaine la Sonate de d'Indy dont nous venons de parler. M^{lle} Blanche Selva a donné à la partie de piano tout son relief, grâce à ses grandes qualités de simplicité et de sincérité ; M. Chaumont jouait la partie de violon avec une pénétration plus profonde encore qu'à la première audition.

L'intérêt du programme était surtout concentré sur le Trio en *ré* (op. 1) d'un tout jeune compositeur, M. René de Castéra. Ce Trio est plein de promesses : il indique chez son auteur un savoir-faire déjà très grand et une fréquentation assidue des maîtres anciens et modernes : Bach et Vincent d'Indy surtout. Bach au point de vue du dessin polyphonique, d'Indy au point de vue des trouvailles de rythme : M. de Castéra est à bonne école. De plus, il sait charpenter et équilibrer une œuvre : c'est plus qu'il n'en faut pour avoir la conviction qu'il mérite grandement d'être encouragé. Nous avons particulièrement apprécié la première partie de son trio : sa terminaison en choral a de la puissance et prépare très bien, par voie de contraste, le *divertissement* au rythme surprenant qui suit ; le mouvement *assez lent* est raffiné et un peu maladif, tandis que le *très animé* final, dans lequel je vois surtout l'influence de Bach, ramène à la sérénité presque classique de la première partie.

M^{lle} Selva (piano), MM. Chaumont (violon) et Merck (violoncelle) ont joué l'œuvre de M. de Castéra à la perfection.

Le programme comportait deux préludes et une séguedille de M. Albeniz : œuvres charmantes, tour à tour impressionnistes, populaires, nationales, tendres et spirituelles, que M^{lle} Selva a exécutées avec ce sentiment du pittoresque qu'elle possède à un si haut degré.

M^{me} Georges Marty prêtait son concours à la séance. Si la voix est d'une belle qualité, son volume considérable n'est pas exactement en rapport avec des mélodies qui se trouveraient mieux d'un organe plus souplement nuancé. Les deux *lieder* de Balakirew (*A la chanson russe*, surtout) sont particulièrement person-

nels. Et le public a pu apprécier les intéressants débuts de M^{lle} Blanche Selva comme compositeur : sa mélodie *Les Ancêtres du lys*, sur un beau poème de Mithouard, très travaillée, très sûre, très poétique, a révélé chez la parfaite musicienne une faculté d'invention qui ne saurait nous étonner.

CH. V.

Le Concert Ysaye.

M. F. Steinbach, directeur du Conservatoire et chef d'orchestre des concerts du Gürzenich de Cologne, a dirigé le dernier concert Ysaye. Le public a repris grand plaisir à suivre sa direction intéressante, volontaire, parfois même rageuse. Programme parfaitement composé ; comme morceau principal, la *Septième Symphonie* de Beethoven, très rythmée et d'intentions claires, encore qu'on ait pu remarquer, dans la première et la dernière partie surtout, certains malentendus entre l'orchestre et son chef. Celui-ci paraît peu satisfait des sonorités de certains de nos groupes instrumentaux. Il exige notamment des cuivres et parfois de l'harmonie, une vigueur et une netteté qui ne sont pas de nos écoles. Par contre, le quatuor si amoureusement éduqué par Ysaye paraît l'enchanter ; c'est avec un visible agrément qu'il a conduit le *Concerto brandebourgeois* pour orchestre à cordes de J.-S. Bach, — admirable page d'un souverain génie, toujours merveilleux d'équilibre, de santé jeune, de puissance sonore !

Nous avons revu et réentendu, à la même audition, M^{me} Faliero-Dalcroze, que le public bruxellois avait eu la fortune d'apprécier il y a quelques années. Cette cantatrice apporte dans sa méthode et sa composition expressive la même grâce harmonieuse et distinguée qui rayonne de sa charmante personne. La voix est aisée et s'écoute délicieusement. Elle a chanté à ravir deux airs des *Noces de Figaro* de Mozart, l'exquis *Secret* de Fauré et une page de Schubert. L'air de Marguerite de la *Damnation de Faust* de Berlioz fut également exécuté avec goût et justesse ; mais il a paru rester un peu en dehors des moyens caractéristiques de la gracieuse artiste, à laquelle la romance italienne et française ou le lied allemand paraissent mieux convenir. On a fait à M^{me} Dalcroze le plus vif et le plus mérité des succès.

H. L.

Deuxième Concert du Conservatoire de Gand.

Ce n'était pas médiocrement original de voir une femme aborder, avec une pareille désinvolture, le Concerto en *la* mineur pour violon, de Dvorak. M^{lle} Annie de Jong s'en est acquittée en artiste puissamment douée, d'une fougue et d'une verve vraiment étonnantes. Coup d'archet décidé, sonorité pleine, surtout dans les graves, jeu volontaire et pittoresque, telles sont les qualités qui font, nous semble-t-il, de M^{lle} de Jong une des plus intéressantes artistes du violon que nous ayons entendues.

Après l'ouverture de *Coriolan* et l'admirable Symphonie en *ré* de Brahms, dont l'orchestre a rendu à merveille le coloris surprenant, M. E. Mathieu nous a donné en seconde exécution le *Tod und Verklärung* de Richard Strauss, cette page symphonique d'une largeur et d'une puissance d'évocation inouïes. Enfin, nous avons réentendu avec joie l'ouverture des *Maîtres chanteurs*, qui jamais ne fut enlevée avec plus de verve.

F. v. E.

GUIDON D'ANDERLECHT

Guidon d'Anderlecht (1), de M. Maurice des Ombiaux, est l'histoire d'un saint François flamand, qui aime les fleurs et les bêtes et dont toute la vie fut un miracle de douceur et de charité. La simple existence de ce laboureur est pleine du charme tendre et fort que l'on éprouve au contact de la terre natale et des humbles êtres qui l'habitent. Dans le cadre, sobrement et nettement évoqué, du pittoresque moyen âge, avec ses pillages, ses pestes, ses famines ; avec ses naïvetés adorables, sa piété, sa foi sincères mêlées à un sensualisme candide ; avec ses foires opulentes, ses fêtes animées, ses heuveries et ses mangeailles ; et la couleur versée à flots sur tout cela ; et la sensibilité délicieuse de ces âmes mystiques qui parlaient aux nuages, aux oiseaux, au bétail, et qui voyaient des anges, ainsi qu'on voyait jadis des nymphes ou des naïades, sous toutes les formes vagues ébauchées par la fantaisie ou par le rêve : au milieu de ce moyen âge qui fut pareil à une seconde enfance de la Terre, la figure radieuse et pure de Guidon d'Anderlecht apparaît comme le symbole de l'amour universel et panthéiste pour les hommes, les animaux, les plantes, pour toutes les joies de la vie, la bonne bière, saine et vermeille, les repas plantureux, les caresses des belles filles, et les mille formes, les aspects infiniment variés que revêtent les mouvements des êtres et le jeu des éléments.

En outre, le dernier livre de M. des Ombiaux est une juxtaposition habile de tableaux savoureux où l'on retrouve maints détails empruntés aux œuvres des petits maîtres flamands. C'est ainsi qu'il faut signaler quelques scènes de kermesse, la foire d'Ypres, des festins de paysans, et surtout le pillage et l'incendie d'Anderlecht. M. des Ombiaux s'y montre coloriste éclatant autant qu'auteurs il est poète ému. Quoique l'on sente, peut-être, que le livre a été fait trop vite — que voulez-vous ? n'est-ce point là la rançon de la fécondité ? — on doit admirer sans réserve la puissante imagination qui l'inspira et l'intense sensation d'art qu'il procure. On sort de là comme d'un musée et comme d'une chapelle : l'œil se souvient de cette fête de couleurs, tandis que l'âme est encore bercée aux derniers échos d'un concert angélique. C'est une page d'hagiographie écrite pour les simples. Mais les enluminures des pages plairont aux plus délicats.

GEORGES RENCY

LA MUSIQUE A PARIS

Société Nationale. — Conservatoire. — Schola Cantorum.

Le *Poème* pour quatuor d'archets de M. de Wailly est une œuvre extrêmement distinguée d'écriture et agréable à entendre. Le titre en pourrait être *Poème nuptial*, car les quatre morceaux qui la composent se succèdent dans l'ordre suivant : *Idylle*, *Danses*, *Epithalame*, *Marche nuptiale*. Le début de l'*Idylle* est joli, la suite en est un peu « tristanesque ». Les *Danses* sont recherchées, l'*Epithalame* n'est ni sans grâce, ni sans chaleur, et le dernier mouvement, qui n'a rien de la marche traditionnelle, contient des détails pittoresques et amusants que Chabrier n'eût point désavoués.

La Sonate (piano et flûte) de M^{me} Bonis est d'une naïveté tout à fait charmante ; à l'écouter on est tout d'abord près de s'attendrir comme devant certaines photographies où les modes de jadis achèvent de vivre, comme devant des fleurs qu'on retrouve entre les pages d'un livre qu'aimèrent nos aïeules en leur jeunesse. Bonne exécution par l'auteur et M^{lle} Fleury.

On entendit encore deux mélodies de M. Silvio Lazzari, sur des poésies de Jean Lahore : *Tendresse*, grave, et *Sur un air de Schumann* dont la réalisation musicale est très curieuse ; *Islamey* de M. Balakireff, transcrite pour deux pianos, je ne sais vraiment pas pourquoi ; et le Quatuor avec piano d'Ernest Chausson, admirablement exécuté par MM. Pierret, Hayot, Denayer et Salmon.

(1) Paris, Juven.

La mémoire de César Franck vient d'être deux fois honorée d'admirable manière : au Conservatoire, M. Marty fait entendre dans leur intégralité les *Béatitudes*, événement dont il faut retenir la date et se féliciter, car jamais on n'entendit ce chef-d'œuvre dans de pareilles conditions. A la Schola, M. Bret, M^{lle} Selva et le Quatuor Parent ont entrepris d'exécuter, en quatre séances, la totalité des œuvres d'orgue, de piano et de musique de chambre du maître. Ce fut une heureuse idée excellemment menée à bien. Il est à noter que ce fut pour bien des gens, dont je suis, une occasion unique d'entendre les *trios* par où César Franck s'était, à ses débuts, affirmé.

M.-D. C.

EXPOSITIONS PARISIENNES

Les Hauts Reliefs de Rodin. — Les Orientalistes.
Berthe Morisot. — M^{lle} Yvonne Serruys.

Pour une villa d'Evian, Rodin a exécuté quatre hauts reliefs, deux frontons, deux jardinières qu'on peut voir, pendant quelques jours, dans la salle des expositions temporaires, au Musée du Luxembourg. Avec un sens émerveillant des nécessités décoratives, le maître a choisi pour motifs les plus traditionnels et les plus simples, dont son génie une fois de plus a su tirer un parti inattendu. C'est, d'une part, le *Printemps* et l'*Automne*, de l'autre l'*Été* et l'*Hiver*, puis la *Moisson* et la *Vendange* figurés symboliquement sous l'aspect de femmes et d'enfants nus environnés de guirlandes de fleurs, de fruits et de branchages, modifiés et agencés selon la signification variée de chacune des saisons.

Jamais son art harmonieux ne s'est révélé par plus de délicatesse dans la touche, plus de précision caressante, et n'a éveillé dans le repos des chairs une plus voluptueuse palpitation. Cela est calme et d'une sûre sérénité comme les chefs-d'œuvre éternels de la statuaire antique. S'il y a moins de passion profonde que dans d'autres œuvres de Rodin, s'il n'y a là nulle angoisse, du moins que de sensualité saine et robuste, que d'ardeur endormie et que d'enthousiasme contenu !

Pour la treizième fois, les peintres orientalistes, dont plusieurs n'ont pas dépassé la péninsule ibérique ou la Sicile heureuse, ont réuni leurs œuvres en une même exposition. C'est au grand palais des Champs-Élysées. Une salle entière est réservée aux toiles récentes que M. Charles Cottet a rapportées de Constantinople, de Smyrne, de Tolède et de Burgos. Ce lui a été un mérite rare, après le succès de ses Bretons et de ses Bretonnes, de ses mélancoliques plages, dont le spectacle éveillait en les âmes sensibles mainte répercussion de mélancolie parfois un peu facile et trop souvent répétée, de s'arracher délibérément au décor et aux gens dont il eût pu exploiter, mieux que tant d'autres, à loisir, la vogue qui se prolonge, fastidieuse, de salon en salon, d'atelier en atelier. Mais il a préféré changer de milieu, et il a changé en même temps de vision. Il a vu les apparences nouvelles avec des prunelles ingénues. Toute manière a disparu ; les redites faciles ont été abandonnées. Il a vu sans préconception, sans procédé établi d'avance, les pays qu'il ne connaissait pas. Et ce sont de francs et de vigoureux aspects de Galata crépusculaire, de Stamboul en plein soleil, de Tage orange et surtout, d'une puissance évocatrice étrangement puissante, variée selon les heures et les aspects changeants du ciel, de cette cathédrale de Ségovie qui domine la ville et les remparts de sa fierté tranquille.

D'autres peintres intéressent. M. Emile Bernard rêve au bord du désert où campent les nomades. Un souci de style semble le gêner ; l'ordonnance de ses personnages est parfois contrainte et évoque des souvenirs périlleux ; le modelé des figures n'est point toujours très sûr ; la coloration par teintes plates demeure terne ; on se croirait plutôt au fond d'un antre alpestre que sous un climat orgueilleux de ses lumières.

Voici M. Dinet, M^{lle} Dufau, toujours harmonieuse et agréable

dans ses arrangements un peu moelleux, M. Lunois, M. F. Mailaud, tant d'autres encore, parmi lesquels se distinguent particulièrement M. Morrice, brumeux toujours et tendrement pensif, même à Venise, et M. Henri Havet dont les études à Tlemcen se sentent réelles et très sûres, et dont le grand paysage, clair avec cet arbre en fleurs roses sous la palpitation azurée du ciel clair est d'une harmonie franche délicieuse.

Maintenant déjà a pris fin pour notre trop courte joie l'exposition d'une trentaine d'œuvres, à la Galerie Druet, par Berthe Morisot (M^{me} Eugène Manet). Peu de femmes, de l'art de peindre — bien plus, de l'art, — ont su tirer mieux qu'un parti pris d'imitation. Des hommes manqués la plupart apparaissent à les contrefaire pas même toujours adroites. Elles ont fait abandon de la vivacité de leurs émois, elles sont froides et correctes, car qui citer, en France, sinon, tout juste, la gracieuse et pétulante Vigée-Lebrun, puis, parmi les contemporaines, miss Mary Cassatt et telle nouvelle venue? Berthe Morisot, de par une grâce provenant en se transformant de Fragonard, avec l'éducation à voir, devant elle, droit et sincèrement, que lui fit la fréquentation de son beau-frère Edouard Manet, le peintre sûr de lui et libre, puis aussi de Renoir et de Degas, les a toutes sans doute dépassées. Il n'est pas un tableau d'elle, non plus qu'un croquis ou une aquarelle, qui ne dénote, avec son élégance spontanée, la femme. Toute la poétique extase de son charme, toute l'ingénuité raffinée de sa manière caressante la révèle comme elle a dû être et comme la proclament ceux qui l'ont connue, parfaite, enthousiaste et réfléchie, en tous cas éprise de son art et convaincue admirablement. Et ses tableaux, sans jamais une recherche d'école, une pose, une lourdeur, une affectation, captivent l'un après l'autre, retiennent, enchantent, miracles de fraîcheur juvénile et de radieuse harmonie.

J'ignore si l'exemple de Berthe Morisot a influé sur la formation des talents féminins plus récents qui se cherchent encore. M^{lle} Yvonne Serruys réunit, à la galerie Barbazanges, à quelques essais curieux de sculpture, des séries de tableaux : *Vieux jardins*, *paysages*, *études et portraits*. Diverses tendances se disputent dans la plupart de ses œuvres, la prédominance. Elle est flamande, cela est sûr, et aime évoquer la terre natale aux villes apaisées, aux rivières assoupies, aux crépuscules tendres qui accueillent si bien les douces lumières. Seulement, il y a eu l'école qui a desséché les impressions, qui a durci le geste de la main. Je sais gré à M^{lle} Serruys de ne nous avoir pas caché cette phase, mais peut-être l'a-t-elle traversée sans s'en rendre un compte bien net? A coup sûr, elle en est sortie, elle redevient féminine exquisément et spontanée ; ces délicieux croquis en couleurs et ces esquisses dénotent une science minutieuse, une observation personnelle et ravissent, et plusieurs paysages, *Matin*, *Pavots*, *Brume dorée*, surtout *Brume matinale* et *Menin*, *maisons ensoleillées* font mieux que présager un tempérament réel, un talent sincère, dédaigneux des vaines formules, une vision ardente et sûre.

ANDRÉ FONTAINAS.

AU CERCLE ARTISTIQUE

M. Halkett expose des portraits consciencieusement peints, mais sans caractère. L'un d'eux, toutefois, *L'Enfant à l'orange*, est d'une belle venue.

Les aquarelles de M. C. Jacquet sont d'un détail fort menu. Quelques unes attestent une main légère, d'une joliesse assez fine.

Quant à M^{lle} Marguerite Verboeckhoven, ses impressions, qui ne manquent pas de poésie, sont un peu trop sommaires pour s'intituler « synthétiques ». C'est à peine si quelques formes apparaissent dans la brume, à travers les voiles du crépuscule.

M. D. O.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

L'Escalade.

Ce n'est pas l'une des meilleures pièces de M. Maurice Donnay que le Parc nous donne en ce moment. L'auteur fêté — trop fêté! — de tant de comédies fines, spirituelles, élégantes, où la philosophie se cache sous les fleurs, s'est laissé aller à promettre à droite et à gauche un tas de pièces qu'il doit livrer à date fixe et qu'il n'a pas le temps matériel d'écrire avec soin. *L'Escalade* en est une preuve. Le sujet ne manque pas d'intérêt. C'est, comme on sait, l'histoire d'un savant misanthrope et surtout misogyne, qui tombe amoureux — naturellement! — de la première venue et qui finit, tout comme un jeune homme, par escalader un balcon, la nuit, pour aller retrouver sa bien-aimée. Il y a là matière à de curieuses études de psychologie. M. Donnay n'a fait que les indiquer. Il ne s'est pas donné la peine de fouiller jusqu'au fond l'âme de son personnage. Tout se passe, pour ainsi dire, à fleur de peau. Seule, la scène d'amour, après l'escalade — entre parenthèses, elle sent furieusement les trucs du métier, cette escalade! — à cause de la poésie délicieuse du langage et aussi de la vraie passion qui y gronde enfin, a pris vivement le public. On peut dire qu'elle emporte le succès. Mais que de détails charmants, semés à travers toute la pièce! Et comme M. Donnay, même quand il écrit vite, ne peut pas s'empêcher d'écrire bien! Il serait injuste de ne pas applaudir des deux mains et de tout cœur à la magnifique interprétation de cette comédie par la troupe de M. Reding. M^{lle} Clarel, avec sa beauté passionnée, sa grâce, ses belles attitudes, ses toilettes délicieuses, est la séduction elle-même. Et M. Mauloy est certes l'un des artistes les plus talentueux et les plus distingués qui passèrent sur la scène du Parc.

La Matinée littéraire.

Infatigable, le lendemain de la première de *L'Escalade*, le même théâtre nous offrait l'amusante et combien difficile reconstitution d'un vaudeville à couplets de Duvert et Lauzanne : *L'homme blasé*. Ce n'a pas été un mince plaisir pour le public des matinées d'entendre les braves acteurs du Parc s'essayer à l'art du chant. Ils s'en sont, ma foi, bien tirés. M. Barré — qui a joué, d'ailleurs, avec grand talent le rôle de l'Homme blasé — a mérité même, à cet égard, des applaudissements spéciaux. C'était une vraie révélation. Avant la représentation, M. Cattier avait fait une conférence un peu cahotée, manquant de ligne et de verve, mais égayée par une foule de citations, aussi joyeuses que bien choisies, qui ont suffi à donner au public une idée juste et claire de ces illustres inconnus, Duvert et Lausanne! les rois du vaudeville pourtant, — ô vanité de la gloire! — à l'époque de Paul de Kock, de Joseph Prudhomme et de Louis-Philippe.

G. R.

PETITE CHRONIQUE

Notre directeur M. Octave Maus vient d'être frappé d'un deuil douloureux par la mort inopinée de sa mère, survenue le 10 mars. M^{me} Maus avait atteint, sans que sa santé parût affaiblie, un âge auquel il est rarement donné de parvenir, en conservant avec une aussi précieuse vivacité, les dons d'esprit et d'activité, particulièrement touchants lorsque des cheveux blancs les auréolent.

Ceux qui eurent la fortune de l'approcher ont apprécié l'aménité de son accueil, la fraîcheur de sa pensée. Un accident cruel prive brusquement Octave Maus d'une mère qu'il ne quitta jamais. Les collaborateurs de *L'Art moderne* et les nombreux amis de son directeur lui adressent l'expression unanime de leurs profondes et affectueuses condoléances.

Les funérailles de M^{me} veuve Charles Maus, née Dutreux, décédée à Bruxelles dans sa quatre-vingt-cinquième année, seront célébrées demain lundi, à 11 heures, en l'église paroissiale de Saint-Boniface. Réunion à la maison mortuaire, 27, rue du Berger, à 10 h. 1/2.

M. Cyril Scott, auquel est en partie consacré le prochain concert de la *Libre Esthétique* et dont le nom figure pour la première fois sur un programme de concert en Belgique, est l'un des mieux doués parmi les compositeurs anglais de la nouvelle génération.

Bien que tout jeune (1), il a déjà un bagage musical considérable et une réputation bien assise. L'orchestre de Queen's Hall a exécuté de lui, en 1902, une Symphonie; en 1903, une Rhapsodie pour orchestre. Hans Richter dirigea à deux reprises, à Londres, une autre de ses œuvres symphoniques, *Prélude et variations*. M. Cyril Scott est, en outre, l'auteur de cinq ouvertures : *La Princesse Maleine*, *Aglavaine et Sélyzette*, *Pelléas et Mélisande*, *Christmas ouverture* et *Twelfth Night*.

Dans le domaine de la musique de chambre, M. Scott a écrit un Quatuor pour piano et archets, joué deux fois par Kreisler aux Concerts populaires de Londres, un Trio, un Quintette, une Sonate pour piano, un *Carmen perpetuale* pour violoncelle, des pièces pour chant et pour piano, enfin le Sextuor, encore inédit, qui sera exécuté jeudi prochain à la *Libre Esthétique*.

Miss Evelyn Scott est la principale interprète des œuvres de piano de M. Scott. Elle fut, à plusieurs reprises, la partenaire d'Eugène Ysaye aux Concerts populaires et s'est fait entendre dans la plupart des grands concerts de Londres où son jeu expressif et sa compréhension musicale sont également appréciés.

Le troisième concert de la *Libre Esthétique* aura lieu jeudi prochain, 16 mars, à 2 h. 1/2 précises, avec le concours de Miss Evelyn Suart, pianiste, des Concerts Populaires de Londres, MM. G. Surlmont, E. Bosquet, E. Chaumont, F. Doehaerd, L. Angeloty, L. Baroen et H. Merck, qui interpréteront, entre autres, un sextuor inédit et des pièces de piano de Cyril Scott, la Sonate pour piano et violon de Jongen, des œuvres vocales d'H. Duparc, A. Magnard et R. Bonheur. Prix d'entrée : 3 francs.

Une exposition d'œuvres récentes de MM. Liévin Herremans et Edouard Elle sera ouverte au Cercle Artistique du 13 au 22 mars.

À la Galerie royale, M. Léon Corthals a inauguré hier une exposition de ses œuvres.

Le Cercle artistique et littéraire annonce pour le vendredi 17 mars prochain, la représentation par les artistes de la Comédie-Française de : *Le Passé*, comédie en 4 actes de Georges de Porto-Riche. C'est la première fois que l'œuvre est jouée à Bruxelles.

Concerts de la semaine :

Dimanche 12, à 2 h. 1/2. récital Mark Hambourg (Alhambra).

Lundi 13, à 8 heures. *Jean de Weert*, opéra historique en trois actes de J.-H. Schæken, sous la direction de M. F. Carpil (Grande-Harmonie).

Mercrêdi 15, à 4 h. 1/2, deuxième séance Engel Bathori : Schubert (Salle Gaveau). — A 8 h. 1/2, deuxième séance du Quatuor Zimmer (Ecole allemande).

Jeudi 16, à 2 h. 1/2, troisième concert de la *Libre Esthétique* avec le concours de Miss Evelyn Suart, MM. G. Surlmont, E. Bosquet, E. Chaumont et H. Merck.

Vendredi 17, à 8 heures, *Le Passé*, interprété par les artistes de la Comédie-Française (Cercle artistique). — A la même heure, concert Marnix Loevensohn avec le concours de M^{mes} Cortez et Housman, de MM. Decléry et Tibaut. L'orchestre sous la direction de M. A. Dupuis.

(1) M. Scott est né en 1879 à Oxton, près Liverpool.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & FILS, éditeurs
4, place de la Madeleine, PARIS

FRANÇOIS COUPERIN (1668-1733) : **L'APOTHÉOSE DE LULLI**
 Concert instrumental sous le titre d'Apothéose composé à la mémoire immortelle
 de l'incomparable M. DE LULLI.

Quatuor pour deux violons, violoncelle et piano. (Transcription par GEORGES MARTY.)
Prix net : 6 francs.

FRANÇOIS COUPERIN. — Pièces de clavecin (Livre III). Transcription par LOUIS DIÉMER.
Prix net : 5 francs.

CLAUDE DEBUSSY. — **I. Danse sacrée. II. Danse profane**
 pour harpe chromatique ou piano avec accompagnement d'orchestre d'instruments à cordes.
 Transcription pour piano à quatre mains par A. BENFELD.
Prix net : 4 francs.

GABRIEL FAURÉ. — **Tantum ergo**
 pour soprano ou ténor et chœur avec accompagnement d'orgue.
Prix net : 1 fr. 75.

CÉSAR FRANCK. — Œuvres d'orgue transcrites pour piano à quatre mains.
I. Pastorale. II. Final. III. Pièce héroïque.
Prix net : I, 3 fr. 50. II, 4 francs. III, 3 fr. 50.

J.-GUY ROPARTZ. — **Sonate (en sol mineur) pour violoncelle et piano.**
Prix net : 7 francs.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

*Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
 aquarelles, pastels, etc.*

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS
PRIX MODÉRÉS

ANCIENNE MAISON ADÈLE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
 Matériel pour artistes.

Tolles et cotons préparés.
 Panneaux. — Châssis.

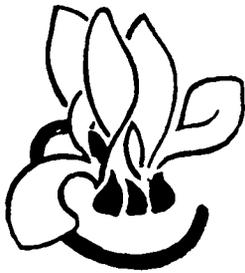
MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
 BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
 PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
 LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

**MOBILIERS
 SPECIAUX POUR LA
 CAMPAGNE**
**ARTISTIQUES PRATIQUES
 SOLIDES ET PEU CŒUTEUX**



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

DIPLOME D'HONNEUR AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musiques de Belgique.

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

VIENT DE PARAÎTRE

EMILE VERHAEREN : Les Heures d'après-midi.
Petit in-8° avec décoration en ton.

Prix : broché, 5 francs.

En cartonnage artistique à la Bradet, 6 francs.

Il a été tiré : 25 exemplaires numérotés sur hollandaise Van Gelder,
au prix de 12 francs,
et 10 exemplaires numérotés sur japon, au prix de 20 francs.



VITRAUX

R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

THE BURLINGTON MAGAZINE

FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly. — Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Co Ltd, 14, New Burlington St. W.

BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

A Edmond Cross (EMILE VERHAEREN). — Séance Engel-Bathori. *Une heure de musique* : Schubert (M. G.). — Henry Rousseau. *Les fonts baptismaux de Saint-Barthélemy à Liège* (M. H.). — Autour d'un Concours (O. M.). — A la Libre Esthétique. *Troisième Concert* (Ch. V.). — Salon de la Libre Esthétique. — Notes de musique (Ch. V.). — Chronique théâtrale *Electra* (G. R.). — Nécrologie. *Gustave Biot*. — Petite Chronique.

A EDMOND CROSS⁽¹⁾

Là-bas, dans un site fait de soleil, d'arbres, de rochers et de flots, je me plais à vous voir vivre, mon cher Cross, à vous voir vivre et peindre, ce qui pour vous est une même chose p robe, digne et exaltante. Chaque fois que je vous écris, deux noms charmants :

(1) A propos de l'exposition qui s'ouvrira demain à la Galerie Druet, à Paris.

Le Lavandou et Saint-Clair, ornent l'adresse de ma lettre et m'évoquent votre maison, assise parmi les mimosas, les roses, les vignes et les centaurées maritimes.

Je vois la mer proche, la chaîne montagneuse des Maures, et tout loin, les îles d'Hyères, si belles qu'on les appelle les îles d'Or.

L'ombre y est semée sur le sol par grandes taches bleues ou violettes, les pins et les chênes-lièges y développent de longs tapis de fraîcheur; les monts déroulent aux horizons leur ligne ornementale, et, dans le tablier des plages, entre les pointes d'une série de grands caps, le sable jaune et fin étincelle, sous la lumière.

Vous vivez là dans un adorable isolement, mais non pas dans la solitude. Certes, l'absence de pas et de gestes humains y maintient le silence, pourtant vous pensez et agissez comme si des foules innombrables vous entouraient. Chaque couleur, chaque ton, chaque nuance de teinte devient à vos yeux un être qui vit, parle, chante ou se tait; influence ou est influencé, s'épanouit ou s'assourdit, absorbe ou est absorbé, commande ou s'assujettit, si bien que votre regard est plus saturé de colorations remuantes, que l'oreille la plus attentive à la houle des multitudes, ne l'est de bruits et de clameurs.

Bien plus. Le tableau étant pour vous : « la glorification de la Nature », tout votre art s'évertue à concentrer les mille impressions que reçoit votre rétine, à les transformer et à les grandir pour qu'en des compositions lentement mûries leur variété tumultueuse s'équilibre, grâce à quelque ordonnance sûre et précise.

Ainsi, bellement, en ce coin de Provence qu'élut votre goût, vous développez votre travail réfléchi et clair et vous voici à ce tournant de route où l'artiste inquiet que vous êtes et qu'heureusement vous resterez, après avoir regardé longtemps les choses, commence à regarder en soi-même. Le grand et pieux respect que vous avez montré pour la nature, la franche et intranquillante sincérité dont vous faites preuve en l'étudiant et en l'aimant, vous les voulez diriger à cette heure vers un autre objet. Et vous rêvez, comme vous me l'écriviez, de faire de votre art, non plus seulement la « glorification de la Nature », mais la « glorification même d'une vision intérieure ».

Le monde que tout artiste porte en lui, vous y voulez entrer à votre tour et l'extérioriser en de nouvelles œuvres « qui participeraient davantage de l'imagination » mais resteraient soumises toutefois « aux principes de belle harmonie qui règlent les anciennes ».

Avec quelle joie, mon cher Cross, je vous suivrai en cette évolution impatientement attendue !

L'imagination, qui demeure la plus importante des forces d'art, sommeille depuis si longtemps dans l'œuvre des meilleurs des peintres, que celui qui la réveillerait assumerait comme la gloire d'un exploit.

Certains maîtres ne prétendent faire preuve en leur travail que de volonté tenace et patiente, d'autres n'y veulent inclure que leurs sensations directes et objectives, quelques-uns ne désirent qu'émouvoir. Tous se fractionnent et se diminuent. Une seule de leurs facultés accapare la place de toutes les autres. Quels sont ceux qui proclameront : « Nous œuvrons avec notre être entier, nous ne nous inquiétons point spécialement ni de notre volonté, ni de notre raison, ni de notre sensibilité ; toute notre force humaine, comme soulevée aux heures de travail, nous l'exaltons autant qu'il nous l'est possible. C'est avec notre personnalité totale, épanouie en toute sa plénitude, que nous tendons vers les chefs-d'œuvres ».

Il me semble qu'un jour, vous, mon cher Cross, vous nous parlerez ainsi.

Votre exposition actuelle est très significative. Certaines des toiles où vous célébrez Venise sont admirables. Je distingue d'entre elles : la *Vue du Bassin de Saint-Marc*, *Dans la Lagune*, *Murano* (matin). L'atmosphère si délicatement variée des lagunes vénitiennes y semble tenir tout entière. Vous nous rapportez d'Italie une joie de couleurs comme renouvelée, et Dieu sait combien de peintres nous ont fatigué de la ville des doges et du Grand Canal !

Les dômes tour à tour blancs, bleus et verts, les facettes des vagues, la pose d'une gondole ou d'un voilier sur les flots, l'odeur d'eau qui se dégage du site mouillé, l'atmosphère imbibée de brumes transparentes, le reflet bougeant des façades dans les canaux, tout est

d'une exactitude, d'une fluidité et d'un frémissement délicieux.

L'impalpable est touché et saisi, l'intraduisible est rendu, et le prodige qu'est toute peinture impeccable s'affirme aux yeux de tous et reste fixé, multicolore comme un drapeau conquis, sur le fond de la toile.

Ces quelques tableaux — la *Vue du bassin de Saint-Marc* surtout — qui grandement me ravissent et dont l'ordonnance fut méditée, conservent néanmoins toute la fraîcheur, toute la spontanéité, j'oserais dire, tout l'impromptu des choses directement traduites.

Vos œuvres anciennes, mon cher Cross, péchaient souvent par leur rigidité ou leur froideur.

Votre raison qui les arrangeait, les combinait, les équilibrait, n'opérait sur elles qu'en les raidissant sous le gel des réflexions trop prolongées. Aujourd'hui, la composition vous requiert tout aussi impérieusement, mais ni l'effort, ni la fatigue ne la stérilisent. Elle reste dans la vie ; autrefois, elle s'immobilisait dans la mort.

J'aime violemment celles de vos toiles où les végétations touffues, serrées, encombrantes même, exaltent tous nos sens. La vue, l'odorat, le toucher, le goût sont à la fois sollicités ; il y règne comme une ardeur panthéiste. Les touffes d'herbes, les tumultes des verdure, les faisceaux des arbustes, la présence hautaine des pins et des chênes-lièges, imposent à ces décors de Paradou une richesse et une abondance merveilleuses. Vos *Enfants dans les fleurs*, où les gestes puérils se confondent avec ceux des branches, des feuilles et des floraisons, où l'être humain, avec sa chair humaine, ne semble exister, lui-même, que comme une plante chargée de fruits, soulignent déjà cette personnelle conception des choses. Pourtant, ce sont vos deux œuvres : *Cyprès* (avril) et *Cyprès* (août) qui l'imposent, en toute sa force.

Oh ! la belle fête opulente et profonde que vous y célébrez ! Pour nous en faire goûter aussi impérieusement la joie, dites, comme il fallait que vous en aimiez l'ombre et le soleil, les lignes amples et belles, les verdure massives, les feuillages fourmillants, les fleurs ardentes et l'odorant silence !

Ces paysages, mon cher Cross, ne sont pas uniquement des pages de beauté, mais encore, des motifs d'émotion lyrique.

Ils satisfont les peintres, grâce à leurs harmonies riches ; ils exaltent les poètes par la vision luxuriante et somptueuse qu'ils profèrent. Pourtant, cette abondance n'est nullement de la surcharge.

Elle reste légère, charmante et douce.

Elle n'a rien de matériellement lourd, rien d'opaque. C'est une évocation de parfums et de fraîcheur. Des idylles y pourraient naître ; on ne désirerait point y voir se déchaîner une bacchanalé. La lumière que vous y

déployez favorise les pensées claires, tranquilles et ductiles et nous invite au bonheur.

Quels admirables mouvements enveloppants et quelles courbes heureuses et quelle mise en page inédite nous présente le *Cap Layet* ! La composition de ce site me requiert avec insistance.

D'une manière heureuse et réussie, elle isole un fragment de nature, le détache du monde et lui assigne une existence dans l'art. Le chemin qui contourne la côte, les branchages inclinés et comme repliés sur eux-mêmes semblent ramasser en une tournoyante unité le paysage entier. Que d'artistes s'imaginent que le cadre seul réalise cette concentration unitaire, mais vous, mon cher Cross, vous savez bien qu'un simple carré d'or ou de lattes blanches ne suffit pas pour qu'une toile s'affranchisse de l'ambiance et vive d'une existence personnelle. C'est par la disposition des plans, par la direction des lignes, par la vertu des tons, par tel sacrifice consenti au profit de telle ou telle mise en lumière qu'une peinture se parachève en tableau.

Je clos, sans m'attarder à vos délicates, prestes et curieuses aquarelles, cette lettre déjà trop étendue. Je voudrais qu'elle soit plus qu'une amicale poignée de main donnée au seuil de votre exposition ; j'ai tâché d'y inclure — insuffisamment, je le crains — le témoignage de mon respect pour l'homme admirable que vous êtes et les motifs qui m'incitent à exalter votre art, justement.

ÉMILE VERHAEREN

SÉANCES ENGEL-BATHORI

Une heure de musique : Schubert.

On ne saurait mieux justifier ce titre « une heure de musique » que ne le font ces deux parfaits artistes. Devant un auditoire de plus en plus nombreux, mais pour eux-mêmes, semble-t-il, ils font de la musique, selon tout ce que ce mot évoque de joie, de simplicité, d'intimité, en même temps que de connaissance exacte et fervente des œuvres choisies.

Cela ressemble aussi peu à un « concert » que ressemblent aux portraits posés chez les photographes les instantanés retenant sans apprêts un moment de vie quotidienne et palpitante.

La science vocale de M. Engel, sa sûreté dans un jeu de timbres qui lui est très spécial, cette diction merveilleuse, cette maîtrise, enfin, qui n'est plus à dire, se fait ici familière et heureuse.

M^{me} Bathori est toute grâce, intelligence et jeunesse; privilégiée, comblée de dons. On consent difficilement à penser qu'elle ait « appris » quelque chose. On dirait une petite fille qui porte en elle, comme un héritage dont elle n'est pas responsable (pas plus que du sourire subtil de ses yeux bruns), une voix inlassablement limpide, une intuition complète des ressources du clavier, un sens du rythme et de l'émotion qui ne songe même pas à s'interroger. Son accompagnement de la *Neige (Erstarrung)*,

donnant jusqu'au navrement la sensation d'un élément sourd qui tourbillonne et fouette! Celui du *Départ*! celui de la *Truite*, fluide, moqueur et comme sentant le roseau!...

M. Engel, d'ailleurs, imposerait le charme de cette mélodie à qui ne l'eût jamais senti; il y est spirituel et discret autant qu'il est dramatique dans le *Roi des Aulnes* et le *Voyageur*, autant qu'il est lyrique dans le *Départ* et dans *Sois toujours mes seules amours (Sei mir gegrüsst)*.

Rien n'est plus net, plus frais et plus doux que M^{me} Bathori chantant la *Barcarolle*, ni plus impressionnant que son interprétation de la *Marguerite au rouet*. Le *Tilleul*, la *Poste*, le *Rêve de printemps* lui furent entre autres propices, dans un programme où elle fut partout délicieuse.

Peut-être la tradition allemande nous a-t-elle habitués à des accents plus amers dans *Bonne nuit* et le *Joueur de vielle*, par exemple; mais ces accents, les peut-on conférer à la médiocrité vague d'une traduction?

Nous nous trouvons une fois encore devant ce problème insoluble; ce sont mêmes perplexités chaque fois qu'il se présente. Certes, on ne peut priver la majeure partie du public de comprendre ce qui se dit devant lui; d'autre part, une fraction importante de ce public, et non la moins à considérer, est familiarisée avec la langue allemande, ou, pour le moins, possède le sens des poèmes dont se compose un programme comme celui de mercredi. Nous disions plus haut combien Engel était tragique dans le *Roi des Aulnes*, M^{me} Bathori dans *Marguerite*. Mais hélas, que nous étions loin de Goethe! Qui se serait plaint, — montrant une ignorance excessive, — que ces deux admirables morceaux fussent exécutés dans le texte original? M. Engel et M^{me} Bathori n'y eussent éprouvé, nous le savons, aucune difficulté; — et quel plaisir pour nous!

« *Sei mir gegrüsst! Sei mir geküsst!* » Que reste-t-il de cette apostrophe dix fois répétée, éloquente, émouvante au possible, à travers ce pâle cliché: « *Sois toujours mes seules amours!* » Qui a le sens de l'Allemagne ne peut se consoler de n'avoir pas entendu M^{me} Bathori, au visage pur et aux cheveux en bandeaux, dire :

Am Brunnen vor dem Thore
Da steht ein Lindenbaum!

Ne pourrait-on, en une même séance, satisfaire les uns et les autres : ne chanter en français que les pièces les moins connues? Ou faire une deuxième, une troisième séances Schubert?

Laissant de côté la question des poèmes, souhaitons que ces deux infatigables artistes initient leur auditoire aux merveilles que renferment les cahiers 2 à 8. Tout le programme, cette fois, à une ou deux exceptions près, était extrait du premier volume.

Ce fut certes un bonheur rare de réentendre dans de telles conditions les lieder que nous savons par cœur; de plus, le *Voyage d'hiver* n'était pas extrêmement connu à Bruxelles. Mais je pense aux beaux élans que M. Engel aurait dans *Ganymed*; — à M^{me} Bathori dans *Aus Heliopolis*, cette fête de cristal et de soleil, à M^{me} Bathori aussi dans la *Berceuse* à quatre temps, peu chantée ici, et à tant d'autres lieder, et à d'autres encore, de Schubert, toujours beaux, comme le ciel et les feuilles, comme la terre et l'eau, cent fois plus beaux que tous les lieder qui furent jamais écrits.

Ne les peut-on espérer, sinon pour cette saison, du moins pour l'hiver prochain?

M. G.

HENRY ROUSSEAU

Les fonts baptismaux de Saint-Barthélemy à Liège (1).

Cette petite notice a pour but d'exposer et de justifier les modifications que M. Rousseau voudrait que l'on apportât aux admirables (l'épithète n'a rien d'excessif) fonts baptismaux de Saint-Barthélemy, à Liège.

Tous ceux qui ont longuement contemplé ce chef-d'œuvre du XII^e siècle, où s'unissent la survivance de l'harmonieuse tradition classique et le pressentiment du réalisme gothique, ont été désagréablement impressionnés en constatant que la cuve porte à faux sur le dos des bœufs. Ces braves bêtes y mettent toute bonne volonté, mais, en réalité, elles ne portent rien : un ridicule tenon de bronze les sépare du bord de la cuve. — Retournons la cuve, s'est dit M. Rousseau, et nous verrons bien où mettre les tenons. — La cuve retournée, on ne trouva pas de mortaises spéciales pour chaque tenon, mais une rigole circulaire où les dits tenons viennent naturellement se loger. Et désormais les bœufs soutiennent la cuve.

M. Rousseau, conformément à l'inscription et au symbolisme, a reporté de dix à douze le nombre des bœufs. Il est bien possible, en effet, que deux d'entre eux aient disparu lors du déplacement des fonts au moment des troubles révolutionnaires et de la maladroite restauration du monument en 1803. Quant au bain de pattes que prennent maintenant les bœufs dans le Jourdain, c'est une addition plus contestable. L'inscription parle de ce fleuve, mais ce peut bien être le Jourdain où est plongé le Christ et sur la rive duquel fleurissent de si délicieux anges (2). M. Rousseau a rétabli l'exacte construction logique de l'inscription; je maintiendrais toutefois à *officium* le sens de *fonction* (mais un spécialiste peut seul trancher cette question de latin ecclésiastique).

L'ancien et le nouveau moulage (avec les modifications) sont exposés l'un près de l'autre à l'entrée du grand hall du Cinquantenaire.

M. H.

Autour d'un Concours.

La Société des Nouveaux Concerts d'Anvers a ouvert entre les compositeurs belges un concours annuel pour la composition d'une Symphonie. L'idée est excellente et l'initiative de la Société mérite tous éloges. Le règlement organique de ce concours nous paraît toutefois devoir être, sur deux points, légèrement modifié.

Il exige que les concurrents soient domiciliés en Belgique. Pourquoi? Perdent-ils leur qualité de Belges parce qu'ils habitent l'étranger? Et si le concours eût été institué il y a une douzaine d'années, eût-on refusé de couronner, par exemple, une œuvre de Guillaume Lekeu parce que celui-ci était fixé à Angers? Les artistes belges qui habitent l'Allemagne, la France, la Hollande ne peuvent prendre part aux concours de ces pays parce qu'ils sont étrangers. Si on leur ferme les concours belges, que leur restera-t-il?

Le règlement attribue au lauréat une somme de 500 francs et ajoute que « le manuscrit restera la propriété de la Société organisatrice ». Quel est le sens de cette disposition? S'agit-il de la propriété matérielle du manuscrit, et la Société veut-elle conserver celui-ci dans ses archives comme autographe? Soit. On entend-t-elle conserver la propriété exclusive de l'œuvre, c'est-à-dire le droit de

(1) Une brochure de 15 pages, Court-Saint-Etienne, 1905. Je rappelle que M. Rousseau publie en ce moment une série de brochures de vulgarisation sur l'Archéologie monumentale. Ont paru : *L'Art chaldéen, L'Art égyptien, L'Art byzantin*.

(2) Et qui, bien entendu, symbolise l'eau du baptême. Par là même, l'application du texte, ps. XIII, v. 10 n'est qu'ingénieuse. L'expression : *fluminis impetus*, etc., est empruntée au ps. XLV, v. 5.

l'éditer, de la vendre, de la faire exécuter et de toucher les droits d'auteur? En ce cas, le prix de 500 francs serait dérisoire. On ne peut admettre qu'un compositeur cède pour une somme aussi minime *tous ses droits* sur une œuvre importante, et tout artiste de talent refusera de participer dans ces conditions au concours.

Il est vrai qu'un article du règlement stipule : « Si la Société des Nouveaux Concerts faisait éditer l'œuvre primée, des *conditions spéciales* (?) pourraient être consenties au compositeur, de commun accord avec l'éditeur de l'œuvre. »

La Société n'a pu avoir, en instituant généreusement le concours, de dessein commercial. Dès lors, pourquoi mêler à l'attribution d'un encouragement aux artistes un élément mercantile? Pourquoi intervenir dans le traité à conclure entre l'auteur et l'éditeur? Et que signifient ces « conditions spéciales » que la Société pourrait « consentir » à accorder au compositeur? Celui-ci doit rester maître de son œuvre. Si le prix qui lui est accordé sert à payer les frais d'édition, le concours n'est qu'un leurre.

O. M.

A LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Troisième concert.

Divers accidents ont exigé, au tout dernier moment, des changements au programme. Cette nécessité d'improvisation n'a d'ailleurs nullement nui au concert, dont l'intérêt n'a pas failli un instant.

De M. Herbert et de M. Sinigaglia, MM. Merck et Bosquet ont joué, en première audition, des essais pour violoncelle et piano : une poétique *Légende*, manquant un peu de personnalité, du premier; du second une *Romance* et une *Humoresque* (celle-ci spirituelle, bien rythmée, très *Commedia dell'Arte*).

M^{lle} Wybauw, dont nous avons déjà loué antérieurement la voix et l'intelligence, a chanté du Chausson, du d'Indy et du Lekeu : par sa belle interprétation de *La Caravane* de Chausson, dont elle a rendu avec puissance la grandeur tragique, elle a fait renaitre avec force le regret de la mort de ce grand artiste, le plus poète parmi ceux de la jeune école française. Le *Lied maritime* de Vincent d'Indy, si passionné et si empreint du sentiment de la nature, a contribué à nous insurger contre le reproche de « célébrité excessive » que font à M. d'Indy ceux qui ne le connaissent pas. Quant aux deux chefs-d'œuvre de G. Lekeu, *Sur une tombe* et *Ronde*, que M^{lle} Wybauw a chantés avec piété, ils ont suscité en nous, aussi âpre que pour Chausson, le regret qu'un tel génie soit mort si jeune.

Miss Evelyn Suart, une jeune pianiste anglaise très gracieuse, joue avec aisance et précision des choses très difficiles : les dissonances de M. Cyril Scott et de M. Claude Debussy lui vont à ravir, et c'est avec une désinvolte coquetterie qu'elle les manie et se joue de leurs surprises. Celles de M. Cyril Scott, encore que très influencées par celles de M. Debussy, sont amusantes au possible : *Dagobah*, c'est comme un concours de dissonances dont la succession serait harmonique, et le *Lento et allegro* (des *Pierrot pièces*) ressemble étonnamment aux *Masques* d'Ensor. La *Sarabande* et la *Toccata* de Debussy que Miss Evelyn Suart a exécutés à ravir, ont excité l'admiration — et aussi l'étonnement — qu'elles provoquent, il y a deux ans, quand, pour la première fois, M. Ricardo Vinès les révéla au public. La *Sarabande* est tout à fait évocative et la *Toccata* révèle une connaissance approfondie des primitifs du clavecin.

La Sonate pour violon et piano de M. Jongen, jouée avec enthousiasme par MM. Chaumont et Bosquet, nous a ramené vers des régions moins étranges que celles de Debussy et de Scott, mais plus graves et plus passionnantes. Il y a une richesse étonnante dans cette musique de M. Jongen, une richesse qui lui fait en quelque sorte une parenté d'art avec cet autre jeune si plein de promesses, M. Vreuls. Et nous pensons que c'est cette richesse de fond autant que de forme qui a procuré à la plupart des auditeurs de jeudi une joie extrême : celle d'entendre une

œuvre profondément originale, libre d'entraves et d'influences, jeune, vivante et pleine de hautes aspirations.

Ah certes ! Ce n'est pas l'une de ces œuvres que tous peuvent comprendre entièrement à la première audition : il faut beaucoup d'attention, et de plus une étude approfondie pour saisir le sens pénétrant et la poésie un peu sybilline qui règne dans toute la Sonate, et spécialement dans le mouvement *lent*, dont le raffinement libertaire, nullement décadent, peint si bien les tourments délicieux d'une âme d'artiste contemporain.

CH. V.

Salon de la Libre Esthétique.

Liste d'acquisitions : F. HART-NIBBRIG, *L'Ile de Vlieland*. ID., *La Geul*. — A.-J. HEYMANS, Dix panneaux d'impressions. — G. LEMMEN, *La Femme au Chapeau bleu*. ID., *Hollandaise*. — MOFFAT-LINDNER, *La Meuse*; *Lever de soleil* (aquarelle). — J. MONTIGNY, *Coin de ferme*. — G. MORREN, *Tête de jeune fille*. — R. DE SAEGHER, *En Flandre*; *Neige radieuse*. — N. TARKHOFF, *Chrysanthèmes rouges*.

NOTES DE MUSIQUE

La semaine musicale a été très variée : des œuvres vocales, de la musique de chambre, de l'orchestre. Et tout d'abord, une agréable surprise : le *Lieder Abend* de M^{lle} Delhez, agréable en ce sens qu'il a permis d'apprécier les progrès accomplis par cette très consciencieuse artiste; agréable aussi par le fait que le programme était fort bien composé : une cantate de Rameau, *Le Berger fidèle*, le *Frauenliebe und Leben* de Schumann, des lieder modernes choisis et quelques-uns des *Chants écossais* arrangés par Beethoven.

Le Rameau est ce qui a le moins bien « marché » : ce mélange harmonieux et doux de décadence grecque avec du Virgile et du Watteau est d'une grande difficulté d'interprétation, et il faut, pour neutraliser l'impression d'afféterie que ce genre de composition peut produire, une voix tout à fait homogène, sous le charme de laquelle on se laisse complètement aller.

Certes, le *Frauenliebe und Leben*, que M^{lle} Delhez a chanté en allemand (mille fois bravo !) avec une articulation parfaite, convenait mieux à sa voix, plus à l'aise dans le lyrisme romantique de Schumann que dans la déclamation courtoise de Rameau. Et l'on peut dire que la jeune artiste a rendu avec une émotion très juste la passion concentrée et enthousiaste de cet être si profondément humain dont le maître de Zwickau, grâce à son génie de divination, a traduit l'âme avec une subtilité si pénétrante que sa musique dépasse de beaucoup en intensité d'expression tout ce que le poète Chamisso a pu imaginer.

Tous les lieder modernes que M^{lle} Delhez a chantés, sont à citer : c'est la jeune et géniale *Ronde* de Lekeu, le *Soir* de Fauré, l'exquis *Madrigal* de Vincent d'Indy, la douloureuse et violemment sincère *Nanny* de Chausson, la *Mandoline* pointillée, galante et spirituelle de Debussy et la sauvage *Mer* de Borodine. Interprétations intelligentes et variées, applaudies de grand cœur et à bon escient.

La séance se terminait par l'exécution de trois de ces *Chants écossais* que Beethoven a arrangés avec accompagnement de violon, violoncelle et piano; arrangements peut-être erronés au point de vue folklorique, mais assurément prenants dans leur forme harmonieusement classique.

MM. Delune, Chaumont et les frères Doehaerd accompagnaient au piano, au violon et au violoncelle le *Berger fidèle* et les *Chants écossais*.

Les frères Doehaerd, quelques jours après, se faisaient entendre dans le Quatuor Zimmer, dont fait également partie, outre son chef, l'excellent altiste Baroen.

Au programme, Quatuor (en *mi* majeur) de Witkowski joué, il y a deux ans, à la *Libre Esthétique* : œuvre riche de technique et d'inventions (plutôt que d'invention), mélange assez disparate de lyrisme, de dramalisme et de mysticisme; de dramatisme surtout. Il y a peut-être en M. Witkowski l'étoffe qu'il faudrait pour animer un drame musical : son quatuor révèle, en effet, un sentiment de « l'action » qui ne convient guère à la musique de chambre, mais qui est une précieuse qualité pour qui veut faire du théâtre. Nous avons particulièrement apprécié la première partie de l'œuvre : M. Witkowski manie le style fugué avec une grande maîtrise et sait admirablement profiter de ses ressources; le mouvement *très vif* est fort pittoresque dans ses allures papotantes : les « murmures du salon », pourrait-on dire, pour faire pendant à « ceux de la forêt ».

Mozart, après Witkowski : le radieux, le pur, l'homme du XVIII^e siècle, qui a pu sortir de la sécheresse de son temps, et dont la musique, aurore de celle du XIX^e siècle, chante la joie d'un cœur à jamais guéri de la plaie scolastique. Avec quelle tendresse, avec quel amour M. Zimmer et ses amis ont rendu la joie de « vivre musicalement » exprimée si naïvement, mais d'une manière si touchante et si vraie dans le merveilleux quatuor en *mi* bémol !

M. Hannon prêtait son concours à l'exécution du Quintette avec clarinette (op. 115) de Brahms. Cette œuvre n'a pas contribué à modifier l'opinion que nous avons plus d'une fois émise sur le maître allemand : musicien honnête et bien chantant (comme on dirait : bien pensant), musique hygiénique, musique de « bon père de famille », dont la tonalité d'ensemble (quand elle n'est pas d'emprunt : voir *Danses hongroises*, *Zigeunerlieder*, etc.), est grise, morose, et d'un sentimentalisme rêvassier, qui doit plaire à certains tempéraments. Le Quintette a plus que jamais raffermi en nous cette appréciation.

M. Delune conquiert grand succès à ses Nouveaux Concerts : celui de jeudi était surtout intéressant à raison de l'exécution de la Cinquième de Beethoven, et du concours de M. César Thomson.

M. Delune sait diriger un orchestre; nous l'avons déjà dit ailleurs. Aussi, sous son impulsion, la Symphonie en *ut* mineur a-t-elle, saufs quelques petits accrocs de détail, été l'objet d'une interprétation nerveuse, précise (pas encore la précision des capellmeister allemands), et pleine d'intentions qui montrent le souci de reconstituer la pensée du compositeur : mais il ne faut pas que ces intentions disparaissent trop.

Des *Danses slaves* d'A. Dvorak, — ces danses verveuses, colorées et si bien équilibrées, qui ont créé la réputation des maîtres tchèques comme les *Danses hongroises* ont créé celle de Brahms, — M. Delune a donné une exécution vigoureuse, rythmée et délicate.

M. César Thomson a eu un succès très considérable; mais nous regrettons de devoir dire que c'est surtout comme virtuose qu'il a été acclamé, alors que cependant ce maître est capable de montrer qu'il est autre chose qu'un technicien au son d'or, qui subjugué par la seule caresse de son merveilleux coup d'archet : le Concerto de Tartini, suprêmement violonistique (une sorte d'hymne en trois parties, consacré à glorifier le son lui-même, sous une forme souple, ingénieuse et ne manquant pas de grandeur) et le très ennuyeux Concerto de Brahms ont peut-être permis d'apprécier ces étonnantes qualités techniques, mais n'ont guère montré ce que pourrait réaliser M. Thomson dans un domaine qui exige peut-être moins d'habileté mais une compréhension d'art plus profonde. Une seule Sonate de Beethoven eût mieux convenu, dans cet ordre d'idées, que tous les concertos du monde.

CH. V.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Electra.

Le drame de Perez Galdos, dont le Molière nous donne en ce moment de fort bonnes représentations, a été pour les délicats une déception assez vive. Malgré la chaleur toute espagnole des discussions philosophiques qu'elle contient — très intéressantes, d'ailleurs, et très impartialement présentées — la pauvreté de ses moyens, ses caractères tout d'une pièce, son dernier acte complètement mauvais ont laissé une impression désagréable aux spectateurs lettrés. Les autres, gagnés d'avance aux idées de l'auteur, ont applaudi à tout rompre le sauvetage moral de cette jeune fille que son père, un jésuite à robe courte, veut conduire au couvent alors que tous ses instincts la poussent vers l'amour et la maternité. C'est une phase de l'éternel conflit entre la Science et la Foi, entre la vie et la mort. Il est regrettable que le dramaturge espagnol ne l'ait pas présentée avec plus d'art et plus de véritable beauté.

G. R.

NÉCROLOGIE

Gustave Biot.

M. Gustave Biot, directeur de l'Atelier de gravure au burin à l'Institut supérieur des Beaux-Arts d'Anvers, est mort en cette ville la semaine dernière. Né à Bruxelles en 1833, M. Biot apprit sous la direction de Calamatta la technique de son art, dans lequel il conquiert rapidement une sérieuse renommée. Grand prix de Rome en 1855, il fut placé en 1890 à la tête de l'Atelier de gravure de l'Institut supérieur. Ses œuvres sont extrêmement nombreuses.

S'il avait conservé dans sa vieillesse une vue excellente, Gustave Biot était moins bien partagé sous le rapport de l'ouïe. Et comme il adorait la musique, il avait coutume d'emporter au concert et au théâtre une plaque de résonnance en tôle qu'il bombait devant lui et qui intriguait considérablement ses voisins. C'est une figure bien connue, estimée de tout le monde, qui disparaît.

PETITE CHRONIQUE

C'est M. Godefroid Devreese qui a remporté le premier prix au concours ouvert par le Gouvernement pour la médaille commémorative des fêtes jubilaires de la Belgique. Quatorze artistes avaient pris part à ce concours. Le projet de M. Charles Samuel a été classé deuxième; celui de M. Franz Vermeylen troisième. Enfin MM. Paul Du Bois et Jules Jourdain ont obtenu en partage la quatrième distinction, l'un pour l'avant, l'autre pour le revers.

Le jury était composé de MM. le marquis de Beauafort, président, Evenepoel, Verlant, Alvin, de Witte et Degroote. Les projets resteront exposés au palais des Académies aujourd'hui et demain, de 10 à 5 heures.

M. Jean Robie vient de faire don à la commune de Saint-Gilles d'une de ses œuvres, *Objets d'orfèvrerie de la Renaissance*, pour être placée dans une des salles du nouvel hôtel communal.

Une exposition d'œuvres de MM. H. Stacquet et V. Uytterschaut s'ouvrira jeudi prochain au Cercle Artistique.

Au mois de mai prochain s'ouvrira à Paris, à l'Ecole des Beaux-Arts, une exposition de l'œuvre de Whistler.

Au Salon des indépendants, qui s'ouvrira à Paris le mois prochain, sera annexé une exposition rétrospective des œuvres de G. Seurat et de celles de V. Van Gogh.

Le *XX^e Siècle* annonce que la ville de Soignies aura, elle aussi, son monument commémoratif du soixante-quinzième anniversaire de l'Indépendance nationale. M. Constantin Meunier aurait accepté l'exécution de ce monument, qui serait pratiqué en granit fourni gratuitement par l'Association locale des maîtres de carrières.

On apprendra avec joie, à ce propos, que M. Constantin Meunier est, contrairement à ce qui a été dit ces jours derniers, en excellente santé.

Le quatrième et dernier concert de la *Libre Esthétique* aura lieu jeudi prochain, 27 mars, à 2 h. 1/2 précises, avec le concours de M^{me} D. Demest, Miss Evelyn Stuart, des Concerts populaires de Londres. MM. Albert Dupuis, Emile Bosquet, Emile Chaumont, Henri Merck, etc., qui interpréteront, entre autres, en première audition, des fragments de *Briséis*, opéra inachevé d'E. Chabrier, des mélodies de M. Albert Dupuis, un Sextuor inédit de M. Cyril Scott, un Trio de M. J. Jongen, etc. Prix d'entrée : 3 francs.

La Société de musique de Tournai prépare pour le 26 mars, à 3 heures, l'exécution intégrale du *Faust* de R. Schumann, avec le concours de M^{lle} Marcella Pregi, de MM. Mauguère, Daraux, Nivette, et des chœurs de la société.

Une soirée de musique flamande sera donnée le 27 mars, à 8 h. 1/2, à la salle Erard, par M^{lle} J. Van den Bergh, MM. G. Surlemont et J. Watelet, avec le concours de M^{me} Alexandre Béon. Le programme est composé d'œuvres vocales et instrumentales de P. Benoit, H. Waelput, F. Van der Stucken, G. Antheunis, Edw. Keurvel et L. Mortelmans.

L'Association des Chanteurs de Saint-Boniface, donnera le vendredi 31 courant, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, un concert avec le généreux concours de M^{me} D. Demest, de MM. E. Vanderborcht, E. Chaumont, Aug. De Boeck et d'un groupe de dames-amateurs.

Cartes d'entrée à 10, 5 et 3 francs chez les membres du Comité et chez les éditeurs de musique.

Le prochain Concert Ysaye aura lieu le dimanche 2 avril au théâtre de l'Alhambra sous la direction de M. Mengelberg et avec le concours de M. R. Pugno, pianiste. Répétition générale la veille, à 2 h. 1/2.

Concerts de la semaine :

Dimanche 19, à 2 heures, troisième concert du Conservatoire : Symphonie en si bémol de Mozart, Symphonie italienne de Mendelssohn; Concerto en ut majeur à deux pianos de J.-S. Bach (MM. De Greef et Gurickx); les chants de Brahms op. 17.

Lundi 20, à 8 h. 1/2, récital Hugh del Carril (Grande-Harmonie).

Jedi 23, à 8 h. 1/2, deuxième séance de MM. Jorez, Du Jardin et Janssens avec le concours de M^{lle} E. Desmaisons (Hôtel Scheers).

Vendredi 24, à 8 h. 1/2, troisième séance de Sonates par M^{lle} L. Desmaisons et M. L. Angeloty (Salle Erard).

Samedi 25, à 2 heures, quatrième Concert populaire (répétition générale), sous la direction de M. S. Dupuis, avec le concours de M^{me} Laffitte, MM. Laffitte, Bourbon, etc. Première audition en français de : *Le Songe de Gerontius*, oratorio par M. Edw. Elgar (Théâtre de la Monnaie). — A 8 h. 1/2, première séance d'« Interprétations plastiques d'œuvres musicales », par Miss Isadora Duncan (Alhambra).

Un groupe de compositeurs belges vient d'adresser au Gouvernement une demande de subside en vue d'organiser à l'époque des fêtes jubilaires des auditions symphoniques de leurs œuvres.

M. Charles Morice parlera mardi et mercredi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, de l'Art théâtral, à l'Université nouvelle (Institut des Hautes-Etudes).

La deuxième conférence de notre collaborateur M. D. Calvocoressi sur la *Musique russe* aura lieu à l'Ecole des Hautes Etudes

sociales de Paris jeudi prochain, à 8 h. 3/4 précises. M^{lle} Louise Thomasset y chantera des mélodies de Borodine, Moussorgsky, Balakirew et Rimsky Korsakow.

Le Quatuor Luquin y exécutera le *Scherzo (si mineur)* de Borodine et M. Ricardo Vinès y jouera les *Tableaux d'une Exposition* de Moussorgsky et *Islamey* de M. Balakirew.

Une intéressante nouvelle théâtrale : le théâtre Molière, devenu depuis quelques années une des premières scènes de comédie française, sera consacré l'hiver prochain à l'opérette.

M. Munié, qui a conduit son théâtre de façon si brillante, a été tenté par la mise en scène à donner à certains ouvrages, notamment à la *Chauve-Souris*, de Strauss, à *Monsieur de Lu Palisse*, de Claude Terrasse, et à la *Petite Bohème*, de Hirshman, trois des grands succès les plus récents de Paris. Il a acquis le droit de représenter ces ouvrages à Bruxelles, et il est en pourparlers pour d'autres nouveautés. Celles que nous venons de citer nous promettent déjà, pour l'hiver prochain, une campagne du plus haut intérêt.

Miss Isadora Duncan interprétera dans sa première séance, samedi prochain, des œuvres de Rameau, Couperin, Péri, Picci, Gluck, etc., qui seront exécutées par l'orchestre, sous la direction de M. Rudolf Novacek.

La ville de Bruxelles met au concours un projet d'affiche pour l'annonce des fêtes qu'elle organisera cette année. La moitié au moins de la surface de l'affiche devra être réservée au texte, le titre : « Ville de Bruxelles. Fêtes nationales », pouvant être compris dans le dessin.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

Les auteurs pourront envoyer leur projet jusqu'au 31 mars inclus à l'administration communale (6^e division), rue du Lombard, 24.

Une prime de 1,000 francs sera décernée au projet classé premier. La Ville s'en réserve le droit de reproduction en 1905. Une somme de 1,000 francs sera mise à la disposition du jury pour être répartie entre les projets classés deuxième et troisième.

Un important cabinet d'estampes anciennes et modernes, la collection Joseph Salzer, sera vendu à Vienne du 1^{er} au 5 avril prochain par les soins de MM. Gilhofer et Rauschburg, Bognergasse, 2 (Mezzanin). Cette collection est particulièrement riche en gravures françaises et anglaises du XVIII^e siècle. Debucourt, Descourts, Janinet, Boucher, Boily, Ch.-W. White, Th. Wright, J. Young, B. West, F. Wheatly, W. Ward y sont représentés par des pièces capitales. La section ancienne comprend une quarantaine d'eaux-fortes de Rembrandt, des planches d'A. Durer, de Van Dyck, etc.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCCⁿ

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines. Toiles et cotons préparés.
Matériel pour artistes. Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET.

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT

BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT

PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE

LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

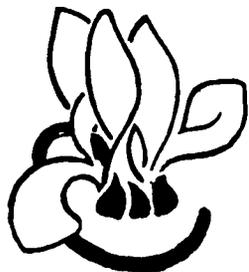
MOBILIERS

SPECIAUX POUR LA

CAMPAGNE

ARTISTIQUES PRATIQUES

SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

DIPLOME D'HONNEUR AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musiques de Belgique.

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

VIENT DE PARAITRE

EMILE VERHAEREN : Les Heures d'après-midi.
Petit in-8° avec décoration en ton.

Prix : broché, 5 francs.

En cartonnage artistique à la Bradet, 6 francs.

Il a été tiré : 25 exemplaires numérotés sur hollande Van Gelder,
au prix de 12 francs,
et 10 exemplaires numérotés sur japon, au prix de 20 francs.



VITRAUX

R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

THE BURLINGTON MAGAZINE

FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly. — Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Cy Ld, 14, New Burlington St. W.

BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE. 32. BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE. 13 FRANCS. — LE NUMÉRO. 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Jules Verne (M. G.). — Chronique littéraire. *Les Heures d'après-midi* (GEORGES RENCY). — La « Libre Esthétique » et la Presse. — L'Art à Paris. *Exposition d'études bretonnes peintes et sculptées par Mme A. Gonyn de Lurieux* (GUSTAVE GEFFROY). — Périodiques d'art. — Chronique théâtrale (G. R.). — Nécrologie *Jules Thomas*. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

JULES VERNE

Jules Verne est mort à Amiens, vendredi dernier.

Les enfants d'aujourd'hui le pleurent-ils comme, enfants, nous l'aurions pleuré? Je l'espère, — mais j'en doute.

Ces petits êtres humains qui, haussés sur des bras, ont téléphoné à leurs amis dès l'âge de trois ans, qui ont eu pour jouets des automobiles et des bateaux submersibles, qui ont appris leurs lettres en tambourinant sur la machine à écrire, — peut-on supposer qu'ils aient la même vénération pour ce vieux monsieur lointain dont

l'imagination sans précédent édifiait sans relâche et pour notre joie des mondes à la fois magiques et précis?

Pour combien d'entre nous il fut, durant quelques années, la nourriture la plus parfaite et la plus vivifiante!

Cherchant à analyser l'action si prenante, si excitante qu'il avait sur certains esprits d'enfants je l'attribue en grande partie à la vérité même du merveilleux qu'il nous proposait : l'idée, par exemple, d'une colonne de vapeur se transformant en géant est si exclusivement imaginative, si « bâtie dans le vide » (l'enfant, inconsciemment, le sent bien), qu'il n'y a pas de raison pour n'avoir pas supposé, au lieu de ce géant, une armée de géants, et de géants bien plus grands. L'enfant en a aussi, lui, de l'imagination; sans qu'il s'en rende compte il se sait l'égal de celui qui a inventé le géant : lui-même peut inventer, inventer encore, dans un domaine où rien ne l'arrêtera, puisque l'Impossible en est banni; et disparaît le prestige du géant : la résistance abolie, l'enthousiasme tombe.

Une colonne de vapeur, dans un livre de Jules Verne, représente également une somme de force redoutable et mystérieuse. Cette force, ici aussi certains hommes connaissent les lois qui vont l'asservir; *des hommes*, cependant : pas des sorciers; ils ne savent pas *tout*; dans une mesure plus ou moins grande, l'élément va leur résister. C'est une lutte, — l'homme en sortira victorieux ou pulvérisé : Duel! Résistance! Problème! Attente! Et les doigts se cramponnaient au grand livre dur, rouge et or... A mesure que le jour tombait, nous nous rapprochions de la fenêtre; il nous semblait être seuls avec de grands secrets...

Et tout ce vocabulaire dont nous pénétrons peu à peu l'hermétisme!

J'aurais tant voulu que ma fenêtre pût s'appeler « un hublot! » A la promenade, on se demandait tout bas, l'un à l'autre, combien en ce moment « on filait de nœuds à l'heure » et « sous quel degré de longitude on se trouvait ». Vous en souvenez-vous, des chiffres mystérieusement accostés d'une petite virgule? On n'interrogeait pas les grandes personnes, parce qu'il s'agissait de quelque chose qu'on aimait trop...

Toutes nos ardeurs trouvaient à quoi se prendre. Le sentiment auquel l'enfance est le plus accessible, l'héroïsme, s'offrait à nous constamment, dans les aventures les plus diverses, sous tous les cieux et dans toutes les conjonctures.

Que restait-il de la petite ingéniosité ménagère d'un Robinson, qu'en restait-il, devant l'endurance inconcevable de ceux-là qui vivaient des semaines en ballon, des mois sur des glaçons flottants!

L'amour, parfois, déterminait les plus téméraires entreprises; portant dans l'âme l'image chaste et jolie d'un miss correcte, des jeunes gens hardis parcouraient le monde. Leurs tribulations nous faisaient mal... On tournait les pages vite, pour savoir si les amoureux seraient enfin réunis. De tous nos livres, c'étaient les seuls où il y eût des amoureux; et ils l'étaient si gentiment, si courageusement, si « à notre portée »!

Une poésie naturelle et simple règne d'ailleurs dans toute l'œuvre de Jules Verne. C'est ce qui fait que les enfants les plus sensibles, les plus enclins à ne voir des choses que leur beauté, ne s'y trouvent pas rebutés. Au contraire; leur logique étant satisfaite leur désir d'exactitude plus que comblé, une clarté se fait en eux qui permet à leur enthousiasme de s'épanouir doublement. Ils apprennent ici l'intégrale beauté des éléments; l'air et l'eau, dont la force peut se mesurer en chiffres, portent les ballons et les bateaux. Dirigera-t-on les ballons? Naviguera-t-on sous les mers? Ah! comme nous l'espérons! Et nous cherchions à comprendre les calculs, à vaincre les nombres... Mais en même temps, — scaphandres et perles, — pieuvres, coraux, monstres admirables, nous vivions ravis dans la merveilleuse féerie de votre réalité....

M. G.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Les Heures d'après-midi (1)

Avant de parler de ce livre admirable, qui renferme peut-être les poèmes les plus purs, les plus parfaits d'Emile Verhaeren, je ne puis m'empêcher de signaler l'extraordinaire beauté de l'édi-

(1) *Les Heures d'après-midi*, par EMILE VERHAEREN. Bruxelles, Edmond Deman.

tion que vient d'en donner Edmond Deman. C'est une merveille. Depuis la page en deux tons, vert et orange, où se lit le titre intérieur, jusqu'à l'« achevé d'imprimer », l'œil est ravi devant ce texte symétriquement disposé, devant la grâce de ces culs-de-lampe et de ces liminaires et, sans même interroger le sens de ces beaux vers, il jouit de les voir si harmonieusement entrelacés sur le satin crème du papier. Une édition pareille est une véritable œuvre d'art. Et c'est justice que d'attirer sur elle l'attention du public.

Les *Heures d'après-midi* forment la suite des *Heures claires*. Celles-ci remontent à l'année 1896. Après neuf ans, l'inspiration d'alors est revenue, plus fraîche encore, dégagée en outre des quelques violences d'expression et des images un peu heurtées qui en altéraient la beauté.

C'est un livre d'amour, et d'amour conjugal. Il est peu de poètes, je pense, qui aient eu l'audace d'écrire sur un pareil sujet. Il semble convenu, dans notre société, qu'on n'aime pas ou du moins qu'on ne doit pas aimer sa femme. La tendresse conjugale a quelque chose d'un peu ridicule: on la cache comme une honte. Il ne paraît pas qu'elle puisse inspirer un poète: un poète! cet être que l'on s'imagine trop volontiers comme un briseur de cœurs, sans cesse à la recherche d'une muse inconnue et d'un nouvel amour. Il fallait, pour oser toucher à un sentiment aussi peu « littéraire », une délicatesse et un art exquis. Il fallait éviter que cette chanson fût trop personnelle, trop pot-au-feu, et lui donner la valeur d'un poème d'humanité générale.

D'instinct, parce que sa grande âme a des intuitions merveilleuses, Verhaeren a trouvé l'accent nécessaire. Ce bréviaire de son amour pour « celle qui vit à ses côtés », comme le dit la dédicace, tout en notant des traits de réalité simple et vécue, ne cesse pas d'habiter les régions sereines de la haute poésie. Et comme la forme, dans ce livre, atteint une perfection classique où le goût le plus pur ne trouverait presque plus rien à redire, on peut affirmer que les *Heures d'après-midi* sont, dans l'œuvre d'Emile Verhaeren, un nouveau sommet d'où l'on découvre, vers les mystères de l'âme humaine, des sentiers que nul pas n'avait foulés jusqu'ici.

Voici, en quelques mots, la ligne du livre. La femme dont les *Heures claires* célébraient la jeunesse, a été touchée par l'inexorable doigt du temps. Vieillie, elle ne cesse pas d'être aimée. L'amour qui l'unit au poète n'est point soumis aux misères de l'âge: il s'exalte, au contraire, en mûrissant. N'est-elle pas la compagne fidèle, l'inspiratrice et la gardienne du bon travail? Et quand la maladie menace de ruiner à jamais leur bonheur, ne sont-ce point sa foi et son dévouement qui ramènent enfin la santé? Des liens sont nés, plus forts que ceux de l'amour et du désir. Les époux se sont fondus l'un dans l'autre. La vieillesse, la mort peuvent venir. Rien ne saurait briser leur parfaite union.

Les poèmes délicieux et profonds qui disent ces choses ont pour cadre une petite maison de campagne et un jardin plein de fruits et de fleurs. Mais la nature, ici, est symbolique. Les fleurs et les fruits du jardin, le ciel et ses nuages, le vent, l'air embaumé, tout est la représentation des sentiments ou des pensées que l'auteur conçoit dans son cœur de poète et dont son cerveau de peintre s'efforce aussitôt de créer une image sensible.

L'impression générale du livre est qu'il ne faut pas y voir une page de littérature: on dirait plutôt une confidence tout intime, écrite pour soi-même, pour vider le trop plein d'une âme émue jusqu'aux larmes. Il renferme des poèmes superbes, qui suppor-

teraient la comparaison avec les vers des grands maîtres. De ci de là, peut-être, quelques défaillances de rythme, d'autant plus frappantes que le rythme de Verhaeren est d'ordinaire si sûr, si ferme. Quelques longueurs aussi, dans le développement de certaines idées un peu précieuses, un peu trop sur « la pointe ». Mais à côté, ou plutôt au-dessus de tout cela, que de beautés, que de passages de simple émotion sans phrase, qui nous laissent doucement ravis et silencieux, pleins d'une admiration confiante et tranquille! Ecoutez comment le poète remercie sa femme de l'avoir aidé à vaincre la maladie. Et dites si de tels vers ne sont pas parmi les plus beaux qui chantèrent jamais sur les lèvres des hommes!

J'ai cru à tout jamais notre joie engourdie
Comme un soleil fané avant qu'il ne fût nuit,
Le jour, qu'avec ses bras de plomb, la maladie
M'a lourdement traîné vers son fauteuil d'ennui.

Les fleurs et le jardin m'étaient crainte ou fallace;
Mes yeux souffraient à voir flamber les midis blancs,
Et mes deux mains, mes mains, semblaient déjà trop lasses
Pour retenir captif notre bonheur tremblant.

Mes désirs n'étaient plus que des plantes mauvaises,
Ils se mordaient entre eux comme au vent les chardons;
Je me sentais le cœur à la fois glace et braise
Et tout à coup aride et rebelle aux pardons.

Mais tu me dis le mot qui bellement console.
Sans le chercher ailleurs que dans l'immense amour;
Et je vivais avec le feu de ta parole
Et m'y chauffais, la nuit, jusqu'au lever du jour.

L'homme diminué que je me sentais être
Pour moi-même et pour tous, n'existait point pour toi;
Tu me cueillais des fleurs au bord de la fenêtre,
Et je croyais en la santé, avec ta foi.

Et tu me rapportais, dans les plis de ta robe,
L'air vivace, le vent des champs et des forêts,
Et les parfums du soir et les odeurs de l'aube.
Et le soleil, en tes baisers profonds et frais.

GEORGES RENCY

La « Libre Esthétique » et la Presse.

Le Salon de la *Libre Esthétique* fermera ses portes mardi prochain. La Presse lui a consacré de nombreux articles, — en général laudatifs, — dont voici, aussi complète que possible, la nomenclature :

Le Journal des Débats (21 mars); *Le Bulletin de l'Art ancien et moderne* (23 février et 14 mars); *Le Nieuwe Rotterdamsche Courant* (23 février).

Le Soir (21 et 22 février, 2 mars); *La Chronique* (23 et 28 février); *L'Étoile belge* (27 février); *Le Petit Bleu* (26 février et 10 mars); *La Réforme* (23 février); *Le Patriote* et *Le National* (22 février); *La Gazette* (21, 22 et 27 février); *L'Indépendance belge* (27 février et 7 mars); *Le Journal de Bruxelles* (23 février, 7, 16 et 20 mars); *Le XX^e Siècle* (27 février); *De Vlaamsche Gazet* (27 et 28 février).

Le Journal de Liège (23 février, 1^{er} mars); *Le Journal de Charleroi* (27 février, 12 mars); *L'Express* (Liège, 24 février, 14 mars);

Le Matin (Anvers, 22 février); *Le Bien public* (Gand, 28 février); *La Flandre libérale* (Gand, 14 et 18 mars); *Le Journal de Mons* (2 mars); *La Gazette de Charleroi* (28 février); *L'Avenir du Tournaisis* (Tournai, 24 février et 17 mars).

La Fédération artistique (26 février); *La Libre Critique* (5 et 19 mars); *La Jeune Revue* (5 mars); *La Tribune artistique* (1^{er} mars); *Le Petit Messager belge* (5 mars); *Le Samedi* (26 février); *Le Jeune Effort* (mars); *L'Écho des Théâtres* (4 mars); *La Verveine* (26 février et 5 mars).

Peut-être lira-t-on avec intérêt quelques-unes des appréciations émises :

« La réunion de tous ces artistes suffirait à donner à la *Libre Esthétique* cette impression de clarté qui donne aux Salons impressionnistes une séduction particulière. Elle prouve, d'autre part, que nos peintres ont leur originalité dans le mouvement général de l'impressionnisme. Certes, l'art des Claus, des Heymans, des Lemmen, des Morren offre une parenté avec celui des Manet, des Renoir, des Sisley, mais il s'en distingue par la composition, la saveur coloriste, le réalisme sincère jusqu'à la naïveté ». (L. DUMONT-WILDEN. *Le Bulletin de l'Art ancien et moderne*, 11 mars.)

« Le présent Salon constitue le triomphe, voire l'apothéose des fondateurs de « la Chrysalide ». (*La Chronique*, 28 février.)

« Le Salon de la *Libre Esthétique* de cette année marquera une date dans l'histoire de la peinture belge ou plus exactement dans l'histoire du goût public. Les bonnes gens qui, suivant leur coutume, se préparaient à aller rire à cette exposition de l'impressionnisme se sont vus obligés de rentrer leur gaieté. Ces toiles, qui parurent jadis si violemment révolutionnaires, ont semblé aujourd'hui tout à fait acceptables, et quelques-unes très belles ». (*Le Petit Bleu*, 10 mars.)

« ... Et cela fait, dans l'ensemble, le Salon le plus intéressant peut-être que nous ait donné la *Libre Esthétique*, avec cette consolante impression que ceux qui, de bonne foi, recherchent la beauté, doivent toujours finir par s'entendre, en dépit des divergences entre leurs aspirations personnelles ». (*La Gazette*, 22 février.)

« Sans doute le Salon de la *Libre Esthétique* n'embrasse-t-il qu'une minime partie des efforts tentés en Europe dans la vie de l'impressionnisme, mais on ne pouvait songer, dans une exposition restreinte, à mieux faire qu'à réunir certaines notes caractéristiques, suffisantes pour offrir d'intéressants objets d'études et permettre d'utiles rapprochements. Tel était le but du directeur de la *Libre Esthétique*; il l'a pleinement réalisé ». (*Idem*, 27 février.)

« La série morne des salonnettes nous donnant des œuvres rassemblées au hasard du *struggle for life* est une chose plutôt lassante; elle fait apprécier d'autant mieux le Salon de la *Libre Esthétique* qui, par le choix (cette œuvre d'art), forme une expression personnelle, nous donne une vision d'ensemble au but défini. » (*Le Journal de Bruxelles*, 7 mars).

Mais ceci est inattendu. Dans le *Soir*, M^{lles} Milly-Christine disent au sujet de la section rétrospective du Salon :

« Nous nous rappelons parfaitement avoir admiré déjà, il y a quelques années, les quelques belles œuvres qu'on nous fait

revoir maintenant, telles que les Vogels et les Pantazis ; *on n'appelait pas cela de l'impressionnisme, mais c'était beau tout de même ; c'était sans doute de l'impressionnisme sans le savoir*, comme celui que faisaient, tout naturellement, nos meilleurs peintres de nature. »

Ces demoiselles sont trop jeunes, évidemment, pour avoir lu ce que leur bon oncle Lucien Solvay écrivait naguère de ces mêmes tableaux. C'était dans la *Gazette* du 14 février 1885, à propos du deuxième Salon des XX :

« Revenons à nos catégories. La seconde, celle des peintres qui ne veulent pas terminer, comprend les *impressionnistes* à outrance, ceux autour de qui se livrent les plus féroces batailles, MM. Ensor, Vogel-, Finch et Toorop. Ce sont les plus discutés... M. Ensor est « luministe » dans toute la force du terme... Les paysages de M. Vogel sont, avant tout et toujours, des *impressions* superbes, d'une grande intensité de couleur et d'effet. »

Mesdemoiselles, n'écrivez plus de chroniques artistiques sans relire celles de votre excellent patron.

L'ART A PARIS

Exposition d'études bretonnes peintes et sculptées par M^{me} A. Gonyn de Lurieux.

L'artiste qui expose ces études de Bretagne a fait un grand effort de travail et réalise un progrès sensible sur son art d'hier. Sa première éducation, ses premières habitudes étaient en accord avec les pratiques de l'école et de l'atelier et les préoccupations des Salons annuels. Il est difficile sans doute de s'affranchir de ces formules courantes que nous voyons employées avec une monotonie déconcertante par les maîtres et les élèves ; voici pourtant un exemple d'affranchissement

Avec infiniment de simplicité et d'application, M^{me} Gonyn de Lurieux a renoncé aux recettes qu'elle avait apprises et a recommencé son apprentissage devant la nature. Elle n'a rien perdu pour cela de ce qu'elle avait acquis. Ce qui est surtout personnel aux artistes, ce qui les différencie le mieux les uns des autres, c'est le sentiment de la forme et c'est le pouvoir de l'expression. Il ne suffit donc pas, — ai-je besoin de le dire ? — de passer de la peinture sombre à la peinture claire pour montrer que l'on a franchi victorieusement le dernier obstacle. Il y a des chefs-d'œuvre de la pénombre comme il y a des chefs-d'œuvre de la clarté. L'important est que l'artiste y voie clair partout et nous dise passionnément des choses véridiques. L'important est qu'il découvre encore et sans cesse les aspects et les significations de la nature.

C'est cette découverte que M^{me} Gonyn de Lurieux a faite, et qu'elle va continuer de faire. Ce qu'elle donne ici à voir, ce n'est plus le tableau d'atelier, composé, dosé, arrangé, ficelé pour être en accord avec l'esthétique d'un public qui aime à entendre raconter des histoires. La peinture vraie lui en raconte aussi, mais d'une autre manière. L'étude complète d'après nature est féconde en révélations. Que de nuances à observer sur un visage ! Combien de mouvements et de gestes s'accomplissent en un instant ! Chaque toile raconte ici ces surgissements et ces surprises de la vie. Rien n'est immobilisé, tout dit la perception de ce frissonnement perpétuel qui parcourt les êtres, les eaux, les grèves, les verdure, les nuages. C'est la lumière, c'est la respiration universelle, c'est l'admirable mystère du réel, partout présent, partout grandiose et délicieux.

Voici la mer, de toutes les nuances, de toutes les couleurs, paisible ou fâchée, sombre ou fleurie, charmante le matin, mélancolique le soir. Voici des enfants qui vivent dans le sable des grèves, des enfants aux joues rouges, à la fois délicates et hâlées, aux yeux bleus transparents comme de l'eau pure, aux cheveux

blonds, presque blancs. Regardez-les bien, chacun a son caractère, timide, impérieux, rusé, égoïste. Le groupe d'une mère et de son enfant a véritablement une signification et une beauté : seule, l'étude volontaire, obstinée de la réalité, peut donner un tel résultat. De même, ces femmes vues chez elles, celle-ci qui tricote, celle autre qui épluche des pommes de terre, celle autre encore qui s'en va, un parapluie sous le bras. M^{me} Gonyn de Lurieux les connaît bien, et elle donne la preuve de son savoir, non seulement par sa peinture, mais par sa sculpture, en figurines exactes de silhouettes, expressives par leur posture, leur marche, par leur visage, leurs mains, leurs pieds, leur dos.

Paysages et figures m'ont donné à revoir le pays et les gens de Fouesnant, la côte rocheuse et sablonneuse de Beg-Meil. C'est une des plus belles régions de la Bretagne, un parc magnifique au bord de la mer. Le style en est grave, et la coloration d'une incomparable richesse. L'artiste ne pouvait tout dire de cette beauté grandiose et hautaine. Mais ce qu'elle a vu et dit, elle l'a bien vu et bien dit. Ses notes prises au bord de la mer sont d'une fine justesse, et ses portraits d'enfants rouges et blonds ont une grâce sauvage qu'elle a trouvée et exprimée, parce qu'elle a cherché ingénument la vérité.

GUSTAVE GEFFROY.

PÉRIODIQUES D'ART

Fondée par un groupe de professeurs et d'artistes, en 1901, la *Revue musicale* est dirigée à Paris, 51, rue de Paradis, par M. Jules Combarieu, qui vient d'être nommé professeur d'histoire de la musique au Collège de France ; son rédacteur en chef est M. Laloy, docteur ès-lettres. Bi-mensuelle illustrée, elle poursuit avec plein succès une œuvre de vulgarisation. Elle publie depuis janvier 1905 le cours d'histoire de la musique fait au Collège de France par son directeur, un cours pratique de contre-point, des articles très documentés sur la musique ancienne et moderne, les articles officiels, plus un supplément musical gratuit.

Fondée dans un but de propagande désintéressée, elle a recueilli les suffrages de tous les musiciens sérieux. Les abonnements (25 francs par an) sont pris à Paris ou dans toute librairie. Les primes sont envoyées contre un supplément de 1 fr. 25 pour frais de poste, primes équivalentes au prix de l'abonnement lui-même.

Une très jolie publication mensuelle illustrée, *Kind und Kunst*, destinée à développer le sens artistique des enfants, vient de naître à Darmstadt, et l'éditeur bien connu A. Koch en est le parrain (1). Au moment où va s'ouvrir à Bruxelles l'Exposition des Peintres et Sculpteurs de l'Enfant, ce périodique vient à son heure. Les premiers fascicules, des plus élégants, contiennent une foule de documents intéressants : poupées des XVII^e et XVIII^e siècles, d'une grâce exquise, décorations pour chambres d'enfants, albums d'images composés par des maîtres illustres, jouets de toute espèce, travaux de modelage et d'illustration exécutés par les tout petits, concours divers, etc.

La revue est vraiment nouvelle, variée, amusante, et d'une irréprochable typographie.

L'intérêt croissant qui s'attache en Allemagne au développement de l'art décoratif fait éclore d'ailleurs une foule de publications périodiques spéciales. Signalons, parmi elles, la jolie revue illustrée *Kunstgewerbe für's Haus*, consacrée aux industries domestiques, qui paraît depuis cinq ans à Berlin sous la direction du peintre C. von Sivers (2). On y trouve, à profusion, des documents relatifs aux arts du foyer : modèles de broderies, de petits meubles, d'éventails, de dentelles, de paravents, etc., avec

(1) Prix d'abonnement annuel : 12 marks en Allemagne, 14 marks à l'étranger. Le fascicule, 1 mark 25.

(2) Administration : Geisbergstrasse, 16, Berlin W. Abonnement trimestriel : 4 marks 50. La livraison, 2 marks.

des patrons à l'échelle pour faciliter l'exécution de ces menus travaux et des notices explicatives clairement rédigées. La revue s'inspire de l'évolution actuelle de l'esthétique et remplit parfaitement son but, qui est de contribuer à l'embellissement du *home*.

A une époque où les artistes se spécialisent de plus en plus, la tentative de ceux qui, à l'exemple de leurs grands ancêtres, exercent à la fois leur activité dans l'architecture, la peinture, les lettres, etc. mérite d'être signalée particulièrement. Parmi eux, citons M. Théo Molkenboer, d'Amsterdam, qui, non content d'être un portraitiste remarquable, un architecte et un décorateur de talent, vient de fonder une revue trimestrielle illustrée destinée à faire connaître ses œuvres et à défendre les principes qui les ont inspirées.

De Tuin ou *The Garden* — car la revue a deux versions, l'une néerlandaise, l'autre anglaise — se présente de façon parfaite. Il contient une quinzaine de reproductions phototypiques et un ex-libris en couleurs qui décèlent chez leur auteur un talent sérieux, personnel et multiple (1).

La Tribune artistique (2), dirigée dans un excellent esprit de progrès et de combat par M. Frédéric de Smet, est entrée dans sa deuxième année d'existence. Ses fascicules mensuels se composeront désormais d'au moins seize pages de texte et d'illustrations hors texte. Des primes seront distribuées tous les trimestres à ceux de ses abonnés que désignera un tirage au sort.

L'Épreuve (3) a consacré une livraison illustrée de nombreuses gravures à l'œuvre du statuaire Troubetskoy. Le texte est de M. Victor Thomas, directeur de *L'Épreuve*, avec la collaboration de MM. Armand Dayot et L. Riotor. La même revue prend l'initiative d'une souscription universelle pour élever à Paris un monument à Toï-toï d'après la statuette du prince Troubetskoy agrandie à l'échelle.

Un incendie détruisit récemment une grande partie des trésors appartenant à la Bibliothèque nationale de Turin. Dans cet incendie périrent aussi les *Trois belles Heures de Jean de France, duc de Berry*. Cette œuvre admirable était du plus haut intérêt, non seulement au point de vue esthétique, mais encore au point de vue de l'histoire de l'art. En effet, les plus savants connaisseurs s'accordent à reconnaître dans ce Livre d'heures les débuts de l'art des frères Van Eyck.

Heureusement l'œuvre avait été photographiée peu de temps avant sa destruction, et la revue *L'Art flamand et hollandais* (4) reproduit dans son numéro de décembre trois de ses plus belles pages. M. A. Vermeulen lui consacre une savante étude.

La même livraison contient un article de M. P. Lambotte sur les *Quarrellistes belges*, illustré d'œuvres de Stacquet, Cassiers, Delaunois, Uyterschaut, Marcette et Van Leemputten.

L'Art décoratif (5) offre à ses abonnés deux primes gratuites : un pastel de Besnard reproduit en couleurs d'une façon parfaite et un numéro exceptionnel consacré aux Peintres de Venise, avec soixante-quatre pages illustrées et un grand nombre de planches en couleurs.

Signalons enfin une nouvelle revue d'art et de littérature fondée par de jeunes écrivains à Anvers, où sonne décidément le réveil. *L'Évol*, orné d'un Pégase caracolant, paraît tous les mois (6) sous la direction de M. Georges Buisseret. Il entend n'accepter qu'une seule théorie : celle de l'Individualisme, et groupe des talents pleins de promesses.

(1) *De Tuin*. Imprimerie Ipenbuur et Van Seldam, Singel 91. Abonnement annuel : 3 fl. 50.

(2) Gand, avenue des Arts, 25.

(3) Revue mensuelle. Paris, 62, rue de Provence. Abonnement annuel : 20 francs ; étranger : 24 francs.

(4) Anvers, J.-E. Buschmann. Bruxelles, Librairie nationale d'art et d'histoire.

(5) Paris, 24, rue Saint-Augustin, Liège, passage Lemonnier, 7.

(6) Direction, place de Meir, 87. Anvers — Prix d'abonnement : 5 francs par an.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

C'est la semaine des reprises à la Monnaie. *Hamlet*, l'extraordinaire opéra d'Ambroise Thomas, où le prince de Danemark chante une chanson à boire et où l'on voit des danseuses entourer de leurs évolutions Ophélie folle et mourante, n'est plus repris, semble-t-il, que pour permettre au baryton et à la forte chanteuse de donner la mesure de leurs moyens. M. Albers est un Hamlet magnifique : sa grande voix, son admirable talent de tragédien ont fait merveille. M^{lle} Alda a chanté avec une virtuosité et une grâce très applaudies les airs d'Ophélie.

Au Parc, pour les représentations d'adieu de M. Paulet, qui nous quitte en emportant toutes nos sympathies, on a repris *Discipline*, le vigoureux drame de von Conring et Thorel. MM. Paulet et Chautard y sont tout à fait remarquables.

La Petite Fonctionnaire, de Capus, qui complète le spectacle, est ainsi qu'on sait, une pièce un peu anecdotique, amusante certes, mais qui ne vit que par le détail, qui manque de profondeur et se termine comme un roman feuilleton par un mariage romanesque. L'interprétation, pour ces sortes d'ouvrages, est d'une importance capitale. Au Parc, elle est, comme toujours, irréprochable. M^{lle} Doriel y montre une bonne grâce simple et mélancolique qui a charmé tout le monde. M. Paulet, après son rôle de composition serrée et grave de *Discipline*, trouve dans le personnage de Lebardin l'occasion de se livrer à toute la verve, à la fois si comique et si juste, de son double talent de mime et de comédien. Tout excellente que soit la troupe du Parc, le départ de cet artiste y laissera un vide que l'on ne comblera pas de sitôt. Le public bruxellois dont il a fait pendant dix ans les délices ne l'oubliera jamais.

Aux Galeries, enfin, on reprenait la *Belle Hélène*. Que les temps sont changés ! Jadis, cette pièce provoqua les colères indignées des défenseurs de l'art classique et de la sainte antiquité : *veneranda antiquitas* ! Aujourd'hui, ce carnaval des dieux ne nous émeut plus guère et nous amuse à peine. Heureusement, il y a dans le livret de Meilhac et Halévy des choses charmantes, des petits poèmes délicieux, une sauce enfin qui fait passer le plat. Et la musique d'Offenbach, décidément, ne vieillit pas : c'est la gaieté elle-même, un peu populacière, mais si franche et si spontanée ! M^{lle} Pierny, belle comme la belle Hélène en personne, a détaillé la partition avec un art fait tour à tour de langueur passionnée, de verve un peu canaille et de joyeuse bonne humeur. Le ténor Lagairie, dont la voix métallique et forcée semble plaire au public, se tient bien dans le rôle difficile du bellâtre Paris. Et la direction des Galeries a entouré ces deux artistes en vedette d'un cadre digne d'eux : décors somptueux, costumes pimpants et frais. Hélas ! Ce n'est pas du bien grand art, tout cela ! L'opérette est un genre condamné par essence à nager toujours entre les eaux du vaudeville et celles de l'opéra-comique. Mais le plaisir délicat que l'on peut prendre encore à la reprise des œuvres d'Offenbach prouve une fois de plus que le talent transforme tout ce qu'il touche.

Aristophane est aussi grand qu'Eschyle. La Farce elle-même peut servir de piédestal à la Beauté.

G. R.

NÉCROLOGIE

Jules Thomas.

L'un des doyens de la statuaire française, le sculpteur Gabriel-Jules Thomas, membre de l'Institut, commandeur de la Légion d'honneur, est mort à Paris la semaine dernière, âgé de quatre-vingts ans. Prix de Rome en 1848, il exposa régulièrement au Salon depuis 1857 jusqu'en 1875, époque à laquelle il remplaça Barye à l'Académie des Beaux-Arts. Il se consacra surtout, dès lors, à la décoration des monuments publics. De cette période datent *la Musique* et *le Drame* dont il orna l'Opéra, un *Christ*



en croix, une *Vierge à l'Enfant*, etc. L'une de ses dernières œuvres, *Adolescence*, exposée en 1903, atesta un regain de verveur et de jeunesse. Cette figure fut achetée par le Musée du Luxembourg, qui possédait déjà de Jules Thomas une statue de Virgile.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Les Heures d'après-midi*, par EMILE VERHAEREN. Bruxelles, Edmond Deman.

ROMAN. — *Guidon d'Anderlecht*, par MAURICE DES OMBIAUX. Édition de l'Association des Écrivains belges. Paris, A. Juven. — *Esclave*, par GÉRARD D'HOUILLE. Paris, Calmann-Lévy. — *Suzannah*, par VALENTIN MANDELSTAMM. Paris, bibliothèque Charpentier.

CRITIQUE. — *Le Goût musical en France*, par LIONEL DE LA LAURENCIE. Paris, A. Joanin et C^{ie}. — *Le Nationalisme dans l'Art*, par M. CH. BULS.

DIVERS. — *La Pologne contemporaine*. Le Pays, la Nation, la Situation économique. Nombreuses illustrations. Couverture en couleur. Paris, édition d'art Edmond Pelletan et revue *La Pologne contemporaine*. — *Fehl Yasmin*, par ALBERT ERLANDE et GILBERT DE VOISINS. Frontispice par A. RASSENFOSSE. Liège, A. Bénard; Paris, H. Floury. — *Die Ausnützung der Kraftquellen beim Klavierspiel, physiologisch anatomische Betrachtungen*, par ELISABETH CALAND. Stuttgart, Otto Richard Hirsch (Ebner).

Musique.

Purgatorium, oratorium, soprano voce choroque concinendum cum Symphonia (textus e Psalmis), par JOSEPH RYELANDT (op. 39). Réduction pour piano par l'auteur. Liège, V^e Léop. Muraille. — *O mes morts tristement nombreux* (P. Verlaine), par CHARLES BORDES. Paris, Édition mutuelle, 269, rue Saint-Jacques. — *Dans le Petit Jardin* (H. Galoy) et *Deux Lièds*, par PIERRE COINDREAU. Paris, Bellon, Ponscarne et C^{ie}. — ALBERT ROUSSEL. *Quatre poèmes* (HENRI DE RÉGNIER). I. *Le Départ*. II. *Vœu*. III. *Le Jardin mouillé*. IV. *Madrigal lyrique*. Paris, Bellon, Ponscarne et C^{ie}.

Nous ajournons à huitaine, faute d'espace, notre chronique musicale.

PETITE CHRONIQUE

En raison du succès qu'il obtient, le Salon de la *Libre Esthétique* sera prolongé jusqu'à mardi prochain, 28 mars, inclusivement.

Un concert extraordinaire sera donné ce jour-là, à 3 heures précises, avec le concours de MM. G. Surlemont, baryton, Théo Ysaye, pianiste, et du Quatuor Zimmer, qui interpréteront le Quatuor à cordes en *mi* majeur de Vincent d'Indy, le Quatuor en *ut* mineur (piano et cordes) de G. Fauré et, en première audition, des pièces vocales d'A. Magnard, H. Duparc et R. Bonheur.

Cette séance exceptionnelle clora définitivement la série des auditions de musique nouvelle qui a été, cette année, particulièrement brillante et suivie.

Le prix d'entrée de la séance de clôture est, comme pour les précédentes, fixé à 3 francs.

Expositions ouvertes à Bruxelles :

MUSÉE MODERNE. — Salon de la Libre Esthétique (clôture mardi 28 mars).

CERCLE ARTISTIQUE. — MM. V. De Haen, H. Stacquet et V. Uyterschaut (clôture dimanche 2 avril).

GALERIE ROYALE. — M. Maurice Hagemans (clôture mercredi 5 avril).

SALLE DE LA MADELEINE. — Oeuvres de dessinateurs français (clôture le 15 avril).

ANCIEN HÔTEL D'ALCANTARA (28, rue des Douze-Apôtres). — Exposition de tapisseries anciennes et de tableaux. L'après-midi de 4 à 6 heures, le soir de 8 à 10 heures (clôture le 1^{er} avril).

La date officielle de l'ouverture de l'Exposition universelle de Liège vient d'être fixée au mardi 25 avril.

D'autre part, nous apprenons que l'Exposition d'Art ancien (tapisseries et céramiques) organisée à Bruxelles, au Cercle artistique, sera inaugurée dans les premiers jours de juillet.

Le jury d'admission et de placement pour l'Exposition internationale des Beaux-arts de Liège est composé comme suit :

Président : M. le baron de Beeckman; membres : MM. J. Brunfaut, E. Carpentier, F. Courtens, J. Delvin, G. Devreese, L. Lenain, Ch. Mertens, V. Rousseau, Ch. Soubre, Alex. Struys, T. Vinçotte; membres suppléants : MM. P.-J. Dierckx, L. Frédéric, P. Mathieu. Secrétaire : M. Paul Lambotte.

Concerts de la semaine :

Dimanche 26, à 2 heures, *Le Songe de Gerontius* de Sir Edward Elgar aux Concerts populaires (Théâtre de la Monnaie).

Lundi 27, à 8 h. 1/2, soirée de musique flamande (Salle Erard).

Mardi 28, à 3 h., concert extraordinaire au Salon de la *Libre Esthétique* pour la clôture de l'Exposition (Musée moderne). — A 8 h. 1/2, récital de violon par M. Paul Kochanski (Grande-Harmonie). — A la même heure, concert G. Waucamp et G. Liégeois (Salle Erard).

Mercredi 29, à 4 h. 1/2, Séance Engel-Bathori : *la Chanson populaire* (Salle Gavreau). — A 8 h. 1/2, concert Emile Simon (Salle Erard).

Jeudi 30, à 8 h. 1/2, troisième séance du quatuor vocal et instrumental (Salle Erard).

Vendredi 31, à 8 h. 1/2, audition d'œuvres de P. Benoit par M. Barat, M^{lle} J. Van den Bergh et M. H. Vinck (Salle Erard).

Samedi, 1^{er} avril, à 2 h. 1/2, cinquième concert Ysaye (répétition générale) sous la direction de M. Mengelberg, avec le concours de M. Pugno (Alhambra).

La septième série des conférences de l'École de musique et de déclamation d'Ixelles s'ouvrira prochainement. Le mercredi 5 avril, à 8 heures précises du soir, M. Henri Liebrecht parlera de « Max Waller et de *La Jeune Belgique* » et M^{lle} A. Guillaume, professeur à l'école, dira différentes poésies.

Parmi les conférenciers qui se feront entendre au cours de la série, citons MM. G. Dwelshauvers, A. Joly, Ch. Gheude, Ch. Vanden Borren, etc. Des pourparlers sont engagés avec MM. Edmond Picard, Emile Verhaeren, Ivan Gilkin, etc., pour des lectures et des interprétations de leurs œuvres.

Après avoir, l'an passé, en de lointaines et triomphales tournées, exalté jusqu'aux confins de l'Europe la célébrité de Maeterlinck, M^{me} Georgette Leblanc concentre cette année ses dons multiples sur des séances musicales et littéraires qui, toutes les semaines, rassemblent au théâtre des Capucines l'élite des artistes, des écrivains, de tous ceux que séduisent les initiatives d'art originales et neuves. M^{me} Leblanc remplit à elle seule un programme varié, inédit, d'un caractère spécial, dans lequel la musique, la poésie et la mimique sont fusionnés en d'harmonieux ensembles.

La direction du théâtre du Parc a eu l'heureuse idée de proposer à M^{me} Georgette Leblanc de donner à Bruxelles une matinée analogue. Celle-ci vient d'être fixée au mercredi 5 avril.

Le programme se composera, entre autres, d'un cycle de Chansons de Maeterlinck et d'une série d'exquis poèmes chinois traduits par M^{me} Judith Gautier et ornés d'un commentaire musical. Il est possible — le programme n'est pas définitivement arrêté encore — que M^{me} Leblanc expose elle-même, en une courte conférence, le plan et le caractère esthétique de sa nouvelle croisade. Peut-être jouera-t-elle une scène extraite du théâtre symboliste de Maeterlinck. Dans tous les cas, on peut s'attendre à une matinée exempte de banalité et qui excitera la curiosité sympathique de tous.

Pour honorer la mémoire de César Franck, le cercle artistique et littéraire *L'Avant-Garde*, de Liège, organise pour vendredi prochain, à l'Emulation, une séance d'un caractère hautement artistique. Il a invité M. Vincent d'Indy, le disciple préféré et le plus célèbre du maître wallon, à commémorer la Vie et l'Œuvre de César Franck et prié MM. Zimmer et Jaspar, les initiateurs de la Sonate et du Concerto à Liège, de se charger du commentaire musical de cette conférence. Ceux-ci exécuteront la Sonate de Franck pour piano et violon, qui synthétise en quelque sorte son génie. Liège s'associera ainsi dignement aux manifestations par lesquelles on a récemment glorifié en Belgique et en France l'admirable auteur des *Béatitudes*.

Une audition d'œuvres orchestrales de Vincent d'Indy aura lieu, sous la direction de l'auteur, à Anvers, à la Société de Zoologie, mercredi à 8 heures du soir. Au programme : la Trilogie de *Wallenstein*, la Sarabande et le Menuet de la Suite en ré, la Symphonie sur un thème montagnard français (soliste : M. Geeraert).

Dans l'après midi du même jour, M. Vincent d'Indy fera une conférence aux Matinées littéraires de Bruxelles (Salle Erard).

Nous avons vanté dernièrement en M^{me} Kleeberg-Samuel l'esprit d'apostolat qui guide l'excellente pianiste dans le choix des œuvres qu'elle interprète. Une grande tournée en Allemagne, où l'artiste fut applaudie et fêtée, à Berlin, à Leipzig, à Dresde, à Vienne, vient d'affirmer, une fois de plus, sa volonté de populariser en tous pays les belles œuvres de la littérature musicale. Le *Prélude*, *Choral* et *Fugue* de César Franck, presque inconnu

jusqu'ici au delà du Rhin, a pris place sur ses programmes à côté des pages capitales de Bach, de Beethoven, de Schumann, de Chopin, de Mendelssohn, de Brahms, et partout cette admirable composition a été acclamée.

M^{me} Kleeberg-Samuel a fait entendre aussi diverses pièces de Saint-Saëns, de Chabrier, de Fauré, de Debussy, montrant, en même temps que l'éclectisme de ses goûts, la souplesse d'un talent unanimement apprécié.

M. N. Daneau, prix de Rome, directeur de l'Académie de musique de Tournai, organise une exécution intégrale de son drame lyrique en trois actes, *Linario*. Cette intéressante séance aura lieu le 16 avril, à 3 heures de relevée, à la Halle-aux-Draps de Tournai. L'orchestre sera dirigé par l'auteur, qui s'est assuré le concours de MM. Swolfs, du Théâtre-Lyrique d'Anvers, et A. Tondeur, du Conservatoire de Mons, de M^{mes} Cluytens et Duchâtelet, cantatrices.

ANCIENNE MAISON ADÈLE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.

Toiles et cotons préparés.

Matériel pour artistes.

Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS
PRIX MODÉRÉS

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX

Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés



FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

DIPLOME D'HONNEUR AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musiques de Belgique.

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

VIENT DE PARAÎTRE

EMILE VERHAEREN : Les Heures d'après-midi.
Petit in-8° avec décoration en ton.

Prix : broché, 5 francs.

En cartonnage artistique à la Bradet, 6 francs.

Il a été tiré : 25 exemplaires numérotés sur hollandaise Van Gelder,
au prix de 12 francs,
et 10 exemplaires numérotés sur japon, au prix de 20 francs.



VITRAUX

R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

THE BURLINGTON MAGAZINE

FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly. — Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Cy Ld, 14, New Burlington St. W.

BRUSSELS : Spineux and C^o, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie. 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Marcel Schwob (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Expositions (O. M.). — Mis Isadora Duncan (CH. V.). — La « Libre Esthétique » et la Presse (LUCIEN SOLVAY). — Notes de musique. *Les derniers Concerts de la Libre Esthétique* (H. L.). *Une séance de musique flamande* (CH. V.). *Séance Engel-Bathori* : « La Chanson populaire » (M. G.). « Le Songe de Gerontius » aux Concerts populaires (H. L.). — Chronique théâtrale. *La Matinée Henri Monnier* (G. R.). — Petite Chronique.

MARCEL SCHWOB

La génération dont il faisait partie perd en lui son orgueil et sa plus pure gloire. Il était pour elle quelque chose de plus que le meilleur, il était comme son cerveau, sa conscience, son lien. Lui disparu, il semble qu'elle se défasse et se disperse. Et, très réellement, les lettres françaises ne retrouveront pas de longtemps, pour s'y vouer et les illustrer, un homme pareil, tel que la nature n'en réussit pas un sur plusieurs millions,

après des séries d'expériences, d'à peu près et de ratures. Marcel Schwob était complet.

Mais le paiement était terrible. Je crois qu'il n'a jamais cessé de souffrir. Et les pertes de temps considérables auxquelles il fut obligé pour adoucir ou seulement dépayser sa douleur durent lui être plus cruelles encore que les tourments physiques, à lui qui était fait pour ne jamais changer de place et vivre dans une cellule studieuse.

La perfection de son œuvre ne s'en est pas ressentie, certes, mais seulement son abondance. Malgré qu'on en ait dit, Marcel Schwob aurait beaucoup produit, s'il en avait eu le temps. Songez qu'il savait tout, et que par conséquent, aucune issue ne lui était fermée, aucun obstacle ne pouvait jamais l'arrêter en parlant de quoi que ce fût, en évoquant n'importe quel moment des siècles. Songez aussi que cette érudition inconcevable, au lieu de lui être un fardeau, l'aidait et l'allégeait au contraire dans la marche aisée de son imagination. Examinez enfin son style : il est simple et nu ; ce n'est pas lui qui est concentré, — au moyen de ce travail pénible et *d'après-coup* de beaucoup d'écrivains, — ce sont les pensées qui l'ont inspiré, pensées elliptiques et résumatives au suprême degré : chacune suit l'autre, mais entre elles deux, il y a un monde intermédiaire et suggéré. La parole écrite n'a pas l'air d'être troublée de ce travail mental.

Mais comme ce travail et cette pensée n'avaient ni ratures ni reprises et qu'ils se déroulaient dans le cerveau de Marcel Schwob avec une sérénité magnifique, il est donc vrai de dire que la brièveté de son œuvre est

regrettable absolument, puisque, considérable, cette œuvre eût été aussi parfaite.

Ce traducteur unique, en définitive, n'aura traduit que *Moll Flanders*, *Francesca de Rimini* et *Hamlet*. C'est irréparable cela. Il aurait pu faire revivre pour nous, avec toutes les nuances et les palpitations du style original, l'œuvre entière de Stevenson et de Meredith, scandaleusement ignorée du public. Il ne l'a pas fait. Qui le fera, maintenant, à sa place ? Il faut dire qu'il y avait en cet homme étrange une sorte d'ironie dont les formes atteignaient parfois une élégance très particulière. C'est ainsi qu'il passa de longues heures de son existence à lire à quelques amis les pages de ses auteurs préférés (les traduisant aisément au cours de la lecture). Qui sait quel profond plaisir il devait alors éprouver à la pensée que de tels trésors ne perdraient jamais rien de leur prix, en tombant, du fait de la diffusion du livre, dans la circulation des intelligences médiocres ?

Sauf un ouvrage sur Villon, inachevé, et un *Parnasse satyrique du X^e siècle*, à paraître bientôt, son œuvre critique ne comprend guère que *Spicilège*. C'est un livre admirable et qui cependant ne satisfait pas pleinement. L'auteur s'y réserve trop. Il offre, il est vrai, le meilleur et le plus essentiel de sa pensée, mais, toujours à cause de cette élégance farouche, il n'en donne ni les préparations, ni les achèvements. L'ellipse ici règne en maîtresse. Trop de choses sont passées sous silence qui, pour Schwob sans doute, étaient déjà banales mais qui pour nous eussent été infiniment substantielles et précieuses. L'étude sur Stevenson, par exemple, est tout à fait extraordinaire, mais elle part de l'hypothèse que le lecteur connaît de Stevenson tout ce que le critique en sait déjà et que tous deux partent de là pour une promenade de méditations indéfinies. Le procédé est excellent pour les classiques, mais comme Marcel Schwob n'avait de goût réel que pour la beauté inconnue de jadis ou la beauté nouvelle d'aujourd'hui, il en résulte que peu de gens peuvent réellement le suivre. Et c'est d'ailleurs tant mieux. La foule n'est pas faite pour entrer partout.

De tout cela, *Spicilège* garde une allure d'anthologie que justifie le titre d'ailleurs, et aussi quelque apparence d'un beau jardin semé de statues inachevées, aux inscriptions interrompues.

Mais c'est dans ses contes que Marcel Schwob révèle son âme.

Comment parler de ces chefs-d'œuvre exquis ou terribles que, malgré d'indéniables influences : Poë, Baudelaire, Villiers, on peut égaler à ce que ces grands hommes ont produit de parfait ?

Comment dire le charme d'une langue incomparable, tellement souple qu'elle devient celle même des acteurs qui la parlent au moment précis où ils s'en servent, tel-

lement pure qu'elle est immuable, et tellement animée d'une vie violente qu'on est saisi comme devant une résurrection ? Où est le secret de cette fusion de la vie et de l'art qui inquiète les chercheurs et les analystes ?

Le secret n'est pas celui du travail, quelque patient qu'on le suppose. Il devait être dans l'âme elle-même de Marcel Schwob : c'est dans ce foyer idéal que se fondaient en un alliage subtil et indestructible la pensée du critique, l'imagination du conteur, la science de l'érudit et la passion de l'homme ; et le métal sortait pur, que le styliste n'avait plus qu'à ciseler : bijoux de tous les âges.

C'est ce dernier élément, la passion, qui seule importe. Sans lui, les autres sont lettre morte ; privé d'eux, il peut créer des œuvres durables, mais avec eux il les fait éternelles.

Cette passion chez Schwob était la plus multiforme de toutes : la perversité. C'est-à-dire cette souplesse intellectuelle qui peut prendre tous les masques, s'insinuer dans toutes les attitudes, devenir momentanément et à volonté toutes les exaltations de la vertu ou du vice.

Cette passion, qui fait les grands dramaturges et les grands poètes, est une fièvre impersonnelle et sans forme, qui prête son ardeur et sa vie à une foule successive. Marcel Schwob la possédait à un tel point qu'il a pu, sans jamais d'erreur, suggérer les états d'âme les plus particularisés qu'on pouvait choisir : depuis celui d'un poète préraphaélite (*Lilith*) jusqu'à celui de la fille d'un bourreau (*Fleur de Cinq Pierres*). Il entrait, souverain, dans un cerveau d'homme ou de femme, en épousait idées, préjugés, langage, habitudes, voyait par ses yeux les spectacles de l'époque supposée, sentait littéralement par ses cinq sens et allait jusqu'au bout de cette hallucination sans jamais livrer par une syllabe de dissonance, le secret de son intrusion et de sa ruse.

Les contes du *Roi au Masque d'or* et de *Cœur double* surtout sont les manifestations merveilleuses de cette impersonnalité dont il faudrait enfin — (à ce propos surtout), — dire que loin d'être l'absence d'originalité, elle est au contraire l'originalité suprême.

Et d'ailleurs, cette originalité-là a toujours, pour l'accompagner, la soutenir une originalité plus profonde encore, plus particulière. Marcel Schwob livra le secret de la sienne avec *le livre de Monelle*.

Il ne s'agit plus ici des virtuosités de l'érudition ; non, mais quelque chose vit de tout palpitant, de tout frémissant ; tout nu et sincère, pervers avec cruauté, chaste avec douleur, et tendre comme l'amour : une âme de petite fille.

Le livre de Monelle se présente à nous avec une pudeur extraordinaire et un luxe barbare de précautions, de chuchotements préliminaires, de tortueux

conseils. Mais après, la préface tombée comme un voile, il se livre : trouble, effaré, câlin. Bargette, Cice, Mandosiane, Ilsée et la mystérieuse Monelle disent des paroles inoubliables et révélatrices.

Plus je relis ce livre adorable, plus je pense qu'il ne contient ni symboles, ni littérature, malgré les apparences volontairement contraires. La vérité vraie et profonde (seulement on ne la dit pas, parce que ce ne serait pas assez « critique »), c'est que Marcel Schwob avait une âme de petit enfant : vivace, instinctive, multiforme, perverse et tendre sur laquelle n'avait jamais pu avoir de prise le formidable et pesant appareil des bibliothèques.

Elle vivait sous cet amoncellement qui ne la gênait point et un jour, prévoyant la fin du corps qu'elle habitait et du cerveau qu'elle animait, avec Monelle, elle parla.

FRANÇOIS DE MIOMANDRE

EXPOSITIONS

MM. H. Stacquet et V. Uyterschaut sont trop connus et trop appréciés pour qu'il soit utile de rappeler ici la grâce souriante de leurs lavis et l'aisance de leur technique. Fidèle à ses procédés d'aquarelliste de vieille roche, hostile aux truquages, aux rehauts de gouache, M. Uyterschaut entend ne devoir ses effets qu'à la fragilité de la goutte colorée tombant sur le whatman. Son champ d'études est limité aux sites familiers du Brabant et de la Flandre, qui lui fournissent l'inépuisable moisson des masures, des saulaies, des vergers, des cours, des prés, des sapinières, des coins de jardin dont il aime fixer le décor pittoresque en notations rapides, en croquis évocatifs.

M. Stacquet renouvelle à la fois sa vision, ses motifs et ses procédés d'exécution. Le paysage, la marine, l'aspect des rues, les intérieurs hollandais, flamands et campinois le sollicitent tour à tour. Et c'est l'un des charmes de ses expositions périodiques que la surprise des découvertes qu'il réalise concurremment dans le choix des sujets et dans leur interprétation. Certain *Printemps*, par exemple, effleuré d'une main légère, ne semble-t-il pas devoir porter une autre signature que telle *Rue à Katwyk*, traitée par tons mats largement appuyés et qui synthétise le silence et la lumière des bourgades hollandaises ?

Une cinquantaine d'œuvres et d'œuvres toutes attestent un sentiment délicat montrent, au Cercle, la souplesse et la variété d'un talent sympathique entre tous.

Quelques figures et bustes de M. Victor de Haen visant à des simplifications de lignes et de plans parfois heureuses complètent le salonnet, qui attire au Cercle artistique une affluence exceptionnelle.

Un autre de nos virtuoses de la martre, M. Maurice Hagemans, a la coquetterie, dans l'exposition qu'il vient d'ouvrir à la Galerie Royale, de ne présenter au public que des peintures à l'huile. C'est, croyons-nous, un début, et ce début est heureux. Si la su-

perficiale de l'aquarelliste apparaît dans plus d'un des cinquante paysages qu'il rassemble, tous révèlent de la dextérité et du savoir-faire. Plusieurs, — je me souviens entre autres du *Pacage à Auberive*, du *Ciel de Tourmente*, de la *Sieste sous bois*, de l'*Estacade*, — sont de solides morceaux de peinture, traités dans une harmonie sonore. Ils ont de l'éclat, de la profondeur, un sentiment exact et pénétrant de la nature.

M. Hagemans s'inspire surtout des sites du pays mosan. Il y trouve, en même temps qu'une grande variété de motifs, ces titres suggestifs et charmants : *Les Oies du Ry d'Aviette*, *Le Berger de Lenne*, *A travers les genêts de Charnoie*, *Herbages d'Onhaye*, *Jour de lessive au Grand-Chooz*, qui fleurissent de l'intimité de l'agreste région wallonne.

O. M.

MISS ISADORA DUNCAN

Il semble y avoir en Miss Isadora Duncan deux êtres distincts : un génie antique et une femme moderne.

Oui, un génie antique ; car, sauf le conventionnel profil grec que nous nous imaginons (la Vénus de Milo devant les yeux), Miss Duncan, quand on ne regarde qu'elle, apparaît comme quelque divinité païenne échappée d'un bas-relief ou d'un vase hellène. Son admirable quasi-nudité, d'une pudeur qui fait bien comprendre l'erreur qu'est le pornographique maillot, sa jeunesse encore adolescente, sa spontanéité, la vie qui s'échappe d'elle, tout cela donne l'illusion momentanée qu'on a devant soi une créature de rêve, dont l'instinct, joint à l'étude, a retrouvé en l'animent un monde d'art dont le souvenir ne se manifestait plus à nous que figé (combien bellement tout de même !) dans des vestiges plastiques inanimés.

C'est là le beau côté de Miss Duncan : être sortie de la platitude écœurante de la danse moderne, avoir cherché des voies nouvelles, infiniment plus pures, et en être arrivée, par une originalité personnelle très grande, à donner des impressions d'art tout à fait neuves, encore qu'empruntées dans leur essence à un monde ancien.

Mais à côté du génie, il y a la femme, la femme trop contemporaine, avec des lacunes, des faiblesses, et parfois le mauvais goût qui choque si profondément les raffinés que nous sommes devenus sur le continent européen à force d'analyse subtile et pénétrante.

Et il faut bien avouer que le mélange de ces deux faces opposées chez Miss Duncan est très décevant.

Pouvons-nous supporter sans protester intérieurement qu'après avoir donné, dans le plus ravissant « *chiton* » brun-rouge qui soit, une interprétation chorégraphique du tableau du Titien *Bacchus et Ariadne*, avec, comme accompagnement, cette étrange et primitive musique du ballet de Giovanni Picci, Miss Duncan revienne en scène avec le même costume et se mette à danser le *Beau Danube bleu* ?

Et ensuite ces projections de lumières féeriques, fort mal réglées d'ailleurs ! Cela est puéril et nuit grandement à la pureté...

Enfin et surtout cet accompagnement musical négligé, médiocre au point qu'on a parfois peine à y retrouver les œuvres qu'on connaît, tellement les mouvements et les rythmes en sont mal rendus !

Et s'il n'y avait que cela ! Mais les fautes de goût abondent. Non seulement dans l'interprétation des deux *Iphigénie* la musique de Gluck a été mise à la torture, mais encore on a fait de ses œuvres une « soupe » disparate dans laquelle interviennent, on ne sait pour quel motif, des fragments d'*Orphée* et d'*Armide*. A certains moments, cela touche au grotesque...

D'ailleurs n'est-ce pas une erreur fondamentale que de prendre comme base rythmique, pour reconstituer la danse hellénique, cette musique de Gluck qui n'a de grec qu'une certaine pureté de lignes essentiellement conventionnelle, ces menuets, ces ga-

vottes, ces chaconnes qui sont avant tout l'expression de la grâce galante de ce XVIII^e siècle français où il était permis de faire du « joli » sans tomber dans la fadeur? Mieux eût valu peut-être pour Miss Duncan danser sans musique que de devoir se plier au rythme mièvre de certaine chaconne, aussi éloignée que possible de l'art grec...

Par contre, son interprétation de la *Danse des Scythes*, d'*Iphigénie en Tauride*, est admirable et tout à fait démonstrative de cette divination de la plastique antique qu'elle paraît posséder.

Mais il faut dire que les « rigoristes au point de vue grec » n'ont pas le droit de se montrer trop difficiles. Car, somme toute, on peut concevoir, par l'imagination, un Scythe très éloigné de la pureté grecque, et d'ailleurs la musique du ballet des Scythes est bien plus libre, bien moins « talon rouge » que celle des autres ballets de Gluck.

La place me manque pour m'étendre en détail sur les danses exécutées par Miss Duncan. J'ai cru devoir montrer en toute sincérité ce qu'il y a de bon et ce qu'il y a de moins bon chez cette belle artiste.

Il y a beaucoup de bon, et, ce qui est très important, beaucoup de bon *pour l'avenir*. Si Miss Duncan parvient à épurer complètement son art, elle arrivera à créer les bases d'une chorégraphie nouvelle, dont son école de danse sera le centre initiateur. Pourquoy, douée comme elle l'est et admirablement éduquée par l'étude de la plastique de l'antiquité, ne parviendrait-elle pas à inventer un art vraiment neuf?

Je voudrais la voir et voir ses élèves interpréter autrement qu'ils le font ou le feraient actuellement le ballet de *Tannhäuser*, ou celui, — qu'on ne pourrait suffisamment aimer, — de la *Hulda* de César Franck.

Je voudrais aussi la voir tirer de la danse populaire toutes les ressources qu'elle recèle... Et peut-être des musiciens surgiraient qui, encouragés par la beauté de son art, écriraient des ballets autres que ceux qu'on fabrique pour l'ébahissement du bourgeois et la volupté des vieux messieurs friands de tutus.

CH. V.

La « Libre Esthétique » et la Presse⁽¹⁾.

Correspondance.

MON CHER DIRECTEUR,

Vous êtes bien indulgent pour ces petites sottises de Milly-Christine! Vous mettez cette erreur sur le compte de leur jeunesse... Hélas! Elles ne sont plus si jeunes que ça. Je crois que c'est bien plutôt la mémoire (déjà!) qui leur fait défaut. A force d'avoir entendu dire, l'an dernier, que l'impressionnisme était un oiseau qui venait de France et qu'il n'y avait d'impressionnistes pur-sang que là-bas, elles ont fini par oublier que l'on appelait aussi de ce nom les excellents peintres Vogels, Ensor, Pantazis, etc., qui triomphent aujourd'hui en votre belle exposition.

Mais vous avez bien fait, mon cher Directeur, d'avoir confirmé dans votre spirituel article ce que ces demoiselles disaient dans le *Soir* — et ce qui était en somme l'essentiel de leur pensée — à savoir que les œuvres de ces peintres-là, si justement admirées maintenant, l'étaient déjà, quoi qu'on en dise parfois, il y a vingt ans. Milly-Christine sont ravies de cette confirmation. Et je vous suis, moi, tout particulièrement reconnaissant d'avoir établi, par une citation de la *Gazette* de 1885 (mon Dieu, comme nous vieillissons!), que j'étais, alors comme aujourd'hui, parmi leurs admirateurs. Je n'aurais jamais osé en faire autant moi-même!

Bien amicalement merci et de tout cœur.

LUCIEN SOLVAY

(1) Voir notre dernier numéro.

NOTES DE MUSIQUE

Les derniers concerts de la Libre Esthétique.

Cette année la *Libre Esthétique* a été généreuse. Ceux qui aiment véritablement les expressions nouvelles d'art musical n'ont pas manqué d'assister aux deux dernières séances (dont une supplémentaire aux quatre concerts d'abonnement) organisées, comme les précédentes, avec le souci de satisfaire les curiosités en même temps que les exigences artistiques.

L'occasion était belle de réentendre le beau Quatuor à cordes (*mi* majeur) de d'Indy, d'une si austère noblesse, d'une pensée si dignement émue. Le Quatuor Zimmer l'exécutait; on a pris plaisir à constater les progrès qu'il accomplit chaque année vers une plus heureuse unité, une meilleure entente sonore, une plus intelligente analyse des plans expressifs, une plus claire séparation des épisodes dont l'ensemble fait le drame sonore. M. Théo Ysaye s'est joint à ces musiciens d'élite pour interpréter le clair et gracieux Quatuor avec piano en *ut* mineur de Fauré; et je ne crois pas avoir jamais entendu plus parfaite exécution de cette œuvre harmonieuse. M. Théo Ysaye s'y est montré particulièrement compréhensif, soutien léger et délicat, si peu « pianiste » et si parfait « musicien »!

Le Trio en *si* mineur de Jongen terminait admirablement la quatrième séance. Joseph Jongen nous paraît vraiment l'une des individualités les plus complètement douées du groupe des jeunes compositeurs de Wallonie et Flandre; et s'il en est qui l'égalent en des expressions ou des genres différents, aucun ne le surpasse. Son trio, déjà entendu, et qui mérite une analyse que le cadre de ces notes ne permet pas, révèle un riche tempérament musical, dont les idées se sont façonnées au contact des plus grands et la technique affermie aux plus sûres écoles. L'œuvre est construite avec une autorité impressionnante, et elle a produit sous les doigts de MM. Bosquet, Chaumont et Merck la plus profonde impression. M. Chaumont est l'interprète excellent des expressions musicales contemporaines. Avec le plus séduisant naturel, qu'il puise dans son entraînant sincérité, il éclaire d'une flamme persuasive les intentions les plus mouvantes du compositeur; on lui sait gré de consentir, au service du plus beau des arts du sentiment, un si complet, un si enthousiaste don de lui-même. Non seulement, c'est un interprète vibrant et coloré, mais c'est un musicien dont l'émotion impressionne toujours: car elle ne se trompe pas.

Il a mené avec adresse et clarté le curieux Sextuor de M. Cyril Scott, dans lequel il y a de jeunes qualités de lumière, d'expression; mais c'est vraiment peu établi, d'une science encore hésitante. L'œuvre fut jouée avec brio, grâce surtout à l'entraînante conviction de Miss Evelyn Suart.

Il faut parler encore des nombreux solistes, et on ne pourrait le faire brièvement s'il fallait énumérer leurs caractéristiques diverses. Aucun n'a manqué à cette commune foi esthétique, qui place ces auditions annuelles dans une atmosphère particulièrement séduisante de communion familière. M^{me} Demest a chanté avec beaucoup de goût et une voix très heureusement travaillée des lieder d'Albert Dupuis, dont elle a justement rendu la mélancolie mélodieuse. M. Bosquet a joué dans la perfection des pages de Debussy, Jongen et Séverac, — les premières surtout, avec des surprises de sonorité, une distinction déliée, un imprévu de rythmes qui eussent charmé le maestro de *Pelléas*. Enfin, M. Surlemont a révélé une très belle voix de baryton dans le très intéressant poème en musique de Magnard, le *Testament* de Duparc et le joli *Village à midi* de R. Bonheur.

H. L.

Une séance de musique flamande.

Il y avait longtemps que nous n'avions entendu un ensemble de musique flamande moderne et nous étions curieux de constater l'effet que nous feraient les productions de cette école essentiellement populaire, d'un sentimentalisme candide et sincère, dont Peter Benoît fut l'initiateur.

Pour dire vrai, nous avons eu plutôt une déception. Si le Benoit de *Ik droomde* est resté à nos yeux un maître capable de s'inspirer aux sources les plus vives de la nature. Si son *Moederspraak* nous est, comme par le passé, apparu empreint de cette piété profonde et si touchante lorsqu'on se rend compte de la conviction qu'elle manifeste; si M. Mortelmans nous a semblé parmi les vivants de l'école flamande le mieux doué (avec Paul Gilson); si ses interprétations délicates, fines et ciselées des ravissants poèmes de Guido Gezelle (*'t is de Mandel* (1), *'t Avondt*) nous ont fait un plaisir extrême, le plus grand que nous ayons éprouvé au cours de la séance; si le *Meilied* de M. Huberti n'a rien perdu de sa vie et de sa fraîcheur; si tout cela nous a donné de bonnes et franches sensations d'art, nous devons cependant ajouter qu'il y a un revers: que le maître Benoit a eu des défaillances (ses très artificiels *Contes et Ballades* pour piano en font foi), que Waelput, qu'on s'approprie à glorifier, est un peu surfait, et que M. Keurvets sacrifie trop à un sentimentalisme de mauvais aloi. Ce revers, joint à certaines faiblesses d'interprétation, nous a gâté la bonne impression d'ensemble que nous aurions voulu éprouver.

Ch. V.

Séance Engel-Bathori: « La Chanson populaire ».

Pour écouter au concert des chansons populaires, il nous faut consentir à une transposition, semblable (à un degré moindre) à la transposition de la nature en décors de théâtre. Faut-il accepter que la chanson s'affine, s'apprivoise et s'adonne d'accompagnements savants, quelquefois réussis, souvent encombrants et anachroniques?

Il faut bien qu'à regret avouer, qu'ils constituent le complément presque inévitable d'une exécution *interprétée*, — la seule possible peut-être lorsqu'il s'agit de remplir, une heure durant, un programme exclusivement consacré à la chanson populaire.

Puisque aussi bien elle est enlevée à son cadre naturel, celle-ci ne peut plus être elle-même, telle qu'elle résonnait, solitaire et sans expression au large de la campagne. Ainsi transplantée, elle prend une autre acception. Telle ballade dont le tragique semblait s'accroître de sa monotonie, s'accommode ici de devenir un véritable drame, dont les moindres détails sont l'objet d'une parfaite sollicitude artistique.

Dans le triste comme dans le bouffon, l'ingéniosité, l'imagination de M. Engel et de M^{me} Bathori surent donner à chaque couplet une saveur renouvelée. Leur bonne humeur, plus que jamais, fut de mise. Et ceux qui osent être gais au concert leur surent gré de la cocasserie réellement délicieuse qu'ils apportèrent à l'exécution de plusieurs morceaux.

M. G.

« Le Songe de Gerontius » aux Concerts populaires.

Il faut applaudir à l'intéressante tentative de M. S. Dupuis. Nous ne nous lasserons pas de répéter combien l'orchestre entier et les voix humaines sont encore trop négligés, au concert, en faveur des pullulants virtuoses et des laborieux concertos. Supposez qu'au lieu de ce titre rébarbatif, de ces noms inconnus, l'affiche ait porté le nom d'un quelconque équilibriste de l'archet ou du clavier, croyez-vous que la salle de la Monnaie ait pu être plus remplie et le public plus satisfait? Bravo donc à Dupuis; et que le succès de sa matinée le pousse à la récidive!

Edward Elgar est très épaulé par Hans Richter, qui l'a fait connaître depuis ces dix dernières années à l'Allemagne. Le compositeur est peu joué chez nous; les Concerts Ysaye ont donné, il y a environ quatre ans, ses *Variations pour orchestre sur un thème original*, et l'on a joué ses *Apôtres* au dernier festival du Rhin.

Le Songe de Gerontius, moins varié et moins ample que les *Apôtres*, a peut-être plus d'abondance mélodique et plus de sûreté d'écriture. Il faut particulièrement admirer, chez l'auteur d'outre-

Manche, cette dernière qualité, qui rend agréable et attachant un texte sévère et languissant. Nous avons admiré particulièrement la première partie, l'ouverture adroite aux développements symétriques, les récits mesurés du ténor, avec les répons du chœur, le bel air du prêtre sur la pédale de *ré*, et le chœur final, qui me paraît être le morceau-modèle de toute la partition.

On peut reprocher à la deuxième partie un peu de longueur et d'insuffisance dans la gradation; lorsqu'il parvient au point culminant du récit, le compositeur est déjà dénué de ressources et il se répète un peu jusqu'à la péroraison. Mais ces notes sans prétentions ne doivent pas tendre à critiquer une œuvre de laquelle il y a surtout tant de bien à dire. Le public, agréablement surpris, a grandement goûté cette musique mélodieusement mystique; il y a retrouvé, sans trop de peine, l'influence dominante de César Franck. Un compositeur qui se déclare aussi manifestement disciple de cet adorable maître se prépare toujours un accueil bienveillant. L'accueil l'a été d'autant plus que l'exécution fut digne de toutes les louanges, orchestre attentif et fondu, chœurs étonnants (les chœurs de la Monnaie consentant à chanter *pianissimo*: prodige inégalé!), et solistes de choix, M. et M^{me} Laffitte et M. Bourbon. Et maintenant, M. Dupuis, ne risquerions-nous pas les *Béatitudes*?

H. L.

**

Concerts, auditions, récitals se multiplient à Bruxelles dans des proportions telles qu'il devient impossible de les suivre. Il y en a souvent trois le même soir. Les vitrines des marchands de musique sont tapissées d'affiches. Celles-ci obscurcissent à tel point les magasins que les employés ont eu l'ingénieuse idée d'y pratiquer des fenêtres en découpant tout ce que le texte imprimé leur permettait d'enlever...

Nous nous bornons donc à mentionner, outre les concerts dont on a lu ci-dessus le compte rendu, les principales attractions de la dernière quinzaine. Ce fut, entre autres, la rentrée de M. Marix Loevensohn qui, après de longs voyages à l'étranger, reprit contact avec le public bruxellois et se fit applaudir chaleureusement pour la puissance de son jeu et l'élégance de son style dans les concertos de Haydn, de Schumann et de Saint-Saëns, — l'orchestre sous la direction de M. A. Dupuis.

Ne croyez pas, au surplus, que cette « rentrée » soit sérieuse. M. Loevensohn ne nous a-t-il pas confié qu'il part dans quelques jours pour l'Amérique du Sud où il passera six mois?

Ce fut ensuite, sous la direction du même Albert Dupuis, un concert consacré aux œuvres instrumentales de Tchaïkovski: Overture solennelle, Concerto pour violon, Concerto pour piano, Variations pour violoncelle, etc., qui offrit au public l'occasion d'applaudir à nouveau M. Loevensohn et ses partenaires MM. F. Mora, violoniste, et le pianiste Geeraert, qui vient de se distinguer en jouant à Anvers la partie de piano de la Symphonie cévenole de Vincent d'Indy sous la direction de l'auteur.

Puis, la dernière des trois séances de sonates pour piano et violon consacrées aux trois B: Bach, Beethoven et Brahms, — en attendant qu'on y joigne Berlioz, Bordes, Borodine, Balakirew, Peter Benoit et peut-être M. Bourgault-Ducoudray...

L'essentiel est que ces séances d'initiation furent remarquables quant au choix des œuvres et à leur interprétation. M^{lle} L. Desmaisons et M. L. Angeloty méritent tous éloges pour la façon scrupuleuse dont ils ont accompli la tâche qu'ils s'étaient imposée.

Citons encore le succès considérable qui accueillit à la Grande-Harmonie M. Paul Kochanski, forcé par les acclamations répétées de l'auditoire d'ajouter trois morceaux à son programme, — Kubelik fait école! — celui que remportèrent successivement les pianistes Hugh del Carril et M^{me} C. Bernard en des « récitals » composés du répertoire traditionnel des virtuoses. Enfin, un hommage rendu à P. Benoit par M. Barat (encore un grand B), avec le concours de M^{lle} Vanden Bergh et de M. Vinck.

(1) Signalons, en passant, que M. RYELANDT vient de faire paraître dans la collection: *Het vlaamsche Lied*, un lied exquis sur le même poème.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

La Matinée Henri Monnier.

Henri Monnier a laissé chez quelques-uns la réputation d'un génie mal compris qui n'a pas la gloire qu'il mérite. J'ai entendu un jour l'un de nos écrivains, et non des moindres, le mettre au-dessus de Molière. Qu'en est-il dans la réalité? S'il faut en juger d'après les comédies-vaudevilles jouées au théâtre du Parc jeudi dernier : *Le Bonheur de vivre aux champs* et *Le Roman chez la portière*, Monnier est un improvisateur assez bouffon de grosses charges d'atelier. Il n'y a pas, dans ces courtes scènes que nous avons beaucoup de peine à trouver drôles aujourd'hui, la moindre trace d'art véritable. Le rire qu'elles provoquent est un rire nerveux, un rire de carnaval, amené par les déguisements des acteurs et la stupidité même de la farce. Quant à l'observation tant vantée du père de Joseph Prudhomme, je pense qu'elle est très superficielle. Le moindre reporter ferait mieux aujourd'hui. Monnier a pourtant un mérite : c'est d'avoir écrit ses pochades en pleine époque romantique. Comme l'a très bien fait ressortir le conférencier, M. Gandolphe, les premières pièces de Monnier furent représentées entre les sensationnelles soirées d'*Hernani* et de *Marion Delorme*. Il fallait, évidemment, une tournure d'esprit singulièrement originale pour songer à faire du réalisme, — et du réalisme le plus bête, le plus plat, — à un moment où la littérature entière nageait dans les eaux de la légende, de l'héroïsme et de la sentimentalité. Le succès de Monnier — car cet oublié eut des succès éclatants — est dû précisément au contraste violent entre ses pièces cocasses, provoquant le gros rire à ventre débou- tonné, et les drames sombres d'Alexandre Dumas et de Victor Hugo. Après avoir tremblé aux fureurs d'*Hernani* et aux souffrances de doña Sol, le public courait au Vaudeville et au Palais-Royal pour se rafraîchir dans un bain de gaieté. N'oublions pas, d'ailleurs, que Monnier fut un précurseur de la littérature d'observation et qu'à ce titre il mérite une mention dans l'histoire de la littérature. On m'assure, en outre, qu'il est l'auteur d'une foule de poésies ou de petites pièces licencieuses qui sont de minuscules chefs-d'œuvre. Il fut un grand farceur, il eut la grosse gaieté du rapin, il créa tout un stock de plaisanteries qui sont devenues classiques dans le monde des ateliers. Mais il n'apparaît pas qu'il eût de l'esprit au sens élevé du mot : s'il réussissait très bien la caricature, il eût été parfaitement incapable de railler finement. Il restera, avant tout, le créateur de Joseph Prudhomme, dont il n'a donné qu'une esquisse et dont la figure complète est plutôt le fruit de la collaboration anonyme des générations qui se sont succédé en France depuis soixante-quinze ans.

Au cours de sa conférence un peu sèche mais d'une ironie rentrée qui n'était pas sans saveur, M. Gandolphe a rappelé que Monnier s'est marié à Bruxelles avec une actrice du théâtre du Parc. Ce théâtre avait donc toutes les raisons du monde de ressusciter devant nous les deux « folies » les plus célèbres du maître de la Blague. Les acteurs de la maison, très drôles sous leurs déguisements féminins, les ont jouées avec une bonne humeur qui, à défaut de l'esprit absent de ces pièces, a suffi à dérider largement la salle.

La séance Monnier étant, je pense, la dernière de cette année, il est juste de féliciter chaudement la direction du Parc du soin intelligent et vraiment artistique qu'elle a apporté à ces intéressantes reconstitutions. La matinée littéraire, qu'on avait tant de fois essayé en vain d'implanter chez nous, est devenue, grâce à elle, une institution bruxelloise.

G. R.

PETITE CHRONIQUE

C'est jeudi prochain, à 2 heures, que s'ouvrira au Musée de peinture moderne l'exposition des Peintres et Sculpteurs de l'Enfant que nous avons annoncée. Elle réunira les œuvres de quarante-trois exposants choisis parmi les artistes belges qui ont le plus heureusement étudié l'enfant.

M. Emile Claus ouvrira jeudi prochain, dans la grande salle du Cercle artistique et littéraire, une exposition embrassant l'ensemble des œuvres qu'il a exécutées depuis cinq ou six ans. Cette exposition sera clôturée le 30 avril.

Dans la petite salle, du 3 au 12 avril, exposition d'œuvres de M^{lle} G. Van der Vin et de M. Auguste Danse.

M^{me} Sophie Pir expose quelques-unes de ses œuvres à la Galerie des Peintres, 15, rue de Ligne, du 1^{er} au 10 avril.

Nous attirons l'attention des amateurs sur l'intéressante collection de tapisseries des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles (Arras, Bruxelles, Flandres, Audenarde, Aubusson, Beauvais, etc.), et de peintures anciennes qu'expose en ce moment M. Paul Buéso à l'ancien hôtel d'Alcantara, rue des Douze-Apôtres, à Bruxelles.

Dans le cadre patricien du vieil hôtel seigneurial, tapisseries et tableaux font grand effet. On admire tout particulièrement la *Fenaison* de D. Teniers et D. Leyniers, admirablement conservée, le *Tir à l'arc* de D. Teniers et J. De Meter, un *Coin du Parc* en tapisserie de Beauvais, une tapisserie d'Arras représentant des animaux, etc. Parmi les tableaux, le *Songe de Jacob* de Ribéra, un *Dénombrement de Bethléem*, par P. Breughel, un *Intérieur d'un temple* de Terburg et De Lorme, un Sébastien Vranex.

L'exposition, qui mérite une visite attentive, restera ouverte jusque vers le 15 avril.

A Gand, exposition A. De Vos, O. Halle, Nicolet et Quyo au Cercle artistique. Clôture le 9 avril.

L'administration communale de Saint-Gilles a donné à l'une des places de la commune le nom de Julien Dillens.

Le comité constitué en vue d'ériger un mémorial à l'artiste défunt a décidé de faire exécuter un monument dont l'élément principal sera la reproduction en marbre ou en bronze d'un des chefs-d'œuvre de Dillens. Un buste ou un médaillon du maître décorera le piédestal et une inscription consacra le monument à sa destination. Le comité demandera à la Ville l'autorisation d'ériger ce monument dans le square de la place de l'Industrie (rue du Luxembourg).

Les souscriptions doivent être adressées à M. Schleisinger, trésorier du comité, au Cercle artistique et littéraire.

M^{me} Litvinne fera demain lundi sa rentrée à la Monnaie dans le rôle d'Alceste qu'elle jouera également jeudi prochain.

Concerts de la semaine :

Dimanche 2 avril, à 2 heures, cinquième Concert Ysaye sous la direction de M. Mengelberg avec le concours de M. R. Pugno (Alhambra).

Mardi 4, à 8 h. 1/2, soirée musicale avec le concours de MM. A. De Greef, R. Pugno et de l'orchestre des Concerts Ysaye sous la direction de M. Théo Ysaye (Cercle artistique).

Mercredi 5, à 3 heures, matinée Georgette Leblanc : les Chansons de Maeterlinck (théâtre du Parc). — A 8 h. 1/2, troisième séance du Quatuor Zimmer (école allemande). — A 8 h. 3/4, *Dans les Lumières et les Parfums*, par Edm. Missa (Cercle Noble).

Jeudi 6, à 8 h. 1/2, séance J. Wieniawski (Grande-Harmonie). — A la même heure, concert de M^{lle} A. Molander (Salle Le Roy). — A 8 h. 3/4, *Dans la Lumière et les Parfums*, par Edm. Missa (Cercle Noble).

La matinée que donnera, au théâtre du Parc, mercredi prochain, à 3 heures, M^{me} Georgette Leblanc sera un régal d'art, M^{me} Georgette Leblanc interprétera les chansons de Maeterlinck et les poèmes chinois de Jade, traduits par M^{me} Judith Gautier ; l'interprète fera précéder chacune des parties d'une synthétique causerie.

Pour rappel, mercredi prochain, conférence de M. H. Liebrecht sur *Max Waller* à l'École de musique d'Ixelles.

Le 19 avril, conférence de M. Auguste Joly : *La Mort dans l'œuvre de Richard Wagner*.

L'Exposition du Livre belge, proposée dans *l'Art moderne* par M. Eugène Demolder, sera réalisée en septembre prochain. Elle

formera une section du Salon des Arts et Métiers qui s'ouvrira à cette époque au Palais du Cinquantenaire.

Pour seconder la formation d'une Ecole belge d'art théâtral, M. Gevaert a autorisé une représentation qui sera donnée au profit d'une œuvre de bienfaisance dans la grande salle du Conservatoire le vendredi 28 avril par quelques-uns des lauréats de l'établissement. Le spectacle se composera du *Voile* de G. Rodenbach, du *Baiser* de Th. de Banville et de la seconde partie des *Erinnyes* de Leconte de l'Isle.

Les principaux rôles seront interprétés par M^{mes} Adeline Dudley, de la Comédie-Française, Marie Derboven, Clara Werlemann, Das et M. Van Hanswyck.

M. Stéphane Austin, qui fit partie l'an dernier de la troupe de la Monnaie et se fit applaudir aux concerts de la *Libre Esthétique*, donnera à Paris, à la Salle Erard, les mardis 4 et 11 avril, à 3 heures de l'après-midi, deux séances de musique dans lesquelles, avec le concours de M^{me} Georgette Leblanc, Marthe Legrand, L. Chateau et Rose Féart, il passera en revue l'œuvre vocal de César Franck, A. de Castillon, E. Chausson, Vincent d'Indy, Ch. Borde, P. de Bréville, G. Fauré, C. Debussy et H. Duparc.

Deux intéressantes auditions de musique russe viennent d'avoir lieu à l'Ecole des Hautes Etudes de Paris. Les programmes en comprenaient des mélodies populaires et des pages de Glinka et de Dargomyrski, par M^{me} Marguerite Babaïan; des lieder de Moussorgsky, Borodine, Balakirew et Rimsky-Korsakow, chantés par M^{lle} Louise Thomasset; des pièces pour quatuor d'archets de

Borodine et des œuvres pour piano de Moussorgsky (*Tableaux de l'Exposition*) et de Balakirew (*Islamey*), exécutées par le Quatuor Luquin et M. Ricardo Viñes; tous ces artistes furent très applaudis. Ces deux auditions étaient précédées de causeries de notre collaborateur M. D. Calvocoressi.

Les deuxième, troisième et quatrième concerts de M. Ricardo Viñes auront lieu à la Salle Erard (de Paris) les lundis 3, 10 et 17 avril. Notre correspondant parisien rend compte, plus haut, du premier de ces très intéressants concerts.

On vient de frapper la médaille d'or de l'Exposition internationale des Beaux-Arts de la ville de Venise, œuvre de M^{me} Katie Toyce Harris, de Londres, lauréate du Concours international.

Au mois de mai prochain s'ouvrira à Chieti une exposition de l'ancien art des Abruzzes. L'orfèvrerie religieuse, qui fut particulièrement florissante en ce pays, sera représentée par un grand nombre de pièces très précieuses, prêtées par des églises de la région.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^{rs}

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.

Tolles et cotons préparés.

Matériel pour artistes.

Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUËT

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
 BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
 PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
 LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

**MOBILIERS
 SPECIAUX POUR LA
 CAMPAGNE
 ARTISTIQUES PRATIQUES
 SOLDES ET PEU CŒUTEUX**

Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés



FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

DIPLOME D'HONNEUR AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musiques de Belgique.

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



VITRAUX

R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

THE BURLINGTON MAGAZINE

FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly. — Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Co Ltd, 14, New Burlington St. W.

BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO. 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Constantin Meunier (OCTAVE MAUS). — Funérailles de Constantin Meunier. *Discours de M. Paul Hymans*. — M^{me} Georgette Leblanc (O. M.). — Correspondance (VALÈRE GILLE). — L'Exposition de l'Enfant (O. M.). — Salon de la « Libre Esthétique ». — La « Libre Esthétique » et la Presse. — L'Art à Paris. *Les Artistes indépendants* (ANDRÉ FONTAINAS). — Publications artistiques. *Constantin Meunier et son œuvre*. *Victor Rousseau*. — Notes de musique. *Le Concert Ysaye* (H. L.). *Troisième Concert d'hiver de Gand* (F. V. E.). — La Musique à Paris. *Société Nationale*. *Premier Concert de M. Viñes* (M.-D. CALVOCORES-I). — Autour d'un concours. — Chronique théâtrale (G. R.). — Petite Chronique.

CONSTANTIN MEUNIER

La mort de Constantin Meunier est plus qu'un deuil national. C'est un rayon de l'art universel qui s'éteint.

La noblesse de son esthétique, la beauté grave des figures qu'il modela, la pitié qui s'exhale de son œuvre avaient porté son nom aux confins du monde. Nul peut-être, avant lui, ne connut, après les jours d'épreuve les plus sombres, de célébrité plus illimitée. Il peina durement. Il souffrit dans ses affections les plus chères. Sa santé débile le contraignit plus d'une

fois à un repos dont s'irritait son impatiente activité. Mais rien, depuis le jour où le soleil de la gloire illumina sa vie, n'arrêta sa marche lente et sûre vers la conquête des cœurs. Il est mort dans l'épanouissement total d'une renommée qu'il devait autant à la loyauté et à la simplicité de sa vie qu'à la magnificence de son art. Néanmoins, selon l'heureuse expression d'un de nos confrères, si grand que fût Constantin Meunier, un tel maître est de ceux que la mort grandit encore.

L'histoire offre, en effet, peu d'exemples d'une carrière aussi dignement remplie, aussi désintéressée, aussi probe et laborieuse. Peintre et statuaire, — statuaire surtout, — il n'a pas cessé d'exalter le Travail, que sa conception d'artiste et de penseur, de philosophe compatissant et de moraliste a élevé au rang des hautes actions de l'homme. Et le Travail l'a récompensé en lui apportant, avec la résignation dans la douleur, l'admiration, le respect et l'affection populaires.

Il sut discerner l'eurythmie du labeur des usines et des besognes rurales. Le geste héroïque de ses mineurs, de ses puddleurs, de ses marteleurs, de ses ouvriers verriers, de ses moissonneurs, de toute la plèbe industrielle et agricole qu'il évoqua à la majesté sereine qui semblait, autrefois, l'apanage exclusif des monarques et des dieux. La gloire de Meunier est d'avoir révélé au prolétariat la conscience de sa beauté morale.

Synthétique, puissant et concentré, son art a fixé pathétiquement la noblesse de l'effort humain. A travers la variété des épisodes, il a révélé tout ce qu'une grande âme éprise de pitié et de justice peut ressentir d'émotion au spectacle poignant de la nature.

A l'art superficiel et décoratif en honneur parmi les statuaires lorsqu'il parut, Meunier opposa une étude pénétrante et réfléchie. Il arracha aux individualités le secret des sentiments éternels. Et le style dont il les revêtit transforma ses humbles modèles en symboles immuables. « Le signe de sa vraie grandeur, telle qu'elle lui sera adjugée par l'histoire, a dit Camille Lemonnier dans le beau livre qu'il lui a consacré, c'est d'avoir marqué l'éternel à travers le transitoire et corollairement le type à travers les généralités humaines » (1). Telle figure de débardeur, de lamineur, de hâleur, de carrier, résume, en une expression définitive de vérité et de vie, la collectivité professionnelle à laquelle il appartient. L'ouvrier des mines surtout a trouvé en Meunier un interprète sans égal. Il est épique et victorieux. Le génie seul universalise une impression avec cette ampleur et cette sûreté.

La beauté de la forme égale dans ses œuvres l'intensité du sentiment qui les a inspirées. De pitié et de miséricorde, la statuaire de Meunier est aussi un art de splendeur. L'harmonie des proportions, l'équilibre des gestes, le caractère statique des attitudes, l'énergie calme des physionomies confèrent aux êtres frustes qu'il a interprétés une plasticité que semblait exclure, avant cette révélation, leur asservissement aux travaux déprimants de la forge, des laminoirs et des mines. Son art est classique au même titre que l'essor plastique de la Grèce.

En même temps qu'il ennoblissait l'ouvrier à ses propres yeux, le maître traçait à l'esthétique des canons inédits. Il ouvrait aux artistes une voie nouvelle en leur montrant, par d'admirables exemples, que la beauté n'est pas emprisonnée dans des formules et qu'il appartient à tout artiste conscient de la faire jaillir des régions où la foule ne soupçonne pas sa présence.

Son influence, à cet égard, sera féconde, comme le furent, sur les idées de son temps, la tendresse et la sensibilité de son âme.

OCTAVE MAUS

Funérailles de Constantin Meunier (2).

Une foule innombrable et recueillie suivit, vendredi dernier, sous une pluie cinglante et glacée, par les rues silencieuses d'Ixelles, le cortège funèbre de l'illustre statuaire. D'innombra-

(1) *Constantin Meunier sculpteur et peintre*, par CAMILLE LEMONNIER. Paris, H. Floury, 1904.

(2) Né à Etterbeek le 12 avril 1831, mort à Ixelles le 4 avril 1905. Il était officier de l'Ordre de Léopold, de la Légion d'honneur, de l'Ordre des SS. Maurice et Lazare, de la Couronne d'Orange-Nassau, chevalier de la Couronne du Congo, membre de l'Académie royale de Belgique, membre correspondant de l'Institut de France et des Académies de Berlin, Dresde, Munich, Suède et Norvège.

bles couronnées recouvraient le corbillard. Parmi elles, celle de l'Administration communale et de la commission du Musée d'Ixelles, de l'Université nouvelle, du journal *Le Peuple*, de la nouvelle société anversoise *L'Art contemporain*, de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin, de la Société nationale des Beaux-Arts de Paris, cette dernière, entièrement composée d'orchidées, apportée par MM. Alexandre Charpentier et Charles Cottet, délégués à cet effet par le comité de la Société.

Le Gouvernement était représenté par M. Verlant, directeur des Beaux-Arts, qui célébra éloquemment, en un discours aussi élevé de pensée que remarquable de forme, l'admirable vie qui vient de s'éteindre. Au nom du Conseil communal d'Ixelles, représenté par la plupart de ses membres, l'échevin des Beaux-Arts, M. Cocq, rappela à son tour les titres de Constantin Meunier à l'unanime renommée qui auréole sa mémoire. D'autres paroles d'adieu furent dites par M. De Vriendt au nom de l'Académie de Berlin, par le secrétaire perpétuel de l'Académie de Belgique, par M. Paul Hymans, président du Cercle artistique de Bruxelles, dont nous publions ci-dessous le discours ému, et par M. Henri Stacquet, président de la Société des Aquarellistes.

Le deuil était conduit par M. Charles Jacques, gendre de Constantin Meunier, par ses neveux Emile Meunier, Henry Meunier et Camille Lemonnier.

Discours de M. Paul Hymans,

Président du Cercle artistique et littéraire.

Il y a trois ans à peine, dans les galeries du Cercle artistique, se pressait un peuple de statues. Ce n'étaient ni des dieux descendus de l'Olympe, ni des conquérants de la guerre ou de la politique. C'étaient des humbles, voués aux tâches fécondes de la terre et de l'usine, héros obscurs de la peine quotidienne, du muscle vainqueur, de la force inconsciente et résignée. Entre les socles se déployaient aux murs, enfermés en des panneaux de plâtre, les scènes évocatrices du labeur des ports et de la mine, du laminoir et des champs. Au centre, dominant cette foule tourmentée, planait le geste auguste du *Semeur*; et de ce monde figé dans la matière et vivant de la vie de la beauté s'exhalait le *Poème du Travail*.

Le matin où s'ouvrit ce salon triomphal, on vit Meunier s'y promener ému et surpris au spectacle de cette légion de métal et d'argile qui se dressait devant lui, issue de son génie et où sa modestie l'empêchait presque de se reconnaître.

L'exposition de 1902 fut une apothéose. Nous venons aujourd'hui, Messieurs, pleurer avec vous le Maître à la gloire duquel nous dédions ce temple éphémère et mêler notre voix à la clameur universelle d'admiration et de regret qui salue son cercueil. Meunier fut un créateur.

Sans préoccupation de littérature ou de dogmatisme, un instinct ingénu et puissant lui révéla, dans les couches profondes du peuple, des beautés inexplorées. L'artiste découvre l'ouvrier, le transfigure, donne au rythme pacifique du bras qui, d'un jet abat le marteau sur l'enclume, la majesté tragique du geste guerrier qui brandit le glaive. Il saisit et fixe les émotions sommaires des simples et appelle à la glorification du marbre et du bronze une humanité nouvelle, dont le statuaire avait jusque-là négligé la rude structure et l'âme primitive.

Ainsi l'art de Meunier répondit par une intuition géniale aux aspirations de son temps; elles trouvèrent en son œuvre des images sensibles et un symbole plastique.

La gloire lui vint tard. Et, peut-être, il ne le regretta point. Car, l'ayant conquise après tant d'efforts, elle ne le quitta plus. Sa vieillesse n'a pas connu de défaillance. Son cœur s'usa lentement. Mais jusqu'au dernier jour la flamme, dans le foyer brisé, brûla. Et la mort lui fit la grâce de ne le frapper qu'après qu'il eût accompli sa tâche.

M^{me} GEORGETTE LEBLANC

Réalisant un programme que seuls des dons exceptionnels d'intelligence, d'élocution, d'interprétation vocale et de séduction plastique permettent d'aborder, M^{me} Georgette Leblanc a tenté, mercredi dernier, sur la scène du Parc, d'unir en un harmonieux ensemble le rythme des gestes aux beautés du verbe et au charme de la mélodie : initiative d'un intérêt artistique incontestable mais pleine de dangers et que pouvait compromettre la plus petite faute de goût, le plus léger déséquilibre entre les divers moyens mis en œuvre pour vaincre le scepticisme des blasés que nous sommes.

Cette faute, M^{me} Leblanc ne l'a pas commise. Et conquis par la grâce d'une interprète unique qui incarna, durant deux heures, avec une surprenante variété d'inflexions et d'attitudes, la Poésie et la Musique, l'auditoire s'abandonna peu à peu à l'émotion d'un spectacle original et neuf. Ce fut au bruit d'enthousiastes acclamations que tomba le rideau sur l'interprétation d'une série de chansons de Maeterlinck, qu'avait précédée celle de quelques-uns des poèmes de jade traduits par M^{me} Judith Gautier, les uns et les autres ornés par M. Gabriel Fabre d'un commentaire musical discret.

En de courtes mais substantielles causeries préliminaires, M^{me} Leblanc exposa nettement, d'une voix limpide, avec la glose des œuvres choisies, les motifs de l'interprétation toute spéciale qu'elle en donne.

Ces motifs, elle les résuma à peu près en ces termes :

« Le rêve obscur du poète s'épanche par des sons, des rythmes et des refrains... Il ne cherche pas à être compris, il se comprend si bien lui-même!... Sans peine, il exprime ce qui n'est pas exprimable. Sans effort, il pénètre où l'on ne pénètre point... Alors, si nous voulons à notre tour le comprendre parfaitement, si nous ambitionnons de le suivre jusqu'aux confins de sa pensée, soyons logiques : oublions le théâtre, la foule et la lumière des lampes... prenons son livre et, pour recréer en nous-mêmes le rêve du poète, dans notre chambre, le soir, bien seuls, au clair de la lampe... lisons-le!

Mais si tant est qu'il s'y ajoute de la musique et que nous voulions faire vivre un instant devant un auditoire ces songes indéfinis, ne serons-nous pas forcés de les éclairer nous-mêmes par notre âme propre, afin de leur donner, pour ainsi dire, une seconde vie, plus tangible, plus rapprochée de notre vie humaine? Cette vie est celle des gestes, des regards, de l'attitude, des sourires et des larmes. Et cette deuxième vie s'élabore à la lumière de toutes les intelligences qui tiennent à éclairer l'humble effort des interprètes, de ceux qui ont l'ambition de représenter les idées du poète.

C'est ainsi que le poète qui avait tracé des songes approuve cependant l'interprète qui trace des formes.

C'est ainsi, en suivant des chemins différents, qu'ils peuvent parfois se comprendre et s'unir dans une seule et même volonté d'art. »

L'union du poète et de l'interprète, M^{me} Leblanc la réalisa avec un art accompli dans la *Chanson de Mélisande*, *Quand l'amant sortit*. ... *Et s'il revenait un jour*, *Les Sept filles d'Orlamonde*, *Elle l'enchaîna*, *Les Bandeaux d'or*, *J'ai cherché trente ans*, dont le symbolisme s'éclaira aux lueurs de sa pénétrante compréhension.

Les poèmes intimes du *Livre de Jade*, qui formaient la première partie de cette intéressante audition, ne furent pas moins

appréciés pour leur poésie subtile, à la fois linéaire et musicale. *La Feuille de saule*, *l'Epouse vertueuse*, *le Mauvais chemin*, et surtout *Désespoir*, de la poétesse I.y-y-Hane, ont des accents délicats ou tragiques d'une réelle émotion. Et *la Flûte mystérieuse*, *la Feuille sur l'eau*, *la Fleur défendue*, *l'Ombre des feuilles d'oranger* tracent d'amours idylliques ou sensuelles des images chatoyantes, aux contours précis.

Ces poèmes puérils et charmants furent révélés à l'Occident par M^{me} Gautier « qui a su, ainsi que le rappela justement la conférencière, à côté du nom illustre de Théophile Gautier, illustrer son nom de Judith Gautier ». Ils forment, réunis, le précieux *Livre de Jade*, ainsi nommé parce que le jade symbolise en Chine ce qui est rare et immortel. Les poèmes qui composent ce volume furent recherchés à travers toute la poésie chinoise et la plupart remontent à quatre mille ans. Ils refléchissent en quelque sorte toute l'âme de la Chine.

M^{me} Georgette Leblanc donna sur ce livre et sur la poésie chinoise des détails qu'elle tient de l'érudition sûre de M^{me} Judith Gautier. Essayons de les évoquer ici dans leurs éléments essentiels. Ils sont d'un précieux enseignement.

« La façon dont se fonde la gloire des poètes en Chine n'est rien moins que banale. Elle y paraît être vraiment dégagée de toute injustice et de tout intérêt vulgaire. Nous sommes loin de certains pays beaucoup plus civilisés où une habile et souvent trop éclatante réclame met en lumière des talents qui par eux-mêmes n'ont rien de lumineux.

Jamais il n'est arrivé dans cet antique empire, — sauf peut-être en des jours récents et sous l'influence étrangère, — qu'un poète ait eu l'outrecuidance de juger, lui-même, ses vers dignes d'être imprimés et d'en former un recueil. Mais, dans une réunion de lettrés, par exemple, chacun, à son tour de rôle, chante les vers qu'il a composés ; il est écouté religieusement et si l'un des poèmes semble vraiment hors ligne, on demande à l'auteur la faveur de les copier. Ceux qui le gardent sur leurs tablettes les relisent dans d'autres milieux, permettent qu'il soit copié de nouveau, et ainsi, peu à peu, dans un cercle choisi, le nom du poète se diffuse comme un suave parfum.

Quelquefois l'auteur isolé s'adresse directement au peuple. C'est sur la muraille d'un édifice public, sur le montant d'une porte de quartier qu'il écrit la pièce de vers qu'il a composée, le plus souvent sans y mettre son nom. On s'arrête devant l'écriteau; ceux qui sont capables de comprendre commentent, discutent, expliquent aux ignorants curieux de savoir. S'il passe un lettré, et que le poème en vaille la peine, il en prend une copie qu'il emporte pour la montrer à ses amis et la garder soigneusement.

Les poésies ainsi conservées voltigent bientôt de bouche en bouche, deviennent célèbres, puis populaires.

C'est donc la postérité et pour ainsi dire une sorte de plébiscite qui décident de l'élection d'un poète à la gloire.

Il se passe souvent plus d'un siècle avant qu'un empereur ne donne l'ordre à une commission de lettrés de rechercher, pour le réunir en volumes, tous les poèmes conçus pendant une certaine période d'années et que la renommée a consacrés.

C'est ainsi, comme un bouquet de fleurs rares, que le livre se forme ; dans ces pages les poètes se côtoient fraternellement ; leurs vers se font valoir et contrastent dans une diversité charmante. »

La jolie leçon de modestie que nous donne l'Orient!... Mais comment, après tant d'années, peut-on retrouver et assembler les bouts de papier, les tablettes, les rubans de satin où sont inscrits les poèmes? Voici :

« En Chine, les manifestations de la pensée sont tenues pour sacrées et on enseigne à respecter le moindre bout de papier où il y a de l'écriture. Les enfants sont élevés dans cette étrange

religion. Si on trouve à terre un papier sur lequel les caractères écrits sont trop effacés pour qu'il soit possible de les transcrire, on doit le laver pieusement, le sécher et le brûler. »

Ah! vraiment, la Chine est un pays charmant!

O. M.

CORRESPONDANCE

Bruxelles, le 3 avril 1905.

MON CHER DIRECTEUR,

Vous avez sans doute appris comme moi que de tous côtés on se prépare fiévreusement à célébrer le soixante-quinzième anniversaire de notre heureuse Indépendance. Tous les corps constitués, comme on dit en langage officiel, ne se tiendront plus de joie. C'est une occasion pour tous de fêter quelque chose. Les Beaux-arts, l'Enseignement à tous les degrés, l'Hygiène, voire la Statistique, seront en liesse. Pourquoi le monde des lettres resterait-il indifférent? Certes, vous vous rappelez la date du 27 mai 1883. C'était le banquet Lemonnier, c'était la victoire du jeune mouvement littéraire. Que ne commémorerions-nous ce jour glorieux?

On fêtait alors M. Camille Lemonnier parce qu'un jury austère ne l'avait pas jugé digne du prix quinquennal; on le fêterait, cette fois, parce qu'il en a été jugé digne, et avec lui les trois autres lauréats, MM. Georges Eekhoud, Albert Giraud et Emile Verhaeren.

Ces quatre écrivains, qui ont chacun leurs admirateurs enthousiastes, personnifieraient à nos yeux la littérature nationale. M. Maeterlinck y serait adjoint comme représentant des Lettres belges à l'étranger. Ce ne serait pas, bien entendu, la glorification personnelle, toujours un peu ridicule pour eux et pour nous, de ces cinq artistes. Leur renommée n'a pas besoin de nos applaudissements. Mais tous, nous célébrerions plus hautement ce jour-là, le 27 mai prochain, la splendide floraison de nos Lettres nationales et nous affirmerions leur force et leur vitalité.

Je vous livre cette idée, mon cher Directeur, et vous serre bien cordialement la main.

VALÈRE GILLE

L'EXPOSITION DE L'ENFANT

L'idée en est jolie et devait rencontrer l'accueil favorable qui lui fut fait. Pourtant il y avait un écueil. Toute classification qui repose sur le *sujet* des œuvres d'art, et non sur leurs tendances, peut amener des mécomptes. Des toiles médiocres, des sculptures malencontreuses se glissent parmi les bonnes. Quel prétexte trouver pour les écarter?

L'organisateur du Salon, M. Gustave-Max Stevens, a su, avec beaucoup d'adresse, de goût, de *doigté*, faire un choix judicieux. Et si, dans la collection d'effigies puérides qu'il a réunie, tout n'est pas de premier ordre, du moins l'exposition n'offre-t-elle rien de vraiment agressif. L'ensemble est varié, amusant, d'une réelle tenue d'art, et la présentation en est parfaite. C'est un incontestable succès.

On revoit avec plaisir des toiles harmonieuses d'Agneessens (le Portrait d'enfant n° 6, à M. Catteau, est exquis), une douzaine

d'Evenepoel, — le peintre qui a le mieux compris la grâce enfantine, — une curieuse *Crèche* de David Oyens et, du même, les jolis portraits de MM. W. et R. Picard; des Van Camp, des Cluy-senaar, des Verhas.

A côté de cet hommage aux artistes morts, l'admirable *Enfant à l'Orange* et trois aquarelles de Melléry, le *Ruisseau*, la *Pensée qui s'éveille* et une demi-douzaine d'autres tableaux et dessins de Frédéric, cinq toiles d'Eugène Smits, trois Lemmen, une série de portraits de Fernand Khnopff, plusieurs Jakob Smits choisis parmi les meilleurs de cet artiste inégal, confèrent au Salon une haute valeur d'art.

L'intérêt se fixe, en outre, à des degrés divers, sur une foule de tableaux et tableautins de MM. Verheyden, Van Strydonck, F. Baes, F. Charlet, Ch. Michel, G. Morren, G.-M. Stevens, J. Van den Eekhoudt, E. Motte, H. Richir, J. Gouweloos, Smeers, Wage-mans, Swyncop, Ensor, Lemmers, et sur des gravures et dessins précis et pénétrants de M. Danse.

La sculpture, que domine un bel ensemble de médaillons et de bustes de Constantin Meunier et quatre œuvres de Julien Dillens, — les deux grands artistes que la mort vient de ravir en pleine gloire, — n'est pas moins bien représentée. Les meilleurs de nos statuaires, Victor Rousseau, Paul Du Bois, J. Lagae, E. Rombaux, J. De Rudder, G. Devreese, Ch. Samuel, V. De Haen, P. Braecke, J. Hérain, J. Gaspar, ont fourni un nombreux contingent de bronzes, de marbres et de plâtres qui mérite un examen attentif et qui affirme la variété de talents et les ressources multiples de l'école belge de sculpture.

O. M.

Nous parlerons dans une prochaine chronique de l'importante exposition des œuvres de M. Emile Claus, dont M. le ministre des Beaux-Arts a fait l'ouverture au Cercle artistique.

Salon de la « Libre Esthétique »

Deuxième liste d'acquisitions : R. DE SÆGHER, *Après-midi d'hiver*. ID., *Bords de rivière*. — EDM. VERSTRAETEN, *Fin de journée d'été*. — ALEX.-CH. ROBINSON, *Liseuse*. — MOFFAT LINDNER, *La Giudecca*.

La « Libre Esthétique » et la Presse (1).

A la liste des comptes rendus que nous avons dressée avec la collaboration de l'excellente agence *The European Press*, il faut ajouter les articles suivants, parus depuis la publication de cette nomenclature :

Le Petit Messager belge (26 mars); *La Famille* (1^{er} avril); *Le Thyrsé* (avril); *Le Samedi* (4 avril).

Les concerts ont été analysés dans les journaux suivants :

Le Journal de Bruxelles (5, 15 et 20 mars); *Le Soir* (11 et 25 mars); *Le XX^e Siècle* (15 mars); *Le Petit Bleu* (17 mars); *Le Guide musical* (12 mars et 2 avril); *La Fédération artistique* (5, 12, 19, 26 mars, 2 avril); *La Libre Critique* (5, 12, 19 mars, 2 avril); *Le Petit Messager belge* (5 et 19 mars); *La Verveine* (5, 12, 19, 25 mars, 2 avril); *Le Thyrsé* (avril); *L'Écho des Théâtres* (2 avril); *L'Art moderne* (5, 12, 19 mars, 2 avril).

(1) Voir nos deux derniers numéros.

L'ART A PARIS

Les Artistes indépendants.

Quoique plus nombreuse que toutes les précédentes, la vingt-et-unième Exposition des Artistes Indépendants ne nous a fait découvrir aucune personnalité insoupçonnée, ne nous a pas fait préjuger une tendance d'art renouvelée. Il y a même quelque péril pour l'existence de la Société à respecter à la lettre la formule inscrite en tête de son catalogue : « La Société des Artistes Indépendants, basée sur la suppression des jurys, a pour but de permettre aux artistes de présenter librement leurs œuvres au jugement du public. » La première constatation à faire, c'est que l'Exposition renferme quatre mille deux cent soixante-neuf œuvres et emplit tout entière les deux vastes serres du Cours-la-Reine. L'an prochain, les envois seront plus nombreux encore; il faudra bien en limiter, de quelque façon que ce soit, la réception, sous peine d'avoir à établir des annexes, et les ressources sociales ne sont pas inépuisables.

En réalité, le mouvement de faveur qui se porte sur les Indépendants a été exploité par un certain nombre d'artistes habiles. On m'a cité plusieurs noms. Las de passer inaperçus aux Salons officiels, où leurs toiles sans éclat, point tapageuses il est vrai, bonnes tout au plus, qu'étaient en vain l'admiration des foules et les médailles du jury, tel et tel peintre s'avisèrent d'envoyer aux Indépendants, non qu'ils répudiassent le système des récompenses, bien au contraire, mais seulement par l'espoir d'attirer l'attention dans un milieu étranger. Or, ce calcul aurait pleinement réussi : les peintres qui s'y sont livrés auraient vendu toutes — ou à peu près toutes — leurs toiles, à des prix satisfaisants.

Cette irruption de médiocres, de braves élèves d'un idéal justmilieu, se fait au détriment des novateurs, des chercheurs, des grands, dont les audaces, désormais chez eux-mêmes paraîtront excessives si elles s'offrent, en nombre par trop exceptionnel, submergées par le flot banal.

Heureusement, les meilleurs restent présents, insoucieux de la cohue qui les environne, et si, au lieu d'être groupés selon le sens de leurs recherches, ils se dispersent au gré de l'ordre alphabétique, on les retrouve au premier coup d'œil avec la même joie, leur originalité n'en est point déçue.

Tout d'abord, suprême hommage à des mémoires chères : plus de quarante tableaux rappellent, ici, l'influence de Vincent Van Gogh, et, là, la féconde initiative de Georges Seurat.

De prestigieux signac évoquent une Venise éblouissante. Maximilien Luce, sous un ciel calme de faubourg désert, montre le tragique aspect d'une rue de Paris en mai 1871. Théo Van Rysselberghe expose un superbe nu, d'une vigueur pleine, et un portrait de femme, l'œil rapide et fin, assise dans son fauteuil au milieu d'un jardin d'herbes abondantes et tout ensoleillé. Henri-Edmond Cross a composé un grand, profond et harmonieux aspect de *L'Après-midi au jardin*, fouillis de lumières bercées au caprice des feuillages à peine frémissants et de larges corolles ardentes et lourdes. M^{me} Lucie Cousturier donne des fleurs fraîches, étrangement éclatantes; un bon portrait. M. de la Rochefoucauld ne manque point de patience, ni M. Girieud d'intrépidité un peu violente.

Si, à son ordinaire, M. Vuillard ne nous enchante que d'harmonies tendrement grises et vertes, où se fond agréablement telle tache de rose éteint ou de jaune un peu voilé, mais dont il a reproduit l'effet si souvent en de moins fugitives études; si M. Xavier Roussel, aussi, ne dépose ici que des œuvres secondaires, l'envoi de M. Guérin, varié et sûr, confirme l'enthousiasme réfléchi qu'a donné pour son art précis, souple et puissant, à qui l'a visitée, sa récente exposition à la galerie Druet; — M. Maurice Denis, à côté de compositions charmantes, moins fades qu'elles ne sont souvent, se révèle délicieusement, purement dessinateur; — M. Paul Sérusier surprend par son sens curieux d'exactitude dans le rapport des formes et des lumières, comme, au reste, dans la notation de très doux et très réels frissons de l'atmosphère.

Certains vantent la virtuosité de M. Matisse qui, très sûr de sa main, la conduit à sa fantaisie, selon les méthodes les plus classiques tour à tour ou les plus nouvelles, avec un brio toujours égal. M. Bernard (Boutet de Monvel) arrête avec la gravité pleine de promesses de sa manière. Mais de tous ceux qui s'accrochent des ressources tentées autour d'eux, on néglige le plus délicat, le plus ingénieux, celui qui les absorbe et les transforme, grâce à une science avisée et pure que sert une finesse instinctive, Georges Lemmen, dont il ne semble pas vraiment qu'on estime à son prix le charme pensif, un peu frileux.

Les autres, enfin, sont milliers; je vous épargne les énumérations fastidieuses. Outre quelques véritables talents que pour un temps j'oublie, ils sont ce que sont partout les masses, parfaitement corrects et tout à fait indifférents. Les rieurs obstinés recherchent toujours la signature du douanier Rousseau et quelques autres insanités.

ANDRÉ FONTAINAS

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

Constantin Meunier et son œuvre. Édition de *La Plume*.

La collaboration franco-belge d'une trentaine d'hommes de lettres et d'artistes au nombre desquels Rodin, Carrière, Maeterlinck, Lemonnier, Verhaeren, etc., unis dans une commune admiration pour le génial évocateur du Pays noir, donne une importance, une variété et un intérêt particuliers au volume que *La Plume* consacre à Constantin Meunier au moment même où sa mort vient, comme l'a si bien dit M. Ernest Verlant, de « découronner l'art de notre pays ». Ce n'est pas une étude critique, c'est l'hommage collectif et apologétique d'une élite dont la voix s'élève, spontanément, pour magnifier l'artiste et glorifier l'homme.

De nombreuses reproductions, dont plusieurs inédites, illustrent le texte.

Victor Rousseau, par ALBERT MOCKEL. Édition de *La Plume*.

Dans la même bibliothèque, consacrée aux illustrations contemporaines, M. Albert Mockel, dont la passion de justice se manifeste noblement à toute occasion, dresse sur un piédestal la figure de Victor Rousseau, « qui touche aujourd'hui à la grande célébrité, non seulement en Belgique, mais encore en Autriche, en Allemagne et en Angleterre, et que la France ignore. »

M. Mockel analyse à merveille l'art du statuaire wallon et fixe judicieusement les caractères de son esthétique. « M. Victor Rousseau n'est, dit-il, ni un renaissant, ni un Grec : c'est un artiste français moderne, préoccupé avant tout par les rythmes des lignes maîtresses, par l'équilibre d'une silhouette. Il n'est ni Léonard, ni Raphaël, ni Praxitèle; mais il est autre chose, qui nous importe beaucoup : il est lui-même. Il y a un charme personnel dans tout ce que fait aujourd'hui ce sculpteur : le style de ses œuvres lui appartient, comme lui en appartient le sentiment.

Le sentiment, telle est peut-être la qualité la plus rare et la plus profonde de Victor Rousseau. Comme les graveurs et les peintres du pays wallon, comme le sculpteur Rulot, moins bien doué que lui quant à la réalisation, mais proche de lui quant à la conception de l'œuvre, et même comme le grand et puissant Constantin Meunier, qui doué d'une force ardente et volontaire la glaise qu'il pétrit, Victor Rousseau ajoute à la matière une plus puissante vibration humaine; on sent qu'il a pensé *en travaillant*. Ce n'est pas l'ivresse violemment physique d'un Flamand comme Lambeaux, chez qui la pensée, lorsqu'il y en a une, semble toujours artificiellement ajoutée à l'idée sculpturale, et très superflue. Chez Meunier comme chez Rousseau, la forme et le sentiment expressif sont nés simultanément; ils se pénètrent à ce point qu'on ne peut imaginer l'une sans l'autre : le modelé du dos et du ventre, le mouvement de la jambe et du bras y répètent les mots que dit plus clairement le visage. »

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Ysaye.

M. Mengelberg, du Concertgebouw d'Amsterdam, nous est revenu pour diriger le cinquième concert Ysaye. Après la direction « prussienne » de M. Steinbach, — laquelle possède, du reste, toutes les qualités de sa caractéristique, — celle du chef hollandais a causé, par son charme cordial, un évident plaisir.

Le programme était du plus haut goût, et il faut s'étonner, en passant, de voir contester, dans un de nos organes quotidiens les plus distribués, l'intérêt symphonique de cette belle séance. En tête s'inscrivait la *Symphonie héroïque* de Beethoven. M. Mengelberg s'est conformé à l'esprit de la note que l'on relève sur la partition de 1806, à la troisième page de la partie des violons, note que Victor Wilder traduit comme suit : « Cette symphonie étant plus longue qu'une symphonie ordinaire, doit s'exécuter plutôt au commencement qu'à la fin d'un concert... Si on la joue trop tard, il est à craindre qu'elle ne produise pas sur l'auditeur, dont l'attention serait fatiguée déjà par les morceaux précédents, l'effet que l'auteur s'est proposé d'obtenir. »

Mais si M. Mengelberg a suivi ces instructions, on peut discuter, d'une manière générale, sa compréhension de l'œuvre elle-même quant à sa signification et à son caractère propre. On sait, en effet que, sur le manuscrit, terminé en 1804, le maître avait écrit ce titre : « Buonaparte ! » Un commentateur ajoute que Beethoven avait une estime extraordinaire pour le caractère du Premier Consul, et le mettait volontiers en parallèle avec les hommes les plus illustres de la république romaine.

Il ne faut pas oublier ce point de départ lorsqu'on interprète l'*Héroïque*. Peut-être que M. Mengelberg partage les doutes de Berlioz sur cette conception originale, bien que les travaux des musicologues allemands en aient prouvé depuis la parfaite authenticité. Quoi qu'il en soit, l'exécution de dimanche dernier fut peu catonienne. Le chef d'Amsterdam souligne, avec une complaisance que nous croyons hors de propos, toutes les modulations expressives et sentimentales, au détriment de la ligne nette et sévère, de l'accent autoritaire. Sa main gauche, qui avait tant amusé lors de sa précédente visite, s'est tendue vers les violoncelles avec une fréquence qui implorait plus de pathos que jamais certes Beethoven n'en voulut. Cette *Héroïque* restait néanmoins très musicale, et les deux dernières parties avaient grande allure; mais les deux premières manquaient de rigidité dans le dessin.

Nous avons réentendu, avec quelle divine jouissance! des fragments de la *Psyché* du « Père Franck ». Nous relisions, à ce propos, une conférence faite à Lyon par M. Baldensperger, lequel apprécie comme ceci le César Franck non mystique : « Autant il excelle dans ses oratorios à faire chanter les anges et à exprimer l'adoration et la sérénité, autant il est maladroit et lourd — Flamand peut-être, — à prêter une voix à la joie terrestre, à la puissance matérielle, à la volupté des sens; et il est rare, en général, qu'en descendant des cieux sur la terre, Franck y conserve la plénitude d'accent qui lui permettait d'emplir de sa voix les espaces infinis. »

Étrange appréciation! Laissant de côté ce qu'il peut y avoir d'ignorance désobligeante dans la parenthèse : « Flamand, peut-être », il fallait que l'écrivain de ces lignes eût oublié la nomenclature des œuvres du maître de Liège pour parler aussi tendancieusement de celles qui ne répondent pas, en ordre principal, à une préoccupation religieuse. En effet, *Ruth*, les *Béatitudes*, *Rédemption*, *Rébecca*, précèdent le *Chasseur maudit*, les *Djinns*, les *Variations symphoniques*, *Psyché*, la *Symphonie*, *Hulda*; d'une part, les œuvres pieuses, plus tard les œuvres plus humaines ou littéraires. S'il est vrai que les *Béatitudes* restent au sommet de ce monument aujourd'hui encore insuffisamment apprécié, il est pourtant injustifiable d'accuser de maladresse et de lourdeur celles de ses parties que les anges et les vertus n'ont pas inspirées.

Au surplus, *Psyché* se défend sans peine. Écrite en 1887, une année avant la *Symphonie*, trois années avant la mort du maître, elle s'épanouit dans toute la plénitude de sa grâce païenne.

— Le pauvre professeur de piano, entre les leçons ingrates et les séances d'orgue à Sainte-Clotilde, s'éprenait ainsi, avec une adorable candeur, des créations les plus harmonieusement ardentes de la poésie éternelle. La gradation de la symphonie, depuis les suavités du premier mouvement jusqu'à l'éclat émerveillé de la rencontre avec Éros, est une merveille d'abondance, de frémissante beauté attique, de pénétrante sensualité. M. Mengelberg en a très heureusement compris le juste caractère, et l'orchestre l'a suivi avec une souplesse, un élan et une couleur que l'on ne saurait assez louer.

Voici qu'il nous reste peu de place pour parler de M. Pugno. Il fut pourtant grand musicien et virtuose impeccable, — c'est-à-dire toujours égal à lui-même. Son *Concerto* de Mozart fut admirable de style, d'animation et d'esprit; ses *Variations symphoniques* ont été exposées avec sentiment et élégance dans le premier mouvement, avec légèreté, rythme et couleur dans le dernier. Voilà un parfait pianiste, et, ce qui est mieux, un parfait artiste.

H. L.

Troisième Concert d'hiver de Gand.

Nous avons eu le plaisir rare d'entendre une chanteuse exquise accompagnée par un pianiste qui n'est pas seulement un accompagnateur mais, au même titre que la chanteuse, un interprète délicat et parfait. M^{me} Ida Ekman, que nous avons déjà applaudie il y a deux ans, a détaillé avec une grâce charmante des lieder de Grieg, Schubert, Heise, Sibelius, R. Strauss, etc. M. du Chastain s'est montré virtuose très habile dans le *Concerto en mi bémol* pour piano et orchestre, de Liszt. Le programme, très séduisant, comprenait en outre la *Symphonie pastorale*, le *Prélude de Parsifal* et la *Chevauchée des Walkyries*.

F. V. E.

A la salle d'art Beyer, le 12 mars dernier, très intéressant récital de piano donné par M^{lle} Ophélie Vertroost, une jeune et déjà puissante artiste, élève de MM. Potjes, Beyer et de Greef. De la compréhension, du sentiment et un métier très sûr et bien établi.

LA MUSIQUE A PARIS

Société Nationale. — Premier Concert de M. Viñes.

Le 18 mars, séance particulièrement intéressante à la Société Nationale. Elle débuta par la Sonate (piano et violoncelle) de M. J. Guy Ropartz, grave et solide comme tout ce que produit l'éminent chef d'orchestre, et aussi très riche d'invention rythmique et de mouvement : c'est, je crois, une des meilleures œuvres de l'auteur. Vous avez pu, récemment, en juger à Bruxelles. Exécution de premier ordre par MM. Pollain et Cortot.

Sous le titre collectif *Musiques intimes*, M. Florent Schmitt nous offrit sept pièces de piano, dont les deux premières, *Procession* et *Sillage*, sont peu caractéristiques; les suivantes ont infiniment de charme, surtout *Chanson des Feuilles*, *Sur le Chemin désert* et *Dans la Forêt ensoleillée*. La dernière, *Glas*, contient un très curieux effet de douzièmes. Toutes valent par la délicatesse ingénieuse de l'écriture, de l'harmonie, et décèlent une personnalité extrêmement distinguée. Il m'a semblé que M^{lle} Marguerite Long, dont j'ai eu récemment l'occasion de louer le jeu sympathique et coloré, les interpréta avec trop peu de verve et de conviction.

Le programme comprenait encore, avec un *Chœur antique*, assez élégant, de M. Pierre Kunc, la Sonate (piano et violon) de M. Vincent d'Indy, qu'interprétèrent M^{lle} Selva et M. Parent, ainsi que des mélodies de M. Balakirew chantées par M^{lle} Marguerite Babián. Mélodies et Sonate ont été exécutées à Bruxelles, et il en fut parlé dans l'*Art moderne*. Je n'ai donc qu'à en mentionner l'audition.

M. Ricardo Viñes donna, le lundi suivant, le premier des quatre concerts qu'il consacre à la musique de clavier depuis les origines jusqu'à nos jours. Bien des gens étaient curieux de constater comment l'incomparable interprète de tant d'œuvres modernes allait s'acquitter de la tâche ardue qu'il avait assumée. Remplir tout un programme des compositions de Cabezon, de Byrd, de Scarlatti, de Couperin, de Kuhnau et autres, cela peut être dangereux quand on ne s'est pas plus ou moins spécialisé dans l'étude de ces antiques et divines musiques. Or c'était, je crois, la première fois ou à peu près que M. Viñes en exécutait publiquement. De ses « bonnes mains d'accoucheur » que célébra si pertinemment, dans l'*Ermitage*, M. Jacques Blanche, il évoqua pourtant, l'une après l'autre, les inspirations archaïques, sévères, gracieuses, émues, badines, des précurseurs d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne, de France et d'Angleterre, sans jamais lasser son auditoire. Il termina par une des plus grandioses œuvres de Jean-Sébastien Bach. Tout cela fut joué avec ce talent simple, minutieux, efficace et sûr que l'on connaît à M. Viñes, toujours avec l'expression vraie, la juste couleur, un parfait naturel; et le grand artiste obtint tout le succès qu'il méritait.

M.-D. CALVOCORESSI

AUTOUR D'UN CONCOURS⁽¹⁾

Nous avons reçu de la Société des Nouveaux-Concerts d'Anvers la communication suivante, qui élucide quelques points obscurs du règlement de son concours musical :

Anvers, le 31 mars 1905.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Nous avons lu avec beaucoup d'intérêt l'article que vous avez consacré à notre concours annuel de composition.

Il y a malentendu. La Société n'entend d'aucune manière s'approprier le droit d'auteur sur l'œuvre primée. De même le prix ne sera l'objet d'aucune retenue pour frais de copie ou de quelque chef que ce soit.

Seul le manuscrit envoyé au concours appartiendra en propriété à la Société. Elle fera exécuter l'œuvre à un des concerts de la saison qui suivra le concours, et supportera les frais de l'établissement des parties pour orchestre.

Si, d'accord avec le compositeur, la Société prenait sur elle de faire éditer l'œuvre, il faudrait évidemment convenir des conditions auxquelles cette édition se ferait.

Nous pouvons vous dire également que notre Société interprétera dans l'esprit le plus large la clause du règlement suivant laquelle les artistes belges voulant participer au concours doivent avoir leur domicile habituel en Belgique.

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, nos salutations très distinguées.

Pour le Comité de Direction,

Le Secrétaire, Le Président,
EUG. VAN DEN BOSCH H. FESTER

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Il est un peu tard pour parler de la première, de la vraie première de *Brichanteau* au théâtre du Parc. Les journaux quotidiens ont tout dit de cette pièce qui n'est pas une pièce, mais plutôt une succession de scènes où un seul personnage ne cesse pas de requérir l'attention. On y voit Brichanteau dans ses rapports avec ses camarades, Brichanteau faisant des passions, Brichan-

(1) Voir notre numéro du 19 mars dernier.

teau amoureux, Brichanteau désabusé et mourant. Cette suite de tableaux, d'ailleurs, ne manque pas d'intérêt et prouve que M. de Féraudy auteur est un homme très habile. Mais combien nous lui préférons M. de Féraudy acteur, vibrant et sincère, capable de nous donner, dans la même soirée, l'impression parfaite du cabot romantique, artificiel, tonitruant, transportant dans la vie les conventions et les tirades de la scène; puis du brave homme enfin désaveuglé, revenu à sa vraie nature, et qui trouve alors, en fouillant simplement dans son cœur, des accents si poignants qu'ils ont fait pleurer toute la salle! Le mot succès serait bien pâle pour traduire l'admiration enthousiaste et l'emballement du public.

Le même soir, la Monnaie reprenait le *Postillon de Lonjumeau*. On a revu avec plaisir l'amusant ouvrage d'Adam, un peu vulgaire dans certaines parties, mais qui a donné à M. David, artiste charmant, l'occasion de montrer son impeccable virtuosité. Il y a encore, et plus qu'on ne croit peut-être, des gens capables de jouer d'une belle voix, sans souci de ce qu'elle chante. Quelqu'un, qui est un écrivain de talent, me disait l'autre jour : « Je ne sais pas si c'est parce que je suis Wallon, mais je ne puis me défendre d'être ému jusqu'aux larmes par une belle note de ténor ou de baryton ».

G. R.

PETITE CHRONIQUE

On a unanimement approuvé l'initiative prise par l'administration communale d'Ixelles en vue de décerner à la mémoire de Constantin Meunier un hommage public. Réuni en séance extraordinaire, le Conseil communal a décidé d'annoncer par voie d'affiches à la population ixelloise la mort du célèbre statuaire, de voiler de crêpe les reverbères sur le parcours du cortège funèbre, d'assister en corps aux funérailles, etc.

Le Conseil a, de plus, voté l'érection sur une place publique d'Ixelles d'une des œuvres de Constantin Meunier. L'une des places du nouveau quartier de Bergendael portera le nom du grand artiste.

La famille de celui-ci a décliné l'offre qui lui avait été faite de transporter la dépouille du maître à l'hôtel-de-ville et de donner aux funérailles une solennité qui n'eût point cadré avec la modestie et la simplicité du défunt.

La veille de sa mort, Constantin Meunier travaillait encore au Monument Zola dont il achevait l'une des grandes figures, celle de la *Fécondité*. Son collaborateur, M. Alexandre Charpentier, continuera le travail qui, très avancée, sera terminé prochainement.

L'Etat vient d'acheter pour le Musée de Bruxelles deux œuvres importantes de Léon Frédéric : *Les Ages du paysan* et *Le Retour de la Procession*.

Nous avons annoncé que le mémorial de Julien Dillens serait vraisemblablement élevé dans le square de l'Industrie, qui appartient à la ville de Bruxelles. Cet emplacement ayant déjà été choisi pour y ériger le monument Joseph Dupont, il serait préférable de placer le monument Dillens dans la partie du square située sur le territoire d'Ixelles, au sud de la rue du Luxembourg.

Chacun des jardins de la place de l'Industrie serait ainsi décoré d'une œuvre d'art.

A propos de Julien Dillens, les nouveaux titulaires du cours de sculpture antique qu'il donnait à l'Académie des Beaux-Arts, MM. Paul Du Bois et Victor Rousseau, sont entrés en fonctions le 1^{er} avril.

Le directeur des Beaux-Arts est revenu la semaine dernière de Madrid où il s'est rendu, en compagnie du baron Kervyn de Lettenhove, en vue d'accroître de quelques beaux spécimens empruntés aux collections espagnoles le contingent des tapisseries de Bruxelles que réunira l'Exposition d'Art ancien organisée pour le mois de juillet au Cercle artistique.

Cette exposition aura une importance considérable. On construira pour l'installer de nouveaux locaux dans le jardin contigu au Cercle. Parmi les pièces capitales qui y figureront, on cite la célèbre tapisserie récemment acquise en Angleterre au prix de deux millions par M. Pierpont Morgan.

L'exposition rétrospective de l'Art belge au musée du Cinquantième s'annonce également fort bien. Outre les salles où l'on réunira les œuvres principales des peintres et sculpteurs belges décédés, il y aura pour quelques-uns d'entre eux, les plus illustres, des compartiments spéciaux où sera rassemblée la presque totalité de leur production.

Souhaitons qu'une large place soit consacrée à Constantin Meunier, dont le directeur des Beaux-Arts a, dans le discours qu'il a prononcé aux funérailles, annoncé que le Gouvernement réunira au Musée l'œuvre intégral.

Le concours ouvert par la ville de Bruxelles pour la composition d'une affiche illustrée annonçant les fêtes nationales a donné les résultats ci-après : premier prix (1,000 francs), MM. J. Leutrein et F. Verschave; deuxième prix (600 francs), M. V. Creten; troisième prix (400 francs), M. V. T'Sas.

Le théâtre du Parc annonce pour demain la première représentation de deux pièces inédites d'auteurs belges : *Miss Lili*, comédie en trois actes de MM. H. Liebrecht et F.-Ch. Morisseaux, et *Pierrot millionnaire*, deux actes en vers de M. F. Bodson.

Une représentation extraordinaire des *Maitres Chanteurs* sera donnée samedi prochain à la Monnaie au bénéfice de la Caisse de retraite et d'assurances de la *Mutualité artistique*.

Le succès de la matinée littéraire et musicale donnée par M^{me} Georgette Leblanc a été si décisif et si unanime que la direction du théâtre du Parc a prié M^{me} Leblanc d'en donner une seconde. Celle-ci est fixée au lundi 17 avril, à 3 heures. Le programme en sera complètement renouvelé.

Le *Livre de Jade*, traduit par M^{me} Judith Gautier, dont quelques pièces ont été chantées au Parc par M^{me} Georgette Leblanc, a donné lieu à d'amusants quiproquos. On a, très sérieusement pris Jade pour le nom de l'auteur, — M. Jade, poète chinois... S'agirait-il d'André Jade, — ou peut-être de Francis Jade?...

Nouvelles littéraires :

Le peintre Gustave-Max Stevens termine un volume de contes qui, sous le titre *L'Ecrou*, réunira une série de récits de la vie des prisonniers. M. Stevens a dédié l'ouvrage à la mémoire de son père, qui sut allier à la fermeté la pitié et la mansuétude dans ses fonctions de directeur de la prison de Saint-Gilles.

M^{me} Georgette Leblanc met la dernière main à une comédie dramatique moderne en 5 actes, qui sera jouée l'hiver prochain sur une des principales scènes parisiennes.

M. Valère Gille fera paraître prochainement un nouveau volume de vers : *Joli Mai*.

Concerts de la semaine :

Dimanche 9 avril, à 2 heures, Concert Van Dooren. L'orchestre sous la direction de M. Van Dam (Grande-Harmonie). — A 3 heures, *Dans la Lumière et les Parfums*. Troisième audition (Concert Noble).

Lundi 10, à 8 h. 1/2, dernière séance Isadora Duncan : Airs de ballet, chœurs et pantomime des deux *Iphigénie* de Gluck (Alhambra).

Mardi 11, à 8 h. 1/2, Concert de M^{lle} Julie Elias (Grande-Harmonie).

Mercredi 12, à 4 h. 1/2, Séance Engel-Bathori : *Ernest Chausson* et *Emmanuel Chabrier* (Salle Gaveau). — A 8 h. 3/4, *Dans la Lumière et les Parfums*. Quatrième audition (Concert Noble).

Samedi 15, à 8 h. 1/2, quatrième et dernier Concert Crickboom avec le concours de M^{lle} Elsa Ruegger, de MM. Fery Lulek, Auguste Pierret et L. Van Hout (Grande-Harmonie).

Les Nouveaux-Concerts d'Anvers donneront mercredi prochain, au Théâtre Royal, un concert extraordinaire avec le concours de M^{me} Litvinne et de Pablo de Sarasate. On y exécutera *la Mer* de P. Gilson, des fragments du *Crépuscule des Dieux* et d'*Alceste*, le Concerto pour violon n° 3 de Saint-Saëns, etc.

Le Cercle *Piano et Archets* donnera à Liège, jeudi prochain, à la salle Renson, un concert historique consacré à l'Histoire de la Chanson populaire dans les Îles britanniques et à l'exécution d'œuvres instrumentales de Purcell, Couperin, Pergolèse et Mozart.

C'est dimanche prochain, à 3 heures, qu'aura lieu à Tournai la première audition de *Linario*, le drame lyrique en 3 actes du directeur de l'Académie de musique, M. N. Daneau.

Les chœurs et l'orchestre, sous la direction de l'auteur, formeront un ensemble de plus de trois cents exécutants et les rôles seront chantés par M. L. Swolfs, A. Tondeur, M^{mes} L. Cluytens et M. Duchâtelet.

M. Jan Kubelik se produira pour la première fois en Belgique le jeudi 20 avril, à 8 heures, à l'Alhambra, dans un concert donné avec le concours de l'orchestre des Nouveaux-Concerts de Bruxelles, sous la direction de M. L. Delune.

Après Kubelik, Hubermann, puis Franz von Vecsey. Et voici Mischa Elman, le nouveau prodige de l'archet. Celui-ci n'a, paraît-il, que treize ans. Il est (naturellement) beaucoup plus surprenant encore que les autres. La critique parisienne manque d'adjectifs pour le caractériser. « Miraculeux » a trop servi, « phénoménal » est usé. On demande des superlatifs.

M. Jules Destrée fera mardi prochain, à 8 h. 1/2, une conférence sur Maxime Gorki à la Maison du Peuple (Section d'Art et d'Enseignement populaires).

Si l'inauguration officielle de l'Exposition de Liège est reculée au 27 avril, on nous annonce que dès le 23, — dimanche de Pâques, — l'Exposition s'ouvrira joyeusement au public. Les Liégeois tiennent à prouver qu'ils sont prêts au jour fixé. L'ouverture populaire l'emportera sur l'ouverture officielle, et c'est tant mieux.

Les abonnements ont été fixés comme suit :

Pendant toute la durée de l'Exposition : abonnements ordinaires, 20 francs; actionnaires souscripteurs, 15 francs; militaires de tous grades, tant en activité de service que ceux à la retraite, leur femme et leurs enfants non mariés vivant sous le même toit, 10 francs; enfants en-dessous de 15 ans, 5 francs.

Les dimanches et jours fériés : Les adultes, 10 francs; enfants en-dessous de 15 ans et bonnes d'enfants, 5 francs.

Les mardis, jeudis et vendredis : Les adultes, 10 francs; enfants en-dessous de 15 ans et bonnes d'enfants, 5 francs.

Le prix général de l'entrée à l'Exposition de Liège sera de 1 franc.

Le *Jour illustré* organise un double concours littéraire à l'occasion du jubilé national. Il s'agit de composer : 1° un poème de circonstance; 2° un roman historique belge.

Les œuvres primées seront publiées et éditées par les soins du *Jour*.

La Société pour la protection des Sites et des Monuments de la province de Namur organise un Concours d'épreuves photographiques reproduisant, à l'exclusion des églises, sites et paysages, les châteaux anciens, fermes, presbytères, maisons antiques, isolées ou en groupes, ruines, tours, tourelles, intérieurs de cours, portes, porches, escaliers extérieurs, perrons, etc., présentant un caractère intéressant au point de vue de l'art ou du pittoresque.

Ce concours est ouvert jusqu'au 1^{er} juillet 1905. Toutes les épreuves devront être remises au concierge de l'hôtel de ville de Namur. Des primes de 200, de 100, de 75 et de 50 francs sont mises à la disposition du jury.

C'est à Dusseldorf qu'aura lieu le prochain Festival rhénan, fixé aux 11, 12 et 13 juin. En voici le programme :

Première journée : I. Suite pour deux orchestres (Gabrieli). — II. *Israël en Egypte* (Hændel).

Deuxième journée : I. Pièce pour orchestre de Friedman Bach. — II. Solo de violon par M. Kreisler. — III. Cantate de la Pentecôte : *Also hat Gott die Welt* (J.-S. Bach). — IV. Concerto de piano n° 2, par M. Dohnaty (Brahms). — V. Symphonie n° 2 avec soli et chœur (Mahler).

Troisième journée : I. *Appalachia*, poème symphonique, orchestre et chœur (Délius). — II. *Canzone di Ricordi*, pour alto (Martucci). — III. Concerto de violon (Mozart). — IV. *Eulenspiegel* (R. Strauss). — V. Morceaux de chant. — VI. Fantaisie pour piano et chœur (Beethoven).

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE :

Félicien Rops, graveur.

PAR E. RAMIRO

Un beau volume petit in-4°, orné de 55 planches *hors texte* dont 25 planches tirées en taille-douce sur les *cuvres originaux* et constituant autant d'épreuves originales, et d'un grand nombre de reproductions de dessins dans le texte.

Prix : 25 francs.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (*genre ancien*) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

ANCIENNE MAISON ADÈLE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^{er}

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.

Toiles et cotons préparés.

Matériel pour artistes.

Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun d'être virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



VITRAUX

R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

THE BURLINGTON MAGAZINE FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly. — Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Cy Ld, 14, New Burlington St. W.

BRUSSELS : Spineux and C^o, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Emile Claus (OCTAVE MAUS). — Exposition Auguste Danse (O. M.). — Chausson-Chabrier. *Matinée Engel-Bathori* (M. G.). — Vincent Van Gogh. — Une Peinture du XV^e siècle à Gand (L. M.). — Chronique théâtrale. *Représentation d'auteurs belges au Parc. « Paternité! ». « Madame Scherry »* (G. R.). — La Musique à Paris. *Société Nationale. Concerts divers* (M.-D. C.). — Chronique judiciaire des Arts. *Le Mois d'essai*. — Nécrologie. *Antonin Proust* (O. M.). — Petite Chronique.

ÉMILE CLAU

Il est loin de nous le temps où la Commission directrice des Musées claquait au nez d'Emile Claus la porte que la direction des Beaux-Arts, plus clairvoyante, tentait de lui faire ouvrir! Loin et proche. Car si l'histoire paraît fabuleuse, elle ne date que du mois de décembre 1899.

Oui, vraiment, il n'y a guère plus de cinq ans l'art si calme, si équilibré, si honnête du peintre de la Lys paraissait subversif et révolutionnaire, indigne d'un musée qui a l'honneur de renfermer des toiles de

MM. Herbo, Broerman, Van Severdonck et peut-être Van den Busche. Une première fois, sous le ministère de Burlet, le Collège qui préside aux destinées des Musées de Bruxelles avait refusé une éblouissante page de Claus, *le Givre*, qui illumina longtemps (peut-être y est-elle encore) le cabinet du Ministre des Beaux-Arts. La seconde fois, ce fut un tableau acquis par le Gouvernement au Salon de Gand qui fut, sans merci, repoussé par la Commission (1).

Sans doute quelque toile médiocre? L'artiste, depuis, a pris son essor? Sa peinture d'alors ne valait point celle d'aujourd'hui?

— Erreur. La toile REFUSÉE figure, en bonne place, dans le radieux ensemble réuni par le peintre au Cercle artistique. Elle est cataloguée sous le n° 13, *Journée de soleil*, et fut prêtée à l'artiste..... par le Musée de Gand!

Aujourd'hui, et bien que depuis cette mémorable bétise deux toiles de Claus soient entrées au Musée de Bruxelles, la Commission en guette une troisième. (Elle devient insatiable, cette Commission!) Sera-ce ce lyrique *Soir d'été en juillet* dans lequel le peintre, non content d'exprimer avec un éclat toujours croissant la lumière du jour, tente, par un effort suprême, de capter les rayons du soleil lui-même? Sera-ce cette lumineuse et profonde *Récolte du lin*, dont les figures, balancées en un rythme cadencé, font corps si étroitement avec le paysage qu'on ne conçoit plus, désormais, celui-ci sans celles-là?

(1) Voir *L'Art moderne* 1899, pp. 409 et 428.

Quelle qu'elle soit, l'œuvre choisie ne peut qu'apporter au Musée un bel exemple de maîtrise, de probité et de persévérant labeur.

Tout, en effet, dans cette rayonnante exposition, atteste une marche sûre et méthodique vers un but nettement défini. A voir ces quelque cinquante toiles rassemblées, on comprend mieux l'idéal du peintre, dont les tableaux s'éclairent et s'expliquent l'un l'autre. Dans la féerie des aurores, des crépuscules, des midis embrasés, dans le frissonnement des roseaux trempés de rosée, à travers la dentelle des ramures scintillantes de givre, sous les frondaisons empourprées par l'automne, au bord des berges gazonnées que coupe la silhouette rectiligne d'une écluse, dans l'immensité des plaines chargées de moissons, dans la fraîcheur des prés récemment fauchés, le long des routes plantées d'ormes, bordées de maisons basses aux toitures éclatantes, c'est la terre de Flandre qu'avec un filial amour le peintre évoque, décrit, exalte, célèbre en chants de gloire; c'est le poème du sol natal qu'il compose, strophe par strophe, avec une émotion que renouvelle le spectacle mouvant de la nature. Et ce sol qu'il aime, il entend le faire aimer. On le croyait morne, sombre et revêche. Claus le montre souriant, chatoyant et tendre. A l'erreur propagée par des peintres aveugles, il substitue la vérité que son ardent amour a arrachée aux arbres, aux champs, aux cours d'eau. Le mérite principal du peintre sera d'avoir révélé aux Flamands leur pays et d'en avoir, le premier, traduit clairement le caractère et la somptueuse beauté.

Il y est arrivé à force d'obstination, de persévérance, de farouche entêtement. Si l'on rapproche les œuvres qu'il expose aujourd'hui de celles par lesquelles, jadis, aux débuts de la *Libre Esthétique*, il affirmait sa parenté spirituelle avec les initiateurs de l'impressionnisme, avec Monet, avec Sisley, avec Pissarro, on sera frappé de voir la logique avec laquelle son art s'est développé. L'orientation fixée, il a marché droit au but, sans hésitation et sans déviation.

Certes ne pourrait-on lui reprocher d'avoir pastiché qui que ce soit. L'influence qu'ont exercée sur lui les maîtres français dont il a accueilli avec joie le catéchisme esthétique est limitée à une direction générale que M. Claus a suivie en utilisant les ressources d'un tempérament original. Sa technique même diffère de celle des peintres qui l'ont initié à une vision neuve du paysage. Et s'il a partiellement adopté le procédé de la division tonale, si favorable à l'expression vibrante des fêtes de la lumière, il n'en a pas moins gardé son écriture propre.

Celle-ci prend d'année en année plus de sûreté et d'ampleur. Je n'en veux pour exemple que le curieux enchevêtrement — le « tricotage » pourrait-on risquer — de touches serrées et rapides qui, dans la partie infé-

rieure gauche de la *Récolte du lin*, sert à traduire l'impression des javelles fraîches. De près, c'est un fouillis inextricable dans lequel il est impossible de reconnaître une forme. Placez-vous à la distance voulue : tout se précise à miracle, avec une extraordinaire justesse de tons et de valeurs. Ce seul morceau révèle la « patte » d'un maître.

Ce qui frappe dans les tableaux de M. Claus, c'est l'accord parfait des figures et du site. Depuis Camille Pissarro nul paysagiste n'a mieux situé un « étoffage » dans son atmosphère particulière. Ses personnages — faucheurs, faneurs, moissonneurs, cueilleurs — font partie intégrante des herbages, des chaumes, des vergers auxquels ils confèrent le mouvement et la vie. Ils apparaissent non comme des solistes en vedette, mais comme les instruments dociles de la symphonie universelle.

Le peintre est moins heureux lorsqu'il leur fait jouer un concerto. Ses portraits en plein air trahissent un défaut d'équilibre entre le modèle et le décor qui l'encadre. Le souci de ne rien négliger de la ressemblance et du caractère semble entraver l'essor de l'artiste. C'est le cas pour le portrait de M^{me} A. De Weert, et aussi, bien qu'ici le désaccord soit moins sensible, pour ceux de Camille Lemonnier et de M^{lle} J. Montigny.

Ces œuvres n'en constituent pas moins d'intéressantes tentatives. Elles restent à l'état d'exception dans l'œuvre d'un peintre que le paysage sollicite surtout et que la triomphante exposition qu'il vient d'ouvrir classe définitivement parmi les plus pathétiques évocateurs de la beauté champêtre.

OCTAVE MAUS

EXPOSITION AUGUSTE DANSE

L'œuvre gravé de M. Auguste Danse, que chaque année accroît de quelques planches nouvelles, embrasse toute une carrière laborieuse et digne. Outre de nombreuses et fidèles reproductions de peintures anciennes et modernes, le maître-graveur a signé une foule d'œuvres originales, figures, portraits, paysages, dont l'observation scrupuleuse s'allie à un métier sûr, d'une variété et d'une souplesse rares. A l'heure où les procédés mécaniques envahissent de plus en plus le domaine de l'illustration, il faut se réjouir de voir quelques artistes — et M. Danse est de ceux là — demeurer fidèles à la belle technique de la pointe sèche et du burin. Parmi eux, le graveur montois s'atteste l'un des plus personnels et des plus habiles.

Les gravures et dessins qu'il vient de réunir au Cercle artistique le montrent en pleine possession de son art. On a particulièrement admiré les portraits du Roi et de la Reine d'après les bustes de M. Vinçotte, celui de M. Loubet d'après Bonnat, les portraits des archiducs Albert et Isabelle d'après Rubens, le *Chien au Miroir* d'après J. Stevens. Une suite de portraits ori-

ginaux exécutés à la sanguine, au crayon Conté ou à l'eau-forte, une série d'études de paysages évoquant le pittoresque village de Knocke montraient, sous deux aspects différents, le talent multiple de M. Danse, dont l'exposition a vivement intéressé les artistes et le public.

O. M.

CHAUSSON-CHABRIER

Matinée Engel-Bathori.

Si Chausson et Chabrier avaient eu le pressentiment de leur fin prématurée, probablement n'eussent-ils pas voulu différentes de ce qu'elles sont les œuvres qu'ils laissèrent quand la mort les surprit.

Mélancolique et résigné, sans doute Chausson n'eût pas trouvé d'accents plus sereinement tendres et tristes; Chabrier n'eût pas été plus fiévreux, plus délirant de vie hâtive et de drôlerie exacerbée.

Le choix était heureux de réunir en une même séance leurs chansons contrastantes.

Encadré d'autres mélodies de Chausson, l'admirable *Poème de l'Amour et de la Mer* formait le centre du programme. La très belle et dramatique interprétation de M. Engel s'appuyait sur le jeu si musical de M^{me} Bathori. Ses doigts agiles surent évoquer tour à tour les rafales tragiques, le frémissement parfumé de « l'île bleue et joyeuse » et l'amer navrement du « temps des lilas ».

Dans la seconde partie (Chabrier), la *Bourrée fantasque* et le *Scherzo-valse* la montrèrent plus virtuose encore, demeurée étonnamment pianiste.

Le public semblait quelque peu en progrès quant à la compréhension de la musique humoristique. Il est cependant loin encore du moment où il osera rendre à Chabrier l'hommage qui conviendrait : celui du rire. Si M^{me} Bathori fut vivement applaudie après la *Villanelle des petits canards*, M. Engel après la *Pastorale des cochons roses* et la *Ballade des gros dindons*, qui fut bissée, ce fut pour eux-mêmes, pour le tact et la perfection de leur comique. Ce fut aussi à cause des paroles : certaines, de Rostand, sont délicieuses et lui feraient pardonner ses plus lucratifs *Aiglons*. Mais la bouffonnerie intime de la musique en soi, sans appoint verbal (*Bourrée fantasque*), n'a pas encore conquis ses droits. Quand comprendra-t-on de quelle joyeuse et solide matière d'art sont faites ces fantaisies souveraines de Chabrier? Combien de temps encore s'obstinera-t-on dans l'exclusive admiration des choses graves et dans le respect avant tout de ce qui nous soumet à l'épreuve de la douleur, — ou de l'ennui, cette douleur médiocre?...

Faut-il, vraiment, pour une chose si simple, devoir attendre la faillite de toute une morale?

M. G.

VINCENT VAN GOGH

L'Art flamand et hollandais a consacré à Vincent Van Gogh une étude dans laquelle M. R. Jacobsen analyse avec un sens critique aiguisé l'œuvre encore si discuté du maître hollandais. Nous pensons qu'on lira avec intérêt le résumé de cet article, que ses

dimensions nous empêchent de reproduire intégralement, et auquel l'exposition rétrospective que vient d'organiser de Van Gogh la Société des Indépendants, à Paris, donne de l'actualité (1).

A ce propos, signalons l'intéressante conférence qu'a faite le samedi 8 avril, au Salon des Indépendants, sur la vie et l'œuvre de l'artiste défunt M. Adolphe Van Beven, secrétaire de la rédaction du *Mercur de France*.

Mon impression? Le sentiment plus fort que jamais du tragique dans la vie de ce peintre. Un cœur que ronge la plus belle mais aussi la plus redoutable de toutes les passions : l'art; une lutte désespérée contre la matière, des efforts inouïs pour saisir l'insaisissable; un travail d'esclave et de forçat, un labeur fébrile et plein d'angoisse accompli comme sous les ombres de la mort imminente. Car ceux destinés à mourir prématurément en sont avertis dans le trefonds de leur être. La joie de l'œuvre réalisée, il ne l'aura connue qu'à peine; et même lorsqu'il atteignit un résultat, celui-ci ne semble l'avoir réjoui que médiocrement. Il mourut désespéré.

On sait que l'œuvre de Van Gogh se divise — non seulement quant aux sujets mais aussi quant à la technique — en une période hollandaise et en une française. A un moment donné il renonce non sans hésitation (la preuve nous en est fournie par son *Automne* du Musée Boymans, de Rotterdam) à son ancienne manière, — une pâte émaillée maintenue dans un ton opaque, — pour adopter une facture plus franche et plus directe, se rattachant au néo-impressionnisme français. Quelle est la signification de cette métamorphose dans le développement de son art? Comment se fait-il que les tableaux de sa période française semblent la contrepartie de ce qu'il avait peint antérieurement en Hollande? Le problème est-il résolu en constatant simplement qu'il tomba à Paris sous l'influence des néo-impressionnistes dont il adopta les formules techniques?

Le hasard a voulu que ce fut précisément l'œuvre de cette seconde période, la période agitée et tourmentée de la vie du peintre, que le public a été admis à voir en premier lieu. On se trouve en présence de rudes et grosses manœuvres, d'impressions de lumière et de couleur hâtivement notées dans leurs antithèses les plus effrénées, obtenues par de barbares coulées de couleur telles que les doigts fébriles les pressaient du tube sur la toile, sans aucune méthode ou manière, au mépris absolu de toute « chimie de la peinture ».

Mais cette période d'une lutte surhumaine n'a pas été aperçue sous son véritable jour tant qu'on ignora son œuvre hollandaise initiale. Peu à peu la lumière se fait. Ce sont d'abord ses dessins

(1) D'après les notes biographiques publiées dans la même revue par M. F. Van Haamstee, Vincent Van Gogh, fils d'un ministre protestant, naquit à Groot-Zundert (Hollande) en 1853. On le destinait au commerce. Un de ses oncles, qui dirigeait un magasin d'objets d'art, tenta de l'initier au négoce. Mais le tempérament d'apôtre du jeune Vincent lui fit abandonner promptement cette carrière et dès 1876 on put le voir à Londres prêchant l'Évangile dans les allées de Hyde-Park. Un libraire de Dordrecht lui offrit une situation, qu'il accepta provisoirement dans le dessein d'aller ensuite étudier la théologie à Amsterdam. Le sort en décida autrement. Ce fut à Bruxelles qu'il se rendit, puis dans le Borinage et dans le nord de la France, où il reprit ses prédications. Au cours de ce voyage, la passion de l'art le saisit tout entier et il rentra en Hollande pour y commencer les études qui devaient, après un apprentissage à l'Académie d'Anvers en 1885, le mener en 1886 à Paris, puis à Arles et à Saint-Remy, enfin à Auvers-sur-Oise où il mourut en 1890, épuisé par la lutte.

et aquarelles d'une émotion si pénétrante, d'une observation si directe; puis ses tableaux à l'huile dont plusieurs révèlent un caractère presque paradoxal.

Il est certain que l'œuvre de Van Gogh, aussi bien à cette époque que par la suite, allait à l'encontre de toute convention. On lui reprochait de manquer de technique, c'est-à-dire que la sienne s'écartait de celle du commun des peintres. Son ton foncé était une réaction voulue contre la clarté superficielle de l'art moyen de son temps. « Ce que les peintres modernes appellent clarté », dit-il dans une de ses lettres de Hollande, « est un ton bâtard, un vilain ton d'atelier, un ton d'atelier à la ville. Les heures matinales ou celles du crépuscule nocturne ne comptent pas; la lumière n'existe qu'entre 11 heures du matin et 3 heures de l'après-midi, — une heure très fashionable, je le veux bien! mais un peu banale comme Jan Salie... Et n'est-ce pas une calamité, que cette façon uniforme et obligatoire d'achever (ce qu'ils appellent achever!), que cette abominable et monotone lumière grise partout au lieu du *clair dans le brun*; que cette couleur dite locale au lieu du ton? »

Considérée de cette façon, l'œuvre hollandaise de Van Gogh ne diffère point de l'œuvre postérieure. Dans toutes deux l'artiste s'efforce de rendre la pure lumière; durant la période hollandaise il le fait d'après la nature de son pays où la lumière sature l'atmosphère qu'elle fait rutiler de poussière d'or, — durant la période française il montrera la lumière dévorant les objets en les faisant vibrer dans une clarté aveuglante. Sa dernière manière, si elle comporte un changement dans la technique et les données coloristes, s'inspire du même mobile que la précédente. Avec ses aspirations il était inévitable qu'à Paris il subit l'influence du néo-impersonnisme.

Ainsi en réalité son œuvre, tout comme le mouvement néo-impersonniste tout entier, représente moins une croisade contre la sauce brune que contre la clarté sans lumière qui était alors à la mode. Au lieu de couleurs en lumière, il lui fallait des couleurs lumineuses! La clarté de la gamme n'est qu'une conséquence de cette aspiration.

De nouveaux contrastes se présentent à notre artiste, des fugacités de couleur auxquelles les nerfs ne sont pas encore préparés et qu'il s'agit de saisir et de fixer promptement.

Il faut arriver à arrêter sur la toile la lumière, l'élément volatile et fluide par excellence. Van Gogh n'a plus d'attention pour l'essence paisible, pour la vie mystérieuse des choses. Plus de raffinement, mais de l'outrance : des couleurs fondues dans la fournaise solaire, des lignes frémissantes d'une chaleur paroxyste.

A la fin, lorsque les couleurs de la Provence ne répondirent plus à son délire coloriste, il projeta de passer en Afrique! Mais cette migration n'était plus nécessaire. Son retour précipité vers le Nord, vers Auvers-sur-Oise, nous le montre reculant pour ainsi dire devant les abîmes où l'entraînait le vertige de la couleur. Il croyait retrouver la guérison en se rapprochant de son pays. Il ne s'en rapprocha que pour mourir (1).

(1) Voir aussi l'importante monographie consacrée à l'artiste par M. J. MEIER-GRAEFE dans son Histoire du développement de la peinture moderne (*Entwicklungsgeschichte der Moderne Kunst*, Stuttgart, J. Hoffmann, 1904, pp. 114-130), où l'on trouvera la nomenclature des œuvres principales de Van Gogh et des collectionneurs ou musées qui les possèdent, ainsi que de nombreuses reproductions.

Enfin l'éditeur W. Versluys, d'Amsterdam, a fait paraître il y a

Une Peinture du XV^e siècle à Gand.

La découverte à Gand de divers et importants fragments d'une peinture murale, peinte à l'huile, datant de la fin du XV^e siècle, est venue heureusement compléter la série déjà nombreuse des œuvres de ce genre que possède cette ville. La peinture a été trouvée par hasard, sous d'épaisses couches de badigeon, dans une chambre d'une vieille maison de la rue de la Monnaie, située en face du château des Comtes ou Vieux-Bourg.

Elle représente la *Dernière Cène*. Le Christ et les Apôtres sont assis autour d'une table sans nappe couverte de curieux accessoires. Jean repose la tête sur les genoux de son divin maître, qui tend le pain à Judas assis sur un escabeau à l'avant-plan. Celui-ci détourne les yeux avec embarras. Chose rare chez nos Flamands, le service du banquet est fait par des anges, qui apportent boissons et victuailles. La disposition générale du tableau rappelle à première vue la *Pâque juive* de Dirk Bouts, du Musée de Berlin, et le *Christ chez Simon* de la collection Thiem, de San-Remo, dû au pinceau du même artiste.

Quoique d'une valeur secondaire, la peinture nous est précieuse parce qu'elle nous rappelle le faire et la façon de draper de certains des miniaturistes gantois qui collaborèrent à l'enluminure du fameux bréviaire Grimani; elle nous montre aussi l'influence qu'exercèrent sur nos artistes la vulgarisation des productions xylographiques des premiers graveurs allemands, notamment celles de Martin Schoengauer, qui lui-même s'inspira de nos grands primitifs flamands.

Cette influence, qui subsista jusque dans la première moitié du XVI^e siècle, est encore visible dans une autre peinture représentant *Sainte Catherine et sainte Barbe*, également découverte tout récemment à Gand, sur le tympan d'un petit portail jusqu'ici emmuré de la cathédrale de Saint-Bavon.

L. M.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Représentation d'auteurs belges au Parc.

C'est rendre un très mauvais service à notre littérature dramatique que de représenter des pièces comme cette *Miss Lili* de MM. Liebrecht et Morisseaux, dont l'inexpérience vraiment trop flagrante est de nature à entretenir notre public dans l'idée que nos écrivains ne peuvent pas réussir au théâtre. On a raison d'encourager les jeunes, mais encore faut-il prendre garde que ces encouragements n'aient pas pour fâcheux effet de persuader aux spectateurs que nos littérateurs n'ont rien de mieux à leur offrir que d'intéressants essais.

Cela dit, que faut-il penser de *Miss Lili*. L'idée en est jolie. Même après Pailleron, il y avait quelque chose à faire avec ce caractère de jeune fille, pas tout à fait femme, qui sollicite ingénument l'amour. Mais les auteurs ont noyé leur étude sous un marivaudage assez fade, pâle imitation de l'esprit parisien. D'autre part, l'action, tout à fait absente de leur pièce, y est remplacée par l'agitation factice de comparses qui ne sont rien moins qu'amusants. Malgré quelques scènes bien conduites au premier acte, malgré quelques passages de psychologie assez fine, cette comédie où l'on chercherait en vain la fougue, l'enthousiasme, la passion de la jeunesse, ne méritait pas d'être représentée. MM. Liebrecht et Morisseaux avaient le temps d'attendre. Ils sont très jeunes, — trop jeunes, disait quelqu'un, — et les vers habiles du premier, le charmant roman du second : *A travers le vitrail*, nous sont de sûrs garants qu'ils feront mieux un jour.

Incomparablement supérieur à *Miss Lili*, aussi bien comme habileté scénique que comme valeur d'art, le *Pierrot millionnaire*

quelques mois un élégant album contenant quarante reproductions de tableaux de Vincent Van Gogh, parmi lesquels un portrait de l'artiste.

de M. Félix Bodson, la seconde pièce nouvelle que le Parc représentait ce soir-là, est une fantaisie en vers, en vers alertes, gracieux, éloquents parfois, sur les motifs de la comédie italienne. Pierrot, dans la cour de l'hôtellerie du Fiasco d'Or, où ses anciens amis sont réunis, apparaît tout à coup, gueux comme devant, revenant d'un voyage autour du monde. L'accueil qu'on lui réserve est glacial. Mais sa gueuserie est une feinte : Pierrot est millionnaire ! Aussitôt ses amis se dégèlent et lui font fête de toutes les façons. L'appât de l'or les met tous à ses pieds. Alors, voulant tenter l'expérience contraire, Pierrot derechef se prétend pauvre. Reviennent soudain ! Tous l'insultent à l'envi, et pour punir l'escroc, l'hôte fait venir la police. Dans sa détresse, Pierrot ne trouve qu'une âme compatissante, une humble servante qui l'aime pour lui-même et lui met sa pauvre bourse en main. Satisfait de l'épreuve, il révèle enfin la supercherie : il est véritablement riche et, au milieu de la consternation de tous, il offre sa main et son million à l'humble Marion, tandis qu'il pardonne aux autres « parce qu'ils sont des hommes ! »

Cette comédie, pas bien nouvelle d'invention, d'une philosophie assez simpliste, plaît par la vie naturelle de l'action et le charme d'une poésie claire et spontanée, sans nulle préciosité dans l'expression. La troupe du Parc — qui avait fait son possible pour sauver *Miss Lili* — a interprété les jolis vers de M. Bodson avec le soin délicat qu'ils méritaient. Et M. Chautard, artiste d'un talent sûr et varié, nous a donné un Pierrot goguenard, désabusé des êtres et des choses de ce monde, mais qui demeure tout de même le Pierrot rêveur et bon cœur cher aux poètes, a enchanté ceux d'entre eux assistant au spectacle comme l'idéale représentation de leurs âmes candides où les amertumes de la vie ne paraîtront jamais à étouffer complètement l'éternelle enfance.

« Paternité! », comédie de M. LANDAY.

Paternité! la pièce de M. Maurice Landay, qui succède sur l'affiche du Parc au spectacle belge, est une comédie de l'école de Brieux, aux tendances généreuses, avec des discussions juridiques et des revendications sociales. Une jeune ouvrière, abandonnée par son séducteur, ne trouve pas dans les lois existantes les moyens de contraindre celui-ci à nourrir l'enfant qu'il lui a donné. A bout de forces et de patience, chassée, menacée d'arrestation par le père de son amant et devant l'indifférence de ce dernier, elle saisit un revolver et le tue.

Cette pièce, dont le premier acte est très bon, le deuxième décousu, sans action, et le troisième fâcheusement mélodramatique, a des scènes amusantes, d'une observation très juste, et d'autres émouvantes, poignantes jusqu'aux larmes, qui ont permis à M^{lle} Clarel — c'est l'ouvrière abandonnée — de donner toute la mesure de son talent si sensible, si nerveux, si vibrant. M. Landay, dans une conférence préliminaire, un peu aburissante, avait précisé la signification de sa pièce qui tend à prôner une loi d'assistance paternelle plutôt que la recherche de la paternité. Quoi qu'on pense de la valeur artistique de ce spectacle, il s'en dégage une impression de justice et de bonté qui ne peut laisser personne indifférent.

« Madame Scherry » aux Galeries.

Avec un luxe de mise en scène et une interprétation excellente qui attireront pendant de nombreux soirs le public, le théâtre des Galeries joue un vaudeville assez amusant, impossible à raconter, de M. Maurice Ordonneau, sur lequel M. Hugo Félix a étendu la trame légère d'une musique entraînante et pas trop vulgaire.

G. R.

LA MUSIQUE A PARIS

Société nationale. — Concerts divers.

De toutes les œuvres d'orchestre exécutées à la Société nationale le 1^{er} avril, on peut dire qu'elles attestent de sincères recherches. M. Mariotte, dans sa Symphonie en une partie, a-t-il

voulu rénover la forme de la Symphonie? Je n'en sais rien; mais il a écrit une page vigoureuse, sonore, dramatique, assez différente de ce que l'on appelle d'ordinaire une symphonie. M. Woollett (*Harpes dans le Soir*) a cherché à se libérer de l'influence de Franck. M. Ch. Bordes (*Divertissement pour trompette*), a réalisé d'ingénieuses combinaisons de l'instrument solo et de l'orchestre, des effets curieux dans les soli, des rythmes amusants partout. M. Florent Schmitt a accompagné de musique précise et élégante une fluide poésie de Samain. Ce sont les modernismes d'écriture qui ont surtout séduit M. Lamotte, dont les deux mélodies intitulées *Perversités* ne sont pas sans un charme un peu spécial.

En ses quatre esquisses symphoniques, M. Inghelbrecht affirme une gracieuse et fine nature de musicien. La première surtout est fort personnelle; dans les deux suivantes, on sent encore l'influence de Debussy. Mais ce n'en sont pas moins de charmants tableautins, qui permettent de bien augurer de l'avenir du jeune compositeur. Enfin, la *Ronde* de M. Ladmirault a de grandes qualités d'écriture.

Les solistes qui présentèrent ces diverses œuvres : M^{mes} Bathori et Bureau-Berthelot, l'incomparable trompettiste Charlier, M. Santelet, furent très applaudis.

Les concerts dont j'aimerais parler deviennent chaque jour plus nombreux. Il en est beaucoup qui mériteraient mieux que les brèves mentions que je me résigne à en faire : telles la séance de M. Granados, artiste de rare mérite, qui fit entendre des Sonates de Scarlatti et des œuvres de Chopin, sans parler de la Sonate de Franck (avec l'excellent M. Crickboom); les séances Engel-Bathori, aussi intéressantes que les autres années et qui vont finir sans que j'aie trouvé la place d'en rendre compte; les deux très captivantes matinées de musique vocale moderne données par M. Stéphane Austin, dont on apprécia beaucoup la jolie voix et la fine intelligence musicale, et dont le succès fut partagé par ses partenaires, M^{mes} Mockel, Legrand, Cbâteau et Féart; les concerts du Quatuor Lejeune, au programme desquels ont figuré le Quatuor de M. Witkowski et la Sonate (piano et violon) de M. Marcel Labey.

C'est d'ailleurs un signe des temps que partout (à Paris, du moins) les artistes tendent à faire une place de plus en plus large aux compositeurs contemporains, et que le public suit avec un intérêt croissant les concerts dont le programme est ainsi renouvelé.

Les dernières séances du Quatuor Parent, où l'on entendit notamment le Trio de M. Vreuls, la Sonate (piano et violon) de M. de Wailly et celle de M. Samazeuilh, furent pour les excellents instrumentistes autant de triomphes. Le vendredi suivant, au Concert de M^{me} Fournier de Nocé, qui chanta de remarquable façon nombre de pages anciennes aussi bien que récentes, une nouvelle audition de la Sonate (violoncelle et piano) de M. Huré, intéressa autant que la première.

Et je pourrais, si j'en avais la place, vous signaler encore nombre d'autres exécutions d'œuvres nouvelles. Je me contente de constater avec joie les progrès qui sans cesse s'accomplissent.

M.-D. C.

Chronique judiciaire des Arts.

Le Mois d'essai.

Une question de droit qui intéresse les directeurs de théâtres et les artistes a été résolue dernièrement par la Cour d'appel de Bruxelles (1^{re} chambre) dans une instance engagée contre la direction du théâtre du Parc par un ancien acteur de ce théâtre, M. Hamelin.

Celui-ci avait été engagé pour la saison 1901-1902, la direction se réservant le droit de résilier le traité après un mois d'essai si l'artiste ne lui convenait pas.

Usant de cette clause, M. Victor Reding notifia congé à M. Hamelin le 12 novembre 1901. Les débuts de ce dernier ayant eu lieu le 16 octobre, le mois d'essai n'était donc pas expiré.

Mais l'artiste assigna son directeur en dommages-intérêts, prétendant qu'il avait commencé dès le 4 octobre le travail des répétitions, que c'était à partir de cette date que devait être calculé le mois d'essai et que, par conséquent, le congé qui lui avait été donné le 12 novembre était tardif. Le tribunal de Commerce admit sa thèse et condamna le théâtre du Parc à payer 3,000 fr. de dommages-intérêts au demandeur.

Sur l'appel, la Cour a réformé ce jugement et débouté le demandeur de son action avec dépens. « Il est de jurisprudence, dit l'arrêt, que par mois d'essai prévu entre parties il faut évidemment entendre le premier mois pendant lequel l'artiste a paru devant le public, déduction faite des études et répétitions nécessairement préalables; la distinction s'impose du reste entre le temps des leçons et des répétitions et le « mois de service comme essai », puisque ce mois d'essai remplace aujourd'hui dans la plupart des théâtres, et spécialement dans ceux de Bruxelles, l'épreuve anciennement usitée des « débuts », alors que le public ou les abonnés statuaient sur le mérite des artistes, ce qui ne pouvait se faire que lorsque ceux-ci s'étaient produits devant lui ».

A deux reprises déjà, les 4 février 1869 et 9 décembre 1872, la Cour d'appel de Bruxelles s'était prononcée dans le même sens. Cette fois, la jurisprudence paraît définitivement fixée et tout le monde saura désormais ce qu'il faut entendre par le « mois d'essai ».

NÉCROLOGIE

Antonin Proust.

Bien qu'il s'agisse d'une personnalité que la politique absorba plus que les lettres, la mort de M. Antonin Proust ne laissera point indifférents les artistes. L'ancien ministre des Beaux-Arts fut, en effet, mêlé de près aux luttes artistiques qui passionnèrent les esprits il y a vingt-cinq ou trente ans. La gloire de M. Antonin Proust est d'avoir énergiquement défendu Manet et d'avoir obtenu pour lui la croix de la Légion d'honneur à une époque où son art passait pour de l'aberration. C'était un homme droit et bon qui joignait à la perspicacité une culture étendue et un esprit d'initiative toujours en éveil. C'est à lui qu'on doit la création de l'École du Louvre et le développement du Musée des Arts décoratifs. Outre un volume de souvenirs sur Manet, — dont le nom ne peut être dissocié du sien et qui fit de lui le beau portrait qui figura l'an dernier au Salon de la *Libre Esthétique* parmi les meilleures toiles des initiateurs de l'Impressionnisme, — M. Proust a publié en 1890 un ouvrage sur *l'Art français de 1789 à 1889*, en 1891 un volume sur *l'Art sous la République*.

Il fut commissaire général des Beaux-Arts à l'Exposition universelle de 1889, puis commissaire général de la France à l'Exposition universelle de Chicago en 1893.

M. Proust était né à Niort en 1832.

O. M.

PETITE CHRONIQUE

La Commission du Musée vient, dit le *Soir*, d'acheter pour la somme de 28,000 francs un tableau de Van Dyck. C'est une esquisse en grisaille représentant Arnaud et Armide.

La nouvelle acquisition ne sera placée au Musée que dans quelques mois.

Une exposition de tableaux et dessins de M. Paul Renouard est ouverte depuis hier au Cercle artistique.

M. J. Herbays, sculpteur, et M^{lle} M. Herbays, peintre, ont ouvert hier une exposition de leurs œuvres dans leur atelier, avenue de la Couronne, 174.

Une exposition de mobilier ouvrier et à bon marché (ameublement, matériel, plans et documents pour habitations ouvrières, etc.), sera ouverte du 29 juillet au 16 août à Bruxelles, dans les immeubles à logements multiples du *Foyer schaarbeekois*, rue L'Olivier, 16 à 34. Les adhésions doivent être adressées avant le 1^{er} juillet à M. L. Bertrand, échevin, membre de la Chambre des Représentants, Hôtel communal, place Colignon, Schaarbeek.

Le théâtre de la Monnaie annonce pour jeudi et samedi prochains deux représentations extraordinaires de *l'Arlésienne* avec le concours de M^{me} Favart, de MM. Albert Lambert fils, Paul Mounet et de M^{me} A. Tessandier.

A la demande de l'administration communale, le théâtre rouvrira cette année ses portes vers le 15 août.

La direction reprendra, à cette occasion, la *Fiancée de la mer* et *Princesse d'auberge* de M. J. Blockx, *l'Épreuve villageoise* de Grétry, *Martille* de M. A. Dupuis, et donnera la première représentation en français de *Princesse Rayon de soleil*, de Paul Gilson.

Le programme de la matinée littéraire et musicale que donnera demain lundi, au théâtre du Parc, M^{me} Georgette Leblanc, se composera de mélodies de Schubert et de Schumann, traduction de Maurice Maeterlinck; de six chansons de Maeterlinck mises en musique par Léon De Lantsheere, H. Février, G. Fabre et L. Keyzer; enfin d'une scène d'*Aglaïne et Sélysette* (acte II, scène II).

Une saison d'opéra populaire et d'opéra comique sera donnée sous la direction de M. Péronnet à l'Alhambra du 22 avril au 3 juin.

La troupe de M. Lemonnier jouera pendant ce temps le drame et la comédie au Nouveau-Théâtre (passage du Nord).

On nous prie d'annoncer que les conférences de M^{me} Clérycy du Collet sur l'art de conduire la voix parlée et chantée, remises par suite d'indisposition, auront lieu à la salle Erard les jeudi 27 et vendredi 28 avril, à 8 h. 1/2 du soir.

Concerts de la semaine :

Dimanche 16 avril, à 2 heures, dernier concert du Conservatoire : *Judas Macchabée*. — 3 heures, Concert et fête d'escrime de la Fédération des Maîtres d'armes (M^{lles} A. Delhaye et Desmains, M. Surlemont et l'ensemble Loewensohn). — A la même heure, Concert du « Cyclist's Union » M^{lle} Fany Carlbant, MM. Edouard Lambert et Geoges Lauweryns. (Salle Erard).

Lundi 17, à 3 heures, deuxième matinée Georgette Leblanc (Théâtre du Parc). — A 8 h. 1/2, Récital Georges Sadler (Salle Erard).

Mardi 18, à 8 h. 1/2, sixième Concert Barat (M^{lle} Chabry, MM. H. Merck et D. Hannon) (Salle Erard). — A la même heure, Récital Olga Miles (Grande-Harmonie).

Mercredi 19, à 1 h. 1/2, audition des élèves de M^{me} Armand-Coppine avec le concours de MM. Raes et Dognies, ténors.

Jeudi 20, à 8 heures, Concert Kubelik (Alhambra).

Les onzième et douzième concerts historiques du Cercle *Piano et Archets* auront lieu à Liège mardi et mercredi prochains, avec le concours de M. Henrotte, baryton, et de M^{lle} Vercauteren, cantatrice. Sonate de Haydn, Quatuors à cordes de Beethoven, Vincent d'Indy et F. Rasse, pièces vocales, etc.

L'École de musique et de déclamation d'Ixelles a inauguré mercredi dernier la septième année de ses conférences musicales et littéraires par une intéressante causerie de M. H. Librecht sur Max Waller.

L'orateur a retracé en termes émus et éloquents la carrière trop courte (1860-1889) du délicat et spirituel écrivain. Un choix de morceaux tirés de l'œuvre de Max Waller, récités par M^{lle} Guilleaume, professeur à l'École, clôturait la séance.

Mercredi prochain, à 8 heures du soir, conférence de M. A. Joly sur *la Mort dans l'œuvre de Richard Wagner*.

La distribution solennelle des prix aura lieu le samedi 29 avril à 8 heures du soir, au Musée Communal. Audition d'œuvres de

M. Henri Thiébaud, directeur de l'Ecole, et de *la Conjuración des fleurs* de M. Bourgault-Ducoudray, sous la direction de l'auteur.

On nous écrit d'Anvers que le concert extraordinaire donné par les Nouveaux-Concerts avec le concours de M^{me} Litvinne et de M. Sarasate a été superbe. M^{me} Litvinne a fait valoir la puissance et le charme de son incomparable voix dans l'air d'*Alceste* et dans le final du *Crépuscule des dieux*. Pablo de Sarasate a été étourdissant de verve, de jeunesse, de virtuosité dans le Concerto en *si* de Saint-Saëns et dans les *Danses russes*. La romance en *fa* de Beethoven lui valu également un succès énorme. L'orchestre, sous la direction de M. Mortelmans, donna une excellente interprétation de la « Marche funèbre de Siegfried » et de *La Mer* de P. Gilson.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE :

Félicien Rops, graveur.

PAR E. RAMIRO

Un beau volume petit in-4^o, orné de 55 planches *hors texte* dont 25 planches tirées en taille-douce sur les cuivres originaux et constituant autant d'épreuves originales, et d'un grand nombre de reproductions de dessins dans le texte.

Prix : 25 francs.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (*genre ancien*) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.

Toiles et cotons préparés.

Matériel pour artistes.

Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULE DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Fanneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun d'être virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



VITRAUX

R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

THE BURLINGTON MAGAZINE FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly. — Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Cy Ld, 14, New Burlington St. W.

BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — I. E NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Contre le féminisme (CLAUDE FARRÈRE) — M. Firmin Van den Bosch (GEORGES RENCY). — Expositions. *Paul Renouard* (O. M.). — M. Jan Kubelik (H. L.). — Les Chansons de Maeterlinck interprétées par M^{me} Georgette Leblanc (O. M.). — Innocence *Un Livre pour Jeunes Filles modernes* (M. G.). — Chronique musicale (O. M.). — La Musique à Paris. *Société Nationale. Concert Viñes. Concerts Cortot* (M.-D. CALVOCORESSI). — La Musique en province. *Troisième Concert du Conservatoire de Gand. Les Nouveaux-Concerts de Verviers* (J. S.). — Accusés de réception. — Petite Chronique

CONTRE LE FÉMINISME

On n'est jamais trahi que par les siens. La cause féministe vient de recevoir un coup fort rude, et c'est une femme qui a frappé ce coup. J'ai sur ma table un livre frais paru. L'auteur en est ce Gérard d'Houville dont l'exquise *Inconstante* fit grand bruit l'autre année. Et je n'apprendrai à personne que ce Gérard d'Houville n'a point de moustaches...

Or, son nouveau livre, — un très petit roman, dont j'ai marqué la place, dans ma bibliothèque, entre

l'Yvette de Maupassant et la *Colomba* de Mérimée, — n'est rien autre chose, sous la plus bénigne apparence, qu'un réquisitoire féroce contre le libre arbitre féminin. Le titre est un verdict : *Esclave* (1). Et certes, jamais titre ne fut mieux à propos, ne synthétisa plus exactement tout un livre. L'Esclave, bien entendu, est une femme. Une femme jeune, belle, riche, et dont le mari voyage au loin, — très loin. Esclave pourtant. Qu'on en juge : Grâce Mirbel, c'est son nom, « aime de tout son cœur » un délicieux enfant de vingt ans, qui, lui, l'idolâtre. Il n'y a point d'obstacle apparent entre eux. Elle se sait aimée, elle ne doute pas de la sincérité de cet amour. Davantage, — elle désire elle-même, de toute sa tendresse, récompenser l'enfant amoureux, le payer de cette monnaie voluptueuse qu'il attend et dont les femmes, par coquetterie ou froideur, sont trop souvent économes. Il n'en sera pourtant pas ainsi : Grâce Mirbel voudra, et ne pourra pas aimer comme bon lui semble. Elle est esclave. Jadis quelqu'un l'aima, — la posséda, — et cette possession passée la marque et la stigmatise pour toujours. Son amant d'autrefois l'avait conquise très jeune, irresponsable. Et jamais elle n'eut pour lui de vraie tendresse : il était orgueilleux, cruel, égoïste; il la fit souffrir durement, l'abandonna et l'oublia. Mais elle l'avait aimé « de tout son corps » parce qu'il était l'amant, le maître. Et voici qu'il revient, et qu'elle l'aime de nouveau, — de tout son corps ; — oui; malgré les trahisons anciennes, malgré les justes ressentiments et malgré l'autre amour

(1) *L'Esclave*, par GÉRARD D'HOUILLE. Paris, Calmann-Lévy.

frais éclos, qui ne fleurira pas. Grâce Mirbel, comme l'Hélène antique et éternelle, obéit lamentablement au Destin, et retombe sous le joug. Je ne sais rien de plus triste que ce dénouement, ciselé d'ailleurs avec le plus rare talent, et la plus raffinée cruauté.

Et j'en reviens à mes moutons : la gent féministe revendique à cris et à cor « l'égalité des sexes », et s'indigne contre la loi humaine qui asservit partout la femelle au mâle. Mesdames, auriez-vous tort? Voici l'une de vous, et non la moindre, qui confirme le bien fondé de cette loi, en la proclamant non plus humaine, mais naturelle. Vous êtes esclaves, affirme Gérard d'Houville; et la raison n'en serait pas législative, mais physiologique, — anatomique, si j'ose dire sans indécence. Qu'allez-vous objecter à cela? C'est une femme qui juge les femmes, et les condamne. A qui en appeler?

CLAUDE FARRÈRE

M. FIRMIN VAN DEN BOSCH

Dans un pays aussi dépourvu de véritables critiques que le nôtre, les ouvrages de M. Van den Bosch acquièrent une valeur qu'ils n'auraient pas en France. Il y a, chez nos voisins et nos maîtres, une tradition critique, des écoles spéciales pour former des analystes et des historiens de la littérature. Chez nous, il faut tout improviser. C'est pourquoi ceux d'entre nous qui se sont occupés de critique y ont apporté une préparation insuffisante, des partis pris littéraires et religieux, des points de vue personnels qui enlèvent à leurs jugements la sérénité, l'impartialité indispensables. Devant l'œuvre qu'il étudie, le critique vraiment digne de ce nom ne doit se souvenir que des principes généraux du genre auquel cette œuvre appartient : la religion, l'art, la morale, la philosophie doivent rester pour lui des domaines parfaitement distincts. La critique qui blâme l'influence prétendument immorale d'un roman ou d'un poème, en supposant naturellement que ce soient là de véritables œuvres d'art, me paraît aussi mal inspiré que celui qui, étudiant la Vénus de Milo ou tout autre nu antique, verrait une tare dans le fait que la nudité de la statue a pu surexciter l'imagination ou les sens du collégien qui passe. Et la preuve, c'est qu'aucun critique ayant jugé de cette façon étroite, aucun critique ayant planté d'avance son drapeau littéraire, artistique ou religieux, n'a laissé un nom vraiment glorieux. A partir du jour où l'on a senti chez M. Brunetière son spiritualisme se préciser et devenir le catholicisme intransigeant que l'on sait, ses ouvrages ont perdu tout intérêt, parce que, sur chaque œuvre nouvelle qu'il analysait, on était sûr *a priori* de la sentence qu'il rendrait.

M. Van den Bosch est de l'école religieuse à laquelle M. Brunetière s'est rallié sur le tard. En France, pays où la bonne critique abonde, on tiendrait, je pense, assez peu compte de son effort, à cause précisément de la tendance qui l'inspire. Mais si nous le considérons au point de vue national, il faut reconnaître qu'il possède des qualités assez rares parmi ceux qui, chez nous, assument la responsabilité de juger les autres.

Tout d'abord, son catholicisme mis à part, il est impartial, c'est-à-dire qu'il ne tient pas compte, dans ses appréciations, de considérations de personnes, d'écoles ou d'intérêt. Il s'efforce loyalement de comprendre, de sentir les livres qu'il lit et de rendre son impression avec le plus de vie possible. C'est un impressionniste en critique, et je crois bien que c'est là la seule manière d'acquiescer une influence et d'intéresser le public.

En second lieu, il a une lecture considérable et possède « des clartés de tout. » Nos écrivains sont pour la plupart si ignorants qu'il est agréable de converser avec un esprit bien nourri, qui ne prendrait pas le Pirée pour un homme et qui a une notion exacte, au moins dans le passé, de l'importance qu'il faut accorder aux auteurs dont le nom vient sous sa plume (1).

Enfin, son style même est animé d'un mouvement alerte et sain, comme gonflé d'une bonne humeur qui provient d'une vie paisible et heureuse, à l'écart des mille énervements que l'on devine sous les coups de boutoir rageurs de certains autres. Sa bonhomie amusante, sa verve, son air de se plaire franchement parmi les livres qu'il analyse, ses injustices, ses erreurs elles-mêmes, dont je vais parler, tout cela retient le lecteur. Et si l'on sort de ses articles avec la sensation que l'on n'a pas entendu tout ce qu'il y avait à dire, et surtout que l'on a entendu bien des choses qu'un critique sérieux ne devrait pas se permettre, on emporte aussi la conviction, qui n'est pas mince, que l'on vient de s'entretenir avec quelqu'un qui dit toute sa pensée, sans feinte, sans ajoute, sans suppression. Ce sont là de grandes qualités. Si le lettré indépendant ne peut pas toujours approuver M. Van den Bosch, il doit lui accorder une estime illimitée comme à un honnête homme que rien n'empêcherait d'être dans la vérité sans cesse, s'il n'avait trois mauvais amis, qui sont aussi pour lui trois mauvais conseils, son catholicisme, son nationalisme, son socialisme.

Son catholicisme lui fait commettre deux fautes : il l'empêche de reconnaître tout le talent qu'ils ont, aux écrivains qui, consciemment ou non, ont fait du tort à l'Eglise. Par exemple, il ne laisse passer aucune occasion d'abimer Zola, et s'est même livré, à propos de la mort de ce grand homme, à des commentaires peu dignes d'un chrétien. D'autre part, son catholicisme le conduit à attribuer une valeur exagérée à des auteurs, ou à certaines œuvres d'auteurs qui sont ou sont devenus catholiques. Ainsi Brunetière, Huysmans, Bourget, le Verlaine de *Sagesse*, Barrès qui semble revenir à la religion, trouvent chez lui, à son insu d'ailleurs, des complaisances fâcheuses. Qu'importe à l'histoire qu'une œuvre soit catholique ou nationaliste? C'est pousser trop loin l'impressionnisme que de regarder l'Art à travers les lunettes de la politique ou de la religion.

Son nationalisme lui fait croire qu'il existe en Belgique une littérature distincte de la littérature française. Ici, il est le jouet inconscient de son origine flamande : car cette littérature nationale qu'il salue chez nous, remarquez bien qu'elle est toute composée d'écrivains des Flandres, et, malgré la divergence des idées philosophiques, malgré le caractère rabelaisien des œuvres du prosateur, c'est Verhaeren et c'est Demolder qui restent, chez nous, ses écrivains favoris. Cette erreur lui est commune avec quelques-uns des nôtres qui voudraient constituer ici un mouvement littéraire séparatiste, aussi bien au point de vue de la langue — la langue belge! — que des idées et des sensations. César

(1) *Impressions de littérature contemporaine*. Bruxelles, Vromant et Cie.

aussi préférerait être le premier dans un village que le second à Rome. Mais ces factices théories ne tiennent pas contre les faits, et l'on voit les plus forts, les mieux doués d'ici, après avoir fait parmi nous leurs premières armes, aller reconnaître en France leur vraie patrie intellectuelle et le seul public capable de les comprendre.

Son socialisme enfin — et j'entends par là cette tendance de son esprit à mêler toutes les formes de l'activité humaine et à vouloir les faire servir toutes au perfectionnement de la société — son socialisme le pousse à demander à la littérature des idées moralisatrices, de préférence religieuses, et surtout catholiques. Une œuvre littéraire de beauté pure, *Aphrodite*, par exemple, lui paraîtra sans doute inférieure à l'un des récents ouvrages de M. Huysmans.

Tout écrivain, tout critique a ses défauts. Rien, nul n'est parfait sous le soleil. M. Van den Bosch a les siens : j'ai tâché de vous les montrer. Il a ses qualités aussi : je les ai exposées et je tiens à répéter que je les prise très haut. Tel qu'il est, M. Van den Bosch est un homme dont les articles et les ouvrages irritent souvent, parce qu'ils sont injustes, mais qu'il faut saluer comme un cerveau intéressant, une conscience droite et un beau caractère.

GEORGES RENCY

EXPOSITIONS

Paul Renouard.

Dans la salle du Cercle artistique contiguë à celle où s'aligne l'œuvre sonore d'Émile Claus, une exposition de tableaux, d'études, de dessins, de gravures et de croquis par Paul Renouard attire en ce moment la foule. Exposition nombreuse, variée, dont l'intérêt artistique se double de la curiosité qu'excitent la plupart des modèles étudiés. On y voit défiler les « héros et pantins » des plus sensationnelles « affaires » récentes, et la Grande Thérèse coudoie, en ce panthéon de l'actualité judiciaire, Esthérazy et le général Mercier.

M. Paul Renouard excelle — comme chacun sait — à instantanéiser la vie. Il saisit et fixe avec une habileté prodigieuse gestes, physionomies, attitudes, expressions, et son coup de crayon a une rapidité et une sûreté qui donnent à ses reportages linéaires la vérité d'un cliché photographique — avec l'art en plus.

Il ne nous est guère possible d'entrer ici dans l'analyse des quelque deux cents numéros dont se compose l'exposition. Nous préférons reproduire ici le joli portrait qu'a tracé de M. Renouard M. Jean d'Ardenne. Il résume en traits définitifs l'art spirituel et léger de l'artiste :

« Renouard est un bel humoriste, et son humour, quoique très fin, n'a rien de mièvre, ni de précieux, ni de cherché, ni de contourné ; c'est droit, franc et pur, sans truquage, sincère d'observation et honnête d'exécution. L'homme est du vrai pays de France, qu'arrose le large fleuve à la « courbe impériale », du pays de Rabelais et de Ronsard ; il est né sur ce sol d'entre Loire et Cher où la Touraine confine à l'Orléanais, où la maigre Sologne aux « clairs » miroitants vient finir aux grands ombrages du parc de Chambord et de la forêt de Bussy, voisine du pont de Blois. Et son art reflète cette origine. L'expression qui s'en dégage est

avant tout puissante et sincère ; elle n'a rien de caricatural, malgré la force avec laquelle l'idée s'y extériorise, ce qui arrive à l'effet comique aussi fatalement qu'à l'effet tragique ; et c'est merveille de voir comment il côtoie la charge sans y tomber jamais, la ténuité de la paroi qui le sépare d'elle, la prodigieuse habileté qu'il semble mettre à la frôler, comme s'il s'en faisait un jeu : en réalité, il n'y songe même pas ; le comique de ses dessins et de ses compositions résulte de la nature même prise sur le vif et non de l'intention et de la recherche ; son habileté n'est point là ; il ne fait qu'obéir à son tempérament, qui le porte à interpréter ainsi les choses.

On le dirait hanté par un démon qui l'excite à se rendre de plus en plus maître des formes, afin d'en faire jaillir l'esprit, obsédé par l'idée d'exprimer graphiquement tout ce qui entre dans le champ de sa vision, d'être constamment en quête de sujets propres à exercer sa verve. Son œil est à la fois curieux, subtil et pénétrant. »

O. M.

M. JAN KUBELIK

M. Kubelik, vous avez visité des contrées lointaines et dissemblables. Vous connaissez Paris et Londres, Monte-Carlo, Belgrade, Melbourne, Sidney, New-York et Boston. Vous avez promené en bien d'autres endroits encore votre beau Guarnerius, et il n'est vraiment que les régions vierges d'humains, ou polaires, que vos yeux calmes n'ont pas contemplées.

Mais connaissez-vous Godinne ? Peut-être n'en avez-vous jamais entendu parler. C'est, il est vrai, un village bien humble, qui abrite loin des routes internationales et du grondement des sleepings-cars sa joie modeste et pure. Ses maisons blanches sont posées, entre les arbres et les fleurs, le long de la rive d'un fleuve lent, la Meuse, souvent plus bleu que le Danube de vos jeunes ans. L'été, sur ses ondes amies, séjournent des canots étroits, supportant les gens paisibles que craignent seuls les poissons. Si vous passiez dans ce charmant endroit, par une journée de chaleur claire, vous ne manquerez pas de vous arrêter devant un esquif amplement occupé par un gros bourgeois en veston de toile et grand chapeau campagnard, très soucieux de suivre les soubresauts du fil qu'il a trempé dans l'eau. Peut-être envieriez-vous cette paix si éloignée de nos modernes neurasthénies. Peut-être mépriserez-vous le gros pêcheur, pour ce qu'il vous paraîtrait ordinaire, et, par conséquent, en-dessous de vous.

En ceci, vous auriez grand tort. Le gros bourgeois qui taquine l'ablette dans les eaux mosanes, c'est Eugène Ysaye. Et Eugène Ysaye, voyez-vous, c'est le meilleur professeur qui puisse convenir au surprenant élève que vous êtes.

Demandez-lui l'hospitalité : elle vous sera accordée d'avance. Vivez quelque temps sa vie, écoutez et méditez sa musique ! Vous apprendrez qu'on peut avoir des doigts de prestidigitateur, et être aussi éloigné du sentiment musical que la truite qui dort sous les pierres. Vous apprendrez que la justesse du son, la régularité des trilles, la rigueur de la mesure, la netteté des traits sont qualités mécaniques auxquelles le cœur ne participe pas. Vous apprendrez que Beethoven est un homme qui a beaucoup aimé et beaucoup souffert, et que son œuvre ne peut être interprétée que comme la résultante de ses amours et de sa souffrance. Vous apprendrez que s'il a donné à son expression noble ou passionnée la forme du concerto, ce n'est pas dans l'intention de réduire son bel orchestre à un murmure de valet presque honteux de lui-même. Vous apprendrez que lorsque Schumann rêvait, il le faisait en poète qui s'abandonne, et que s'il est vrai que les rêves sont extraordinairement rapides, il est également vrai qu'ils ne nous paraissent pas tels. Vous apprendrez qu'il faut dans la haute virtuosité beaucoup d'entrain et d'étiincelante gaieté, si

l'on ne veut pas qu'elle devienne de l'acrobatie morne. Vous apprendrez que les délires des auditoires sont rarement la sanction du beau, et qu'il y a, dans les salles qui vous écoutent, des gens auxquels il importe fort peu de savoir qu'à cinq ans monsieur votre père vous donnait un violon et qu'à vingt ans vous aviez gagné trois millions et demi.

Vous apprendrez bien d'autres choses encore. Mais voilà ! Les apprendrez-vous ? Car, pour concevoir tout ce qu'un grand maître peut vous enseigner, il faut être en germe ce que vous n'avez pas encore prouvé que vous êtes : — Un artiste.

H. L.

Les Chansons de Maeterlinck

interprétées par M^{me} Georgette Leblanc.

Nous avons exposé dernièrement, d'après la conférence que fit elle-même la compréhensive interprète des œuvres de Maeterlinck, l'idéal que poursuit celle-ci en unissant dans un harmonieux ensemble le rythme du vers et de la mélodie à la signification du geste et de l'attitude. Pareille tentative, pour être discutable en soi, n'en a pas moins un sérieux intérêt en ce qu'elle accroît d'une sensation visuelle l'impression phonétique. Richard Wagner, qui voulait la fusion des divers modes d'extérioriser l'art, eût applaudi à cette esthétique nouvelle.

Elle rehausse d'un prestige singulier la médiocrité de certaines œuvres. Telle pièce qui passerait inaperçue prend, dans cette surcréation, une beauté insoupçonnée. Est-ce un bien, est-ce un mal ? Et faut-il blâmer l'interprète de transformer, comme dans les contes de fées, les crapauds en joyaux lumineux et les citrouilles en carrosses de gala ?

M^{me} Georgette Leblanc possède ce sortilège. « Ses cheveux en flamme blonde, a dit la spirituelle Colette Willy, sa robe glauque qui gaine un corps libre et sans défaut, toute sa beauté grave et passionnée nous abusent étrangement sur la valeur des musiques qu'elle élit... Vendredi dernier, toutes nous ont paru également intéressantes, ce qui n'est guère admissible. »

Il en fut de même à Bruxelles, où l'on applaudit, lundi passé, la douce et mélancolique mélodie de M. Léon De Lantsheere et l'émouvante *Intruse* de M. Henry Février, qui le méritaient l'une et l'autre, avec le même entrain, ou peu s'en faut, que les très banales inspirations de M. L. Keyzer. Mais les petits poèmes hermétiques et poignants de Maeterlinck ont une beauté individuelle que n'entame point leur commentaire musical, quel qu'il soit, encore que les tours, les clefs, les portes, les lampes et les couronnes commencent à dater. L'arsenal de 1887 est incontestablement à renouveler. Une chanson dénuée de tout symbolisme, *Et s'il revenait un jour*, mise en musique par M. G. Fabre, a, comme lors de sa première audition, ému l'auditoire plus profondément que les autres, parce qu'elle est tout simplement humaine.

Il en est de même de quelques pages de Schubert et de Schumann, en particulier du *Pauvre Pierre*, dont une version française fidèle, presque littérale, a permis d'apprécier le charme passionné.

La matinée fut clôturée par une scène d'*Aglavaine et Sélysette*, délicieusement jouée par M^{mes} Georgette Leblanc et Dorand, et qui inspira l'unanime désir de voir représenter par les mêmes interprètes l'œuvre entière qui, chose curieuse, n'a été jouée jusqu'ici que dans de vagues pays scandinaves.

Ajoutons que M^{me} Leblanc trouva dans quelques artistes de choix, qui s'offrirent spontanément à elle pour accompagner dans la coulisse la partie musicale de la séance, les plus précieux auxiliaires : il n'est que juste de citer ici M^{me} A. Béon, M^{lle} Coryn, le violoncelliste Pitch et M. Georges Lauweryns.

O. M.

INNOCENCE

Un Livre pour Jeunes Filles modernes, par ELSA ASENIEJEFF
(traduit de l'allemand). (1)

Le livre qu'a tenté M^{me} Asenijeff eût réclamé des qualités de finesse et de précision auxquelles elle n'a pas su atteindre. Malgré une certaine affectation de style simple, ceci reste pédant et lourd, en même temps que vague. Ces courtes évocations de caractères de femmes, de destinées de femmes, que prétendent-elles prouver ? Rien ? Mais précisément M^{me} Asenijeff apparaît comme quelqu'un qui veut toujours prouver quelque chose....

Pourquoi « Innocence ? » Pourquoi « pour les jeunes filles modernes ? » Ces jeunes filles ne sont pas plus innocentes que perverses, pas plus modernes que classiques. Elles sont banales, en général, et banalement tourmentées par la préoccupation de la vie. Elles répondent à leur étiquette aussi lointainement que ces désolants costumes complets, ces déplorables cravates que l'on voit, dans les magasins d'Allemagne, ornés d'exclamatives banderolles : « Modern ! », « Pariser chic ! »

Ce n'est pas à dire qu'*Innocence* soit un livre malhabile. Il n'y manque point de jolies comparaisons, ni d'images poétiques. Et, de toute façon, la librairie Ollendorff a pris une initiative heureuse en contribuant à faire connaître au public de langue française quelque peu de littérature allemande actuelle, dont il est, en général, fort ignorant. Les livres français, presque tous, aussitôt que parus, sont traduits et répandus là-bas : il n'est pas indifférent d'aider, dans une certaine mesure, à l'échange de la curiosité.

M. G.

CHRONIQUE MUSICALE

M. Crickboom a clôturé samedi dernier par un fort beau concert la série de ses intéressantes auditions. Il avait fait appel, cette fois, au concours du pianiste Auguste Pierret, dont le jeu précis, qui unit la sonorité à la délicatesse et demeure dans toutes les œuvres interprétées parfaitement musical, a été unanimement acclamé, et à celui du docteur Fery Lulek, chanteur de style, à la voix étendue et sûre, mais d'un timbre monotone, guttural, terriblement germanique.

On a réentendu avec infiniment de plaisir à ce concert le Quatuor pour piano et archets d'Ernest Chausson, œuvre pleine de cœur, de sentiment et de couleur, admirablement jouée par MM. Pierret, Crickboom, Van Hout et M^{lle} Ruegger. La Sonate op. 101 de Beethoven, des pièces pour piano de Debussy, Fauré, Chausson, des mélodies de Schubert, Brahms, Hugo Wolf, etc., composaient, au surplus, un programme dénué de toute banalité et dont l'interprétation fut irréprochable.

*
**

L'audition annuelle des élèves de M^{me} Armand est un petit événement dont on est très friand. D'année en année, le nombre des amateurs augmente : après le Théâtre des Galeries, succédant au Parc, lequel avait remplacé la Grande-Harmonie, c'est, cette fois, la vaste salle de l'Alhambra que dut louer l'excellent professeur pour y présenter sa troupe. Car c'est une véritable troupe d'opéra et d'opéra-comique que dirige M^{me} Armand. Avec peu de collaborations adventices, celle-ci pourrait monter, au lieu des fragments destinés à faire valoir ses élèves, des ouvrages entiers...

Comme toujours, le public a fait aux futures étoiles un accueil sympathique, voire enthousiaste. Citons, parmi les plus applaudis, M^{lles} Borelli, Morny, Bady, Rossi, Bénonard, qui, à des

(1) Paris, librairie Ollendorff.

degrés divers, affirment des dons réels. Parmi les hommes, MM. Delhayé et Dognies.

La séance, fort bien organisée, accompagnée avec talent par M. Notorange, fut dirigée par M^{me} Armand avec son autorité habituelle.

Parmi les séances consacrées à l'audition d'œuvres nouvelles, citons celle que donna mardi dernier M. Barat, dont les initiatives artistiques méritent d'être louées, encore que l'exécution ne réponde pas toujours à ses bonnes intentions.

Cette fois, l'interprétation fut excellente, grâce au talent de M^{lle} Marguerite Chabry, dont on apprécia à diverses reprises, au cours de l'hiver dernier, l'intelligence musicale, de M^{me} A. Béon, de MM. D. Hannon, H. Merck, et de M. Barat lui-même. Et l'on applaudit chaleureusement un *Concertino* pour clarinette de M. Béon, d'un romantisme tout wébérien, parfaitement adapté aux ressources de l'instrument; du même compositeur, plusieurs mélodies fort bien écrites et un *Pater Noster* avec accompagnement d'harmonium et de violoncelle. De M. Jemain, professeur à la *Schola Cantorum*, une Sonate pour violoncelle et piano, bien construite, dont les deux premières parties nous ont paru les meilleures et une série de jolies pièces pour piano qui évoquent, parfois, le souvenir d'Edward Grieg.

Le lendemain, à l'Exposition des Peintres de l'Enfant, on fit, de même, un accueil enthousiaste à M^{lle} Chabry et à M^{me} A. Béon, ainsi qu'à MM. Decléry et L. Van Hout, qui rivalisèrent de talent dans l'interprétation d'œuvres des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. Le clavecin, l'orgue et la viole d'amour donnèrent excellemment la réplique aux deux virtuoses du chant. Mais qui se fût douté que MM. Bird, Hændel, Rameau, Couperin, Milanda et autres étaient les « Musiciens de l'Enfant » ?

O. M

LA MUSIQUE A PARIS

Société Nationale. — Concerts Viñes. — Concerts Cortot.

Le *Trio* de M. R. de Castéra, dont on a pu apprécier tout récemment, à Bruxelles, la structure solide et l'écriture soignée, vient d'obtenir ici le même succès qu'à la Libre Esthétique. M^{lle} Selva, MM. Lejeune et de Bruyne en ont donné une fort bonne interprétation. Au même concert, M. Engel et M^{me} Bathori vinrent chanter quatre élégantes mélodies de M. Adam de Wieniawski : le *Sommeil de Leilah* (Leconte de Lisle), *Chanson* (Maeterlinck), et deux autres dont le texte était emprunté à ces poèmes merveilleux que recèlent les *Mille Nuits et une Nuit*, traduites par le docteur Mardrus pour notre joie. Bien qu'ils aient perdu, dans la traduction, leurs rythmes ensorceleurs, ces poèmes restent si beaux de pensée qu'ils appellent tout naturellement la musique, et M. de Wieniawski eut cent fois raison de les choisir.

D'agréables œuvres de piano furent entendues le même soir : les *Chants d'Espagne* de M. Albeniz, pittoresques, colorés, pleins de charme, puis deux spirituelles petites *Danses* (à quatre mains) de M. Paul Juon, avec lesquelles contrasta vivement le grave et solide *Quatuor* à cordes de M. G.-M. Witkowski par quoi s'achevait la séance.

Les concerts de M. Viñes viennent de finir. J'avais déjà parlé du premier, où M. Viñes s'est affirmé, une fois de plus, artiste complet entre tous et sûr interprète des musiques les plus diverses.

J'ai eu bien des fois à louer M. Viñes pour l'art avec lequel il exécute les compositions modernes; mais on a eu trop rarement l'occasion de l'entendre jouer à Paris les chefs-d'œuvre classiques. A sa deuxième séance, consacrée à l'école allemande, il a surabondamment prouvé que ce n'était pas faute de les comprendre et de savoir les traduire. Jamais, par exemple, je n'entendis

mieux jouer la Sonate op. 57 de Beethoven. J'en dirai autant du *Prélude, Choral et Fugue* qui figura au programme de la quatrième. Il est impossible de jouer ce chef-d'œuvre avec plus de conviction, de noblesse et de couleur, comme la splendide *Sonate* de Liszt avec plus de puissance et de clarté.

Parmi les œuvres nouvelles que fit entendre M. Viñes, je citerai un bien quelconque *Feuille d'album* de Grieg, *Dagobah* de M. Cyril Scott (que je compris assez peu), un élégant *Nocturne* de M. Février, des pages de MM. Debussy, Samazeuilh, L. Moreau, de Séverac, Ravel, etc.

Le public fit, à chaque séance, de longues et chaudes ovations à M. Viñes, le récompensant ainsi du considérable et efficace effort d'art accompli en ces quatre belles soirées.

Je suis heureux de pouvoir annoncer la reprise des concerts Cortot, un moment interrompus pour cause d'accaparement de la salle du Nouveau-Théâtre, si je ne me trompe; et aussi d'avoir à constater que la dernière séance fut extrêmement intéressante. Un *Concerto brandebourgeois* de J.-S. Bach, exécuté tel que l'auteur le conçut et l'écrivit, la *Symphonie Cèvenole* de M^l d'Indy (le public fit des ovations sans fin à l'auteur, qui dirigea son chef-d'œuvre), la *Sulamite* de Chabrier: c'est un programme qui se passe de commentaire. Vinrent s'y ajouter les *Echos de l'Orient judaïque* d'E. de Polignac, œuvre qui contient et quelques longueurs et quelques beautés, et une esquisse symphonique de M. A. Roussel, *Vendanges*, d'un fort joli travail mais peut-être un peu sèche d'inspiration.

Une mention spéciale à M. Cortot qui fut, ce soir-là, claveciniste et pianiste en même temps que chef d'orchestre, et à qui il faut savoir gré d'une si belle séance.

M.-D. CALVOCORESSI

LA MUSIQUE EN PROVINCE

Troisième Concert du Conservatoire de Gand.

Pour son dernier concert, M. Emile Mathieu avait fait appel au talent de M^{lle} Gabrielle Wybauw, l'excellente cantatrice bruxelloise. Ce n'est pas sans raison que le directeur du Conservatoire avait tenu à faire connaître à Gand cette remarquable artiste, d'un tempérament dramatique accompli. Dans l'air d'*Armide*, le *Rêve d'Elsa* et l'air du *Freischutz*, M^{lle} Wybauw a déployé les richesses d'une voix agréable, conduite avec égale sûreté. M^{lle} Wybauw est une exquise interprète des œuvres de Wagner: on se souvient de la soirée où elle se révéla à l'Association artistique, avec M. Du Plessy.

M. Emile Mathieu dirigeait, avec sa coutumière aisance, la cinquième symphonie de Beethoven, la symphonie *Jupiter* de Mozart, l'andante de la deuxième symphonie de Schumann et des fragments de *Manfred*.

Les Nouveaux-Concerts de Verviers.

Chambrée complète à la troisième réunion, qui eut lieu le mercredi 12 courant et dont le programme fut très éclectiquement composé.

L'orchestre eut, cette fois, la moindre part. Il interpréta d'abord avec une sûreté et une fougue de bon aloi la divine ouverture de la *Flûte enchantée* et coopéra ensuite à une excellente exécution, — avec une masse de deux cents chanteurs, — de l'admirable cantate de la *Fête de la Réformation*, de J.-S. Bach. Les soli de cette cantate furent dits avec beaucoup de style par M^{lle} J. Delfortrie, M^{me} Grenade-Pirenne, MM. G. Dantu et H. Weerts qui, tour à tour, s'étaient fait chaleureusement applaudir dans la première partie du concert.

Le grand succès a été pour M^{lle} Michaëlis, une jeune violoniste élève de Joachim qui a su profiter largement des leçons de son illustre maître. Belle sonorité, souplesse d'archet, doigté mer-

veilleux, telles sont les qualités principales de cette brillante virtuose qui nous paraît appelée à marquer parmi les célébrités du violon.

Puisse la réussite de cette réunion déterminer le vaillant Louis Kefer à les continuer l'an prochain.

J. S.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *La Divine Aventure*, par ROGER ALLARD. Lille, Ed. du *Beffroi*, 24, rue Saint-Augustin. — *Notes et Poèmes*, par THÉO VARLET. Lille, Ed. du *Beffroi*.

ROMAN. — *Le Passé vivant*, par HENRI DE RÉGNIER. Paris, Ed. du *Mercur de France*.

CRITIQUE. — *Santiago Rusiñol*, par VITTORIO PICA, avec 1 portrait et 18 reproductions. Milan, Ed. de l'*Emporium*. — *L'His-toire de l'Esthétique*, par H. FIERENS-GEVAERT. Bruxelles, H. Lamertin. — *Der Fall Böcklind und die Lehre von den Einheiten*, von J. MEIER-GRAEFE. Stuttgart, Julius Hoffmann. — *F. de Currel*, par ROGER LE BRUN. Portrait par P. Hepp et autographe. Paris, E. Sansot et C^{ie}. — *John Constable d'après les Souvenirs recueillis* par C. R. LESLIE, traduit avec une introduction par LÉON BAZALGETTE. (Portraits, lettres ornés et culs-de-lampes.) Paris, H. Floury.

DIVERS. — *La Médaille en Belgique au XIX^e siècle*, par ALPHONSE DE WITTE. Bruxelles, Imp. F. Van Buggenhoudt.

PETITE CHRONIQUE

Ainsi que nous l'avons fait pressentir, l'Etat a acquis pour le Musée de Bruxelles *La récolte du tin* de M. Emile Claus, l'une des pièces capitales de sa belle exposition.

L'Association de la Presse belge a pris l'initiative d'une souscription nationale en vue d'ériger à Bruxelles un monument commémoratif du soixante-quinzième anniversaire de l'Indépendance de la Belgique. Le président du Sénat, le président de la Chambre des représentants, le ministre des Finances, le ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique ont accepté la présidence d'honneur du Comité de patronage.

Le Comité exécutif se compose des membres du Comité général de l'Association de la Presse, sous la présidence de M. De Mot, bourgmestre de Bruxelles.

M. Godefroid Devreese vient d'être chargé d'exécuter l'insigne des journalistes qui prendront par au Congrès de la Presse à Liège.

C'est M. Ch. Van der Stappen qui a été, après diverses tergiversations, chargé d'exécuter, pour la province du Brabant, le monument du Travail commandé à Julien Dillens et destiné à commémorer le Jubilé national.

Le *Soir* dit, à ce propos, que le projet de M. Van der Stappen, très important, comportant une dépense supérieure à la somme dont disposait la Commission, le Roi a promis d'intervenir pour la différence.

Une commission a été instituée pour donner pendant les fêtes nationales un concert d'œuvres belges à la Grand'Place.

Le concert sera dirigé par M. S. Dupuis et comprendra une *Brabançonne* chantée par sept cents élèves des écoles, trois cents voix d'hommes et cent voix de femmes; une cantate de M. Paul Gilson, une cantate de M. Jan Blockx, une œuvre de M. S. Dupuis, la symphonie de M. Jongen, et, enfin, le chant *Vers l'Avenir!* de M. Gevaert.

A l'occasion du jubilé national, une série de conférences sur la Belgique sera donnée le mois prochain à Paris, à la Sorbonne,

sous les auspices des gouvernements français et belge qui y seront représentés officiellement. M. Pirenne, professeur à l'Université de Gand, ouvrira cette série le 12 mai, à 8 h. 1/2 du soir, par un entretien sur *l'Histoire et la Belgique*. Les dates des autres conférences sont fixées comme suit : Dimanche 13, à 2 heures, M. R. Petrucci (*Le XV^e Siècle*); à 8 h. 1/2, M. Eugène Baie (*La Société anversoise sous la Renaissance*). Lundi 14, à 8 h. 1/2, M. E. Verlant, directeur des Beaux-Arts (*Le Développement des Arts en Belgique depuis 1830*). Mardi 15, à la même heure, M. Emile Verhaeren (*La Littérature belge*). Mercredi 16, M. Maurice Wilmotte (*Les Sciences morales*). Jeudi 17, le commandant Lecointe (*L'Expansion et l'Avenir de la Belgique*).

Une exposition de *L'Art dans l'habitation* occupe jusqu'au 26 avril la galerie Boute, rue Royale, 34. Entrée gratuite de 9 heures du matin à 6 heures du soir.

L'Association des Chanteurs de Saint-Boniface interprétera aujourd'hui, au Salut de 4 heures, sous la direction de M. H. Carpay, des œuvres de G. Vecchi, Blanche Lucas, C. Smulders, L. Boëllmann et A. De Boeck. Mardi prochain, à 10 heures, la messe *Æterna Christi*, à quatre voix, de Palestrina.

Concerts de la semaine :

Jeudi 27, à 8 h. 1/2, Recital Jan Kubelik (Grande-Harmonie).

Vendredi 28, à 2 h. 1/2, *Les Musiciens de l'Enfant*, par M^{mes} C. Kleeberg-Samuel et D. Demest, M^{lle} A. Cholet, M. D. Demest et les chœurs de l'École de musique d'Ixelles sous la direction de M. H. Thiébaut. (Exposition des Peintres de l'Enfance, Musée moderne). — A 8 h. 1/2, première conférence de M^{me} Clérycy du Collet sur *l'Art de conduire la voix* (Salle Erard).

Samedi 29, à 8 heures, distribution des prix à l'École de musique d'Ixelles. Audition d'œuvres de MM. H. Thiébaut et Bourgault-Ducoudray. — A 8 h. 1/2, seconde conférence de M^{me} Clérycy du Collet (Salle Erard).

La comte R. de Montesquiou fera samedi prochain, à 8 h. 1/2, une conférence au Cercle artistique sur *La Gravure en couleurs au Japon*.

La prochaine conférence à l'École de musique d'Ixelles aura lieu le mercredi 3 mai. Elle sera faite par M. Iwan Gilkin, qui parlera de Maurice Maeterlinck.

L'Œuvre de l'*Avenir artistique* donnera dimanche prochain, à 2 h. 1/2, un concert au Conservatoire avec le concours de M^{me} F. Litvinne, de MM. Alchevsky, L. Capet et Reynaldo Hahn.

On nous prie d'annoncer le Récital de violon que donnera M. Max Donner, avec le gracieux concours de M^{lle} Angélique Keyser, à la Salle Le Roy, 6, rue du Grand-Cerf, le jeudi 4 mai, à 8 h. 1/2 du soir.

Le sixième concert Ysaye aura lieu le dimanche 7 mai, à 2 heures, sous la direction de M. Karl Muck, chef d'orchestre de l'Opéra de Berlin et du Théâtre de Bayreuth, avec le concours de M. L. Frölich, baryton. Au programme : Symphonie en ré mineur (première audition) de C. Sinding; air de la *Fête d'Alexandre* de Hændel; *Siegfried-Idylle*; Introduction du troisième acte et monologue de Hans Sachs des *Maîtres Chanteurs*, R. Wagner; *Maxeppa*, poème symphonique de F. Liszt.

Répétition générale, même salle, samedi 6 mai, à 2 h. 1/2.

J. S. Bach au théâtre! — Parfaitement. C'est inattendu, mais authentique. On lisait, en effet, dans les journaux de Paris, jeudi dernier (Jeudi-Saint) :

« A l'Odéon, 1 h. 1/2, *la Passion*, drame sacré en cinq actes et six tableaux, de M. Edmond Haraucourt, *musique de scène et préludes de J.-S. Bach*. Adaptation de MM. P. et L. Hillemecher. »

Pour les représentations de M^{me} Litvinne, le théâtre de la Monnaie donnera jeudi la dernière audition de *La Valkyrie* et samedi la première (reprise) du *Crépuscule des dieux*.

On sait que MM. Kufferath et Guidé se proposent de monter

l'hiver prochain *Armide*, dont le succès à l'Opéra a été éclatant, et *les Troyens* de Berlioz. Plusieurs compositeurs leur ont fait entendre des ouvrages inédits, mais leur choix n'est encore définitivement fixé sur aucun d'eux. Parmi les partitions dignes d'intérêt, citons un drame lyrique en trois actes de Miss Eihel Smyth, sur un texte mouvementé et dramatique de M. Bruster. Mi-historique, mi-légitime, il met en scène les pilliers de côtes qui, en Cornouailles, au XVIII^e siècle, faisaient échouer au moyen de faux signaux les navires sur les récifs pour s'emparer de leur cargaison. L'œuvre prête à une mise en scène pittoresque et la partition, très personnelle, a de grandes qualités mélodiques et rythmiques.

Le théâtre Molière ouvre sa traditionnelle campagne d'été par une reprise du *Bossu*, le drame célèbre de Paul Féval, avec un nouveau Lagardère, M. Normand. *Le Bossu* sera joué aujourd'hui et demain, à l'occasion des fêtes de Pâques, en matinée et le soir.

M. Maurice Maeterlinck termine une féerie qui sera vraisemblablement représentée l'hiver prochain à Londres, à His Majesty's Theatre, avec un grand déploiement de mise en scène. Le titre provisoire est : *L'Oiseau qui guérit*.

A propos de M. Maeterlinck, annonçons qu'un des drames de son théâtre symbolique, la *Mort de Tintagiles*, vient d'être mis en musique par M. Nougès.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE :

Félicien Rops, graveur.

PAR E. RAMIRO

Un beau volume petit in-4^o, orné de 55 planches *hors texte* dont 25 planches tirées en taille-douce sur les cuivres originaux et constituant autant d'épreuves originales, et d'un grand nombre de reproductions de dessins dans le texte.

Prix : 25 francs.

A l'hôtel Drouot, quelques œuvres d'H. de Toulouse-Lautrec^c ont été, dernièrement, disputées par les amateurs. Quatre profils de femmes intitulés *A Saint-Lazare*, *A Montrouge*, *A la Bastille* et *A Grenelle* ont atteint respectivement 3,900, 4,500, 1,800 et 1,450 francs. Un autre tableau, *A Batignolles*, a été vendu 2,800 francs. *Le Quadrille à l'Élysée-Montmartre*, 800 francs.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

DE

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

provenant de M. A. DE DONCKER et de M. X...

GALERIE J. ET A. LE ROY FRÈRES
rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles.

Le vendredi 28 avril, à 2 heures précises.

Œuvres importantes de L. Artan, H. Boulanger, G. Courbet, J. De Greef, E. De Schampheleer, L. Dubois, P. Kuhstohs, J.-B. Madou, A. Verwée, etc.

Experts : MM. J. et A. Le Roy frères,
12, place du Musée, chez lesquels se distribue le catalogue.

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE
le mercredi 26 avril 1905,

PUBLIQUE
le jeudi 27 avril 1905,
de 10 heures à 4 heures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

A. MEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES. GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29

BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Pas-e-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

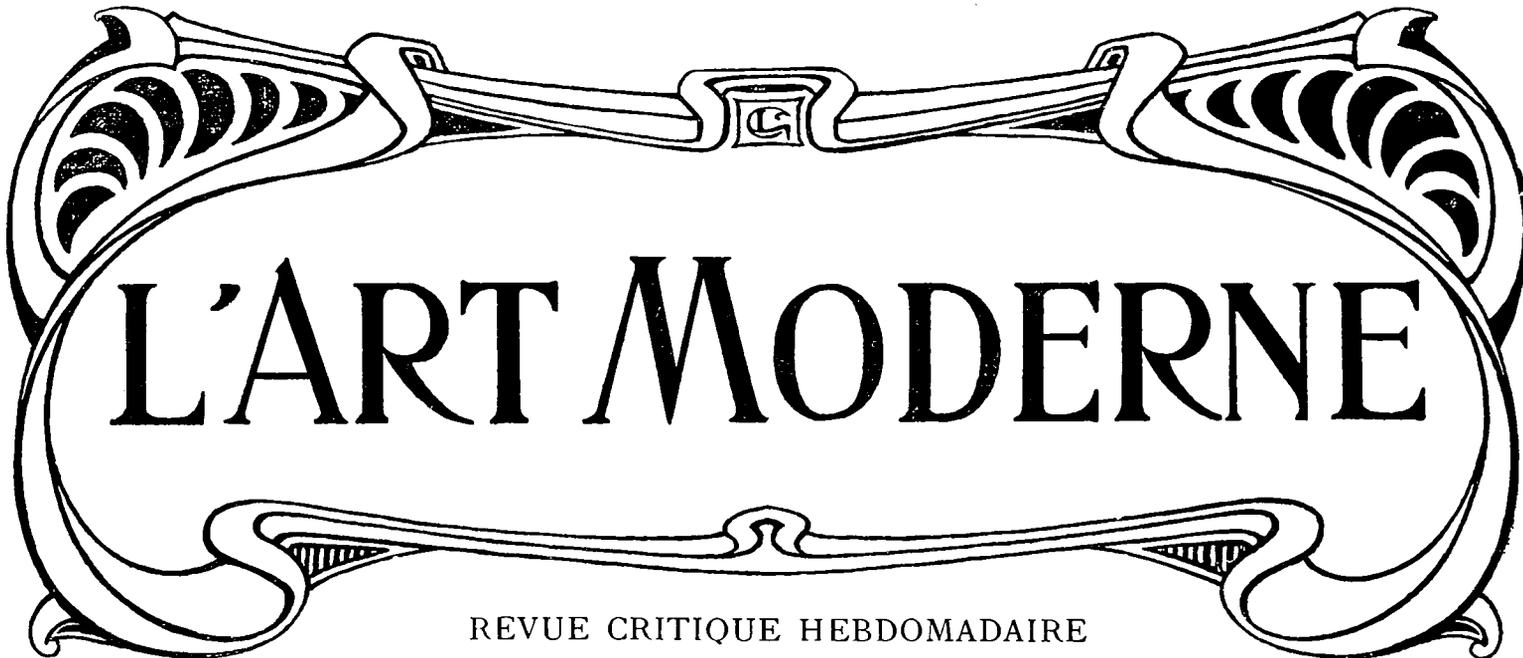
DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Henri de Régnier (GEORGES RENCY). — Exposition. *M. Jules Herbays* (O. M.). — Vandalisme artistique (LOUIS MAETERLINCK.). — « Vie heureuse ». — Publications nouvelles. *Beaux-Arts. Musique.* — Hommage à G. Seurat et à V. van Gogh. — Matinée dramatique au Conservatoire de Bruxelles. — Notes de musique. *Deuxième Concert à l'Exposition des Peintres et Sculpteurs de l'Enfant* (Ch. V.). « *Linario* » à Tournay. — Petite Chronique.

Henri de Régnier.

Les romans de M. de Régnier, même quand ils ont pour cadre la vie moderne, le Paris ou la campagne d'aujourd'hui, semblent toujours se passer dans un monde à part, descendu des tableaux des siècles anciens, sorti des chroniques et des histoires d'amour d'autrefois. Les personnages sont vivants, certes, mais comme sont vivants de très beaux portraits. Cet analyste subtil de l'âme contemporaine, de ses nervosités, de ses

nostalgies, ne se plaît qu'à narrer les aventures de quelques êtres d'exception qui, tout en menant l'existence de notre époque, demeurent singulièrement hantés par les coutumes, les mœurs, les façons de penser et d'agir des gens de l'ancienne France.

A ce titre, son dernier livre, le *Passé vivant* (1), est un admirable miroir de ses volontés d'écrivain. Maître d'un style charmant, simple et beau, il y crée tout un groupe d'hommes et de femmes qui, à des titres divers, vivent mêlés au Passé. Lauvereau est un critique d'art qui s'est spécialisé dans le XVIII^e siècle. Des collectionneurs traversent le récit à la poursuite des meubles de cette époque, des tableaux et des tapisseries qui nous en restent. M. de Franois, vieil émigré qui n'a rien appris, mais qui n'a surtout rien oublié, garde farouchement son château de Valnancé. Le vicomte Jean de Franois, son fils, est un « fin de race » miné par la névrose, en proie à des hantises malades. Les de Saffry, bonne noblesse ruinée, conservent un admirable portrait de La Tour représentant leur aïeule Antoinette de Saffry; et ce portrait allie une telle vie à sa beauté qu'il devient un des héros de l'action. Un seul personnage, Maurice de Jonceuse, sain, robuste, ardent, mène de front le plaisir et les affaires, comme les hommes de son temps. C'est le seul — et cela lui apprendra à être aussi moderne! — à qui survienne la plus désagréable et la plus ridicule mésaventure qui puisse arriver à un homme s'il est marié.

Le hasard veut — un hasard bien singulier, mais si

(1) Paris, *Mercur de France*.

ingénieux — qu'au cours d'un voyage en Italie, Jean de François découvre, dans un petit cloître en ruines, la tombe d'un de ses aïeux, tué là dans une bataille, et dont il porte le prénom et le nom. Un autre hasard fait que M^{lle} de Saffry, qui épouse M. de Jonceuse, ressemble, trait pour trait, au fameux portrait de son aïeule par La Tour. Enfin, un hasard suprême — et l'on sent bien que le défaut principal du livre est cette accumulation de coïncidences possibles, mais invraisemblables! — amène Lauverneau à découvrir une correspondance entre le Jean de François, tué en Italie, et l'Antoinette de Saffry du portrait, correspondance établissant entre eux des rapports amoureux qui ne purent jamais être consommés.

Déjà sujet aux imaginations morbides — cela est très finement noté — le Jean de François d'à présent croit que les morts veulent enfin s'unir et qu'ils les ont choisis, lui et sa cousine Antoinette, la femme de Maurice, qui est presque son frère, pour consommer leur hymen. Durant un orage, dans ce château de Valnancé dont il a hérité par la mort de son père, il fait à Antoinette le trouble aveu de cet amour presque posthume. Fascinée, elle lui cède, elle est à lui. Mais aussitôt après l'étreinte, épouvanté de son acte, il met le feu au château — la description de l'incendie est tout à fait remarquable — et il se sauve en Italie où il va se tuer sur la tombe de son aïeul.

Cette histoire d'amour est triste et douce à la fois. C'est de la volupté mêlée à des larmes. La puissance d'Eros y apparaît avec un attribut très particulier, une sorte de fatalité qui lui viendrait de la volonté des morts à laquelle nous serions tous soumis sans nous en douter. Et, sans doute, il est bien évident que Jean de François, le héros de l'histoire, est un homme dégénéré, un névropathe, un pauvre être ballotté à tous les vents de la folie. Mais enfin, c'est un homme encore. Son caractère d'exception ne lui enlève pas l'intérêt qu'il excite. Il nous passionne comme l'aboutissement d'un monde qui meurt pour n'avoir pas su secouer à temps le Passé et embrasser franchement la vie nouvelle. M. de Régnier excelle à peindre ces âmes timides et voluptueuses, qui eussent été celles de galants seigneurs au temps jadis et qui, aujourd'hui, nées trop tard dans un monde trop moderne, languissent et s'étiolent en marge de la vie. Que de détails charmants dans son livre! Que d'échappées brusquement ouvertes sur les élégances de ce Passé qui ne veut pas mourir! Comme il sent, comme il sait nous faire sentir aussi l'époque brillante, licenciée, adorable qui précéda la Révolution! On ne dira pas, certes, que les ouvrages de M. de Régnier sont des documents sociaux qu'utiliseront plus tard les historiens du xx^e siècle. Ce sont, avant tout, de jolies œuvres d'art, ayant, avec le charme d'un style délicieusement archaïque, toutes les qualités de composition,

d'ordonnance et d'harmonie de la meilleure prose française. Mais, en outre, ils nous laisseront des études très fines et très justes sur certaines âmes d'aujourd'hui que hantent noblement, voluptueusement, les amours et les gloires du Passé.

GEORGES RENCY

EXPOSITIONS

M. Jules Herbays.

Après avoir marché quelque peu dans le sillon de M. Lambaux, le bon ferronnier Jules Herbays, qui concilie avec les pratiques de l'art statuaire les durs travaux de la forge, prend conscience, dans un labeur opiniâtre, de sa personnalité. Tempérament exubérant, sensuel, il chante à pleine voix le poème de la chair, plus sensible à l'opulence des formes qu'à l'intellectualité de ses modèles. La race de Jordaens et de Rubens parle en lui. La force, la santé, l'épanouissement de la vie l'exaltent. A ses mains robustes, accoutumées à assouplir le fer, afflue le sang généreux qui créa la *Fécondité*, les *Fêtes des Rois*, la *Kermesse flamande*. Elles pétrissent voluptueusement des effigies charnues, elles caressent des enlacements passionnés. Et tandis que se développe logiquement l'œuvre de l'artiste, le métier du statuaire s'affine et se perfectionne. Il a désormais conquis sa place parmi les sculpteurs belges, et non la moindre. Les quelques vingt figures et groupes — bronzes, marbres, plâtres — qu'il vient d'exposer chez lui le montrent en pleine possession de lui-même. Plusieurs d'entre eux mériteraient plus que la mention à laquelle nous sommes contraints de nous limiter. C'est, entre autres, un groupe de deux figures : *Les Sœurs de la Douleur*, présenté à l'état d'ébauche, et qui promet une page éloquente, d'une importance au moins égale à l'*Éternelle étreinte* et au *Baiser*, du même artiste, qu'on revit avec intérêt dans le hall où il rassembla son œuvre. Ce sont aussi le buste expressif d'une bacchante, tout frémissant de vie animale; un autre buste, *Rita*, dont le bronze et le marbre firent apprécier sous deux aspects différents le modelé souple et la construction solide; la réduction d'une figure de paysanne; enfin le beau bronze *L'Énigme*, admiré au Salon d'Anvers, et qui paraît devoir ouvrir à son auteur les portes du Musée.

Concurremment avec son frère, M^{lle} M. Herbays exposa une série de paysages, de figures et d'intérieurs trahissant, à travers beaucoup d'inexpérience, une vision saine et la plus louable sincérité d'expression. Une étude exécutée au Musée du Cinquante-naire affirmait surtout d'heureuses promesses.

O. M.

VANDALISME ARTISTIQUE

Dans une suite d'études parues ici même il y a quelque temps déjà, nous nous sommes attaché à énumérer les spoliations artistiques nombreuses dont notre pays a été victime de la part des divers gouvernements qui se disputèrent son sol.

Nous connaissions moins bien les causes multiples des destructions d'œuvres d'art qui appauvrirent la France. Et pourtant

les pertes artistiques furent si grandes dans ce dernier pays qu'elles firent croire pendant longtemps aux critiques d'art les plus autorisés, notamment à M. L. Courajod, que la supériorité de l'art de nos voisins du sud, si évidente dans l'ornementation des premières cathédrales, s'éclipsa devant la poussée irrésistible de l'art flamand, qui seul, pendant les XIV^e et XV^e siècles, semble avoir régné en maître sur toute l'Europe occidentale.

Dans un livre récent, M. le comte Paul Durrieu fait un tableau pénible des pertes artistiques que subit jadis la France; pertes telles qu'elles amenèrent l'anéantissement presque complet des productions de la peinture française antérieure au milieu du règne de François I^{er} « si bien que tout ce que nous avons vu figurer à l'Exposition des Primitifs français ne serait que l'épave d'un immense naufrage » (1).

Nous ne pouvons oublier, d'ailleurs, que moins heureux que les Flamands et les Italiens, les artistes français n'eurent pas un Karl van Mander ou un Vasari pour recueillir pieusement au XVI^e siècle l'histoire plus ou moins légendaire des premiers peintres de leur pays.

D'autre part, la mauvaise chance semble vraiment s'être acharnée en France à détruire jusqu'au souvenir graphique des plus grands artistes nationaux. Les archives des Chambres des comptes des rois de France, qui auraient pu le mieux nous renseigner à leur sujet, furent ravagées par un terrible incendie en 1737; et ce qui put être sauvé fut affecté systématiquement aux emplois les plus funestes. On se rappelle que le marquis de Laborde a recueilli quelques précieux fragments des comptes des souverains français jusque dans de vieilles gargouilles d'artillerie oubliées dans des coins d'arsenaux!

C'est encore par l'incendie que disparurent pour la plus grande part les archives du fameux duc Jean de Berry, chez qui nos Flamands reçurent un si fastueux accueil; et même dans les séries moins éprouvées, comme celles des ducs de Bourgogne ou d'Orléans, on peut constater des lacunes et des pertes considérables.

Sans la trouvaille miraculeuse d'une annotation faite au hasard sur un manuscrit de *Joséphe* par François Robertet, secrétaire d'un duc de Bourbon, attestant que certaines miniatures furent « de la main du bon peintre et enlumineur du roy Louis XI^e Jehan Fouquet natif de Tours », nous ne saurions rien de l'œuvre de ce grand artiste, une des gloires les plus pures de l'art français au XV^e siècle.

Déjà au début du XV^e siècle, M. Durrieu nous montre les bandes parisiennes du parti des bouchers s'en allant brûler avec le château de Bicêtre une collection de peintures réputée comme étant une des plus précieuses du monde. Puis nous assistons aux actes de vandalisme commis pendant les guerres de religion, notamment par les protestants au XVI^e siècle, qui, sous prétexte d'anéantir les signes de l'idolâtrie catholique, se livrèrent partout à des destructions systématiques.

A côté de ceux qui détruisent pour détruire, l'auteur stigmatise avec infiniment de raison d'autres vandales non moins dangereux, ceux qui, méprisant l'art de leurs devanciers, répudièrent au XVII^e et au XVIII^e siècles l'esthétique gothique et effacèrent presque partout toutes les peintures murales de cette époque, « leur préférant les blanches et froides nudités de l'église de Saint-Roch ou de la chapelle de Versailles ».

(1) *La Peinture à l'Exposition des Primitifs français*, par le comte PAUL DURRIEU. Paris, librairie de l'Art ancien et moderne.

C'est ainsi que disparurent en foule des enluminures murales les plus précieuses du XIV^e et du XV^e siècles, notamment celles de l'hôtel Saint-Pol, celles du vieux Louvre de Charles V, de l'hôtel de Savoisi à Paris, du château de Bicêtre, de celui de Vaudreuil en Normandie et bien d'autres encore.

« Pour les tableaux proprement dits, mêmes conditions désastreuses en France. Une construction, une sculpture se défendent un peu par elles-mêmes. Mais une peinture sur toile ou sur panneau? Il suffira, pour qu'elle périsse, qu'on l'abandonne sans soin à l'action du temps, à l'humidité, à la pourriture, aux vers rongant le bois. Or, durant deux ou trois siècles, qui daignait faire attention aux œuvres des vieux maîtres français? Gaignières en avait formé toute une collection. Il donne sa collection au roi Louis XIV en 1711. La voilà donc sauvée! Nullement. La plupart des précieux morceaux qui la composaient sont rejetés, dilapidés, aliénés même. En 1717, la couronne les fait vendre presque tous aux enchères pour des prix misérables. Dans cette vente, un portrait de Charles VII et un portrait de la reine d'Anjou, ce dernier peut-être une œuvre de Fouquet suivant une hypothèse de M. Henri Bouchot, sont adjugés tous deux à *trois livres quatorze sous...* » C'est ainsi que disparurent de Melun, sous Louis XV, aux prix que l'on sait, le diptyque de Jehan Fouquet, dont le roi Henri IV avait voulu, dit-on, donner 10,000 livres et dont une partie, la *Vierge*, fait l'ornement du Musée d'Anvers, et le portrait d'Etienne Chevalier, celui de Berlin. « C'est par hasard et comme simple document historique rentrant dans le programme du Musée de Versailles que l'Etat acquit les portraits de Juvénal des Ursins et de Charles VII...! »

Mais en flétrissant tous ces actes de vandalisme passés, excusables jusqu'à un certain point par l'ignorance et la brutalité de nos ancêtres, la rougeur nous monte au visage en songeant qu'aujourd'hui encore, malgré le progrès accompli, malgré les efforts de la presse et d'artistes éloquents comme MM. A. Heins et L. Abry en Belgique, André Hallays et Paul Durrieu à Paris, nous voyons se continuer chez nous comme en France des destructions sauvages que rien ne peut excuser.

LOUIS MAETERLINCK

« VIE HEUREUSE »

C'est le titre d'un bas-relief de grandes dimensions que vient d'achever le statuaire Alexandre Charpentier et dont le moulage figure au Salon du Champ-de-Mars. L'œuvre, aussi importante que *Les Boulangers*, du même artiste, acquis par la ville de Paris il y a quelques années et exécutés en grès émaillé, a été décrite en ces termes dans *Gil Blas* par M. L. Vauxcelles, qui rend au laborieux statuaire un hommage auquel nous sommes heureux de nous associer :

« C'est une sainte famille laïque, la famille du menuisier. Sur un fond extrêmement simple, fenêtres où fleurissent les pots de giroflées et d'où se voient des maisons, une usine, la plaine, se détache une demi-douzaine de personnages. Le jeune père, un ouvrier au torse nu, rabote avec vigueur; à ses pieds, le gamin joue parmi les copeaux; la maman, robuste et charmante, allaite avec amour un bébé râblé comme un angelot de Bellini; un peu plus loin sont les « vieux », le grand-père, qui se repose, les mains à plat sur les genoux; la grand-maman — les femmes tra-

vallent toujours — occupée à quelque ravaudage. La scène est exquise et grandiose de paix souriante... On nous a assez peint ou sculpté — Meunier, Hœtger, Raffaëlli, Adler, etc. — l'ouvrier douloureux, le prolétaire hâve et émacié de la manufacture ou de la mine; Alexandre Charpentier, optimiste comme un homme qui a foi en l'avenir social meilleur, qui croit à une cité future où la créature humaine sera moins exploitée, nous montre l'ouvrier heureux de vivre, de créer, de travailler en plein air au milieu des siens. Près de la jeune mère, à laquelle je reprocherais peut-être un peu d'élégance affinée et que j'eusse souhaitée plus réellement femme du peuple, joue une fillette de quatre ou cinq ans, que Charpentier a déjà bien souvent modelée et qui est une de ses plus heureuses réalisations.

Tel est ce bas-relief, d'une force et d'une beauté que je suis heureux de louer; les ombres et les clartés s'y distribuent avec vérité; d'étonnantes difficultés de métier, surtout dans le rendu des pleins et de la ronde-bosse, sont résolues avec une hardiesse savante. Et l'œuvre frappe par son unité, par son harmonie. L'artiste compte la transcrire en grès monochrome, d'un ton clair et lumineux. L'Etat songera-t-il à l'acquérir? Souhaitons-le.

Alexandre Charpentier — on ne saurait trop le redire — est un des talents les plus riches, les plus divers, les plus souples de l'époque. Médaillons d'une psychologie pénétrante — ceux de Banville, de de Goncourt, de Mendès, de Descaves, de Luce, d'Ysaye, de Pissarro — émaux, céramiques, étains, la vasque décorée d'enfants et de poissons du musée Galliera, chandeliers de terre vernissée, bouillottes, soucoupes, vannettes pour ramasser les miettes, serures, brocs à vin, poignées d'espagnolette, plaquettes, fers de reliure, gravures en couleurs, délicats gaufrages dignes des Japonais, il s'essaie à toutes les formes d'art, scrute toutes les techniques et dompte toutes les matières. Chez cet artisan novateur, point de préjugés hiérarchiques, point de classification des genres; il n'y pas de « petits arts » ni de petits sujets. Le talent seul compte. Une buire de Cellini, un bonheur-du-jour de Riesener, un candélabre de Caffieri, une pendule de Gouthières, un kakémono d'Outamaro, un étain d'Alexandre Charpentier, une médaille d'Ovide Yencesse ou de Nocq, un pendentif de Lalique, une flûte de Bohême d'Emile Gallé, une broderie lorraine de Fernand Courteix, m'apparaissent très grands à côté d'un gigantesque cénotaphe de M. Barrias ou d'une fresque kilométrique de M. Weerts. Ce sont là vérités devenues lapalissades, Alexandre Charpentier n'a pas peu contribué à les répandre.

Ce qu'il faut aimer en outre, en lui, c'est que, en ses bas-reliefs, groupes, bustes, comme dans ses travaux d'art appliqué, se devine et s'affirme un souci altruiste, une pensée sociale. Il ne travaille pas pour Des Esseintes, mais pour le Peuple. »

PUBLICATIONS NOUVELLES

BEAUX-ARTS

Les Arts anciens de Flandre, publication périodique de l'Association pour la publication des Monuments de l'Art flamand, sous la direction de M. CAMILLE TULPINCK, président de l'Association. Bruges, rue Wallone, 1.

Le succès qui accueillit à Bruges, en 1902, l'exposition des Primitifs flamands décida celui qui fut l'âme de cette admirable manifestation artistique, M. Camille Tulpinck, à constituer une Association ayant pour objet d'étudier et de reproduire les chefs-d'œuvre des diverses branches de l'Art des Flandres. Cette Association vient de faire paraître la première livraison d'une publication périodique, *les Arts anciens de Flandre*, qui s'annonce brillamment. La liste des membres du Comité de patronage et celle des hauts-protecteurs témoigne des nombreuses sympathies acquises tant en Belgique qu'à l'étranger par l'œuvre entreprise. Les collaborateurs, au nombre de cent soixante-cinq, portent tous des noms connus dans la critique internationale. L'ouvrage, luxueusement édité, sera illustré de nombreuses

planches dont le spécimen qui nous est soumis (miniature des *Heures de Turin*) fait présager la parfaite exécution.

Dès le premier fascicule M. E. Durand-Gréville, d'accord avec l'Association, lance l'idée d'une *Exposition internationale des Van Eyck et de leur Ecole*. « Pourquoi, dit-il, un tel rêve ne deviendrait-il pas une réalité? » L'accomplissement d'une pareille entreprise ne serait certes pas aisé. Mais après l'Exposition de 1902, rien ne paraît plus, dans ce domaine, impossible à réaliser.

The « Old » Water-Colour Society (1804-1904). Special Spring Number of « the Studio » 1905. — Londres, bureaux du *Studio*, 44, Leicester sq.

A l'occasion du centenaire de la Société des Aquarellistes, le *Studio* publie un superbe volume dans lequel M. A.-L. Baldry retrace l'histoire de la célèbre Société et dresse la liste chronologique de tous les peintres — au nombre de deux cent quarante et un — qui en ont fait ou en font partie. Parmi ceux-ci : Burne-Jones, Holman Hunt, Walter Crane, Alma-Tadema, J. Sargent, F. Leighton, Clara Montalba, Anning Bell, D.-Y. Cameron, E.-A. Waterlow, etc. Quarante gravures en couleurs, d'un tirage exceptionnellement heureux, illustrent ce Livre d'Or de l'École anglaise du XIX^e siècle.

Museum Mesdag. Catalogus der schilderijen, teekeningen, etsen en kunstvoorwerpen. — S'Gravenhagen, Mouton en Co.

A la demande du gouvernement hollandais, M. Philippe Zilcken vient de publier le catalogue descriptif du musée Mesdag, l'importante collection de peintures modernes, de dessins, de gravures et d'objets d'art réunie par le célèbre mariniste. Particulièrement riche en tableaux de l'école française, elle renferme trois Delacroix, douze Corot, douze Rousseau, vingt-cinq Daubigny, sept Troyon, autant de Diaz, de Dupré, de Courbet, Daumier, Gérault, Couture, Ch. Jacque, Decamp, Jules et Emile Breton, Volon, Monticelli y sont représentés, de même que les Maris, Israël père et fils, Mauve, Toorop, Munkacsy, L. de Paal, Sargent, Herkomer et, parmi les nôtres, H. Boulenger (et non Boulanger), A. Verwée, Emile Wauters, Alfred Verhaeren.

Au lieu de se borner à une sèche énumération, M. Zilcken accompagne chaque nom d'une notice biographique soigneusement établie et d'une appréciation synthétique marquée au coin de l'esprit le plus judicieux : car le peintre est, on le sait, un critique sagace et pénétrant.

Souhaitons que nos arrière-petits-neveux voient un jour, rédigé sur le même plan, le catalogue du Musée moderne de Bruxelles.

Santiago Rusiñol, par VITTORIO PICA.

Dans l'*Emporium* de mars, M. Vittorio Pica étudie l'art élégant et poétique du peintre catalan Santiago Rusiñol, le « peintre des jardins », dont on a admiré récemment à la *Libre Esthétique* quelques toiles harmonieuses. Un portrait, une vingtaine de reproductions illustrent cette consciencieuse étude.

MUSIQUE

César Franck. *Œuvres d'orgue transcrites pour piano à quatre mains*, par GASTON CHOISNEL. Paris, A. Durand et fils.

Les œuvres d'orgue de César Franck, qui comptent parmi les inspirations les plus hautes du maître, n'étaient, jusqu'ici, que peu répandues. Grâce aux éditeurs Durand, les voici à la portée de tous, sous la forme pratique et facilement accessible de la transcription pour piano à quatre mains.

Déjà M. Jacques Durand avait réduit, il y a quelques années, les trois admirables *Chorals*. Depuis la publication de ces pièces ont paru successivement, transcrites avec fidélité par M. G. Choissnel, le *Prélude*, *Fugue et Variation* pour orgue-harmonium et piano, la *Pastorale*, le *Final*, la *Pièce héroïque*, la *Grande pièce symphonique* et la *Prière*.

Cette glorieuse série de chefs-d'œuvre méritait de descendre des hermétiques jubés pour prendre place dans la bibliothèque des pianistes.

Hommage à G. Seurat et à V. van Gogh (1).

A propos de l'exposition rétrospective de Seurat et de Van Gogh ouverte au Salon des Indépendants M. Roger Marx, inspecteur des musées de l'État, dit dans la *Chronique des Arts* :

« Outre l'intérêt de célébrer deux peintres disparus en pleine jeunesse, en pleine lutte et sans gloire, l'hommage cette fois rendu contient des avertissements d'une portée générale. Il n'imagine guère qu'artistes aient été voués plus que Vincent van Gogh et Georges Seurat au mépris de l'ironie et du sarcasme; on les a, de leur vivant, bafoués et honnis sans merci. Leurs créations aujourd'hui rassemblées ne déchainent plus aucune colère et provoquent à peine quelque surprise; c'est que les initiateurs sont, par définition, en avance sur leur temps; c'est aussi que les ouvrages des disciples accoutument progressivement le regard et l'esprit à des nouveautés qui semblaient, à leur apparition, des bizarreries et des extravagances. Pourtant, l'impartiale histoire, qui se rit des controverses et s'en tient aux faits acquis, a déjà consigné les indéniables effets d'une double influence qui ne laisse pas d'être considérable.

Parti de Delacroix et de Daumier, de Monticelli et de Manet, Vincent van Gogh aboutit à un art individuel, brutal parfois, qui préconise autoritairement l'exaltation de la couleur et de la lumière, par le modelé simplifié et l'emploi du ton pur; ses recherches se juxtaposent à celles de M. Paul Cézanne, sans que l'on doive le moins du monde conclure à la ressemblance des tempéraments et des moyens; en résumé, des tableaux tels que le *Portrait à la pipe*, les *Bateaux* ou le *Bouquet de fleurs* se rangent parmi ce que l'art moderne a produit de plus puissant au point de vue de l'ampleur du métier, de l'éclat du coloris et de la richesse de la matière.

L'explosion de railleries qui accueillit les toiles essentielles de Seurat — *La Baignade*, *Le Dimanche à la Grande-Jatte*, *Le Cirque* — leur a conféré une célébrité dont elles jouissent encore; jamais la sottise ne profana aspirations plus nobles, plus sérieuses, plus mûries. Alors que l'école versait dans l'imitation littérale du vrai, au petit bonheur des rencontres, Georges Seurat est venu affirmer la nécessité de réfléchir, d'analyser, de composer; ses tableaux, ses dessins, où les plus simples sujets sont traités, revêtent de fières allures qui les haussent au style. On souhaiterait la présence au Luxembourg — le souvenir de Seurat n'y est point rappelé — de la principale des études exécutées en vue du tableau de la *Grande-Jatte*; replacée à sa date, elle signifierait des préoccupations inédites dans le mode d'interprétation de la réalité. Par surcroît, le penseur se doublait chez Seurat d'un praticien jaloux de formuler scientifiquement, par le pointillé de la touche, la notation du ton décomposé; ses découvertes dans l'ordre technique ont intéressé Fantin-Latour aussi bien que Pissarro, et parmi les artistes de maintenant beaucoup, et des plus aimés, n'ont pas laissé d'en faire un très fructueux et loyal profit ».

Matinée dramatique au Conservatoire de Bruxelles.

M^{lle} Jeanne Tordeus, l'habile professeur et l'artiste sûre, mit son inlassable activité à organiser cette matinée, dans le but de permettre à un jeune acteur d'affirmer son talent; les lauréats des classes de déclamation et de musique y apportèrent leurs concours, et M^{lle} Dudley, leur grande camarade du Théâtre-Français, vint stimuler leur zèle par sa présence.

De l'union de ces générosités sortit la première manifestation d'une institution dont l'utilité n'est point contestable, — sans doute, même aux opinions les plus officielles : — celle d'un théâtre ouvert aux jeunes comédiens.

(1) Voir nos numéros des 9 et 16 avril.

Un premier prix et la qualité de citoyen belge sont d'insuffisantes garanties, aux yeux des directeurs de théâtres. Trop souvent, les débutants qui les possèdent végètent sans engagement et assistent douloureusement à la ruine de leurs espoirs. Qu'ils aient la possibilité de jouer, et plus librement qu'en un solennel, unique, abusif et réfrigérant concours, les natures et les talents pourront se développer et se faire connaître.

Nous souhaitons vivement que la matinée du 28 avril ne soit que le spectacle d'ouverture d'un tel théâtre.

M. Van Hanswyck en était le héros.

Il a fait preuve, dans l'*Orestès des Erynnies*, d'un tempérament tragique qui l'apparente aux Mounet. Ne nous inquiétons pas de l'avoir senti mal à l'aise, dans le personnage de ce jeune homme du *Voile* de Rodenbach, dont le son des cloches et la pluie qui tombe ont exaspéré la mélancolie. M. Van Hanswyck, lui, ne manque point de santé exubérante. Il a les dons que l'on ne saurait acquérir, mais dont il faut apprendre à diriger l'emploi. L'on ne peut dire de lui qu'il ait à faire oublier ce que les leçons lui ont appris : les leçons sans doute, au contraire, ont atténué déjà cette emphase qui s'adapte heureusement aux vers pompeux de Leconte de Lisle, et dont l'excès seul, en de telles œuvres, est un défaut. Aussi, fût-il, sans restrictions, très beau dans le rôle d'*Orestès*.

Certains chefs-d'œuvres trouvent difficilement leurs interprètes. M. Van Hanswyck serait peut-être bien capable, quelque jour, de faire revivre, en sa complexité sublime, ce *Roi Lear* dont Antoine, en une tentative par ailleurs superbe, ne nous a donné qu'une intéressante esquisse.

Une interprétation mimée du *Baiser* permit au jeune artiste, de nous révéler des qualités inattendues et précieuses de souplesse, mais nous fit regretter les adorables vers de Banville. Le *Baiser*, c'est le sourire du Parnasse... même au Conservatoire, nous y avions droit.

M. Van Hanswyck fut, en ces divers rôles, précieusement secondé par M^{lle} Derboven, charmante et mesurée sous la cornette de la sœur Gudule; M^{lle} Werleman, qui sut dire harmonieusement l'admirable invocation d'Elektra; par M^{lles} Bogaerts, Van Hasselt, Das.

M^{lle} Adeline Dudley, majestueuse et terrible Klytémaïstra rugissant superbement ses haines et ses affres, fut l'âme de cette représentation; et son dévouement est un touchant exemple de confraternité, devant lequel on est heureux de s'incliner.

NOTES DE MUSIQUE

Deuxième Concert

à l'Exposition des Peintres et Sculpteurs de l'Enfant.

« Concert » est un bien gros mot pour définir cette séance, toute en demi-teintes, tant dans la composition du programme que dans l'exécution. Sauf quelques rares « fadasseries » d'un sentimentalisme au jus de réglisse, tout était exquis et c'étaient vraiment les « musiciens de l'enfant » que l'on célébrait : Schumann, dont M^{me} Kleiberg-Samuel a interprété dans la note tout à fait juste les *Kinderscenen*; César Franck, dont M. et M^{me} Demest ont chanté, avec combien de simplicité touchante! les duos : *La Vierge à la Crèche* et *Aux Petits Enfants*; enfin Moussorgsky, celui qui, dans sa *Chambre d'enfants*, a peut-être le mieux saisi et rendu, sans aucun faux sentimentalisme, l'âme espiègle, changeante et pétillante de l'enfant. M^{lle} Piers, la très intelligente et très artiste élève de l'École de musique d'Ixelles (dont divers éléments prétaient leurs concours à cette séance), a tout ce qu'il faut pour rendre avec esprit et justesse, et sans affectation aucune, l'atmosphère bien spéciale qui règne dans cette *Chambre d'enfants*: aussi a-t-elle chanté d'une façon fort colorée la *Prière du Soir*, l'*Espiègle* et *Sur le dada*.

Un mot de M^{me} Demest, dont on ne pourrait trop encourager la modestie simple et douce, qui fait d'elle l'esclave de l'œuvre interprétée : Conception d'art trop rare pour qu'elle ne soit pas

signalée lorsqu'elle se présente d'une manière aussi frappante ; quand la timidité, qui rend parfois sa voix mal assurée, aura disparu chez la jeune artiste, ce sera tout à fait bien.

M^{lle} Alice Cholet prêtait le concours de son gracieux talent de violoniste à cette séance, et de toutes petites élèves de l'École de musique d'Ixelles jouèrent à quatre mains de petites compositions russes très faciles : l'idée était jolie, et heureusement ce n'étaient pas des petits prodiges. CH. V.

« Linario » à Tournai.

M. N. Daneau, directeur de l'Académie de Tournai, a dirigé le 16 avril l'exécution de son drame lyrique en trois actes, *Linario*, poème de Franz Ruty d'après Jean Poch. L'œuvre a produit une grande impression. Mélodique, d'une belle tenue d'art, elle n'a rien de la banalité de l'opéra. La partie symphonique, particulièrement soignée, révèle une connaissance approfondie des ressources de l'instrumentation moderne. On s'accorde à souhaiter que l'œuvre soit représentée l'hiver prochain. Le caractère dramatique de l'action et le réel intérêt de la partition constituent le double élément d'un succès certain.

A Tournai, l'exécution, confiée à M^{mes} Cluytens et Duchatelet, à MM. Swolfs et Tordeur, aux chœurs et à l'orchestre de l'Académie de musique, fut remarquable. On acclama et fleurit abondamment l'heureux compositeur.

PETITE CHRONIQUE

Voici, d'après un de nos confrères d'Anvers, la composition de la Commission organisatrice de l'Exposition Jordaens. Président : M. Van Ryswyck, bourgmestre ; vice-présidents : MM. Van Kuyck, échevin, et Arthur Van den Nest, sénateur ; secrétaires : MM. Max Rooses, conservateur du Musée Plantin, et Georges Caroly ; trésorier : M. Pol de Mont, conservateur du Musée des Beaux-Arts ; membres : MM. Wauters, membre de la commission du Musée de Bruxelles ; Julien De Vriendt, directeur de l'Académie d'Anvers ; P. Verhaert, professeur ; Possemiers, secrétaire communal ; Delbecke, représentant ; H. Hymans, conservateur de la Bibliothèque royale ; E. Leclercq, inspecteur des Beaux-Arts ; L. Kintschots, trésorier de la Société des Beaux-Arts ; Van Kerckhoven-Donnez, conseiller communal ; Van den Branden, archiviste ; Frans Van Leemputte, professeur ; J. Rosiers, directeur de l'Académie de Malines ; Georges Hulin, professeur à Gand ; P. Huybrechts ; Louis Franck, avocat et Oscar Nottebohm.

Cette exposition, qui constituera un des numéros les plus artistiques du programme des fêtes nationales, s'annonce déjà dans le numéro d'avril de l'*Art flamand et hollandais* (1). Nous y trouvons, en effet, une reproduction de l'énorme composition allégorique que le maître exécuta pour la Maison-au Bois, près de la Haye. C'est la première fois que cette œuvre — une des plus belles et certainement la plus importante que Jordaens ait produite — est photographiée. Les différentes esquisses de l'œuvre, conservées aux Musées de Bruxelles, d'Anvers et de Varsovie — autant de tableaux intéressants en eux-mêmes — ont été également reproduits, et toutes ces images ont été commentées par M. Max Rooses, qui publie d'intéressants détails sur la commande et l'exécution de cette décoration. A signaler surtout la description que Jordaens lui-même fournit de son œuvre et qui est intégralement reproduite dans le texte avec toute la naïveté de l'original.

M. Sander Pierron fera demain soir, lundi, à 8 heures, une conférence à la Société d'archéologie de Bruxelles, réunie en assemblée générale à l'hôtel Ravenstein. Titre : *Une promenade dans la forêt de Soignes au XVII^e siècle*.

Le Gouvernement ouvre un concours poétique en vue de réunir les matériaux destinés à former un recueil de chants patriotiques pour les écoles. Des prix de 500, 200, 100 et 50 francs, pour une

(1) Anvers, J.-E. Buschmann. — Bruxelles, Librairie nationale d'art et d'histoire, G. Van Oest et C^{ie}.

valeur totale de 5,700 francs, seront distribués aux lauréats. Ce concours comprend une section française et une section flamande. Il sera suivi d'un concours musical. Les manuscrits doivent être déposés avant le 1^{er} juillet 1905 au ministère de l'Intérieur et de l'Instruction publique. S'adresser pour tous renseignements à M. de Looze, secrétaire de la Commission d'organisation, à Tournai.

La célébration des fêtes nationales provoque l'éclosion de plusieurs publications littéraires et artistiques parmi lesquelles nous signalons surtout l'important ouvrage *Notre Pays* (1), que publiera sous le patronage du Gouvernement un groupe d'écrivains et d'artistes, et le journal hebdomadaire *L'Illustration belge* (2) dont les premiers numéros, élégamment édités, viennent de paraître et dont l'existence est limitée à neuf mois.

L'Union dramatique et philanthropique de Bruxelles organise sous les auspices du Gouvernement et de la Ville de Bruxelles des concours de littérature dramatique belge en langue française. Des prix de 1,000 francs, 600 et 300 francs seront décernés aux lauréats. Le concours sera clos le 30 septembre à midi. S'adresser pour renseignements au local du Cercle, 2, rue du Midi, à Bruxelles, les lundi, jeudi et samedi de 8 à 10 heures du soir, ou par écrit.

M. Dalmorès va partir incessamment pour Londres, où il remplira, au théâtre de Covent-Garden, le premier rôle de *André Chénier*, l'œuvre de Puccini.

La direction de la Monnaie vient de traiter avec M^{me} Eléonora Duse pour deux représentations qui auront lieu immédiatement après la clôture de la saison d'opéra, les 6 et 8 mai.

M^{me} Eléonora Duse viendra à Bruxelles avec sa troupe et jouera la *Dame aux Camélias* et la *Femme de Claude*, ou *Magda*.

Concerts de la semaine :

Dimanche 30 avril, à 2 h. 1/2, concert de l'*Avenir artistique*. M^{me} F. Litvinne, MM. Altchevsky, L. Capet et R. Hahn (Conservatoire).

Mercredi 3 mai, à 8 heures, Concert de charité au bénéfice de l'Œuvre du Calvaire. Audition d'œuvres de M. H. Thiébaud sous la direction de l'auteur (Grande-Harmonie).

Jeudi 4, à 8 h. 1/2, Récital Max Donner (Salle Le Roy).

Samedi 6, à 2 h. 1/2, sixième concert Ysaye (répétition générale) sous la direction de M. K. Muck, avec le concours de M. L. Frölich.

Le dernier des concerts Ysaye de la saison aura lieu dimanche 7 mai, à 2 heures de l'après-midi, sous la direction de Karl Muck, des concerts de Berlin et de Bayreuth, et avec le concours de M. F. Frölich, baryton.

Compositeurs, gardez-vous d'écrire sans le secours du piano ! A en croire un confrère de province, Hugo Wolf « étudia la musique et composa sans piano. La musique restant ainsi pour lui dans le domaine de la spéculation, sans rien de tangible, pas étonnant qu'il en soit devenu fou ! »

Le même article nous apprend qu'« une conclusion réussie, c'est la caractéristique des jeunes » (?), et aussi que Debussy « pourrait être chef d'école », mais qu'« il ne sera jamais le commis-voyageur de sa renommée. »

Allons, tant mieux !

Il est question de la création d'un « Théâtre belge itinérant » qui donnerait dans les principales villes de Belgique une série de spectacles composés des œuvres dramatiques de nos meilleurs écrivains. Les adhésions et demandes de renseignements sont reçues chez M. P. de Carsalade, 99, boulevard Anspach, Bruxelles.

On nous écrit de Paris :

Le sixième et dernier concert mensuel de la *Schola cantorum* aura lieu le dimanche 14 mai, à 4 heures, sous la direction de M. Vincent d'Indy. Il se composera de trois œuvres destinées à

(1) Bruxelles, Société belge de Librairie ; Oscar Schepens et C^{ie}.
(2) Bruxelles, Vromant et C^{ie}.

montrer l'art de traduire musicalement la parole en Italie, en Allemagne et en France au cours des XVII^e et XVIII^e siècles. Les musiciens choisis à cet effet sont Monteverdi (*Le Couronnement de Poppée*), J.-S. Bach (première audition de la Cantate *Weinen, Klagen, Sorgen*) et Gluck, (fragment d'un de ses opéras français).

Vers la même époque, M^{lle} Blanche Selva donnera un concert uniquement consacré aux œuvres de piano de M. Vincent d'Indy et une audition de *Musique catalane moderne*, dans laquelle on entendra, en même temps que M^{me} Marie Gay et M. Ricardo Viñes, un remarquable guitariste catalan, M. Llobet, dans le répertoire si savoureux de ses airs populaires.

Un comité s'est constitué à Moret pour élever un monument dans cette charmante petite ville en l'honneur du grand paysagiste Sisley, qui y vécut une partie de sa vie et en illustra les sites. Les souscriptions sont reçues à Paris chez M. Bellier, 8, cité Trévisse.

Un festival Beethoven en quatre journées, comprenant l'exécution des neuf symphonies, le Concerto pour violon (M. L. Capet), le Concerto en sol pour piano (M. Rislér) et l'air *Ah! Perfido* (M^{lle} T. Koenen), aura lieu à Paris, au Nouveau Théâtre, sous la direction de M. F. Weingartner, les 5, 7, 10 et 12 mai.

Le programme est ainsi arrêté : Vendredi 5, à 9 heures du soir, Symphonies n^{os} I, II, III; dimanche 7, à 2 h. 1/2, Symphonie n^o IV, Concerto pour violon, Symphonie n^o V; mercredi 10, à 9 heures, Symphonie n^o VI, Concerto pour piano, Symphonie n^o VII; vendredi 12, à 9 heures, Symphonie n^o VIII, *Ah! Perfido* et Symphonie avec chœurs.

S'adresser pour les demandes de places à la *Société musicale* (G. Astruc et C^{ie}), 32, rue Louis-le-Grand, et chez MM. Durand et fils, 4, place de la Madeleine.

M. Charles Bordes organise, avec le concours de la Section de Propagande de la *Schola cantorum* et des *Chanteurs de Saint-Servais*, de grandes fêtes musicales qui auront lieu les 14, 15 et 16 juin prochain à Clermont-Ferrand sous le patronage de Mgr Belmont, évêque de Clermont. Ces assises, instituées à l'instar de celles de Bruges en 1902, seront consacrées à une vue d'ensemble de la musique religieuse depuis ses origines jusqu'à nos jours.

En octobre ou novembre, il réunira à Montpellier un Congrès de musique populaire divisé en deux sections : la musique populaire à l'église, sous le patronage de Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, et la musique populaire au foyer et dans la vie, avec le concours de MM. Frédéric Mistral et Vincent d'Indy.

Une charmante revue nouvelle : *Le Damier*, groupe depuis deux mois les poètes et prosateurs Henri de Régner, Colette Willy, André Salmon, P.-J. Toulet, Paul Leclercq, Maurice Curnonski, H. Maugis, R. Scheffer, Ch. Doury, etc.

Le Damier paraît dans les premiers jours de chaque mois. Direction et administration : Cercle Victor Hugo, 44, avenue Victor Hugo, villa d'Eylau, 4. Prix du numéro : 1 fr. 50.

Les deux cycles de l'*Anneau du Niebelung* que dirigera à Londres, au théâtre de Covent Garden, M. Hans Richter, sont respectivement fixés aux 1^{er}, 2, 4 et 6 mai et aux 10, 12, 13 et 15 du même mois. *L'Or du Rhin* commencera à 8 h. 1/2, la *Valkyrie* et *Siegfried* à 5 heures, le *Crépuscule des Dieux* à 4 h. 1/2.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAITRE :

Félicien Rops, graveur.

PAR E. RAMIRO

Un beau volume petit in-4^o, orné de 55 planches *hors texte* dont 25 planches tirées en taille-douce sur les cuivres originaux et constituant autant d'épreuves originales, et d'un grand nombre de reproductions de dessins dans le texte.

Prix : 25 francs.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COTEUX



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADÈLE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES. GRAVURES, AQUAREL'ES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29

BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO. 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

William Nicholson (OCTAVE UZANNE). — Un jeune Poète. *M. Jules Delacre* (GEORGES RENCY). — Exposition Leys-De Braekeleer au Musée d'Anvers (R.). — L'Art de la Médaille. *Médailles historiques de Belgique* (O. M.). — Le Théâtre à Paris. *La Cabrera* (O. M.). — Notes de Musique. *Récital de violon de M. Max Donner* (Ch. V.). — La Saison Beethoven à Paris (A. D.). — Petite Chronique.

WILLIAM NICHOLSON

Rapide, presque immédiate fut l'entrée de William Nicholson dans la Renommée. Je me souviens encore de l'incomparable séduction qu'exercèrent, dès leur apparition, ses premiers portraits incisés en plein bois avec tant de netteté et de vigueur décisive et que popularisa peu après la reproduction lithographique.

J'étais à Londres, vers mai 1897 je crois, lorsque parut chez tous les stationers le portrait de la vieille *Queen Victoria* par Nicholson — véritable chef-d'œuvre

du débutant. Celle que ses sujets nommaient avec une familiale dévotion *Our old Lady* — Notre vieille Dame — y était représentée à la promenade en compagnie de son chien Skye, telle qu'on pouvait découvrir à Balmoral ou à Windsor sa silhouette déjà massive et tassée par l'âge, sa démarche lente aidée d'un bâton à béquille.

Il faut voir une bonne épreuve de la gravure originale sur bois de ce portrait de la défunte souveraine, pour se rendre compte exactement de ce que peuvent exprimer quelques coups de prestigieux burin dans la réserve d'un large aplat noir. Le mystère de l'art a voulu que Nicholson notât dans ce portrait mieux que l'effigie, l'âme même de l'excellente Reine, et cette simple xylographie presque brutale en ses contours se trouve égalier la peinture la plus minutieusement fouillée.

Après avoir vu cette icône nationale, je me précipitai chez l'éditeur William Heinemann, fouaillé par l'impatiente curiosité de connaître quelques détails sur ce jeune et surprenant artiste, dont on parlait déjà dans tous les studios de la métropole, et je demandai à parcourir la série de ses œuvres récentes. Heinemann préparait précisément la publication d'un *Alphabet* très pittoresque du débutant, et aussi un *Almanach des Douze Sports* révélant chez l'illustrateur des qualités d'art anglais à la fois traditionnelle et personnel qui l'apparentaient directement aux plus grands maîtres du dessin et de l'humour graphiques des XVIII^e et XIX^e siècles britanniques.

William Heinemann, qui était justement fier d'avoir

découvert Nicholson et qui resta depuis lors son éditeur et ami dévoué, et à toute épreuve, c'est le cas de le dire, prit plaisir à me documenter sur l'artiste dessinateur et graveur ; il fit mieux encore, il me le présenta dans son office de Bedford Street.

Je vis alors un homme jeune, de petite taille, mince et glabre comme un jockey, vif, pétulant, l'œil prodigieusement mobile et scrutateur, évoquant notre Forain à vingt-cinq ans, alors qu'au vieux quartier de la Rive Gauche, on le nommait *Gavroche* et qu'il préluait à ses satires dessinées par des épigrammes de haute saveur. Ce ne fut qu'une apparition — l'échange de quelques mots, un shake-hands, et Nicholson disparaissait plutôt timide que glorieux, affairé, ne se déterminant pas encore à exposer en France comme je l'y conviais.

Quelques mots de biographie ne sont-ils pas nécessaires? Voici :

William Nicholson débuta comme disciple dans l'atelier du célèbre professeur Herkomer, peintre académique, épris de formules d'art suranné et d'un classicisme désuet et étroit. Il demeura peu de temps dans l'atelier de ce peintre médiocre qui devait le mettre dehors pour « travail incompetent », c'est-à-dire pour heureuse incompréhension de la pitoyable éducation du maître.

L'élève vint alors en France, à Paris. Il travailla tout d'abord en compagnie de son beau-frère, qui fut un instant son collaborateur, M. James Pryde, dans la banale usine de l'atelier Julian. Tandis que M. Pryde tombait sous l'émolliente autorité de M. Bouguereau, Nicholson (qui le croirait à cette heure!) suivait les cours de cette autre sommité glabre et méridionale qu'incarna si longtemps feu Benjamin Constant. Au bout de six mois, las d'une inane éducation dont ils sentaient l'un et l'autre toute la boursofflure, les deux jeunes artistes, impatients de produire par eux-mêmes, d'après leur vision et leur individuel tempérament, quittaient les boîtes à couleurs officielles et les studios parisiens.

Afin d'assurer leur existence matérielle et leur indépendance artistique ils se mettaient courageusement, aussitôt leur retour à Londres, à dessiner des affiches pour différents libraires et managers de théâtres. Ces affiches, très caractéristiques, sont demeurées célèbres en leur genre ; elles furent signées des frères J. et W. Beggarstaff, pseudonyme qui se peut traduire par bâton de chemineau ou de mendiant.

Lorsque Nicholson fit œuvre à part, et, ayant rompu toute collaboration, se mit à entailler solitairement ses concepts sur bois, il procéda d'après le système qui lui avait si bien réussi dans l'affiche, et les résultats obtenus lui donnèrent d'emblée raison. En unissant son intelligence du sens décoratif à sa vision d'analyste, il engendra des dessins parfois hybrides mais qui, notés avec infiniment d'esprit, présentés avec goût, peuvent

aussi logiquement prendre place dans un album que de faire figure synthétique et harmonieuse, ainsi qu'une moderne fresque, sur les murailles d'une cité.

Ces xylographies révèlent l'artiste tout entier à la fois observateur, presque psychologue, et interprète vigoureux et simplificateur. C'est à force de volonté, semble-t-il, qu'il s'élève du particulier au général et que d'un type étudié par ses traits individuels il arrive à composer un personnage symbolique, hardiment construit d'une façon large et exprimant un caractère nettement caractéristique et surprenant.

Quiconque possède la connaissance et la technique différente des races de notre vieille Europe reconnaîtra, dans cette manière d'œuvrer, la décision, l'esprit de simplification et la distinction du coloris des vieux maîtres britanniques. William Nicholson témoigne, à première vue, de son origine exclusivement anglaise. Tout dans son œuvre exprime cette origine ; tout la proclame, aussi bien la concentration ample de ses traits que la clarté concise de ses paysages sommaires ou celle de ses personnages si indiscutablement « vieille Angleterre » de type, d'attitude, d'allure et de facture. Bien que sa technique soit sobre, dégagée, absolument personnelle, il se rattache à la vieille école autochtone, celle qui compte Hogarth comme ancêtre et s'honore d'une longue liste d'illustrateurs de talent.

C'est plus particulièrement à l'exécution large et humoristique de Rowlandson qu'à la manière plutôt étriquée de Cruikshank, illustrateur de Dickens, que se rattache William Nicholson. Parfois il évoque Morland, mais plutôt rarement. Nous constatons surtout ces curieux et multiples atavismes d'art en étudiant la suite de gravures qu'il a composées pour les sports, pour les types de Londres, pour les héros caractéristiques des romans illustrés et pour ses admirables séries de portraits vigoureusement silhouettés qui nous font défiler tous les personnages contemporains de grande célébrité, depuis Edouard VII et Guillaume II jusqu'à lord Roberts, Rudyard Kipling, sir Henry Irving, M^{me} Sarah Bernhardt, James Whistler, le président Roosevelt, etc.

Comme tout véritable artiste anglais, William Nicholson s'est également appliqué à saisir, à mettre en valeur et quelque fois à drôlifier les animaux : ceux du *Hunting*, chevaux et chiens, ceux du *Racing*, et aussi quantité de bêtes domestiques et familières que l'on voit revivre si puissamment et si curieusement dans les lithographies du *Square Book of Animals*.

Il n'y a pas à le contester, c'est bien vis-à-vis d'un maître très puissamment original que se trouve aujourd'hui la critique en cette première exposition faite en France (1), un maître dont on peut certes discuter les tendances, ne point goûter la technique, mais dont il faut

(1) Galeries Barbazanges, 48, boulevard Haussmann, Paris.

quand même reconnaître la vigueur et la personnalité.

Cette exposition a révélé, même à ceux qui le connaissent le mieux, un tout nouveau Nicholson, aperçu sous une face jusqu'ici inédite de sa maîtrise. Je veux parler de la peinture et de l'aquarelle, que n'ont pu apprécier au même degré les innombrables amateurs scandinaves ou allemands qui lui firent un succès lors des diverses tournées d'exhibitions auxquelles l'œuvre de Nicholson vient d'être soumise à travers les grandes villes d'Europe.

Peintre, le jeune graveur l'est prodigieusement, car il l'était déjà dans les valeurs et les moindres frottis de tons dont il relevait, dès le début, ses symphonies en noir et blanc. Toutefois, on ne pouvait supposer qu'il fût apte à obtenir tant de variations avec une palette discrète à la Whistler. Quoi qu'il fasse, il reste délicat et savoureux, mais c'est surtout dans la peinture légèrement satirique ou caractéristique de types généralisateurs qu'il excelle.

Voyez, par exemple, son puissant et gras *Landlord* exprimant si bien le *beatus possidens*, son *Jingle* alcoolique et cabotin, ses *Morris Dancers* exécutant, sous un costume d'autrefois, célèbre en Grande-Bretagne (le *smock-frock* du campagnard et les bâtons munis de *bladders*), la vieille danse anglaise du temps d'Elisabeth. Tous ces personnages sont merveilleusement saisis, exprimés, fidèlement rendus, avec ce vague relent d'humour britannique aussi agréable à retrouver sous le pinceau que sous le crayon de Nicholson.

Le portrait du caricaturiste Max Beerholm est non moins saisissant et d'une étrange et falote modernité; celui de Mrs. Cosmo-Gordon Lennox, sans montrer les séduisantes carnations d'un Romney ou d'un Raeburn, offre cependant quelque analogie avec l'art souple et prestigieux d'un Sargent; l'effigie de la *Jolie Chauffeuse* est bien moderne et largement exécutée. Enfin dans les figures d'enfant de Miss Winifred Lamb, du petit fauconnier, de Jack et Edith Logan et de Rose-Mary, c'est bien un peintre personnel affiné, sensible à la grâce puérile, au charme de l'adolescence, au sérieux vaguement mutin des jeunes Anglais que nous retrouvons, [avec un procédé de peinture qu'on ne saurait dire emprunté à qui que ce soit et qui fait de William Nicholson un des plus complets virtuoses de la moderne école anglaise.

OCTAVE UZANNE

UN JEUNE POÈTE

M. Jules Delacre.

C'est le devoir d'un journal d'avant-garde comme *l'Art Moderne* de signaler au public, dès l'apparition de leurs premières œuvres, les jeunes écrivains intéressants. Il y a quelques mois,

je parlais ici même des fondateurs du *Roseau Vert*, pour exprimer tout l'espoir qu'il nous est permis de mettre en eux. J'ignore si M. Jules Delacre appartient à leur groupe : il est digne, en tous cas, des mêmes éloges et de la même attention.

Jadis on se plaignait de la pénurie d'écrivains en Belgique : actuellement, on serait en droit de se plaindre du contraire. Jadis, les jeunes gens se désintéressaient absolument de la littérature : actuellement, tous veulent en faire. Il se fonde dans tous les coins un tas de petites revues, d'aspect misérable, mal imprimées, dans lesquelles une foule de petits jeunes gens, frais émoulus du collège, avec des prétentions aussi énormes que leur ignorance, publient d'étranges compositions où les fautes de goût et le manque total de talent ne se remarquent même plus, sous l'abondance extraordinaire de fautes de syntaxe, et parfois même d'orthographe. C'est le snobisme du moment.

De braves petits bonshommes, qui joueraient si bien au tennis ou même aux cartes, qui feraient si bien les Chérubins, qui conduiraient ou trousseraient si gentiment le cotillon, perdent leur temps, le précieux temps de la jeunesse, à aligner d'inutiles lettres noires sur de l'innocent papier blanc.

Enfin, ne grognons pas : ils sont de si bonne foi, ils croient avec une ingénuité si sincère qu'ils ont un talent à remuer les montagnes ! Et ce n'est pas leur faute, enfin, si le public, se basant sur leurs tristes essais pour juger toute notre littérature, continue à prendre de celle-ci une idée aussi fautive que peu flatteuse pour nous.

Heureusement, du tas surgissent quelques belles figures de jeunes qui ont quelque chose à dire et qui le disent bien. Connaissez-vous le nom d'Arthur Colson, un Liégeois, auteur de *Heureux temps* (1), un recueil d'une dizaine de nouvelles encore inexpérimentées, mais pleines de simplicité et de fraîcheur ? Celui-là a une vision personnelle des choses. S'il travaille, il ne tardera pas à savoir l'exprimer.

Mais, aujourd'hui, je voudrais vous parler de Jules Delacre et de son livre de vers : *l'Offertoire* (2). On va dire peut-être que j'exagère : Eh bien, je crois sincèrement que ce jeune homme de vingt ans apporte à notre littérature une matière poétique si originale qu'il est peu de nos écrivains qui, à ce point de vue, puissent lui être préférés.

Son *Offertoire* est un recueil de petits poèmes consacrés pour la plupart à célébrer son amour chaste pour une jeune fille qui s'est détournée de lui. Sur ce sujet vieux comme le monde, il compose de petites pièces toutes simples, toutes intimes, toutes émues, où le sentiment apparaît si naturel, si dépouillé d'artifice et d'enflure, qu'elles nous charment délicieusement. Mais sous ce bavardage exquis d'amoureux qui regrette les yeux, le sourire, la beauté de celle qu'il aime et qui ne l'aime plus, il se devine une âme de jeune homme moderne avec ses complexités, ses contradictions, ses nervosités : et l'on pourrait presque étudier dans le livre de M. Delacre la psychologie de la jeunesse contemporaine. Voilà pourquoi j'estime que son livre a une valeur exceptionnelle : sous les mots charmants des poèmes, on sent un cœur véritable, un vrai cerveau qui souffre ou qui pense. Ce n'est pas de la vaine phraséologie, de magnifiques exercices de style, de froides compositions cent fois remises sur le métier : c'est quelqu'un d'aujourd'hui qui laisse chanter franchement, avec abondance, son

(1) Liège, Imprimerie industrielle et commerciale.

(2) Bruxelles, H. Lamertin.

âme tout entière. Et, tandis que de la plupart de nos poètes, on ne sait rien après avoir lu leurs œuvres, si ce n'est qu'ils combinent habilement des jeux de rythmes, après avoir lu *l'Offertoire*, je me sens capable, bien que je n'aie sur lui aucun renseignement, de définir M. Jules Delacre.

C'est le jeune homme du xx^e siècle qui a remplacé, dans son cœur, le culte des anciens dieux par la religion des hommes. Il veut de toutes ses forces aimer l'humanité. Il veut, autant qu'il le pourra, supprimer la guerre et la haine et s'efforcer d'aimer même ses ennemis. Puisque les défenses et les menaces de la Religion ne sont plus là pour lui interdire le vice, c'est son honneur seul qui l'empêchera d'aller demander aux femmes des délices indignes de lui. Il se gardera pur de toute souillure. Il pratiquera une haute et sereine vertu laïque.

Toutefois, les vieux ferments s'agitent encore dans son âme. Vénus l'attire encore vers les caresses mauvaises. Malgré sa force, il succombe aux tentations. Il ne sait pas toujours se garder tel qu'il voudrait être. Et il avoue la mortification de son orgueil. L'amour pur lui-même lui paraît une déchéance, puisqu'il le détourne de l'amour universel et l'empêche de se consacrer tout entier, avec toutes ses forces, à l'œuvre de fraternisation sociale qui sauvera l'humanité. Mais, humblement, il prend conscience de sa destinée. Il ne faut pas qu'il tente de tuer en lui l'instinct. Puisque la nature le pousse à aimer, qu'il aime : la beauté de sa bien-aimée sera pour lui le reflet de la Beauté de la Terre ; son amour pour elle sera mêlé à la communion infinie qui unit les hommes entre eux, puis aux animaux et aux plantes, puis aux astres et à toute la matière éternelle et divine. Malgré de passagères défaillances, malgré l'abandon, la trahison, la mélancolie, malgré les déceptions de l'orgueil et tout ce qu'il y a d'amer dans l'échec de nos rêves, il faut aimer la vie, il faut l'aimer ardemment, puisamment, telle qu'elle est, avec ses rancœurs et ses misères, il faut l'aimer comme on aimait Dieu autrefois. Et dans la pièce qui termine le livre, le poète résume en un vers — un très beau vers — l'impression de plénitude qu'il trouve dans cette adoration de la nature vivante. Le soir l'entoure de ses magies. L'horizon ruisselle de paillettes, de flammes et de bijoux. O soir, s'écrie-t-il,

O soir, communiant d'une extase profonde,
Soir de virile et fière et lasse volupté,
Qui fleuris dans mon cœur comme un royal été,
A ton calice d'or je bois l'odeur du monde !

Voilà ce qu'il y a, en substance, dans le livre, le premier livre de ce jeune écrivain. On conviendra que cela nous change un peu des petites machines, symbolistico-mystiques ou autres, qui pavent nos revuettes et où l'on chercherait en vain un accent parti du cœur. Je le répète : M. Jules Delacre est un poète, un vrai, dont on ne dit pas seulement qu'il fait de beaux vers, mais avec qui l'on se sent en communion et qui, par le choix judicieux de ses confidences, touche en chacun de nous une corde vibrante.

Il serait aisé, si le cadre de ce journal le permettait, de citer maints poèmes tendres ou pensifs, maints vers charmants, pittoresques, très artistes dans leur simplicité, pris au hasard dans ce florilège ingénu. Tous ceux qui ont lu le livre sont unanimes, d'ailleurs, dans leur admiration étonnée. Naturellement, il y aurait bien des réserves à faire : certaines pièces sont faibles, d'autres mal venues, d'autres renferment des détails de mauvais goût. La forme n'a pas toujours la sûreté désirable. Mais l'on songe que le

poète est à ses débuts et l'on oublie ces tares légères pour ne plus se souvenir que de l'adorable spontanéité de cette âme jeune et ardente qui se raconte telle qu'elle est.

Un mot du vers employé dans ces poèmes : c'est le vers classique, assoupli, rendu plus musical, délivré de ses entraves inutiles à la suite de la crise salutaire du vers-librisme. Il ne nous déplaît pas de constater que M. Jules Delacre, en même temps que tous les poètes sérieux de sa génération, s'écartant à la fois de l'erreur symboliste et de l'impasse du vers amorphe, revient franchement au moule traditionnel, sagement amélioré, de la belle poésie française.

GEORGES RENCY

Exposition Leys-De Braekeleer au Musée d'Anvers.

Nous avons eu la bonne fortune de pouvoir nous rendre compte que l'exposition rétrospective Leys-De Braekeleer, organisée au Musée d'Anvers par l'association « L'Art Contemporain », s'annonce admirable, surtout pour De Braekeleer, tant par le nombre que par la variété et la grande allure des œuvres rassemblées.

Peu de temps après le décès de ce dernier, fut organisée une exposition intéressante de ses œuvres ; mais elle n'était que partielle. Aujourd'hui c'est l'œuvre au complet dans tout ce qu'elle a d'essentiel : près de cent tableaux. On pourra, à travers cet admirable ensemble, suivre le génial artiste dans son évolution, et plus d'un jugement reçu sur certaine période sera, selon toute apparence, révisé. Les eaux-fortes si remarquables, nombre de dessins et d'esquisses jamais exposés, complètent ce magnifique effort.

Au lendemain de la mort de Leys, il fut question d'une exposition rétrospective, mais le projet n'aboutit pas. Le voici réalisé enfin : l'exposition d'Anvers réunira près de quatre-vingts de ses toiles, parmi lesquelles plusieurs n'ont jamais été exposées en Belgique, tandis que d'autres l'ont été pour la dernière fois il y a trente ou quarante ans. Il sera particulièrement intéressant de comparer les deux maîtres, l'oncle et le neveu, ayant travaillé côte à côte, l'un entré tout vivant dans la gloire, l'autre à peu près ignoré de la foule jusqu'à sa dernière heure. Ces études comparatives ne peuvent se faire que dans des expositions de ce genre. A ce point de vue, il serait regrettable que M. le ministre des Beaux-Arts ne consentit à prêter qu'un seul Leys du Musée de Bruxelles, comme il paraît en être question ; il ne faudrait pas que l'on courût ainsi le risque de diminuer ce grand artiste, en rendant son exposition moins complète et moins caractéristique que celle d'Henri De Braekeleer ; *Les Trentaines de Berthall de Hasse*, *L'Atelier de Frans Floris*, *Le Rétablissement du culte catholique* sont trois pages dont chacune marque une date dans la vie de Leys ; aussi ne peuvent-elles rester absentes de la rétrospective d'Anvers.

Cette exposition en effet ne se renouvellera pas, aussi bien par la quantité que par l'intelligence instructive du groupement. Une telle réunion de richesses exige une préparation, des démarches, des bonnes volontés qui manqueraient d'ardeur et de concorde si le but à atteindre n'était pas précisément aussi rare. Il vient des envois de France, d'Allemagne, d'Angleterre, de Belgique. Il a fallu forcer, par quelles diplomaties ! les portes des musées, des collections publiques et privées. Il est impossible que l'on puisse craindre de devoir à la Belgique même, l'absence, dans ce splendide groupement, des œuvres essentielles citées plus haut.

L'exposition s'ouvre le dimanche 14 mai, à 2 heures, et se fermera le 10 juin.

R.

L'ART DE LA MÉDAILLE

Médailles historiques de Belgique (1904)
par EDOUARD LALOIRE. Bruxelles, J. Goemaere.

Nous avons signalé, au courant de l'actualité, les principales médailles frappées en Belgique. Le nombre s'en accroît chaque année, et l'heureuse initiative de la *Société des Amis de la médaille* a largement contribué à donner un nouvel essor à l'activité de nos médailleurs. Quand on compare les jolies compositions modelées par les spécialistes d'aujourd'hui aux froides effigies, aux lourds cartouches par quoi l'on commémorait naguère les jubilé et événements de la vie nationale ou civique, on est frappé des progrès réalisés dans l'art de la gravure en médaille.

C'est ce que fait ressortir M. Edouard Laloire dans la publication annuelle qu'il consacre aux *Médailles historiques de Belgique*. En 1904, la moisson a été abondante. Le numismate signale et décrit une douzaine d'œuvres nouvelles dues à MM. G. Devreese (*Médaille Ed. Van den Broeck, Jeton communal de Schaerbeek, Médaille Pierre Tack*), Fernand Dubois (*Touring Club et Prison de Turnhout*), Paul Du Bois (*Bruxelles Maritime*), Ch. Samuel (*Hôtel de ville de Saint-Gilles*), J. de Lalaing (*Société d'Études coloniales*), Michaux et Lits (*Jeton communal d'Etterbeek*), L.-H. Devillez (*Congrès archéologique de Mons*), P. Braecke (*L'Anneau du Niebelung*), Ch. Van der Stappen (*Congrès des physiologistes*), etc. Des reproductions phototypiques de la plupart des médailles décrites complètent l'opuscule.

O. M.

LE THÉÂTRE A PARIS

La Cabrera, drame lyrique en deux parties, par M. HENRI CAIN, musique de M. GABRIEL DUPONT. (Première représentation au théâtre de l'Opéra-Comique.)

M. Gabriel Dupont est ce jeune compositeur français qui remporta l'an passé le prix de 50,000 francs au concours international ouvert à Milan par l'éditeur Sonzogno pour une partition d'opéra. Le succès du lauréat fit quelque bruit, et la première représentation de son œuvre, *La Cabrera*, qui eut lieu avant-hier à l'Opéra-Comique, était attendue avec une sympathique et impatiente curiosité.

Le drame est rapide et poignant, à la façon de *Cavalleria rusticana* et autres pièces véristes de la jeune Italie. Après quatre ans d'absence passées à servir la patrie en de lointains combats, le petit soldat de marine espagnol Pedrito, revenu au village natal, retrouve avec bonheur sa camarade d'enfance, la Cabrera, dont le souvenir l'a suivi dans les batailles. Hélas! La malheureuse a été séduite par un gredin qui l'a abandonnée après l'avoir rendue mère. Cette révélation brise le cœur de Pedrito, qui chasse sa fiancée et demeure inexorable aux larmes de celles-ci.

Au deuxième acte, une fête met en présence les deux hommes. En vain Pedrito provoque-t-il le séducteur, qui se dérobe. Mais voici qu'Amalia revient, exténuée, mourante, après avoir erré longtemps à l'aventure. L'enfant est mort. Elle se réfugie dans les bras de Pedrito, qui l'aime toujours et lui pardonne enfin. Mais il est trop tard : la misère et le désespoir ont tué la frêle Cabrera, qui expire sous les baisers d'amour.

Cette anecdote est, on le voit, d'une humanité assez rudimentaire, et l'intérêt qu'elle excite ne va pas au delà du fait-divers. Encore faut-il louer l'habileté du librettiste à agencer des scènes dont aucune ne fait longueur et qui offrent au musicien des situations propres à exciter sa verve mélodique. C'est bien une « pièce de concours », l'adaptation aux nécessités et aux ressources scéniques de la traditionnelle cantate.

Jugée à ce point de vue, la partition de M. Gabriel Dupont révèle un incontestable tempérament dramatique. Si le musicien se sert parfois de moyens un peu gros pour exprimer sa pensée, il

ne faut s'en prendre, sans doute, qu'au caractère même du drame, tout en oppositions violentes, sorte d'enluminure dont sont bannies les demi-teintes. La musique suit avec fidélité l'action. Elle a de la couleur et de l'accent, un accent italien plutôt que français. Elle affirme, en même temps qu'une inspiration abondante, une sûreté de métier qui étonne chez un débutant. La première partie de *La Cabrera* nous a paru, à cet égard, par le mouvement des chœurs, la vivacité du dialogue, la pureté de la ligne mélodique, supérieure à la seconde. Celle-ci est plus banale, au début surtout, et d'un souffle plus court.

Quoi qu'il en soit, l'œuvre a reçu un excellent accueil et promet un musicien de théâtre. Elle a mis en lumière, à côté de M. Clément, qui a composé en comédien parfait et en chanteur délicieux le rôle de Pedrito, une artiste de grand mérite, d'autant plus sympathique et émouvante qu'elle ne trahit en rien, ni par le geste, ni par la démarche, ni par la diction, l'enseignement artificiel des Conservatoires, M^{me} Gemma Bellincioni. Il faut songer à la Duse pour trouver dans le théâtre d'aujourd'hui un point de comparaison avec cette charmante interprète, qui a d'emblée conquis Paris. Une Duse cantatrice, oui, telle est la qualification qu'on pourrait donner à la nouvelle venue. La voix n'a pas une puissance énorme, mais le timbre en est prenant, chaud, expressif. Et l'actrice est exquise de simplicité, de sobriété, de grâce touchante, pathétique dans l'amour, résignée dans la douleur. Il n'est pas jusqu'aux intonations câlines du langage, légèrement coloré d'inflexions transalpines, qui ne marquent son interprétation d'un cachet particulier. Si M^{me} Bellincioni a défendu avec tout son cœur et son talent l'œuvre de M. Dupont, celle-ci l'a récompensée en la faisant acclamer et rappeler d'enthousiasme par un auditoire emballé à fond.

Il faut citer encore, parmi les interprètes de *La Cabrera*, M^{me} Cocyte, d'une bonhomie charmante dans le rôle de la mère de Pedrito, M^{mes} Vautbrin et Costès. L'ouvrage est monté avec le souci de vérité qui préside à toutes les créations de M. Albert Carré et leur confère un spécial intérêt.

O. M.

NOTES DE MUSIQUE

Récital de violon de M. Max Donner.

M. Max Donner a de très appréciables qualités : une technique élégante, un son charmant, de la sensibilité, l'allure modeste, aimable et sympathique. Il joue avec conviction et cela fait une grande partie de son succès. Mais hélas! quand cette conviction n'est pas doublée d'une éducation musicale complète, quand elle subit les atteintes néfastes de l'esprit de virtuosité, et que, sans discernement, elle s'adresse à des « arrangeurs », qui dénaturent Vitali ou Mozart, ou qu'elle se permet de toucher elle-même aux œuvres interprétées, il faut bien que la critique ait le droit et le devoir de dire : « Halte-là! ». Un « Halte-là! » tout relatif, d'ailleurs, et qui signifie : « Ayez meilleur goût, instruisez-vous ; vous comblez ainsi la lacune qu'on vous reproche, et vous deviendrez un excellent artiste, car vous avez le cœur et le métier, et c'est beaucoup. »

Outre un radieux concerto de Bach, des morceaux bien choisis de Vitali, de Hændel et de Mozart, M. Donner jouait notamment un concerto d'un compositeur scandinave contemporain, M. Tor Aulin : œuvre bien moderne, très pittoresque, sans les clichés scandinaves habituels ; mais pouvait-on vraiment l'apprécier complètement ? M. Donner en avait supprimé les passages qui lui déplaisaient !

M^{lle} Angélique Keyser, pianiste au jeu léger, amusant, un peu papillonnant et très féminin, exécutait les parties de piano, parfois importantes et difficiles.

CH. V.

La Saison Beethoven à Paris.

Dimanche dernier, Beethoven au Nouveau-Théâtre (Risler, Crickboom, Gérardy); jeudi, Beethoven au Conservatoire (pour le monument à lui élever à Paris); vendredi, début du festival Beethoven (Weingartner), — qui continue aujourd'hui, — puis mercredi et vendredi; mardi prochain, concert de M^{me} Kleeberg, consacré à Beethoven. Quelle que soit la cause de ce délire, bénissons-la. Car l'abondance magnifique de ce flot porte l'enthousiasme au-dessus de lui-même et l'admiration au delà de ses propres limites.

Au Conservatoire, l'émotion des musiciens naquit de l'interprétation vivante et magnifique donnée par M. Frölich aux six cantiques de Gellert. Tant de belle jeunesse et cette mâle déclamation de l'allemand emportèrent comme un torrent le souvenir de M. Saint-Saëns qui venait de jouer le Concerto en *mi* bémol avec une superficialité de bon ton, congruente à son esthétique de compositeur arrivé.

Après la romance en *fa*, joliment interprétée par M. Sarasate, la Symphonie avec chœurs fut conduite par M. Marty avec beaucoup de probité, et de l'énergie aux bons endroits. Richter ou Motil venant la diriger n'eussent pu trouver de besogne plus consciencieusement débrouillée : il leur eût suffi de prendre le bâton et leur ascendant magique eût fait naître « l'étincelle divine » dont il fut beaucoup parlé par les chœurs mais qui ne jaillit point au cours de cette exécution.

Pourquoi l'orchestre de M. Marty se refuse-t-il si obstinément à jouer *piano*? un *mezzo-forte* continu fut particulièrement lassant dans l'*adagio*, qui semblait comme emprisonné de matérialité.

Au Nouveau-Théâtre, dimanche dernier, ce fut, au contraire, une atmosphère extraordinaire d'art et d'intellectualité. Il est impossible de comprendre les deux romances (*fa* et *sol*) plus parfaitement, dans un sentiment plus simple, plus pur et plus contenu, que ne le fait M. Crickboom. M. Gérardy, le violoncelliste au beau son, exécuta brillamment la Sonate en *la*, et M. Risler fut l'âme même de Beethoven (Sonate en *ut* majeur) de par sa fantaisie et son ordonnance balancées, dans le plus merveilleux équilibre. Le Trio (op. I, n° 3) et le divin *Trio à l'archiduc*, frère de la *Kreutzer-Sonate*, furent l'interprétation la plus fervente qui se pût désirer.

H. D.

PETITE CHRONIQUE

Indépendamment des acquisitions que nous avons énumérées, signalons, parmi les tableaux vendus au Salon de la *Libre Esthétique*, la grande toile de M. A.-J. Heymans, *Nuit lumineuse*, qui entre dans la collection du chevalier Bayet, secrétaire du Cabinet du Roi.

M^{me} Eleonora Duse a été forcé de modifier les dates de ses deux représentations au théâtre de la Monnaie. Celles-ci sont fixées comme suit : Lundi 8 mai, *La Signora dalle Camelie*; mercredi 10 mai, *Magda*.

La Société pour l'Amélioration du Sort de la Femme organise pour mardi prochain une manifestation en l'honneur de M^{me} Chaminade, dont on exécutera diverses pièces vocales et instrumentales. (Billets chez Schott.)

Le même jour aura lieu à la Grande-Harmonie, le concert au profit de l'OEuvre du Calvaire, qui n'a pu être donné mardi dernier.

Mercredi, 10 mai, à 4 h. 1/2, salle Gaveau, récital Engel. Bathori (œuvres de Frans Servais, Emile Mathieu, Georges Lauweryns).

Mercredi, 10 mai, à 8 h. 1/2, Grande-Harmonie, récital Jan Van Oordt (au programme : Bach, Corelli, Vivaldi, Nardini, Max Brueh, Paganini).

D'une correspondance de M. Albert Mockel à l'*Express*, au sujet de l'exposition de M. Edmond Cross :

« Signe des temps : les mécènes, longtemps rebutés par la technique pointilliste, — qu'il faut bien accepter, même si on ne l'adore point, — se sont précipités brusquement à l'assaut. Le peintre, peu accoutumé au succès jusqu'ici, a eu la stupéfaction de vendre en quelques jours *toutes* ses œuvres, dont un certain nombre sont acquises par les musées d'Allemagne. Je souhaite que cet exemple serve à convaincre les intelligences trop timides. J'en sais, à Liège, qui s'effraient encore d'Auguste Donnay. »

Le Congrès international pour l'extension et la culture de la langue française, dont nous avons annoncé la constitution, se réunira à Liège les 10, 11 et 12 septembre prochains. Les journées des 13 et 14 seront consacrées à des excursions.

Le Congrès comprendra quatre sections : une section littéraire, présidée par M. Anatole France; une section historique et philologique, présidée par M. Paul Meyer, de l'Institut; une section pédagogique, présidée par M. Salomon Reinach, de l'Institut; et une section sociale et juridique, dont M. Maurice Anciaux, professeur à l'Université de Bruxelles, dirigera les travaux.

Les adhésions sont reçues par M. Tilkin, 5, rue Lambert-le-Bègue, à Liège.

Le comité de l'Exposition des Beaux-Arts de Spa a décidé d'interrompre le cours de ses Salons annuels, par suite de l'Exposition de Liège.

Néanmoins il mettra, du 15 juillet au 15 septembre, son local à la disposition des artistes qui désireraient y faire des expositions particulières, d'une durée maximum de quinze jours.

Pour renseignements, s'adresser au secrétaire, L. Sosset.

A l'occasion de la sixième Exposition des Beaux-Arts de Venise, le Cercle artistique de cette ville organise, sous la présidence d'honneur du syndic de Venise et le patronage du gouvernement italien, un Congrès artistique international qui aura pour objet l'étude de diverses questions relatives aux Expositions et Concours internationaux, à l'Enseignement artistique, à l'Esthétique dans ses rapports avec la vie moderne, à la Protection du patrimoine artistique des nations, etc. Ce Congrès se réunira dans la seconde quinzaine de septembre. M. Robert de la Sizeranne parlera de Ruskin dans la grande salle du palais des Doges.

Les organisateurs ont fait appel, dans chaque pays, à diverses personnalités artistiques pour constituer un comité de patronage international. Pour la Belgique, MM. Ch. Buls, Octave Maus et Edmond Picard ont été invités à en faire partie.

Le *Wagnerverein* d'Amsterdam organise deux représentations dans cette ville de *Parsifal* de R. Wagner, sous la direction de M. Viotta. Ces représentations auront lieu dans la deuxième quinzaine de juin. M^{me} Litvinne remplira le rôle de Kundry, M. Burgstaller celui de Parsifal.

M. Charles Conder, dont on a vu il y a quelques années de délicieux pastels à la *Libre Esthétique*, vient de décorer de panneaux exécutés à l'aquarelle sur soie le salon de M. Edmond Davis, à Nottinghill. Le *Studio* d'avril reproduit ces peintures, au nombre de quatorze, dans lesquelles renaît, avec un sentiment personnel, l'art délicat et charmant du XVIII^e siècle.

La célèbre revue anglaise consacre, dans le même fascicule, une étude à l'exposition rétrospective des œuvres de Whistler et reproduit dix œuvres et deux portraits de l'artiste défunt.

De M. Roger Marx, à propos de l'exposition de M. Paul Signac à la galerie Druet :

« L'Art de demain sera scientifique » : ainsi prophétisait Gustave Flaubert dans quelqu'une de ses lettres. Il suffirait de cette louable convoitise d'exactitude pour imposer silence à ceux qui entendent encore contester à l'artiste le droit d'élire librement ses procédés d'expression. D'ailleurs, le moyen n'est rien, le résultat seul importe; et la réunion des plus récentes peintures de M. Signac établit mieux que jamais la sensibilité de l'artiste aux jeux de la lumière et sa puissance à en reproduire les effets dans leur diversité infinie; on prétendait la technique néo-impressionniste

exclusivement apte à rendre les irradiations; il s'avère qu'elle consigne aussi victorieusement l'enveloppe tenue des brouillards et des brumes. Et à côté de tant de toiles heureuses je n'aurai garde d'omettre une série de notations aquarellées, captivantes par le frissonnement de la lumière et par le joli tachetage des tons, tantôt vibrants, tantôt apaisés et délicats à l'extrême. »

Du même, au sujet des lithographies de Lautrec réunies au Luxembourg :

« L'élégant catalogue répartit judicieusement les pièces, selon qu'elles ont été tirées en un ton ou que la polychromie a exigé le recours à plusieurs pierres. On peut dire des premières qu'elles montrent à nu le dessin de Lautrec dans son acuité d'expression et sa beauté technique : c'est le dessin acerbe d'un ironiste méprisant, dénué d'optimisme, et l'on demeure surpris de la vertu caractéristique dévolue à ce trait cursif qui définit, souvent par un simple contour, le type et les allures avec une mâle autorité et avec l'assurance d'un flegme impassible. En dépit du sujet, du modèle, la linéature s'égale pour la subtilité à celle que montrent certaines eaux-fortes de Mac Neil Whistler. Toulouse-Lautrec vient-il à convoiter les rehauts de la diaprure, l'affinement foncier se prouve alors par la qualité des nuances exquis, assorties à miracle et telles qu'elles élèvent ces lithographies au rang de ce que l'estampe en couleurs a produit jusqu'ici de plus original et de plus précieux. »

On prépare à Madrid une exposition rétrospective, aussi complète que possible, des œuvres de Zurbaran. Cette exposition coïncidera avec les fêtes du centenaire de *Don Quichotte*, qui ont lieu ce mois-ci.

Un festival musical belge aura lieu à Londres, dans la belle salle de Queen's Hall, les 1^{er}, 2, 3, 6, 7 et 8 juin prochains.

L'orchestre sera celui du Kursaal d'Ostende conduit par M. Léon Rinskoff, directeur de l'Académie de musique et directeur artistique du Kursaal d'Ostende.

La Belgique y sera représentée par *Psyché* de César Frank, *La Mer* de Paul Gilson, et la Symphonie en *fa* de Théo Ysaye.

L'orchestre d'Ostende (qui comprend cent vingt-cinq musiciens) est exclusivement composé d'éléments belges, et dans le but de faire du festival une manifestation nationale, M. Rinskoff n'a engagé que des solistes belges, parmi lesquels M^{me} Hélène Feltesse, MM. Ernest Van Dyck, Arthur de Greef, Jean Gérardy, Edouard Jacobs, César Thomson.

C'est un artiste belge établi à Londres, M. Louis Hillier, qui organise le festival.

Quelques tableaux de l'école flamande ont atteint chez Christie, à Londres, les prix suivants : *La Vierge et l'Enfant Jésus* de Q. Metsys, 31,500 francs; *Portrait d'Englebert, comte de Nassau*, 7,075; *Portrait d'Anne de Clèves*, 8,125; *Philippe le Bon et Isabelle de Portugal, sa femme* (diptyque), 8,125.

A la même vente, un tableau attribué à Botticelli, *Madone avec l'enfant et saint Jean-Baptiste*, a atteint 52,600 francs, et, parmi les œuvres modernes, un paysage de Daubigny, 21,525, deux petits Whistler 9,475 francs chacun.

Le théâtre de Béziers s'ouvrira les 27 et 29 août pour deux représentations des *Hérétiques*, le nouvel opéra de MM. A.-F. Hérold et Ch. Levadé.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

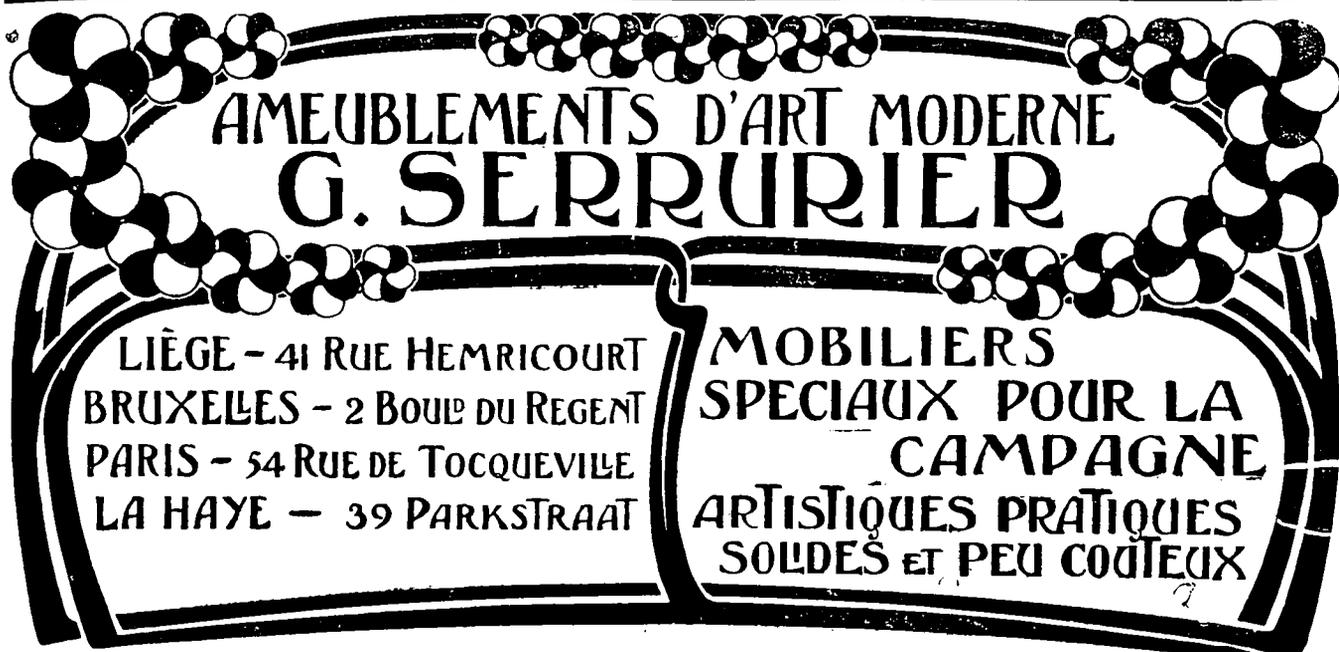
VIENT DE PARAÎTRE :

Félicien Rops, graveur.

PAR E. RAMIRO

Un beau volume petit in-4^o, orné de 55 planches hors texte dont 25 planches tirées en taille-douce sur les cuivres originaux et constituant autant d'épreuves originales, et d'un grand nombre de reproductions de dessins dans le texte.

Prix : 25 francs.



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COTÉUX



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant à tous pianos et permettant à chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. *Expertises.*

ANCIENNE MAISON ADÈLE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES. GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Rapprochements (OCTAVE MAUS). — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — Au Salon de la Société nationale des Beaux-Arts. *Notes cursives* (ANDRÉ FONTAINAS). — Pour le féminisme (MARIE PARENT). — La Libre Esthétique et la Presse. — La Musique à Paris (O. M.). — Notes de musique. *Le Concert Ysaye* (CH. V.). — Petite Chronique.

RAPPROCHEMENTS

Deux rois se rencontrèrent, la semaine passée, en un théâtre de Paris. A l'Opéra, sans doute? Ou peut-être à la Comédie-Française? — Vous n'y êtes point. Edouard VII et Léopold II choisirent, parmi les distractions intellectuelles du Paris nocturne, la *Bonne Intention* de M. Francis de Croisset, jouée sur la petite scène des Capucines par M^{me} Jeanne Granier, affirmant ainsi une fois de plus la place que tient l'Art dans la vie des monarques d'aujourd'hui.

On jouait, ce même soir, à l'Opéra, *Tristan et Isolde*, qu'interprète avec tout son cœur, avec toute sa ferveur d'artiste, avec l'admirable talent qui fait de lui le premier chanteur de notre époque, M. Ernest Van Dyck. Mais les tragiques amours d'Isolde sont évidemment pour des rois en ballade un spectacle trop austère. Seraient-ils hantés par le souvenir redoutable du lac Starnberg?

Ils se privèrent, au demeurant, d'une haute jouissance d'art. Car si M. Van Dyck rehausse d'un prestige éclatant les représentations de *Tristan et Isolde*, l'ensemble de l'interprétation vocale et symphonique est remarquable, supérieure dans son ensemble à celle que trouvèrent à l'Opéra la plupart des autres ouvrages de Wagner. M^{me} Grandjean a une belle voix, de nobles attitudes, des gestes harmonieux. Si elle n'arrive pas à dépouiller le caractère artificiel d'une éducation sur laquelle pèsent les traditions des conservatoires, elle n'en apporte pas moins à la composition du rôle d'Isolde beaucoup d'intelligence et la séduction d'une voix limpide que l'orchestre de M. Taffanel a le tort de couvrir souvent par un excès de sonorités. Le contralto sonore de M^{me} Caro-Lucas prête de l'ampleur aux récits de Brangaene. M. Gresse personnifie un Roi Marke de belle prestance, et quand c'est M. Delmas qui incarne le fidèle Kurwenal (malheureusement il est souvent remplacé par M. Bartet) le troisième acte, si pathétique et si émouvant, est irréprochable, encore que la direction ait cru devoir, on se demande pourquoi, s'écarter dans le combat de la fin des indications de mise en scène précisées par Wagner.

Grâce au concours de M. Ernest Van Dyck, le chiffre des recettes, qui était tombé à 13,000 francs, est remonté à 22,000. Aussi M. Gailhard s'est-il empressé de demander au célèbre ténor une nouvelle série de représentations qui le retiendra à Paris jusqu'à la fin du mois de juin.

Si *Tristan et Isolde* est pour l'Opéra un très grand succès, *Armide* est un triomphe. On se dispute jusqu'aux derniers strapontins, et des rappels sans fin récompensent la belle ardeur de M^{me} Bréval, de M. Delmas et de leurs camarades dans l'interprétation d'une partition dont le temps n'a altéré ni la fraîcheur mélodique ni l'intérêt dramatique. *Armide* a l'éternelle jeunesse des chefs-d'œuvre. Comme l'a dit avec raison M. Pierre Lalo, la musique n'a pas créé de caractère où il y ait plus de richesse, de souplesse et de force. Il égale celui d'Isolde pour la justesse et l'énergie des accents par lesquels on y voit exprimés tantôt l'orgueil, tantôt la colère et la haine, et tantôt la douceur, ou la tristesse, ou le désespoir d'amour, toutes les formes et tous les états de la passion. Et ces sentiments, ces émotions diverses font le tout le plus harmonieux; ces contrastes se lient et s'accordent : c'est l'art le plus sûr, le plus consommé, le plus parfait, et qui semble le plus naturel.

Par la variété des sentiments en conflit et l'unité du style, *Armide* occupe dans l'œuvre de Gluck la première place. C'est un drame lyrique parfait, dans lequel la musique et le drame s'unissent à miracle. Mieux encore que dans *Alceste*, dans les *Iphigénie* ou dans *Orphée*, la forme musicale moule si étroitement le texte qu'on ne pourrait les dissocier. Et tout converge, avec une sûreté inflexible, vers le ressort essentiel, fondamental de l'action, qui est l'amour dans ce qu'il a de plus passionné, de plus douloureux, de plus frénétique.

Une coïncidence heureuse rapproche en ce moment les deux drames qui, à près d'un siècle de distance, ont exprimé avec le plus d'intensité les joies et les souffrances de l'amour. Si le mode d'écriture diffère, si la sensibilité moderne a ouvert un cycle nouveau d'impressions musicales, si des raffinements inédits se sont introduits dans la technique de l'orchestre, ces deux œuvres, qui synthétisent deux étapes de la civilisation occidentale, ont une conception identique. Le même cri d'humanité retentit dans *Tristan* et dans *Armide*. Et la vérité avec laquelle il fut noté confère à l'un et à l'autre ouvrage la vie impérissable.

Après les fluctuations du goût musical, après les engouements de la mode ou les résistances oiseuses du chauvinisme (qui n'apporte jamais au développement logique de l'art que des entraves momentanées), les voici tous deux au premier plan des préoccupations artistiques d'aujourd'hui. Ce rapprochement établit à

l'évidence la filiation de l'art lyrique contemporain. Il montre le lien qui rattache celui-ci aux chefs-d'œuvre du passé. Il détourne de plus en plus le public des œuvres conventionnelles qui usurpèrent la faveur des foules à une époque où de faux pontifes prêchèrent un évangile d'art artificiel et démoralisateur par les concessions qu'il accorda à l'utilitarisme, comme le dit M. de la Laurencie dans son bel ouvrage sur *le Goût musical en France*, et par la préoccupation qu'il afficha de fournir au public un idéal d'art ajusté à sa taille.

OCTAVE MAUS

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Cette fois encore, l'abondance des livres à analyser est telle qu'on voudra bien m'excuser de parler avec si peu de développements d'ouvrages qui mériteraient un meilleur sort.

Notre littérature ne connaît pas toutes ses richesses. On ignore généralement en Belgique le nom et les œuvres de M. Henri Vignemal, qui a déjà en France tout un petit public. C'est un Belge, pourtant. Sous ce pseudonyme se cache en effet un jeune diplomate de chez nous. Son dernier roman, *Le Double Jeu* (1) est l'étude très distinguée, très souple, très délicate — et écrite dans un langage charmant — du double amour d'un artiste pour deux sœurs dont la première, mariée à un autre, est sa maîtresse et dont la seconde, jeune fille passionnée au grand cœur et à l'âme sensible, devient enfin sa femme. C'est une histoire qu'il est difficile de conter sans froisser certains sentiments. M. Vignemal a vaincu la difficulté. Son livre a tout l'intérêt d'un cas de psychologie très fine et d'une œuvre d'art voluptueuse qui conserve sa belle tenue jusqu'au bout.

Œuvre d'art aussi, et de l'art le plus délicieux, le roman posthume de Pierre de Querlon : *La Maison de la petite Livia* (2). Livia est une petite danseuse qui vit à Rome à l'époque de la décadence. Elle a une âme menue, éprise d'amour, de force et de tristesse. Elle meurt de l'abandon de son dernier amant. Autour de cette frêle statuette animée s'agite toute la société élégante de l'époque. Et cela forme un tableau ravissant, où il y a autre chose que des détails jolis et où l'on sent, sous les plis harmonieux des toges, sous les gestes gracieux et sous les paroles fleuries, de la vraie vie humaine qui aime, souffre et palpète. La mort de Pierre de Querlon est une grande perte pour les lettres.

Heureusement, M. Sébastien-Charles Leconte leur reste. Ce poète a la noble ambition de régénérer la Poésie. Dans un curieux manifeste publié en tête de son dernier recueil : *Le Sang de Méduse* (3), il expose les motifs pour lesquels la Poésie contemporaine étale tant de pauvreté au milieu d'une indifférence si absolue. Il veut que les Poètes, devenus plus savants et plus humains, soient les vrais conducteurs de la Pensée. Il faut qu'ils chantent le Passé, le Présent et ses angoisses, l'Avenir et ses rêves de justice et de fraternité. D'un si noble programme, lui-même ne réalise qu'une partie infime. Il s'attarde à composer des vers

(1) Paris, chez Olleudorff.

(2-3) Paris, *Mercure de France*.

sonores, parfois fort beaux, sur des thèmes antiques. Mais les angoisses du Présent? Mais les rêves de l'Avenir? Nous nous y intéresserions tout de même un peu plus qu'à Méduse, à Pégase, à Thésée, à tous les héros et à toutes les gloires de l'histoire! Je sais bien que ces formes empruntées couvrent un sens actuel, ou plutôt universel et général. N'importe! Nous n'avons plus le temps de deviner des énigmes. Aujourd'hui, pour se faire comprendre et aimer, il faut dire les choses directement et simplement, sans détour et sans intermédiaire. Il n'est pas défendu de penser que M. Leconte, doué d'éloquence et capable de hautes inspirations, nous donnera un jour des poèmes conformes aux idées justes et fécondes de son intéressant manifeste.

Qu'il lise, plutôt, cette *Anthologie de l'amour turc* (1), publiée par MM. Edmond Fazy et Abdul-Halim Memdouh. Il y lira des poèmes charmants qui n'ont pas besoin, pour exprimer ce qu'ils veulent dire, de symboles compliqués ou d'allusions historiques. Très imagés, ils restent simples. Ce sont de beaux corps qui ne dédaignent pas les bijoux, mais se gardent de cacher leurs formes et leur naturelle beauté.

C'est la simplicité qui demeure la qualité la plus enviable pour un écrivain. Nous sommes lassés de l'enflure perpétuelle qui afflige tant de talents. Quand, par hasard, nous rencontrons un livre d'allure aisée et franche, nous voilà soudain ravis. C'est par là surtout que *Le Livre d'heures de mon oncle Barberousse* (2) de M. Jacques Leroux nous a semblé remarquable. Ce journal d'un vieillard est plein de détails délicieux, saisis à même la vie, qui nous laissent une impression très vive de réalité. M. Leroux a beaucoup lu Anatole France. C'est le meilleur des maîtres. Il a appris de lui à discipliner, à modérer sa pensée et à la couler dans une forme adéquate, sobre et exacte.

Les femmes, qu'on accuse si souvent, et si souvent avec raison, d'exagération, de manque de mesure, atteignent aisément, quand elles écrivent, à ce goût indéfinissable qui proportionne l'expression à l'idée ou au sentiment. Si l'on en doutait, on pourrait s'en convaincre en lisant quelques pages du recueil posthume de *Lettres et Nouvelles* (3), de M^{me} Valentine Schelhoudt. C'est toute une vie de femme, avec ses rêves, ses mélancolies et ses sourires — ses ironies, aussi, — qui défile ici sous nos yeux. Ce n'est pas de la littérature bien haute, mais cela a le charme poignant et doux d'une voix d'outre-tombe qui vient nous parler encore du monde où elle a vécu, des êtres qu'elle a détestés ou aimés.

La pensée directe, qui se communique à nous sans amendement, sans suppression, sans enflure, nous trouve toujours attentifs. Si, en outre, elle s'attache, cette pensée, à plaider en faveur de quelque grande cause humaine, de quelque amélioration de notre nature, nous ne lui marchanderons pas notre sympathie. Il en est ainsi de la petite brochure de M. Albert Renard : *Ne jugeons point* (4), qui s'efforce de démontrer combien les jugements humains sont faillibles et expose ensuite toutes les raisons que nous avons pour nous montrer tolérants et indulgents les uns envers les autres. Le style de M. Renard est ferme et sûr. On y sent gronder un accent sincère de révolte tempéré par la bonté.

Moins sérieuse d'allure, comme bien on pense, est l'histoire des *Exploits de Tom Sawyer, détective* (5), par Mark Twain, tra-

duite par François de Gail. Tout le monde parle du grand humoriste américain et bien peu de personnes ont lu ses œuvres. Celle-ci, très amusante, sorte de froide clownerie de pince-sans-rire, donne de l'auteur de tant de chefs-d'œuvre ironiques, une idée suffisamment complète.

On peut en dire autant du *Sainte-Beuve* (1) de M. Léon Séché, admirable étude, la plus intéressante peut-être que l'on ait écrite sur le célèbre critique. Le premier volume traite de son esprit et de ses idées, le second de ses mœurs. La critique, aujourd'hui, ne peut plus se contenter d'affirmations dogmatiques ou de commentaires oratoires. Il faut qu'elle nous donne la sensation directe d'un homme ou d'une œuvre, qu'elle nous fasse connaître ses origines, sa façon de vivre, ses manies, sa manière de travailler, ses amours et ses haines, et qu'elle ne dédaigne pas de descendre à certains détails intimes qui particularisent un portrait. Il y a tout cela dans les deux volumes de M. Séché. Cet ouvrage, désormais, est une clé indispensable à tous ceux qui voudront pénétrer dans la pensée et dans l'œuvre de celui qui demeure le roi des critiques.

A la même librairie du *Mercur de France*, infatigable usine, inlassable laboratoire, M. Casimir Stryenski publie ses *Soirées du Stendhal Club* (2), documents inédits sur Beyle, avec préface de L. Bélugou. On sait que M. Stryenski est le stendhalien le mieux informé de France et du monde. Son livre arrive à point, en ce moment où Stendhal, bénéficiant de la clientèle de Nietzsche, voit son public s'augmenter chaque jour. Cet écrivain au style plat, d'une sécheresse déconcertante, apparaît de plus en plus comme un prophète. Au commencement du XIX^e siècle, au milieu des exagérations des romantiques, cet homme précis, le mathématicien de la passion, prévoyait nos âmes actuelles et les disséquait à l'avance. Il est véritablement, quoique mort depuis tant d'années, l'un des écrivains les plus vivants de l'heure présente. C'est pourquoi tout ce qui le concerne nous intéresse si vivement. Dans l'ouvrage de M. Stryenski, nous trouvons des renseignements sur ses plagiats littéraires, sur sa façon de travailler, sur ses rapports avec Mérimée, sur ses amis, et enfin sur sa correspondance. L'ensemble est d'une vie qui prévient l'ennui et la lecture de ce livre de critique est agréable comme celle d'un roman. La plus noble curiosité y trouve son compte : celle qui nous pousse à mieux connaître les grands hommes, afin de mieux les comprendre et aussi de mieux les aimer.

GEORGES RENCY.

Au Salon de la Société nationale des Beaux-Arts.

Notes cursives.

Au fond, toujours la même exposition ordonnée pareillement. Rien ne se renouvelle. Les mêmes exposants, des œuvres analogues. Dans la rotonde d'entrée, deux admirables figures d'étude, un buste prodigieusement plein de vie et d'émotion par Rodin, deux beaux bronzes de Constantin Meunier : un *Mineur*, un buste vigoureux intitulé *Philosophie*. On y remarque encore, nerveux et souple, le *Nocturne* de M. de Niederhausern-Rodo, la

(1) Paris. *Mercur de France*.

(2-5) Bruxelles Paul Lacomblez.

(1-2) Paris. *Mercur de France*.

tête de femme, solide et douloureuse, de M. Jean-René Carrière, les plâtres de M. Lucien Schnegg.

D'autres envois, en sculpture, arrêtent encore : en premier lieu, le vaste bas-relief où Alexandre Charpentier a représenté, dans des attitudes familières et naturelles, une *Famille heureuse*, la famille active, prospère, sainte d'un charpentier de nos jours ; une *Pallas-Athénée*, mystérieuse et palpitante, par Bourdelle ; d'excellents portraits, par MM. Injalbert, Vallgren, Devillez, Charlier ; des compositions plus ou moins mouvementées ou exactes de M^{lle} Yvonne Serruys, de MM. de Tombay, Pierre Roche, Constantin Ganesco, Rombaux, Desbois et Bartholomé ; une masse lourde de pierre de Lorraine où M. José de Charmoy, qui se propose, avec l'aide d'une réclame savante, à coucher sur la place publique la figure d'un lamentable Beethoven après nous avoir doté d'un hideux Baudelaire, se plaît à diffamer le souvenir, tout de discrète ironie et de finesse intelligente, d'Ernest Renan.

Des peintres exposés aucun, non plus, ne s'est révélé. Quelle surprise éprouvons-nous à nous trouver en présence d'un Carrière profond, angoissant et pénétrant, comme est ce double portrait d'un fils (le sculpteur Devillez), avec sa mère, sinon de le comprendre, de l'admirer, de l'aimer de plus en plus complètement, pour sa maîtrise, pour la sensibilité et la puissance de plus en plus affirmée de son génie ? La *Soirée dans un atelier*, où M. Lucien Simon, d'un art raffiné, un peu insistant, groupe des portraits d'enfants, de femmes en des robes étonnantes de frissons vrais, et d'hommes en habits — toujours avec le profil rougeoyant et marqué de Charles Cottet — est sans doute peinte avec solidité, mais les personnages s'y découpent étrangement sur les fonds dont nul relief ne les détache : les parures et les vêtements, les accessoires, marqués d'un soin un peu brutal parfois, prennent une importance excessive ; l'air et l'espace font défaut.

Selon l'habitude, les paysagistes sont innombrables. La Société a eu la pieuse et la louable pensée d'honorer par un hommage posthume la mémoire de son ancien et dévoué membre, Charles Cazin. Cependant que M^{me} Cazin montre le projet d'un monument à élever à son mari, ce sont ici des séries de peintures, de dessins et de grès exécutés par le défunt artiste. Son âme doucement rêveuse, simple et discrète s'y trouve à merveille exprimée. A sa suite, on peut grouper les peintres sur l'art desquels il a exercé une certaine influence, Billotte, Griveau entre autres. Le vieux Lhermitte, toujours sec et sincère, expose des tableaux où les paysans se montrent au travail, au repos, ou accueillent la venue mystérieuse d'un Christ aussi dénué et aussi simple qu'eux-mêmes. M. Le Sidaner expose un Trianon rose délicieux, M. Henri Duhem des coins de Flandre ou d'Artois apaisés et vaporeux. Pour M. Claus la nature est plus en fête, elle s'ensoleille autour des ouvriers qui fanent. M. Buysse la voit plus discrète, plus fraîche, plus voilée dans ses pensives perspectives de crépuscules septentrionaux, de matinées de septembre ou de dégels. M. James-Wilson Morrice, à sa manière accoutumée, enveloppe d'une atmosphère sensible et brumeuse une *Course de taureaux à Marseille*, l'*Eglise S. Pietro di Castello à Venise* et la *Place Walhubert à Paris*. M. Cottet, exact et sûr de lui, évoque les panoramas des villes oubliées de l'Espagne ancienne.

Puis, qui nous émeut encore ? Les paysages de M. Diriks sont

toujours bousculés par de grands vents. M. Heymans, plutôt incertain et étrange lorsqu'il évoque un peu en allégorie une *Nuit lumineuse*, se retrouve tout entier, paisible et sûr, dans la *Vieille demeure*. M. Ménard se continue harmonieusement, et il en est de même pour MM. Willaert, Verstraete, Gilsoul, Rusinol, auprès desquels peuvent se citer encore MM. Tremerie, Van Melle, Verstraeten, Gaston Schnegg.

Les portraitistes aussi demeurent assez semblables à ce qu'on sait d'eux depuis des années. Cependant M. Lavery paraît moins heureux qu'aux précédents salons, M. Caro-Delvalle tombe de plus en plus dans le procédé, tandis que M. Boldini, dans sa verve un peu heurtée, nous donne un amusant Willy, M. La Gandara une Polaire gracieuse malgré sa manière rude, M. Aman Jean des Aman Jean et M. Sargent un portrait féminin, en pied, de grand style. Je m'arrête plus volontiers devant un sobre portrait d'homme à sa table de travail par M. Lerolle, devant les œuvres, noires, mais évocatrices néanmoins et diversement frappantes, de MM. Guthrie et Austen Brown, devant les hautes figures, discrètes et fortes par un métier avisé et prudent, de MM. Wagemans et Bastien.

M. Smeers expose aussi un *Portrait de mère et d'enfants* fort bon ; M. Melchers une amusante *Brabançonne*, M. Thomas une *Vénus* problématique qui se souvient de Rops et d'Alfred Stevens.

Quant aux grandes décorations, je ne sais si M. Besnard, son plafond mis en place au Théâtre-Français, en retirera un renouveau de gloire ; pour le moment, il est impossible d'en juger ; le fragment exposé est confus ; du reste, placé verticalement, il ne présente au regard que d'énormes volutes de nuages dont l'effet sera différent, forcément, et plus heureux sans doute, quand on les verra comme il convient.

M. Anglada, avec son *Marché aux Coqs (foire de nuit, Espagne)*, s'entend fortement discuter. Les uns n'y prétendent rien voir, les autres y découvrent des harmonies décoratives neuves et splendides. Cela est chatoyant, assez plaisant à l'œil, mais il n'y aurait pas grand mal à resserrer la trame de l'œuvre, à en faire ressortir les plans et les tonalités ; la valeur totale en serait plus efficace, je pense.

Le triomphateur, des foules inaperçu ou moqué, sans conteste est M. Maurice Denis. Quand on s'est accoutumé à son dessin volontairement archaïsant, à sa coloration légère à la fois et insistante, on ne lui peut dénier une entente des conditions décoratives, de la distribution des groupements, de l'équilibre des figures et des masses, qui me semble unique en ce salon, et rare en tous lieux, de nos jours. Les tableaux qu'il expose, *La Treille*, surtout, comptent parmi ses meilleurs ouvrages.

Et j'aurai peut-être dit l'essentiel sur le Salon lorsque j'aurai signalé encore la diversité admirable des envois de M. Lebasque, surtout, si colorés franchement, si tendres et si raffinés, si mobiles aussi et vibrants, *La Promenade sur le quai* et la *Petite fille au bord de l'eau*.

ANDRÉ FONTAINAS

POUR LE FÉMINISME

L'article de notre collaborateur Claude Farrère sur le dernier volume de M^{me} H. de Régner — en religion littéraire Gérard d'Houville (1) — nous vaut la spirituelle riposte que voici. Elle nous est adressée par M^{lle} Marie Parent, présidente de la Ligue féministe belge :

MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF,

Je ne pense pas que le féminisme ait été fortement atteint par le coup, estimé fort rude par votre collaborateur, que lui a porté Gérard d'Houville.

Gérard d'Houville ne peut pas être soupçonné de féminisme, car signer d'un nom d'homme des ouvrages que M. Farrère qualifie d'exquis est une première trahison que l'auteur commet envers son sexe.

Il en commet une autre en laissant supposer au lecteur que l'héroïne de son livre *Esclave* représente la femme.

Il y a femme et femme, comme il y a fagot et fagot, ceci sans aucune intention d'irrévérence envers l'auteur non plus qu'envers ses héroïnes. Grâce Mirbel est esclave; non pas précisément esclave de l'homme, ni même d'un homme, mais bien plutôt esclave de ses passions. Elle subit le joug du mâle.

Loin de nous l'idée de prétendre que ce type de femme est faux et que l'on n'en rencontre pas de nombreux spécimens dans la nature. Mais où l'auteur s'éloigne de la vérité, c'est lorsqu'il prétend voir dans ce fait la preuve de l'asservissement d'un sexe à l'autre.

L'homme n'est-il pas aussi souvent que la femme l'esclave de ses sens et de ses passions, et le nombre de ceux qui vivent dans un état d'asservissement envers celles qu'ils aiment ou plutôt qu'ils désirent n'est-il pas sensiblement le même que celui des femmes asservies?

Il y a dans les deux sexes des êtres que personne, que rien n'asservira jamais.

Libre à Gérard d'Houville de choisir ses types ailleurs.

Dans le vice comme dans la vertu se proclame une fois de plus l'égalité des sexes.

Certaines femmes accepteront, je pense, avec sérénité la *condamnation* de Gérard d'Houville.

En terminant son article, M. Claude Farrère posait un point d'interrogation auquel, pour l'édification des lecteurs de *l'Art moderne*, j'ai cru qu'il ne serait pas mauvais qu'une féministe sincère répondit.

Je l'ai donc fait, et vous prie, Monsieur le Rédacteur en chef, d'agréer l'expression de ma considération distinguée.

MARIE PARENT

La Libre Esthétique et la Presse.

A la liste des articles parus sur le dernier Salon de la *Libre Esthétique* (2), il convient d'ajouter l'étude consacrée à l'exposition et aux auditions musicales par la revue *Durendal* (livraison d'avril), toujours exactement informée sur les manifestations de l'art contemporain.

LA MUSIQUE A PARIS

Si la Catalogne a ses peintres, elle a ses musiciens aussi. A côté d'Albeniz, dont les récents succès ont popularisé le nom en Belgique, voici Granados, Gay, Tarrega, Sor, et ce débutant,

(1) Voir *l'Art moderne* du 23 avril 1905.

(2) Voir *Art moderne*, nos 13, 14 et 15.

J. Civil, qui annonce un exceptionnel tempérament d'artiste. Quelques œuvres instrumentales et vocales de ces compositeurs formèrent samedi dernier le programme original et pittoresque d'une séance qui remporta à la *Schola cantorum* un succès fou. L'exubérance espagnole, unie à l'enthousiasme parisien, firent passer plusieurs des morceaux présentés en première audition au public et acclamer frénétiquement leurs parfaits interprètes : M^{me} Maria Gay, remarquablement accompagnée au piano par M. Civil; M^{lle} Blanche Selva, M. Ricardo Vinès, rivalisant de talent, et l'extraordinaire guitariste Llobet qui pourrait jouer à lui tout seul un quatuor à cordes sur son instrument.

Parmi les pièces les plus intéressantes du programme, citons les *Chants d'Espagne* et *La Vega* d'Albeniz, d'une subtilité d'expression délicieuse dans leur caractère descriptif, et deux mélodies écrites dans le style populaire avec un accent pénétrant par M. J. Civil.

Jeudi prochain, à 4 heures, M^{lle} Blanche Selva donnera une audition des œuvres suivantes de M. Vincent d'Indy : *Poème des montagnes*, *Trois Valses*, *Tableaux de voyage* (les treize pièces intégralement), *Sonate* pour piano et violon, avec le concours de M. Emile Chaumont.

Le Festival Beethoven a pris des proportions triomphales. Jamais, peut-être, pareil enthousiasme ne s'est manifesté à Paris pour des auditions symphoniques. On s'entasse dans les loges, on s'arrache le moindre coin de fauteuil; le promenoir, les couloirs, les escaliers regorgent d'une foule avide d'écouter, prompte à applaudir. Weingartner est le héros du jour et on ne se lasse pas de l'acclamer.

Sa direction précise, à la fois véhémence et contenue, féroce-ment énergique et souple, met en lumière les plus petits détails, tout en respectant la grande ligne architecturale de l'édifice sonore qu'il construit. *L'Héroïque*, *l'Ut mineur* ont surtout excité l'admiration des auditeurs. A la dernière séance, la *Pastorale* fut délicieuse de fraîcheur idyllique, la Symphonie en *la* irréprochable d'ensemble, de sentiment expressif et de mouvement. M. Risler joua avec le scrupule et la fine compréhension qu'on lui connaît le Concerto en *sol*. Quant au Concerto de violon, il fut interprété avec quelque froideur à l'audition précédente par M. Capet. La Huitième Symphonie et la Symphonie avec chœurs vont couronner, au moment où le départ du courrier m'oblige à arrêter ces notes, une série de concerts qui marquent une date vraiment glorieuse dans l'histoire de l'art musical.

O. M.

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Ysaye.

Le Dr Karl Muck appartient, — c'était à prévoir, — à l'authentique race chefs d'orchestres allemands qui savent vraiment diriger un orchestre; du calme, du coup d'œil, un sens extraordinaire de la précision et de l'équilibre, une fidélité scrupuleuse à la pensée du compositeur: telles sont les qualités précieuses dont, après les Mottl, les Richter, les Weingartner, etc., il est venu faire preuve au dernier Concert Ysaye.

Que n'avons-nous ici, toute l'année, un chef d'orchestre comme lui? Quelle admirable jouissance que d'entendre exécuter la *Siegfried-Idylle* et les *Préludes* du troisième acte des *Maîtres Chanteurs* sous la direction d'un tel capellmeister! Comme cela sonne vraiment comme cela doit sonner, et comme Wagner l'a voulu! Quel sens vrai de la gradation symphonique, quelle conception juste du contraste, et comme jamais, quand ces Allemands viennent chez nous, nous n'avons cette impression de « Boum! Boum! » qui fait que tant de gens, ne jugeant de Wagner que par les exécutions ordinaires d'ici, ne voient en lui qu'abus de sonorité et confusion incohérente de thèmes anti-mélodiques! Oui! que n'avons-nous ici un Muck qui nous donne la quotidienne pâture orchestrale!

Sauf le hors-d'œuvre de Liszt, ce *Mazeppa* dont la médiocre boursofflure est bien en harmonie avec l'*Orientale* de Victor Hugo, le programme de dimanche passé était tout à fait intéressant.

D'abord, une belle Symphonie du scandinave Christian Sinding, un peu longue peut-être; la fin se traîne en un *maestoso* trop décoratif qui n'ajoute rien, — au contraire, — au passage ralenti du *vivace* (3^e partie); et l'on a la sensation que la symphonie se terminerait avantageusement par ce dernier passage, dont le mouvement est d'ailleurs presque identique au final. Cette restriction faite, les trois premières parties de l'œuvre ont vraiment de la vie, de la puissance d'invention et de l'atmosphère : une atmosphère de légende romantico-mystique, avec des alternances de tendresse et de passion dramatique dans l'*allegro moderato* initial, des développements à allures de ballade dans l'*andante*, et des sensations de paysage et de fête campagnarde dans le *vivace* ... j'allais dire « final » ! Orchestration fournie, habile, bien mise en valeur par l'excellent orchestre Ysaye.

Le baryton Frölich prêtait son concours au concert. Il n'était pas inconnu à Bruxelles : M. Crickboom l'avait fait entendre l'année passée à l'une de ses séances, au cours de laquelle M. Frölich chanta des lieder. Nous lui reprochions, dans notre compte rendu d'alors (1), un côté théâtral, qui ne convenait pas à l'intimité de certains lieder. Eh bien ! le concert de dimanche nous a précisément révélé le vrai, l'admirable chanteur de théâtre et d'oratorio qu'il est.

Que dire de la façon dont il a chanté, en allemand, le Monologue de Sachs du troisième acte des *Maîtres* ? — C'était Sachs lui-même que l'on entendait, le Sachs conçu par Wagner, le Sachs rêveur et cherchant à définir lui-même le rêve dans cette langue poétique et musicale à la fois mélancolique, virile et souverainement pure que le maître de Bayreuth lui fait parler !

Mendelssohn eût certes aussi sa part dans le succès du concert. Son air d'*Elie* : *Er ist genug*, que M. Frölich a chanté avec une compréhension merveilleuse de la grandeur biblique, est vraiment très beau, et quelque sévère que puisse être l'opinion que l'on a sur Mendelssohn, et quelque justifiée que puisse être sa « démoralisation », il faut cependant reconnaître qu'il y a dans son œuvre, et notamment dans *Elie*, le dernier de ses oratorios achevés, des parties réellement inspirées, où la profonde conviction lui fait effleurer le génie.

CH. V.

Matinée Engel-Bathori.

M. Engel et M^{me} Bathori ont clôturé la série de leurs mercredis par une séance consacrée à trois musiciens belges, choisis au hasard, sans intention de plan méthodique. C'étaient : M. Emile Mathieu, l'érudit compositeur; M. Lauweryns, qui accompagna lui-même des mélodies fraîches, bien venues, très favorablement accueillies, et Franz Servais, représenté d'abord par quatre mélodies banales que fit oublier ensuite un important fragment de l'*Apollonide*. M^{me} Bathori s'y montra très dramatique; ce fut pour elle un gros succès. Et c'est avec un réel plaisir qu'on écoute cette musique, — moyenne, certes, — mais si respectueuse des beaux vers de Leconte de Lisle, distinguée, sympathique, enfin, malgré qu'on la sente osciller de Wagner au meilleur de Massenet... Cette dernière matinée fut particulièrement applaudie.

PETITE CHRONIQUE

La revue d'art *Le Thyrsé* organise pour le 18 mai prochain, une représentation extraordinaire d'œuvres d'auteurs belges. Cette intéressante soirée aura lieu à 8 heures du soir, au théâtre de l'Alcazar; seront exécutées les comédies en un acte suivantes : *L'École des valets* de H. Libreht; *La Journée des dupes* de M^{lle} Marg. Duterme; *L'Écrivain public* de M. F. Bodson. On peut retenir des places au bureau de la revue, 14, rue de la Filature, Bruxelles.

(1) Voir : *Art moderne* 1904, p. 171.

Le conflit qui, depuis des années, divisait MM. Jef Lambeaux et Horta, et qui avait eu pour conséquence de laisser dans un état d'abandon complet le petit temple grec destiné à abriter le bas-relief représentant les *Passions humaines*, est, dit le *Journal de Bruxelles*, à la veille d'être aplani, grâce à l'intervention de la Commission royale des monuments.

Trois fois la Commission royale s'est rendue en compagnie des deux artistes au parc du Cinquantenaire pour y soumettre les bas-reliefs à diverses épreuves au point de vue des jours à lui donner. On y a fait une expérience en plaçant devant le morceau sculptural une cloison en planches; une seconde sans le secours de cette cloison; une troisième, enfin, en voilant le lanterneau de façon à ne laisser filtrer la lumière que par une étroite ouverture à la partie supérieure du lanterneau touchant au bas-relief. Ce troisième essai, sera suivi d'une quatrième expérience. Et l'on est fondé de croire que celle-ci sera décisive.

Notre collaborateur M. L. de la Laurencie, dont le volume sur *Le Goût musical en France* a été très apprécié, prépare un ouvrage sur *La Vie musicale en province au XVIII^e siècle*. L'érudit musicologue a recueilli d'intéressants documents inédits sur l'Académie de musique de Nantes, qui eut de 1725 à 1765 une période extrêmement florissante et groupa des musiciens remarquables. C'est, principalement, l'histoire de cette Académie et des artistes qui s'y rattachent qui fera l'objet du prochain ouvrage de M. de la Laurencie.

Il paraîtrait que l'Opéra de Paris propose au ténor Dalmorès un engagement de deux ans, aux appointements de 65,000 francs par an, pour la seule interprétation des rôles wagnériens. Le théâtre de la Monnaie envers lequel M. Dalmorès est lié jusqu'à la fin de la saison prochaine, ne consentirait à résilier cet engagement que si l'Opéra de Paris lui présentait un ténor pouvant remplacer le défaillant. Jusqu'à présent quelques présentations ont eu lieu, paraît-il, mais sans succès.

D'un article de M. J. Rulot dans *Wallonia* sur la différence qui sépare la peinture wallonne de la peinture flamande : « Si nos races sont toutes deux du nord, notre sol est tout différent. Là-bas, la plaine est basse, le ciel est immense et plus transparent, la moindre chose chante vigoureusement et allègrement dans l'air; il en résulte des oppositions vigoureuses, toujours et nettement déterminées. Ici, au contraire, les terrains prennent une grande importance, le ciel est bas, et partant moins profond et plus lourd. Par son dessin net, tantôt onduleux, tantôt âpre et poignant dans ses heurts, son relief toujours puissant, notre sol doit forcément influencer sur les sensations du peintre et agir profondément sur son œil et sur son esprit. »

Une exposition internationale de « l'Art dans la Maison » aura lieu à Bruxelles, du 2 au 20 septembre, dans les salles de la Société royale de la Grande-Harmonie. L'entreprise entière est faite au profit d'œuvres de bienfaisance.

Le *Mercuré musical*, qui va paraître deux fois par mois à Paris (2, rue de Louvois), à partir du 15 mai, promet d'être à la fois la plus sérieuse et la plus attrayante des revues de musique. Fondée comme le *Mercuré de France*, sur le principe de l'indépendance absolue des opinions, il aura pour collaborateurs des musiciens et critiques tels que Pierre Aubry, René de Castéra, Claude Debussy, Henry Gauthier-Villars, Vincent d'Indy, Louis Laloy, Lionel de la Laurencie, Jean Marnold, Octave Maus, André Pirro, Armande de Polignac, Romain Rolland, Julien Tiersot, Colette Willy. Musique ancienne et moderne, française et étrangère, science et théorie musicale, enfin, rien ne lui demeurera étranger, et des revues générales tiendront régulièrement les lecteurs au courant de tout ce qui sera fait de nouveau dans ces différentes provinces.

Le *Mercuré musical* sera indispensable à quiconque veut savoir, avec quelque précision, ce qu'il advient aujourd'hui de la musique.

Directeur, Louis Laloy; rédacteur en chef, Jean Marnold. L'abonnement annuel est de 12 francs pour la France, de 15 fr. pour l'étranger.

Une nouvelle revue de littérature, d'art et de folklore vient de paraître à Auvclais sous le titre : *La Houlette*. Au sommaire du premier numéro, des vers de MM. Emile Lecomte, E. Desprechins, Louis Moreau, Edm. Doumont; des proses de MM. N. Vallandes, Ad. Siret, R. de Gourmont, etc. Abonnements : 5 francs par an. Six mois : 2 fr. 50.

La vente de la collection Paul Bérard, qui a eu lieu à Paris, à la galerie Georges Petit, la semaine dernière, a produit un total de 272,000 francs. Cette collection, peu nombreuse mais choisie, était presque exclusivement composée de tableaux de peintres impressionnistes. Voici les principales enchères :

CLAUDE MONET. — *La Débâcle*, 27,000 francs; *Les Coquelicots*, 12,000; *La Cabane des douaniers à Varangeville*, 9,200; *Gelée blanche*, 11,000; *Les Bords de l'Epte*, 15,000; *La Mer à Varangeville*, 10,200.

AUGUSTE RENOIR. — *Après-midi des enfants à Vargemont*, 14,000 francs; *Les Enfants*, 8,700; *La Fête de Pan*, 15,000; *La Fillette à la ceinture bleue*, 13,200; *Songeuse*, 12,000; *L'Enfant blanc*, 10,030; *Le Petit Écolier*, 4,000; *La Petite Pêcheuse*, 10,000; *Baigneuse*, 6,500; *Venise*, 4,500; *Profil blond*, 4,100; *La Femme au chapeau noir*, 2,250; *Les Pêches*, 6,000; *Le Faisan*, 3,000; *Dans les Fleurs*, 3,250; *La Fillette au tablier blanc*, 2,100; *Géraniums dans une bassin de cuivre*, 7,000; *Les Lilas*, 4,400; *Tête de femme*, pastel, 1,500.

ALFRED SISLAY. — *Les Côteaux d'Argenteuil*, 10,100 francs; *La Seine au Bas-Meudon*, 12,500 francs; *Les Bords de l'Oise*, 8,650.

BERTHE MORISOT. — *La Femme à l'éventail*, 4,900 francs; *La Petite Cigale*, 11,200.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

VILLE DE BRUXELLES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

provenant de la succession de

M. FRANÇOIS DELEHAYE, expert en tableaux
et d'un AMATEUR

dont la vente publique aura lieu à l'intervention de
M^e LAUWERS-VAN DEN WYNGAERT, notaire à Anvers,
pour les tableaux de la succession François Delehaye;
par le ministère de M^e ZWENDELAAR, huissier, rue du Midi, 153,
à Bruxelles, à la

GALERIE J. ET A. LE ROY FRÈRES
rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles.

Le vendredi 19 mai, à 2 heures précises.

Experts : MM. J. et A. Le Roy frères, 12, place du Musée, Bruxelles.

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE	PUBLIQUE
le mercredi 17 mai 1905,	le jeudi 18 mai 1905,
de 10 heures à 4 heures.	

Le catalogue se distribue : à Bruxelles, chez MM. J. et A. Le Roy frères, place du Musée, 12, et rue du Grand-Cerf, 6; à Anvers, chez M. Lauwers-Van den Wyngaert, rue aux Lits, 19, et M. Louis Delehaye, expert en tableaux, Longue rue Neuve, 41.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE :

Félicien Rops, graveur.

PAR E. RAMIRO

Un beau volume petit in-4^o, orné de 55 planches *hors texte* dont 25 planches tirées en taille-douce sur les cuivres originaux et constituant autant d'épreuves originales, et d'un grand nombre de reproductions de dessins dans le texte.

Prix : 25 francs.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions.

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix rédués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. *Expertises.*

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

*Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.*

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS
PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Constable (C. L.). — L'Exposition de l'Art belge (1830-1905) (O. M.). — Le Théâtre belge (GEORGES RENCY). — Exposition Leys-De Braekeleer à Anvers (L. F.). — Le Faune mordu (JEF LAMBEAUX). — Chronique artistique. *Salon de Printemps*. — Conférences jubilaires. — La Fête des arbres. — Notes de musique. — « La Retraite » (O. M.). — La Musique à Paris (O. M.). — Publications artistiques (M. H.). — Petite Chronique.

CONSTABLE

Un des esprits les plus pénétrants de la jeune littérature, M. Léon Bazalgette, vient de consacrer à Constable, sous le titre : *John Constable, d'après les souvenirs recueillis par C.-R. Leslie* (1), un livre infiniment intéressant, qui est la vie de ce grand homme racontée par lui-même dans sa correspondance et élucidée des gloses de celui de ses disciples qui

(1) Paris, H. Floury, éditeur.

l'approcha de plus près. C'est une notation quasi-quotidienne, claire et substantielle comme un memorandum : il en ressort un extraordinaire type humain, chez lequel le génie, tôt éveillé, procède d'un prodigieux autodidactisme. Sa constante exaltation est le spectacle de la nature : sitôt qu'il a ouvert les yeux au miracle de la lumière, il conquiert l'évidence qu'elle est la loi même du paysage. Il n'a plus ensuite qu'à approprier à son incomparable faculté optique une technique que l'art de son temps ignorait encore.

Constable perçoit avec une fraîcheur vierge les jeux du prisme, les passages d'un ton à un autre, le mouvement et la qualité des atmosphères. Il y a, dans les lettres que publie Leslie, des indications de la composition des ciels qui émerveillent par la connaissance des secrets du monde qu'elles révèlent. Il vit, en effet, dans une contemplation attendrie et inlassée de la nature, au laboratoire même de ses genèses et de ses renouvellements. Tout le frappe, l'intéresse, l'incline au sens panthéiste de la vie universelle.

Il ne paraît pas pourtant que ce créateur du naturalisme dans la peinture des eaux, de la terre et de l'espace ait connu l'admiration de ses contemporains : la gloire fut pour lui un lendemain ; il eut l'existence candide, simple, tranquille et médiocre d'un homme qui ne pensait ni à la renommée, ni à l'argent et fit son art pour la délectation qu'il lui procurait à lui-même.

M. Léon Bazalgette a fait précéder la traduction de l'ouvrage de Leslie d'une notice qui a le nombre et la qualité médullaire d'une page d'histoire. Elle abonde en perceptions neuves, subtiles, synthétiques et atteste un

sens très vif tout à la fois de la nature et de l'art. M. Bazalgette a, pour l'exprimer, la chaleur, la conviction, un don vivant de sincérité et de persuasion. Ce n'est pas assez dire : il faudrait encore louer la haute notion de justice et de réhabilitation qui perce partout et notamment lui fait consacrer à Paul Huet, comme à l'un des plus beaux précurseurs de la grande École française, un noble et réparateur jugement.

Voici quelques extraits qui donnent une idée de la valeur de cette contribution à l'histoire d'un grand homme :

« Constable, cet homme timide et simple dans la vie quotidienne, solitaire et doux, est l'un des grands révolutionnaires de l'art. Un meunier du Suffolk, un gars trapu, bien membré, au sang rouge, aux pieds fermement appuyés sur le sol, aux sensations normales et équilibrées, à la conscience honnête, à l'instinct sûr et profond de terrien, au fort tempérament, est venu ; et il a fallu ce phénomène de santé et de simplicité, cette richesse et cette force de nature au service de l'art, pour fonder en Europe une école nouvelle de paysage.

• Le paysage de Constable apparaît sensuel, succulent et fort.

Ce qui frappe lorsqu'on l'aborde, c'est tout d'abord la sensualité de cette peinture. C'est là un art vital et chaud, lourd de réalité, gras, pulpeux, je dirais presque *charnel*, bien qu'il s'agisse de frondaisons, de ciels et de terrains, un art puissamment animal et vivant. L'homme de cette peinture est un être qui *doit* avoir vécu parmi les bestiaux aux nourritures abondantes, les herbes drues de la prairie et le vent fort des campagnes, près de l'eau et de la forêt. Elle sent la terre et le plein air. Une joie large et ruisselante s'y affirme. L'élément de vie qui circule en ces paysages les imprègne de la réalité la plus complète que l'art ait pu conquérir jusque-là.

On sent qu'ils sont allés directement au cœur de l'artiste sans s'être décolorés et froids à travers le cerveau, que sa compréhension est plus sensorielle que cérébrale.

Constable est (comme notre Millet) l'aboutissement d'une race de terriens.

Des générations silencieuses, aveugles, de paysans travaillant dur, ont, pendant des siècles, respiré l'air des champs, flairé l'odeur de la terre, ont vécu d'elle et près d'elle, ont joui et peiné par elle animale, le visage dans le vent, la pluie et le soleil, se sont tellement imprégnés des spectacles de la nature que le paysage peu à peu s'est mêlé à leur vie, est devenu partie intégrante de leur être, à leur insu. Un jour, par quelque combinaison lente, mystérieuse et sûre du cosmos, un rejeton de cette race, doué de conscience, sans que l'on sache pourquoi, sent s'épanouir en lui le désir invincible d'exprimer son émotion en face de la nature.

Il totalise ainsi les milliards d'impressions larges ou minuscules, inconsciemment subies par ces aïeux au cours des âges et les offre au monde, reflétées dans le miroir de son art. C'est la séculaire vie vécue par les ancêtres en contact journalier avec la terre qui communique à l'œuvre des artistes d'origine rurale, ce parfum de réalité et d'authenticité dans l'expression de la nature, qu'on ne retrouve pas en général dans l'œuvre de celui qu'engendrèrent des citadins et dont la jeunesse s'écoula dans les villes, privé qu'il est de la base qu'offre un énorme instinct silencieusement accumulé.

Ce magnifique phénomène s'est réalisé pour Constable. En lui une lointaine force de nature s'exprime. Il est le terrien conscient qui travailla sur le capital obscurément amassé par ses ancêtres et par lui-même, en sa jeunesse villageoise.

C'est la terre qui l'a fait peintre, — comme il le déclare lui-même ingénument, le cœur débordant de gratitude, — non l'occasion, l'éducation, l'étude ou la vue des tableaux. C'est vraiment le *genius loci* qui s'est incarné en lui. Une petite vallée d'Angleterre, paisible, verdoyante, éloignée des villes, riche seulement des milles spectacles champêtres qu'elle offre, a pris conscience dans le cerveau de l'un de ses enfants, s'est connue et exprimée dans un homme sorti et nourri d'elle. C'est la vallée qui lui a mis le pinceau à la main, qui l'a forcé de traduire sur la toile les impressions qu'il avait ressenties comme insouciant gamin, en vagabondant par les prés et la rivière, ou comme garçon meunier, en surveillant les moulins de son père.

Il y a de nombreuses chances pour qu'une jeunesse comprimée au sein noir des villes imprime un cachet de mélancolie sur toute une existence ; de même qu'une enfance qui s'est dilatée dans l'atmosphère libre et vitale du village dote les forts tempéraments d'un fonds de santé, de robustesse et de joie qui transparait dans leur physionomie et dans leur œuvre.

Une telle nature d'homme, c'est l'esprit du sol et de la race qui se réveille, impérieux, profond, irrésistible, rejetant avec mépris le fardeau des traditions étrangères, imposé par les bas intermédiaires et les instructeurs fossiles, pour redevenir intégralement lui-même. La haine des tableaux en général et des faux maîtres est très vivace chez Constable. Il s'éprouve une sensibilité vibrante devant la nature, un paysan conscient devant le paysage, avide d'en extraire toute la saveur de réalité et de vie. C'est l'animal humain qui sent, entre les choses concrètes et lui, un lien si intime et si fort, que tout ce qui ne sort pas organiquement du sol lui apparaît mensonge et platitude, produit d'une imagination malsaine et impie. Voilà ce qui donne quelque chose d'immense à cet homme simple, modeste, si bourgeois d'allure.

Le total des impressions recueillies par les hommes

de sa race et par lui-même dans la première partie de sa vie était si riche que son existence n'a pas suffi à l'épuiser. Une telle force pour peindre était accumulée en lui qu'elle s'est transmise à sa descendance. Des cinq enfants de Constable qui survécurent, quatre firent de la peinture, plutôt en amateurs, il est vrai, bien qu'exposant à l'Académie royale.

Constable est un produit *direct* de la terre. Il est resté en liaison avec ses racines. »

C. L.

L'Exposition de l'Art belge (1830-1905).

L'Exposition rétrospective de l'Art belge organisée avec le concours du Gouvernement à l'occasion du Jubilé national s'ouvrira le 15 juillet et sera clôturée le 2 novembre. Elle occupera au Palais du Cinquantenaire la partie sud, où sera installé ultérieurement le Musée des moulages. Une subvention de 100.000 francs a permis au Comité organisateur de créer pour les quelque quatre ou cinq cents œuvres d'art qui constitueront ce Salon exceptionnel un décor digne d'elles. L'architecture et la décoration des salles, dues à M. P. Acker, ont une élégance sobre qui feront valoir les peintures et les sculptures exposées. Le style adopté se rapproche du Louis XVI, sans asservissement rigoureux, et la diversité des colorations adoptées pour la décoration intérieure des salles promet une agréable variété d'aspects.

Une douzaine d'artistes auront les honneurs d'un groupement important comprenant de vingt à trente œuvres. Ces expositions collectives, destinées à mettre en lumière les personnalités les plus célèbres de l'Art belge, seront encadrées de toiles de peintres moins illustres qui vécurent à la même époque ou que rattachent aux premiers certaines affinités. C'est ainsi qu'Henry Leys, par exemple, sera entouré des peintres anversois dont il a inspiré la vision et la technique. On pourra se rendre compte ainsi très exactement de l'évolution historique de la peinture belge depuis 1830.

Les grands noms choisis pour ces expositions rétrospectives sont, entre autres, L. De Winne, dont on rassemble une belle série de portraits, H. Leys, Alfred et Joseph Stevens, Th. Fourmois, Ch. De Groux, H. De Braekeleer, L. Artan, F. Rops (auquel sera consacré toute une salle de blanc et noir), L. Dubois, E. Agneesens, H. Boulenger, A. Verwée.

Les collections françaises ont été mises à contribution, de même que les galeries belges publiques et particulières. C'est ainsi qu'on reverra des tableaux d'Alfred Stevens appartenant à M^{me} la comtesse Greffulhe, à M^{me} Duez, à M. le comte R. de Montesquiou, à M. de Ituri. Le Musée de Gand prêtera au Comité la belle toile d'H. Evenepoel *l'Espagnol à Paris*. Tous les amateurs mettent, de même, la plus louable bonne volonté à seconder ce bel effort d'art.

Pour la sculpture, Constantin Meunier et Julien Dillens seront représentés par des ensembles considérables, pour lesquels seront faites des installations spéciales. Le *Monument du Travail*, du premier, sera reconstitué de toutes pièces suivant une disposition primitivement arrêtée par le maître, les bas-reliefs et figures se déployant en hémicycle, avec une architecture appropriée, et non

dans la forme cubique essayée ensuite et qui parut moins heureuse. On pourra apprécier ainsi, dans son ensemble, et telle qu'il rêva de la voir exécutée sur quelque place publique, l'admirable conception du statuaire illustre que la mort vient de ravir.

Les renseignements inédits que nous avons recueillis permettent, on le voit, d'espérer une superbe manifestation artistique qui donnera à notre école une consécration définitive.

O. M.

LE THÉÂTRE BELGE

On s'occupe beaucoup du théâtre belge en ce moment. On veut, par tous les moyens possibles, l'imposer au public. Contrairement à ce qu'on s'imagine d'ordinaire, celui-ci n'est pas aussi rétif qu'on le pense. Tout récemment, par exemple, le soir de la représentation de *Miss Lilli* au théâtre du Parc, la salle était très bien disposée, toute prête à saluer d'enthousiastes bravos une pièce jeune, ardente, où l'on eût senti un effort sincère vers la Beauté : et les auteurs n'ont dû s'en prendre qu'à eux-mêmes si ces dispositions excellentes n'ont abouti qu'aux sourires et aux baillements. Il faut l'avouer sans détours : le public belge, depuis vingt ans qu'on lui crie sur tous les tons que nos écrivains ont du talent, voire du génie, ne demanderait pas mieux que de s'en assurer par soi-même. D'autre part, les directeurs de théâtre, si violemment accusés d'ostracisme systématique, voudraient bien, j'en suis sûr, démentir leur réputation d'industrialisme béotien. Qu'est-ce qui manque donc à notre théâtre? De bonnes pièces, tout simplement. Il ne suffit pas de revendiquer pour nos auteurs l'attention de la foule : il faut justifier ces prétentions par des œuvres. Notre tort a toujours été d'annoncer à grand fracas des merveilles uniques au monde et, quand les gens séduits par le boniment faisaient cercle autour de notre ménagerie, de n'avoir à leur montrer, trop souvent, au lieu des superbes lions des solitudes peints sur la toile, que de modestes chiens savants déguisés en fauves et des geais parés des plumes du paon.

Lorsque *le Thyrsé*, il y a quelques mois, manifesta l'intention d'organiser une représentation d'auteurs belges, je me dis à part moi : « Allez-y, braves gens! Vous croyez naïvement que les manuscrits vont pleuvoir dans vos bureaux, que les chefs-d'œuvre vont s'empiler sur les chefs-d'œuvre! A quelle déception vous courez! Votre appel est pourtant séduisant : n'y a-t-il pas, au bout, la représentation assurée? Tous ceux — et sans doute ils sont légion — qui ont chez eux un drame, une comédie, une machine quelconque en prose ou en vers, vont s'empresser de vous l'envoyer. Quel embarras, pensez-vous, va être le vôtre, alors qu'il s'agira de choisir, parmi tant de choses charmantes, neuves, pleines de talent et de jeunesse, les quelques actes que les courtes heures d'une soirée permettent de mettre en scène! »

Savez-vous combien de manuscrits les rédacteurs du *Thyrsé* purent réserver pour un choix définitif? Deux, ni plus, ni moins! C'étaient *la Journée des dupes* de M^{lle} Dutorme, et *le Retour d'Uylenspiegel*, de M. Wappers. Pas une seule pièce en trois actes, pas une œuvre sérieuse! Deux levers de rideau! Après un tel succès, qu'on vienne encore nous parler du théâtre belge! Qu'on vienne encore nous raconter que les tiroirs de nos directeurs sont encombrés de chefs-d'œuvre incompris! Ils avaient une belle occasion d'en sortir, ces fameux chefs-d'œuvre!

Aucun d'eux n'a montré seulement le bout du nez. Et l'on serait presque en droit de dire qu'en dehors des pièces si souvent injouables de nos écrivains connus, le théâtre belge des jeunes, des débutants, se réduit à deux levers de rideau !

Des deux petites pièces choisies par le comité du *Thyrse*, l'une, *le Retour d'Uylenspiegel*, ne fut même pas admise aux honneurs de la représentation. Restait donc, de tout cet effort, si intéressant, si digne d'encouragement, une petite bluette, frêle et fine, que nous vîmes jeudi soir à l'Alcazar, fort bien jouée, ma foi ! *la Journée des Dupes* de M^{lle} Marguerite Duterme. C'est un ménage d'artistes, ultra-moderne, qui, par excessif snobisme, a décidé de rompre tout rapport amoureux et de se rendre mutuellement la liberté d'aimer ailleurs. Mais comme les petits époux n'ont pas cessé de s'aimer, ils ne tardent pas à se réconcilier sur le dos d'un ami, la dupe de l'histoire, que l'on berne et dont on rit. Cette petite comédie, où il y a une idée juste et une observation parfois très vivante, montre chez sa gracieuse auteur un sens indéniable du théâtre. Le public y a pris un vif plaisir et le succès de M^{lle} Duterme a été, sans nulle galanterie, sans nulle complaisance, réellement très enthousiaste.

Cette menue chose de grâce et d'esprit était encadrée par *l'École des Valets* de M. Liebrecht, qui était parvenue au dernier moment à se glisser dans la combinaison : une comédie fiabesque d'après Molière et beaucoup d'autres, bien supérieure toutefois à *Miss Lilli* et où il y a quelques mots d'esprit assez fin et des allusions agréables qui prouvent que l'auteur a de la littérature ; — et par *l'Écrivain public* de M. Félix Bodson, un acte en vers, qui fut accepté après la clôture du concours. On se souvient du franc et joyeux succès de *Pierrot millionnaire* au théâtre du Parc. *L'Écrivain public* a moins de qualités : c'est une pièce à tiroirs, une succession de scènes sans lien, qui nous montre un écrivain public, infatué de son art, en puissance de femme vieille, acariâtre, mais encore amoureuse, et maître d'un commis-poète, qui est follement épris d'une danseuse de l'opéra. Quoique cocu, ou sur le point de l'être, l'écrivain aime toujours sa femme. Grâce à l'inconsciente complicité de l'officine où il opère, le commis peut enfin avouer sa flamme à son idole et s'en voit adoré. Pendant la marche de cette action ténue, interviennent d'amusants comparses : un Auvergnat qui a des ennuis avec un juif, une fillette délaissée et timide que l'écrivain confesse et qui ne répond jamais — la trouvaille est charmante — que par « Oh ! oui ! Oh ! non !... » — un soldat fanfaron et loquace, un grand seigneur qui ignore l'orthographe. Et tout cela forme un ensemble distingué, alerte, plein de jolis vers et de mouvements heureux, qui ne pêche que par quelque longueur et le manque d'intérêt de l'action.

La représentation, en somme, a été bonne. Les amateurs à qui elle était confiée ont fait preuve d'un dévouement et d'une bonne volonté louables. L'initiative du *Thyrse*, encore que nos auteurs aient montré si peu d'empressement à y donner suite, — et pour cause ! — mérite de sincères félicitations. Qui sait ? Rien n'est inutile sur la terre. Un échec même peut devenir l'origine d'un mouvement fécond. La représentation de jeudi soir sera peut-être pour quelques jeunes un encouragement à se mettre franchement à l'œuvre. L'an prochain, grâce à l'impulsion du *Thyrse*, nous applaudirons peut-être une vraie pièce d'un vrai jeune, avec de vrais acteurs sur un vrai théâtre. Ce soir-là, on verra bien que le public sera au niveau de la joie générale et que la critique tout entière — y compris celle de la presse hebdomadaire qui n'est composée cependant que de noirs jaloux, s'il faut en croire

M. Liebrecht — saura applaudir sans réticence au succès d'une œuvre spontanée, ardente, vraiment jeune, enfin ! dont on excusera bien volontiers les inévitables maladresses en faveur de tout ce qu'elle nous apportera de lumineuse, fraîche et originale beauté.

GEORGES RENCY

Exposition Leys-De Braekeleer, à Anvers.

En ouvrant dimanche dernier dans les salles du Musée d'Anvers l'Exposition rétrospective consacrée à Leys et à Henri De Braekeleer, M. Grisar, président de « L'Art contemporain », a dit en substance :

« Leys et De Braekeleer représentent tous deux, par la manière dont ils ont compris et aimé l'art, une puissance d'exemple et une efficacité morale de premier ordre.

Arrivé tout jeune encore à la grande notoriété, pénétrant plus tard, comme on l'a dit, tout vivant dans la gloire, Leys eût pu, comme tant d'autres, s'enfermer dans la voie qui lui avait si pleinement réussi et dans laquelle il n'eût cessé de retrouver, auprès d'un public charmé, de nouveaux et longs succès. Mais il n'en voulut rien faire. Travailleur infatigable, chercheur obstiné, caractère élevé, véritable âme d'artiste, il ne pouvait lui convenir d'épuiser sa veine et d'user sa vie dans la répétition d'une formule.

Jusqu'à la fin il poursuivit d'un énergique effort l'évolution de son art, passant par la triomphale série de ses manières diverses qui, de l'inspiration des anciens maîtres si dominante à ses débuts, le conduisirent — de plus en plus près de la nature — à ces œuvres admirables, et jamais assez vantées, dont l'hôtel de ville d'Anvers garde le dépôt sacré et qui sont le couronnement de sa vie et de son génie.

N'est-ce pas, qu'il y a un incomparable exemple dans une vie d'artiste ainsi comprise et qu'il s'en dégage une salutaire leçon pour ceux qui se croient des peintres parce qu'avec une banalité désespérante ils répètent sans cesse la même recette et le même tableau, — industriels et amuseurs peut-être, mais artistes... non pas !...

Quel contraste dans la vie de De Braekeleer quand on la rapproche de celle de Leys. Ignoré du grand public, encore à ce jour peu connu au delà de nos frontières, il dut à quelques rares amateurs d'accumuler modestement ses œuvres, ces mêmes œuvres qui commencent à devenir l'honneur de nos musées et dont le magnifique ensemble le place au premier rang à côté des Leys, des Stevens, des Daubigny, des Corot, des J.-F. Millet, en un mot des plus grands parmi les maîtres du siècle passé.

Il faut le dire nettement, il a peut-être eu des égaux en ce temps ; il n'en est pas qui lui soient supérieurs.

Et ce grand peintre a vécu ici même, à Anvers, en Belgique, méconnu, en tous cas peu apprécié. Quelle leçon pour le public ! Combien de ceux auxquels pendant ce temps, aussi bien ici qu'ailleurs, allait la popularité chez les masses et les applaudissements de la critique, sont aujourd'hui sur le point de retomber dans l'oubli, tandis que ce sincère et probe ouvrier n'a cessé de s'élever et de grandir !

Notre génération ne peut plus réparer cette injustice ; elle ne le peut plus que d'une manière, — par l'appui et la sympathie qu'elle apportera à cet art pour lequel De Braekeleer a vécu, et par la manière dont elle comprendra cet appui et cette sympathie.

Qu'elle songe qu'il ne suffit pas qu'une œuvre sorte des données connues, heurte les impressions de premier mouvement, étonne même et choque, pour s'en écarter et revenir à la banalité courante consacrée par la mode et la tradition. L'art ne s'enferme pas dans les formules d'une école ou d'une époque ; il est de son essence de se renouveler et de changer sans cesse ; il est

libre comme l'air et la lumière du ciel et comme l'esprit humain. Partout où il est sincère et probe, il mérite attention, respect, effort de compréhension et encouragement. »

L'Exposition tient toutes ses promesses. Les envois reçus au dernier moment corrigent heureusement et complètement ce que les salles consacrées à Leys avaient d'un peu sommaire : aujourd'hui Leys comme De Braekeleer sont représentés par un ensemble magnifique qu'on n'a jamais réuni et qu'on ne reverra probablement jamais.

L'Exposition est ouverte tous les jours de 9 à 5 heures jusqu'au 14 juin.

L. F.

LE FAUNE MORDU

Le sculpteur J. Lambeaux vient d'adresser au Commissaire général des Beaux-Arts à l'Exposition de Liège la lettre suivante, qu'approuveront tous les artistes :

MONSIEUR LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL,

« Il paraît que mon groupe *le Faune mordu*, qui avait été régulièrement reçu à l'Exposition et placé sur la pelouse avoisinant le Palais des Beaux-Arts, vient, par ordre, d'être enlevé comme blessant la décence.

« C'est, du moins, ce que j'apprends par la rumeur publique et par les journaux, car on n'a même pas jugé nécessaire de m'informer de cette mesure aussi insolite qu'injustifiable.

« Je suis persuadé que vous y êtes complètement étranger : la faveur supérieure qui vous a placé à la tête de la section des Beaux-Arts suppose en vous une compétence trop réelle pour que vous puissiez confondre une œuvre d'art sincère avec une œuvre aux intentions malsaines : vous fût-il arrivé de vous y tromper, je vous sais trop galant homme pour manquer aux convenances jusqu'à faire expulser mon groupe brutalement, comme on ferait d'un individu qui se serait livré à des gestes incongrus. Ce n'est donc pas devant vous que j'ai besoin de me défendre d'une imputation qui serait profondément outrageante pour ma conscience d'artiste, si elle pouvait l'atteindre. Je n'ai pas non plus à vous rappeler que *le Faune mordu* a figuré, sans effaroucher aucune susceptibilité, et, peut-être, sans trop de déshonneur pour la statuaire belge, aux Expositions de Paris, de Bruxelles, de Dusseldorf, de Saint-Louis, où il obtint le grand prix. Il n'a dépendu que de ma volonté que ce groupe fût acquis par le Gouvernement pour le Musée royal de Bruxelles, dont la Commission, composée d'hommes de valeur appartenant à toutes les opinions, avait bien voulu, à l'unanimité, le déclarer digne.

« Il était réservé aux influences parties de je ne sais quelle sacristie de province, de faire décider qu'une œuvre qui a reçu le suffrage des meilleurs juges de notre pays et de l'étranger, à laquelle j'ai consacré de longs mois, où j'ai essayé de réaliser de mon mieux un sentiment, que je crois noble, de la beauté, est une action mauvaise et honteuse.

« Je n'aurai pas l'orgueil de me comparer aux hommes illustres qui, tant de fois dans l'histoire de l'art, furent victimes de la même accusation, inspirée tantôt par la sottise, tantôt par la mauvaise foi, souvent par l'une et l'autre réunies ; mais j'ai la fierté de penser que ma carrière déjà longue et le respect que j'ai toujours eu de mon art, suffisent à me protéger contre la basse interprétation de quelques tartufes anonymes.

« Je la leur laisse pour compte. Plaignons ces tristes personnages qui, dans la patrie de Rubens et de Jordaens, ne peuvent pas voir un nu sans que leur imagination malade entre en travail.

« Mais, si je puis dédaigner un outrage dont la protestation

indignée des artistes et du public éclairé me venge déjà, il est cependant une mesure que m'impose ma dignité. Il ne peut me convenir de paraître en suspect devant le jury des récompenses, ni de m'exposer à ce que, après avoir tenté de m'atteindre dans mon honneur d'homme, on essaie, par des menées moins avouables encore, de me diminuer dans ma réputation d'artiste.

« Je vous prie donc de bien vouloir, dès la réception de la présente, donner les ordres nécessaires pour que la mention « Hors concours » soit apposée sur le socle de mes œuvres dans le hall de la sculpture.

« Agréez, Monsieur le Commissaire général, avec mes remerciements anticipés, mes civilités.

« JEF LAMBEAUX. »

Le baron de Beeckman, commissaire général des Beaux-Arts, a répondu à M. Jef Lambeaux par la lettre suivante :

« MONSIEUR,

« Je viens de lire dans un journal une lettre que vous avez bien voulu m'adresser et que je n'ai d'ailleurs pas encore reçue.

« Vous avez raison de penser que je suis étranger aux mesures qui ont été prises à l'égard du *Faune mordu*. Ma compétence et mon autorité sont strictement limitées au Palais des Beaux-Arts. Deux de vos œuvres sont exposées dans le hall de la sculpture, elles sont fort admirées, et je suis très charmé que vous ayez apporté votre concours au succès de l'Exposition de Liège.

« Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

« *Le Commissaire des Beaux-Arts,*

« BEECKMAN. »

Le Commissaire général des Beaux-Arts, avait un devoir à remplir : c'était de défendre M. Lambeaux contre l'inconcevable agression dont il est victime et de provoquer une enquête sur l'incident. Il ne paraît pas l'avoir compris. D'autres que lui s'en chargeront et porteront au Parlement une question qui n'intéresse pas uniquement un statuaire, mais l'universalité des artistes. Ceux-ci ne se laisseront pas outrager davantage.

L'Étoile belge dit avec raison à ce propos :

« Si l'on peut faire traiter comme de vulgaires pornographes des hommes comme Jef Lambeaux, qui a enrichi par des œuvres splendides le patrimoine artistique qui fait la gloire de notre pays, ou comme Victor Rousseau (l'auteur des figures du pont de Fragnée, dont la Ligue réclame aussi l'enlèvement), qui représente peut-être l'inspiration la plus haute, la plus pure et certainement la plus idéale, dans notre école contemporaine, plus un peintre, plus un sculpteur, plus un littérateur ne sont en sûreté chez nous. Et il n'est pas dans nos musées anciens un chef d'œuvre qui ne soit destiné à être décroché sous prétexte d'épargner aux « honnêtes gens » l'obligation de rougir. »

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Salon de Printemps

Le titre est peut-être un peu ambitieux pour la modeste exposition que dans l'intimité de la salle toute une quinzaine d'artistes, — peintres et sculpteurs, — viennent d'improviser.

Mais qu'importe l'étiquette ? L'idée d'utiliser la plus jolie galerie de Bruxelles au moment où la lumière se fait enfin douce et propice ne peut être que favorablement accueillie. Le Salon est présenté avec goût et a, dans son ensemble, une bonne tenue.

À défaut d'œuvres à sensation, il groupe une cinquantaine de petites toiles, aquarelles, dessins ou eaux-fortes originales signées

de noms connus et appréciés : H. Stacquet, F. Charlet, H. Casiers, V. Uytterschaut, A. Marcette, L. Bartholomé (que ses récentes gravures en couleurs classent parmi les meilleurs spécialistes d'un art charmant, encore trop peu pratiqué), L. Franck, P. Mathieu, A. Pinot, etc.

Un délicieux panneau brodé par M^{me} De Rudder, *L'Abîme*, d'élégants projets de médailles exposés par M. G. Devreesc, quelques sculptures signées J. Marin, J. De Rudder, A. Puttemans (dont la *Circé* a des modèles délicats), apportent à l'ensemble une note décorative qui n'est pas sans agrément. Et les portraits d'artistes (C. Meunier, Th. Vinçotte, A. Verhaeren, V. Gilsoul, J. De la Hoese, etc.) dessinés par M. Lemmers promettent pour le prochain volume de M. Sander Pierron une illustration des plus attrayantes.

CONFÉRENCES JUBILAIRES

La ville de Bruxelles ayant offert l'hospitalité de sa Salle des Milices aux conférenciers appelés à l'honneur de célébrer les fastes de la Belgique en Sorbonne, ce fut, la semaine passée, devant un auditoire nombreux et attentif, une sorte de répétition générale des discours que Paris entendra prochainement.

M. Maurice Pirenne parla avec éloquence des Belges d'autrefois, des luttes qu'ils soutinrent pour conquérir leurs libertés, du rôle qu'ils furent appelés à jouer dans l'histoire des peuples. M. Petrucci retraça la brillante étape que parcourut la Flandre au xv^e siècle. Puis vint M. Eugène Baie, qui résuma dans une magistrale étude la société anversoise à l'époque où s'épanouit le génie de Jordaens. Enfin, M. Ernest Verlant présenta la synthèse de la Peinture belge depuis 1830 jusqu'à nos jours. Il le fit en critique averti, en historien et en lettré, plaçant en vive lumière, par des oppositions habiles, les « leaders » de notre école, sans négliger les seigneurs de moindre importance, et montrant fort bien l'enchaînement logique des diverses évolutions de notre école. Cette conférence, comme les précédentes, fut chaleureusement applaudie et unanimement appréciée.

LA FÊTE DES ARBRES

C'est aujourd'hui dimanche, à 11 heures, qu'aura lieu à Esneux la première Fête des Arbres dont nous parla, il y quelques mois, Eugène Demolder (1).

Elle est annoncée en ces termes par l'*Express* :

« Un de nos confrères, le délicat poète et spirituel chroniqueur Léon Souguenet, grand ami de la nature, avait, l'an dernier, proposé d'instituer dans un cadre champêtre une fête des arbres. Exaltation du décor feuillu de nos paysages, protestation contre les vandales qui ne les respectent point, telle devait être la signification de cette solennité familière.

L'idée de notre confrère a plu aux édiles d'Esneux. Dimanche aura lieu, à 11 heures du matin, en cette coquette station de villégiature, la première Fête des Arbres. On plantera, quelque part, un baliveau sans prétention, que l'on baptisera ensuite sous des flots d'éloquence. Au nombre des orateurs, on cite MM. S. Grégoire, bourgmestre d'Esneux, Léon Souguenet et notre excellent confrère Léon Dommartin (Jean d'Ardenne), le vigilant défenseur de nos paysages. On parle aussi de MM. Camille Lemonnier, Emile Verhaeren, etc. ...

Nombre de littérateurs et d'artistes ont promis de participer à cette jolie fête de plein air qui, dans sa simplicité, aura, au rebours de tant d'autres cérémonies officielles, le grand mérite de signifier quelque chose. »

(1) Voir *l'Art Moderne* du 11 septembre 1904.

NOTES DE MUSIQUE

L'Ecole de musique de Louvain a fêté la semaine dernière le vingt-cinquième anniversaire de la fondation de ses grands concerts symphoniques. Ceux-ci ayant été institués par M. Emile Mathieu, actuellement directeur du Conservatoire de Gand, il était juste que ce jubilé fût consacré à ses œuvres.

M. Léon Du Bois a choisi parmi celles-ci le poème lyrique *Freyhîr*, qui décrit avec émotion la sylvie ardennaise. le fragment symphonique *Sous bois*, le *Paysage d'automne* pour piano et orchestre, les *Noces féodales*, tableaux symphoniques, et plusieurs pièces vocales parmi lesquelles *le Pêcheur*, *le Roi des Aulnes*, *le Barde* et *Mignon*, qui comptent parmi les meilleures inspirations du compositeur.

Toutes ces œuvres, fort bien interprétées sous la direction de M. Du Bois, ont valu à l'auteur un succès enthousiaste ainsi qu'aux solistes, M^{lles} Wybauw et Latinis, MM. Vander Heyden et L. Biquet, et à l'excellent pianiste De Greef. M^le Wybauw surtout a été l'objet d'ovations sans fin.

À l'issue du concert, un album artistique orné par M. S. Detilleux a été offert, en souvenir de la fête, à M. Emile Mathieu.

Une audition des élèves de M^{me} Labarre aura lieu par invitations jeudi prochain, à 8 heures du soir, au théâtre du Parc. Au programme : Chœurs de César Franck, Saint-Saëns et Brahms; trio des « Femmes mores » de M.-A. Charpentier; œuvres de Lully, Hændel, Gluck, Grétry, Wagner, R. Strauss, Grieg, Reyer, Massenet, Fauré, P. de Bréville, G. Hue, A. De Greef, etc.

ERRATUM. — Il s'est glissé dans *l'Art moderne* de dimanche passé une erreur qui rendait incompréhensible un membre de phrase du compte rendu du dernier Concert Ysaye. Nous disions à propos de *l'Élie* de Mendelssohn : « ... Quelque sévère que puisse être l'opinion que l'on a sur Mendelssohn, et quelque justifiée que puisse être sa « démonétisation », etc... Au lieu de « démonétisation », on nous faisait dire « démoralisation », ce qui n'avait aucun sens.

LA RETRAITE

Comédie dramatique en quatre actes de F.-A. BEYERLEIN, traduction de MM. M. RÉMON et N. VALENTIN (Théâtre des Galeries).

Un vent de fronde souffle en Allemagne. *Petite garnison*, *Discipline*, *Iénu ou Sedan? la Retraite* ont résolument attaqué, par le Livre ou le Théâtre, le militarisme germanique, bafoué son esprit de caste, ses préjugés, son hypocrisie, ses routines, ses iniquités sociales, ses rigueurs inexorables.

Le pays le plus traditionnel du monde (avec l'Angleterre) a été quelque peu secoué par l'explosion de ces bombes. Et voici que, franchissant la frontière, livres et pièces font leur trouée en France, puis en Belgique.

La Retraite, par exemple, après mille représentations en Allemagne, est jouée depuis trois mois avec un succès constant au théâtre du Vaudeville, à Paris. Mais ne croyez pas que c'est pour jouir de l'humiliation infligée aux officiers allemands que le public afflue aux guichets. Le drame a par lui-même assez de puissance et d'émotion, il est assez solidement charpenté et ingénieusement conduit pour mériter un succès qu'on ne lui a pas marchandé, avant hier, à Bruxelles. La psychologie du militaire allemand y est étudiée par un esprit pénétrant et subtil, et les types, silhouettés avec fidélité, sont d'une humanité assez réelle pour conférer à la pièce un intérêt qui dépasse celui d'une satire des mœurs de l'armée. Au surplus, le microcosme de M. Beyer-

lein, s'il renferme des canailles, n'en offre pas moins le spectacle de très braves gens. Quelques-uns sont, comme dans la vie, à la fois très bons et entamés par la difformité professionnelle. Tout cela est judicieusement noté, touché d'une main légère et sûre, avec sobriété.

Le sujet est, en lui-même, purement anecdotique. La fille du maréchal des logis Volkhardt a été séduite par le lieutenant de Lauffen. Son fiancé, Helbig, sous-officier de uhlans, la surprend, la nuit, dans la chambre du lieutenant. Cette trahison lui fait perdre la tête. Il veut forcer la porte et reçoit de l'officier un coup de sabre.

Traduit pour insubordination devant le Conseil de guerre, Helbig refuse généreusement de se justifier pour ne point compromettre la jeune fille. C'est la scène capitale du drame, et elle est écrite avec une rare maîtrise. A travers les obscurités et les contradictions, la lumière se fait peu à peu et éclate au moment où Claire, qui a demandé à être entendue, confesse crânement la vérité.

Alors, c'est le désespoir du père, le vieux maréchal des logis dont toute une vie d'honneur s'écroule sous la honte. En vain il essaie d'obtenir une réparation du lieutenant. Les règlements militaires s'opposent au duel. Son indignation se tourne enfin contre sa fille, qu'il tue d'un coup de revolver.

Ce dénouement, assez inattendu, clôt mal le drame, ou plutôt ne le clôt pas. Le sort du lieutenant demeure ignoré, et l'on ne sait ce qu'il advient d'Helbig, qui concentre les sympathies. Si cette fin est une déception, il n'en demeure pas moins de cette pièce audacieuse et forte quatre tableaux vigoureux, originaux, d'un intérêt pathétique qui grandit jusqu'à la conclusion de l'œuvre.

Elle doit avoir plus de saveur encore dans la langue où elle fut écrite. Les traducteurs ont cru devoir, pour exprimer certaines tournures populaires se servir d'un argot de banlieue qui fait dans la bouche des officiers allemands un effet plutôt bizarre.

Quant à l'interprétation, elle est, en général, fort bonne, et il n'y a qu'à louer M. Moncharmont du choix qu'il a fait des artistes chargés d'initier la Belgique à la *Retraite*. Au premier rang de ceux-ci, M^{lle} Carmen de Raisy et M. Saillard, qu'on applaudit naguère au théâtre de l'OEuvre, MM. Vial, Durel, Scheler, Laurel, Marey, etc. Le succès de l'œuvre et de ses interprètes a été éclatant.

O. M.

LA MUSIQUE A PARIS

Le Festival Beethoven s'est achevé au Nouveau-Théâtre au milieu d'un enthousiasme indescriptible. Weingartner a été rappelé une dizaine de fois après l'exécution de la Symphonie avec chœurs, qu'il a conduite avec une autorité, une sûreté de rythmes, une précision et une variété de nuances également remarquables. Le *Scherzo* surtout fut prestigieux. On s'étonnait unanimement que M. Weingartner eût pu, en si peu de temps, par son seul ascendant, donner des ailes à un orchestre habituellement massif.

Une indisposition priva les organisateurs du concours de deux membres du Quatuor vocal hollandais. Il fallut les remplacer au dernier moment. Mais l'exécution du final n'en fut pas moins belle, grâce aux qualités exceptionnelles de M^{me} Fourier-de Nocé et de M. Laffitte, qui s'acquittèrent à merveille d'une tâche réputée périlleuse entre toutes.

La Huitième Symphonie, spirituellement conduite et jouée avec une clarté parfaite, avait ouvert cette dernière journée. En manière d'intermède, M^{lle} Tilly Koenen avait chanté d'une voix généreuse le médiocre air de concert *Ah! perfido*, qu'on eût pu, sans inconvénient, retrancher (avec, au surplus, les deux Concertos) d'un programme que remplissait magnifiquement l'exécution chronologique des neuf symphonies.

Peut-être la Société musicale avait-elle cru nécessaire, pour attirer la foule, de corser de quelques solistes l'intérêt du Festival. Précaution superflue. C'est le nom de Beethoven qui a fait recette,

les solistes étant incontestablement relégués au second plan. Et quelle recette! Le dernier soir, on ne trouvait même plus au guichet de billets de « promenoir », la salle étant bondée à en éclater. Nombre d'auditeurs déçus ont été forcés, pour rentrer dans leurs frais de déplacement, d'aller passer la soirée au Casino de Paris...

La musique évolue. Les goûts varient. Après Wagner, d'Indy, puis Debussy. Mais, comme eût dit Gounod,

Le Vieux Sourd est toujours debout.

M. Alfred Cortot poursuit le cours de ses attrayantes séances d'initiation. La sixième et dernière était consacrée au *Requiem allemand* de Brahms, présenté pour la première fois dans son intégralité au public parisien. L'œuvre était précédée d'une nouvelle audition du *Concerto brandebourgeois*, redemandé. Mais pourquoi M. Cortot s'obstine-t-il à faire suivre le titre de cette mention fallacieuse : « Reconstitution de la version originale », alors qu'il fait jouer la partie de trompette à l'octave inférieure? Cette transposition, — qu'explique la difficulté qu'il y a pour un chef d'orchestre parisien de faire venir de Belgique M. Théo Charlier pour chaque exécution de J.-S. Bach, — ne passera jamais, quoi qu'il fasse, pour la « version originale » du maître. Mieux vaudrait ne rien dire, — en attendant que MM. les trompettes-solos aient retrouvé l'embouchure de leurs prédécesseurs.

O. M.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

Catalogue de broderies anciennes des Musées royaux des Arts décoratifs et industriels, décrites par M^{me} ISABELLE ERRERA. Cent quatre photogravures. Bruxelles, imprimerie Goossens, librairie Lamertin.

Qui ne s'est donné l'esthétique plaisir d'errer, au Cinquante-naire, au milieu de ces broderies, chapes, chasubles aux couleurs harmonieuses, aux ornements merveilleusement décoratifs, les yeux charmés?... L'intelligence, pourtant, réclamait sa part; on eût aimé à connaître les époques, écoles, sujets, etc. Or, ce sont là matières spéciales, réservées à quelques collectionneurs érudits.

Doubles remerciements à M^{me} Isabelle Errera, donatrice d'un tiers de la collection et auteur d'un catalogue qui nous permet enfin de comprendre cette collection. Comme dans le *Catalogue d'étoffes anciennes* publié en 1901, l'image photographique des objets tient lieu d'une description écrite, toujours fâcheusement énigmatique. Et des notes très nombreuses (historiques et techniques) achèvent de donner à l'esprit pleine satisfaction.

Muni du fil précieux, j'ai donc osé pénétrer dans le labyrinthe; j'ai constaté de suite que, même en dehors de leur intérêt direct, spécial, ces broderies fournissent d'intéressants documents archéologiques. Voici, par exemple, la chape n° 25 (xv^e siècle) : le Père Éternel est représenté tenant des âmelettes dans une draperie. C'est la figuration habituelle des « élus dans le sein d'Abraham » (par exemple, au portail de l'église Saint-Pierre-de-Moissac). Oui, mais alors ce n'est pas nécessairement Abraham, comme on le dit souvent (1); n'est-ce pas plutôt le Christ qui recueille les âmes sur le portail occidental de Bourges et le portail septentrional de Reims? Et me voilà, grâce à la chape n° 25, lancé dans un problème iconographique...

M. H.

(1) Cf. EMILE MALE, dans son très bel ouvrage : *L'Art religieux du XIII^e siècle*, p. 427.

PETITE CHRONIQUE

Les pourparlers engagés par le Gouvernement et par la Commission du Musée de Bruxelles au sujet de l'acquisition de deux des meilleurs tableaux exposés dans la section retrospective du Salon de la Libre Esthétique viennent d'aboutir. Guillaume Vogels sera représenté dans notre galerie nationale par la *Neige (soir)*, qui appartenait à M. E. Van Humbeek, Périclès Pantazis par son *Enfant au cog*, cédé à l'Etat par M. F. Toussaint. Ce sont l'une et l'autre de fort belles toiles, qui marquent l'éveil de l'Impressionnisme en Belgique. La première remonte à 1886. La seconde est antérieure de quelques années à celle-là.

L'Exposition Jordaens s'ouvrira à Anvers, au Musée des Beaux-Arts, le 27 juillet et sera clôturée le 15 octobre. Elle s'annonce, dès à présent comme devant avoir un intérêt artistique égal à celui des expositions commémoratives de Rembrandt et de Van Dyck. Le Roi lui a accordé son haut patronage. Le comte de Flandre a accepté la présidence du Comité d'honneur.

Toutes les toiles de Jordaens qui figurent dans les églises de Belgique ainsi que dans les musées du pays seront réunies à Anvers. Le duc d'Arenberg a spontanément mis celles qu'il possède à la disposition du Comité. D'autres collectionneurs belges et étrangers suivent cet exemple, ce qui assure une participation importante à l'Exposition. Celle-ci se complètera par des dessins et par des tapisseries composées d'après les cartons de l'artiste. Elle assurera ainsi la représentation de Jordaens de la manière la plus diverse.

Samedi prochain, à 3 heures, M. Camille Lemonnier fera à l'Exposition Leys-De Braekeleer, au Musée d'Anvers, une conférence sur *Henri De Braekeleer et son œuvre*.

La ville d'Anvers ouvrira au mois d'août une exposition maritime retrospective. Organisée avec le concours de l'Etat, elle doit comprendre, indépendamment de modèles de bateaux de toutes époques et de tous pays, de ports et jetées, d'instruments de précision anciens : astrolabes, sextants, compas, boussoles, une section artistique où peintures, dessins, estampes, céramiques et orfèvreries achèveront de reconstituer la navigation à travers les siècles.

M^{me} Eleonora Duse est heureusement rétablie de l'indisposition qui l'a empêchée de donner à Bruxelles les représentations annoncées. Elle assistait vendredi passé dans une baignoire à la première représentation de *la Retraite* au théâtre des Galeries, en compagnie de M^{me} Suzanne Desprès et de M. Lugné-Poë. M. Moncharmont avait fait disposer dans sa loge deux gerbes de fleurs que M^{me} Duse, dès son arrivée, a prié la direction de faire enlever, afin de ne pas attirer l'attention des spectateurs. Elle a obstinément refusé sa porte aux visiteurs qui, nombreux, ont tenté de lui présenter leurs hommages. Hier, la grande artiste s'est embarquée pour l'Angleterre où elle sera, d'ici peu, en état de remplir ses engagements.

M^{me} Sarah Bernhardt et sa troupe donneront à la Monnaie, à partir du 4 ou 5 juin, une série de représentations composées de *l'Aiglon*, *Angelo*, *la Sorcière* et *la Dame aux Camélias*.

Le théâtre du Parc vient d'abriter l'excellent comédien Silvain, dont le succès dans *le Père Lebonnard* fut si grand, hier et avant-hier, que l'œuvre sera donnée une troisième fois. Il rouvrira ses portes vendredi 26 mai prochain pour les représentations de *l'Aventurière*, d'Emile d'Augier, jouée par M^{lle} Cécile Sorel, M. Baillet, Truffier, Leloir et Albert Lambert fils, sociétaires de la Comédie-Française.

M. Munié voue désormais à l'opérette le théâtre Molière. Il annonce pour la saison d'hiver, outre les œuvres du répertoire, *la Petite Bohème*, *Monsieur de la Palisse* et *la Chauve-Souris*, trois succès des scènes parisiennes et viennoises.

Le programme de ses matinées n'est pas moins attrayant. Il résumera l'évolution de la musique dramatique en France sous

l'influence italienne dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et se composera des ouvrages suivants : *la Servanté maîtresse* (Pergolèse) *les Trogneurs* (Dauvergne), *On ne s'avise jamais de tout* (Monsigny), *le Bûcheron ou les Trois Souhails* (Philidor), *l'Arbre enchanté* (Gluck). Chaque représentation sera précédée d'une conférence explicative et d'une audition de musique du temps exécutée en concert sur des instruments anciens.

L'Administration des Concerts du Waux-Hall annonce pour demain lundi, à 8 h. 1/2, sous la direction de M. S. Dupuis, une première séance de musique belge avec le concours de M. Lambert, qui jouera le Quatrième Concerto de Vieuxtemps et une élégie de Radoux, et de M. Vermandèle, qui récitera le poème d'Eddy Levis, *La Mer*, symphoniquement commenté par P. Gilson.

La Chronique parle de la création à Ostende d'une série de conférences qui, au cours de la prochaine saison, seront faites le mercredi dans la grande salle de bal du Kursaal. On y entendra successivement, dit-elle, MM. Edmond Picard, *Charles le Téméraire*; Camille Lemonnier, *La Belgique pittoresque*; Emile Vanderveelde, *Les Œuvres sociales belges*; Emile Verhaeren, *Nos Grands Peintres*; Georges Eekhoud, *L'Âme belge*; M^{me} G. Rodenbach, *Souvenirs sur Georges Rodenbach*; M. Paul-Emile Janson, *La Belgique sous le régime hollandais (1815-1830)*; Léon Hennebicq, *Le roi Léopold II*; Paul Spaak, *Le poète Emile Verhaeren*; Maurice des Ombiaux, *Légendes de Flandre et de Wallonie*; J.-Charles Gheude, *Grétry*; George Lecointe, *Les Belges sur mer et sur terre*.

Cette énumération paraît n'être pas entièrement exacte. M. Vanderveelde, dans *le Peuple d'hier*, fait annoncer, en effet, qu'il ne participera pas à ces conférences.

Un député belge, ancien ministre, a lancé un mot nouveau à la Chambre des représentants. Une célèbre définition avait autrefois popularisé son génie : « L'étalon est la poule aux œufs d'or de nos paysans des Flandres. » Cette fois, l'orateur a entretenu ses collègues de la « démantibulation » de l'enceinte fortifiée de Termonde. (Authentique.)

L'Essor littéraire va publier un numéro spécial assez important qui comprendra des études, des articles de critique, des nouvelles, des pièces de vers, etc., d'Adolphe Hardy, Noël Hervé, Albert Bonjean, Louis Moreau, Edmond Doumont, Jules Bock, Henri Glaesener, Alfred Wautier, R. d'Hugheer, Christian Hofer, Pierre-Paul Gerard, Paul de Sadeleer, Paul Cornez, Michel Mertens, Georges Moulinas et de plusieurs autres écrivains. Ce numéro sera mis en vente au prix de 1 franc.

On lit sur les affiches de Bostock placardées sur tous les murs de Paris :

LISZT, LE CÉLÈBRE DOMPTEUR D'OURS.

Comme tout change ! Autrefois c'était les pianos.....

Une anecdote sur Grétry :

« Il faut que vous me racontiez comment vous faites de la musique, disait un jour Tronchin à Grétry, qui le consultait sur sa santé. — Mais comme on fait des vers, un tableau ; je lis, je relis vingt fois les paroles que je veux peindre avec des sons ; il me faut plusieurs jours pour échauffer ma tête ; enfin, je perds l'appétit, mes yeux s'enflamment, l'imagination se monte : alors je fais un opéra en trois semaines ou en un mois. — O ciel ! dit Tronchin, laissez-là votre musique, ou vous ne guérez jamais. — Je le sais, dit Grétry : mais aimez-vous mieux que je meure d'ennui que de chagrin ? »

Une très intéressante revue, *l'Art et les Artistes*, vient de paraître à Paris sous la direction de M. Armand Dayot, inspecteur des Beaux-Arts.

Dès le premier numéro se rencontrent les noms des meilleurs écrivains d'art français : Léonce Bénédite, Henry Bouchot, Armand Dayot, Gustave Geffroy, Roger Marx, Léon Rictor, Victor Thomas, Louis Vauxcelles. Leurs études sont accompagnées d'excellentes gravures d'après les maîtres anciens et modernes.

L'Art et les Artistes a ses bureaux 106, boulevard Richard-Lenoir, à Paris. L'abonnement est de 20 francs pour la France, 25 francs pour l'étranger.

L'Album pour enfants petits et grands dont nous avons annoncé la prochaine publication à l'édition mensuelle paraîtra à la fin du mois. Il contiendra, réunis sous une couverture de Maurice Denis gravée sur bois en trois couleurs par J. Beltrand, cent cinquante pages de musique pour piano à deux ou à quatre mains, spécialement composées en vue d'initier la jeunesse à la musique moderne par I. Albéniz, M. Alquier, Ch. Bordes, G. Bret, P. de Bréville, R. de Castéra, P. Coindreau, A. Dupuis, H. Estienne, J. Gay, A. Groz, Vincent d'Indy, M. Labey, L. Pineau, A. Roussel, L. Saint-Riquier, G. Samazeuilh, Blanche Selva, A. Sérigny, D. de Séverac, F. de la Tombelle et G. M. Witkowsky.

En souscription à la *Schola Cantorum*, 269, rue Saint-Jacques, Paris (Bruxelles, Breitkopf et Härtel), à 10 francs l'exemplaire, prix net.

La Société des Amis du Luxembourg vient d'offrir à ce musée un tableau de Toulouse-Lautrec représentant un coin du Concert des Ambassadeurs.

L'exposition organisée à Madrid à l'occasion du troisième centenaire de la publication de *Don Quichotte* a été inaugurée à la Bibliothèque nationale en présence de la famille royale. L'exposition comprend 599 gravures, l'édition du *Don Quichotte* de Jimenez Aranda, ainsi que 97 volumes et livres de chevalerie et autres cités dans *Don Quichotte* et dont Cervantès raconte que le barbier

et le curé firent un autodafé, des tapisseries de la Manufacture royale représentant des scènes de *Don Quichotte*, et 460 éditions différentes du célèbre ouvrage de Cervantès, parmi lesquelles figure la première qui fut publiée.

Au lendemain de la brillante manifestation du centenaire, un Comité franco-espagnol s'est constitué dans le but d'ériger à Paris un monument à Cervantès. Les souscriptions sont reçues dans les bureaux de la Ligue d'action latine, 25, rue Boissy d'Anglas.

Autres monuments projetés : à Stenlhal (président du Comité, M. Cheramy, 11^{bis}, rue Arsène Houssaye, Paris); à Benjamin Godard (s'adresser au *Figaro*); à Eugène Sue, — ce dernier à Annecy (Savoie); à Alphonse Karr, à Saint-Raphaël; à Henri Becque, à l'angle du boulevard de Courcelles et de l'avenue de Villiers; à Antonin Proust, dans le département des Deux-Sèvres; à Gabriel Tarde, à Sarlat (Dordogne), sa ville natale.

On a vendu récemment aux enchères, à Londres, un violon fabriqué par Guarnerius à Crémone. L'enchère a atteint 900 livres sterling, soit 22.500 francs.

Ce précieux instrument était bien connu des amateurs. Il avait servi à Paganini, qui avait dit qu'on n'aurait guère pu en trouver de meilleur. Ce prix de 900 livres n'est d'ailleurs pas exceptionnel. On cite des violons célèbres dans les collections qui ont atteint un prix beaucoup plus élevé. Le fameux stradivarius de Stuttgart s'est vendu 50.000 francs.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE :

Félicien Rops, graveur.

PAR E. RAMIRO

Un beau volume petit in-4°, orné de 55 planches *hors texte* dont 25 planches tirées en taille-douce sur les cuivres originaux et constituant autant d'épreuves originales, et d'un grand nombre de reproductions de dessins dans le texte.

Prix : 25 francs.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
 BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
 PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
 LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
 SPECIAUX POUR LA
 CAMPAGNE
 ARTISTIQUES PRATIQUES
 SOLDES ET PEU COTÉS



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux. s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix rédués.
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADÈLE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^a

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS
PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX. GLACES. GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

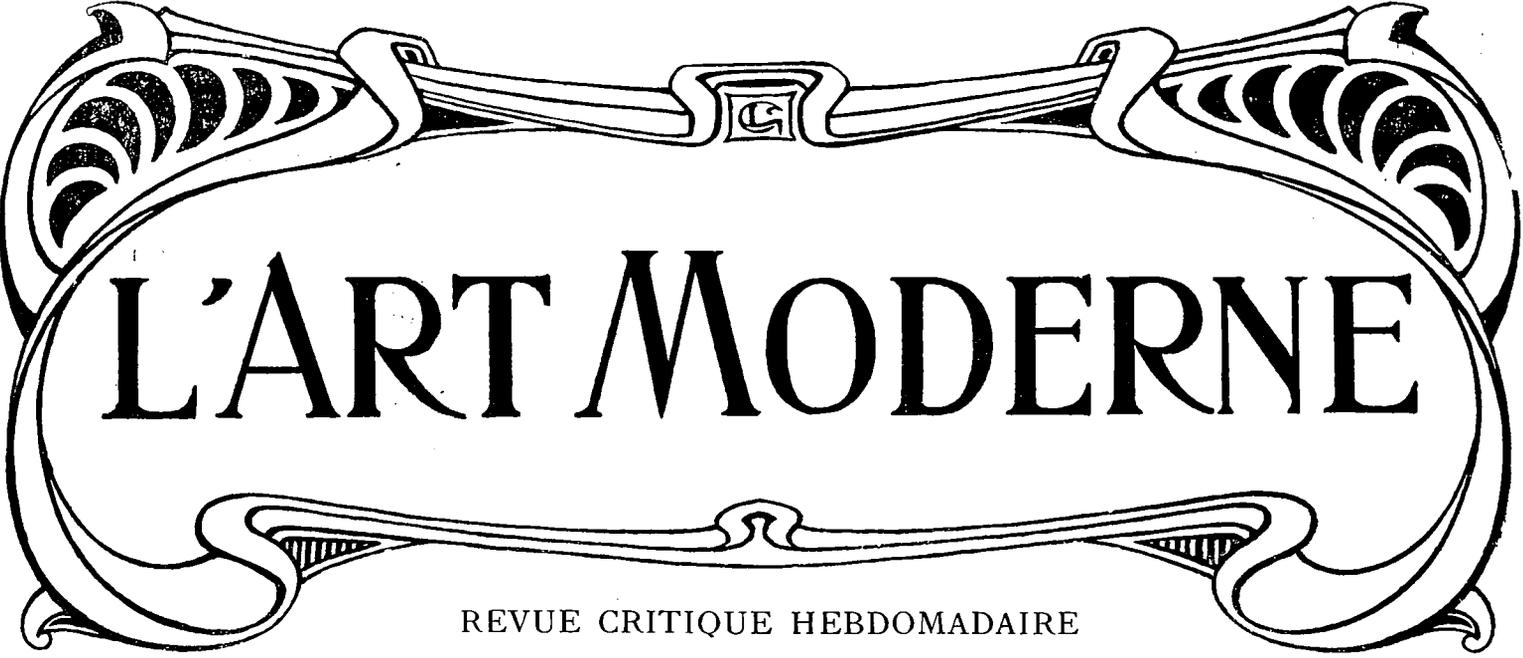
DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'« Après-midi d'un Faune » (OCTAVE MAUS). — L'Exposition rétrospective de l'Art belge (O. M.). — La Première Fête des Arbres (F. NONNIGER). *Discours de M. Jean d'Ardenne*. — Conférences jubilaires. — Un nouveau Musée à Paris (O. M.). — A propos d'« Armide ». — Accusés de réception. — Petite Chronique.

L'APRÈS-MIDI D'UN FAUNE

Réfléchissons...

Il n'est pas interdit à un artiste, à ce qu'affirment ceux mêmes qui ont approuvé l'exécution sommaire du *Faune* de M. Lambeaux, d'exposer dans les salons officiels et autres des œuvres qui exaltent la beauté nue. Libre à vous d'entrer à l'Exposition ou de n'en point franchir le tourniquet, la sensibilité de votre tempérament devant seule dicter votre décision. Le tourniquet est le protecteur de la morale, et les dix ou

vingt sous qu'il arrache à chacun des visiteurs qui mettent en mouvement son mécanisme constituent une sûre garantie contre l'extension de l'esprit lubrique. En d'autres termes, une œuvre d'art peut être à la fois obscène et décente; son caractère est déterminé par la circonstance qu'il faut, ou non, payer pour la voir.

Ce raisonnement est étrange. Le *Faune mordu* a été exposé il y a deux ans au Salon triennal de Bruxelles. Il fut expédié ensuite à l'Exposition de Dusseldorf, et de là à Saint-Louis. Nul ne songea à y voir autre chose que ce qui guida l'inspiration du statuaire: des formes harmonieuses, du mouvement, de la vie, — et l'on sait que M. Lambeaux excelle à les exprimer.

Pourquoi n'a-t-on point protesté? Supposait-on que le statuaire avait uniquement modelé son groupe pour le promener d'exposition en exposition et que, cette promenade accomplie, il le ramènerait dans son atelier pour y déposer ses vêtements et y accrocher son chapeau?

La destinée des œuvres statuariques de cette dimension étant d'orner les parcs et les places publiques plutôt que les guéridons, il était logique que le Faune trouvât sur un socle, parmi des arbres, un repos mérité par deux ans de vie errante. Il choisit un emplacement champêtre, dans le frais décor de la Boverie. Par malice, — ou par hasard, — il s'était, cette fois encore, mis sous la protection d'un tourniquet.

Et sans doute il ruminait :

Alors m'éveillerai-je à la ferveur première
Droit et seul sous un flot antique de lumière
Lys! et l'un de vous tous pour l'ingénuité.

Mais il était à peine installé qu'on le fit déguerpir avec la brutalité qu'on sait. Est-ce donc que le tourniquet de l'Exposition de Liège n'a pas les mêmes vertus moralisatrices que ceux des Salons de Bruxelles, de Dusseldorf et de Saint-Louis? Où donc les Faunes traqués trouveront-ils un tourniquet de tout repos?

Faut-il peut-être conclure de cette aventure que le nu ne devient indécent que lorsqu'il affronte le plein air? Les musées, en effet, sont tapissés de figures vêtues de leur seule grâce esthétique, peuplés de statues parmi lesquelles les messieurs en redingote et les dames en costume tailleur sont plutôt exceptionnels. Je ne sais pas que M. Bérenger lui-même ait jamais demandé qu'on fermât, pour outrage aux mœurs, le Louvre, la National Gallery, le Prado, l'Ermitage, le Belvédère, ou même le Musée de Bruxelles que Van Eyck, Rubens, Jordaens, Van Dyck et autres pornographes illustres déshonorent d'images dont la vue froisse évidemment la pudeur. Et pourtant, nul tourniquet ne défend ces lieux de débauche! Ils sont ouverts à tous, gratuitement. Les États qui s'honorent de les posséder leur consacrent chaque année un budget important. Les élèves des écoles officielles y sont conduits par leurs professeurs. Et ne fut-il pas question, — c'est à faire frémir! — d'acquiescer le redoutable sylvain de M. Lambeaux pour le Musée de Bruxelles, — où d'ailleurs il entrera vraisemblablement quelque jour?

Les artistes qui ornaient de sculptures les porches des cathédrales n'avaient point les basses préoccupations que l'incident de Liège a brusquement dévoilées, alors qu'on pouvait les croire à tout jamais disparues d'un pays libre. Et pourtant ces artistes travaillaient pour le plein air! Et nul tourniquet n'empêchait le public de jouir des fantaisies de leur imagination!

On parle d'une revanche éclatante du Faune. La municipalité de Liège se propose, assure-t-on, d'acquiescer le groupe désormais célèbre de M. Lambeaux et de l'ériger sur la pelouse même d'où il fut honteusement expulsé. L'esprit frondeur des Liégeois, pimenté d'un grain de gauloiserie ainsi qu'en témoignent maints de leurs « cramignons », se retrouve dans cette amusante riposte. En même temps la Ville achètera, dit-on, une des plus nobles figures de Constantin Meunier, la statue du *Haveur* qui décore le Salon d'honneur de la section belge des Beaux-Arts. Ainsi, du même coup, Liège possèdera deux œuvres d'art symbolisant en quelque sorte les deux pôles de notre école actuelle : l'une véhémement, insubordonnée, exubérante et voluptueuse; l'autre puisant sa beauté dans la force statique, l'eurythmie, l'énergie concentrée, le caractère classique du style.

L'affaire aura donc un résultat heureux : l'après-midi mouvementée du Faune s'achèvera en un soir de gloire, et la question des rapports de l'Art et de la

Morale sera, une fois de plus, nettement résolue dans le sens « séparatiste », — pour employer une expression d'actualité.

Ces deux grandes forces n'ont, en effet, rien de commun. Elles sont aussi indépendantes l'une de l'autre que le cours des fleuves l'est du vol des oiseaux. Les difficultés naissent généralement d'un malentendu, ou plutôt d'une fausse compréhension des œuvres. Toutes celles qu'une renommée séculaire n'a pas consacrées sont exposées à être mal jugées. M. Ramiro a dit avec raison : « Tout le monde s'indigne des turpitudes de cartes transparentes offertes par un voyou dans la rue; mais quiconque oserait médire de l'*Hermaphrodite* du Louvre serait un vandale. » Ce qui est vrai pour les chefs-d'œuvre de l'art antique ne l'est pas moins pour les expressions de la pensée artiste d'aujourd'hui. Mais on s'obstine à ne pas le comprendre. Si le *Faune mordue*, au lieu de sortir de l'atelier de M. Lambeaux, avait été déterré parmi les ruines de quelque temple de la Ligurie ou du Latium, croyez-vous qu'on eût osé lui infliger l'ignominieux traitement qu'il subit? Le tort qu'il peut avoir n'est pas d'être nu : c'est d'être moderne.

On fit naguère le même grief au groupe de Paul de Vigne qui orne la façade du Musée Ancien. Lorsqu'il fut hissé sur son piédestal et que le radieux génie qu'il représente apparut dans sa triomphante nudité de bronze, ce fut un charivari de protestations, d'injures et de récriminations. Le baron de Haulleville, qui aimait le paradoxe, opposa même, dans un article qui fit quelque bruit, l'inconvenance de ce groupe au galant déshabillé, jugé par lui licite, de la *Pornocratès* de Rops qu'abritait, au même moment, le Salon des XX et dont le spirituel chroniqueur disait : « Son réalisme idéalisé est une manifestation, excessive il est vrai, des tendances légitimes de l'art moderne. » (1) Ce qui le choquait dans l'œuvre de Paul de Vigne ne l'offusquait point dans celle de « l'infâme Fély. » *Pornocratès* était, disait-il, « le dessin vivant d'une chose malheureusement contemporaine ». Il envisageait l'autre comme « une nature morte indécente d'un âge passé, sans aucun point de contact avec le nôtre. »

N'est-ce point reconnaître ingénument la fragilité des jugements humains en pareille matière? Si une œuvre peut être, suivant l'époque où elle fut créée, chaste ou impudique, c'est que vraiment l'Art est au-dessus des variations et des fantaisies de la Morale. C'est qu'il nargue, ainsi que la girouette des appréciations, la mobilité des pudeurs. Et pas plus que les tourniquets, les millésimes n'en modifient l'essence.

OCTAVE MAUS

(1) *Le Journal de Bruxelles*, 18 février 1886.

L'Exposition rétrospective de l'Art belge.

Nous avons esquissé, dans ses grandes lignes, le plan de l'Exposition rétrospective qui groupera au Palais du Cinquante-naire, sous le haut patronage du gouvernement et de la ville de Bruxelles, l'ensemble des artistes belges, peintres et sculpteurs, décédés depuis 1830 (1). Complétons par de nouveaux détails inédits les informations que nous avons publiées.

Le classement sera, autant que possible, chronologique. Les premières salles abriteront donc un choix d'œuvres de Navez, — dont on verra, entre autres, les portraits du marquis de Beauafort, de M. Van Meenen, l'original de celui de L. David, etc. — Wappers, N. De Keyzer, Slingeneyer, Pauwels, Bourlard, De Knyff, etc. Parmi les tableaux de cette époque, une surprise : un fort joli portrait d'Eugène Verboeckhoven, que n'absorba point complètement, comme on pourrait le croire, le souci de mignardiser des toisons.

Gallait sera représenté par dix tableaux, au nombre desquels les *Derniers honneurs rendus aux comtes d'Egmont et de Hornes* (musée de Tournai), le *Portrait de la comtesse Louis de Mérode* et d'autres portraits.

Henry Leys aura une participation importante. Le comité s'occupe de reconstituer, au moyen de réductions qu'exécuta l'artiste et qui sont actuellement disséminées en Europe et jusqu'en Amérique, la belle décoration que peignit Leys pour l'hôtel de ville d'Anvers. Cette décoration se compose, on le sait, de quatre grands panneaux et de douze portraits. De même, on espère arriver à reconstituer, en réunissant les cartons, dessins et documents utilisés par le peintre, l'ensemble de l'ornementation qu'il composa pour sa salle à manger. Parmi les tableaux de chevalets figurera l'*Institution de la Toison d'Or*, prêtée par le Roi.

L'art délicat et charmeur d'Agneessens sera évoqué par les *Portraits d'enfants de la famille Collard*, l'*Éphèbe* (appartenant à M^{lle} Agneessens), le *Portrait du peintre Verheyden* et la *Japonaise* (M^{me} Meurisse), la *Femme au gant* (M. Georges Lequime), etc. Alfred Stevens, — le seul peintre vivant admis en raison de sa renommée universelle à prendre part à l'exposition, — aura également une série d'œuvres capitales. Citons, outre celles que nous avons énumérées : *L'Inde à Paris* (M. Schleisinger), le *Masque japonais* et la *Femme au châle* (M^{me} Waedemon), la *Visite* (M. Ch.-L. Cardon), le *Modèle* (M^{me} Marlier), etc. De son frère Joseph, le Comité exposera le *Chien à la mouche* (Colonel Thys) et plusieurs toiles des collections Marlier et de Hèle.

Charles De Groux, Madou, Clays, L. Dubois, J. Coosemans, Th. Baron, E. Sacré, J. De Greef, G. Vogels, E. Verdeyen, J. Raeymaekers seront naturellement représentés par leurs plus belles toiles, de même que Louis Artan, dont MM. le docteur Higuët, F. Toussein, Blicq, Van Mons, Passenbroeder, etc., prêteront de limpides marines, et H. Boulenger, dont on reverra entre autres : l'*Orage* (M^{me} Van der Straeten), les *Étangs du Moulin gris* (M^{me} Van Camp), l'*Hiver* (M. Mommen), la *Vache rouge* (M. Van den Nest), etc.

Signalons encore une importante série d'œuvres de Verwée : *L'Étalon blanc* (M. A. De Vis), le *Taureau aux eupatoires* et *Mercure* (M^{me} Marlier), la *Gilde de Saint-Sébastien* (Colonel Thys),

(1) Voir notre dernier numéro.

la *Ferme rose* (M. Ketelaers), etc., et l'ensemble des toiles d'Henri De Braekeleer actuellement exposées à Anvers, avec l'appoint de plusieurs autres de ses tableaux.

La section de sculpture commémorera les noms de Geefs, de Fraikin, de Simonis, de Bouré, de Mignon, de Gaston Marchand. — un jeune artiste belge de talent, mort prématurément à Rome et dont le portrait par Agneessens figure au Musée de Bruxelles. Aux expositions collectives de C. Meunier et de J. Dillens que nous avons annoncées, il faut ajouter celle de Paul De Vigne, qui comprendra une série de ses bustes, le modèle de sa statue *l'Immortalité*, celui du monument De Haerne, etc.

A ce propos, — *suum cuique*, — si M. Paul Acker est chargé de grouper les bas-reliefs et figures du *Monument au Travail* dans une architecture appropriée, ce n'est pas lui, comme nous l'avons dit, mais bien M. Th. Serrure, architecte des bâtiments civils, qui a dressé les plans des locaux de l'Exposition et créé leur ornementation. Déjà ce travail lui avait été confié pour l'installation du Salon triennal de 1903, et l'on sait qu'il s'était fort bien acquitté de sa tâche.

Et puisqu'il s'agit d'architecture, félicitons le Comité d'avoir fait à celle-ci une place à l'Exposition. Il organise, en effet, un compartiment destiné à recevoir les photographies des monuments les plus intéressants édifés depuis 1830 par des architectes belges. Cette collection formera, après la clôture de l'Exposition, le noyau d'un musée d'architecture fondé au Cinquante-naire.

Enfin, on disposera dans une salle — et ce ne sera pas la moindre attraction de l'Exposition — les portraits, bustes ou médaillons des artistes exposants. Le Comité organisateur recherche en ce moment ces documents et serait heureux de voir ses investigations secondées par ceux qui pourraient lui transmettre des renseignements utiles par l'entremise du secrétaire, M. Paul Lambotte, 8, rue de l'Industrie, Bruxelles.

O. M.

La Première Fête des Arbres.

Quand, au mois d'août dernier, *Le Samedi*, à l'initiative de M. Léon Souguenet, prit l'avis du public belge sur une éventuelle fête forestière, quelqu'un répondit : « Vous me persuadez, je vais planter un orme ! » Cet arbre facétieux n'a pas eu le temps de porter ombrage au projet. Tout le monde, en effet, s'était levé pour courir à la fête; des bureaux du ministère comme de ceux de rédaction, du Palais à l'Université, du Ravenstein à la Régence, la mobilisation s'indiquait. On n'attendait que la feuille de route. Il suffit que l'administration municipale d'Esneux, bien avisée, signifiât, ces jours-ci, qu'elle était disposée à accepter le don d'un sapin, pour que la caravane prit volontiers, le dimanche 21 mai, le chemin de l'Ourthe.

Oh ! la grandeur de cette bagatelle ! En l'honneur d'un arbrisseau de quarante sous, des gens sont partis la veille du Limbourg, comme Georges Virrès; la nuit d'Anvers, comme Charles Bernard; tôt matin de Bruxelles, comme MM. Emile Van Mons, Fierens-Gevaert, Didier, directeur du *Cottage* etc.; Liège bondait un wagon d'écrivains, sculpteurs, peintres : MM. Albert Mockel, Charles Delchevalerie, Olympe Gilbert, Adolphe Hardy, Félix Bodson, Rulot, les deux Berchmans, François Maréchal, Auguste Donnay, etc.; il en venait à pied par les coteaux d'Hony, partis on ne sait

quand, on ne sait d'où : MM. Maurice des Ombiaux, l'abbé Van der Elst, Dumont-Wilden ; l'académicien Maurice Wilmotte montait à Tilff et Edmond Picard descendait d'auto au bas de la terrasse de l'église d'Esneux où sonnait ponctuellement 11 heures. Tout ce pèlerinage gravit la montée vers la pimpante esplanade où se hérissait ce « petit enfant » d'arbre. *Pin de Vitka*, attestait sa carte de visite ; mais M. N.-J. Crahay, inspecteur des Eaux et Forêts et secrétaire du Conseil supérieur des Eaux et Forêts hochait la tête, aussi bien que M. van der Swaelmen, inspecteur des plantations de Tervueren et architecte paysagiste des jardins de l'Exposition de Liège ; ils tâtèrent une branche, froissèrent une aiguille et, le crayon tendu, rectifièrent aussitôt : *Epicea Engelmanni glauca*. Ceci soit affirmé pour les temps à venir.

Entretemps l'Orphéon exerce son art sur une estrade, mais voici qu'on dégage le drapeau de la Société de gymnastique, les porteurs de kodaks se juchent sur le mur du cimetière et les enfants des écoles, endimanchés de bleu et de rouge, se poussent dans le dos. Sans doute un orateur a sorti son rouleau. En effet, M. Grégoire, bourgmestre d'Esneux, M. Jean d'Ardenne, rédacteur en chef de *la Chronique*, M. Jules Carlier, président de la Société Nationale pour la Protection des Sites, M. N.-J. Crahay, délégué par M. le ministre de l'Agriculture, disent tour à tour les mots convenables et des choses excellentes. Mais Thomas Braun eût bien pu rimer une Bénédiction, et Colson, le franc directeur de *Wallonia*, entraîner un cramignon.....

Parfaite réussite, d'ailleurs. C'est ce qui se dit en prenant l'apéritif sous une glycine aux grappes savoureuses ; après quoi on sacrifia à l'arbre, en un déjeuner, des viandes, des herbes et des vins. Aux murs du restaurant de scandaleuses affiches : « Lisez *Le Samedi*, l'un des rares journaux qui n'aient pas émarginé chez les frères Hutt » obtenaient l'approbation souriante des innombrables représentants des grands quotidiens qui étaient dans le même, cas car il y avait à la cérémonie *Chronique*, *Journal de Bruxelles*, *Petit Bleu*, *Petit Belge*, *Métropole*, *Matin*, *Journal de Liège*, *Meuse*, *Express*, *Dépêche*... Renouard et *l'Illustration* de Paris avaient manqué le train. Lemonnier, Octave Maus, Maubel, Sander Pierron, Ed. Ned, P. Mussche ; les députés Julien van der Linden, Carton de Wiart s'étaient excusés. On était néanmoins cinquante personnes éminentes à table, c'était quarante-sept de plus qu'il n'est indispensable pour fonder une société. Elle fut donc acclamée sous le vocable *Ligue des Amis des Arbres*, et M. Edmond de Bruyn chargé d'y réfléchir. Cette Ligue put, un quart d'heure plus tard, déjà voter des félicitations à M. Montefiore, qui l'avait fait courtoisement attirer dans son domaine de Rond-Chêne. Les plantes et les arbres y sont traités comme des objets de culte et du haut de la terrasse, par dessus les pelouses molles, les bois denses et les viviers clairs, on respire vraiment les « délices du pays de Liège ».

Les groupes s'effilèrent dans les lacets de la pente boisée. Mais on s'était franchement serré les mains, on s'était fermement dit : « Après la rentrée, au 15 octobre, à Lummen, chez Virrès, on fera la ronde autour d'un chêne immémorial. »

F. NONNIGER

Discours de M. Jean d'Ardenne.

Voici les passages essentiels de la charmante allocution que prononça à la Fête des Arbres M. Jean d'Ardenne :

« Cette fête est un début fort timide. Elle ne ressemble à rien de ce que l'on a toujours vu chez nous en fait de réjouissances publiques et de manifestations collectives.

Elle prétend glorifier l'arbre, — l'arbre vivant, parure de la terre et non l'arbre scié en planches, débité en soliveaux, ou exhibé pour sa grosseur dans une exposition, avant d'être utilisé — ce qui constitue plutôt son état glorieux selon les idées communes.

Cela ne s'était pas vu encore, durant les soixante-quinze ans que comptent nos fastes. Cette cérémonie, parmi les commémorations actuelles, ne commémore donc rien. Ce n'est point le passé, c'est l'avenir qu'elle évoque. Elle exprime non pas des satisfactions, mais des espérances.

Durant la période dont nous sommes en train de proclamer, avec un légitime orgueil patriotique, la grandeur et les bienfaits, l'arbre fut plutôt méconnu. On continua à ne voir en lui que ce qu'il pouvait rapporter soit pas sa production, soit par le sacrifice de sa vie. Et jamais le législateur ne daigna prendre souci de modifier les mœurs en vertu desquelles il subissait une destinée aussi injuste et aussi barbare.

Nos administrations de travaux publics et d'aménagements du sol patrial sont restées opiniâtement fidèles aux routines désolantes dont nous voyons tous les jours encore, dont vous avez pu apprécier ici même les déplorables effets.

Il s'agirait d'accoutumer les esprits à considérer d'abord que l'arbre, debout et vivant, n'a point pour seule raison d'être, pour destinée unique d'attendre qu'on l'abatte ; qu'il n'existe pas à seule fin de croître et de se développer jusqu'à l'heure marquée où, ayant atteint toute sa vigueur, il sera livrable au bûcheron comme le bétail élevé pour l'alimentation est livrable au boucher, qu'avant d'être bon à faire des planches et des bûches, il est surtout et avant tout bon à faire la joie de nos yeux, à décorer splendidement notre domaine terrestre, à nous donner le bienfait de ses ombrages, à maintenir dans l'atmosphère où nous vivons, un précieux équilibre sans quoi notre existence serait précaire et douloureuse ; — à considérer ensuite que l'arbre ne se fabrique pas, que si le plus bel édifice détruit par aventure peut se rebâtir en un temps très court, il faut toute une vie d'homme et plus encore pour remettre un bel arbre à la place de celui que quelques coups de cognée ont jeté à bas.

Il conviendrait, accessoirement, de se persuader que le traitement qui consiste à élaguer l'arbre de façon à lui ôter la ligne, le galbe, la physionomie, le caractère que lui donna la nature, pour en faire une caricature grotesque — je ne parle pas ici des élagages rationnels appliqués dans des circonstances déterminées — ne résulte point d'une nécessité arboricole, qu'elle n'est guère pratiquée universellement, comme pourraient le croire les Belges qui n'ont pas voyagé, et qu'elle constitue chez nous une spécialité plutôt fâcheuse...

C'est dans les écoles que doivent germer et grandir les nobles sentiments qui auront pour conséquences directes le culte de la beauté, l'amour de la nature, le respect de la vie.

Ceux qui aiment les arbres ressentent vivement tout cela, je n'hésite pas à le déclarer sans peur d'être contredit !

Les Américains, avec cette admirable intelligence qui les porte à suppléer au passé qui leur manque, à cette force historique et traditionnelle qui fait l'avantage de la vieille Europe, par toutes sortes d'initiatives et de créations où éclate leur génie pratique, — les Américains, dis-je, n'ont eu garde de négliger cette culture des jeunes esprits : aux Etats-Unis, tous les ans, il y a un jour désigné où les enfants des écoles sont conduits à la campagne. Chacun va y planter son arbrisseau. Le respect des arbres se développe ainsi dans l'âme des petits, associé au souvenir d'une joie.

Je rappelais tout récemment, dans un article de journal, l'exemple de l'Italie, où fut instituée, officiellement, il y a quelques années, une fête des arbres. Car nous avons de qui tenir et notre manifestation présente, si elle est toute neuve en Belgique, peut invoquer un précédent assez digne de considération, sur le terroir classique auquel nous devons tant de choses recommandables.

Les enfants des écoles figurèrent au premier rang dans cette fête de la nature, qui fut belle et touchante, rappelant les antiques solennités par quoi les ancêtres honoraient les divinités dont leur imagination avait peuplé la terre.

Et le cadre merveilleux que lui fournissait un sol si parfaitement consacré achevait de lui donner un caractère impressionnant de splendeur et de grâce.

La terre est belle partout. Partout elle mérite l'attachement que lui gardent au plus profond de leur cœur ses enfants, ceux qui ont appris à la connaître et à l'aimer sous les aspects où elle leur est apparue lorsque leurs yeux se sont ouverts.

La nôtre n'a point, sans doute, les ineffables séductions des pays méditerranéens, où la légende humaine est écrite dans toute sa splendeur parce qu'ils furent toujours le centre d'attraction par excellence.

Nous n'avons ni les oliviers de Campanie, ni la plaine toscane enguirlandée de vignes, ni la montagne bleue de l'Ombrie, ni les bois sacrés de Tivoli, ni les hauts cyprès, ni les pins de Ravenne, aux rives de l'Adriatique, « pareils aux colonnes épargnées dans les ruines d'un temple », — tout cela baigné de lumière, dans l'azur éclatant.

Mais nous avons le sol de la vieille Ardenne, de l'antique forêt aux enchantements, qui garde pour nous, avec les lambeaux sacrés de sa parure d'autrefois, un attrait particulier et souverain !

Il faut éveiller de bonne heure, dans l'âme des petits, le sentiment qui arrachait à l'illustre poète Ronsard son fameux cri de pitié, cette apostrophe aux abatteurs d'arbres où il adjurait le bûcheron d'épargner le sang des Nymphes, cruellement répandu par sa brutale cognée ; celui qui faisait dire à Chateaubriand, ramené à sa forêt natale (et je termine sur ces paroles toutes simples d'un grand amoureux de la nature) :

« On vient d'abattre un vieux bois de chênes et d'ormes parmi lesquels j'ai été élevé. Je serais tenté de pousser des plaintes comme ces êtres dont la vie était attachée aux arbres de la magique forêt du Tasse. »

CONFÉRENCES JUBILAIRES

Succédant à MM. Pirenne, Petrucci, Baie et Verlant, M. Emile Verhaeren a lu, samedi dernier, à l'hôtel de ville de Bruxelles, une magistrale étude sur le développement des Lettres belges depuis 1830. Si les œuvres de nos peintres trahissent une sensibilité particulière, il en est de même, actuellement, d'après l'orateur, des livres de nos écrivains. La Belgique fut longtemps, au point de vue littéraire, une province française. Elle a conquis aujourd'hui son indépendance. Si sa reconnaissance pour la littérature française, qui fut son initiateur, est profonde, les traces de l'asservissement qu'elle subissait jadis disparaissent de plus en plus. Ici, comme dans les autres activités de la pensée, la Belgique affirme sa personnalité. Une foule d'exemples, par lesquels s'évoqua toute l'histoire de nos Lettres, confirma cette thèse, défendue avec chaleur, applaudie avec enthousiasme.

Le lendemain, ce fut, tracé par M. Wilmotte, le tableau de l'évolution des Sciences morales en Belgique. Sujet abstrait et ingrat, que l'ingéniosité du conférencier sut parer d'agrément par la finesse de ses aperçus et la logique de ses déductions. Charles Grandgagnage, le chanoine Paris, le baron Kervyn de Lettenhove, Godefroid Kurth, Laurent, Gachard, Vanderkindere, Emile de Laveleye, d'autres historiens ou économistes furent silhouettés en traits rapides, incisifs, avec une netteté d'eau-forte.

Enfin, le cycle fut clos par M. Lecoq, qui, remplaçant M. Adrien de Gerlache parti pour une lointaine croisière, parla de l'avenir de la Belgique, de son expansion coloniale, des nécessités de créer pour elle une marine marchande. Ceci sortant du cadre de l'Art moderne, nous nous bornons à signaler cette conférence finale et à en constater le succès.

Un Nouveau Musée à Paris.

Demain s'ouvrira au Louvre, dans les salles nouvellement aménagées du pavillon de Marsan, le Musée créé par l'initiative éclairée et persévérante de l'Union centrale des Arts décoratifs.

Depuis quinze ans cette Société consacre annuellement une cinquantaine de mille francs à l'acquisition d'objets d'art ancien et moderne. Les collections qu'elle a réunies de la sorte, jointes au legs Émile Peyre, évalué 1,500,000 francs, et qui ne renferme pas moins de deux mille deux cents numéros, constituent le fonds du Musée, que complètent de nombreux dons. Parmi ceux-ci, il faut mentionner principalement les belles suites de tapisseries françaises, flamandes et orientales dont M. Jules Maciet, président de la Commission administrative, ne cesse d'enrichir le Musée.

Meubles, céramiques, tissus, ivoires, émaux, dentelles, industries du verre et du bois, enluminures, estampes, etc., forment un magnifique ensemble réparti dans les innombrables salles qui occupent les trois étages du pavillon. Au lieu de classer les objets d'après leur matière, — ordre adopté, par exemple, au Musée Victoria et Albert, — MM. L. Metman, l'érudit conservateur du Musée, J. Maciet et R. Koechlin, qui se sont chargés du placement méthodique de toutes ces richesses, ont préféré les grouper par époques, afin de composer un musée d'études pour les artistes plutôt qu'une galerie technique. Les visiteurs n'auront donc point sous les yeux, rangées dans des vitrines, de simples collections de faïences, d'étoffes, de verres. Chaque salle, ou plutôt chaque ensemble de salles, offrira le tableau résumé des diverses applications de l'art à telle ou telle période historique.

La sévérité du style gothique pourra y être étudiée dans le mobilier, dans la ferronnerie, dans la statuaire, dans la tapisserie, dans des fragments d'architecture, etc. La Renaissance sera, de même, synthétisée par ses multiples activités artistiques. Proches s'ouvriront des salles Louis XIV, avec d'authentiques plafonds ; d'autres consacrées aux élégances du règne de Louis XV, aux intimités des intérieurs Louis XVI, au Premier Empire, à la Restauration, etc. Dans le décor du pavillon Hoentschel, qui fut si admiré à l'Exposition Universelle de 1900 et que l'Union centrale reconstruit de toutes pièces, s'épanouira la fleuraison de l'art d'aujourd'hui. Des compartiments seront réservés à l'Espagne, à l'Italie, à l'Allemagne, etc. Les arts d'Extrême-Orient, fort bien représentés, occuperont momentanément les salles qui seront dans la suite affectées aux expositions temporaires.

Mais nous craignons, en entrant dans trop de détails, de franchir la limite de la discrétion que nous nous sommes engagés à observer. Ces courtes notes suffiront, au surplus, à signaler à nos lecteurs l'importance et l'intérêt artistique des collections qu'abrite le nouveau Musée du pavillon de Marsan et dont l'inauguration, après des semaines de mystérieux labeur, va ouvrir aux artistes, aux critiques, aux collectionneurs, un nouveau et considérable champ d'études.

O. M.

A PROPOS D'« ARMIDE »

Très justes les réflexions par lesquelles M. Paul Dukas termine son étude sur *Armide* (la *Chronique des Arts*, 20 mai 1905). Elles confirment l'appréciation que nous avons donnée de la même œuvre il y a quinze jours (1) :

« La musique de Gluck, comme celle de Rameau, de Lulli et de tous les maîtres anciens, en remontant, si l'on veut, jusqu'à Monteverde, renferme un élément indestructible ; quand sa voix s'élève au-dessus de son époque, au niveau duquel elle se tient dans beaucoup de scènes d'*Armide*, elle est assez forte pour emplir tous les temps. L'expression des passions tragiques ne peut vieillir quand elle est saisie et rendue avec tant de puis-

(1) Voir notre numéro du 14 courant.

sance, au lieu que la façon dont les hommes conçoivent les sentiments actifs, ou les états moyens de la sensibilité varient à l'infini suivant les lieux et les époques. Gluck qui, parlant d'*Alceste* et d'*Armide*, tremblait qu'on ne voulût comparer deux ouvrages dont l'un devait « faire pleurer » et l'autre « éprouver une voluptueuse sensation », ne pensait pas, assurément, aux spectateurs de 1905. Pour ceux de son temps, il avait certainement rendu avec autant d'intensité l'expression de volupté que celle des larmes. Pour ceux du nôtre, il est à supposer qu'ils se font de la première une idée différente et moins tranquille. Et c'est un fait très frappant, de nature à faire réfléchir beaucoup de musiciens, qu'alors qu'aujourd'hui encore les fureurs et le désespoir d'*Armide* peuvent soutenir la comparaison avec ceux d'*Iseult*, par exemple, personne ne s'aviserait de mettre en parallèle la bacchanale de *Tannhäuser* ou le chœur des Fleurs de *Parsifal* avec les peintures voluptueuses de Gluck.

Celles-ci ne sont plus qu'agréables en leurs mouvements de menuet ou de gavotte, tandis que les deux grands monologues d'*Armide* ou son invocation à la Haine n'ont rien perdu de leur efficacité dramatique. C'est pour ces trois scènes et quelques autres moins typiques, mais fort belles encore en leur émotion passionnée, que l'ouvrage valait d'être repris et inscrit au répertoire de l'Opéra, près de cent-trente ans après son apparition.

D'autre part, M. Vincent d'Indy a écrit à propos de la scène finale du cinquième acte (*les Tablettes de la Schola*, mai 1905) : « Ici c'est le drame humain, simplement humain, éternellement vivant parce qu'il est la vérité pure traduite en musique. Ce drame restera de toutes les époques, car ce n'est plus la magicienne du poème de Torquato Tasso, ce n'est plus l'*Armide*, personnage conventionnel de tragédie ou d'opéra qui s'agit sous nos yeux, c'est la femme, la femme souffrante, la femme abandonnée dont les cris de douleur, de colère et d'amour savent pénétrer jusqu'au plus profond de notre âme.

En cette admirable scène apparaissent trois phases successives du désespoir : d'abord, la douleur encore tempérée par les souvenirs d'amour, puis s'exaspérant peu à peu jusqu'à la folie, jusqu'à l'hallucination : *Armide* croit tenir le traître et l'immoler à sa rage, mais c'est à peine si la malheureuse peut se traîner sur ses pas et elle le voit disparaître au loin... — Enfin, la magicienne a reparu dans la femme, la plainte fait place aux cris de fureur et c'est en une terrible imprécation vers la vengeance qu'*Armide*, détruisant d'un mot son palais enchanté, disparaît dans les airs, tandis que d'implacables accords de *ré* majeur se figent dans l'orchestre.

Seule, peut-être, la scène de la mort d'*Isolde*, cette autre grande amourcuse, est-elle comparable à celle-ci ».

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Les Poèmes pacifiques*, par PROSPER ROIDOT. Bruxelles, O. Schepens et C^{ie}. — *Le Rameau d'olivier*, par LOUIS DE RIE. Ostende, imp. A. Bouchery. — *La Ville morte*, par JULES LECLERCQ. Extrait de la *Revue Générale*. Bruxelles, J. Goemaere.

ROMAN. — *Lettres et Nouvelles* (avec portrait), par VALENTINE SCHELFHOUDT. Bruxelles, P. Lacomblez. — *Le Livre d'Heures de mon oncle Barberousse*, par JACQUES LEROUX. Bruxelles, P. Lacomblez. — *Cité Brabant* (mœurs brabançonnes), par MM. M. CORNÉLIS et A. VAN GRIN. Bruxelles, J. Lebegue et C^{ie}. — *L'Annonciateur de la Tempête*, par MAXIME GORKI. Traduit et précédé d'une étude sur Gorki, par E. SÉMÉNOFF. Paris, *Mercure de France*. — *La Force du Désir*, par MARIE KRYSINSKA. Paris, *Mercure de France*. — *Pages choisies* du comte DE GOBINEAU, précédées d'une étude par JACQUES MORLAND. Paris, *Mercure de France*. — *Les Frissonnantes*, contes par ROBERT SCHEFFER. Paris, *Mercure de France*. — *Anches et Embouchures*, par WILLY. Illustrations, par LE RIVEREND. Paris, E. Bernard. — *Sept Dialogues de Bêtes*, par COLETTE WILLY; préface de FRANCIS JAMMES; portrait de l'auteur par J. E. Blanche. Paris, *Mercure de France*. — *Les Égarés de Minne*, par WILLY. Paris, Ollendorff.

THÉÂTRE. — *Les Amazones*, drame en trois actes, par HENRI MAZEL. Paris, *Mercure de France*.

CRITIQUE. — *Laclos* (1741-1803), d'après des documents originaux, par FERNAND CAUSSY. Paris, Ed. du *Mercure de France*. — *Jean Lorrain*, par ERNEST GAUBERT (avec portrait, autographe, etc.). Paris, E. Sansot et C^{ie}.

BEAUX-ARTS. — *Collection de Broderies anciennes des Musées royaux des Arts décoratifs et industriels*, décrites par M^{me} ISABELLE ERRERA. Catalogue orné de 104 photogravures. Bruxelles, Lamertin. — *Observations d'un musicien américain*, par LOUIS LOMBARD. Paris, Theuveny.

DIVERS. — *Bulletin du Club alpin belge* (tome III). Bruxelles, imp. F. Hayez.

PETITE CHRONIQUE

L'Exposition annuelle de la Société nationale des Aquarellistes et Pastellistes s'est ouverte la semaine dernière au Musée de peinture moderne. Nous en parlerons prochainement.

A cette exposition succèdera, dans les mêmes salles, le 24 juin, l'Exposition de l'*Œuvre*, un jeune cercle d'art qui fit ses débuts l'an dernier. Ce salonnet restera ouvert jusqu'au 31 juillet.

Nous avons signalé — et appuyé, dit le *Petit bleu*, — le projet de création du Musée du Livre à Bruxelles, conçu par le Cercle d'études typographiques.

Le ministre de l'industrie et du travail, très favorable en principe à cette création, a chargé MM. E. Grégoir et J. Van Overstraeten, président et secrétaire du Cercle, d'un voyage d'études préliminaire à Leipzig, une des capitales mondiales de l'industrie du livre, — où un musée semblable existe depuis 1899.

Ces messieurs viennent de publier leur rapport; et l'on s'en inspirera utilement, car il étudie dans tous les détails l'organisation, le fonctionnement et le budget du musée de Leipzig, en donnant, par surcroît, aux spécialistes de l'imprimerie des renseignements très intéressants sur toutes les branches de l'industrie typographique en Allemagne.

On inaugurera le dimanche 11 juin un monument érigé au cimetière d'Houffalize à la mémoire du peintre Jules Raeymaekers. Ce monument se compose d'une croix celtique en granit rouge d'Ecosse dans laquelle est enchâssé le médaillon en bronze de l'artiste, dû au statuaire Van der Stappen. La croix est adossée à l'église et placée entre deux contreforts de celle-ci.

Une représentation de gala aura lieu demain, lundi, à 8 heures, au théâtre du Parc, au bénéfice des colonies scolaires du Cercle le Progrès, avec le concours de M^{mes} Maubourg, L. Wendi, Massart, Lermineau, Savelli, Varny, Colsaux, de MM. Caisso, Danlée, Crabbé, etc. Au programme, *Avant la noce* (Jonas), le *Farfadet* (Adam) et un intermède musical.

Une audition des élèves de M^{me} Paul Miry-Merck, professeur de chant, aura lieu mardi prochain, à 8 h. 1/2, à la salle Gaveau, rue Fossé-aux Loups, 27.

On nous prie d'annoncer que M. Edmond Picard fera mercredi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, une lecture de son drame : *La Joyeuse Entrée de Charles le Téméraire*, à l'École de musique d'Ixelles, 53, rue d'Orléans.

Le Comité belge de la Croix-Verte Française (Société de secours aux militaires coloniaux) donnera, le jeudi 15 juin, à 2 h. 1/2, une grande fête dans les jardins des « Trois Couleurs », avenue de Tervueren. En cas de mauvais temps, la fête sera remise au jeudi suivant.

S'adresser pour les billets à M. R. Devleeschouwer, 126, rue des Deux-Eglises, Bruxelles.

Signalons l'apparition d'une revue nouvelle : *L'Université littéraire*, organe du « Théâtre des auteurs belges » institué par

MM. P. de Carsalade et J. Max. Bureaux à Bruxelles, 99, boulevard Anspach. Abonnement : 5 francs par an (étranger, 7 francs).

Le numéro de mai de *l'Art Flamand et Hollandais* contient une étude de M. Paul Lambotte, secrétaire de la Société royale des Beaux-Arts, sur Thomas Vinçotte, statuaire. Cet article est illustré d'un choix de gravures reproduisant les plus belles œuvres de l'artiste.

M. Remy de Gourmont est un écrivain de très grand talent et d'infiniment d'esprit. Mais la multiplicité de ses occupations littéraires est telle qu'elle lui fait écrire quelquefois de singulières choses dans une langue non moins singulière.

Que veut dire, par exemple, cette phrase (1) : « Les Belges viennent d'avoir coup sur coup deux idées. La première fut la suppression de l'absinthe; la seconde l'interdiction du travail dominical. L'absinthe : *il s'agit de l'absinthe belge. C'est de la théorie. Ils se sont amusés, là-bas, à défendre* (M. de Gourmont veut dire sans doute « interdire »; — il parle comme on parle en Suisse et dans le Grand-Duché de Luxembourg) *une boisson qui serait, pour les Parisiens, quelque chose comme le genièvre.* »

On a interdit en Belgique l'absinthe, — à tort ou à raison, peu importe. Et cette boisson est la même à Bruxelles, à Paris, à Pontarlier et ailleurs. Un point, c'est tout. Le reste est littérature, — mauvaise littérature.

(1) *Mercur de France*, 1^{er} mai 1905, p. 101.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

Dans *la Vie parisienne*, cet amusant croquis du célèbre Kubelik :

« Le phénomène fait son entrée, à petits pas, le violon sous le bras, si léger qu'on l'entend à peine marcher. Il s'arrête, baisse le front sous l'ovation. Les fervents, ceux qui ne l'ont pas vu, l'an dernier, à ses cinq récitals le regardent, et il se prête à leurs regards.

« Un grand corps maigre sanglé dans une redingote de « herr kandidat » protestant, des cheveux bien peignés, bouffants, en auréole autour des oreilles. Le petit mouvement de poupée de bois, avec une charnière à la huitième vertèbre. Rien dans les yeux, à part ce regard ahuri que le critique de *la Gazette de Francfort* prit pour un défaut d'intelligence, ce qui lui valut un procès célèbre, où défilèrent toutes les autorités musicales d'Allemagne, appelées à témoigner du plus ou moins de bêtise du génie critique.

« Quand il joue, on cherche toujours le monsieur qui tourne la clef dans le dos. On cherche aussi l'étiquette du fabricant d'automate.

« Le fabricant, c'est Sievecic, le professeur tchèque, qui sait galvaniser les doigts des mains de ses élèves, comme les mères chinoises savent a rophier les doigts de pied de leurs filles.

« Si Kubelik cessait de faire du violon, il aurait encore une jolie carrière de prestidigitateur devant lui.

X. Y. Z.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE :

Félicien Rops, graveur.

PAR E. RAMIRO

Un beau volume petit in-4^o, orné de 55 planches *hors texte* dont 25 planches tirées en taille-douce sur les cuivres originaux et constituant autant d'épreuves originales, et d'un grand nombre de reproductions de dessins dans le texte.

Prix : 25 francs.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
 BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT
 PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
 LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
 SPECIAUX POUR LA
 CAMPAGNE
 ARTISTIQUES PRATIQUES
 SOLDES ET PEU CŒTUEUX



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix rédués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines. Toiles et cotons préparés.
Matériel pour artistes. Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29

BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE. 13 FRANCS. — LE NUMÉRO. 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

A la mémoire de Whistler (OCTAVE MAUS). — Chronique artistique. *La Société Nationale des Aquarellistes et Pastellistes*. — Exposition Leys-De Braekeleer. *Conférence de M. Camille Lemonnier* (V.). — Notes de musique. — Chansons populaires des Provinces belges. — L'Art à Paris. *Le Musée des Arts décoratifs*. — Théâtre Molière (G. R.). — Nécrologie. *Paul Dubois*. — Petite Chronique.

A la mémoire de Whistler.

Paris, après Londres, vient de rendre au grand visionnaire l'hommage qu'il méritait. L'École des Beaux-Arts s'est ouverte pour lui, et la foule serue dans les salles qu'illumine, désormais à l'abri de ses injures, l'œuvre hautain et fier qu'elle conspu naguère. A Londres, c'était, dans les spacieux locaux de la New-Gallery, l'admiration muette, l'approbation silencieuse, avec une nuance d'orgueil patriotique. Car si Whistler

naquit en Amérique, il vécut et mourut en Angleterre, qu'il agita continuellement de ses démêlés avec la critique, de ses procès, de ses conférences, de ses brochures agressives. A Paris, où l'achat par l'Etat d'un des chefs-d'œuvre sortis de ses mains a popularisé son nom, on se souvient de sa sympathie pour la France, des longs séjours qu'il y fit, des amitiés illustres qu'il y noua. L'intellectualité et la fantaisie de son art, ses affinités avec tels maîtres français qui influencèrent ses débuts, sa nature latine, déliée, frondeuse — qui trahit parfois, sous le maître laborieux, le gavroche — sont mieux encore dans leur cadre au quai Malaquais que dans Regent street. Certes, il a fallu aux Parisiens, comme aux Londoniens, le temps de percer le mystère des « Nocturnes », des « Symphonies » et des « Arrangements ». Whistler fut, à Paris comme à Londres, refusé au Salon, traité de fou furieux, accablé d'invectives par la critique. C'est l'inévitable rançon d'une gloire durable. Mais on cessa plus tôt qu'ailleurs les hostilités, et le *Portrait de la mère de l'artiste* entra au Luxembourg à une époque où, sur les bords de la Tamise, on était encore fort loin de se douter que le personnage excentrique bafoué par Ruskin, honni par la presse, détesté par la presque unanimité des artistes, était l'un des grands peintres contemporains.

Aujourd'hui, c'est, des deux côtés de la Manche, un enthousiasme égal. Et telle est la mobilité des impres-

(1) C'est en 1891, sur l'initiative de M. G. Clémenceau, que le portrait fut acquis par M. L. Bourgeois, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. En même temps Whistler, chevalier de la Légion d'honneur depuis 1889, fut promu au grade d'officier.

sions humaines qu'on ne retrouve même plus, dans l'admiration béate des Anglais, dans les exclamations laudatives des Français, un souvenir, si minime et si fragile soit-il, des appréciations d'autrefois. Le vent de la célébrité a balayé toutes les critiques. Les œuvres même médiocres de Whistler (il y en a) trouvent d'énergiques défenseurs. « Est-ce beau, tout cela! Est-ce admirable! Quelle leçon pour nous! » s'écriait, le jour du vernissage, un exposant haut coté dans les Salons parisiens (Champs-Élysées ou Champ-de-Mars, — il n'importe; ne précisons pas). Le même artiste me disait il y a vingt ans : « J'ai vu à Londres une exposition de Whistler. Lamentable, mon cher! Des toiles enfumées, tristes à pleurer, parquées dans des salles obscures. Des laquais vêtus de jaune à la porte. Des cadres prétentieux. Quel bluff! Quel dentiste! » J'eus la charité de ne pas rafraîchir cette mémoire peu fidèle.

Les deux expositions rétrospectives que suscita coup sur coup le plus louable esprit de justice eurent, ou à peu près, une importance égale. Le chiffre des peintures, dessins originaux, aquarelles et pastels fut sensiblement le même à Londres et à Paris (1). Le « Memorial » anglais l'emporta toutefois en intérêt par le spectacle imposant qu'il offrit des quelque quatre cents planches gravées et des cent cinquante lithographies de l'artiste, alors qu'à Paris l'exiguïté des locaux ne permit d'en exposer qu'un choix limité. Et l'on sait avec quel art délicieux, synthétique, — « mallarméen » a-t-on justement dit, — Whistler maniait la pointe sèche et le crayon lithographique. Nul peut-être ne l'a égalé dans ces légers croquis par quoi il instantanéisait la vie grouillante des rues, il évoquait l'intimité des boutiques ou le faste d'opulentes architectures.

On sait que dans cet immense album de voyage, fruit des pérégrinations de Whistler à travers l'Europe, la Belgique occupe quelques pages de choix. Ce sont, notamment, des croquis de la *Grand'Place de Bruxelles*, de la *Maison du Cygne*, de la *Rue au Beurre*, d'une *Cour*, de la *Maison dorée*, de la *Rue Haute*, d'*Enfants bruxellois*, de la *Place du Marché à Bruges*, du *Canal d'Ostende*, d'une *Marchande de poissons*, d'un *Marché à Ostende*, etc., tous documents qu'il serait, à tous points de vue, utile de recueillir au Cabinet des estampes. Venise, Paris et les provinces de France, Amsterdam, Londres et sa banlieue lui fournirent, de même, des motifs d'une variété inépuisable. Pour juger Whistler, pour l'aimer comme il convient, il faut avoir eu sous les yeux ce merveilleux carnet de notes où s'inscrivent en dentelles du fil le plus ténu les impres-

(1) A Londres, on réunit 78 peintures à l'huile, 118 dessins, aquarelles et pastels; au total, 196 numéros, sans compter les gravures (388) et les lithographies (153). A Paris, 86 peintures, 190 dessins, aquarelles, pastels; total, 195.

sions que lui suggérait la nature. Il explique le peintre et complète une individualité qu'il serait inexact de ne juger que d'après ses recherches d'harmonies chromatiques.

Whistler a pu écrire : « La nature a très rarement raison, à tel point même qu'on pourrait presque dire qu'elle a habituellement tort : que l'état de choses nécessaire pour grouper une perfection d'harmonie digne d'une peinture est rare; ou, pas commun du tout (1) ». Mais il importe de constater avec quel scrupuleux respect il étudie, dans les documents qu'il accumule, cette nature imparfaite. S'il s'en éloigne volontairement dans la composition de ses tableaux, c'est que pour lui l'œuvre d'art ne réside pas dans une reproduction textuelle. Il faut, pour la réaliser, une surcréation, un effort que seul le génie de l'artiste peut librement fournir. Mais où découvrir, si ce n'est dans la nature, les éléments de cette création nouvelle?

Il suffit d'analyser une des peintures de Whistler pour reconnaître à travers l'irréel de sa vision une très véridique humanité. Attitudes, gestes, traits de physionomie, tout est fixé avec une science impeccable. Le miraculeux *Thomas Carlyle*, gloire de l'Exposition de Londres et qui manque à Paris, *Théodore Duret* qu'on s'étonne aussi de ne point retrouver ici, *Le Manteau de fourrure*, *Sarasate*, *Rosa Corder*, le *Portrait de ma mère*, celui de *Miss Alexander*, d'une aristocratie égale à celle d'un Velasquez, — et j'en pourrais citer vingt autres, — témoignent de ce constant souci, qui explique le regret souvent exprimé par Whistler « de n'avoir pas été l'élève d'Ingres ».

A Londres, deux versions d'une composition intitulée *L'Atelier de l'Artiste* affirmaient avec plus d'éloquence encore cette probité d'art. L'une montre, dans un intérieur, Whistler, vêtu de blanc, debout, la palette à la main, et deux jeunes femmes drapées d'étoffes claires. Dans l'autre, qui avait servi d'étude préalable à cette composition, les mêmes personnages, déshabillés, sont étudiés avec une implacable rigueur. Ces deux toiles, malheureusement dispersées, en disaient, réunies, sur la passion de vérité qui animait le peintre, plus et mieux que tout commentaire.

Il est d'ailleurs fort intéressant de suivre, dans cette noble carrière dont on vient, à deux reprises, de retracer les étapes, le chemin parcouru par l'artiste pour se dépouiller de la vision servile de la nature tout en respectant les éléments qu'elle offre à l'imagination. D'anciennes toiles, le *Portrait de Whistler au chapeau*, qui remonte à 1857, le *Piano*, peint en 1859, le *Vieux Pont de Westminster*, daté

(1) *Le Ten O'Clock de M. Whistler*. Londres, Chatto and Windus. Paris, librairie de la *Revue indépendante*. (Traduction de M. Stéphane Mallarmé.)

1862, *la Vague bleue à Biarritz* (même année), *la Tamise gelée*, etc., trahissent des influences réalistes : Courbet, Jongkind. Et aussi *la Fille blanche*, refusée (on se demande en vain pourquoi!) au Salon de 1862. Puis, c'est le voyage à Valparaiso (1865) où l'œil du peintre s'emplit des visions nocturnes qui le hantèrent ensuite sur la Tamise, et si limpides, si profondes, si merveilleusement poétiques! L'impression que fit sur les artistes, vers la même époque, l'art japonais détermina dans l'œuvre de Whistler, en raffinant encore sa palette, un courant distinct. Toute une floraison de caprices exquis marque cette période, que jalonnent *le Balcon* (1870), composé de tons purs juxtaposés : le vert céladon, le blanc, le rose chair, le rouge, le bleu d'azur, sans un soupçon de noir, *l'Ecran doré*, antérieur de quelques années, *la Princesse du pays de la porcelaine*, etc.

Peu après, les fantaisies néo-grecques d'Albert Moore amenèrent une évolution nouvelle à laquelle se rattachent, avec les innombrables cartons sur lesquels, en quelques traits de pastel, Whistler silhouetta d'élégantes effigies féminines, les « Six projets », où la grâce des figures s'allie à un japonisme discret.

Mais le peintre devait trouver dans l'interprétation des jardins de Cremorne, emplis de lumières et de fusées, une expression picturale qui irrita plus que toutes les autres ses contemporains, parce qu'elle s'affirmait plus intransigeante, plus détachée des conventions et du goût public que celles qui l'avaient précédée. *Le Falling Rocket* (*La fusée qui retombe; nocturne en noir et or*), surtout, fit scandale. C'est de cette toile que Ruskin osa écrire dans la revue *Fors Clavigera* : « J'ai vu ou connu plus d'une imprudence de cockney; mais jamais je ne me serais attendu à ce qu'un farceur vint demander 200 guinées pour avoir jeté un pot de couleur à la face du public. »

Est-ce cette brutale exécution qui aveugla le public sur la rayonnante beauté des portraits, marines, vues de parcs, intérieurs, etc., qui suivirent l'exposition du *Falling Rocket*? Il se peut, car plus qu'ailleurs, en Angleterre la critique est écoutée, même — et surtout — dans ses pires égarements. En vain le peintre fit-il assigner son peu courtois adversaire. En vain obtint-il de la Chambre de l'Echiquier la condamnation sollicitée. La foule demeura convaincue que Whistler était « un farceur », alors que jamais son art ne s'éleva plus haut que durant cette période de luttes, d'enthousiasme et de fiévreux labeur.

Whistler avait conquis, avec une personnalité nette, sa physionomie définitive, celle qui, à son tour, devait se réfléchir dans les miroirs avides de toute une génération de peintres. Le « whistlérisme » alimente, en effet, depuis une vingtaine d'années, la peinture des deux mondes, du Nouveau-Monde surtout. Et comme Degas,

Whistler aurait pu dire : « On nous fusille, mais on fouille nos poches ».

Il était nécessaire, pour remettre historiquement les choses au point, d'opposer au nickel dont on a monnayé la gloire du peintre l'or des lingots qu'il poinçonna de son « Butterfly ». C'est à quoi ce sont judicieusement employés à Londres la *Société internationale des Graveurs, Peintres et Sculpteurs*, que présida Whistler; à Paris, un comité réuni sous le haut patronage du ministre des Beaux-Arts et dont M. Léonce Bénédite, conservateur du Musée National du Luxembourg, fut à la fois la tête et le bras.

OCTAVE MAUS

CHRONIQUE ARTISTIQUE

La Société Nationale des Aquarellistes et Pastellistes.

Forcément limitée, à ses débuts, aux laissés pour compte de son aînée et initiatrice la « Royale », la « Nationale » des aquarellistes a conquis peu à peu une place honorable dans le cortège des expositions que, tour à tour, abritent les galeries du Musée. On n'y compte guère, parmi trop d'amateurs, que quelques artistes, mais l'épuration se fera tôt ou tard. Débarrassée des non-valeurs qui retardent encore son essor, la Nationale arrivera peut-être un jour à égaler sa rivale. Il s'en faut encore de quelques tours de piste...

Les œuvres réunies cette année montrent de l'application, de l'acquis, de l'habileté. On les voudrait moins sages et plus ardentes, moins correctes et plus téméraires, moins artificielles et plus imprégnées de nature et d'humanité. A regarder, non sans quelque agrément, les aimables paysages et les jolis intérieurs de MM. Edouard Elle, Jules Boulvin, L. Herremans, A. Heins, L. Allard, C. Jacquet, E. Rombouts, B. Lagve, V. Wagemackers et autres, on cherche vainement une impression d'art profonde, aiguë, — autre chose, en un mot, qu'un divertissement de dilettante en villégiature. M. Delsaux, qui porte plus loin son ambition et ses visées, arrive parfois, à travers mille tâtonnements, à cristalliser son indécision en une expression définitive. M. Reckelbus s'y hausserait peut-être aussi si sa main avait moins de sécheresse, son œil plus de sensibilité. M. Gaillard en donne souvent, en ses pages volontairement éclaircies jusqu'à la diaphanéité, la sympathique illusion. Et M^{lle} Van de Wiel, dont c'est le début, fait espérer qu'elle la réalisera un jour.

Les peintres de figures de la « Nationale » sont, comme ses paysagistes, figés dans une convention uniforme, d'une élégance dite de bonne compagnie. Et si quelques-uns d'entre eux profitent non sans adresse sur un fond d'atelier un modèle nu ou vêtu, aucun ne donne l'espoir d'une âme d'artiste réceptive, émue et vibrante. Des noms? M^{mes} la baronne Lambert, de Hem et Salkin, MM. L. Rothier, Ch. Watelet, G. Gaudy, L. Schacken.

Tranchant sur ce concert de banalités, les envois de MM. H. Meunier, L. Bartholomé, R. Gevers et de M^{lle} Léo Jo font entendre une note d'art qui résonne harmonieusement. Les eaux-fortes du premier sont superbes de style et de technique, surtout *la Lisière de sapinière* et *le Calvaire*. A citer aussi l'heureux essai de

M. Meunier dans la gravure en couleurs. Sa *Forêt sous la neige*, encore que les plans en pourraient être mieux établis, est un robuste et beau morceau. Il en est de même de la nouvelle gravure exécutée par M. Bartholomé d'après un tableau de Gilsoul. Le graveur, dont le métier se précise de plus en plus, montre trois états de son œuvre en un triptyque si heureusement combiné qu'il va, l'exposition finie, entrer au Musée de Bordeaux. Le nom de M. René Gevers, inconnu jusqu'ici croyons-nous, aura sans doute une rapide notoriété. C'est celui d'un artiste qui perçoit, à travers l'aspect extérieur des choses, ce qui nous émeut en elles. Visionnaire? Non pas. Simplement observateur pénétrant, replié sur lui-même, qui entend jusqu'à la voix du silence, qui écoute dans son cœur l'écho des bruits étouffés de la nuit. Il est de la race des Mellery, des Delaunois, des Le Sidaner, avec un tempérament personnel qui le différencie d'eux tous. Enfin, si les caricatures outrancières, — d'un tour d'esprit si capricieux et d'un baroiage de tons si réjouissant, — qu'expose M^{lle} Léo Jo attestent de l'humour et de l'imagination, son triptyque *Types au village*, qui s'apparente à Frédéric et à Laermans, annonce chez la jeune artiste une évolution vers un art plus réel, plus humain, plus concentré et aussi, — tranchons le mot, — plus sérieux. L'œuvre eut l'honneur d'être refusée au Salon de Liège. C'est presque d'un heureux présage pour l'artiste, à qui la voie nouvelle où elle entre semble ménager de riantes perspectives.

O. M.

LE FAUNE RÉHABILITÉ

La plaisante aventure du *Faune*, qui depuis quinze jours alimente la chronique, vient de recevoir un épilogue inattendu : pris de remords, s'apercevant que son intempestif excès de pudibonderie l'a mis, aux yeux de tous, en mauvaise posture, le Comité exécutif de l'Exposition de Liège, en la personne de son président, vient de prier M. Lambeaux de lui retourner le groupe, désormais historique, qui sera réinstallé sur son piédestal à l'endroit d'où il fut expulsé.

Voici les lettres qui en font foi. Ces documents méritent d'être conservés — pour l'édification des générations à venir :

Lettre de M. Digneffe, Président du Comité exécutif.

« Liège, le 28 mai 1905.

« Monsieur J. Lambeaux, Bruxelles.

« MONSIEUR.

« Dans une lettre que publie ce matin la *Gazette de Liège*, M. Richard Lamarche, commissaire général du gouvernement auprès de notre Exposition, déclare qu'il n'a point le droit d'interdire l'installation dans nos jardins d'une œuvre d'art admise par notre Comité;

« Qu'il ne m'a pas donné l'ordre de faire enlever votre groupe le *Faune mordu* de l'endroit où notre architecte l'avait placé, après avoir pris au sujet de cet emplacement l'avis du commissaire spécial des Beaux-Arts, le baron de Beeckman.

« Il en résulte que M. Lamarche ne se croit plus aujourd'hui investi du pouvoir qu'il s'attribuait, et que j'avais été amené, de par son insistance même, à lui reconnaître.

« M. Lamarche ne donne plus aux termes auxquels il avait eu recours pour formuler ses demandes persistantes d'enlèvement de votre œuvre le sens impératif que celles-ci avaient eu pour

moi, en raison même du ton sur lequel elles m'avaient été successivement adressées.

« J'ai donc aujourd'hui toute liberté d'agir suivant mon seul sentiment personnel.

« J'en profite pour venir vous prier de bien vouloir faire au Comité exécutif de l'Exposition de Liège l'honneur de lui permettre de nouveau de disposer de votre œuvre, et de me mettre ainsi à même de proposer à mes collègues de rendre à votre talent l'hommage que celui-ci mérite.

« Dans l'espoir que ma demande trouvera auprès de vous un accueil favorable, je vous présente, Monsieur, et je vous prie d'agréer toute les assurances de ma haute considération.

« (s.) E. DIGNEFFE,

« Président du Comité exécutif de l'Exposition de Liège. »

Réponse de M. Lambeaux.

« Bruxelles, 29 mai 1905.

« Monsieur le Président du Comité exécutif de l'Exposition de Liège,

« J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre recommandée en date d'hier et qui m'arrive à l'instant.

« Je suis heureux d'apprendre par vous-même que si vous avez pris la mesure dont mon *Faune mordu* a été l'objet, c'était contre votre gré et parce que vous vous jugiez contraint par un ordre supérieur.

« Comme, d'autre part, M. le commissaire général du gouvernement, de qui vous me dites que cet ordre émanait, le désavoue publiquement, de même que l'avait déjà fait M. le baron de Beeckman, commissaire général des Beaux-Arts, il en résulte que la mesure prise contre mon groupe est rétractée par les autorités qui l'avaient ordonnée, et est blâmée par les autres.

« J'aurais donc mauvaise grâce à résister à l'offre que vous me faites en termes si aimables et si pressants qu'il ne me reste qu'à vous remercier, et à l'accepter.

« Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« (s.) JEF LAMBEAUX. »

Une manifestation publique en l'honneur du statuaire avait été proposée à Liège pour venger l'insulte dont M. Lambeaux avait été la victime. Le cercle *l'Avant-Garde*, qui en eut l'idée, avait reçu déjà un nombre énorme d'adhésions. Mais, tout en remerciant les Liégeois d'avoir voulu si énergiquement défendre en sa personne la liberté de l'art, le statuaire avait opposé à cette manifestation un *veto* catégorique, agissant ainsi avec autant de tact que de modestie.

Exposition Leys-De Braekeleer.

Conférence de M. Camille Lemonnier.

Samedi dernier, avec cette chaleur, cet éclat qui caractérisent son beau talent, Camille Lemonnier, devant un auditoire attentif, disait son enthousiaste admiration pour Henri De Braekeleer au milieu de cette assemblée de chefs-d'œuvre réunis au Musée d'Anvers. Et il semblait en vérité qu'il revivait, le pur et probe artiste, au son de ce mâle et chaleureux langage. On le revoyait, dans l'atelier de Leys, humble, taciturne, échappant presque immédiatement à toute influence, — même à celle de la famille, représentée par son père et à celle de l'admiration représentée par son illustre maître. Puis, dégagé de toute discipline, avec une patience inlassable, dans une espèce d'hypnose de sa propre vision, vivant

presque en dehors de son temps, doutant toujours de lui-même, il achevait dans le silence cette magnifique série de tableaux si variés à la fois et si puissants, devant lesquels l'admiration ne cesse de grandir... Éloquemment, àprement, Lemonnier, de sa belle voix passionnée et sonore, marque son mépris de la grande légion des conformistes, des académiques, des veules, et on sent vraiment, s'il subsiste un doute à cet égard, que nous avons eu là, presque sans le savoir, un des tous premiers parmi les peintres de tous les temps, comme certes aucun pays au XIX^{me} siècle n'en compte de plus grand. Le bruit et la renommée sont allés à beaucoup d'autres noms, surtout en France où les peintres ont été servis par une presse et une organisation de marchands extrêmement actives. Mais l'exemple de De Braekeleer n'est pas isolé dans l'histoire de la peinture, et lentement le classement se fait, dans la lente justice des temps.

Demain M. Pol de Mont parlera de l'œuvre de Leys.

Lundi dernier la Comtesse de Flandre et le Prince Albert se sont rendus à l'Exposition, qui se ferme le 15.

Le Salon moderne organisé par *l'Art contemporain* s'ouvrira dans le courant de juillet et coïncidera avec l'Exposition Jordaens.

V.

NOTES DE MUSIQUE

L'audition des élèves de M^{me} Labarre au théâtre du Parc a obtenu, la semaine dernière, un succès flatteur pour l'enseignement de l'excellent professeur. Des chœurs de Franck et de Brahms, chantés avec beaucoup d'ensemble par un groupe de jolies voix sous la direction de M. F. Labarre, ont ouvert et clôturé la séance, au cours de laquelle se sont fait entendre, dans un répertoire classique et moderne embrassant toute l'histoire de la musique vocale depuis Lully jusqu'à Fauré et Pierre de Bréville, une quinzaine d'élèves dont quelques unes, telles M^{lles} De Bolle et Plumet, sont déjà des cantatrices aguerries. On a particulièrement applaudi M^{lle} De Bolle pour la façon charmante dont elle a chanté l'air du Saule d'*Othello*, et M^{lle} Plumet pour son interprétation expressive de la mélodie de Brahms : *Amours éternelles*.

Citons aussi parmi les élèves les mieux douées de M^{me} Labarre M^{mes} Rézette et de Croës, M^{lles} Cassart et Rollet.

* * *

Autre audition d'élèves non moins intéressante, celle donnée le lendemain à la salle Erard par M. Crickboom. Le professeur présentait trois de ses élèves, M. Perello, M^{lles} Littell et Guillaïn, les deux premiers formés à l'école de M. Crickboom à Barcelone, la dernière entrée dans son cours depuis qu'il s'est fixé à Bruxelles. Les jeunes virtuoses ont rivalisé de talent dans l'exécution d'un programme attrayant qui comprenait une sonate de Corelli, un concerto de Vieuxtemps, un fragment du Concerto de Mendelssohn et quelques pages de César Cui, Wieniawski et Swendsen. Ces œuvres, de styles divers, furent interprétées avec une compréhension artistique qu'on ne trouve pas toujours chez des violonistes faits et accompagnées à ravir par M^{me} Crickboom.

Chansons populaires des Provinces belges.

Pour célébrer le soixante-quinzième anniversaire de l'Indépendance nationale, — et en même temps le soixante-quinzième anniversaire de la fondation de leur maison, — les éditeurs Schott frères ont eu l'heureuse idée de réunir en un recueil un choix de *Chansons populaires des Provinces belges*. C'est M. Ernest Closson, conservateur-adjoint au Musée du Conservatoire de Bruxelles, qui

a été chargé de la composition du volume, ce qui offre toute garantie quant au caractère artistique de la publication.

Il était intéressant de fixer, avant qu'il disparût à jamais, le souvenir des mélodies de notre folklore. Les provinces flamandes comme les régions wallonnes ont été explorées avec soin par l'auteur, qui en a rapporté une moisson abondante et variée. Chansons nationales, religieuses, locales, chansons de circonstance, chansons d'amour, chansons satiriques et comiques, chansons morales, chansons de métier, danses chantées, chansons enfantines, formeront un album pittoresque précédé d'une introduction dans laquelle l'auteur résume les caractéristiques de la chanson populaire, établit les rapprochements nécessaires, etc.

L'ouvrage est sous presse et les souscriptions sont reçues dès ce jour par MM. Schott frères.

L'ART A PARIS

Le Musée des Arts décoratifs.

L'inauguration du Musée fondé par l'Union centrale des Arts décoratifs au Pavillon de Marsan et dont nous avons esquissé le plan (1) a été faite lundi dernier par le Président de la République, qui a visité en détail les quelque cinquante salles dans lesquelles le Comité de l'Union a disposé avec beaucoup de goût ses riches collections. Pour reconnaître la générosité du gouvernement, qui a consacré plus de trois millions à l'aménagement des locaux, l'Union centrale abandonne tout droit sur son Musée, qui appartiendra dans quinze ans en pleine propriété à l'État. D'ici là la Société compte enrichir d'acquisitions nouvelles la galerie qu'elle a créée. C'est l'un des plus nobles exemples qu'offre l'histoire de l'art des résultats que peut atteindre l'initiative privée quand elle est guidée par des esprits compréhensifs et persévérants.

Ce qui fait l'originalité de la nouvelle galerie, c'est qu'elle est surtout un établissement d'enseignement de l'art appliqué.

« Dans l'esprit des hommes à qui elle doit son organisation, dit *la Chronique des Arts*, elle est destinée à faciliter aux amateurs et surtout aux professionnels l'étude des objets décoratifs où notre art, de tout temps, a excellé. La bibliothèque si précieuse qui est ouverte près du Musée donne, depuis longtemps déjà, la faculté de connaître les œuvres par les livres, par les dessins, par la photographie; le Musée donnera les œuvres elles-mêmes, et, à mesure qu'il vieillira, il ne manquera pas de développer ses collections. Ce n'est pas seulement une galerie faite à souhait pour le plaisir des amateurs; c'est une manière d'école appelée à rendre de grands services. »

Le Musée est ouvert tous les jours de 10 heures du matin à 5 heures du soir, sauf le lundi, jour où le public n'est admis qu'à partir de midi. L'entrée est gratuite le dimanche. Les autres jours, le prix d'entrée est d'un franc, de cinquante centimes les jours fériés.

* * *

Une exposition du Fer forgé, du Cuivre et de l'Étain s'est ouverte la semaine dernière pour un mois au Musée Galliera.

Pour succéder aux œuvres de Dalou et de Gervex qui y sont actuellement exposées, des toiles et aquarelles d'Albert Besnard seront réunies à la galerie Georges Petit à partir du 6 juin.

THÉÂTRE MOLIERE

La saison d'opérette au théâtre Molière vient de s'ouvrir par la reprise de *Boccace*. N'était l'interprétation, par trop insuffisante, on aurait revu avec plaisir le charmant ouvrage de Suppé, qui est certes l'opérette la plus agréable qui se puisse trouver : le

(1) Voir notre dernier numéro.

sujet en est joli, ingénieux, pittoresque, poétique même; et la musique du petit maître autrichien court à sa surface avec une grâce et une légèreté toutes françaises. Signalons en passant que Suppé, né à Spalato en 1820 et mort à Vienne en 1895, après avoir écrit la musique de plus de trente opérettes et de trois cents vaudevilles, est d'origine belge.

A *Boccace* a succédé, depuis hier, *le Petit Duc*.

G. R.

NÉCROLOGIE

Paul Dubois.

De tous les sculpteurs français, M. Paul Dubois est l'un des plus populaires. Son nom évoque en foule les œuvres « adoptées » par le public, qui ont fait sa fortune et celle de ses éditeurs depuis le *Saint Jean enfant* (1863) et le célèbre *Chanteur florentin* (1865) jusqu'à la *Jeanne d'Arc* de la cathédrale de Reims, dont une réplique fut récemment érigée à Paris devant l'église Saint-Augustin.

L'œuvre la plus considérable de Paul Dubois est le *Tombeau du général de Lamoricière*, achevé en 1878, qui, dans l'église de Nantes, fait pendant au tombeau des Carmes, le chef-d'œuvre de Michel Colombe. C'est un mausolée de grande allure, qui semble, par le faste et la magnificence du style, dater du temps des Valois. Il est orné de quatre figures de bronze au nombre desquelles le *Courage militaire* et la *Charité*, qui remportèrent au Salon de 1876 un succès retentissant.

Citons encore l'*Eve naissante*, le *Connétable de Montmorency* du château de Chantilly, la statue d'*Anne de Montmorency*, celle du *Duc d'Aumale*, le groupe de l'*Alsace-Lorraine* (1900), de nombreux bustes parmi lesquels ceux de Gounod, de Saint-Saëns, de Bonnat, de Baudry, de Pasteur, etc., qui expriment tous un sentiment exact de la vie et dont l'élégance les rattache aux œuvres de la Renaissance italienne.

M. Paul Dubois, né à Nogent-sur-Seine en 1829, est mort à l'âge de 73 ans. Il fut de 1873 à 1878 conservateur du Musée du Luxembourg, puis il remplaça M. Eugène Guillaume comme directeur de l'École des Beaux Arts à laquelle il ne cessa, jusqu'en ces derniers temps, de s'intéresser.

PETITE CHRONIQUE

L'Association des Écrivains belges se réunira en assemblée générale aujourd'hui dimanche, à 11 heures du matin, à la Tavernette de la Régence. A l'ordre du jour figure notamment la discussion du vœu ci-après, présenté par un de ses membres :

« L'Association des Écrivains belges, selon les intentions de ses fondateurs, est complètement étrangère à tout parti politique. Elle exclut d'une manière absolue la politique de ses préoccupations.

« Mais, indépendamment de toute considération de cette nature, elle regrette que le gouvernement, les provinces et les grandes villes, notamment la capitale, n'aient donné aucune place à la littérature dans les programmes des fêtes jubilaires.

« Les ouvrages de nos écrivains comptent parmi les productions les plus intéressantes des vingt-cinq dernières années de notre vie nationale; il est regrettable que les pouvoirs publics ne s'en soient pas aperçus.

« Les écrivains belges étrangers à l'Association sont invités à adhérer à la présente protestation. »

Le peintre Leempoels a ouvert hier, au Cercle artistique de Bruxelles, une exposition des peintures (paysages et marines) qu'il a exécutées aux États-Unis et au Canada. L'exposition sera close le 19.

L'Exposition des Peintres et Sculpteurs de l'Enfant, organisée dans un but de bienfaisance, a brillamment atteint son but : le bénéfice net, montant à fr. 5,073-60, vient d'être distribué par M. G.-M. Stevens, qui en fut l'actif organisateur, aux trois OEuvres protectrices de l'enfance en faveur desquelles elle fut instituée. Chacune d'elles a reçu fr. 1,691.20.

Les travaux des élèves de l'École normale des arts du dessin de Saint-Josse-ten-Noode pendant l'année scolaire 1904-1905 seront publiquement exposés au local de l'École, rue Potagère, 52, les dimanche 11, lundi 12 et jeudi 15 juin, de 2 à 5 heures.

L'Exposition internationale de *l'Art dans la maison*, que nous avons annoncée, promet d'avoir, en raison du grand nombre d'adhésions recueillies, une importance et un intérêt considérables. Rappelons que cette exposition, à la fois industrielle, commerciale et artistique, sera ouverte du 2 au 20 septembre prochain dans les salons de la Grande-Harmonie. L'intégralité des bénéfices réalisés sera versée à des œuvres de bienfaisance. S'adresser pour tous renseignements au secrétariat, 86, rue des Foulons, Bruxelles.

D'autre part, l'Exposition du *Mobilier ouvrier et à bon marché*, projetée pour le 29 juillet dans les immeubles du *Foyer schaarbeekois*, rue L'Olivier, ne pourra avoir lieu.

La Société nationale des Beaux-Arts (Champ-de-Mars) vient d'élire comme associée une jeune artiste belge, Mlle Louise Mayer, sculpteur, dont le début, une *Tête d'homme*, a été très favorablement apprécié. Mlle Mayer est la petite-fille de feu M. Astruc, grand-rabbin de Belgique. Il n'est pas téméraire de pressentir en elle une artiste personnelle et exceptionnellement douée.

Les représentations que donneront à la Monnaie M^{me} Sarah Bernhardt et sa troupe sont fixées comme suit : lundi 5, *l'Aiglon*; mardi 6 et mercredi 7, *Angelo, tyran de Padoue*; jeudi 8, *la Dame aux Camélias*.

M. Ch. Gheude fera mercredi prochain, à 8 heures précises du soir, une conférence sur *Grétry* à l'École de musique et de déclamation d'Ixelles.

M. Léon Van Neck fera le 19 juin prochain à l'hôtel Ravensstein, sous les auspices de l'*Union de la Presse périodique belge*, une conférence, accompagnée de projections lumineuses, sur les *Fastes belges illustrés*.

Parmi les innombrables Congrès que fait éclore l'Exposition universelle de Liège, signalons le Congrès international de la Propriété artistique et littéraire qui se réunira à Liège en septembre et donnera lieu à des délibérations utiles. On y étudiera notamment les droits des musiciens à l'égard de l'exécution de leurs œuvres par des sociétés d'agrément, la situation spéciale de la Hollande qui n'a pas adhéré jusqu'ici à la Convention de Berne, etc.

Le Congrès est organisé sous les auspices de l'*Association artistique et littéraire internationale* fondée à Paris en 1878. Au nombre de ses promoteurs figurent MM. Beernaert, ministre d'Etat, R. Beltjens, A. Bénard, M. Bodeux, A. Capitaine, De Mathelin d'Andrimont, P. Forgeur, Ph. Francotte, P. Wauwermans, etc.

S'adresser pour renseignements à M. Beltjens, 9, place Rouvroy, Liège.

Aux *Nouveaux Concerts* d'Anvers, il est question, pour la saison prochaine, comme chefs d'orchestre étrangers, de Weingartner et de Nikisch.

Depuis sa transformation, *l'Ermitage*, dirigé par M. Edouard Ducoté, s'est classé parmi les plus belles revues littéraires de ce temps.

Il compte parmi ses principaux collaborateurs MM. Henri de Régnier, Remy de Gourmont, André Gide, Michel Arnauld, Francis Jammes, etc. Chacun de ses fascicules contient d'intéressantes études critiques et historiques, des vers, des nouvelles.

La peinture trouve en Maurice Denis un sagace appréciateur. Seule la musique paraît abandonnée à des compétences par trop... littéraires.

Cette exécution sommaire, par exemple, de la symphonie moderne a fait bondir les musiciens : louant avec raison l'admirable Symphonie n° III d'Albéric Magnard, *L'Ermitage* la qualifie : « depuis la symphonie de Franck, LA SEULE QUI VAILLE ET QUI DOIVE RESTER. » L'auteur de cette cabriole ignore évidemment la *Symphonie sur un thème montagnard français* de Vincent d'Indy et, du même maître, la *Deuxième Symphonie*; il ignore aussi la *Symphonie* d'Ernest Chausson et celle de Paul Dukas, sans parler des symphonies de Ropartz et de Witkowski... pour ne parler que des compositeurs français.

Si les tableaux des maîtres impressionnistes montent, dans les ventes publiques, à des prix qu'on n'eût pu prévoir autrefois, les toiles de l'école de 1860 maintiennent leur cote. A la vente H. Heugel, par exemple, une *Chasse au lion* de Delacroix est montée à 65,000 francs, une *Baigneuse* de Millet à 61,000, une *Petite gardeuse d'oies* du même à 56,000. On a payé 30,000 fr. un *Intérieur de forêt* de Th. Rousseau et 32,500 un *Paysage de l'Artois* par Corot.

Quelques jours après, à la vente du baron Blanquet de Fulde, on adjugeait *la Rafale* de Corot 48,000 francs et une autre toile du même maître, *Mont-de-Mursan*, 45,400. Un Daubigny,

la Terrasse d'Audresy, est montée à 20,000, *la Passerelle* de J. Dupré à 11,000, une toile de Jongkind, *Nyons*, à 10,000.

La collection de tableaux réunie par le peintre-illustrateur Giacomelli a été dispersée les 13 avril et jours suivants à l'hôtel Drouot et a produit un total de 167.858 francs. Citons quelques prix : M^{me} Vigée-Lebrun, *Portrait de femme*, 23,000 francs; J.-F. Millet, *Les Laveuses au clair de lune*, 12,000 francs; Daubigny, *Les Amateurs* (aquarelle), 9,100 francs; Daubigny, *Le Soir*, 9,100 francs; A. Raffet, *Combat de l'Oued-Allag*, 5,900 fr., (acquis par le Musée du Louvre); Id. *Retraite du Bataillon sacré*, 4,700 francs; Id. *Bonaparte blessé à Toulon*, 2,300 francs.

Le prochain numéro de *l'Art Flamand et Hollandais* sera entièrement consacré aux deux peintres Leys et De Brackeleer, dont l'œuvre, actuellement exposée à Anvers, sera étudiée par M. H. Hymans.

L'éditeur Strölin (1) vient de publier un recueil de trente eaux-fortes originales de Manet, comprenant la majeure partie de son œuvre gravé. Le tirage en est strictement limité à cent exemplaires. Le prix de chacun d'eux est fixé à 450 francs.

(1) Rue Laffitte, 27, Paris.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE :

Félicien Rops, graveur.

PAR E. RAMIRO

Un beau volume petit in-4°, orné de 55 planches *hors texte* dont 25 planches tirées en taille-douce sur les cuivres originaux et constituant autant d'épreuves originales, et d'un grand nombre de reproductions de dessins dans le texte.

Prix : 25 francs.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix réduits.
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS
PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Henri De Braekeleer (CAMILLE LEMONNIER). — Au vénéré saint Hubert. — Mort de Léon Jouret (M. G.). — Lionel de la Laurencie. *Le Goût musical en France* (M.-D. CALVOCORESSI). — L'Association des Ecrivains belges. — Exposition d'Art ancien bruxellois. — Théâtre de la Monnaie (R. M.). — Petite Chronique.

Henri De Braekeleer.

Quand je le connus, il était déjà un maître parmi les maîtres et il n'avait pas quarante ans. Il était gras, soufflé, le masque icterique et barbu, mangé par les disques de ses yeux comme de grosses prunelles de chat. Elles semblaient déborder des orbites et se projeter en lumières lourdes, rétractiles, magnétiques. Une fois qu'on les avait vues, on ne pouvait plus les oublier.

Il me menait dans les petits cabarets du port, patinés de graisse et de fumée : nous y mangions des plies ris-solées en devisant et en buvant de la bière aigrette.



Henri De Braekeleer.

Quelquefois il plissait à demi les paupières et regardait filtrer par les vitres basses des coulées de lumière qui, sur les murs, éployaient des éventails roux. Moi j'étudiais sur sa rétine le jeu mirailé du prisme : tout son visage en était comme en fête. C'était une joie sensuelle, physique, animale, qui le détendait et amenait à sa barbe le petit frisson d'un rire. Je sentais que, dans la brève minute, l'homme qui était là et dont la faculté, anormale à force d'intensité, était de regarder, avait vécu toute la jouissance d'une vie. Il était l'halluciné des vieilles demeures, des escaliers se perdant dans les siècles, des poussières passées à des tamis de soleil. Il eut l'éblouissement intérieur : il portait en lui un foyer magnifique où se carburèrent des gemmes, des métaux et du soleil.

— Baudelaire disait...

C'était une manière à lui de commencer ses phrases. A peine il connaissait les vers du poète :

mais rien à son gré ne dépassait les pages de critique parues dans *l'Art romantique*. Il en répétait de mémoire des passages entiers. Comme il avait une voix

trainante et basse, il semblait se les réciter à soi-même dans un silence intime. Il aimait énoncer des aphorismes graves d'un air narquois. Quand sa timidité l'abandonnait, il apparaissait simple, bonhomme, ingénu et malicieux. Il ne parlait, d'ailleurs, que de son art, en ouvrier pour qui le reste de la terre n'existe pas et qui, lui eût-il été donné d'en sonder pendant des siècles les secrets, eût trouvé le temps encore trop court pour venir à bout de les connaître tous.

Il avait en ce temps son atelier chez un boulanger de la place Teniers, une chambre banale, bourgeoise, où il arrivait travailler, un peu mystérieux et solitaire, n'ouvrant pas quand on frappait. Des oripeaux, des bouts de brocards, des caracos oranges et vermillons traînaient poudreux, éraillés, bons pour le crochet du chiffonnier. C'était pourtant de ces mises-bas que le magicien composait le faste royal de ses galas. De la loque s'irradiait un vol pailleté de bluettes; une Golconde ruisselait du froissis d'un haillon; dans une lamelle de Cordoue flambait tout l'automne fauve d'un hallier.

Henri De Braekeleer reprend à Leys la tradition de l'ancien Anvers : du moins il s'en attribue ce qui lui en est nécessaire, un toit, une cour, un jardin, un pan de ciel entre des pierres. Ils ne font pas le même art : l'un est un imaginaire et l'autre un visuel. Il n'y a place ici que pour l'œil et la main : les grands peintres n'eurent point besoin d'autre chose. L'œil, chez De Braekeleer, commande, et la main suit : celle-ci est la docile ouvrière subtile, déliée, active, d'une tactilité finement nerveuse, qui lui permet tout à la fois d'estamper les pâtes et d'effleurer à peine, comme dans les trois petites esquisses du Musée de Bruxelles, trois joyaux de légèreté caressante et rapide. Quant à sa vision, elle a une sensibilité inouïe : elle lui rend perceptibles le frémissement des ondes claires, les prismes qui bougent aux sels de l'air, l'infinité vibrante des atomes et jusqu'à la vie de l'invisible. La lumière naturelle a là son mystère autant que la lumière composée ou l'ombre chez les autres, et quel mystère plus grand que la limpidité d'une source au fond de laquelle, à une profondeur d'abîme, tremble toute l'éternité d'un ciel, ou la diaphanéité d'un cristal de roche qui est la seule image à laquelle se puisse comparer la pureté vertigineuse d'une âme ? La lentille qu'il y a dans un tel œil, en reflétant le miracle diapré des atmosphères, se crée à elle-même des fêtes réelles et incomparables. Il n'y a pas de sorcellerie plus grande dans le clair-obscur d'une *Ronde de nuit* que dans les lumières toutes nues du *Repas* et de la *Partie de cartes*. Pourtant tout s'y voit jusqu'au fond même de la clarté, mais comme à travers un éblouissement de pierreries qui surnaturalise le réel.

De Braekeleer part de l'observation directe de la nature. Il se choisit pour s'exprimer des actions simples, honnêtes, débonnaies. Nul héroïsme, nulle tendance à

l'idéalisation. Un fond de mœurs égales uniformise ses personnages. Il semble les avoir pris à portée de sa main, dans les milieux familiers de son enfance. Le vieux Ferdinand avant lui les avait connus et peut-être les connut-il à son tour chez son père. On sent bien que tout ce petit monde ne s'occupe de quoi que ce soit qui pourrait déranger l'humble symétrie quotidienne. Une touffe fleurie parfume le vent qui vient par la fenêtre et celle-ci s'ouvre sur de petites boutiques ou sur une église : il ne leur en faut pas plus pour vivre. Ils appartiennent à la paroisse des bonnes gens.

Il fut dit légèrement que le peintre d'Anvers avait pris le goût de ses petits intérieurs chez les maîtres de Hollande. C'est une manie de vouloir toujours expliquer par une chose adventive les choses qui s'expliqueraient si bien toutes seules. Rien n'est moins hollandais que ces sujets d'idiosyncrasie si flamande et qui demeurent flamands par leur essence aussi bien que par la peinture. De Braekeleer ne les doit à personne : il regarde autour de lui et il les reconnaît; il retrouve en eux de lointaines parentés et les intimités de sa race. Mellery, ce très émouvant artiste, tout un temps avait aussi exprimé ses âmes antérieures dans des images de bonnes femmes et de vieilles choses. L'anecdote devait épargner leur grave et simple génie à tous deux : ils peignirent des vies comme des portraits d'aïeules et en les peignant, ils y laissèrent transparaître leur propre humanité.

Il n'y a pas d'exemple d'un grand artiste qui ne se soit écouté dans son art et tout art est une décantation profonde des âges dont soi-même on est l'aboutissement. Je sais, en me plaçant devant un tableau de Rembrandt, de Jordaens, de Vermeer de Delft, à quel homme j'ai affaire. Je conjecture sa filiation, je me persuade la destinée qui le relia aux antécédents : je vis de sa race, de ses renoncements, de ses espoirs. Et voici chez De Braekeleer toute la Flandre des petites gens de laquelle il sortit lui-même. Peut-être un aïeul, dans une petite maison au bout d'un vieux jardin, imprimait en taille-douce ou suivait du doigt sur un globe terrestre la route fabuleuse par laquelle étaient partis les ancêtres.

C'est le filet de sang épuisé qui survit aux grandes dépenses de sève. Le *Géographe* regarde sur un vieil atlas du XVI^e siècle les territoires vides renseignés : *Hic sunt leones*. Le *Tailleur* découpe dans le suaire de ses hardes des vêtements pour des enfants pâles qui mourront en bas âge. Un bruit d'armées et d'étendards claquant au vent monte de l'antique mémorial que feuillette le *Liseur* et il ne se doute pas que quelqu'un bientôt, pour lui, tournera le dernier feuillet. Un petit homme pauvre de sang réchauffé à la lumière vitale d'un grand ciel laiteux ses lombes démolis par des ser-vages sans gloire. Tel autre, assis parmi les ors d'une

tecture en coup de soleil, rêve à des jardins miraillés parmi lesquels rouent des paons de turquoises et de topazes. Des *Potiers* de village, sous la poudre des solives, modèlent dans l'argile les tirelires pour les petits sous et les têtes pour le lait frais. Le *Retoucheur*, comme s'il faisait des points de couture à un manteau, à petits coups de pinceau répare l'usure des nuages et des arbres que peignit un maître inconnu. Ou bien une bonne femme, aux confins des hameaux, un pauvre cœur de bonté en bonnet ruclé, enseigne à des fillettes comment il faut prier Dieu. Fileuses, dentellières, savetiers, jardiniers, petits vieux et petites vieilles sont les élus de cet art resté proche du peuple des villes et des campagnes. Une mélancolie de désuétude les enveloppe : ils végètent en des chambres anciennes et démodées ou font des gestes humbles dans des courtils fleuris comme des reposoirs de procession.

C'est une humanité gourde et rabougrie, le buste et les épaules tassés, les chairs tournées à la lympe et qui a les yeux sans regard de tous les résignés. Mais attendez que midi sonne : de par delà les toits et les tours, le soleil a jailli, et les poussières de la vie révolue se remettent à vibrer ; une vie merveilleuse dégèle les vieux sangs coagulés. Or, midi, c'est aussi l'heure de ce peintre admirable et c'est son apogée. Elle n'aura qu'un instant puisque la vie lui est comptée, mais dans cet instant aura tenu un long jour d'art réalisé.

CAMILLE LEMONNIER

AU VÉNÉRÉ SAINT HUBERT

PREMIER ÉVÊQUE DE LIÈGE

à l'ancienne abbaye des Bénédictins d'Andain (Luxembourg).

PALAIS DE L'ART ANCIEN

Liège.

Le 10 juin 1905, jour de saint Landri.

MON TRÈS CHER FRÈRE,

J'implore votre assistance. Vous dont la miraculeuse étoile de soie blanche tissée de fils d'or guérit l'hydrophobie, préservez, je vous en prie, du venin de la rage la population liégeoise menacée.

Un faune, échappé de quelque atelier de sculpteur — seul repaire qui abrite de nos jours ces divinités surannées — fut, paraît-il, mordu à l'oreille. On craint qu'il ait mordu à son tour ceux qui tentèrent de lui donner la chasse, car ceux-ci accusent des symptômes inquiétants de délire rabique.

J'eus le tort, jadis, lorsque je reconquis en Austrasie le siège dont m'avait dépouillé le méchant Ebroïn, de blâmer le maire du Palais d'avoir répudié Plectrude pour épouser la belle Alpaïde. Je payai de ma vie cet accès de franchise, et du coup fut calmée en moi toute velléité de m'immiscer dans les affaires d'autrui.

Voici qu'après douze cents ans d'un repos légitime on me jette

irrévérencieusement dans une querelle qui m'est totalement étrangère. J'entends crier : « Lambert ou Lambeaux, choisissez ! Vous n'aurez pas Lambert si vous accueillez Lambeaux ! » Ah ! ça, se paie-t-on mon buste ? Depuis quand les reliques d'un martyr servent-elles à acquitter le prix d'un marché ?

Car on ne suppose pas, j'espère, que tous les faunes du pays, fussent-ils aussi inconvenants que la fontaine dont le statuaire Duquesnoy dota la capitale, pourraient, s'ils défilaient devant moi, émouvoir ma chasteté. Les mœurs barbares de la Toxandrie dont je fus l'apôtre m'ont cuirassé contre ces frivolités.

Vous que le Souverain Pontife daigna désigner pour mon successeur et qui gardâtes pieusement ma mémoire, venez à mon aide. Puisque ce faune est enragé, qu'on fasse au plus vite rougir au feu la clef que vous donna saint Pierre, qu'on l'imprime sur le front de l'animal, qu'on enferme celui-ci pendant neuf jours, ainsi qu'il sied. Et qu'on mène sans retard à la Trésorerie, pour les tailler, les malheureux que surexcite la seule vue du faune, car leur éréthisme ne révèle que trop clairement l'inoculation.

En rendant la paix et la santé à nos populations attaquées vous me tirez de la situation ridicule où m'ont placé de regrettables excès de zèle. La lutte d'un évêque et d'un faune choque les convenances, fussent-ils l'un en vermeil émaillé et incrusté de cabochons, l'autre en plâtre bronzé. Voyez-vous le scandale d'un pareil spectacle propagé par les cartes postales illustrées ? S'il faut combattre un monstre, qu'on appelle Monseigneur saint Georges, dont c'est la profession. Je ne possède, moi, ni lance ni cimeterre, et mon maître Théodard a négligé de m'enseigner l'art des armes.

Je prie le Seigneur de vous combler de ses bénédictions et suis, mon très cher frère, votre affectionné

LAMBERT,
ancien évêque de Maestricht.

Pour copie conforme :

O. M.

MORT DE LÉON JOURET

Bien qu'il fût d'un âge avancé, — soixante-dix-sept ans, — on ne peut se résoudre à le croire disparu. Cette silhouette bonhomme, désuète et charmante, peut-elle donc cesser subitement de hanter les rues coutumières, et d'apparaître, ponctuelle depuis quarante ans, aux abords du Conservatoire ?

Bien que les regrets de cette heure ravivent tout d'abord le souvenir de sa bonté sans bornes, de son charme, de son originalité native, il n'est que juste de rappeler ici les mérites d'un talent qui s'est trop laissé oublier ; car Jouret était un modeste, et puis voici bien des années qu'il se limitait à sa tâche de professeur et à celle de chef des chœurs pour les concerts du Conservatoire, mission qu'il considérait comme sacrée et qu'il remplissait avec un zèle enthousiaste. Mais ceux qui, jadis, entendirent au Cercle artistique son *Tricorne enchanté* (comédie musicale avec paroles de Théophile Gautier), s'en souviennent comme d'une œuvre délicate, jolie, et qui fut très bien accueillie du public. Elle avait été précédée de quelques années par la partition funambulesque de *Brignolla, ou le Fou par amour*, composée pour une représentation du Cercle « Les Joyeux ». Jouret a écrit des chœurs pour *l'Esther* de Racine, recueilli et publié les chansons de son cher pays d'Ath. Mais c'est dans de ses nombreuses mélodies qu'il fut le plus heureux ; l'inspiration en est simple, fraîche, idyllique ;

le *Retour de vêpres*, entre autres, est absolument délicieux, — et qui ne connaît *Ma mie Annette*, son chef-d'œuvre, dont la mélancolie, ces jours-ci, a sans doute erré dans plus d'une mémoire? La poésie est de Murger, et c'est par une harmonieuse décision du hasard qu'ainsi le souvenir de Jouret demeure associé à ces héros de *la Vie de bohème*, dont il n'eut pas les travers mais dont il conserva l'allure, l'âme tendre et fantaisiste, l'éternelle jeunesse.

M. G.

Les funérailles de Léon Jouret ont été célébrées vendredi dernier. Le directeur et tous les professeurs du Conservatoire, les directeurs des Conservatoires d'Anvers et de Gand, des écoles de musique de Malines, de Bruges, de Louvain, ainsi qu'un grand nombre de musiciens, d'hommes de lettres, d'amis qu'unissait un même et profond regret, suivirent à l'église Sainte-Croix, puis au cimetière d'Ixelles le funèbre cortège. Trop ému pour prendre la parole devant le cercueil de son ami de jeunesse, de son compagnon de quarante années, M. Gevaert avait prié M. G. Syster-mans de le remplacer dans l'accomplissement de ce pieux devoir. Nous détachons de la touchante allocution de celui-ci ces quelques passages, qui peignent l'artiste et son œuvre :

« Je n'ai pas besoin, messieurs, d'évoquer ici la figure si caractéristique de Léon Jouret; tel vous l'avez vu, souriant, alerte, infatigable, plein de verve et d'humour, tel il survivra dans votre souvenir et dans vos cœurs; il n'est pas de ceux qu'on oublie. Mais il me sera permis de vous rappeler, en quelques traits rapides, l'évolution de cette vie simple, toute de labeur allègre et de probité artistique.

Né en 1828, à Ath, Léon Jouret fut un musicien précoce; la vocation se dessina chez lui dès l'âge de huit ans; et comme il eut l'heureuse chance de voir ses goûts encouragés par ses parents, son éducation première se poursuivit dans une atmosphère sympathique essentiellement favorable à l'épanouissement des qualités de charme et de sensibilité qui germaient en sa jeune âme.

Il fit ses premières armes comme organiste et enfant de chœur au jubé de l'église Saint-Julien à Ath, puis s'en vint à Bruxelles, et fut admis comme élève au Conservatoire en 1840.

A l'âge de vingt ans, il commençait à se faire un nom comme compositeur de mélodies, de chœurs, de chansons, et il eut le mérite d'être, à l'époque où la Belgique commençait à prendre vraiment conscience de sa personnalité indépendante, un des premiers musiciens nationaux qui contribuèrent aux origines du mouvement d'art et de littérature dont nous voyons aujourd'hui le superbe épanouissement.

Durant un quart de siècle, Jouret produisit un remarquable cycle d'œuvres vocales, abordant le domaine religieux, — messes, cantates, motets, — le domaine choral où il allie, dans les morceaux qu'on lui commande pour tous les grands concours, la distinction de la pensée à la sûreté et à la variété de l'écriture.

Il se distingue dans le lied par une exquise fraîcheur de sentiment; dans la chanson populaire, par la verve et la couleur autant que par la finesse de son érudition. Il aborde même le théâtre, mais dans un cadre intime en harmonie avec la nature de son talent, qu'il eut le tact de ne jamais forcer : il fait représenter au Cercle artistique — et les meilleurs chanteurs tiennent à honneur d'être ses interprètes — deux opéras comiques : *Quentin Metsys* en 1865, *le Tricorne enchanté* en 1868.

A cette période de production succède la période enseignante; appelé par M. Gevaert au Conservatoire de Bruxelles le 1^{er} janvier 1873, Jouret y est tout d'abord titulaire du cours d'ensemble vocal aux classes du soir; ces dernières venant à disparaître, il prend la direction de la classe préparatoire de chant choral.

Mieux que personne, Messieurs, vous savez avec quel zèle pas-

sionné, quelle conviction et quelle aménité il accomplit la délicate mission de former les jeunes voix, d'ouvrir les jeunes intelligences à la compréhension des chefs-d'œuvre qu'elles allaient devoir interpréter ensuite dans les concerts de l'établissement. Vous savez aussi quelle part active Jouret prenait à l'organisation de la partie vocale de ces concerts.

L'homme, Messieurs..., vous l'avez tous connu, donc vous l'avez aimé; — vous avez goûté sa cordialité, son ouverture d'âme, sa verve si fine et si déliée, tout le charme de cette nature en laquelle se réalisait la trop rare union de l'esprit le plus pénétrant et de la plus indulgente bonté. — Cette bonté, cette charité, ceux-là seuls qu'il a secourus, obligés, réconfortés, en savent toute la mesure; car elle fut délicate et discrète autant qu'abondante.

Et dans le cœur de tous ceux qui l'approchèrent comme dans la vie intellectuelle de Bruxelles, au Cercle artistique, et surtout au Conservatoire, la brusque disparition de Léon Jouret laissera un vide immense. »

LIONEL DE LA LAURENCIE

Le Goût musical en France (1).

Le substantiel volume que vient de publier, sous ce titre modeste, un musicographe dont les lecteurs de *l'Art moderne* ont plus d'une fois pu apprécier le grand talent, est de ceux qui honorent grandement leur auteur. Il est plein d'idées et de faits, et la valeur de la forme n'en est pas moindre que celle du plan suivi. Le travail de M. de la Laurencie est à la fois historique et analytique : on y trouve à côté de l'histoire de l'évolution des formes musicales, méthodiquement et clairement exposée, l'étude de ces formes mêmes, ainsi que des moyens d'expression musicaux, et par surcroît toute une partie philosophique et critique.

Jamais jusqu'à présent on n'avait tenté d'examiner, avec les ressources de la critique moderne, non point seulement comment naquirent les formes, mais comment elles vécurent; ni ce qu'elles sont, non pas au point de vue technique seul, mais aussi en tant que partie intégrante de la vie intellectuelle des temps ou elles furent produites.

« Le public, dit M. de la Laurencie, constitue une manière d'appareil enregistreur sur lequel s'inscrit l'histoire de l'art ». Cela est très vrai : le tout était d'y songer, et aussi de savoir, en partant de cette donnée un peu métaphysique, élever le débat et transmuier l'observation de la variabilité du public en une féconde étude d'esthétique et d'histoire.

Ce livre est de ceux qu'on ne peut guère résumer sans en laisser de côté quantité de parties intéressantes : celles précisément où l'analyse et la critique proprement dites entrent en jeu. Mais voici du moins quelques citations qui manifestent de quelle façon l'histoire des formes musicales y est exposée.

« Le goût musical comporte trois degrés : d'abord la sensation du son, qui n'intéresse que l'oreille; puis la perception mélodique, perception de forme, qui exige la mise en action de l'intelligence; et enfin l'éveil de l'imagination, avec sa floraison d'images de caractères divers... Le goût évolue de la monodie à la polyphonie, le goût s'exerce à l'origine de façon collective pour tendre ensuite à l'individualisme, le goût enfin se plie à des modes d'expression plus étendus. »

Après avoir étudié l'art collectif et anonyme des « hautes époques », représenté d'abord par la cantilène grégorienne et la chanson populaire monodiques, puis par la musique polyphonique qui, en même temps que la société de l'époque, s'est « pliée à l'influence toute-puissante du principe d'association », on observe donc la naissance de ce que M. de la Laurencie appelle *l'individualisme expressif*, « une force opposée à la pression des canons et des règles dogmatiques. Il agit à la fois sur le sujet traité et sur l'instrument musical : sur le sujet traité en l'associant à des reproductions dramatiques de l'existence passionnelle; sur l'ins-

(1) Paris, A. Joannin et Cie.

trument, en suscitant une réaction monodique contre la toute-puissance de la polyphonie vocale ».

C'est là le caractère distinctif de l'art de la Renaissance. Plus tard (xvii^e siècle) naîtra l'esprit classique, que « le solo expressif reflète en dépeignant des caractères musicaux, en arrêtant son expansion individualiste à la conception du type ».

Le xviii^e siècle « a vu naître la musique moderne et a discuté les problèmes les plus passionnants que soulève son esthétique. Ce siècle affiche, comme le précédent, les qualités rationalistes de l'esprit français; à son déclin, il se laisse pénétrer par une vague sentimentalité, alliée à beaucoup d'emphase, mais sa route est jalonnée par une série d'efforts qui ramènent passionnément la psychologie vers l'individualisme et s'emploie à propager et à développer l'esprit critique... On y juge la musique plus littérairement que techniquement; la musique dramatique est plus goûtée que la musique instrumentale. Enfin, au moment de la Révolution, le rôle social de l'art s'affirme de façon toute spéciale. »

Au début du xix^e siècle, l'art symphonique allemand s'acclimaté en France. Puis, c'est la période de ce que M. de la Laurencie appelle très justement la « musique à succès ».

D'abord, « un courant romantique va révolutionner la musique et l'entraîner vers de nouvelles évocations expressives ».

Mais, si ce courant « avait créé une disposition d'esprit favorable au développement du goût instrumental, certains de ces principes mêmes engagèrent l'art dans une mauvaise voie... L'individualisme romantique portait à l'égoïsme des sensations : Stendhal, qui réalise assez exactement le type du dilettante de son temps, proclame que la musique n'est qu'une jouissance physique ».

Les derniers chapitres du livre, consacrés au « Romantisme de Berlioz » et à l'« Evolution du wagnérisme », donnent très impartialement une juste mesure entre l'apologie et la critique, et M. de la Laurencie a su s'y maintenir sur le terrain impersonnel qu'il avait adopté. Ceci était particulièrement délicat, car les problèmes que soulèvent, respectivement, l'esthétique de Berlioz et celle de Wagner sont loin d'être, aujourd'hui encore, résolus de façon universelle et définitive.

M. de la Laurencie arrête son travail au seuil de l'époque contemporaine, « estimant que le recul fait défaut pour juger impartialement les tendances de cette époque ». Il reconnaît pourtant dans les dernières lignes de son livre « une vigoureuse renaissance ethnique dans nos tendances musicales, qui s'appliquent à approfondir l'âme française si vibrante et si libre... Le sentiment de la rythmique s'est assoupli, celui de la mélodicité s'évade des liens tyranniques d'une scholastique discrète ».

La conclusion est encourageante, et je la crois strictement juste. Nulle part, à l'heure actuelle, la musique n'est aussi libre, aussi puissante qu'en France. Et, en même temps que l'on fait cette constatation, on voit, grâce aux travaux des érudits d'aujourd'hui, combien l'évolution artistique de ce pays fut continue, vigoureuse, naturelle. L'histoire de la musique des siècles passés s'emplît pour nous de noms oubliés, ou presque, d'œuvres inconnues qui appartiennent pourtant au meilleur patrimoine musical de la France (1).

Ainsi le mouvement contemporain apparaît comme la suite logique des époques antérieures, dont la vie artistique est si bien élucidée dans le volume que j'ai dû résumer beaucoup trop brièvement.

M.-D. CALVOCORESSI

L'Association des Écrivains belges.

L'Association des Écrivains belges s'est réunie en assemblée générale dimanche dernier sous la présidence de M. Octave Maus. L'assemblée a approuvé les comptes du dernier exercice qui

(1) M. de la Laurencie, lui-même, a beaucoup contribué à faire connaître la vie et les œuvres de certains vieux musiciens français tels que J. M. Leclair, F. Du Val, etc.

reflètent la marche florissante des affaires sociales. L'Association a publié cinq anthologies (Lemonnier, Rodenbach, Picard, Verhaeren, Pirmez), huit romans et livres de nouvelles: *Mihien d'Avène*, par Maurice des Ombiaux, *La Porte de l'Amour et de la Mort* de Raphaël Petrucci, les *Lettres d'hommes* de Paul André, *Nouveaux contes à Marjolaine* de Georges Garnir, *Le Cœur de François Remy* d'Edmond Glesener, les *Contes de Sambre-et-Meuse* et *Guidon d'Anderlecht* de Maurice des Ombiaux, et enfin les *Coins de Bruxelles* de Louis Dumont-Wilden. Les grandes villes du pays et les administrations publiques ont fait d'importants achats de plusieurs de ces ouvrages.

Il est inutile de rappeler l'initiative prise par l'Association lors de la protestation des écrivains et des artistes du monde entier contre l'emprisonnement de Maxime Gorki.

Enfin, se préoccupant de la situation tout à fait injuste faite à la littérature dans le programme officiel des fêtes jubilaires de cette année, l'Association a adopté à l'unanimité le vœu suivant :

« L'Association des Écrivains belges, selon les intentions de ses fondateurs, est complètement étrangère à tout parti politique. Elle exclut d'une manière absolue la politique de ses préoccupations.

« Mais indépendamment de toute considération de cette nature, elle regrette que le gouvernement et les provinces n'aient donné aucune place à la littérature dans les programmes des fêtes jubilaires.

« Les ouvrages de nos écrivains comptent parmi les productions les plus intéressantes des vingt-cinq dernières années de notre vie nationale; il est regrettable que les pouvoirs publics ne s'en soient pas aperçus.

« Les écrivains belges étrangers à l'Association sont invités à adhérer à la présente protestation. »

L'Assemblée a élu ensuite M. Georges Rency secrétaire général en remplacement de M. Robert Sand, démissionnaire, et elle a renouvelé le mandat de tous les membres du comité d'administration en leur adjoignant MM. José Perrée et Robert Sand.

Exposition d'Art ancien bruxellois.

L'Exposition d'Art ancien bruxellois sera inaugurée solennellement par le Roi le mercredi 19 juillet, à 2 heures, et le Cercle artistique organisera à cette occasion une fête dont le programme est à l'étude.

Le Comité est assuré dès à présent de réunir plus de cinquante tapisseries de tout premier ordre. Citons-en quelques-unes : la célèbre tapisserie prêtée par M. Pierpont Morgan (assurée 2.050.000 francs); celle, également belle, prêtée par M. Martin Leroy, de Paris (assurée 100.000 francs); les six tapisseries des Musées de Cluny, des Gobelins et du Louvre, prêtées par le gouvernement français; cinq tapisseries du château de Gaesbeek, prêtées par la marquise d'Arconati; deux tapisseries prêtées par lord Iveagh, de Londres; trois tapisseries prêtées par M. Ffoulke, de Washington; deux tapisseries prêtées par la cathédrale d'Aix en Provence; des tapisseries prêtées par la ville de Bruxelles, par les églises de Sainte-Gudule à Bruxelles et de Saint-Sauveur à Bruges, sans compter celles provenant de grandes collections espagnoles, italiennes et allemandes au sujet desquelles des négociations sont en cours.

En fait de sculptures en bois, citons comme grandes pièces le retable de la ville de Bruxelles, le célèbre retable de l'église de Lombeek-Notre-Dame, le retable de l'église de Saintes, etc., sans compter de nombreuses sculptures.

Dans la série des dinanderies, une pièce de tout premier ordre appartenant au trésor de la cathédrale de Cologne.

Un choix de faïences viendra mettre une note fraîche dans cet ensemble, dont l'intérêt sera rehaussé par quelques chefs-d'œuvre de peintres bruxellois anciens. (Van der Weyden, Breughel, Teniers, etc.)

Le Comité est encore en pourparlers avec plusieurs musées et collections de l'étranger.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

M^{me} Sarah Bernhardt, toujours jeune, toujours alerte, toujours grande artiste, nous est revenue mourir dans *l'Aiglon*, dans *Angelo* et dans *la Dame aux Camélias*. *Angelo* est un drame attachant malgré son invraisemblance, *la Dame aux Camélias* conserve un charme romanesque et douloureux. Mais que *l'Aiglon* est donc ennuyeux ! Quand on les a entendues une fois, ces tirades, quel effet soporifique elles exercent ! Il faut tout l'art de M^{me} Sarah Bernhardt pour les faire écouter jusqu'au bout.

La représentation de *la Dame aux Camélias* présentait un ensemble homogène. M. Deneubourg, malgré son défaut de prononciation, est un Armand Duval sympathique et chaleureux. Quant à M^{me} Sarah Bernhardt, on ne pourrait dire assez combien elle est admirable. C'est la vie elle-même : la douleur, l'amour et l'agonie ne trouveront jamais plus merveilleuses interprètes.

Des trois spectacles, c'est le deuxième qui l'emporta en intérêt. *Angelo* n'avait été joué qu'une fois à Bruxelles, vers 1851. C'est dire que l'œuvre était inconnue de notre génération. Elle nous est apparue avec sa grandiloquence, ses tirades à effet, ses dialogues empanachés selon la mode du temps. Les artifices scéniques sur lesquels elle repose ont alimenté tout le théâtre de mélodrame moderne. Aussi nous semblent-ils terriblement usés, de même que les poisons, les dagues, les plombs, les prisons, les espions et tout le ténébreux attirail destiné à évoquer l'époque redoutable du Conseil des Dix.

Mais M^{me} Sarah Bernhardt sauve tout cela par son charme irrésistible. Et à côté d'elle M. de Max s'est taillé un très grand succès en composant en parfait comédien le personnage équivoque d'Homodei, dont il fait un rôle de premier plan. Ce sbire méphistophélique anime et remplit la pièce, et celle-ci ne devient ennuyeuse qu'après sa mort, prématurément amenée dès le troisième acte par un coup d'épée mal paré.

M. Reynaldo Hahn a agrémenté *Angelo* de quelques morceaux de musique dont l'œuvre eût d'ailleurs pu se passer.

R. M.

PETITE CHRONIQUE

Les collections d'art japonais acquises par l'État à M. Edmond Michotte viennent d'être transportées au Musée du Cinquante-naire, où l'on s'occupe de les installer. Elles seront incessamment accessibles au public.

En raison du grand succès de l'Exposition Leys-De Braekeleer, qui attire à Anvers non seulement les artistes et amateurs de toute la Belgique mais une foule de notabilités étrangères, la clôture a été reculée au lundi 19 juin. A partir d'aujourd'hui, le prix d'entrée est de cinquante centimes.

Paraîtra incessamment à la librairie Nationale d'Art et d'histoire, G. Van Oest et C^{ie}, à Bruxelles : *Henri De Braekeleer, peintre de la Lumière*, par CAMILLE LEMONNIER, avec un portrait du maître et quatre reproductions d'eaux-fortes.

L'étude que nous publions en tête du présent numéro est un fragment de cet ouvrage.

L'inauguration du mouument Raeymaekers, qui devait avoir lieu aujourd'hui à Houffalize, est remise à une date qui sera fixée ultérieurement.

Une exposition est ouverte du 5 juin au 5 juillet au bénéfice de l'Œuvre du vêtement à la Brasserie Malibran, à Ixelles. On y remarque, entre autres, des œuvres de M^{lle} G. Meunier, de MM. Stacquet, Uytterschaut, H. Meunier, A. et G. Hamesse, L. Mundeleer, Hoeterickx, Smeers, Rombouts, Clarys, etc.

A la liste des expositions où figura le groupe du *Faune mordu*, — Bruxelles, Dusseldorf, Saint-Louis, — il faut ajouter le Salon

de Paris (Société nationale des Beaux-Arts), où il fut exposé il y a deux ans (1903) avec une autre œuvre de M. Lambeaux, un bas-relief en marbre représentant le *Combat des Amazones*.

Le *Faune* fut installé dans les jardins du Grand Palais qui longent l'avenue d'Antin, à proximité de l'envoi de Rodin. Mais craignant qu'il fût détérioré par la pluie, le statuaire fit retirer son groupe, encore en plâtre, avant la fin du Salon.

Après avoir été acquise par l'État, la *Serre d'Azalées* de M^{lle} Marcotte vient d'être médaillée au Salon de Paris : double succès pour l'artiste.

Mercredi prochain, à 8 heures précises du soir, M. G. Dwelshauwers fera une conférence sur M. Erasme Raway à l'École de musique et de déclamation d'Ixelles.

Les concours du Conservatoire s'ouvriront jeudi prochain, à 10 heures du matin, par une audition des classes d'ensemble.

Ils auront lieu dans l'ordre suivant :

Samedi 17 juin, à 9 h. 1/2, instruments à embouchure; lundi 19, à 9 h. 1/2, instruments à anche et flûte; mercredi 21, à 9 h. 1/2, contrebasse et alto; à 3 heures, violoncelle; vendredi 23, à 9 h. 1/2, musique de chambre et harpe; samedi 24, à 3 heures, orgue; mercredi 28, à 9 h. 1/2 et à 3 heures, piano (jeunes filles); vendredi 30, à 9 h. 1/2, piano (jeunes gens). Prix Van Cutsem.

Lundi 3 juillet, à 9 h. 1/2 et à 3 heures, violon; mardi 4, à 9 h. 1/2 et à 3 heures, violon; vendredi 7, à 4 heures, chant (hommes); samedi 8, à 10 et à 3 heures, chant (jeunes filles); vendredi 14, à 3 heures, tragédie et comédie.

On nous prie d'annoncer que le groupe du Monument à la Coopération, œuvre de J. Van Biesbroeck, destiné à l'Exposition de Liège, sera exposé au public dans l'atelier du statuaire, boulevard de l'Industrie, 289, à Gand, aujourd'hui dimanche et demain lundi.

C'est demain lundi que seront inaugurées à Clermont-Ferrand les assises musicales religieuses organisées sous la présidence d'honneur de l'évêque de Clermont-Ferrand et la présidence du R. Dom Pothier, de MM. A. Guilmant, V. d'Indy et Ch. Bordes. Les fêtes dureront trois jours. Elles seront données avec le concours des *Chanteurs de Saint-Gervais*, du Quatuor vocal de la *Schola cantorum*, de MM. A. Guilmant et H. Quittard.

Le montant des œuvres d'art vendues à l'Exposition internationale de Venise atteignait, au 31 mai, un total de 289,554 livres.

Dans cette liste, la Belgique est représentée par Constantin Meunier dont l'empereur d'Allemagne a acquis un haut-relief en bronze, *Mineurs, retour du travail*, ainsi que par MM. H. Meunier et J. Van Biesbroeck.

La protection des arbres s'étend chaque jour davantage. Félicitons la ville de Bruxelles d'avoir, au Parc, fait placer en évidence des poteaux portant cette inscription :

Les arbres nous donnent de l'ombre; comme les plantes et les fleurs, ils sont la joie et la beauté du paysage. Abîmer les arbres et les plantes, c'est se faire du tort à soi-même.

Autre innovation louable :

On a installé dans une des allées voisines du « bois réservé aux jeux d'enfants », à l'instar de ce qui se fait dans les parcs publics en Allemagne, un panier à papiers (« Papierkorf » en flamand). Il est probable que cette mesure sera étendue à d'autres parties du Parc (1).

On signale dans un music-hall parisien cette innovation :

« Chaque spectacle est annoncé par une série de sonneries de trompettes qu'une troupe de jeunes et jolies femmes, habillées en hérauts du moyen-âge, lance du haut de la terrasse qui domine les alentours. »

Wagner se fût-il douté que la fanfare de Bayreuth serait, sous cette forme nouvelle (et d'ailleurs infiniment plus séduisante), adoptée par les cafés-concerts ?

(1) Nous avons réclamé depuis longtemps cette innovation. Voyez *L'Art moderne* 1897, p. 387.

RENOIR :

..... Vraiment, en ces temps de démocratie, le peuple aurait bien droit à un peu de Renoir quand il va au Louvre. Que les défenseurs de nos jardins publics, de nos espaces libres et de nos paysages veuillent bien y songer. Posséder une petite toile de M. Renoir, c'est avoir une maison à la campagne.

ADRIEN MITHOUARD (*L'Occident*, avril 1903, p. 171).

Les Festivals Wagner au théâtre du Prince Régent, à Munich, sont fixés aux dates suivantes :

7 août, *Les Maîtres Chanteurs*; 9, *L'Or du Rhin*; 10, *La Valkyrie*; 12, *Siegfried*; 13, *Le Crépuscule des Dieux*; 15, *Le Vaisseau fantôme*; 16, *Tristan et Yseult*; 18, *Les Maîtres Chanteurs*; 21, *L'Or du Rhin*; 22, *La Valkyrie*; 24, *Siegfried*; 25, *Le Crépuscule des Dieux*; 28, *Tristan et Yseult*; 30, *Le Vaisseau fantôme*; 31, *Les Maîtres Chanteurs*.

2 septembre, *Tristan et Yseult*; 5, *L'Or du Rhin*; 6, *La Valkyrie*; 8, *Siegfried*; 9, *Le Crépuscule des Dieux*.

Les représentations festives de Mozart au Théâtre Royal de la Résidence auront lieu aux dates ci-après :

11 septembre, *Les Noces de Figaro*; 13, *Così fan tutte*; 15, *Don Giovanni*; 17, *Così fan tutte*; 19, *Les Noces de Figaro*; 21, *Don Giovanni*.

On représentera cette année à Oberammergau, *l'Ecole de la Croix*, qui n'a pas été jouée depuis 1875. L'œuvre met en scène

la vie de David, qu'accompagnent des tableaux vivants de la vie de Jésus-Christ.

Cinq cents personnes, dont trente-deux choristes et quarante musiciens d'orchestre, participeront à l'interprétation. La salle de spectacle, entièrement couverte, peut contenir quatre mille spectateurs. Les représentations commenceront à 1 h. 30 et finiront à 6 heures du soir. Elles auront lieu les 4, 12, 18, 24 juin; 2, 9, 16, 23, 30 juillet; 6, 13, 15, 20, 27 août; 3, 8, 10, 17 septembre.

La vente des tableaux et dessins de la collection Warneck, qui a eu lieu à Paris les 10 et 11 mai, a produit, au total, 184,210 francs.

Voici quelques-unes des principales enchères : Mulready, *le Village*, 4,100 fr.; Bonnington, *les Laveuses*, 3,600 fr.; Jordaens, *Job*, 3,700 fr.; Teniers, *Intérieur d'estaminet*, 11,000 fr.; Terburg, *le Lever d'un Gentilhomme*, 3,400 fr.; A. Van de Velde, *Animaux au pâturage*, 3,100 fr.; Lépicé, *Etude de fillette*, 2,500 fr.; Pater et Meunier, *le Concert après dîner*, 10,000 fr.

Quelques pastels ont atteint des prix relativement élevés : un portrait de Q. de La Tour, 4,600 francs; un Perronneau, 2,600; un Rosalba Carriera, 2,700.

Le Louvre a acquis pour 820 francs un dessin de Jordaens : *Jésus chassant les vendeurs du Temple*.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE :

Félicien Rops, graveur.

PAR E. RAMIRO

Un beau volume petit in-4°, orné de 55 planches *hors texte* dont 25 planches tirées en taille-douce sur les cuivres originaux et constituant autant d'épreuves originales, et d'un grand nombre de reproductions de dessins dans le texte.

Prix : 25 francs.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
 BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
 PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
 LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
 SPECIAUX POUR LA
 CAMPAGNE
 ARTISTIQUES PRATIQUES
 SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix rédués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines. Toiles et cotons préparés.
Matériel pour artistes. Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES. GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29

BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.

Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorures à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

La Vie littéraire belge (CAMILLE LEMONNIER). — L'Exposition Jordaens. — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — Notes de musique — La Musique à Paris. *Schola Cantorum. Société Bach. Le Concours de Rome* (M.-D. CALVOCORESSI). — Théâtre Molière. *Le Voyage en Chine* (G. R.). — Nécrologie. *Mme Marguerite Holeman*. — Petite Chronique.

La Vie littéraire belge⁽¹⁾.

Tout a bien changé depuis les jours où Scholl, ponctuellement, commençait ses chroniques sur Bruxelles par le fameux : « Savez-vous ? » Le parler belge était une des facéties goûtées du boulevard. A Tortoni, on s'ameutait autour d'Arthur Stevens racontant l'histoire du « parapluie trop court et de la malle contraire ».

(1) L'éditeur Fasquelle nous envoie les bonnes feuilles du livre attendu de Camille Lemonnier, *la Vie Belge*, qui paraîtra dans quelques jours. Nous en détachons une page qu'on nous saura gré d'offrir en primeur à nos lecteurs.

Quand j'entrais quelque part, on me disait en riant :

— Parlez-nous donc belge !

C'était aussi le temps où on venait voir le Belge chez lui. On ne dépassait pas sensiblement la grand'place de Bruxelles; quand on était allé boire un verre de faro au Cygne ou à la Louve, on croyait avoir découvert la Belgique. Le « garde-ville » et la marchande de crabes fournissaient l'étiage de notre mentalité.

A Paris, ma nationalité fut longtemps un grief à mes livres. On ne lisait pas, mais on disait :

— Ça, c'est un Brusseler !

J'étais jugé; et puis un jour on se décida tout de même à me considérer sous un aspect un peu moins spécial. Ce fut un progrès. Il y eut des articles qui commençaient ainsi : « Pour un livre belge, ça est une fois un livre qui n'est vraiment pas trop mal écrit. » Au fond, il restait toujours de la défiance.

Non, vraiment, cela n'alla pas sans peine. J'étais un des premiers qui franchissait la frontière avec de la littérature qui n'était pas de la contrebande; mais la douane avait saisi tant de brochures subversives, que des dames passaient dans leurs jupons, qu'un livre belge, même écrit, avait toujours l'air d'être simplement de l'imprimé introduit en fraude. Un jour, il arriva ceci : Kistemaeckers publia *le Mâle*; les éditions coup sur coup partaient; et cette fois tout le feuilleton de la critique avec entrain donna; on sembla avoir oublié que j'étais un « petit Belge ». Je m'estime heureux d'avoir ainsi frayé la route à d'autres qui ne connurent pas mes ennuis.

Aujourd'hui personne ne s'inquiète de savoir si Mæ-

terlinck, Verhaeren, Eekhoud sont d'autre part que de la grande patrie littéraire. Ou plutôt on sait qu'ils sont Flamands, et on les fête comme s'ils étaient Français.

Le pays ne saura jamais assez reconnaître ce que les écrivains belges ont fait pour lui : ils donnèrent l'envie d'aller visiter chez lui un peuple qui inspirait de si beaux livres. Cela devint une habitude : on prit goût au voyage ; on commença à voir plus spacieusement la Belgique. Anvers, Gand, Bruges eurent des clientèles qui rapportaient l'impression d'une race antique et d'un pays jeune. Les écrivains de là-bas arrivaient visiter ceux d'ici ; nos livres, enfin, avaient trouvé le cœur d'une vraie France.

Il en résulta des contacts d'esprit et des intimités de camaraderie. Bruxelles fut sur le chemin de tous les conférenciers. On partait ensuite en tournée dans les autres cercles du pays, Anvers, Gand, Liège, Tournai. C'était un billet de mille facilement gagné. Il y avait encore la légende d'un public bon enfant et pour lequel il n'était pas nécessaire de se mettre en frais. Ce fut un étonnement quand, avec le temps, on se trouva devant des salles que de simples moulinets ne faisaient plus partir.

A *la Libre Esthétique*, on allait voir les peintres impressionnistes, entendre Mallarmé et goûter la musique nouvelle. Octave Maus fut le diligent ouvrier d'un échange de sensations et d'idées qui influa fortement sur la mentalité belge. L'express, qui mettait encore cinq heures à faire le trajet de Paris à Bruxelles, fut dépassé par le rapide des esprits : on put dire que Bruxelles était aux portes de Paris.

Cependant, à l'usage, il fallait bien reconnaître que Bruxelles n'avait avec Paris que des ressemblances de surface. Les esprits étaient simples, droits, réfléchis, tranquilles, résolus. Ils partaient moins vite, mais arrivaient plus sûrement. Pas de fièvre : une volonté calme qui ne se rebutait pas et réalisait ce qu'elle avait en vue. Ce peuple ne sacrifiait pas aux apparences : une âme profonde pensait et s'agitait en lui. S'il y avait climatologiquement un degré de latitude en moins sur Paris, on remontait, en revanche, de plusieurs degrés vers cette conception sérieuse de la vie qu'ont les gens du Nord.

Les mœurs aussi étaient plus près de la vraie vie avec un goût plus modéré de la dépense. C'était l'étonnement des hommes d'argent, qu'on pût avoir ici, pour la moitié du prix, un train de maison égal à celui qu'ils avaient chez eux. Tous les forbans des affaires et de la finance rêvaient d'un petit hôtel à l'Avenue, près du Bois, où attendre une tranquille et honorable vieillesse.

Ah ! que vous êtes heureux, vous autres ! me disait-on. Vous avez réellement le temps de goûter la vie sans que cela vous coûte les yeux de la tête ! Et puis

Bruxelles est charmant ! C'est Paris à bon marché, et plus sain, plus frais, aéré par le vent des campagnes !

Le changement des conditions de l'existence était plus sensible encore chez les écrivains qu'on arrivait voir. Une après-midi, Brisson trouvait Maeterlinck fumant sa pipe près de ses ruches, si détaché de la littérature qu'il éprouva d'abord quelque peine à l'en faire discourir : comme un paysan, le doux et virgilien Flamand toujours lui reparlait de ses abeilles, Brisson put écrire une page délicieuse.

Un jour Th. Braun, le poète des *Bénédictions*, m'amena Francis Jammes ; je n'oublierai jamais l'étonnement de celui-ci en me voyant à ma table de travail dans une chambre que rien ne spécialisait. Il me dit à plusieurs reprises.

— C'est extraordinaire, il n'y a ni tapis de Smyrne ni potiches ! Il n'y a pas même un palmier. Ça ne sent pas l'écrivain !

Verhaeren, lui, faisait ses vers dans une pièce où l'on retirait les livres de la table pour dresser le couvert. Eekhoud, dans son cabinet soigneusement rangé, avait l'air d'un chef de bureau ponctuel et précis, écrivant sur de l'acajou. La plupart travaillaient où ils pouvaient, mêlés à la vie de la maison.

La littérature n'étant en Belgique ni une profession ni, encore moins, une situation, on ajoute une page à une autre, le soir, sous la lampe qui éclaire le cercle de la famille, comme on peut.

Le malheur, c'est que cela ne se lise pas dans les livres qu'ils font ainsi. L'écrivain n'a pas l'air de s'apercevoir lui-même de ce qu'il y a là de simple, de candide et de touchant. Le roman belge, en général, vise au pittoresque plus qu'aux intimités. Le paysan, l'ouvrier, l'homme du peuple, les petits métiers, les types populaires d'un relief peut-être plus naturellement saisissant ont eu Eekhoud, des Ombiaux, Krains, Virrès, Marius Renard, Courouble, Chot. Quelques-uns seulement, de Reul, Van Zype, Rency, Garnir, Paul André, Morisseaux, ont fait le roman de la famille, du ménage, de l'amour, des joies et des peines de la journée quotidienne. Une âme exquise, repliée sur elle-même et toute de silence, de songe, de recueillement, Blanche Rousseau, écouta délicieusement s'effeuiller en elle la vie comme des pétales de pivoines rouges et blanches.

Le livre terminé, il faut bien se résigner à le faire imprimer soi-même. Il n'y a guère d'éditeurs : il n'y a que des firmes qu'il faut acheter. La petite épargne du ménage y passe ; quand elle fait défaut, c'est la femme qui se privera d'une robe, le boucher qui attendra, ou le boulanger, ou le propriétaire. Et tout de même, à la fin, le bouquin paraît. Les revues, trois ou quatre journaux font des articles. On sait qu'on peut toujours compter sur Picard au *Peuple*, Gilbert à *la Revue générale*, Dumont-Wilden au *Petit Bleu*, Solvay au *Soir*, Rency

à *l'Art moderne*, Gilbert à *la Meuse*, Paul André à *la Flandre libérale*. Avec de la chance, il est possible de vendre jusqu'à cent cinquante exemplaires. Un auteur connu en vend deux cent cinquante à trois cents : c'est l'exception. Le surplus du tirage passe aux amis, qui, naturellement, n'achètent jamais. Et voilà la gloire.

Je ne parle ici, bien entendu, que de la littérature pure, du livre à couverture jaune, contes et romans. Il y a cette différence avec les poètes que ceux-ci se vendent un peu moins : Deman faisait des grands livres de Verhaeren des tirages à petit nombre pour les bibliophiles. Ce n'est pas qu'on ne lise. Mais la Belgique, qui, avec les dix sous qu'elle payait les petits volumes de la contrefaçon, eût permis d'édifier un socle d'argent massif à la gloire de Dumas et de Soulié, se défend, par économie, d'un entraînement qui irait jusqu'au trois cinquante du format Charpentier. Elle ne répugne pas au petit frisson de l'idéal, mais à bon marché, et elle se le procure au cabinet de lecture. C'est la contrefaçon qui fit les grandes réputations mondiales : les génies universels sont les génies qui ne coûtent pas cher. Le jour où, par impossible, on la rétablirait, tout le monde, en Belgique mettrait la main à sa poche.

Il y a, toutefois, une littérature qui ne chôme jamais : c'est le livre qui instruit, qui apprend à l'homme quelque chose sur lui-même, qui lui déroule un aspect de l'univers. Vous reconnaîtrez-là un peuple grave, studieux, pratique, volontiers désistant des écarts d'imagination. Quand mon livre sur la Belgique passa devant la commission de perfectionnement de l'enseignement moyen, Emile de Laveye, qui en faisait partie, trouva que l'ouvrage, par le style et l'allure générale, était de nature à exciter trop vivement l'imagination des jeunes gens.

En réalité, la vie littéraire n'existe pas en Belgique : on y fait des livres, en sachant qu'on ne sera pas lu. Il y a là une certaine beauté d'orgueil fier et mélancolique. Le libraire, lui, se désintéresse. Sa vitrine n'est déjà pas trop grande pour tout ce qui se publie à Paris. Et les années se passent : on a une petite bibliothèque où on range ses « premières éditions » avec l'espoir qu'un jour on pourra en tirer une seconde; mais rien ne vient, ni les tirages, ni l'argent, ni le renom. La littérature est un grand columbarium où les auteurs ont, vivants, leur épitaphe. Si encore les journaux vous prenaient votre copie ! Mais les journaux ont bien assez déjà de tout ce que leurs traités avec Calmann-Lévy ou les Gens de Lettres leur permettent de reproduire. A l'époque du renouvellement de l'abonnement, la plupart déclarent qu'ils « ne reculeront devant aucun sacrifice », et ils annoncent la collaboration des plus grands noms de la littérature française. Le public, qui les croit sur parole, ne se doute pas que cette gloire, ils se la paient un peu moins de mille à douze cents

francs par an. Il n'y a que l'auteur reproduit qui s'en aperçoit. Avec ce bas prix des traités, un roman de huit à dix mille lignes à la répartition lui rapporte de douze à quinze francs. Dans de telles conditions, les écrivains de Belgique qui donneraient bien leurs romans pour rien ne parviennent pas même à être publiés. S'ils se plaignent aux directeurs, ceux-ci remuent doucement les épaules et disent : « Qu'y faire ? Il faut bien utiliser nos traités ! » L'écrivain aussi hausse les épaules et dit comme eux : « Qu'y faire ? »

La vie, en Belgique, est faite d'acceptations comme celle-là. Tous les dimanches, au Marché aux oiseaux, sur la grand'place de Bruxelles, qu'il y ait des amateurs ou pas, par centaines les pinsons tirelirent dans leurs petits logis. C'est le cas pour les pauvres auteurs : ils filent leurs airs de flûte et de violon, qu'on les lise ou qu'on ne les lise pas.

Cependant plusieurs de ces journaux sont des forces. Songez à l'emprise puissante d'une feuille comme *le Soir* sur l'esprit public ; sa publicité est considérable ; il a trouvé le moyen d'avoir des écrivains de talent qui, pour vingt francs, écrivent des articles de trois ou quatre colonnes. Tous les jours, le seul des journaux belges, il publie une chronique de tête sur des sujets de science, d'art, d'utilité publique. Il est une des créations les plus remarquables du journalisme européen. Ce que, il y a quelque trente ans, un maître journaliste, qui signait Ménippe, avait fait pour le journal à deux centimes, « à une cens », comme on dit à Bruxelles, un autre homme, qui n'était pas même journaliste, le fit pour le journal qui ne coûtait plus rien. Oui, un simple typo se trouva pour créer le journal gratuit et obligatoire : ce fut justement *le Soir*, « journal pour demain ! ». On le fourrait sous les portes ; il poussait entre les pavés ; il semblait dire : « Si vous ne me lisez pas, prenez-moi au moins comme papier. » Et maintenant tout le monde l'attend et le lit : toutes les après-midi, une petite foule, employés sans emploi, domestiques sans places, propriétaires sans locataires, locataires sans propriétaires, le guette tout frais d'encre, devant les bureaux. A côté du quotidien politique avec lequel on se fait une conscience par jour et même deux fois le jour, il est devenu, dans un pays où il semblait qu'un journal dût être avant tout politique, un quotidien qui ne l'est pas et qui intéresse en parlant de tout ce qui se rapporte à la vie générale.

CAMILLE LEMONNIER

L'EXPOSITION JORDAENS

L'Exposition Jordaens qui s'ouvrira à Anvers le 27 juillet prochain réunira de quatre-vingts à cent toiles et dessins coloriés. On y verra, notamment, le plus ancien tableau connu de Jordaens,

un *Christ en croix*, probablement peint en 1617, qui appartient à l'église Saint-Paul; le *Martyre de sainte Appoline* de l'église Saint-Augustin (1623) et diverses œuvres prêtées par l'église Saint-Jacques, l'église des Béguinages et la direction des hôpitaux.

Le Musée d'Anvers enverra *la Dernière Cène, les Sœurs de l'hôpital* et la célèbre composition : *Comme châtèrent les vieux, ainsi sifflent les jeunes*. Le Musée de Bruxelles a promis également trois toiles : *le Roi boit, l'Abondance, le Satyre et le Paysan*. Le Musée de Gand, trois ou quatre des six tableaux qu'il possède. Le Musée d'Amsterdam, *le Bac*. Le Musée de Rotterdam, deux toiles et douze dessins. Celui de Dresde, un seul tableau. Celui de Budapest, un portrait et plusieurs dessins. Le Musée d'Aschaffembourg, un tableau.

Si les musées se montrent peu empressés (il en est plusieurs qui ont catégoriquement refusé de collaborer à l'Exposition), les collections particulières s'ouvrent, en général, plus généreusement. Parmi les amateurs anversois dont le concours est assuré, citons M^{me} Ch. Wauters (*Mercur et Argus*), M. De Witte (*la Femme aux cerises*), M. Leblond (*la Sérénade*), MM. Max Rooses et Van Vaerewyck. A Bruxelles, le duc d'Arenberg (*la Fête des Rois et Neptune et Amphitrite*), le chevalier de Wouters d'Oplinter (*le Satyre et le Paysan*), M^{me} Errera (*Sainte Famille*), M. Toussaint (*l'Enfant prodigue*), le marquis de Beauafort (*le Satyre et le paysan*), MM. Le Roy, Sels, Léon Janssen.

Plusieurs amateurs étrangers ont répondu avec empressement à l'appel du Comité. Parmi eux le duc de Devonshire, Lord Darnley, M. Colnagi (Londres), le prince Liechnowsky, MM. Paul Mayer, Godschmidt, Kleinberger (Berlin), Clemens (Hambourg), Taek (Crefeld), W. Six, Menzing, Weber (Amsterdam), C. Matsen (Copenhague), etc. Le bourgmestre d'Anvers s'est rendu à Mayence pour régler certains points concernant l'expédition d'une grande toile de 3^m,50 que possède la cathédrale.

Bref l'exposition, malheureusement loin d'être aussi complète qu'on l'eût souhaitée, n'en présentera pas moins un grand intérêt.

Le chiffre de l'assurance atteint deux millions. Plusieurs journaux s'exclament sur l'importance de ce chiffre. Il est, en réalité, relativement minime et montre que les Jordaens ne sont pas, jusqu'ici, très cotés. Veut-on des points de comparaison? Les œuvres des Peintres impressionnistes réunies par *la Libre Esthétique* l'année dernière étaient assurées un million cinq cent mille francs. L'assurance sur l'Exposition de l'Art français du XVIII^e siècle, ouverte vers la même époque à la galerie Somzée, monta à près de sept millions. L'Exposition Van Dyck à Anvers fut assurée onze millions.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Voici la production de la littérature belge pendant environ deux mois : sept volumes dont aucun n'est dépourvu d'intérêt, et dont plusieurs renferment des pages de grâce, de force et de beauté. Elle est bien la fille de notre race, cette littérature, de notre race laborieuse et tenace : la plupart de ces livres, j'en suis certain, ont été imprimés aux frais de leurs auteurs qui n'en retireront ni gloire, ni argent. Les déconvenues de leurs aînés, l'indifférence du public, la coupable négligence de l'Etat, tout semblerait devoir les décourager. Mais leur magnifique entêtement a raison de tous les obstacles. Et le jour où notre littérature triomphera enfin, on

pourra dire qu'elle le doit uniquement à son effort patient, désintéressé et obstiné.

Udinji (1) de MM. C. A. Cudell est, je pense, le premier roman africain qui ait paru en Belgique. Il y a deux ou trois ans, dans un article du *Congo-Noël*, j'exprimais l'avis que bientôt l'on verrait l'exotisme pénétrer dans notre littérature, grâce aux relations que plusieurs des nôtres entretiennent avec les habitants du continent noir. Cet exotisme s'est manifesté déjà sous la forme de livres de voyages et de souvenirs. On connaît les pages colorées ou émues de MM. Picard, Courouble, Buis, Van Drunen. Le roman de MM. Cudell s'essaie pour la première fois à établir un conflit de sentiments et de passion entre un blanc et une noire, dans les paysages nouveaux de là-bas. Le héros de l'histoire est un agent de compagnie, parvenu, seul et sans défense, au milieu de peuplades encore sauvages et cannibales. Par son sang-froid et sa prudence, il parvient à se concilier la faveur d'un grand chef qui lui procure des facilités pour son commerce, il fait plus, le grand chef : il donne à son hôte, en mariage, sa propre fille : *Udinji*. Celle-ci est une étrange petite personne, une sorte de petite M^{me} Bovary équatoriale. Elle a quelque mépris pour les noirs qui l'entourent. Les prestiges de la nature, auxquels les siens demeurent indifférents, la font rêver à des joies inconnues. C'est une passionnée et une sensible, une créature née pour l'amour et la douleur. Elle possède d'ailleurs une beauté troublante qui unit les formes de la femme européenne au charme particulier de la femme de couleur. Elle se montre coquette et perfectible et, au bout de quelques semaines de cohabitation avec le blanc, elle est devenue une ménagère accomplie, une épouse aimante et une maîtresse au tempérament de feu. Ces qualités, hélas ! ne suffisent pas à faire oublier au blanc la patrie lointaine et les êtres aimés. Il part, et *Udinji*, s'humanisant soudain par le chagrin, revoit avec d'autres yeux, avec des yeux qu'éclaire enfin la lumière de son âme, la nature où elle vivait jusqu'alors sans en avoir jamais reconnu les beautés.

Le roman de MM. Cudell, certes, n'est pas un chef-d'œuvre. L'un d'eux y a apporté des documents dont l'autre s'est efforcé de tirer parti. L'écrivain n'a pas toujours senti ce qu'il décrit. Mais au moins, ce livre, avec ses scènes de la vie congolaise, les aperçus qu'il nous ouvre sur un monde nouveau, présente un intérêt véritable. Je l'ai lu tout d'une traite et j'y ai appris quelque chose. C'est le plus grand éloge que l'on puisse faire, aujourd'hui, d'un roman.

Cité Brabant, mœurs brabançonnes, de MM. Maurice Cornélis et Armand Van Grin (2), vient après les amusants volumes de M. Courouble. Il était fatal que l'auteur de *la Famille Kaekbroeck* eût des imitateurs. MM. Cornélis et Van Grin, tout en s'inspirant de lui pour nous conter les petites intrigues et les petits chagrins d'une petite ville de pèlerinage du Brabant, Hal sans doute, n'ont pu malheureusement lui emprunter sa verve, l'art de ses conversations si vivantes et si vraies et la note sentimentale qu'il sait si délicieusement toucher à l'occasion. Leur ouvrage mérite toutefois d'être loué, parce qu'il est bien de chez nous et que de nombreuses pages — surtout les pages de description — donnent la sensation exacte des milieux qu'elles veulent évoquer.

Deux journalistes littérateurs — ou deux littérateurs journalistes, comme l'on voudra — MM. Franz Mahutte et Dumont-Wilden, recueillent en même temps leurs meilleurs articles de ces quelques dernières années, et ce sont *les Feuilles au vent* du premier, *les Coins de Bruxelles* du second.

M. Mahutte est un peu négligé dans notre littérature. Patient et probe ouvrier d'une prose méticuleuse et précise, il n'a pas l'éclat criard qui emballe aisément nos « Jeunes » et il y a peu de gens, chez nous, qui sachent apprécier et goûter son parfum d'humanisme, la sûreté et la propriété de ses termes, la justesse harmonieuse de ses plans. C'est incontestablement un artiste du mot et de la phrase. Ses livres, ses moindres articles procurent une agréable impression de confiance et de sécurité. Avec lui, on sait d'avance qu'on n'ira ni très profond, ni très loin, ni très haut :

(1) Bruxelles, Lacomblez.

(2) Bruxelles, Lebegue.

mais il vous promène parmi des idées et des paysages déjà connus de façon à vous les faire voir sous de nouveaux aspects. Ses *Feuilles au vent* (1) sont une suite d'esquis-es nettes et brèves, des indications plutôt que des développements, des gloses discrètes autour de quelques types, de quelques scènes, de quelques observations. Et l'on se laisse aller à sourire avec lui, d'une ironie un peu amère, mais sans malveillance, tandis que son crayon, en quelques traits nerveux et incisifs, dessine une silhouette grotesque ou un tableau pris dans la vie de la rue. Grand, maigre, un peu voûté, la démarche cahotante, les nerfs tendus comme des cordes, les yeux aigus et railleurs derrière les verres du lorgnon, il rappelle, avec sa barbiche noire et la coupe générale de son visage, la figure d'Anatole France. C'est un pur Latin égaré dans nos Flandres. Et si l'on ne peut pas dire que c'est un grand écrivain, riche d'idées nouvelles, fécond en sentiments ou en sensations imprévus, il faut convenir que peu d'entre nous connaissent et manient comme lui la langue française et montrent, dans leurs œuvres, la rectitude et la probité dont il ne s'est jamais départi, ni pour écrire, ni pour vivre.

Les Coins de Bruxelles (2) de M. Dumont-Wilden, croquis sans prétention, sont des rêveries charmantes sur des thèmes connus. C'est Bruxelles, si l'on veut, mais c'est surtout un coin de l'âme sensible et ingénue d'un de nos meilleurs analystes.

M. Dumont n'est pas un peintre : la réalité pour lui, n'est qu'une matière à méditations philosophiques ou morales. En quelques phrases un peu précieuses, il pose son sujet, puis il dévide l'écheveau subtil des pensées que ce sujet lui inspire. Il apparaît comme un témoin attentif, souriant, amène : il ne se laisse émouvoir profondément ni par le beau, ni par le laid. Il n'est ni un lyrique, ni un descriptif ; ni un peintre, ni un poète : c'est avant tout une sensibilité qui se tâte elle-même après avoir subi l'action des êtres et des choses. A ce point de vue, il a déjà, chez nous, une place à part. On n'attend pas de lui des clameurs superbes, des pages de couleur, ou même l'exposé rigoureux d'un système : mais il nous donnera sur la sensibilité contemporaine, sur l'art d'aujourd'hui, sur l'évolution des esprits, sur nos façons de vivre, des documents qui nous révéleront nos propres gestes et nous aideront à mieux comprendre notre temps.

Terminons par les vers. Ceux de M. Prosper Roidot : *les Poèmes pacifiques* (3), sont pleins d'excellentes intentions : abondants, généreux, héroïques parfois, toujours tendres et doux, un peu échevelés et obscurs, souvent relâchés et manquant d'armature, ils annoncent un poète sympathique qui n'a point, sans doute, donné toute sa mesure et que la méditation, le travail nous renverront un jour plus sobre, plus concentré et plus intéressant.

Le Rameau d'olivier (4) de M. Léon De Rie, est une suite de poèmes romantiques contre les horreurs de la guerre. Il y passe un souffle véritablement poétique. Malheureusement, nous avons le goût faisané et nous ne parvenons plus à aimer cette poésie trop simple, d'un art si peu fouillé. Je dois ajouter, pourtant, que le petit volume de M. De Rie se lit — est-ce à cause des allusions dont il est plein ? — avec assez de fièvre et de généreux emballage. Si la forme est imparfaite, le fond au moins est pris dans la vie. Victor Hugo et Lamartine ont trouvé de grandes images pour créer de même la haine des tyrans et pour chanter les bonheurs de la Paix.

Que dire, enfin, de *l'Education de Charles-Quint* (5), un long, copieux drame historique en cinq actes et en vers, de M^{lle} Gabrielle Rémy ? Il est certain que cet ouvrage n'a pas été construit et achevé sans une documentation aussi consciencieuse qu'abondante. Dès que l'on sent que quelqu'un a longtemps peiné sur une œuvre, on se trouve presque désarmé contre lui. Et c'est malgré moi que je reprocherai à M^{lle} Rémy le manque de proportion entre le sujet de son drame et ce drame lui-même. A quatorze ans, Charles-Quint, tout Charles-Quint qu'il fût, n'était qu'un gamin : ses amours et ses intrigues nous laissent parfaitement indif-

férents. En outre, il y a entre cette pièce et *l'Aiglon* de Rostand un parallélisme fâcheux. M^{lle} Rémy a une certaine verve poétique et son drame contient quelques bonnes scènes, quelques jolis vers. On sent tout de suite qu'elle est très instruite et qu'elle doit faire un excellent professeur d'histoire.

GEORGES RENCY

NOTES DE MUSIQUE

L'audition annuelle des élèves de M^{me} Paul Miry-Merck, qui a eu lieu le 30 mai à la Salle Gaveau, a mis en relief l'excellente méthode du professeur et donné à un nombreux auditoire l'occasion d'applaudir avec sympathie quelques jolies voix. Citons, en particulier, le soprano léger de M^{lle} Van Bavel, qui a chanté avec autant d'intelligence que de charme l'air de la Fauvette de *Zémir et Azor*, la valse de *Mireille*, deux mélodies de M. Paul Miry, et, avec M^{me} Boulvin, le duo du *Roi d'Ys*. M^{lle} L. Dam a été également très appréciée pour l'étendue et la limpidité d'une voix qu'elle a fait valoir en musicienne dans l'air de la Folie d'*Hamlet* et dans celui de la *Flûte enchantée*. Le duo de Fauré *Puisqu'ici-bas toute âme* a été fort bien interprété par M^{lles} Cuisinier et H. Merck. On a fait aussi un chaleureux accueil à un poème lyrique de M. A. Merck, texte de G. Eekhoud, chanté par M^{lles} L. Dam, G. Quinaux et Van Bavel, et accompagné par l'auteur.

LA MUSIQUE A PARIS

Schola Cantorum — Société Bach. — Le Concours de Rome.

La *Schola Cantorum* a clôturé la saison par toute une série d'auditions hautement intéressantes et d'une extrême variété. Le 14 mai, elle nous offrit, en un même concert, l'*Incoronazione di Poppea* de Monteverdi, qui est en train de conquérir la même admiration que l'*Orfeo*, popularisé aujourd'hui grâce à la *Schola*; la cantate de Bach *Weinen, Klagen*, et enfin des fragments de l'*Armide* de Gluck, avec M^{lle} Lucienne Bréval. Le 18, M^{lle} Blanche Selva exécutait la majeure partie des œuvres de piano de M. Vincent d'Indy, ainsi que la Sonate de piano et violon du maître (avec M. Emile Chaumont, qui l'interpréta merveilleusement). Enfin, la semaine suivante avait lieu un concert consacré aux œuvres de M. Déodat de Séverac. J'ai eu assez souvent l'occasion de parler ici de ce jeune musicien, sans contester un des meilleurs de sa génération, et de la plupart des compositions qui furent exécutées à ce concert : notamment la *Suite d'Orgue*, le *Chant de la Terre*, que M^{lle} Selva avait déjà fait triompher à Paris et à la *Libre Esthétique*, et aussi certaines pièces de la *Suite En Languedoc*, que M. Viñes exécuta aux mêmes endroits avec un pareil succès. Cette *Suite*, intégralement jouée par lui à la *Schola*, l'autre jour, me semble une des œuvres les plus significatives, les plus fortes qui aient été produites en ces dernières années. Ce qui m'y plaît surtout, c'est le génie musical si complet et si raffiné qui s'y manifeste, mis au service d'une inspiration franche et d'une joyeuse robustesse. M. de Séverac manie les sonorités aussi bien que le plus habile de nos musiciens, mais il s'en sert pour exprimer ce que je ne sais quels sentiments jeunes, fougues, que la musique d'aujourd'hui ignore fréquemment. Il aime la nature, la comprend de façon presque unique et sait l'invoquer en des accents intenses autant que personnels.

Diverses mélodies de lui furent aussi chantées par M^{me} Legrand, excellente à son ordinaire, et par M^{lle} Pironnay, dont il faut spécialement louer l'articulation, qui est parfaite.

Je n'ai pas encore eu le loisir de vous parler de la Société Bach, récemment fondée par M. Gustave Bret, et qui a donné

(1) Bruxelles, Lebègue.

(2) Bruxelles, Association des Écrivains belges.

(3) Bruxelles, Schepens.

(4) Ostende, Bouchery.

(5) Bruxelles, Lebègue.

plusieurs concerts fort réussis. Des œuvres vocales et instrumentales du plus grand de tous les musiciens y furent interprétées par nos meilleurs artistes. Il serait trop long d'entrer dans le détail des programmes. Mais tout au moins faut-il enregistrer les efforts de cette Société et souhaiter à celle-ci longue vie et prospérité.

En manière d'épilogue à l'Enquête sur les concours des Conservatoires que publia naguère *L'Art moderne*, il sied de dire quelques mots sur la façon dont furent jugées, cette année-ci, les épreuves éliminatoires du prix de Rome. En effet, le résultat en a frappé de stupéfaction le monde musical de Paris tout entier, et la presse quotidienne elle-même s'en est émue. Parmi les postulants se trouvaient deux lauréats des années précédentes : M^{lle} Hélène Fleury et M. Maurice Ravel, tous deux jugés dignes du deuxième prix par le jury des précédentes années, et tous deux jugés indignes même de concourir pour celui de 1905. Cette décision semble absurde en soi; comment supposer, en effet, que deux jeunes gens aient, d'une année à l'autre, oublié tout ce qu'ils savaient de leur métier jusqu'à devenir, au point de vue technique, inférieurs à leurs cadets élevés à la même école? Elle est particulièrement dure pour M. Ravel, parvenu à la limite d'âge et qui s'est déjà fait connaître par des œuvres de piano, de musique de chambre et d'orchestre qui lui assignent un des premiers rangs parmi les jeunes compositeurs.

On peut remarquer aussi que, parmi les trois professeurs de composition attachés à l'établissement officiel où germent les génies, un seul figurait au jury du concours. Or, c'est, par une coïncidence singulière, le seul dont les élèves soient décrets dignes d'entrer en loge! En vérité, c'est une étrange chose que les concours du Conservatoire de Paris!

M.-D. CALVOCORESSI

THÉÂTRE MOLIÈRE

Le Voyage en Chine.

La troupe du Molière, avec ses faibles ressources, a repris l'opérette de Labiche, Delcour et Bazin. Des pièces de ce genre ne vivent que par le pittoresque des décors et de la mise en scène. C'est dire qu'à la reprise du Molière il manque un élément essentiel d'intérêt. La troupe, animée des meilleures intentions, fait ce qu'elle peut pour amuser son public. La musique de Bazin est assez agréable et, au surplus, il fait trop chaud pour avoir le courage d'être difficile.

G. R.

NÉCROLOGIE

M^{me} Marguerite Holeman.

Une douloureuse nouvelle nous parvient : M^{me} Marguerite Holeman, dont les peintures et dessins rehaussés attestent une nature foncièrement artiste, inclinée vers l'observation humoristique et la satire, a succombé à Uccle le 8 juin.

On se souvient encore de la sensation que produisirent ses débuts au Salon des XX, en 1893, où elle exposa, outre une *Noce sous la pluie*, un *Portrait* et une *Procession* fantaisiste, une curieuse série de dessins raillant spirituellement les princes de la science. M^{me} Holeman unissait au sens comique une mysticité qu'elle extériorisa dans telle *Sainte Catherine*, dans telle hallucinante étude de *Possédés*. Le moindre de ses croquis trahissait une personnalité aiguë, primesautière, inquiète, chevauchant sa chimère au gré de son caprice.

Mariée au compositeur Eugène Samuel, à qui nous adressons l'expression de nos plus profonds regrets, Marguerite Holeman vivait très retirée et, depuis longtemps, s'abstint d'exposer.

PETITE CHRONIQUE

C'est samedi prochain que s'ouvrira au Musée moderne l'exposition du cercle d'art *l'Œuvre*, que nous avons annoncée.

Les mercredis 21 et 28 juin, à 8 heures précises du soir, deux conférences seront faites par M. Ch. Vanden Borren, à l'École de musique d'Ixelles, sur *le Sentiment de la nature en musique*. Prendront part à la partie musicale : M^{me} Miry, M^{lles} Jeanne Flament et Rosa Piers, M^{me} Cousin et M^{lle} Evers.

À la dernière séance du Conseil communal de Liège, M. Magnette a proposé d'acquiescer, au nom de la Ville, le *Faune mordu* de M. Lambeaux afin de venger l'artiste de l'injure que lui a faite le Comité exécutif de l'Exposition en refusant, malgré la proposition de son président, de réinstaller le groupe à l'Exposition. L'échevin des Beaux-Arts s'est rendu à Bruxelles pour entretenir M. Lambeaux de ce projet.

Le Conseil statuera mercredi prochain.

Une section chorale de garçons (soprani-alti), vient d'être annexée au Choral mixte *A Capella Bruxellois*, directeur : M. Bauvais. Soixante de ces jeunes gens, recrutés dans les écoles de l'agglomération, s'ajouteront à la masse chorale qui interprétera le *Te Deum* de M. Tinel à Sainte-Gudule le 21 juillet prochain.

Cette section nouvelle travaille activement un répertoire pour donner plusieurs auditions à l'Exposition de Liège et pour se rendre à un concours orphéonique en Allemagne en 1906.

Le Choral donnera ce soir, à 8 heures, une audition vocale et dramatique (par invitations) à la Brasserie flamande.

Le théâtre Molière donnera aujourd'hui dimanche la dernière matinée du *Voyage en Chine*.

On nous écrit de Londres, où la « season » bat son plein, que M^{me} Henriette Schmidt se classe parmi les violonistes les plus appréciés de la métropole. Elle vient de donner à l'Æolian Hall et au Steinway Hall deux concerts qui ont eu l'un et l'autre un très grand succès. Au premier, elle a interprété le Concerto de Tartini, la Sonate de Purcell, le Concerto en la de Saint-Saëns, le *Trauergesang* de Webber et la *Valse-Caprice* de Wieniawski. Le second concert était consacré à la musique de chambre. À la tête du Quatuor féminin qu'elle a formé (M^{me} H. Schmidt, premier violon; Miss Bowman, second violon; Miss Levine, alto; M^{lle} Dolmetsch, violoncelle), l'excellente artiste a fait applaudir les Quatuors en sol de Mozart, en mi bémol de Mendelssohn, et, avec le pianiste Howard Jones, a été acclamée après une magistrale exécution de la Sonate de Franck.

G.-F. Watts a légué au gouvernement anglais toutes celles de ses œuvres qui, à sa mort, étaient restées en sa possession. La *National Portrait Gallery* s'enrichira ainsi d'une importante série de portraits, parmi lesquels ceux de George Meredith, de Swinburne, de Walter Crane, de Cecil Rhodes, de lord Roberts, etc.

Une curieuse distraction de *l'Indépendance* :

« M. Pierre Lalo, dit-elle, consacre les lignes suivantes à un concert consacré à l'exécution des neuf symphonies de Beethoven... »

Elle oublie de nous dire à quelle heure le concert s'est terminé.

Ceci est plus mystérieux. C'est d'un autre de nos confrères :

«... Malgré la fraîcheur des voix et la bonne volonté des interprètes, on n'a pas échappé par moment à une impression d'activité peu agréable à l'oreille. »

??? Serait-ce l'effet des premières chaleurs?

La ville de Soignies a choisi, pour exécuter le *Monument de l'Indépendance* que la mort a empêché Constantin Meunier de réaliser, M. L. Grandmoulin. Ceci nous rappelle ce mot rosse, mais amusant, d'un statuaire évidemment envieux : « Est-ce drôle de s'appeler Grandmoulin quand on ne fait que de petits Meunier? »

L'amour aveugle :

On lit dans *l'Histoire de ma vie* de George Sand :

« Un jour viendra où l'on orchestrera la musique de Chopin sans rien changer à sa partition de piano, et où tout le monde saura que ce génie, aussi vaste, aussi complet, aussi savant que celui des plus grands maîtres qu'il s'était assimilés, a gardé une individualité encore plus exquise que celle de Sébastien Bach, encore plus puissante que celle de Beethoven, encore plus dramatique que celle de Weber. Il est tous les trois ensemble, et il est encore lui-même, c'est-à-dire le plus délié dans le goût, plus austère dans le grand, plus déchirant dans la douleur. »

Pour paraître en octobre-novembre : *Albert Besnard*, par Gabriel Mourey. Un beau volume de format in-4°, comprenant cent cinquante pages de texte sur beau papier, cent reproductions hors texte, dont dix en couleurs et quatre-vingt-dix en deux tons, des œuvres d'Albert Besnard. Prix de souscription, 25 fr. ; sous un cartonnage spécial, 35 francs ; édition de luxe, avec une eau-forte originale, spécialement gravée pour cet ouvrage et signée par Albert Besnard, 125 francs ; reliée, 150 francs.

Les souscriptions doivent être adressées à M. H. Davoust, aux Editions des *Arts de la Vie*, 20, rue du Dragon, Paris.

Le *Studio* fera paraître le mois prochain un « special Summer number » consacré à *l'Art dans la photographie*, avec de nombreuses reproductions. Le prix de ce volume exceptionnel, qui ne sera pas réimprimé, est de 5 shillings. S'adresser aux bureaux du *Studio*, 44, Leicester square, Londres W. C.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

DE

TABLEAUX MODERNES

par BRILLOUIN, BOULENGER, HEYMANS et DE HAAS,
KOLLER, LAMORINIÈRE, MADOUX, PORTAELS, ROBBE, ROBE,
ROYBET, SAINT-JEAN, J. STEVENS, VERSCHUUR, WILLEMS

Anciennes porcelaines de Chine et du Japon.

Argenteries, bronzes, meubles, etc.

GALERIE J. ET A. LE ROY FRÈRES
rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles.

Le mardi 20 juin, à 2 h. 1/2 précises.

Experts : MM. J. et A. Le Roy frères, 12, place du Musée, Bruxelles.

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE

le dimanche 18 juin 1905,

PUBLIQUE

le lundi 19 juin 1905,

de 10 heures à 3 heures.

Le catalogue se distribue chez MM. J. et A. Le Roy frères,
place du Musée, 12, et rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE

HENRI DE BRAEKELEER

PEINTRE DE LA LUMIÈRE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

avec un portrait du maître et quatre reproductions
de ses eaux-fortes.

Prix : 1 fr. 50.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CÔTEUX



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix rédués.
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADÈLE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines. Toiles et cotons préparés.
Matériel pour artistes. Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS
PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

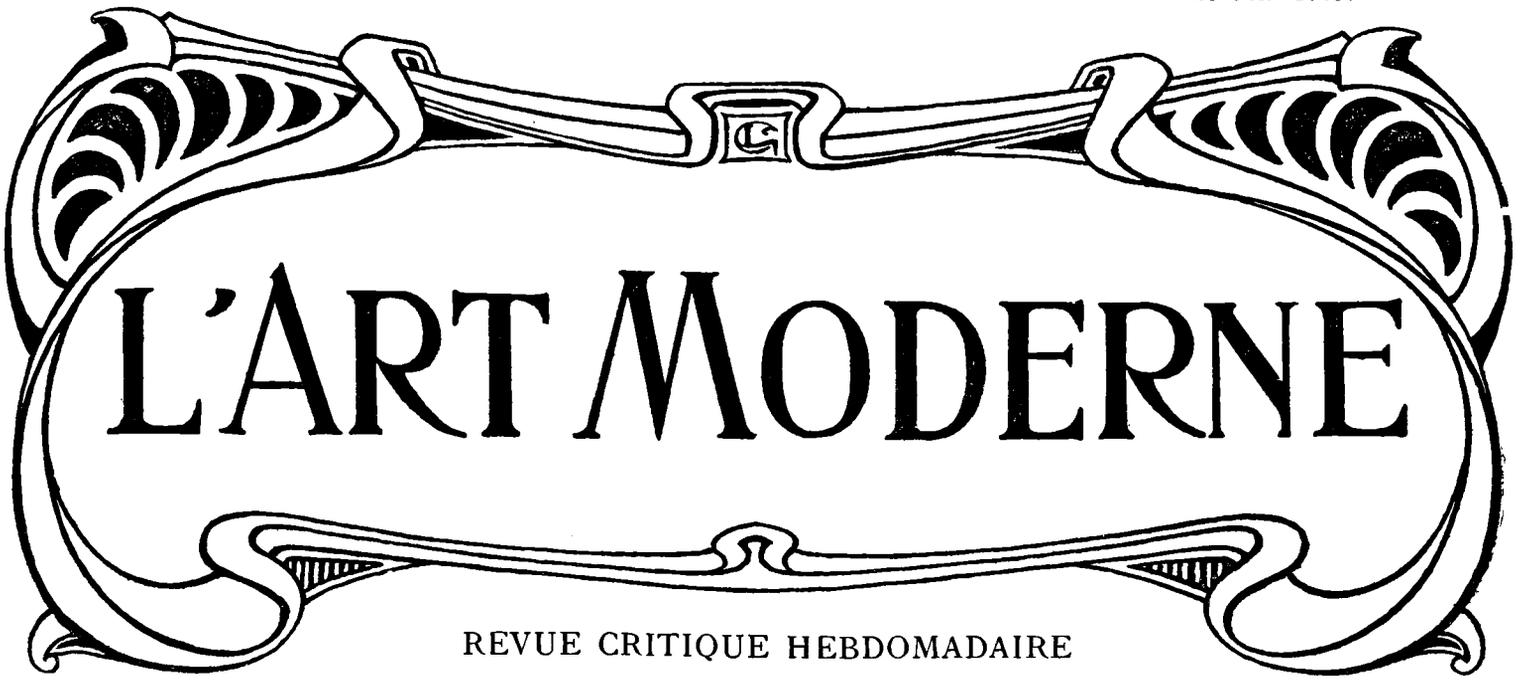
DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Chefs-d'œuvre d'art japonais (FIBRENS-GEVAERT). — M. Eugène Gilbert (GEORGES RENCY). — Salon de l'Art contemporain à Anvers (V.). — Une nouvelle revue. — Le Théâtre antique de la Nature (O. M.). — La Victoire du « Faune ». — Les Symphonies de Beethoven (PIERRE LALO) — Théâtre Molière. *Surcouf* (G. R.). — Concours du Conservatoire. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

Chefs-d'œuvre d'art japonais.

M. Gaston Migeon, conservateur des objets d'art du Musée du Louvre, publie chez l'éditeur Longuet (1) un album consacré au merveilleux art du Japon; on y voit reproduits plus de mille chefs-d'œuvre d'art japonais, appartenant au Louvre, au Musée Guimet, au Musée des Arts décoratifs, aux grandes collections pri-

(1) GASTON MIGEON. *Chefs-d'œuvre d'art japonais*, 1,154 reproductions sur 100 planches. Paris, atelier photomécanique D.-A. Longuet, 250, rue du Faubourg-Saint-Martin.

vées de France, et qui n'ont été publiés ni dans le livre de Bing, ni dans celui de Gonse, ni dans les admirables catalogues des ventes Burty, Goncourt, Hayashi et Gillot. L'album de M. Migeon est donc d'un intérêt documentaire absolument inédit.

Le texte y est réduit au minimum. M. Migeon aurait pu nous entretenir longuement d'un sujet qu'il connaît bien, — dont il connaît du moins tout ce que les occidentaux en ont pu apprendre. Il a préféré laisser parler l'image, agissant ainsi en vrai savant et en sage. Nous ne possédons jusqu'à ce jour, il faut bien l'avouer, que des notions historiques et archéologiques assez vagues sur l'art japonais, et nos commentaires sur les œuvres ne sont que de la littérature vaine, vouée à la caducité précoce. Est-ce à dire que nous ne saurons jamais rien? Patience. Les Japonais eux-mêmes auront à cœur de résoudre les énigmes de leur longue et inaltérable histoire artistique. Leurs temples ont des trésors, comme les nôtres; et des archives soigneusement conservées gardent le secret de ces reliques de Beauté. Après l'extraordinaire crise sociale, économique et guerrière que les sujets du mikado viennent de traverser, peut-être accorderont-ils une petite part de leur activité aux travaux de l'érudition esthétique. Et s'ils s'assimilent nos méthodes d'investigation scientifique avec autant de succès que notre manière de supprimer par milliers les « vagues humanités », nul doute que bientôt l'art japonais ne soit connu par le détail des dates, des faits, des événements.

En attendant nous pouvons en jouir en dilettantes; l'album de M. Migeon nous y convie. Voici des aqua-

relles, des dessins, des estampes reproduisant des œuvres allant du XI^e au XIX^e siècle : scènes de mœurs, paysages (ah ! les religieux *Sapins dans la montagne* !), échassiers, oiseaux de proie, frises florales où s'épanouit avec souplesse tout ce qu'a rêvé notre renaissance décorative. Et voici la sculpture avec de réalistes et vivants portraits de prêtres s'opposant aux effigies idéalisées des dieux, avec des masques qu'on dirait imaginés, taillés, tourmentés, étirés par les sculpteurs des gargouilles gothiques ; et voici encore des laques (inros, écri-toires, etc.) ; des grès, porcelaines, grès de Bizen, gardes de sabre, bronzes, pochoirs, armes, objets en fer, des étuis avec leurs netskés-boutons, des objets ciselés, des manches de couteaux kotsukès, étoffes et foukousas, etc. — œuvres choisies dans toutes les époques ; car si nous ignorons encore beaucoup de choses de l'art japonais, du moins savons-nous qu'il n'est pas uniquement limité, comme le croyait Edmond de Goncourt, aux créations charmantes, mais un peu minces du XVIII^e siècle, et que ses « temps modernes » procèdent d'une « antiquité » robuste, large, simple, féconde comme l'art grec ou le moyen âge français.

Je n'oserais pas étendre mes assertions. Je souligne pourtant que l'album de M. Migeon n'est pas seulement une jolie récréation pour les yeux. Il a son importance scientifique et les procédés de M. Longuet en font un excellent « outil » pour ceux qui voudront étudier l'art japonais avec quelque sérieux.

On se dispose à installer au Musée du Cinquantenaire la précieuse collection de M. Michotte, que notre pays a la fortune inespérée de pouvoir conserver grâce au désintéressement du collectionneur, à la bonne volonté du gouvernement et à l'initiative du conservateur, M. Van Overloop ; quand ces trésors seront exposés nous pourrons, aidés de *l'Art japonais* de Louis Gonse, du *Japon artistique* de Bing et de *l'Album* de M. Migeon, jeter un coup d'œil en profondeur sur le monde immense qu'est l'art plastique des Nippons. En toute conscience, nous pourrons nous confirmer dans l'opinion qu'exprime M. Migeon en terminant sa préface. « Cet art a tout pour lui : la vigueur, la puissance, la fantaisie, le charme et l'esprit, l'harmonie et la couleur, une inépuisable variété de thèmes, une prodigieuse faculté de reproduire l'aspect vrai des choses et un don de simplification dans la notation qui n'a jamais été égalé. »

FIERENS-GEVAERT

M. EUGÈNE GILBERT

Nous avons, en Belgique, deux critiques de profession — si je puis m'exprimer ainsi : c'est-à-dire deux écrivains qui consacrent tout leur temps et tout leur talent à analyser et à juger les œuvres

des autres. Tous deux sont catholiques pratiquants et militants. Mais l'un, M. Firmin Van den Bosch — dont je parlais ici même il y a quelques semaines — est Flamand, tandis que l'autre, M. Gilbert, est d'origine française. Cette question de race n'est pas indifférente, puisqu'elle explique les convictions, les sympathies et les haines plus aiguës, plus agressives du premier, et l'urbanité, la bienveillance du second. A part ces différences dans la forme de leurs écrits, ces deux critiques se ressemblent. Avant d'être littérateurs, tous deux sont catholiques et, devant un livre qu'ils doivent apprécier, jamais ils n'oublient le point de vue spécial auquel les placent leurs conceptions philosophiques et morales de la vie et du monde.

Est-ce une infériorité ? J'en suis, pour ma part, absolument convaincu. Il est évident que l'homme qui juge la littérature au nom de principes religieux et moraux stables et immuables, se condamne fatalement à ne rien comprendre à l'évolution moderne des esprits. Il pourra, s'il est, comme M. Gilbert, poli et aimable, faire preuve d'impartialité, d'une impartialité relative, tout au moins. Mais le plus grand éloge que l'on fera de lui, sera encore une critique déguisée. On dira : « C'est admirable ! Quoique catholique, cet écrivain rend justice aux mérites de ceux qui ne le sont pas ! » Qui ne voit que c'est là sous-entendre que l'intrusion de la religion dans la littérature, y fait presque toujours pénétrer à sa suite le fanatisme et l'intolérance ?

Est-ce à dire qu'un catholique ne peut pas faire de la bonne critique ? Il serait absurde de le soutenir. — Seulement, à l'instant où il prend la plume pour rendre compte de ses lectures, il ne doit plus se souvenir qu'il appartient à telle ou telle confession religieuse ; mais il doit parler des œuvres et des hommes, en savant plutôt qu'en pamphlétaire ou en apologiste. Qu'il l'avoue ou non, nous sommes entrés dans l'âge scientifique. Sans doute, une matière aussi essentiellement personnelle et délicate que la littérature ne s'accommodera jamais tout à fait des formes rigoureuses employées aujourd'hui pour l'étude des phénomènes. Mais enfin, si la philosophie, abandonnant ses spéculations hasardeuses, se soumet elle-même aux lois scientifiques et, au lieu d'étudier l'âme dans son inconnaissable substratum, demande à la vie physiologique seule une part des secrets de la vie morale, pourquoi la critique littéraire elle aussi, descendant de sa chaire solennelle, ne prendrait-elle pas en main la loupe du savant pour suivre de plus près le travail de composition, l'élaboration lente d'une œuvre d'art ? Que nous importe, en somme, que Balzac ait été catholique et que Hugo ait cessé de l'être ? Flaubert fut poursuivi pour attentat aux bonnes mœurs. Quels sont les lecteurs de *Madame Bovary* qui s'en souviennent encore ? Qu'une œuvre attaque un dogme défini, viole une règle morale établie, qu'est-ce que cela peut faire à un écrivain ? La littérature, la morale, la religion sont des choses différentes. Ceux qui ne comprennent pas cette simple et élémentaire vérité, qu'ils ne viennent pas nous dire qu'ils peuvent admirer le Parthénon ou les odes d'Horace ! Ce sont là des beautés mortes pour leurs yeux.

Si j'insiste sur ce point, qui me paraît capital, c'est que M. Gilbert — comme M. Van den Bosch d'ailleurs — fatigue un peu le lecteur indépendant par ses perpétuelles restrictions touchant le dogme ou la morale. Son dernier livre, *France et Belgique* (1), est bourré de petites phrases insidieuses pour regretter que tel

(1) Paris, chez Plon et Nourrit, avec une préface de M. Paul Bourget.

auteur ne soit pas chrétien, que tel autre ne respecte pas les mœurs. Cela ne sert de rien et, malgré toute la gentillesse avec laquelle cela est dit, il est un peu insultant tout de même de s'entendre reprocher de ne pas être le contraire de ce qu'on est et d'écrire des choses malpropres alors qu'on a la conscience parfaitement tranquille à ce sujet.

M. Gilbert, du reste, qui voudrait ramener toute la littérature au christianisme, ne fait peut-être pas tout ce qu'il pourrait pour rendre la religion aimable. A l'en croire, un catholique doit être un traditionaliste, un aristocrate, un ennemi de la Révolution française, un adversaire de la science ou, du moins, un homme qui ne regarde les conquêtes de la science qu'avec inquiétude et mécontentement. Il approuve, notamment, ce livre mauvais, mal-faisant, faux d'un bout à l'autre, méconnaissant tous les principes modernes, qui nous ont faits ce que nous sommes — qu'est *l'Étape* de Bourget. M. Gilbert n'a donc pas réfléchi que sans la Révolution française, — cette Révolution qu'il ne connaît pas, — sans le mélange de classes qu'elle a opéré, sans la liberté qu'elle a donnée au monde, sans l'extraordinaire retentissement qu'elle a eu dans tous les domaines et qui a provoqué soudain une éclosion inouïe de progrès matériels de toute espèce, que sans tout cela, M. Bourget, très probablement, n'aurait jamais été à même d'écrire son œuvre et de la renier ensuite, et que M. Gilbert lui-même aurait été sans doute dans le même cas? Est-il possible qu'un homme intelligent et qui n'y est pas entraîné par la détestable politique, écrive aujourd'hui, au XX^e siècle, comme M. Gilbert le fait, que la Révolution française a été un mal, que la démocratie moderne est dangereuse, que les universités populaires ne rendent pas de services, que le rêve d'une humanité heureuse sur la terre est une utopie, qu'il n'est pas bon de sortir de sa caste et de prétendre à s'élever! Mais alors, s'il en est ainsi, où allons-nous? Que signifient les cent dernières années d'histoire? A quoi rime tout l'effort humain actuel, qui n'a jamais été ni si énergique, ni si fécond? Il faut bien en convenir, et je le regrette vivement, M. Gilbert est un réactionnaire. Il l'est en politique, en religion, en morale. Heureusement, il l'est moins en littérature. Dès que les questions irritantes que j'ai soulevées, ne l'entraînent plus à faire des déclarations ou des restrictions également regrettables, à nier des faits aussi évidents que la lumière du soleil, M. Gilbert devient un critique charmant, abondant, plein d'aménité et de politesse. Lui, si dogmatique à certains points de vue, ne l'est pas du tout quand il s'agit de discuter la forme d'un auteur. Il est extrêmement conciliant et courtois pour ce qui regarde, par exemple, des innovations littéraires que personnellement il n'aime pas. Il tâche toujours d'entrer dans les idées et d'éprouver les sensations des écrivains qu'il apprécie. Ce n'est pas un juge qui, le Code à la main, distribue autour de lui des peines et des amendes. C'est un curieux qui se promène, amusé et intéressé, parmi les productions littéraires de son temps.

Son dernier livre, *France et Belgique*, est un recueil d'articles du *Journal de Bruxelles* et de la *Revue Générale*. C'est le labeur littéraire de plusieurs années d'un homme qui lit beaucoup, généralement avec bienveillance, parfois même avec une bienveillance trop accusée, et qui goûte un véritable plaisir à faire part à ses lecteurs de ses impressions. S'il ne s'adressait qu'à des lecteurs catholiques, on ne pourrait qu'admirer sans réserve son talent alerte et fleuri. Mais du moment où il réunit ses articles et leur donne la forme du livre, il s'adresse à tous et ne doit point s'étonner qu'un écrivain qui éprouve à son égard une sympathie

réelle, qui rend justice à tout ce qu'il a fait déjà, en Belgique et en France, pour répandre dans le grand public le nom et les œuvres de nos littérateurs nationaux, lui dise ici, avec la franchise dont il a coutume, son regret de le voir mêler trop souvent aux préoccupations esthétiques pures des idées, qui toutes respectables qu'elles soient, ne devraient avoir avec l'art aucun rapport.

GEORGES RENCY

Salon de l'Art contemporain à Anvers.

A l'Exposition Leys-De Braekeleer, qui a obtenu un succès triomphal, la jeune association *l'Art contemporain* sera succéder dès le 22 juillet prochain un salon consacré à une série d'artistes vivants, un seul hélas! excepté : Constantin Meunier.

Le programme est de rompre avec les foires à tableaux où chaque peintre n'envoie qu'une ou deux œuvres, et où dans l'ambiance d'une foule de médiocrités se noient l'intérêt du spectateur en même temps que le caractère propre des toiles de vrai mérite. Au lieu de ce banal assemblage, on veut tenter de montrer des ensembles donnant de chaque artiste, à certaine date, le spectacle d'un effort complet, si possible, général et essentiel en tout cas. Le programme d'ailleurs importe moins; la qualité d'art de ce qu'on expose est tout.

Sous ce rapport le Salon prochain promet beaucoup.

De France, il y aura *Besnard*, avec une vingtaine d'œuvres, dont nombre de paysages; *Cottet*, qui a demandé quinze mètres de rampe.

Pour la Hollande, une série de tableaux permettra d'apprécier à sa très haute valeur le grand peintre *Breitner*.

Pour l'Allemagne, on attend un envoi remarquable de *Zügel* et peut-être de *Hans Thomas*, tandis que, pour la première fois à Anvers, on verra *Zuloaga* dans un ensemble de toiles faisant valoir son caractéristique et savoureux talent.

Constantin Meunier, qui avait salué avec joie la constitution de *l'Art contemporain* et figurait parmi les artistes associés, sera représenté par un nombre aussi grand que possible de ses œuvres. *Rousseau*, *Minne*, *Huyghelen* exposeront à côté du génial artiste, trop tôt disparu.

Dans le compartiment de la peinture, l'école belge aura à montrer, tous dans un bon choix d'œuvres, *Van Rysselberghe*, *Baertsoen*, *Claus*, *Mellery*, *Mertens*, *Jacob Smits*, *Morren*, *Delvin*, *Delau-noy*, *Baeseleer*, *Walter Vaes*, *Oleffe*, *Hageman*, *Laermans*, *van Mieghem*.

Le Salon de *l'Art contemporain* coïncidera, à quelques jours près, avec l'Exposition *Jordaens*. Par le choix des artistes et l'importance de leur participation, il s'annonce comme fort intéressant : il n'en fallait pas moins pour faire au grand Flamand de jadis une garde d'art, dans laquelle, malgré la diversité des méthodes, des temps et des visées, son large rire fraternel ne saluerait que de vrais artistes. Le contraste, en tout cas, ne manquera pas de piquer plus d'une curiosité.

V.

UNE NOUVELLE REVUE

Nous signalons à nos lecteurs une revue nouvelle en Wallonie : *La Terre wallonne*, dirigée par MM. Émile Cornet et Pierre Wuille. Dans le premier numéro, il faut lire un très joli poème d'Émile Cornet et une étude de Pierre Wuille sur l'âme wallonne d'où nous extrayons le passage caractéristique suivant :

« Voyez : le ciel est léger, papillotant, « sans rien qui pèse » ; en un rythme harmonieux les coteaux boisés se déroulent sur l'horizon, s'indiquant d'une ligne ténue mais précise ; des brumes diaphanes ondulent comme des écharpes au ras de la Meuse glauque, alanguie en de lents étirements quasi féminins ; les rochers eux-mêmes n'ont pas la sauvage grandeur chaotique des paysages bretons, ils sont moins tourmentés, plus humains si je puis dire, et leurs teintes où chantent les gammes des gris-bleutés, des fauves clairs et des vermillons passés, sont infiniment reposantes ; tout est en lignes atténuées, en nuances discrètes et amorties, l'œil suit l'anatomie délicate du sol, et de cette contemplation s'exhale une infinie douceur faite d'un intense bonheur de vivre et d'une mélancolie rêveuse : c'est l'Âme wallonne.

« ... Des nuages passent, les nuances s'assombrissent, le fleuve se plombe, le vert des collines s'estompe de violet, l'horizon se noie en des grisailles : c'est du Rêve, du rêve résigné et palpitant de vagues nostalgies.

« Mais voici que le soleil disperse les brumes, une nappe de clarté blonde ondule et dévale des sommets jusque dans les vallées ; à nouveau les contours s'affirment, les couleurs s'avivent, les innombrables ruisseaux semblent charrier des éclats de miroirs, l'air fluide circule entre les troncs des arbres, une humanité profonde s'éveille, reprise au leurre éternel du soleil et du bonheur : c'est de la Vie, de la vie vibrante, spontanée, généreuse et folle.

« Là git toute la Wallonie, avec sa molle féminité, sa poésie rêveuse, son éternelle indécision, ballottée sans fin au gré du Sort, de la Vie au Rêve et du Rêve à la Vie.

« Là vibre tout entière l'Âme wallonne, fuyante, insaisissable, mobile à l'égal du vent qui passe, du ruisseau qui chante, de l'oiseau qui vole et des jeux de lumière dans les sous-bois ; l'Âme wallonne, profondément fervente aux jours mauvais, soit que la grêle ait haché la récolte, que le grisou ait déchiété les chairs jeunes ou que l'usine ait broyé les membres vaillants, mais gaie et insouciant et sceptique et gauloise aux jours ensoleillés ; l'Âme wallonne, avec ses enthousiasmes d'un jour, ses abattements d'une heure qu'un sourire de belle fille dissipe et qu'un baiser refusé ramène ; l'Âme wallonne enfin, candide et courageuse, sensuelle et mystique à la fois, profondément sincère toujours, et diverse comme la Nature elle-même. »

La direction de la revue est à Auvélais, 55, rue du Pont-de-Sambre. L'abonnement coûte 2 fr. 50 par an.

Le Théâtre antique de la Nature.

Après Bussang, après Orange, Nîmes, Béziers, voici qu'un nouveau théâtre en plein air, voué aux plus nobles expressions de la tragédie antique et moderne, s'érige aux environs de Paris. C'est à Champigny-la-Bataille, non loin de la Marne, à mi-côte, dans un merveilleux décor naturel de verdure, à l'ombre des sycomores et des platanes, que se déroulera très prochainement un premier cycle de représentations au programme desquelles figurent *Sémiramis* de Péladan, *Monna Vanna* de Maeterlinck, *la Légende de l'épée* de Victor Hugo, *Médée* de Catulle Mendès, *Sang gaulois* de De Wils, etc.

Tout semble favoriser cette artistique entreprise. L'excellent

acteur Albert Darmont, qui en prit l'initiative et s'y consacre depuis quelques mois corps et âme, secondé par M. Gabriel Boissy, a formé un comité de propagande à la tête duquel se trouvent les sénateurs, députés, conseillers généraux et municipaux de la région, et de toutes parts le projet rencontre le meilleur accueil.

En compagnie de Maurice Maeterlinck et de Charles Van Lerberghe, nous avons surpris dernièrement M. Darmont dans le coup de feu de son installation, au milieu de ses terrassiers, ébrancheurs, jardiniers, menuisiers, etc. Avec sa cordialité habituelle, il nous a exposé ses plans et promené dans les loges de verdure, dans la « salle » en forme d'hémicycle, qui pourra contenir de quatre à cinq mille spectateurs, sur la scène formée par un accident naturel du terrain et qui aura quarante mètres de développement sur quinze mètres de profondeur, dans les bosquets qui serviront, comme à Bayreuth, à la promenade et au repos des spectateurs durant les entr'actes.

Le spectacle du Théâtre antique doublera, on le voit, les émotions de l'art des charmes agrestes de la nature.

O. M.

LA VICTOIRE DU « FAUNE »

Par 22 voix contre 14, le Conseil communal de Liège a résolu d'acquérir, pour en orner une place publique, le groupe de M. Lambeaux, le *Faune mordu*, qu'une coalition imbécile avait expulsé des jardins de l'Exposition.

En vengeance le statuaire de l'affront qui lui avait été infligé, la ville de Liège s'est, du même coup, soustraite au ridicule que lui avait fait encourir cette disgrâce. Elle vient de prouver qu'elle a le respect des artistes et des œuvres d'art. Tant pis pour ceux qui ont tenté de faire croire le contraire : l'affaire, qui a fait du bruit, a tourné à leur confusion.

Les Symphonies de Beethoven.

Première Symphonie (1800) en ut majeur (op. 21).

Les caractères de la Première Symphonie sont la limpidité et la vivacité. Pourtant, lorsqu'à trente ans Beethoven la composa, il était déjà en proie à l'angoisse atroce de la surdité commençante ; c'est le temps où il écrivait à ses amis : « Votre Beethoven est horriblement malheureux... Je veux, si cela est possible, je veux braver mon destin ; mais il y a des moments de ma vie où je suis la plus misérable créature de Dieu. » Cette claire Symphonie est tout entourée d'œuvres sombres, où il a exprimé la douleur dont il était plein ; précédée de la *Sonate pathétique*, suivie de la *Sonate avec marche funèbre* ; il semble que Beethoven n'ait pas confié tout d'abord à l'orchestre le plus secret de lui-même, et qu'il ait gardé pour un langage plus intime les sentiments les plus profonds de son être. Berlioz a parlé de la Première Symphonie avec quelque légèreté : « Ce n'est pas là Beethoven », a-t-il affirmé. Voilà qui est vite dit. Ce n'est sans doute pas tout Beethoven ; mais c'est Beethoven déjà. C'est Beethoven quant à la matière de la musique : parce que son orchestre est tout de suite plus complet et plus riche — d'une flûte et de deux clarinettes — que l'orchestre de Mozart ; parce que la brusque hardiesse et l'originalité de son harmonie apparaissent dès les premiers accords du premier morceau, — accords de *fa* commençant une Symphonie en *ut*, — qui firent scandale à leur époque. Et c'est Beethoven quant à l'esprit : en maints endroits de cette sereine musique, dans l'accent de certains rythmes, dans l'énergie de certains coups d'archets, dans le grondement de certaines basses, on pressent soudain sa grande âme orageuse.

Deuxième Symphonie (1803) en ré majeur (op. 36).

La Deuxième Symphonie est un élan d'allégresse, d'espoir et de vie : le contraste qu'une telle œuvre fait avec le moment où elle fut créée est plus saisissant encore qu'il n'était pour la symphonie en *ut* majeur. Ce moment est à peu près celui du plus mortel désespoir que Beethoven ait souffert; celui où il écrivit cette plainte déchirante qu'est le *Testament d'Heiligenstadt* : « Même le haut courage qui me soutenait souvent dans les beaux jours d'été s'est évanoui. O Providence, ne me feras-tu pas apparaître un seul jour de joie? Il y a si longtemps que le son de la joie véritable m'est devenu étranger. Quand, oh quand, mon Dieu, pourrai-je la rencontrer encore? » Comment, de cette détresse suprême, est née cette souriante Symphonie? Volonté de dominer le mal, et de dédaigner la douleur? Influence de son amour pour la fausse et coquette Giulietta Guicciardi, illusion d'être aimé qu'il exprimait dans cette lettre : « Ma vie est devenue plus douce... Ce changement, une chère et charmante fille l'a accompli : je l'aime et elle m'aime... »? On ne sait. Mais la symphonie en *ré* est sans tristesse et sans révolte. Les rythmes impatients de l'*allegro* initial, le transparent et souple *larghetto*, le gai *scherzo*, le bouillonnant *finale* : tout y est gaieté, jeunesse et confiance; tout y rayonne d'une lumière douce et brillante, devant laquelle les ombres pour un moment ont fui.

Troisième Symphonie (1804) en mi bémol majeur (op. 55).

Ici Beethoven apparaît tout entier pour la première fois. Nul n'ignore l'histoire de la *Symphonie héroïque* : qu'elle fut d'abord dédiée à la gloire de Bonaparte consul; que le manuscrit porte, encore visible sous les ratures, le nom du héros; mais que Napoléon s'étant fait empereur, Beethoven indigné, déçu dans son admiration romaine, détruisit la dédicace et la remplaça par ce titre : *Sinfonia eroica, composta per festeggiare il sovvenire d'un gran uomo*; et qu'enfin, lorsqu'il apprit la mort du grand homme à Sainte-Hélène, songeant à la marche funèbre de sa symphonie, il dit ces seules paroles : « J'ai fait il y a dix-sept ans la musique qui convient à cette mort. » Mais en vérité, le héros que Beethoven a glorifié, le héros qu'il a représenté, ce n'est pas Bonaparte : c'est le héros idéal qu'il concevait dans sa pensée et qu'il sentait vivre en son cœur; et ce héros idéal est Beethoven lui-même. C'est lui qui a souffert ces angoisses, livré ces combats, remporté ces victoires; il a accompli son œuvre dans la tempête; il a conquis sur la douleur tous les jours de son existence; sa volonté tendue vers un but sublime a surmonté tous les assauts du désespoir; il a été, selon la définition de Carlyle, « une âme de héros qui a pris forme de musicien ». Souffrance, lutte et victoire, tout cela, qui est l'essence de l'art de Beethoven comme de sa vie, on le voit dans la plupart de ses ouvrages; mais dans aucun plus clairement que dans l'*Héroïque*: et si Beethoven ailleurs a des triomphes plus grandioses encore, il n'en a pas de plus éclatants. Il n'a que trente-cinq ans; l'énergie de sa puissante nature n'est pas brisée; aux heures d'accablement succèdent des heures d'ivresse orgueilleuse; il est dans l'état d'esprit que révèlent ces lignes : « La force de mon corps grandit avec ma force intellectuelle. Ma jeunesse, je le sens, ne fait que commencer... Je veux saisir le destin à la gueule, il ne réussira pas à me courber... Courage! malgré toutes les défaillances, je triompherai... » On ne peut entendre l'*Héroïque* sans y reconnaître l'expression magnifique de cette vaillante et confiante fierté. Le dur, le violent, l'opiniâtre combat qui se livre dans le développement du premier morceau, a pour dénouement un essor vainqueur : voyez la *coda* éblouissante, son allure hardie et son vol rapide; c'est une victoire radieuse, une victoire juvénile; c'est la victoire ailée. L'*adagio* funèbre lui-même, si profond que soit son deuil, si grave et si pathétique sa mélancolie, n'a pas d'agonie et pas de désespoir. Et le *finale*, vivace, ardent, frémissant, tout animé d'un souffle de bataille, s'achève par une autre victoire, qui est la victoire suprême : cette fin lente, élargie, solennelle, conclusion si belle et si singulière d'un mouvement emporté et véhément, c'est après la fièvre de la lutte, la volonté

enfin maîtresse du destin, c'est la paix glorieuse de l'effort victorieux. Ainsi se définit le signe qui distingue cette symphonie entre toutes les œuvres héroïques de Beethoven, ainsi se manifeste son caractère véritable : elle est le chant triomphal de l'héroïsme.

Quatrième Symphonie (1806) en si bémol majeur (op. 60).

La Quatrième Symphonie est la symphonie de l'amour heureux. Beethoven interrompit pour l'écrire la Symphonie en *ut* mineur, qui l'occupait depuis longtemps déjà : il lui fallait épancher le bonheur dont son cœur débordait. Bonheur vrai cette fois; non plus, comme au temps de la Deuxième Symphonie, illusion et mirage. Au mois de mai 1806, il s'était fiancé avec Thérèse de Brunswick, *die unsterbliche Geliebte*, « l'immortelle bien-aimée », comme il l'a nommée lui-même, et comme elle restera nommée tant que la musique sera. Il l'aimait avec toute l'intensité, la passion et la force de sa nature; et elle, noble et loyale femme, l'aimait d'un cœur pur et profond. Bien qu'après quatre années d'attente, des raisons ignorées les aient séparés pour toujours, ni l'un ni l'autre n'oublia jamais cet amour unique. Dans les derniers temps de la vie de Beethoven, un ami le surprit assis près de sa fenêtre, tenant entre ses mains un portrait de Thérèse, et parlant avec lui-même : « Tu étais si belle, si grande, si pareille aux anges! » Et Thérèse, lorsqu'elle mourut, trente-quatre ans après Beethoven, voulut qu'on ensevelit avec elle des fleurs qu'il lui avait données à l'époque des fiançailles. C'est la première douceur de cet amour si grand et si tendre que chante la Symphonie en *si* bémol. Opprimée par le voisinage de ses deux formidables sœurs, la Symphonie en *ut* mineur et l'*Héroïque*, cette œuvre d'un jour de bonheur reste dans l'ombre trop souvent; elle mérite d'être mieux connue et mieux aimée. Sous la grâce, la fantaisie et la gaieté de ses mouvements vifs, on sent la force et la volonté, apaisées et riantes, mais toujours prêtes à se tendre de nouveau; on perçoit par instant le son profond de ces demandes inquiètes que Beethoven adresse à la vie : « Mes idées se pressent vers toi, mon immortelle bien-aimée, parfois joyeuses, parfois tristes, interrogeant le destin, lui demandant s'il nous exaucera... » Et l'*adagio* est le plus touchant des cantiques amoureux : pur, grave, mystérieux, pénétré d'une tendresse infinie, d'une mélancolie divine, d'une félicité intense jusqu'aux larmes, il est digne des deux êtres dont il exprime les âmes; et c'est lui qui fait de la Symphonie en *si* bémol la fleur d'amour de l'œuvre de Beethoven.

PIERRE LALO

(A suivre.)

THÉÂTRE MOLIERE

Surcouf.

Il n'y a vraiment rien à dire de cet opéra-comique de Chivot, Duru et Planquette, sinon qu'il est bête à pleurer et soutenu par les plus détestables ficelles que le métier théâtral ait jamais employées.

La petite troupe du Molière use inutilement sa bonne volonté à mettre debout de pareilles machines.

G. R.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Trombone. Professeur, M. Séha. — 1^{er} prix, M. Vandevoorde; 2^e prix avec distinction, M. Alloo; 2^e prix, M. Walnier; 1^{er} accessit, M. Dax.

Cor. Professeur, M. Mahy. — 1^{er} prix, MM. Schram et Robbeets; 2^e prix, M. Tuerlings.

Trompette. Professeur, M. Goyens. — 1^{er} prix, M. Deschamps; 2^e prix, M. Vanden Abeele; 2^e prix avec distinction, M. Duminil.

Basson. Professeur, M. Boogaerts. — 1^{er} prix avec distinction, M. Bouchat; 2^e prix avec distinction, M. Bernard; 2^e prix, M. Verbruggen; 4^{er} accessit, M. D'Heur.

Clarinette. Professeur, M. Hannon. — 1^{er} prix, M. Brismée; 2^e prix, MM. Stevens et Adrianssens; 4^{er} accessit, MM. Biot, Charlier, Trausch.

Hautbois. Professeur, M. Guidé. — 1^{er} prix avec distinction, M. Beaumez; 4^{er} prix, MM. Verhulst et Staatje.

Flûte. Professeur, M. Anthoni. — 1^{er} prix, M. Van Hamme; 2^e prix, MM. Demacq et Culot; 4^{er} accessit, MM. Van Branteghem, Sarley, Bastin; 2^e accessit, MM. Jenet et Ottermans.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

ROMAN. — *Le Servage*, par EDOUARD DUCOTÉ. Paris, Calmann-Lévy. — *Feuilles au Vent*, par FRANZ MAHUTTE. Bruxelles, J. Lebdège et C^{ie}. — *Le Parfum de Volupté*, par GASTON DANVILLE. Paris, *Mercur de France*. — *Coins de Bruxelles*, par L. DUMONT-WILDEN. Illustrations de MM. H. Meunier, H.-F. Hendrick, F. Beuck, etc. Édition de l'*Association des Écrivains belges*.

THÉÂTRE. — *L'Éducation de Charles Quint*, drame historique en cinq actes, en vers, par GABRIELLE REMY. Bruxelles, J. Lebdège et C^{ie}.

CRITIQUE. — *Félicien Rops*, par ERASTÈNE RAMIRO. Cinquante-cinq planches hors texte. Nombreuses illustrations dans le texte. Paris, G. Pellet et H. Floury. — *Origine et Esthétique de la Tragédie*, par PÉLADAN. Paris, E. Sansot et C^{ie}. — *Jean Moréas*, par JEAN DE GOURMONT. Portrait; autographe, opinions et bibliographie. Paris, E. Sansot et C^{ie}. — *La Vie Belge*, par CAMILLE LEMONNIER. Bruxelles, E. Fasquelle.

POÉSIE. — *Au long des terrasses*, par PAUL CASTIAUX, Lille, éd. du *Beffroi*.

DIVERS. — *Pensées et Impressions choisies* de STENDHAL, précédées d'une introduction par JULES BERTAUT. Paris, E. Sansot et C^{ie}. — *Dernières paroles*, par le comte L.-N. TOLSTOÏ (La Guerre Russo-Japonaise, les Événements actuels en Russie, etc.). Traduction de J.-W. Bienstock. Portrait du comte Tolstoï. Paris, *Mercur de France*.

PETITE CHRONIQUE

Le Roi vient d'acquérir, par l'intermédiaire de son architecte, M. Giraud, pour le château de Laeken, deux grands bas-reliefs du XVIII^e siècle qui ornaient jadis le palais de Saint-Cloud, incendié en 1870. L'un représente *le Triomphe de Flore*, l'autre *la Course d'Atalante et d'Hippomène*. On les attribue à Clodion, sans preuves certaines d'ailleurs. Ils furent l'un et l'autre cédés, après l'incendie, à un entrepreneur de maçonnerie, qui les vendit à un sculpteur et réparateur, M. Tonchery. Celui-ci les restaura, et c'est dans son atelier que M. Giraud les découvrit par hasard.

Le jury international des récompenses à l'Exposition des beaux-arts annexée à l'Exposition universelle de Liège est composé de MM. le marquis de Beaufort, président; le baron de Beckman, commissaire des beaux-arts à Liège; les peintres Hens, Rosseels, Courtens, Struys, Verhaeren, Verheyden; les sculpteurs Vander Stappen, Vinçotte; les architectes Maquet et Flanneau. Suppléants: MM. De Vreese, statuaire, Dierckx, peintre, et Soubre, architecte. Secrétaire, M. P. Lambotte.

La classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique vient d'arrêter le programme du concours pour l'année 1905.

Pour la peinture, la classe demande le projet d'une frise déco-

native représentant un retour de chasse aux temps préhistoriques. (Prix: 800 francs.)

Pour la gravure en médailles, elle demande une médaille destinée à perpétuer la mémoire de Marie-Henriette, reine des Belges. (Prix: 800 francs.)

M. Van den Eeden, directeur du Conservatoire de musique de Wons, vient d'achever un drame lyrique en quatre actes et cinq tableaux. *Rhina*, sur un poème de M. Michel Carré.

L'action, très scénique et très émouvante, se passe en Italie au XVIII^e siècle.

MM. P. de Carsalade et J. Max, qui ont pris, comme nous l'avons dit, l'initiative du Théâtre des Auteurs belges, destiné à donner tous les ans dix spectacles à Bruxelles, Gand, Liège, Charleroi, Verviers, Louvain, Anvers, Mons, Bruges et Namur, viennent de fonder une revue mensuelle: *L'Université littéraire*, organe du Théâtre des Auteurs belges, consacrée au mouvement des arts et des lettres en Belgique et à l'étranger. Direction: 99, boulevard Anspach, Bruxelles, Abonnements: 5 francs par an (étranger, 7 francs).

A l'École de musique et de déclamation d'Ixelles, pour rappel, mercredi prochain, à 8 heures précises du soir, deuxième conférence de M. Ch. Vanden Borren: *Le Sentiment de la Nature en musique*. Œuvres de Schubert, Weber, Beethoven, Schumann, Wagner, C. Franck, H. Thiebaut.

La célébration du Jubilé nous vaut une intéressante série d'expositions à une époque où, d'habitude, le chômage est complet. Rappelons les dates d'inauguration: Samedi 15 juillet, ouverture de l'Exposition retrospective de l'Art belge au palais du Cinquantenaire; mercredi 19 juillet, ouverture de l'Exposition des anciennes industries d'art bruxellois au Cercle artistique; le 29 juillet, ouverture de l'Exposition Jordaens au Musée d'Anvers. Enfin, le 16 septembre s'ouvrira à Bruxelles, au palais du Cinquantenaire, le deuxième Salon des arts et métiers.

Le numéro de *l'Art flamand et hollandais*, consacré à Leys et à De Braekeler, vient de paraître. Il contient vingt-quatre planches reproduisant quelques-unes des plus belles œuvres qui figurèrent à l'Exposition d'Anvers et plusieurs autres spécimens caractéristiques de leur art.

Presque toutes ces planches sont inédites et ont été photographiées spécialement pour *l'Art flamand et hollandais*. M. H. Hymans, conservateur en chef de la Bibliothèque royale, a fourni le commentaire de toutes ces reproductions.

MM. Ed. De Jans et Alfred Van Neste, professeurs à l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers, ont composé pour l'Exposition de Liège cinq grands panneaux décoratifs destinés au grand hall de la section belge. Le plus grand, un tympan triangulaire de 25 mètres de base sur 6 mètres de hauteur, représente la Belgique et la ville de Liège recevant les Nations conviées à l'Exposition.

Le *Studio* de juin s'ouvre par une étude de M. F. Khnopff sur Constantin Meunier, ornée de dix reproductions. Parmi les artistes auxquels ce même fascicule consacre d'intéressantes illustrations, citons Alexandre Fisher, George Frampton, le comte L. Sparre, etc.

Un comité vient de se former pour organiser à Paris, sous la présidence de M. H. Bouchot, conservateur du Cabinet des estampes, une exposition de l'œuvre du maître peintre-graveur suédois Anders Zorn.

Les gravures anciennes sont de plus en plus recherchées. A une vente publique dirigée à Berlin par MM. Amsler et Ruthardt, les planches d'Albert Durer, surtout, et celles de Rembrandt ont été vivement disputées. Du premier, une étude du *Christ en croix*, par exemple, a été adjugée 610 marks; un *Saint Hubert*, 620; la *Promenade*, 655; un *Saint Hiéronyme*, 700; les *Trois Génies*, 1.550. L'enchère la plus élevée a été pour une gravure sur bois: *l'Homme de douleur assis*, adjugée 2.100 marks. La planche *la Mort et le Soldat*, datée de 1510, est montée à 1.220 mk.

Parmi les eaux-fortes de Rembrandt, c'est *le Juif à la rampe* qui a atteint le chiffre le plus élevé : 2,810 marks (3,386 fr.). *Le Paysage à la chaumière et à la remise à fourrage* a été vendu 2,130 marks; *les Trois Croix*, 1,350; la *Vue d'Amsterdam*, 900. Les autres ont atteint des prix variant de 105 à 720 marks.

La collection renfermait, de ce seul maître, plus de quatre-vingts gravures.

Une réplique des *Derniers hommages* (alias *les Têtes coupées*) de L. Gallait a été vendue le 13 mai, à l'Hôtel Drouot. Le tableau n'est monté qu'à 2,100 francs.

Le 25 du même mois, à la vente Edwards, des Goya ont atteint l'un 11,000 (*Picador*), un autre 14,000 (*Mariano Ceballos*), le troisième 16,190 francs (*Alberto Forater*).

Un portrait de femme-gentilhomme, par Reynolds, a fait 13,300 francs.

Mais voici des prix plus élevés. A la vente Louis Huth, à Londres, on a payé 16,275 livres, c'est-à-dire plus de 400,000 francs, un biberon allemand du XVI^e siècle en cristal de roche monté en or. Il est vrai que l'acquéreur est M. Pierpont Morgan... A la même vente, une simple gravure de Th. Watson d'après un portrait de Reynolds a été poussée jusqu'à 1,200 guinées, soit 31,500 francs.

Autographes :

A la vente de la collection Franz Hauser, célèbre chanteur allemand, qui eut lieu à Leipzig au commencement de mai, un autographe de Richard Wagner — deux pages de texte du *Crépuscule des dieux* — monta à 220 marks. Mozart battit, il est vrai, l'au-

teur de *Parsifal* : deux pages du texte de *l'Enlèvement au sérail* furent poussées à 305 marks. En revanche, une lettre autographe de Weber adressée au chef d'orchestre Franz Danzi, datée du 27 avril 1818 et comportant deux pages et demie d'écriture fut adjugée à 210 marks seulement.

A cette même vente, un exemplaire de la partition d'*Orfée* de Gluck, gravée à Paris par Chambon et imprimée par Duchesne (1764), a été vendu 105 marks.

L'éditeur B. Cassirer, de Berlin, met en souscription un ouvrage de six cents pages consacré à la gravure sur cuivre et sur bois aux XV^e, XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècle, et illustré de deux cent cinquante reproductions. Texte de M. P. Kristeller. Prix : 25 marks (relié, 30 marks).

VILLÉGIATURES D'ARTISTES

A LOUER

PETIT CHALET MEUBLÉ

situé en Campine, au milieu des sapins, à dix minutes d'une gare de chemin de fer.

S'adresser pour les conditions

à M. J. Smits, Achterbosch, par Moll (Limbourg).

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE

HENRI DE BRAEKELEER

PEINTRE DE LA LUMIÈRE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

avec un portrait du maître et quatre reproductions de ses eaux-fortes.

Prix : 1 fr. 50.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ECHANGE

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant à tous pianos et permettant à chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur.

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix réduits.
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES. GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

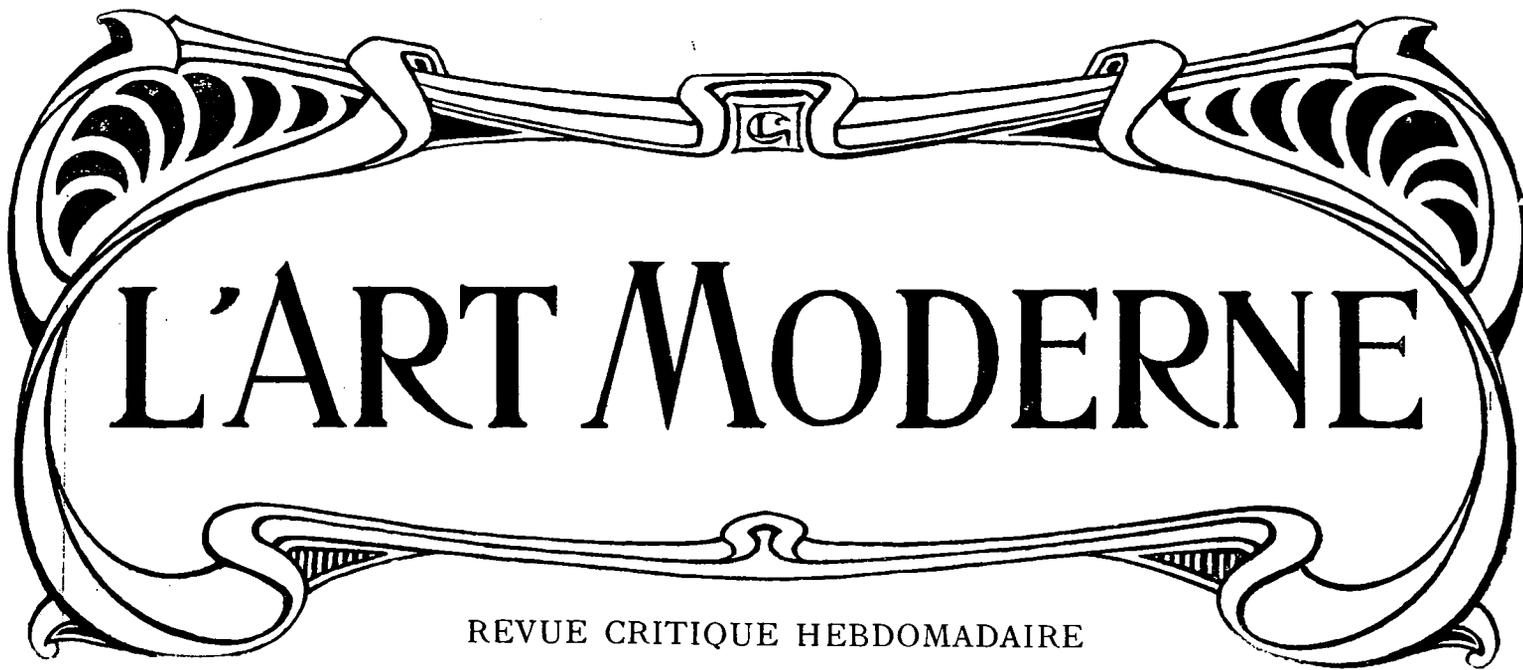
DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE. 13 FRANCS. — 1^{ER} NUMÉRO. 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Femmes peintres. Notes sur M^{lle} Zéline Dufour (FRANCIS DE MIOMANDRE) — L'Exposition de Liège (OCTAVE MAUS). — De la vérité dans l'Art (O. M.). — Les Symphonies de Beethoven (suite) (PIERRE LALO). — L'Art belge au XVIII^e siècle. — Un Monument Beethoven à Paris. — Concours de médailles. — Concours du Conservatoire. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

FEMMES PEINTRES

Notes sur M^{lle} Hélène Dufau (1).

Une élégante sensualité attendrie, les gestes de la beauté de vivre et l'apparence du bonheur sont les moyens immédiats par lesquels M^{lle} Hélène Dufau impose

(1) Deux toiles de M^{lle} Dufau, *Sourire* (étude) et *la Grande Voix*, sont très remarquées en ce moment à l'Exposition universelle de Liège, à laquelle l'artiste a participé en outre en composant pour le Palais des Beaux-Arts une jolie frise décorative représentant quatre aspects des vergers de France : Provence, Pays basque, Normandie, Creuse.

N. D. L. R.

au public le goût de son art noble et doux et à quelques-uns le désir de pénétrer plus loin jusqu'à l'idéal que ces formes suggèrent et dont elles procèdent.

Une séduction adorable d'ailleurs, et dont bien des peintres se contenteraient, émane de tous ses tableaux et nous laisserait presque l'envie de ne pas chercher au delà les raisons de notre émotion, si quelque chose de secret et de plus profond ne nous incitait magnétiquement à leur découverte.

Là tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté...

Personne autant que M^{lle} Dufau ne peignit un univers de formes et de couleurs aussi semblable à celui qui fut le désir éternel de Baudelaire. Et si le grand poète vivait aujourd'hui, nul doute que, séduit par une si étrange affinité spirituelle, il n'eût fait à cette œuvre ardente et mélancolique le plus merveilleux commentaire. Le peintre et le poète ont tous deux cette nostalgie d'un pays imaginé, réduit aux lignes simples dont le dessinent les fleuves et les horizons, orné par les massifs, les marbres et les bassins de l'art des hommes, empli d'une atmosphère égale et tiède où de belles nudités pures peuvent vivre, naturelles et harmonieuses.

Tous deux envisagent cet univers comme le but dernier d'une imagination que d'autres spectacles ont offusquée, comme l'épanouissement suprême d'une expérience éprouvée auparavant par toutes les réalités. Et c'est pourquoi cette préférence est autrement significative qu'un simple goût d'artiste pour un pays de paresse

et de beauté ; elle touche aux fins les plus élevées de l'idéalisme absolu.

Cette phrase peut paraître étrange à propos d'une œuvre d'art plastique, surtout si l'on pense aux pauvretés que le symbolisme littéraire inspira à des hommes qui furent plus esthéticiens que créateurs. Mais elle n'est étrange que comme formule, abstraction faite d'une réalité sur laquelle elle s'appliquerait.

L'habileté technique est, au premier degré de tous les arts, le point qu'il faut dépasser pour atteindre à l'évocation toute immatérielle de quelques très rares idées ou sentiments, lieux suprêmes et communs de l'action et du rêve. Il est bien évident qu'un artiste maladroit, si haut que s'élèvent ses désirs, n'exprimera jamais une seule des idées qui le hantent. Il vaudra encore moins qu'un habile exécuteur de détails et sa faillite servira d'argument aux partisans du réalisme immédiat. Mais il est bien évident aussi qu'un peintre qui n'a affirmé sa maîtrise dans l'expression de sa vision directe que pour ne pas encourir le reproche de s'attaquer avec insuffisance à de plus hauts sujets, aurait grand tort de s'arrêter à ce premier stade, même et surtout à une époque où le culte du morceau et le fétichisme de la réalité palpable dominant l'esthétique entière.

Du jour où M^{lle} Dufau eut suffisamment et publiquement établi, avec *Ricochets* et *Enfants de marinière*, qu'elle savait ce que valait un corps nu dans la lumière et comment il bouge et (excès de scrupule) jusqu'à sa qualité anatomique d'après sa misère sociale, elle se crut le droit d'employer ses moyens à de plus hautes réalisations et de rechercher la vraie tradition de la peinture, qui est décorative et la véritable essence de l'art, qui est idéologique.

C'est alors qu'elle nous donna ces heureuses, moites et douces visions : *Rythme*, *Automne*, *Baigneuse*, *Espagne*, tant d'autres encore, toute son œuvre enfin, où les courbes et les tons par des rappels infinis, d'harmonieux équilibres et de subtils échanges nous emplissent du sentiment de la perfection satisfaite, en même temps que de leur charme sensuel se dégage une émotion infiniment pure et pénétrante, étrangement analogue à celle que nous donne la musique, dont les combinaisons mathématiques et la fantaisie arabesque sont propres à susciter, sans intermédiaire abstrait, les plus hautes intuitions.

Il y a beaucoup de musique dans cet art si franchement pictural. Et je ne parle pas des analogies évidentes de procédés qui imposent le perpétuel retour des mots : rythme, harmonie, etc., à qui veut en parler. Mais je pense à cette possibilité infinie de suggestion et de rêverie que permet la seule vue de tel tableau où quelques femmes nues, la chair lumineuse comme éclairée d'un feu intérieur, inclinent leur grâce en gestes

nobles et lents, au bord d'une eau faite de milliers de reflets, parmi des feuilles mortes, des marbres et des perspectives d'arbres. Ces gestes donnent l'essor à tout idéal. La mélancolie, le regret, l'espoir ou la joie reposée trouvent dans ces décors leur patrie d'élection. Mais rien n'empêche les intellectuels d'y combiner leurs spéculations les plus raffinées. L'atmosphère y est voluptueuse mais austère aussi, comme celle où se plaît la méditation. Et nul détail, anecdotique ou artificiel, ne venant troubler l'eurythmie, de l'espace et des horizons, c'est le corps humain seul qui les peuple, y créant le souvenir de l'amour, la mesure de la nature et le symbole de la pensée.

FRANÇOIS DE MIOMANDRE

L'EXPOSITION DE LIÈGE

Le cadre en est prestigieux, on le sait, — et redire la beauté du panorama qu'on découvre du nouveau pont de Fragnée, la fraîcheur du triple ruban d'eaux vives qui ceinture les palais, les halls et les pavillons de la « Ville blanche », l'agrément du site, le charme des ombrages, serait banalité. Mais il faut louer aussi l'Exposition pour son ordonnance, pour ses installations spacieuses, pour sa décoration intérieure, pour l'harmonie de ses proportions. « En elle-même, a dit M. Octave Uzanne dans un article publié par *l'Écho de Paris*, l'Universelle de Liège mérite les éloges des plus déterminés contempteurs d'expositions internationales. Ses attractions, pour être très nombreuses, ne nécessitent point ce déploiement de forces et d'énergie physique, cette dépense musculaire qui est la condamnation de la plupart de ces fêtes colossales. On s'y meut à l'aise, invigoré par l'air ambiant, vif et salubre, et l'on passe sans fatigue du hall des sections industrielles et commerciales au palais des Beaux-Arts, très intelligemment ordonné, meublé d'œuvres de valeur. » C'est incontestablement une complète réussite que récompense d'ailleurs, dès à présent, un succès unanime et décisif.

Certes peut-on regretter que le style des constructions ait été, à quelques exceptions près, emprunté aux traditions du passé et que cette fois encore, au lieu d'innover, les architectes aient fait œuvre d'archéologues. La reconstitution par M. Soubre d'un édifice Louis XVI était, pour le Palais des Beaux-Arts, au moins inopportune. Le Palais de l'Art ancien est une réunion disparate — encore que certains détails en soient heureusement venus — de styles usités en Wallonie et en Flandre depuis la fin du xv^e siècle jusqu'au xviii^e. Pour le Pavillon de la Ville, M. Loesberg s'est inspiré du xv^e. Le Palais de la Dentelle et des industries féminines est un pastiche non déguisé du petit Trianon. Et quant à la façade tarabiscotée du Palais principal, dû à M. De Braey, elle évoque les architectures carnavalesques des casinos de villes d'eau et celles des chefs-d'œuvre de la pâtisserie.

Un sort fatal pèse, semble-t-il, sur les expositions, et nulle d'entre elles n'échappe à ce qu'on a ingénieusement défini « le style bastringue ». Mais si l'extérieur des bâtiments — temporaires ou définitifs — laisse à désirer, ainsi qu'il est d'usage, on ne peut qu'admirer la logique et le goût avec lesquels ont été conçus et réalisés les aménagements intérieurs.

Les halls de l'industrie et la galerie des machines ont, dans leur structure de fer et de verre, une physionomie particulière, accueillante et souriante. La lumière y est bien distribuée, les dégagements en sont aisés, les dimensions parfaites. La sobriété de l'ornementation et la tonalité claire des revêtements plaisent aux regards. Et c'est ici, dans la décoration des diverses sections, dans les tentures, dans les frises, dans les piliers, dans le mobilier, que l'esthétique moderne, exclue de l'architecture des palais, s'est largement épanouie.

Sollicités par les mille objets divers qui les requièrent, les visiteurs ne prêtent souvent qu'une attention distraite aux détails de l'installation. Celle-ci n'en est pas moins d'une importance capitale. C'est d'elle que dépendent la mise en valeur des produits exposés, l'impression favorable ou défavorable du passant. A cet égard, rien de plus coquet et de plus séduisant que les dispositifs adoptés. L'appareil en est d'une noble simplicité et s'adapte judicieusement à sa destination. Bien que divers architectes, sculpteurs, peintres, artisans d'art y aient collaboré, il a assez d'homogénéité pour proclamer l'éclosion d'un style, pour affirmer l'existence en Belgique d'une école. L'initiative prise naguère par les Van de Velde, les Serrurier, les Horta, les Hankar porterait-elle enfin ses fruits? On est en droit de le certifier, — et de s'en réjouir.

Tels détails d'ameublement : banquette, balustrade, étagère, rampe d'escalier, vitrine, pilastre; telle installation collective : celle des diamantaires et bijoutiers, par exemple, ou le très joli compartiment des Sciences; tels panneaux décoratifs, tels motifs d'ornementation exécutés au pochoir ou en relief prouvent d'incontestables progrès dans nos arts d'industrie. Qu'on se rappelle ce qu'était jadis la « toilette » des expositions et qu'on la compare à celle d'aujourd'hui. L'Exposition des Arts décoratifs de Turin en 1902 a été une leçon salutaire. L'Exposition de Liège prouve que nos artisans l'ont comprise. Mais qu'on ne limite pas cet effort à l'ameublement et au décor. Qu'on donne aux architectes ralliés aux idées nouvelles l'occasion de se produire. Lorsqu'à son tour Bruxelles, ainsi qu'il en est question, organisera une exposition universelle, qu'on oublie enfin le passé pour s'orienter vers l'avenir. Et, pour conclure, disons avec M. Albert Mockel (1) : « Assez de promenades archéologiques, assez de reconstitutions! Le passé nous dévore depuis trop longtemps. Quoi donc? Une exposition n'est-elle qu'un cours d'histoire? Ne devrait-elle pas, au contraire, s'offrir comme l'occasion naturelle d'un effort en avant, comme le lieu propice entre tous aux recherches hardies, téméraires peut-être, mais neuves et vivantes, — comme l'endroit où les inventeurs apportent leurs trouvailles, où les artistes mettent au jour leurs idées absurdes ou sublimes, et en prouvent la valeur en les réalisant? »

OCTAVE MAUS

DE LA VÉRITÉ DANS L'ART

« Il n'y a de vrai pour le public que les personnages faux, dit M. Montfort (2). Il est habitué à eux, il y longtemps qu'il les connaît. Dumas fils, Augier, Feuillet les lui ont bâtis. Quand il les revoit ailleurs, il les reconnaît. Il dit alors : « Comme cela est

(1) *Les Arts de la Vie*. Avril 1905.

(2) *Les Marges*, deuxième série, p. 13.

vrai! » Mais si on lui met un personnage vrai dans un livre, il ne le reconnaît pas : « Comme cela est faux ! »

Car il n'a jamais regardé la vie, il a chargé Dumas fils, Augier, Feuillet de la regarder pour lui.

Il faut donc faire des personnages faux, il n'y a que ceux-là de vrais pour le public. Et le public n'aime pas ce qui est invraisemblable. »

L'observation de M. Montfort sur le roman s'applique tout aussi exactement à la peinture. Ce que le public aime dans un tableau, c'est la vérité. Mais cette vérité n'est nullement celle de la nature, c'est la formule qu'ont inventée, pour lui plaire, tels ou tels peintres réputés illustres. Qu'on pastiche ceux-ci, il dira : « Voilà de bonne peinture. C'est la vérité même ! » Surgisse un Whistler, un Puvis de Chavannes, un Claude Monet, un Maurice Denis, le public s'indigne et proteste. Tout ce que peignent ces gens est faux, puisque la vérité qu'ils expriment n'est point celle sur laquelle on s'est mis d'accord.

Mais un jour arrive où la foule éclairée adopte comme dépositaires de la vérité les peintres qu'elle repoussait jadis. Ce sont alors d'autres novateurs qu'elle écarte avec dédain, — et tout recommence.

O. M.

Les Symphonies de Beethoven. (4)

Cinquième Symphonie (1808) en *ut* mineur (op. 67).

C'est la symphonie essentielle. Tout Beethoven y est contenu, enfermé, ramassé. Elle est pleine de Beethoven, elle est lourde de Beethoven, elle regorge de Beethoven; et elle n'a rien que de lui, et elle n'est que lui; nulle pensée, nulle forme étrangères ne sont entrées en elle. Elle est le centre de sa vie et de son œuvre : la *Symphonie avec chœurs*, plus vaste et plus sublime encore, est au bout de cette œuvre et de cette vie, inaugure l'avenir, et s'ouvre à l'humanité tout entière. Beethoven a longtemps porté en lui la Symphonie en *ut* mineur; les précieux, les éloquents cahiers d'esquisses, où l'on saisit tout vifs son esprit en travail et son idée en progrès, en révèlent quantité d'ébauches successives. Des projets de l'*andante* et du *scherzo* s'y rencontrent dès l'année 1800; le *finale* apparaît en 1805. Le premier thème du premier morceau, le thème des quatre notes, le thème « du destin qui frappe à la porte », le thème « le plus illustre de la musique », a passé par maints états imparfaits et incomplets avant d'atteindre à son état décisif; on ne trouve que dans les dernières esquisses le fameux point d'orgue, le silence après le tonnerre, qui lui donne toute sa terrible puissance. A lui seul, ce thème définit la Symphonie en *ut* mineur, annonce la sauvage violence des combats qu'elle déchaine. Tout tremble au choc de ces quatre notes redoutables, de leur rythme prodigieux qui enfonce au plus profond de nous les idées comme ferait un marteau; et leur coup de foudre fait éclater l'orage le plus furieux que la musique ait encore connu; orage intérieur, implacable conflit de la volonté et du sort; développement âpre, farouche et heurté, dominé de loin en loin par les formidables retours du thème, plus ralenti, plus solennel, plus écrasant, asséné par toute la force et tout le poids de l'orchestre et du destin : la lutte la plus opiniâtre que Beethoven ait soutenue avec lui-même, la plus rude tempête qu'il ait

(4) Suite. Voir notre dernier numéro.

entendue gronder en lui. Goethe, lorsqu'on lui joua ce morceau pour la première fois, demeura tout pensif, jusqu'au moment où il dit : « C'est grandiose, insensé; on croit que la maison va s'écrouler. » Cette impression d'un combat surhumain, le *scherzo* et le *finale* la confirment et l'achèvent magnifiquement. Nulle allégresse, nulle insouciance dans le *scherzo*; quelque chose de sombre, d'inquiet, de frémissant, plein de pressentiment et de menaces. Un moment, comme un sursaut de gaieté, le trait bruyant des contrebasses interrompt cette anxieuse attente. Mais l'inquiétude reparait, devient plus profonde; l'angoisse et l'obscurité se font sur toutes choses. L'orchestre baisse la voix; ce n'est plus qu'un souffle d'épouvante : « Un petit souffle a passé sur ma face, et le poil de ma chair s'est hérissé dans les ténèbres. » C'est la vallée de l'ombre de la mort, où la terreur délie tout courage, où toute force défaille et succombe... Mais soudain du fond de ces ténèbres, comme une lumière et comme une volonté foudroyantes, jaillit, éclate aux trombones le thème en *ut* majeur, le thème triomphal du *finale* : la destinée est surmontée une fois de plus. Berlioz conte qu'en entendant cette glorieuse fanfare, un vieux soldat de la Grande Armée se leva tout droit et cria : « L'Empereur ! » C'est plus que l'homme de la victoire. C'est la Victoire elle-même. Mais non plus la victoire sereine, apaisée et confiante de la *Symphonie héroïque* : la victoire violente, enfiévrée, désespérée, du héros qui n'attend plus d'aucun combat sa délivrance, tragique vainqueur que déjà menace, au milieu même de son triomphe, le retour de l'éternel Destin.

Sixième Symphonie (1808) en *fa* majeur (op. 68).

Dans l'âme violente et souffrante de Beethoven, que les hommes irritaient, que torturait sa propre infortune, la nature seule apporta toujours le calme et la consolation. Lui, qui n'entendait plus aucune parole humaine, il comprenait sa grande voix. Elle était son amie, sa confidente et son refuge. « Il n'est pas d'homme sur terre qui puisse aimer la campagne autant que moi, écrivait-il. Les arbres, les forêts, les rochers donnent la réponse que l'homme demande... J'aime un arbre plus qu'un homme. » Dans sa jeunesse, il s'échappait de la ville, courait à travers champs des journées entières. Plus tard, pour composer les œuvres qui lui tenaient le plus au cœur, il errait dans la campagne du matin au soir, transporté d'enthousiasme et de ferveur, tout son être en communion avec la nature. « Tout-Puissant, dans les bois je suis heureux, dans les bois où chaque arbre parle par toi. Dieu, quelle splendeur ! Dans ces forêts, sur ces collines, c'est le calme, le calme pour te servir. » C'est cette émotion profonde et douce, unique émotion pleinement heureuse de sa vie entière, qu'il a un jour exprimée dans la *Symphonie pastorale*. Et c'est cette émotion seule qu'il a voulu montrer, non les choses qui la faisaient naître : la *Pastorale* n'est pas descriptive, et la musique à programme ne peut se réclamer d'elle. La description n'y est que l'accident; le sentiment intérieur est le principe et l'essence. Beethoven lui-même l'a marquée; il a écrit sur sa partition : « Expression du sentiment plutôt que peinture »; et la signification véritable de l'œuvre est contenue dans cette épigraphe. L'imitation du chant des oiseaux, jeu passager d'un grand esprit, la danse des paysans, rude kermesse flamande où l'on reconnaît l'origine et la race de Beethoven, le tableau de l'orage enfin, ne sont que des épisodes et ne doivent pas faire illusion : la *Symphonie Pastorale* en son ensemble, des frais accords de son premier morceau, jusqu'à la

sérénité, l'ampleur et la plénitude des variations de son *finale*, est tout autre chose que la reproduction matérielle de la nature; c'est, comme l'a dit M. Weingartner, « l'impression de la nature transposée, affranchie de la matérialité, idéalisée dans le sens le plus noble. » Et cette impression n'est que douce et qu'apaisement; l'orage même n'y mêle pas de révolte ou de terreur : comparez cet orage du monde extérieur aux orages intérieurs des autres symphonies. La nature pour Beethoven n'a pas d'amertume ni d'hostilité; dans tous ses spectacles et dans tous ses ouvrages, elle est la bienfaitrice et la consolatrice; et le chant qui s'élève à la fin de la *Symphonie Pastorale* est peut-être le cantique reconnaissant des bergers après la tempête; mais c'est plus sûrement encore la profonde et simple action de grâces du cœur de Beethoven à la nature et à son Créateur.

Septième Symphonie (1812) en *la* majeur (op. 92).

Entre la *Pastorale* et la *Symphonie en la*, quatre ans ont passé. Beethoven s'est séparé de Thérèse; il a perdu son grand amour. Le voilà pour toujours en proie à la solitude : « on mourra seul ! » Mais ses coups de génie ont forcé la gloire. Les grands de la terre s'inclinent devant lui; le peuple le connaît et le salue. Il est illustre, admiré, redouté. Jamais il n'a été si fort : la puissance déborde de lui; tous ceux qui l'approchent en sont frappés. Il a renoncé au bonheur; mais son âme indomptable défie le sort : son état habituel est une gaieté sauvage et sans frein, que coupent de brusques accès de colère. Il regarde, il traite le monde avec une ironie rude, véhémence et méprisante; rien n'impose au déchainement de son humeur fantasque. Cette humeur, amère et joviale tout ensemble, impétueuse, presque triviale, a toujours été en lui; mais, en d'autres temps, les circonstances la contraignaient plus ou moins; en celui-ci, par les circonstances même, elle règne, elle éclate en pleine liberté... C'est ce moment de sa vie et de son être qu'expriment la Septième et la Huitième Symphonies, composées toutes deux en 1812, dans l'espace de quelques mois, pendant un séjour d'été à Tœplitz. La *Symphonie en la* est la plus âpre des deux, la plus forte, la plus grande. « Le rythme y célèbre ses orgies », dit Wagner. C'est la symphonie du rythme : dans aucune autre, le rythme ne manifeste aussi souverainement son pouvoir. C'est qu'il n'est pas seulement un élément originel du génie musical de Beethoven; mais l'expression naturelle de l'humeur de Beethoven à cette époque : ces mouvements violents, ces heurts, ces secousses, ces sursauts, tout cela est rythme par essence. Aussi, dès le premier morceau de la *Symphonie en la*, c'est le rythme qui mène la danse. Et c'est lui encore qui anime le *finale*. C'est lui qui lance le tournoiement éperdu de l'idée, qui scande de son martèlement farouche la course furieuse du développement. Des thèmes agressifs, des dissonances brutales, des accords d'orchestre écrasants ou tranchants, complètent l'effet. C'est l'explosion d'une force ivre d'elle-même; ce sont des transports de gaieté ou de rage formidables; ce sont des bourrasques, de durs sarcasmes, des boutades burlesques, des bouffonneries imprévues; c'est un irrésistible torrent de vie et de puissance. C'est Beethoven débridé, déchainé, déboutonné, *ausgeknüpft*, selon sa propre parole. Ses contemporains ne le comprenaient plus : ils étaient épouvantés, stupéfaits, scandalisés. Beaucoup pensaient : musique d'ivrogne; Weber écrivait : musique de fou. Lui, muré dans sa solitude et dans sa surdité, ignorait ces pauvres propos. Mais il leur a répondu superbement : « Je suis,

a-t-il dit un jour, le Bacchus qui broie la liqueur puissante pour l'humanité. C'est moi qui donne aux hommes la divine frénésie de l'esprit. » Cette « frénésie divine », c'est l'inspiration même de la Symphonie en *la*.

PIERRE LALO

(A suivre.)

L'ART BELGE AU XVIII^e SIÈCLE

Notre collaborateur H. Fierens-Gevaert consacre dans *le Samedi* une intéressante étude à l'Art belge du XVIII^e siècle, généralement méconnu, alors qu'il mérite, tout au moins pour ses manifestations architecturales et plastiques, une place honorable dans notre histoire nationale.

C'est, en effet, au XVIII^e siècle que vécurent Neufforge (1714-1791), qui mérita d'être surnommé par ses contemporains « le Vignole du style Louis XVI »; Dewez (1731-1812), à qui l'on doit l'abbaye d'Orval — « la plus belle du monde » selon de Feller — et celles de Sombreffe, d'Afflighem, d'Andenne, de Brugelette, de Floreffe, d'Harlebeke, etc.; enfin Montoyer, auteur de l'abbaye de Perck, du château de Laeken, de la transformation du Parc de Bruxelles et des rues environnantes, sur le plan conçu par l'architecte français Guimard.

Parmi les peintres de cette époque, M. Fierens-Gevaert cite particulièrement Pierre Verhaegen (1728-1811), « chez qui la note flamande s'enfle et sonne avec un fracas un peu vulgaire, bien que parfois il se souvienne de Van Loo et même de Mignard », et dont A.-J. Wauters a dit que dans la décadence de notre peinture il prolongeait la gloire d'Anvers comme Tiepolo celle de Venise et Goya celle de l'Espagne.

Quant à la sculpture, si l'influence française s'atteste dans la jolie *Fontaine*, fermement modelée par Jacques Bergé (1693-1759), du Grand-Sablon, à Bruxelles, deux maîtres de premier ordre, Laurent Delvaux (1695-1778) et Godecharle (1751-1835), illustrent le combat des influences italienne et française dans les Flandres. Par la fécondité et la mâle sûreté du travail, ils dominent tous leurs contemporains.

Un Monument Beethoven à Paris.

Un comité s'est, on le sait, chargé de faire ériger à Paris un monument à la mémoire de Beethoven. M. Camille Saint-Saëns en a accepté la présidence d'honneur, MM. Vincent d'Indy et Widor ont été proclamés vice-présidents d'honneur, et l'exécution du monument a été confiée à M. José de Charmoy, auteur d'un *Baudelaire* et d'un *Sainte-Beuve* au cimetière Montparnasse. Mais l'affaire ne va pas sans difficultés. Le Conseil municipal a refusé nettement l'emplacement qu'on lui avait demandé devant le Trocadéro. D'autre part, l'idée même du monument est assez vivement combattue. Voici, entre autres, les réflexions émises à ce sujet par la *Chronique des Arts* :

« Des admirateurs français de Beethoven ont le projet de lui élever une statue à Paris. Leur intention vaut mieux que leur projet. S'il ne s'agissait que de rendre hommage au grand artiste, il y aurait à Paris assentiment unanime. Mais l'idée d'une statue choque la piété de beaucoup de ses fidèles, et c'est justice. De toutes les formes de l'admiration, la statue est aujourd'hui la moins probante et la moins belle.

La statue est devenue le déshonneur permanent des places publiques. Elle s'étale indifféremment parmi les enchevêtrements des tramways parisiens, sur les ronds-points mornes des sous-préfec-

tures, au milieu des plus lourdes capitales étrangères, partout où il existe un carrefour, un sculpteur et une administration. Il n'est plus que les héros dont on ne se soucie pas : on les honore à la légère et par douzaine. Le marbre et le bronze perpétuent moins des souvenirs que la banalité ambitieuse d'artistes d'Etat, des enthousiasmes de municipalité, des caprices d'empereur. Les statues réunissent à leurs pieds officiels les sculpteurs et les orateurs du gouvernement; impériales ici, démocratiques ailleurs, elles ont des existences disciplinées de fonctionnaires.

Il faut nous garder de compromettre Beethoven et de le réduire aux dimensions de nos statues. Léonard de Vinci et Michel-Ange ont échappé à nos places publiques. Honorons assez Beethoven pour l'épargner, et si nous voulons lui donner un témoignage inédit qui le distingue des autres hommes, environnons-le de notre respect, de notre ferveur et de notre silence. »

Le statuaire n'en a pas moins achevé son œuvre, que décrit en ces termes un autre de nos confrères parisiens :

« Beethoven est représenté dans une attitude déifiée, à peu près semblable à celle de l'admirable *Fleuve*, du musée des Antiques. Il est couché sur le côté gauche et se dresse sur le coude; sa tête, appuyée contre sa main, est d'une intensité de vie et de pensée extraordinaire; son masque est creusé, fouillé, d'une façon émotionnante, et l'ensemble donne l'impression d'une figure surhumaine, immense. Cette partie principale du monument reposera sur quatre cariatides, dont les ailes déployées et les bras tendus soutiendront et élèveront ainsi le maître déifié.

Le monument entier aura 15 mètres de long sur 8 de haut, et sera exécuté en pierre de Lorraine. »

Repoussé du Trocadéro, le Comité tente l'assaut du Ranelagh, où se dresse déjà la statue de La Fontaine. Réussira-t-il cette fois? C'est ce que nous saurons bientôt.

CONCOURS DE MÉDAILLES

La Société hollandaise-belge des *Amis de la Médaille d'Art* met au concours entre les artistes âgés de moins de 30 ans au 1^{er} avril 1906, sortis des Académies des Beaux-Arts, des Écoles supérieures de dessin et de sculpture, ou appartenant à des ateliers libres de Belgique et de Néerlande, le projet d'une médaille ou d'une plaquette *ad libitum*, à deux faces, qui sera frappée à 65 millimètres.

Sujet imposé : *le Vin* ou *la Bière*, au choix du concurrent. La valeur des prix attribués aux lauréats du concours, si le jury juge que les œuvres soumises à son appréciation le méritent, sera de 700 francs pour le projet classé premier, et de 300 francs pour le projet classé deuxième.

Le projet classé premier deviendra la propriété de la Société. Elle s'en servira pour faire frapper des médailles destinées à ses seuls membres. Un exemplaire d'argent et dix exemplaires de bronze seront remis au lauréat à titre gracieux.

Les projets, qu'ils soient en plâtre ou en toute autre matière, ne pourront excéder 40 centimètres de diamètre s'il s'agit d'une médaille, ou 40 centimètres de diagonale s'il s'agit d'une plaquette.

Les artistes qui participeront au concours devront adresser leurs envois, le 31 mars 1906 au plus tard, au président de la Société, M. de Dompierre de Chauffepié, directeur du Cabinet royal de numismatique, Voorhout, 34, à La Haye. La décision du jury sera rendue publique dans le courant du mois d'avril.

Concours du Conservatoire (1).

Contrebasse. Professeur, M. Eeckhoutte. — 1^{er} prix avec distinction, M. Leclercq; 1^{er} prix, M. Fruy.

Alto. Professeur, M. Van Hout. — 1^{er} prix avec distinction,

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

MM. Jadot et De Clerckx; 2^e prix, M. Dyserineckx; premier accessit, MM. Pancken, Outers et Philippe.

Violoncelle. Professeur, M. Jacobs. — 1^{er} prix, MM. Trowel et Crouzé; 2^e prix avec distinction, M. Zeelander; 2^e prix, MM. Absalon et Discléz; premier accessit, M. Van Paesschen.

Harpe chromatique. Professeur, M. Risler. — 1^{er} prix avec distinction, M^{lle} De Sloovere; 2^e prix, M^{lle} Keasing.

Harpe diatonique. Professeur, M. Meerloo. — 2^e prix avec distinction, M^{lle} Delcorde.

Musique de chambre. Professeur, M^{me} de Zaremska. — 1^{er} prix avec distinction, M^{lle} Verheyden; 1^{er} prix, M^{lles} Declercq et Decelle; 2^e prix, M^{lle} Vanhoren; premier accessit, M^{lles} M. Verheyden et Marin.

Orgue. Professeur, M. Desmet. — 1^{er} prix avec la plus grande distinction, M. De Koster; 1^{er} prix avec distinction, M. Paquay; 1^{er} prix, M. De Gambiola; 2^e prix avec distinction, MM. Mahy et De Schepper; 2^e prix, MM. De Graeve et Siraux.

Piano (Jeunes filles.) Professeurs : MM. Gurickx et Wouters. — 1^{er} prix avec distinction, M^{lles} Roerelle, Simonon (élèves de M. Wouters), Coryn (élève de M. Gurickx); 1^{er} prix, M^{lles} Maes, Etien (M. Gurickx) et Taboux (M. Wouters); 2^e prix avec distinction, M^{lles} Godenne et Recke (M. Wouters), Gilbert et L'Hoir (M. Gurickx); 2^e prix, M^{lles} Mercier (M. Wouters) et Defoin (M. Gurickx); 1^{er} accessit, M^{lle} Heylen (M. Gurickx).

Piano (Hommes.) Professeur, M. A. De Greef. — 1^{er} prix avec la plus grande distinction, M. Laoureux; 1^{er} prix avec distinction, M. Richards. PRIX VAN CUTSEM : M^{lle} Wouters.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Musique.

CLAUDIO MONTEVERDI (1608). *Orfeo*, sélection conforme à l'exécution donnée par les soins de la *Schola cantorum* le 25 février 1904, publiée d'après l'édition du temps avec réalisation de la basse, nuances et indications d'exécution par VINCENT D'INDY. Paris, bureau d'édition de la *Schola cantorum*. Prix net : 8 francs.

AIRS CLASSIQUES Troisième et quatrième volumes : *Hændel*; sixième volume, *Haydn*. Nouvelle édition française par A.-L. HETTICH. Paris, Bellon, Ponscarne et C^{ie}.

CÉSAR FRANCK. Oeuvres d'orgue transcrites pour piano à quatre mains : *Grande pièce symphonique*. — *Prière*. Paris, A. Durand et fils.

LOUIS MOREAU. Deux pièces pour le piano : n^o 1, *Dans la nuit*; n^o 2, *Nocturne*. Id. *Impromptu* pour piano (op. 35). Id. *Complainte* (op. 36) pour chant et piano. Paris, Pfister frères.

CLAUDE DEBUSSY. Premier quatuor pour deux violons, alto et violoncelle. Partition in-16. Paris, A. Durand et fils.

CYRIL SCOTT. *Scherzo* pour piano (op. 25). *Impromptu* pour piano (op. 41). Londres, Elkin et C^{ie}, 8 et 10, Beak Street, Regent Street, W. — Id. *Dagobah* (op. 39, n^o 1). *Chinese Serenade* (op. 39, n^o 2). Londres, Forsyth brothers, 267, Regent Street. — *Two «Pierrot» pieces* : n^o 1, *Lento*; n^o 2, *Allegro*. Londres, Boosey and C^o, 295, Regent Street.

VICTOR VREULS. *Triptyque* pour chant et orchestre (réduction pour chant et piano). Poèmes de P. Verlaine; traduction allemande de M. D. Calvocoresi. Bruxelles, Breitkopf et Härtel.

DÉODAT DE SÉVERAC. *En Languedoc*, Suite pour piano (I. *Vers le Mas en fête*; II. *Sur l'étang, le soir*; III. *A cheval dans la prairie*; IV. *Coin de cimetière au printemps*; V. *Le Jour de la foire, au Mas*). Edition mutuelle. Paris, *Schola cantorum*; Bruxelles, Breitkopf et Härtel.

M. DUCOURAU. *Suite pour piano*, quatre pièces brèves sur des thèmes basques. Edition mutuelle.

PETITE CHRONIQUE

La collection d'estampes et d'objets d'art japonais acquise par l'Etat à M. Edmond Michotte comprend environ 7,000 pièces, parmi lesquelles 4,450 estampes, 616 ivoires et bois sculptés, 474 gardes de sabre et autres objets en métal, 370 livres et albums illustrés, etc. Elle fut formée d'achats faits à Paris, à Londres et en Amérique depuis 1880, notamment aux ventes Burty, Appert, Goncourt, Gonse, Hayashi, etc.

Plusieurs objets de grand prix lui confèrent une valeur exceptionnelle, entre autres deux vases cloisonnés de 2 mètres de haut, des meubles en bois laqué ou incrusté, un vase en ivoire, etc. Le Musée du Cinquantenaire possède désormais une des plus belles collections d'art nippon qui existent.

C'est M. Mayné, élève de l'Académie de Bruxelles, qui a remporté le premier prix du concours de Rome (architecture). Le deuxième prix a été décerné à M. Knauer, de Bruxelles également. M. Van Hœnacker, d'Anvers, a obtenu une mention honorable. Le sujet imposé aux concurrents était *le Plan d'une demeure princière*.

Les travaux des sept concurrents seront exposés publiquement à l'Académie d'Anvers (entrée rue du Fagot, 31), du dimanche 2 au dimanche 9 juillet inclusivement, de 10 à 5 heures.

Le concours d'opéras organisé par la Ville de Spa n'a pas donné les résultats souhaités. Aucune des partitions soumises au jury n'a été jugée digne du premier prix. Un second prix a été accordé à M. Paul Lagye pour une partition en deux actes intitulée *Franchimont*. Le troisième prix n'a pas été décerné.

Le sculpteur Grandmoulin nous écrit qu'il n'exécute pas pour la ville de Soignies le monument que Constantin Meunier n'a pu réaliser, mais bien une figure de sa conception symbolisant l'Industrie de la pierre.

Dont acte.

Les œuvres exposées en ce moment à Paris, au musée Galliera (Exposition du fer forgé, du cuivre et de l'étain), figureront à l'*Exposition internationale de l'Art dans la maison* qui sera ouverte, comme nous l'avons annoncé, du 2 au 20 septembre prochain à la Grande-Harmonie.

Une représentation en plein air des *Erynnies* sera donnée à Spa, le 30 juillet, par M^{mes} Segond-Weber, Tessandier, MM. Albert Lambert père et fils, etc.

Des conférences ont lieu au Kursaal d'Ostende les mercredis, à 4 heures. M. Edmond Picard y parla de Charles le Téméraire; M. Camille Lemonnier, de la Belgique en général. A la prochaine, M. Jules Destrée racontera une *Campagne électorale au pays noir*.

Une élève de M^{me} Coppine Armand, M^{lle} Angèle Bady, vient d'être engagée comme première chanteuse légère au théâtre du Capitole, à Toulouse. M^{lle} Bady est la sœur de M^{lle} Berthe Bady, de l'Odéon.

Le Mercure musical annonce que M. Vincent d'Indy a accepté l'invitation qui lui a été faite de diriger une série de concerts d'orchestre à Boston (Etats-Unis) au mois de décembre prochain.

Un concours musical *international* est ouvert sous le haut patronage de S. A. S. le prince Albert de Monaco, de M. Henry Deutsch et de la Société des Grandes Auditions de France par les soins de la Société Musicale (G. Astruc et C^{ie}). Il sera alloué aux lauréats 55,000 francs de prix, ainsi répartis : prix d'opéra ou drame lyrique, 30,000 francs; prix d'opéra comique, 12,000 fr.; prix de ballet, 8,000 francs; prix de musique de chambre : a) Trio, 3,000 francs; b) Sonate, 2,000 francs.

Adresser les manuscrits, avant le 31 octobre 1906, au Secrétaire, 32, rue Louis-le-Grand, Paris.

Le Congrès artistique international de Venise que nous avons annoncé tiendra ses assises du 21 au 28 septembre. Le comité de patronage est composé pour l'Italie, de MM. Luca Beltrami, Camillo Boito, Benedetto Croce, Corrado Ricci, Giuseppe Sacconi; pour l'Allemagne, de MM. Alfred Lichtwark, Henry Thode, Hugo von Tschudi; pour l'Angleterre, de Sir William Blake Richmond, Edmund Gosse, William M. Rossetti, Sir Aston Webb, Lord Windsor; pour l'Autriche de M. Alfred Roller; pour la Belgique, de MM. Charles Buls, Camille Lemonnier, Octave Maus, Edmond Picard; pour les États-Unis d'Amérique, de MM. Bernhard Berenson, Lorado Taft; pour la France, de MM. Edouard Aynard, Léonce Bénédite, Georges Berger, Robert de la Sizeranne, Roger Marx; pour la Hollande, de M. Philippe Zilcken; pour la Hongrie, de M. Eugène de Radisics; pour la Suède, de M. Ferdinand Boberg.

Le Congrès sera divisé en quatre sections : I. Expositions internationales et Concours internationaux; II. Enseignement artistique; III. Art public. Le problème esthétique dans ses rapports avec le problème social; IV. Rapports internationaux pour la protection du patrimoine artistique.

Il est placé sous la présidence d'honneur de M. F. Grimani, syndic de Venise, et la présidence de M. A. Fradeletto, député

La Chambre des députés de Hollande ayant approuvé les plans d'une nouvelle salle du Musée d'Amsterdam destinée à recevoir la *Ronde de nuit* et à présenter le chef-d'œuvre de Rembrandt dans l'éclairage qui lui convient, on espère que la construction nouvelle pourra être inaugurée le 15 juillet 1906 à l'occasion du trois-centième anniversaire de la naissance de Rembrandt qui sera célébrée solennellement à Amsterdam et à Leyde.

Un comité de notabilités littéraires et artistiques s'est formé à cet effet sous la présidence de M. Quach, l'historien et critique littéraire bien connu. La commission propose différents projets : outre l'inauguration solennelle de la nouvelle salle du Musée, l'érection d'un monument sur la tombe du peintre dans la Westkerke, une grande fête populaire à Amsterdam, etc. Deux projets semblent particulièrement en faveur : la publication d'une bonne biographie du peintre en néerlandais et la publication d'une édition de la Bible illustrée à l'aide des tableaux, des eaux-fortes et des dessins du maître.

Une exposition d'éventails s'ouvrira à Berlin, dans la galerie Friedmann et Weber, le 20 octobre prochain. Elle comprendra cinq sections : les éventails peints, les éventails en dentelles modernes, les éventails décorés de motifs ornementaux, les éventails peints au pochoir ou imprimés, enfin les éventails anciens. S'adresser pour tous renseignements à M^{me} M. Erler, membre du Comité, Victoria Luise Platz 5, Berlin W.

Il y a vingt cinq ans qu'Offenbach est mort. Le théâtre An der Wien, à Vienne, se propose de célébrer la mémoire du compositeur en donnant, au mois d'octobre, un cycle complet de son œuvre.

Ce cycle comprendra un opéra-comique inconnu en Autriche, *Robinson Crusoe*, qui fut joué jadis à Bruxelles, au théâtre de la Monnaie, et où triompha M^{lle} Daniéle dans le rôle de Vendredi.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

L'an prochain sera célébré le cent cinquantième anniversaire de la naissance de Mozart. Des fêtes musicales seront données à Salzbourg, des représentations à l'Opéra et au Théâtre Municipal de Vienne.

M. Ernest von Possart, le célèbre intendant général des Théâtres royaux de Munich, vient, paraît-il, de démissionner. Il est question de son engagement comme régisseur général par M. Conried, directeur du Théâtre Métropolitain de New-York.

La Semaine littéraire de Genève publie sur les origines de Jules Verne des renseignements tout à fait inattendus. Nous les reproduisons, sans aucune garantie, à titre de curiosité. S'il faut en croire le journal suisse, l'auteur du *Tour du Monde* ne serait pas, comme l'indiquent toutes ses biographies, originaire de Nantes, mais descendrait d'une famille d'israélites polonais.

Il serait né à Plotzk, en Pologne, et se serait appelé, de son vrai nom, Julian Olschewitz. Olschewitz est un dérivé de *Olscha*, qui est le nom polonais de l'aulne. Cet arbre, en vieux français, s'appelle aussi *vergne* ou *verne*. Le pseudonyme qu'a illustré le romancier ne serait donc que la traduction française de son nom véritable. Ces indications proviennent, paraît-il, d'une dame âgée qui se souvient du départ du jeune Olschewitz, lequel fit couper à cette occasion les cheveux qu'il portait longs, à la mode de ses coreligionnaires de là-bas. « Il était même, ajoute la dite dame, malgré son âge peu avancé, déjà réputé comme un bon talmudiste... »

Les souvenirs de la dame âgée sont-ils exacts? Historiens, débrouillez-vous. Jules Verne est mort d'hier, et déjà on ne sait plus!

Depuis quelques mois paraît à la Bibliothèque indépendante d'Édition (Ad. d'Espie, éditeur, 15, rue des Ursulines, Paris), une revue nouvelle, *La Revue des Lettres*, qui, tous les mois, publie de nettes et fières déclarations sur les lettres, avec des aperçus judicieux et des articles de critique marqués au bon coin.

Les *Écrits pour l'Art* (mensuels), qui parurent sous la direction de M. René Ghil de 1887 à 1893, viennent de ressusciter, grâce à l'initiative de M. Jean Royère qui a groupé une rédaction composée de poètes et de critiques parmi lesquels MM. J.-A. Nau, A. Pelletier, E. Baes, E. Dautinne, P. Devoluy, E. Fayolle, R. Ghil, G. Moreillon, R. Randan, etc. Direction et administration : Rue de Lubeck, 29, Paris. (H. Jouve, éditeur.)

VILLÉGIATURES D'ARTISTES

A LOUER

PETIT CHALET MEUBLÉ

situé en Campine, au milieu des sapins, à dix minutes d'une gare de chemin de fer.

S'adresser pour les conditions

à M. J. Smits, Achterbosch, par Moll (Limbourg).

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE

HENRI DE BRAEKELEER

PEINTRE DE LA LUMIÈRE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

avec un portrait du maître et quatre reproductions de ses eaux-fortes.

Prix : 1 fr. 50.



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

A MEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant à tous pianos et permettant à chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le mardi 4 juillet et quatre jours suivants,
d'une importante réunion de

LIVRES, ESTAMPES ET DESSINS

provenant des collections de
feu M. Ch. THILMAN, inspecteur général au ministère de l'Instruction publique
et de M. E. S., ancien magistrat.

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier L. Cox,
en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert,
86, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 1.291 numéros, se vend 50 centimes.

Exposition chaque jour de vente, de 10 heures à 1 heure.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.

Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.

Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29

BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

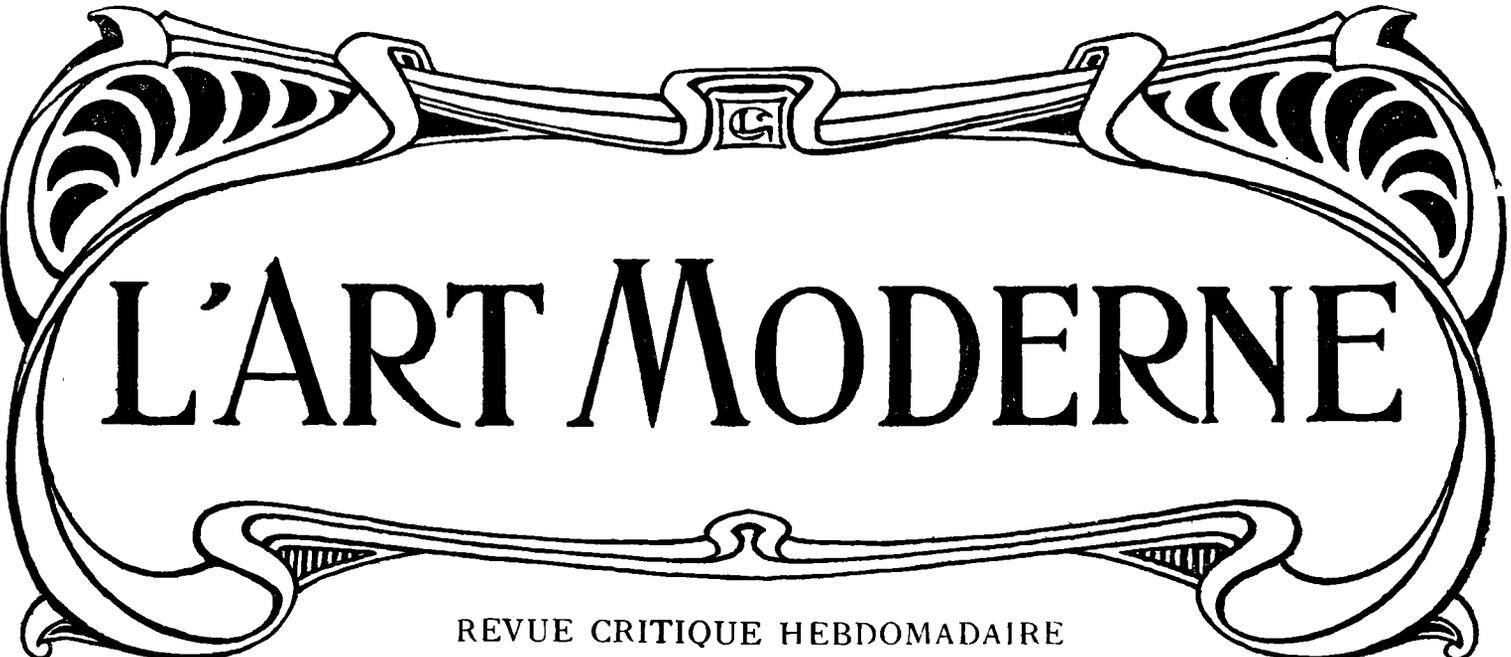
DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

SOMMAIRE

Hommage à Elisée Reclus. *Allocution du Père à ses Filles et à ses Gendres.* — Exposition internationale de Liège. *Le Salon des Beaux-Arts* (OCTAVE MAUS). — Les Symphonies de Beethoven (suite) (PIERRE LALO). — Exposition rétrospective de l'Art belge. — A l'Exposition de Liège. *Quelques frises de la Section française des Beaux-Arts* (HENRY FRANTZ). — Un Salon annuel. — L'Art à Paris. *Exposition de M. Albert Besnard* (ROGER MARX). — Le Budget et les Lettres. — Notes de musique. — Concours du Conservatoire. — Salon de l'Art contemporain à Anvers. — Police musicale (M. M.). — Accusés de réception. — Petite Chronique.

Hommage à Elisée Reclus.

Le savant et l'apôtre que la mort vient d'enlever à la respectueuse admiration du monde intellectuel était doublé d'un écrivain dont le style imagé, d'une forme impeccable, conférait à ses travaux une haute valeur d'art. A ce titre, il a droit à l'hommage fervent des artistes, aux regrets de tous ceux qui ont le culte des Lettres.

Pour nous associer aux témoignages pieux que suscite sa fin, nous publions une page d'Elisée Reclus qui exprime avec une saisissante éloquence la noblesse de

son esprit et la charité de son cœur. C'est l'allocution qu'il prononça le 14 octobre 1882 dans l'intimité d'une réunion de famille et dont le texte, jusqu'à ce jour, — bien qu'il ait inspiré une scène du drame de Lucien Descaves, *Oiseaux de passage*, — n'avait pas franchi le cercle de cette famille et de ses amis les plus proches.

Allocution du Père à ses Filles et à ses Gendres.

« Les enfants bien aimés qui nous convoquent pour nous prendre à témoin de leur union se marient dans la plénitude de leur liberté; ils ne viennent point demander à notre parole une confirmation de celle qu'ils ont prononcée dans le fond du cœur. Leur fière volonté suffit, mais il leur plaira certainement d'entendre la voix du père à l'entrée de cette vie nouvelle qui les attend.

Ce n'est point au nom de l'autorité paternelle que je m'adresse à vous, mes filles, et à vous, jeunes hommes qui me permettez de vous donner le nom de fils. Notre titre de parents ne nous fait en rien vos supérieurs et nous n'avons sur vous d'autres droits que ceux de notre profonde affection. Bien plus, dans cette grande circonstance de votre vie, nous vous demandons d'être nos juges. A vous, mes enfants, de dire si nous avons abusé de notre force pour vous maintenir dans la faiblesse, de notre volonté pour asservir la vôtre, de notre influence naturelle pour vous imposer notre morale. Vous rendrez à ceux qui vous aiment cette justice que leur tendresse n'a pas été tyrannique. Dans ce groupe de parents qui vous entourent, il en est qui

eussent préféré voir votre mariage accompagné des cérémonies légales; peut-être même un certain serrement de cœur s'est-il mêlé chez quelques-uns d'entre eux à la joie que causait votre union; mais tous vous ont respectés, aucun n'a voulu vous obliger à suivre ses idées: au-dessus de la divergence des opinions s'est maintenue l'intégrité de votre droit. L'épreuve n'a servi qu'à nous rapprocher les uns des autres et à nous faire aimer davantage. Les pères et mères ont senti doubler leur tendresse, les fils et les filles ont senti croître leur dévouement. Restés libres, vous n'en êtes devenus que plus aimants.

Encore en ce jour, vous êtes vos propres maîtres. Nous n'avons point à vous demander de promesses et nous ne vous faisons point de recommandations. Vous êtes responsables de vos actes. Sans doute nous vous suivrons avec toute la sollicitude que nous donne notre tendresse, mais vous n'en serez point humiliés. Quand l'oiseau essaie pour la première fois ses ailes, avant de s'envoler dans l'air bleu, peut-on en vouloir à la mère qui regarde anxieusement au bord de son nid? Mais elle aura bientôt confiance. Vos ailes sont fortes et vous porteront dans le libre espace.

Nous ne vous demandons rien, mes enfants, mais vous nous donnerez beaucoup. L'âge commence à peser sur nos têtes; à vous de nous rendre la jeunesse et la force. Il est vrai que dans la grande famille humaine nous voyons toutes choses se renouveler incessamment, les printemps succèdent aux printemps et les idées aux idées. Mais nous éprouverons une plus intime douceur à voir le renouveau qui se fait autour de nous dans le cercle discret de la famille. C'est en vous, enfants, qu'il nous plaît surtout de nous voir renaître, de recommencer la lutte de la vie et de continuer avec de nouvelles forces les œuvres entreprises. Nous sommes fatigués, mais vous reprenez notre travail, puis d'autres le reprendront après vous. C'est ainsi que, dans l'avenir, nous voyons notre dur et bon labeur se prolonger d'existence en existence. Vous nous donnez le sentiment de la durée; par vous, mes filles et mes fils, nous nous sentons immortels.

Mais vous avez mieux que l'immortalité, vous avez l'intensité de la vie présente. Comment l'emploierez-vous? Est-ce simplement à vous aimer, à courir après le bonheur, à violenter la destinée pour qu'elle devienne votre complice et vous fasse tirer le bon numéro dans la loterie de l'existence? Non, vous avez de plus hautes ambitions, j'en suis sûr. Il ne vous suffira pas d'être heureux, vos unions ne seront pas des égoïsmes de ménage, mais le doublement de toutes vos vertus de dévouement et de bonté. Vous êtes bons! Soyez encore meilleurs, plus sincères dans la pratique de la justice, plus forts dans la revendication du droit. Rappelez-vous que tous ne sont pas heureux, que tous n'ont point de

parents qui les aiment, de compagnons qui les encouragent, de femmes ou de maris qui se dévouent pour eux! Pensez que, dans ce moment même, il en est qui meurent sans amis et d'autres qui cheminent désespérés en regardant du haut des ponts courir l'eau noire de la Seine! Vous êtes parmi les heureux. Faites-le vous pardonner en travaillant pour ceux qui ne le sont point. Jurez de consacrer votre vie à diminuer le poids des douleurs imméritées qui pèsent sur le monde. Pour faire le bien, vous êtes plus forts que vous ne pensez; même seuls vous pourriez agir, et vous êtes unis! »

Exposition internationale de Liège.

Le Salon des Beaux-Arts.

C'est un honnête Salon, de valeur moyenne, assez éclectique pour donner, sinon l'étiage exact, du moins un aperçu approximatif de la peinture et de la sculpture belges au début du xx^e siècle, encore qu'on n'y rencontre ni Emile Wauters, ni Charles Hermans, ni Mellery, ni Struys, ni Van Rysselberghe, ni Lemmen, — pour ne citer que quelques-uns des absents les plus notoires. En ce concours international il tient honorablement son rang à côté de l'Art français, et triomphe de la Hollande, de l'Allemagne, de la Russie, de l'Italie, de l'Espagne, des Etats-Unis avec d'autant plus de facilité que ces divers pays sont, en général, médiocrement représentés. A défaut de « clou » ou de débuts sensationnels, il offre un ensemble homogène et bien composé.

On affirme que le jury s'est montré sévère dans l'admission des œuvres. Le nombre de celles-ci est, en effet, restreint (1). Mais seul le Salon des Refusés, dont l'idée a été abandonnée, eût pu nous apprendre si cette sévérité fut excessive. Elle ne semble pas, au surplus, avoir été inspirée par un esprit tendancieux. Les diverses fractions de l'Ecole belge, même les plus intransigeantes d'entre elles, ont au Salon leurs délégués. Et il serait injuste de proclamer réactionnaire et partial un jury qui n'a exclu ni Ensor, ni De Groux, ni Ottmann, ni Beaucq, par exemple, ni les plus inconnus des jeunes peintres qui, à Anvers, réagissent énergiquement contre les bitumes ancestraux. Il n'en eût pas été de même naguère! Et mieux encore: telle œuvre jugée indigne de figurer au Salon de Bruxelles en 1897 — la belle eau-forte de Franz Hens, *Marée montante à Heyst* — se carre aujourd'hui à la rampe. Que les refusés de 1905 se consolent donc et attendent, comme leurs aînés, la réparation qui leur est due et qu'on leur accordera sans doute tôt ou tard.

Le Salon étant, aux termes du règlement, « ouvert aux œuvres des artistes vivants au 1^{er} janvier 1898, » la présence se justifie de quelques toiles de Verwée (*l'Embouchure de l'Escaut, Bœufs au labour*), de Binjé (*l'Etang, Chemin à Profondsart*), de César De Cock, de Corneille Van Leemputten, d'Albert De Vriendt, de Léo Van Aken, d'Hubert Bellis, qu'on revoit les unes avec agrément, les autres sans déplaisir. A ces noms eussent pu s'ajouter ceux de Th. Baron, F. Rops, H. Van der Hecht, A. Bourlard,

(1) Le catalogue mentionne pour la Peinture 287 numéros; pour la Sculpture, 378; pour la Gravure, 33; pour l'Architecture, 18.

J. Montigny, J. Raeymaekers, H. Evenepoel, A. Hanotiau, E. Larocq, que la mort a frappés depuis la date réglementaire. Mais l'Exposition rétrospective qui va s'ouvrir à Bruxelles en consacrera sans doute le souvenir mieux encore que ne l'eût pu faire le Salon liégeois.

Allons aux vivants, et constatons la parfaite santé des artistes qui sont actuellement à la tête de l'École belge. Quelques-uns poursuivent avec bonheur l'étude de la nature et, amplifiant le programme réaliste, expriment en d'harmonieuses symphonies chromiques les relations du paysage avec l'atmosphère qui le baigne, avec les jeux de lumière qui le transforment. Heymans, dont le *Troupeau sous la neige* et les *Fonds de Bertogne* marquent deux étapes distinctes d'une noble carrière d'artiste, Emile Claus, que sa *Récolte du Lin* et son *Canal à l'Écluse*, admirés dernièrement au Cercle artistique, classent parmi les plus radieux luministes d'aujourd'hui, Baertsoen, pénétrant et synthétique dans ses *Chalands sous la neige* et sa *Petite Place flamande*, Georges Buysse, qui atteint la maîtrise dans son *Canal en Décembre*, Ensor, dont une admirable étude d'accessoires et une vue du quartier des pêcheurs à Ostende proclament la vision affinée et le coloris subtil, d'autres encore : Georges Morren (*Promenade matinale, En Été*), Rodolphe Wytzman et M^{me} Wytzman. Frans Hens, Rodolphe De Saegher, M^{me} de Weert et Edmond Verstraeten se signalent particulièrement, avec quelques peintres nouveaux dont nous examinerons spécialement les envois, parmi les artistes libérés des traditions, d'ailleurs glorieuses, de l'école réaliste. Celles-ci ont en MM. Asselberghs, Courtens, Gilsoul, Marcette, Mathieu, et aussi en MM. Merckaert, Apol, Viérin, etc., des représentants convaincus qui les défendent avec talent.

À côté du groupe des « naturalistes », les peintres plus soucieux du sentiment, de l'idée, du symbole, de l'allégorie que de la couleur et de la lumière montrent au Salon de Liège une autre face de l'art belge. C'est M. Alfred Delaunois, le poète des intérieurs d'églises, des abbayes et des béguinages. C'est M. Laermans, toujours émouvant dans ses évocations de la vie des humbles. C'est M. Frédéric, attirant et éloquent malgré son coloris revêché et la sècheresse voulue de ses compositions. C'est M. Khnopff, dont l'art hermétique et dédaigneux ne cherche pas à être compris des foules. C'est M. Delville, qui, à défaut de l'*Homme-Dieu*, jugé de proportions trop gigantesques pour figurer au Salon, expose une aimable composition décorative, *Terre heureuse*. C'est M. Henry De Groux, auteur d'une poignante interprétation de la *Divine Comédie*, qui, malgré son caractère sommaire et désordonné, méritait d'être mieux placée que dans le réduit où on l'a reléguée. C'est M. Levêque, dont je voudrais pouvoir louer l'effort persévérant et multiple...

Puis encore, les coloristes somptueux en qui s'extériorise, au dire de certains, notre réel tempérament pictural, issu d'une hérédité illustre : Alfred Stevens, dont le *Fiancé qui passe* et la *Femme en blanc* rappellent un glorieux passé, Jan Stobbaerts et sa *Cuisine d'une zoolâtre*, morceau célèbre à juste titre, Eugène Smits, qui ne laisse jamais indifférent, même dans ses erreurs, Alfred Verhaeren aux pompeux intérieurs, aux truculentes natures mortes. Si l'on excepte M. René Janssens, dont les trois aspects d'une demeure patricienne ont de l'éclat et du style, et peut être M. Van Zevenberghen, encore qu'il apparaisse bien cotonneux dans sa *Cuisine*, cette Ecole claironnante ne paraît pas trouver dans la génération nouvelle de disciples capables de la continuer. Le portrait de femme qu'expose M. Thomas ne

justifie pas l'espoir qu'avaient fait naître des débuts retentissants. La peinture de MM. Bastien et Blicck sombre dans les tons fuligineux, MM. Smeers et Wagemans s'abstiennent et le groupe des peintres anversois, à quelques exceptions près, s'endeuille de plus en plus.

Ici règne encore souverainement, avec des influences de terroir, la tradition académique. On y cultive l'anecdote, on hausse l'illustration aux proportions d'un tableau d'histoire. Qu'est-ce, sinon un fait divers amplifié, que les *Cartomanciennes* de M. Verhaert, ou tel épisode de pêche de M. Farasyn, ou le *Premier né* de M. Diereckx, ou encore le *Massacre des Innocents* de M. Van der Ouderaa? Que nous importe toute cette imagerie enluminée? Il y a, il est vrai, dans le *Pèlerinage à Montaigu* de M. Franz Van Leemputten un accent de sincérité qui frappe malgré le baroquage cru et agressif de couleurs par lequel l'artiste traduit une impression qu'on sent profonde. Le pauvre Théodore Verstraete, que la maladie a arraché depuis des années à son chevalet, comprenait, lui aussi, que pour émouvoir il suffit d'exprimer naïvement ce qu'on éprouve. Et MM. Charles Mertens, Léon Abry, Richard Baseleer, Henry Luyten, J. Posenaeer, W. Vaes et quelques autres compensent par une indépendance tout au moins relative l'enrêglement de leurs concitoyens.

(A suivre.)

OCTAVE MAUS

Les Symphonies de Beethoven. (1)

Huitième Symphonie (1812) en fa majeur (op. 93).

La Septième et la Huitième Symphonies sont deux formes différentes d'un même état d'esprit. La Symphonie en *la*, c'est la verve violente et puissante; c'est la force qui jouit d'être libre et lâchée; la Symphonie en *fa*, c'est la fantaisie spirituelle et bizarre, le caprice qui s'amuse de ses jeux et de ses surprises. Caprice et fantaisie qu'on aurait tort de croire superficiels, légers et frivoles : on serait vite et rudement éveillé de son illusion. On met parfois la Symphonie en *fa* au nombre des *petites* symphonies. Moins grande que la Symphonie en *la* : cela est vrai. Mais, mêlée à sa grâce ou à son allégresse, quelle brusque énergie elle porte en elle! Quelles colères subites, quelles gaietés imprévues, quels contrastes, quels éclats, quelles sautes de vent et d'humeur, d'une humeur plus étrange encore que celle de sa sœur aînée! On l'a définie la symphonie humoristique : définition juste, si l'on donne au mot son sens le plus fort. Elle a des imaginations singulières, des traits comiques, presque des farces, qui ne sont qu'à elle; elle passe en un moment du rire à la furie. Voyez le premier *allegro* : il commence par un thème aimable; il annonce un développement facile et doux. Mais attendez la seconde reprise de ce développement : un soudain accès d'humeur fantasque bouleverse tout; des coups pressés et répétés disloquent le thème; c'est une ironie opiniâtre, une rage gouailleuse qui vont s'exaspérant jusqu'à la fin. Voyez le *scherzando*, élégant, délicat et précieux. Il touche au terme de sa route : Beethoven ne l'y laisse pas parvenir; quelques mesures brutales l'arrêtent, l'accablent, l'anéantissent; c'est un coup de poing en guise de conclusion. Et voyez surtout le *finale*. Il est moins puissant, moins formidable que

(1) Su.te. Voir nos deux derniers numéros.

celui de la Symphonie en *la*. Mais plus saccadé, plus aigu, plus strident; plus hérissé de pointes, de saillies, de boutades; tel cet accord célèbre d'*ut* dièse, passant à travers tous les tons, et si inattendu, si frappant, si vite évanoui, qu'il semble une apparition fantastique... Tandis qu'il était à Tœplitz, Beethoven rencontra un jour toute la famille impériale, qui encombraient son chemin. Impatient, riant et sauvage, il assura son chapeau, boutonna son habit, et fonça au milieu de la troupe couronnée. Les princes le saluèrent; les courtisans stupéfiés firent la haie. Ce Beethoven-là, c'est la Huitième Symphonie.

PIERRE LALO

Exposition rétrospective de l'Art belge.

L'exception faite en faveur de M. Alfred Stevens, invité, quoique vivant, à prendre part à l'Exposition rétrospective de l'Art belge, a été étendue à MM. Florent Willems, Lamorinière et Théodore Verstraete, qui tous trois ont fait honneur à l'École belge et dont la production peut être considérée comme terminée. Le Comité a réuni de chacun de ces peintres un choix d'œuvres caractéristiques.

C'est samedi prochain, à 3 heures, que s'ouvrira l'Exposition. Elle est, comme on sait, installée au Palais du Cinquantenaire (hall Sud). Le Roi en fera l'inauguration solennelle. A partir du lendemain, elle sera accessible au public. Le prix d'entrée est fixé à cinquante centimes. Cartes permanentes : 2 fr. 50.

EXPOSITION DE LIÈGE

Quelques frises de la Section française des Beaux-Arts.

Il faut savoir gré à M. Pol Neveux non seulement de l'arrangement de la Section française des Beaux-Arts, dont la séduisante harmonie n'a échappé à personne, mais aussi de l'initiative dont il a fait preuve en faisant orner chacune de ses salles par une frise, confiée toujours à un artiste différent. Il y a là un ensemble décoratif qui, pour être très intéressant en lui-même, ne nuit en rien aux œuvres exposées, et même dans bien des cas en rehausse encore la valeur.

Donc chaque salle a son décorateur : dans la première, c'est une œuvre de Lalique. Sur de la toile bise où courent des arabesques élégantes en gros fil d'une teinte assourdie, se détache au milieu de chaque panneau un ornement généralement formé de deux couronnes enlacées, découpées dans du drap d'or. Chacun de ces ornements est emprunté au règne floral, avec cette stylisation, cette interprétation délicates dont Lalique a le secret et qui conserve en même temps une simplicité et une ordonnance tout à fait remarquables.

Deux frises ici sont du reste purement ornementales, et la frise de M. Georges Picard, le charmant décorateur de l'hôtel de ville, voisine dignement avec celle de Lalique. C'est une frise au pochoir sur un motif de feuilles de marronniers, dont les tons sont très délicatement gradués.

C'est la première fois, croyons-nous, que M^{lle} Delasalle s'attache à la peinture décorative, et cette tentative a l'attrait qui

s'attache toujours aux productions de cette artiste. Elle a traité avec agrément : *Les Jardins de France*, quatre panneaux où vivent les sites harmonieux et calmes de Saint-Cloud, du Bois de Boulogne, du Luxembourg et de Chantilly.

Tandis que M. Gaston La Touche interprète les parcs de France, M^{lle} Dufau nous offre, sous le titre : *Les Vergers de France*, quatre morceaux d'une exceptionnelle beauté, traités avec ce velouté, cette poésie de la couleur, ces lignes reposées qui font la saveur de son art. *Les Vergers de France*, ce sont les horizons apaisés de la Creuse, les pommiers fleuris de la Normandie avec la mer pâle au bord des falaises, ce sont les rochers romantiques de la Provence avec leurs bois d'oliviers, c'est enfin la terre natale de l'artiste, les vignes du pays basque, le gave clair que dominent les monts.

Chaque artiste célèbre ici avec son tempérament quelque essentielle beauté française. Wéry, avec un sens décoratif subtil à l'instar des Japonais, traite délicatement les montagnes de France idéalisées et poétisées à l'infini. Le beau et puissant réalisme d'Adler se retrouve dans ces quatre morceaux où la *France manufacturière* vit si puissamment à l'ombre de ses hauts fourneaux, de ses mines et de ses usines. Essentiellement décorateur aussi, Lepère, ce grand artiste de production si variée lorsqu'il traite les *Rivières de France* en des morceaux qui s'harmonisent avec les tons de la salle qu'il est chargé de décorer.

Et n'oublions pas, enfin, M. Noël Bouton, qui illustre la salle d'architecture de quelques peintures classiques dont l'exactitude n'est pas bannie — chose fort louable, en somme, puisqu'il s'agit de montrer quelques-uns des beaux monuments du passé dont la France s'enorgueillit à juste titre.

HENRY FRANTZ

UN SALON ANNUEL

Le correspondant bruxellois de *l'Express* écrit à ce journal : « On songe en ce moment, à Bruxelles, à un projet qui intéresse indirectement Liège et qui a, paraît-il, des chances sérieuses d'être réalisé.

Il s'agit du Salon des Beaux-Arts. On voudrait avoir à Bruxelles, au lieu du grand Salon triennal qui doit résumer la production de trois années et qui est toujours encombré, un Salon annuel, qui serait naturellement plus restreint. On songe même à faire le premier de ces Salons annuels dès l'an prochain, dans les locaux provisoires que l'on a édifiés dans un des grands halls du Cinquantenaire, pour l'Exposition rétrospective de l'Art belge.

Ce Salon annuel se ferait au printemps. Et l'on maintiendrait les Salons triennaux d'Anvers, de Gand et de Liège — celui-ci admis définitivement dans le roulement — et qui s'ouvriraient en automne. Ce n'est encore qu'un projet, mais beaucoup de personnalités du monde des artistes en sont partisans. Elles font valoir que la production artistique est considérable et que ces Salons seraient facilement alimentés, et qu'ainsi on pourrait plus aisément donner une place à Liège dans le roulement des expositions officielles des Beaux-Arts.

Etant donné que l'on voudrait utiliser pour le prochain Salon les locaux du Cinquantenaire, il faudra qu'une décision intervienne assez prochainement, puisque ces locaux provisoires devraient disparaître après la clôture de l'Exposition fixée au 15 novembre. D'ici là, il faudra que l'on prenne une résolution. »

L'ART A PARIS

Exposition de M. Albert Besnard.

Voici, avec l'Exposition Whistler, la plus fière manifestation de cette saison d'art finissante. M. Albert Besnard s'y récapitule triomphalement; au cours de cette évocation d'un tiers de siècle de labeur, rien ne rappelle la prééminence du décorateur prestigieux qui para de beauté les murs de la maison commune, de l'église, de l'école, de la Sorbonne; seul le peintre de chevalet s'offre au jugement, et il ne paraît pas vraiment que depuis Delacroix on ait rencontré organisation plus puissante, imagination plus riche et mieux secondée par la mémoire pittoresque. En cette ère nouvelle, revenue des ivresses romantiques, M. Besnard s'est gardé de la fièvre turbulente des drames passionnés; de même l'élevation de son esprit laissa sans prises sur lui le terre à terre d'un naturalisme exclusif ou grossier. La culture du goût, le souci spontané de l'allure hausse au style les portraits naguère discutés qui, maintenant réunis, se classent parmi les créations essentielles de l'école moderne; il y a eu là, sans conteste, apport d'inédit, aussi bien dans le dispositif que dans la nouveauté de l'éclairage et la volupté des harmonies. Ce que M. Besnard retient dans la réalité, c'est l'irréel; ce qu'il goûte autour de lui, ce sont les spectacles où s'ajoute à l'intérêt pittoresque le prestige du caractère, de la tendresse ou du recueillement; ce vers quoi il aspire, c'est vers le symbole des vérités éternelles. Tout se transforme et s'embellit à la suggestion d'un cerveau qui conçoit du même coup l'idée et la forme qu'elle doit revêtir. Depuis les époques disparues jusqu'aux temps futurs entrevus durant le songe sur la « pierre blanche », M. Besnard a parcouru les âges de l'humanité sans s'arrêter à aucun; il a cultivé tous les genres, rendu toutes les lumières, abordé toutes les techniques à commencer par la miniature et l'eau-forte pour aboutir à la décoration murale. Son talent, irrassasié d'inédit, l'a poussé à la découverte de beautés ignorées, et ainsi il poursuivra sa carrière, accordant la curiosité de son esprit avec l'originalité de ses moyens d'expression comme si l'ambition le hantait d'opposer au renouvellement fatal de la nature le rayonnement créateur du génie humain.

ROGER MARX

LE BUDGET ET LES LETTRES

Nous lisons, sous ce titre, dans le *Jeune Effort*, cet intéressant article :

« La question de la protection des lettres, en Belgique, fit couler beaucoup d'encre en ces temps derniers. Nous vîmes même s'y intéresser nos quotidiens, passionnément. Pur souci littéraire? Hélas, non! On ne pouvait manquer l'occasion de faire intervenir dame Politique en cette occurrence, et on n'y manqua point. Le côté pratique de la question fut, naturellement, fort négligé au profit des déclamations sur le « rôle social » de l'écrivain, le béotisme national, l'inertie du Pouvoir, et autres grandiloquences faciles et quelque peu vêtustes. A notre humble avis, on eût mieux fait en insistant sur l'extrême simplicité d'une solution affranchie de tout esprit de parti.

Nous avons eu l'idée de consulter le budget du ministère de l'intérieur et de l'instruction publique. A notre grande surprise, il nous apprit que les lettres et les sciences relèvent d'une identique compétence bureaucratique et sont absolument confondues dans le libellé des articles. C'est-à-dire que les crédits votés sous prétexte d'encourager nos écrivains peuvent être absorbés par nombre de branches d'activité étrangères à la littérature! L'administration des « Lettres et des Sciences » étant composée de gens d'enseignement dont l'autorité pédagogique s'accompagnerait fort malaisément de la spécialisation esthétique qu'exige leur double

fonction, il est naturel que les complaisances budgétaires se refusent à tout effort échappant complètement, par sa nature même, aux facultés d'appréciation de ces fonctionnaires. Dès lors, pour quoi ne point séparer Sciences et Lettres, et annexer ces dernières aux Beaux-Arts? Nous avons, pour notre part, une entière confiance dans l'intelligence critique et l'impartialité de M. Verlant, et son administration nous paraît la seule qui soit apte à ces délicates tâches de protection littéraire. Quant à la difficulté administrative d'un tel transfert d'attributions, elle doit être absolument nulle, les crédits concernant la littérature pure étant infimes et les organismes bureaucratiques, créés en vue d'en assurer la dépense, dépourvus de toute extrême complication...

Mais cette réforme serait vraiment trop simple, et nous n'osons espérer qu'elle se réalise en une année aussi jubilaire que celle-ci!

JEUNE EFFORT »

Ces réflexions sont très justes. La solution que préconise notre confrère serait de nature à satisfaire tout le monde — ou du moins le plus de monde possible. Mais voilà, elle est vraiment trop simple, comme il le dit lui-même. Et chacun sait qu'en Belgique ce sont les réformes les plus simples qui sont les plus difficiles à réaliser.

Dans le même numéro de cette revue, signalons aussi un remarquable article de M. Gaston Heux sur le peintre Gailliard. Le *Jeune Effort*, qui vient d'entrer dans sa troisième année, réunit actuellement les meilleurs éléments de notre jeunesse littéraire.

NOTES DE MUSIQUE

La deuxième conférence faite à l'École de musique et de déclamation d'Ixelles par M. Ch. Van den Borren sur le *Sentiment de la nature en musique* a été illustrée d'une très intéressante partie musicale, comprenant entre autres la *Sonate pastorale* de Beethoven, des lieder de Schumann et de Schubert, des fragments d'*Euryanthe*, le trio des Ondines du *Crépuscule des Dieux*, puis un court extrait en première exécution du drame sacré de M. H. Thiébaud, la *Passion du Christ*. La scène qui exprime la tombée du soir, avec les derniers échos du chalumeau des bergers faisant rentrer leurs troupeaux, a produit grande impression et l'assistance nombreuse a fait un accueil enthousiaste au compositeur.

M^{mes} Miry, Boulvin, Cousin, M^{les} Piers et Guillaume, MM. Liégeois et G. Mertens ont interprété à merveille ce beau programme.

Mercredi dernier, M^{me} de Mazière, subitement indisposée, s'étant trouvée, au dernier moment, dans l'impossibilité de donner le récital de chant annoncé, la direction a improvisé séance tenante une audition instrumentale et vocale dont le programme et l'interprétation ont été également intéressants.

L'auditoire a particulièrement applaudi M^{lle} Piers, qui a mis en relief des mélodies de Léon Jouret, J. Blockx, K. Mestdagh, H. Thiébaud, A. Bruneau, Vincent d'Indy, et la pittoresque ballade des *Gros Dindons* de Chabrier. On a fait également grand succès à M^{lle} Guillaume dans ses récits, ainsi qu'à M^{me} Cousin, qui, accompagnée de son élève M^{lle} Evers, a interprété avec son talent habituel des pages de Haendel, de Busoni et l'une des *Valses romantiques* de Chabrier.

Le récital de M^{me} de Mazère aura lieu mercredi prochain, 8 heures du soir. Au programme : Bach, Haendel, Gluck, Schubert, Schumann, Wagner, Brahms.

A l'occasion des fêtes nationales, l'orchestre du théâtre de la Monnaie donne au Waux-Hall, sous la direction de M. Sylvain Dupuis, une série de six concerts gratuits entièrement consacrés

aux auteurs belges. Ces séances, d'un réel attrait artistique, sont très appréciées du nombreux auditoire qui les suit. Le programme du quatrième concert, fixé à demain, à 8 h. 1/2, est particulièrement intéressant. Il comprend, entre autres, *le Chasseur maudit* de César Franck, *les Scènes hindoues* d'E. Raway, *la Fantaisie sur des thèmes populaires* de Théo Ysaye, la *Marche inaugurale* de Lunssens. M^{lle} Jeanne Holland interprétera l'arioso de *Quentin Durward* de Gevaert et des mélodies de Riga et d'Huberti.

Aux fêtes musicales qui ont eu lieu à Mons à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de l'indépendance de la Belgique, une foule qu'on évalue à vingt mille personnes a frénétiquement applaudi l'exécution, sur la Grand'Place, de l'oratorio *Jacqueline de Bavière* de M. Jean Van den Eeden, directeur du Conservatoire. Cette partition mélodique, expressive, dont le style populaire s'accorde avec une inspiration distinguée, a été admirablement mise en relief par l'orchestre et les masses chorales, ainsi que par les solistes, M^{lle} Emma Van der Linden, MM. A. Tondeur et G. Lexin, qui ont partagé avec le compositeur le succès de la journée.

Concours du Conservatoire (1).

Violon. Professeurs, MM. Cornélis, Thomson et Marchot. — 1^{er} prix avec la plus grande distinction, M^{lle} Jean; 1^{er} prix avec distinction, M^{lles} Rosa, Buess et West, M. Vanneste; 1^{er} prix, M^{lles} Schornstein, MM. Bonjean, Lecomte et Delflasse; 2^e prix avec distinction, M^{lle} Laidlaw, MM. de Barincourt, Massia y Pratz, L'Homme; 2^e prix, MM. Putzeys, Janssens, Craen, Peelaert, L'Hoir, Hendrickx; 1^{er} accessit, MM. Bachy et Leleu.

Salon de l'Art contemporain à Anvers.

Complétons d'abord nos renseignements au sujet des exposants belges. A ceux que nous avons cités il faut ajouter Ensor, qui aura au Salon une douzaine de toiles, Léon Frédéric, qui enverra son tryptique *le Peuple verra un jour le lever du soleil* et dont on réunit diverses autres œuvres, probablement Henry Luyten, Georges Buysse, les statuaires Minne et Rombaux.

L'envoi de Besnard, dont l'exposition à Paris vient de faire sensation, comprendra vingt-trois tableaux, plus des pastels et les très beaux cartons composés pour l'église de Berck. De Zuloaga il y aura dix toiles, de Cottet une quinzaine, de Breitner au moins autant. Bref, les 300 à 350 mètres de cimaise dont l'*Art contemporain* dispose seront occupés par les vingt à vingt-cinq artistes associés et invités. Les salles de la rue Vénus recevront une décoration spéciale.

POLICE MUSICALE

Dans ce pays bien ordonné qu'est l'Allemagne, il n'est permis à personne de faire de la musique les fenêtres ouvertes. C'est priver les passants de quelques bonnes bouffées de mélodies, dira-t-on. Mais dans une rue où plusieurs pianos, autant de violons et quelques saxophones s'exercent aux mêmes heures, ces bouffées de mélodies deviennent le plus affolant des supplices, aux heures ordinaires du jour. La nuit, c'est l'insomnie, l'attaque de nerfs, — quasi la folie.

Ne serons-nous pas, un jour, des gens assez civilisés pour pro-

(1) Voir nos deux derniers numéros.

téger par de bons règlements l'ouïe des pauvres citadins, en attendant que l'éducation ait fait de chaque citoyen un être respectueux des nerfs d'autrui?

Légiférons toujours, ça fera réfléchir les gens.

Et tant qu'on y est, qu'on n'aille pas oublier les phonographes surtout! Les infâmes machines! Le son nasillard et « zingué » de leur porte-voix suggère une sensation qui, dans un autre domaine, a beaucoup d'analogie avec celle-là : on ne peut s'empêcher d'évoquer, en les entendant, une odeur d'ail. Une crème à l'ail!

Fermons! fermons fenêtres, hublots, soupiraux, judas, tout, tout ce qui se ferme!

M. M.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — OEuvre de RENÉ GHIL : *Dire du mieux* : 1. *Le Meilleur devenir*; 2. *Le Geste ingénu*. Edition nouvelle. Paris, L. Vanier (A. Messein, successeur). — *Poèmes fervents*, par FERNAND URBAIN. Paris et Liège, l'Édition artistique.

ROMAN. — *L'Hypocrite sanctifié*, traduit de l'anglais par X.-MARCEL BOUESTIN, et précédé d'un essai sur MAX BEERBOHM. Paris, *Mercur de France*. — *La Domination*, par la comtesse MATHIEU DE NOAILLES. Paris, Calmann-Lévy. — *Mémoires d'un Don Juan*, par JEAN DE LA HIRE. Paris, Librairie universelle (33, rue de Provence).

CRITIQUE. — *Henri De Braekeleer, peintre de la Lumière*, par CAMILLE LEMONNIER. Avec un portrait et quatre reproductions d'eaux-fortes. Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}. — *La Roulotte*, numéro spécial consacré à JOSÉ HENNEBICQ, par E. LECOMTE et L. MOREAU. Portrait, autographe, notes bio-bibliographiques, etc. Bruxelles, P. Lacomblez. — *H. Anglada y Camarasa*, par VITTORIO PICA. Extr. de *l'Emporium*. Portrait et dix-sept reproductions. — *Portraits d'artistes*, par SANDER PIERRON. Ouvrage illustré de vingt portraits originaux, dessinés d'après nature par F.-G. Lemmers, et de vingt reproductions. Bruxelles, Xavier Havermans. — *Ménages d'artistes : Willy et Colette*, par JEAN DE LA HIRE, avec portraits, dessins et caricatures. Biblioth. indépendante d'édition, Ad. Lespie, 15, rue des Ursulines, Paris. — *Ménages d'artistes : M. et M^{me} Jean de La Hire*, par PAUL YAKI. Portraits, caricatures, autographes, etc. Biblioth. indépendante d'édition, Paris. — *Biographie des Liégeois illustres*, par CAMILLE PAVARD. Couverture en couleurs, Bruxelles, A. Castaigne. — *Sentiments*, par GILBERT DE VOISINS. Paris, *Mercur de France*.

THÉÂTRE. — *Miss Lili*, comédie en trois actes, par H. LIEBRECHT et CH. MORISSEAU. Paris et Liège, l'Édition artistique.

DIVERS. — *Chaussettes pour dames*, par WILLY et CURNONSKI. Illustrations de Mirande. Paris, Garnier frères.

PETITE CHRONIQUE

Le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul a consacré toute sa vie et employé sa grande fortune à réunir des documents sur les plus illustres écrivains français du dix-neuvième siècle et plus particulièrement sur Balzac, George Sand, Sainte-Beuve et Théophile Gautier.

Nul n'a pu se flatter de donner une biographie sérieuse de l'un ou de l'autre de ces écrivains, dit *le Gaulois*, s'il n'a consulté les archives du vicomte de Spoelberch de Lovenjoul qui, à force de patience et à très grands frais, a réuni une collection inestimable de précieux documents qu'il met volontiers à la disposition des travailleurs : manuscrits de livres publiés, manuscrits inédits, plans de livres restés inachevés, originaux de la correspondance publiée ou de la correspondance inédite, factures, relevés de comptes, etc. C'est ainsi, par exemple, qu'il possède de Balzac le manuscrit

autographe d'une tragédie inédite écrite en 1820, *Cromwell*, et un exemplaire unique et seulement « en épreuves » d'une comédie inédite. *L'École des Ménages*, datée de 1839.

De George Sand, il possède le manuscrit de son premier roman, *La Marraine*, resté inédit, celui d'une pièce historique, également inédite, *Une Conspiration en 1537*, écrite en 1832; les « explications », inédites, qu'elle adressa à sa mère, en 1825, très curieuses confessions, etc.

Depuis longtemps, le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul songeait à faire la France héritière des richesses littéraires qu'il a réunies. Il vient de se décider à léguer ses collections au musée Condé, à Chantilly, c'est-à-dire à l'Institut de France.

Le Coq-sur-Mer aura cette année, comme l'an dernier, son salonnet d'aquarellistes. L'exposition s'ouvrira dans la salle des fêtes du Grand-Hôtel le 28 juillet et sera close le 9 septembre.

Exposants : MM. H. Stacquet, F. Charlet, H. Cassiers, Ch. Watelet, H. Janlet, P. Hermanus, I. Verheyden, Th. Hannon, E. Luigini, M. Hagemans, V. Uytterschaut et L. Bartholomé.

Des fêtes mondaines, auditions musicales, conférences seront organisées au cours du Salon.

M^{me} Duse donnera avec sa troupe italienne une représentation de *Monna Vanna*, le drame célèbre de Maeterlinck, au théâtre de la Monnaie, le mercredi 19 juillet. La location est ouverte au théâtre.

Changement de spectacle au théâtre Molière, où l'on donne actuellement *la Fille du régiment* et *les Noces de Jeannette*.

C'est aujourd'hui, à 3 heures, que commence à Verviers le grand concours international de chant d'ensemble organisé par *l'Émulation* et *l'Orphéon*. Il sera continué les dimanches 16, 23, 30 juillet, 6 et 13 août, pour être clôturé le 15 août par l'exécution d'une cantate jubilaire, par un banquet, par des concerts en plein air, etc.

La logique des faits-divers.

Découpé dans un quotidien : « L'harmonie exécutait un des meilleurs morceaux de son répertoire lorsque, tout à coup, son directeur chancela et tomba à la renverse.

Les musiciens interrompirent immédiatement le morceau qu'ils exécutaient.

Les brancardiers de la Croix-Rouge, etc. »

Le deuxième Congrès des architectes belges se réunira à Liège au commencement de septembre. La durée du Congrès sera d'un jour, un dimanche. Sont seuls invités à y participer les architectes belges, à l'exclusion des entrepreneurs et architectes-entrepreneurs.

Les membres belges de la Société centrale d'Architecture font de droit partie du Congrès. La cotisation pour les architectes ne faisant pas partie de la Société est fixée à 5 francs.

L'aviation fait décidément des progrès surprenants. Non contents de se diriger tout seuls, les ballons commencent à converser entre eux, s'il faut en croire cette information du *Noir* :

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

« Le ballon de M. Désiré Gheude a atteint 2,600 mètres, puis est redescendu à 1,200 mètres, altitude où il a rencontré le courant favorable. En route, il a croisé de si près l'aérostat de M. Léon Ribeyre, *la Fleur de Lis*, qu'il a pu causer avec son confrère. »

Le concours de chansons populaires organisé à Anvers a réuni un grand nombre de concurrents. Cent quatre-vingt-dix partitions, écrites sur l'un ou l'autre des trois poèmes primés, ont été soumises au jury. Celui-ci en choisira douze, — quatre par poème, — qui seront exécutées publiquement au Théâtre Royal en présence d'un jury populaire composé des délégués des sociétés d'agrément. Celui-ci désignera à son tour la meilleure composition de chaque série. L'attribution des premier, deuxième et troisième prix sera faite définitivement à ces trois pièces par le jury officiel.

On sait que la maison où vécut Rubens à Anvers existe toujours. Au cours des siècles, elle a, dit *la Métropole*, subi de nombreux replâtrages et transformations, mais puisque la toiture subsiste dans l'état primitif, il est presque certain que l'ossature de l'immeuble est restée intacte et qu'en grattant le plâtre on retrouverait les traces des anciens murs. Dans le jardin se trouve, admirablement conservés, un portique et un pavillon construits d'après les dessins du maître. Il semble avéré que c'est dans ce pavillon que Rubens avait l'habitude de peindre et qu'il exécuta notamment sa fameuse *Femme au chapeau de paille*.

La ville ne ferait-elle pas bien d'acquiescer ces vestiges glorieux ?

Anvers possède également l'atelier de Jordaens. Celui-ci est demeuré tel que Jordaens le fit construire. Il appartient à M. Ch. Van der Linden, qui en a tiré une série d'admirables peintures décoratives dont il a décoré son hôtel.

M. Ch. Vander Stappen vient d'être élu membre de l'Académie de Belgique en remplacement de Constantin Meunier. M. Victor Rousseau remplace comme membre correspondant feu Julien Dillens.

Dans la Section de peinture, M. Gebhardt a été nommé membre associé en remplacement d'Adolphe Wenzel.

Dans la Section de gravure, M. Auguste Danse remplace feu Gustave Biot.

Enfin, dans la Section des sciences et lettres, M. F. Van Duyse est nommé membre effectif en remplacement d'Edmond Van Even.

Le statuaire anversois J. Dupon achève en ce moment le monument qui sera érigé à Berchem à la mémoire du comte Frédéric de Merode. Voici la description qu'en fait *la Chronique* :

« Le comte de Merode, blessé à la cuisse, a laissé choir son fusil, mais se dresse, encore combatif, un pistolet à la main droite. Sa main gauche, sous la morsure de la souffrance, se cramponne à l'épaule d'un soldat volontaire accouru pour le soutenir; et ce soldat, brandissant un drapeau, crie un tragique appel au secours.

Aux pieds du blessé, un autre combattant, à genoux, s'efforce d'étancher le sang au moyen d'un mouchoir, tandis qu'il toise du regard l'horizon comme pour l'interroger sur le drame à venir. »

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE

HENRI DE BRAEKELEER

PEINTRE DE LA LUMIÈRE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

avec un portrait du maître et quatre reproductions de ses eaux-fortes.

Prix : 1 fr. 50.



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant à tous pianos et permettant à chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le mardi 4 juillet et quatre jours suivants,
d'une importante réunion de

LIVRES, ESTAMPES ET DESSINS

provenant des collections de

feu M. CH. TILMAN, inspecteur général au ministère de l'Instruction publique et de M. E. S., ancien magistrat.

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier L. Cox, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 1,291 numéros, se vend 50 centimes.

Exposition chaque jour de vente, de 10 heures à 1 heure.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES. GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29

BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

La Vie belge (GEORGES RENCY). — L'Exposition internationale de Liège. *Le Salon des Beaux-Arts* (OCTAVE MAUS). — Whistler et Gauguin (O. M.). — Les Symphonies de Beethoven (suite et fin) (PIERRE LALO). — Concours du Conservatoire. — Salon de « l'Art contemporain ». — Publications artistiques (O. M.). — Petite Chronique.

LA VIE BELGE

Le titre du dernier livre de M. Camille Lemonnier (1) annonce un sujet si vaste, si touffu, si complexe, qu'on ne doit point s'étonner de ne pas le voir épuisé en quelque trois cents pages.

La Vie belge ! Pour la refléter tout entière, il faudrait un miroir immense où l'on pût apercevoir en même temps les multiples aspects de notre sol, les mille res-

(1) Paris, E. Fasquelle.

sources de notre industrie, la variété de nos mœurs et de nos langages, les conflits si graves de nos partis politiques, le travail patient et obscur de notre science, le développement merveilleux de nos arts nationaux. Existe-t-il, ce miroir parfait ? Le prodigieux cerveau d'un Taine y parut jadis comparable. M. Camille Lemonnier s'est efforcé du moins de juxtaposer quelques fresques comme il sait en peindre, hautes en couleur, toutes vibrantes de lumière, de manière à nous donner de la vie belge une sorte de vision cinématographique. Sur la pellicule rapide, les chapitres défilent devant nos yeux. Et c'est, d'abord, la terre et les hommes, le Bruxelles de jadis et celui d'aujourd'hui, l'arrivée des proscrits du coup d'État ; puis des tableaux de mœurs locales, les mangeailles et les kermesses, toute la lourde matérialité belge. Une littérature toutefois naît parmi ces frairies. On la voit dans ses premiers tâtonnements, on la suit dans son épanouissement et dans son triomphe. D'ailleurs, les efforts pénibles des premiers temps n'ont-ils pas été compensés par la bonne camaraderie avec des artistes et des initiateurs ? Et l'on entre dans l'intimité d'un peintre comme Claus, d'un sculpteur comme Meunier, d'un poète comme Verhaeren, d'un professeur d'hommes comme Edmond Picard. La vie littéraire, sans doute, demeure pénible en Belgique. La curiosité de la nation n'est pas encore disponible, son développement social n'étant pas achevé. Et l'on assiste à la poussée démocratique de ces vingt dernières années. La figure d'un Volders apparaît dans une lumière éclatante. Enfin, de cet ensemble d'observations, de sensations, de réflexions, l'auteur déduit l'existence d'une âme belge,

d'une façon particulière, qui nous est propre, de penser, d'agir et de sentir.

On perçoit à première lecture les lacunes de ce livre. Au point de vue matériel, M. Lemonnier n'a vu volontairement chez nous que des gens passant leur vie à boire et à manger. Cette exagération prête, évidemment, à de superbes tableaux de genre : des Jordaens et des Teniers de haut goût. Peut-être la vieille bourgeoisie et les gros fermiers ont-ils conservé ces mœurs pantagruéliques. Pour ma part, je ne les ai jamais observées nulle part, ni à la campagne, ni à la ville. Je crois qu'il faut voir ici un de ces phénomènes de grossissement dont M. Lemonnier est coutumier. Un diner tout ordinaire devient dans son souvenir un festin plantureux. La chanson de quelques ivrognes qui passent se transforme en « hourvari » qui épouvante la paix des banlieues. Tout est démesurément grossi, amplifié, généralisé. Manneken-pis et le Cracheur sont les symboles de la vie bruxelloise. Les premières années de *la Jeune Belgique*, ses luttes, ses exaltations sont dépeintes avec des couleurs et des mots qui ne seraient point déplacés dans le récit d'une révolution. Notez bien que ce défaut de l'œuvre est une saveur de plus. Il lui donne une ardeur de vie étonnante. Mais quand, sortant du rêve éveillé où le livre nous a peu à peu conduits, nous nous avisons de comparer cette image de la réalité avec la réalité elle-même, nous trouvons que, décidément, il y a trop peu de ressemblance entre la vie belge véritable et la vie belge que nous décrit M. Lemonnier : et nous éprouvons, je l'avoue, une petite déception.

Au point de vue intellectuel, il faut bien signaler aussi que tout notre mouvement scientifique est passé sous silence ; que nous n'apprenons rien sur la musique et les musiciens ; que le développement de l'enseignement, point capital dans l'évolution d'un peuple, ne retient pas un seul instant l'attention. Et pour tout dire, enfin, en quelques mots précis : *la Vie belge* est trop le livre d'un littérateur qui n'est que littérateur. Si M. Lemonnier l'avait intitulé : *Mes Souvenirs*, tout eût été pour le mieux. Son erreur a été de vouloir donner à une œuvre purement subjective, un aspect objectif qu'elle ne pouvait pas revêtir. Il n'y a bien parlé que de lui, des milieux qu'il connaît, des gens qu'il a fréquentés. Son existence s'est passée dans son cabinet de travail, ne sachant de la vie que ce qu'on venait lui en raconter. Sur ces notions souvent fausses ou incomplètes, son verbalisme inouï plaquait quelques touches éclatantes de couleur et, trouvant le tableau vibrant à souhait, le peintre en chambre se persuadait qu'il reproduisait fidèlement la réalité. Les hommes, de même, se montrent à lui sous des apparences presque toujours trompeuses. Il reconnaît à celui-ci du talent parce qu'il a une certaine allure physique qui lui plaît. Un autre, dans sa pensée, demeure campé comme une sorte de sauvage

primitif des premiers âges du monde, parce qu'il a eu, un jour, un geste quelque peu fanfaron.

Mais quand il peint la nature, les champs, les montagnes ou les bois, quand il veut donner la sensation du soleil ou du silence, de la pluie, du ciel ou de la mer, alors il trouve aussitôt la note juste et il se révèle le grand artiste qu'il est. Ce n'est pas un psychologue. La pensée et la réflexion ne sont pas son fait. D'ailleurs, il n'aime pas l'intelligence en art. Il est de l'école de Jean-Jacques et ne comprend pas Voltaire. C'est avant tout un naturaliste et un instinctif. Comme tel, il se montre paysagiste merveilleux. Dans ces grands décors de nature qu'il brosse tantôt avec une fougue rubénienne ou qu'il établit à petites touches délicates, empruntant à l'impressionnisme ses procédés les plus subtils, il excelle à situer des êtres frustes et primaires qui paraissent à peine séparés de leurs racines végétales ou de leurs attaches animales. Là, il est maître, maître incomparable, et l'un des plus grands écrivains de la littérature française.

Aussi, quand il parle de gens qui, tout en ayant été de grands artistes, sont demeurés des simples, comme De Coster, par exemple, ou Constantin Meunier, il atteint sans effort à l'émotion la plus pure et la plus vive. Quand il rappelle ses souvenirs lointains, ceux qui ont eu le temps de se cristalliser en lui, de se dépouiller de tout ce que son imagination y avait ajouté, il devient intéressant, amusant et vrai.

C'est ainsi que, dans *la Vie belge*, à côté de pages où il y a tout de même un peu trop de mirages, abondent celles qui resteront parmi les mieux venues d'un grand écrivain, dont l'œuvre, touffue comme un monde, a des côtés d'ombre et des côtés de lumière que la critique doit également et impartialement signaler.

GEORGES RENCY

L'Exposition internationale de Liège.

Le Salon des Beaux-Arts (1)

Le portrait, — le redoutable Portrait, avec l'attirail habituel que lui impose la vanité bourgeoise : armoiries écussonnant l'un des angles de la toile, fonds conventionnels de parc ou de château, toilette de circonstance, accessoires pompeux, — sévit à Liège comme en tout Salon officiel. Le spécimen le plus caractéristique s'en trouve dans *la Petite Amazone* de M. Richir, vraiment agressive. C'est le style flamboyant de la peinture mondaine. M. de Lalain, que ces rites fashionables ont détourné souvent de l'art simple et vrai qui fit remarquer ses débuts, revient, dans le portrait qu'il expose cette année, à une conception plus sobre de la figure humaine. A défaut de charme pictural, l'œuvre a du style et du caractère. On admire un élégant portrait de femme en pied de

1) Suite et fin, Voir notre dernier numéro.

M. Charles Michel. Celui du chapeau de gaze, de l'écharpe et de la robe de M^{me} R. M., par M. De Vriendt, excite des sympathies. M. Leempoels réédite les portraits de son père et de sa mère, l'un et l'autre d'une vulgarité criante. M. Lemmers, l'effigie de son père, qui figura à l'Exposition universelle de Paris en 1900. D'autres portraits, signés Ubaghs, Dierickx, Wollès, Van Esbroeck, Theunissen, J. Janssens, H. De Smeth, n'échappent pas à la banalité courante. C'est un paysagiste, M. Verheyden, qui, somme toute, l'emporte dans ses portraits par l'aisance de l'attitude et la vérité de l'expression. Son *Constantin Meunier* est connu. C'est un Meunier retour du charbonnage, terriblement noir, mais fidèlement décrit en son attitude résignée, pensive, douloureuse. C'est un portrait aussi qu'expose M. Motte sous le titre whistlérien : *Harmonie en gris*, — titre plutôt périlleux par les souvenirs qu'il éveille et les rapprochements qu'il provoque. Portraits aussi, sans doute, les deux vieillards silhouettés par M. Oleffe dans son *Soir de la Vie*. Peinture sombre, tragique, d'une tristesse poignante, avec des accents qui affirment une âme d'artiste et une volonté. D'évidentes qualités signalent, de même, à l'attention *la Dame en noir* de M. Pirenne, bien qu'ici la main soit plus timide, la vision moins aiguë. Le *Jan Caers* de M. Jakob Smits, simple profil découpé sur un mur d'un blanc de craie, est, lui, toute une synthèse de vie rustique, de psychologie paysanne.

Dans le portrait, comme dans le paysage, la note réaliste domine. Elle s'accorde avec le tempérament belge, dont la sensualité visuelle l'emporte sur l'imagination. Ne nous plaignons pas de cette sincérité; mais méditons le mot de Bulwer-Lytton : « L'art recherche le vrai et abhorre le réel », — définition exemplaire de l'abîme qui sépare l'impression d'un artiste des clichés photographiques.

Parmi les œuvres que semble avoir inspirées ce précepte, citons *les Rochers sombres* de M. H. Meunier, en qui le graveur déjà réputé se double d'un peintre ému, *la Serre* de M^{lle} Marcotte, *la Sieste* de M. Van Strydonck, les souriantes aquarelles de MM. Stacquet, Cassiers, Uytterschaut, les dessins de MM. F. Baes, H. Ottevaere, F. Beuck, Rassenfosse, — ces derniers particulièrement intéressants.

Ces dessins de M. Rassenfosse ont, à la vérité, une intention décorative, mais c'est l'étude de la nature qui leur sert de base. On en peut dire autant des jolies compositions de M. Berchmans et des paysages synthétiques, d'un sentiment si frais et si personnel, de M. Donnay.

La Baigneuse de M. Schlobach est, elle aussi, à la limite de la peinture décorative et du tableau de cheval. C'est l'un des meilleurs nus du Salon, encore qu'il soit d'une élégance un peu artificielle et d'une grâce convenue.

Mais j'ai hâte de citer quelques noms nouveaux qui paraissent appelés à une rapide notoriété. Quel plaisir de rencontrer en Belgique de jeunes peintres qui ouvrent les yeux à la lumière et leur âme à la joie! Tel est M. Modeste Huys, dont *la Fin d'automne* et surtout *l'Hiver* attestent les dons les plus heureux. La vision de l'artiste, lumineuse, vibrante autant que délicate, s'exprime par petites touches d'une sûreté remarquable. C'est une promesse brillante, et déjà plus qu'une promesse. Tel est, aussi, M. Richard Heintz, dont *le Dégel* et *le Rocher de Sy*, peints avec un turbulent emportement, annoncent un réel tempérament. Déjà les progrès s'accusent depuis l'exposition du jeune peintre au Cercle artistique. Des *Blés après l'orage* de M. Antoine Daens, *la Ferme blanche* de M. Victor Thonet, un peu lourde de facture mais d'une

coloration harmonieuse et sonore, *la Maison du Passeur* de M. Maurice Sys, acquise par l'État français avec un toile de M. J. Middeleer et un dessin de M. Rassenfosse, *le Vieux mur* de M. Edgar Delaunois, *la Porte close* de M. René Gevers, *le Déclin du jour* de M. Georges Latinis, des dessins de MM. H. Daco, R. Ernest, H. Goffint, un portrait de M. Koister évoquant les jolies compositions de Bernard Boutet de Monvel, et dans un tout autre esprit, M. Valerius de Saedeleer, qui renoue, dans un curieux et impressionnant triptyque intitulé *la Rivière* la tradition des maîtres primitifs, constituent l'apport des jeunes, et cet apport est loin d'être négligeable.

Il faut y rattacher les envois de ceux qui, déjà, bien qu'appartenant à la dernière génération, ont « essuyé le feu de la critique », comme on eût dit en 1845 : H. Ottmann dont *la Dame assise*, retour du Salon des Indépendants de Paris, est un excellent morceau de peinture; Martin Melsen, qui s'est taillé dans le manteau d'Eugène Laermans un veston fort seyant; F. Gogo, qui s'emplit les yeux de lumière à Tanger; A. Apol, N. Cambier, F. Dehaspe, W. Delsaux, etc.

J'ai gardé pour la fin M. Opsomer, qui, de tous les débutants ou quasi-débutants, a réalisé l'effort le plus considérable en composant un grand tableau meublé de six figures, *les Commères*, un peu caricatural d'aspect, d'une distinction évidemment contestable, mais bien équilibré, harmonisé avec tact, homogène et fort bien peint. L'artiste paraît chercher sa voie entre Léon Frédéric et Alexandre Struys. Certain *Calvaire* dont les thuyas sombres, les tuiles rouges, les murs blancs, les palissades bleues constituent une fête de couleurs chantantes, prouve que l'artiste a en lui assez de ressources pour le dispenser de tout emprunt.

Pour compléter ce rapide aperçu du Salon, il convient de passer en revue la section de sculpture, fort mal installée et médiocrement éclairée dans le palais de M. Soubre. Bien qu'assez intéressante et variée, celle-ci n'apporte guère d'éléments à la critique. Presque toutes les œuvres qui la composent ont été vues précédemment. La plupart d'entre elles ayant été analysées ici même, il nous suffira de signaler, pour mémoire, parmi les œuvres dignes d'intérêt, l'admirable *Mineur au repos* qui, avec la petite figure du *Christ au tombeau* (ivoire et bronze), rappelle l'émouvant souvenir de Constantin Meunier; une réduction du *Silence de la Tombe* et le buste *Pax* de feu Julien Dillens; *la Joie et le Meurtre* de J. Lambeaux; le beau groupe de *la Justice* par Paul Du Bois, dont un autre groupe monumental, composé pour la Caisse d'épargne, orne les halls de l'Exposition; le *Déméter* de Victor Rousseau; les *Filles de Satan* d'Egide Rombaux; le *Monument Remy* de Pierre Braecke; la *Douleur maternelle* de G. Charlier; le *Combat de coqs* de J. Jourdain; les bustes vivants et expressifs de Julien Dillens et d'Arnold Goffin par J. Lagae.

Quelques œuvres inédites, en nombre restreint, méritent un examen : le *Mausolée* de M. Baudrenghien, qui reste dans le sillage de Georges Minne; une fontaine décorative de M. de Laing; la *Lassitude* de M. Samuel; le *Réveil* de M. Gilis; un joli groupe de *Mendiants*, par M. Crick; un bronze éloquent de M^{lle} Cornette, *Douleur maternelle*; et, parmi les sculpteurs de demain, une *Tête d'enfant* de M. G. Van der Meulen, une *Tête de vieillard* de M. H. Schneider, la *Couronne de lauriers* et un *Torse* de M. H. Van Perck, deux statuette de femmes par M. W. Sintenis. Si cette moisson est clairsemée, les épis en sont d'assez bonne qualité.

WHISTLER ET GAUGUIN

A quelles injustes appréciations, à quels parti pris mène le nationalisme ! *L'Occident*, dont la critique est d'ordinaire si judicieuse, parlant de l'Exposition Whistler à l'Ecole des Beaux-Arts, émet ces réflexions sectaires : « Quel pouvait être pour les élèves le bénéfice de ces audaces américaines ? Quel mépris du dessin, quelle habileté de mauvais aloi, quelles roublardises, enfin quelle prétention on a risqué d'inculquer à ces jeunes gens en leur présentant chez eux l'œuvre d'un peintre aussi dénué de qualités françaises ! Ah ! si M. Ingres revenait ! »

Pour « réparer le désordre introduit dans de jeunes cervelles par les improvisations de Whistler », *L'Occident* conseille d'organiser une exposition de Gauguin dans ces mêmes salles. « L'aspect classique des grandes figures, d'un style si admirable, du Maître de Tahiti s'accommoderait des Maîtres de la Renaissance. On y verrait la Tradition vivante. Tout ce qui devrait faire le fond de l'enseignement de l'école, la composition et le dessin, y apparaîtrait avec une autorité depuis longtemps absente de notre Ecole des Beaux-Arts. Il faut réhabiliter, en exposant Gauguin au quai Malaquais, le grand art et la peinture d'histoire ».

Nous serons, — cela va sans dire, — des premiers à applaudir à une telle initiative. Mais ni Gauguin, ni personne n'empêcheront le *Portrait de la mère de Whistler*, *Thomas Carlyle*, *Miss Alexander* d'être des chefs-d'œuvre. Ah ! si Whistler avait eu l'esprit de naître dans l'Île-de-France !

Et puis, quel besoin de lancer toujours les artistes à la tête les uns des autres ? Aimons Gauguin, admirons Whistler. Charles Morice, l'ami le plus intime, l'apologiste le plus convaincu du « Maître de Tahiti » n'a pas craint de formuler cette conclusion à son analyse de l'Exposition Whistler : « Noble et pur enseignement que cette exposition, qui consacre par la cérémonie pieuse du bout de l'an, pourrait-on dire, une juste gloire. »

O. M.

Les Symphonies de Beethoven. (1)

Neuvième Symphonie avec un chœur final sur l'Ode à la joie (1824) en ré mineur (op. 125).

Douze années séparent la symphonie en *fa* de la *Symphonie avec chœurs*. Ce sont les plus sombres de la vie de Beethoven. Le temps de puissance et de gloire s'est évanoui. La frivolité viennoise s'est lassée d'un génie trop sublime pour elle ; la mode est à l'opéra italien, à ses roulades et à ses chanteurs. Plus le goût du public devient banal et superficiel, plus l'art de Beethoven a de retraite et de profondeur ; c'est l'époque où commencent les dernières sonates et les derniers quatuors : il n'y a plus rien de commun entre ce peuple et lui. Il travaille dans la pauvreté, pressé par le besoin, en proie aux soucis d'argent. Depuis 1815, il est complètement sourd ; aucun son ne parvient plus à son oreille ; il n'a d'entretien et de liens avec les hommes que par l'écriture. Et les hommes lui sont étrangers : il n'a plus personne à qui communiquer sa pensée intime. Ses meilleurs amis ont quitté Vienne, ou sont morts. Son isolement est absolu ; sa vie est

(1) Suite et fin. Voir nos trois derniers numéros.

murée. Parmi tant de maux, un bonheur lui est apparu ; mais pour se tourner aussitôt en amertume dernière. Il a recueilli un neveu orphelin, et son grand cœur solitaire, affamé d'affection, a concentré sur cet enfant toute la force d'amour dont il est gonflé. Il écrit orgueilleusement à son fidèle Wegeler : « Tu es mari, tu es père. Moi, je n'ai pas de femme, mais je suis père aussi. » Ce « fils » tant aimé est un misérable. Il désespère Beethoven par son ingratitude ; il le désespère par ses instincts de bassesse et de vice. Et pourtant Beethoven l'aime toujours : il faut lire les lettres, d'une affection poignante, où il l'adjure d'avoir un peu de sincérité, un peu d'honnêteté, un peu de tendresse. Effort inutile : de plus en plus, l'enfant indigne s'enfonce dans son indignité ; de plus en plus, il délaisse le père dont la bonté l'humilie et l'irrite. Il ne l'assistera pas dans sa dernière maladie. A l'heure de la mort, il ne sera pas là.

Tout le malheur du monde semble écraser Beethoven : c'est alors qu'il chante la Joie. La vie la lui a refusé ; il l'aura malgré la vie. Il est seul, retranché des êtres et des choses, n'entendant plus rien de ses oreilles mortes, renonçant à rien voir, les yeux presque toujours fermés, tout entier en lui-même : c'est là qu'il trouve la joie ; c'est là qu'il la crée pour la donner aux hommes. Chanter la joie, c'était la volonté de toute sa vie de douleur. Elle était en lui dès sa jeunesse ; elle ne l'a jamais abandonné : ses propos, ses lettres, ses cahiers d'esquisses, témoignent de cette pensée sans cesse présente. Il ne l'a réalisée qu'à la fin, lorsqu'il eut épuisé toute la souffrance, accompli tout le sacrifice, sur le seuil de la mort : ainsi, dans la *Symphonie avec chœurs*, la Joie n'apparaît qu'au moment suprême. Le premier morceau, grandiose et formidable, couvert de ténèbres, plein de foudre et d'éclairs, « plein de destinée », disait Nietzsche, c'est un combat encore, un combat aussi tragique, aussi sombre qu'aucun de ceux que Beethoven ait soutenus. Le *scherzo* étincelant et vivace, dont on dit qu'il conçut la forme en voyant du haut d'une colline les lumières de Vienne s'allumer l'une après l'autre dans le soir, c'est l'allégresse qui éblouit, mais qui n'apaise pas le cœur et ne le fait pas maître du sort. L'admirable *adagio* n'est que mélancolie pathétique, prière et résignation. Enfin, voici le *finale* ; mais avant que la joie se révèle aux hommes, quels orages déchaînent une dernière fois la colère du destin ! Quels ébranlements, quelles convulsions terribles de l'orchestre, quels récitatifs furieux et désolés ! Puis la tempête effroyable cède peu à peu. Le calme descend sur le monde ; un grand silence se fait soudain. Et la Joie paraît ; si douce, si profonde, si sublime, qu'elle pénètre, qu'elle agrandit tous les cœurs, qu'elle emplit l'humanité tout entière. Joie guerrière, superbe et juvénile, joie religieuse, solennelle et magnifique, joie éperdue, délire, ivresse, qui unissent les hommes dans une fraternelle exaltation d'amour : toutes les joies, Beethoven les possède et les annonce ; son œuvre n'est plus que joie répandue. Des victoires qu'il a remportées, c'est ici la plus merveilleuse, une victoire en vérité plus qu'humaine. Elle fait mieux que triompher des forces mauvaises de la vie et de la destinée ; elle les efface comme le jour efface la nuit. Les passions, les douleurs, les combats ne sont plus ; le mal n'est plus. Par oubli héroïque de la souffrance, la Joie règne sur l'âme et sur le monde.

Si légère, si vaine que fût la foule viennoise, l'œuvre toute-puissante du grand homme l'éleva un instant au-dessus d'elle-même. Le 7 mai 1824, lorsque la *Symphonie avec chœurs* fut exécutée pour la première fois, le succès éclata comme un coup de ton-

nerre. Les applaudissements, les acclamations ne cessaient point. Beethoven, assis à côté du chef d'orchestre, et le dos à la salle, n'entendait rien, ne se doutait de rien. Un de ses interprètes le prit par les épaules et le tourna vers le public. Il vit cet enthousiasme frénétique; il chancela sous le choc de son triomphe, et faillit s'évanouir. Au spectacle de tant de génie et de tant d'infortune, l'émotion grandit jusqu'au délire; beaucoup de gens pleuraient... L'impression des Viennois ne dura guère; le lendemain ils retournaient à leurs amusements italiens. Cependant, un jour du moins, ils avaient senti le souffle de l'esprit; ils avaient entrevu que quelque chose de surhumain passait devant eux. Parmi les contemporains, quelques-uns, les plus sensibles ou les plus grands, eurent l'intuition profonde que l'homme qui faisait de telles œuvres dominait les autres hommes, que son royaume dépassait le présent et s'étendait sur l'avenir. Le poète Grillparzer, devant la tombe de Beethoven, prononçait ces clarvoyantes paroles : « Ceux qui viendront après lui n'iront pas plus loin que lui. Car lui, le précurseur, s'est arrêté seulement où l'art et la pensée s'arrêtent. » Bettina Brentano écrivait à Goethe : « Lorsque je l'ai vu pour la première fois, l'univers entier a disparu pour moi. Beethoven m'a fait oublier le monde, et toi-même, ô Goethe... Je te le dis, cet homme devance de bien loin le temps où nous sommes. » Et Goethe, l'olympien, Goethe aussi disait : « Je sacrifierais beaucoup pour le connaître, pour échanger nos pensées et nos sentiments... Pour l'écouter plutôt, que pour lui parler : comment lui apprendre quelque chose? Son grand esprit voit ce qui nous est obscur; les éclairs de son génie lui montrent le monde en pleine lumière, tandis que nous sommes assis dans les ténèbres, et que nous pressentons à peine de quel côté se lèvera l'aurore. » L'aurore, l'aurore intérieure qui chasse les ténèbres de la vie, Beethoven l'avait vu se lever, elle emplissait ses yeux et son âme lorsqu'il créa la Symphonie de la Joie.

PIERRE LALO

Concours du Conservatoire ⁽¹⁾.

Chant théâtral (Jeunes gens). Professeur, M. Demest. — 1^{er} prix, MM. Godart, Van Granderbeek et Gaudier; 2^e prix avec distinction, M. Osselet.

Chant théâtral (Jeunes filles). Professeurs : M^{mes} Cornélis et Kips-Warnots. — 1^{er} prix avec distinction, M^{lles} Maes et Van Craenenbroeck; 1^{er} prix, M^{lles} Vanden Berg, Gilliaux, Artot, Duchêne et Lemmens; 2^e prix, M^{lles} Lecluyse, Delaunois, Soenen, Lamant, Simon et Loriaux; 1^{er} accessit, M^{lles} Doms, Ernoux, de Pauw, Capelle, Thieffry et Walkers.

Duos de chambre (Prix de la Reine). — M^{lles} Artot et Van Craenenbroeck.

Tragédie et Comédie (Jeunes gens). Professeurs, MM. Vermandèle et Chomé. — 1^{er} prix, M. Charlier; 2^e prix avec distinction, MM. Crétiny et Sagehomme; 2^e prix, MM. Bender, Doperé et Goffin.

Déclamation (Jeunes filles, concours à huis clos). Classe de M^{me} Neury. — 1^{re} mention, M^{lles} Bury, Debedts, Dawance, Lyon; 2^e mention, M^{lles} Collard et De Forseau.

(1) Suite et fin. Voir nos trois derniers numéros.

Salon de « l'Art contemporain ».

C'est le samedi 22 courant, à 3 heures, que l'association *l'Art contemporain*, qui a organisé l'Exposition Leys-De Braekeleer, ouvrira à Anvers son premier Salon annuel consacré aux artistes vivants. Ce Salon présentera, comme nous l'avons dit, une importance exceptionnelle à raison de la participation de divers invités étrangers des plus considérables et du fait que chaque artiste exposant présentera un ensemble d'œuvres qui déterminera le cycle de son évolution.

Pour la France, Albert Besnard sera représenté par quarante-cinq peintures, une quinzaine de pastels et d'aquarelles, une centaine de dessins et les grands cartons décoratifs de l'église de Berck; Cottet envoie à *l'Art contemporain* une soixantaine d'œuvres, inspirées pour la plupart de ses derniers séjours en Espagne. L'Espagne sera représentée par Zuloaga, avec un contingent de quinze toiles importantes; la Hollande par Verster et par Breitner. Ce dernier aura à la rampe vingt tableaux empruntés aux principales collections hollandaises. L'Allemagne, par Zugel, Rohlf, von Hoffmann, Thomas, chacun avec un cycle d'une dizaine de tableaux. Enfin, pour la Belgique, les exposants seront MM. Baseleer, Claus, Ensor, Delvin, Frédéric, Laermans, Georges Vinne, Rousseau, Constantin Meunier, Georges Morren, Hageman, Charles Mertens, Huygelen, W. Vaes, Oleffe, Delaunois, Jacob Smits, Van Mieghem, Buyse, Théo Van Rysselberghe.

L'Exposition restera ouverte du 22 juillet au 15 septembre dans les salles de l'ancien musée (entrée par la rue de Vénus), de 10 heures du matin à 5 heures de relevée. Le prix d'entrée est fixé à 1 franc, sauf les jeudis et dimanches où il sera de 50 centimes.

LA CONSERVATION DES SITES

MM. Carton de Wiart et Destree viennent de déposer sur le bureau de la Chambre des représentants l'intéressante proposition de loi dont voici le libellé :

ARTICLE PREMIER. — Tout exploitant qui modifiera l'aspect visible du sol sera tenu, aussitôt ses travaux achevés, et si possible à mesure de leur achèvement partiel successif, de réparer le dommage causé à la beauté du paysage, notamment en faisant les plantations nécessaires à couvrir d'un manteau de verdure les excavations, déblais ou remblais qu'il laissera subsister d'une manière permanente.

ART. 2. — A défaut de se conformer au précédent article, il pourra y être contraint par justice. L'action sera poursuivie devant le tribunal de première instance du lieu dévasté, à la requête du procureur du roi. Elle appartiendra également à tout citoyen belge.

Le tribunal s'entourera de tous les renseignements nécessaires et recourra, s'il y a lieu, à une expertise, aux fins de déterminer de quelle manière peuvent se concilier équitablement les droits de l'exploitant et ceux de l'esthétique des paysages.

ART. 3. — La présente loi s'applique à l'Etat, aux provinces et aux communes, de même qu'aux entreprises privées.

Ce projet est justifié par un exposé des motifs dont nous détachons quelques phrases, qui résument une théorie que nous avons maintes fois défendue :

« Ce serait une erreur de croire qu'il n'y a de beauté que dans les musées. Les œuvres de la nature sont un incessant sujet d'admiration, au moins autant que les œuvres des hommes. La splendeur, l'immensité, la sauvagerie, ou simplement le pittoresque d'un paysage peuvent verser au cœur autant d'émotions fortes ou douces que les plus grands tableaux des maîtres.

Un matin en Ardennes, quand les brouillards légers sont comme des écharpes éparses dans les vallées, un soleil couchant en Campine, avec des éclats d'or et de sang reflétés dans les mares, un hiver dans la forêt de Soignes ou un flambant été sur la dune sont autant de spectacles magnifiques pour lesquels on ne saurait avoir trop de filiale tendresse.

Or, les nécessités modernes tendent, chaque jour, à bouleverser ces aspects de notre sol, à tarir ces fontaines de beauté. Là, c'est une carrière qui creuse, au flanc de la colline, des trous béants comme des blessures et disperse tout autour d'elle des débris de rochers aux tons criards; là, c'est un charbonnage ou un haut fourneau qui érige au-dessus des campagnes un géométrique cône de déblais; là encore, c'est un chemin de fer qui, par des tranchées et des remblais, déchire brutalement les apparences les plus charmantes.

Les *nécessités* avons-nous dit, et cela indique qu'à notre sens il ne peut être question d'entraver le développement économique ou industriel du pays, même pour faire respecter les plus touchantes vénération esthétiques. Ce sont des nécessités; acceptons-les comme telles. Mais ne serait-il pas possible de donner une conciliation, d'atténuer un peu la sauvage malfaisance des ingénieurs, de consoler un peu la tristesse de l'artiste, de l'artiste qu'il y a dans tout promeneur, dans tout excursionniste?

Laissons faire l'industrie, mais demandons-lui de nous restituer, au fur et à mesure de ses dévastations, et dans la limite du possible, la beauté qu'elle fait enfuir. Obligeons-la à guérir les blessures de la terre en semant des plantes de culture et de croissance aisée, en reboisant les coteaux, en favorisant la végétation de toute manière!

Cette obligation, imposons-la autant aux entreprises publiques, et surtout à l'État-chemin de fer, ce vandale sans pitié, qu'aux entreprises particulières. Le sacrifice pour elles sera insignifiant, et l'on s'y résignera sans peine, tant le sentiment public l'approuvera. »

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

Portraits d'Artistes, par SANDER PIERRON. Ouvrage illustré de vingt portraits originaux dessinés d'après nature par F.-G. Lemmers et de vingt reproductions. Bruxelles, X. Havermans.

M. Sander Pierron vient de réunir en un élégant volume les articles qu'il a, depuis environ deux ans, consacrés dans *l'Indépendance belge* à quelques peintres et sculpteurs belges. A la fois critique et biographique, l'ouvrage est intéressant. L'auteur trace de vive le portrait physique et moral des artistes de son choix, dont l'illustrateur, M. Lemmers, achève de fixer la physionomie dans la mémoire par une iconographie fidèle.

Cédant — quoi de plus naturel? — à un penchant professionnel, M. Sander Pierron utilise principalement dans son livre le procédé de l'interview. Et qui s'en plaindrait, puisqu'il nous vaut en maintes occasions, de la part des artistes, des affirmations qui, mieux que toute exégèse, éclairent leur art et dévoilent leur idéal? Comment mieux caractériser, par exemple, les sereines plastiques de M. Victor Rousseau que par cette profession de foi du statuaire: « Je ne conçois pas l'art sous d'autres formes que celles du bonheur et de la paix. L'art doit embellir la vie. Il la réjouit dans le sens élevé du mot. »

Les portraits esquissés par M. Sander Pierron sont ceux de M^{lle} B. Art, de M^{lle} F. Bulens, A. Collin, J. de La Hoese, V. Gilsoul, A. Marcette, P. Mathieu, A. Oleffe, J. Stobbaerts, H. Thomas, A. Verhaeren, et des sculpteurs G. Charlier, I. De Rudder, J. Dillens, J. Lagac, J. Lambeaux, C. Meunier, E. Rombaux, V. Rousseau et Th. Vinçotte.

Une biographie de M. Henri Van Cutsem, qui fut le Mécène de quelques-uns d'entre eux, ouvre le volume.

O. M.

PETITE CHRONIQUE

Le Roi, qui a présidé hier à l'ouverture de l'Exposition rétrospective de l'Art belge au Palais du Cinquantenaire, inaugurerait officiellement, mercredi prochain, à 3 h. 1/2, l'Exposition d'Art

ancien bruxellois, organisée au Cercle artistique à l'occasion du Jubilé national. Seuls les membres du Cercle et les personnes invitées auront accès ce jour-là dans les locaux.

L'Exposition sera ouverte au public, à partir du lendemain, tous les jours, de 10 à 5 h. Le prix d'entrée est d'un franc. (Le dimanche 50 centimes.)

Une exposition de Beaux-Arts ouvrira aujourd'hui, dimanche, à 11 heures du matin, au Kursaal d'Ostende.

Le Comité Jordaens vient de recevoir la nouvelle que le grand tableau de l'église de Mayence pourra figurer à l'exposition d'Anvers. Les démarches faites pour obtenir huit belles tapisseries exécutées d'après les cartons du maître ont également abouti. On espère en réunir encore deux ou trois autres, ainsi que plusieurs dessins de grand intérêt.

Voici en quels termes l'Université Nouvelle de Bruxelles a fait part de la mort du maître qui fut l'un de ses fondateurs et le plus éminent de ses professeurs :

« Les professeurs et les étudiants de l'Université Nouvelle de Bruxelles ont l'honneur de vous annoncer la mort d'Elisée Reclus.

« Ils se sont abstenus de tout hommage extérieur, par respect pour le caractère et les désirs de celui qui fut leur meilleur ami.

« Ils s'honorèrent en propageant son œuvre de fraternité et ses enseignements immortels. »

Puis, cette citation tirée d'un des ouvrages d'Elisée Reclus : « Chaque individu nouveau qui se présente avec des agissements qui étonnent, une intelligence novatrice, des pensées contraires à la tradition, devient un créateur ou un martyr; mais, heureux ou malheureux, il agit et le monde se trouve changé. »

A lire dans *l'Occident*, qui en commence la publication dans son numéro de juin, une intéressante étude de M. Jean de Bosschère sur « le style de Leys ».

C'est aujourd'hui, à 3 heures, qu'aura lieu, à Liège, la première sortie du grand cortège historique des XXXII Bons Métiers, composé de six cents participants et cavaliers. Costumes, bannières et accessoires ont été reconstitués d'après des documents du XVI^e siècle sous la direction du peintre liégeois Ubaghs.

A Bruxelles, la Fête de chevalerie (représentation d'un Tournoi au XV^e siècle) est fixée à jeudi prochain, à 2 heures, dans le hall nord du Parc du Cinquantenaire. La répétition générale, qui a eu lieu hier, a obtenu un énorme succès. Le spectacle est vraiment superbe et d'un grand intérêt artistique.

La troupe d'opéra italien dirigée par M. Castellano réouvrira aujourd'hui, dimanche, à l'Alhambra. Les spectacles auront lieu dans l'ordre suivant : dimanche 16 juillet, *Aïda*; lundi 17, *le Barbier de Séville*; mardi 18, *Mefistofele*.

A partir du 1^{er} août, le directeur du théâtre du Châtelet fera jouer, à l'Alhambra, *le Tour du Monde en 80 jours* avec un matériel de 22 décors, 850 costumes. Il y aura un ballet de 60 danseuses et 325 figurants.

Pour rappel, mercredi prochain, une seule représentation de *Monna Vanna* donnée par M^{me} Eléonore Duse et sa troupe italienne au théâtre de la Monnaie.

Théâtres en plein air :

Dimanche prochain, 30 courant, à 5 heures, à Genval-les-Eaux (Brabant), représentation de *Polyphème*, drame en deux actes d'Albert Samain, interprété par M^{lles} A. Guillaume et De Besme, M. M. Ghilain et Carlo Liten.

Le même jour, à Spa, à trois heures, *les Erynnies*, de Leconte de Lisle, musique de Massenet. Interprètes : M^{mes} Segond-Weber, Tessandier, Delvain, F. Darlay, Dionne; M. Albert Lambert père et fils, Maurice Chomé, R. Gervais et Bender. Orchestre et chœurs sous la direction de M. F. Rasse. Ballet réglé par M. Ambrosini.

Décidément l'idée de notre confrère Souguenet fait son chemin ! Le Comité exécutif de l'Exposition de Liège organise pour le

mardi 23 courant une fête des Arbres dont voici le joli programme :

L'orchestre symphonique exécutera les *Murmures de la forêt*, après quoi M. Digneffe, président du Comité, prononcera un discours. Les enfants des Ecoles de la Ville défilent en chantant des « cramignons », puis ils iront chercher le jeune arbre destiné à rappeler le souvenir de l'Exposition et le planteront devant le Palais des Beaux-Arts. Ils se rangeront ensuite sur les marches de l'édifice, dont les portes s'ouvriront, livrant passage à M^{lle} Roche, de la Comédie-Française, qui récitera *la Nature*, de Victor Hugo. Enfin, un littéraire délégué par l'Association des *Ecrivains belges*, précisera en quelques mots les sens de la cérémonie et l'enseignement qui s'en dégage.

Une autre fête aura lieu le 8 octobre prochain, à Huy, dans l'admirable décor de la Promenade de l'Île. A qui le tour?

Le Théâtre du Peuple de Bussang s'ouvrira cette année le dimanche 6 août. On y jouera *le Sotré de Noël*, farce rustique en trois actes, par MM. R. Auvray et M. Poitecher, musique de L. Michelot.

Les 12, 15 et 27 août, représentations de *la Passion de Jeanne d'Arc*, drame en cinq actes et sept tableaux de M. M. Poitecher.

A ceux qui se rendront à Munich pour les représentations Wagner et Mozart (7 août, 21-septembre) :

C'est M. Félix Mottl qui dirigera la première et la troisième séries du Ring (9-13 août, 5-9 septembre), les trois représentations de *Tristan et Isolde* (16 et 28 août, 2 septembre), les deux représentations du *Vaisseau Fantôme* (15 et 30 août) et le cycle Mozart au complet.

M. A. Nikisch dirigera les trois représentations des *Maîtres Chanteurs* (7, 18 et 31 août).

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE

HENRI DE BRAEKELEER
PEINTRE DE LA LUMIÈRE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

avec un portrait du maître et quatre reproductions de ses eaux-fortes.

Prix : 1 fr. 50.

A VENDRE

TRÈS BEL ATELIER D'ARTISTE PEINTRE OU AMATEUR
avec habitation très artistique, jolie situation.

90, avenue de la Couronne, Ixelles.
Visible tous les jours de 2 à 5 heures.

Pour les conditions s'adresser 153, avenue Brugmann, Bruxelles.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable
dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :
HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs
et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

Enfin M. Franz Fischer conduira la deuxième série du *Ring* (21-25 août).

Parmi les artistes engagés pour ce festival, citons, outre le personnel de l'Opéra, le D^r Briesemeister, L. Demuth, E. Krauss, K. Perron, M^{mes} Th. Plaichinger, A. Van Mildenburg, S. David, J. Gadski, E. Herzog, etc.

Le monument destiné à commémorer les travaux maritimes de Bruxelles, œuvre du statuaire De Wever, sera prochainement achevé. Il sera érigé dans le square qui coupe l'avenue Nouvelle allant du boulevard Léopold II à Laeken.

De son côté, M. Desenfans vient d'achever la statue du général Chazal.

Enfin, un comité vient de se constituer à Schaerbeek pour ériger un monument sur la tombe du statuaire Léon Mignon.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

Editions de la Société Musicale

G. ASTRUC & C^{ie}

PARIS — 33, boulevard des Italiens et 32, rue Louis-le-Grand — PARIS

GABRIEL DUPONT — *Poèmes d'automne*

Texte d'H. de Régulier, A. Rimbaud, Stuart-Merrill, H. Bataille, P. Verlaine, F. Gregh, G. Rodenbach et L. Dierr.

Prix net : 6 francs.

MAURICE RAVEL — *Quatuor à cordes*.

Prix net : Partition, 3 fr. 50 ; Parties, 8 francs.

ROGER DUCASSE — *Petite Suite*

pour piano à quatre mains.

1. *Souvenance*. — 2. *Berceuse*. — 3. *Clatronnerie*.

Prix net : 3 francs.

Le Mercure Musical

Paris, 2, Rue de Louvois (2^e Arr^t)

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois, en fascicules de 48 pages contenant à la fois des articles de fond, et une Revue de la Quinzaine où sont traitées toutes les questions d'actualité.

Directeurs : Louis Laloy et Jean Marnold

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Pierre Aubry, Gaston Carraud, René de Castéra, Jean Chantavoine, M. Daubresse, Claude Debussy, Jules Ecorcheville, Henry Expert, Amédée Gastoué, Henry Gauthier-Villars, Vincent d'Indy, Fr. de Lacerda, Lionel de la Laurencie, Gustave Lyon, Octave Maus, André Pirro, A. de Polignac, Romain Rolland, Gustave Samazeuilh, Martial Tenéo, Colette Willy.

ABONNEMENTS :	Un an	6 mois	Numéro
Paris et Départements	12 f	6 f	0 f 50
Étranger	15 f	7 f 50	0 f 60



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix rédués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes, Expertises.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines. Toiles et cotons préparés.
Matériel pour artistes. Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29

BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Pas e-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Exposition rétrospective de l'Art belge (OCTAVE MAUS). — Le Tournoi historique (GEORGES RENCY). — Publications artistiques. *L'Omme-ganch de Bruxelles. Biographie des Liégeois illustres. — Art in Photography. La Duse dans « Monna Vanna »* (G. R.) — Le Monument Beethoven à Paris. — Accusés de réception — Petite Chronique.

Exposition rétrospective de l'Art belge.

Dans l'allégresse tricolore qui agite la Belgique jusqu'au paroxysme, l'Exposition rétrospective ouverte au Palais du Cinquantenaire offre un calme asile à l'étude et à la méditation.

A la philosophie aussi. L'ironie de cette apothéose officielle des révoltés et des opprimés de jadis, opposée à l'effondrement de gloires consacrées, n'est pas sans agrément. Et pour être un peu dure, la leçon n'en est que plus salutaire.

Car ceux qui triomphent, — faut-il le dire? — ce sont les peintres honnis, conspués et maltraités naguère, tandis que s'effacent et entrent définitivement dans l'oubli, avec la pompe de leurs décorations et de leurs titres, les grands pontifes naguère accablés d'honneurs, de commandes et de gloire.

Ceux-ci n'ont pas été exclus, et ne pouvaient l'être. Mais la pitié qu'ils inspirent est plus cruelle que ne l'eût été leur omission. On n'a exposé discrètement de chacun d'eux que tout juste ce qu'on ne pouvait déceimment s'abstenir d'en montrer. Lorsqu'on ouvrira l'exposition du Centenaire, gageons qu'ils se seront complètement évanouis.

Ce qui demeure, si l'on fait abstraction de ces épaves du naufrage académique, c'est un ensemble homogène d'œuvres solides, harmonieuses, unies l'une à l'autre par des affinités ethniques et par une évidente parenté spirituelle.

Ils sont bien du même lignage, malgré la diversité de leurs tempéraments individuels, ces beaux peintres qui pavoisent l'avenue où s'est développé pendant quinze lustres le cortège de nos activités nationales, et les assises qu'ils tiennent proclament leur cohésion, leur éloquence et leur autorité.

A les voir rassemblés, depuis Navez, Simonau, Leys, Fourmois, De Winne, jusqu'aux plus récemment fauchés, Vogels, De Greef, Hannotiau, Evenepoel, en passant par la période fameuse où s'épanouirent les plus opulents coloristes de l'École, les Boulenger, les Artan, les Dubois, les De Groux, les Agneessens, les Baron, les Alfred et les Joseph Stevens, les Verwée,

les De Braekeleer, le respect qu'inspirent leurs hautes leçons grandit. Ils s'expliquent l'un par l'autre, ils se pénètrent et se complètent. L'art de l'un puise ses premières énergies dans la puissance évocatrice de tel autre : puis il se transforme, se développe logiquement suivant la courbe d'une personnalité peu à peu affirmée, atteint enfin son apogée dans l'éclosion des œuvres définitives, issues d'un tempérament libéré d'influences.

Étudier en détail, parmi les toiles actuellement réunies, le jeu de ces phénomènes visuels et psychiques, ce serait fixer dans ses fluctuations esthétiques l'histoire de la peinture belge au XIX^e siècle. Un volume y suffirait à peine, et nous ne pouvons que mentionner ici l'intérêt que présente, à cet égard, le choix des organisateurs.

Celui-ci fut, en général, heureux, bien qu'on y discerne, çà et là, la contrainte imposée par des obligations dont la Commission n'a pas osé s'affranchir. Des tableaux médiocres, ou peu significatifs, se sont glissés parmi les chefs-d'œuvre de nos maîtres. Et si quelques-uns de ces derniers, — je citerai particulièrement Henri Leys, Alfred et Joseph Stevens, Henri De Braekeleer, Alfred Verwée, Edouard Agneessens, Félicien Rops sont, par le nombre et la qualité des œuvres ainsi que par l'ordonnance méthodique du placement, représentés avec l'éclat qu'ils méritent, d'autres n'ont trouvé dans cette exposition qu'un miroir imparfait de leur individualité.

La dispersion des marines d'Artan, pour n'en citer qu'un exemple, nuit à l'impression qu'on était en droit d'attendre d'un artiste qui n'a été, dans l'étude de la mer, égalé en aucun pays.

En revanche, le Jubilé artistique du Cinquantième réhabilite certaines individualités injustement rangées jusqu'ici parmi les maîtres secondaires. C'est le cas d'Émile Sacré, que ses portraits du comte d'Aspremont-Lynden, de M^{me} Picard, d'Huberti, d'Auguste Danse, de la mère de l'artiste, etc., élèvent au premier rang des peintres belges. Il y a plus d'une surprise aussi parmi les artistes peu connus ou ignorés de notre génération, et telles petites toiles de Louis Crépin, de Joseph Lies, d'Hippolyte de La Charlerie, de Martinus Kuyttenbrouwer, révèlent de petits maîtres qui ont, dans le concert sonore de notre école, apporté modestement l'appoint de leurs voix fraîches et de leur sincérité d'accent.

D'autres, qui figurent au catalogue, Jules Raeymaekers, Charles Goethals, ne sont pas exposés : sans doute le placement n'est-il pas terminé.

L'évolution sculpturale a suivi en Belgique celle de la peinture et n'a trouvé qu'à une époque relativement récente une expression appropriée au tempérament national, hostile aux allégories, aux mythologies, aux illustrations anecdotiques qui en retardèrent le développement. L'art statuaire n'a donc en cette expo-

sition volontairement apologétique qu'une représentation limitée, les auteurs de notre renaissance sculpturale étant, pour la plupart, et fort heureusement, en vie et bien en vie. Le plus grand d'entre eux, qu'une mort récente a permis d'introduire dans le panthéon commémoratif, suffit, il est vrai, à donner à cette section une importance et une magnificence significatives. Bien que le *Monument au Travail*, l'œuvre maîtresse de son admirable carrière, ne déploie pas encore, dans le salon spécial qui lui est destiné, l'imposant cortège de ses éloquentes bas-reliefs et de ses dramatiques figures de bronze, un groupement considérable, comprenant la presque totalité de son œuvre sculpté et quantité de peintures, d'aquarelles, de dessins, d'esquisses, proclame la maîtrise d'un artiste classique à l'égal des plus illustres. Paul De Vigne et Julien Dillens lui font escorte, et leurs pratiques statuaires déliées, la souplesse et l'élégance de leurs effigies s'imposent à l'admiration parmi les souvenirs divers, revêtus pour la plupart d'un unique intérêt documentaire et historique, destinés à rappeler les débuts de la sculpture belge. Dominant ceux-ci, la statue équestre de Charles de Lorraine, par Joseph Jaquet, allie à une étude serrée de la nature la grâce pimpante et enjouée du XVIII^e siècle. Ce Charles de Lorraine occupe une position si élevée — sinon dans l'art, du moins sur l'édifice qu'il décore (on sait qu'il s'érige au sommet de la maison corporative des brasseurs) — que depuis qu'il y fut hissé, on a oublié sa physionomie. Tout le monde le connaît, mais qui pouvait, jusqu'ici, se vanter de l'avoir vu ?

Il y a aussi des médailles. Mais on sait qu'ici encore, — et félicitons-nous en, — les meilleurs médailleurs sont vivants. Ce qu'on nous exhibe des frères Wiener, de Joseph Braemt et de leurs émules n'est pas pour nous faire changer d'avis.

L'architecture, — classique, académique, renaissante et moderne, de Balat à Paul Hankar en passant par Van Ysendyck, — n'est pas oubliée, non plus que la gravure et la lithographie. Ici un nom « emporte le morceau », selon l'expression consacrée. Et c'est, pour n'en point perdre l'habitude, le plus maltraité, jadis, par les gouvernements successifs dont il fut l'épouvantail, quelque chose comme un « Faune mordu » permanent et incoercible, l'infâme Fély — s'il m'est permis de citer son nom redoutable.

Le vaste compartiment qui lui est réservé à l'Exposition rétrospective est meublé d'une collection nombreuse de peintures, d'aquarelles, de dessins rehaussés, de gravures à l'eau-forte, à la pointe sèche, au vernis mou, de lithographies originales, etc., au total plus de cent numéros divers. C'est, depuis l'exposition collective de son œuvre organisée lors de sa mort, en 1898, à la *Libre Esthétique*, le plus bel hommage rendu à l'illustre et fantaisiste artiste. Tant pis pour ceux qui

s'obstinèrent à refuser de le décorer et de lui ouvrir les portes du Musée.

Mais il faut conclure, — car il ne peut être question, en présence d'une moisson aussi touffue, d'analyser, même sommairement, des œuvres d'ailleurs connues. La conclusion, c'est que si l'exposition se borne à rafraîchir nos souvenirs en faisant repasser sous nos yeux des pages sur lesquelles la discussion est close et l'arrêt prononcé en dernier ressort, elle est pour les étrangers, en général si ignorants de l'art belge, une unique occasion d'étudier le développement de notre école. Le Musée moderne ne donne de celle-ci qu'une idée imparfaite, — et presque une idée fautive. Nos Salons reflètent des tendances, des visions, des aspirations déjà toutes différentes. L'art d'aujourd'hui ne ressemble plus à celui dont le présent Jubilé clot le cycle. Mieux que toute autre, l'Exposition rétrospective résume, en distribuant à peu près équitablement à chacun sa part de renommée, l'école réaliste qui succéda au romantisme d'antan et dont la mission paraît aujourd'hui terminée.

L'effort poursuivi avec obstination durant soixante-quinze ans fut noble, et aucune nation, peut-être, ne pourrait nous opposer une pareille fidélité au même idéal. Mais c'est l'avenir qu'il faut envisager, et non le passé. L'Exposition rétrospective est d'un intérêt historique certain : qu'on se garde, toutefois, de prendre pour guides ceux qu'elle exalte. Nous en sommes déjà trop éloignés pour rebrousser chemin jusqu'à eux.

OCTAVE MAUS

LE TOURNOI HISTORIQUE

Il semble convenu que l'homme du Nord, moins expansif, menant une vie plus renfermée que l'homme du Midi, doive aimer moins que celui-ci la couleur, le mouvement, l'entrain joyeux des fêtes. Pourtant, — et bien que nous soyons par beaucoup de côtés plus proches parents des Germains que des Latins, — rien ne nous séduit davantage que les cortèges et les cérémonies d'autrefois, reconstitués pour nous par de patients archéologues et d'ingénieux artistes. C'est qu'il ne déplaît pas à notre race, jadis belliqueuse à l'excès, d'assister à l'évocation des splendeurs guerrières qui illustrèrent son passé. C'est qu'aussi, en gens appartenant au peuple qui donna à l'art tant de peintres immortels, nos yeux sont instinctivement charmés par le spectacle des costumes de velours et de soie sur lesquels joue la lumière changeante de nos ciels.

Le tournoi de chevalerie, qui concentra les efforts principaux des organisateurs des fêtes jubilaires, était assuré d'avance d'un grand succès. On n'a pas perdu le souvenir de celui qui, il y a quelques années, déploya son faste dans le cadre merveilleux de la Grand'Place. Infiniment plus somptueux, mobilisant un personnel de plus de cinq cents personnes, le tournoi de 1905 ne dispose pas d'un pareil décor : l'armature de fer et de verre du hall des machines est mal choisie pour nous procurer l'illusion

d'une vraie joute du xv^e siècle. Par crainte de la pluie — cette pluie nationale qui contrarie tous nos plaisirs, — on a dû se priver volontairement d'un précieux élément de vie et de beauté. N'importe, tel qu'il se présente, le tournoi de cette année est une belle chose, un spectacle inoubliable.

Au son de musiques tour à tour grèles et héroïques, vieux airs mélancoliques ou fiers, sons vieillots de bassons et de hautbois, fanfares éclatantes de trompettes, on voit s'avancer de toutes parts, entre les barrières de la lice, des cortèges lents de seigneurs et de dames, précédés de pages, suivis d'écuyers, entremêlés de musiciens et de bouffons. Les chevaux sont recouverts de draperies blasonnées. Les chevaliers sont bardés de fer. D'aucuns ont des armures dorées. Les dames portent des robes de velours à traînes. Leurs cheveux retombent harmonieusement sur leurs épaules nues. Le soleil allume les chaperons écarlates et les justaucorps bleus, verse des flammes le long des manteaux violets, frappe le cimier d'or des casques, éveille partout un scintillement multicolore qui grise peu à peu les yeux et exalte les cerveaux. Parfois, dans une coulée plus vive de lumière, tout un coin de l'immense arène paraît baigné de sang et de feu. Les maillots jaunes, les vestes rouges flambent : c'est une intense et vibrante impression d'art.

Une sonnerie de trompettes, la joute commence. Des deux côtés de l'arène, les chevaliers s'élancent au grand galop de leurs chevaux nerveux. Ils se rencontrent, heurtent leurs lances qui se brisent. Leurs montures les emportent au loin. Leurs poursuivants d'armes poussent des clameurs guerrières qui se perdent dans le fracas des fanfares et des applaudissements. Et, tout à coup, il nous semble que nous nous évadons de notre époque paisible, où la loi du moindre effort règle tous nos actes, pour nous retrouver à cet âge héroïque du monde où l'homme avait encore des réserves d'ardeur et les dépensait, sans compter, dans des tournois quand les batailles chômaient, simplement pour le plaisir du geste, pour montrer qu'il avait le bras fort et le cœur bien en place. Ces trente-deux cavaliers vêtus de fer, la lance dressée, qui chevauchent et s'arrêtent soudain, n'est-ce pas un coin d'un tableau de Breughel ? A chaque instant, le spectacle rappelle à la mémoire des souvenirs de lectures ou de musées. L'imagination, peu à peu, s'échauffe. Et l'on songe, en voyant passer, hautain et sombre, ce Philippe-le-Bon de haute mémoire ; en voyant combattre vaillamment ce comte de Charolais qui demeure dans toute l'histoire le seul héros qui fut trouvé digne du nom de Téméraire : on songe qu'un peuple qui eut de tels hommes, jadis, pour le conduire, et qui, après tant de siècles, se souvient encore de leur figure, de leur vie et de leurs mœurs, est tout de même autre chose qu'un accident diplomatique sur la carte d'Europe. D'autres ont vu dans ce tournoi une fête des yeux. J'avouerai sans feinte qu'il m'a donné plus que des satisfactions sensuelles et qu'il a remué en moi des sentiments profonds et héroïques. Il me semble qu'il a rapproché de mon intelligence et de mon cœur ces morts qui furent de ma race et qui, il y a cinq cents ans, savaient déployer un tel luxe, un tel amour des couleurs joyeuses, un tel goût pour la vie ardente et somptueuse, un tel courage, d'autant plus remarquable qu'il n'avait pour objet que lui-même. C'étaient des artistes et des héros.

On ne saurait assez féliciter les organisateurs de cette belle fête. M. J. Cuvelier, pendant deux ans, a fouillé patiemment nos archives pour y trouver un à un les éléments multiples d'une reconstitution fidèle. M. le colonel de Witte a réglé d'une manière par-

faite les mouvements de scène, les évolutions des cortèges, les combats et les charges. M. Charles Michel enfin a dessiné et peint une infinité de costumes, tous plus éclatants les uns que les autres, tous d'un goût sûr et délicat. Vers la fin du tournoi, quand les cinq cents participants sont rangés dans l'arène, on a vraiment sous les yeux une palette d'une richesse inouïe et l'on sent émaner de ce spectacle la volonté d'un artiste conscient qui a donné là, aussi bien que dans une œuvre personnelle, la mesure d'un talent robuste et hautement intéressant.

GEORGES RENCY

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

L'Ommeganck de Bruxelles. Son histoire véritable et légendaire, par MARGUERITE VAN DE WIELE. Bruxelles, Xavier Havermans.

« Avec la description circonstanciée des fêtes données successivement en nos contrées depuis la chute des Romains, on ferait, dit l'auteur, une histoire de la Belgique, non seulement vivante et originale, mais de psychologie sûre et d'absolue vérité. » Et parmi toutes les commémorations d'anniversaires joyeux ou tristes, les défilés d'« ommegancks » reflètent le plus fidèlement les mœurs, les goûts, le tempérament, le caractère, le génie héroïque, mercantile ou artistique du pays.

C'est l'ommegancq bruxellois qu'étudie exclusivement M^{lle} Van de Wiele dans l'élégante brochure illustrée que vient de publier M. Xavier Havermans. Elle en recherche l'origine historique ou légendaire, elle le décrit dans ses transformations successives, elle évoque les étapes les plus illustres de sa vénérable et glorieuse carrière. Sait-on que si des géants y figurent (et la tradition s'en est conservée jusqu'à nos jours), c'est qu'une très vieille légende attribue la construction de la partie de ville comprise entre la Montagne du Sablon et la Vallée du Rollebeeck à une tribu d'hommes dont le plus petit ne mesurait pas moins de douze pieds ?

Janneken, Mieke (ou Michieltzen), le Sultan et la Sultane, Grand-Papa, Grand' Maman, Jean de Nivelles, tous les héros d'osier qui réjouirent nos jeunes années ont reparu dans nos rues pavées. L'étude de M^{lle} Van de Wiele est donc d'actualité. En rappelant les souvenirs d'un très lointain passé, elle fait saisir le sens des cortèges dont l'atavisme national perpétue parmi nous la tradition.

Biographie des Liégeois illustres, par CAMILLE PAVARD. Bruxelles, Castaigne.

Il y a, catalogués par M. Camille Pavard, deux cent dix-huit Liégeois illustres. Ce chiffre peut, à première vue, paraître élevé, même si l'on remonte, avec l'auteur, à l'illustre saint Lambert dont il fut beaucoup question ces jours-ci, au non moins illustre Pepin le Bref, ainsi qu'à l'illustre auteur d'*Ogier le Dunois*, Jean d'Outremeuse, qui naquit à Liège en 1338. Gageons qu'autour du Perron on s'accorde à trouver ce nombre insuffisant. Les célébrités liégeoises pullulent, en effet, et remplissent de leur renommée l'histoire des arts, des sciences, des armes, de la diplomatie, etc.

Pour nous limiter aux artistes, Liège, en effet, fut le berceau d'une foule de peintres glorieux ou tout au moins réputés, parmi lesquels le somptueux Lambert Lombard, l'une des grandes figures du XVI^e siècle; Gérard Douffet, qui transmit à Bertholet Flémalle l'enseignement qu'il avait reçu de Rubens; Alexandre de Horion, Renier de Lairesse et ses cinq fils, tous peintres, au nombre desquels Gérard de Lairesse, le plus connu d'entre eux; Chauvin, peintre de la cour de Neuwied; Fisen, Pirotte, Fanton; de graveurs et de sculpteurs tels que Natalis, de Bry père et fils. Jean Varin, l'auteur du sceau de l'Académie française et l'effigie de Richelieu, Salée, les Jehotte, Mathieu de Tombay, et plus récemment Harzé et Mignon; des musiciens Henri Dumont, maître de musique à la cour de Louis XIV pendant trente ans et auteur de cinq messes célèbres; les Hamal, Gresnich, directeur de la musique du prince de Galles, Henri Moreau, le maître de Grétry, André Jaspar, Grétry, Adolphe Samuel, Léonard Terry, et, comme chacun sait, du maître admirable qui exerça une profonde influence sur l'école française contemporaine, César Franck; des architectes de Neufforge, Delsaux; des poètes N. Defrêcheux, Henkart, Auguste Hock, Ed. Wacken; du fabuliste R. Marchal; d'Alfred Hennequin, le plus applaudi des vaudevillistes; de M^{me} Cabel, de José Dupuis, etc., etc.

On trouvera dans le volume que vient de publier, sous une couverture en couleurs, la maison Castaigne, des notes biographiques claires, précises et impartiales sur chacune de ces personnalités, et sur beaucoup d'autres encore. C'est un ouvrage de bibliothèque qui fera tressaillir d'aise le cœur patriote d'Albert Mockel.

Art in Photography, with selected examples of European and American work, edited by CHARLES HOLME. Special summer number of « The Studio ».

Le *Studio* a consacré cette année à la photographie artistique sa livraison spéciale d'été. C'est dire l'importance grandissante d'une industrie qui se rapproche de plus en plus du domaine des arts.

Le volume publié par M. Charles Holme passe en revue l'état actuel de la photographie d'art en Angleterre, aux États-Unis, en France, en Allemagne et en Autriche, en Italie et en Belgique. Cent douze épreuves, admirablement reproduites, révèlent, dans chacun de ces pays, des virtuoses rivalisant de goût et d'adresse. Les diverses « écoles » qui se partagent les spécialités de la plaque sensible y sont représentées par leurs adeptes les plus éminents.

En ce tournoi international, la Belgique se distingue. La notice que lui consacre M. Clive Holland est des plus élogieuses pour nos compatriotes, et les œuvres de MM. Vanderkindere, Oury, Puttemans, Adélot, Sacré, Misonne, Ickx et Marissiaux, que reproduit l'ouvrage, donnent une idée très avantageuse de leurs travaux.

Au moment du Congrès des photographes à Liège, de l'Exposition du cercle photographique *l'Effort* à Bruxelles, *l'Art dans la photographie* est d'une incontestable actualité.

O. M.

LA FÊTE DES ARBRES

Voici en quels termes est annoncée la Fête des Arbres qui sera, comme nous l'avons dit, célébrée mardi prochain à Liège :

L'Exposition de Liège organise pour le 25 juillet une Fête des Arbres. Un arbre commémoratif, à la fois, de l'Exposition et de l'Anniversaire que la Belgique fête cette année, sera planté. Il y aura récitation de poésies, orchestre, chœurs d'enfants, etc. C'est la réalisation d'une idée que des journalistes, des littérateurs, des peintres, des artistes de tous genres ont longtemps préconisée.

Déjà la commune d'Esneux a célébré une fête des arbres; d'autres communes vont l'imiter. Mais la fête donnée par l'Exposition aura certainement plus de retentissement que toutes autres et pourra contribuer plus efficacement à l'instauration d'une fête universelle des arbres en Belgique, c'est-à-dire à un respect du paysage et des beautés naturelles, conséquence désirée par nous de fêtes dans lesquelles nous ne voyons qu'un moyen de propagande.

Une Ligue des Amis des Arbres a été fondée à Esneux le 21 mai dernier. De nombreux artistes ont manifesté le désir d'en faire partie. Ceux qui ont déjà adhéré à la Ligue, ceux qui désirent y adhérer, pourront se réunir à Liège le 25 juillet prochain. Nous aurons, le matin, réunion dans un local de l'Exposition et nous arrêterons, sinon l'organisation de la Ligue qui n'a guère besoin d'être organisée, au moins les résolutions à prendre, le moyen de défendre désormais les arbres, les sites, le plus efficacement possible, etc.

Nous comptons donc, Monsieur, vous voir à Liège le 25 juillet à la réunion de la Ligue des Amis des Arbres et à la Fête des Arbres qui aura lieu à 5 heures, au Parc de la Boverie.

Nous adressons cet appel à tous les écrivains, poètes, peintres, sculpteurs, désireux de concourir avec nous à la préservation des beautés du pays belge, et qui trouveront peut-être dans la Fête des Arbres un motif de se réunir à l'Exposition de Liège en une confraternelle assemblée.

Recevez, Monsieur, l'assurance de nos meilleurs sentiments.

CHARLES DELCHEVALERIE, AUGUSTE DONNAY,
OLYMPHE GILBERT, ADOLPHE HARDY, LÉON SOUGUENET.

Les adhérents recevront une carte qui leur donnera droit d'entrée à l'Exposition le 25 juillet et à une place spéciale à la cérémonie de la Fête des Arbres; ils recevront, en outre, une carte d'invitation au raout qui aura lieu le même soir à l'hôtel de ville (tenue de soirée). Un banquet par souscription (10 francs) aura lieu à midi dans un restaurant de l'Exposition.

Prière d'envoyer les adhésions, 98, rue Wazon, Liège.

NOTES DE MUSIQUE

La série des conférences de l'École de musique et de déclamation d'Ixelles s'est terminée brillamment par le récital de chant de M^{me} de Mazière, lequel, on le sait, avait dû être remis à huitaine par suite d'indisposition. Quoique souffrante encore, M^{me} de Mazière a pu faire apprécier d'excellentes qualités : méthode, style, expression, et on ne peut que féliciter M. Henri Thiébaud, le directeur de l'école, du choix qu'il a fait en attachant ce nouveau professeur à l'établissement.

Le programme comportait, outre des mélodies de Schubert, de Schumann et de Brahms, l'*Arioso* de la *Passion* de J.-S. Bach, un air du *Messie*, celui d'*Alceste* : « *Divinités du Styx* », enfin le « *Rêve d'Elsa* » de *Lohengrin*.

* * *

Un concert consacré aux œuvres de M. Albert Dupuis aura lieu aujourd'hui, à 8 heures, au Palais des Fêtes de l'Exposition

de Liège. On y exécutera, notamment, avec le concours de M^{lles} B. Scarceriaux et A. Housman, M^{me} F. Duyzings et MM Jean David, F. Raway, J. Simon et D. Lesoin, la *Chanson d'Halewyn*, légende musicale en trois parties pour soli, orchestre et chœurs (300 exécutants), et des fragments symphoniques de *Martille* et de *Jean Michel*.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

La Duse dans « Monna Vanna »

Il y avait foule à la Monnaie, mercredi, malgré le prix élevé des places et les charmes de la retraite militaire, pour applaudir la belle tragédie de Maeterlinck et son admirable interprète, M^{me} Eleonora Duse. Était-ce le drame de notre grand poète ou l'illustre tragédienne italienne qui avait ainsi dérangé tout l'armorial belge et jusqu'à des ministres d'État? Toujours est-il que jamais peut-être la Monnaie ne réunit pour un spectacle d'art pur une salle aussi abondamment fleurie de titres nobiliaires et honorifiques.

L'art poignant et sincère de M^{me} Duse a produit sur tout le public une impression profonde. Si l'on voulait la comparer à quelqu'un, à M^{me} Sarah Bernhardt par exemple, on pourrait dire que celle-ci atteint, par son art souvent sublime, à la perfection de la nature, tandis que la Duse semble traduire la nature toute simple, toute nue, sans éveiller même une idée d'artifice. L'art est là sans qu'on sente sa présence. Aussi l'émotion qu'elle procure est-elle toute différente de celle qu'on éprouve à voir et à entendre jouer sa grande émule française. Sarah emballe les esprits, la Duse étreint les cœurs. Elle est, tour à tour, délicieusement « petite fille » et sauvagement passionnée. Tantôt elle a une petite voix tendre et caressante, et tantôt sa gorge siffle et gronde sous l'action de l'orage intérieur. Au second acte de *Monna Vanna*, dans la tente de Prinzivalle, on la voit longtemps sur la défensive, ne connaissant pas l'âme du guerrier qu'elle est venue trouver. Mais, tout à coup, cette âme lui apparaît dans sa grandeur et dans sa bonté, et aussitôt son jeu se modifie : elle se livre, elle devient insinuante, vraiment adorable d'abandon, méitant dans ses paroles, ses gestes, ses sourires, ses silences mêmes une indicible force de persuasion. C'est le comble de l'art, d'en supprimer ainsi les apparences et de se montrer, non pas une actrice de génie, mais une femme véritable, incarnant jusqu'au plus profond d'elle-même l'héroïne du poète.

M^{me} Duse était convenablement entourée. Les acteurs qui l'accompagnent, ont une fougue, un naturel qui leur ont valu des applaudissements. Les costumes et les décors sont d'un goût parfait. Les spectateurs garderont longtemps le souvenir de cette soirée où il leur fut donné d'admirer en même temps, dans un cadre adéquat, une tragédie de claire et vivante beauté, et son interprète principale qui est sans doute, actuellement, la première tragédienne du monde.

G. R.

Le Monument Beethoven à Paris.

Nous avons parlé dernièrement du projet, lancé un peu à la légère, d'un monument Beethoven à Paris, et nous avons signalé l'opposition que soulève le choix du sculpteur chargé de l'édifier (1).

Mais est-ce bien d'un « choix » qu'il s'agit? La presse artistique nous apporte sur cette affaire des détails assez imprévus. Dans le *Mercure musical* (2), M. Albert Groz raconte qu'ayant montré à l'un des membres les plus en vue du comité de patro-

(1) Voir *l'Art moderne* du 2 juillet.

(2) 15 juin 1905.

nage les reproductions publiées par une revue spéciale, il a constaté avec stupeur que ce dernier ignorait complètement le monument, qu'il n'en connaissait ni une esquisse, ni une maquette, et que, ne l'ayant convié à aucune séance d'examen, on n'avait en aucune manière sollicité son approbation! « Nous assistons, semble-t-il, ajoute M. Groz, à un langage en règle, à une sorte — si j'ose dire — de montage de coup... S'agirait-il moins de la vieille gloire de Beethoven, — assez bien établie, je pense, pour n'avoir pas besoin de recourir à l'équilibre douteux de quelques blocs mal taillés, — que de la jeune et impatiente vanité de M. J. de Charmoy? ».

Le Mercure de France (1) est plus catégorique encore. Par la plume de M. Charles Morice rendant compte des Salons, il exécute en ces termes énergiques l'auteur du projet : « Renan n'a rien fait qui excuse la caricature absurde que nous en offre M. de Charmoy. Et puisque je viens de nommer ce jeune homme, qui nous arrive de l'île Maurice tout exprès, croirait-on, pour s'efforcer de ridiculiser nos plus chères gloires, oserais-je lui demander s'il ne saurait se contenter du Baudelaire sinistre et du de Vigny grotesque qu'il nous a déjà imposés? On dit qu'il prépare un Beethoven, et ce qu'on en a vu dans les journaux illustrés fait trembler. Je sais bien qu'il donne ses œuvres pour ce qu'elles valent, mais à ce prix il les « place », et voilà ce qui nous irrite. Ne saurait-il mieux employer ses capitaux et son activité? Trop généreux jeune homme, vos bienfaits nous accablent. »

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

ROMAN. — *Jolie Personne...*, par ALBERT ERLANDE. Paris, éd. du *Mercure de France*. — *Mon amie Nane*, par P.-J. TOULET. Paris, éd. du *Mercure de France*.

CRITIQUE. — *Tweede bundel van* AUG. VERMEYLEN's *verzamelde opstellen*. — Bussum, C.-A.-J. Van Dishoeck. — *Jan Toorop*, par VITTORIO PICA. Milan, *Emporium* (juillet).

DIVERS. — *Art in photography with select examples of European and American works*, edited by CHARLES HOLME. Special summer number of « the Studio ». — *Lycées et Athénées*, par GEORGES RENCY. Ext. de la *Revue de Belgique*. Bruxelles, Weissenbruch. — *L'Ommeganck de Bruxelles; son histoire véritable et légendaire*, par MARGUERITE VAN DE WIELE. Bruxelles, X. Havermans.

PETITE CHRONIQUE

Mercredi dernier, 19 juillet, s'est ouverte dans les locaux du Cercle Artistique l'Exposition d'Art ancien Bruxellois. Nous reviendrons dans notre prochain numéro sur cette cérémonie, à laquelle un discours de bienvenue du président et une réponse du Roi ont donné un relief particulier.

Hier a été inauguré à Anvers le premier Salon annuel de l'Art contemporain. Nous en rendrons compte également dans un de nos prochains numéros.

Le Musée d'art décoratif que la ville de Liège installe à l'hôtel d'Ansembourg, rue Féronstrée, sera bientôt ouvert au public. Les travaux d'appropriation touchent à leur fin.

La vingt-et-unième exposition des Beaux-Arts et d'Art appliqué organisée par le Cercle artistique de Tournai aura lieu du 10 septembre au 2 octobre prochain. Les adhésions sont reçues jusqu'au 1^{er} août. Pour tous renseignements s'adresser au secrétaire, rue des Carlisses, 10, à Tournai.

En raison du succès qu'elle obtient, l'Exposition du fer forgé, du cuivre et de l'étain ouverte au Musée Galliera sera prolongée jusqu'au 30 septembre.

(1) Juin 1905.

Une exposition internationale, à la fois rétrospective et moderne, de la gravure originale s'ouvrira en novembre prochain à Paris dans les salles d'exposition temporaire du Musée des Arts décoratifs (Pavillon de Marsan). Toutes les communications doivent être adressées à M. Ch. Saunier, secrétaire général, 3, rue Blomet.

Pour honorer la mémoire d'Elisée et d'Elie Reclus, qui tous deux résidèrent sur son territoire, la commune d'Ixelles a pris à sa charge la sépulture des deux frères. En outre, le nom d'Elisée Reclus sera donné à une place publique.

La grande fête historique des XXXII métiers de la « Cité ardente », aura lieu à Liège aujourd'hui et dimanche prochain.

Les trente-deux bannières, de la plus grande richesse, ont été reconstituées d'après un manuscrit d'Abry, célèbre héraut d'armes au XVI^e siècle. Le cortège, qui comprendra six cents participants, promet d'avoir un réel intérêt artistique.

« Nous aimons à considérer les maisons comme des êtres en vie, et nous sommes heureux lorsqu'elles sont bâties avec ce que produit la terre sur laquelle elles s'élèvent. Elles ont l'air, ainsi, d'être grandies du sol comme des arbres. Elles font corps avec l'alentour. »

C'est M. Albert Mockel qui, dans *Les Arts de la Vie*, formule cette pensée. En vingt mots elle enferme tout un programme d'architecture. Faute de la mettre en pratique on déshonore les paysages, on détruit l'eurythmie des cités, on transforme les pays en champs de foire.

Il y aura à Liège un grand nombre de congrès. L'un de ceux qui promet d'être des plus intéressants est le Congrès pour l'extension et la culture de la langue française, que nous avons annoncé. Il se réunira les 10, 11, 12 et 13 septembre. Y participeront, entre autres, MM. Anatole France, Hanoteaux, Faguet, Claretie, Paul Meyer, Salomon Reinach, Albert Métin, la comtesse Mathieu de Noailles, MM. Maeterlinck, Emile Verhaeren, H. de Régnier, Paul Adam, etc.

Entre autres fêtes, il y aura au Conservatoire une représentation extraordinaire donnée par la Comédie-Française, précédée d'une conférence par M. Faguet sur *l'Histoire du Théâtre français*.

La séance d'installation du jury international des récompenses à l'Exposition universelle de Liège aura lieu, sous la présidence du Ministre de l'industrie et du travail, le mardi 1^{er} août prochain, vers 10 h. 1/2, au Palais des fêtes de l'Exposition. La constitution des bureaux des jurys de classes et de groupes se fera à la fin de cette réunion. Le jury supérieur sera institué ultérieurement.

C'est aujourd'hui dimanche que sera inauguré, à Champigny-la-Bataille, le théâtre en plein air dont nous avons parlé. M. Darmont, son directeur, y fera représenter *Sémiramis* de J. Péladan.

Les représentations du Théâtre Antique d'Orange sont fixées aux 5, 6 et 7 août prochain. Sous le patronage de la Société des Grandes Auditions de France, présidée par M^{me} la comtesse Greffulhe, on représentera cette année *les Troyens* de Berlioz, *Mefistofele* d'A. Boïto, *Jules César* (musique de G. Fauré) et *Oedipe-Roi* (musique de Membrée). Parmi les interprètes, M^{mes} F. Litvinne, M. Chassang. Lina Cavallieri, Girard; MM. Rousselière, Silvain, A. Lambert fils, Mounet-Sully, etc.

C'est le dimanche 27 et le mardi 29 août qu'auront lieu, aux arènes de Béziers, les représentations des *Hérétiques*, opéra en trois actes d'A.-F. Hérold, musique de Ch. Levadé, qui met en scène un épisode de la guerre des Albigeois et le sac de Béziers en 1209. Les interprètes seront MM. Duc, Dufuran, Vallier, Billot, Valette, M^{mes} Strasy, Mazarin et Charbonnel. A l'orchestre, deux cent cinquante musiciens. Chœurs, deux cent cinquante chanteurs. Soixante danseuses.

Cueilli cette perle dans la correspondance bruxelloise d'un journal de province :

« *Les snobs* ont prétendu que l'opéra ancien, traditionnel avait

vécu. Alors, les directeurs de la Monnaie n'ont plus joué que des Louise (sic), du Wagner, du Vincent d'Indy, etc., ce qui ne satisfaisait pas le gros public, qui dit lui AVEC BON SENS (!) et RAISON (!!)

qu'il ne comprend rien à CES ÉCOLES, d'autant moins qu'il ne peut rien chanter ni fredonner des opéras anciens..... »

Le Gaity-Theatre de Londres est, on le sait, la scène d'opérettes la plus purement britannique qui soit. C'est de là que s'envolent les refrains *up to date* que fredonnent dans toute l'Angleterre, et jusqu'au fond de ses plus lointaines colonies, les jolies misses — et même les autres.

Ce n'est pas sans surprise qu'on apprendra qu'un des principaux fournisseurs de musique de la maison, M. Iwan Caryl, chef d'orchestre du théâtre, et dont le dernier succès, *Spring-Chicken*, ne le cède en rien aux précédents, n'est autre qu'un de nos compatriotes, M. Félix Tilkin, de Liège!

Wallonia nous doit la biographie de ce valeureux Liégeois.

Une amusante « coquille » de la *Chronique*, parlant du banquet des bourgmestres :

« Ce que depuis deux jours on avait empilé dans les caves de victuailles variées est IMMANGEABLE ».

Pour *inimaginable*, évidemment. Sans doute le correcteur n'avait-il pas été invité....

L'Art décoratif (1) donne pour sa livraison de juin un numéro exceptionnel entièrement consacré aux Salons de Paris. Composé de soixante-quatre pages au lieu de quarante, comprenant près de cent photogravures dans le texte et huit planches en couleurs, sous couverture spéciale portant elle-même une reproduction en couleurs du charmant tableau de Ridet, ce numéro résume toutes les sections diverses des deux Salons. Prix de ce numéro exceptionnel : 3 francs.

La belle revue *l'Art et les Artistes* (1), fondée par M. Armand Dayot, se classe au premier rang des grands magazines illustrés de ce temps.

Signalons, dans le fascicule de juillet, une étude de A.-G. La-

(1) Paris, 24, rue Saint-Augustin.

(1) Paris, 173, boulevard Saint-Germain. Abonnement annuel : France, 16 francs ; étranger, 20 francs.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

VIENT DE PARAÎTRE

chez MM. SCHOTT Frères

Bruxelles, Londres et Leipzig

CHANSONS POPULAIRES

DES PROVINCES BELGES

ANTHOLOGIE, INTRODUCTION, HARMONISATIONS et NOTES
par ERNEST CLOSSON

PRIX NET : 6 FRANCS

fenestre sur B. Pinturicchio, des articles de M. Maurice Guillemot sur le statuaire américain Andrew O'Connor, de M. Gustave Kahn sur R. Lalique, de M. A. Dayot sur le peintre Hoffbauer. Les planches hors texte, les illustrations, la typographie sont également irréprochables.

Le Guide Musical vient de faire paraître un numéro spécial consacré à la famille Garcia, à l'occasion du centenaire de Manuel Garcia. Une histoire documentée de cette admirable famille de chanteurs, des détails des plus curieux et presque tous inédits sur Manuel Garcia et ses sœurs, la Malibran et M^{me} Pauline Viardot, des portraits et des documents jusqu'à présent inconnus, puisés dans les archives de la famille, donnent à ce numéro un intérêt tout à fait sensationnel.

En vente chez tous les éditeurs de musique, libraires et marchands de journaux au prix de 1 franc.

La Revue moderne, sous les auspices de « L'Édition Artistique », ouvre dès ce jour un concours de nouvelles, de contes et de romans ne dépassant pas quinze cents lignes.

Les manuscrits seront adressés au bureau de « L'Édition Artistique », 35, rue de Visé, à Liège, avant le 15 septembre.

Les trois meilleurs ouvrages seront publiés aux frais de « L'Édition Artistique » qui remettra cent exemplaires de son œuvre au premier prix, soixante-quinze exemplaires au second prix, cinquante exemplaires au troisième prix.

Pour tous autres renseignements, s'adresser à M. M. Ariel, secrétaire de *la Revue moderne*, 9, rue de la Paix, à Verviers.

Trois portraits peints par David ont été vendus le mois dernier à l'Hôtel Drouot. Ils ont été adjugés, l'un, celui de M. Desmaisons, 40,000 francs, et les deux autres, les portraits de M. et M^{me} Buron, respectivement 6,000 et 8,500 francs.

A VENDRE

TRÈS BEL ATELIER D'ARTISTE PEINTRE OU AMATEUR

avec habitation très artistique, jolie situation.

90, avenue de la Couronne, Ixelles.

Visible tous les jours de 2 à 5 heures.

Pour les conditions s'adresser 153, avenue Brugmann, Bruxelles.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :
HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE

HENRI DE BRAEKELEER

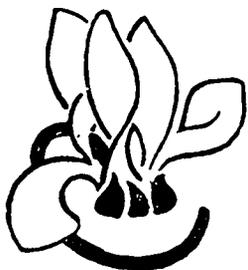
PEINTRE DE LA LUMIÈRE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

avec un portrait du maître et quatre reproductions de ses eaux-fortes.

Prix : 1 fr. 50.



Maison Félix **MOMMÉN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Fanneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant à tous pianos et permettant à chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROIS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix réduits.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. - Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. - Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUËT

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. - Pas e-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions - Prix modérés

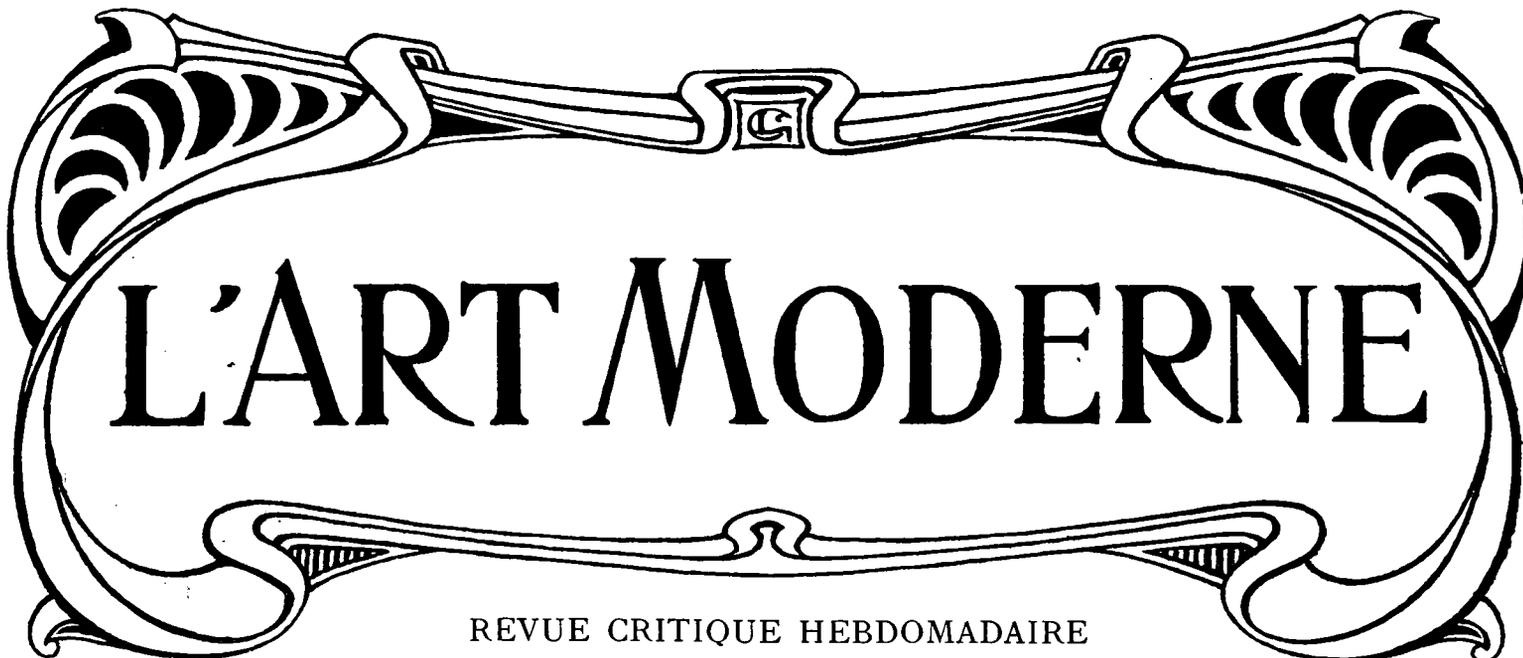
DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Enluminure (G. LOUMYER). — L'Exposition Jordaens (OCTAVE MAUS). — L'Ouverture de l'Exposition de l'Art ancien bruxellois (HENRY LESBROUSSART). — Œuvres de César Franck. *Orgue, piano, musique de chambre*. — Salon de « l'Art contemporain » à Anvers (R.). — Publications artistiques. *La Pologne contemporaine. Les Grands Artistes : Jordaens*. — Nécrologie. M. Jean David (O. M.). — Petite Chronique.

L'ENLUMINURE

« Mon art est mort, les livres l'ont tué », écrivait au XVI^e siècle un enlumineur de Sienne. Sous l'influence croissante de la Renaissance, cette prédiction devait bientôt se réaliser, et de fait, à notre époque de fiévreuse activité, la peinture du livre, dont les destinées furent jadis si glorieuses, ne compte qu'un nombre bien restreint d'admirateurs. Cette insouciance du public à l'égard de ce qui fut une des principales expressions de l'art du moyen âge est d'autant plus incompréhensible

que les collections de manuscrits sont accessibles à tout le monde; nos bibliothèques sont ouvertes au même titre que les musées, et la Bibliothèque royale de Bruxelles, notamment, contient un dépôt qui ne le cède en richesse qu'aux collections de Londres et de Paris. L'étude de la miniature offre d'ailleurs un avantage tout particulier: seule, en effet, elle peut nous fournir des renseignements aussi nombreux qu'intéressants sur la peinture des siècles primitifs, dont les autres productions ont péri dans le cours des temps. C'est elle qui nous permet de suivre l'évolution de l'art chrétien à partir de ses origines, c'est par l'examen de ces documents que nous constatons les progrès accomplis dans le dessin et la composition picturale; enfin, et ce n'est pas sa moindre gloire, nous pouvons revendiquer pour la miniature l'honneur d'avoir préservé de l'oubli des traditions qui, sans elle, ne seraient qu'imparfaitement connues.

Ce n'est certes pas d'après quelques chapiteaux de colonne, d'après des poteries, des boucles de ceinture et autres objets qui ne sont aptes à recevoir qu'une ornementation restreinte que nous pouvons nous faire une idée de ce que fut l'art celtique; mais ouvrons un des beaux volumes de provenance irlandaise qui sont l'ornement de mainte bibliothèque publique, et à la vue de ces compositions extraordinaires d'imagination et de patience, on sera tenté de s'écrier avec Girard de Cambrai: « *Vere hæc omnia angelica potius quam humana diligentia jam asseveraveris esse composita!* » Ce sont là les produits d'un travail divin, et non pas les œuvres de l'homme !)

Pour donner une idée de la minutie avec laquelle ces œuvres sont accomplies, il suffit de rappeler que le fameux paléographe anglais J. Westwood n'a pas compté, au moyen d'une loupe, sur une surface d'un demi-centimètre carré, moins de cent cinquante-huit enlacements d'un mince ruban de couleur, bordé de traits blancs, sur un fond noir. Aucune description ne donnerait une idée même approximative de l'étrange complexité de cet art presque ignoré, ainsi que l'étonnant esprit d'invention qui se manifeste dans les moindres détails. Il est vrai que le savoir des artistes inconnus qui accomplirent ces chefs-d'œuvre d'ornementation ne s'étendait pas à la représentation du corps humain, ni à celle de la nature en général. Leur art était essentiellement conventionnel, et les magots affreux qui ornent tels évangéliques celtiques ne laissent pas de choquer les non-initiés. Ne soyons cependant pas trop sévères envers ces artistes primitifs, et rappelons-nous que ce sont eux, en somme, qui ont préparé la voie aux Giotto et aux Van Eyck, et par suite aux Michel-Ange et aux Raphaël.

L'art carolingien se révèle à nous avec non moins d'avantage dans les manuscrits peints et ornés. Certes, il nous reste des édifices importants de cette époque plus récente; mais le plus souvent, défigurés par des ajoutes postérieures, ces monuments ne nous offrent que des vestiges de leur état primitif.

Au contraire, quel luxe dans les livres ornés de l'époque de Charlemagne! On a peine à choisir parmi tant de merveilles, disséminées sur les pages de ces livres splendides. Qui ne pourrait admirer les superbes peintures du Sacramentaire de Drogon, évêque de Metz, ou de la Bible de Charles-le-Chauve, reproduits par le comte de Bastard dans sa célèbre mais extravagante publication sur l'ornementation des manuscrits? Le style décoratif carolingien, plus simple que le celtique, présente cependant un éclat infiniment supérieur, tant par le choix des couleurs que par l'emploi de l'or, qui, banni des volumes irlandais, domine ici même un peu trop. L'effet de ce puissant coloris est surprenant, les bordures encadrant le texte, ainsi que les initiales, prennent l'aspect d'un véritable travail d'orfèvrerie. « Les nuances rouges, vertes, jaunes, violettes, roses », écrit M. Lecoy de la Marche dans son livre *les Manuscrits et la Miniature*, « jettent sur ces pages naïves un éclat qui n'a presque point pâli. Dans les initiales, dans le texte des évangiles, des psaumes, des prophètes, partout brillent l'or et l'argent, et souvent les deux à la fois ». Le dessin a fait de rapides progrès, la figure humaine a perdu une notable partie de la raideur hiératique qui la caractérisait dans les œuvres antérieures; certaines peintures de la Bible de Charles-le-Chauve nous offrent un réalisme charmant, et, à la composition près, ne dépareraient pas un missel du xvi^e siècle.

Remarquons en passant l'influence puissante qu'exerçait Byzance sur ces peintres barbares, puisqu'on est convenu de qualifier de la sorte les artistes de cette Renaissance encore trop méconnue. Dès le vii^e siècle on constate l'existence de certaines règles fixes qu'observent en général tous les peintres occidentaux; ainsi s'explique la présence de compositions absolument identiques dans des volumes d'époque bien distincte. Telle peinture représentant soit le Christ dans sa gloire, soit un évangéliste occupé à écrire, sera exactement reproduite quatre ou cinq siècles plus tard par un artiste d'une nationalité différente. Ce fut M. Didron qui, le premier, trouva la clef de cette énigme. Pendant un séjour fait au Mont Athos, il remarqua un moine qui peignait une fresque sur le mur du couvent. Frappé par la rapidité que mettait le religieux à parfaire son travail, il le pressa de questions, et finit, à force d'insistance, par obtenir de lui un manuscrit où se trouvaient consignées les règles à suivre pour représenter tel ou tel sujet religieux. Chaque épisode saillant de l'histoire biblique est ainsi l'objet de directions souvent fort détaillées, et l'ensemble de ces recettes, car on peut bien leur donner ce nom, constitue un recueil des plus instructifs pour l'histoire de la peinture byzantine. Ce système, on le comprend, supprimait toute inspiration créatrice et tout effort personnel, le peintre n'ayant qu'à consulter la règle, chaque fois qu'il se trouve aux prises avec quelque difficulté. Heureusement les artistes d'Angleterre et de France, possédant plus d'initiative que leurs confrères de Byzance, ne se laissèrent point asservir par la routine. S'ils ont subi plus ou moins l'influence de ce système funeste jusqu'au xii^e siècle, le grand élan donné par l'architecture gothique secoua tous ces liens et leur ouvrit une large voie où désormais ils marchent libres.

C'est à cette époque que se place l'âge d'or de la miniature. Quittant les livres d'un caractère exclusivement religieux, l'enluminure, devenue plus accessible aux masses, plus humaine en un mot, s'empresse d'étaler sur les marges des livres profanes ses dessins gracieux et ses élégantes fioritures, illuminant leurs pages sombres de ses initiales aux ors éclatants et de ses brillantes et fraîches miniatures. Les compositions ornementales de cette époque sont des chefs-d'œuvre de goût, d'imagination et de délicatesse de touche. La conception de l'art décoratif est parfaite chez ces artistes du xiii^e et du xiv^e siècle; pas une ligne, pas un point même, qui ne se rapporte à un but spécial. Pendant trois siècles le style gothique prédominera dans l'ornementation des livres, sans cesse tendant à plus d'élégance, jusqu'au jour où l'enlumineur se verra contraint de déposer son pinceau et le scribe sa plume.

G. LOUMYER.

(La fin prochainement.)

L'EXPOSITION JORDAENS

Le Roi a solennellement inauguré, jeudi dernier, l'Exposition Jordaens à Anvers. Les œuvres du maître flamand, au nombre de quatre-vingt-six peintures, quarante-neuf dessins et sept eaux-fortes, occupent, avec huit grandes tapisseries et vingt-huit gravures exécutées d'après les compositions de Jordaens, les salles du musée qui abritèrent dernièrement les toiles de Leys et de De Braekeleer. Nous reviendrons sur cette Exposition rétrospective dont l'intérêt, pour être loin d'égaliser celui de l'Exposition Van Dyck, n'en fixera pas moins, durant quelques semaines, l'attention des artistes, des critiques et des collectionneurs.

Il faut savoir gré à la métropole commerciale de l'activité artistique qu'elle déploie. Coup sur coup, elle vient d'affirmer, en des expositions de choix : Leys-De Braekeleer, Jordaens, l'Art contemporain, que sa prospérité matérielle toujours croissante ne l'absorbe pas au point de lui faire oublier ce qui, jadis, a fait sa véritable grandeur.

Le discours de M. Grisar, président de *l'Art contemporain*, que nous reproduisons ci-dessous, a courageusement proclamé la nécessité d'une renaissance. Les grandes manifestations d'art auxquelles nous venons d'être conviés nous permettent, à cet égard, de fonder sur l'avenir un espoir certain.

C'est déjà un beau geste que d'avoir « osé » l'Exposition rétrospective de celui que M. Fierens-Gevaert a si joliment défini : « Un peintre somptueux et mal élevé » (1). Et bien que les efforts du Comité d'organisation n'aient pas été secondés comme ils l'eussent mérité — on ne fait pas sortir les toiles des musées et des églises aussi aisément que les pigeons de leur colombier, — l'ensemble de peintures et de dessins rassemblés jusqu'au 15 octobre à Anvers éclairera le public sur l'une des personnalités marquantes de l'École flamande, — sur celle qui en résume et en caractérise la joie un peu lourde, la belle humeur, l'instinct décoratif, l'opulence et la sensualité. Tel tableau d'autel, mal éclairé dans son décor habituel, prend ici une intensité imprévue. Telle toile de musée, confrontée avec une peinture de sujet analogue arrivée de l'étranger, ouvre à l'improvisiste de fertiles et attachantes discussions.

Mais n'approfondissons pas, aujourd'hui, les réflexions que suggère l'exposition. Celle-ci était d'ailleurs, le jour de l'inauguration, encore incomplète : plusieurs toiles cataloguées — au nombre desquelles le célèbre tableau du Musée de Mayence, *Jésus parmi les Docteurs*, — n'avaient pas pris rang dans le somptueux cortège organisé à la gloire du peintre anversois. Les personnages officiels qui présidèrent à l'ouverture n'eurent d'ailleurs pas le temps de s'en apercevoir, ni l'idée de le regretter.

Pour prouver, sans doute, que le coloris chatoyant de Jordaens ne redoute pas la comparaison d'une matinée de lumière et d'un fleuve en fête, le Comité avait eu l'aimable attention de promener ses invités, avant l'inauguration, sur le miroir pavoisé de l'Escaut. Et ce fut encore le triomphant souvenir de Jordaens qu'évoquèrent les écroulements savoureux de pêches, de reines-Claude, de melons et de raisins, les carapaces écarlates des homards, les chairs blondes des volailles, les flacons, les verres emplis d'or liquide qui déroulèrent à bord, en cours de route, sous l'éblouissante réverbération d'un ciel de juillet, d'admirables — et suc-

(1) *Jordaens*. Coll. des « Grands artistes ». Paris, H. Laurens.

culentes — natures-mortes. Le maître de *l'Abondance* se fût réjoui à ce spectacle magnifique, plus conforme, certes, à son esthétique que le cliquetant cortège d'habits brodés, de chapeaux claque, de plumets et de décorations qui, officiellement, se déroula ensuite parmi les satyres surpris, les Bacchus rêveurs, les nymphes effarées et les bergers en déroute.

Certes, Jordaens a peint des rois : mais ce ne furent que les Rois de la fève. Et ces majestés éphémères ne sont pas très appréciées des souverains chroniques. On les inaugura, jeudi, sans guère les regarder. Par les fenêtres ouvertes on apercevait l'Escaut, et la silhouette d'un cuirassé allemand.

OCTAVE MAUS

L'Ouverture de l'Exposition de l'Art ancien bruxellois (1).

Le discours qu'a prononcé, à l'occasion de l'ouverture de cette exposition, M. Paul Hymans, président du Cercle artistique, a paru d'une qualité excellente. Dénué de prétention, il est substantiel et exact. La phraséologie ne l'encombre point. Il résume et exalte les arts « mineurs » que l'Exposition consacre partiellement, et précise la signification de celle-ci avec élégance et dignité.

L'allocution s'achevait en adresse délicate, — le salut congruent du porte-parole du Cercle artistique à ses royaux visiteurs. La réponse fut imprévue. Dans cet asile de repos, de trêve aimable, dans ces salles aux lumières tamisées qui ne sollicitent que la contemplation, un chef d'État est venu parler d'action et de virilité. Et vraiment, lorsqu'on y réfléchit, les deux harangues ne sont pas si éloignées qu'il paraît; seulement, il eût fallu pouvoir prononcer la seconde avant la première. Un roi se préoccupe de ce qu'il croit indispensable à la prospérité de ses concitoyens : ceux-ci n'oublient pas l'aboutissement de cette prospérité, l'expression d'art qui magnifie la floraison d'une nation. Un roi, — qui possède, selon le mot d'un prédicateur à Richelieu, récemment rappelé par P. Lalo, « du vaste » dans ses projets, — songe à la lutte industrielle et commerciale, et pour assurer la vie économique de ceux qui l'ont choisi, leur indique obstinément ce qu'il croit être l'arme nécessaire : et derrière lui, plus haut peut-être que le but que son regard fixe, chatoie le passé somptueux, les trésors harmonieux qui n'auraient pu naître dans le besoin.

Il est certain que l'expression d'Art est une étape supérieure au souci de la richesse. Le *primum vivere* préoccupe nécessairement tout ce qui doit vivre; et, en garantissant son existence et s'assurant par la lutte le moyen d'exercer ses facultés et d'imposer sa force, l'homme est moins éloigné des instincts élémentaires que lorsqu'il prend conscience du génie de sa race et qu'il arrive, en la cultivant, à créer par la pensée écrite, le sentiment versifié, la symphonie ou la plastique, l'œuvre de beauté. M. Paul Hymans prononça vraiment les paroles les mieux appropriées, lorsqu'il affirma que les solennités où se révèle le génie des races ont une signification morale plus haute que des fêtes, cortèges et cérémonies plus ou moins jubilaires. Les organisateurs de l'Exposition d'Art ancien ont saisi l'occasion de l'anniversaire d'une forme politique pour confirmer ce même glorieux génie patrial, indé-

(1) Au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles, le 19 juillet.

pendant, sensuel, mouvant, fécond ; et les œuvres réunies dans les locaux de la vieille association bruxelloise parlent si aisément et si savoureusement à nos âmes concitoyennes parce que de mêmes terres doivent favoriser de mêmes éclosions.

Cette dernière vérité écarte l'apparente inconséquence qu'il peut y avoir à parler autant du passé dans un journal dont le titre indique un souci opposé. Ce passé, si riche en beauté, notre ambition de richesse d'argent peut nous aider à le reconstituer. La prospérité nationale n'est qu'une voie, un moyen. L'œuvre est le but, l'œuvre artistique comme l'œuvre morale : elles seront certainement voisines. A côté du grand art, la tapisserie, la sculpture sur bois, la ciselure, la faïencerie peuvent reflleurir en Belgique. L'âme nationale n'a pas perdu le sens coloré ni l'amour de la forme ; le travail de la matière a toujours passionné nos grands artisans. Actuellement, une impulsion instinctive mais très appréciable, pousse les moins artistes à se préoccuper de l'esthétique décorative ; ici-même, Octave Maus la signalait il y a quelques semaines (1) à propos de l'Exposition de Liège ; il a été donné de la constater dans maintes ornements récentes, mêmes officielles. Pourquoi la nation enrichie ne chercherait-elle pas à ordonner ce mouvement ? Aussi bien le fera-t-elle sans qu'on l'y force, précisément par ce souci de l'œuvre qui est au bout de l'élan commun, — qui est la seule raison d'être de l'ample prospérité si ardemment recherchée. Sous ce rapport, la sélection de beauté possible du Cercle artistique est un enseignement, et dans un sens, pourrait constituer un splendide espoir.

HENRY LESBROUSSART

ŒUVRES DE CÉSAR FRANCK

Orgue, piano, musique de chambre.

On nous demande quelles sont, en dehors des grandes pages symphoniques et chorales telles que la *Symphonie*, le *Chasseur maudit*, *Ruth*, *Rébecca*, les *Béatitudes*, *Rédemption*, les *Variations symphoniques*, les *Djinnns*, *Hulda*, *Psyché*, etc., les œuvres instrumentales de César Franck. En voici la nomenclature par ordre chronologique :

D'abord, trois **Trios** (op. 1) écrits à l'âge de dix-huit ans et dédiés à Léopold I^{er}, roi des Belges. Le quatrième (op. 2), en une seule partie, exécuté pour la première fois à Bruxelles, l'an passé, aux concerts de la *Libre Esthétique*, était primitivement le final du troisième. Il est dédié à Liszt, qui donna à César Franck le conseil de le considérer comme une œuvre complète, se suffisant à elle-même, et d'écrire un nouveau morceau pour achever le troisième trio.

Ensuite le recueil des **Six pièces d'orgue** : *Fantaisie en ut*, *Grande Pièce symphonique*, *Prélude, fugue et variation* (pour orgue et piano), *Pastorale*, *Prière et Final*.

Trois pièces d'orgue : *Fantaisie en la*, *Cantabile*, *Pièce héroïque*, écrits en vue de la séance donnée par César Franck au Trocadéro lors de l'Exposition universelle de 1878.

Prélude, Choral et Fugue pour piano (première audition : 24 janvier 1885).

(1) Voir *l'Art moderne* du 16 juillet dernier.

Sonate pour piano et violon (première audition : 24 décembre 1885).

Prélude, Aria et Finale pour piano (première audition : 12 mai 1888).

Quintette pour piano et archets (première audition : 17 janvier 1889).

Quatuor à cordes (première audition : 19 avril 1890).

Enfin, les trois **Chorals** pour orgue, que le maître acheva sur son lit de mort.

Salon de « l'Art contemporain » à Anvers.

Samedi dernier s'est ouvert à Anvers, comme nous l'avons annoncé, le premier Salon annuel de *l'Art contemporain*.^f

Au déjeuner offert par le Comité de l'Association aux artistes étrangers et à la presse, M. Grisár, président, a prononcé une allocution dont les passages suivants caractérisent l'allure élevée :

« Dans notre Exposition rétrospective, nous avons montré un grand peintre qui fut toute sa vie un inconnu. Nous montrons aujourd'hui, dans notre premier Salon, de nobles et probes artistes qui n'ont jamais quémardé les suffrages de la foule en sacrifiant leurs visions personnelles ou leur conception de l'art aux formules académiques et aux idées reçues. Que notre premier Salon — sans s'inféoder à une école — ait une atmosphère de bataille, c'est, Messieurs, *tant mieux* pour notre œuvre !

Certes, Anvers eut en tous temps le respect des peintres et de la peinture, en même temps qu'il en avait le goût vif et conscient ; nulle part peut-être le peuple véritable n'apporte autant d'intérêt, n'attache autant de prix à la gloire artistique de la cité. Mais, il faut savoir le reconnaître, cette bonne volonté ne s'est pas éduquée dans ces derniers trente ans ni affinée comme il aurait fallu ; les formules toutes faites, un enseignement suranné, des traditions banales, ont tenu lieu trop souvent de vision personnelle et de critique avvertie.

Ouvrez le catalogue de l'Exposition Leys-De Braekeleer. Parcourez celui de l'Exposition rétrospective de l'Art belge en ce moment ouverte à Bruxelles. Quelle est, dans tout cela, la part de propriété d'Anvers ? — d'Anvers, la cité la plus riche du pays ?

N'est-on pas tenté de dire à nos collectionneurs : « Qu'avez-vous donc fait de vos deniers pendant que se produisaient ces belles œuvres ? Si vous avez acheté, — et vous l'avez fait, — jugez quelle erreur a été la vôtre ! » Et si nous vous le rappelons, ce n'est pas par un vain esprit de critique, mais pour ajouter : « Soyez prudents avant d'acheter les vivants. Ne recommencez pas l'aventure de De Braekeleer ! Si à cette exposition qui s'ouvre, vous ne réussissez pas du premier jour à comprendre et à aimer, ne soyez pas du moins comme le Pharisien qui se détourne parce que la lettre de la loi qu'il connaissait est différente ! Surtout, souvenez-vous de ce qui reste de ceux que vous avez pris un jour trop crédulement pour de grands artistes ! »

On a dit que les préoccupations matérielles absorbent dans notre grand public toutes les énergies. Notre conviction est qu'elles devraient, par leur moisson de richesse, créer ici pour l'art un milieu exemplaire, et dans la mesure de nos forces, avec votre concours, Messieurs de la presse, nous voulons y aider !

Qu'est-ce qu'une maison où le peintre et le sculpteur n'ont pas mis la joie de leur œuvre ? Qu'est cette conception de parvenus qui élève des façades somptueuses pour n'y point abriter ce que l'activité humaine produit de plus précieux et de plus noble ? La valeur intellectuelle d'une cité se mesure aux œuvres d'art qu'on y achète, à la musique qu'on y entend, aux livres qu'on y lit.

Qu'importe, lorsque la vie matérielle est assurée, l'accumulation des richesses, l'expansion économique toujours plus ardente, si la vie intellectuelle ne s'élève et ne s'anoblit pas en même temps ? Si la justice et la bonté ne voient pas s'étendre leur do-

maine, si l'art ne crée pas des œuvres qui dureront plus longtemps que les entrepôts gorgés de marchandises, que les docks bondés de vaisseaux?

Dans les discours justement élogieux consacrés hier à nos fêtes jubilaires, il y a une ligne et demie sur les arts, rien pour nos deux littératures patriales. Sommes-nous donc en Béotie pour qu'au jour où nous parlons à notre peuple de l'œuvre accomplie, de son passé et de ses espérances d'avenir, les noms de nos peintres et de nos statuaires, de nos poètes et de nos romanciers ne viennent pas tout d'abord aux lèvres et ne sonnent pas haut, clairs et forts, au-dessus et avant les résumés de statistique? Est-ce qu'à Anvers nous ne serions pas aussi fiers d'avoir eu Leys et De Braekeleer, Conscience et Benoît que du chiffre de notre tonnage?

Oui, il faut honorer le travail et l'énergique hardiesse qui, dans la grande bataille des intérêts, ouvre à notre industrie et à notre commerce des domaines nouveaux, fait doubler notre prospérité, monter le chiffre de nos importations et de nos exportations pour qu'une terre toujours mieux cultivée nourrisse un plus grand nombre d'hommes plus heureux. Mais il ne faut pas se lasser de dire et il est bon de le proclamer plus haut : la vie qui seule vaut la peine d'être vécue n'appartient pas au royaume de Mammon. Celle-là ne commence qu'au delà des conquêtes matérielles dans la région sereine de l'idéalité et de la beauté. Un seul grand artiste, une seule grande œuvre, une seule vérité neuve pèsent dans la balance des destinées humaines plus lourd que des millions de tonnes de marchandises vendues, importées ou exportées. C'est là qu'est vraiment la grandeur de la patrie. »

M. Cottet a répondu au nom des artistes étrangers, et après une éloquente improvisation de M. Pol de Mont, l'un des secrétaires de l'Association, l'on s'est rendu dans les salles de la rue Vénus. Ici, la surprise a été grande : le vieux local est complètement transformé et fournit aux œuvres un cadre aussi distingué qu'harmonieux. La répartition des salles a été en grande partie modifiée. Tentures, velum, tapis, changent l'aspect du local de la manière la plus heureuse. L'approbation est unanime et ce sentiment ne tarde pas à devenir de l'enthousiasme quand on parcourt les salles et qu'au lieu d'une interminable foire de tableaux on se trouve devant un magnifique ensemble de Besnard, Breitner, Cottet, Zuloaga, tandis qu'à côté d'eux nos artistes nationaux font superbe figure. C'est une grande réussite, et tous ceux qui ont la joie de l'art ne manqueront pas, en se rendant à l'Exposition Jordaens, d'aller visiter le Salon de *l'Art contemporain*.

Le moins connu en Belgique des exposants étrangers est G.-H. Breitner. Pour beaucoup, les treize grandes toiles qu'il a envoyées à Anvers seront la révélation d'une maîtrise admirable. Amsterdam, ses quais, ses vieilles rues, son port, sont rendus avec une puissance et une originalité intenses, dans une pâte grasse à la fois et ferme, d'une main très libre, dédaigneuse des recettes et des formules d'école.

A cet art puissant, insoucieux de la gaité des tons clairs, où tout effort est sobre, s'oppose à deux pas de là, occupant deux salles entières, la prestigieuse virtuosité, la vision éclatante et sonore d'Albert Besnard. Il y a de lui cent-vingt œuvres, dont quarante-huit tableaux, deux pastels, une dizaine d'aquarelles, une suite de huit grands cartons pour la décoration de l'église de Berck, et toute une admirable série de croquis et de dessins pour les portraits de théâtre, pour le portrait de la princesse Mathilde, pour le vitrail de l'Exposition de Venise, pour la décoration de la Sorbonne, etc. C'est toute une vie de probe et grand artiste qu'on peut suivre dans cette exposition. Jamais le grand peintre n'a pu être vu dans ces proportions en Belgique.

Cottet occupe lui aussi toute une salle avec quarante-et-une œuvres, parmi lesquelles *les Feux de la Saint-Jean*, l'admirable

Vieux cheval sur la lande, les Barques de pêche au soleil couchant et toute une série de tableaux récemment rapportés d'Espagne, évoquant les âpres et arides paysages de Salamanque, de Ségovie, de Tolède.

Neuf grands tableaux de Zuloaga, si mal représenté à Liège, occupent une salle voisine. Que dire de cet art pénétrant, ayant si intensivement le goût du terroir, si large dans ses réalisations, qui n'en ait été dit?

Quel intérêt aussi de pouvoir comparer d'une façon aussi complète des natures aussi variées que les artistes que nous venons de nommer, leur vision si différente, leur exécution souvent prestigieuse!

Nous ne pouvons songer à passer en revue tous les artistes belges, qui supportent sans faiblir le redoutable voisinage des artistes étrangers.

Il y a là, pour ne citer que quelques noms, une exposition très remarquable de Charles Mertens, comprenant une vingtaine d'œuvres, une salle éclatante de lumière et de gaité, où sont réunis Van Rysselberghe, qui s'affirme l'un de nos plus grands peintres contemporains, Claus, Georges Morren et Buysse. Ailleurs, il y a vingt-trois Baseleer, seize Ensor, dix Oleffe et quatre grands Laermans, deux triptyques de Frédéric, des Hageman, des Van Mieghem forts intéressants, une série de onze Delaunois, des œuvres attachantes de Walter Vaes, etc., tandis que la salle de sculpture groupe une quarantaine de Meunier, une belle série d'œuvres de Rousseau et de Minne.

R.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

La Pologne contemporaine. Paris, Éditions d'Art
EDOUARD PELLETAN, 125, boulevard Saint-Germain.

« Pour les uns, la Pologne n'est qu'un souvenir historique; pour les autres, c'est la conception ethnographique d'un territoire habité par une population de langue polonaise; pour la plupart, enfin, comme l'Italie était pour Metternich vingt ans avant sa libération et son unification, la Pologne est la vague « expression géographique » d'un pays qui s'étend à l'est de l'Europe et qui n'a pas de frontières déterminées. »

C'est pour éclairer le public sur l'importance de cette nation de vingt millions d'habitants dont l'activité industrielle, artistique et économique, si vivace, demeure ignorée, c'est pour détruire les notions fausses que le mensonge et la haine ont propagées qu'un groupe d'écrivains et de savants a édifié à la gloire de la Pologne ce monument d'affection et de respect.

Dans l'impossibilité où ils étaient — les principales sources d'étude : archives, documents, bibliothèques, etc., étant dispersées ou sous les verrous — d'écrire une histoire complète et définitive de la Pologne contemporaine, les auteurs ont réuni leurs efforts pour donner tout au moins, en toute loyauté, le tableau fidèle de leur patrie à notre époque. Le Pays, la Nation et la Situation économique forment les trois grandes divisions de l'ouvrage, qui décrit en détail la géographie du territoire et expose clairement, outre les ressources que fournit à la Pologne l'agriculture et l'industrie, le régime politique qu'elle subit depuis 1863, l'état actuel de l'instruction publique, des sciences, des lettres et des arts, etc.

Le volume a un intérêt documentaire considérable. Il s'y ajoute un attrait artistique qui justifie la mention que nous en faisons ici : plus de cent reproductions de tableaux, de dessins, de sculptures, etc., choisies parmi les œuvres des artistes polonais d'aujourd'hui, complètent le texte par une documentation gra-

phique des plus séduisantes. Dans cet ensemble d'illustrations se mire, en partie du moins, la Pologne artistique contemporaine.

Les collaborateurs n'ont pas cru devoir se nommer, « de crainte d'attirer sur eux des persécutions, surcroît de bénéfice que les Polonais reçoivent ordinairement de leurs travaux ».

Doux pays ! Aussi l'ouvrage est-il publié à Paris. Par la beauté de l'impression et des gravures, il fait grand honneur à son éditeur, M. Edouard Pelletan.

LES GRANDS ARTISTES. — Jordaens, par FIERENS-GEVAERT. Volume illustré de vingt-quatre gravures hors texte. Paris, H. Laurens, 6, rue de Tournon.

Jacques Jordaens, l'illustre émule de Rubens, n'avait été l'objet jusqu'à présent d'aucune monographie. Le livre que M. Fierens-Gevaert lui consacre dans la collection des Grands Artistes vient très heureusement combler cette lacune au moment même où la ville d'Anvers honore la mémoire du maître par une exposition de ses œuvres. Vingt-quatre illustrations hors texte : peintures religieuses et mythologiques, allégories, proverbes, portraits et surtout les immortels *Banquets de la Fève* révèlent sous ses diverses faces le génie mal connu de Jordaens. En même temps qu'il présente en une biographie alerte la physionomie du maître flamand, le texte de M. Fierens-Gevaert fournit un commentaire approfondi de son œuvre varié.

NÉCROLOGIE

M. Jean David.

Nous apprenons avec un vif regret la mort inopinée de M. Jean David, l'excellent ténor du Quatuor vocal de la *Schola cantorum*.

M. David était venu passer ses vacances à Verviers, sa ville natale. Il y est mort subitement, la semaine dernière, âgé de vingt-huit ans. Il était, il y a quelques années, raboteur d'acier dans une usine lorsque M. Charles Bordes, au cours d'une tournée en Belgique, fut frappé de son instinct musical et de la beauté de sa voix. Il le décida à le suivre à Paris, se chargea de son éducation musicale, et arriva en peu de temps à en faire un chanteur parfait, qui interprétait avec une sûreté d'intonations et une justesse d'expression remarquables les œuvres les plus difficiles du répertoire classique et moderne. M. David excellait, notamment, dans les Cantates et les Passions de J.-S. Bach, dont les rôles de ténors sont généralement écrits dans des registres si aigus qu'on ne trouve plus de chanteurs pour les exécuter. Il a pris part, tant à Paris qu'à l'étranger, à presque tous les concerts de la *Schola* dont il incarnait en quelque sorte l'esprit par sa bonhomie, sa simplicité d'allures, son ardent amour de la musique et son désintéressement.

Tous ceux qui ont suivi le développement de l'Ecole musicale fondée par MM. Charles Bordes et Vincent d'Indy s'affligeront de la perte sensible que lui inflige cette mort cruelle et soudaine.

O. M.

PETITE CHRONIQUE

C'est aujourd'hui dimanche, à 4 heures, qu'aura à la Grand'Place le grand concert d'œuvres belges donné à l'occasion des fêtes jubilaires sous la direction de M. Sylvain Dupuis, avec le concours de cinq sociétés chorales des sections chorales des écoles, etc. Au programme : *Vlaanderens Grootheid*, cantate de J. Blockx ; *Macbeth* paraphrase symphonique de S. Dupuis ; *Fantaisie pour orchestre sur deux Noël populaires wallons*, par J. Jongen ; *Cantate inaugurale* de P. Gilson ; *Vers l'Avenir* de F.-A. Gevaert.

En cas de mauvais temps, le concert sera remis à demain, lundi, à la même heure.

L'Exposition internationale de l'Art dans la Maison s'ouvrira officiellement le 2 septembre prochain dans les salles de la Société royale de la Grande-Harmonie.

Nous rappelons à nos lecteurs que l'entreprise entière est faite au profit des cinq œuvres de bienfaisance suivantes : l'œuvre du Calvaire, le Conservatoire africain, les Enfants martyrs, la Feuille d'Étain et le Cercle le Progrès.

L'Exposition Jordaens aura pour résultat immédiat la publication de plusieurs monographies sur ce peintre, parmi lesquelles nous signalons, outre celle de M. Fierens-Gevaert, une étude de M. Paul Buschmann, directeur de *l'Art flamand et hollandais*, illustrée d'un grand nombre de planches hors texte. Les souscriptions sont reçues dès à présent à la librairie Van Oest, rue du Musée, 16, Bruxelles.

Les représentations en plein air de *Polyphème* à Genval sont remises au 6 août et dimanches suivants.

EXPOSITION DE LIÈGE. — Cédant aux nombreuses demandes qui lui ont été adressées, le Comité exécutif vient de décider que le prix d'entrée aux expositions des Beaux-Arts et de l'Art ancien ne serait que de 25 centimes les dimanches et jeudis.

C'est là une excellente mesure qui sera bien accueillie par une grande population, car elle étend considérablement le nombre de ceux qui pourront ainsi admirer les chefs-d'œuvre que renferment ces deux expositions.

Notre collaborateur Eugène Demolder fera paraître à la rentrée un volume intitulé : *L'Espagne en auto*. C'est le récit d'une merveilleuse excursion qu'il vient de faire, en compagnie de M. Guiry, de Paris à Madrid, à Grenade, à Séville, et jusqu'aux frontières du Portugal.

Il est question, dit *l'Indépendance*, d'élever à Dinant un monument à Antoine Wiertz. L'emplacement choisi est la promenade de Meuse, en face de la rue qui porte déjà son nom.

La statue en bronze du célèbre artiste sera placée sur un rocher de 3 mètres de haut. Elle aura près de 3 mètres de hauteur.

M. de Haene a signé l'engagement pour l'exécution de l'œuvre. Wiertz, d'après la maquette, est représenté le manteau rejeté sur l'épaule, tenant une palette d'une main et un pinceau de l'autre. On espère faire l'inauguration du monument cette année encore.

Le projet existait de reproduire en proportions gigantesques l'œuvre de Wiertz, le *Triomphe de la Lumière*; cette reproduction n'aurait pas mesuré moins de 56 mètres; faute de ressources, il a fallu en abandonner l'idée.

Deux nouveaux musées s'ouvriront prochainement à Paris : le Musée d'Ennery, dans l'hôtel que légua à l'État, avec toutes ses collections artistiques d'Extrême-Orient, le fécond auteur dramatique, et le musée installé au château de Maisons-Laffitte, qui devient une annexe du Louvre.

Le grand prix de Rome pour la sculpture vient d'être attribué, en France, à M. Constant Brasseur. Les deux seconds grands prix ont été remportés par MM. Philibert Lorieux et Raphaël Moncassin.

Il est question d'ériger à Paris, non loin du palais des Champs-Élysées, un monument commémoratif de l'École de Fontainebleau, hommage collectif à Corot, Rousseau, Millet, Dupré et Daubigny.

Le conseil municipal s'est mis d'accord à ce sujet avec le gouvernement.

Le musée des Beaux-Arts de la ville de Paris au Petit-Palais vient de s'enrichir d'un important ensemble d'œuvres du peintre Ziem, offert par l'artiste. Une salle spéciale renferme cette série, composée de trente-cinq toiles, de quarante-et-une aquarelles et d'un très grand nombre d'études peintes, d'albums de dessins

et de croquis, et même de quelques-unes des copies à la plume faites par Ziem d'estampes de Rembrandt.

Cette salle sera très prochainement ouverte au public.

On a vendu à Londres la collection de tableaux de lady Ashburton. Parmi les très belles toiles qui ont atteint de gros prix, citons les portraits de Charles I^{er} et de la reine Henriette de France, par Van Dyck, qui ont été payés 446,250 francs. Ces toiles avaient été achetées par lord Ashburton, en 1827, à un prix, croit-on, inférieur à 25,000 francs chacune.

Une toile de Rubens, disparue depuis deux cent soixante-quatre ans, vient d'être retrouvée. C'est le portrait de Charles-le-Téméraire, exécuté par Rubens d'après un tableau original attribué à Van Eyck.

Cette toile figurait encore sous le n° 96 dans l'inventaire des objets laissés par Rubens après sa mort, en 1641.

Il est fort probable que peu de temps après le décès de l'artiste le portrait passa dans les mains de Philippe IV, roi d'Espagne, et que plus tard, à l'époque des guerres de l'Empire, le maréchal Soult le rapporta en France.

Un tableau par Frans Hals a été volé le 7 juillet au Musée de La Haye. Ce panneau, haut de 24 centimètres et large de 19, représente un portrait d'homme, de trois quarts vers la gauche, aux moustaches relevées, habillé d'un pourpoint doré à large col en dentelles, coiffé d'un chapeau à larges bords. Le fond est de nuance gris-verdâtre. L'administration des musées royaux des Pays-Bas alloue une récompense de 1,000 francs à qui retrouvera le tableau ou fournira des renseignements efficaces à son sujet.

Le Guide musical rappelle, à propos des ouvertures de Rossini qui font encore les délices d'un certain public, l'amusante lettre (authentique ou apocryphe?) par laquelle l'auteur de *Guil-*

A VENDRE

TRÈS BEL ATELIER D'ARTISTE PEINTRE OU AMATEUR

avec habitation très artistique, jolie situation.

90, avenue de la Couronne, Ixelles.

Visible tous les jours de 2 à 5 heures.

Pour les conditions s'adresser 153, avenue Brugmann, Bruxelles.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique : **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE

HENRI DE BRAEKELEER

PEINTRE DE LA LUMIÈRE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

avec un portrait du maître et quatre reproductions de ses eaux-fortes.

Prix : 1 fr. 50.

laume Tell instruisait un jeune musicien sur ses procédés de composition :

« Règle générale et invariable, attendre la veille même de la première représentation pour composer son ouverture. Il n'y a rien qui pousse à l'inspiration comme la nécessité, comme la présence agaçante d'un copiste qui attend votre œuvre, lambeau par lambeau, comme la vue sinistre d'un directeur en désespoir, qui s'arrache des poignées de cheveux. Les vrais chefs-d'œuvre du genre n'ont pas été composés autrement. En Italie, à mon époque, tous les directeurs étaient chauves avant la trentaine.

« J'ai composé l'ouverture de la *Gazza Ladra* non pas la veille, mais le jour même de la première représentation, dans les combles de la Scala, à Milan, où m'avait relégué le directeur, sous la garde de quatre machinistes.

« J'ai fait mieux pour *le Barbier* (1816). Je ne l'ai pas composée du tout, c'est-à-dire qu'au lieu de celle que j'avais primitivement écrite pour cet opéra extrêmement *buffa*, on s'est servi de celle que j'avais écrite pour un autre ouvrage, *Elisabetta* (1815), opéra excessivement *seria*. Le public a été enchanté de la substitution.

« L'introduction du *Comte Ory*, je l'ai faite en pêchant à la ligne, en compagnie de M. Aguado, qui ne cessait de me parler finances espagnoles.

« Quant à celle de *Guillaume Tell*, j'occupais un appartement au boulevard Montmartre, où se réunissait jour et nuit tout ce que Paris renfermait de gens saugrenus, qui s'en venaient fumer, boire, causer, hurler, piaffer, blaguer à mes oreilles, tandis que je travaillais avec acharnement afin de les entendre le moins possible. »

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

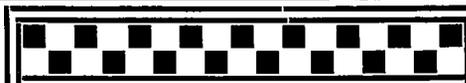
DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



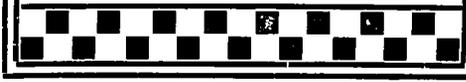
**JACQUES
JORDAENS**

ÉTUDE PAR
P. BUSCHMANN JR.
Directeur de "l'Art Flamand et Hollandais"

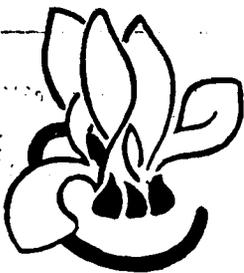
Un fort volume grand-8° avec 45 planches
hors texte, dont une en héliogravure

PRIX : FR. 7.50

Librairie Nationale d'Art et d'Histoire
G. VAN OEST & Co,
16, rue du Musée, BRUXELLES.



170



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant à tous pianos et permettant à chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix rédués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADÈLE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles, et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CÉRISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29

BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO. 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Enluminure (suite et fin) (G. LOUMYER). — Le Monument au Travail de M. Charles Van der Stappen (O. M.). — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — Expositions. *L'Œuvre* (O. M.). — La Médaille à l'Exposition de Liège (ALPHONSE DE WITTE). — Concert jubilaire (O. M.). — Au Coq-sur-Mer. — Broermaniana. — Publications artistiques. *Artisti contemporanei*; Carl Larsson. *De Scalden* (VII^{ste} Jaarboek); *Oude en Nieuwe volksliederen*. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

L'ENLUMINURE⁽¹⁾

Peut-être est-ce sans trop de regret que les scribes constataient les progrès étonnants de l'imprimerie, ainsi que la faveur toujours croissante qu'elle acquerrait dans les rangs de la société, car nous surprenons bien des lamentations de copistes qui se plaignent du dur métier auxquels ils sont astreints. « Ami lecteur », écrit un moine de Corbie à la dernière page de son ouvrage, « retiens tes doigts, prends garde d'altérer

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

l'écriture de ces pages; car l'homme qui n'exerce pas la calligraphie ne soupçonne pas le mal que nous nous donnons. Autant le port est doux au navigateur, autant la dernière ligne est douce à l'écrivain. Trois de ses doigts tiennent le roseau, mais son corps tout entier peine et travaille »

D'autres, animés d'un esprit plus pieux, se recommandent aux prières du lecteur, seule récompense qu'ils demandent pour leur dévouement. Leurs successeurs laïques n'étaient guère aussi désintéressés. *Vinum scriptori reddatur de meliori!* s'écrie l'un. *Detur pro pena scriptori pulchra puella!* surenchérit un autre. Le comble est atteint dans cette sentence brève mais violente, tracée à la fin d'un ouvrage de théologie : *Finito libro frangamus ossa magistro!*

Il ne faudrait cependant pas conclure de ces récriminations que les scribes du moyen âge aient négligé leur tâche, ou n'y aient apporté que peu d'attention, car la plupart de leurs œuvres sont de véritables merveilles de patience qu'il nous serait presque impossible d'imiter dans notre siècle de vie intense et fiévreuse.

Il est curieux de constater que le plus souvent toute indication nous fait défaut sur le nom du scribe ou de l'artiste enlumineur. Le moyen âge n'a laissé d'ailleurs que fort peu d'œuvres revêtues de la signature de leur auteur, usage que n'ont guère adopté nos artistes modernes, surtout les insignifiants; au point que c'est par un pur hasard que nous connaissons les noms de quelques-uns des architectes de génie qui, jadis, suivant le mot de Glaber Radulphus, « couvrirent la France d'un blanc vêtement d'églises ».

Tout en se glorifiant du titre de « miniator », les enlumineurs du XIII^e siècle ne s'adonnaient pas moins à la pratique d'autres branches de l'art; l'orfèvrerie, la verrerie, et même l'architecture occupent leurs loisirs. D'autres, plus amoureux de leur métier, ne se contentent pas de décorer le livre qui leur est confié; nous les voyons confectionner eux-mêmes le parchemin qu'ils règlent ensuite avec soin; ils fabriquent encre, couleurs, plumes et pinceau, ils font office de copiste, et peu s'en faut qu'ils n'imaginent le sujet de l'ouvrage, comme il arriva à la fameuse Herrade de Landsperg, auteur du *Hortus deliciarum*.

Non satisfaits encore, ils ornent de peintures les pages noircies par le texte; enfin pour couronner le tout, ils relient le volume de leurs propres mains. Presque tous les artistes de cette époque, d'ailleurs, fabriquent eux-mêmes le matériel dont ils ont besoin: de là l'existence de traités assez nombreux se rapportant au côté technique de l'art. Dans tous ces manuels une large part est réservée aux procédés de l'enluminure. On trouve même des passages traitant du sujet dans les anciens écrits alchimiques grecs et dans certains papyrus égyptiens. Mais ce sont là des exceptions et il faut arriver au XIV^e siècle pour trouver un manuel exclusivement consacré à cette matière: l'opuscule intitulé *de Arte Illuminandi*, publié par M. Lecoy de la Marche, qui en a aussi donné des extraits dans son livre *les Manuscrits et la Miniature*.

C'est à l'aide de ces procédés qui, à un esprit moderne, paraîtraient des recettes de bonne femme, qu'ont été produites les miniatures charmantes dues au pinceau d'Attavante, de Fouquet et de Memling. Malheureusement, toutes belles qu'elles soient, ces œuvres d'art manquent de spectateurs; c'est à peine si, de temps en temps, on remarque dans nos bibliothèques un touriste américain examinant curieusement ces merveilles de délicatesse et de patience.

Quelques efforts isolés ont été faits, notamment en Angleterre par W. Morris, pour redonner au livre son ancienne splendeur; mais l'imprimerie et les procédés modernes de gravure, quelles que soient les ressources dont ils disposent, ne donnent qu'un résultat bien médiocre en comparaison des belles productions du moyen âge et de la Renaissance. La miniature semble cependant reprendre de nos jours quelque souffle de vie. Nous voyons en Angleterre, en Écosse, des communautés religieuses s'occuper de faire revivre cet art qu'on croyait mort, et à Londres se trouve même un instructeur public d'enluminure, subsidié par le gouvernement, qui donne des cours assez fréquentés au local des Arts et Métiers. D'autres enlumineurs « professionnels » habitent la France, la Suisse, et surtout l'Italie, cette patrie des arts, et, en ajoutant à ce groupe le nombre considérable d'amateurs qui s'adonnent à la

miniature par goût personnel, nous obtenons un chiffre assez élevé de pratiquants dont plusieurs ont produit de fort belles œuvres. Fidèles cependant aux principes de leurs devanciers du moyen âge, ils ne se font pas connaître du public. Laissons la parole à M. E. Marchand, miniaturiste-paléographe à Dieppe: « On parle peu des artistes enlumineurs. Ils ont cela en commun avec les graveurs en médailles, en camées, les peintres sur ivoire, ou sur émail, dont les œuvres, étant de petite dimension, ne se prêtent pas à l'explosion de « pétards » pour leur créer une renommée. Mais dans le silence de leurs ateliers et de leurs bibliothèques, ils ne sont pas moins tenus à de sérieuses études, embrassant un cycle au moins aussi vaste que s'ils devaient produire de grandes toiles... Notre époque compte encore bon nombre de délicats qui aiment à briser la coque pour savourer le fruit, et ceux-là se délassent de la vue de quantité d'œuvres nulles et mauvaises, exposées à côté de morceaux de choix dans nos Salons annuels, par l'examen de travaux où l'artiste s'est révélé par une grande dose de patience jointe à une science considérable. Ceux-là goûtent l'enluminure quand elle est traitée consciencieusement, car il se fait plus de travaux dans cet art qu'on ne le croit généralement, et l'on serait surpris s'il était possible de réunir dans un Salon tout ce qu'ont produit de vrais artistes depuis seulement trente ans. »

Comme on vient de voir, la bonne volonté ne manque pas à ceux qui voudraient faire de l'enluminure un art moderne ayant sa place au soleil. Certes, la tâche est ardue, et tant qu'on ne tentera que des essais isolés, on ne saurait guère réussir à vaincre l'indifférence générale. « Comment, — s'écrie-t-on, — mais le livre peint et décoré n'est qu'un luxe inutile, coûteux et superflu! Les procédés de reproduction dont dispose la science moderne ne nous fournissent-ils pas des illustrations amplement suffisantes? »

Remarquons que le livre orné de peintures n'a jamais été autre chose qu'un objet de luxe, ce qui n'empêchait pas nos ancêtres, amoureux du beau dans toutes ses manifestations, d'acquiescer un beau livre pour les mêmes raisons d'esthétique qui nous font aujourd'hui acheter un tableau ou un objet d'art quelconque.

La seconde objection est également insoutenable; comment comparer, en effet, le travail de la machine et l'inspiration personnelle, l'art et la mécanique? Autant vaudrait abandonner la peinture en faveur de la chromolithographie.

Mais il faudrait, pour aider à la diffusion du livre peint, que les artistes, quittant les anciens modèles, se missent à innover, car la nouveauté est ce qui intéresse le public, et il est certain que les styles celtique, carolingien, roman ou gothique, quelque admirables qu'ils soient, ne sont pas de notre temps, et n'ont plus le singulier attrait de l'actualité.

Depuis une dizaine d'années nous possédons un style décoratif bien défini, que le public, qui ignore son origine et ses sources, a qualifié d'art nouveau ou moderne. Ce style a fait ses preuves et rien ne serait plus facile que d'adapter ses motifs riches et variés à l'embellissement du livre en les appliquant tant à la décoration des bordures qu'à celle des initiales. Remplaçant l'illustration par la miniature et le texte gothique, qui jusqu'ici semble avoir été le complément forcé de tout manuscrit enluminé moderne, par nos beaux caractères d'imprimerie, le livre peint et orné pourra enfin reprendre sa place, trop longtemps perdue, parmi les œuvres d'art reconnues et appréciées du public.

Attendons et espérons.

G. LOUMYER

Le Monument au Travail de M. Charles Van der Stappen.

M. Van der Stappen vient d'achever le modèle, au tiers de l'exécution, du Monument au Travail qui lui a été commandé par le Conseil provincial du Brabant. Ce monument a très grande allure et promet une œuvre échappant à la banalité.

Entourant le socle sur lequel se dresse un groupe élégant de deux femmes drapées : *la Province recevant les produits de la Terre*, quatre compositions habilement reliées l'une à l'autre déploient au pied du monument tout un cortège de figures et d'animaux. C'est, sur la face antérieure, *l'Art*, symbolisé par un Pégase cabré, enlevé sur ses pieds de derrière, dans un mouvement véhément et qu'un homme s'efforce de retenir par la bride. A droite, *le Commerce*, synthétisé par un débardeur et par un robuste cheval de « nation ». A gauche, *l'Agriculture*, qu'allégorise une figure de semeur et un bœuf labourant le sol. Sur la dernière face, un forgeron, évoquant *l'Industrie*, soutient sur ses épaules le monde qu'explore une figure symbolique de *la Science*.

Le travail que nécessitera la réalisation d'une telle conception est énorme. L'auteur compte y consacrer deux ou trois ans. On peut prévoir, dès à présent, une œuvre puissante et harmonieuse dans laquelle le réalisme des figures s'unira à un symbolisme très clair, en quelque sorte purement décoratif. La composition des cinq groupes, l'attitude des personnages qui les composent, l'impression de vie et de mouvement qui s'en dégage classent le projet de M. Van der Stappen parmi les manifestations les plus intéressantes de la statuaire monumentale contemporaine.

O. M.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Il y déjà quelque temps qu'a paru *l'Homme intérieur* (1), le dernier recueil de poèmes de M. Charles Guérin : mais il n'est jamais trop tard pour parler d'un tel livre qui chante, dans une forme parfaite, les émois éternels de l'âme humaine.

Parmi les poètes actuels, M. Guérin apparaît comme une excep-

(1) Paris, *Mercur de France*.

tion heureuse. Nourri de la plus pure moëlle classique, il a été fort peu touché par le mouvement symboliste. On dirait qu'il n'a rien lu, rien connu des productions poétiques de ces quinze dernières années. Il ne croit pas, lui, que la poésie ait besoin d'être renouvelée et de chercher dans des rythmes nouveaux, dans des modes nouveaux d'expression, dans l'emploi de symboles subtils, de mots rares et de tournures compliquées, des éléments de force et de succès. Loin des écoles qui se disputent le Parnasse, il s'est assis dans la solitude et, penché sur son âme, il s'est efforcé d'y découvrir les quelques sentiments profonds et vraiment sincères que les douleurs et les joies de la vie y font éclore. Faisant courageusement abstraction de tout ce qu'il trouvait en lui de trop personnel, de trop égoïste, il a su ne retenir que les plaintes et les élans en lesquels chacun de nous pouvait se reconnaître. Cette matière poétique, qui est le fonds commun de tous les vrais poètes, de ceux qui ne sont pas uniquement des rhéteurs, des artistes du mot et de la phrase, il l'a traitée avec une discrétion, une sobriété et une spontanéité simple qui raviront tous les esprits bien faits. On lui reprochera, dans certains milieux, de ne pas sacrifier aux dieux du jour et de livrer au public ses confidences dans une langue dépourvue de l'éclat tapageur ou du mystère brumeux qui règnent aujourd'hui dans le ciel poétique. Mais M. Guérin sait bien que de toute la production actuelle, il restera fort peu de chose dans quelques années. Quand la crise sera passée, on ne reverra debout, parmi les ruines, que les rares écrivains qui, sans se préoccuper des engouements passagers, auront écrit des choses vraies, humaines, éternelles, dans une langue simple, exacte, correcte. Je ne crois pas me tromper en affirmant que M. Charles Guérin sera de ceux-là.

Pour ma part, j'éprouve à son égard des sentiments de respect et de confiance qui me font priser très haut ses poèmes. Je sens, je constate qu'il connaît admirablement sa langue et son métier. Je me rends compte qu'il est aussi intelligent que sensible et qu'il ne me laissera jamais la déception de m'avoir conduit aux sommets de l'émotion pour me faire retomber ensuite, comme tant d'autres, dans le marécage de l'incohérence ou de la banalité. Si je le suis, je pénètre dans son cœur douloureux et aimant. Il aime une femme qui n'est pas libre, il l'aime passionnément, avec son âme et avec ses sens. Il en est jaloux. Il la voudrait à lui tout entière, toujours, à chaque heure. Mais la vie les sépare, et il souffre. Il souffre, et la nature indifférente à son mal, malgré toutes ses beautés, ne le console pas. Cette souffrance solitaire, que viennent interrompre à peine quelques chants joyeux de volupté et d'espérance, l'amène à réfléchir à l'utilité de la vie. S'il n'est ici-bas que pour pleurer, la mort ne serait-elle pas enviable? Le suicide le hante un instant. Il s'en détourne parce que des atavismes chrétiens lui inspirent d'autres devoirs. A-t-il la foi? Il avoue lui-même qu'il n'en sait rien. A certains moments, il croit en Dieu. Puis il se prend à en douter. Il affirme même son athéisme. Hélas! Tout est obscur en lui : la torture du doute vient s'ajouter à ses souffrances d'amour. Et c'est vers la fin du livre seulement que la sérénité semble lui revenir. La Foi et l'Amour se sont en lui réconciliés. Avec eux, et le Travail pour compagnon, il va s'élever vers l'Idéal. Est-ce une conclusion? Est-il guéri? Non, car il reste un homme, un pauvre homme sincère, livré à tous les vents de la passion et à tous les caprices de la pensée. Et son mérite est de se montrer à nous sans feinte et sans voile, dans les contradictions de sa nature et de son esprit, tel que nous puissions à tout moment le regarder comme notre propre image

et le prendre pour confident et pour conseil. J'ajouterai que les rares lettrés qui savent encore jouir d'une belle forme classique, solide et harmonieuse, riche de la sûreté de ses mots, de la plénitude de son vers, de la convenance parfaite de ses images, éprouveront, à la lecture de *l'Homme intérieur*, un charme sobre et délicat.

**

Le Joli Mai (1) de M. Valère Gille est d'un classicisme plus conventionnel. C'est de la poésie à fleur de peau, faite de lieux communs gracieusement dits. Voici la ligne générale de ce recueil : Le printemps joyeux apparaît sur la terre et l'Amour, en même temps, naît dans le cœur du Poète. Comme elle est belle, l'aimée, et comme la nature entière participe à sa grâce ainsi qu'à la tendresse que son ami lui a vouée ! Mais hélas ! elle s'est éloignée et, soudain, le cœur de l'ami se désole au milieu de la joie générale. La nature, en vain, déploie le faste de ses fêtes : sa douleur le détourne de ces spectacles charmants. La fugitive, toutefois, revient à son amour. Il l'accueille et oublie sa trahison. Le bonheur du retour unit sa chanson triomphale à celle des nids et des fleurs, dans la lumière radieuse du printemps.

Que faut-il chercher dans ce petit livre ? L'expression énergique de sentiments profondément humains ? M. Valère Gille n'a jamais eu de telles prétentions. Sur des motifs simples et banals : le printemps, les nids, les fleurs, l'amour, la séparation, le retour, il compose de petits poèmes harmonieux, incapables de nous procurer la moindre émotion, mais dont les mots jolis, les tournures aimables, le parfum antique ne sont pas sans charme. A mon avis, *le Joli Mai* est un essai de poésie populaire. Le poète s'est efforcé d'exprimer d'une manière simple et agréable, en empruntant souvent la forme de la chanson, des sensations et des sentiments qui appartiennent à tout le monde. On le sait de reste : rien n'est plus difficile que d'imiter le travail spontané de la nature. Jamais l'art des poètes ne pourra atteindre à la divine simplicité de certaines chansons anonymes que le peuple se passe de génération en génération. Il est donc à peu près inutile de constater que M. Valère Gille a rarement réussi à nous donner l'impression d'une poésie puisée aux sources populaires. Cependant, il est tel de ses poèmes, comme celui-ci : *Midi sonne : l'horloge s'ouvre*, ou cet autre : *Dans les prés elle va cueillant...*, qui plaisent par une allure archaïque bien soutenue et propre à faire illusion. D'ailleurs tout le livre abonde en jolis vers, en strophes légères, en odelettes délicieuses. J'aime beaucoup celle-ci : *Le brouillard se lève*. M. Valère Gille a le secret des rimes joyeuses, des rythmes souples et gracieux. Il n'y a pas de poète actuellement qui manie avec une pareille maîtrise le petit vers français, le vers désarticulé, clownesque et fardé de Banville. On peut certes lui reprocher une certaine fadeur, un abus des mots trop jolis. Prise avec excès, toute confiture est écœurante, mais quand c'est de la confiture de rose. Il n'en reste pas moins que son livre — banal par volonté dans son fonds, et qui n'a peut-être pas su toujours éviter la banalité dans la forme — est une ruche charmante, où les beaux vers bourdonnent à l'envi comme un essaim d'abeilles.

**

Les Poèmes fervents (1) de M. Fernand Urbain sont des reflets parfois incohérents d'influences multiples. M. Urbain, sans

(1) Bruxelles, Em. Rossel.

(1) Édition Artistique, Liège et Paris.

doute, est très jeune et ne se possède pas encore. N'ayant rien à dire de personnel, il s'attache à composer, au moyen de réminiscences de ses lectures, des sortes de poèmes récapitulatifs. Il est véritablement hanté par les mots des autres. Des images entières, des expressions toutes faites passent sans effort de l'œuvre de ses poètes favoris dans la sienne. L'influence de Verhaeren est surtout sensible dans ses *Poèmes fervents*. Il emprunte au grand poète sa méthode de composition et ses expressions ou ses mots typiques. C'est ainsi qu'on trouve chez lui des « par à travers » et l'emploi caractéristique de mots comme : « rectiligne » ou « s'oblitérer ». Il est fâcheux de pousser à ce point l'amour des maîtres. Quand, en outre, l'idée que l'on veut exprimer demeure tout le temps confuse et vague, insaisissable et flottante, on conviendra qu'on est mal préparé pour doter la littérature poétique de chefs-d'œuvre nouveaux. Il y a toutefois, dans les *Poèmes fervents*, des vers bien frappés et des strophes solidement construites. Cela nous permet d'espérer que M. Urbain se débarrassera bientôt du joug de ses influences et, s'étant enfin trouvé soi-même, nous donnera, dans une forme plus sûre et plus correcte, des ouvrages mieux condensés et plus personnels.

GEORGES RENCY

EXPOSITIONS

L'Œuvre.

Des divers artistes, — peintres, dessinateurs et statuaires, — qui composent le jeune cercle d'art *l'Œuvre*, M. Jules Cran paraît le plus heureusement doué. Le peintre se cherche encore, tâtonne, subit des influences multiples. Mais déjà il affirme dans le portrait du docteur Bayet un sens exact des valeurs, une vision aiguë, du goût dans la mise en page. Des diverses toiles qu'il expose, c'est incontestablement la meilleure. M. Cran semble y avoir pris conscience de lui-même et marcher d'un pas assuré vers le but.

M. G. Jacquemotte, très inégal, a donné d'une *Mare à Tervueren* une interprétation robuste, synthétique, très supérieure à celle de ses portraits. M. E. Pottier annonce un intimiste que sollicitent les menus épisodes de la vie. M. Van Avegem s'attache aux intérieurs d'églises, qu'il exprime parfois avec justesse. Enfin M. Van Holsbeek expose une suite de dessins non libérés de l'influence académique, mais qui témoignent d'un labeur persévérant et d'une incontestable habileté manuelle.

O. M.

La Médaille à l'Exposition des Beaux-Arts de Liège.

Nous comptions voir la jeune école belge de gravure en médailles, si nombreuse, si active et depuis quelque temps si en progrès, saisir avec empressement l'occasion que lui offrait l'Exposition de Liège pour s'affirmer d'une façon définitive à côté de ses aînées, les écoles de Paris et de Vienne. Il n'en a malheureusement pas été ainsi car deux de ses membres seulement ont répondu à l'appel du Comité.

Nous ne tenterons pas d'expliquer cette abstention quasi-générale qui a peut-être pour cause certain article du règlement. Nous

nous bornerons à la constater et à la regretter et pour nos artistes et pour le public.

Heureusement pour l'art belge, l'envoi de M. Godefroid Devreese est de réelle valeur. C'est même l'un des meilleurs du Salon international. Ses portraits du baron et de la baronne de Vos van Steenwijk, des généraux boers, du comte de Nédonchel, d'Ed. Van den Broeck, du doyen de nos députés M. Tack, sont connus et nous n'avons plus à en faire l'éloge, mais ses œuvres nouvelles, l'effigie de M. Huart-Hamoir, bourgmestre de Schaerbeek, la plaquette reproduisant la célèbre statue de Septime-Sévère du musée Somzée, actuellement au Musée du Cinquantenaire, et enfin et surtout la belle médaille destinée à récompenser les artistes qui prennent part à l'Exposition des Beaux-Arts de Liège démontrent à l'évidence que M. Devreese est non seulement le premier de nos portraitistes, mais qu'il possède aussi, dans ses compositions, le grand mérite d'être clair et simple, — et la simplicité est pour nous la primordiale qualité d'un médailleur.

M. Jules Baetes dirige à Anvers une maison d'édition. C'est un artiste consciencieux qui travaille encore d'après les vieilles formules. Les médailles qu'il expose dénotent une certaine lourdeur d'exécution. M. Baetes a fait mieux que cela et fera certainement beaucoup mieux à l'avenir.

On le voit, malgré la coopération de M. Devreese, le compartiment belge constitue, il faut bien l'avouer, un réel insuccès, car il ne donne aucune idée du développement qu'a pris en Belgique l'art de la gravure en médailles.

Il en est de même du compartiment autrichien, dont M. Kautsch fait tous les frais. M. Henri Kautsch est un Bohémien qui habite Paris depuis longtemps déjà, croyons-nous; aussi l'influence française est-elle manifeste dans ses œuvres, surtout dans la composition et l'arrangement de ses revers. Son portrait du peintre Lenbach, enveloppé d'un lourd manteau fourré, est superbe de vie et de sauvagerie énergie, le modelé en est merveilleux. C'est l'une des plus belles médailles de l'écrin contemporain. A signaler aussi, comme modèle de mise en page, Emmanuel Kautsch, au travail, dans son atelier.

M. Henri Huguenin est Suisse. *En Prière*, une *Jeune mère* sont des œuvres pleines de sentiment, sa *Petite Chute* est originale autant que charmante; mais l'ensemble de l'exposition de M. Huguenin dénote chez cet artiste un modelé assez peu sûr et certaine inexpérience de métier.

Il en est tout autrement de M. Wienecke, second graveur à la Monnaie d'Utrecht, qui possède à fond le dessin et l'art de camper une effigie, de saisir la ressemblance, si pas de marquer complètement le caractère de son modèle. Malheureusement ses portraits sont froids, ils manquent, en général, de vie, et ses compositions gagneraient en grâce si elles étaient moins académiques, mais il n'en est pas moins un artiste de grand mérite.

L'envoi de M. Rasoumny, un Russe qui paraît avoir travaillé à Paris tant il a su s'assimiler la façon française, a été pour nous une surprise. Ses médailles, qui remplissent deux cadres, sont remarquables. Nous attirons surtout l'attention des amateurs sur la belle composition intitulée : *Les Arts*, sur le magistral portrait de Pie X et sur une noble et fière *Patria*.

La France compte à Liège douze exposants. En l'absence si fâcheuse de Chaplain, de Roty, de Peter, de Charpentier, de Botée, de G. Dupré, etc., il est incontestable que Patey, Vernon et Yencesse l'emportent sur leurs concurrents. Il semble, au surplus, que l'art de la médaille ait atteint son apogée en France : c'est, du moins, l'impression que produit un examen attentif du compartiment français de l'Exposition des Beaux-Arts de Liège, dont nous allons essayer d'esquisser la physionomie en commençant par M. Patey.

M. Henry Patey, ancien prix de Rome, est un classique, — un classique de grand talent, dont l'idée toujours simple et bien appropriée au sujet est traitée avec autant de décision que de sûreté. Sa plaquette *Père et mère* commande l'admiration; très beaux aussi sont ses portraits de Pasteur, de Barye et de M. Ulysse Pila.

M. Frédéric Vernon, un autre prix de Rome, est lui aussi un classique. Il est abondant, gracieux, doucement ému, et professe

pour les effets violents une sainte horreur. On sent qu'il a travaillé à Rome et qu'il est resté sous l'influence des vieux médailleurs italiens. Ses *Communiantes* sont adorables et jolies au possible, ses plaquettes *Frédéric et Jean* sont pleines de grâce juvénile.

M. Ovide Yencesse, s'il est un peu flou de facture, est doué par contre d'une grande originalité d'imagination. Ses compositions *Annette la Folle*, *Virginie la Sage*, *Pierrette la Pauvre* sont caractéristiques à cet égard. M. Yencesse nous semble d'ailleurs en sérieux progrès.

Après ces maîtres, on peut signaler encore M. Pillet, qui affectionne les scènes de genre, telles sa *Ronde de jeunes filles* et ses *Laboureurs*; Cazin, un impressionniste, auteur des curieux portraits des deux Coquelin; François Roques, un énergique; Exbrayat, qui nous montre une vieille dentellière de bonne venue; La Fleur, Lechevrel, Legastellois, Rozet, et enfin Emile Daussin qui a fait patiner d'étrange façon sa plaquette au médaillon de Bouguereau.

Les médailleurs anglais, allemands, italiens, suédois, norvégiens, danois, espagnols et américains se sont abstenus et, franchement, nous ne pouvons leur donner tort en voyant avec quel sans-gêne ont été traités les envois de leurs confrères de France, de Belgique, d'Autriche, de Hollande, de Suisse et de Russie, semés un peu partout dans les salons consacrés à la peinture, sans souci de l'éclairage, sans ordre, sans nulle méthode en un mot.

Au reste, aucun résultat pratique n'est à espérer d'une exposition de médailles tant qu'on ne se sera pas décidé à leur consacrer un petit salon spécial. C'est, en somme, le seul enseignement sérieux à tirer de l'Exposition de la médaille à l'Exposition internationale des Beaux-Arts de Liège.

ALPHONSE DE WITTE

CONCERT JUBILAIRE

On avait oublié les musiciens dans les fêtes jubilaires ! La ville de Bruxelles voulut réparer l'omission et leur offrit, pour y faire exécuter quelques unes de leurs œuvres, le cadre de la Grand'Place. Elle leur offrit aussi l'excellent orchestre et l'inlassable dévouement de M. Sylvain Dupuis. Avec le concours des principales sociétés chorales bruxelloises et des sections chorales des écoles, on réunit un bel ensemble de forces instrumentales et vocales qui interpréta, dimanche dernier, devant un auditoire nombreux et attentif, un programme formé d'œuvres de J. Blockx, S. Dupuis, J. Jongen et P. Gilson.

Le plein air n'est malheureusement guère favorable aux sonorités de la symphonie. Si l'on perçut les grandes lignes du fragment orchestral inspiré à M. Dupuis par une scène de *Macbeth*, on ne jouit guère du travail délicat de l'œuvre. De même, les jolies trouvailles polyphoniques et l'instrumentation spirituelle de la Fantaisie de M. Jongen sur deux noëls populaires wallons se perdirent dans la rumeur vague de la foule, le bourdonnement des cloches et la voix des marchands de journaux annonçant « le Soir pour demain ».

La cantate *Vlaanderen's Grootheid* de J. Blockx, et surtout la *Cantate inaugurale* de P. Gilson eurent raison de l'atmosphère sonore d'une place publique. Seules, ces deux œuvres, écrites pour le plein air, se trouvèrent dans des conditions normales d'acoustique. La mise en œuvre de divers thèmes populaires, qui valut en 1897, lors de l'ouverture de l'Exposition de Bruxelles, un si éclatant succès à P. Gilson, exerça à nouveau son irrésistible prestige sur l'auditoire. Il fallut biffer la conclusion de cette partition colorée et joyeuse, et l'on fit à l'auteur une chaleureuse ovation.

Et maintenant, songera-t-on à faire aux compositeurs belges les honneurs d'un concert « en champ clos », comme un simple tournoi de chevalerie ? On voudra bien reconnaître que le fait de faire mouvoir une armée de cavaliers dans une serre et d'exécuter des symphonies sur une place publique n'est pas d'une absolue logique.

O. M.

AU COQ-SUR-MER

Le Salon des aquarellistes qui vient de s'ouvrir au Coq-sur-Mer remporte, nous écrit-on, un fort joli succès, et dès le jour de l'inauguration plusieurs œuvres de MM. Hagemans, L. Bartholomé et H. Janlet ont trouvé acquéreur. Parmi les « watercolours » les plus appréciées, on signale le *Chat noir* et la *Petite Fille à l'orange* de F. Charlet, la *Chapelle en Campine*, le *Vieux Chêne*, le *Hameau en Flandre* d'I. Verheyden, la *Procession de Schellebelle* et un charmant *Hiver* d'H. Stacquet, divers sites de Bruges, de Nieupoort et de Furnes par H. Cassiers, des paysages délicats de Lytterschaut, P. Hermanus, H. Janlet, F. Luigini, des figures et intérieurs de L. Bartholomé, etc.

Le 13 août aura lieu, à l'occasion de la Fête des fleurs, une audition musicale avec le concours de M^{lle} Gabrielle Bernard, de MM. H. Janlet et A. Seure. Une tombola sera tirée au profit de l'œuvre du Grand air pour les petits.

BROERMANIANA

De la *Chronique* :

La plaisanterie qui consistait à vouloir faire hommage au Roi d'un petit souvenir des fêtes du jubilé national — sous forme d'une œuvre d'art(?) exposée au Palais de Justice lors du banquet des bourgmestres et que l'on parlait d'acquérir « par souscription nationale », — cette plaisanterie semble avoir définitivement pris fin.

Le prétendu mouvement que l'on signalait dans le pays en faveur de cette belle idée était un mouvement plutôt... factice, c'est-à-dire qu'il s'agissait de le simuler pour faire croire au bon public qu'il existait réellement.

Nous avons d'ailleurs établi la vérité sur ce cas, dès qu'il s'est révélé, histoire de mettre en garde les naïfs toujours disposés à donner dans tous les panneaux et à couper dans tous les ponts — même les plus grossièrement imaginés.

Nous apprenons aujourd'hui que le Roi, dès qu'il eut connaissance du projet, s'empressa de décliner l'honneur qu'on voulait lui faire.

Quant aux adhésions en masse des bourgmestres belges, escomptées pour la réussite, elles n'ont guère dépassé le chiffre des vingt « poires » auprès desquelles l'œuvre en question avait obtenu le « franc et légitime succès » traditionnel.

Le bourgmestre de Bruxelles, à qui l'on s'était naturellement adressé d'abord pour patronner cette entreprise bourgmestrale, s'était empressé, comme nous l'avons rapporté, d'opposer un refus catégorique à la proposition qui lui était faite.

On s'était ensuite rejeté sur M. Bockstael — sous prétexte que l'honneur du patronage lui revenait, en sa qualité de premier magistrat de la résidence royale.

M. Bockstael, qui, pas plus que M. De Mot, n'est disposé à jouer les jobards, s'est excusé à son tour.

Il ne reste aujourd'hui qu'à s'adresser au bourgmestre de West-Sluyshoek ou à celui de Ruelle-la-Grande, que leur manque d'informations sur les choses de la capitale, pour cause d'éloignement et de relations peu suivies, rendrait forcément plus disposés à servir l'entreprise.

Mais cette dernière chance est bien mince.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

VITTORIO PICA. Artisti contemporanei : Carl Larsson
(Estratto dall' *Emporium*. Maggio 1905).

C'est le peintre suédois Carl Larsson que M. Vittorio Pica étudie cette fois dans la série de ses « Artistes contemporains ». Un

portrait et trente reproductions illustrent cette monographie, qui contient sur la vie et l'œuvre du peintre scandinave d'intéressants détails.

De Scalden (VIII^{ste} Jaarboek) : Oude en Nieuwe volksliederen. Auvers, imprimerie De Vos et Van der Groen. Lithographie F. Van Tendeloo. Reliure de la maison Van Os-De Wolf.

Le huitième annuaire du Cercle anversoise de *Scalden*, qui vient de paraître, est consacré à la Chanson populaire flamande. Vieux refrains et pièces lyriques modernes (Antheunis, Frans de Cort, Ph. Van Duyse, Dautzenberg, Pol de Mont) forment un élégant album orné d'illustrations en couleurs par Edm. Van Offel, Eug. Van Mieghem, R. Bosiers, W. Vaes, F. Posenac, C. de Beuckelaer, etc.

On peut regretter l'absence du texte musical. Mais sans doute les mélodies sont-elles, à Anvers, sur toutes les lèvres.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Le Cœur ému*, par YVANOË RAMBOSSON. Paris, Ed. du *Mercur* de France.

CRITIQUE. — *Jordaens*, par FIERENS-GEVAERT. Biographie critique illustrée de vingt-quatre reproductions hors texte. Collection des Grands Artistes. Paris, librairie Renouard. H. Laurens, éditeur.

THÉÂTRE. — *Le Siège de Berlin*, drame, par PIERRE BROODCOORENS. Édition de *l'Erode*. Bruxelles, imp. F. Flament.

DIVERS. — *Rapport sur le deuxième exercice de la Société pour la Protection des Sites et des Monuments de la province d'Anvers*. Anvers, imp. Centrale. — *De la Restauration de l'Industrie de la Tapisserie en Belgique*, par JOSEPH DESTREE. Louvain, imp. « Nova et Vetera ».

PETITE CHRONIQUE

Les nouvelles salles du Musée du Cinquantenaire renfermant la précieuse collection d'antiquités égyptiennes, grecques et romaines que possède le Musée, ont été inaugurées jeudi dernier. Le ministre de l'industrie et du travail, remplaçant le ministre des beaux-arts indisposé, a vivement félicité le conservateur en chef pour le goût et la méthode avec lesquels a été installée cette section. M. Van Overloop a modestement reporté le mérite de l'organisation sur ses collaborateurs, MM. Jean De Mot, le baron de Loë, Franz Cumont, Jean Capart, et a eu des mots heureux pour remercier les donateurs qui ne cessent d'enrichir le Musée, spécialement M. R. Warocqué, qui, le jour même de l'inauguration et pour en commémorer la date, avait fait don au Musée d'un superbe marbre du ve siècle.

La Commission royale des monuments se réunira en assemblée générale le 9 octobre, à 10 heures du matin, au palais des Académies. L'ordre du jour porte, outre les rapports annuels et l'inventaire des objets d'art appartenant aux établissements publics, l'étude de deux questions intéressantes : 1° Qu'enseignent les découvertes de peintures murales faites dans les monuments de la Belgique? — 2° Examen des moyens les plus propres d'assurer la conservation et la restauration des anciennes constructions privées offrant un intérêt archéologique, historique et artistique.

Expositions ouvertes :

BRUXELLES. — Exposition rétrospective de l'Art belge (Palais du Cinquantenaire), 15 juillet-2 novembre.

Exposition d'Art ancien bruxellois (Cercle artistique et littéraire), 19 juillet-30 septembre.

ANVERS. — Exposition Jordaens (Musée des Beaux-Arts), 27 juillet-15 octobre.

Exposition de *l'Art contemporain* (Ancien Musée, rue Vénus), 22 juillet-15 septembre.

LIÈGE. — Exposition d'Art ancien (Palais de l'Art ancien à l'Exposition universelle), 27 avril-15 novembre.

Exposition internationale des Beaux-Arts (Palais des Beaux-Arts à l'Exposition universelle), 27 avril-15 novembre.

Le Cercle d'art *les Indépendants* a ouvert hier au Musée son Salon annuel. Des concerts et conférences seront organisés au cours de l'exposition.

Signalons aussi la jolie Exposition internationale d'art photographique ouverte à l'occasion des Fêtes jubilaires par le Cercle *l'Effort* à la galerie Boute, rue Royale, 134.

Le deuxième Salon des Arts et Métiers qui s'ouvrira le 16 septembre au Palais du Cinquantenaire s'annonce sous d'heureux auspices. On cite parmi ses principales attractions le Palais de la Femme. L'ameublement et tout ce qui se rapporte à l'art de l'habitation sera particulièrement bien représenté à l'exposition, où seront organisées diverses fêtes de charité sous le haut patronage de la comtesse de Flandre.

Le jury international des récompenses pour l'Exposition des œuvres d'art annexée à l'Exposition universelle de Liège est ainsi composé :

Président, M. le marquis de Beaufort, sénateur; membres : MM. Albert Baertsoen, peintre; le baron F. de Beeckman, commissaire du gouvernement; Bernstam, statuaire; Frans Courtens, Evariste Carpentier, peintres; O. Flanneau, architecte; Victor Gilsoul, Gustave Halbart, Franz Hens, Harlamoff, La Chaise, peintres; Henri Maquet, architecte; Armand Rassenfosse, graveur; Jacques Rosseels, Max Schlichting, Wilm. Steelinck, Julius Stewart, Alexandre Struys, peintres; C. Van der Stappen, statuaire; Alfred Verhaeren, Isidore Verheyden, peintres; Thomas Vinçotte, statuaire. Membres suppléants : G. De Vreese, graveur en médailles; P.-J. Dierckx, peintre; P.-J. Soubre, architecte. Secrétaire, Paul Lambotte.

A propos de la sensationnelle exposition des œuvres d'Albert Besnard, *l'Art décoratif* consacre au maître, sous la plume de Jacques Copeau, l'étude la plus documentée qui ait été publiée.

Les dates des 30 septembre et 1^{er} octobre prochains viennent d'être définitivement fixées pour le Congrès international de

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

La Presse Européenne

Coupages de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 42, chaussée d'Ixelles.

A VENDRE

TRÈS BEL ATELIER D'ARTISTE PEINTRE OU AMATEUR

avec habitation très artistique, jolie situation.

90, avenue de la Couronne, Ixelles.

Visible tous les jours de 2 à 5 heures.

Pour les conditions s'adresser 153, avenue Brugmann, Bruxelles.

musique qui se réunira à Liège. Adresser les adhésions avant le 1^{er} septembre à Eugène Sober, trésorier, 34, Galerie de la Reine, Bruxelles, ou à M. L. Van den Schilde, secrétaire-général, 14, rue de l'Université, Liège.

Parlant de l'Exposition de Liège, le *Bien public* dit :

« Les compartiments de la Section française sont d'un arrangement exquis; la tonalité générale du décor est d'un jaune-gris très fin et non de ce jaune-canari dont *la Libre Esthétique* faisait naguère à Bruxelles une expérience désastreuse. »

Le journal gantois fait erreur. *La Libre Esthétique* n'a jamais modifié le ton de ses tentures, qui est d'un bleu cendré propre à faire valoir les œuvres exposées.

Le théâtre de la Monnaie s'ouvrira, ainsi que nous l'avons annoncé, le 17 août pour une série de représentations d'auteurs lyriques belges, données à l'occasion du Jubilé national. Elles débiteront par *Princesse d'auberge*, de M. Jan Blockx. Suivront : *La Fiancée de la Mer*, du même compositeur. *Martille*, de M. Albert Dupuis, et *Princesse Rayon-de-Soleil*, de M. Paul Gilson. Ces spectacles alterneront avec les œuvres du répertoire récemment reprises avec une mise en scène nouvelle, notamment *Carmen* et *Faust*.

La saison « officielle » commencera le 15 septembre pour finir le 14 mai.

Parmi les ouvrages que le théâtre de la Monnaie va mettre à l'étude figure, en premier lieu, *Armide*, dont la reprise à l'Opéra a, nous l'avons dit, remporté un éclatant succès.

Armide sera interprétée par M^{me} Litvinne (*Armide*), MM. Lafitte (*Renaud*), Altchewsky (le chevalier danois), M^{mes} Paquet-d'Assy (*la Haine*), Donalda (*la Nymphé des eaux*), etc.

Au programme, également, *Chérubin* de M. Massenet et *Deïdymia* de M. F. Rasse.

Le petit tableau de Frans Hals volé au Musée de La Haye vient d'être retrouvé. Il avait été acheté au prix de 1,000 francs par un Anversois à un brocanteur qui était venu le lui offrir. Apprenant par les journaux l'origine délictueuse du tableau, l'acquéreur s'est empressé d'avertir le Parquet. M. Bredius, conservateur du Musée de La Haye, est venu reconnaître l'œuvre, qui a repris sa place au Musée.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE

HENRI DE BRAEKELEER

PEINTRE DE LA LUMIÈRE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

avec un portrait du maître et quatre reproductions de ses eaux-fortes.

Prix : 1 fr. 50.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947



Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant à tous pianos et permettant à chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix réduits.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADÈLE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. - Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. - Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29

BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. - Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions - Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le Monument au Travail de Constantin Meunier (OCTAVE MAUS). — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — Fêtes (O. M.). — Le Dépouillement des églises (L. A.). — Œuvres de R. Wagner pour piano. — Préceptes de Paul Cézanne. — La Sculpture belge. — Publications artistiques. *Catalogue du Musée des Beaux-Arts de Gand.* — Nécrologie. *Jean-Jacques Henner.* — Petite Chronique.

Le Monument au Travail de Constantin Meunier.

Au lendemain de la mort de Constantin Meunier, M. Alexandre Charpentier, le collaborateur de l'illustre statuaire pour le monument Zola et l'un de ses plus fervents admirateurs, nous disait : « Quel dommage qu'on ne montre pas l'héroïque *Monument au Travail* de

Meunier tel qu'il le conçut d'abord, déployant en hémicycle ses quatre haut-reliefs séparés par ses belles figures de bronze, au lieu de donner à l'œuvre cette forme cubique dont la banalité et la lourdeur trahirent, dans l'esquisse qui en fut exposée, le noble effort du maître. »

Le propos fut rapporté aux organisateurs de l'Exposition rétrospective de l'Art belge. On retrouva le croquis primitif auquel avait fait allusion le sculpteur français. On chargea l'architecte Acker de réaliser le plan ébauché par Constantin Meunier. Et cet heureux rappel d'un projet oublié, abandonné par l'artiste sur des conseils erronés, nous vaut la joie de contempler aujourd'hui, dans son harmonieux ensemble, à l'Exposition rétrospective de l'Art belge, l'œuvre la plus puissante, la plus éloquente et la plus significative que l'art statuaire ait produite en Belgique.

Dans une architecture simple, un peu fruste ainsi qu'il sied et dont il faut grandement louer M. Acker, qui s'est modestement effacé pour laisser toute l'attention se fixer sur l'œuvre sculptée, les quatre compositions symboliques de Meunier : *l'Industrie, la Mine, le Port, la Moisson*, reliées l'une à l'autre par les figures en ronde-bosse du *Semeur*, de *l'Ancêtre*, du *Mineur*, de *Maternité*, etc., s'offrent simultanément aux regards. Les moulages, légèrement teintés, se détachent en clair sur un mur auquel on a donné le ton de la pierre d'Euville. Sur des socles bas, les figures isolées, bronzées, complètent l'impression d'énergie concentrée et de beauté grave que dégage le monument ainsi déployé. Dominant de sa haute taille ce peuple de

pierre et de bronze, la statue du *Semeur* exprime de son geste circulaire les espoirs qu'il fait naître :

Le semeur tient en main tout l'avenir des blés.
Il en jette au vent fou la poussière féconde ;
Et si la pluie avec le soleil le seconde,
Le froment germera dans les terreaux troublés (1).

Il n'est guère possible de regarder sans émotion, dans son dispositif nouveau, le *Monument au Travail*, tant il respire de grandeur et de force. Comme l'a dit avec raison M. Dumont-Wilden, « on y voit non seulement le couronnement et l'aboutissement de toute cette exposition d'art belge, mais aussi l'expression la plus héroïque, la plus noble et la plus durable de cette Belgique laborieuse, dont les fêtes de cette année ont consacré l'effort et la puissance. Pour célébrer le Travail belge, on s'est contenté d'ordinaire d'étaler, avec une complaisance parfois un peu grossière, les richesses qu'il a conquises ; on a peuplé le pays de monuments somptueux ; on a étalé au soleil les chamarrures des uniformes, les bigarrures des cortèges historiques ; l'on a amassé des milliers de banqueteurs, édifié la foire multicolore d'une exposition universelle ; un grand artiste seul l'a su montrer sous son aspect d'éternité. Cette Belgique des kermesses, cette Belgique des banquets, des fêtes et des ripailles, cette Belgique des grandes affaires financières, c'est une réussite exceptionnelle et peut-être éphémère : le monument de Meunier, c'est le symbole de la patrie éternelle, c'est en nous ce qui ne meurt pas. Ce travail austère et fécond, joyeux et grave, héroïque et douloureux qu'il nous montre, c'est ce qui fait notre force durable et notre vraie grandeur. Les hasards économiques qui font si brillantes nos affaires mercantiles peuvent se retourner ; tant que nos moissonneurs, nos mineurs, nos puddleurs, nos ouvriers du port et de l'usine garderont cette force de vivre, cette volonté d'agir et de durer que Meunier représenta, le vieux coin de terre occidental qu'on nomme Belgique gardera sa fécondité. C'est ce qui fait la haute valeur du *Monument au Travail*, et c'est pourquoi il faut que l'on apprenne à le considérer comme le plus magnifique souvenir, le seul souvenir représentatif de ce soixante-quinzième anniversaire ».

Aussi souhaitons-nous vivement, comme lui, — et nul doute que notre vœu soit celui de l'universalité des artistes, des penseurs, de tous ceux qui ont le culte de la beauté et le sentiment de l'action moralisatrice de l'Art, — que l'œuvre de Constantin Meunier soit définitivement érigée, dans son ordonnance actuelle, en quelque lieu public de la capitale, dans un square, au rond-point d'une avenue, à l'entrée du Bois de la Cambre, en contact direct et immédiat avec la foule, afin de propager les nobles leçons qu'elle profère. C'est

(1) ÉMILE DESPRESCHINS. *Le Geste*.

le plein air de la rue qu'il lui faut, et non l'atmosphère lourde d'un musée. Il importe que cette glorification du Travail humain serve à tous d'exemple et d'encouragement, qu'à toute heure chacun puisse s'en inspirer. Les musées s'ouvrent tard, se ferment tôt. Les travailleurs n'ont guère le loisir de les visiter. Et la solennité des salles, l'accumulation des marbres et des bronzes qui les encomrent ne sont guère favorables aux impressions morales, — simples et spontanées, — qu'une telle œuvre est destinée à faire naître. Celle-ci est tout autre chose qu'un régal de dilettante. C'est l'apothéose de la Belgique dans ce qu'elle a de plus élevé et de plus enviable puisque le *Monument au Travail* célèbre à la fois, avec une magnificence inégalée, l'intensité de son activité industrielle et la splendeur de son essor artistique.

OCTAVE MAUS

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Les romans de M. Pierre Valdagne ont un charme voluptueux d'une espèce bien particulière. Leurs personnages, oisifs de la société parisienne, offrent un terrain admirablement préparé pour les expériences les plus audacieuses de l'amoralité. Ils sont trop intelligents pour se soumettre encore à l'idée absolue du devoir. Et, d'autre part, n'ayant aucune occupation, ils sont livrés sans défense à toutes les suggestions de l'instinct. Aussi, les voit-on s'engager dans des aventures qui épouvantent notre esprit de sagesse et notre souci des convenances. Tout l'art de l'auteur consiste, alors, à nous faire accepter peu à peu la situation, que nous trouvons de prime abord inconvenante ou immorale, et à nous induire, à son sujet, en une indulgence souriante et sceptique. M. Valdagne excelle à réussir des gageures de ce genre. Avec un tact et une sobriété remarquables, il pose le problème devant nous. Puis, sans passion, mais avec une sorte de douceur intime, de bonté philosophique et réfléchie, il nous démonte ses personnages, nous fait voir leurs ressorts, et nous prouve qu'ils ne pouvaient pas agir autrement qu'ils n'ont fait. Leurs actes, parfois, nous révoltent ? Ce n'est pas l'auteur, ce n'est même pas eux-mêmes qu'il faut en accuser. Ils sont les produits affinés, les fruits suprêmes de notre société moderne, basée sur le mensonge et l'égoïsme. Et ainsi, quand on veut bien aller au fond des choses, on s'aperçoit que M. Valdagne n'est pas un auteur immoral, mais au contraire un moraliste qui, voyant ses contemporains débarassés de tous scrupules, s'efforce d'étudier et de comprendre leur processus psychologique, et nous l'expose avec impartialité.

Son dernier livre, *Touti* (1), est l'histoire d'une femme charmante, tendre et bonne, restée veuve de bonne heure, sans grande fortune, avec une fille sèche de cœur et dévorée par l'ambition. « Touti », c'est la maman, est amoureuse d'un peintre qui l'aime également. Elle croit ses amours bien cachées, mais sa fille les a devinées depuis longtemps. Cette fille — Catherine — est le type achevé de l'arriviste féminin. Elle n'a ni scrupules, ni pudeur, ni pitié. Dans sa petite tête volontaire, elle a décidé

(1) Paris. Ollendorff.

qu'elle épouserait un pauvre être milliardaire, à moitié idiot, le fils du banquier Quérigut, qu'elle a affolé par ses savantes manœuvres. Naturellement, le père Quérigut est l'obstacle principal à ce mariage disproportionné. Mais Catherine a remarqué que Quérigut aime sa mère. Elle établit alors ce petit calcul effrayant : « Quérigut aime maman ! Eh bien, je la lui donnerai. Mais, en retour, il consentira à mon mariage avec son fils... » Et aussitôt, avec une froide obstination, elle commence à entreprendre sa mère qui, tout d'abord révoltée, retenue par son amour, repousse énergiquement ses insinuations perfides. Hélas ! Touti est faible, Touti ne tarde pas à céder. Elle devient la maîtresse de Quérigut, tout en restant celle du peintre, et Catherine épouse le misérable avorton qui lui apporte la grosse, l'écrasante fortune. Vous voyez que les situations de ce roman sont pour le moins risquées. Lisez-le, et vous admirerez, comme moi, l'art admirable, la subtilité de M. Valdagne, qui a su nous exposer tout cela dans des termes d'une convenance parfaite, sans jamais heurter de front aucune idée, aucun sentiment, et de manière à nous faire peu à peu consentir à son argumentation. Approuvons-nous la conduite de Catherine ? Non, sans doute. Mais n'oublions pas que le personnage principal est celui de « Touti », et qu'il s'agissait de nous éclairer sur ce caractère doux et faible qui, par amour maternel et pour ne faire souffrir personne, accepte en fin de compte un rôle honteux. Eh bien, qu'on s'en indigne ou non, la vérité force à reconnaître que « Touti » sort victorieuse de l'aventure et qu'il est impossible de se défendre, à son égard, d'une sympathie, faite de pitié pour sa faiblesse et d'admiration pour son charme. Ce roman marque la plénitude d'un talent insinuant et souple, câlin en même temps que sérieux, qui donne à M. Pierre Valdagne une place toute spéciale dans le mouvement littéraire contemporain.

Le Servage (1), qui est le premier roman de M. Edouard Ducoté, le poète de *la Prairie en fleurs*, est l'histoire d'un jeune homme élevé dans une petite ville par un père extrêmement pieux et par une mère dominatrice et grognonne. Jacques Laurière vit dans le servage. Servage physique : car il n'ose jamais prendre l'initiative d'un geste. Servage moral : car il lui est interdit de penser par lui-même. Quand il est en âge de se marier, il épouserait volontiers sa cousine Geneviève. Mais la jeune fille est sans fortune et n'offre pas toutes les garanties qu'une famille pieuse est en droit d'exiger. Jacques épouse donc une héritière anémique et insignifiante dont la vue seule, au bout de quelques semaines, suffit à l'assombrir. Geneviève, durant ce temps, s'est mariée aussi, avec un infirme très riche, et est venue habiter à proximité du château que Jacques occupe avec sa femme. On devine ce qui ne tarde pas à arriver : les cousins deviennent amant et maîtresse et Jacques, avec la fougue du mouton enragé, suit Geneviève à Nice où elle a dû accompagner son mari. Ce départ intempestif fait tout découvrir et M. Laurière, le père, frappé au cœur, meurt de honte et de chagrin. Je n'insiste pas sur le dénouement du roman, fuite de Geneviève avec un autre amant, que je n'ai pas très bien compris, et je me hâte de dire que *le Servage* est un fort beau livre, sobrement et puissamment écrit, et qui fait réfléchir autant qu'il intéresse. Le milieu sournois et égoïste de la petite ville est très bien décrit. Les caractères de M. et de Mme Laurière sont d'une vie et d'un relief tout à fait remarquables. Quant à Jacques, il apparaît comme le symbole de

Paris. Calmann-Lévy.

la sensibilité et de l'intelligence modernes, avides de liberté et de bonheur, et que paralysent encore les conventions et les habitudes mentales du passé. M. Ducoté, d'ailleurs, ne s'est pas départi un seul instant de l'impartialité devant les faits, aussi indispensable, aujourd'hui, au romancier qu'au savant. Son livre est une œuvre bien pensée et bien sentie. J'en conseille vivement la lecture et j'exprime le vœu de voir l'auteur continuer dans cette voie. Poète gracieux, mais à certains points de vue souvent discutables, il paraît mieux doué pour le roman. Son coup d'essai est presque un coup de maître.

Il faut se borner à signaler *le Parfum de Volupté* (1) de M. Gaston Danville, récit conté avec beaucoup de charme, d'une étrange aventure maritime : le naufrage d'un navire sur des récifs surgis des flots et où se trouvent les ruines d'une ville jadis engloutie par la mer. Ces ruines dégagent on ne sait quel parfum voluptueux qui égare la raison et fait oublier aux naufragés la morale courante dans nos régions. Ils se retrouvent soudain comme aux âges païens de la joie physique et fiévreuse. Et il y a là quelques pages ardentes que l'on n'oublie pas. Mais la mer reconquiert peu à peu les ruines de la ville morte et un seul naufragé lui échappe, le narrateur de cette histoire extraordinaire, — qui n'est peut-être qu'un beau rêve.

Signalons aussi l'amusante fantaisie de Jean de la Hire : *Les Mémoires d'un don Juan* (2). C'est un ouvrage dans le goût des ouvrages érotiques du XVIII^e siècle, où le lecteur trouvera les mille recettes du métier de séducteur. Il y lira aussi quelques anecdotes savoureuses qui, s'il n'est pas bégueule, lui feront passer quelques heures agréablement. M. Jean de la Hire écrit d'une façon charmante et son livre, un peu anachronique dans sa forme et dans son esprit, a des pages plus sérieuses où gronde la vraie passion et où, sous le don Juan de comédie, on sent battre et palpiter le cœur d'un homme.

GEORGES RENCY

FÊTES

Sous la présidence d'honneur du peintre Eugène Carrière et la présidence effective de M. Charles Morice, un comité s'est constitué récemment à Paris pour étudier les moyens de réaliser, par des fêtes organisées par les poètes et les artistes et qui mettraient ceux-ci en contact avec la foule, la solennisation des jours exceptionnellement consacrés, au cours de l'année laborieuse, au repos et à la joie. Le « Comité indépendant des Fêtes et Cérémonies humaines » s'efforcera de suggérer, pour ces heures de trêve, par delà les divergences légitimes des opinions, des idées propres à réunir dans une fraternité cordiale et pacifique les citoyens que dispersent les nécessités quotidiennes de la Vie.

« Les hommes de pensée ne recherchent dans leurs œuvres, dit-il, qu'un moyen de se relier à tous les temps et à tous les hommes. Ils veulent dérober leurs travaux aux fugitives impressions de l'instant. C'est dans le même désir qu'ils convient leurs concitoyens à célébrer les actes décisifs de l'existence. »

(1) Paris. *Mercure de France*.

(2) Paris. Librairie universelle.

Et le manifeste du Comité indépendant ajoute :

« Les sciences, les lettres, les arts, qu'avec raison nous pensons tenir une si grande place dans notre pays, n'ont aucune fête, aucune occasion forte où ils puissent affirmer leur unité. Ceux qui représentent ces formes de la pensée se trouvent séparés (en dehors des liens que crée entre eux leur travail même) sans joies communes. C'est par l'exemple de cet isolement si misérable que nous pouvons apprécier la douleur des autres groupes sociaux, dispersés eux aussi.

Le repos qui suit le travail ne peut pas et ne doit pas prendre la forme de l'ennui. En outre des journées données à l'atelier, à l'usine, la communion humaine doit s'exprimer dans la joie. Il faut se grouper pour se réjouir comme pour produire. L'ennui des grandes villes, l'ennui du sombre et morne dimanche parisien, cet ennui de tous qui fait la division de tous, doit être combattu.

C'est en remontant à la source des sentiments durables de l'espèce humaine que les hommes conscients des conditions de la vie actuelle découvriront des sources aussi nouvelles et éternelles, intarissables de foi enthousiaste dans l'harmonie de la destinée humaine. »

On ne peut qu'approuver ces projets, inspirés par un idéal élevé et par le louable souci d'aider au développement moral du peuple (1).

O. M.

Le Dépouillement des églises.

Un journal d'art, dans une correspondance brugeoise, annonce avec sérénité que le triptyque ancien qui ornait l'autel de l'église de Dixmude, a été remplacé par une copie due à l'habile pinceau d'un artiste de la localité, — l'original représentant la *Naissance de la Vierge*, dans un style très détaillé, avec des ornements d'or semblables à celles qu'affectionnait Lancelot Blondeel, mais très probablement d'un maître antérieur à ce peintre, ayant été acquis (avec toutes les approbations officielles, évidemment) par la Société des Amis des musées de Bruges, pour le musée de cette ville.

Nous rappellerons à ce propos la campagne que nous avons menée dans la presse, il y a quelques années, à l'occasion de l'exposition des Primitifs à Bruges, alors que des personnes trop bien intentionnées préconisaient déjà la centralisation dans le Musée brugeois des œuvres des anciens peintres flamands encore disséminées dans les édifices publics de la Flandre. Nous nous élevions avec conviction contre cet esprit de protection intempestif et de classification, qui tendait au dépouillement systématique de nos édifices anciens, réduits au rôle d'*écrins somptueux, mais vides de leurs bijoux*.

L'on nous a répondu alors qu'il ne pouvait être question d'enlever à leur milieu les tableaux qui se trouvent dans les églises et les maisons communales, mais seulement de « recueillir ceux qui se trouveraient sans destination ou encore d'en acquérir de particuliers ».

Le fait signalé aujourd'hui rentre-t-il dans ce programme? Ne répond-il pas au contraire entièrement à ces tendances toutes

(1) La revue *les Arts de la Vie* (livraison de juillet) et *le Figaro* (31 juillet) ont, par la plume de M. Charles Morice, consacré à cette idée nouvelle des articles importants.

administratives de centralisation que je combattais naguère, et qui en dépit des protestations, draine partout les objets d'art au profit de quelques musées, en dépouillant les localités secondaires de leurs trésors et en désorganisant du même coup la beauté des édifices anciens, enrichis au cours des âges?

Suffit-il, comme on semble le croire, de remplacer l'objet ancien par une copie? Le *simili* peut-il donc satisfaire ces esthètes au même titre que l'original? mais alors, que ces copies aillent orner leurs musées, et qu'ils laissent à nos églises, à nos hôtels de ville, à nos maisons de corporations, à nos hospices et à nos hôpitaux les tableaux et les objets anciens qui leur furent donnés autrefois, et qui furent le plus souvent exécutés expressément pour eux. Ils y feront meilleur effet qu'en des musées où leur entassement même leur enlève tout leur charme comme tout leur prestige : ces choses ne seront jamais mieux à leur place et n'impressionneront davantage que dans l'ambiance ancienne d'un monument historique.

Je le répète, combattons énergiquement toute « protection » maladroite et surtout cette désastreuse superstition — toute moderne — du Musée. Il n'est que temps. L. A.

Œuvres de R. Wagner pour piano.

La musique pour piano ne tient pas une place bien considérable dans l'œuvre de Wagner. Elle est peu connue, et peut-être nous saura-t-on gré d'en donner, d'après *le Monde artiste*, la nomenclature complète :

1. *Sonate en si majeur*, comprenant quatre morceaux, et « dédiée à M. Théodore Weinlig, cantor et directeur de musique à l'École Saint-Thomas de Leipzig ».

2. *Polonaise en ré majeur*, à quatre mains, op. 2.

Ces deux ouvrages peuvent être considérés, avec la *Sonate en la*, citée plus loin, comme les seuls de Wagner ayant été classés sous un numéro d'œuvre ; ce sont les premiers qui aient été publiés sous son nom. Ils appartiennent au fonds de la maison Breitkopf et Hartel.

3. *Arrangement à deux mains de la Neuvième Symphonie de Beethoven*. Le premier morceau fut adressé, accompagné d'une lettre du 6 octobre 1830, au propriétaire de la maison Schott, de Mayence. Dans une seconde lettre, Wagner réclamait, comme honoraires, 1 louis d'or par feuille, en tout 8 louis d'or. Le 8 décembre 1831, son manuscrit lui était retourné, avec avis que sa prétention était rejetée « à cause de la surabondance des manuscrits », mais il renvoyait à la maison Schott, cette fois sans réclamer d'honoraires, le cahier qui lui avait été rendu. L'ouvrage ne fut pas publié, il resta dans les archives de l'éditeur de Mayence et fut restitué à Wagner en 1872 ; il n'offre aucun intérêt pianistique, c'est seulement une très fidèle réduction de la partition d'orchestre.

4. *Fantaisie en fa dièse mineur*, restée inédite et actuellement conservée aux archives de Wahnfried, à Bayreuth. Cette œuvre, qui renferme des parties chantantes et d'autres dans la forme du récitatif instrumental, comprend seize pages de six portées chacune et trois subdivisions : un *Poco lente*, 12/8, fa dièse mineur ; *Allegro agitato*, 9/8, ré mineur ; *Adagio molto cantabile*, 2/4, ré majeur ; à ce dernier morceau s'enchaîne la conclusion, un *Poco lente*.

5. *Sonate en la*, op. 4. Elle appartient à l'époque de la jeunesse de Wagner, et comprend trois mouvements : *Allegro con moto*, 3/4, la majeur ; *Adagio molto e assai espressivo*, 12/16, fa dièse mineur ; *Maestoso et Allegro molto*, 4 temps.

6. *Sonate d'album en la bémol*, écrite pendant l'été de 1853, au temps des relations intimes avec Mathilde Wesendonk. C'est la « Sonate pour Mathilde Wesendonk », elle porte pour épigraphe ces mots : « Savez-vous comment cela m'est venu ? »

7. *Valse favorite de Zurich*, petite valse de trente-deux mesures, dédiée à Marie Wesendonk, sœur de Mathilde. Composition sans intérêt : date probable, 1857.

8. *Feuille d'album en ut majeur*, 3/4, dédiée à la princesse de Metternich. Ecrite à l'époque du séjour à Paris, en 1861, au temps des représentations de *Tannhäuser*. Ce morceau, publié à Leipzig, a été joué par les violonistes allemands, grâce à un arrangement d'Auguste Wilhelmy.

9. *Feuille d'album en la mineur*, 3/4, portant l'indication : « Arrivée au milieu des cygnes noirs » et la dédicace « A M^{me} la comtesse de Pourtalès, en souvenir de Richard Wagner, qui a reçu d'elle une noble hospitalité ». Le comte de Pourtalès était ambassadeur en Prusse en 1861 et Wagner avait été logé à l'hôtel de l'ambassade. Il y avait au jardin un bassin avec des cygnes noirs.

10. *Feuille d'album en mi bémol*, dédiée à M^{me} Betti Schott, et écrite par Wagner en remerciement pour l'arrangement de la Neuvième Symphonie, qui lui avait été rendue (voir plus haut, n° 3). Publiée en 1876.

Préceptes de Paul Cézanne.

La personnalité si discutée de Cézanne s'éclaire d'un jour particulier à la lecture des opinions que professe le peintre sur l'art. Celles-ci sont énoncées dans une excellente étude de M. Emile Bernard publiée par *l'Occident* :

Le Louvre est un bon livre à consulter, mais ce ne doit être encore qu'un intermédiaire ; l'étude réelle et prodigieuse à entreprendre, c'est la diversité du tableau de la Nature.

Ingres est un classique nuisible, et en général tous ceux qui, niant la nature ou la copiant de parti pris, cherchent le style dans l'imitation des Grecs et des Romains.

L'art gothique est essentiellement vivifiant, il est de notre race.

Lisons la nature ; réalisons nos sensations dans une esthétique personnelle et traditionnelle à la foi. Le plus fort sera celui qui aura vu le plus à fond et qui réalisera pleinement, comme les grands Vénitiens.

Peindre d'après nature, ce n'est pas copier l'objectif, c'est réaliser ses sensations.

Dans le peintre il y a deux choses : l'œil et le cerveau ; tous deux doivent s'entraider : il faut travailler à leur développement mutuel ; à l'œil par la vision sur nature, au cerveau par la logique des sensations organisées, qui donne les moyens d'expression.

Lire la nature, c'est la voir sous le voile de l'interprétation par taches colorées se succédant selon une loi d'harmonie. Ces grandes teintes s'analysent ainsi par les modulations. Peindre, c'est enregistrer ses sensations colorées.

Il n'y a pas de ligne, il n'y a pas de modelé, il n'y a que des contrastes. Ces contrastes, ce ne sont pas le noir et le blanc qui les donnent, c'est la sensation colorée. Du rapport exact des tons résulte le modelé. Quand ils sont harmonieusement juxtaposés et qu'ils y sont tous, le tableau se modèle tout seul.

On ne devrait pas dire modeler, on devrait dire *moduler*.

L'ombre est une couleur comme la lumière, mais elle est moins brillante ; lumière et ombre ne sont qu'un rapport de deux tons.

Tout dans la nature se modèle selon la sphère, le cône et le cylindre. Il faut s'apprendre à peindre sur ces figures simples, on pourra ensuite faire tout ce qu'on voudra.

Le dessin et la couleur ne sont point distincts ; au fur et à mesure que l'on peint ou dessine ; plus la couleur s'harmonise, plus le dessin se précise. Quand la couleur est à sa richesse, la forme est à sa plénitude. Les contrastes et les rapports de tons, voilà le secret du dessin et du modelé.

L'effet constitue le tableau, il l'unifie et le concentre ; c'est sur l'existence d'une tache dominante qu'il faut l'établir.

Il faut être ouvrier dans son art. Savoir de bonne heure sa méthode de réalisation. Être peintre par les qualités mêmes de la peinture. Se servir de matériaux grossiers.

Il faut redevenir classique par la nature, c'est-à-dire par la sensation.

Tout se résume en ceci : avoir des sensations et lire la Nature.

LA SCULPTURE BELGE

A l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de l'Indépendance de la Belgique, M. Edouard Ned a ouvert dans *le Journal de Bruxelles* une intéressante enquête sur les diverses manifestations de l'activité intellectuelle depuis 1830. Successivement le Droit, la Littérature, la Peinture, la Médecine, etc., ont été étudiés en détail. Voici sur la Sculpture l'opinion d'un des maîtres de la statuaire belge, M. Victor Rousseau :

« Je crois fortement que la sculpture, tout en restant belle de forme, peut prendre son élan, s'appuyer sur une pensée. On aime ici le beau morceau. Mais si, à travers ce beau morceau, on sent le lyrisme d'une grande âme, combien l'œuvre en sera plus rayonnante et expressive ! La tâche du sculpteur ? Dégager chacun son poème, le faire chanter dans le bronze ou le marbre, imprimer à la matière une émotion, faire comme les sculpteurs des XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, dont les œuvres, d'un sentiment poignant, nous narrent la tendresse et la piété, et révèlent la toute-puissance de l'émotion parfois avec un minimum de technie.

« Meunier, tout particulièrement, me semble avoir été ce poète, poète épique, d'une grandeur âpre. Sa forme est peut-être la plus discutée aux yeux des hommes de métier auxquels manque souvent l'esprit de synthèse et des grandes simplifications. Mais n'y a-t-il pas une technique qui jaillit du sentiment personnel de l'artiste et qui est la plus vraie, la plus éloquente ?

« C'est vers de telles réalisations, de tels poèmes, de telles synthèses que je crois que nous nous dirigeons. Meunier et Rodin sont des initiateurs. L'œuvre future se servira de la forme comme moyen d'expression, et alors la sculpture sera vraiment grande.

« Déjà nous sommes préparés par la sûreté de notre technique, comme aussi par notre culture qui s'affine. L'intellectualité est, n'est-ce pas, en perpétuel devenir. La sensibilité de notre époque est aiguisée, elle exige dans l'expression un souffle plus ému. Je crois que nous ne faisons que nous éveiller à un très grand mouvement.

« En résumé, ce que je vois de particulièrement heureux pour l'avenir, c'est d'abord la possibilité enfin offerte de travailler pour l'édifice, ensuite un souci intense de la recherche de la conception. »

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

Catalogue du Musée des Beaux-Arts de Gand,
par L. MAETERLINCK. Gand, imp. F. Meyer-Van Loo.

On sait que le Musée des Beaux-Arts, récemment installé dans l'édifice érigé avec autant de goût que de compétence par l'architecte Van Rysselberghe, a pris rang parmi les galeries les plus intéressantes de la Belgique. Outre cent cinquante tableaux des écoles flamande, hollandaise, espagnole, italienne du xiv^e au xviii^e siècles, parmi lesquels plusieurs Rubens, de beaux Jordaens, un Frans Hals, un Van Dyck, une douzaine de Gaspar de Crayer, etc., il renferme un choix important de peintures modernes, belges et étrangères, portant, entre autres, la signature de Navez, d'Agnessens, de Raeymaekers, de De Winne, de Vanaise, de Verhas, de Verwée, d'Evenepoel, de Baertsoen, de Struys, d'Heymans, de Delvin, de Claus, de Frédéric, de Verheyden, de Marcetie, de J. de Lalaing, de Lenbach, de Guthrie, de W. Maris, de Kroyer, de Jules et Emile Breton, de Cottet, de Zorn, de Lhermitte, de Zuloaga. Dans la section de sculpture, des œuvres de Rude, Constantin Meunier, Paul De Vigne, Julien Dillens, Rodin, Lambeaux, Van der Stappen, Vinçotte, Lagae, Rombaux, etc.

Ce sont ces richesses que M. L. Maeterlinck, conservateur du Musée, vient de cataloguer avec soin. L'opuscule qu'il consacre à la collection gantoise est illustré de cinquante-quatre reproductions. Il s'ouvre par une notice historique sur l'origine et le développement du Musée. Une courte biographie de chacun des artistes représentés accompagne la mention de leurs œuvres. Le tout est rédigé avec méthode et clarté.

NÉCROLOGIE

Jean-Jacques Henner.

Le peintre Henner, qui s'est éteint à Paris le 23 juillet dernier, était né à Bernwiller (Haute-Alsace) le 5 mars 1829. Il fit son apprentissage à Strasbourg dans l'atelier de Gabriel Guérin, puis il travailla à Paris sous la direction de Drolling et de Picot. Ses débuts furent difficiles, et longtemps il lutta courageusement pour imposer à ses compatriotes un art basé à la fois sur l'étude consciencieuse de la nature et sur les principes de composition que lui avaient inspiré les chefs-d'œuvre de la Renaissance italienne. Sa peinture se rattache en même temps à Courbet et au Corrége, qui semblent avoir été les deux initiateurs de l'artiste alsacien.

Il remporta en 1858 le Prix de Rome. Fixé à Paris, il prit part assidûment, pendant quarante ans, aux Salons annuels dont il était l'une des « colonnes ». Les tableaux qu'il y exposait dans ces derniers temps ne variaient guère d'une année à l'autre. Mais si le peintre ne se lassait pas de reproduire, dans un fond conventionnel de feuillages que trouait la tache bleue du ciel, la baigneuse rousse aux chairs nacrées qui lui avait valu la renommée, le public éprouvait à la contempler une satisfaction toujours identique.

La baigneuse d'Henner manquera désormais aux vernissages du Grand-Palais. Il est vrai que les firmes et marques de fabrique ne disparaissent pas avec leurs titulaires.

Si les artistes s'étaient désintéressés d'une production devenue commerciale, ils se souvenaient des œuvres créées avant l'adoption d'une formule immuable. Celles-ci classent Henner parmi les peintres notoires du xix^e siècle, et tel portrait d'autrefois, tel *Saint Sébastien*, tel *Samaritain*, telle *Alsacienne* ou telle *Orpheline* survivront aux innombrables figures que paya fort cher, en ces dernières années, le snobisme des amateurs.

PETITE CHRONIQUE

Le Congrès international de la Propriété littéraire et artistique, organisé sous les auspices de l'Association littéraire et artistique internationale avec le concours du gouvernement, se réunira à Liège le 18 septembre prochain et se clôturera à Anvers le 24, à l'issue d'une excursion en Campine consacrée entre autres, à la visite du tombeau de Jordaens, à Putte, et à une représentation théâtrale en plein air composée d'une œuvre du vieux dramaturge anversois Ogier, de *Boerengeck* et de la *Légende d'Utenspiegel*, par J. Wappers d'après De Coster.

Princesse Rayon-de-Soleil, la partition nouvelle de M. Gilson sur un texte de M. Pol De Mont, fut jouée l'hiver dernier dans sa version néerlandaise à Anvers, où elle obtint un grand succès. La traduction française en a été écrite par M. Marcel Lefèvre.

Le sujet de ce drame en trois actes n'est autre, dit *l'Eventail*, que celui du conte de *la Belle au bois dormant*, mais il est traité tout autrement que dans Perrault. M. Pol De Mont est remonté à la donnée mythique où la belle endormie et le prince qui la réveille ne sont que des symbolisations humaines du Printemps qui ranime la Terre débarrassée du linceul de l'Hiver. Aussi les auteurs ont-ils intitulé leur ouvrage « légende-féerie ».

Il y a quatre tableaux formant trois actes. Au premier acte, nous assistons à l'ensevelissement de la Nature par les maléfices de la fée maligne qui hait l'amour. Au second acte et au premier tableau du troisième, le héros jeune qui s'éveille à l'amour et cherche sa compagne erre à l'aventure; au dernier tableau, il trouve enfin la princesse Rayon-de-Soleil que la fée maligne avait au premier acte frappée d'un sommeil léthargique, et c'est l'apothéose de l'Amour et du Printemps, de la renaissance éternelle des choses.

Le théâtre Molière poursuit vaillamment sa campagne d'opérette. Après *la Fille de Mme Angot*, de joyeuse et populaire mémoire, et *les Vingt-huit jours de Clairette*, vaudeville à musique d'un comique assez vulgaire, mais irrésistible, il reprend cette semaine *les Cloches de Corneville*. La troupe s'est beaucoup améliorée depuis le début de la saison. La divette actuelle, M^{lle} Mary Lebey, très jolie femme, a beaucoup d'entrain et chante juste. Mais il faut tirer hors de pair le comique M. Ballin, dont le jeu extraordinaire ne serait pas déplacé sur une scène plus importante. Leurs camarades, d'ailleurs, les secondent de leur mieux. Et tout cela constitue un agréable spectacle d'été.

Il y aura dimanche 13 et mardi 15 août, à l'occasion des fêtes de l'Assomption, deux matinées à 2 heures précises. Aux matinées le public payent demi-place.

Une saison extraordinaire de comédie s'ouvrira au théâtre des Galeries le 25 août sous la direction de MM. Fonson et Moncharmont qui y feront représenter *les Ventres dorés* de M. Emile Fabre, *l'Affranchie* de M. Maurice Donnay, *le Duel* de M. Lavedan, *les Miettes* de M. Edm. Say, etc. Parmi les interprètes, MM. Gémier, Le Bargy, Max Dearly, M^{lle} Blanche Toutain, etc.

La saison d'opérettes (direction Maugé) sera inaugurée le 2 octobre.

L'aimable cantatrice bien connue, M^{lle} Angèle Delhaye, a chanté mardi soir au Waux-Hall, avec beaucoup de grâce et de talent, *la Procession* de César Franck, une mélodie de Sylvain Dupuis et l'air de Reynilde de *Princesse d'Auberge*. M^{lle} Delhaye a une voix pure et prenante et les qualités essentielles de la chanteuse, le style et l'émotion. Le public lui a fait un beau succès, succès d'autant plus significatif que les morceaux choisis n'étaient pas de ces airs à effet qui emballent aisément la foule. Il faut louer les chanteurs et les chanteuses du choix de leurs morceaux, presque autant que de la façon dont ils les chantent, quand ils savent faire l'abandon d'un succès facile pour s'adresser à des œuvres moins populaires, mais d'un art plus délicat et plus haut. Remarquons en outre que les morceaux chantés au Waux-Hall par M^{lle} Delhaye appartiennent tous à la musique belge. Et souhaitons, pour l'édu-

cation du public et la diffusion des œuvres de nos artistes, que ce bon exemple soit suivi.

Sept concurrents viennent d'entrer en loge pour l'épreuve définitive du concours de Rome (composition musicale). Ce sont MM. Delune, de Bruxelles; Raymond Moulaert, de Saint-Gilles; Léopold Samuel, d'Ixelles; Robert Herberigs, de Gand; Emile Smets, de Montaigu; Edouard Verheyden, de Bruxelles, et M^{lle} Berthe Busine, de Gand.

Une Exposition d'art à La Panne. — C'est une idée fort charmante d'ouvrir ainsi tout le long de nos plages, dans chacune de nos stations balnéaires, de petits salonnets et d'y convier nos meilleurs peintres. Le Kursaal de La Panne a inauguré jeudi une petite exposition fort jolie. Le grand paysagiste Fritz Thaulow, en villégiature ici, a collaboré à cette petite fête d'art, ainsi que M^{me} Alexandra Thaulow, par un quadruple envoi. Gilsoul colorés, légers Stacquet, Uytterschaut bien enlevés, spirituels Casiers, de bons Isidore Verheyden, des Edouard Elle, des Paul Hermanus séduisants, un poétique Frans Charlet. Quel début pour le Salon de La Panne! Et des Alexandre Morcette d'une jolie finesse, des Maurice Hagemans, du Watelet, de rustiques et vigoureux Bartholomé (et du même une superbe gravure en couleurs d'après Gilsoul : *Diamude*), des M^{lles} Dumont et Van der Vine, un Léo Schaecken, et, pour célébrer la grand'route et les dunes de La Panne, Charles Baugard, dont je signale la pittoresque *Dame des Dunes* et un pastel savoureux et pimpant, plus « moderne » que les tableaux du même artiste. Et l'on a fort raison d'opposer aux bazars et aux boutiques des villes balnéaires ces manifestations d'art. Cela éduque toujours un peu le public, c'est une attraction ravissante et ce peut être profitable.

La Société royale des Beaux-Arts a fait tirer à part, sur fort papier de Hollande, des épreuves de la gravure sur bois illustrant l'affiche de l'Exposition rétrospective de l'Art belge. Cette gravure a été exécutée par M. Ed. Pellens d'après le *Saint-Luc* peint par Henri Leys pour la décoration d'un des panneaux de sa salle à manger. Le tiré à part, sortant des presses de la Maison Buschmann est mis en vente au Secrétariat de l'Exposition au prix de 3 francs.

On a inauguré dimanche dernier à Tirlemont un monument élevé à la mémoire des combattants de 1830, œuvre de M. J. Lambeaux. « Le monument est, dit un de nos confrères, plein de mouvement et de vie. L'artiste a représenté, avec la

belle allure qui caractérise toutes ses œuvres, un combattant de la révolution courant au combat. L'ensemble est sobre et fait une réelle impression. »

L'on a failli avoir à Gand une réédition des incidents provoqués à Liège par le *Faune mordu*.

Le collège échevinal gantois proposait l'acquisition d'un moulage du bas-relief de Jef Lambeaux, *les Passions Humaines*. Le groupe catholique du conseil communal, par l'organe de M. J. Casiers, a combattu la proposition en développant cette thèse que l'œuvre en question blessait la morale, qu'il ne fallait pas l'exposer aux regards des femmes et des enfants, etc.

On a fait observer aux opposants que le groupe avait été commandé par feu Jules de Burlet, sur la proposition de MM. Beer-naert et De Volder!

Finalement, les libéraux et les socialistes du conseil ont voté l'acquisition.

Le concours de symphonies organisé, sur l'initiative de M. Ernest Van Dyck, par la Société des Nouveaux-Concerts d'Anvers a obtenu, nous dit-on, un brillant résultat. Sept manuscrits ont été soumis au jury, composé de MM. Blockx, Gilson, Humperdinck, Vincent d'Indy et Mortelmans. Le jugement sera rendu vers le 1^{er} octobre.

Le jury chargé, à Liège, de l'examen des concours pour la cantate d'inauguration du monument commémoratif du soixante-quinzième anniversaire de l'Indépendance de la Belgique a décerné le premier prix à M. Mawet, de Liège, pour la cantate intitulée *Pro Patria*, et le second prix, à l'unanimité, à la composition intitulée *Omnium*, due à M. Carl Smulders, professeur au Conservatoire de Liège.

Le chapitre des « coquilles » :

« Les *mytils* n'attendent pas, comme les ostracées, le retour des mois en *r*. »

Elles se passent d'*r*, en effet, dans l'orthographe simplifiée que leur donne un de nos confrères de province.

M. Paul André fera paraître vers le 15 octobre une étude sur Max Waller et *la Jeune Belgique*, illustrée de portraits, d'autographes, de dessins, etc. En souscription, 1 fr. 50, au *Thyrse*. Après le 15 octobre l'ouvrage sera porté à 2 francs.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE

HENRI DE BRAEKELEER

PEINTRE DE LA LUMIÈRE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

avec un portrait du maître et quatre reproductions de ses eaux-fortes.

Prix : 1 fr. 50.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique : HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

La Presse Européenne

Coupages de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 42, chaussée d'Ixelles.

A VENDRE

TRÈS BEL ATELIER D'ARTISTE PEINTRE OU AMATEUR

avec habitation très artistique, jolie situation.

90, avenue de la Couronne, Ixelles.

Visible tous les jours de 2 à 5 heures.

Pour les conditions s'adresser 153, avenue Brugmann, Bruxelles.



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant à tous pianos et permettant à chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix réduits.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Exposition Jordaens (EUGÈNE DEMOLDER). — Sculpture de plein air (O. M.). — Whistler. *Notes biographiques* (LÉONCE BÉNÉDITE). — La Réouverture de la Monnaie (H. L.). — Concours académiques. (G. R.). — L'Illustration du Livre. — Nécrologie. *Soulacroix*. — Petite Chronique.

L'Exposition Jordaens.

Cette exposition eût dû être arrangée avec plus de goût, plus de science et un respect plus profond du grand nom de Jordaens. Elle offre, en belle place, des toiles que Jordaens n'a jamais vues et qu'il eût repoussées avec dégoût. D'autres, authentiques, ont été repeintes, revernissées, nettoyées, — « jusqu'à l'os » disait quelqu'un, — et, leur patine enlevée, présentent des couleurs aigre-douces, crues, glaireuses. Beaucoup de tableaux d'église, ainsi dévastés par les pires iconoclastes, se trouvent dans un état lamentable et eussent

gagné à rester au fond des chapelles, dans la fumée des cierges et la lumière indécise des chœurs.

Et puis de quel droit ce *Jeune Bacchus*, — une peinture de Jordaens, certes, mais de qualité secondaire, de chair enflée et vide, — occupe-t-il, sur un chevalet, la plus belle place — sous une cocarde verte de mauvais goût qui l'achève d'ailleurs? Il appartient à M. Max Roose, du Comité exécutif de l'exposition. Il eût dû, ne fût-ce qu'à cause de cette propriété, occuper un rang plus modeste. Vraiment il eût été à la fois galant et juste qu'il cédât son chevalet à quelque invité, par exemple à ce merveilleux *Portrait d'homme* du Musée de Budapest: un vieillard en noir, à collerette, digne de Van Dyck, — ou à ce beau *Portrait d'homme* appartenant à MM. Colnaghi, de Londres, et dont le Musée de Bruxelles possède le pendant, un portrait de femme, — ou même à ce délicieux tableau: *Le Paysan et le Satyre*, appartenant à M. Léon Janssen, de Bruxelles, odieusement relégué en un coin. J'ai pourtant découvert en ce dernier un tableau de chevalet d'une pureté et d'une conservation extraordinaires, chaudement ambré, spirituel, et d'une couleur: roses cendrés, rouges dorés, reflets de feu! et d'une mise en page rustiquement savoureuse! et d'un dessin net, savant, précis.

Ceci constaté, rassurons-nous. La gloire de Jordaens ne peut être ternie, même par des maladroits. Et il y a dans ces galeries assez d'œuvres de valeur pour consacrer la grandeur du peintre anversois.

Je n'insisterai pas sur ce prodige de couleur: *L'Abondance*, du Musée de Bruxelles, — superbe page païenne, incontestable chef-d'œuvre, devant lequel, un jour, le

père Pissarro, enthousiasmé, dansa de joie. O les croupes de nymphes, les blanches épaules, les seins dodus, les gorges abondantes, l'œil ardent des satyres — toutes ces chaires nues et fines en une apothéose de fruits fiers et précieux comme des trésors! Le même musée a prêté aussi son jovial et magnifique : *Le Paysan et le Satyre* et l'un de ses joyeux : *Le Roi boit*.

Le Roi boit! En voici encore un, fort somptueux, appartenant au duc de Devonshire. — *Le Roi boit!* sujet qu'adorait Jordaens et où il déployait sa verve flamande, sa belle humeur, sa trivialité puissante, sa robustesse gaillarde, son héroïque gaité. On trouve ce sujet traité par lui dans tous les musées, dans toutes les galeries. C'est à peu près toujours le même groupe triomphant et hilare. Dans une salle en fête ou un glorieux jardin, un beau vieillard aux chairs encore roses vide un verre de Bohême empli de vin blanc et dont les cabochons et les macarons mettent des éclats précieux sur l'argent doux de sa barbe. Il est affublé d'une pittoresque couronne de carnaval. Et c'est, autour de la table où il est assis, une godaille épique qui fait de Jordaens le Rabelais de la peinture. Sous l'ara vert et bleu qui bat des ailes dans son anneau, les joues s'enflent aux pipeaux, les bouches s'ouvrent pour crier, boire, chanter ou vomir; les seins de grasses commères crèvent les corsages et sont saisis par des mains hardies; un bambin joufflu; troussé, pisse; des lèvres goulues volent des baisers; de plantureuses filles blondes s'esclaffent, assaillies par de gais lurons. On lève des brocs d'étain, des pipes, des verres. A l'avant-plan, souvent, un rafraichissoir empli de beaux cruchons rhénans et néerlandais : c'est la source d'où jaillit la folie qui monte aux têtes des convives et que personnifie un drôle grimaçant coiffé d'un bonnet à grelots. Toute la saine joie des Flandres!

Un Joyeux festin, appartenant au duc d'Abercorn, est dans une note semblable — plus fine, cependant, et plus aristocratique. Toile délicieuse qui suffirait à sacrer un maître! Les opulents tons d'or et de pourpre automnal! C'est, dans le jardin d'une auberge, la fin d'un galant repas. L'hôtesse dresse le compte sur une planche contre le mur. Des gentilshommes et des dames, chauffés par le repas et par un riche jour d'été, se laissent aller, en leur belle jeunesse, au bien-être amoureux qui flotte dans un air délicieusement vespéral. Un des jouvenceaux prend le sein d'une demoiselle complaisante comme s'il cueillait une fleur épanouie. Un jeune porc, des canards s'affolent pittoresquement dans les jambes des convives. Un autre tableau, de même valeur, intitulé aussi, je pense, *Un Joyeux festin*, et provenant de la galerie d'Arenberg, où je l'ai vu, est relégué en un coin. Il mérite, pourtant, une des premières places et je ne sais quel honteux oubli l'a fait omettre du catalogue.

Heureusement que *Neptune et Amphitrite*, un tableau magnifique, qui appartient aussi au duc d'Arenberg, se trouve à un panneau d'honneur. O la merveille, inconnue du public, je crois! C'est la toile la plus pure et la mieux conservée. Sa qualité est incomparable. On y trouve Jordaens à la fois réaliste et lyrique. Dans un paysage océanique, aux gris argentins et crépusculaires, au ciel émouvant, un Neptune à barbe blanche enlève une jeune Amphitrite sur une attelée de chevaux marins dont les naseaux respirent avec ardeur l'air vivifiant du large et dont les crinières folles s'échevelent au vent qui souffle du fond de l'horizon. Neptune est un vieux dieu : mais Jordaens lui a laissé la vigueur et les impatiences amoureuses de ses satyres. S'il est bedonnant et adipeux, il a gardé au cœur la folie qui faisait courir aux divinités les chaudes aventures mythologiques. Il empoigne avec avidité les chairs nues de sa compagne. Celle-ci ne se défendra pas. Elle se donnera au roi des ondes dont elle est d'ailleurs la reine, et sous le ciel qui caresse sa nudité désirable, au milieu des flots et des amours joufflus dont l'un porte le trident du dieu épris de la déesse, Amphitrite dresse son superbe corps nacré et blond de flamande triomphante, — et c'est sa beauté que des tritons proclament dans leurs conques, en soufflant à se crever les joues! Tout concourt à faire de ce tableau une œuvre rare, unique, grandiose : dessin, couleur, conservation, caractère inouï; — art profondément flamand, de réalisme exalté, d'allégorie plantureuse, d'ardeurs panthéistes, tableau enflammé par le génie de notre race, d'un sensualisme passionné, d'une gloire charnelle. C'est la perle de l'exposition, c'est un des chefs-d'œuvre — et un chef-d'œuvre sans réplique — de Jacques Jordaens.

Il est d'autres belles toiles encore : *Le Denier du Tribut*, large et robuste amoncellement d'académies puissantes, de torses rouge-brique, d'animaux, de paysannes blondes et chatoyantes, entassés sur un bateau à la fois rustique et triomphal. Puis *les Sœurs hospitalières*, un tableau officiel, et le *Comme chantaient les vieux, pépient les jeunes*, du Musée d'Anvers, — *les Trois musiciens*, une peinture spirituelle et d'une fraîche coquetterie de couleur, appartenant à lord Yarborough, — la typique *Folie* de M. Porgès, — la délicieuse *Vendeuse de fruits*, du Musée de Glasgow, — la fine et poétique *Femme aux cerises*, du comte de Darnley, — le *Tableau allégorique* de la National Gallery de Dublin, — une *Vieille femme avec chandelier*, d'une vie singulière, appartenant à M. Porgès, — les deux superbes *Portraits* du Musée de Cologne, — celui de femme, si délicat, appartenant à lord Chesham, — *Suzanne et les Vieillards*, splendide redite du tableau du Musée de Bruxelles appartenant à M. Franck-Chaveau.

Nous voudrions nous attarder à vanter le mérite de ces toiles et balancer devant elles des phrases, comme des encensoirs, à la gloire radieuse de Jacques Jordaens. Mais tout de même Jacques Jordaens est si haut placé au ciel des maîtres que nos encens n'arriveraient pas jusqu'à lui.

EUGÈNE DEMOLDER

SCULPTURE DE PLEIN AIR

De toutes parts, — et c'était à prévoir, — on insiste pour que le *Monument au Travail* de Constantin Meunier, si pathétique dans son dispositif actuel, soit érigé en plein air, sur quelque place publique, et non relégué au Musée. M. Fierens-Gevaert n'avait pas attendu que les moulages en fussent exposés pour plaider cette juste cause. Il écrivait il y a quelques semaines dans le *Samedi* :

« Peindre et sculpter pour les musées, les expositions et les petits cercles ! Les plus grands d'aujourd'hui meurent, hélas ! de cet idéal. Si d'aventure ils ne s'y soumettent point, l'esthétique viciée de leurs contemporains se charge de tuer leur œuvre — puisque l'on destine les bas-reliefs de Meunier à quelque Rotonde de l'Ennui.

Pourtant, il n'est pas permis d'enterrer les hommes vivants — à plus forte raison les chefs-d'œuvre qui ont droit à l'immortalité.

Peut-on encore espérer sauver le *Monument au Travail* (le vrai, celui de Meunier) du sépulcre qui l'attend ? On dit que tout espoir n'est point perdu.... Quelles accusations de sottise et de faux goût notre époque de pédants et d'esthètes maniéristes n'éviterait-elle pas, si elle se décidait à mettre à sa vraie place, dans la libre lumière d'un carrefour, d'une avenue, d'une grande artère, ce symbole si universellement intelligible des libres forces élémentaires ! Mais nous sommes si convaincus de notre supériorité et de notre infailibilité que nous restons incurablement borgnes devant nos ridicules. »

Pour appuyer sa thèse, le critique ajoutait :

« Connaissez-vous histoire plus joyeusement instructive que celle des *Passions humaines*, exemple mémorable de notre impuissance dans le champ naguère si fécond de la beauté publique ?

Un sculpteur conçoit un immense bas-relief. On décide — après coup — de le placer dans un temple ! Idée bizarre. Ce temple, par bonheur, se trouve être un exquis morceau d'architecture. Avez-vous remarqué, en vous plaçant au fond des allées, combien est fermée sa grâce et avec quelle souplesse ses lignes classiques s'harmonisent aux aspects du jardin ? Les promeneurs dominicaux du parc du Cinquantenaire se réjouissaient de pouvoir contempler bientôt en plein air, à travers les colonnades du charmant édifice, l'œuvre gigantesque d'un maître justement populaire ; la Belgique allait, elle aussi, posséder quelque chose comme une *Loggia dei Lanzi*.

Pas du tout. Après des années d'hésitation, on décide de poser des portes de bronze. Et ce sera un petit musée — en face du grand. »

Et M. Fierens-Gevaert concluait par cette réflexion mélancolique :

« Estimons-nous très heureux de posséder les chefs-d'œuvre de Bleton-Aubert. Ils sont de tous les temps et résistent à tous les temps ; ce sont les vrais enfants du grand air ; c'est par eux que

le peuple connaît Polyclète et Lysippe, et plus d'une vocation s'est peut-être éveillée devant les athlètes et les anadyomènes de ciment. Mais sommes-nous certains qu'on ne les mettra pas un jour dans les musées ? »

O. M.

WHISTLER

Notes biographiques (1).

Whistler (James Abbott, qui ajouta plus tard à ces prénoms le nom de sa mère, Mac Neill) s'est donné lui-même comme lieu de naissance Baltimore. Il est né, en réalité, à Lowell (Massachusetts), le 11 juillet 1834. Mais il disait avec humour qu'il n'était né dans cette ville que par accident et qu'il avait parfaitement le droit de modifier son état civil suivant ses sympathies. Or il appartenait à une vieille famille du Sud ; c'est ce qui lui fit adopter Baltimore.

Il était fils du major George Washington Whistler, officier dans l'armée des Etats-Unis, dans l'arme spéciale du génie. En cette qualité, le major Whistler coopéra à l'établissement de chemins de fer en Amérique. En 1842 il fut mis à la disposition du gouvernement russe pour construire le chemin de fer de Moscou à Saint-Petersbourg. Il vint donc s'établir dans ce pays avec sa famille qui y resta fixée jusqu'à sa mort, survenue en 1849. James Whistler passa ainsi en Russie plusieurs années de son enfance ; c'est là qu'il eut l'occasion d'apprendre le français qui y est parlé usuellement, circonstance qui devait servir à l'acclimater facilement dans le milieu parisien.

Marié deux fois, le major Whistler avait eu trois enfants de son premier mariage, parmi lesquels Lady Haden, femme de l'illustre chirurgien, qui est aussi l'illustre graveur sir F. Seymour Haden. James Whistler était l'aîné des cinq enfants nés du second lit.

Retourné en Amérique avec sa famille, il fut engagé dans la carrière de son père et admis à l'école militaire de Westpoint en 1851. Congédié en 1854, il entra comme dessinateur au service cartographique de la marine à Washington où il eut à exécuter des gravures de caractère géographique. Il griffonnait dans les coins des figures de fantaisie qui lui firent refuser ses planches.

Whistler quitta donc le service de la Marine, et, sa vocation étant clairement manifestée vers les arts, fut envoyé à Paris. Il y arriva en 1855 et entra aussitôt dans l'atelier de Gleyre. Mais il profita fort peu de cet enseignement. Il travaillait surtout au Louvre où il étudiait attentivement les œuvres des maîtres. C'est là qu'il connut Fantin Latour avec lequel il se lia très étroitement. Par Fantin, il fut mêlé au groupe de jeunes réalistes qui protestaient contre l'abâtardissement de l'École par l'emploi routinier, sous prétexte de style, des vieilles conventions surannées de « l'Histoire ». Whistler, qui n'avait pas de préjugés traditionnels, entra plus aisément dans ce groupe qui s'attachait à rendre le pittoresque ou la grandeur des spectacles de la vie contemporaine.

Whistler s'était surtout fait connaître comme graveur par les premières planches de ce qu'on a appelé sa *série française* (parue en 1858). Comme peintre, on connaît de lui, pour cette date, le *Portrait au chapeau*, la tête de *Vieux marchand de pots de*

(1) Voir les articles consacrés à Whistler par M. Octave Maus dans nos numéros du 4 juin dernier, des 26 juillet 1903 et 26 juin 1904.

faïence, les figures diverses de la *Mère Gérard*, etc. La pièce principale est le tableau *Au Piano*, exécuté sous l'influence de Fantin-Latour, qui fut refusé, avec les envois de ce dernier, au Salon de 1859. C'est alors que Bonvin, leur camarade, plus ancien et déjà pourvu d'une certaine réputation dans un monde choisi d'amateurs, organisa dans son atelier une petite exposition de ces ouvrages proscrits ainsi que de ceux de Legros et de Ribot qui avaient subi le même sort. Bonvin y amena tous ses amis et en particulier Courbet. C'est de là que date la connaissance de Whistler avec Courbet, dont il subit assez fortement l'influence jusque vers 1865 ou 1866, époque où il eut même l'occasion de travailler près de lui, pendant deux étés, à Trouville. La *Vague bleue*, le *Pont de Westminster*, la *Tamise gelée* et maint autre ouvrage témoignent de l'action exercée momentanément par le maître d'Ornans.

De 1859 à 1863, il va et vient en France et en Angleterre, voyage beaucoup, s'installe tantôt en Bretagne, tantôt dans les Pyrénées, parcourt la Hollande avec Legros qui le suivit ensuite à Londres. Puis, à cette date, il se fixe à peu près définitivement à Londres où vient s'établir sa mère. Il y trouve comme amis Rossetti, Millais et Albert Moore, qu'à ce moment il admire beaucoup tous les trois.

Whistler ne se désintéresse pourtant point de la vie de Paris ; il continue à exposer aux Salons et envoie à celui de 1863 la fameuse *Fille blanche*, qui fut écartée par le jury et forma la pièce capitale du Salon des Refusés.

A ce moment, son talent se modifie. Très pénétré par le goût des merveilles de l'art du Japon, que Bracquemond, un de ses camarades du groupe réaliste, avait pour ainsi dire découvertes et dont raffolaient tous ses amis, Whistler montre pour la couleur et l'éclat une sensibilité exceptionnelle qui s'affirme dans un ensemble d'œuvres les plus brillantes, les plus fraîches et les plus délicates. La *Fille blanche* (1862) commence cette série à laquelle appartiennent les deux autres symphonies en blanc : la *Petite Fille blanche* (1864), la *Symphonie en blanc* n° 3 (1866), le *Music Room* et cette suite qui marque ouvertement sa passion pour le Japon : la figure appelée *the Lange Leizen of six marks*, marchande chinoise en train de peindre un vase, le *Paravent doré* (1864), la *Princesse du pays de la porcelaine*, exposée en France au Salon de 1865 et qui servit de prétexte à la fameuse décoration de la Chambre du Paon (*Peacock Room*) dans l'hôtel de M. Leyland, le *Balcon* (1867 ou 1868).

Pendant cette période il continue, en les modifiant sous une vision plus subtile, plus affinée, plus libre, ses *Tamise* et ses marines — *Valparaiso* (1865) — ses effets de brouillards et ses *Nocturnes*, de plus en plus frappé par les grandes harmonies des choses, par les accords des tons, qu'il exprime dans un système qui s'appuie sur leur analogie avec les accords des sons, en se servant d'intitulés empruntés au langage musical : *Symphonie en blanc* n° 1, n° 2 ; *Harmonie en gris et rose* ; *Arrangement en gris et noir* ou simplement encore, vers la fin : *Bleu et violet*, *Noir et argent*, *Brun et or*.

Mais vers 1867 ou 1868 se produit un nouveau travail définitif dans la pensée de l'artiste. Il évolue vers l'austérité, se préoccupe au plus haut point de l'arabesque, recherche ses combinaisons harmoniques dans le jeu de plus en plus sobre des tons au milieu des neutres, et obtient, par un travail de simplification incessant qui atteint au plus haut degré de la synthèse, une puissance pittoresque et expressive tout à fait incon-

nue. C'est le moment où il produit le *Portrait de sa mère* dont s'enorgueillit justement le Luxembourg (1874), le *Carlyle* du Musée de Glasgow (même date approximativement) *Miss Alexander* — ce sont les peintures que l'on considère comme ses trois ouvrages les plus personnels — et *Miss Agnès-Mary Alexander*, tableau resté inachevé.

Ces arrangements sont formulés par l'accord musical de tons jouant avec les gris. Whistler, dans un nouveau processus, prend pour base nouvelle de ses combinaisons harmoniques le noir. C'est à cette manière qu'appartiennent le *Sarasate* du Musée de Pittsburg, *Miss Rosa Corder* (appartenant à M. Cantfield), ainsi que la *Jaquette de fourrure*, *Mrs. Huth* et *Irving*. C'est désormais le mode le plus fréquemment employé par Whistler, ce qui ne l'empêchera point, à l'occasion, soit de combiner avec le noir, soit d'opposer ou d'associer entre elles les notes les plus colorées.

Cette époque est aussi celle de ses principaux *Nocturnes*.

A mesure que son art s'élevait dans un caractère de plus en plus personnel, le public qui forme l'opinion arrivait à moins le comprendre. L'exposition que Whistler organisa en 1877 à Grosvenor Gallery causa un véritable scandale ; la critique la jugea avec une sévérité dont Whistler se vengea très spirituellement plus tard, quand son talent fut enfin reconnu, en affichant au-dessous des titres des catalogues de ses expositions nouvelles, les sottises des écrivains les plus influents. L'un des plus grands, Ruskin, l'ayant attaqué sur un point qui touchait à la valeur marchande de son œuvre, Whistler lui intenta le procès qui est devenu célèbre et qu'il a illustré par l'inimitable pamphlet *l'Art charmant de se faire des ennemis* (*The gentle art of making enemies*). Il n'en fut pas moins perdu dans l'opinion en Angleterre, ruiné et réduit à redemander ses moyens d'existence à la gravure. De ce moment datent ses *Planches de Venise exécutées pour la Fine Art Society*.

C'est alors que Whistler se retourne vers la France où il avait gardé de vieilles amitiés, où il trouvait de nouvelles sympathies. Après avoir cessé depuis 1867 d'exposer aux Salons, il envoie en 1882 le portrait de *Lady Meux*, en 1883 le portrait de sa mère qui obtint une troisième médaille. Si maigre que fût la récompense en proportion du mérite de cette œuvre, Whistler sentit le sentiment dont elle était la forme extérieure. Il continua à exposer aux Salons, à peu près régulièrement à partir de 1884 — année où il envoyait *Miss Alexander* et *Carlyle* — tantôt, à la Société des Artistes français, tantôt, à partir de 1891, à la Société nationale des Beaux-Arts, sans parler de ses envois à la Société internationale de Paris, dont il faisait partie.

Whistler s'était marié en 1888 avec Miss Beatrix Birnie Philip, fille du sculpteur de ce nom et veuve de l'architecte Godwin. En 1891, le *Portrait de ma mère* fut acquis par M. Léon Bourgeois, alors ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, sur l'initiative de M. G. Clémenceau, pour être placé au Musée du Luxembourg, et Whistler, chevalier de la Légion d'honneur depuis 1889, fut promu au grade d'officier. Il en conçut une joie très vive et vint s'établir durant plusieurs années à Paris. La dernière période de sa vie fut attristée par la mort de sa femme, décédée en 1896. Il n'en continua pas moins à travailler avec une grande assiduité, exécutant, toujours sur la nature, des portraits, des études de figures de jeunes filles et en particulier les délicieuses fantaisies de ses pastels. Il se réinstalla à Londres, sur les bords de la Tamise, qu'il avait aimés, étudiés et célébrés depuis plus de quarante ans, et c'est là qu'il est mort le 17 juillet 1903, entouré des soins de la

famille de sa femme, et en particulier de Miss Rosalind Birnie Philip qu'il a instituée son exécutrice testamentaire et qui, sur le désir exprimé par Whistler lui-même, a pris l'initiative de l'Exposition ouverte en mai dernier à l'École des Beaux-Arts.

LÉONCE BÉNÉDITE

La Réouverture de la Monnaie.

Au milieu des fêtes nationales, il fallait une réouverture nationale. La soirée de jeudi le fut autant qu'il était possible. L'œuvre choisie, *Princesse d'auberge*, de Jan Blockx, est suffisamment flamande d'accent, de sujet et de lieu pour répondre aux nécessités de cette petite campagne anticipée, qui permet de présenter à un public d'été trois partitions éprouvées de MM. Blockx, Gilson et Dupuis.

La *Princesse d'auberge* du compositeur anversois a retrouvé devant un auditoire abondamment provincial et étranger le succès qui l'accueillit ici lors de sa première apparition. L'ouvrage, principalement dans sa seconde moitié, est d'un effet certain et d'une qualité réelle; la fresque est brossée avec justesse et ampleur et la gradation heureusement conduite.

L'interprétation et la mise en scène ont enchanté tout le monde. M. Dupuis s'est généreusement dépensé et il a obtenu une excellente mise au point. Quant aux protagonistes, aucun artiste de la création ne réapparissait; toutes figures nouvelles et compositions intéressantes. Pour les premiers rôles, le drame se doublait de complications conjugales qui ne pouvaient que confirmer l'émotion. M^{me} Paquot-d'Assy enjôlait avec l'autorité que vous lui connaissez, ce gentil garçon de Laffitte, lequel cédait avec une coupable facilité à d'aussi impérieux enchantements; — du moins, tel paraissait être l'avis de cette pauvre M^{me} Laffitte, qui refusait avec une digne réserve la petite vengeance amoureuse que lui offrait le si beau M. Bourbon. Ce féroce M. d'Assy déplorait plus violemment les mœurs accommodantes. Dieu terrible! quels yeux, quelles menaces et quel couteau!

Il vous a gratifié, le pauvre M. Laffitte, — qui n'en pouvait mais, au fond! — d'une maîtresse plongée de lame en plein cœur, si proprement coulée qu'il était fort singulier de voir sa victime se relever pour prononcer les paroles d'adieu obligées de tous ceux qui meurent en scène, au dénouement. Les quatre époux ont fait grande impression, encore que le couple Laffitte ait paru un peu « français », dépourvu de cette vigueur colorée, de ce sentiment violent qui servait si heureusement l'interprétation du couple d'Assy. Il ne serait pas juste de ne pas signaler le début de M^{lle} Bourgeois, rentrant à Bruxelles après deux années d'études à l'école de M^{me} Caron. Malgré la stérilité de son rôle, elle a fait preuve de ressources dramatiques, de sincérité et de justesse; et si la voix doit s'étoffer encore pour s'adapter aux vaisseaux des salles de théâtres, on doit reconnaître à la débutante un talent certain.

Un intermède était annoncé, après le deuxième acte: exécution de la *Muelle* et de *Vers l'Avenir*, la dernière production de M. Gevaert. Le rideau, s'ouvrant à nouveau sur le décor de la Grand'Place bruxelloise, a découvert un groupe de choristes précédés d'une douzaine de combattants de 1830, portant (djà!)

les drapeaux des neuf provinces belges; dans le fond, un drapeau congolais. MM. Laffitte et Bourbon ont exécuté le célèbre « Amour sacré » avec la flamme congruente, puis se sont éclipsés, et les neuf provinces ont entamé l'hymne mondial. Après un premier couplet, le chœur en a exécuté un deuxième, puis un troisième. On croit bien que ce fut chanté en flamand. Les provinces ne paraissaient pas très sûres de leurs paroles; elles — ou plutôt *ils* — dissimulaient derrière leurs bannières un papier sur lequel se glissaient de fréquents regards. — Il faut excuser ces faiblesses. Si le texte français contient des traits de génie pareils au célèbre vers :

Si ta force déborde et franchit ses niveaux

que doit être le texte flamand? Quoi qu'il en soit, c'était un peu funèbre et parfaitement incompréhensible. Après le troisième couplet, l'auditoire a laissé applaudir avec une grande politesse ceux qui ne pouvaient pas faire autrement.

On croyait l'intermède terminé: mais M. Bourbon réapparaît, brandissant le drapeau tricolore... Légères inquiétudes: va-t-on recommencer l'hymne? en français, peut-être? — Eh! non! voici *la Brabançonne*, sans annonce, dans son cadre, et lancée par une chaude voix! L'effet, pour rester étranger au domaine musical, a vivement ému; il est certain qu'il ne fut pas prémédité; néanmoins tous ont si profondément ressenti l'opposition, que le vieux chant a été acclamé comme rarement il le fut. — Un chant ne devient national que si une nation l'adopte librement. Un « hymne national » ne s'impose jamais.

H. L.

CONCOURS ACADÉMIQUES

Voici, à titre de curiosité, les questions mises au concours, pour 1906 et 1907, par la classe des lettres et des sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique. Les lecteurs de *l'Art moderne* apprécieront comme nous l'intérêt palpitant de ce programme :

CONCOURS DE 1906

Section d'histoire et des lettres.

Première question. — On demande une étude sur l'exotisme dans la littérature française du XVIII^e siècle. — Prix : 800 francs.

Deuxième question. — Faire la classification des parlers wallons de Belgique au triple point de vue de la phonétique, de la morphologie et du vocabulaire. — Prix : 800 francs.

Troisième question. — Faire l'histoire des invasions en Belgique au moyen de l'étude systématique des dates fournies par les trouvailles de monnaies dans les ruines de villas, dans les tombeaux et dans les trésors enfouis. — Prix : 800 francs.

Quatrième question. — On demande une étude sur la valeur littéraire des pamphlets du XVI^e siècle, en langue néerlandaise. — Prix : 800 francs.

CONCOURS DE 1907

Section d'histoire et des lettres.

Première question. — Les classes rurales et le régime agraire aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, dans l'une des principautés des Pays-Bas méridionaux.

Deuxième question. — Histoire des hérésies cathares en Occident, du XI^e au XIII^e siècle.

Troisième question. — Étudier la légende de Godefroid de Bouillon, ses origines et son développement littéraire.

Quatrième question. — On demande une étude critique sur les sources de l'histoire de la Flandre et du Brabant.

Cinquième question. — On demande une étude sur Zuster Hadewyck.

Sixième question. — Recueillir dans les papyrus et les ostraka grecs les termes techniques relatifs aux institutions politiques et administratives de l'Égypte romaine et en donner l'explication.

Septième question. — Étudier l'art provincial qui s'est développé dans le nord de la Gaule à l'époque romaine.

Remarquez que nous ne nions pas que ce questionnaire puisse présenter quelque intérêt au point de vue de la science pure. Il abonde, c'est bien vrai, en questions d'*iota* souscrits. Mais enfin, admirons de bonne foi l'ingéniosité des académiciens qui les ont trouvées. Elle est même si extraordinaire, cette ingéniosité, qu'elle paraît de nature à donner un semblant de vérité à certains bruits qui courent. Mais oui, vous savez bien qu'on prétend que les concours académiques sont organisés pour la frime et qu'au moment où les questions sont posées, les manuscrits qui y répondent sont déjà prêts à « comparoir » devant le jury. Ces bruits sont faux, sans doute. Les gens qui prétendent que les académiciens proposent toujours des questions déjà traitées en secret par leurs élèves ou leurs jeunes amis et protégés, ont de mauvaises langues et ne savent évidemment pas ce qu'ils disent. Aussi ne nous attarderons-nous pas à discuter leurs allégations. Il nous sera tout de même permis d'estimer qu'une classe d'académie qui se dit « classe des lettres » devrait comprendre qu'il est parfaitement ridicule d'organiser des concours littéraires auxquels aucun littérateur ne peut prendre part. On a raison de dire qu'il n'y a qu'en Belgique que le ridicule ne tue pas ! Nous sommes bien, décidément, le pays de l'inertie absolue ! Depuis vingt-cinq ans que nous avons des écrivains, ils n'ont pas cessé de signaler au public, dans les revues, dans la presse, dans des conférences, le rôle grotesque de cette Académie, où l'on peuple la classe dite « des lettres » de toutes sortes de gens, sauf de littérateurs. Eh bien, au bout de vingt-cinq années durant lesquelles notre campagne ne s'est pas ralentie un instant, voilà tout ce qu'on a obtenu : l'extraordinaire programme que l'on a pu lire plus haut !

Pardon ! Il paraît que le gouvernement a eu l'intention, tout récemment, de créer une vraie classe des lettres, que l'on aurait placée sous la présidence de M. de Spoelberch de Lovenjoul et où l'on aurait fait entrer, enfin, des écrivains. Le projet était trop beau : il ne pouvait pas aboutir. Sont survenues les histoires de « Notre Pays », la grève des poètes, les lettres au *Petit Bleu* ; et le gouvernement, furieux, a remis son projet dans les cartons. Si cette histoire est vraie, l'attitude du gouvernement est incompréhensible. Le projet était bon ou il était mauvais en soi, et ce n'est pas la défection de quelques écrivains à une publication discutée qui aurait dû modifier les intentions du ministre. Mais voilà, le ministre a-t-il jamais eu les intentions qu'on lui prête ? En tous cas, nous lui conseillons vivement de lire et de méditer le programme de concours dont « son » Académie vient d'accoucher, et il sera édifié sur la vie, l'entrain, la joyeuse ferveur pour la Science et pour la Beauté qui règnent dans la docte et brillante assemblée.

G. R.

L'ILLUSTRATION DU LIVRE

A l'occasion du dixième anniversaire de sa fondation, le *Cercle d'Études typographiques* organise pour le mois de février prochain une Exposition internationale de photogravure et des divers procédés employés pour l'illustration du livre.

L'Exposition, placée sous le haut patronage de M. Francotte,

ministre de l'industrie et du travail, et la présidence d'honneur de M. De Mot, bourgmestre de Bruxelles, sera divisée en six classes comprenant : la photogravure et l'héliogravure, la photozincographie, les impressions photomécaniques, les dessins ou photographies de machines d'impression spéciales à la photogravure et au matériel employé pour sa production, les œuvres d'artistes belges créées pour l'illustration typographique, les publications consacrées aux procédés et aux applications de la photogravure.

Une série de conférences enseignera aux visiteurs la valeur et l'utilité des procédés signalés à leur attention.

Les emplacements sont mis gratuitement à la disposition des exposants. Pour tous renseignements (règlement, bulletin d'adhésion, etc.), s'adresser à M. le président du Cercle d'Études, 51, Marché-au-Charbon, Bruxelles.

NÉCROLOGIE

Soulacroix.

On a appris avec un vif regret, tant à Paris qu'à Bruxelles, la mort inopinée du baryton Soulacroix, qui s'était fait à la Monnaie, où il débuta en 1878, et à l'Opéra-Comique une réputation bien assise de chanteur expérimenté et d'excellent comédien. Ses créations du *Timbre d'argent*, de la *Flûte enchantée*, du *Capitaine Raymond*, de *Jean de Nivelles*, de *Joli Gilles* et surtout de Beckmesser dans *les Maîtres chanteurs* sont encore dans la mémoire de tous. A Paris, il créa principalement *l'Escadron volant de la Reine*, *la Basoche*, *les Folies amoureuses*, *Falstaff*. C'était un musicien sûr et un acteur qui marqua chacun de ses rôles d'une individualité propre. Il excellait dans les rôles comiques, où il dépensait une verve et un entrain extraordinaires.

M. Soulacroix était né à Fumel (Lot-et-Garonne) en décembre 1855. Il allait donc atteindre sa cinquantième année. C'est dans son pays natal qu'il vient de s'éteindre, après une carrière brillante qui lui valut les succès les plus flatteurs.

PETITE CHRONIQUE

L'inauguration du Théâtre en plein air de Genval a valu au public, outre le charme d'une représentation dans un décor naturel de verdure et d'eau, d'une fraîcheur délicieuse, la révélation du beau drame d'Albert Samain, *Polyphème*, créé à Paris l'an dernier au Théâtre de l'OEuvre par la compagnie de M. Lugné-Poe.

Le texte était illustré là-bas de la jolie et fine partition de M. Raymond Bonheur, l'ami intime de Samain, qui trouva, pour commenter musicalement l'inspiration du poète, des accents touchants et pathétiques. Souhaitons que lorsqu'on reprendra *Polyphème* à Bruxelles — et le succès qu'il obtint sur le Théâtre de verdure de Genval est de nature à nous en donner l'espoir — on complète l'œuvre par l'adaptation symphonique de M. Bonheur. Elle y ajoutera un charme délicat.

L'interprétation du drame à Genval fut d'ailleurs très bonne et il faut louer MM. Carlo Liten (*Polyphème*) et Ghilain (*Acis*), M^{mes} Guillaume (*Galathée*) et Beaufre (*Lycas*) des soins consciencieux et du talent qu'ils ont apportés à la composition de leurs rôles. La scène où *Polyphème*, désarmé par le spectacle de l'amour, se sacrifie héroïquement au bonheur d'autrui, a provoqué dans l'auditoire le frisson des grandes émotions d'art. M. Liten lui a donné une intensité, une chaleur et un mouvement superbes.

Polyphème sera joué à Genval aujourd'hui, dimanche, et dimanche prochain, à 5 heures.

Voici le tableau complet de la troupe du théâtre de la Monnaie :
Chefs de service : MM. Sylvain Dupuis, premier chef d'orchestre, Fr. Rasse, chef d'orchestre, et Ch. De Beer, régisseur général.

Chanteuses : M^{mes} Félia Litvinne (en représentations), Jane

Paquot-D'Assy, Francès Alda, Lucette Korsoff, P.-L. Donalda, C. Bressler-Gianoli, Jeanne Laffitte, Cécile Eyreams, Jane Maubourg, Dratz-Barat, Jeanne Bourgeois, Fanny Carlhant, Adrienne Tourjane, Jeanne Paulin, H. de Bolle, M. Udellé, Maria Lambert, L. Dewin et M. Massart.

Ténors : MM. Ch. Dalmorès, L. Laffitte, L. David, Jean Altchevsky, P. De Meyer, E. Forgeur, Hector Dognies et V. Caisso.

Barytons : MM. Henri Albers, M. Decléry, L. Bourbon, A. François et Armand Crabbé.

Basses : MM. Pierre D'Assy, H. Paty, Artus, Belhomme et Ch. Danlée.

Artistes de la danse : MM. Ambrosiny et J. Duchamps ; M^{mes} Boni, Cabrini, Gabrielle Carrère, Verdoot, Jamet et Ronzio.

Un artiste gantois d'un talent original et délicat spécialement voué à l'ornementation et à l'illustration du Livre, M. Julius De Praetere, vient d'être nommé directeur du Musée et de l'Ecole des Arts décoratifs de Zurich. M. De Praetere, qui exposa, en 1903, à la *Libre Esthétique* une série d'ex-libris, de reliures, de papiers de garde, etc., d'un goût parfait, était depuis quelques années professeur à l'Ecole des Arts décoratifs de Crefeld.

Une nouvelle revue d'art et de littérature, la *Revue libre*, paraîtra le 1^{er} octobre sous la direction de MM. F. Paul et Gilles. Administration et rédaction : rue de la Commune, 23, Bruxelles. Abonnement annuel : 3 francs.

Une jolie réflexion de M. de la Laurencie :

« L'émotion d'art ne relève-t-elle pas, en quelque manière, de l'intérêt historique lui-même, et ne faisons-nous pas appel à notre culture, c'est-à-dire aux images que nous fournit l'histoire, lorsque nous trouvons shakspearienne la scène du souterrain de *Pelléas* et que nous éprouvons des sensations délicieusement païennes à l'audition de la cantilène de flûte de *l'Après-midi d'un Faune*? Il y a, sans doute, en nous, des cordes que le temps a tendues, que les générations successives ont accordées, et lorsque ces cordes-là se mettent à vibrer, tout ce que nos ancêtres ont accumulé d'émotion s'épanche et nous envahit. »

MM. O. Colson, directeur de la revue *Wallonia*, et O. Grojean, membre de la *Société liégeoise de littérature wallonne*, préparent, sous les auspices de cette Société, la publication d'une *Bibliographie wallonne* comprenant la liste de tous les auteurs qui ont

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAITRE

HENRI DE BRAEKELEER

PEINTRE DE LA LUMIÈRE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

avec un portrait du maître et quatre reproductions de ses eaux-fortes.

Prix : 1 fr. 50.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

écrit en wallon, — quel qu'en soit le dialecte, — et le catalogue de leurs œuvres. Les auteurs sollicitent la collaboration amicale de tous ceux qui pourraient leur fournir des renseignements utiles. Ceux-ci seront reçus avec reconnaissance par M. Colson, rue Henkart, 10, à Liège, ou par M. Grojean, 266, avenue Brugmann, Bruxelles.

Le *Thyrse* ouvre un triple concours de poèmes en vers libres, de pièces de théâtre en un ou deux actes et de romans. Ce concours sera clos le 15 novembre prochain. Adresser avant cette date les manuscrits au *Thyrse*, 16, rue du Fort, Saint-Gilles (Bruxelles), qui fournira tous renseignements utiles à ceux qui lui en feront la demande.

Les jurys sont composés respectivement de MM. Camille Maclair, Iwan Gilkin et Ch. Van Lerberghe; Valère Gille, Albert Giraud et Lucien Solvay; Camille Lemonnier, Georges Eekhoud et Eugène Demolder, auxquels seront adjoints les anciens directeurs du *Thyrse*, MM. L. Rosy et L. Wéry.

En rappelant à nos lecteurs le concours de littérature dramatique organisé par la Société royale *Union dramatique et philanthropique de Bruxelles*, concours qui sera clôturé le 30 septembre prochain à midi, nous croyons utile de leur faire savoir que le jury, chargé de statuer au sujet des œuvres présentées, est composé comme suit : MM. H. Carton de Wiart, délégué du gouvernement; Alfred Mabille, délégué de la ville de Bruxelles; Camille Lemonnier, Georges Eekhoud et Edmond Catier, délégués de l'*Union dramatique*.

Renseignements et programme au local du cercle, 2, rue du Midi, à Bruxelles.

Un concours international est ouvert pour la composition du timbre-poste commémoratif de la quarantième année de règne du roi de Roumanie, Carol 1^{er}. Des primes de 1,500, 300 et 200 fr. seront décernées aux trois projets classés premiers.

S'adresser pour tous renseignements à la légation de Roumanie. La clôture du concours est fixée au 14 septembre.

M. Humperdinck vient de terminer un nouvel opéra, *le Miracle de Cologne*, qui sera représenté à Vienne l'hiver prochain.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

260, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n ^o	0,25	Le n ^o	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.



Maison Félix **MOMMEN** & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix rédués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADÈLE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines. Toiles et cotons préparés.
Matériel pour artistes. Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUËT

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES. GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29

BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Avenir de l'Intelligence (GEORGES RENCY). — Distribution de prix (O. M.). — Le Sentiment de la Nature en musique (CH. VAN DEN BORREN). — Le Congrès artistique de Venise. — L'Étiquetage (PAUL OTLET). — Livres neufs. — Nécrologie. A. - W. Bouguereau, Nicolsa Ysaye. — Petite Chronique.

L'Avenir de l'Intelligence⁽¹⁾

Voici un livre, un vrai livre, plein de moëlle, abondant en idées, fécond en remarques subtiles, intéressant par tout ce qu'il dit de vrai et même par tout ce qu'il avance de faux. Charles Maurras s'y est inscrit tout entier. On l'y voit, doué de son genre particulier d'esprit, aristocrate par volonté plutôt que par instinct,

(1) *L'Avenir de l'Intelligence*, par CHARLES MAURRAS. Paris, Albert Fontemoing.

réactionnaire absolu, ennemi de la Révolution et de toute l'évolution moderne, dont il ne veut remarquer que les inconvénients, convaincu que le salut de la France est dans un retour complet et sans atténuation aux traditions et aux institutions d'avant 89. Je résume, le plus brièvement possible, son dernier ouvrage.

Il est divisé en quatre parties. Dans la première, l'auteur étudie l'avenir de l'intelligence en France; dans la seconde, il montre le type intellectuel auquel il voudrait ramener les cerveaux modernes, c'est-à-dire le philosophe Auguste Comte; dans la troisième, il analyse l'œuvre de quelques écrivains féminins et s'attache à démontrer qu'ils sont le fruit du désordre romantique; enfin, dans la quatrième, il oppose à ces « Ménades » la figure classique d' Aimée de Coigny, *la Jeune Captive* de Chénier, qui, au milieu des aventures d'une existence d'amoureuse, trouva le temps de devenir, de concert avec Talleyrand, et sur les instigations de son dernier amant, la *Monck* de la Restauration.

La première partie est, de loin, la mieux nourrie d'observations et de faits. Il faut admirer l'art souple et adroit avec lequel l'auteur y donne à des allégations discutables les apparences d'une logique rigoureuse, — et aussi le charme qui s'en dégage et qui provient de la vigueur, de la netteté, de l'ingéniosité de la pensée autant que de la clarté sobre, mais toujours agréable, du style. Voici un court exposé qui pourra, sans doute, en donner une idée succincte :

Actuellement, on a l'illusion que l'intelligence jouit dans l'État de plus de considération qu'avant la Révolution. Évidemment les écrivains de talent médiocre

ont gagné au change. Au xvi^e siècle, par exemple, les lettres n'étaient que la parure du monde et ne prétendaient pas gouverner. Au xviii^e, au contraire, les lettrés (songez à Jean-Jacques et à Voltaire) deviennent vraiment rois. Si les anciens princes abdiquent, c'est parce que, grâce à l'influence des philosophes, la révolution s'est accomplie en eux. Puis, arrive Napoléon qui n'est qu'un idéologue couronné. Il prépare le xix^e siècle, où la divagation continue : les lettres détruisent toujours, sans jamais reconstruire. Mais déjà la décadence commence. Chateaubriand n'a plus l'influence de Voltaire, Hugo n'eut pas celle de Jean-Jacques. Les lettrés qui deviennent ministres tournent le dos à la littérature et renient leur origine.

Toutefois, au début du xix^e siècle on voyait encore la bonne société accueillir les patriciens de l'intelligence. La littérature, malheureusement, devint révolutionnaire ou se renferma dans des cénacles. A cause de l'antipathie qu'ils éprouvaient pour la première de ces formes, et à cause de la difficulté de comprendre la seconde, les gens bien nés rompirent avec les écrivains. Ceux-ci virent leur influence ruinée tout à fait, dans la suite, par les forces d'argent qui les isolèrent de la société nouvelle, formée des vieux nobles et des nouveaux enrichis. En outre, la littérature industrielle, qui, même très productive, est incapable d'assurer l'indépendance de la plume, vint hâter la décadence de l'intelligence. Et c'est une erreur de croire que le socialisme pourra arranger les choses. Il ne supprimera pas les intermédiaires, libraires et imprimeurs, qui prélèvent à leur profit la meilleure part des bénéfices que les écrivains pourraient s'assurer pour leurs livres.

Pour qu'un littérateur soit libre, il faut qu'il soit très riche ou très gueux. Il faut qu'il soit La Rochefoucauld ou Diogène. Les autres doivent se vendre à la politique ou à l'argent. La presse, actuellement, est tout entière vénale. L'Etat devrait remédier à ce vice. Comment le pourrait-il? Lui-même est soumis à l'argent. Ainsi, le lettré, déconsidéré, est banni de l'aristocratie et de la bourgeoisie. Le peuple lui-même bientôt n'aura plus d'estime pour lui. L'intelligence, dépouillée de toute ses prérogatives anciennes, vaincue par le veau d'or, ne jouira plus d'aucune influence en France, à moins qu'elle ne comprenne que, pour résister à l'argent vainqueur, elle doit se subordonner aux forces traditionnelles, l'armée et le clergé, et tenter avec elles la contre-révolution.

Cette conclusion n'est pas faite pour étonner. On sait que M. Maurras est le dernier des royalistes français. Il soutient l'armée et le clergé. Il lutte contre la liberté de la Presse. Il voudrait appliquer la censure aux mauvais journaux. Il n'admet pas la liberté de conscience. Enfin, il entend supprimer toutes les libertés modernes et en

revenir à l'état de choses d'avant la Révolution. Notre anarchie mentale et morale — si aisément explicable, cependant, par le caractère transitoire du siècle où nous vivons — l'épouvante : il lui attribue toutes les misères du monde. Il veut faire rentrer l'ordre dans la société. Et, naturellement, il nous remet devant les yeux la haute figure du Prêtre de l'ordre par excellence, cet Auguste Comte dont toute l'ambition fut de réorganiser la société sur une base à la fois scientifique et traditionnelle. Le chapitre consacré à l'examen des théories positivistes est le « clou » du volume. Il est impossible d'exposer avec plus de clarté des théories aussi abstraites et aussi confuses. M. Maurras admire et vénère Auguste Comte parce que, dit-il, « il a rendu à quelques-uns qui étaient une anarchie vivante, l'ordre ou, ce qui équivaut, l'espérance de l'ordre ».

A son avis, nous sommes intellectuellement malades, parce que nous avons laissé le sentiment — un sentiment désordonné — prendre en nous la place de la raison. Il le prouve en étudiant avec quelque détail les livres de quatre femmes de lettres contemporaines, en qui il voit germer et se développer les plus néfastes semences du Romantisme. Il s'agit de M^{mes} Vivien, de Régnier, Mardrus et de Noailles. Ce sont des Bacchantes et des Ménades, dit-il. Elles ont fait de leur « moi » le centre de l'Univers.

Au contraire, comme il caresse l'aimable figure d'Aimée de Coigny, qu'il appelle M^{lle} Monck, en souvenir du général qui rétablit les Stuarts en Angleterre après Cromwell! Il la montre faisant marcher de pair sa vie galante et son développement cérébral et terminant son existence dans les intrigues de la politique. C'est grâce à elle que Talleyrand se rallia à l'idée de placer « Monsieur » sur le trône. Voilà la femme française, ayant une conscience nationale, sachant s'élever au-dessus des préoccupations personnelles pour embrasser l'intérêt de tous. Et, revenant à son leitmotiv, M. Maurras se hâte d'insinuer qu'il faut, à l'exemple de « M^{lle} Monck », chercher l'occasion de restaurer derechef la vieille monarchie française.

Quelque courtois qu'il se montre sans cesse, on sent chez M. Maurras un mépris profond pour ceux qui ne sont pas de son avis. Il est évident qu'il regarde les admirateurs de la Révolution comme des esprits faibles. Il est royaliste, nationaliste, anti-parlementaire, anti-constitutionnel, partisan d'un pouvoir princier absolu, de droit divin, appuyé sur une aristocratie puissante. Il est anti-démocrate, anti-égalitaire, anti-libertaire. Il veut le bonheur des humbles par leur soumission volontaire aux puissants. Mais il veut aussi la suppression de la Haute-Finance. S'il est l'ami des grands propriétaires fonciers et industriels, il est l'ennemi des banquiers juifs qui ont leur fortune en papier. En quelque domaine que ce soit, il n'admet pas l'évolution, il nie le progrès tel

qu'on l'admet généralement, il regrette le passé, il voit venir un avenir plein de menaces.

Ma tâche n'est pas de lui démontrer ici qu'il a tort. Si les choses sont ce qu'elles sont devenues, c'est sans doute par un aboutissement logique et fatal. Pourquoi les considérer comme mauvaises et condamnables, alors qu'on déclare respecter la tradition? Elles-mêmes, ne sont-elles pas des éléments de la tradition future? Nous ne voyons pas les transitions. Est-ce une raison pour les nier?

Mais, sans vouloir entrer avec M. Maurras dans une discussion qui nous mènerait loin sans profit pour personne, je dois rendre hommage à ses qualités réellement admirables de penseur, de dialecticien, d'observateur et de styliste. Son livre provoquera une saine activité cérébrale. Il ne convainc pas toujours : mais il instruit et il éclaire. Et, tout en avertissant mes lecteurs que le résumé que j'en ai tenté n'en donne qu'une idée forcément restreinte et déformée, je les engage vivement à le lire avec attention. Ils en retireront, en même temps que du fruit pour eux-mêmes, la conviction que M. Maurras est un excellent écrivain, sûr de lui, maître d'un langage clair et choisi, héritier de toutes les traditions de force harmonieuse dans la pensée et de grâce sobre dans le style qui font les maîtres et les modèles.

GEORGES RENCY

DISTRIBUTION DE PRIX

Le Congrès artistique de Venise a inscrit en tête des réformes à adopter dans l'organisation des expositions l'abolition des médailles et récompenses. Depuis ses débuts, *l'Art moderne* a fait campagne, on le sait, contre l'institution avilissante des médailles. Souhaitons que l'antique préjugé par lequel on assimile les Salons des Beaux-Arts aux comices agricoles disparaisse enfin. « En attendant qu'on le supprime », comme le disait jadis si drôlement du Sénat notre ami Masset, le jury international de Liège a fonctionné selon les vétustes traditions et les rites consacrés, pesant, mesurant, jugeant, appréciant ce qui, parmi les œuvres exposées, lui paraissait correspondre à la valeur exacte d'une médaille en or, d'une médaille en vermeil, d'une médaille en argent, d'une médaille en bronze, — ces divers métaux (on n'est pas descendu jusqu'au plomb et au fer battu) symbolisant, dans les mensurations officielles, les divers degrés de l'échelle hiérarchique des peintres, sculpteurs, dessinateurs, graveurs et architectes. Et dans sa haute sagesse il a décerné la médaille d'honneur à trois peintres, MM. Breitner (Hollande), Sargent (Etats-Unis), Stobbaerts (Belgique), et à un sculpteur, M. Rombaux (Belgique).

Il a, de même, distribué une trentaine de médailles en vermeil. Ceux des artistes belges qui ont été (ô joie!) jugés dignes de cette « récompense » sont MM. Buysse, Claus, De Launois, Ensor, Frédéric, Heymans, Khnopff, Laermans, Trémerie et M^{lle} Ronner, peintres; MM. Braecke, Hérain, Lagae, de Lalaing, Rousseau,

sculpteurs; Danse et Bernier, graveurs; Demany et Sonnevile, architectes.

En revanche, d'autres n'ont été gratifiés (on se demande pourquoi) que d'une médaille en argent : M^{lle} B. Art, MM. Bae-eleer, Berchmans, Cassiers, A. Collin, De Saedeleer, O. Dierickx, R. Janssens, P. Mathieu, M. Pirenne, Stacquet, Thomas, Uytterschaut, Van Holder, Van Damme-Sylva, Van Zevenbergen, Floors, M^{me} Wytzman; les sculpteurs Blickx, Bonequet, P. Du Bois, Ch. Samuel; les architectes De Smet, Thullier et Van den Hende.

Enfin, les médailles de bronze ont plu sur la tête des peintres Billiet, M^{lle} De Bièvre, A. Donnay, De Sloovere, R. Heintz, Herremans, M. Melsen, Middelée, Oleffe, Opsomer, Edm. Verstraeten, W. Vaes; des graveurs Bartholomé et Peeters; des sculpteurs J. Dupon, Mascré, Van Perck, Vogelaer, et de l'architecte Evraud.

Que ceux-ci se consolent de n'avoir « mérité » qu'une troisième médaille en songeant que Whistler, — ainsi que le rappelait ici même M. Léonce Bénédite dimanche dernier, — ne fut, en 1883, jugé digne que de cette modeste « distinction » pour l'admirable Portrait de sa mère, qui fait aujourd'hui la gloire du Musée du Luxembourg!

A cet égard, il serait peut-être utile de maintenir l'institution des médailles afin de mieux marquer, par les bévues et les injustices des jurys, les étapes successivement accomplies par les grands artistes contemporains.

O. M.

Le Sentiment de la Nature en musique.

Le sentiment de la nature a toujours suivi, chez les musiciens aussi bien que chez les peintres et les poètes, la même évolution que les idées générales. Pour remonter jusqu'au cœur du moyen âge, il est hors de doute que certains esprits de cette période de l'histoire furent profondément impressionnés par la beauté de la nature. *Le Cantique des Créatures* de saint François d'Assise en est peut-être la démonstration la plus frappante : le mysticisme panthéiste purement instinctif du Poverello devait inévitablement le mener à cela; et lorsqu'il loue Dieu pour « Notre père le Soleil », pour « Notre sœur la Lune », pour « Notre frère le Vent », pour « Notre mère la Terre qui nous nourrit et nous entretient et qui produit beaucoup de fruits, des fleurs aux couleurs variées et de l'herbe », on peut dire qu'il donne déjà au sentiment de la nature son expression la plus élevée.

Nous ne connaissons pas encore d'une façon suffisamment approfondie la musique de ces époques lointaines pour pouvoir en conclure que ce sentiment s'y trouve déjà exprimé avec le lyrisme qui est la marque des profondes sensations; le plain-chant et les plus anciennes chansons populaires, bien que très intéressants, ne nous montrent que les origines d'un art qui ne doit s'épanouir qu'au cours du xvi^e siècle et qui atteindra son apogée avec Josquin Desprès, Roland de Lassus et Palestrina.

La Renaissance eut sur les destinées de l'art une influence singulière. D'un côté, elle procura aux hommes de l'Europe occidentale une meilleure connaissance de la nature en général et de leur nature individuelle en particulier; la conception de la personnalité se développa avec l'humanisme, et la compréhension consciente de ce qui était vraiment beau, par exemple un beau paysage, s'en accrut. Le pape Pie II (connu sous le

pseudonyme littéraire de Sylvius Aeneas), qui vivait vers le milieu du xv^e siècle, décrit avec l'amour le plus sincère « les champs de lin aux fleurs bleues agitées par la brise, le genêt doré qui tapisse la colline, les broussailles, un arbre remarquable par sa beauté, une source limpide (1) ». Les peintres de Venise, spécialement Giorgione et Carpaccio, paraissent souvent attacher aux sites une telle importance, qu'ils semblent avoir été plus profondément émus par la nature même que par la scène de la vie humaine ou divine qui se déroule au milieu de leurs paysages. Shakespeare, dans *le Songe d'une Nuit d'été*, dans *le Roi Lear* et dans *la Tempête*, par exemple, donne l'impression que la nature lui procurait des sensations profondes et fortes.

D'autre part, à mesure que le concept de la personnalité humaine se développait, l'idée qu'il y avait une distance entre l'homme et la nature se développait aussi. Le panthéisme instinctif du moyen âge, qui confondait en quelque sorte l'homme avec la nature, fut peu à peu remplacé par des systèmes métaphysiques qui plaçaient la Raison humaine au-dessus du Sentiment.

Les conceptions d'art suivirent une évolution absolument identique, dont l'aboutissement le plus remarquable fut le classicisme français du xvii^e et du xviii^e siècles. La Raison, dans le sens métaphysique du mot, devient un critérium absolu. D'après la Raison, la plus belle expression d'art était celle des anciens Grecs et des anciens Romains. La Raison ordonnait donc d'obéir aux principes que ceux-ci avaient appliqués dans leurs chefs-d'œuvre.

Après plusieurs siècles d'expérience, nous pouvons juger de la vanité d'une telle esthétique. Et si, dans la réalité des choses, celle-ci n'a guère causé de mal, c'est parce qu'en matière d'art le génie plane plus haut que tous les systèmes théoriques.

Au point de vue musical, l'imitation de l'antique est impossible pour le motif qu'aux grands siècles du classicisme on ignorait totalement les œuvres musicales de l'antiquité. Mais en ce qui regarde l'architecture, la sculpture, la peinture et aussi, — mais à un moindre degré, — la littérature, le goût envahissant de l'antique domina la période classique proprement dite jusqu'au seuil du xix^e siècle. Les artistes médiocres de cette période comprenaient d'ailleurs fort mal l'antiquité et attachaient généralement autant d'importance aux productions de la décadence romaine qu'aux œuvres de la belle époque de la Grèce. Et l'on peut soutenir, je pense, que la musique du xvii^e et du xviii^e siècles est bien souvent une sorte de transposition de la convention gréco-romaine appliquée à la même époque dans les arts plastiques.

La musique dans laquelle le sentiment de la nature devait trouver pour la première fois une expression à proprement parler objective fut la musique d'opéra. L'opéra est né en Italie, vers 1600, avec Caccini, Peri et Monteverde. La nature jouait dans les œuvres de ces musiciens un rôle de peu d'importance : tous trois avaient particulièrement pour but d'exprimer avec sincérité les *sentiments humains*. Monteverde, bien qu'il ait puisé, comme l'a dit M. Romain Rolland, « sa force et son assurance dans la nature » (2) et que « la nature ait été son idéal », a voulu exprimer la nature humaine, et non la nature en général.

(1) BURCKHARD. *La Civilisation en Italie au temps de la Renaissance* (trad. Schmitt.), t. II, chap. III. Paris, Plon.

(2) ROMAIN ROLLAND. *Histoire de l'opéra en Europe avant Lulli et Scarlatti*, p. 94. Paris, Fontemoing.

Mais lorsqu'un musicien de génie a cette haute conception de l'art, ses œuvres démontrent fréquemment que la nature humaine et la nature en général ont entre elles des relations étroites.

J.-S. Bach, dont le génie était surtout concentré et intime, n'a que très rarement exprimé dans ses œuvres le sentiment de la nature d'un façon absolument objective. Toutefois il apparaît comme certain qu'il aimait réellement la nature. Mais sa conception des beautés terrestres se confondait pour ainsi dire avec sa profonde croyance religieuse. Elle formait avec cette dernière un tout sentimental et intellectuel dont la puissance créatrice trouve sa source dans la sincérité de sa foi.

Le livre que M. Schweitzer vient de consacrer à J.-S. Bach (1) démontre néanmoins que l'auteur de *la Passion selon saint Matthieu* utilisait pour exprimer ses symboles religieux ou sentimentaux des sortes de *leitmotiv* empruntés à la nature. Chaque fois qu'une idée abstraite fait surgir chez les librettistes de ses cantates des comparaisons tirées de la nature, immédiatement Bach s'empresse d'employer dans le chant ou dans l'accompagnement orchestral un dessin mélodique ou rythmique qui donne de la vie à ces comparaisons. Ainsi dans une de ses cantates sur *le Néant de la vie humaine*, le poème dit à un moment donné : « Les jours de notre vie coulent aussi rapides qu'une eau torrentueuse ». Le chant et l'accompagnement symphonique adaptés à ce texte imitent, à n'en pas douter, l'allure de l'eau qui s'écoule rapidement, comme celle d'un torrent. Et chaque fois que cette idée réapparaît dans d'autres cantates, Bach emploie le même dessin, dont il varie naturellement la forme selon les circonstances.

Il utilise également des idées musicales évoquant l'image des nuages qui s'envolent rapidement, du brouillard qui se dissipe, de la mer calme, de la mer agitée, etc., chaque fois qu'un texte, dont la tendance est d'ailleurs presque toujours abstraite, éveille dans son esprit le souvenir de ces spectacles de la nature.

Parfois, lorsqu'il atteint le summum de l'inspiration religieuse, il fait preuve d'un véritable « impressionnisme » musical. Dans *la Passion* (arioso et air : « Le soir avec son charme doux »), dans la cantate sur l'apparition de Jésus aux disciples d'Emmaüs, dans la cantate *Reste auprès de nous car le soir va venir*, il donne merveilleusement l'impression de la tombée du jour. Dans la *Cantate de chasse*, dans certaines de ses *Cantates de Pentecôte* il fait éclater en sonorités expressives l'allégresse du printemps. Parfois il a recours à l'harmonie imitative. C'est le cas pour sa cantate profane *le Défi de Phoebus et de Pan*, qui, dans le chœur introductif, exprime d'un façon très réaliste le bruit du vent dans une grotte. De même, dans le chœur par lequel débute la cantate profane *Éole satisfait*, il traduit le mugissement des vents déchaînés. Dans toute cette cantate règne d'ailleurs une véritable atmosphère d'automne. D'autres fois, Bach imagine un décor pastoral plein de fraîcheur et de lumière. Tout son *Oratorio de Noël*, par exemple, se déroule dans un délicieux cadre agreste, spécialement le morceau symphonique intitulé *la Veillée de Bergers*.

(A suivre.)

CH. VAN DEN BORREN

(1) ALBERT SCHWEITZER. *J.-S. Bach, le musicien-poète*. Leipzig, Breitkopf et Härtel, 1905.

Le Congrès artistique de Venise.

Le Comité organisateur du Congrès artistique international de Venise vient de publier le programme complet des travaux et des fêtes du Congrès. Celui-ci se réunira au Palais des Doges le jeudi 21 septembre, à 10 heures du matin, sous la présidence du ministre de l'Instruction publique. Le même jour aura lieu la cérémonie commémorative organisée en l'honneur de Ruskin et dans laquelle prendra la parole M. Robert de la Sizeranne. Les membres du Congrès visiteront ensuite l'Exposition internationale des Beaux-Arts et assisteront à un banquet offert au ministre et aux congressistes par la Municipalité de Venise et par le Cercle des Artistes.

Les séances des quatre sections du Congrès auront lieu les 22, 23, 25, 27 et 28 septembre. La journée du dimanche 24 sera consacrée à une excursion aux îles de la lagune (Murano, Burano, Torcello, San-Francesco del Deserto); celle du mardi 26 à la visite de Padoue et de ses monuments.

Au programme des fêtes figurent en outre une soirée chez le prince Giovanelli, un déjeuner vénitien dans l'île de la Giudecca, une visite aux Galeries et au Musée de Venise, une illumination générale du bassin de Saint-Marc et du Grand Canal, une soirée théâtrale de gala et un dîner à la vénitienne offerts par le Cercle des Artistes, une visite aux travaux de reconstruction du Campanile et de la Loggetta, etc.

Parmi les rapporteurs, citons MM. Marco Calderini, D. Angeli, L.-C. Luzzati, A. Venturi, G. Soulier, D. Donghi, Ch. Aitkin, F. Ford, E. Basile, M. Manfredi, R. Barbiera, C. Fiorilli, M^{me} Madeline Marrable, MM. P. Gautier, W.-M. Rossetti, G. Cantalamessa, S. Ricci, Ph. H. Newman, etc.

Les travaux embrassent un choix important de questions relatives aux expositions et concours, à l'enseignement artistique, à la protection du patrimoine artistique, etc.

Des facilités de voyage et de séjour sont accordées aux congressistes qui auront fait parvenir *avant le 31 août* leur adhésion au secrétaire général du Congrès, M. A. Forti, Palazzo della Fenice, Venise.

L'ÉTIQUETAGE

Étiqueter est tout un art. Ceux que leur position chargent de ce soin ne paraissent guère s'en douter : voyez nos gares de chemins de fer, nos musées, nos expositions, nos sites, les cortèges qui traversent nos rues.

Les choses qui nous sont familières nous sont connues par leur nom ou tout au moins par leur destination. Qu'il se présente des accumulations d'objets nouveaux, des installations complexes parmi lesquelles nous ayons à poursuivre un chemin, et voilà que l'étiquetage s'impose, que des indications écrites, lisibles, claires, non équivoques, complètes, coordonnées, deviennent indispensables pour s'y retrouver.

Notre gare du Nord fut longtemps un lieu de perdition pour tout étranger ou provincial. Les voies n'étaient même pas numérotées. Les destinations étaient inscrites sur de petites planchettes difficiles à déchiffrer. On a fait des progrès. Mais il n'existe pas encore de grands tableaux centralisant tous les

renseignements, tels ceux que l'on voit dans les gares allemandes et où l'on trouve, heure par heure, voie par voie, l'indication de tous les trains partant ou arrivant. C'est un morceau de l'indicateur des chemins de fer, limité aux nécessités immédiates des voyageurs de la gare. Puis encore, considérez le trouble qui naît de la lecture d'une même inscription en quatre langues, pour des gens pressés qui ne voient pas bien où commence et finit le texte qui les intéresse et se croient obligés de lire les quatre lignes mal distinctes....

Nos rues et nos sites : que de plaques illisibles pour désigner leurs noms ! Traversez nos villes, mais surtout allez à la campagne voir le délabrement des poteaux indicateurs qu'à la vitesse de l'auto ou du vélo il faut pourtant savoir déchiffrer. Nulle part le voyageur n'est averti du nom du village qu'il traverse, tandis qu'en Allemagne, à l'entrée et à la sortie de toute agglomération, sont placés de grands poteaux indicateurs portant le nom de la localité, celui des circonscriptions administratives dont elle fait partie, le chiffre de la population, les principales distances et les lieux de concentration en cas de mobilisation.

Nos musées et nos expositions : une promenade dans les galeries de Liège en apprend long sur ce sujet. Quel exposant sait dire en trois mots ce qu'il expose, définir une caractéristique de l'objet, retenir par une explication qui créera un lien entre le visiteur pressé ou distrait et la chose exposée, qui lui paraît indifférente ou rébarbative au premier abord ? Dans nos musées, on est en progrès. Celui du Cinquantenaire s'efforce vraiment de servir à l'enseignement de la masse. Il est bien étiqueté. On y achète pour quelques sous un catalogue pratique rédigé sous forme de promenade méthodique; les objets les plus intéressants sont accompagnés d'une courte notice qui en révèle la portée. Pour celui qui veut avoir plus de renseignements, on a commencé à compléter l'étiquetage par des références bibliographiques renvoyant aux publications dans lesquelles a été décrit l'objet.

Un tel exemple ne se généralise malheureusement pas. Ne serait-il pas intéressant de rappeler au Musée ancien les grands faits de l'histoire de la peinture ? La reproduction, en un coin des grandes salles, des tableaux synoptiques qui rangent les peintres par ordre de date et d'école serait un enseignement pour ceux qui ignorent et un rappel pour ceux qui ont su. L'indifférence des organisateurs à l'égard de l'étiquetage est démontrée par l'exposition rétrospective, actuellement ouverte, de l'Art belge. Là, non seulement on ne s'est pas donné la peine de dénommer les salons consacrés à nos principaux artistes, mais on a présenté des toiles sans le moindre carton. Il y a un numéro qui renvoie au catalogue, c'est tout. Le numéro est nécessaire, mais insuffisant. La masse n'achète pas le catalogue. Beaucoup de personnes myopes souffrent vraiment de visiter une exposition le catalogue en main. Puis, l'homme pressé ne peut perdre le temps d'une visite à une lecture qu'il peut faire chez lui.

Nos fêtes et nos cortèges manquent aussi d'indications explicatives. Pourtant, nous sommes en progrès. Le récent cortège historique déployait des pages d'histoire en tableaux vivants accompagnés de titres et d'intitulés. Mais que d'améliorations encore à y apporter pour faire de ces manifestations de vraies leçons pour le peuple... et pour les bourgeois ! On pouvait suivre le Tournoi de chevalerie dans un scénario fort bien présenté, clair, élégant, bien imprimé. Mais... il coûtait un franc. Aux deux premières représentations, le public les a enlevés par milliers aux vendeurs. Aux représentations suivantes, le franc demandé a fait

retirer toutes les mains qui déjà se tendaient. N'eût-il pas fallu songer à faire une édition populaire du petit livret et à profiter ainsi d'une fête pour préciser quelques notions dans l'esprit des foules?

On a beaucoup fait, mais combien reste à faire !

PAUL OTLET.

LIVRES NEUFS

Parmi les volumes parus à la veille des vacances, signalons un exquis volume de poèmes, *Cœur ému !* par Yvanhoé Rambosson (1). Ce sont là pénétrantes impressions de nature et expressions personnelles du mécanisme sentimental : éternel mystère des êtres répandu dans le mystère des choses.

Comme le disait M. Stuart Merrill à propos d'un précédent volume du poète, *le Verger doré* : « Il est permis de saisir l'âme de M. Rambosson par ce qu'elle a de spécial, par le frisson nouveau dont elle nous émeut. Or, elle me semble se distinguer par un double sens de la guerre et du mystère; elle est splendidement combative et délicieusement peureuse; elle se rue sans crainte à la bataille et tremble au murmure d'une feuille au vent.

M. Rambosson a, en effet, un sens extraordinaire des choses inexplicables et hallucinantes, comme des chemins crépusculaires, des maisons désertes, des bois lunaires... D'autre fois, au soleil, le poète sonne la fanfare du printemps, de l'espoir et de la joie. Alors le vers se cabre, hennit et se rabroue comme un Pégase frissonnant sous la caresse soyeuse des étendards. »

NÉCROLOGIE

A.-W. Bouguereau.

On dit a de lui, en manière d'éloge, qu'il avait très exactement exprimé l'idéal bourgeois du XIX^e siècle. Le compliment n'est guère flatteur. Le bourgeois raffolait, en effet, de ses polychromies lisses et froides, et chaque année au Salon de Paris (côté Champs-Élysées, bien entendu), il fallait jouer des coudes pour approcher de la cimaise sur laquelle, au centre d'un panneau, trônait l'une ou l'autre de ses madones théâtrales ou quelque douceuse allégorie. Les artistes se contentaient de sourire, — et de passer outre. Prix de Rome en 1850, membre de l'Institut depuis 1876, médaille d'honneur en 1885, commandeur de la Légion d'honneur, M. Bouguereau incarnait l'art officiel, dont son nom était la symbolisation et la synthèse. Il demeura, après la mort de M. Cabanel, le dernier rempart de l'Académie, le représentant isolé d'une race disparue, presque un phénomène. Il eût pu dire comme Gérôme, — mais, au fait, c'est peut-être lui qui tint le propos : « Corot? s'il se présentait aujourd'hui au Salon, je le refuserais avec autant d'entrain que jadis! »

Du moins avait-il, — et il faut lui rendre cette justice, — le courage de ses opinions. « Il était de ceux, écrit un de nos confrères, qui tiennent Carrière pour un fou et Claude Monet pour un polisson, n'admettent pas que l'art ait évolué depuis le temps de Paul Delaroche et considèrent l'impressionnisme, voire le réalisme d'un Bastien-Lepage, comme une passagère aberration. »

Eckmann Chatrian a décrit dans *Daniel Rock* un caractère de cette trempe. Bouguereau fut le Daniel Rock de la peinture. Le cas est intéressant, mais l'effort stérile.

A.-W. Bouguereau était né à La Rochelle en 1825. Il avait donc atteint l'âge de quatre-vingts ans. Jusqu'à ses derniers jours, il peignait avec la même sérénité et ne connut que la joie d'un constant succès.

(1) Paris. Librairie du *Mercure de France*.

Nicolas Ysaye.

Le vénérable père d'Eugène Ysaye, de Théo Ysaye, de Joseph Ysaye, directeur de l'École de musique d'Arlon, vient de s'éteindre en cette ville, à l'âge de soixante-dix-neuf ans. C'était un excellent musicien auquel ses fils doivent les premiers principes de leur éducation artistique et leur initiation à l'art dans lequel ils se sont illustrés. Après une carrière de chef d'orchestre et de professeur honorablement remplie à Liège, M. Nicolas Ysaye s'était retiré à Arlon, auprès de son fils aîné. On le voyait assez souvent à Bruxelles, où il suivait avec le plus vif intérêt les concerts symphoniques, heureux et fier des succès qu'y remportaient ses fils comme virtuoses, compositeurs et chefs d'orchestre. Sa verte vieillesse était auréolée d'une bonté et d'une simplicité qui le faisaient aimer de tous.

Nous présentons à MM. Ysaye, cruellement éprouvés, l'expression affectueuse de nos condoléances et de nos regrets.

PETITE CHRONIQUE

La septième exposition annuelle du cercle *Vrije Kunst* aura lieu au Musée Moderne du 3 au 25 septembre.

Une exposition internationale d'Economie domestique comprenant des sections de décoration et d'ameublement, de lettres, sciences et arts, d'industries artistiques, etc., s'ouvrira à Anvers en avril-mai 1906 sous les auspices du Gouvernement, de la Province et de la Ville.

S'adresser pour tous renseignements à M. G. Tiberghien, secrétaire-général, 104, boulevard Léopold, Anvers.

Le théâtre du Parc s'ouvrira, la semaine prochaine, pour quelques représentations. M. Galipaux interprétera jeudi et vendredi *la Gueule du Loup*, de MM. Hennequin et Bilhaud, et *Asile de Nuit*, de M. Max Maurey. Samedi et dimanche, M^{me} Marthe Regnier et M. Tarride joueront *Petite Peste et les Coteaux du Médoc*, de M. Romain Coolus.

A la Monnaie, on répète activement l'opéra de Paul Gilson, *Princesse Rayon-de-Soleil*, qui passera dans la première quinzaine de septembre.

M. F. Kegelman a fait don au Musée des Arts décoratifs de quatre tableaux par lesquels il a cherché à résumer les développements et les transformations de la ville de Namur depuis le XIV^e jusqu'au XVIII^e siècle.

Les quatre tableaux de M. Kegelman représentent :

1^o Le panorama de la ville de Namur au XIV^e siècle, pris du donjon du château des Comtes;

2^o Une rue du château des Comtes et de la rive gauche de la Meuse au XV^e siècle;

3^o Une vue générale de la ville au début du XVII^e siècle, prise des hauteurs de Coquelet, au nord-est;

4^o Le panorama de la ville dans le premier tiers du XVIII^e siècle, pris du haut du donjon du château des Comtes.

Fleurs de critique. D'un confrère de province :

« Non seulement le coloris est brillant et lumineux, le dessin académique, mais cet artiste, marchant sur le procédé et se moquant de ses prédécesseurs, sent avec son cœur et nous le montre. C'est là le meilleur éloge qu'on puisse faire à un artiste, et nous pouvons, je pense, unanimement le lui décerner. »

Notre compatriote M. Rühlmann, qui dirigea l'orchestre du Théâtre des Arts, à Rouen, puis celui du Théâtre royal d'Anvers, vient d'être nommé chef d'orchestre à l'Opéra-Comique de Paris.

De Paris :

L'Académie des Beaux-Arts vient d'élire, en remplacement de M. Paul Dubois et du baron A. de Rothschild, le statuaire R. de Saint-Marceaux et le Dr Paul Richer.

M. Camille Groult a offert au musée du Louvre un tableau de Turner, *Vue du Pont-Neuf*. Deux autres œuvres de l'École anglaise, un portrait d'homme de Reynolds et le *Portrait de Miss Firster* par Lawrence, ont été offerts au musée par des donateurs anonymes.

La Société nationale des Beaux-Arts a décidé que l'année prochaine, pendant la durée du Salon, un orchestre, dirigé par M. Paul Viardot, présenterait au public un choix d'œuvres musicales nouvelles. C'est l'heureuse « Alliance des Arts » réalisée depuis longtemps dans les expositions belges.

M. A. Savard, directeur du Conservatoire de Lyon, a fait recevoir à l'Opéra le drame lyrique *la Forêt* qu'il a écrit sur un texte de Laurent Taillade. M. Savard, qui appartient à la génération de MM. Guy Ropartz et A. Magnard, est l'auteur d'une symphonie en trois parties, d'un poème symphonique inspiré du *Roi Lear*, etc. *La Forêt* sera son début au théâtre.

L'œuvre présente cette particularité que les personnages figurant les arbres, — chêne, cyprès, tilleul, etc., — au lieu de chanter leurs rôles les déclameront sur des tenues d'orchestre. Ces rôles seront créés par des artistes de la Comédie-Française.

Philippe de Champagne, né à Bruxelles le 26 mai 1602, est mort à Paris le 12 août 1674. Une inscription commémorative va être placée par le service municipal d'architecture sur la maison habitée par l'artiste, rue des Écouffes, 20.

Un monument sera érigé prochainement sur le tombeau de Maurice Rollinat. C'est Rodin qui l'a composé. Le maître, qui fut aux heures de jeunesse l'ami du poète et qui, depuis longtemps, avait projeté de faire son buste, a fait revivre, en un bas-relief, sous l'envolée superbe d'une muse en deuil, le douloureux visage du poète qu'étreignent ses mains crispées.

Les artistes peintres, sculpteurs, graveurs et architectes vont avoir en France leur maison de retraite, tout comme les comédiens. La Société des Artistes français, qui possédait déjà, pour cet objet, un legs de 400,000 francs, a décidé d'ajouter une somme de 600,000 francs pour parfaire le million nécessaire à cette création. M. Tony Robert-Fleury, président de la Société, vient de mettre à l'étude un projet qui permettrait d'hospitaliser, comme entrée de jeu, une vingtaine d'artistes vieux, infirmes et dénués de ressources.

M. H. Harduin blague, dans *le Matin*, « l'écriture artiste ». « Ce qui me navre, dit-il, c'est que je ne sais pas exactement en

quoi consiste ce produit littéraire, et que probablement je ne le saurai jamais. »

Et notre confrère ajoute : « Jamais je n'ai vu les maîtres recourir à l'écriture artiste, se servir d'une langue autre que celle de papa et de maman. Leur effort consiste à *exprimer clairement, simplement, de façon à se faire bien comprendre, ce qu'ils ont à dire. Ils donnent à leur phrase le mouvement, la vie, pour retenir l'attention; ils cherchent le trait original qui fait pénétrer l'idée émise dans l'esprit du lecteur. Et c'est tout.* »

C'est tout, en effet, et c'est une définition excellente de « l'écriture artiste » que M. Harduin prétend ignorer !

A propos de la saison d'opéra italien moderne qui a agité à Paris, durant deux mois, toute la « haute société », ces sages réflexions d'un de nos confrères :

« Cette saison italienne aura eu un excellent résultat. Elle nous aura fait comprendre que nous devons nous garder soigneusement de cette violence lyrique qui séduit tant de musiciens depuis le triomphe de *Cavalleria rusticana*. Le mélodrame n'a rien de commun avec la beauté. La sensiblerie y tient lieu de l'émotion sincère, l'emphase remplace les grands sentiments et les nobles pensées. Les habiletés destinées à préparer des coups de théâtre inspirent mal un compositeur. Ce genre nous vaut des partitions puériles, déclamatoires et vides. Quelques pages d'une brutalité banale ou d'une tendresse facile en deviennent d'ailleurs populaires. »

C'est M. Wilhelm Backhaus qui a remporté le prix Rubinstein. M. Backhaus est né à Leipzig en 1884. Il a fait ses études au conservatoire de cette ville, puis à Francfort-sur-le-Mein et a terminé son éducation musicale sous la direction de M. Eugène d'Albert. Le jury a décerné des mentions honorables à MM. Bruno Eisner, Svirsky, Helberger, Kreutzer et Turcat, ces trois derniers *ex æquo*.

Le programme des représentations de Bayreuth en 1906 vient d'être arrêté. On jouera *Tannhäuser*, *l'Anneau du Nibelung*, *Parsifal* et *Tristan et Isolde*.

Un congrès des artistes dramatiques se réunira en novembre à Hambourg. Il coïncidera avec les représentations du nouvel opéra de Siegfried Wagner, *Bruder Lustig*, au théâtre de Hambourg, et dont la première est fixée au 11 novembre.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE

HENRI DE BRAEKELEER

PEINTRE DE LA LUMIÈRE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

avec un portrait du maître et quatre reproductions de ses eaux-fortes.

Prix : 1 fr. 50.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction : 128, rue de la Pompe, Paris

Administration : 2, rue de Louvois, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an ; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix rédués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29

BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.

Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Auguste Renoir (CAMILLE MAUCLAIR). — Le Sentiment de la Nature en musique (suite et fin) (CH. VAN DEN BORREN). — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — Réflexions. — Distribution de prix. — Chronique judiciaire des Arts. *Vrai ou Faux? Le Travesti*. — Petite Chronique.

AUGUSTE RENOIR

I

C'est peut-être seulement aujourd'hui que le critique peut apprécier impartialement en l'Impressionnisme le dernier grand mouvement pictural français du XIX^e siècle. Déjà une partie des peintres nouveaux ont respectueusement montré leur désir de réaction, comme, en musique, les élèves de Franck à l'égard du wagnérisme, et une autre partie, au contraire, a développé certaines indications chromatiques données par Manet

et ses amis. L'Impressionnisme entre dans l'histoire de l'art et y inscrit un chapitre splendide. Il était né du réalisme, et s'était épanoui dans la féerie de la couleur : son origine réaliste a été touchée par la caducité, son innovation chromatique est une admirable source de progrès. Le réalisme de Manet, succédant à celui de Courbet, était une protestation contre le faux idéalisme académique, et nous lui devons d'avoir porté les plus rudes coups à ce fatal idéalisme néo-italien et pseudo-grec de la beauté canonique, importation encouragée par l'École de Fontainebleau, Louis XIV et l'École de Rome, importation intrusive dans le génie français. C'est là un service capital rendu aux peintres par leurs aînés, mais son caractère est circonstanciel, et l'objet des luttes auxquelles Manet usa une partie de sa vie ne nous passionne plus : certaines de ses allégations nous apparaissent exagérées, comme toute assertion protestataire au bout d'un certain délai. Attaques et défenses nous semblent nécessairement excessives. C'est le droit de la postérité de ne pas tenir *Hernani* pour un chef-d'œuvre et de ne pas ratifier le dédain de Hugo pour Racine, parce qu'elle n'a plus à combattre Delavigne ni à choisir entre *Hernani* et les productions de Baour-Lormian. C'est aussi son droit de dépasser de tout son désir et de toutes ses aspirations le réalisme de Manet, les simplistes et virulentes déclarations de Courbet : « On peint ce qu'on voit, et je ne peins pas d'anges, n'ayant jamais vu d'ailes au dos d'un homme » ; elle peut repenser à l'Angelico, aux Siennois, au rêve sombre de Rembrandt et aux hallucinations sublimes de Turner, parce qu'elle n'est plus en face des tableaux de

Robert-Fleury et des sarcasmes des critiques taxant de pornographie le *Déjeuner sur l'herbe*.

Mais si l'œuvre polémiste et réactive de l'Impressionnisme nous inspire aujourd'hui une sympathie très vive sans limiter notre idéal, et par conséquent sans condamner ce libre mouvement à laisser derrière lui des poncifs, si ses représentants eux-mêmes se sont ingénies par l'extrême variété de leurs tempéraments à ne donner que des exemples et à empêcher leurs jeunes successeurs de tomber dans l'étroitesse de l'imitation et du discipulat, si nous avons vu les intelligents s'en inspirer sans les démarquer, et leur rendre le plus noble hommage en cherchant, comme eux et à part d'eux, des routes nouvelles, tandis que seuls quelques médiocres s'en tenaient à les recopier, aussi docilement qu'ils eussent copié Cabanel, du moins l'innovation technique des Impressionnistes, loin de vieillir, s'enrichit tous les jours de nouvelles applications, et l'analyse de la lumière restera leur gloire, influant capitalement sur le tableau aussi bien que sur la peinture décorative. Par sa noble énergie, par sa fière pauvreté, par sa lutte loyale contre une opposition haineuse qui l'a poursuivi jusqu'à l'entrée du legs Caillebotte au Luxembourg, par son immense production, par le libéralisme de ses idées, par son amour de la nature, par son respect du caractère des objets et des êtres, par son ardent désir d'exprimer la vie et de la délivrer d'une allégorie et d'un symbolisme où l'académisme la figeait sans atteindre à la beauté idéologique des Primitifs, enfin par le nombre de ses chefs-d'œuvre et par la grâce toute française de son ensemble éclos comme un bouquet de couleurs vives à l'issue d'un siècle sombre, hanté du tragique avec Delacroix, de l'occultisme et de la légende mythique avec Moreau, du réalisme âpre avec Courbet, sarcastique avec Daumier, humble avec Millet, du rêve mélancolique avec Ricard et Corot, par toutes ces qualités l'Impressionnisme a mérité notre reconnaissante admiration, l'honneur de nos musées, le salut déférent de l'histoire et de l'esthétique. Ses défauts ont été presque tous l'effet des circonstances, mais ils ont été outranciers, jamais mesquins. Et ses qualités se sont référées au sens intime de la peinture, à la véritable tradition de la France.

On a déjà étudié ce groupe de novateurs. On a défini sagacement les différences de leurs génies. On a montré en Manet le succédané de Goya et de Hals se transformant graduellement en analyste de la lumière et devenant subtil tout en restant franc, large et robuste. On a remarqué l'ironique démenti donné aux attaques des fades imitateurs d'Ingres par Degas, dont le dessin se prouve, à l'autre bout du siècle, aussi savant et aussi vrai que celui d'Ingres, en y joignant la nervosité moderne. On a montré à quel point le génie paysagiste de Claude Monet s'évadait du réalisme, combien cette

recherche infiniment subtile des atomes lumineux touchait à la poésie panthéistique. On a défini la douceur peu réaliste des scènes rustiques de Camille Pissarro, délicatement vraies et attendries, proches de l'intimisme de Millet. On a précisé en Sisley son sens si personnel des ciels de France. Il semble, par contre, qu'on ait moins nettement envisagé la personnalité considérable de M. Auguste Renoir ; envers lui les nombreux témoignages d'admiration s'accompagnèrent de moins de clairvoyance. Il est, en effet, dans toutes les manifestations de son capricieux génie, rebelle à toute définition rapide, et fournit à lui seul la preuve d'une idée sur laquelle on commence seulement à s'arrêter, celle que l'Impressionnisme, tant bafoué par des académiques indignés qui prétendaient défendre la tradition d'art nationale, est, au contraire, une réaction vers cette tradition, une réaction qui n'a paru être une innovation que par l'ironie des circonstances, un retour direct à la vraie filiation française de Fouquet, de Clouet, de Chardin, de Watteau, de Fragonard et de Debu-court, tyrannisée par trois siècles de néo-italianisme, une délivrance, en un mot, « des Grecs et des Romains ». Ce point de vue là, c'est la synthèse de l'Impressionnisme, et cette synthèse ne pouvait être faite que tout récemment ; il apparaîtra de plus en plus que M. Renoir la portait en lui plus complètement peut-être, dès l'origine, que tous ses compagnons, avec moins de perfection dans ses diverses parties, mais d'une façon plus complexe et plus générale dans l'ensemble, un peu comme Besnard dans la génération suivante. On peut penser que d'autres allèrent plus loin dans le paysage, dans le nu, dans le modernisme : mais par la réunion de ces efforts parallèles, M. Renoir restera dans l'avenir le plus représentatif des Impressionnistes dans leur visée comme dans leur technique. Son œuvre, seule sauvée, suffirait à l'attestation du groupe entier.

CAMILLE MAUCLAIR

(A suivre.)

Le Sentiment de la Nature en musique⁽¹⁾

Avec Händel et Gluck, le sentiment de la nature entendu d'une façon plus objective apparaît de plus en plus. Et cela se comprend : Händel, dans ses odes, ses oratorios païens et ses opéras, et Gluck, dans ses drames lyriques, trouvaient, beaucoup plus souvent que Bach, l'occasion d'harmoniser leurs pensées musicales avec la nature ambiante. Cet accord était même d'autant plus nécessaire qu'avec le temps le public était devenu de plus en plus difficile à contenter, et que Gluck, réformateur théorique et pratique de l'opéra, s'était en quelque sorte obligé personnellement à réaliser cette innovation.

La nature qu'exprimèrent Gluck et Händel est néanmoins

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

assez artificielle. C'est une sorte de décor, d'ailleurs charmant, qui donne rarement l'impression d'une chose profondément comprise et sentie. Ces deux grands musiciens paraissent n'avoir admiré la nature qu'à travers les poésies pastorales d'un Virgile ou d'un Théocrite : les paysages d'Italie, d'Allemagne, de France ou d'Angleterre dans lesquels ils ont vécu ne semblent pas les avoir émus. La nature n'est pour eux qu'un « moyen » utile, dans certains cas, pour accentuer l'expression des sentiments dramatiques. « Ma musique, dit Gluck dans la célèbre préface d'*Alceste*, ne tend qu'à la plus grande expression et au renforcement de la déclamation et de la poésie... Je me suis occupé de la scène; j'ai cherché la grande et forte expression. Les voix, les instruments, tous les sons, les silences même doivent tendre à un seul but, qui est l'expression. »

Ces principes, qui montrent le côté rationaliste de la conception artistique d'alors, prouvent aussi que le sentiment de la nature n'était considéré à cette époque que comme accessoire, tandis que le sentiment humain passait pour la chose essentielle.

Dans *les Saisons* et dans *la Création*, Haydn offre le dernier, mais peut-être le plus curieux, le plus frappant exemple de la nature interprétée par un classique. Encore une fois, bien que le maître autrichien ait vécu, plus que Händel et Gluck, dans l'intimité de la nature, sa compréhension de celle-ci demeure factice et conventionnelle. Le « Paradis » de *la Création* est, il est vrai, tout à fait exquis. Quand Dieu crée les animaux, c'est une sorte de petit jeu charmant, plein de spontanéité et de joie, une mosaïque ou, pour mieux dire, une tapisserie, qui rappelle curieusement la tapisserie consacrée au même sujet qui se trouve dans le vestibule de l'Académie des Beaux-arts de Florence. Le « laboureur » des *Saisons*, chante la plus jolie chanson qu'on puisse imaginer, au point de vue du rythme surtout, mais ce n'est pas là le véritable homme de la campagne, l'esclave volontaire de la terre dont il tire sa subsistance : il manque à tout cela un élément que nous n'avons appris à apprécier qu'au cours du XIX^e siècle, la *profondeur*.

A cette époque, les idées générales changent. On n'a plus dans la « Raison pure », dans la « Raison métaphysique », la confiance qu'on lui témoignait au XVIII^e siècle. La Raison, en art, est chose trop sèche. Les théories humanitaires de la période révolutionnaire de 1789 ont besoin d'une autre base. On comprend bientôt que le sentiment doit trouver sa place à côté et peut-être même au-dessus de la Raison. Et c'est ainsi que surgit le Romantisme.

Le classicisme avait, dans une certaine mesure, porté atteinte à l'idée de la « personnalité humaine ». Cela va de soi : la raison métaphysique, base des systèmes philosophiques classiques, était *une et identique* pour tous les hommes. Le sentiment, par contre, différait selon les individus et avait par conséquent un caractère essentiellement *personnel*. C'est pourquoi le Romantisme constitue en quelque sorte une seconde Renaissance de la personnalité humaine; mais cette Renaissance se produisit plutôt sous la forme d'une réaction; aussi fut-elle éphémère.

Si les circonstances n'avaient pas rendu cette réaction nécessaire, il n'y aurait eu, très probablement, au point de vue philosophique, aucune transition entre le Sensualisme de Locke et de Diderot et le Positivisme de Comte. Sur le terrain de l'art, le Romantisme a servi de transition entre le Classicisme et le Réalisme.

Vue par les romantiques, la nature n'est plus une simple parure, ni un décor. Elle est la confidente de leurs sentiments; ils lui attribuent, pour ainsi dire, une personnalité passive. Quand s'élève une tempête, c'est parce que le temps doit être en harmonie avec l'âme tempétueuse de l'homme romantique. Lorsqu'une rivière murmure joyeusement et que les rayons du soleil jouent sur l'eau, c'est parce que l'âme du poète est également joyeuse, doucement murmurante et ensoleillée.

La rivière, la tempête ne constituent plus un simple décor pittoresque. Ils deviennent des éléments dont les romantiques saisissent la poésie intime. Toutefois, ceux-ci soumettent presque toujours la nature au sentiment humain. La nature est pour eux comme la « servante » de leurs impressions subjectives.

La *Symphonie pastorale* de Beethoven, première manifestation romantique importante du « paysage musical », n'est peut-être pas un exemple très caractéristique. Elle montre toutefois par les titres de ses diverses parties que le sentiment humain, bien que lié intimement dans cette œuvre à la nature, domine encore celle-ci : *L'éveil des sentiments joyeux à l'arrivée à la campagne*, *Scène au bord du ruisseau*, *Sentiments joyeux et connaissances après la tempête*, etc.

Weber dans ses œuvres dramatiques, Schubert et Schumann, dans leurs *lieder* surtout, fournissent des exemples plus frappants de la conception romantique du paysage. *La belle Meunière* et *le Voyage d'hiver*, notamment, en sont des types parfaits. Tous les sentiments qui peuvent surgir dans l'âme d'un homme qui aime et qui est tour à tour heureux et malheureux dans son amour, sont décrits en ces deux cycles de *lieder* et trouvent leur écho dans la nature ambiante.

Schumann, venu après Schubert, eut de la nature une compréhension moins naïve mais plus aiguë et plus profonde. Les sensations qu'elle éveilla en lui se traduisirent maintes fois par un « impressionnisme » qui montre que les relations objectives entre l'homme et la nature devinrent, au cours du XIX^e siècle, de plus en plus intimes.

Chez Richard Wagner, le sentiment de la nature est arrivé à son complet développement. Les idées générales qui, depuis 1850 environ, reposent sur l'observation positive de ce qui nous entoure, ont démontré la beauté, la grandeur et la puissance de la nature. Celle-ci est devenue désormais pour nous le Grand Tout qui règne sur toutes choses, le milieu dans lequel les passions humaines, bonnes ou mauvaises, douces ou violentes, évoluent suivant les circonstances de temps et de lieu. Et les doctrines philosophiques évolutionnistes de la seconde moitié du XIX^e siècle ont, malgré leurs tendances antimétaphysiques, fait surgir à nouveau, sur le terrain de l'art, une sorte de panthéisme analogue à celui du moyen âge.

Wagner n'était certainement pas un positiviste, — pour prendre parmi les doctrines philosophiques basées sur l'observation des phénomènes l'une de celles qui ont eu le plus de succès. On sait même à quel point il se laissa entraîner par le pessimisme métaphysique de Schopenhauer. Mais les idées générales d'une époque ont presque toujours une si grande influence sur les génies contemporains que ces derniers, malgré eux, sont forcés d'y obéir : et c'est ainsi qu'on voit se refléter ces idées générales dans l'un ou l'autre aspect de leurs œuvres.

Les drames lyriques de Wagner appartenant à la dernière

période de son activité, *Tristan et Isolde*, *l'Anneau du Nibelung* et *Parsifal*, sont des exemples saisissants de l'importance prépondérante que prend dans l'art le sentiment objectif de la nature. Dans le deuxième acte de *Tristan*, la Nuit n'est plus un simple décor, un accompagnement subordonné à l'élan lyrique de la passion humaine : elle domine tout, elle confère à l'acte entier une atmosphère de mystère destinée à identifier davantage les deux concepts fondamentaux de l'œuvre : l'Amour et la Mort.

Certes, *Tristan*, et plus encore peut-être les *lieder* de Wagner qui lui ont servi d'esquisses pour ce drame, portent fortement l'empreinte des idées encore très romantiques du temps. Mais la manière dont Wagner a traité le drame au point de vue du sentiment de la nature démontre que sa conception est beaucoup plus panthéiste que celle des romantiques purs. Par l'union étroite qu'il réalise du pathétique humain avec les éléments naturels, son génie place sur un pied de parfaite égalité ces deux sources distinctes d'émotion.

Dans la Tétralogie, le rôle de la nature est encore bien plus important que dans *Tristan et Isolde*. Le Rhin y est véritablement un personnage du drame, de même que la Forêt dans *Siegfried* et la Montagne dans les quatre parties de l'œuvre. Et même ce qui est surnaturel dans la Tétralogie donne, grâce à l'amour passionné du maître pour la nature, l'impression de la réalité. Les dieux et les géants semblent vrais, tant est réelle l'atmosphère dans laquelle ils se meuvent.

Après Wagner cette conception panthéiste s'est développée dans le même sens, mais avec des raffinements, des spécialisations semblables à celles qu'on trouve chez les peintres. Dans ses œuvres symphoniques, dans son *Poème des montagnes*, dans ses *Tableaux de voyage*, M. Vincent d'Indy, pour ne citer que la personnalité la plus remarquable de l'école actuelle, a fait de véritables « paysages musicaux », d'une fraîcheur, d'une variété et d'une intensité merveilleuses. Dans son drame lyrique *l'Étranger*, la Mer est un élément essentiel et concourt à l'action poétique au même titre que le conflit passionnel.

En parallélisme avec les paysagistes, les musiciens créent des procédés nouveaux. Certaines œuvres de M. Claude Debussy rappellent la technique de la division des tons. On cherche à donner l'impression du plein air, d'une campagne non plus virgilienne, non plus à la Watteau, non plus abstraite ou symbolique, mais concrète et localisée. On peint en musique un coin de nature, à une saison et à une heure déterminées. On développe l'« impressionnisme » entrevu par Schumann. On pénètre dans l'intimité même de la nature.

Ce que cela nous réserve pour l'avenir ? C'est difficile à prévoir. Souvent on a l'impression que les hommes d'aujourd'hui n'ont plus assez d'inconscience pour produire des œuvres de génie et que leur sens critique, trop aiguisé par une civilisation raffinée, étouffe ou amoindrit en eux l'inspiration qu'ils pourraient avoir s'ils ne s'analysaient pas. Mais de tout temps de grands inconscients ont traversé leur époque sans se laisser influencer par la critique destructive, et, profitant à leur insu des découvertes faites aux époques précédentes, ont entraîné l'art vers des conquêtes nouvelles. Souhaitons qu'en s'inspirant de la nature les musiciens continuent d'embellir par leurs œuvres notre vie spirituelle et celle de nos descendants.

CH. VAN DEN BORREN

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

MM. Liebrecht et Morisseaux, dans le but, sans doute, d'en appeler de la critique théâtrale à la critique littéraire, viennent de publier en librairie (1) leur comédie en trois actes, *Miss Lili*, qui fut représentée sur la scène du théâtre du Parc, le 12 avril de cette année. J'ai lu avec beaucoup d'attention cette petite pièce et je dois dire qu'elle m'a fait meilleure impression à la lecture qu'à la scène. Car sauf quelques fautes d'inattention, des « de suite » pour « tout de suite », un « je n'en puis rien » pour « je n'y puis rien », elle n'est pas mal écrite du tout. Elle a d'ailleurs de la verve et de l'entrain. Ce qui la gâte, c'est qu'elle est bâtie sur un terrain sans consistance. On n'écrit pas trois actes pour démontrer qu'une petite jeune fille aime son cousin. Ce grossissement d'une intrigue aussi mince agace ou fait sourire. Et puis, il y a le parallélisme fâcheux de deux situations identiques : tandis que Miss Lili et son cousin Georges se taquinent avant de finir par s'aimer, Albert et M^{me} de Reumont jouent dans un autre coin le même jeu. Je ne veux pas insister sur la scène ridicule du deuxième acte, quand les deux couples, pendant l'orage, abrités sous un arbre, aux deux extrémités du théâtre, échangent alternativement des propos tendres. Mais pas plus à la lecture que lors de la représentation, je n'ai pris le moindre plaisir aux mots d'esprit de la pièce. Ils ne rappellent que de très loin les boutades spontanées ou les subtiles allusions des pièces parisiennes. Les jeunes auteurs se tromperaient fort s'ils pensaient qu'en cet art particulier il leur est possible de faire aussi bien qu'en France. C'est par d'autres qualités, plus solides, plus sérieuses, que notre théâtre doit briller. Je suis profondément convaincu que MM. Liebrecht et Morisseaux sont capables d'écrire de bonnes pièces. Mais il faut qu'ils consentent à détourner les yeux de ce Paris qui les fascine et, oubliant les comédies à succès du vieux répertoire, qu'ils n'écrivent plus d'après les livres mais d'après la vie.

M. Liebrecht, on le sait, n'a pas eu à se louer de la critique en ces derniers mois. Il a été quelque peu houspillé dans les revues et ses jeunes confrères ne lui ont pas mesuré leurs injures et leurs blâmes. L'un d'eux, M. Pierre Broodcoorens, lui a même consacré une notable partie du dernier numéro de son *Exode* (2), une revue qu'il dirige seul et dont il fait tous les frais. M. Broodcoorens est un polémiste terrible, un pourfendeur de monstres, un saint Georges criant fort et frappant dru. Son vocabulaire, nombreux et énergique, n'a pas toujours un parfum de bonne compagnie. Mais il a d'amusantes trouvailles et, s'il ne s'égarait parfois dans une phraséologie compliquée et presque incompréhensible, on pourrait rapprocher certaines de ses pages des articles fameux où M. Giraud, jadis, écrasait les ennemis de *la Jeune Belgique*. M. Liebrecht a eu le malheur de lui déplaire, et *l'Exode* de ce mois nous apporte une dizaine de pages hautes en couleur et fortes en gueule, où le pauvre auteur de *Miss Lili* est passé à tabac, pour ne pas dire plus. Il y a dans cette longue

(1) *Miss Lili*, par HENRI LIEBRECHT et CHARLES MORISSEAUX. Édition artistique, Liège et Paris.

(2) *L'Exode*, revue sociale et indépendante, par PIERRE BROODCOORENS. Boulevard des Quatre-Journées, 33, Bruxelles.

attaque des choses que je crois justes et bonnes à dire, mais il y en a de bien exagérées et d'une courtoisie vraiment trop rudimentaire. Des polémiques de ce genre peuvent avoir des résultats excellents quand elles gardent de la tenue et qu'elles ne dépassent pas une mesure convenable. Elles deviennent pénibles dès qu'on y sent percer la rancune personnelle, ou si leur ton enflé n'est pas en rapport avec la cause qui les provoque. C'est le cas pour l'éreintement de ce pauvre M. Liebrecht par M. Broodcoorens. Ma parole, M. Liebrecht en sort si vilainement arrangé qu'il en devient presque sympathique ! M. Broodcoorens a donc, me semble-t-il, manqué son but.

Le même numéro de l'*Exode* contient aussi, — toujours du même auteur, qui est en même temps l'éditeur et le seul rédacteur de la revue, — un acte en prose, *le Siège de Berlin*, d'après la nouvelle fameuse d'Alphonse Daudet. L'activité littéraire de M. Broodcoorens a des formes multiples et contradictoires. Il passe du poème épique à la satire, du drame symbolique à la comédie bourgeoise. Il lit beaucoup et compose, je le crains, sous l'influence de ses lectures. Son *Siège de Berlin* est assez intéressant et s'inspire d'une idée généreuse : la haine de la guerre et de ses boucheries. Dans ses œuvres précédentes, il y a des pages ardentes et pleines de verve qui permettent d'espérer beaucoup de ce jeune écrivain. Mais qu'il se souvienne que l'abondance n'est pas l'aliment principal de la beauté littéraire. Celle-ci exige avant tout de la mesure, de la sobriété et du goût.

La bonne critique ne se laisse pas éblouir par les fanfares de mots et les pétarades d'idées. Elle demande avant tout à un livre d'être longuement pensé et sagement écrit. C'est ainsi que raisonnait Sainte-Beuve, qui n'a jamais été plus à la mode qu'aujourd'hui et sur lequel nous arrivent sans cesse des renseignements nouveaux. Les derniers en date sont ceux que nous fournit M. Oscar Grojean dans sa brochure : *Sainte-Beuve à Liège* (1). C'est un excellent essai d'histoire littéraire, clairement exposé, avec de judicieux renvois aux sources, une grande abondance de documents mal connus ou inédits, un style alerte et irréprochable. Nous y lisons l'histoire des deux nominations de Sainte-Beuve comme professeur à l'Université de Liège. La première fois — c'était en 1831 — l'auteur de *Volupté* n'alla point occuper sa chaire parce que son amour pour M^{me} Victor Hugo le retint à Paris. La seconde fois, en 1848, il enseigna pendant une année, puis démissionna à cause de la campagne de presse menée contre lui par des candidats évincés et des ennemis personnels tels que Weustenraad, Wacken et Michiels, et aussi à cause de l'indifférence des étudiants. Les attaques de Weustenraad et de Wacken sont fort curieuses : elles sont bien *belges*, dans tout ce que ce mot renferme d'étroit, de mesquin, de basement hypocrite et d'envieux. C'est notre misérable lot sur la terre de n'avoir jamais su faire à un grand homme étranger un accueil digne de lui. Nous avons laissé partir Sainte-Beuve écoeuré et désenchanté. Nous avons expulsé Victor Hugo. Baudelaire a emporté de chez nous le plus désagréable souvenir. Et, il y a quelques années, l'Université de Bruxelles, dite « Université libre », retirait à Elisée Reclus le cours qu'elle lui avait confié ! Il est bon de dire et de répéter ces choses. Il est bon de montrer, comme l'a fait M. Grojean, que

(1) *Sainte-Beuve à Liège*, par OSCAR GROJEAN. Bruxelles, Misch et Thron, rue Royale.

les littérateurs eux-mêmes — Weustenraad et Wacken étaient, vers 1850, nos deux grands poètes nationaux, — n'étaient pas affranchis jadis de nos deux grands défauts : l'étroitesse de vue et la jalouse envie. Le sont-ils aujourd'hui ? Le *Sainte-Beuve à Liège* fixe définitivement un point très intéressant de notre histoire intellectuelle. C'est une contribution à la science, mais c'est aussi une précieuse leçon.

GEORGES RENCY

RÉFLEXIONS

Quelques pensées sur l'art, recueillies par *Les Arts de la Vie* :

A mon gré, toute œuvre architecturale ou autre doit être comme un cri, comme une parole sincère, l'extrémité et le complément d'une sensation, rien d'autre.

H. TAINE

L'Art procède comme la Nature, est assujéti aux mêmes lois.

LAMENNAIS

Savoir ne voir que de belles choses, s'en nourrir, comparer ; arriver, par la comparaison, à choisir ; se défier des jugements tout faits ; chercher à discerner le vrai du faux, fuir la médiocrité, craindre l'engouement, c'est le moyen de former son goût.

VIOLLET-LE-DUC

Il y a des gens qui ont naturellement du goût, mais chez ceux-là même il s'augmente avec l'âge et s'épure... N'allez pas appeler *froideur* ce que j'appelle *goût*. Le goût que j'entends est une lucidité de l'esprit qui sépare à l'instant ce qui est digne d'admiration de ce qui n'est que faux brillant. En un mot, c'est la *maturité de l'esprit*.

EUGÈNE DELACROIX

L'homme est surpris de trouver que des choses proches ne sont pas moins belles ni moins charmantes que des choses éloignées. Le proche explique le lointain. La goutte est un petit océan. Un homme se rapporte à toute la nature.

R.-W. EMERSON

Il y a dans les mœurs de ce temps un phénomène qui va tous les jours grandissant davantage et qui, présentement, touche au monstrueux. C'est ce qu'on peut appeler *l'histrionisme* ou l'amour du théâtre et des choses de théâtre. Le théâtre est le tyran moderne... Le théâtre despotise tout le monde et c'est le seul despote dont personne ne se plaigne.

J. BARBEY D'AUREVILLE

Ne montrez aux enfants rien que de simple, de peur de leur gâter le goût.

JOUBERT

Il ne faut pas, pour nos goûts personnels, peut-être pour nos préjugés, nous mettre en travers de ce que fait notre temps. Il le fait sans nous, et probablement il a raison.

RENAN

Mettre en harmonie la couleur propre de l'objet et celle de l'espace dans lequel il est placé, tel est, sans doute, le but que l'artiste doit poursuivre ; mais une autre connaissance lui est également nécessaire, celle du rapport des couleurs avec le sentiment.

GOETHE

Parce que vous regardez de temps en temps une femme nue qui se tient sur une table, vous vous imaginez être des peintres et avoir dérobé le secret de Dieu. Brr !... Il ne suffit pas pour être un grand poète de savoir à fond la syntaxe et de ne pas faire de fautes de langue.

BALZAC

C'est par l'Art, et par l'Art seul, que nous réalisons notre perfection. C'est l'Art seul qui nous préserve des vils périls de l'existence réelle.

OSCAR WILDE

DISTRIBUTION DE PRIX (1)

Nous avons énuméré, dans notre dernier numéro, les médailles attribuées aux artistes belges par le Jury international de l'Exposition de Liège. Complétons cette nomenclature par la liste des « récompenses » décernées aux étrangers.

Outre la médaille d'honneur remportée par MM. Breitner (Hollande) et Sargent (États-Unis), les exposants des diverses sections étrangères ont obtenu :

Une première médaille en vermeil, MM. Burger et Langhammer (Allemagne); Haverman, Bauer, Storm de Gravesande et M^{lle} Schwartz (Hollande); M. Gola (Italie); MM. P.-W. Bartlett, Mac Ewen, Marr et Vail (États-Unis); Aronson (Russie); Kautsch et Pennell (section internationale).

Une deuxième médaille en argent, MM. Jernberg, Kallmorgen, Kappstein et Nissen-Momme (Allemagne); Pieters, Graadt van Roggen, Tollenaar-Ermeling et Wienecke (Hollande); Sortini (Italie); Barthol et Miller (États-Unis); Koulikoff, Schmaroff, Hast et Guntzbourg (Russie); Chichazzo et de Los Rios (Espagne); Vesin (Bulgarie); Ablett (section internationale).

Une troisième médaille en bronze, M. Van Mastenbroeck, M^{me} Mestdag-Van Houten et M^{lle} Van Dantzing (Hollande); M. Caccarelli (Italie); MM. A. Maurer et Van der Weyden (États-Unis); Stolitz, Tchatchenko, Rasoumy et Signaïeff-Bernstein (Russie); Sotomajor (Espagne); Mzwicka et Schatz (Bulgarie).

La Section française s'était mise hors concours, de même que MM. G. Bernier, G. Charlier, J. Devriendt, J. Lambeaux, L. Lenain, A. Marcette, Ch. Mertens, H. Richir, Van der Ouderaa, Th. Verstraete, R. Wytzman, M^{me} Gilsoul (Belgique) et M. Kravtchenko (Russie).

En outre, MM. A. Baertsoen, F. Courtens, J. Delvin, V. Gilsoul, F. Hens et A. Verhaeren, qui faisaient partie du Jury, étaient, par le fait, également hors concours.

Chronique judiciaire des Arts.

Vrai ou Faux ?

Un tableau acheté 50 francs, revendu cent-trente-huit mille francs... L'histoire n'est pas banale.

Il s'agit d'une toile, *les Bulles de Savon*, qui passa en 1881 dans un lot de tableaux et dans laquelle son heureux acquéreur reconnut un Rembrandt. D'accord sur ce point avec des critiques et connaisseurs tels que MM. James Weale, Helbig, le frère Marès, etc., M. De B... acquit l'œuvre au prix de 38,000 francs. Récemment, il la revendit à un marchand américain 138,000 fr. Des doutes s'étant élevés sur son authenticité, le marchand assigna devant le tribunal de commerce de Bruxelles son vendeur en résiliation du marché.

Un expert très connu, M. Buéso, affirma que le tableau n'est pas de Rembrandt. Mais son avis est-il décisif ?

Le tribunal estima qu'une nouvelle expertise était nécessaire et désigna pour trancher cette question délicate MM. Max Roose, conservateur du Musée Plantin à Anvers, Le Roy, expert à Bruxelles et Brédius, conservateur du Musée de peinture de La Haye.

Le Travesti.

Le tribunal de Mannheim est saisi d'un procès qui ne laisse pas d'embarrasser les juges. Une actrice du Kolosseum Theater, M^{lle} Nissen, qui frise la quarantaine, a refusé de remplir dans une pièce nouvelle, *Ordre du roi*, un rôle de page, soutenant qu'on ne peut obliger une femme de son âge et de sa corpulence à porter le travesti et à jouer les jouvenceaux. Assignée en résiliation d'engagement, elle réclame la totalité de ses appointements.

(1) Voir notre dernier numéro.

Le directeur plaide qu'on ne peut, dans un petit théâtre comme le sien, fixer les emplois aussi strictement que sur les grandes scènes et que les artistes sont tenus d'assurer le service des représentations en remplissant tous les rôles qui leur sont distribués, même s'ils s'écartent de leur emploi habituel.

Le tribunal a chargé le régisseur du Théâtre de la Cour de l'éclairer de ses lumières, se fiant peu à sa propre expérience des usages des coulisses.

PETITE CHRONIQUE

Les ouvrages des artistes qui ont pris part au grand concours d'architecture de cette année seront exposés publiquement dans une des salles vacantes du Musée moderne de peinture, du 7 au 14 septembre.

M. Eugène Baie fera samedi prochain, à 2 h. 1/2, à l'Exposition Jordaens (Musée d'Anvers), une conférence sur *les Caractéristiques du génie de Jacques Jordaens*.

Le Congrès pour l'extension et la culture de la langue française, placé sous le haut patronage du gouvernement belge, vient de publier son programme définitif. Il sera inauguré dimanche prochain, à 10 heures du matin, à la salle académique de l'Université de Liège. Le même jour, réception à l'hôtel de ville par l'administration communale; déjeuner à l'Exposition; réception et fête artistique offertes par le commissariat général du gouvernement français. Le lendemain, séance de section; le soir, représentation de gala au Conservatoire par les artistes de la Comédie-Française; conférence de M. Emile Faguet. Mardi 12, séance de section et conférence de M. Melchissédec. Mercredi 13, excursion aux communes de langue française en Allemagne; déjeuner à Malmédy; fête de nuit à Spa. Jeudi 14, séance de section; assemblée générale; banquet de clôture.

C'est le samedi 16 septembre que s'ouvrira, dans le grand hall du Cinquantenaire, le deuxième Salon des Arts et Métiers. Chaque jour un concert sera donné au profit d'une œuvre de bienfaisance de la capitale. Signalons, dès à présent, celui du jeudi 21, donné par la musique du 9^e de ligne au bénéfice de la Croix-Verte française (comité belge).

Quatre bas-reliefs rappelant des épisodes des règnes de Léopold I^{er} et Léopold II ont été commandés à MM. Samuel, De Vreese, Lagae et Hérain pour l'arcade du Cinquantenaire. Ils orneront à l'intérieur, sous le cintre, le sommet des pieds droits.

M. Edouard Ned réunira prochainement en volume sous le titre *l'Énergie belge, opinions d'une élite*, les interviews qu'il a publiées dans le *Journal de Bruxelles* sur les diverses manifestations de l'activité de la Belgique depuis 1830.

Un de nos confrères, M. Camille Quenne, a, dit *la Verveine*, pris l'initiative de perpétuer la mémoire de Constantin Meunier par une plaque à apposer, à Etterbeek, sur la maison où naquit le grand artiste.

Le sculpteur Samuel a été chargé d'exécuter un médaillon, dont la tête, plus grande que nature, figure dans un haut-relief (1^m75 sur 0^m75) auquel ont collaboré MM. A. Crespin et Jules Barbier et où se lira, en exergue, l'inscription suivante :

Le 12 avril 1834

Est né dans cette maison

Constantin Meunier

Le génial artiste

Glorificateur du Travail

L'inauguration se fera prochainement.

Une très pénible mésaventure est arrivée au sculpteur Jef Lambeaux, dit *le Peuple*.

On sait que l'éminent artiste a reçu en commande de l'Etat deux grandes statues représentant l'une *la Ville de Gand* et

l'autre *la Ville de Bruges*, destinées à l'arcade du Cinquante-naire, à Bruxelles.

La première de ces statues est livrée. La seconde venait d'être surmoulée et Jef Lambeaux avait donné les dernières instructions pour la fonte de son œuvre. Ses ouvriers faisaient les derniers préparatifs, lorsque, soudain, l'immense moule glissa de l'étroite estrade sur laquelle il était posé et s'abattit sur le sol.

L'œuvre si belle, fruit d'un travail ardent et passionné de plus de trois mois, était réduite en pièces; il n'en restait plus que des morceaux épars, dont l'assemblage était devenu impossible.

Il fallut que le maître recommençât tout son travail, qui sera prêt en temps voulu.

La direction de l'École de musique et de déclamation d'Ixelles vient d'ajouter au programme général d'études de l'établissement des cours de harpe diatonique et de harpe chromatique. Chacun de ces instruments a, on le sait, des partisans et des détracteurs; l'avenir seul décidera lequel l'emportera, à moins qu'ils assument peut-être chacun, dans l'avenir, un rôle distinct.

M. Thiébaud s'est assuré le concours de deux artistes dont les capacités bien connues ne laissent aucun doute sur le succès auquel les nouveaux cours sont appelés, M^{lle} Jeanne Kufferath pour le cours de harpe diatonique et M^{lle} Anny Van Overeem pour le cours de harpe chromatique.

On nous écrit de Knocke qu'un fort joli concert donné au profit des pauvres de la commune et de l'Œuvre du Grand Air, a réuni, dimanche soir, toute la colonie à l'Hôtel des Dunes. M^{lles} Mika, Heilgers et Duchêne, M^{me} Sommer de Giessen, MM. Marcel Lefèvre et H. Wellens ont été applaudis avec enthousiasme pour leur excellente impression d'œuvres vocales et instrumentales de Schumann, Brahms, Massenet, Saint-Saëns, G. Marie, etc., et M. H. Janlet a clôturé le programme en chantant d'une voix superbe le *Cor* de Flégier et l'*Hymne d'amour* de Lionet.

La Revue universelle rapporte ce curieux potin littéraire : d'après un nommé Linowitz qui a, paraît-il, passé quarante-cinq ans à bouquiner, *le Dante n'a jamais existé!* Ce serait un médecin juif nommé Chasdni-Kas qui aurait écrit au xv^e siècle tous les ouvrages attribués à Dante Alighieri, Mais comment vérifier? Et puis il n'y aurait, après tout, pas grand inconvénient à ce que l'auteur de *la Divine comédie* ait pris un pseudonyme.

M. Charles Tardieu évoque, dans *le Guide Musical*, d'amusants souvenirs des répétitions de *Lohengrin*, représenté pour la pre-

mière fois au théâtre de la Monnaie en 1871 sous la direction Vachot :

« Il n'y voyait que du feu, l'excellent Vachot, type d'imprésario de féerie. Ne voulait-il pas intercaler un ballet au début du troisième acte, pour animer un peu l'entrée des deux époux dans la chambre nuptiale. « Ça languit! C'est froid! En avant les danseurs! ». Sans une belle colère de Richter, ça y était. Et quelle jolie remarque à la première et très poétique Elsa, M^{lle} Anna Sternberg! Vous savez bien, quand la fiancée hystérique, torturée par Ortrude, s'inquiète du sortilège qui pèse sur la destinée de son mystérieux amant : « J'ai peur. Le cygne viendra te reprendre. J'en suis sûre. Tiens, le voilà, je le vois! » Et la cantatrice, face au public, désigne du geste, au fond de la salle, le cygne qui lui apparaît comme en un songe. A la répétition, Vachot intervient : « Pardon, mademoiselle, vous faites erreur. Ce n'est pas par là que le cygne est venu. C'est par ici. » Et il la retourne, face au fond de la scène, lui montrant l'endroit où apparut, au premier acte, traîné par son cygne aimé, le chevalier du Graal. Un homme à idées, ce Vachot, et plein de zèle. »

Le troisième Salon d'Automne, désormais classé parmi les manifestations les plus intéressantes du mouvement d'art contemporain, s'ouvrira à Paris (Grand Palais des Champs-Élysées), le 15 octobre prochain et sera clôturé le 15 novembre. Dépôt des ouvrages : peinture, 15, 16 et 17 septembre; sculpture, 18 et 19 septembre; art décoratif et gravure, 20 septembre; architecture et dessin, 21 septembre.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE

HENRI DE BRAEKELEER

PEINTRE DE LA LUMIÈRE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

avec un portrait du maître et quatre reproductions de ses eaux-fortes.

Prix : 1 fr. 50.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

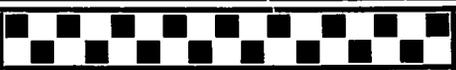
Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.



**JACQUES
JORDAENS**

ÉTUDE PAR
P. BUSCHMANN JR.
Directeur de "l'Art Flamand et Hollandais"

Un fort volume grand-8° avec 45 planches
hors texte, dont une en héliogravure

PRIX : FR. 7.50

Librairie Nationale d'Art et d'Histoire
G. VAN OEST & Co,
16, rue du Musée, BRUXELLES.





Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Luyettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

folles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29

BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO. 25 CENTIMFS

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Auguste Renoir (suite) (CAMILLE MAUCLAIR). — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — Distribution de prix. — La « Scola Musicæ » (O. M.). — James Ensor. — Le Congrès musical de Montpellier. — Chronique judiciaire des Arts. *Le Droit et la Photographie*. — Nécrologie. *Tumagno* — Petite Chronique.

AUGUSTE RENOIR ⁽¹⁾

II

Si l'on osait créer des divisions dans l'œuvre de Renoir, qui a touché à presque tous les genres : portraits, nudités, fleurs, paysages, scènes de genre, on pourrait peut-être les chercher dans sa technique plus raisonnablement que dans ses sujets, qu'il a constamment intervertis selon son caprice, et en reconnaître trois principales.

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

La plus ancienne le montre épris d'une facture lisse, où le couteau à palette remplace constamment le pinceau, et qui est celle des *Baigneuses*, dont M. Jacques Blanche possède un admirable témoignage, le plus complet de cette nombreuse série. Et tout de suite, devant cette facture, s'impose l'idée du retour à la tradition française. C'est à Boucher qu'on songe invinciblement devant cet Impressionniste honni, traité de barbare, de dément, d'audacieux mystificateur par les gazetiers et les peintres académiques d'il y a trente-cinq ans. C'est à Boucher que se réfèrent ces chairs riantes et polies, ces attitudes vives, ces modelés d'émail cernés par des linéaments sobres, cet éclat net et doux, cette précision un peu sèche des traits réagissant sur cette pâte grasse, ce contraste de tonalités excluant presque les ombres, cette façon de répandre partout la lumière sans l'amener progressivement sur un seul point par le mystère des demi-jours. C'est à Boucher que remonte cette simplification des formes, exprimant les volumes des corps et réduisant au minimum le détail intérieur de ces volumes, soulignant à peine un nombril ou l'aréole d'un sein dans un torse vu de face, et se préoccupant avant tout de sa valeur sur le fond. C'est à Boucher enfin que s'apparentent ces harmonies acides, certains bleus vifs, la pâte de Saxe de ces nudités heureuses. Mais l'apport personnel de M. Renoir, c'est la franche recherche du clair sur clair, l'identification presque absolue des valeurs aux fonds, et l'accentuation des cernures des silhouettes, où se précise déjà le souvenir des estampes japonaises. Ces *Baigneuses* sont stylisées dans un sentiment décoratif très volontaire, qui ne

permet à la recherche de la vie que de s'exprimer en second. Elles sont animées par un coloris tendre, où le rose domine avec quelques bleus et des tons ivoirins, selon un parti pris décoratif les ramenant à une harmonie unitaire.

Auprès de cette conception picturale, on peut en discerner une seconde, qui marque le rapprochement de M. Renoir vers la vie réelle et vers la vision de ses amis. C'est celle de ses paysages, de ses fleurs et de ses portraits. On y sent la parenté directe de Manet et de Claude Monet. Les paysages s'expriment par des hachures de couleurs, massées, juxtaposant les tons du spectre, s'accumulant tout à fait selon le procédé impressionniste supprimant le ton local, peignant moins les objets que leur transparence à travers l'atmosphère, et décomposant les colorations apparentes de la vie en isolant leurs éléments naturels sur la toile pour les recomposer à distance sur la pupille du spectateur. Les portraits de M. Renoir, parallèlement, se transforment, et sont profondément apparentés à ceux de Manet par la largeur de l'exécution, la franchise de la présentation, le volontaire mépris du détail figolé, cher à tant de peintres. L'artiste cherche avant tout les volumes exacts et la justesse des valeurs, où il voit la vraie science que l'académisme renferme dans l'exécution également poussée des détails sur toute la surface d'un tableau : il comprend l'illogisme de cette pseudo-perfection qui s'intéresse autant à un bouton d'habit qu'à un œil, il se préoccupe de graduer l'intérêt de la peinture qui doit, tout en exécutant avec justesse toutes les parties, guider le regard du spectateur au point essentiel, soit psychologique, soit pictural. Ce choix, qui est la vraie preuve du goût, M. Renoir en sent toute l'importance. Il a le sens inné d'une notion naturelle, niée par l'académisme, celle du but même de la peinture, qui n'est pas la reproduction, mais l'interprétation des détails, le costume et l'accessoire étant les dépendances et les accentuations extérieures d'un être.

Enfin M. Renoir obéit encore à un désir fondamental du vrai peintre, celui de la suggestion. Et autour d'une figure comme par exemple la *Jeune femme assise au bord de la mer*, il indique la grève, les flots et le ciel par quelques larges touches qui suffisent à en donner la notion, étant justes dans leur ton et leur valeur, sans pourtant nous empêcher de terminer pour ainsi dire par le souvenir ce paysage accessoire selon les grèves et les vagues que nous vîmes, cependant que ce même travail ne nous est pas permis pour la figure, qui est un portrait précis et où nul trait ne peut être ajouté par nous.

Ce mélange de suggestion par l'inachèvement apparent et de réalité vive, cette différenciation de facture dans le même tableau, ce don de s'arrêter à temps, cette

finesse des tonalités sur ces formes larges, ce sont les traits par où M. Renoir s'allie intimement aux autres Impressionnistes, c'est par eux qu'il compte dans leur groupe militant de techniciens. Il s'écarte dès lors de la facture des *Baigneuses*, et peint ses grandes œuvres modernistes, *le Déjeuner des Canotiers*, *le Moulin de la Galette*, *la Loge*, *Sur la Terrasse*, *le Premier pas*, *la Femme au chat*, en dissociant les tons, et en abandonnant sa façon émaillée et son coloris unitaire.

La Loge, ce chef-d'œuvre qui, à l'Exposition de 1900, était la merveille des salles impressionnistes, condense toute l'élégance française d'il y a vingt-cinq ans (1).

C'est un régal de tonalités assourdies, de subtils ivoires, un poème de transparences alternant des opacités. Ce morceau, pour nous le plus beau qu'ait signé M. Renoir, égale en charme purement pictural les plus savantes choses de Reynolds, de Gainsborough et de Lawrence; l'exécution en est aussi riche et aussi élégante que le sujet, on aimerait découper un morceau de cette toile et en examiner la matière comme un bibelot, elle peut donner un plaisir analogue à ceux que goûtent les connaisseurs de très vieux vins ou les amateurs de porcelaines chinoises qui, indifférents à leurs délicieux ornements, en palpent la surface en fermant les yeux.

Devant de telles œuvres, comme devant le portrait de *Jeanne Samary*, tout homme sensitif qui aimera et comprendra le caractère inimitable des mœurs, du goût et de l'art français ne pourra se défendre d'une sensation singulièrement captivante.

Et la troisième manière de M. Renoir lui est tout à fait personnelle. Il y expose un coloris particulier et y mêle ses deux autres factures. Il y concilie ses hachures de tons dissociés, et ses premières préférences pour la peinture au couteau à palette. Il y recherche des harmonies presque discordantes. Il joue des dissonances avec une subtilité versatile. Il réalise d'étonnantes « impressions fausses ». Il affectionne les couleurs craintes par les autres peintres, semble prendre pour thèmes les tapis du Turkestan, et, abandonnant à la fois la stylisation et le réalisme, il conçoit la peinture comme une symphonie de tonalités rares. Des fleurs, des têtes de jeunes filles, lui sont des prétextes suffisants. Il s'amuse à assembler le rose turc, la fraise écrasée, le citron, le vert acide; il les noue et les dénoue en longs filaments, en écheveaux mariés et dissociés. Tantôt il les harmonise par des nuances complémentaires, tantôt il les oppose brusquement, tantôt il se complait à amasser des colorations fades qui écœureraient chez d'autres et dont

(1) *La Loge* fut exposée avec *Sur la Terrasse*, avec la *Jeune femme assise au bord de la mer*, les *Baigneuses* appartenant à M. Jacques Blanche, les portraits de *Jeanne Samary*, de *Mme Charpentier et ses enfants*, etc., au Salon des Peintres impressionnistes organisé à Bruxelles en 1904 par la *Libre Esthétique*.

il tire subitement une harmonie, et tantôt il revient à l'harmonie par la dégradation des tonalités les plus crues, exprimant la douceur avec le vermillon, la tristesse avec le jaune d'or, la gaieté avec le gris et la dureté avec le bleu, paradoxal, inégal et bizarre musicien de la couleur, analogue à ce singulier et si attachant symphoniste qui a nom Claude Debussy. On est étonné, inquiet, charmé, déconcerté, comme devant un châte de l'Inde, une poterie barbare ou une miniature persane, et on renonce à cerner dans une définition cet exceptionnel virtuose qui n'a rien des roueries du virtuose, et dont l'amour passionné de la couleur fait toute la science. C'est dans cette partie — la plus récente — de son œuvre que M. Renoir apparaît le plus capricieux et aussi le plus poète des peintres de sa génération, fait pour décourager la critique qui catalogue les hommes au lieu de les suivre.

CAMILLE MAUCLAIR

(La fin prochainement.)

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Il y a longtemps que j'aurais dû signaler au lecteurs de *l'Art moderne* un recueil de contes de M. Robert Scheffer intitulé *les Frissonnantes* (1). Mais fait-on toujours ce qu'on veut? J'avais même l'intention, à ce propos, d'écrire tout un article sur l'évolution du conte en France. Il me paraît, en effet, que le conte, le conte menu que le journal a mis à la mode, a passé déjà par plusieurs phases intéressantes et que, simple récit à l'origine, il se complique sans cesse d'éléments nouveaux. On y voit s'introduire de la philosophie et de la science. Ailleurs, il revêt les apparences du poème en prose. Les contes de M. Scheffer semblent appartenir plutôt à cette dernière catégorie. On sent qu'ils sont tous inventés par l'auteur, et non pris dans la vie, au hasard des lectures et des conversations. Les œuvres de M. Scheffer, comme celles de M. André Ruyters chez nous, ne sont pas du tout réalistes : elles dérivent de l'imagination de l'écrivain et ne doivent rien à l'observation. Tout au plus s'encadrent-elles de paysages réels, mais presque toujours empruntés à des pays lointains ou peu connus. Cette littérature élégante, choisie, exquise au sens étymologique du mot, n'aura certes jamais la faveur du gros public. Mais les lettrés délicats sauront lui trouver des charmes, et même un rare mérite.

J'aime beaucoup les contes de M. Scheffer, je les aime comme des bijoux précieux, à l'aspect un peu mystérieux et tragique. Ils sont pareils à des bagues richement orfèvrées, et qu'on voudrait passer à son doigt si le chaton ne renfermait peut-être un foudroyant poison. Ils laissent l'impression d'une volupté toute spéciale, faite d'énervement alanguï, de terreur sourde et de désir morbide. Edgar Poe et Baudelaire ont passé là. M. Scheffer a l'imagination aussi perverse que riche. Sa littérature est décadente, si l'on entend par ce mot qu'elle se nourrit exclusivement

(1) Paris. *Mercur de France*.

de sensations rares, étranges et presque douloureusement belles. Mais son style, sobre et net, conserve l'harmonieuse clarté de la belle phrase française.

M. Henri Mazel, lui aussi, a le noble souci du style. La tragédie qu'il vient de nous donner sous ce titre : *Les Amazones* (1), est digne d'être représentée, après les grands classiques grecs, sur la scène d'un théâtre antique. Elle s'inspire des traditions immortelles du théâtre hellénique, auxquelles elle unit, dans un mélange audacieux, l'esprit des poèmes scandinaves. En outre, sous les apparences d'un drame antique, il faut y voir l'exposé de l'éternel conflit entre la femme et l'homme. Par un symbole ingénieux, cette tragédie, qui met en scène Odin et Penthésilée, est une sorte de satire contre le féminisme contemporain. En voici la fable : Odin, roi des Ases, part avec ses guerriers pour la conquête de l'or hyperboréen et remet son pouvoir entre les mains de sa femme Thomyris, de sa fille Penthésilée et des Amazones. Elles sont chargées de réprimer toute révolte des esclaves, dont le chef, Mithra, un roi captif, âme indomptable à qui la torture n'a laissé qu'un corps affaibli, essaie sans cesse de soulever les masses profondes. Mais à peine Odin s'est-il éloigné que Thomyris se révolte contre l'autorité des mâles et proclame la suprématie des femmes. Elle fonde l'empire des Amazones, dont elle sera la reine. Et comme les vieillards de la tribu refusent de lui révéler les secrets des rites, elles les fait mettre à mort. Son règne s'appuie ainsi sur la cruauté et sur la terreur. Sa fille Penthésilée est une sorte de furie qui voudrait supprimer le principe mâle de la face du monde. Mais l'amour guette son ingénuité. Le plus méprisé, le plus haï, le plus faible de ses esclaves, ce roi Mithra aux jarrets sans force, lui fait connaître tous les troubles, toute l'humiliation, puis toutes les délices de la passion d'amour. Il la ramène dans la route du juste et du vrai. Il la soulève contre le règne barbare de Thomyris. Tous deux sont vaincus dans un combat suprême et expirent ensemble, enlacés, au milieu des flammes, au moment où Odin revient, triomphant et glorieux, maître de l'or boréal, pour mettre fin au règne éphémère des Amazones.

On a deviné déjà quelle est la thèse philosophique du drame : c'est la soumission de la femme à l'homme, soumis lui-même à Dieu. On pourra la discuter, la nier, mais on sera contraint d'admirer la force de persuasion avec laquelle M. Mazel la défend dans sa belle tragédie, ainsi que la netteté puissante, la rapidité et l'éclat de son style.

On se convainc de plus en plus, en relisant les anciens, que mille qualités de détail ne font pas une œuvre et que, quelle que soit la parure qu'on donne à ses idées, un livre n'aura de valeur véritable que s'il est bâti d'après un plan harmonieux. Je pouvais le constater encore, tout récemment, en relisant, dans la belle édition critique que vient d'en donner M. Van Bever, les *Œuvres poétiques d'Agrippa d'Aubigné* (2). Le vieil huguenot n'est peut-être pas un très grand poète. C'est, avant tout, un bon citoyen et un vaillant soldat, qui crie son indignation à la vue des maux dont souffre sa patrie. Mais, quoique ce ne soit pas son vrai métier d'écrire des vers, comme chacun de ses poèmes est ordonné, comme tous les éléments qui le composent convergent

(1, 2) Paris. *Mercur de France*.

bien vers l'idée centrale! La langue est fruste encore. Sa puissance ne fait pas toujours oublier sa rusticité. Malgré cela, ce sont là des pages qui ne périront pas et il faut remercier M. Van Bever de les avoir rappelées à notre souvenir. On lira avec beaucoup d'intérêt la notice biographique dont il a fait précéder un choix judicieux de ces poèmes vigoureux et enflammés.

M. Théo Varlet, l'un des poètes du *Beffroi* de Lille, bien que jeune et inexpérimenté, annonce un talent souple et nerveux. Ses *Notes et Poèmes* (1) ont reçu, de la part de nos jeunes écrivains un accueil enthousiaste. Il convient de se montrer plus réservé et de signaler à leur auteur les négligences, le laisser-aller de sa verve. Mais il faut ajouter tout de suite que M. Théo Varlet paraît supérieurement doué : ses sensations sont abondantes et vives, il bâtit sur son propre terrain et sa poésie, encore fragmentaire et disséminée, se concentrera sans doute dans un avenir prochain.

Deux autres poètes du *Beffroi*, MM. Castiaux et Allard, nous envoient en même temps le recueil de leurs poèmes. Le premier intitule le sien : *Au long des Terrasses* (2), et ce titre, qui ne veut pas dire grand'chose, est un fâcheux souvenir du symbolisme. Les poèmes qu'il désigne valent mieux. Il y a bien des moments où, en les parcourant, on croirait continuer la lecture de M. Théo Varlet. Mais ces similitudes sont touchantes, elles témoignent de la parfaite communauté de pensée et de sentiment de deux amis qui marchent ensemble vers le même idéal.

La *Divine Aventure* (3) de M. Roger Allard a, malgré des réminiscences assez nombreuses d'Henri de Régnier, une sincérité d'accent et un charme d'intimité qui la font considérer avec complaisance. M. Roger Allard est un poète grave, pensif et tendre. Ses vers, amples et doux, se déroulent pareils aux flots lents d'un calme fleuve dont on entend le murmure à travers la nuit.

GEORGES RENCY

DISTRIBUTION DE PRIX(4)

Aux noms des membres du Jury international des récompenses à l'Exposition des Beaux-Arts de Liège que nous avons cités, il faut ajouter ceux de MM. Jacques Rosseels et Isidore Verheyden, involontairement omis. Ces deux artistes, qui avaient fait l'un et l'autre d'intéressants envois au Salon, étaient donc, aux termes du règlement, hors concours.

LA « SCOLA MUSICÆ »

Le développement croissant du goût musical et l'orientation des musiciens, de plus en plus marquée, vers une esthétique basée sur l'expression et le sentiment exigent un enseignement théorique et pratique approprié à cette évolution capitale. Il importe qu'à côté des établissements officiels, dont le programme péda-

(1, 2, 3) Lille. Edition du *Beffroi*.

(4) Voir nos deux derniers numéros.

gogique représente la tradition, surgissent des écoles libres, animées d'un esprit nouveau, qui répondent aux aspirations de notre époque. En France, la *Scola Cantorum*, par exemple, a, sous l'impulsion de MM. Vincent d'Indy et Charles Bordes, rendu en ce sens à l'art d'inappréciables services. En opposition avec les méthodes routinières, elle instaura une éducation qui ne se limite pas à l'exercice d'un instrument ou de la voix, mais forme des artistes dans toute l'acception du terme.

C'est dans un esprit analogue, mus par le même souci désintéressé et dans le but d'étendre et d'élever la culture musicale en Belgique, que quelques musiciens de réputation bien assise se sont réunis pour fonder un Institut supérieur auquel ils ont donné le nom de *Scola Musicæ*. L'initiative en est due à M. Théo Charlier, ancien premier soliste du théâtre de la Monnaie, des concerts Ysaye et des Concerts populaires, professeur au Conservatoire de Liège, qui a groupé à l'établissement dont il prend la direction un corps professoral d'élite. Les cours de composition, de contrepoint et d'harmonie seront donnés par M. Joseph Jongen, qui dirigera également la classe d'orgue. Les cours de violon et la classe de musique de chambre sont confiés à M. Emile Chaumont, ceux de piano du degré supérieur à M. Emile Bosquet, la classe de piano du premier degré à M^{me} Hertzberg, une pianiste allemande qui, après de brillantes études au Conservatoire de Dresde, s'est fait applaudir pendant plusieurs années en Allemagne et en Angleterre. M. Louis Miry, qui se consacre définitivement au professorat, est chargé de la classe de violoncelle, M. Arthur de Herve du cours de solfège, M. Charlier se réservant les cours de chant. D'autres classes seront créées ultérieurement pour compléter un ensemble éducatif qui embrassera, si le généreux effort des professeurs est suivi, toutes les branches de l'art musical. Les programmes d'études fixent dès à présent pour chacune d'elles un enseignement préparatoire, moyen et supérieur.

Les élèves admis au degré supérieur subiront annuellement une épreuve publique et pourront obtenir un diplôme délivré par un jury d'une compétence et d'une autorité indiscutables. Une bourse d'études de 300 francs sera accordée à l'élève le plus méritant. Enfin, au cours de l'hiver, des séances de musique de chambre, des conférences, des auditions d'élèves seront données à la *Scola*. Les statuts de celle-ci prévoient des inscriptions de membres protecteurs et de membres honoraires qui auront leurs entrées aux concerts, conférences et auditions de l'Institut.

On ne peut qu'approuver ce plan et féliciter ceux qui l'ont élaboré. Il est de nature à doter Bruxelles d'un foyer d'art destiné à exercer la plus salutaire influence sur les destinées de la musique et dont l'avenir semble, dès à présent, assuré. Ajoutons que la *Scola Musicæ* est installée rue Gallait, 90, et qu'elle ouvrira ses cours le 3 octobre prochain.

O. M.

JAMES ENSOR

M. Vittorio Pica, dont nous avons maintes fois cité des pages de critique sagace et avertie, consacre à « Trois artistes d'exception » un article documenté que publie le *Mercur de France* (1). Ces trois artistes sont Aubrey Beardsley, James Ensor, Edward Munch : un Anglais, un Belge, un Norvégien. « Quoique apparen-

(1) Livraison du 15 août 1905.

tés par l'insigne supériorité de leurs tempéraments d'artistes, dit-il, ils se présentent à nous avec des caractéristiques assez différentes.» Il n'y a, en effet, pas de lien entre eux, si ce n'est la qualité, d'ailleurs flatteuse, d'« artistes d'exception » que leur confère M. Pica. Celui-ci démêle avec perspicacité les mérites et les défauts dont la somme compose chacune de ces curieuses personnalités. Comparant Beardsley à Ensor, il dit, entre autres :

« Quelle différence profonde entre la sensualité raffinée et perverse d'intellectuel aristocratique du premier, qui, même au milieu des pires extravagances, ne perd jamais le goût des élégances les plus subtiles et recherche toujours l'exquisité harmonieuse de la ligne décorative, et l'exubérance tumultueuse et d'une brutalité grotesquement réaliste du second, qui, en sa misanthropie impitoyable, emprunte à la fantaisie ingénue et grossière de l'enfance et de la plèbe la vision de squelettes, de diables et de masques, et les trivialités rabelaisiennes dont il aime se servir pour vilipender et châtier les ridicules comme les turpitudes du misérable troupeau humain ! »

Le critique italien étudie de près, dans l'artiste ostendais, le peintre et l'aquafortiste. L'un et l'autre lui suggèrent d'intéressantes observations :

« James Ensor, dès ses premiers essais de peinture, dit-il, sut appliquer avec un vif enthousiasme et une grande audace personnelle les théories des Impressionnistes français sur la lumière et son action transformatrice; il réussit ainsi à appeler l'attention sur lui et, en même temps, à susciter les hilarités balourdes du gros public, des critiques rétrogrades et des artistes fidèles aux traditions académiques. Les moqueries, les injures et les hostilités se manifestaient surtout par le refus d'accepter dans les salles des expositions publiques ses tableaux et ses dessins, dont plusieurs devaient, quelques années plus tard, être acquis, à titre d'honneur, par les plus importantes galeries européennes d'art moderne. Cette hostilité première contribua sans doute à exaspérer la native vision ironique et pessimiste d'Ensor. Un beau jour, il se décida à prendre en main la pointe de l'aquafortiste et s'appliqua avec ferveur à graver le métal, en produisant, pendant presque quinze ans, une centaine de planches d'une facture quelque peu fébrile de rapidité, mais toujours fort habile et d'une grande originalité. Toutes les classes de la société y défilèrent, malmenées avec une grotesque virulence; tous les vices, les faiblesses, les vanités de nos contemporains, dont la laideur y est exagérée à l'extrême, y sont exposés. Quelquefois, même, la satire y devient âprement personnelle et un critique trop sévère ou un ennemi imprudent y apparaît sous l'aspect ridicule ou cruel du mauvais larron suspendu à la croix, d'un juif perçant avec sa lance le flanc de Jésus ou d'un démon muni de cornes énormes et d'une queue démesurément longue.

Par cette représentation impitoyable et souvent calomnieuse de l'humanité, James Ensor nous révèle ses origines anglaises, qui l'apparentent cérébralement aux Hogarth, aux Rowlandson, aux Gillay, et justifie l'appréciation qu'a donnée Octave Maus de son âpre et violent sens comique lorsqu'il a écrit : « Sa raillerie est lourde : elle évoque le comique macabre des clowns britanniques, qui pour plaisanter s'assomment à coups de maillet ». Mais le sang flamand, qui lui vient de sa mère, apparaît encore avec plus d'évidence dans ses bizarreries diaboliques grotesquement sensuelles et plus d'une fois d'une grossièreté plébéienne, qui le rapproche, plus que de tout autre dessinateur des siècles passés, de Hyéronimus Bosch et de Peter Breughel le vieux. »

M. Pica passe ensuite en revue les nombreuses planches gravées par l'artiste. Il les apprécie en ces termes :

« Je ne goûte pas également toutes les estampes d'Ensor. Certaines évocations de monstres grimaçants et de démons gigotants me semblent d'un intérêt médiocre et même un peu enfantin ; quelques-unes, d'une intempérance caricaturale, ne méritaient pas d'être fixées en la forme noble et laborieuse de la gravure sur métal, mais seulement d'être jetées sur le papier en un rapide croquis. Quelques autres enfin nous apparaissent grossières (à nous, latins du xx^e siècle), dans leur verve scatologique, où se complurent pourtant le grand Rabelais et les anciens peintres flamands.

Mais combien d'autres, à côté de celles-là, dans la collection assez nombreuse des gravures d'Ensor, méritent, par leur originalité d'invention et par leur intensité d'expression, d'être classées parmi les estampes les plus belles et les plus intéressantes qui aient été exécutées dans ces derniers vingt ans. Elles révèlent en leur auteur un artiste d'un rare génie, dont la vision du monde est tout à fait individuelle et qui a vraiment à dire quelque chose de différent de tous les autres. »

Il marque pour quelques-unes, *la Cathédrale, le Triomphe de la Mort, l'Entrée de Jésus à Bruxelles le mardi gras de l'année 1894*, une préférence. Mais ce sont surtout les paysages qui le séduisent :

« On est agréablement surpris, écrit-il, après avoir contemplé les estampes fantastiques et satiriques de James Ensor, en feuilletant la petite, mais délicieuse collection de ses paysages à l'eau-forte. En face de la nature, devant la mer, dans les rues désertes des petites villes, le misanthrope amer, le révélateur et le flagellateur impitoyable des turpitudes et des ridicules humains s'apaise, se rassérène, devient poète. C'est avec un dessin d'une délicatesse exquise, qui fait penser quelquefois aux eaux-fortes de Whistler, qu'il fixe sur le métal les nuages errants, les vagues frissonnantes et écumantes, les arbres secoués par le vent ou envahis par le soleil, les hautes maisons se profilant géométriquement sur l'horizon, et il réussit, d'une façon admirable, à exprimer la joie ou la mélancolie des spectacles de la nature sous le jeu mouvant des lumières du matin ou des ombres du soir. »

Le Congrès musical de Montpellier.

Le Congrès et les fêtes musicales de Montpellier, organisés par M. Charles Bordes avec le concours des solistes de la *Scola Cantorum*, des *Chanteurs de Saint-Gervais*, de nombreux artistes, conférenciers, etc., et consacrés à la musique populaire, sont définitivement fixés aux 21, 22, 23 et 24 novembre. Au programme des exécutions symphoniques et chorales figure, entre autres, la *Corte d'Amore*, fragment de l'opéra historique *les Pyrénées*, de M. Pedrell, au cours duquel les jongleurs du Languedoc et les troubadours exécuteront danses, chansons, tensons et sirventes. Une séance consacrée aux origines dramatiques du théâtre médiéval se terminera par la reconstitution, en costumes et sur des tréteaux de mystère, au seuil d'un portail roman, du très ancien drame des *Vierges sages et des Vierges folles*, dont le texte est mi-latin et provençal et qui abonde en perles mélodiques grégoriennes. Des chansons populaires provençales, catalanes, languedociennes, etc. seront chantées par M^{mes} de la Rouvière, Maria Gay, Jeanne Ediat.

Au Congrès, M. Pierre Aubry traitera du *Rythme libre dans la chanson populaire* et de *l'Œuvre musicale du troubadour Guiraut*

Riquier, qui vécut à Narbonne dans la seconde moitié du XIII^e siècle. M. H. Quittard fera une conférence sur Bousignac, compositeur du XVII^e siècle qui fut enfant de chœur à l'église de Saint-Just de Narbonne. M. Jeanroy parlera des troubadours méridionaux, M. Charles Bordes de la musique populaire des Basques, MM. Gastoué et Villetard des drames liturgiques du moyen âge, M. Pedrell du drame *la Mort et l'Assomption de la Vierge*, en langue romane, qu'on représente encore tous les ans dans l'église d'Elche, en Espagne. S'adresser pour tous renseignements au secrétaire du Congrès, M. Déodat de Séverac, à Saint-Félix-de-Caraman (Haute-Garonne).

Chronique judiciaire des arts.

Le Droit et la Photographie.

Deux décisions judiciaires ont été rendues récemment, l'une à Narbonne, l'autre à Alger, dans une matière délicate entre toutes : celle des droits qu'ont respectivement sur des clichés photographiques leur auteur et les personnes photographiées.

Dans quelles limites l'auteur du cliché, qui en possède la propriété matérielle, est-il autorisé à le reproduire, à l'exposer, à le publier? Peut-il le faire sans l'assentiment des personnes dont les clichés perpétuent les traits?

En l'absence d'une législation formelle (que le développement croissant de la photographie rendrait peut-être nécessaire), les tribunaux tranchent selon les circonstances, par application des principes généraux, les difficultés qui leur sont soumises. La jurisprudence ainsi formée, après avoir quelque peu varié, est actuellement fixée dans ses grandes lignes, et les deux décisions auxquelles nous faisons allusion (Justice de paix de Narbonne, 4 mars 1905, et Justice de paix d'Alger, 2 mars 1905) en résument l'esprit avec une netteté parfaite.

La première reconnaît au photographe le droit de prendre, sans avoir à solliciter aucun consentement, un cliché de ce qu'il y a dans une rue, afin de le reproduire et d'en tirer profit. Les personnes représentées sur cette photographie ne peuvent, pour en faire effacer leurs traits, invoquer ni une propriété artistique (car on n'a aucun droit d'auteur sur sa propre personne), ni la violation d'une propriété matérielle (la personne humaine n'étant pas dans le commerce et ne pouvant faire l'objet d'un droit réel). Elles ne pourraient agir qu'en vertu de l'article 1382 du Code civil en apportant la preuve d'un préjudice réel.

L'autre interdit au photographe, bien qu'il soit propriétaire de ses clichés, d'en exposer en public la reproduction sans avoir obtenu l'autorisation de la personne photographiée. Pour donner cette autorisation, il faut que la personne soit juridiquement capable. Ainsi l'autorisation donnée au photographe par une femme en instance de divorce d'afficher sa photographie et celle de sa fille n'a aucune valeur. Le mari, en vertu de sa puissance maritale et paternelle, a le droit de faire enlever la photographie du tableau-enseigne où il figurait et de se faire allouer des dommages-intérêts pour le préjudice que lui a causé cette exposition.

Que les photographes se le tiennent pour dit.

NÉCROLOGIE

Tamagno.

Le célèbre ténor italien qui chanta pour la dernière fois en Belgique au Kursaal d'Ostende, il y un an, vient de mourir au environs de Milan, âgé de cinquante-quatre ans.

Tamagno était né à Turin et avait débuté, après ses études au Conservatoire, comme choriste au théâtre de cette ville. Il quitta la scène pour s'engager dans l'armée, mais la passion du théâtre l'emporta bientôt sur celle des armes. Il quitta le régiment pour reprendre la carrière lyrique et, à l'âge de vingt-deux ans, débuta

avec un éclatant succès comme premier ténor du théâtre Bellini, à Palerme. La fortune ne cessa dès lors de lui sourire. A Ferrare, à Rovigo, à Venise, à Milan, puis à Barcelone et à Lisbonne, il fut accueilli avec enthousiasme, et on le considéra désormais comme l'interprète le plus parfait du *Trouvère*, des *Huguenots*, du *Prophète*, de *Guillaume Tell*, etc., qu'il chanta sur toutes les grandes scènes de l'Europe après une grande tournée faite en Amérique avec la Patti. L'une de ses dernières créations fut, à Milan, *Otello* de Verdi.

PETITE CHRONIQUE

Les membres de l'*Union de la Presse périodique belge* se réuniront demain, à 10 heures du matin, en assemblée générale, à l'Exposition de Liège. Ils seront reçus par une délégation du Comité de la presse. M. Paul Otlet fera une conférence sur le rôle de la Presse périodique, son influence et son développement.

C'est aujourd'hui, dimanche, à 10 heures du matin, que sera inauguré, à la Salle Académique de l'Université de Liège, le Congrès pour l'extension et la culture de la langue française auquel participeront de nombreuses personnalités littéraires belges et étrangères.

Le Musée de Weimar vient d'acquérir la grande toile de M. Théo Van Rysselberghe, *l'Heure embrasée (Provence)*, qui figura, en 1900, au Salon de *la Libre Esthétique* et fut exposée ensuite à Berlin et à Vienne.

C'est le 29 septembre qu'aura lieu la réouverture du théâtre du Parc.

Un arrêté royal approuve la nomination, à titre d'essai, pour un an, de MM. Rulot, Ubachs, Berchmans et Sander Pierron en qualité de professeurs à l'Académie royale des Beaux-Arts de Liège.

Le Comité belge des expositions à l'étranger, fondé il y a deux ans sous la présidence de M. G. Dupret, vient de créer un bulletin mensuel, très documenté, contenant tous les renseignements relatifs aux expositions étrangères. Secrétariat : rue Royale 65, Bruxelles.

Un joli et amusant portrait de notre confrère L. Dumont-Wilden, crayonné dans *le Samedi* par M. F. Nonniger :

« Vous ne l'avez pas rencontré? Il est partout. C'est le cockney, le badaud de Londres, qui ne rate ni un shah de Perse ni un grand incendie. Mais partout où il se trouve, il a toujours l'air d'être ailleurs. Pratiquant l'ubiquité d'un reporter du *Petit Bleu*, il se rengaine dans la tenue philosophique d'un collaborateur de *l'Occident* ; c'est d'un air désolé qu'il assiste à une première ; on le rencontre, distrait, dans la cohue des grands enterrements ; lors de la fête patriotique, il semblait dans le sable de la place Poelaert chercher des coquillages ; juché sur un break de la Presse aux fins de voir défiler quelque Longchamps, il doit pour sûr repasser en esprit le « Discours sur la Méthode ». Ramassé, rouge, l'œil obstiné, la figure en coup de pied de cheval, vous avez certes vu quelque lad qui, après avoir fatigué des chevaux à 4 heures du matin et bu de l'Extra-Dry vers 10 heures, a l'air absolument désintéressé le reste de la journée. M. L. D.-W. me sembla tout d'abord un de ces êtres flegmatiques. Quelle vue superficielle ! Si notre chroniqueur paraît ne pas suivre la parade, c'est qu'il est absorbé à en réduire les phénomènes au dénominateur de sa réflexion ; il lui est inutile de regarder puisqu'il considère, et s'il ne fait pas de gestes, c'est que, comme Sem, il est en train de noter sur sa manchette. »

L'administration des Concerts Ysaye a fixé comme suit les dates des six concerts d'abonnement qui seront donnés au théâtre de l'Alhambra au cours de la saison prochaine : 21-22 octobre, 18-19 novembre, 9-10 décembre, 24-25 février, 24-25 mars, 21-22 avril.

En outre, le premier concert de la fondation ayant eu lieu en janvier 1895, une audition extraordinaire, destinée à commémorer cet anniversaire, aura lieu les 13-14 janvier et, vu son importance, sera répétée le dimanche suivant 21 janvier.

Les Nouveaux-Concerts d'Anvers, dont la première campagne a produit de si heureux résultats, préparent leur deuxième saison. Celle-ci s'ouvrira en octobre avec le concours de M. Eugène Ysaye, qui exécutera le Concerto de Beethoven.

Il y a dans la section russe de l'Exposition de Liège un compartiment fort intéressant qui renferme les produits de l'activité des *Koustari*.

On appelle *Koustari* certains artisans qu'on ne rencontre qu'en Russie. Pendant les longs mois d'hiver, les paysans russes disposent de beaucoup de temps qu'ils mettent à profit en se livrant à une petite industrie à domicile : fabrication d'objets de toute nature, menuiserie, boissellerie, chaussures, serrures, jouets, etc. De cultivateurs qu'ils étaient pendant la bonne saison, ils deviennent de petits artisans. Les objets confectionnés par les paysans russes, quoique exécutés au moyen d'instruments rudimentaires, sont cependant une manifestation artistique fort curieuse. La sculpture du bois appartient à l'enfance de l'art; elle se rencontre chez des peuples de culture très diverse. Depuis les primitifs jusqu'aux races les plus civilisées, tous ont eu l'idée de rehausser l'aspect du bois par l'image et par la couleur. Et partout, ce penchant a donné lieu à des manifestations artistiques, parties toutes d'un même origine, mais bien distantes les unes des autres. Au haut de l'échelle se trouvent les maîtres occidentaux, dont le goût artistique a réalisé les chefs-d'œuvre qui ornent les monuments et les églises. A l'autre bout, on retrouve le sauvage qui se taille péniblement, mais patiemment, le fétiche qui lui servira de protecteur.

M. Ernest Van Dyck et M^{me} Litvinne sont en ce moment à Aix-les-Bains où ils chantent, au théâtre du Grand Cercle, *Tristan et Isolde* sous la direction de M. Léon Jehin. L'œuvre est montée avec grand soin. Une particularité : la moitié du personnel des chœurs est composée de chanteurs belges, et à l'orchestre on entend parler le flamand et le wallon tout autant que le français.

M. Camille Saint-Saëns vient d'acheter une œuvre nouvelle pour chœurs, soli, orchestre et orgue qui sera exécutée sous sa direction le 14 octobre au Trocadéro.

Un Festival Schumann en trois journées aura lieu au mois de mai 1906 à Bonn. On sait que Schumann est mort à Enderich, dans une maison de santé toute voisine de Bonn et que c'est dans

le cimetière de cette ville qu'il a été inhumé. Le programme du festival a été arrêté dans ses grandes lignes. Le premier jour on exécutera une symphonie et le *Faust*; le second jour, une symphonie, une ouverture, le concerto pour piano, un chœur, etc.; enfin, le troisième jour, des œuvres non orchestrales, mélodies et autres. Les fêtes seront placées, en ce qui concerne la musique, sous la direction de M. Joseph Joachim et de M. Grater. On sait que le célèbre violoniste a déjà dirigé en 1873 un Festival-Schumann à Bonn.

En sa livraison d'août, le *Studio* consacre une importante étude aux écoles d'art décoratif (*Fachschulen*) créées par le gouvernement autrichien. Les progrès accomplis depuis dix ans en Autriche dans le domaine de l'ameublement, de l'architecture, de l'ornementation des intérieurs, etc., sont mis en lumière dans cet article, qui intéressera non seulement les spécialistes, mais tous ceux qui suivent l'évolution du goût dans les branches diverses de l'art.

Il était question, nous l'avons dit, d'élever aux Champs-Élysées un monument à la gloire de l'école de Barbizon. Il n'y sera pas donné suite, aux Champs-Élysées du moins. Une sage décision vient, dit la *Chronique des Arts*, d'intervenir qui défend à tout jamais contre la statuomanie la superbe avenue et avec elle le Luxembourg, les Tuileries et le parc Monceau.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE

HENRI DE BRAEKELEER

PEINTRE DE LA LUMIÈRE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

avec un portrait du maître et quatre reproductions de ses eaux-fortes.

Prix : 1 fr. 50.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

FONDÉ EN 1879

L'ARGUS de la PRESSE

le plus ancien bureau de coupures de journaux

14, Rue Drouot, 14

PARIS

lit ou dépeuille par jour, 10,000 journaux ou revues du monde entier;

publie **L'Argus des Revues**, mensuel;

édite **L'Argus de l'"OFFICIEL"**

Contenant tous les votes des hommes politiques et leur dossier public.

L'Argus de la Presse recherche dans tous les périodiques les articles passés, présents, futurs.

Adresse télégraphique : **ACHAMBURE-PARIS**

Adresse téléphonique : **102-62**

Écrire au Directeur, **14, rue Drouot, PARIS (II^e)**



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvresoyes, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

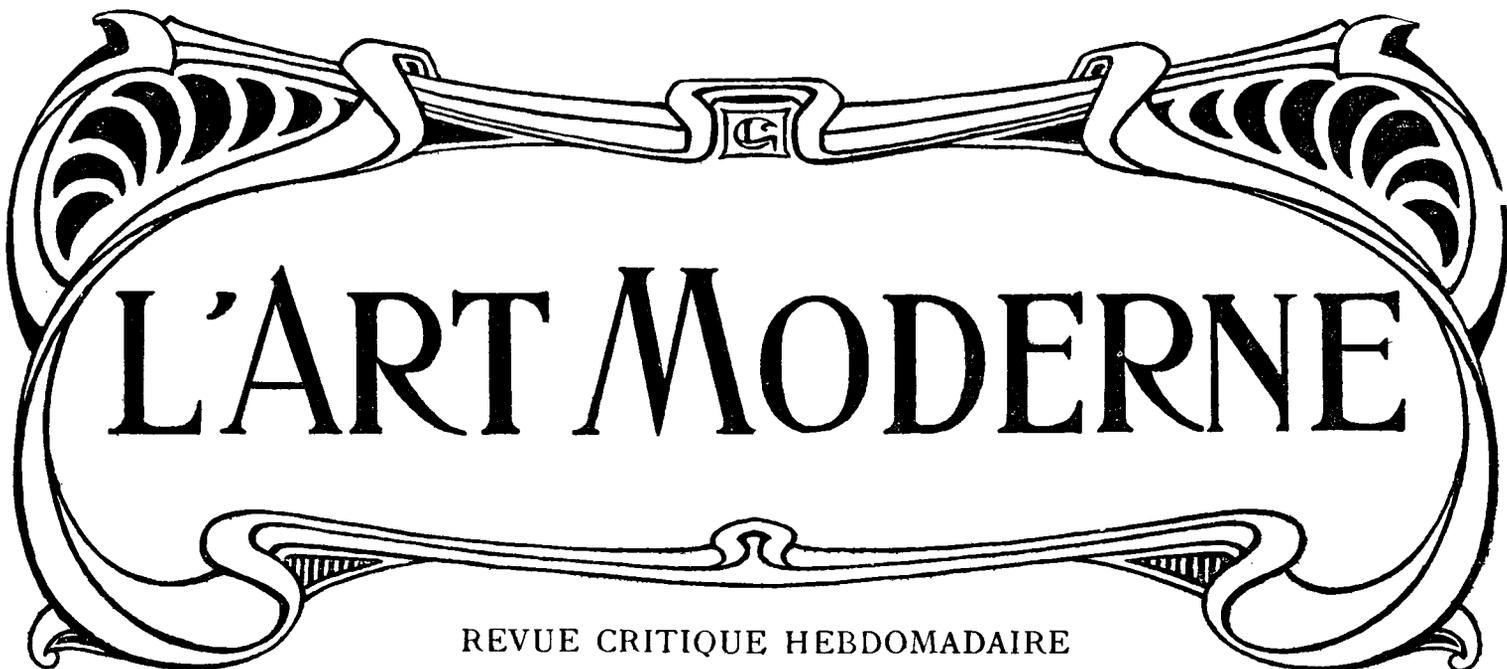
DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Auguste Renoir (suite et fin) (CAMILLE MAUCLAIR). — Princesse Rayon-de-Soleil (H. L.). — Salon de « l'Art contemporain » à Anvers (suite et fin) (R.). — Le Musée Wiertz (H. CARTON DE WIART). — Le Congrès de la Propriété littéraire et artistique. — Notes de musique. — Congrès pour l'extension et la culture de la langue française (G. R.). — Nécrologie. *S. Bing. Albert Edelfelt. Maurice Lenders.* — Petite Chronique.

AUGUSTE RENOIR ⁽¹⁾

III

Renoir a de la nudité une conception très particulière, et à un point qui ne permet de confondre ses nus avec ceux d'aucun peintre, même parmi les Impressionnistes, qui les ont conçus si originalement. Degas a étudié avant tout la femme moderne déshabillée. Ses torsos portent

(1) Suite et fin. Voir nos deux derniers numéros.

encore l'empreinte du corset et des plis du linge. Ils n'ont rien de ce nu emblématique et triomphant des classiques, qui a un caractère de permanence. Ce sont des nus que nous ignorions tout à l'heure, que nous entrevoyons, et qui vont bientôt se recouvrir de vêtements. Nous ne les apercevons que dans des cabinets de toilette, parmi les étoffes à fleurs, les tubs où flottent les éponges. Ce ne sont pas des nudités symboliques ni même offertes à l'amour. Nous étudions des contemporaines dévêtues. Leur peau est encore grenue de la chair de poule créée par l'eau froide. Leur beauté est uniquement psychologique et caractériste. Les nus de Degas sont presque des documents physiologiques, on y étudierait la neurasthénie, les diverses maladies nerveuses de la contemporaine; leur charmante maigreur, leur élasticité animale peut plaire, mais elle est très éloignée de la beauté proportionnelle comme l'a conçue la peinture scolastique, dont elle bouleverse les canons. Le terrible observateur ne se préoccupe que de vérité et n'arrange pas ce qu'il voit. Manet est surtout préoccupé de la tonalité de ses nus, de leur expression musculaire.

Chez Puvis de Chavannes, à qui on ne reprochera pas de manquer d'idéalisme, le nu, bien qu'anobli et s'élevant jusqu'à la signification allégorique dans des paysages stylisés, reste quand même véridique. Ses mères, ses jeunes filles ne sont pas conformes à la convention de perfection d'École, et il les fait épaisses ou maigres quand il sied. Le nu de Rops est spécial. L'artiste y fait saillir à dessein les caractères de la luxure, aiguise la gorge, amincit la taille, développe les

hanches, cambre les reins, donne à tout le corps l'élasticité nerveuse des grands fauves, et stylise selon ses sujets le type classé sous le nom de « fausse maigre » que Rodin affectionne également.

Mais M. Renoir conçoit tout différemment la femme nue et d'une façon qui n'est ni académique, ni psychologique, ni réaliste, ni luxurieuse. Il voit selon un certain instinct qui est beaucoup plus littéraire qu'on ne le penserait. On dirait qu'il en observe à peine la ligne, tant il est séduit par l'éclat de son épiderme. Il peint amoureusement sa chair dans des gammes vibrantes, neigeuses ou roses, peu vraisemblables. Il en fait des chants, et non des études. Pour lui, le nu féminin est un éclat, une pulpe lumineuse, liliale, nacrée, florale, qu'aucun modèle, aucune rousse à peau diaphane, ne saurait offrir. Il la peint véritablement en poète.

La femme nue conçue par M. Renoir, c'est un animal buvant le soleil et la fraîcheur avec une nonchalance barbare, sans attitude voulue, sans autre charme que celui de sa peau de fleur qui réfléchit la lumière. Et tandis que la plupart des nudités académiques, soigneusement présentées sur fond sombre, semblent faites d'une baudruche éclairée à l'intérieur, on sent bien que celles de M. Renoir sont des volumes de chair dont l'irradiation vient du plein air ambiant; elles ont la consistance des Rubens et leur luxuriance charnelle inquiétant l'œil pudibond. Nous ne rencontrons pas de telles créatures, même en Flandre, même parmi les campagnardes les plus vigoureuses. Il faudrait aller aux colonies, dans les îles primitives, pour en trouver les modèles: mais non, le peintre seul les connaît, et il y a en lui un coin de rêve oriental, versicolore, grassement voluptueux, et exempt de la nervosité moderne.

Gauguin, qui résulte plus de M. Renoir qu'on ne le croirait, est allé jusqu'à Tahiti pour trouver une telle sensation de primitivité; M. Renoir l'avait en lui-même.

Il a créé « la femme nue de Renoir »; cette expression éveille une image définie. Et ce mélange de japonisme, d'orientalisme, de sauvagerie et de goût XVIII^e siècle, si bizarre et si attachant, est bien à lui. C'est bien le résultat d'un esprit inquiet, avant tout préoccupé de fuir le convenu, le savoir-faire, la norme, et d'avoir avec la vie des rapports immédiats.

L'étude des nudités et des figures isolées de M. Renoir le démontre si préoccupé d'harmonies et de poétisation des types qu'il semble contradictoire d'attendre d'un tel peintre une description réaliste et psychologique de la vie contemporaine. Et cependant il y a brillamment réussi dans une série de grandes toiles qui contiennent ses chefs-d'œuvre. Et dans sa génération il est, avec Manet et Degas, le seul peintre qui ait abordé la composition et y ait fait preuve de qualités maîtresses, sachant élever l'anecdote au style.

Il n'appartenait qu'à une nature aussi complexe de pouvoir à la fois s'isoler dans une pure rêverie de symphoniste de la couleur, et pénétrer aussi avant dans l'expression de la modernité sans se disloquer dans cet écart.

M. Renoir a pu peindre à la fois ses *Baigneuses* primitives et les êtres de notre temps, parce qu'il a recherché en eux les mêmes éléments, la caresse de la lumière, l'exubérance vitale, les sentiments primordiaux, les aspects picturaux, selon une constante faculté de poétisation que, dans le modernisme, il a su mêler à l'observation journalière: et cette intention lui est propre.

Les inégalités de l'artiste sont peut-être plus frappantes que celles des autres Impressionnistes. Improvisateur, instinctif, nerveux, fantaisiste, il est plus exposé à se tromper à fond, il est moins réfléchi que Manet, lequel était fort prudent au milieu de ses audaces, et surtout moins que M. Degas, dont il est, croyons-nous, impossible de citer un mauvais morceau, et qui est la logique même. M. Renoir a fait de mauvaises choses. Il est Français, léger, brillant, se laisse entraîner; mais c'est tout autre chose qu'un virtuose, c'est un artiste profondément sincère et scrupuleux.

La race parle en lui. Il est inexplicable qu'un tel coloriste n'ait pas plu à tout le monde, n'ait pas rencontré le succès foudroyant, étant voluptueux, clair, heureux, souple et savant sans lourdeur. Il ne faut attribuer les réserves faites sur ce succédané de Boucher et de Fragonard par des gens qui protestaient au nom de la France qu'à des questions d'école et de date, à des chocs en retour de la polémique, et aussi à la silencieuse dignité d'une existence de poète doucement dédaigneux de l'opinion et ne faisant attention qu'à la peinture, son grand et son unique amour. Manet a été un batailleur, un novateur et un combatif dont les œuvres ont fait scandale dans les Salons, dont on craignait les mots, et dont toute la nature était celle d'un chef d'école. La critique indépendante est allée chercher Claude Monet dans ses paysages. Degas s'est enfermé, pessimiste et hautain, et parce qu'il fermait sa porte et ne voulait pas qu'on s'occupât de lui, la rumeur publique, jalouse des solitaires, a voulu le connaître. M. Renoir ne s'est ni montré, ni caché: il a peint selon son rêve, épanoui le sourire de ses œuvres sans mêler son nom ni sa personne au vaste tumulte qui s'élevait autour de ses amis. On n'a pensé ni à l'exalter ni à l'ensevelir. Et à présent, à cause sans doute de cela, son œuvre apparaît plus fraîche, plus jeune, ne traînant pas après elle des commentaires, des sarcasmes, des polémiques célèbres, elle reflète le soleil, elle s'impose à notre admiration, candide, primitive, animale, rieuse et nue, comme une de ses baigneuses.

CAMILLE MAUCLAIR.

PRINCESSE RAYON-DE-SOLEIL (1)

La légende de la Belle-au-Bois-Dormant n'avait jusqu'à présent tenté que peu de librettistes et de musiciens. Parmi les quelques tentatives classées, il y eut en France deux opéras de Carafa (1825) et de Litolf (1874); l'un et l'autre n'eurent pas plus de succès que les œuvrettes essayées depuis, qui ne méritent pas de mention. Le livret de M. Pol de Mont aura-t-il plus de durée? Il faut craindre que non, parce qu'il manque d'esprit scénique, de logique et d'unité.

M. de Mont est un écrivain dont les œuvres poétiques ont suffisamment consacré le talent pour que l'on puisse estimer sans détour que son dernier travail prête le flanc aux plus justes critiques. Adoptant la légende gracieuse si exquisément interprétée par Perrault, il l'a encombrée de tout un fatras de sorcellerie runique, de wagnérisme indigent et de violences boursoufflées. Le Prince Charmant est affligé d'une mère sorcière, personnage parfaitement désagréable et ingrat, d'une psychologie rudimentaire et monotone, qui concentre vraiment l'ennui, la lourdeur et le ridicule enfantin de toute l'action. Cette personne utilise ses magiques facultés à transformer en un cerf blanc un fils qu'elle voulait élever pour la vengeance; elle lit des prophéties naturellement obscures dans le groupement de dés retournés; elle accorde à son fils un baiser de volupté, — (se peut-il que le génial baiser de Kundry inspire d'aussi équivoques et déplaisantes maldresses?) — puis, elle le veut héroïque, préférant à l'amour la conquête du sceptre!

Dans ce deuxième acte laborieux, rien n'est préparé, rien n'est amené, mis en relief. La scène des dés, l'ouverture du tombeau, tout se tasse au même plan. Le jeune homme fuit sans que la magie de sa mère le puisse retenir; et la dernière apparition de celle-ci est encore une brutalité qui chasse l'émotion: elle tue et se tue, bêtement et lourdement. — Cette Walpra est la fêlure de la partition tout entière.

Vraiment, faut-il que la crainte de l'originale nouveauté opprime si vivement nos candidats librettistes pour qu'ils se cantonnent peureusement dans les friperies dont regorgent les magasins du répertoire? — Chœur de fileuses; arrivée de la princesse: « Mes sœurs, connaissez-vous la jolie chanson du lin? Je vais vous chanter la jolie chanson du lin »; les sœurs font cercle, et l'on entend la chanson du lin, complètement nulle du reste. Puis, rentrée des chasseurs: les cors, taratata, les premiers veneurs, le roi. — Le Roi! Pauvre roi Ajobod, l'a-t-on fait assez godiche devant les impétuosité de la furibonde Walpra! « Tu demandes comment je me nomme? Je me nomme la Douleur! » A côté de ces effets que l'on pourrait presque numéroter depuis le temps qu'on les utilise, il faut signaler ce qu'on appellerait les caricatures de Bayreuth. Un jeune homme élevé dans la forêt pressent l'amour; une sorcière lui donne la conscience de la vie sensuelle en joignant ses lèvres aux siennes (par le fait que la sorcière est sa propre mère, l'épisode laisse une impression malsaine et louche qu'aucune grandeur ne relève); l'adolescent écoute la vie des arbres, dont la rumeur se marie aux troubles de son âme; « un

simple, un pur » puise dans sa seule candeur les mots qui délivrent des enchantements! Rapiécage maladroit et chétif: il n'est vraiment qu'une page, une seule, où semble battre l'aile de la poésie libre et naturelle: le duo d'amour. Et encore! Le seuil de ce dialogue s'encombre de banalités.

N'est-ce pas trop longuement parler du livret, alors qu'à côté de lui de si réelles beautés nous sollicitent? — Non. On ne recommandera jamais avec assez de sincérité et d'énergie, aux jeunes musiciens belges, de témoigner les plus méticuleuses exigences dans le choix de la charpente de leurs œuvres. Cette *Prinses Zonneschijn*, dont la musique a tant de splendeur et d'abondance, possédait en son inspiration mélodique seule la raison d'une admiration qui se fut perpétuée. Une Walpra, des enfantillages, de lourdes inexpériences de la scène mettent sa vie en péril; un squelette difforme et sans consistance condamne le corps le plus beau. Il fallait ou bien traiter la légende comme Humperdinck eût l'esprit de traiter la sienne, avec goût, fraîcheur et proportion, — ou bien enfermer dans le symbole de cette mythologie runique la chaude passion humaine, l'émotion mouvante et continue d'une *Tétralogie*. La première alternative était de réalisation plus aisée.

Et voici qu'il nous reste bien peu de place pour parler de M. Gilson. Il faut en dire pourtant un bien considérable. Deux pages dominent l'œuvre: le sommeil du burg de la princesse et le duo d'amour. La première, en y comprenant les inquiétantes harmonies de l'incantation, est de grande noblesse. Le thème du sommeil, d'une douceur légèrement franckiste (*Psyché*) domine la partition jusqu'à la lumineuse éclaircie du réveil final et lui donne, en même temps que l'unité mélodique, une poésie délicieuse.

Lorsque le chromatisme des harmonies magiques, après s'être exaspéré dans la malédiction et la tempête, se transforme en une berceuse épique et grandiose, on éprouve vraiment le noble frisson de Beauté; on le ressent tout autant lors du duo d'amour, dans le ravissement d'une musique véhémence, si allègrement juvénile, si dorée, si substantielle, — et si simple!

Dans les belles pages de la partition, l'inspiration est exacte et profonde. L'idée musicale reste libre au milieu d'une instrumentation extraordinaire, qui fait de M. Gilson — avec M. Richard Strauss — l'un des plus admirables manieurs d'orchestre parmi les compositeurs contemporains.

Par exemple, la musique est d'un vrai Flamand. On en reconnaît l'origine dans la couleur, l'infinie puissance pittoresque. On la reconnaît aussi dans certains assoupissements de l'idée, rêveries prolongées, engourdissements très germaniques: fréquents instants de tout le deuxième acte, solitude du jeune Tjalda au premier tableau du troisième acte, et même prélude du duo d'amour, avant que Radieuse ne se libère de ses chaînes fleuries. On en reconnaît enfin la caractéristique épaisseur dans des pages de substance vraiment trop serrée, gâteau sans levain, épisodes un peu « congestionnés ». Certains points culminants de l'interlude précédant le dernier tableau paraissent ainsi surinstrumentés; on voudrait plus d'air dans d'aussi fertiles paysages musicaux. Mais la fécondité est rarement exempte de l'excès de sève, et pour un homme dont l'avenir est long, ce défaut n'existe pas.

Il faudrait encore signaler les moments moins souverains, où la muse de M. Gilson sourit ou sautille, gentils chœurs frais, dialogues souples des scaldes. Mais les présentes notes n'ont pas la prétention de tout pouvoir dire; et quelques lignes doivent bien

(1) Légende féerique en quatre actes, poème flamand de M. Pol de Mont, traduction française de M. Marcel Lefèvre, musique de M. Paul Gilson, représentée au théâtre de la Monnaie, pour la première fois le 9 septembre 1905.

être consacrées aux soins heureux de M. Dupuis, à la beauté de M^{lle} Alda, au courage et au talent de M^{me} Gianoli, et même au claironnant M. Altchevsky, malgré son application un peu rafraîchissante, et sa déclamation appuyée qui alourdit fort le chant. — Enfin le burg enchanté est adorable à découvrir sous les ronces et les fleurs, et l'électricien a fait des merveilles.

H. L.

Salon de « l'Art contemporain » à Anvers⁽¹⁾

II

Les Peintres belges.

En face des maîtres étrangers, dont les envois considérables donnent un si puissant intérêt au premier Salon de *l'Art contemporain*, nos peintres font grande et belle figure. Ce n'est pas qu'on trouve parmi eux des traits communs, une similitude d'école, de tendances ou de doctrine. Un lien réunit toutefois ces talents originaux et individuels : c'est le goût du beau métier, de la facture solide, le souci du ton, de la valeur, du coup de pinceau ferme et juste, de la vision nette et franche.

À côté de la salle où le maître Breitner, qui se rattache, malgré l'originalité de sa manière, à Hals et à Jacob Maris, étale sa merveilleuse série de fortes et fermes vues d'Amsterdam, éclate la joyeuse symphonie claire d'une salle où sont groupés Théo Van Rysselberghe, Émile Claus, Georges Puyssse, Georges Morren. La comparaison est d'un intérêt puissant. D'une part, la belle solidité de la pâte, l'amour de la couleur comme telle : des gris, des bruns, des noirs admirables, parmi lesquels une croupe de cheval blanc, un coin de ciel, un reflet d'eau, la luisance de la pluie sur les dalles, mettent une note de contraste; un art concentré presque dédaigneux de la mise en page, un peu matériel, mais de grande allure, vivant de la vie âpre, puissante et triste de nos grandes cités personnifiées dans cette merveilleuse ville d'Amsterdam qui fut la première en date des grandes capitales commerciales du monde moderne : tel Breitner. D'autre part : les artistes retournés aux champs, à la lumière claire, à la gaieté pure des êtres et des choses, soucieux de la lumière et de sa merveilleuse féerie plus que des couleurs et des formes, et en même temps disposant d'une technique neuve, quoique débarrassée des pré-occupations de propagande et de dogmatisme. Le contraste est profondément instructif, et il faut plaindre ceux qui ne peuvent pas à la fois goûter l'une et l'autre de ces formes d'art et les honorer d'un même culte.

Van Rysselberghe a là trois ou quatre figures peintes en plein air, vibrant dans une atmosphère ambrée de soleil et embaumée par le souffle du large, qui sont de vraies merveilles. Les *Anthémis en fleur* sont une œuvre de paix séduisante et calme, de tout premier ordre. De Claus, deux grands tableaux : *Soleil levant* où, parmi les arbres dénudés, dans la brume pâle du matin, le soleil de février monte triste et lent; puis *les Bords de la Lys* : des vaches s'approchant de la rivière, avec un très bel arrière-plan. *Le Chêne* est une petite toile délicieuse : le grand arbre dont les feuilles tremblent au vent, les épis qui s'inclinent, un ciel chaud et clair, c'est tout le grand Été fécond et vivant. *Le Ver-*

ger, très gai et très clair, un *Soleil d'hiver* délicat et fin, mais un peu mince, complètent ce très bel ensemble. Les Morren, dont vous avez vu plusieurs à *la Libre Esthétique*, sont très appréciés : beaucoup de finesse, beaucoup de charme, une vision claire, une facture souple et personnelle; bref un notable apport au bel ensemble des luministes. Des six toiles de Buysse, *l'Effet de Soleil*, avec son caractère immédiat d'impression notée à traits frustes et directs, plaît le plus. *La Neige* et *le Retour des ouvriers* me paraissent moins heureux. Le désir de simplifier à l'extrême l'impression et de ne faire ressortir qu'une dominante donne à l'œuvre un caractère un peu hâtif, malgré les très belles qualités de vision.

Avec le groupe luministe, une des manifestations notables du Salon est l'exposition de M. Charles Mertens. Une vingtaine d'œuvres permettent d'apprécier et d'admirer cette jeune maîtrise qui s'affirme chaque année davantage, — juste récompense de l'énergique résolution qui marqua les débuts de sa carrière. Sorti de l'école de Verlat, accueilli, dès ses premières œuvres traditionnelles, par une popularité fructueuse, il eut, choyé et achalandé, le courage de rompre avec sa manière et ses admirateurs pour se remettre à l'œuvre, se dépouiller des enseignements de l'école; et voici qu'aujourd'hui, après le déchainement des critiques et des regrets, le public, conquis, s'incline devant la belle série d'œuvres qui forment son exposition. Sans doute en est-il qui, en même temps que la sincérité et la conscience de son effort, marquent des hésitations et des influences. En revanche, quels chefs-d'œuvre que *le Forain*, *les Verts en Zélande* et ses deux portraits! Qui donc peint aujourd'hui d'une main plus ferme et plus souple à la fois, avec un œil plus précis et plus soucieux des valeurs et des nuances, tirant une œuvre de beauté et de finesse de cette morne friture où, devant le poëlon est assis, triste et las, ce piètre forain! Quelle gageure de beau métier dans *les Verts en Zélande*, cette boutique de savetier où un peu de lumière claire pénètre, s'accroche à l'établi, aux mains de l'ouvrier, à la boiserie verte de la chambre, se glisse dans le fond comme un hôte familier et tranquille, transformant en concert délicieux tous ces verts criards. Nous voilà transportés parmi ces vies humbles, dans le silence de ce labeur ennuyeux et facile qui veut tant d'amour. *La Marée basse*, traitée en tons fins et gris, est également d'une belle venue. Quant aux deux portraits, ils ont une intensité de caractère, une beauté de mise en page et un charme d'art qui les élèvent bien au-dessus de la banale imagerie prétentieuse et vide qui, sacrifiant tout à la ressemblance, a trop souvent remplacé aujourd'hui le grand art du portrait. Un de nos amis, en voyant cette belle œuvre, nous disait avec raison : « Voilà la véritable vocation de M. Mertens ».

Les peintres d'Anvers sont représentés, en outre, par M. Hageman, dont *la Série d'émigrants* est fort intéressante, par M. Van Mieghem, qui a de l'observation et de la sincérité mais dont la facture est un peu molle et hésitante, par MM. Walter Vaes et Jacob Smits, et enfin par M. Baseleer. C'est dire que de longtemps nous n'avions vu le groupe anversoïse produire à la cimaise autant de toiles remarquables, sincères et dégagées des recettes traditionnelles.

M. Baseleer, le peintre de l'Escaut, dont nous avons été les premiers à signaler la belle vaillance, a ici une vingtaine d'œuvres qui ont eu le don d'exciter la colère d'une partie de la presse locale. « Nous voudrions bien savoir, écrit un de ces doux critiques, où M. Baseleer a puisé les notions de son art nou-

(1) Suite et fin. Voir notre numéro du 30 juillet dernier.

veau. Ce n'est certes pas chez M. Hens et encore moins à l'Académie. De deux choses l'une : ou M. Baseleer est sincère, et alors il est à plaindre, ou c'est un obstiné par fanfaronnade artistique, et, dans ce cas, il doit être combattu par tous les vrais amis de l'art. » Ces plates formules ne peuvent manquer de signaler des œuvres originales, et il en est effectivement ainsi. Dans sa lutte persévérante contre le ciel et l'eau du Bas-Escaut, M. Baseleer, très en progrès, arrive à de notables réalisations : le *Matin d'été* avec des voiles filant sur l'eau douce et claire, la belle *Plage flamande* lavée par le vent du large, l'*Estacade* opposant aux flots sa masse raide et âpre sont de belles et fortes œuvres.

Signalons encore la toile de M. Jean Delvin intitulée *Charroi*, où le contraste entre le ciel et la silhouette sombre du cheval trainant le chariot ne manque point de grandeur. Rappelons que Laermans a ici quatre toiles excellentes : *les Intrus*, *l'Ivrogne*, le saisissant *Soir de grève* et le *Mendiant*; que Léon Frédéric a envoyé deux tryptiques : *le Peuple verra un jour le lever du soleil* et *Saint François dans les dunes*; qu'il y a une dizaine d'œuvres d'Aug. Oleffe très sincères et souvent impressionnantes, et terminons cette trop courte revue en disant un mot du grand succès qu'obtient James Ensor, représenté par un superbe ensemble d'œuvres résumant toute la vie d'art de ce probe ouvrier. Il y a là à la fois *l'Intérieur* et la *Coloriste*, des natures mortes comme les *Pommes*, *Coquillages* et *Nacre*, les admirables petites *Chinoiseries*, une pure merveille. Il y a des vues d'Ostende, telles que les *Rues de Flandre* et les *Fumées*. Enfin cette toile admirable, *Adam et Eve*, vibrante comme un Turner sans en être un reflet, et qui, avec plusieurs autres, restera à Anvers.

R.

CORRESPONDANCE

Le Musée Wiertz.

MON CHER DIRECTEUR,

La mode est à la décentralisation, en matière d'art comme en bien d'autres matières. Pas un chef-lieu qui ne prétende désormais à l'honneur d'avoir « son » Musée. Et pourquoi pas ?

Or, vous connaissez le Musée Wiertz. Quelque opinion que l'on ait du talent de ce peintre romantique et grandiloquent, on conviendra que la collection de ses œuvres occupe, dans la série des richesses artistiques de notre bonne ville de Bruxelles, un rang... plutôt accessoire. Relégué aux confins des faubourgs d'Ixelles et d'Etterbeek, dans un quartier d'accès difficile, ce Musée est ignoré de beaucoup de nos concitoyens et sa clientèle est essentiellement assurée par les caravanes de l'agence Cook, qui ne manquent pas d'y faire une station entre un pèlerinage à Manneken-Pis et une visite à notre éléphanterque Palais de Justice. Il convient d'ajouter que jusqu'en ces dernières années, le Musée Wiertz jouissait d'un privilège qui lui conciliait des sympathies spéciales dans le monde des Lettres belges. Sous prétexte de conservation, l'État y installait à demeure un écrivain « autorisé », pour qui ce poste devenait l'*otium cum dignitate* rêvé par tout poète, — voire par tout prosateur. Potvin jouit longtemps, très longtemps, de cette confortable sinécure. Mais depuis sa mort, aucun de nos écrivains, — quelque effort qu'on ait fait, — n'a paru digne de le remplacer... Et le Musée Wiertz se conserve tout seul.

Que diriez-vous, mon cher Directeur, du projet de transporter à Dinant, où Antoine Wiertz naquit en 1806 et où son souvenir est pieusement conservé, ce Salon qui appartient à l'État, en vertu d'une convention passée en 1850 entre l'artiste et M. Charles Rogier, ministre de l'intérieur ?

A cette idée, les Ixellois feront peut-être tout d'abord la grimace. Mais les Dinantais seront si contents !

Calmons d'abord les Ixellois pratiques. Le Musée Wiertz, — j'entends l'ensemble des bâtiments qui le constituent, — est à proprement parler un « bouchon ». Ce bouchon fait depuis longtemps obstacle à la mise en valeur d'un quartier auquel de nouvelles et meilleures voies de pénétration et de communication sont nécessaires. Quant aux Ixellois esthètes, ne pourrait-on les dédommager en décidant que l'une des toiles-maitres-es de Wiertz : *La Belle Rosine*, par exemple, ou le *Portrait de l'artiste par lui-même* serait détachée de la collection et placée au « Musée communal » ? En guise de consolation plus noble, n'auraient-ils pas, d'ailleurs, l'honneur d'un beau geste fraternel ?

Quant à la bonne cité des « Copères », voilà de très longues années qu'elle est en travail d'un monument Wiertz. Elle avait tout d'abord voulu ériger à la cime d'une de ses plus hautes roches et dans des proportions grandioses un groupe dont Wiertz avait conçu le plan et choisi le titre : *Le Triomphe de la Lumière*. Ce projet ayant échoué à cause de la pénurie des souscriptions, — et il ne faut pas le regretter ! — on dit que la statuomanie ne se déclare pas vaincue. Elle entend bien que les souscriptions recueillies pour *le Triomphe de la Lumière* et qui restent disponibles soient, sous une forme ou l'autre, coulées en bronze. Faute d'un groupe philosophique, elle se contentera d'une statue de l'artiste. Faute d'une statue, d'un buste, voire d'un médaillon... Et nous voilà exposés à voir se dresser sur quelque carrefour, au pied de la citadelle héroïque, un pendant de cet étonnant dessus-de-pendule, proche parent de la fontaine Houwaert, qui perpétue déjà la mémoire de Wiertz au terminus de la rue du Trône, à Ixelles!... Pourquoi ne pas substituer à ce banal projet, — avant même qu'il prenne corps, — l'idée d'édifier à Dinant, dans le simple et solide style mosan, une grande salle où l'œuvre de Wiertz, logiquement présentée et congrûment annoncée par les mille voix de la réclame, attirerait sans répit les curieux d'art et les bandes albionnesques, — récompensant ainsi les Dinantais de leur fidélité au culte d'un glorieux concitoyen ? L'emplacement de ce Musée est tout indiqué. Il est aujourd'hui marqué pour une abominable fabrique de « mérinos » qui déshonore le coude formé par le fleuve en amont du pont, et qu'un arrêté d'expropriation très opportun ne tardera guère sans doute à jeter bas.

Je le répète : La mode est à la décentralisation. Elle est aussi aux voyages. Pourquoi les Musées échapperaient-ils à la loi commune ?

Croyez, mon cher Directeur, à mes meilleurs sentiments.

H. CARTON DE WIART

Hastière-par-delà, 8 septembre 1905.

Le Congrès de la Propriété littéraire et artistique.

C'est demain, lundi, que se réunira à Liège le Congrès international de la Propriété littéraire et artistique. Il clôturera ses travaux à Anvers samedi prochain, après une séance tenue à Bruxelles vendredi.

Voici le programme complet des questions qui seront étudiées. Elles offrent, on le verra, un sérieux intérêt pour les artistes.

I. Du caractère illicite des exécutions d'œuvres musicales ou littéraires et des représentations dramatiques non autorisées par l'auteur de l'œuvre. (Examen de la question de la gratuité et de la non-publicité des exécutions et représentations). — Rapporteurs : MM. de Borchgrave, Castori, Osterrieth.

II. Des moyens pratiques d'assurer la répression des contrefaçons d'œuvres littéraires, musicales et artistiques, particulièrement en Angleterre et en Italie, et d'entraver le colportage des reproductions non autorisées. — Rapporteurs : MM. Harmand, Poincard, Iselin, Clausetti.

III. Du contrat d'édition au point de vue des œuvres artistiques. Compte rendu des travaux de la Commission française instituée par le Congrès de Weimar.

IV. Du droit de reproduction des œuvres d'art exposées dans les Musées. — Rapporteurs : MM. Auquier, Grandigneaux.

V. De la protection des monuments du passé, des paysages et des sites. — Rapporteurs : MM. Paul Saintenoy, Ch. Lucas, R. de Clermont.

VI. Des rapports entre la propriété artistique et la propriété industrielle, spécialement en matière de dessins, modèles et photographies. — Rapporteur : M. Taillefer.

VII. Des moyens d'assurer l'adhésion des Pays-Bas à la Convention de Berne. — Rapporteur : M. Ernest Vandeveld.

VIII. Revue annuelle des faits relatifs à la propriété littéraire et artistique au point de vue diplomatique, législatif et juridique.

1° Des lois nouvelles et des principales décisions de jurisprudence. — Rapporteur : M. E. Rothlisberger.

2° Des conventions et projets de conventions internationales. — Rapporteur : M. A. Darras.

3° Des rapports entre l'Allemagne et les États-Unis. — Rapporteur : M. A. Osterrieth.

4° Du caractère des conventions internationales au regard des législations internes. — Rapporteur : M. P. Wauwermans.

IX. De la révision de la Convention de Berne.

Toutes les communications relatives au Congrès doivent être adressées à M. R. Beltjens, avocat, place Rouveroy, Liège.

NOTES DE MUSIQUE

On nous écrit de Spa :

Depuis la suppression des jeux, les distractions intellectuelles, et spécialement la musique, ont pris à Spa un essor nouveau. Les grands concerts dominicaux, très suivis, ont été, au cours de la saison qui s'achève, particulièrement brillants et variés. Sous la direction de M. F. Rasse, l'orchestre symphonique a donné de belles interprétations d'œuvres classiques et modernes. Parmi les solistes qui s'y sont fait applaudir, citons M^{mes} Litvinne et Alda, MM. Albers, Clément, Maréchal, Dufranne, le violoncelliste Gérardy, le pianiste Pugno. Cette belle série fut close, dimanche dernier, par M^{me} Georgette Leblanc, qui interpréta, avec orchestre, *Phidylé*, d'Henri Duparc, une chanson de Maeterlinck mise en musique par G. Fabre : *J'ai marché trente ans, mes sœurs*, et, du même compositeur, deux *Poèmes de Jade* dont le second surtout, par son caractère exotique et tendre, fit sensation. L'auditoire, très nombreux, conquis par le talent si personnel et si attachant de la cantatrice, rappela celle-ci à trois reprises et l'applaudit avec enthousiasme. Des pages symphoniques de Wagner, de Saint-Saëns et de Paul Gilson, exécutées avec brio sous la direction de

M. Rasse, complétaient cet intéressant programme, qui échappait totalement à la banalité habituelle des concerts de villes d'eaux.

Citons encore, parmi les séances artistiques qu'on doit à l'intelligente initiative de M. Le Maire de Warzée, une excellente représentation des *Erynnies* donnée sur un théâtre de verdure, au Parc, avec le concours d'artistes de la Comédie-Française, et une tentative nouvelle, celle d'un ballet (*Coppélia*) dansé en plein air.

Congrès pour l'extension et la culture de la langue française.

Ce Congrès, qui a tenu ses séances à Liège du 10 au 15 courant, est loin d'avoir réalisé toutes ses promesses. Aucun des écrivains illustres, dont la présence avait été annoncée, n'y a paru. On n'a vu ni Anatole France, ni Paul Adam, ni Maeterlinck, ni Henri de Régnier, ni Camille Lemonnier, ni Remy de Gourmont. Certains ont trouvé que MM. Paul Meyer et Salomon Reinach les remplaçaient insuffisamment. La philologie, d'ailleurs, a eu tout le temps le pas sur la littérature qui, tout compte fait, n'avait rien à voir en cette affaire.

Il nous est impossible, pour l'instant, de rendre compte des travaux des congressistes : les rapports, chose extraordinaire, n'ont pas encore été distribués et le chaos permanent des réunions en section ne permet pas de dégager la moindre conclusion. Disons, toutefois, que le poète Emile Verhaeren a été l'objet d'une impressionnante ovation à la séance inaugurale et que M. Ernest Charles, le très intéressant critique de *la Revue bleue*, a prononcé à la section littéraire un discours remarqué.

G. R.

NÉCROLOGIE

S. Bing.

Nous apprenons à regret la mort de M. S. Bing, l'un des principaux divulgateurs de l'art japonais en Europe. Tous les artistes ont connu cet homme aimable et distingué, en qui le commerçant se doublait d'un érudit et d'un critique averti. « Il avait, dit un de nos confrères, débuté dans l'industrie de la céramique, et, charmé de la perfection dont les ouvriers de l'Extrême-Orient avaient fait preuve, il s'était décidé à aller étudier sur place leurs procédés de fabrication. C'était en 1875, à un moment où le Japon était encore à peu près inconnu. M. Bing le parcourut en tous sens, achetant aux nobles ruinés ou dans les boutiques des chefs-d'œuvre dont les Japonais n'appréciaient guère la valeur, et il les envoya en Europe, après avoir prélevé sur ces envois de quoi se constituer à lui-même une précieuse collection. Rentré à Paris, son magasin de la rue de Provence fut le foyer du japonisme à Paris. Grâce à M. Bing, plusieurs expositions et la création d'une revue *le Japon artistique*, qui dura trois années, firent connaître et aimer l'art charmant d'Extrême-Orient. »

Séduit par l'évolution des arts de l'ornementation, de la parure, de l'ameublement, M. Bing tenta, il y a quelques années, d'adapter à l'industrie européenne les principes qui avaient donné à l'art nippon un si brillant essor. Il vint à Bruxelles étudier l'organisation de la *Maison d'Art*, alors florissante, et bientôt après créa à Paris, sur un plan analogue, *l'Art Nouveau* qui fixa durant quelques années, par l'intérêt et la variété de ses tentatives, l'attention des artistes. Mais le succès ne répondit pas à ses efforts. Depuis un an, après avoir cédé son vaste établissement à M. Majorelle, il s'était remis aux industries artistiques de l'Extrême-Orient. Il est mort la semaine dernière à Vaucresson, âgé de soixante-sept ans, et sera vivement regretté tant pour l'urbanité de son caractère que pour les services qu'il rendit en éclairant et en développant de goût public.

Albert Edelfelt.

Le peintre Edelfelt vient de mourir à Borgö (Finlande), dans la force de l'âge et le complet épanouissement d'un talent apprécié. Il était né à Helsingfors en 1854 et suivit les cours de l'Académie d'Anvers, puis il passa quelques années à Paris dans l'atelier de Gérôme.

Célèbre en Suède, en Norvège, en Russie, en Finlande où il exécuta de nombreux portraits, des compositions historiques et des paysages, il était très connu à Paris et aussi estimé comme homme que comme artiste. Il y séjournait tous les ans et participait régulièrement aux Salons du Champ-de-Mars par des envois qui, pour demeurer dans la tradition, n'en affirmaient pas moins un tempérament personnel, sensible et délicat. L'une de ses meilleures toiles, un *Service religieux dans le Skatergad*, fut acquis par l'État et figure au Musée de Luxembourg. Le gouvernement français lui acheta également un beau portrait de Pasteur qu'il fit placer à l'École normale supérieure.

Maurice Leenders.

L'un des doyens du monde musical belge, M. Maurice Leenders, est mort à Bruxelles mercredi dernier dans sa soixante-troisième année. Violoniste et compositeur, M. Leenders dirigea longtemps l'Académie de musique de Tournai, où son enseignement paternel lui créa d'unanimes sympathies. Depuis quelques années il avait pris sa retraite et, fixé à Bruxelles, ne suivait plus qu'à distance le mouvement musical.

PETITE CHRONIQUE

C'est le 9 octobre, à 10 heures du matin, qu'aura lieu, au Palais des Académies, l'assemblée générale de la Commission royale des Monuments. Outre les rapports annuels, l'ordre du jour porte les questions ci-après : 1° Qu'enseignent les découvertes de peintures murales faites dans les monuments de la Belgique ? 2° Examen des moyens les plus propres à assurer la conservation et la restauration des anciennes constructions privées offrant un intérêt archéologique, historique et artistique.

Le Salon de *l'Art contemporain* à Anvers, rue Vénus, sera clôturé aujourd'hui. C'est l'une des plus importantes et intéressantes manifestations artistiques internationales qui aient eu lieu en Belgique.

Notre collaborateur M. Médéric Dufour, professeur à la Faculté de Lille, fera à Bruxelles, l'hiver prochain, une série de quatre conférences sur *Sainte-Beuve*. Il étudiera successivement l'homme, le poète, le romancier et le critique. Ces entretiens auront lieu à l'Université nouvelle, en décembre, le vendredi soir.

M. Dufour parlera en outre, le 12 janvier, au Cercle artistique, de *l'Œuvre poétique d'Emile Verhaeren*.

Les quatre concerts populaires, sous la direction de M. Sylvain Dupuis, sont fixés respectivement au 11-12 novembre, 2-3 décembre, 17-18 février et 17-18 mars. Le soliste du premier concert sera Pablo Casals, le violoncelliste espagnol; celui du deuxième le violoniste Oliveira, encore inconnu en Belgique; le troisième concert sera consacré à l'exécution d'une grande œuvre avec chœurs; le quatrième sera un concert Wagner, avec le concours de M^{me} Raschowska, cantatrice.

UN FESTIVAL MOZART A BRUXELLES. — Le Cercle artistique de Bruxelles vient de décider de fêter avec un éclat particulier l'anniversaire trois fois cinquantenaire de la naissance de Mozart (né le 27 janvier 1756). Les fêtes comporteront trois soirées. La première sera consacrée à l'exécution d'une ouverture et d'une symphonie, entre lesquelles des virtuoses de première célébrité joueront un concerto de violon et un concerto de piano. La deuxième journée sera plus intime : musique de chambre, célèbre quintette avec clarinette, pour lequel on est presque certain du concours de Muhlfeld; un quatuor à cordes; des lieder, chantés probable-

ment par une cantatrice allemande. La troisième soirée ne comporte rien moins que la représentation, au théâtre de la Monnaie, des charmantes *Noces de Figaro*. M. Steinbach, le capellmeister de Cologne, sera chargé de la haute direction musicale des trois journées; et c'est un régisseur de Munich qui soignera en personne la mise en scène du délicieux opéra du maître de Salzbourg. Il ne serait pas impossible que l'œuvre ne fut inscrite à cette occasion, au répertoire de la Monnaie; l'initiative du Cercle artistique profiterait ainsi indirectement à tous.

M. Edgard Tinel vient d'achever un opéra en trois actes, *Catharina*, dont le sujet est tiré de la légende de sainte Catherine d'Alexandrie.

Jean-Michel, l'œuvre de M. Albert Dupuis qui fut représentée au théâtre de la Monnaie, il y a deux ans, sera joué en novembre prochain au Grand-Théâtre de Liège.

Le *Peter Benoit's fonds* prépare pour la fin d'octobre, à Anvers, une nouvelle exécution de l'oratorio *De Oorlog*, qu'il fit inter-préter une première fois en 1902.

On a inauguré dimanche dernier à Liège le Musée des Arts décoratifs dont nous avons annoncé la création. C'est, on le sait, dans l'ancien hôtel d'Asembourg, rue Féronstrée, que sont installées les collections, et cet hôtel offre lui-même, tant par son escalier d'honneur que par ses plafonds et ses belles boiseries de chêne, un intérêt artistique considérable.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAITRE

HENRI DE BRAEKELEER**PEINTRE DE LA LUMIÈRE**

PAR

CAMILLE LEMONNIER

avec un portrait du maître et quatre reproductions de ses eaux-fortes.

Prix : 1 fr. 50.

PIANOS

GUNTHER**Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6****DIPLOME D'HONNEUR**

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :**HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes, Expertises.

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^r

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PABAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravure.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Les Éléments représentatifs du génie de Jordaens (EUGÈNE BAIE). — Musique. *Album pour Enfants petits et grands* (O. M.). — La Littérature belge appréciée à l'étranger (MAURICE BARRÈS). — Un Jubilé artistique. — Nos Musées des Beaux-Arts (L. MAETERLINCK). — Accusés de réception. — Petite Chronique.

Les Éléments représentatifs du génie de Jordaens (1).

C'est par de tels spécimens d'exception que la nature avertit les races de leurs possibilités. Ils closent la parenthèse d'une période d'action : c'est pourquoi les vertus des héros, dont ils sont les fils, condensent alors dans

(1) M. Eugène Baie, l'auteur de *l'Épopée flamande*, vient de faire, au Musée royal d'Anvers, parmi les œuvres de Jordaens qui y sont en ce moment exposées, une importante conférence sur *les Caractéristiques du génie de Jacques Jordaens*. Toute la presse anversoise en

les arts, où elles rencontrent des issues, l'essentiel de leur originalité foncière. Pour que Cervantès pût réaliser sa synthèse vivante, il fallait qu'une double lignée de conquistadors et d'inquisiteurs eussent fait saillir dans leur existence les traits qu'il grava dans son art : la totalité de leurs dispositions éclatant dans un type, tel est le secret de l'art ethnique. De même pour Jordaens. Il fixe l'empreinte définitive des mœurs lorsque s'ébranle le régime économique qui les a façonnées, lorsque l'avènement de la grande industrie va disperser aux quatre coins des cités la famille, dernier vestige de la commune, lorsque par surcroît la métropole achève dans le faste une vie écrasée de revers, usée de discordes, ennoblie par ses magnificences autant que par ses désastres, mais qui sera bientôt frappée à mort par le traité de Munster.

On sortait durci de la crise suraigüe dont tant de ruines entretenaient le souvenir. Aussi bien la pénurie

fait de grands éloges. *Le Matin*, notamment, écrit : « M. Baie a étudié, on pourrait dire disséqué le génie de Jordaens comme incarnation caractéristique du génie flamand ; il a montré combien les aspirations et les traits de la race éclataient dans les œuvres du grand maître, et plus d'un auditeur, refaisant ensuite le tour des salles de l'exposition, vit des tableaux nouveaux en des tableaux qu'il avait vus déjà ».

Nos lecteurs nous sauront gré sans doute de publier un extrait de cette conférence. Celle-ci comprend cinq parties. Dans la première, l'écrivain étudie les éléments représentatifs du génie de Jordaens dans son caractère ; dans la deuxième, les éléments représentatifs que comportent son émotivité et son art ; dans la troisième, sa psychologie ; dans la quatrième, la signification de son rire et sa valeur comme symbole ; dans la cinquième, Jordaens envisagé comme type social. C'est un extrait de la deuxième partie que l'auteur a bien voulu nous confier.

des ressources n'était point telle qu'on eût abandonné tout espoir de relèvement. Le régime était devenu supportable, la sécurité relative, la fiscalité moins capricieuse. D'autre part, les nerfs, disciplinés par une longue infortune, se montraient moins exigeants. On s'ingéniait à se tirer avec esprit des événements, à accueillir d'une âme égale les petits ennuis et les petits bonheurs dont ils sont faits. Plus que jamais, les bourgeois se confinaient dans leurs foyers comme dans des retranchements impénétrables, s'y organisaient un savoureux confort, orné de pittoresque et décoré de luxe. Les cheminées énormes, les bahuts de chêne s'encombraient de brocs à médaillons, de grès à glaçure bleue, de cruchons encerclés de bacchanales; des étains luisaient aux tentures vermeilles de Cordouan; et le hourvari des festins éclatait sous le lustre de cuivre, autour des tables surchargées comme des dressoirs. On se priait à des galas le dimanche, on dînait les uns chez les autres; on se délectait en commun aux fumets des venaisons et des grands crus. Les préjugés d'éducation n'avaient point créé de castes, ni la culture des élites; et le même épicurisme plantureux florissait à tous les étages.

Mais ce qui imprimait de l'envolée à ces franches repues, c'est une sorte de bouffonnerie héroïque, de fantaisie outrancière qui de chacune d'elles faisait une joviale tabarinade. Bien avant que les Bourguignons n'eussent exaspéré les instincts décoratifs de la race, les confréries brugeoises de *la Table ronde* et les trente-et-un rois de *l'Ours blanc* proposaient la plus bizarre mise en scène au cérémonial domestique. Un festin devenait une noce de Gamache où chacun se produisait en royal équipage. On ne se contentait point de suivre intérieurement ses illusions et ses songes. En réalistes, on voulait toucher les attributs matériels d'un rêve positif. On se hissait les uns les autres aux sommets de la condition humaine. On était roi de la fève ou de l'arbalète, à moins qu'on ne fût prince de rhétorique ou comte de la digue. La grande affaire était d'ennoblir un médiocre destin, de faire figure, en un mot de représenter.

N'oublions pas que ces gens-là s'ébaudissaient, et de temps immémorial, sous des régimes autoritaires, ombrageux, prompts à sévir. De bonne heure, leur pensée dut s'habituer à vêtir la défroque des sous-entendus, des fictions, des allégories. On enveloppait ses railleries de candeur et, sous des oripeaux, la satire trottait les cervelles. De là une certaine gouaillerie frondeuse, issue de l'observation, la causticité agressive de l'homme comprimé qui réfugie ses mépris dans son rire. Amertume qu'expriment, de façon saisissante, le *goedendag*, cette effroyable massue des milices, et la besace des Gueux. On la surprend aux lèvres des rhétoriciens qui, les soirs de fête, sous l'œil hostile des dictateurs soup-

çonneux, jetaient à la masse ces ironies terribles qu'ils expiaient dans leur sang. Surtout on se gardait des criaileries et des aigres récriminations. Quand, à la tête des Gueux, le comte de Bréderode médita de soulever la métropole contre l'Empire, il ne se perdit pas en propos superflus. A la fenêtre d'une auberge, il apparut une coupe à la main et proféra ces mots simples et irréparables: « Bourgeois d'Anvers, je suis venu pour vous protéger, aux dépens de ma vie et de mes biens, et vous délivrer de la tyrannie de l'inquisition et des placards royaux. Si vous voulez partager avec moi cette honorable entreprise, permettez-moi de boire à votre santé. » Ce sont les mêmes gentilshommes qui, à la veille de disloquer le plus puissant empire du monde, bouffonnaient au fameux festin du palais de Culembourg. « Les Gueux y firent serment de vivre et de mourir l'un pour l'autre, narre un contemporain, avec la cérémonie la plus folle et la plus ridicule dont j'aie entendu parler ». C'est évidemment ce genre de bouffonnerie qu'il faut voir dans les ripailles tapageuses où Jordaens assemble ses lourdauds égrillards. Lui, qui s'était essayé dans la satire, devait se délecter aux *tafelspeelen*, sortes d'épigrammes improvisées, entre deux bouchées, sur un coin de table. A les colporter ensuite, sous le manteau, on se dédommageait des tracasseries du pouvoir. Croit-on que le rire de Jordaens se fût déchaîné avec une si redoutable intempérance si des contradictions sans nombre n'avaient excité les points les plus susceptibles de son caractère? Ce sont les profonds instincts qui engendrent les effusions irrésistibles et ils ne prennent toute leur ampleur que tisonnés par la haine.

Dès à présent, nous touchons au doigt quelques-unes des façons de sentir dont Jacques Jordaens fut le plus vigoureux depositaire. A travers les mœurs, dont ses toiles saisissent les aspects, nous démêlons, en effet, ce qu'il y a de permanent dans le caractère qui les soutient. Par suite, il reflète aussi bien le *leliaert* du XIV^e siècle que le *signorke* du XVII^e, les Bourguignons que les rhétoriciens. D'autre part, une culture pratique, étroitement positive, avait retenu les mœurs dans un épais épicurisme d'où nulle catégorie sociale ne s'était dégagée. En sorte que dans l'œuvre de Jordaens, où se perpétuent leurs principaux aspects, le *craenkinder* et l'artisan, le gentilhomme et le *signorke* pouvaient se mirer tour à tour. Enfin, Jordaens dut aux détresses de son temps le relief sans égal de cette ironie où le Flamand réfugie toujours les impatiences de son âme indomptée. A première vue, voilà l'essentiel de ses façons de sentir. En tout cas, c'est d'avoir cultivé ses dons à leur contact, d'en avoir condensé dans ses œuvres les traits caractéristiques qu'il s'impose à nous comme le facteur le plus expressif de notre race.

Un exemple, tiré des conceptions de deux de ses contemporains, Breughel et Frans Hals, rendra plus sen-

sible, par contraste, ce que contiennent d'éléments représentatifs son émotivité et sont art.

L'un, Breughel, avait incliné ses sympathies vers les paysans que la lente usure des privations avait rongé de scorbut et de lèpre. Avec une lucidité cruelle, il notait les tares physiologiques incrustées dans leur chair. Observateur à tête froide, épris de la minutie réaliste et, en quelque sorte, de la lourdeur significative, il objectivait son impression directe des choses avec cette candide insistance, ces scrupules naïfs qui souvent les définissent mieux que les raffinements de la plus stricte analyse. A telles enseignes que lorsque deux maîtres de la pathologie, Charcot et Richer, recherchèrent dans les œuvres d'art du passé les traces des affections nerveuses décrites par eux, ils ne les retrouvèrent nulle part en aussi grande abondance, aussi nettement caractérisées que sous le pinceau de Breughel.

L'autre, Frans Hals, émigra à Harlem, dès l'enfance, grandit parmi des gens de métier qui se montraient dignes d'un grand destin. Il était dans le vif de leurs façons de sentir, en avait surpris les visées intimes, les parti pris irréductibles et jusqu'à l'intimité de leur naturel, qui était un peu le sien; surtout il excellait à saisir à travers le pittoresque des attitudes ce qu'il y a dans les individus de distinctif, de physiognomique et, pour tout dire, d'incommunicable. C'est pourquoi, de ses portraits groupés, la bonhomie maligne de son observation a fait d'incomparables documents de l'énergie civique.

Ces deux grands artistes s'étaient donc dégagés du lyrisme décevant des Prérubéniens en se subordonnant à la discipline de l'observation exacte, ce qui, au regard de Jordaens, était *un martyre*. Tous deux dissimulaient leur personne derrière celle de leurs modèles, au lieu que Jordaens n'entrevoit les siens qu'à travers les mirages de sa chaude imagination. Sa fougueuse exubérance participe aux scènes qu'il évoque, y fait irruption comme le brûlant éclat du soleil qui les illumine. Elle est présente jusque dans la pleine pâte de sa couleur qu'il étale, sous la secousse des nerfs, au gré de ses impulsions émotives.

Des trois peintres emprisonnés dans le domaine des sensations, Breughel est assurément le plus ingénu et le plus exact; Frans Hals, le plus naturel et le plus adroit; et néanmoins aucun d'eux n'est aussi vrai que Jordaens. L'observation aiguë, presque littérale, de Breughel et de Frans Hals ne définit qu'un âge; la fantaisie énorme de Jordaens les définit tous. Il a fourni à l'art ethnique un type aussi puissamment significatif que celui de Cervantès, bien qu'il soit le fruit spontané d'une âme qui se raconte et non point le résultat d'une synthèse élaborée. A ce titre, son œuvre prend la valeur d'une autographie. Chacune de ses notations est l'em-

preinte directe d'une sensibilité qui se décrit. C'est pourquoi rien ne sera plus aisé que de dégager sa psychologie de ses œuvres...

EUGÈNE BAIE

MUSIQUE

Album pour Enfants petits et grands (1).

Cette charmante publication, due à l'initiative de M^{lle} Blanche Selva, groupe sous une très originale et jolie couverture en couleurs de Maurice Denis vingt-six pièces pour piano à deux et à quatre mains, spécialement composées en vue de ce recueil par quelques-uns des membres de la famille spirituelle de la *Scola*, en tête desquels MM. Vincent d'Indy, Ch. Bordes, P. de Bréville, I. Albeniz, etc. Unis par certaines affinités de sentiment et de facture dérivant de leur destination et du milieu dans lequel ils ont fleuri, ces petits poèmes musicaux n'en gardent pas moins leur physionomie distincte. Des tempéraments dissemblables se mirent en eux avec leur sensibilité propre, leur tendresse, leur gaieté ironique ou voilée. L'âme contemporaine, inquiète et passionnée, s'y extériorise, et, bien que dans un cadre restreint, s'y révèle clairement.

L'*Album pour Enfants* est un moment de la musique française, comme celui de Schumann, paru il y a un demi-siècle, fut un moment de la musique allemande. On y peut apprécier, en les comparant l'un à l'autre, toute une évolution. Au romantisme de l'auteur de *Manfred*, à l'ingénuité de compositions qu'il voulut puériles, a succédé une forme musicale à la fois plus expressive et plus raffinée, toute en nuances et en demi-teintes, d'une souplesse de lignes, de rythmes et d'harmonies insoupçonnées ou plutôt oubliées à l'époque de Schumann. Car la musique actuelle, et en particulier celle qui nous occupe, marque maintes fois, à côté de conquêtes brillantes, un retour aux sources classiques, une utilisation des moyens expressifs dont les maîtres du contrepoint vocal enrichirent il y a quatre ou cinq siècles le patrimoine musical. Les fidèles reconstitutions d'œuvres telles que *l'Orfeo* de Monteverdi ou, du même auteur, *l'Incoronazione di Poppea*, ne sont pas sans avoir laissé de traces sur les procédés des musiciens qui en dirigèrent les réalisations, prirent part à celles-ci ou en goûtèrent, comme auditeurs, la saveur de fruit à la fois acide et doux.

Parmi les pièces les plus significatives à cet égard, je citerai la *Petite Chanson grégorienne*, à quatre mains, de M. Vincent d'Indy, les *Cloches dans la brume* (Ardèche) et les *Cloches au soleil* (Italie), à deux mains, de M^{lle} Blanche Selva, *l'Impromptu et Choral* de M. P. de Bréville, etc., qui asservissent rigoureusement le rythme au sens expressif de la phrase. D'autres sont, — telles le *Divertissement sur un thème béarnais* de M. Ch. Bordes, la *Petite Ronde sur une chanson* de M. Marcel Labey, le *Dimanche* de M. L. Saint-Requier, les *Petites Créoles* de M. A. Serieyx, — animées d'un souffle populaire, teintées de folklore, imprégnées de senteurs agrestes. D'autres encore, signées M. Alquier, G. Bret, P. Coindreau, A. Dupuis, H. Estienne, J. Gay, A. Groz, L. Pineau, A. Roussel, G. Samazeuilh, F. de la Tombelle, Witkowski, plaisent par des mérites divers d'inspiration ou d'écriture.

(1) Paris. Édition mutuelle, en dépôt à la *Scola Cantorum*, rue Saint-Jacques, 269, et chez MM. Breitkopf et Härtel.

Quelques-uns des auteurs de *l'Album pour Enfants* ont composé de véritables petits drames, d'une intimité exquise. Ce sont, notamment, MM. René de Castéra, dont *le Petit Chat est mort* enferme en un minuscule écriin le joyau le plus délicat, Isaac Albeniz, descendu des hauteurs de *Merlin* pour silhouetter, en traits humoristiques, la gentille Yvonne Guidé au piano, gourmandée par sa maman pour n'avoir pas assez travaillé (tenez-le vous pour dit, Mademoiselle!), et Déodat de Séverac, qui a écrit sur les amours d'un *Petit Soldat de plomb* et d'une mignonne poupée en porcelaine un conte musical en trois parties vraiment délicieux. Sur des rythmes imprévus et anarchiques, l'auteur traverse la trame mélodique de sonneries militaires, des premières mesures de *la Marseillaise*, des tambours et clairons de la Retraite. C'est pimpant, pittoresque, spirituel, parfait de structure et de proportions. A lui seul, *le Petit Soldat de plomb* ferait la fortune de *l'Album pour Enfants*. Pour enfants!... Hum! Il ne pourrait s'agir que d'enfants prodiges, — si le titre ne nous révélait complaisamment que le recueil est destiné aux enfants petits et GRANDS.

O. M.

La Littérature belge appréciée à l'étranger.

M. Maurice Barrès a des lettres belges une haute opinion. Chaque fois que l'occasion s'en présente, il loue nos écrivains avec la netteté, la précision et la chaleur qui confèrent à tous ses écrits un si puissant attrait. On lira sans doute avec plaisir les appréciations que, récemment, il publiait sur notre mouvement littéraire :

« Peut-on opposer la littérature belge à la française? La langue supprime les frontières. La littérature belge est de langue française et, par là, elle est nôtre au même titre que Rousseau, ce Suisse, est un littérateur français. Pour nous, ils ne sont point des écrivains étrangers; mais ils montrent, réalisé dans le domaine artistique, ce que d'excellents esprits réclament de tous leurs vœux dans l'ordre politique : la décentralisation.

Combien il est fâcheux, pour la culture française, que nous n'ayons point plusieurs centres intellectuels. Ne serait-il pas souhaitable que Marseille, Lyon, toutes nos grandes villes, réalisassent leur idéal un peu particulier? Par là serait fortifiée et nullement compromise l'harmonie de cette chose composite qu'est l'esprit français.

A défaut d'une décentralisation complète, nous avons, à côté de Paris, trois milieux caractérisés : la Provence, la Suisse et la Belgique.

Bien entendu, nous laissons de côté les langages particuliers de ces régions. La part de collaboration qu'apportent la Provence, la Suisse, la Belgique, à l'esprit français, n'est point dans leurs langues locales, dont je ne discute pas, d'ailleurs, la beauté, fort brillante aux yeux de charmants cénacles, mais qui se prête mal aux mille nécessités de la pensée moderne. Où ces provinces sont précieuses, c'est quand elles déposent précisément dans la langue française l'essentiel de leur territoire : l'humour brillamment mêlé de bonté et de fantaisie d'un Daudet; l'émotion métaphysique (mieux que cela : la puissance moralisatrice de la métaphy-

sique) d'Amiel et la force descriptive énorme de toute cette jeune Belgique qui déclarait, naguère, aux flamingants enragés :

— Si elle triomphait, votre proposition d'adopter le flamand, comme langue nationale seule officielle, nous, littérateurs, nous émigrerions en France où sont nos vrais confrères.

Mais, si les écrivains belges tiennent vivement à garder, comme moyen d'expression, le français, ils prétendent, avec la même énergie, mettre sous des mots français leur âme belge.

Et ils y parviennent. Camille Lemonnier et Joris-Karl Huysmans, pour prendre les deux écrivains les plus célèbres de race belge, ont, avec une différence de tempérament, une manière commune qui est caractérisée par des qualités merveilleuses de couleur et de relief qui excluent, comme il va de soi, l'esprit et la nuance.

Sur ce sol de peintres, tous les écrivains peignent, les romanciers comme les poètes, et Lemonnier et Huysmans comme les Verhaeren et les Maeterlinck.

Mais ce n'est point seulement de cette façon générale que s'impose la marque autochtone sur la littérature belge; le sol, le climat, les mœurs, les traditions locales, influent si fort sur elle, qu'on peut aisément y distinguer les caractères de diverses provinces...

Tous les écrivains belges sont en communication avec le mouvement parisien. Ils en reçoivent beaucoup; ce que l'on sait, chez nous, et sur quoi l'on insiste trop; mais, ce qu'on ne répète pas assez, c'est combien nous leur devons.

J'insiste sur ce point, qui est vérité essentielle : ces écrivains prennent, chez nous, une certaine mode, le ton des choses du jour; mais leurs fonds, leurs qualités essentielles, il les ont trouvés chez eux, et leur plus grand écrivain, De Coster, l'auteur de ce vrai chef-d'œuvre : *Uylenspiegel*, n'a en rien subi l'influence française. En outre, très souvent, ils nous devancent, préparent nos modes, nous en fournissent les matériaux.

C'est qu'ils sont de culture moins étroitement française que nous autres Parisiens. Le Belge, par nécessité de commerce, est souvent international. Eekhoud, très justement, appelle Anvers la Nouvelle Carthage. (Le port d'Anvers, dans ses sublimes brouillards rouges, ne vous rappelle-t-il pas, en outre, telle Carthage de Turner?) L'âme belge, dans l'œuvre de Maeterlinck, est métissée de préraphaélisme anglais et de romantisme allemand. Ce poète est le frère très noble de Burne-Jones et de Novalis. Mais ils ne se contentent point de bénéficier des arts étrangers dont ils prennent contact : ils nous en transmettent le bénéfice.

MAURICE BARRÈS. »

UN JUBILÉ ARTISTIQUE

La Société des Aquarellistes fêtera le 11 juin 1906 un jubilé assez rare dans les annales des associations artistiques : celui du cinquantième anniversaire de sa fondation.

En vue de célébrer cet événement, elle avait demandé à Constantin Meunier, l'un de ses membres les plus illustres, de composer une plaquette commémorative. Celle-ci a été exécutée par le maître quelque temps avant sa mort. Sa valeur artistique se double aujourd'hui du poignant souvenir qu'elle évoque.

Nous sommes heureux de pouvoir offrir en primeur à nos lec-

teurs le fac-simile de cette œuvre inédite du grand statuaire. Elle montre que son génie, triomphant dans les plastiques monumentales, s'assouplissait sans effort au cadre réduit de la médaille.

Ajoutons que le tirage de ce beau « mémorial » sera strictement limité au chiffre des souscripteurs et que la Société a eu l'heu-



Plaquette commémorative, par CONSTANTIN MEUNIER.

reuse idée de permettre aux collectionneurs de l'acquérir au prix modique de 20 francs l'exemplaire en bronze. (En argent, 75 francs; en or, 1,350 francs.)

Aussitôt après la frappe, le poinçon et la matrice seront confiés au Musée des monnaies.

NOS MUSÉES DES BEAUX-ARTS

Lors du troisième Congrès de *l'Art public*, qui vient de se clôturer à Liège, nous avons eu l'occasion de faire remarquer que les plus beaux, les plus riches musées de l'Europe, notamment ceux de Dresde, de Madrid, de Munich ou de Paris (nous devons y ajouter ceux de la Belgique), sont loin de présenter l'attrait et le charme que l'on éprouve en visitant les galeries particulières moins importantes, telles que celles des palais Rosso, Balbi Senerega ou Marcello Durazzo, à Gênes; le riche et somptueux petit hôtel Poldi-Pezzoli, à Milan; ou certaines collections encore existantes dans quelques palais du « Canal grande », à Venise. Cette impression, si générale, se retrouve surtout en parcourant des galeries princières plus importantes, notamment celles des Médicis à Florence (le palais Pitti) ou bien les palais-musées portant les noms connus des Borghèse, des Chigi, des Colonna, des Corsini ou des Doria, à Rome.

Cette comparaison, toute en faveur des galeries privées, installées dans le cadre historique d'habitations luxueuses, comprenant à côté de l'exposition de tableaux de choix, mille objets d'art de tout genre, rappelant les fastes des familles qui les réunirent, nous montrent toute l'importance de l'entourage, lorsqu'il s'agit de mettre en valeur les chefs-d'œuvre de la peinture.

Nos musées les mieux conçus, même ceux qui sont les plus riches en tableaux de premier ordre, ne présentent pas l'intérêt qu'ils devraient nous offrir, ils fatiguent même parfois le visiteur, en ne lui montrant que de longues suites de cimaises uniformes,

exclusivement garnies de tableaux, se succédant au loin en files interminables.

Nous avons présente à notre mémoire une preuve frappante de cette importance du cadre ou du milieu; tous nous nous rappelons la sensation profonde que produisit sur les esthètes du monde entier l'ouverture à Paris de la nouvelle et somptueuse salle du Louvre, expressément construite pour faire valoir les peintures de la galerie de Médicis, jusqu'alors reléguées au second rang d'une longue salle, dans la promiscuité dangereuse de tableaux d'écoles diverses. On se souviendra que ces toiles célèbres, considérées jusqu'alors comme des productions d'élèves de l'atelier de Rubens, reprirent, quand on les vit dans leur cadre magnifique, leur valeur véritable qui les fait ranger actuellement parmi les chefs-d'œuvre de notre illustre peintre flamand.

Tous les essais faits pour rompre la monotonie des salles des musées, jusqu'ici exclusivement réservées aux peintures, ont été heureux. C'est grâce aux superbes mausolées des ducs de Bourgogne, dus aux ciseaux de Claes Sluter et ses élèves, ainsi qu'à l'exposition des retables ou chapelles portatives des mêmes princes, exécutés par le Flamand Jacques de Baerse, que le Musée de Dijon, qui comprend aussi des cabinets importants, garnis des objets d'art les plus divers, doit sa juste réputation.

La section des peintures du Friedrich Museum, récemment inauguré à Berlin, présente également un essai heureux pour rompre la monotonie des salles par l'adjonction d'objets artistiques ou de meubles de la même époque et de la même provenance disséminés parmi les peintures exposées.

Citons notamment les salles réservées aux écoles italiennes, si heureusement décorées de cassoni, de bancs, de statues et de majoliques, ainsi que de superbes portiques en marbre, provenant de vieux palais de Venise. Rappelons encore les ravissants cabinets où se trouvent rassemblées des terres cuites et des majoliques des della Robbia, ainsi que de petits ivoires, bronzes, médailles et plaquettes dus aux plus grands sculpteurs de la renaissance italienne. N'oublions pas non plus les rangées de bancs de stalles en « style baroque » disposés dans la grande salle consacrée aux œuvres de Rubens; ni surtout cette grande salle haute, en forme d'église, appelée « Basilica » garnie de chapelles latérales, où les plus grands retables, les plus importants autels sculptés ou peints trouvent la place qui leur est propre, éclairés par des vitraux multicolores anciens.

Lors de la réorganisation récente du nouveau Musée des Beaux-Arts de Gand, ce fut le cabinet où M. F. Scribe avait réuni, sur notre demande, à côté de quelques tableaux de valeur, des sculptures anciennes, des bahuts, des cassoni, des sièges et des tapisseries, provenant de sa collection particulière, qui frappa surtout les visiteurs, et fut généralement considéré comme un modèle à suivre pour la disposition future des œuvres d'art du Musée de Gand.

Rappelons encore qu'on est redevable du regain de succès dont jouissent actuellement les salons annuels de Paris et les expositions de beaux-arts de Munich, de Dusseldorf ou de Berlin (l'heureux essai fait au dernier Salon triennal de Bruxelles ne peut être oublié), à des dispositions analogues permettant des combinaisons favorables de peintures, alternant avec des objets d'art appliqués, tels qu'orfèvreries, joailleries, ivoires, cuirs ou cuivres repoussés, meubles et autres productions de l'esthétique moderne.

Rompre la monotonie des salles de peinture de nos musées serait certes déjà un progrès notable. Mais il y a moyen de faire plus et mieux.

Nous devrions pour nos grands peintres, ainsi que pour les œuvres de leur école, créer une atmosphère spéciale rappelant par quelques objets d'art ou d'ameublement bien choisis, le niveau de l'esthétique contemporaine.

Les petites œuvres de Van Eyck et de nos grands primitifs, ne gagneraient-elles pas, en se détachant sur des tentures du temps, entourées d'un mobilier et de sculptures rappelant la civilisation de ce passé glorieux. Les peintures plus importantes de cette époque appartenant au genre religieux, ne trouveraient-elles pas un cadre adéquat, dans le voisinage des objets d'art, vitraux, tapisseries et dinanderies provenant de nos anciennes chapelles médiévales.

Les pompeuses ornements datant du commencement et de la fin de la Renaissance flamande, dont nous possédons des spécimens si nombreux et si variés, n'encadreraient-elles pas de la façon la plus heureuse les peintures de nos romanisants du XVI^e siècle ainsi que les productions picturales de Rubens et des artistes de son école?

Nos musées des beaux-arts, pour répondre à leur titre même, doivent comprendre des spécimens de toutes les manifestations de l'art.

Pourquoi écarte-t-on de nos musées, nos superbes retables, chefs-d'œuvre de nos huchiers médiévaux? et nos tapisseries historiées, et nos sculptures gothiques de tous genres, ne sont-elles pas des œuvres d'art dignes de figurer à côté des peintures des époques correspondantes?

La création de ces ensembles s'impose, non seulement pour des raisons d'esthétique ou de pittoresque, mais surtout au point de vue instructif et éducatif. Ce n'est qu'en composant des salles donnant une idée complète de toutes les ressources de l'art flamand que l'on pourrait l'étudier complètement et d'une façon effective. C'est en comparant ses manifestations diverses aux différentes époques de son histoire, c'est en suivant ses modifications successives que l'on arriverait à bien en comprendre le génie, pour la plus grande gloire de notre art national.

Peut-être y aurait-il tout d'abord quelques tâtonnements; mais le plus heureux résultat est certain. Nous possédons tout ce qu'il faut pour réussir; nous avons dans nos musées d'archéologie et d'art décoratif des réserves immenses où l'on pourrait puiser judicieusement, et nous avons surtout des hommes de science, d'un goût sûr et éclairé pour les disposer d'une façon heureuse.

Nous proposons donc une meilleure répartition de nos richesses artistiques, et une réorganisation complète de nos musées de beaux-arts en se basant sur les principes énoncés ci-dessus.

L. MAETERLINCK

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Les Thurbulums affaïsés*, par ESHMER-VALDOR. Paris, Ed. de la Vie, 5, rue Casimir-Delavigne.

CRITIQUE. — *Jacques Jordaens et son œuvre*, par P. BUSCHMANN. Traduction française de G. EEKHOUD. Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}. — *Catalogue illustré de l'Exposition rétrospective de l'Art belge*. Notices biographiques par A. J. WAUTERS. Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}.

THÉÂTRE. — *Trente ans de lutte dramatique. Œuvres posthumes*, par ALFRED LE BOURGUIGNON. Bruxelles, V^e F. Larcier. (Trois volumes.)

DIVERS. — *Les Belges et la Paix*, par LOUIS FRANK. Bruxelles, H. Lamertin. — *L'Incendie du Château de Versailles*, par MARTINE. Paris, Bibliothèque de la Critique

PETITE CHRONIQUE

Les Vandales. Où s'arrêteront leurs ravages? Les vallées de la Meuse et du Bocq sont à jamais gâtées. La vallée de l'Ourthe est dans un état pitoyable. L'admirable panorama de Poulseur, où les ruines de deux châteaux féodaux se faisaient face, est actuellement transformé en une immense carrière. A Esneux, sur la boucle adorable que l'Ourthe dessine autour de la presqu'île de Ham, un industriel fait éclater ses mines et ouvre, au milieu d'une avalanche de pierres, un chancré hideux dans la montagne. L'Amblève, jusqu'ici, avait été relativement respectée. Mais voici qu'on l'entame à son tour. A Remouchamps, se dresse la fameuse *Heid des Gattes*, une roche à pic, d'une beauté souveraine, que la légende et l'histoire auraient dû rendre sacrée. C'est là qu'en 1792 l'armée de Dumouriez monta à l'assaut pour déloger les Autrichiens qui s'étaient retranchés sur la hauteur. Un maître de carrière y a installé son chantier et la dynamite fait dans la belle

montagne son travail impitoyable. Il n'y a donc, en Belgique, aucune autorité qui puisse intervenir pour arrêter cette œuvre de dévastation? Attendra-t-on, pour prendre des mesures, qu'il n'y ait plus rien à sauver des beautés dont une nature favorable avait doté notre pays?

Il paraît que sous prétexte d'agrandir la gare d'Anseremme, il est question de massacrer l'un des plus jolis sites de la Belgique, la partie de la vallée de la Lesse comprise entre le pittoresque village d'Anseremme et Walzin. De toutes parts s'élèvent des protestations indignées. Souhaitons que les artistes, secondés par la *Société des Sites*, réussissent à faire échouer ce misérable projet.

Le prix d'entrée à l'Exposition Jordaens à Anvers est réduit à 50 centimes. Il sera de 10 centimes les dimanches 1^{er}, 8 et 15 octobre.

Depuis l'ouverture, l'exposition s'est accrue de cinq tableaux importants et de plusieurs dessins ou gravures.

On vient d'inaugurer, à Liège, le monument élevé, par les sociétés d'anciens militaires, à Charles Rogier et à l'Indépendance. Il est dû, comme on sait, à M. Charles Sturbelle, qui a représenté Rogier, vieux et affaîssé, assis dans un large fauteuil. Une figure nue de la Belgique, couronnée de laurier, se dresse à côté de lui. Elle tient un drapeau dont les amples plis de bronze recouvrent une partie du socle en pierre bleue. Au pied du groupe, un lion belge est couché dans une attitude majestueuse et calme. L'ensemble est bien venu. M. Sturbelle, dont on avait admiré déjà les lions très décoratifs de la place Poelaert, a donné dans son monument de Liège une preuve nouvelle d'un talent robuste et personnel.

La reprise des cours à l'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles aura lieu le 2 octobre. L'enseignement comprend : le solfège, le chant d'ensemble, le chant individuel, l'interprétation vocale, l'harmonie et la composition, l'histoire de la musique et haute théorie musicale, le piano, la lecture à vue et le piano d'ensemble, la harpe diatonique, la harpe chromatique, la diction et la déclamation, l'histoire de la littérature française.

L'enseignement est gratuit, sauf pour ce qui concerne les cours de piano et de harpe, de diction et de déclamation.

Inscriptions et renseignements au local, rue d'Orléans, 53, le dimanche de 9 à 12 heures et le jeudi de 2 à 4 heures.

Le théâtre du Parc annonce deux représentations de la troupe du théâtre Grand-Ducal de Saxe-Meiningen sous la direction de M. Kurt Groesser.

La célèbre compagnie interprétera mercredi prochain *la Comtesse Guckert*, comédie en trois actes de MM. F. von Schoenfeld et Koppel-Ellfeld; le lendemain, jeudi, *Minna von Barnhelm*, comédie en cinq actes de Lessing.

La direction du théâtre Molière vient d'arrêter les dates de la première série des intéressantes matinées consacrées à « la musique du passé » qu'elle organise cet hiver. Les cinq matinées de la première série auront lieu les jeudis 16 novembre, 14 décembre, 18 janvier, 15 février et 8 mars; les dates sont établies, comme le seront celles des autres séries, de façon à ne pas coïncider avec les dates des séries correspondantes des matinées du théâtre du Parc.

Les matinées du théâtre Molière sont consacrées aux premiers opéras comiques du XVIII^e siècle et à des auditions de musique du temps par des professeurs du Conservatoire, notamment MM. Ed. Jacobs, Agniez, Anthoni et Kips — sur instruments anciens prêtés par le musée du Conservatoire. On représentera successivement : *La Servante Maîtresse* de Pergolèse, *les Troqueurs* de Dauvergne, *On ne s'avise jamais de tout* de Monsigny, *les Bâcherons* de Philidor et *l'Arbre enchanté* de Gluck. Des conférences précéderont chaque spectacle. Ces cinq matinées constitueront ainsi un curieux et attrayant chapitre de l'histoire de l'Art.

L'Association des Ecrivains belges se propose de publier cette année plusieurs anthologies intéressantes. M. Arthur Daxhelet a bien voulu se charger de réunir les éléments d'une anthologie de

Coster et d'une anthologie Caroline Popp. On espère que M. Giraud donnera une anthologie Max Waller. Un autre mort, — bien oublié, celui-là! — Xavier de Reul, sera probablement l'objet du même honneur expiatoire. Et puis viendra le tour des vivants.

Nos romanciers travaillent. M. Maurice des Ombiaux vient de terminer un roman de mœurs de l'Entre-Sambre-et-Meuse : *Io-ité, bec de lièvre*, et il réunit les matériaux d'un roman de mœurs administratives : *Les Manches de lustrine*. M. Edmond Glesener, dont le *Cœur de François Remy* a obtenu un succès qui est loin d'être épuisé, travaille à un roman humoristique de mœurs liégeoises : *Monsieur Désiré*.

L'Exposition rétrospective de l'Art belge ne s'est pas bornée, comme le font généralement les salons triennaux, à publier un catalogue qui n'est qu'un simple inventaire; elle vient de mettre en vente, au prix modique de 2 francs, un charmant volume renfermant, outre la nomenclature des tableaux, sculptures, gravures et architectures exposées, une biographie de leurs auteurs rédigée par M. A.-J. Wauters, et une collection de quatre-vingts reproductions d'œuvres choisies.

C'est à la fois un guide instructif pour les visiteurs, un sommaire richement illustré de celle-ci et un livre d'histoire qui, pour la première fois, renseigne d'une façon précise sur chacun des maîtres nationaux décédés de la période jubilaire 1830-1905. — L'ouvrage est édité par MM. G. Van Oest et C^{ie}, à Bruxelles.

M. Jules Carlier vient de faire don à la ville de Mons, pour y installer le siège des sociétés savantes du Hainaut (Société des Arts, Sciences et Lettres, Cercle archéologique, Société des Bibliophiles, Société des Beaux-Arts), l'immeuble qu'il possède au boulevard Dolez. Grâce à cet acte de générosité, Mons aura ainsi, gratuitement, son hôtel Ravenstein.

Une exposition d'œuvres de Vincent Van Gogh vient d'avoir lieu à Amsterdam. Elle réunissait 244 peintures et 200 dessins de toutes les périodes de sa vie. A ce propos, la *Chronique des Arts* dit de l'artiste :

« Formé seul, en dehors des Académies (sauf un ou deux mois passés à celle d'Anvers), il n'a eu cependant pour unique but que de fixer sur la toile, dans toute leur vérité et leur caractère, les formes et surtout les couleurs — la question de la forme étant subordonnée, pour lui, à celle de la relation des valeurs — du spectacle universel; mais il l'a fait avec un souci du style, avec une recherche enthousiaste, — souvent brutale mais toujours décorative dans ses audaces, — de la structure expressive et de la couleur franche, qui l'apparentent à Cézanne et à son camarade Gauguin, et qui le classent parmi les précurseurs du mouvement d'art auquel nous assistons. Quoique disparu à trente-sept ans, il a laissé des œuvres qui comptent parmi les plus fécondes en enseignements pour la jeune génération actuelle, fatiguée d'analyse subtile, éprise de synthèse robuste. »

Une association d'artistes, de professeurs et de critiques vient de fonder à Paris une école pratique d'enseignement des Beaux-Arts. Cette école libre, qui s'ouvrira au commencement de novembre, est destinée à compléter la culture générale des artistes en leur faisant connaître les principes essentiels des arts autres que celui qu'ils pratiquent mais avec lesquels ils se trouvent en per-

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :
HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

pétuel contact. Dans leur profession même, l'École les mettra à même d'acquérir les connaissances techniques qui peuvent leur faire défaut. Elle s'adresse donc aux artistes professionnels, mais elle fait également appel au public. Les cours, répartis en quatre sections distinctes (technique, juridique et économique, historique, esthétique), seront complétés par des visites-conférences dans les musées, les collections particulières, les expositions; par des voyages où l'on explorera les monuments historiques, les sites pittoresques; par des visites de chantiers, d'ateliers, d'usines. L'Association, suivant que ses ressources le lui permettront, facilitera à ses élèves des excursions d'études, en instituant à leur profit des bourses de voyage. Le siège social de l'Association est 44, rue de Rennes.

Il y a peut-être là un bon exemple à suivre pour nous.

Le *Bulletin de l'Art ancien et moderne* nous apporte les résultats d'une vente de tableaux modernes des Écoles hollandaise et française faite à New-York il y a quelques mois. Les prix atteints ont dépassé toute prévision. C'est ainsi qu'une toile d'A. Mauve, *Moutons dans la forêt*, qui figura au Salon de Paris en 1888 et fut payée à cette époque 10,000 francs, monta cette fois à la somme exorbitante de deux cent un mille francs.

Notons quelques autres enchères : J. Israëls, *la Consolation du grand-père*, 92,500 francs; Jacob Maris, *Vieux canal à Dordrecht*, 65,000 francs.

Un Millet, *Crépuscule*, a été payé 69,000 francs et un Ch. Jacquet, *la Rentrée du troupeau au clair de lune*, 35,000 francs.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE

HENRI DE BRAEKELEER

PEINTRE DE LA LUMIÈRE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

avec un portrait du maître et quatre reproductions de ses eaux-fortes.

Prix : 1 fr. 50.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

LE COURRIER EUROPÉEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n ^o	0,25	Le n ^o	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layette, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADELE, P. WARTE

ALBERT MENDEL SUCC^R

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines. Toiles et cotons préparés.
Matériel pour artistes. Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29

BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Enseignement littéraire du français en Belgique (GEORGES RENCY). — L'Ecole belge de peinture. — Léon Bloy (LOUIS VAUXCELLES). — Théâtre royal du Parc. *La Belle Marseillaise* (G. R.). — Une nouvelle revue. — Correspondance. *Le Musée Wiertz* (JUL POTVIN). — Livres nouveaux. — Nécrologie. *Alphée Dubois. Galli-Marié.* — Petite Chronique.

L'Enseignement littéraire du français en Belgique⁽¹⁾.

La première question à l'ordre du jour du Congrès, dans la section littéraire, est celle-ci : *Diffusion de la littérature française à l'étranger.*

Au point de vue littéraire, la partie wallonne de la Belgique, et même les grandes villes de la partie flamande, constituent une sorte de province française.

(1) Rapport présenté au Congrès pour l'extension et la culture de la langue française. (Liège, 10-13 septembre 1905.)

L'instruction y est donnée aux enfants en français, et c'est par la lecture et l'étude des auteurs français que se fait leur éducation. Quand le programme sommaire des travaux du Congrès parle de diffusion de la littérature française à l'étranger, il ne vise donc point, vraisemblablement, la Belgique.

Cependant, nos écrivains et nos hommes d'enseignement sont généralement d'accord pour penser que notre culture littéraire, malgré la communauté du langage, n'est pas au niveau de celle des Français. La langue que nous parlons est pleine d'idiotismes vicieux. Et, d'autre part, nous n'attachons pas à la littérature l'importance qu'elle doit avoir dans l'État. Préoccupés tout d'abord de nos intérêts matériels, qui étaient demeurés si longtemps en souffrance, nous avons consacré les premières années de notre vie indépendante à reconstituer notre patrimoine national. Depuis 1880 seulement, nous comptons parmi nous des écrivains vraiment dignes de ce nom. *La Jeune Belgique*, notre première revue littéraire sérieuse, fut fondée à cette époque. Elle eut à lutter à la fois contre la langue incorrecte que l'on parlait et que l'on écrivait alors en Belgique, et contre l'indifférence de la nation à l'égard des choses de l'esprit. Le bon combat qu'elle mena dans cette double direction, et qui fut continué après elle par une foule d'autres revues, n'a pas donné les résultats qu'on était en droit d'en attendre. La Belgique n'a pas encore compris que la prospérité industrielle et commerciale n'est pas la seule base de la grandeur d'un peuple et qu'il y faut joindre la prospérité intellectuelle. Celle-ci ne peut être assurée que par une culture élevée

et complète, unissant la pratique d'une langue souple, riche et correcte à l'amour des chefs-d'œuvre et au respect des écrivains. S'il en est ainsi, peut-être ne paraîtra-t-il pas hors de propos d'examiner ici quels seraient les moyens capables d'inspirer aux Belges le goût de la littérature en général et de leur littérature en particulier.

Disons tout de suite qu'à notre avis c'est à l'enseignement qu'il faut s'adresser pour obtenir la lente mais sûre formation d'un public lettré en Belgique. Actuellement, notre enseignement moyen et supérieur, excellent à tant d'autres points de vue, est, au point de vue littéraire, dans un état d'infériorité manifeste. Cette infériorité provient d'une triple cause : la formation défectueuse des professeurs [de français dans les athénées ou, du moins, d'une grande partie d'entre eux ; le peu de temps dont ils disposent et la mauvaise organisation des cours de littérature dans les universités.

Précisons en premier lieu les vices de formation, au point de vue littéraire, des professeurs d'athénée dans la section des humanités classiques.

Nous disons à dessein : dans la section des humanités classiques, car dans la section des humanités modernes, on charge d'ordinaire des cours de français des docteurs en philologie romane, dont la préparation littéraire laisse moins à désirer ; aussi leurs leçons ont-elles une vie et un intérêt que leurs collègues des humanités classiques ne parviennent que rarement à donner aux leurs.

Ceux-ci sont recrutés parmi les docteurs en philologie classique sortant de nos quatre universités. Ils sont chargés, dans une même classe, des cours de latin, de grec et de français. On sait quelle science absorbante est la philologie et comme elle exige de la part de ses adeptes un travail assidu et persévérant. En supposant même que tous ces docteurs soient des hommes laborieux et consciencieux, comment comprendrait-on qu'ils pussent maintenir leurs connaissances du latin et du grec à la hauteur des dernières découvertes de la science et accorder en même temps à la littérature l'attention qu'elle réclame ? Il est évident qu'ils doivent négliger le français pour les deux langues mortes ou réciproquement. Mais n'oublions pas qu'il faut voir en eux des savants bien plus que des littérateurs. Et l'on aboutit à cette conclusion logique que dans les classes des humanités classiques où viennent pourtant s'asseoir les enfants appartenant aux familles cultivées de la nation, l'enseignement du français n'est pas donné avec la vie, l'éclat et le goût qu'il devrait avoir et que pourrait seul y apporter un professeur doublé d'un écrivain.

On objectera avec un semblant de raison, que la situation est la même en France. Mais qu'on veuille bien se le rappeler : la France a des traditions littéraires que l'enfant suce avec le lait maternel. Le professeur fran-

çais, même quand il s'est spécialisé dans la philologie, demeure toujours un lettré. L'éducation littéraire en France se fait pour ainsi dire toute seule. L'élégance du style, la correction de la langue sont dans l'air : on n'a qu'à les respirer. Malherbe allait chercher le secret du beau langage chez les crocheteurs du port au foin. Chez nous au contraire, nulle tradition, un sol aride, une matière difficile à pétrir, des difficultés égales chez le maître et chez l'élève. Qui ne voit que dans de telles conditions, il importe de mettre le plus de chances possible de son côté en chargeant des cours de français de véritables spécialistes, des professeurs qui, par un goût natif et par des publications remarquées, ont montré qu'ils aiment la littérature, qu'ils la pratiquent et qu'ils la connaissent à fond.

Quand on aura réformé dans ce sens l'enseignement littéraire dans les humanités classiques, il restera à augmenter le nombre d'heures que l'on y consacre à l'étude de littérature française. Dans nos trois classes supérieures, trois heures par semaine sont réservées à l'enseignement du français. C'est insuffisant, si l'on songe qu'en France cet enseignement dispose du même nombre d'heures, alors que pour les motifs déjà signalés plus haut, nous avons besoin de beaucoup plus de temps et d'un travail beaucoup plus considérable pour atteindre en littérature aux mêmes résultats. Et si l'on objecte que dans l'état actuel des programmes scolaires, il n'y a pas d'heures disponibles qui puissent être attribuées aux cours de français, nous répondrons que le sacrifice nécessaire doit être demandé aux branches qui sont actuellement les plus favorisées, c'est-à-dire aux langues mortes. Nous ne songeons nullement à contester l'utilité de l'étude du latin et du grec. Mais nous pensons que devant l'impérieuse nécessité de donner aux jeunes gens d'aujourd'hui une culture vraiment moderne, aussi bien au point de vue littéraire qu'au point de vue scientifique, ce sont les langues mortes qui doivent céder le pas et se contenter du temps et de l'attention que d'autres études, d'une utilité plus immédiate ou plus certaine, permettent de leur laisser.

Résumons donc nos vœux sur ce point : il est à souhaiter qu'on enlève, dans les humanités classiques, l'enseignement de la littérature française aux philologues pour le donner à de véritables lettrés. Il serait également désirable qu'on augmentât dans les classes supérieures le nombre d'heures consacrées à l'étude du français.

GEORGES RENCY

(La fin prochainement.)

L'École belge de peinture.

L'Exposition rétrospective ouverte au Cinquantenaire par la Société des Beaux-Arts avec le concours du Gouvernement a déroulé le panorama de la peinture belge depuis 1830. Nous avons dit tout ce que cette exposition évoquait de souvenirs émouvants, de batailles célèbres, et la forte impression d'art qui s'en dégage (1).

Cette impression, un critique que nous avons cité à plusieurs reprises pour la sûreté de son jugement et la logique de ses aperçus, M. Dumont-Wilden, la met excellemment en relief dans l'article qu'il consacre à l'Exposition. Il conclut toutefois en faisant des réserves sur la tendance générale de notre école de peinture, et ses observations, bien qu'elles mettent une sourdine au concert jubilaire, méritent d'être méditées par les artistes.

« Certes, dit-il, l'on doit admirer la puissance du tempérament coloriste d'une race qui s'est exprimée par de si beaux manières de brosse. Mais bien que l'admiration patriotique de toutes les manifestations de l'activité belge soit à l'ordre du jour, peut-être y a-t-il plus d'intérêt et d'utilité à chercher à propos de cette exposition ce qui nous manque qu'à exalter ce que nous avons. Et, en effet, il manque quelque chose à cet art si puissant et si riche. Tous ou presque tous ces peintres sont de bons peintres. Ils excellent à fixer la caresse de la lumière sur les choses, à exprimer le modelé gras de la chair, la viridité des pâturages, l'humidité nacrée des ciels. Mais, sauf deux ou trois exceptions, ils sont impuissants à produire cette émotion de pensée, cette exaltation, cette vibration de tout l'être que le spectateur cultivé ressent devant les œuvres de quelques artistes vraiment complets d'hier et d'aujourd'hui, un Vinci, un Holbein, un Vélasquez, un Poussin, un Watteau, un Whistler, un Degas et qu'on ressent aussi devant quelques-uns de nos vieux Primitifs. Pour employer la très juste expression d'un de nos écrivains les plus délicats, ce sont, pour la plupart, des peintres de plain-pied. On a tôt fait de faire le tour de leur œuvre et de leur âme. Ils expriment une sensibilité, certes, mais cette sensibilité est demeurée fruste, intuitive et primesautière. L'âme « que les lettres ont bien nourrie », l'âme en qui vibrent toutes les inquiétudes de notre modernité, a besoin d'autre chose.

Merveilleux ouvriers, certes, précieux artistes aussi, par leur conscience, leur humilité, la naïveté de leur émerveillement devant la Vie, les De Braekeleer, les Leys, les Boulenger, les Du Bois, les Artan, les Verwée! Mais comme, à voir réunies leurs œuvres, on sent ce qui leur fait défaut. Peu de chose, mais une chose importante, le rien d'au delà, le coin de rêve, la petite secousse qui nous éclaire tout à coup sur les profondeurs de la vie, qui nous fait apparaître l'éternité, la magie et le mystère des choses; enfin, la spiritualité et l'intelligence sans lesquelles il n'est point de très grand art.

Dans cette peinture belge, on sent une tradition, certes, mais c'est une tradition de métier. Ce n'est pas une tradition de culture, et ce qu'il eût fallu à ces grands peintres pour être des artistes tout à fait supérieurs, c'est aller plus longtemps à l'école.

Je crois bien qu'en disant ces choses je vais choquer beaucoup d'admiration consacrées. Mais je crois qu'il importait qu'elles fussent dites, parce que du culte respectable mais trop exclusif

(1) Voir l'Art moderne du 30 juillet 1905.

des grands coloristes de ces soixante-quinze dernières années, on tire aujourd'hui un enseignement qui paraît dangereux. On a beaucoup trop dit à nos jeunes peintres qu'il leur suffisait, à l'exemple des devanciers, d'écouter leur nature, d'obéir à leur tempérament, de mépriser tout ce qui n'était pas le métier. Soyez nationaux, leur a-t-on crié, soyez nationaux jusqu'à la brutalité, jusqu'à l'ignorance de toute culture étrangère et plus raffinée que la vôtre. De tels conseils conduiraient notre école à un éternel piétinement. Assurément, il n'est pas sans intérêt de représenter avec perfection des étoffes de soie et des cuirs de Cordoue. Mais quand on a vu vingt fois des tableaux où le cuir de Cordoue et les étoffes de soie furent représentés avec perfection, on commence à se demander s'il n'est pas, de par le monde, des objets plus intéressants, et l'on s'attarde avec joie devant des artistes qui cherchèrent à exprimer autre chose que la magie de belles couleurs. On revient, passionnément, en dépit de ce que la mode lui donna quelquefois de déclamatoire, à l'art si humain, si sincère et si pitoyable d'un Charles De Groux, à la féminité inquiète et passionnée d'un Alfred Stevens, à la vision aiguë et tourmentée d'un Rops, à la divination géniale d'un Constantin Meunier. On s'arrête avec mélancolie devant l'exposition d'Henri Evenepoel, ce jeune peintre que la mort enleva à l'heure où l'on reconnaissait en lui le signe des élus. Certes, ceux-là aussi eurent du métier, mais par l'instinct de pur raisonnement ils reconnurent que le métier n'est pas tout; ils aspirèrent à la vie de l'esprit, et s'ils ne pénétrèrent pas dans le temple, du moins frappèrent-ils à la porte.

Certes, à un moment, la nation fut nécessairement contre un art qui, sous prétexte d'idéalisme, se perdait dans de vagues confins et obscurs symboles, s'égarait dans de médiocres et fausses conceptions littéraires. Mais à bien regarder cette exposition si exclusivement réaliste et matérielle de l'art belge, on sent avec force la nécessité d'un art idéaliste — non, certes, de l'idéalisme à la Burne-Jones, de l'« idéalisme à princesse », mais cet idéalisme supérieur qui n'est qu'une vision synthétique et personnelle de la vie, cet idéalisme que nous admirons en Degas, en Whistler, en Constantin Meunier. Suivons donc ceux de nos maîtres qui tendirent vers une telle conception de l'art. Tel est l'enseignement qu'on peut, semble-t-il, retirer d'une visite attentive au Salon jubilaire. »

LÉON BLOY

M. L. Vauxcelles, qui a fait dans le *Matin* une intéressante enquête sur les écrivains d'aujourd'hui, a raconté en ces termes son entrevue avec Léon Bloy :

« Comment! vous osez aller chez cet homme! Mais Léon Bloy est un énergumène, un chien enragé, le lépreux de la cité d'Aoste! Il vous jettera par la fenêtre! »

D'abord, Léon Bloy demeure au rez-de-chaussée; donc, le défenestré ne pâtirait guère. Et puis, me disais-je, ces forcenés pamphlétaires sont des gens très affables; les anarchistes, dans le privé, sont de petits agneaux. Cette intuition ne m'a point déçu. M. Léon Bloy, qui « eng... le monde » avec une si formidable virulence, est le bon accueil en personne; il m'a offert un de ses livres, avec cette dédicace : *Souvenir d'un molosse affable*.

« M. Bloy, » a écrit Remy de Gourmont, « n'a qu'une arme, le balai; on ne peut lui demander de le porter comme une épée; il

la porte comme un balai, et il racle les ruisseaux infatigablement. » Lorsqu'un littérateur d'hier ou d'aujourd'hui passe à portée, Bloy le happe, l'écorche, le scalpe et lui gruge la cervelle. Les diatribes de Rochefort ou de Gohier sont de lénitives homélies, comparées à l'opuscule : *Causerie sur quelques charognes*. « J'ai vécu, » a-t-il écrit de lui-même, « dans une extraordinaire solitude, peuplée des ressentiments et des désirs fauves que mon exécution des contemporains enfantait, vociférant ce qui me paraissait juste, fallût-il en crever ! » Ame violente, inique, orgueilleuse et ingénue de moine mendiant du XIV^e siècle. Il se croit boycotté, mis à l'index par la presse, que dis-je, par la France entière. Avec ses airs de mépris, il souffre de son isolement, car ce misanthrope a le cœur sensible. Il croit, il ne peut « se dessouler de son Dieu », il prie éperdument, il craint Satan plus qu'il n'adore le Christ. Perd-il son mouchoir, il tombe à genoux et lance vers le bienheureux Antoine de Padoue une ardente oraison. Ce superstitieux a, tel Verlaine, des naïvetés de communicante.

Il vit hors du temps et de l'espace. « Mon domicile est l'absolu. » — « Bloy n'a qu'une ligne, et cette ligne est l'absolu, » disait le pauvre Henri de Groux, qui fut son meilleur ami et qu'il traite aujourd'hui d'assassin.

Il a été très malheureux. Un soir d'hiver, il y a vingt-cinq ans, trainant avec Villiers de l'Isle-Adam dans les rues de Paris, sans feu, ni pain, ni gîte : « Ah ! » dit Villiers, « nous nous en souviendrons de cette planète ! » Bloy n'est pas riche, oh ! non ; son livre au titre étrange : *Le Mendiant ingrat*, vous le prouvera, si vous le lisez. « Ma vie est un pèlerinage infernal, un prodige de douleurs ; j'ai crevé de faim pour Jésus-Christ. Je suis abhorré, maudit, renié, conspué, inaperçu. » Inaperçu ? Non. Maeterlinck, après lecture de la *Femme pauvre*, lui écrivit : « Monsieur, cet ouvrage est la seule des œuvres de ce jour où il y ait des marques évidentes de génie, si par génie l'on entend certains éclairs en profondeur qui relient ce qu'on voit à ce qu'on ne voit pas. » — « Hyperbolique et grandiose Léon Bloy », le définit Camille Lemonnier. — « Il est en état permanent de magnificence ; ne cherchez ni dans Chateaubriand, ni dans Barbey d'Aureville, ni dans Flaubert une prose plus architecturale ; c'est le plus somptueux écrivain de notre temps. » Qui parle ainsi ? Mirbeau, lequel s'y connaît peut-être en style. Et Léon Bloy a conscience de ce qu'il vaut : « J'écris des livres qui vivront — et qui ne me font pas vivre. »

Je l'ai trouvé, suffoqué de ma visite, travaillant en paix tout en haut de Montmartre, dans un jardinet pelé et grillé, où les phlox, les géraniums et les héliotropes formaient un maigre bouquet. La soixantaine environ, mais très vigoureux, les cheveux grisonnants, en brosse drue, grosse moustache, des yeux ronds qui s'injectent facilement, une face naïve de gendarme bonasse. Sur son bureau, sa bibliothèque, c'est-à-dire ses œuvres complètes (le *Désespéré*, un *Brelan d'excommuniés*, la *Femme pauvre*, *Sueur de sang*, *Histoires désobligeantes*, etc.), et quelques rares autres ouvrages : une Bible, saint Augustin, Hello. Contre la cheminée, un Christ de bois rougeâtre ; aux murs, une Vierge mièvre de Quentin Metsys, une Monna Lisa, avec, en travers, ces mots tracés d'une superbe écriture d'enlumineur : « Le cul-de-poule mystérieux de la Joconde » ; son portrait par lui-même, « à l'huile de requin », intitulé : *Promesses d'un beau visage*.

— « Où va la littérature actuelle ? mon cher Monsieur, » me dit-il sur un ton de pitié profonde, comme si la stupidité de ma

question le navrait. « Aux latrines !... Des écoles ! Mais il faudrait des maîtres ! Où en voyez-vous ? Anatole France ! Cet homme est la honte des lettres contemporaines... Seule, une créature abandonnée des dieux et des hommes peut nommer maître ce rhéteur pusillanime... L'homme qui a osé imaginer les fables d'obscène impertinence que nous savons, mérite les écrivains jusqu'à ce que mort s'ensuive.

« Barrès ? Un décrotteur ! Je le lui ai dit maintes fois. Barrès veut qu'on le considère comme un maître ou rien ; mon choix est fait. Il est malaisé d'être rien du tout avec plus de perfection et de débobiner le néant avec plus de pétulance. Barrès, Narcisse qui s'assoit sur ses propres genoux pour se caresser le moi... Bourget ? Un simple eunuque ; il n'a certes pas oublié le dialogue que nous tinmes, en 1882, chez Barbey d'Aureville : « Enfin, Bloy, vous me détestez donc bien ? — Non, mon ami, je vous méprise. »

Le nom de Paul Bourget met Léon Bloy en fureur.

— « Deux choses me frappent chez Bourget : *primo*, il n'écrit plus du tout ; *secundo*, tout son catholicisme tient dans une demi-douzaine de phrases du vieux de Bonald. »

M. Bloy fulmine contre les « convertis de la onzième heure », polissons qui ne savent même pas le catéchisme et se croient les « dernières colonnes de l'Eglise » : Coppée, Bourget, Brunetière, Huysmans.

— « Huysmans, pion batave et dyspepsique, de qui les titres de livres sont des locutions adverbiales ! *En ménage*, *En Rade*, *A vau-l'eau*, *Là-bas*. Le dynamomètre de son esprit, c'est la locution adverbiale ; le simple adverbe est trop mâle pour lui... *En route* ! le vrai titre serait *En panne* !... Pourquoi n'a-t-il pas intitulé le tome suivant : *En haut ! tout le monde descend* ! M. Huysmans écrit la *Vie de sainte Lydwine*. Apparemment, l'hagiographie manque de bras ! *L'Oblat*, c'est M. Folantin à la recherche d'un restaurant spirituel... Images dignes d'un marguillier, d'un fabricant quêteur...

« Brunetière est un cuistre impondérable qui bredouille en patois. Dieu, a dit Bossuet dans les *Élévations sur les mystères*, n'en est pas plus grand ni plus heureux pour avoir créé Brunetière... Ledrain ? Pédant infâme... Le père Didon ? Judas, crétin fétide... Coppée ? Ah ! celui-là ! Le monde catholique avait donc besoin d'un poète gâteux ? Coppée, avec sa bonhomie de vieil oncle à sous-ventrière, est un académicien liquide. *La Bonne Souffrance*, Monsieur : un lavement rendu ! »

M. Bloy s'arrêta, satisfait de cette définition lapidaire.

« — L'art social ? J'ignore cette niaiserie... La sociologie, je me f... de ça ! Serait-ce qu'on peut trouver mieux que le christianisme ? En quoi d'ailleurs la sociologie ou la politique pourraient-elles m'intéresser ? Me voyez-vous, moi, Léon Bloy, passant entre deux rangées de voyous à pieds sales pour aller déposer un papier dans une urne, par-devant un cocu ceinturonné de tricolore ! Votez ! mais pour qui ? Je vote pour Dieu. Ma règle est l'obédience enfantine au pape. Je suis pour la théocratie, telle qu'elle est affirmée par la bulle *Unam Sanctam* de Boniface VIII. »

Ayant exhalé ce *credo*, et que l'Eglise « doit tenir en mains les deux glaives, le spirituel et le temporel », M. Léon Bloy m'offrit un verre de vin blanc. Nous bûmes.

Puis nous nous remîmes à parler littérature. Je renonce à traduire les exorcismes qu'il proféra. Voici, au hasard de mes notes, diverses définitions parmi les plus savoureuses :

« — Paul Adam ? Un érotomane... Rosny ? L'esprit de Rosny

ressemble à une lampe fumeuse dans un cabinet d'aisances trop étroit... Gustave Guiches, ce drôle aux yeux fuyants, avec son élégance de propriétaire cadurcien... Remy de Gourmont? Il n'a que de l'esprit et de la sensibilité nerveuse qu'il délivre au compte gouttes... Lacour? Pas dégoûtant, mais braillard... L'Alexandrie de Pierre Louys, dans *Aphrodite*, n'évoque pas plus l'Alexandrie des Ptolémées que le Paris de *Notre-Dame* celui de Louis XI. »

Seuls furent exceptés Jehan Rictus, « le dernier poète catholique »; Marcel Schwob, excellent ouvrier, et Charles-Louis Philippe, auteur d'un chef-d'œuvre, *Bubu de Montparnasse*. « Ce garçon a peut-être du génie. D'ailleurs, certains hommes ont du génie comme les éléphants ont une trompe. »

La génération précédente, sauf Barbey, n'écopa guère moins. Hugo, Flaubert, Zola... « Mallarmé, une vieille fille hermétiquement boutonnée... Becque, un lion gâteaux livré aux médicaments... Renan, Platon embêté devant une porte où il est écrit : « Il y a quelqu'un. » Ibsen, un gorille écrivant le mot : fatalité... Les Goncourt, deux brocanteurs unis par une membrane », etc.

Je le fis parler de ses œuvres en cours. « J'écrirai, » me dit-il, « l'histoire du Bas-Empire. Je me repais d'exégèse biblique. Et je ferai un livre sur Napoléon. Il faut croire que j'ai Napoléon dans le sang. Je viens de lire les *Mémoires de Marbot* : tout livre se référant à la gloire de ce prodigieux me fait pantelant, haletant, presque sanglotant, comme si Dieu passait. »

De Napoléon, les méandres de la causerie nous menèrent au césarisme, puis à la république, aux congrégations, à M. Combes, qui « prit quelque chose », comme on dit au faubourg, puis rétrospectivement à l'Affaire. M. Bloy décréta : « Je ne suis ni dreyfusard ni antidreyfusard. Je suis anticochon ! »

Je notai sur mes tablettes cette profession de foi, inconnue des affiches électorales. Je m'apprêtais à prendre congé de mon prophète, lorsqu'une fillette blonde entra, que le prophète prit avec tendresse dans ses bras et baisa paternellement au front — tout comme un bon petit bourgeois des Batignolles...

LOUIS VAUXCELLES

THÉÂTRE ROYAL DU PARC

La Belle Marseillaise.

Le théâtre du Parc a fait vendredi soir sa réouverture avec un drame à costumes, à décors et à grande mise en scène, de M. Pierre Berton. Malgré le luxe déployé à l'occasion de ces représentations sensationnelles, cette lourde machine paraît bien à l'étroit sur la petite scène du théâtre du Parc. Le public a semblé quelque peu déconcerté et l'on ne peut pas dire que *la Belle Marseillaise* ait été un franc succès.

Je ne pense pas qu'il faille raconter ici le sujet de la pièce : c'est l'histoire de Bonaparte, depuis l'attentat de la machine infernale jusqu'à sa proclamation comme empereur des Français. Dans l'entretemps, il échappe à un second attentat tramé contre lui par les mêmes ennemis, grâce à la femme de l'un d'eux, Jeanne de Briantes, marquise de Tallemont. Le marquis est tué en duel et sa veuve peut enfin se donner librement à celui qu'elle aime, au colonel Crisenoy. Il y a quelques scènes bien venues et amusantes.

C'est un habile décalque de *Madame Sans-Gêne* et de *Plus que Reine*.

La troupe du Parc a joué ce drame avec sa conscience ordinaire. M. Jahan est un excellent conspirateur ; M. MauLOY un amoureux ardent et tendre. M^{lle} Antonia Huart prête au personnage épisodique de Joséphine sa grâce mélancolique et souriante. Et les deux interprètes principaux, M. Chautard en Napoléon et M^{me} Lia Syrdet en Jeanne de Briantes, sont tout à fait remarquables.

G. R.

UNE NOUVELLE REVUE

Une nouvelle revue, dont le premier numéro paraîtra très prochainement, vient de se fonder à Bruxelles. Elle a pour directeurs MM. Fernand Larcier et de Carsalade. Elle s'intitule : *la Belgique artistique et littéraire*, revue mensuelle d'art, de lettres et de théâtre, fascicule d'au moins cent vingt pages. Est-ce enfin la grande revue tant de fois annoncée? A titre de renseignement, nous donnons ci-dessous le manifeste que sa rédaction adresse au public. Nous souhaitons de tout cœur que, par l'éclectisme de son programme et la correction de sa tenue, elle groupe autour d'elle tous les écrivains et tout le public lettré de Belgique. On s'abonne à la rédaction, 26-28, rue des Minimes. L'abonnement annuel est de 12 francs pour la Belgique et de 15 francs pour l'étranger.

« *La Belgique artistique et littéraire* est une nouvelle tentative de doter la Belgique d'une revue d'art vraiment nationale.

Réussira-t-elle mieux que ses devancières? Pourquoi pas?

Il semble que jamais notre pays n'eut une conscience plus claire de sa valeur et de son originalité, un plus ardent désir d'affirmer ses spécialités et ses aptitudes dans tous les domaines.

Les nations qui se sentent bien elles-mêmes, extériorisent irrésistiblement leurs grandes forces sociales, droit, religion, histoire, science, art, dans ces œuvres collectives que sont, de notre temps, les revues.

Nous voulons la nôtre nationale, disons-nous.

Nous entendons par là non seulement qu'elle devra manifester les idées de nos compatriotes sur tout notre art, sur l'art à l'étranger, et, au besoin, les idées de l'étranger sur notre activité esthétique, mais qu'elle devra aussi, délaissant les querelles des petites écoles qui passagèrement bourdonnent, être éclectique dans le sens le plus élevé et le plus tolérant.

Car est-on vraiment national alors qu'on est sectaire; alors qu'on n'exprime qu'une fraction de la psychologie d'un peuple; alors qu'on veut imposer à tous ses opinions personnelles crues dérisoirement infaillibles; alors qu'on n'a de justice et de courtoisie que pour soi et ses amis?

Nous voulons que notre Revue soit un miroir reflétant la mouvante et féconde rumeur artistique de la Belgique dans tous ses rouages et dans toutes les résonnances de son admirable mécanisme enfin reconnu partout.

Une telle œuvre manque chez nous, quoique clairement utile et fervemment désirée.

Que lui faut-il pour triompher?

Une chose bien simple en apparence et pourtant, semble-t-il, prodigieusement difficile à obtenir : le concours du public belge!

Oui, le concours de ces Belges enfin nettoyés de la manie de chercher leur pâture littéraire à l'étranger, des Belges croyant en eux-mêmes et s'apercevant enfin qu'il y a ici autant et aussi bien qu'ailleurs.

Autrefois nos élégantes ne s'habillaient qu'à Paris, comme nos intellectuels n'alimentaient leurs lectures qu'à Paris. Celles-là sont guéries. Ceux-ci resteront-ils en arrière?

Avec confiance, et, si l'on veut, ingénuité, nous nous adressons à nos concitoyens. Avec leur aide (c'est si facile de s'abonner) la *Belgique artistique et littéraire* peut prospérer, grandir et devenir pour ses lecteurs une nourricière féconde, pour nos écrivains et nos penseurs une tribune de mieux en mieux fréquentée, pour le pays une nouvelle occasion de notoriété et de gloire!

Et pourquoi, alors qu'une force secrète commence à pousser les détenteurs de grandes fortunes à les employer non plus au faste et à la fête, mais à des destinations fraternelles et nobles, n'y aurait-il pas quelque homme, haut en générosité, qui prendrait cette œuvre sous son patronage et, la libérant des sollicitations et des marchandages, assurerait sa vie et son fonctionnement avec une libéralité digne de lui, d'elle, du public et de ses collaborateurs?»

CORRESPONDANCE

Le Musée Wiertz (1).

Nous avons reçu la lettre suivante :

Saventhem, le 22 septembre 1905.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

J'ai lu dans le dernier numéro de votre estimée revue la proposition de M. Henry Carton de Wiart, ayant trait au Musée Wiertz.

Si je prends la liberté de vous écrire à ce sujet, c'est uniquement par amour de la vérité, et pour que vos lecteurs, ainsi que le public, ne soient pas induits en erreur, puisque erreur il y a.

Le Musée Wiertz appartient en effet à l'État (comme le dit M. Carton de Wiart), mais la convention fut passée après la mort de l'artiste entre son exécuteur testamentaire, Charles Potvin, mon père, et M. le ministre Rogier, avec la *condition expresse* que l'atelier demeurerait toujours comme l'avait laissé l'artiste; c'est-à-dire que l'immeuble de la rue Vautier devenait le Musée Wiertz et que les tableaux devaient, de plus conserver l'emplacement que le peintre leur avait lui-même assigné.

Il ne peut donc aucunement être question de transporter le Musée Wiertz à Dinant, les actes constitutifs du dit musée spécifiant nettement que le musée doit exister non seulement à *Bruxelles*, mais encore *dans l'atelier de l'artiste*.

J'espère, Monsieur le Directeur, que vous voudrez bien faire cette rectification et je vous prie d'agréer d'avance mes bien sincères remerciements.

JUL POTVIN

LIVRES NOUVEAUX

L'Association des écrivains belges met en vente un joli petit volume, abondamment illustré, de *Contes choisis de Sambre et Meuse*, par Maurice des Ombiaux. Les illustrations sont de Léon

(1) Voir notre numéro du 17 septembre.

Jo, de Laermans, de Donnay, de Koister, etc. On retrouvera dans le texte quelques-unes de ces savoureuses histoires, alertes, joyeuses et vraiment patriales, que M. des Ombiaux conte avec tant de verve et de bonhomie. Nous n'avons pas de conteur, en Belgique, qui ait, autant que lui, l'oreille du public. Il est véritablement dans la grande tradition des vieux conteurs français. Comme eux, il sait s'absenter de ses œuvres et attacher ses regards à la seule réalité. Ses sensations sont franches et saines. Sa langue est sans recherche. Ses contes ont un parfum de nature et de vie qui leur confère leur meilleur prix. Signalons surtout, dans le recueil publié par l'Association, cette impression charmante : *Au fond du bois*, ce conte d'une observation si juste qui s'intitule : *l'Accident*, et l'histoire délicieuse du *Passeur d'eau*, où chante toute la poésie légendaire de notre beau pays de Meuse.

NÉCROLOGIE

Alphée Dubois.

Le graveur en médailles Alphée Dubois est mort à Clamart, près de Paris, âgé de soixante-quatorze ans. Parmi les œuvres qui lui valurent sa renommée, citons les *Portraits de l'Empereur et de l'Impératrice* (1865), le *Centenaire de Napoléon I^{er}*, *Chevreul* (1872), *Pasteur*, *Pie IX* (1875), la *Proclamation de la République* (1882), le *Congrès international de l'enseignement primaire* (1890).

Galli-Marié.

La célèbre créatrice de *Carmen*, qui vivait depuis une vingtaine d'années dans la retraite, vient de mourir. Elle marqua ce rôle d'une personnalité si aiguë que son nom en est désormais inséparable. Elle créa d'ailleurs plus qu'un rôle : elle inventa un genre et l'on dit désormais « les Galli-Marié » comme on dit « les Falcon » ou « les Dugazon ».

Fille aînée du chanteur Marié, elle était, pour ainsi dire, née sur les planches, et dès l'âge de dix-huit ans débutait au Grand-Théâtre de Strasbourg. Elle chanta ensuite à Toulouse, à Lisbonne, à Rouen, puis à l'Opéra-Comique de Paris où, en 1866, sa création de *Mignon* la mit au premier rang. Après de triomphants succès, elle quitta définitivement le théâtre en 1885 et n'y reparut qu'une seule fois, le 11 décembre 1890, lors de la représentation organisée en vue d'élever à Bizet un monument.

M^{me} Galli-Marié était entrée dans sa soixante-sixième année.

PETITE CHRONIQUE

Notre collaborateur M. Fierens-Gevaert fera paraître prochainement chez MM. Van Oest et C^{ie} un ouvrage sur *la Renaissance septentrionale et les premiers maîtres des Flandres*. Ce volume, illustré de nombreuses gravures, se termine par la description complète — la première qui ait été publiée — du polyptyque de l'Agneau.

Afin de donner à son étude une valeur documentaire certaine, M. Fierens-Gevaert s'est adressé pour la description des armures, des blasons, des instruments de musique, etc., à des spécialistes tels que le R. P. Van den Gheyn, MM. Van Malderghem, Ed. de Prelle de la Nieppe, E. Closson, Vermersch, dont il a coordonné et mis en œuvre les renseignements.

L'inauguration de la plaque commémorative de Constantin Meunier, due à l'initiative de notre confrère Camille Quenne, de *la Chronique*, se fera ce matin, dimanche, à 11 h. 1/2, à Etterbeek. Le comité et les invités seront reçus à la maison communale par l'édilité locale. Il y aura un discours de M. Camille Lemonnier et un autre de M. Beernaert, ministre d'Etat; notre confrère M. Quenne dira quelques mots au nom du comité.

La plaque, en bronze, mesure 1^m75 sur 0^m75 et pèse 75 kilos ; elle se compose du portrait du célèbre sculpteur, par Samuel, et d'une inscription « Au génial artiste, glorificateur du Travail », due au dessinateur Crespin. M. Jules Barbier en a dessiné le cadre très sobre.

Ce bronze commémoratif a été posé sur la maison où, le 12 avril 1831, naquit Constantin Meunier ; cette maison, qu'habita pendant les quinze premières années de sa vie le célèbre auteur du *Monument du Travail*, est située chaussée d'Etterbeek, 172.

Ajoutons que, pour perpétuer à son tour le souvenir de Constantin Meunier, la commune a donné à une des rues principales le nom du grand artiste.

Le choral mixte « A Capella » annonce la reprise de ses cours. Les inscriptions sont reçues à l'école communale n° 2, rue du Poinçon, 57. Les cours sont gratuits si on les suit régulièrement.

Le théâtre de Leipzig prépare un cycle d'œuvres de Gluck sous la direction de M. Arthur Nikisch. Celui-ci vient d'inscrire au programme de ses prochains spectacles, l'opéra inédit de Miss Ethel Smyth, *les Naufrageurs*, dont nous avons parlé lors de l'audition privée qu'elle en a donnée à Bruxelles.

M. Vincent d'Indy vient d'achever une œuvre symphonique en trois parties intitulée *Heures d'été à la Montagne* dans laquelle il exprime diverses sensations de la nature : dans le premier morceau, « Aurore », un lever de soleil sur des glaciers lointains ; puis une « Après-midi sous les pins », dans l'ombre tachée de soleil des pins silvestres qu'animent les bruits d'une fête populaire montant de la route, par bouffées intermittentes, jusqu'au rêveur solitaire ; enfin un « Soir » exprimant le retour très joyeux au gîte, avec un dernier éclairage du soleil sur la cime des pins et la lente tombée de la nuit ramenant le thème initial.

M. d'Indy dirigera en novembre à Boston, New-York, Brooklyn, Baltimore, Washington et Philadelphie une série de concerts de musique française moderne pour lesquels on a mis à sa disposition l'orchestre de Boston, qui passe pour le meilleur orchestre de nos jours. Outre sa seconde Symphonie, *Istar et Sauge fleurie*, M. d'Indy dirigera aux Etats-Unis *Psyché*, de César Franck, la musique de scène écrite par G. Fauré pour *Pelléas et Mélisande*, la Symphonie d'E. Chausson, *L'Apprenti Sorcier*, de P. Dukas et deux des *Nocturnes* de C. Debussy.

Antée est une jolie revue littéraire mensuelle, du format et de l'aspect extérieur des *Marges* de M. Eugène Montfort, qui paraît à Bruxelles depuis quelques mois (1). Au sommaire de la troisième livraison, qui vient de nous parvenir, des vers de Francis Jammes, un fragment du *Poème du Monde* d'Emile Verhaeren, une délicate étude de M^{me} Blanche Rousseau extraite d'un volume encore inédit, diverses chroniques, etc.

La féerie que vient d'achever Maurice Maeterlinck, *l'Oiseau bleu*, sera jouée au théâtre de His Majesty, à Londres, dirigé par M. Beerboom-Tree, à l'occasion des fêtes de Noël. C'est un spec-

(1) Oscar Lamberty, éditeur, 70, rue Veydt. Abonnement pour tous pays : 6 francs l'an.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison

tacle pour les enfants, chimérique et charmant, qu'il est question de monter au cours de l'hiver sur une des principales scènes parisiennes.

Les œuvres de Romney atteignent en vente publique des prix élevés. Signalons quelques-unes des enchères de la collection Capel-Cure, dispersée dernièrement à Londres chez Christie : *Portrait de la princesse Athalie, fille de Georges III*, 63,500 francs ; *Portrait des enfants Horsley*, 115,500 francs ; *Portrait de Lady Emilia Macleod*, 68,250 francs ; *Portrait de Mrs Methuen*, 89,250 francs ; *Portrait de Mrs. Beresford*, 49,875 francs.

A la vente Daguin, les éditions originales de Racine ont été vivement disputées. On a payé 1,900 francs un lot composé de *la Thébàide*, *Alexandre le Grand* et *Andromaque*. Les mêmes volumes, avec *Britannicus* et *Bérénice* en plus, ont atteint 2,700 francs. L'édition Barbin (1668) d'*Andromaque* (reliure de Trautz-Bauzonnet) a fait 1,200 francs ; *les Plaideurs* (1669), 1,305 francs ; *Phèdre et Hippolyte* (1677), 4,300 francs ; un autre exemplaire, 3,005 francs.

Le Guide musical a publié, d'après un journal allemand, une curieuse lettre adressée à Lenbach par Richard Wagner le 13 janvier 1875 et demeurée inédite :

MON CHER LENBACH,

« Je trouve que vous autres peintres, vous êtes des hommes heureux. Quand par hasard on parle d'art, c'est toujours à la peinture qu'on pense. Le poète est un poète, le musicien, un faiseur de musique ; mais les artistes ne sont jamais que des peintres. Souvent, cela m'a fait enrager. Pourtant, je dois reconnaître qu'on a peut-être raison. Devant moi, j'ai cette création admirable, inouïe : le vieux Schopenhauer. *L'idée d'un Schopenhauer est réalisée dans ce portrait.*

Il est la source de pensées profondes et claires, et nous le possédons, vivant, devant nous. J'espère, pour la culture de l'âme allemande, qu'un jour viendra où Schopenhauer sera la loi de notre pensée et de notre connaissance. Cette époque, vous nous la montrez en peignant cette tête dans laquelle la loi dont je parle trouva son harmonie. Il nous contemple, sévèrement mélancolique. Il excite ainsi les meilleurs à lui arracher un sourire que, très justement, vous avez déjà indiqué.

RICHARD WAGNER »

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^o

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAITRE

HENRI DE BRAEKELEER

PEINTRE DE LA LUMIÈRE

PAR

CAMILLE LÉMONNIER

avec un portrait du maître et quatre reproductions de ses eaux-fortes.

Prix : 1 fr. 50.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de l'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

ANCIENNE MAISON ADÈLE DESWARTE

ALBERT MENDEL SUCC^o

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines. Toiles et cotons préparés.
Matériel pour artistes. Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

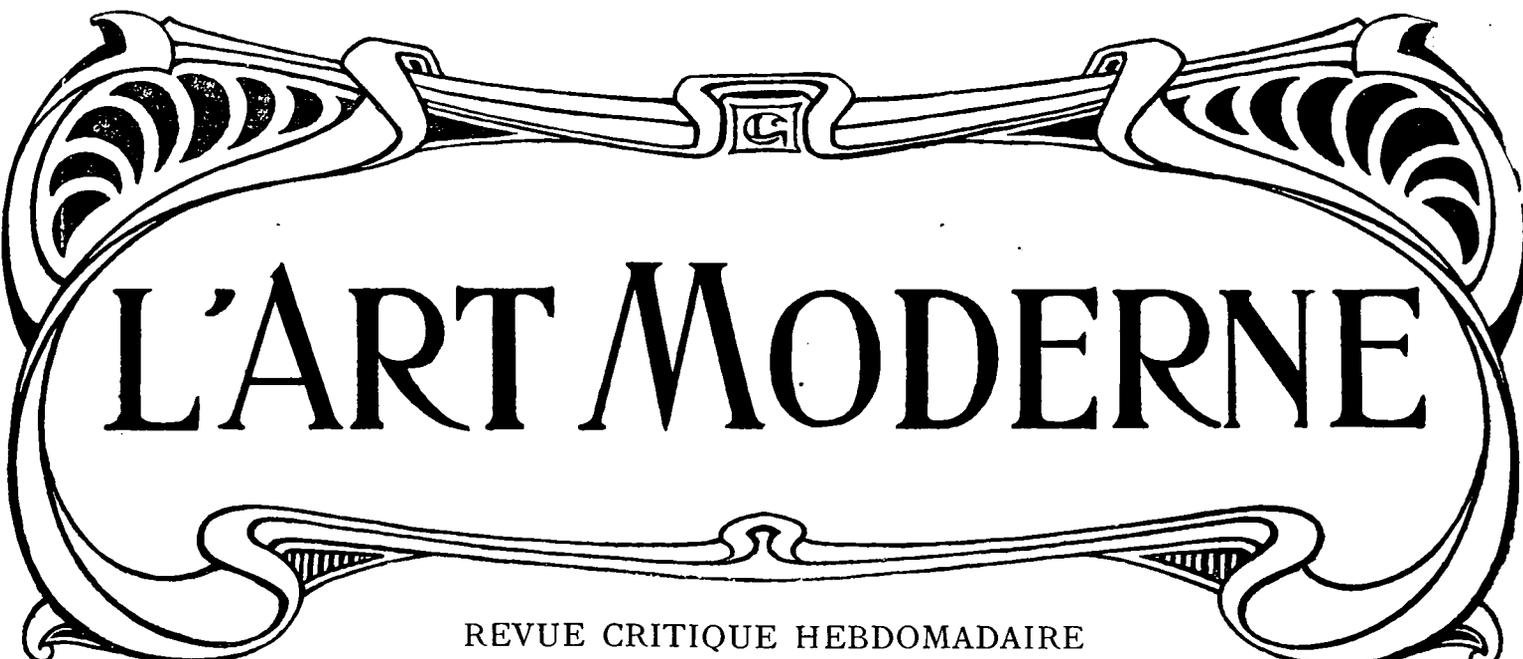
DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE. 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

José-Maria de Heredia (GEORGES RENCY). — La Plaque commémorative de Constantin Meunier. — Manet et M. Faure. — Stijn Streuvels (CAMILLE HUYSMANS). — Les Faux Chefs-d'œuvre de la musique. — Le Prix de Rome. — Petite Chronique.

José-Maria de Heredia.

Encore un poète de la grande génération parnassienne qui disparaît! Mais celui-là, comme son maître Leconte de Lisle, comme Baudelaire et Verlaine, domina les formules de son école et sut faire entrer, dans le moule d'une forme parfaite, une pensée, des sentiments et des sensations qui étaient bien à lui.

Heredia fut un grand poète, doublé d'un grand écrivain. Les deux qualités ne sont pas connexes. Lamartine était la poésie elle-même, mais son instrument manquait de fermeté et de précision.

Heredia fut un poète moderne, c'est-à-dire que, bien qu'il soit demeuré toute sa vie sous l'empire de l'Antiquité et de la Renaissance, son œuvre est intimement liée aux découvertes artistiques et philologiques du XIX^e siècle.

Enfin, Heredia fut un grand exemple : comme homme privé, comme artiste et même comme fonctionnaire, on peut le proposer à l'imitation des jeunes écrivains.

Voilà le triple aspect sous lequel nous considérerons brièvement le grand homme dont la mort met en deuil le monde lettré tout entier.

Il y a quelques années, dans les milieux des petites revues, on était généralement d'accord pour dire de Heredia qu'il était un ciseleur de mots tout à fait admirable, mais qu'il n'y avait pas, dans son œuvre, de poésie véritable. La jeunesse de ce temps était sous l'influence de la poussée individualiste qui n'accordait plus de valeur qu'aux cris isolés et discordants. A cause de son éducation faussée, elle était devenue incapable de goûter encore le charme d'une poésie traditionnelle qui, sur des motifs connus, composait des vers nouveaux. Emportée par un amour malsain de la nouveauté quand même, elle recherchait l'originalité outrée et saluait comme des manifestations de génie, toutes les déformations souvent si factices et si monstrueuses, dans les manières d'écrire et de penser. Elle ne voulait plus savoir que les plus grands poètes de jadis se sont partagé un petit nombre de sujets qui repassaient, toujours les mêmes, de génération en génération. On ne

s'occupait pas, en ces temps heureux, de frissons nouveaux, et l'on ne mettait pas le salut de la Poésie dans l'invention d'une forme nouvelle du vers. Les grands tragiques grecs traitaient tous les mêmes thèmes et savaient pourtant les marquer fortement de leur personnalité. On connaît tous les emprunts, toutes les sources de Virgile. La Fontaine n'a rien inventé : il a immortalisé par son génie les inventions des autres. Victor Hugo, lui-même, ce révolutionnaire, a trouvé ses inspirations les plus hautes dans la Bible et dans les légendes de France et d'Espagne.

Qu'importe donc que Heredia n'ait pas consacré son immense talent à raconter en vers ses affaires personnelles ? Il était de l'école de ce hautain Vigny qui savait si noblement transposer et objectiver sa douleur. Heredia eut la sagesse de comprendre que sa nature véritable était tournée tour à tour vers la lumière sereine du monde païen et vers l'héroïsme aventureux de la Renaissance. Il sentit en lui vivre côte à côte un homme antique et un conquérant, contemporain de Pizarre et de Christophe Colomb. Comme tel, ses émotions étaient doubles. La vue d'un beau paysage, la contemplation d'un marbre antique, la lecture d'une inscription ou même d'une page de poète grec et latin, échauffaient son imagination et éveillaient en lui tout un monde de sensations pareilles à celles que devaient éprouver les Théocrite, les Virgile et tous les artistes, sculpteurs et potiers, de la radieuse Antiquité. Mais que le hasard lui mit ensuite entre les mains une de ces chroniques où les aventuriers espagnols racontent leurs aventures dans le Nouveau-Monde : et aussitôt, sa race grondait en lui et son cœur se gonflait d'un grand flot d'héroïsme qui, ne pouvant se traduire en actions, cherchait des mots sonores et éclatants pour s'exprimer librement. Dès lors, il était naturel qu'il choisît des sujets en rapport avec sa double inspiration. Le sujet est peu de chose, en art : c'est un prétexte. Tout dépend de ce que l'auteur y met, et de la façon dont il le traite.

Dans les siens, Heredia fit entrer toute son âme, son amour de la Beauté physique et de la belle nature, son goût passionné des gestes héroïques, sa nostalgie des temps heureux où l'humanité, plus jeune, connaissait encore les héros et les dieux. Ces sentiments, qui appartiennent à toutes les époques et à tous les âges, il les a fixés pour jamais. On ne recommencera plus son sonnet sur *Antoine et Cléopâtre*, pas plus que celui qu'il consacra aux *Conquérants*. Tout l'Orient est dans l'un, toute la Renaissance est dans l'autre. Ils sont tous deux immortels, comme les œuvres d'art qui résument un monde.

Car ce sont des œuvres d'art, et d'un art à la fois raffiné et puissant. Les sonnets des *Trophées* sont construits comme le Parthénon, d'après un plan harmonieux et simple. Leur ligne est parfaite. L'œil les suit avec une

jouissance véritable, depuis le commencement jusqu'à la fin. Ils se déroulent comme une belle musique. Ils sont reposants comme de beaux tableaux. Tous les mots en sont agréables à lire et à entendre. Leurs sons mêmes caressent doucement l'oreille, tandis que leur sens va satisfaire l'esprit. Il y a là un accord parfait entre la forme et le fond. C'est une plastique admirable qui se modèle sur une âme sublime.

S'il fallait signaler la qualité principale, la vraie caractéristique de la manière de Heredia, on la verrait dans son bonheur à trouver toujours le détail juste, qui résume toute l'impression et qui reste à la fois dans l'œil et dans l'esprit. Presque tous les derniers vers de ses sonnets font image. Ils sont l'aboutissement logique du poème, ils ne paraissent pas mis là pour l'effet, et cependant ils se détachent de l'ensemble et brillent à part, dans une lumière particulière ; et, soudain, on ne voit plus qu'eux, nets, précis, radieux, pareils aux tableaux projetés sur un écran.

On a beaucoup parlé, dans les articles nécrologiques, de la filiation spirituelle de Heredia. On a dit qu'il tenait à la fois de Chénier et de Leconte de Lisle. C'est vrai, mais que de différences ! Chénier a un côté élégiaque que Heredia n'a pas. Leconte de Lisle, ce prétendu impassible, mettait dans ses poèmes des intentions combatives que Heredia ignore. Celui-ci est purement et intégralement objectif. Comme poète, il ne dépend de personne. Comme artiste, il n'a eu qu'un émule : c'est le peintre Gustave Moreau.

* * *

Grand Poète et grand Artiste, Heredia est aussi un poète et un artiste moderne, en ce sens que sa poésie est basée sur des faits. L'imagination la plus brillante, l'inspiration la plus haute ne suffisent plus aujourd'hui : il y faut joindre la science. La musique est en train de devenir une mathématique compliquée. La peinture ne se comprend plus sans certaines connaissances en physique. Quel sculpteur oserait encore s'attaquer au modelage d'une statue s'il n'a quelque notion de l'anatomie humaine ? La poésie elle-même, cette chose ailée dont parle Platon, doit s'astreindre à des lois nouvelles. Il faut qu'elle tienne compte des mille découvertes de la science. Nos esprits modernes sont ainsi faits qu'une erreur scientifique suffirait à nous gâter le charme d'un poème. D'autre part, la certitude que nous lisons des choses exactes, augmente le plaisir que nous donnent de beaux vers. Il en est ainsi quand nous parcourons les *Trophées*. Le chartiste, en Heredia, ne nuit pas au poète, au contraire. Nous jouissons de sa science de l'Antiquité, de ses connaissances philologiques presque autant que de la beauté esthétique de ses œuvres. Il résume pour nous, en ses sonnets médullaires, le labeur obscur d'une foule de savants. Ceux-ci ont consacré

toute leur vie à l'élucidation d'un point obscur de l'histoire ancienne. Le grand public ignorerait toujours le résultat de leur patient travail si un poète éclairé ne s'avisait de leurs découvertes pour en enrichir ses vers et pour leur donner un précieux parfum de vérité et de vie.

Les commentateurs futurs de l'œuvre de José-Maria de Heredia auront la charge de découvrir les sources variées où il a puisé l'inspiration de ses sonnets. Tantôt, ils signaleront un volume ignoré de philologie ou d'histoire, tantôt tel fragment du récit d'un voyageur, tantôt un bas-relief, un marbre antique découverts durant la vie du poète, tantôt même de simples inscriptions votives ou tumulaires, féconde matière aux discussions d'académies, que l'auteur des *Trophées* interprète librement et qui évoquent en lui toute une vie humaine ou toute une époque historique.

Dans un domaine moins orgueilleux, à l'école, où ces sonnets admirables ne tarderont pas à entrer s'ils n'y sont déjà, le professeur devra, lui aussi, commenter cette poésie pleine d'allusions. Pour le faire, il sera forcé de passer en revue l'histoire tout entière. Et voilà bien ce qui démontre que de Heredia est un vrai poète classique. Comme pour les anciens, comme pour les écrivains du XVII^e siècle, et surtout pour Racine, il faut être lettré, et presque savant, si l'on veut pénétrer jusqu'au fond de son œuvre substantielle, toute en raccourcis, toute en images évocatoires qui ne parlent qu'aux yeux avertis. Il n'est pas étonnant que certains refusent à de Heredia le titre de grand poète. Beaucoup de littérateurs sont trop ignorants pour le comprendre.

* * *

Enfin, la figure du grand mort sera complète, quand nous aurons dit qu'il pratiqua, durant toute sa vie, des vertus qui en font un modèle pour la jeunesse. Il fut bon, d'une bonté accueillante et fine, d'une bonté souriante qui ose à peine s'avouer. Sur ce point, nulle voix discordante. Ses amis, ses familiers vantent à l'envi le charme exquis de son commerce. Il parlait beaucoup et parlait bien. Il livrait à tous, sans compter, les trésors de sa science et de son imagination. Il ne devenait discret qu'au moment où il s'agissait de fixer ses rêves. Alors, l'artiste de goût sûr qu'il était, faisait violence à sa fécondité. Le travail persévérant et continu de toute sa vie, n'a abouti qu'à un mince volume de poèmes et à quelques livres de prose, qui ne sont même que des traductions. Mais quel éclat, quelle vie, dans ces traductions, devenues de vraies créations ! Et qu'importe qu'il n'ait écrit que trois mille vers, s'il n'est pas un seul de ceux-ci qui ne soit assuré de lui survivre ! Ami délicieux, artiste poussant jusqu'à l'excès le respect de son art, il fut aussi un fonctionnaire modèle. Et si j'insiste

sur ce point, c'est que trop de jeunes gens, se croyant du génie ou tout au moins beaucoup de talent, s'imaginent aujourd'hui que les grands hommes furent des paresseux ou des négligents pour tout ce qui ne regardait pas directement leurs préoccupations favorites. Depuis le jour où il succéda à Henri de Bornier, comme bibliothécaire à l'Arsenal, de Heredia se consacra de tout cœur à ses fonctions. Un grand esprit ne trouve aucune besogne indigne de lui. Il se doit à soi-même de bien faire tout ce qu'il fait.

De Heredia laisse-t-il des disciples ? Son art est trop tranché, trop personnel pour qu'on puisse l'imiter sans donner aussitôt l'impression qu'on le copie. On a pu rapprocher cependant de ses *Trophées* certains sonnets d'Albert Giraud, qui marcha dans son sillon pendant quelque temps, mais qui se borna à lui emprunter son noble souci de la ligne, l'ampleur, la précision et la fermeté de sa forme. Henri de Régner, devenu depuis son gendre, l'imita un instant avec un bonheur qui le rendait presque l'égal de son maître. Lui aussi ne tarda pas à se dégager de l'obsession et, de s'être mis à l'école d'un tel poète, il garda comme l'auteur de *Hors du Siècle*, sans rien perdre de son originalité, d'incomparables qualités d'ouvrier.

La Belgique littéraire perd en José-Maria de Heredia un ami compréhensif et sincère. A maintes reprises, il a parlé, même à l'Académie, de nos bons écrivains. Il admirait beaucoup Emile Verhaeren, qu'il appelait un « puissant génie ». Il estimait l'art d'Iwan Gilkin, « plus ciselé, plus plastiquement parfait. » Mais toutes ses préférences allaient à Fernand Séverin, qu'il trouvait le plus vraiment poète de nous tous. Que sa mémoire nous soit doublement chère, puisque, non content de nous avoir donné la haute joie d'art de ses poèmes, il nous avait accordé aussi une part de son cœur.

Maintenant qu'il a disparu, trop tôt, sinon pour sa gloire, du moins pour celle des Lettres, de la grande génération parnassienne, déjà frappée dans la personne de Glatigny, de Villiers, de Valade, de Sylvestre, de Mallarmé et de Verlaine, il ne reste plus que Coppée, Mérat, Léon Dierx, Sully-Prudhomme et Mendès. Ainsi toute une époque littéraire s'évanouit peu à peu et entre dans l'histoire. A ces gloires déclinantes, d'autres gloires vont bientôt succéder. Comme il est beau, comme il est vrai — comme il est dur !... le mot de Goethe :

« Par delà les tombes, en avant ! »

GEORGES RENCY

La Plaque commémorative de Constantin Meunier.

L'inauguration de cette plaque, dont nous avons donné la description dans notre numéro de dimanche dernier, a eu lieu le 1^{er} octobre dans les salles de la maison communale d'Etterbeek. Devant plusieurs membres de la famille Meunier et une cinquantaine d'amis et d'admirateurs du grand artiste, M. Beernaert, ministre d'État, puis le maître Camille Lemonnier ont rendu un hommage éloquent à sa mémoire. M. Camille Quenne — à l'initiative de qui nous devons ce monument, et que nous tenons à remercier ici de tout cœur — a ajouté quelques mots émus au nom du Comité, et le docteur Cautelaers, échevin de l'instruction publique, a reçu le monument, au nom de la commune, en un discours charmant. M. Beernaert a invité ensuite les assistants à inaugurer la plaque d'une manière effective en allant lui faire une visite en commun. On a vivement admiré l'œuvre de MM. Samuel, Crespin et Barbier. La maison natale de Constantin Meunier avait été ornée de drapeaux et de fleurs.

Nous avons la bonne fortune d'offrir à nos lecteurs la primeur des belles et émouvantes paroles qu'a prononcées Camille Lemonnier :

« Il y a soixante-quatorze ans, le 12 avril 1831, naissait dans une maison de votre vieille commune un des génies absolus de ce temps. La maison était modeste ; les parents, de condition laborieuse, portaient un nom encore obscur, mais qui, avec l'un des fils, le beau et noble graveur Jean-Baptiste, allait une première fois sortir de l'ombre et qui, ensuite, avec Constantin, devait à jamais entrer dans la lumière des siècles.

Les commencements des grands hommes sont émouvants comme la naissance des mondes. Ne sont-ils pas eux-mêmes des mondes en qui se reflètent et se condensent des parts de l'univers ? Le signe d'une destinée presque toujours s'imprime sur leurs fronts lourds et ils demeurent comme accablés du présentiment d'être un jour mêlés plus que les autres aux souffrances et aux aspirations de l'humanité.

Dans la maison dont je vous parle, un enfant chétif et morose, se mit à grandir péniblement. Sa sensibilité était précoce et malade ; sa tête aux yeux pâles lui pesait aux épaules et semblait entraîner le corps. Il regardait toujours une chose inconnue devant lui, l'âme déjà tourmentée d'une peine qu'on ignorait. Une continue inquiétude veillait sur le petit être silencieux et solitaire qui ne pouvait se décider à vivre comme les enfants de son âge.

Le père était receveur des contributions ; la mère, tendre et simple femme, vaquait au ménage. La famille se composait de trois filles et de trois fils : Constantin était le dernier de ceux-ci. Quelquefois, à la veillée, on parlait des trois oncles, les fils du forgeron que les tambours de Napoléon faisaient repartir soudain pour la guerre. Est-ce cet artisan sans éclat de la lignée qui fut l'ancêtre prédestiné du grandiose forgeron d'art que devait être Meunier ? L'étincelle partie de la petite forge où un homme à la barbe couverte de limaille battait le fer sur l'enclume, allumait-elle à travers la distance, la forge prodigieuse qui devait éclairer tout l'horizon spirituel de ses hautes flammes ? Mystère que personne ne put débrouiller, mystère qui demeura enclos aux limbes du passé.

Vous avez pu voir à l'Exposition rétrospective, devant le *Monument au Travail*, de quels éléments d'éternité est faite sa sculp-

ture. Celle-ci est simple, grave, harmonieuse : il y apparaît par moments le contemporain d'un Phidias et à la fois le créateur énorme d'un art nouveau, rude, miséricordieux et bon. Meunier ouvre le seuil de l'idéal à la détresse des plèbes : il leur rend la dignité de la confiance en eux-mêmes, en glorifiant le labeur humain. Il est ainsi le grand vivant lucide et apitoyé des jours présents : il sera l'immortel de demain. Par là il s'affirme bien de ce temps et de tous les temps. Il est l'égal des plus hauts, et il n'est l'égal que de lui-même.

Ce sont là des mesures auxquelles se peut calculer son ampleur : je n'ai point à y insister. Il m'incombe plus simplement ici d'évoquer une date, celle-là même que vous verrez gravée dans le métal, au seuil de la maison désormais illustre et où, de ses mains enfantines, le grand artiste de plus tard prenait contact avec la palpitation sourde des formes de la vie. Je ne me départis pas de ces grandes images sacrées, la naissance, le génie et la mort, si celle-ci peut-être autre chose, pour un tel esprit, qu'une éternelle renaissance.

... Un artiste qui déjà commémora l'âme infiniment filiale du plus essentiel écrivain de notre race, Charles De Coster, a accompli le dessein de fixer sur une table de bronze les traits du maître auguste. Grâce au soin pieux du sculpteur Samuel et de ses collaborateurs, l'humble demeure va devenir pour les âges un vénérable et assuré pèlerinage : un culte pour jamais dissipera l'ombre autour d'elle, comme autour des lieux sanctifiés par la foi et les actes des pasteurs d'âmes. Il y a maintenant, dans cette commune, un signe qui ne périra qu'avec la pierre elle-même et par lequel les hommes de demain apprendront à révéler la gloire très pure de l'artiste immense qui par le berceau vous appartient, mais par son œuvre appartient à l'humanité entière. »

MANET ET M. FAURE

Le Salon d'Automne, qui s'ouvrira à Paris le 15 courant, réunira, entre autres, un ensemble rétrospectif d'œuvres de Manet analogue à celui qui fut présenté l'an passé au Salon de la *Libre Esthétique*. On y verra notamment le *Linge*, l'une des toiles capitales du maître, que possède M. Gallimard, la *Femme aux éventails*, le *Portrait de M^{me} Berthe Morisot*, le *Portrait de mes parents*, prêté par M^{me} Ernest Rouart, l'*Enfant aux cerises*, à M. Leclanché, l'*Enfant aux bulles de savon*, à M. Pontremoli, le *Déjeuner sur l'herbe* et un délicieux *Torse de jeune femme*, à M. Moreau-Nélaton, les portraits de Zola et de Stéphane Mallarmé, l'*Exécution de Maximilien*, etc.

Faire sortir des galeries particulières pareille collection de chefs-d'œuvre n'est pas chose aisée, et si l'on rencontre parmi les amateurs soucieux de contribuer à la gloire des artistes de généreuses bonnes volontés, on se heurte parfois à d'insurmontables difficultés. M. Faure, par exemple, qui a l'heureuse fortune de posséder plusieurs des chefs-d'œuvre de Manet, refuse obstinément de s'en dessaisir. En vain fut-il prié d'en exposer un à Bruxelles. Les organisateurs du Salon d'Automne ont essuyé le même refus, ce qui vaut à l'illustre chanteur cette amusante boutade du *Cri de Paris* : « M. Faure, qui fut un baryton notoire, n'est pas un homme aimable. Jugez plutôt. Il possède une quarantaine de toiles de Manet, et notamment le *Bon Bock*. Le Salon d'Automne s'apprête à fêter la gloire de Manet avec un excep-

tionnel éclat ; les collectionneurs s'empresment ; seul M. Faure s'abstient, ferme la porte de sa galerie, et demeure farouchement en tête à tête avec l'admirable portrait du graveur Belot, lequel, on le sait, fut le modèle du gros réjoui, qui fume sa pipe en humant son *Bon Bock*. Ce n'est pas gentil, monsieur Faure. Vous qui avez tant défendu Manet jadis, pourquoi ne pas contribuer aujourd'hui à l'apothéose ?

Et à ce propos, laissez-moi vous rappeler une anecdote : Vous souvenez-vous des séances de votre portrait en Hamlet par Édouard Manet ? Cela remonte à quelque quarante ans. Vous étiez dans toute la gloire de vos roulades, de vos œillades, de vos effets de torse, de gosier, et de jambes. Vous étiez même très fier de vos jambes. Or, à peine Manet eut-il commencé à les peindre, ces fameuses jambes de baryton adulé, que vous vous fâchâtes : « Manet, Manet, disiez-vous, vous me faites des jambes trop maigres, mes jambes sont plus rondes ». Et vos critiques acerbes exaspéraient tellement le pauvre peintre qu'un jour, à la fin d'une séance particulièrement orageuse, il vous dit, désespéré (et il avait d'autant plus de mérite à secouer son joug qu'il n'avait pas le sou) : « Non, tenez, Faure, je renonce à vous peindre. Allez chez Bonnat. Je paierai le portrait. »

Et notre confrère ajoute :

« Ce terrible *Bon Bock*, peu de tableaux firent autant de bruit. Au vernissage du Salon de 1873, Banville, Castagnary, Armand Silvestre, Théophile Gautier, se récrièrent d'admiration : « C'est beau comme un Hals ». Paul Mantz lui-même, pompier solennel, fit son *mea culpa*. M. Drumont (M. Drumont, en 1870, était critique d'art, il divisait les tableaux en deux catégories, les mauvais tableaux, ou tableaux juifs, et les bons tableaux, non-juifs) déclara que le *Bon Bock* n'était pas une œuvre sémitique.

Le brave graveur Belot, qui avait posé à Manet, — quatre-vingts séances ! — son buveur épanoui et béat, devint du coup illustre. On fonda un banquet qu'il présida, le dîner du *Bon Bock*. Ce dîner se fête encore, annuellement. Une brasserie du Quartier latin prit le *Bon Bock* pour enseigne. Dans une revue jouée au Château-d'Eau, *Fort-en-gueule*, le *Bon Bock* fut incarné par un acteur du nom de Francisque.

M. Faure, un bon mouvement, faites porter Belot au Grand Palais ! ».

STIJN STREUVELS

Le jury, choisi parmi les membres de l'Académie royale flamande, vient de décerner le prix quinquennal de littérature néerlandaise à Stijn Streuvels, pseudonyme de Frank Lateur, pâtissier honoraire du village d'Avelghem en Flandre, futur paroissien de M. le curé Hugo Verriest d'Ingoygem, neveu de Guido Gezelle.

Je ne sais si tous ces titres diront quelque chose à mes lecteurs d'expression française. Mais ils évoqueront certes aux yeux du lecteur thiois l'image du plus grand et du plus original de nos poètes lyriques de Flandre : Gezelle. Ils rappelleront le souvenir de celui qui est encore le plus fin et le plus délicat de nos artistes de la chaire : Verriest. Ils fixeront un fait curieux, caractéristique, constaté dans le nord et dans le sud : l'envahissement de la littérature par les manuels, l'expulsion graduelle des éléments didactiques. En Hollande, c'est une servante de Rotterdam qui publie des nouvelles remarquables. En Belgique, nous voyons un préposé

de M. Liebaert, M. Gustave Vermeersch, chef-garde, éditer des romans fouillés, pénétrants, d'une rare puissance d'observation.

Et Streuvels complète le trio !

La nouvelle que Streuvels était le lauréat du prix quinquennal n'a étonné personne. Mais je ne comprends pas encore fort bien pour quel motif les esthètes de l'Académie royale flamande ont bien voulu oublier leurs excommunications majeures d'antan et couronner les œuvres d'un écrivain dont ils ont trainé dans la boue et taxé d'immorale la conception artistique, après avoir refusé le prix triennal de littérature dramatique à *Starkadd* de Hegen-scheidt !

Y a-t-il eu conversion ? A-t-on songé à une réparation ? Je ne le crois pas. L'Académie flamande est restée ce qu'elle a toujours été. On ne peut contester qu'elle ait rendu de réels services aux études philologiques, mais en matière artistique elle a fait preuve d'une telle incompétence qu'elle a perdu toute autorité en ce domaine. Disons-le franchement : elle s'est ridiculisée à jamais !

Je ne suis donc pas loin de penser que certains articles assez raides d'Auguste Vermeylen ont été pour quelque chose dans ce revirement inattendu. L'abbé Delille ne songe plus à corriger Shakespeare. Il s'est mis à honorer le poète, bien qu'il ne le comprenne pas encore fort bien. Mais nous avons pour devoir de constater un progrès, un grand progrès, progrès accompli à coups de cravache, mais progrès quand même.

Aux yeux de la jeunesse littéraire, le nom de Streuvels est devenu quelque peu symbolique. Streuvels est le continuateur de Gezelle et d'Albert Rodenbach, dont il incarne si pas l'idée tout au moins la méthode artistique, la réaction contre la littérature didactique et la vision personnelle des choses sans attaches exclusives d'école. Streuvels entend surtout traduire sa compréhension sincère de la vie collective, dont le flux et le reflux forment pour lui un rythme d'incomparable beauté. Alors que trop d'artistes s'attachent à rendre des sensations exceptionnelles à leur être, Streuvels découvre l'originalité la plus puissante qui soit : celle qui sommeille en l'artiste lui-même. Si son art est parfois rocailleux et violent comme ses héros, il atteint très souvent à une étonnante expression plastique. Il a été de ceux qui ont introduit dans la littérature flamande le type du paysan, non pas le bon rural de Conscience qui dépérit d'amour ou accomplit des actes héroïques, mais le paysan tel qu'il est en certains milieux, être simple et brutal, sentant le fumier, amateur de bourdes, enclin à la paillardise, qui mange, boit, se bat, travaille, prie et procrée des jeunes qui à leur tour, mangeront, boiront, se battront, travailleront, prieront et procréeront.

A ce point de vue, je lirai avec intérêt le rapport de l'Académie royale flamande.

CAMILLE HUYSMANS

Les Faux Chefs-d'œuvre de la musique.

M. Camille Saint-Saëns a publié dans *Musica* un curieux article dans lequel — tel M. Elina démasquant une tiare truquée — il révèle quelques faux en écriture musicale.

« Je veux parler — dit-il — de choses ridicules, ou simplement médiocres, que le gros public s'est cru forcé d'admirer, donnant tête baissée dans les panneaux tendus par de trop malins éditeurs. On a connu, d'abord, les « Valses de Beethoven ». Valses authen-

tiques écrites par l'auteur dans son adolescence; petits morceaux insignifiants et sans charme, ne ressemblant en rien à l'idée moderne de la valse, dont ils n'ont que le rythme à trois temps.

Cela parut au moment où les Concerts du Conservatoire ayant fait connaître les Symphonies, il devenait de bon ton de paraître admirer Beethoven. L'éditeur des Valses donnait à ces admirateurs de bonne volonté, mais de faible estomac, une nourriture à leur portée. Par une suprême habileté, il avait mis en tête du recueil le délicieux *Désir* de Schubert, attribué naturellement à Beethoven. On jouait toutes ces vales très lentement, avec une expression maniérée à l'excès, contrastant de la façon la plus ridicule avec la platitude de la musique.

Dans le même temps florissait la *Dernière Pensée de Weber*.

Une troupe allemande avait représenté à Paris, avec un grand succès, le *Freischütz*; Liszt avait joué dans les salons l'*Invitation à la valse*; Weber était à la mode. Alors un éditeur prit une valse de Reissiger, compositeur inconnu en France, et en fit la « dernière pensée » du compositeur mort à la fleur de l'âge. En jouant ce morceau avec lenteur et force nuances, en ayant grand soin de faire fonctionner les deux mains l'une après l'autre suivant les purs principes de la mauvaise exécution, en tenant la tête de côté et levant les yeux au ciel, les femmes romanesques et mélomanes faisaient de ce morceau, pour les oreilles du genre Midas, quelque chose de fort attendrissant. J'étais enfant alors, j'ignorais tout, de la musique ainsi que du reste, mais mon instinct m'avertissait; je restais de glace aux « Valses » de Beethoven comme à la *Dernière Pensée de Weber*, sans éprouver autre chose qu'un profond ennui.

Une autre mystification a été plus dangereuse, car elle dure encore, c'est l'*Adieu* de Schubert.

Les premiers *lieder* de Schubert importés en France furent une révélation. On sait qu'au lieu d'un simple accompagnement destiné à soutenir la voix ils joignaient pour la première fois — à notre connaissance du moins — l'intérêt d'une partie de piano fortement dessinée au charme mélodique de la partie vocale. Ces accompagnements mouvementés étant inaccessibles aux mazettes, un éditeur vint au secours de ces dernières en publiant sous le nom de Schubert un *lied* fait par un amateur, M. de Weihrauch. Le morceau est bien écrit et ne déshonorait pas le nom de Schubert; mais, en y regardant de près, la banale simplicité de l'accompagnement, le peu de richesse mélodique du chant qui répète jusqu'à douze ou quinze fois la même note, tout cela met une grande distance entre les deux auteurs. De loin, cela fait illusion. Le succès de l'*Adieu* fut énorme, dû en grande partie à une extrême facilité d'exécution que les œuvres authentiques ne présentaient pas; et puis, on y chantait l'immortalité de l'âme :

La mort est une amie
Qui rend la liberté;
Au ciel reçois la vie,
Et pour l'éternité!

Quand une femme superbe, douée d'une voix magnifique, disait cela, en terminant sur de formidables notes de poitrine, c'était irrésistible.

Le succès colossal de l'*Adieu* vint aux oreilles du véritable auteur : M. de Weihrauch protesta de toutes ses forces, avec juste raison et revendiqua ses droits. Vains efforts! L'*Adieu*, pour le public, est resté de Schubert; il le restera jusqu'à la consommation des siècles.

Plus d'un amateur a parlé de Schubert avec enthousiasme, qui ne connaissait de lui que cet *Adieu*!

La plus étrange de ces mystifications est peut-être celle dont Victor Hugo fut victime. Qui eut l'idée de lui donner, comme étant de Beethoven, une mélodie quelconque, prise, à ce qu'il paraît, dans une Revue des Variétés?

De laborieux chercheurs parviendraient peut-être à retrouver l'auteur de cette merveille. Très étranger à la musique, comme on sait, Victor Hugo avala comme une muscade la fâcheuse pilule. On lui persuada d'écrire des vers sur cette « admirable musique », pour donner au monde le spectacle de la conjonction du grand génie français et du grand génie allemand : et il écrivit *Stella*, qui ne s'accorde d'ailleurs, ni comme caractère ni comme prosodie, avec cette assez bizarre mélodie.

Hugo raffolait de cet air, et se le faisait jouer chaque soir par M^{me} Drouet. Quand j'eus l'idée d'écrire un « Hymne à Victor Hugo », je pensai qu'il y fallait mettre quelque chose de spécial au poète, et j'entrepris de faire quelque chose de musical avec cette mélodie légendaire. En supprimant la mesure parasite, en présentant le thème d'une certaine façon, en superposant deux fragments de la mélodie, en usant, en un mot, de toutes les roueries du métier, je suis parvenu à tirer de ce diamant faux quelques étincelles...

Tant il est vrai que le métier n'est pas inutile! D'aucuns le dédaignent, n'admettent que l'« inspiration ». L'inspiration, c'est la matière précieuse et indispensable, le diamant brut, le métal vierge; le métier, c'est l'art du lapidaire et du joaillier, ce qui revient à dire que c'est l'Art lui-même. Ceux qui méprisent le métier ne seront jamais que des amateurs.»

LE PRIX DE ROME

Le grand concours triennal de composition musicale a été jugé hier après-midi, après deux séances consacrées à l'audition des cantates.

Il y avait huit concurrents, dont une jeune fille, M^{lle} Busine, de Gand.

Le jury était composé de MM. Huberti, président, Blockx, Léon Du Bois, Dupuis, Mathieu, Tinel et Van den Eeden, membres.

Le premier prix a été accordé, à l'unanimité, à M. Delune, d'Ixelles; un premier deuxième prix à M. Herberigs, de Gand, et un second deuxième prix à M^{lle} Busine; mention honorable à M. Verheyden, d'Anvers.

M^{lle} Busine est la fille du général Busine, commandant la garde civique des deux Flandres.

Le sujet de la cantate était : *La Mort du roi Jean Reynaud*, d'après une vieille chanson française, très populaire aussi en Wallonie. Le texte français est de M. Eugène Landoy, notre confrère du *Matin* d'Anvers; et c'est M. De Clercq, d'Ostende, qui avait traité le sujet en flamand.

L'œuvre de M. Delune — qui est tout à fait remarquable — sera exécutée publiquement au mois de novembre, à la séance annuelle de la classe des beaux-arts de l'Académie de Belgique.

D'autre part, nous apprenons que le premier prix de Rome de cette année, à qui l'on doit déjà de délicieuses mélodies, met la dernière main à un opéra écrit sur un livret de Camille Lemonnier. Le sujet en est tiré d'un roman du grand écrivain belge : *Comme va le Ruisseau*...

PETITE CHRONIQUE

L'Arcade du Cinquantenaire, sous laquelle tout Bruxelles a déjà défilé, ne manque ni d'élégance, ni de grandeur. Vue du milieu de la rue de la Loi, par ces journées de pluie et de brouillard, sa masse émergeant de la brume laisse vraiment une impression de splendeur et d'éclat. Ce qui gêne son effet, c'est d'abord le peuple de statues, un peu chaotiques et mal disposées, qui habite son faite; et ensuite le désagréable profil des halls qui s'étendent derrière. Le Roi s'est rendu compte de ce dernier défaut, et il vient de charger officiellement M. l'architecte Girault de dresser les plans de la modification des halls situés vers l'avenue de Tervueren. Attendons donc, pour porter un jugement définitif, qu'on ait mis d'accord l'Arcade et les bâtiments qui l'entourent.

D'un commun accord, MM. Jules Barbier, Ad. Crespin et Ch. Samuel, les auteurs de la plaque commémorative apposée dimanche dernier, comme nous le disons plus haut, sur la maison natale de Constantin Meunier, viennent de décider qu'il y a lieu de modifier la disposition de cette plaque. Elle avait été appliquée en saillie sur la façade: elle sera prochainement encastree dans la muraille. On changera en même temps la patine verte du bronze et on lui donnera une teinte plus sombre.

L'exposition d'aquarelles organisée à Coq-sur-Mer par M. Henri Janlet a obtenu auprès des amateurs un réel succès s'il faut en juger par le nombre des œuvres vendues. Parmi celles-ci, citons deux paysages de M. H. Staquet, trois aquarelles de M. M. Hagemans, trois sites hollandais de M. H. Janlet, un paysage brabançon de M. V. Uytterschaut, *En Flandre*, de M. Isidore Verheyden, *l'Estacade*, de M. Cassiers, deux *Intérieurs bretons*, de M. Bartholomé, une *Marine*, de M. P. Hermanus, un *Sous bois*, de M. Hannon, une *Fantaisie*, de M. Watelet.

Notre confrère *le Jeune Effort* nous prie d'annoncer que son numéro d'octobre ne paraîtra que vers le 15 de ce mois.

Le Congrès international artistique organisé à Venise par le Cercle des artistes avec le concours de la municipalité et du gouvernement vient d'être clôturé par une séance solennelle au Palais des Doges, au cours de laquelle le président du Congrès, M. A. Fradeletto, et les quatre présidents de sections, MM. Apolloni, Fierens-Gevaert, Marcel Raymond et Salinas, ont résumés les travaux de la session et communiqué à l'assemblée les résolutions votées.

Nous reviendrons sur l'importante initiative prise par le Cercle vénitien et sur les délibérations qu'elle a provoquées. Bornons-nous à dire aujourd'hui que ce premier Congrès artistique, qui a réuni plus de trois cent cinquante adhérents parmi lesquels la Belgique, la France, l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, la Hongrie, les Etats-Unis, etc., étaient largement représentés, a dépassé, par l'intérêt des débats et l'affluence de ses membres, l'espoir des organisateurs. La fastueuse hospitalité vénitienne, qui s'est traduite par une série de fêtes d'une variété et d'une originalité que seul pouvait offrir le cadre admirable de la cité des Doges, a conféré à la réunion un éclat et un charme dont tous ceux qui en ont été l'objet conserveront la profonde impression.

Ce n'est pas seulement en Belgique qu'on proteste contre les vandalismes administratifs. Une revue française pousse ce cri d'alarme:

« La *Société pour la conservation des paysages* devrait bien empêcher nos ingénieurs d'assassiner systématiquement la Bretagne. S'il est, au pays de Renan et de Brizeux, un coin pittoresque et rare, c'est ce Pont-Aven, où jadis Paul Gauguin et ses disciples, Emile Bernard, Seruzier, O'Connor, Filiger, esthétisèrent à perte de vue. Pont-Aven et ses sites ombreux, ses belles filles, ses collerettes, et le Bois d'Amour! Sous le prétexte d'un petit tramway d'intérêt local, ingénieurs et géomètres éventrent

le Bois d'Amour. Et pour comble de malheur, le fâcheux Botrel des cartes postales illustrées, — barde niais dont la *Paimpolaise* ne ressemble pas plus à l'admirable *Chanson de Monsieur de Charrette* que *l'Internationale*, cette odieuse et trainante mélodie électorale, n'évoque le chœur de la Neuvième Symphonie, — Botrel, donc, vient sévir en ces lieux; il y accourt, déguisé en chie-en-lit armoricain. Et c'est trop pour un seul pays, que Botrel et un tramway. L'un des deux suffisait. Infortuné *Bois d'Amour!* »

Dimanche prochain commencera à Paris la série de représentations que donnera le théâtre de l'Œuvre, dirigée par M. Lugné-Poë, de *l'Asile de nuit* de Maxime Gorki (traduction de M. Halpérine Kaminsky).

Après ces soirées de gala, le théâtre de l'Œuvre montera successivement *Elektra*, de Hugo d'Hofman Shalh, traduction de l'allemand de Stephan Estienne et Paul Stroheker; *le Cloaque*, de M. Charpentier; *le Fossé*, quatre actes de M^{me} Jeanne Servière; *la Maison de verre*, trois actes de M. Edmond Guiraud; *Mirabeau*, de M. H. Fleischmann; *Marquise*, du dramaturge anglais M. Alfred Sutro; *le Cheval pie d'Ameratou*, de M. Paul Ryversdale.

D'autre part, l'Œuvre reprendra également, cette saison, *J. Gabriel Borkmann* et *Peer Gynt*, d'Henrik Ibsen.

M. Gallimard, le bibliophile, organise, au Salon d'Automne, une section bien curieuse. Ce sera l'Exposition du Livre. On y verra des Pelletan: *Le Procureur de Judée* et *l'Affaire Crainquebille*, avec ses Steinlen, et les *Poèmes en prose* de Maurice de Guérin. Puis, la saisissante illustration de *l'Eloge de la Folie*, par Lepère; *le Manet*, de Théodore Duret, les vignettes de Carlos Schwab pour *le Jardin de l'Infante*, celles de Richard Ranft pour *le Crépuscule des Dieux*, de Maurice Denis pour la *Vita Nuova*, de Dunki pour la *Maison du chat qui pelote*, de Daniel Vierge pour *Colomba*, enfin le *Constantin Guys*, exemplaire merveilleux, fait pour M. Gallimard, texte de Geffroy, gravures sur bois des frères Beltrand.

Le clou, sera l'illustration des *Pauvres gens* par Eugène Carrière.

Une plaque commémorative destinée à rappeler le séjour que fit Chopin en 1835 à Carlsbad, va, dit *le Guide musical*, être fixée sur la maison d'une rue de cette ville, qui portait autrefois l'enseigne: *A la Rose d'Or*. Le musée municipal de Carlsbad conserve le recueil des listes des baigneurs qui affluent chaque année dans la petite localité tchèque. On lit, sur une page du registre datée du 19 août 1835, la mention:

« 16 août. 2250. M. Nicolas Chopin, professeur, avec son épouse, venus de Varsovie. »

« 16 août. 2251. M. Frédéric Chopin, professeur, venu de Paris. Ils habitent à la *Rose d'Or*, dans la rue Sprudel. »

La station balnéaire de Reinerz, en Silésie, où Chopin donna un concert en 1826, possède, depuis 1897, un monument en son honneur. A Marienbad, sur la maison qui porte l'enseigne *Au Cygne blanc*, il existe une plaque rappelant le nom du célèbre pianiste-compositeur. A Carlsbad, on a érigé, en 1870, un monument au grand poète Adam Mickiewicz, compatriote de Chopin.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

VIENT DE PARAÎTRE

HENRI DE BRAEKELEER

PEINTRE DE LA LUMIÈRE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

avec un portrait du maître et quatre reproductions de ses eaux-fortes.

Prix: 1 fr. 50.



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable
dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis,
grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines.
Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés
par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des
grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui con-
tribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs
et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29

BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

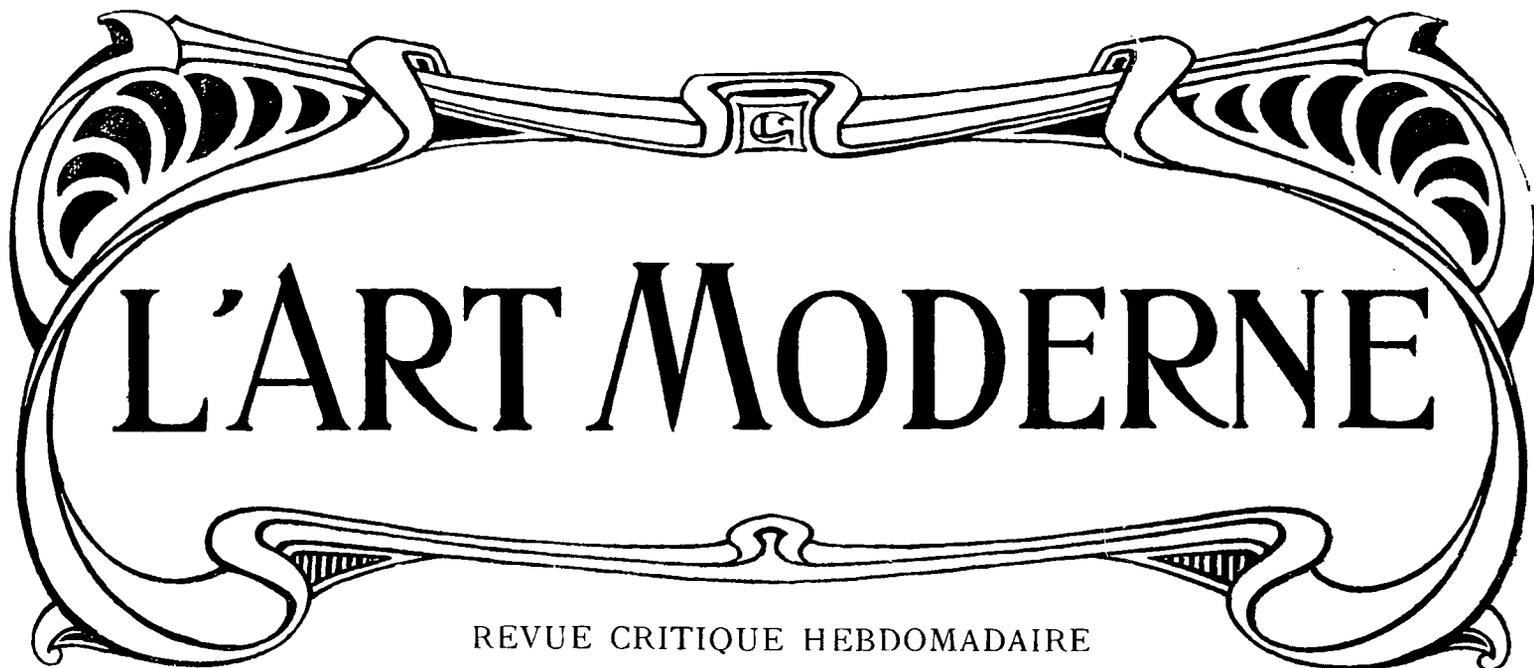
DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

En feuilletant un album d'Armand Rassenfosse (EUGÈNE DEMOLDER). — Giovanni Segantini. *Exposition rétrospective à Milan.* (OCTAVE MAUS) — Epilogue (GEORGES RENCY). — Le Conflit Antoine-de Nion. — L'Exposition du Cercle « Labeur ». — « L'Art contemporain ». — Exposition de Liège. *Liste des Œuvres acquises pour la tombola.* — Petite Chronique.

En feuilletant un album d'Armand Rassenfosse.

C'est une joie de feuilletter un album de gravures et de voir apparaître l'une après l'autre ces œuvres modernes, qui sentent encore l'encre et la lavande, en leur beauté sombre ou légère. Les noirs éclatent ou se veloutent sur les papiers ivoirins ou couleur d'avoine, sur les feuilles de Hollande ou de Japon.

Cette fois, voici du Rassenfosse ! Le beau métier ! Les superbes tirages ! Il y a, en Belgique, deux aquafortistes bien opposés : James Ensor et Armand Rassenfosse. Ensor fait de l'eau-forte d'instinct, comme un tzigane joue du violon. Il grave directement sur le

civre et le hasard divin qui est dévolu aux vrais artistes lui fait jaillir de ce chaud et éclatant métal des lumières marines, des cathédrales fantastiques, des diables saugrenus, des paysages vaporeux. Le métier ? Il a ses doigts, diantrement subtils et doués, et son génie de coloriste et de fantaisiste. Armand Rassenfosse fait de l'eau-forte avec la patience calme et la science que mettaient à œuvrer les vieux miniaturistes. C'est un réfléchi. Il ne s'abandonne pas à la fougue, à la fantaisie. Il est sans emportements. Il veut savoir et il sait. Il est aujourd'hui le maître incontesté du métier d'eau-forte et de vernis mou. Et il possède, outre son propre acquis, tous les secrets de Rops, dont il était l'élève préféré. Et ce ne sont pas les secrets de Polichinelle, mais plutôt ceux du diable. Rassenfosse connaît à fond cette noire cuisine de la gravure. Il en a les multiples recettes, il dose savamment. Il est initié à fond à cette chimie et il ne se trompe jamais. Chez lui, depuis le dessin jusqu'au velouté du grain, tout est mesuré.

Et voyons !

Un frontispice pour *l'Éloge de la Folie* d'Erasmus. Une grande femme nue, coiffée du bonnet, se profile sur une boule du monde banderolée et sur une frise où gambadent de petits triboulets. Elle est sérieuse, grave et son geste est celui d'un penseur. La folie ? Non ! Rassenfosse, le réfléchi, a plutôt fait l'image symbolique de la réflexion. La folie ? Non ! La muse d'Erasmus ? Oui.

Des ex-libris, aguichants, spirituels, — dont celui d'Albert Moekel, — un billet de nouvel an — et une *Salomé qui danse* : on dirait la sœur du lotus.

Une autre gravure. Oh! la délicieuse petite femme! A profil perdu. Épaules et bras nus. Des gants noirs. Un chignon noir. Et sur fond noir. Mais des noirs précieux, profonds, au milieu desquels les blancs de la chair chatoient onctueusement. Des noirs d'encre de Chine et des noirs vaguement dorés. Des noirs chauds comme de la flamme.

Feuilletons! Une *Repasseuse*. Vue de face, debout devant une table sur laquelle elle appuie son fer, pesamment, soigneusement. Sa figure de jeune ouvrière se détache sur des draps pendus derrière elle. Gravure sombre où vibre un curieux reflet de vieil argent, qui la rend étrange et précieuse. Le tireur a-t-il fondu un florin dans son encre?

Feuilletons! La vigoureuse figure de *Hiercheuse*, au bonnet serrant sa chevelure! Elle a le torse nu. Rude étude, pleine de vie. La nature saisie au vif. Du vrai caractère.

Un vernis mou sur cuivre. Une jeune fille au corps délicieux, élégamment frêle, vêtue seulement de ses bas, assise au bord du lit, d'un geste voluptueux ouvre les rideaux. Mais un petit Cupidon à grosse tête de mort couronnée de roses lui renverse la tête et goulûment embrasse sur la bouche la jeune créature pleine de vie et faite pour l'amour! Spectacle gracieux et d'un symbolisme cruel. Sur le même cuivre, autour de la scène érotique et macabre, l'artiste a jeté de petites études : têtes de paysanne flamande, d'Arabe, de Turc, petit paysage, petite étude de torse.

Feuilletons! Une eau-forte colorisée. Vue de dos, une « grue » du Moulin-Rouge, en chapeau noir, se retourne, pâle, canaille, pour lancer une injure. Elle relève jusqu'au-dessus de ses mollets serrés en des bas violet pâle sa robe blanche à fleurs de chrysanthèmes, qui a l'air d'une chemise de nuit. Dans le fond les lumières jaunes et rouges d'un bal. La gaillarde a du vice, le dessin, du piment.

La Belle Hollandaise, audacieusement nue, plantureuse, belle en chair, florissante en appâts, s'offre, sous son bonnet à larges ailes et épingles à têtes d'or, ses cheveux dénoués flottant sur ses épaules. Un large sourire de bacchante éclaire la robuste santé de cette saine et chaude figure.

Feuilletons! Une planche délicieuse : *La Plainte de la Cigale*. Sur un fond sombre de paysage mamelonné, au ciel tragique, une fillette nue est assise au pied d'un arbre et joue de la flûte. Maigrichonne et nerveuse, elle n'est attentive qu'à sa musique, et malgré son visage de gamine wallonne, de petit trottin liégeois, elle fait songer à une faunesse. Le corps est souple, d'une jeunesse verte. Son chant fini, la cigale bondira dans les bois sacrés et sera poursuivie par les faunes. Peut-être que sa musique les appelle et que l'enfant aux yeux ardents se plaint simplement d'être seule. Les tons de cette gra-

vure brûlent d'une sourde et étrange dorure, en des noirs profonds, étonnamment veloutés.

La Femme et le Pantin, d'après Pierre Louys, est une des meilleures œuvres d'Armand Rassenfosse. La Concha est debout sur un piédestal, nue, avec de petits souliers, impudique comme le jour où don Mateo la vit danser au café concert de Cadix, devant des Anglais dévergondés. Elle a les mains derrière le dos et tient au bout de ses ficelles le pantin assalé à ses pieds, l'homme ridicule, l'amant berné. Un défaut à cette œuvre : est-ce un défaut? La belle fille m'apparaît Belge : nullement Andalouse : ni le corps, ni la figure, ne rappellent les fringantes majas. La Concha de Rassenfosse? Une superbe Flamande. Mais on ne trouve pas à Liège ce qu'on peut voir à la fabrique de tabac de Séville ou dans les faubourgs de Triana.

Feuilletons! Un ancien frontispice de *la Jeune Belgique!* La naissante revue est figurée par une fillette vêtue en princesse de légende et qui lance une fleur. Vieux souvenir! Je songe à Max Waller. NE CRAINS! Cette devise inscrite au coin du frontispice était la sienne. Pauvre Siebel!

Voici une deuxième *Repasseuse*. Celle-ci, de profil, éclairée, dans sa chambrette, par une fenêtre à petit rideau et pot de fleur. Figure vulgaire d'ouvrière provinciale. Belle gravure sur zinc en des gris de plomb et d'argent, rehaussés de noirs. Puis, nous trouvons une grande planche d'étude, à la pointe sèche. Trois nudités de jolies filles : une, accroupie, l'autre debout, les mains derrière la tête, et la troisième appuyée à un socle. C'est bien enlevé et sincère. La pointe sèche se fait grasse à certaines lignes.

La Dame en noir, frontispice nocturne pour Paul Gérardy, est « ropsique » et funèbre : une femme en robe noire, à tête de squelette garnie de fleurs et se détachant sur une blafarde auréole, agite des grelots. Un peu inspirée aussi par Félicien Rops cette belle planche choisie pour l'Album de 1894 des *Aquafortistes belges* : une femme au torse nu, de grandes marguerites en couronne sur sa tête, les jambes couvertes d'une draperie à ramages, assise devant une tapisserie où l'on voit Eve et le Serpent. Ce torse, d'une couleur magnifique : un ivoire souple et chaud, voluptueusement modelé.

Très Rops, cette pointe sèche : une jeune fille aux jambes allongées, ornant de lauriers une tête de mort. Et Rops aussi, *l'Appel* : la petite faunesse échevelée et cornue se repose sur un lalus herbeux. Ses pattes de chèvre s'accrochent au sol, et libre, hardie, les seins audacieux, la jeune dévote du dieu Pan saisit une branche d'arbre qu'elle « appelle » vers elle — est-ce pour y tailler une flûte, en fabriquer un fouet?

Feuilletons!

EUGÈNE DEMOLDER

GIOVANNI SEGANTINI

Exposition rétrospective à Milan.

Quelques-unes des plus belles toiles de Segantini sont réunies en ce moment au Palais de la Société des Beaux-Arts, à Milan, où elles tranchent par leur accent de sincérité, par l'éclat et la justesse de leur coloris, par leur ordonnance sévère et par la précision d'un dessin large et ferme sur la médiocrité d'une exposition réduite à des ressources locales de la plus déplorable banalité.

Les occasions d'apprécier, dans un ensemble significatif, l'art pénétrant du puissant évocateur de la Montagne devenant rares, nous n'avons pas manqué, au cours d'une excursion en Italie, de faire une étape à Milan pour revoir, intelligemment rassemblées par M. Alberto Grubicy, les œuvres, jadis si discutées, qui tracèrent durant une quinzaine d'années de lumineux sillages dans les divers Salons internationaux où se bousculent tant de non-valeurs. Le talent concentré et pensif du peintre des solitudes alpestres éclate, dominateur, dans cette série de tableaux et de dessins qu'un panthéisme mystique, né d'une communion intime et permanente avec la nature, marque d'un signe distinctif.

La contemplation des grands spectacles que lui offrait journellement la montagne aiguës sa spiritualité; sous la réalité extérieure, il discernait le jeu des forces naturelles qui font mouvoir les astres, déplacent lentement les glaciers, font alterner, comme la vie et la mort, l'ombre et la lumière. Si aucun peintre n'a, mieux que Segantini, exprimé l'atmosphère des cimes, l'air raréfié des plateaux où cesse la végétation, le froid des abîmes bleus qui s'ouvrent dans le roc à des hauteurs inexplorées, il n'en est guère qui aient synthétisé par une graphique plus simple et plus directe les phénomènes éternels. Son triptyque colossal *la Nature*, — mieux désigné par son titre allemand *Sein, Werden, Vergehen* (Être, Devenir, Disparaître), — demeure l'expression la plus caractéristique d'un art dans lequel le sentiment mystique s'allie étroitement, sans en altérer l'essence, au plus strict réalisme. Le panneau central déploie la gloire d'un lever de soleil incendiant des cimes profilées sur un ciel d'été d'une limpidité d'eau vive; l'ombre de la nuit enveloppe encore, à l'avant-plan, un homme et une femme qui poussent le bétail vers les pâturages. Dans *la Vie*, deuxième panneau, tout est illuminé. Les rocs, les glaciers ruissellent de soleil. Le troupeau est dispersé dans l'herbage. Une vache beugle au bord d'une mare qui reflète l'azur céleste. Sous un arbre, assise sur les racines et presque confondue avec elles, une mère allaite son nouveau-né. Puis c'est *la Mort* : l'ombre bleue a envahi le site alpestre que domine, violemment éclairé par un dernier rayon, un nuage blanc enroulé à un pic. D'une cabane couverte de neige on fait sortir un cercueil. Un traîneau l'attend, attelé d'un cheval blanc, et trois femmes tiennent en main des couronnes. Tout cela très sobre, nullement emphatique ou déclamatoire, discret dans sa conception ingénue : juste ce qu'il faut pour accentuer, par un contraste, la splendeur orgueilleuse du paysage, pour en préciser l'immuable beauté, indifférente au drame humain qu'elle encadre.

D'autres, et ce fut une tradition romantique, associèrent à la douleur de l'homme le deuil de la nature, à ses joies la féerie du paysage en fête. La vision de Segantini demeure objective. La Montagne n'est point pour lui un décor, mais l'acteur principal,

le grand premier rôle du drame qu'il évoque. Elle émeut par sa physionomie propre, par sa beauté tragique, par la variété de ses aspects et des phénomènes cosmiques qui s'y déroulent.

C'est dans l'objectivisme de cette réalisation que le peintre donna le meilleur de lui-même. Son amour exalté de la nature alpestre lui inspira, pour en célébrer la splendeur, des accents personnels, inconnus avant lui. Quand, cédant aux tendances que la littérature avait introduites dans l'art, il se contraignit à une expression symbolique, sa peinture fut plus artificielle. *L'Amour source de la vie, les Mauvaises mères, Dea cristiana* — dont l'exposition de Milan nous offre, à défaut des originaux, de bonnes reproductions, — de même que *l'Allégorie musicale* ou *les Heures du matin* n'apparaissent point comme l'émanation spontanée du génie de Segantini. Ce sont là, pour ainsi dire, œuvres de seconde main. Quelque chose, une impression littéraire, la soumission à des idées en vogue, s'est interposée entre l'homme et son œuvre, et la liberté de la production s'en est ressentie.

Ces toiles n'en révèlent pas moins une nature exceptionnelle de peintre, extériorisée en symphonies éclatantes d'où les noirs, les tons morts, les accords sourds sont rigoureusement exclus. Telle étude, — ces chevaux blancs galopant dans un pâturage sous un ciel d'outremer, par exemple, — rappelle par la vivacité exaspérée du coloris et la violence des oppositions les pyrotechnies chromiques de Vincent Van Gogh. Était-ce pour hausser le plus possible son diapason que l'artiste se servait parfois, comme le montre une esquisse de chaumière utilisée dans *la Mort*, de toiles préparées en rouge sang-de-bœuf? Sa technique, qu'on sent l'objet de sérieuses réflexions, est méthodique et régulière. Quelques toiles relativement anciennes, — portraits, intérieurs, natures mortes, — la montrent encore hésitante. Elle s'affirme peu à peu dans les œuvres subséquentes et se fixe irrévocablement en même temps que la conception esthétique de Segantini trouve son expression définitive. Le principe de la division des tons s'accorde à merveille avec ce tempérament réfléchi, à la fois synthétique et analytique, dans lequel une volonté inflexible se concilie avec la spontanéité des impressions.

Une série de dessins dont quelques-uns (je songe surtout au *Semeur*, daté de 1897, à *la Tonte des moutons*, au *Déclin du jour*) ont la quiétude émouvante de Millet, révèle une âme sensible au charme de l'humble vie rustique. Nul mieux que le solitaire de Savognino n'a résumé l'existence pastorale dans sa discrète intimité. Bien qu'ils redisent l'éternelle chanson, ses croquis ont un accent si personnel qu'on les reconnaît, d'un coup d'œil, parmi cent autres. Cela seul suffirait à classer Giovanni Segantini parmi les maîtres.

OCTAVE MAUS.

ÉPILOGUE

Je me vois contraint, et je m'en excuse, de mettre les lecteurs de *l'Art moderne* au courant d'un incident qui a pris naissance ici et qui s'est poursuivi dans les numéros du *Durendal* des mois d'août et de septembre. On a peut-être gardé le souvenir de l'article que j'ai consacré ici au livre de M. Gilbert : *France et Belgique* (1). J'y disais la réelle admiration que j'éprouve pour le

(1) Voir *l'Art moderne* du 25 juin dernier.

beau talent critique de M. Gilbert. Il est l'un des rares parmi nous, avec M. Firmin Van den Bosch, qui se tiennent au courant du mouvement littéraire et qui savent en instruire agréablement leurs lecteurs. Toutefois, je me permettais d'apporter une petite restriction à l'éloge que je faisais de ce beau livre. Il me semblait — et il me semble encore — que M. Gilbert diminue de gaité de cœur l'influence de sa critique, en la subordonnant à des idées confessionnelles. La religion — que je respecte infiniment — n'a rien de commun avec l'Art. Quand un critique juge un roman ou un poème, il n'a pas à examiner si le dogme ou la morale y reçoivent des entorses. Il doit se borner à se demander si l'ouvrage sur lequel il a à porter un jugement est vivant et bien fait. Car, en somme, tout est là : y a-t-il, dans le livre, de la vie, de la vraie vie ; l'observation y est-elle juste ; y sent-on une âme qui palpète et qui vibre ? Et puis, cette vie, cette observation, cette âme, sont-elles traduites dans une forme adéquate, qui les tire du domaine de la réalité quotidienne pour introduire dans celui de la Beauté ? Quand le critique a résolu ces deux problèmes, il lui reste tout au plus à situer l'œuvre dans le temps et dans l'espace, et sa tâche est achevée. Tout ce qu'il dira de plus enlève à son jugement un peu de sa valeur. Si l'on apprend qu'avant d'ouvrir le livre, il avait l'intention bien arrêtée de le juger au nom de principes religieux et moraux fixes et immuables, comment voulez-vous qu'on ait encore en lui la moindre confiance ? Certes, on le lira avec plaisir s'il sait défendre ses idées avec verve. Et c'est ainsi que *les Œuvres et les Hommes* de Barbey d'Aurevilly trouvent encore des lecteurs. Mais qui croit aujourd'hui au bien-fondé des jugements qu'elles renferment ? Barbey d'Aurevilly était un critique injuste et magnifique. Nous lui pardonnons son injustice — tout en la déplorent — en faveur de la magnificence de son talent.

Je ne puis m'empêcher de penser que mes idées, sur ce point, sont raisonnables, puisqu'elles sont — comme je viens de le montrer — confirmées par les faits. Elles ont, cependant, déplu vivement à M. Firmin Van den Bosch qui, dans le numéro de *Durendal* du mois d'août, essaya de les réfuter. Désirant remettre les choses au point et dissiper tout malentendu, je me donnai la peine d'exposer tout au long ma théorie — qui est celle du bon sens — dans une lettre que *Durendal* publia en septembre dernier. J'y accusai nettement les critiques catholiques — entendez par là ceux qui jugent les livres, non pas au nom de principes littéraires ou esthétiques, mais au nom de principes religieux — d'être des sectaires. C'était mon droit. Ouvrez le dictionnaire. Qu'est-ce qu'un sectaire ? Le partisan d'une secte. Et une secte ? Une faction agitée et hérétique qui s'est détachée d'une communauté religieuse. Appliquez cela à la critique catholique selon la formule de *Durendal*. Il y a toujours eu des critiques, en France et partout, qui étaient d'excellents chrétiens et même des catholiques pratiquants. Consultez leurs livres : où trouvez-vous trace de leurs croyances personnelles ? Ceux-là étaient des gens sérieux, faisant de la critique en savants et en artistes, et non en moralistes ou en théologiens. Au contraire, on cite quelques fanatiques qui ont été incapables de s'abstraire eux-mêmes de leurs jugements et qui ont cru pouvoir mêler leur religion à leur critique. Ceux-là sont des sectaires, en vertu du sens même de ce mot.

Mon raisonnement n'a pas été du goût de M. Firmin Van den Bosch. Il ne me fait pas d'ailleurs, l'honneur de le discuter. Il se contente d'y opposer des affirmations absurdes qu'il me prête, ou des sophismes dont il espère m'accabler. Le ton de sa réponse est

tel qu'il ne peut plus me convenir de poursuivre dans sa revue la polémique que j'y avais engagée. D'autre part, il m'est impossible de laisser passer certaines de ses allégations. Je me vois donc contraint, comme je le disais en commençant, de me servir de *l'Art moderne* pour fournir les éclaircissements que la dernière attaque de M. Van den Bosch a rendus nécessaires.

M. Van den Bosch me prête la thèse suivante : La critique est obligatoirement laïque, ou elle n'est pas ! Qu'est-ce à dire ? Qu'un ecclésiastique est incapable de faire de la critique ? En ce cas, qui ne connaît des prêtres, intelligents et tolérants, qui savent rendre hommage à tous les talents, chrétiens ou non, et même à ceux des ennemis de l'Église ? J'en sais un, pour ma part, qui a nettement désapprouvé les paroles indécentes et sectaires dont M. Van den Bosch a salué la mort d'Emile Zola. Est-ce à dire, plutôt, que la critique doit être anticléricale, — car ce mot *laïque* est bien vague ? Alors, c'est un mensonge, jamais je n'ai ni pensé, ni exprimé une semblable bêtise. J'ai dit, et je répète, que la critique littéraire doit être littéraire et non philosophique ou religieuse, et voilà tout.

M. Van den Bosch m'attribue cette autre affirmation : « Les mêmes choses écrites par deux écrivains doivent être louées si elles émanent d'un anticléric et blâmées si elles se rencontrent sous la plume d'un catholique. » C'est ainsi, ajoute-t-il en substance, qu'Anatole France a pu impunément dire de Zola « qu'il eût mieux valu qu'il ne fût point né », tandis que lui, M. Van den Bosch, n'a pas le droit de porter une appréciation du même genre sur l'auteur des *Rougon*. Ici, M. Van den Bosch se fourvoie par trop maladroitement. Oui, France a sévèrement critiqué Zola, mais c'était au point de vue du bon goût et de la délicatesse que les livres du grand réaliste heurtaient si violemment. Il trouvait son œuvre mauvaise littérairement parlant, et non parce qu'elle contredisait le dogme et blessait la morale. D'ailleurs, France a regretté cette boutade. Il l'a regrettée publiquement et généreusement devant le cercueil même d'Emile Zola. Je crois que M. Van den Bosch pourrait difficilement prendre pareille attitude. C'est en ce moment aussi qu'il écrivait son article sur l'auteur de *Germinal*. Seulement, ce n'était pas, lui, pour rendre hommage au mort, c'était pour jeter sur sa bière de l'ordure et des crachats.

M. Van den Bosch, poursuivant son réquisitoire, prétend que je suis tombé dans le défaut que je lui reproche, le jour où j'ai fait, au sujet du livre de M. Georges Eekhoud, *l'Autre Vue*, les restrictions dont se souviennent peut-être mes lecteurs. Il y avait, dit-il, dans cette étude, des réserves d'ordre moral si énergiquement soulignées que M. Picard leva sa cravache. M. Picard ne leva rien du tout. Il avait à régler un petit compte avec moi et il profita de l'incident pour faire quelques calembours sur mon nom. C'était bien inoffensif et j'ai été tout le premier à en rire de bon cœur. Quant à mes prétendues réserves d'ordre moral, je défie M. Van den Bosch de les préciser. Qu'il veuille bien relire mon article. J'y fais simplement observer que l'art de M. Eekhoud — art que j'admire beaucoup, d'ailleurs — choque trop vivement pour mon goût, la conception commune que nous avons de la Vie et de l'Amour. J'estime que cet art est maladif et que, tout intense qu'il soit, il peut difficilement conduire à créer des œuvres de véritable et universelle beauté. Où sont, dans tout cela, mes réserves d'ordre moral ? J'ai beau chercher, je ne les découvre pas.

M. Van den Bosch, tout fier de sa trouvaille, triomphe cependant. Et le sectaire aussitôt chez lui reparaisant, il s'empresse de

me jeter M. Combes dans les jambes. C'est évident ! Je ne suis pas de son avis, donc je suis Combiste ! Et voilà la critique littéraire, à la mode de *Durendal* !

M. Van den Bosch, enfin, me met au défi de prouver que M. Gilbert et lui négligent de parler ou ne parlent qu'en passant des auteurs de chez nous qui ne sont pas de leur bateau. Je serais curieux de savoir comment il ferait, lui, pour prouver des choses pareilles ! Cela se sent, cela se constate par mille menus faits qu'il est impossible de préciser. Si je lui citais un nom — et comme cela me serait facile, après avoir parcouru la table de son livre : *Impressions de littérature contemporaine* — ne serait-il pas toujours libre de me répondre que les circonstances ne l'ont pas amené à parler de cet écrivain ! Cette petite accusation de partialité n'a, d'ailleurs, dans mon esprit qu'une importance bien secondaire. Un critique, est fatalement, plus ou moins partial. Il y aura toujours des écrivains qu'il aimera mieux que d'autres et dont il recherchera les œuvres. Ce n'est donc pas sur ce point que j'insiste. Je tiens, du reste, à déclarer loyalement qu'ici l'expression a quelque peu dépassé ma pensée. Ma lettre à *Durendal* a été écrite à la campagne, où je n'avais aucun document sous la main. Maintenant que j'ai eu le loisir de relire les œuvres de MM. Van den Bosch et Gilbert, — si je suis contraint de maintenir tout ce que j'ai dit par rapport au premier, et de constater notamment que dans ses *Impressions de littérature*, par un hasard étrange, on ne rencontre pas un seul article sur les écrivains wallons — il ne me coûte pas d'avouer que M. Gilbert n'a pas, du moins, un exclusivisme aussi singulier à se reprocher. En l'accusant indirectement de partialité, je conviens volontiers que je me suis montré trop absolu.

Mais ma thèse n'en est pas atteinte. Il demeure toujours vrai que MM. Van den Bosch et Gilbert — en sauvegardant, comme ils le disent, les droits de leur conscience morale et religieuse — c'est-à-dire en jugeant les œuvres d'après leurs principes religieux et moraux, outrepassent les droits de la critique. On ne m'en fera pas démordre.

M. Gaston Paris disait, à ses auditeurs du collège de France, le 8 décembre 1870 :

« Je professe absolument et sans réserve cette doctrine que la science n'a d'autre objet que la vérité, et la vérité pour elle-même... Celui qui, par un motif patriotique, religieux et même moral, se permet, dans les faits qu'il étudie, dans les conclusions qu'il tire, la plus petite dissimulation, l'altération la plus légère, n'est pas digne d'avoir sa place dans le grand laboratoire où la probité est un titre d'admission plus indispensable que l'habileté. »

Hautes et belles paroles, qui sont vraies non seulement de la science mais aussi de toute recherche, de toute analyse, de toute critique sérieuse. Je souhaite que MM. Van den Bosch et Gilbert sachent en faire leur profit.

Tout cela n'a pas beaucoup d'importance, direz-vous, et ne vaut pas de tels flots d'encre !

D'accord ! Mais j'avais bien le droit, peut-être, d'en faire la remarque. Et ce n'est pas ma faute si M. Van den Bosch, en gonflant démesurément l'incident, m'a forcé de faire ici les déclarations que l'on vient de lire et dont je m'excuse encore auprès de mes lecteurs.

GEORGES RENCY.

Le Conflit Antoine-de Nion.

Un conflit assez pénible a surgi, comme on le sait, entre M. François de Nion, critique théâtral de *l'Écho de Paris*, et M. Antoine, le directeur et l'artiste bien connus. Ce dernier a supprimé à M. de Nion ses entrées dans son théâtre, sous prétexte que ses articles de *l'Écho de Paris*, pas assez élogieux sans doute, lui causaient un préjudice matériel. L'Association des critiques s'en est émue et a fait demander à M. Antoine des explications. M. Antoine a alors développé cette thèse étrange qu'un directeur de théâtre est un industriel, comme un débitant de boissons, et qu'il a le droit d'intenter un procès, au moins de supprimer ses entrées à tout critique qui décrie sa marchandise. Tandis que les critiques protestaient contre cette thèse, la majorité des directeurs de théâtre parisiens l'adoptaient avec enthousiasme. Si elle triomphe, c'est la mort de la critique théâtrale, qui n'aura ainsi survécu que de bien peu d'années à la critique littéraire, tuée par les éditeurs au nom de principes du même goût.

Les directeurs bruxellois, interviewés par *le Petit Bleu*, donnent unanimement tort à Antoine. Cela leur fait honneur. M. Fons, directeur de l'Olympia, a trouvé à notre avis la note la plus juste :

« Mon Dieu, Antoine a simplement obéi, je crois, à un mouvement de nerfs si compréhensible dans cette profession où, après avoir pendant des semaines, et parfois des mois, concentré tous ses efforts à faire réussir l'œuvre d'un autre, dans ce fatigant travail d'avant-scène, en un tour de plume on voit tout cela abattu par un critique. Evidemment, le critique, s'il n'obéit qu'à son pur sentiment artistique, ne fait que son devoir et remplit une mission fort difficile et souvent ingrate, dont le public doit lui savoir gré ; mais dans le monde si particulièrement émoif du théâtre, il est de ces traits qui causent parfois des blessures si profondes qu'on ne résiste pas à un mouvement d'impulsion, et même d'expulsion comme ç'a été le cas chez ce grand artiste qu'est Antoine.

Quant à la thèse qu'il soutient, en assimilant le théâtre à une simple maison de commerce, je la trouve déplorable, et pour ma part, je suis tout à fait partisan de laisser au critique sa complète liberté. Soyez d'ailleurs assuré que s'il se trompe — et cela peut lui arriver comme à tout autre — le public qui, lui, est le juge d'appel, remet les choses en place. »

On ne pourrait mieux dire. C'est la raison elle-même.

L'Exposition du Cercle « Labeur ».

Jamais le Cercle *Labeur* n'a mieux justifié son nom que cette année. Son huitième Salon, qu'il vient d'ouvrir au Musée moderne, est plein d'œuvres intéressantes qui montrent tous ses membres — ou du moins la plupart d'entre eux — dans la période féconde de la recherche ardente et du travail joyeux.

Presque tous les peintres qui y exposent mériteraient une citation. Ce sont MM. Baseleer, avec ses curieuses interprétations de l'Escaut ; René de Baugnies, très en progrès, avec une palette de plus en plus claire et vibrante, et ses qualités robustes d'artiste mi-latin, mi-flamand, qui sait faire chanter la couleur mais n'ignore pas le secret de composer un tableau ; Alfred Delaunois,

transfuge des béguinages et des chapelles, et qui promène en plein air, maintenant, sa délicate sensibilité: Victor Hageman, dont les têtes d'émigrants ont une si intense expression de détresse; Georges Lebrun, un artiste wallon qui nous apporte de très curieuses et subtiles impressions de nature; Jules Merkaert, dont *les Vieilles maisons au bord d'un étang* sont vraiment une belle chose, avec des toits rouges qui éclatent dans le ciel bleu et d'admirables coulées de lumière dans l'eau: un tableau de musée; Auguste Oleffe, qui expose sous ce titre: *le Triomphe des médiocres, le Virtuose*, une amusante impression de salle de concert croulant en bravos, tandis qu'un virtuose à longs cheveux vient saluer sur l'estrade et que l'auteur de la musique que l'on vient d'interpréter, ignoré et dédaigné de la foule, montre tout en haut, dans un coin de la toile, son masque tourmenté et souffrant. Ce masque évoque celui de Beethoven.

Il faut citer encore MM. Henri Ottmann, dont le nu *Jeune femme couchée* est bien commun, mais qui expose un aspect de jardin et une *Vigne rouge* réellement délicieux; Guillaume Paerels, dont les paysages et les marines rappellent agréablement la manière de Berthe Morisot Alexandre Robinson, dont *le Moulin à Dordrecht* et *le Bassin de refuge* sont des toiles superbes, d'admirables chants de couleur, d'une sobriété et d'une sûreté qui sont presque d'un maître; Louis Thévenet, qui a un *Intérieur* exquis: une petite chambre à murailles blanches, éclatante de lumière; Henri Thomas, dont *la Femme au toquet* est d'un art un peu spécial, mais qui conserve son charme morbide et névrosé: Rops et Stevens mêlés; Thysebaert, enfin, qui a d'intéressantes études de gestes et de mouvements chez des hâleurs et des déchargeurs du port. Les sculpteurs sont moins remarquables. Toutefois, notons les noms de MM. Baudrenghien, Grandmoulin qui expose son monument de Soignies, Herbays et Schirren.

Et l'ensemble, répétons-le, vaut une visite, une longue et attentive visite. Il y a là une douzaine d'artistes sur qui l'on peut compter. Le huitième Salon du Cercle *Le Travail* figurera certainement parmi les meilleures expositions de cette année.

G. R.

« L'ART CONTEMPORAIN »

Au premier Salon de *l'Art contemporain*, qui vient d'être clôturé à Anvers, les œuvres suivantes ont trouvé acquéreur:

R. BASELEER: *Plage flamande, l'Escant à Anvers* (triptyque); *Paysage*; BREITNER: deux esquisses; CH. COTTET: *Soleil couchant à Camaret* et trois-eaux fortes; ALF. DELAUNOIS: *Au pays monastique*; JAMES ENSOR: *Petites Chinoiseries, Nature morte, Fumées d'Ostende*; HUYGELEN: *Joie maternelle* (marbre), *Printemps* (bronze); CH. MERTENS: *Marée basse, Petite Marine, Marine, Tête de jeune fille* (des-in); CONSTANTIN MEUNIER: *le Semeur* (bronze), *le Laboureur* (id.); VICTOR ROUSSEAU: *Danse antique* (bronze).

Il est question de réunir en février 1906 l'œuvre de Théodore Verstraeten et celle d'un des maîtres français ou hollandais du siècle passé. Verstraeten est, en effet, loin d'être connu comme il le mérite et d'occuper la place à laquelle il peut prétendre.

On annonce également que grâce à l'initiative de l'Association de *l'Art contemporain* MM. Scheltema et Holtema, les éditeurs d'Amsterdam qui, avec M. Sythoff, ont publié le *Bréviaire Grimani*, consacreront à Henri De Braekeleer une grande publication dans le genre des magnifiques éditions qu'ils ont faites, à petit nombre d'exemplaires, pour Jacob Maris et Breitner. Cette publication paraît destinée à un grand succès.

EXPOSITION DE LIÈGE

Liste des œuvres d'art acquises pour la tombola.

SECTION BELGE

Le Pauvre Berger (peinture à l'huile), L. Billicet. — *Crépuscule à Bruges* (id.), P. Leduc. — *Le Marais* (id.), P. Mathieu. — *Pêches* (id.), M. De Bièvre. — *Azalées* (id.), feu H. Bellis. — *La Rivière* (pastel) A. Donnay. — *Canal à Amsterdam* (aquarelle), H. Cassiers. — *Liseuse* (dessin), Marneffe. — *L'Attelage* (id.), E. Verbrugge. — *Vision* (id.), E. Berchmans. — *La Ferme* (id.), E. Carpentier. — *La Vaisselle* (id.), G. Van Zevenberg. — *Anémones* (aquarelle), M^{me} K. Gilsoul. — *Béatrix* (buste bronze), H. Joos. — *Le Charmeur* (groupe bronze), Ed. Deckers. — *Résistance* (buste marbre), Em. Jaspers. — *Une Mare en Flandre* (peinture à l'huile), G. Bernier. — *Cinéraires rouges* (pastel), M^{lle} B. Art. — *Soirée de Février* (peinture à l'huile), M^{lle} R. Leigh. — *L'Hiver en Hollande* (id.), P. Hermanus. — *Vieux Prêtre* (buste bronze), Th. Blickx.

SECTION FRANÇAISE

La Convalescente (peinture à l'huile), René Prinnet. — *Marchande de légumes* (pastel), F. Legout-Gérard. — *Frère et Sœur* (id.), René Gilbert. — *La Forêt* (peinture à l'huile), René Ménard. — *Troupeau de moutons* (dessin), Victor Binet. — *Fin Novembre* (peinture à l'huile), J.-B.-A. Guillemet. — *Comédie* (bronze, cire perdue) Jules Deshois. — *Buste de bébé* (id) Alex. Charpentier. — *Joie maternelle* (eau-forte), L. Legrand. — *Prière* (burin) J. Vyboud.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

Mère et Enfant (peinture à l'huile), R.-E. Miller. — *L'Étang, Le Soir*, (id.), H.-S. Bisbing. — *La Bourrasque* (id.), Ch.-S. Pearce.

ALLEMAGNE

Foyer (peinture à l'huile), Joseph Block. — *Un paysan allemand* (id.), Nissem Momme. — *Nocturne* (monotype), C. Langhammer. — *Aigle* (id.), K. Kappstein.

PAYS-BAS

Moulin à Veenendaal (peinture à l'huile), feu P.-J.-C. Gabriel. — *Hiver* (id.), J.-H. Van Mastenbroeck.

ESPAGNE

La Porteuse d'eau (gravure), D.-R. de Los Rios. — *Marine* (peinture à l'huile), Justo Ruiz Lima.

ITALIE

La Baie de Naples (pastel), G. Gasciario. — *Paysage* (peinture), à l'huile), E. Gola.

RUSSIE

Une Fillette (peinture à l'huile), A. Harlamoff. — *Étude* (aquarelle), N. Kravtchenko. — *Vieille Femme* (buste bronze), L.-B. Bernstamm.

BULGARIE

Battage du Blé (peinture à l'huile), J. Vesin. — *Vieux Txigane* (médaillon bronze), B. Schatz.

SECTION INTERNATIONALE

Le Thé (peinture à l'huile), Fr. Melchers. — *L'Attente* (eau-forte originale), C.-E. Zoir.

PETITE CHRONIQUE

Une intéressante exposition d'œuvres de W. Nicholson, — peintures, aquarelles, bois gravés en couleurs, — vient de s'ouvrir au Cercle artistique. Nous en reparlerons.

C'est aujourd'hui, dimanche, qu'aura lieu la fête organisée à Lummen (Limbourg) par la *Ligue des Amis des Arbres*. MM. Camille Lemonnier, Emile Verhaeren et H. Carton de Wiart y prendront la parole. Un cortège des enfants de la commune et des Gildes avec leurs étendards conduira les orateurs vers la clairière où se dresse un chêne de mille ans au pied duquel se déroulera la fête.

Les toiles du Musée moderne sont incomparablement mieux disposées que jadis. Toutefois, tout n'y est pas encore parfait. C'est ainsi que la salle où se trouve l'admirable *Porrait rouge* d'Evenepoel, et qui sert de couloir d'entrée aux expositions temporaires, est pleine de tableaux excellents que l'on ne peut voir qu'en passant — donc, très mal, — parmi les allées et venues des visiteurs. D'autre part, dans la salle IV, contre un panneau central et touchant le plancher, ayant devant eux une barre d'appui qui empêche de les voir même si l'on s'accroupit ou si l'on se met à quatre pattes, on remarque avec stupéfaction l'émouvant *Départ du Conserit* de Charles de Groux, un Baron et un Henri De Brae-keleer! Nous signalons ces faits à la Commission du Musée.

Le premier numéro de la *Belgique artistique et littéraire* vient de paraître. C'est un beau fascicule de cent vingt-huit pages, dont voici le sommaire : Appel au public, la Rédaction. L'Ame belge, par Georges Eckhoud. Un bateau en Flandre, Emile Verhaeren. Rayon de soleil, Arthur Daxhelet. Les Vieux amants, Albert Mockel. La Première chasse, Maurice des Ombiaux. Soir religieux, Em. Van Arenbergh. La Crise littéraire, Louis Delattre. Le Théâtre belge, Fernand Larcier. Delphine Fousseret, roman (première partie) Paul André. Le numéro coûte 1 fr. 25, pour la Belgique; 1 fr. 50 pour l'étranger; l'abonnement 12 et 15 francs. Nous réitérons nos meilleurs vœux à la revue nouvelle.

La distribution des récompenses à l'Exposition de Liège est fixée au samedi 21 courant. Un défilé des nations aura lieu à cette occasion. Les groupes, précédés de drapeaux, seront conduits par les commissaires généraux des diverses sections de l'Exposition.

Le total des entrées s'élevait, le 1^{er} octobre, à 2,697,276 francs.

Une médaille commémorative sera frappée en l'honneur de M. Gustave Francotte, ministre de l'Industrie et du Travail, qui fut l'un des principaux artisans de l'Exposition universelle de Liège. L'exécution de cette médaille, à l'effigie du ministre, a été confiée à M. G. Devreese. Des exemplaires en argent sont mis en souscription au prix de 20 francs (en bronze, 3 francs). Adresser les demandes à M. A. de Witte, 55, rue du Trône, Bruxelles.

Un Livre d'or destiné à perpétuer le souvenir de l'Exposition de Liège paraîtra prochainement sous la direction de M. Gustave Drèze. Il sera illustré de nombreuses gravures, de portraits, de planches hors texte, etc. Prix de souscription : 25 francs en Belgique, 30 francs à l'étranger. S'adresser à la direction, rue Jonfosse, 64, Liège.

CONCERTS YSAÏE. — Voici les noms des solistes qui participeront aux concerts de la saison prochaine, fixés aux 21-22 octobre, 18-19 novembre, 9-10 décembre, 13-14 janvier (Concert extraordinaire), 24-25 février, 24-25 mars, 21-22 avril : Chant, M^{me} Brema et M. Van Rooy. — Piano, MM. Busoni, Pugno et De Greef. — Violon, MM. J. Thibaud et Eug. Ysaÿe. — Violoncelle, M. Lœvensohn. Les concerts seront dirigés par M. Eug. Ysaÿe.

Voulant marquer tout spécialement à l'occasion de leur dixième année d'existence les tendances nationales qui furent le principal but de leur fondation, les Concerts Ysaÿe consacreront la plus

grande partie de leurs programmes de cette saison à la musique belge. C'est ainsi qu'outre une sorte de revue de la Symphonie belge, représentée par César Franck, Huberti, Raway, Théo Ysaÿe, Jongen, A. Dupuis et Delune, figureront aux programmes des compositions de MM. Blockx, Lekeu, Vreuls, Duyssens, Mortelmans, etc., concurremment avec quelques œuvres étrangères de MM. d'Indy (*Sauge fleurie*), Magnard (*Chant funèbre*), Chausson (*Viviane*), Sibélius (*Légende scandinave*), etc.

Le premier concert (21-22 octobre) aura lieu avec le concours du baryton Anton Van Rooy, qui chantera une mélodie de Beethoven, le récit de Wolfram (*Tunnhaiser*) et les *Adieux de Wotan (la Valkyrie)*. L'orchestre exécutera l'ouverture de *Charlotte Corday* de P. Benoit, un Triptyque symphonique de Blockx et une symphonie de L. F. Delune, lauréat du Prix de Rome. Pour abonnements et renseignements s'adresser chez Breitkopf et Hærtel, 41, rue Montagne de la Cour, Bruxelles.

Vu le succès de l'Exposition Jordaens à Anvers — dimanche on a compté encore 2,500 visiteurs — la date de la fermeture, fixée d'abord au 15 octobre, a été reculée de huit jours.

On nous annonce la prochaine reprise des Concerts populaires anversoises. Ceux-ci auront lieu à 8 h. 1/2 du soir les lundis 30 octobre, 27 novembre, 29 janvier et 26 mars. Au concert inaugural on entendra (pour la première fois à Anvers) la *Faust-Symphonie* de Liszt.

Les Concerts Lamoureux interpréteront aujourd'hui, en première audition, sous la direction de M. Chevillard, le poème symphonique en trois parties *la Mer* que vient de terminer M. Claude Debussy. L'œuvre, réduite pour piano à quatre mains, a paru il y a quelques jours chez MM. A. Durand et fils.

Le Salon d'Automne, dont l'inauguration a été définitivement fixée au 17 courant, aura, comme celui du printemps, ses concerts. La direction de ceux-ci a été confiée à M. Alfred Bruneau, qui a obtenu, entre autres, le concours de M. Engel et de M^{me} Bathori pour quatre matinées données les vendredis à partir du 20. Le programme de la première audition sera composé d'œuvres de G. Charpentier et de R. Strauss.

Outre l'exposition rétrospective de Manet, dont nous avons parlé, le Salon d'Automne réunira un important ensemble d'œuvres d'Ingres.

Les éditeurs Manzi, Joyan et C^{ie} mettent en souscription, au prix de 200 francs l'exemplaire, un album de vingt-deux dessins inédits aux crayons de couleur intitulé *Au Cirque* par H. de Toulouse-Lautrec. L'œuvre, accompagnée d'une notice introductive par M. Arsène Alexandre, ne sera tirée qu'à deux cents exemplaires numérotés.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

ÉTUDES SUR L'ART FLAMAND

LA RENAISSANCE SEPTENTRIONALE

ET LES PREMIERS MAÎTRES DES FLANDRES

Les Origines — Le XIV^e siècle. Les Van Eyck.

PAR FIERENS-GEVAERT

Professeur d'Esthétique et d'Histoire de l'Art
à l'Université de Liège
et aux Cours d'Art et d'Archéologie de Bruxelles.

Beau volume gr. in-8°, illustré de 106 reproductions

dont 24 planches hors texte. — Prix : 10 francs.

Au 1^{er} janvier 1906 le prix de cet ouvrage sera porté à 12 francs net.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS
PRIX MODÉRÉS

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable
dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis,
grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines.
Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés
par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des
grands horizons aux belles teintes sévères

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui con-
tribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs
et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX. GLACES. GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie. 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Enseignement littéraire du français en Belgique (suite et fin) (GEORGES RENCY). — Danses et Pantomimes (O. M.). — Paroles prononcées devant le chêne de Lummen (CAMILLE LEMONNIER). — Stendhal. *Pensées et Impressions choisies*. — Publications artistiques. *L'Épreuve. album d'Art mensuel*. — Correspondance (FIRMIN VAN DEN BOSCH). — Chronique théâtrale (G. R.). — La Musique à Verviers (R.). — Correspondance de Paris (M.-D. CALVOCRESSI). — Petite Chronique.

L'Enseignement littéraire du français en Belgique⁽¹⁾.

Passons à l'université. Nous sommes ici sur un terrain extrêmement délicat et nous craignons qu'on nous accuse d'attaquer à la légère des réputations établies. Il est hors de doute que nos professeurs d'université sont des savants de grand mérite et qu'ils sont, pour la plupart, parfaitement à leur place dans les chaires qui leur ont été confiées.

(Suite et fin). Voir notre numéro du 1^{er} octobre dernier.

Cependant — et s'il nous est permis d'émettre une seule critique, — l'enseignement littéraire paraît y manquer de l'éclat qui lui est indispensable et dont brillent beaucoup d'autres cours. C'est que, encore une fois, cet enseignement est confondu avec l'enseignement historique ou philologique et se trouve entre les mains de professeurs qui sont des historiens, des philologues, rarement des lettrés. Or, dans un pays dépourvu de traditions littéraires comme le nôtre, et où la grande masse du peuple, même dans les classes cultivées, n'a que des facultés restreintes d'enthousiasme, ne faudrait-il pas que les chaires de littérature de nos quatre universités fussent des centres rayonnants, des foyers ardents de beauté, et qu'il en émanât une véritable contagion d'admiration et d'amour [pour les lettres? En France, dès qu'un professeur a prouvé qu'il possède pour l'enseignement littéraire des aptitudes exceptionnelles, on lui confie une chaire en vue où il pourra donner libre carrière à ses goûts. Et c'est ainsi que les hautes écoles de Paris s'honorent de compter parmi leurs maîtres des hommes dont la réputation est universelle et qui exercent autour d'eux, sur les étudiants et le public qui suivent leurs cours, une influence précieuse.

Exprimons donc le vœu que l'on se décide à agir de même chez nous et à confier désormais les chaires de littérature vacantes dans nos universités à des professeurs qui se soient fait par leurs études personnelles et par l'ardeur communicative de leur parole, une réputation de lettrés fervents autant que de savants laborieux.

Est-ce tout? Non, il reste un grand problème à résoudre : la question de savoir ce que l'enseignement doit faire en faveur de nos lettres nationales. Depuis vingt-cinq ans qu'elles luttent à la fois contre le mauvais langage, contre l'indifférence littéraire de la nation et aussi contre l'esprit de méfiance et de dénigrement qui nous anime à l'égard de tout ce qui sort de l'ordinaire et du convenu, on est forcé d'avouer que l'enseignement n'a rien fait pour les aider et que, bien au contraire, il leur a opposé longtemps une sourde hostilité. Maintenant que nos écrivains sont célèbres à l'étranger et que l'Académie française les a couronnés à plusieurs reprises, il faut bien qu'on leur fasse une place à l'école. Des anthologies récentes ouvrent leurs pages à quelques extraits de nos auteurs nationaux.

Ce n'est pas assez. Présentés de cette façon aux élèves, nos écrivains auront toujours l'air de ne pas être pris au sérieux. L'énorme masse des extraits empruntés aux écrivains français proprement dits les écrase et les anéantit. L'esprit de l'enfant garde fidèlement les empreintes premières. Pour lui la littérature belge demeurera toujours les quelques feuillets ajoutés comme par pitié à l'imposant volume consacré à la littérature française.

Que faut-il donc?

Inscrire sur la liste des ouvrages classiques imposées dans les athénées et les collèges, et concurremment avec les livres employés aujourd'hui, des anthologies composées exclusivement d'extraits d'auteurs belges, depuis le livre de lecture des débutants jusqu'aux choix de discours proposés à l'examen critique des rhétoriciens. Notre littérature peut, dans tous les genres, alimenter ces anthologies. Elle a des discours fameux et des conférences charmantes; des romans, des contes, des poèmes; des ouvrages didactiques et moraux. Si nos auteurs n'ont pas la perfection plastique des écrivains français, ils ont du moins le mérite inappréciable de nous éclairer sur nous-mêmes, et de nous révéler les beautés de notre sol et la gloire de notre passé,

En second lieu, il faut que l'enseignement méthodique de notre littérature soit organisé dans les établissements d'enseignement moyen et à l'université. Il serait désirable qu'en rhétorique et en seconde, et plus tard dans les cours de candidature en philosophie, les étudiants entendissent exposer scientifiquement les origines de notre littérature, les causes de sa stérilité relative durant nos siècles d'esclavage, sa renaissance en 1880, les courants principaux qui la partagent, son fonds propre, ses moyens d'expression, les obstacles contre lesquels elle doit lutter, enfin toutes les questions de nature à faire mieux connaître aux générations nouvelles cette littérature belge qui vient à peine de naître et qui, en vingt-cinq ans, malgré l'indifférence et l'hostilité, a produit une floraison magnifique d'ouvrages

appartenant aux genres les plus différents. L'organisation de cours spéciaux de littérature belge est donc indispensable si l'on veut détruire les préjugés du public contre nos écrivains et assurer à ceux-ci la part de respect à laquelle ils ont droit dans leur propre pays.

Et maintenant, pour fixer les idées, je me permettrai de reprendre dans mon court exposé les quelques vœux pratiques auxquels j'ai logiquement abouti :

1° La lecture littéraire en Belgique est insuffisante au point de vue général et au point de vue national;

2° Cette indifférence est due aux vices de l'enseignement littéraire : les professeurs de français sont mal formés et le temps fait défaut;

3° Il faut donc charger des cours de français, à l'athénée et à l'université, des lettrés et non des savants;

4° Il faut augmenter dans les classes supérieures le nombre d'heures consacrées au français;

5° Au point de vue national, enfin, il faut imposer l'usage d'anthologies exclusivement belges dans les écoles et organiser un enseignement méthodique de la littérature belge dans les athénées et dans les universités.

Voilà les vœux que je propose à l'examen bienveillant des membres du Congrès, persuadé que, s'ils étaient mis en pratique, nous ne tarderions pas à voir grandir et s'élever en Belgique une génération lettrée et enthousiaste, qui, forte de sa culture littéraire générale et animée d'une légitime sympathie à l'égard de nos écrivains nationaux, ajouterait à la couronne opulente et glorieuse dont se pare en cette année jubilaire la statue allégorique de la patrie, le fleuron qui lui manque encore, le plus précieux et le plus beau : celui de l'intellectualité et de la beauté.

GEORGES RENCY

DANSES ET PANTOMIMES

Une émule de Miss Isadora Duncan, la Signora Artémise Colonna, à « commenté » de ses pieds agiles et nus, avant-hier, à la Grande-Harmonie, quelques pièces de Chopin. La danseuse est délicieuse. Blonde, fine, gracieuse, elle reflète en son visage authentiquement émerveillé tout un printemps. Elle a même le sourire si candide qu'il lui faut faire effort pour mimer autre chose que des sensations de lumière et de joie. Chopin est souvent tragique, et sa poignante détresse jure avec l'exubérance sautillante de sa chorégraphie.

Et puis se pose, redoutable, comme pour l'illustre rivale de celle-ci, la question de principe. Vraiment, non, pas plus que les Symphonies de Beethoven, les Préludes et les Nocturnes de Chopin ne sont faits pour servir de prétexte à des entrechats, quelle qu'en soit l'élégance. Ils se suffisent à eux-mêmes, ils portent en eux leur force émotive, ils expriment assez de sensations pour rendre vaine, puérile et choquante toute « interprétation » callisthénique. Déjà la lourde transcription orchestrale de ces parfait

joyaux affecte douloureusement une oreille musicale. La pantomime, en sa précision rythmique, achève de chasser le rêve. Oh! ce prélude en *ré bémol*, attaqué par les violons en *ré naturel* pour lui donner plus de sonorité et sur lequel M^{lle} Artémise Colonna improvise, avec plus de grâce que d'à-propos, une scène d'amoureuse abandonnée... Il nous souvient avoir entendu ce même prélude joué dans une salle de patronage, en un lointain faubourg, un soir d'hiver, par le pianiste Golesco, — Zuloaga, qui nous accompagnait, doit s'en souvenir... C'était émouvant, angoissant, sublime. L'âme nostalgique de Chopin planait sur l'auditoire, exaltait l'interprète, bouleversait les cœurs. De ce même prélude, la signora Colonna fit un « numéro » pour les Folies-Bergère.

Qui forgera les grilles destinées à défendre, comme les monuments publics, les chefs-d'œuvres de la musique? Loie Fuller, qui fut une danseuse de génie, ne s'attaqua, en femme de tact, respectueuse des choses d'art, qu'à *Loïe du bal*.

La soirée, d'ailleurs, nous offrit l'agrément d'entendre, alternant avec l'orchestre, l'Érard de M. Emile Bosquet. Alors, au moins, le génie de Chopin sortit intact de l'aventure. Et l'on songeait à la jolie vision qu'offrirait le corps souple de la danseuse, en ses attitudes tantôt inspirées des vases grecs, tantôt spontanément rythmées au caprice de son imagination, si la charmante ballerine consentait à danser, tout simplement, de vraies danses, — lorsqu'on entendit l'orchestre préluder au *Beau Danube bleu*. Ce fut une surprise charmante. M^{lle} Artémise Colonna s'élança, légère, valsant avec sûreté, tourbillonnant dans de souples étoffes, éveillant des émois voluptueux tout en gardant de la distinction et du style. Johann Strauss fut le « clou » de cette soirée Chopin. — tout comme il avait été pour Isadora Duncan le véhicule d'un triomphe retentissant.

Faut-il conclure?

O. M.

Paroles prononcées devant le chêne de Lummen (1).

Arbre, ancêtre, ô Père auguste, agréé notre vénération. Nous sommes les petits et les grands, les jeunes et les vieux venus de la ville et des hameaux. Nous sommes l'âme filiale portée jusqu'à toi du fond des âges. Tes racines, en plongeant aux terreaux des siècles, plongent aussi au cœur des humanités... Tu fus, au carrefour des vents, l'abri, le relai, la caresse berçante par-dessus la fuite des hameaux traqués par les pandours. Des pasteurs, au son des pipeaux, dansèrent sous tes soirs poudroyés d'étoiles. Que de mères en détresse pèlerinèrent vers la petite vierge cachée comme une fleur de pitié à l'ombre de tes branches!

Depuis mille ans, tu regardes à l'orient des bois se lever le clair visage du jour. Tu es le frère du fleuve, de la montagne et de la plaine. Tu es comme un morceau de la durée en qui recommence l'énormité farouche de la genèse et éternellement se rajoint le

(1) Nous sommes heureux de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs l'admirable invocation qui donna, dimanche dernier, une si haute signification à la Fête des Arbres organisée à Lummen (Limbourg) par notre excellent confrère Georges Virrès, romancier et bourgmestre, et à laquelle assistèrent, nombreux, poètes et artistes. Nous publierons prochainement le très-beau discours prononcé à la même cérémonie par M. H. Carton de Wiart, homme de lettres et député.

miracle des renaissances. Des forêts sont sorties du torrent ininterrompu de tes sèves; l'ouragan, à pleins poings, tordit ta crinière; la foudre, de ton front à la base, fit ruisseler ton sang vert, et, cependant, comme aux premières aubes, le cœur de la terre, à coups sonores, bat toujours sous ton écorce.

Ô Chêne, ouvre tout larges tes arceaux, découpe tes meneaux noirs sur les verrières incendiées des couchants, festonne de ton feuillage les pentes claires du ciel afin de nous mieux apparaître l'arche initiale et le pilier originel d'après lesquels se modela l'élanement des cathédrales, tes contemporaines. N'es-tu pas toi-même l'un des piliers de la grande église où s'enseigne l'Évangile universel? Une si grande paix d'innocence nous vient des arbres qu'on ne peut douter que ceux-ci ne fassent partie des vérités éternelles. Il suffit alors d'ouvrir les oreilles pour les entendre se communiquer à nous.

Tandis que nous sommes là, recueillis et te magnifiant dans la beauté déclinante de cette Campine aux charmes sévères, il me semble qu'une voix partie de tes ramures nous dit : « Enfants, fils des hommes, revenez à la nature comme à la source divine de toute vérité et de toute beauté. C'est en elle qu'est le salut des humanités épuisées. Il faut comprendre ce que disent le vent, le ruisseau, le croissant rose qui s'élève derrière la colline. Le souffle léger du bouleau dans l'ombre, la chanson de la pluie sous bois, les petites mains remuées des feuilles dans le matin parlent de choses lointaines et profondes qui persuadent la confiance, la sympathie et la bonté. La nature est un symbole qui se rapporte aux significations de la vie, au cours des destinées, à la naissance et à la mort : celle-ci vous apparaîtra moins cruelle à travers l'éternel reverdissement des printemps. Tout arbre contient la forme rigide d'un cercueil, mais il contient aussi le dessin charmant des berceaux. Penchez-vous donc fortement vers la terre, substance mère, matrice des races, principe de la continuité de toute vie : ce n'est qu'à ce prix que vous sentirez vous venir une âme religieuse en possession du sens vivant de la planète. »

Voilà bien là ta leçon, ô patriarche, et en la répétant, mon vieux cœur sauvage redevient enfant, si près du grand mystère. Je suis, dans le cercle de ton ombre, la petite cellule de vie éblouie entre deux éternités, hier et demain. Et mes mains se tendent : il me semble qu'en te touchant, je vais sentir Dieu... L'heure est belle qui nous suggère un tel acte d'amour. Agrée, en retour, toi qui en fus la cause, le serment qu'ici, pour nous et les nôtres sortis de nous, nous te faisons d'être à jamais dévotieux aux campagnes, aux jardins, aux grands arbres de la sylvie, de la plaine et du bord des routes, âmes sensibles et palpitantes de la terre, grâces et parures de la nudité du sol, formes harmonieuses et essentielles de la beauté du monde, permanent prodige associé au sentiment de la durée dans les races humaines!

CAMILLE LEMONNIER

STENDHAL

Pensées et Impressions choisies, précédées d'une introduction
par JULES BERTAUT (1).

« La pensée de Stendhal a ceci de particulier, dit l'auteur de ce petit recueil, qu'elle demeure toujours, même lorsqu'elle tend

(1) Paris. Bibliothèque internationale d'édition, E. Sansot et C^{ie}.

à l'objectivité, l'expression d'un sentiment tout personnel, né la plupart du temps d'une simple sensation. »

C'est la sensibilité d'Henri Beyle que révèlent, plus que sa mentalité, les fleurs de cet herbier dont le souvenir de l'écrivain « fera oublier ce que, détachées des champs où elles furent cueillies, elles ont d'un peu sec et de fané ». Au moment où l'on s'apprête à célébrer la mémoire de Stendhal, ce petit volume, qui contient, méthodiquement groupés, les aphorismes dans lesquels se reflète sa conscience, sera lu avec intérêt et avec fruit.

A titre d'exemples, citons quelques-unes des pensées qui concernent l'Artiste :

« Le caractère en peinture est comme le chant en musique : on s'en souvient toujours, et l'on ne se souvient que de cela. »

« La bonne foi nuit peut-être à l'esprit, mais je la crois indispensable pour exceller dans les arts. »

« L'immense majorité des hommes n'a pour les œuvres de génie qu'une estime sur parole. La masse n'admire et ne comprend que ce qui ne s'élève que de peu au-dessus du niveau général. »

« Le jour où l'on est ému n'est pas celui où l'on remarque le mieux les beautés et les défauts. »

« Un roman est comme un archet ; la caisse du violon qui rend les sons, c'est l'âme du lecteur. »

« Le style doit être comme un vernis transparent : il ne doit pas altérer les couleurs ou les faits et pensées sur lesquels il est placé. »

« On dit qu'un homme a un style lorsque, rencontrant une phrase dans une gazette, on peut dire qu'elle est de lui. »

« Aujourd'hui que nous avons tous appris à écrire correctement, un capitaine à la demi-solde ou un préfet destitué se met à écrire pour occuper ses matinées. Cette disposition est favorable aux lettres. Des gens qui ont *agi* mettront plus de pensées en circulation que des gens de lettres uniquement occupés pendant leur jeunesse à peser un hémistiche de Racine ou à rechercher la vraie mesure d'un vers de Pindare. »

« Dans les arts et dans toutes les actions de l'homme qui admettent de l'originalité, ou l'on est soi-même ou l'on n'est rien. »

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

L'Épreuve, album d'Art mensuel.

« Faire aimer les arts en publiant de belles œuvres ; faire aimer les artistes en les faisant connaître ». Tel est le but poursuivi et dès le premier jour atteint par cette belle publication, qui présente à ses lecteurs non pas des reproductions, mais bien de superbes épreuves tirées sur les planches originales. Le premier numéro contient des eaux-fortes de Charles Cottet (*Soir de Pardon*), de Roux-Champion (*Le Moulin*), de Louis Titz (*Le Portique Saint-Roch, à Bruxelles*), et de Henri Meunier (*Le Feu*). Le tout commenté par M. Victor Thomas (avec traduction allemande et anglaise).

L'Épreuve est tirée sur hollande (format 42 × 30) ; le prix d'abonnement est de 60 francs par an (tirage très restreint). Un fascicule est envoyé en communication aux amateurs qui le demandent à l'administrateur, 34, place de Brouckère, à Bruxelles.

CORRESPONDANCE

17 octobre 1905

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Encore que M. Georges Rency ait intitulé « Épilogue » l'article paru dans le numéro de *l'Art Moderne* du 15 octobre, et puisqu'aussi bien mon estimé confrère a commencé dans *Durendal* une conversation qu'il prétend continuer en monologue dans *l'Art Moderne*, vous voudrez peut-être bien me permettre de reprendre dans vos colonnes l'entretien interrompu.

La question débattue a du reste plus d'importance que M. Rency veut bien le croire : il s'agit en effet de la dignité, de la sincérité et de l'indépendance des écrivains catholiques qui font de la critique littéraire.

Que prétendons-nous ? Que dans le jugement émis par un critique sur une œuvre littéraire, tous les éléments qui forment la personnalité du critique doivent coopérer, et que notamment le critique ne doit point se contenter de rechercher dans un livre le *quantum* de beauté formelle, mais qu'encore il peut confronter les idées proférées dans ce livre avec la vision qu'il s'est faite du monde et de la destinée.

Sans doute le critique faut à sa mission lorsqu'il absout les imperfections de forme chez un auteur parce que cet auteur communie de pensée avec lui — et il faut à sa mission d'une autre façon lorsqu'il méconnaît la valeur esthétique d'une œuvre, sous prétexte que l'auteur s'est fait de la vie une autre conception que le critique.

Si, d'une de ces manières où de l'autre, les critiques catholiques méconnaissent la règle première de l'impartialité, ils mériteraient ce qualificatif de « sectaires » que M. Rency nous jette à la tête d'une façon aujourd'hui si imméritée.

Car je le défie encore de prouver que vis-à-vis d'un écrivain quelconque — fût-ce Zola — nous ayons, Gilbert ou moi, fait montre du fanatisme étroit dont il nous accuse !

J'ai eu, il est vrai, à propos surtout du Zola de *Vérité* — diatribe « sans justice et sans vérité » contre un Frère de la Doctrine chrétienne *reconnu innocent* — un mot sévère que M. Rency brandit triomphalement. Mais M. Rency voudra peut-être reconnaître que cette appréciation ne doit pas être isolée d'autres jugements où je déclarais que Zola fut un « puissant et un laborieux » et que « la postérité retiendrait de lui des fragments d'œuvres qui sont d'un prosateur épique ! » (1)

Au demeurant, il n'y a entre M. Rency et nous qu'un malentendu de mots, si j'en juge par la réponse que fait mon distingué confrère à mon observation tirée des « réserves morales » épinglées par lui sur *l'Autre Vue* de Georges Eekhoud : « J'ai fait simplement observer, dit M. Rency, que l'art de M. Eekhoud choque trop vivement, pour mon goût, la conception commune que nous avons de la Vie et de l'Amour ». Eh bien, soit ! Mais si M. Rency s'attribue de droit de mesurer M. Eekhoud à une aune, qui n'est pas une aune exclusivement littéraire, pourquoi nous défend-il, à nous, de dire que certaine œuvre de Zola choque notre conception de la Justice et de la Vérité ?

C'est uniquement pour souligner cette singulière contradiction, dénotant une singulière notion de la liberté, que j'avais cité le nom de M. Combes. Si ce rapprochement blesse M. Rency, je lui en fais mes excuses. Sincèrement je croyais lui adresser un compliment.

J'avoue avoir été ému autant que surpris du reproche répété que M. Rency adressa aux critiques catholiques : « Vous ignorez systématiquement certains écrivains indifférents ou hostiles à votre idéal religieux ! » C'est là une accusation de partialité intellectuelle — la plus grave qui puisse être imputée à ceux qui assument de juger les œuvres d'autrui.

Que dirait M. Georges Rency si, après avoir feuilleté les collections de *l'Art moderne*, nous lui demandions pour quels motifs, depuis que Brunetière, Bourget, Huysmans ont évolué

(1) *Durendal*. 1902, page 618.

vers l'idéal chrétien, le critique de *l'Art moderne* a ignoré complètement ces auteurs et leurs œuvres nouvelles ?

Je prie M. Rency de croire que je ne veux point forcer son admiration envers ces écrivains : peut-être serait-il porté à être moins sévère que l'un des critiques catholiques qu'il mit en cause pour les Encycliques littéraires de Brunetière et pour *l'Etape* de Bourget.

Mais si l'œuvre critique de M. Rency a des lacunes que nous comprenons et excusons, qu'il nous fasse donc la charité de croire que si les noms de tels auteurs manquent à la table des matières de nos volumes, c'est là un « cas fortuit », certainement passager, et derrière lequel il est inutile de rechercher quelque noir complot clérical !

Et puis soyons de bon compte : Verhaeren, Demolder, Picard sont-ils des cléricaux ? Je sais tel critique catholique pourtant qui, vis-à-vis de ces maîtres de nos Lettres, motiva longuement une admiration que M. Rency trouverait peut-être, par endroits, excessive !

M. Rency du reste a compris qu'il avait dépassé la mesure en dénonçant, chez Eugène Gilbert, des indices de favoritisme confessionnel. La loyale rétractation que publie à cet égard *l'Art moderne* — et que je suis heureux et fier d'avoir provoquée — vient confirmer le bel éloge que Picard, dans le numéro du *Peuple* du 8 octobre, a fait de « la loyauté rare », de « la haute volonté d'être impartial » et du « remarquable équilibre de la pensée et de la plume » du critique de *la Revue générale*.

Qu'après cela M. Georges Rency, ayant découvert chez moi, non seulement un crétinisme de clérical mais encore des partis-pris de flamingant, me signale comme ourdissant la conspiration du silence autour des écrivains wallons, cela est inoffensif parce que cela est trop plaisant !

MM. Louis Delattre, Hubert Stiernet et Maurice des Ombiaux, comme les autres auteurs de Wallonie dont jusqu'à présent je n'ai pu m'occuper que dans des notices bibliographiques, voudront bien croire que si je ne leur ai point encore consacré d'études d'ensemble, c'est le fait du temps, des circonstances et du hasard — et que le traditionnel éteignoir clérical, dont j'ignore le maniement, n'a point opéré contre eux.

Il paraît que mon ami des Ombiaux n'aime point les curés, à ce qu'affirme M. Rency. C'est son droit — comme c'est mon devoir de reconnaître le beau talent, le grand labeur et la probe nature de l'écrivain de *Nos Rustres* et de *Guidon d'Anderlecht*.

Un dernier mot : à en juger par certaines phrases de son article, M. Georges Rency aurait trouvé dans mes observations antérieures des allusions blessantes. Cela m'étonne grandement. Ou bien je me suis mal exprimé, ou bien M. Rency m'a mal compris. Les discussions surgies entre nous furent envisagées par moi uniquement comme une lutte d'idées qu'il ne faut point amoindrir par des attaques personnelles — directes ou indirectes.

Je ne crois point, Monsieur le Directeur, devoir faire appel au *Décret sur la Presse* pour vous demander l'insertion de cette lettre. Juridiquement du reste, vous pourriez refuser d'accueillir ma demande, les noms de plusieurs écrivains et du « tiers » qu'est M. Combes étant cités. Je me contente donc de confier ces pages au jugement de votre loyauté, et ai l'honneur de vous présenter l'assurance de mes sentiments très distingués.

FIRMIN VAN DEN BOSCH,
co-Directeur de *Durendal*.

La Direction de *l'Art moderne* a communiqué cette lettre à M. Georges Rency qui y a fait la réponse suivante :

MON CHER MONSIEUR MAUS,

Je ne réponds plus. J'ai dit tout ce que j'avais à dire. Je tiens simplement à protester contre cette assertion de M. Van den Bosch que j'aurais découvert chez lui du « crétinisme clérical. » Je serais désolé que vos lecteurs me crussent si peu de politesse et de savoir-vivre.

Veuillez agréer, etc.

Cet échange de lettres clôt définitivement l'incident.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

L'événement de la semaine a été la première des matinées littéraires du théâtre du Parc. On jouait *les Perses* d'Eschyle, traduits — et, disons le tout de suite, admirablement traduits — par M. Ferdinand Herold. Notre sympathique confrère du *Mercur de France* a fait lui-même la conférence d'usage. Il a dit d'Eschyle tout ce qu'il y avait à en dire. Sa conférence avait une allure peut-être un peu trop didactique, mais ces choses savantes empruntaient à la belle voix, pleine et grave, de l'orateur un charme particulier.

La troupe du Parc, M^{lle} Huart, MM. Jahan, Carpentier, Vermandèle et Gildès en tête, a interprété d'une façon très émouvante la tragédie d'Eschyle. La splendeur de l'œuvre, la beauté des costumes et des attitudes, le talent des comédiens et le commentaire musical de Xavier Leroux, tout concourait à faire de cette matinée l'une des fêtes d'art les plus intenses auxquelles il nous ait été donné d'assister.

Tous les théâtres, grands et petits, ont rouvert leurs portes. Après une bonne reprise de *la Fille du Tambour Major*, les Galeries donnent en ce moment *les Saltimbanques* de Louis Ganne, œuvrette souvent charmante, dans laquelle la banalité du livret ne parvient pas à tuer tout à fait l'inspiration légère et gracieuse du musicien.

On peut y préférer, à bon droit, *Fatinitza*, l'opérette de F. de Suppé, que le Molière a choisie comme début de sa campagne d'opérette. Sait-on, à ce propos, que *Fatinitza* fut introduite en Belgique par M. Octave Maus ? Il avait assisté à la première représentation qui en fut donnée à Vienne, au Carl-Theater de fameuse mémoire. Séduit par les qualités de cette partition alerte, il la rapporta à Bruxelles et la présenta à Humbert, alors directeur de l'Alcazar, qu'elle « emballa » à fond. Adaptée par feu Coveliers, rédacteur à *l'Echo du Parlement*, elle fut jouée avec un vif succès. Ses principaux motifs devinrent rapidement populaires et le sont restés. Encore que le livret ait beaucoup vieilli, M. Munié a été bien inspiré en reprenant *Fatinitza*. L'œuvre n'a rien perdu, musicalement, de sa verve et de sa fraîcheur. Au Molière, elle est fort bien chantée et jouée, dans des décors superbes et sous des costumes éclatants, par une troupe homogène et d'un niveau très suffisant.

On annonce, après *Fatinitza*, outre la reprise des principales opérettes du répertoire, quelques primeurs intéressantes : *Monsieur de la Palisse*, de Claude Terrasse, *la Petite Bohème*, de Hirschmann, *la Chauve-Souris*, de Strauss. Les deux premières pièces furent créées à Paris, l'an dernier. En outre, M. Munié organise cinq matinées de *Musique du Passé*. On y jouera cinq opéras comiques du XVIII^e siècle : *la Servante-Maitresse* de Pergolèse ; *les Troqueurs*, de Dauvergne ; *On ne s'avise jamais de tout*, de Monsigny ; *le Bûcheron ou les trois souhaits*, de Philidor, et *l'Arbre Enchanté*, de Gluck.

La tentative de M. Munié est très intéressante. Elle sera suivie avec sympathie par tous les artistes.

G. R.

LA MUSIQUE A VERVIERS

Une audition de quelques-unes des œuvres de M. Victor Vreuls a eu lieu à l'École de musique de Verviers la semaine dernière, et l'on a pu apprécier, une fois de plus, la variété d'inspiration et la sûreté d'écriture d'un compositeur qui se classe au premier rang des maîtres de l'École belge. Sa très belle *Sonate pour violon et piano*, si pathétique en son essor juvénile, des fragments de son *Trio en ré mineur* et du *Quatuor pour piano et archets* que couronna l'Académie de Belgique, trouvèrent en MM. Jaspas, A. Zimmer, L. Baroen et E. Doehaerd des interprètes fidèles et fervents. La voix superbe et l'intelligence musicale de M^{lle} J. Delfortrie mit en pleine lumière quelques pièces vocales, parmi lesquelles le *Triptyque pour chant et orchestre* sur trois

poésies de Verlaine, exécuté naguère aux Concerts populaires de Bruxelles et aux Concerts jubilaires du Waux-Hall, fut particulièrement applaudi.

Cette séance de musique de chambre, — première en date de la saison qui s'ouvre, — fut pour le musicien auquel elle était consacrée et pour ses excellents interprètes l'occasion d'un succès unanime.

R.

CORRESPONDANCE DE PARIS

L'Œuvre vient de représenter, dans d'excellentes conditions, *Dans les bas-fonds*, de M. Maxime Gorki. La pièce est d'une extrême et puissante simplicité : dans un asile de nuit où gisent pêle-mêle les déçus de toutes les castes, la vie accomplit son œuvre éternelle de malheur ou de joie. Des êtres souffrent ou espèrent, se désolent ou s'enivrent, indifférents, résignés ou révoltés. Et voilà que dans ce triste milieu, un-étranger est venu, très doux, très pitoyable, profondément mûri par la vie. Il berce les illusions, calme les fureurs, tâche à soulager les matérielles souffrances, à provoquer les espoirs féconds. A sa parole, chacun entrevoit une destinée meilleure : la jeune Nastia, qui aime Vaska, aspire à une vie libre et meilleure, hors du bouge sali de tous les vices; Vaska, le voleur, va s'élancer vers la régénération. Mais le malheur et le crime poursuivent leur œuvre; les amants sont séparés, perdus, l'inconnu est parti et la vie continue dans l'asile, triste et désolante comme la veille et comme le lendemain.

L'interprétation fut excellente et très homogène. M. Jehan-Adès fit du rôle principal une création noble et harmonieuse, sincère et puissante. Il sut incarner de façon inoubliablement émouvante le loqueteux à l'âme grave, compatissante et infiniment bonne. Il faut louer aussi tout spécialement M^{me} Jeanne Dortzal aux lignes incomparables, profondément sincère et émue elle aussi; M^{me} Archaimbaud, tragique et forte; M. Marey, à la belle prestance et à la voix expressive; M^{me} Deraisy; M. Imedieu. Et j'en omets...

**

A la réouverture des Concerts Lamoureux ont été jouées deux très belles œuvres, toutes deux de cette musique inspirée par la nature dont, tout récemment, M. Ch. Vanden Borren parla, ici même, de si intéressante façon. Une de ces œuvres est déjà connue depuis bientôt vingt ans et consacrée par le suffrage de tous les musiciens : la *Symphonie cévenole* de M. Vincent d'Indy. L'autre, un triptyque orchestral de M. Debussy, *la Mer*, était présenté au public pour la première fois.

La Mer est remarquable surtout par les recherches — je veux dire par les trouvailles — orchestrales et rythmiques qui y abondent. On y constate aussi une tendance, toute nouvelle chez M. Debussy, vers l'ampleur et la force de l'expression, encore que l'auteur de *Pelléas* n'ait pas le moins du monde renoncé à sa passion pour les détails rares. Mais cette œuvre, qui fut très favorablement accueillie, n'est point de celle sur quoi on puisse, après une seule audition, se prononcer en toute connaissance de cause.

Au Salon d'Automne vont avoir lieu de très intéressantes auditions musicales, avec, notamment, le concours du Quatuor Parent; j'aurai l'occasion d'en rendre compte prochainement.

A la Schola, on annonce *Iphigénie en Aulide* de Gluck, *Armide* de Lully, une partie du *Dardanus* de Rameau, la *Passion selon saint Jean* et l'*Actus tragicus* de Bach. Ces beaux programmes ne surprendront personne et enchanteront tout le monde

M.-D. CALVOCORESSI

PETITE CHRONIQUE

A l'exposition W. Nicholson, actuellement ouverte au Cercle artistique, succédera une exposition rétrospective de l'œuvre de J. Coosemans, l'un des paysagistes les plus en vue de l'École de Tervueren, mort l'année dernière.

Vers la fin de novembre, M. Albert Baertsoen réunira dans la même galerie l'ensemble de sa production depuis cinq ou six ans, — peintures, dessins, eaux-fortes.

La Société d'Encouragement des Beaux-Arts d'Anvers ouvrira dans les premiers jours d'avril une Exposition d'aquarelles, de pastels, etc., réservée aux seuls artistes belges.

Nous appelons sur cette initiative la sérieuse attention des peintres et du public. Les salons d'aquarelles ont pris à Anvers une importance capitale depuis que les expositions triennales sont consacrées exclusivement à la peinture à l'huile et à la sculpture.

Les cours pratiques d'archéologie organisés dans les locaux des Musées royaux du Cinquantenaire seront repris en novembre. Voici les diverses matières sur lesquelles portera cet enseignement : les antiquités égyptiennes, professeur M. Jean Capart; antiquités grecques et romaines, professeur M. Franz Cumont; peinture grecque, professeur M. Jean De Mot; la Belgique ancienne, professeur baron Alfred de Loë; Moyen Age et Renaissance, professeur MM. Joseph Destrée et Henry Rousseau. Ces cours sont donnés en vingt leçons échelonnées de semaine en semaine, de novembre à mai, les mardis, jeudis, vendredis et samedis dans l'après-midi. Les programmes détaillés doivent être demandés au Conservateur en chef.

Pour rappel :

C'est aujourd'hui dimanche, à 2 heures, qu'aura lieu à l'Alhambra le premier Concert Ysaye, sous la direction de M. Eugène Ysaye, avec le concours de M. H. Albers, remplaçant M. Van Rooy indisposé. M. Albers chantera un fragment de *l'Etranger* de Vincent d'Indy, le récit de Wolfram (*Tannhäuser*) et les « Adieux de Wotan » (*la Valkyrie*).

Le compositeur Jan Blockx dirigera son *Tryptique symphonique* et l'*Ouverture de Charlotte Corday* de Peter Benoit.

L'exécution de l'oratorio *De Oorlog*, de Peter Benoit's Fonds, aura lieu, comme nous l'avons annoncé, à Anvers aujourd'hui dimanche. D'imposantes masses chorales collaboreront à l'interprétation.

C'est le 4 novembre qu'aura lieu, à la Grande-Harmonie, la reprise des concerts Delune. Cette première soirée offrira un très grand intérêt, M. Eugène Ysaye ayant bien voulu promettre à M. Delune son concours. L'illustre violoniste interprétera la Symphonie pour orchestre et violon principal de M. Victor Vreuls et le Concert en *mi* de J.-S. Bach.

Une audition populaire du même concert aura lieu le lendemain, dimanche, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra.

Trois intéressantes séances de musique de chambre sont annoncées pour les premiers jours de novembre :

Lundi 6, Salle Erard, MM. Alberto Bachmann, violoniste, et Sidney Vantyn, pianiste, professeur au Conservatoire royal de Liège.

Mardi 7, Grande-Harmonie, M^{me} Fern. Kufferath, violoncelliste, et l'excellent baryton Henri Seguin, avec, au piano d'accompagnement, M. Richard Hageman.

Jeudi 9, Grande-Harmonie, M^{me} Auguez de Montalant, cantatrice, MM. Cornelis Liégeois, violoncelliste, et Ricardo Vinès, pianiste, tous solistes des Concerts Colonne, Lamoureux et du Conservatoire de Paris.

Cédant à de nombreuses sollicitations, la signora Artémise Colonna donnera vendredi prochain, à 8 h. 1/2, dans la Salle de la Grande-Harmonie, une seconde séance de danses et de panto-

mimes (Soirée Chopin), avec le concours de M. Emile Bosquet, pianiste, et d'un orchestre dirigé par M. Emile Agniez, professeur au Conservatoire.

Le programme du premier Concert populaire, qui aura lieu les 11-12 novembre, vient d'être arrêté comme suit : *la Mer*, esquisses symphoniques de Paul Gilson (récitant, M. Vermandèle); Concerto pour violoncelle et orchestre, de Dvorak (1^{re} audition), M. Pablo Casals; ouverture du *Barbier de Bagdad*, de Peter Cornelius (1^{re} audition); *Élégie* pour violoncelle, de Gabriel Fauré (M. Pablo Casals); *Fête populaire*, de Fernand Leborne.

On nous prie d'annoncer que le délai d'inscription pour les abonnements est prorogé jusqu'au 21 courant; passé cette date, les places non réclamées seront mises à la disposition du public. S'adresser chez Schott.

Le *Groupe des Compositeurs belges* annonce sa séance inaugurale pour le mois prochain. Les auteurs qui figureront au programme de cette audition de musique de chambre sont MM. Agniez, Alpaerts, Cluytens, Daneau, Henge, Ryelandt, Ontrop. Les interprètes sont M^{me} Cluytens, cantatrice; MM. Swolfs, Crickboom, Hannon, Hénuisse, Kühner et Risler.

Le Groupe est en instance pour obtenir la disposition d'une des salles du Palais des Académies.

La séance de rentrée à l'Université Nouvelle aura lieu au début de novembre. Le discours inaugural sera prononcé par M. Guillaume De Greef, qui traitera de la Vie et de l'Œuvre d'Elisée Reclus.

Notre collaborateur M.-D. Calvocoressi est sur le point de faire paraître un volume sur Liszt orné de très curieuses illustrations hors texte, dont certaines entièrement inédites. Ce volume inaugurera la jolie collection des *Musiciens célèbres* annoncée chez

Le Mercure Musical

Paris, 2, Rue de Louvois (2^e Arr^t)

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois, en fascicules de 48 pages contenant à la fois des articles de fond, et une Revue de la Quinzaine où sont traitées toutes les questions d'actualité.

Directeurs : Louis Laloy et Jean Marnold

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Pierre Aubry, Gaston Carraud, René de Castéra, Jean Chantavoine, M. Daubresse, Claude Debussy, Jules Ecorcheville, Henry Expert, Amédée Gastoué, Henry Gauthier-Villars, Vincent d'Indy, Fr. de Lacerda, Lionel de la Laurencie, Gustave Lyon, Octave Maus, André Pirro, A. de Polignac, Romain Rolland, Gustave Samazeuilh, Martial Tenéo, Colette Willy.

ABONNEMENTS :	Un an	6 mois	Numéro
Paris et Départements	12 f	6 f	0 f 50
Étranger	15 f	7 f 50	0 f 60

l'éditeur Laurens. C'est la première monographie d'ensemble consacrée, en France, à la vie et à l'œuvre de Liszt.

Dans la même collection paraîtra un volume sur César Franck par M. Vincent d'Indy.

Paraîtra le 1^{er} décembre aux « Editions d'Art, » *Petites Esquisses familiales*, par Ch. Desbonnets, une plaquette de luxe en souscription au bureau de la Revue, 57, avenue des Arquebusiers, Bruxelles.

Demain s'ouvre à la galerie E. Druet, à Paris, une exposition du peintre hollandais Kees Van Dongen. A cette exposition succèdera, à partir du 12 novembre, un groupement des œuvres récentes de M. Van Rysselberghe.

L'exposition de la gravure originale, rétrospective et moderne, qui devait être inaugurée à Paris cet automne, est remise au printemps de 1906. Elle aura lieu à l'École des Beaux-Arts.

Les prochaines représentations du théâtre de Bayreuth sont dès à présent fixées aux dates ci-après : *Tristan et Isolde*, les 22 et 31 juillet, les 5, 12 et 19 août; *Parsifal*, les 23 juillet, 1^{er}, 4, 7, 8, 11 et 20 août; *L'Anneau du Nibelung*, du 25 au 28 juillet et du 14 au 17 août.

La Symphonie de Chausson (qu'on réentendrait avec plaisir à Bruxelles) sera jouée cet hiver aux concerts que dirige à Saint-Petersbourg M. Alexandre Ziloti.

Celui-ci se propose de faire connaître, en outre, au public russe, le *Concert* pour violon, piano et quatuor à cordes, ainsi que le *Poème* pour violon et orchestre du même compositeur, la *Bourrée fantasque* de Chabrier, *Sauge fleurie* de Vincent d'Indy et la *Marche écossaise* de Debussy.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

ÉTUDES SUR L'ART FLAMAND

LA RENAISSANCE SEPTENTRIONALE

ET LES PREMIERS MAITRES DES FLANDRES

Les Origines. — Le XIV^e siècle. — Les Van Eyck.

PAR FIERENS-GEVAERT

Professeur d'Esthétique et d'Histoire de l'Art
à l'Université de Liège
et aux Cours d'Art et d'Archéologie de Bruxelles.

Beau volume gr. in-8^o, illustré de 106 reproductions

dont 24 planches hors texte. — Prix : 10 francs.

Au 1^{er} janvier 1906 le prix de cet ouvrage sera porté à 12 francs net.

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & FILS

4, place de la Madeleine, PARIS

CLAUDE DEBUSSY. — **LA MER.** Trois esquisses symphoniques (1903-1905).

I. De l'aube à midi sur la mer. — II. Jeux de vagues. — III. Dialogue du vent et de la mer.

Réduction pour piano à quatre mains par l'auteur. — Prix net : 8 francs.

CLAUDE DEBUSSY. — **Interludes pour "Pelléas et Mélisande",**

Réduction pour piano à deux mains par GUSTAVE SAMAZEUILH. — Prix net : 2 fr. 50.

CAMILLE SAINT-SAËNS. — **Deuxième Sonate pour violoncelle et piano (op. 123).**

Prix net : 10 francs.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARME, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS DE L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable
dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis,
grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines.
Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés
par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des
grands horizons aux belles teintes sévères

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui con-
tribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs
et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29

BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

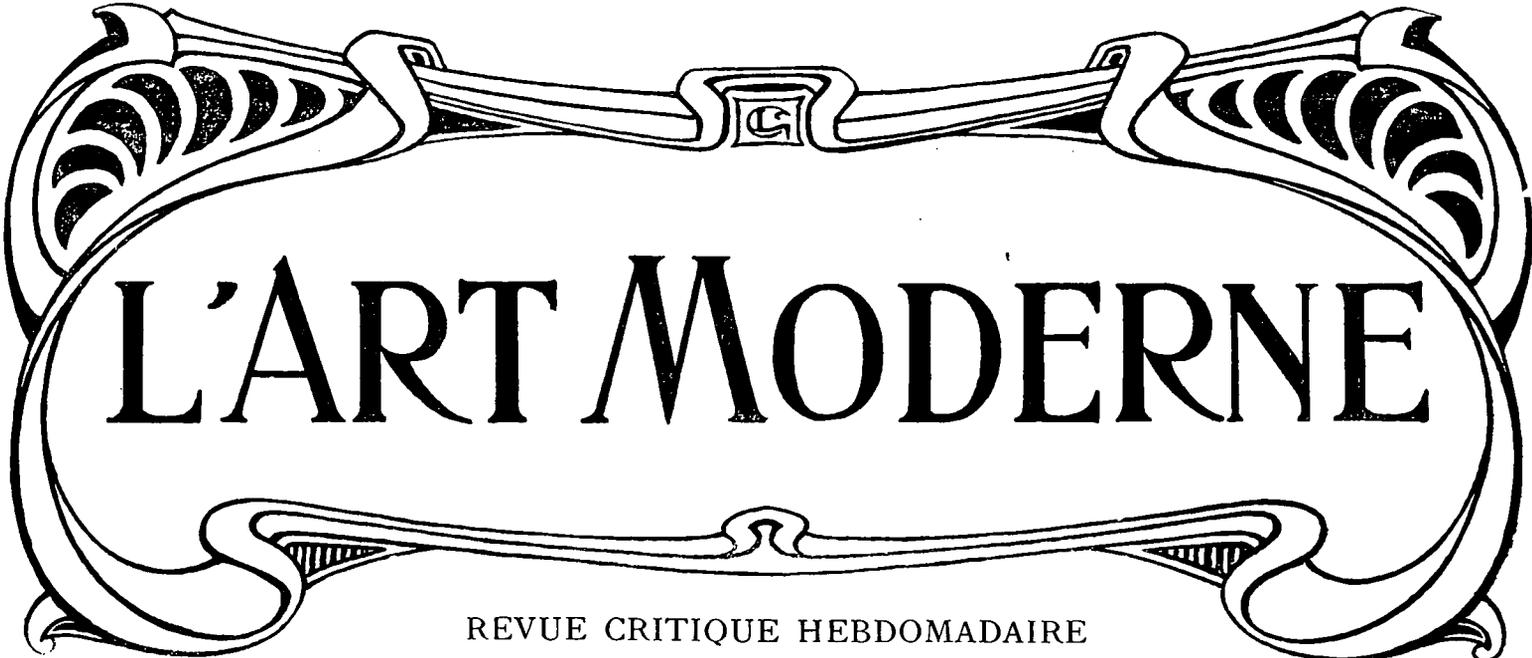
DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE. 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Esthétique de Taine d'après sa Correspondance (MÉDÉRIC DUFOUR). — Pour les arbres (H. CARTON DE WIART). — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — Le premier concert Ysaye (O. M.) — La Critique musicale. — Accusé de réception — Petite Chronique.

L'Esthétique de Taine d'après sa Correspondance.

I

La *Correspondance* d'Hippolyte Taine, dont la librairie Hachette poursuit la publication (1), abonde en considérations sur l'*esthétique*. Les développements sur l'art, sa nature, sa fin, ses conditions, ses limites,

(1) Trois volumes ont déjà paru. Ils comprennent : le premier, les années 1847-1853; le deuxième, les années 1853-1870; le troisième, les années 1870-1875. Le quatrième paraîtra prochainement.

ses modes, son histoire, sont particulièrement nombreux dans les lettres écrites de 1853 à 1870, c'est-à-dire durant le temps où Taine compose son *Voyage aux Pyrénées* (1855), ses premiers *Essais de Critique et d'Histoire* (1858), son *Histoire de la Littérature anglaise* (1863-1864), sa *Philosophie de l'Art* (dont la première esquisse parut en 1865 et l'édition définitive en 1882), son *Voyage en Italie* (1866); où il étudie les collections du Louvre et du Cabinet des Estampes, où il séjourne, recueille et note des impressions dans les Pyrénées ou la forêt de Fontainebleau, en Belgique, en Hollande, en Allemagne, en Angleterre et en Italie. Nous assistons à la formation de son système, de sa théorie sur les influences de la *race*, du *milieu* et du *moment*, à la définition de sa méthode de classification selon les degrés d'*importance* et de *bien-faisance* du caractère, et aussi à l'épanouissement de ses qualités d'artiste. Aussi ces pages, dont certaines sont entre ses plus belles, sont-elles l'indispensable glose de ses ouvrages systématiques. Mais les idées exprimées là ne sont pas encore endiguées par la doctrine; moins forcées, elles sont souvent plus justes, et, tout ensemble, plus riches en relations imprévues. Si elles expliquent, elles corrigent aussi. Le verbe est plus spontané, plus vif, plus souple, plus enveloppé, au sens artistique du mot. La forme est moins oratoire et didactique, plus pittoresque et, pour tout dire, plus *impressionniste*. Taine est là de plain-pied avec nous, engagé dans une causerie familière; il se livre davantage; il apparaît plus homme que philosophe et, si sincère qu'il ait toujours été, plus *vrai*.

Je ne prétends pas à résumer tant d'improvisations si brillantes et solides à la fois, à indiquer tant de points de vue, à discuter tant de jugements. Je me limiterai à signaler quelques aperçus, à citer quelques textes. Je ne veux qu'exciter à lire cette intéressante *Correspondance*.

Dès que Taine entre en contact avec la littérature italienne, avec Cellini, Vasari, Boccace, Machiavel, il y démêle le caractère essentiel de la peinture et de la plastique contemporaines : la force indomptée, le sensualisme brutal, le réalisme naïf.

« Cette société italienne du xvi^e siècle est un assemblage de brutes féroces, à imaginations passionnées. Les laquais d'aujourd'hui ne voudraient point de la société du duc et de la duchesse de Ferrare, des papes Paul III, Jules II, Borgia, etc. Pas d'esprit, point de grâce, d'aisance, d'amabilité, de douceur; point d'idées, de philosophie. Du pédantisme, de la superstition grossière, le danger à chaque instant, la nécessité de lutter à chaque coin de rue pour sa vie et sa bourse, le sodomisme, les filles de joie, tout cela avec une crudité, une brutalité incroyable. C'est pourquoi l'invention dans les tableaux est pauvre, la composition nulle; les grandes idées dont Delacroix est si prodigue sont toujours absentes; les types très éloignés de la noblesse et de la beauté grecques. Ces hommes sont des ouvriers qui depuis trois siècles font des corps, des teintes et des poses; ils les font avec une perfection admirable, mais n'inventent rien au delà. La perfection pour eux est un corps bien dessiné, d'une couleur vraie... Evidemment ces gens-là ont l'esprit restreint. Cellini, par exemple, croit trouver une idée admirable en entortillant dans un groupe les jambes de la Terre et celle de l'Océan, parce que, dit-il, la mer et la terre s'avancent l'une dans l'autre. Michel-Ange, le plus puissant créateur qui ait paru au monde, n'est pas sorti de son anatomie. Il sait faire des corps sublimes, d'une force prodigieuse, avec un relief saisissant, une violence et une variété d'attitudes extraordinaires; mais rien de plus. »

Très frappé de ce caractère, il revient, à plusieurs reprises, sur le parallèle des *Jugements derniers* de Michel-Ange et de Martyn; l'un est tout anatomique, l'autre tout philosophique. Ce qui se présente, dit-il, à l'imagination de Martyn :

« C'est une image vague, l'espace sombre et infini, coupé de lumières livides, des groupes fantastiques et incertains, demi-cachés, qui se plongent ou font saillie dans toutes les parties, un monde entier. Les personnages sont effacés, une seule chose est dominante, l'idée du jugement dernier : ils ne sont là que comme moyens; ils ne servent qu'à exprimer l'idée de la terreur et du grandiose. Michel-Ange part de l'idée déterminée d'un homme nu, en vertu de son éducation de sculpteur; il n'a dans la tête qu'une image parfaitement précise et sensible. Son moyen d'exprimer la terreur n'est pas d'accumuler et d'effacer les personnages, de les noyer dans les profondeurs du vague et de l'infini, mais de faire ressortir avec une violence passionnée leurs muscles, leurs os, d'enfoncer le crayon sur leurs rides, de les tordre en attitudes audacieuses. »

De cette comparaison, Taine tire cette idée générale que depuis trois siècles la philosophie a transformé l'imagination. De là résultent des modes nouveaux de

concevoir l'idéal, de distribuer les personnages, de leur prêter attitudes et expressions, de choisir les sujets. Il y a progrès dans l'invention, décadence dans le style. Quelle forme d'art préfère-t-il? La plus nouvelle. Il fait plus de cas de la richesse que de la perfection. On trouverait dans ces lettres les traits d'une intéressante définition de son *modernisme*. L'université conservatrice s'est emparée de Taine, — après l'avoir méconnu et persécuté; elle l'a rangé parmi les *classiques*. A-t-elle prévu les conséquences, et que sa superstition de l'antique en pourrait bien être ruinée?

Dans ses lettres sur l'Italie, je note encore cette distinction, bonne à retenir. Il y a, attestés par la littérature et l'art italiens, deux catholicismes. Le premier, dont il se sent ému en traversant l'Ombrie, est celui du Moyen Age, dont témoignent Dante et l'Imitation. Le second est la religion romaine, pompeuse et formaliste. Là, charité; ici, dévotion. Du christianisme naïf et tendre, observé à Assise, à Pérouse et à Sienne, voici ce que Taine écrit :

« Je l'ai beaucoup admiré et aimé. Il est probable que jamais, en aucun temps, les hommes n'ont fait de plus touchants et de plus sublimes rêves. Si j'ai un éloignement contre le christianisme, ce n'est point contre celui-là; il est sincère et poétique et vaut dans son genre tout ce que la Grèce et la Renaissance ont fait de plus accompli. Ce qui est déplaisant et irritant, c'est le catholicisme de Rome : Saint-Pierre même est théâtral; pour les trois cents autres églises, elles ont été presque toutes bâties, rebâties ou modernisées depuis l'époque du Tasse : à partir de ce moment, les papes, qui jusqu'alors avaient vécu voluptueusement et librement en artistes, gens d'esprit et grands seigneurs, sont devenus dévots, ont comprimé toute hardiesse d'esprit, ont établi partout l'esprit prêtre, c'est-à-dire la décence extérieure, la religion de paroles et de rites; en sorte que toutes les œuvres de ce temps, littéraires ou artistiques, sont froides, sans inspiration vraie, le plus souvent emphatiques et jésuitiques, simples machines de décoration et de parade, bonnes pour faire effet sur le public. »

(A suivre.)

MÉDÉRIC DUFOUR

POUR LES ARBRES⁽¹⁾

Au temps jadis, — et la tradition n'en est pas tout à fait perdue, — les bourgeois de nos bonnes villes et les pacants de notre plat pays avaient coutume de planter chaque année en grande cérémonie l'arbre du printemps, le « Mai », le « Meiboom ».

Précédé d'enfants chantants et dansants, escorté par les notables de la paroisse, le jeune baliveau, naïvement fleuri et enrubbanné comme un marié de village ou comme un conscrit, était charrié processionnellement jusqu'à l'esplanade où, dressé par les mains alertes des jeunes gens, il érigeait à la hauteur des toits voisins ses fraîches frondaisons, entremêlées de bouquets, de drapelets et de banderoles.

(1) Discours prononcé par M. Henry Carton de Wiart, député, à la Fête des Arbres de Lummen, le 16 octobre 1905.

Aujourd'hui voici que nous sommes venus, un peu de partout, en un cortège non moins solennel, mais auquel l'austérité mélancolique de ce dimanche d'octobre prête quelque chose de plus grave, saluer un chêne vénérable, pieux doyen des futaies limbourgeoises, tout accablé par l'âge et les autans, et dissenter sous ses ramures déjà dépouillées qui sont propices aux méditations.

Et peut-être cette journée d'automne où sont mortes les vibrations joyeuses des lumières de l'été, ce ciel bas et jusqu'à la détrempe de ces feuilles au parfum amer s'harmonisent mieux qu'un autre décor avec le commun souci qui nous coalisa.

Pour les amis des arbres, l'heure n'a pas encore sonné de se réjouir et de triompher, mais de réfléchir et de vouloir!

Le siècle qui s'en est allé fut hostile aux arbres.

En mai 1790, Norbert Pressac de la Chassagnais, curé de Saint-Gaudens, planta le premier arbre de la Liberté. Et ce fut tout un peuple d'arbres nouveaux qui accueillit le siècle nouveau-né... Mais ce siècle les vit tomber ou abatre les uns après les autres, et avec eux il vit tomber ou abatre beaucoup des illusions qui avaient salué sa naissance.

L'utilitarisme et la hâte de jouir multiplièrent les hécatombes. Et la courte vue des hommes se trouva encouragée par l'économie des lois.

En décrétant le partage égal des héritages, le Code Napoléon a dépecé les domaines et morcelé les propriétés. Que ce morcellement s'exerce parmi les populations aussi prolifiques que les nôtres, il devient bientôt l'effritement.

Après à tirer du lopin de terre qui doit nourrir sa nombreuse lignée tout ce que peut lui assurer l'intensité des cultures, le paysanpropriétaire n'a guère de place pour les arbres. Que dire s'il tient son champ non plus en propriété, mais à bail? Dans ce cas, l'arbre n'est plus même pour lui un profit accessoire ou une borne certaine. Qu'il appartienne à la route voisine ou au maître du sol qu'il cultive, l'arbre devient pour lui « l'adversaire ». Il dit que les racines de l'arbre pompent la substance de son champ dans un rayon égal à la hauteur de la tige, tandis que dans le même rayon son ombre retarde la maturité des fruits du sol. N'oublie-t-il pas que dans un rayon *plus grand* l'arbre abrite son champ contre les pires intempéries et que s'il prend un peu de nourriture au sous-sol, il la restitue à la surface par la chute annuelle de ses feuilles? Cependant ces griefs, que le parti pris exagère souvent et qui méconnaissent tant d'avantages compensatoires, ont contribué à raser les campagnes. Ils nous ont valu en Flandre, en Hesbaye et ailleurs, des contrées nues... comme le discours d'un académicien. Ils nous ont valu, dans les assemblées délibérantes où leur écho s'est prolongé, des diatribes dendrophobes plus désolées que des paysages sans arbres.

Face à l'agriculture, l'industrie du siècle, si elle cessa bientôt d'utiliser les arbres en guise de combustible, refoula de plus en plus par ses installations débordantes l'aire des plantations, — quand elle ne se borna pas à tuer les arbres par ses émanations nocives.

Restait la grande propriété : celle de quelques particuliers, de quelques communes, de l'Etat. Les particuliers... En un temps où les fortunes se font et se défont entre deux séances de la Bourse, rares sont les propriétaires « aux longs espoirs et aux vastes pensées » qui plantent pour leurs arrière-neveux! Plus rares ceux qui se soucient de l'influence que l'exploitation pourra avoir sur le climat, le régime des eaux ou l'industrie locale! Plus rares encore ceux qui comprennent que certains arbres n'appar-

tiennent pas seulement à leur propriétaire, mais qu'ils appartiennent *au paysage!*

Les communes? Combien d'entre elles ont imprudemment vendu leurs bois et défriché sans réflexion!

L'Etat ne leur avait-il pas donné l'exemple? Sous le régime hollandais, de 1814 à 1830, 53,244 hectares de forêts domaniales furent aliénés dans nos provinces. Pour quel profit? Sur ce nombre, plus de 20,000 hectares ont été défrichés et n'ont donné que de *mauvaises* terres de labour.

« Les autres, acquis par des spéculateurs qu'excitait l'appât d'un lucre immédiat, sont généralement réduits, disait en 1894 notre Conseil supérieur des forêts, à l'état de taillis médiocres et de clairières où tout bois de service fait absolument défaut. »

C'est toujours l'histoire de la poule aux œufs d'or. Depuis, le remords est venu, le salutaire remords! L'Etat forestier répare ses fautes en rachetant des massifs, en plantant de nouveaux bois, en cherchant à concilier l'exploitation avec la conservation des perspectives. Et ce n'est plus que par exception ou impuissance qu'il *défaill* aujourd'hui, — lorsqu'il tolère par exemple qu'on mutilé notre belle forêt de Soignes, qu'on l'entame et qu'on la taille sous prétexte de champs de courses à ouvrir, de distributions d'eau à conduire, d'avenues à percer, de terrains à faire valoir, — ou lorsqu'il s'avise de vouloir *embellir* les mares et les vallons boisés. Comme si embellir la forêt ce n'était pas aussi une manière de l'abimer!

Une administration voisine des Eaux et forêts est peut-être moins innocente qu'elle : C'est celle qui préside aux destinées de nos plantations routières. Ah! celle-ci, je vous prie de le croire, n'est pas étouffée par des scrupules d'esthétique. Son idéal ne m'apparaît pas dissemblable de celui d'un prosaïque marchand de bois, dénué de tout génie.

Vous vous rappelez ce que le bon abbé Delille disait de nos amis les arbres :

Quand leur âge leur laisse une tige robuste,
Gardez-vous d'attenter à leur vieillesse auguste.

D'anciennes lois, que Napoléon a remises en honneur par son décret de 1811, disent à peu près la même chose. Elles exigent, *pour* que les arbres des routes puissent être coupés ou arrachés, que leur *dépérissement* ait été constaté par les ingénieurs.

Mais, hélas! une autre loi inscrit ces arbres parmi les capitaux de l'enregistrement et des domaines. Une autre assure même aux receveurs de ces administrations un bénéfice particulier dans ces ventes.

Et voyez quel sens tout spécial a été donné à ce mot de *dépérissement*.

Périodiquement, de sévères contrôleurs avisent chaque arbre de la route, lui entourent la taille, prennent sa mesure. Et si le tronc a cessé de grossir depuis la dernière épreuve, vlan! le marteau marqueur, en attendant le cognée!

Que penseraient-ils, ces « *sacrilèges meurtriers* » que Ronsard eût vitupérés, si cette interprétation judaïque du mot « *dépérissement* » devait leur être appliquée à eux-mêmes et si tous ceux-là n'étaient plus jugés dignes de vivre qui ne grossissent pas chaque année d'un nouveau cran de ceinture?

Nous en rions! mais c'est pour ne pas en pleurer...

Elle est triste, l'histoire de nos arbres. Et notre sentiment du beau n'est pas seul à en souffrir. Ce n'est jamais impunément que l'homme sacrifie ces bons, ces fidèles, ces utiles compagnons.

« Partout où les arbres ont disparu, a dit Chateaubriand, l'homme a été puni de son imprévoyance. »

Demandez la confirmation de cette vérité à d'autres régions plus éprouvées encore que les nôtres : à la Sicile, par exemple, jadis terre riant et féconde qu'on appelait le grenier de l'Italie. Aujourd'hui, à part quelques recoins du littoral, tels que la Conca d'Oro, c'est le désert, c'est la mort. L'île paye la faute que ses maîtres ont commise en déboisant, ce qui a tari les rivières. Aujourd'hui, elle voudrait renaitre. Mais comment ? Pour avoir des arbres, il faudrait de l'eau ! Et pour avoir de l'eau, il faudrait des arbres !

Ah ! comme on comprend bien les bois sacrés des Grecs et pour quoi les Celtes vouaient leurs forêts à leurs divinités.

Que les amis des arbres disent et redisent quel concours la végétation ligneuse apporte à toutes les cultures, comment elle protège le champ et le féconde, comment elle épure l'air et nourrit les abeilles.

Et qu'ils se pénètrent de sa valeur morale.

Arbres, bons compagnons, bons serviteurs, vous êtes aussi d'admirables professeurs de patience, de tradition et d'énergie, de paix et de bonté.

De patience, en nous apprenant le temps et la peine qu'il faut pour vaincre, en nous enseignant à subir les orages, dans l'attente de l'arc-en-ciel, et les plus durs frimas dans l'espoir des caresses printanières...

De tradition. Mieux que les monuments, — car vous grandissez et vous vous transformez comme nous, avec nous, — vous rattachez le présent au passé et à l'avenir. Les générations d'aujourd'hui retrouvent sous vos ombrages, et parfois jusqu'en vos écorces, le souvenir des générations de hier. Et la tige que nous aurons plantée annoncera peut-être de loin à nos petits-enfants la terre natale de leurs aïeux.

De bonté. Où trouver à ce point, dans la nature créée, le dévouement et le don de soi-même ?

L'arbre reçoit les rayons brûlants du soleil. Aux autres, il donne l'ombre favorable.

Il subit le vent et la pluie. Aux autres, il assure l'abri tutélaire.

Il absorbe le carbone délétère. Mais il exhale l'oxygène qui nourrit.

Qu'on lui donne des ordures pour aliment, il répond par des fleurs.

Qu'on lui jette des pierres. Il donne des fruits.

L'arbre, à sa façon, est un grand pacifiste.

L'historien Elien raconte que Xerxès, qui partait en conquête avec ses armées, rencontra sur sa route, tandis qu'il traversait la Lydie, un platane d'une merveilleuse beauté. Ne pouvant s'arracher de le contempler, il s'y arrêta tout un jour et avec lui ses soldats, oubliant toutes ses ambitions guerrières et laissant aux peuples qu'il menaçait le loisir de préparer leur défense.

Les conquérants de ce temps-ci et des temps futurs ont-ils, auront-ils à ce point le sens de la beauté ? N'importe. Plantons des arbres. C'est en tout cas faire œuvre de paix. Et s'il est des hommes qui nous prodiguent leurs railleries, cherchons à les rallier à notre sollicitude. Rappelons-leur la douce plainte de l'arbre méconnu et sacrifié, telle que Richépin la traduisit.

Il dit que l'homme est dur, avare et sans entrailles
D'avoir à coup de hache et par d'après entailles
Tué l'arbre, car l'arbre est un être vivant.
Il dit comme il fut bon pour l'homme bien souvent,

Qu'à nos jeunes amours et nos baisers sans nombre
Il a prêté l'alcôve obscure de son ombre,
Qu'il nous couvrait le jour de ses frais parasols
Et nous bercait la nuit aux chants des rossignols,
Et qu'ingrats, oubliant notre amour, notre enfance,
Nous coupons sans pitié le géant sans défense.

Voilà ce que la Ligue des amis des arbres prétend faire entendre et comprendre à tous. Voilà le sens des modestes manifestations qu'elle organise et dont l'écho va susciter dans tous les recoins du pays d'autres sollicitudes, qui sont les sœurs des nôtres. Aux pays d'Ardenne, aux régions forestières de Wallonie que le *Mâle* nous rendit familières, aux plaines campinoises dont la *Bruyère ardente* nous révéla les bois tragiques, — aux polders de la Flandre où, dans les « campagnes hallucinées » les longues files d'arbres semblent des caravanes lancées en quelque fuite échevelée, partout, nous irons dire les vertus des arbres. Nous demanderons aux enfants de les respecter. A nos amis, à nos frères de la glèbe, nous dirons l'injustice de quelques-uns de leurs griefs. Au besoin, nous satisferons aux autres et déciderons les pouvoirs publics à modifier le profil des routes en rapprochant les arbres de la voie carrossière. Que les bons se rassurent, mais que les méchants tremblent ! Nous ne permettrons plus que sous prétexte d'y placer des rails, des poteaux ou des trottoirs, on dépouille nos grandes routes de leur futaie, pour les faire laides comme des femmes chauves ! Lorsque la création d'un railway, la rectification d'une rivière, l'exploitation d'une mine ou d'une carrière gâteront un paysage en le coupant par des quais, des talus ou des terris, en le creusant par des tranchées, nous réclamerons que les ingénieurs recourent à la végétation, ce merveilleux *cache-misère* dont les Anglo-Saxons savent tirer un si bon parti, pour dissimuler un peu sous la verdure les terres, les déblais et ces affreux « travaux d'art » qui auront toujours, quoi qu'on fasse, le tort d'être de leur métier. Il est des ingénieurs — il est aussi des essences — de bonne volonté.

Et surtout nous planterons, nous arborerons. Nous ferons planter, nous ferons arborer !

Vieux chêne de Lummen, bon Mathusalem des arbres de Campine, tu as assisté déjà à des péripéties sans nombre. Les saisons ont passé et repassé sur ta tête, avec leurs caresses, leurs ardeurs, leurs orages. Les régimes politiques et les générations humaines ont défilé à tes pieds. Et devant la Vierge nichée dans ta ramure, se sont succédé, d'âge en âge, bien des prières, bien des angoisses secrètes, bien des peines amères, bien des élans d'espoir ou de reconnaissance dont tu fus le discret témoin.

Et voici, s'il faut en croire les savants, que tu touches à ton déclin. On te dit « déperissant ». Peut-être n'entendras-tu pas, dans cet âpre sol où plongent tes racines, les pics des mineurs limbourgeois réveiller bientôt tes ancêtres, mués depuis tant de siècles en couches carborifères et qui nous serviront encore, — car votre bonté, arbres, survit à vous-mêmes ! — pour alimenter nos usines et nos foyers.

Console-toi. L'heure qui sonne maintenant complète ton rôle.

Car aujourd'hui tu fus l'occasion et le héros d'une cérémonie dont le retentissement dépassera ton horizon familial. Ici et ailleurs, en pensant à toi, on plantera de jeunes arbres. Et comme les patriarches, même en tes derniers jours, tu deviendras l'auteur d'une lignée nouvelle et puissante.

Ainsi se couronnera ta vie.

Car le but de la vie n'est pas seulement de vivre, n'est-ce pas ?

Il est aussi, il est surtout de répandre la vie autour de soi et de faire surgir, par l'exemple et le travail, d'autres énergies, créatrices à leur tour de vertu et de bonté.

H. CARTON DE WIART.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Le Thyrsé vient de publier, illustrée de façon très intéressante, par un choix judicieux de portraits du poète, l'étude de M. Paul André sur *Max Waller et la Jeune Belgique*. M. Paul André y a recueilli la belle conférence qu'il a faite à Namur, il y a deux ans, augmentée de quelques documents inédits, notamment d'une très jolie lettre d'Albert Giraud. On lira avec émotion ces pages pieuses qui parlent avec grâce et sans rien négliger de ce qui peut servir à déterminer nettement sa figure littéraire, de celui d'entre nos morts qui nous a légué la mémoire la plus séduisante et que nos regrets se lamentent le plus d'avoir perdu... M. Paul André a su nous montrer en lui, tour à tour, l'alerte éveillé de notre mouvement littéraire : non pas, certes, qu'il l'ait créé de toutes pièces, mais en tant qu'il apparut à l'instant décisif où quelqu'un devait en prendre la tête, avec les qualités de résolution et d'ardeur nécessaires à un chef; et l'écrivain riche de promesses et d'espérances qui meurt à vingt-neuf ans sans avoir eu le temps de réaliser une œuvre importante, mais en nous laissant des pages adorables, à la fois pétillantes d'esprit et humides de larmes. Il faut espérer que la lecture de cette attachante monographie inspirera à quelques-uns l'idée généreuse de venir en aide aux promoteurs du monument Waller. Le retard apporté à l'érection de l'œuvre de Victor Rousseau, devient véritablement excessif. Il faut que *le Thyrsé*, qui prit jadis la louable initiative de cette commémoration, recueille toutes ses forces et opère une poussée décisive. L'année 1906 verra, nous en avons tous l'espoir, notre littérature se faire enfin sa place au soleil. Max Waller doit être de la fête, après avoir été, de façon si brillante, il y a vingt-cinq ans, à la peine et à l'honneur.

Je voudrais parler avec prudence et précaution de Willy et de son dernier roman : *les Égarés de Minne* (1). Il y a des gens qui se fâchent tout rouge quand on avoue, en leur présence, aimer la tétralogie consacrée à *Claudine* et les deux livres charmants où nous faisons la connaissance de cette petite rosse de *Minne*. C'est entendu ! Ce sont des ouvrages libertins, d'une audace inégalée, où l'auteur dit tout et le reste, ne recule devant aucune description et recherche comme à plaisir les détails scabreux. Est-ce que j'aime beaucoup l'insistance qu'il met à nous introduire dans les garçonnières et les alcôves ? Pas le moins du monde. Mais pourtant, si ces visites indiscrettes me sont présentées avec un tact exquis, avec un art incomparable et une adresse qui ne me permet pas de m'effaroucher ? Il faudra bien que je me résigne à les accepter, en me disant, pour le surplus, que toutes ces choses défendues et séduisantes sont dans la vie et que l'art, par conséquent, en vertu d'une formule célèbre, peut sans dommage se les annexer. *Minne* est une contemporaine de *Claudine*, ayant la même sensibilité exacerbée, la même force de dissimulation, la même soif de bonheur ; mais, en outre, elle est

(1) Paris. Librairie Ollendorff.

candide et naïve, et sa rosserie, qui confine parfois à la méchanceté, n'est qu'un vernis très superficiel, provenant de son ignorance et de son extrême jeunesse. Après l'aventure pénible qui marquait la fin du roman précédent, — aventure qui nous l'avait montrée en pleine nuit de Paris, rôdant à la recherche des Apaches de son rêve, — elle a épousé son cousin Antoine, un être doux et bon, maladroit et sublime. Ce mariage ne lui a donné aucune félicité. Son mari a beau lui prouver son amour, Minne — comprenez-moi bien — ne ressent rien du tout. Alors, elle part à la découverte de la sensation. Elle prend des amants, deux anonymes d'abord, puis un petit jeune homme, le baron Coudrec, qui se met à l'aimer pour de bon, l'imbécile, sans parvenir à émouvoir ce glaçon impudique et charmant. Elle rejette Coudrec comme les autres : celui-ci ne s'en consolera pas et trainera désormais une vie désespérée. Elle songe ensuite à Maugis, un écrivain d'âge mûr, qui lui fait une cour serrée. Elle vient chez lui, se déshabille, va être sa maîtresse, quand un sursaut de son âme véritable dans son petit corps vicieux, la fait éclater en sanglots. Maugis la console, Maugis la comprend : paternellement, il essuie ses pleurs et l'aide à se revêtir. Ce n'est pas lui, encore, qui éveillera le plaisir dans cette chair déshéritée. Et pendant ce temps-là, Antoine souffre atrocement, car il est jaloux et se doute de quelque chose. Il fait suivre Minne qui s'en aperçoit aussitôt et lui reproche durement de ne pas savoir l'aimer comme elle veut être aimée. Le pauvre garçon réfléchit, tant et si bien qu'il en arrive au sacrifice complet de soi-même et que, désirant rendre Minne parfaitement heureuse, il tolérera que Minne ait des amants. Que peut faire la jeune femme pour le payer d'une telle abnégation ? Elle lui ouvre ses bras et son lit. Après l'avoir tenu loin d'elle pendant des mois de bouderie, elle lui rend son corps adoré. Et son geste de bonté est récompensé par le bonheur suprême ! Dans l'étreinte d'Antoine, elle connaît enfin l'ivresse de l'amour. A peine réveillée de sa volupté, elle apprend que le petit baron Coudrec s'est tué pour elle. Qu'importe ces misères ? Elle aime, elle est aimée ! Et prosternée aux pieds d'Antoine, comme une esclave, elle lève vers lui des yeux reconnaissants et soumis. Je vous assure que cette fin est profondément émouvante et qu'on oublie son audace en faveur de tout ce qu'elle concentre d'humanité ardente et passionnée. Willy compose et écrit ses livres avec la sûreté de main d'un classique. C'est un écrivain licencieux, peut-être, mais, par son style concis, élégant et ferme, autant que par son intelligence affinée, son expérience de la vie, ses dons d'observation et de sensibilité absolument originale, c'est un des bons écrivains de notre temps.

M. Georges Lecomte, qui est l'auteur d'une dizaine de volumes pleins de verve et d'énergie, où la fantaisie de l'artiste s'unit à l'ardeur d'un apôtre, nous envoie ses *Hannetons de Paris* (1), recueil d'observations sur les mondains et les mondaines de la Ville-Lumière. Vous devinez tout de suite, rien qu'au sobriquet dont il les nomme, qu'il ne les aime pas beaucoup. Mais ce que vous ne pourriez jamais deviner, ce sont les qualités sérieuses et au fond, bienveillantes de cette satire. L'auteur plaint ses hannetons bien plus qu'il ne les blâme. Il les montre, jouets d'un vertige irrésistible, à la ville, à la campagne, à la mer ; dans les salons, en voiture, au théâtre, au concert ; dans les ventes de charité et chez le couturier en vogue ; femmes et maris, amants et

(1) Paris. Eugène Fasquelle.

maitresses, parents et enfants, tous et toujours fantoches sans cerveau et sans cœur, hannetons à cause de leur bourdonnant et vaine agitation, mais singes aussi par leur snobisme irréflecti. Rien ne peut rendre grave, un instant, leur pensée. Les enterrements eux-mêmes sont pour eux l'occasion de parades, de salamalects et de simagrées. Ils ne se disent même pas qu'un jour viendra où ils seront, eux aussi, le prétexte d'une brillante et fastueuse mondanité du même genre. Et « la pittoresque farandole se prolonge pour la joie mélancolique et la pitié de nos petits-neveux! »

Ces mots, qui sont les derniers du livre, me semblent l'expression du vrai but de l'auteur. Il rit des hannetons pour ne pas en pleurer. Il s'en amuse, mais il s'apitoie sur leur falote destinée. C'est un satiriste, qui n'a pas renoncé à l'apostolat. Sans l'avouer, même à soi-même, il garde l'espoir informulé que son livre, que ses livres, car il les écrit tous avec la même préoccupation, feront réfléchir çà et là quelques hannetons, quelques snobs, quelques mondains, et les amèneront à une existence moins futile et plus digne. C'est l'ardeur sourde et latente de cette volonté de moralisation qui confère à l'ouvrage une valeur toute particulière. Elle rehausse même les qualités vraiment très remarquables, de verve et d'éclat qui s'y donnent carrière. M. Georges Lecomte est un caricaturiste de grand talent. Ses portraits sont des charges qui ne tombent jamais dans la grossièreté. Il est plein de parti pris, mais aussi de finesse et de discrétion. On songe, en le lisant, aux dessins de Steinlen, de Forain, de Cappiello. Mais on sent vaguement qu'il y a autre chose, dans ses pages, que de la fantaisie éphémère. On cherche à se rappeler à quel écrivain celui-ci fait songer. Et, sans trop de surprise, on se murmure, tout à coup, le grand nom de La Bruyère.

GEORGES RENCY

LE PREMIER CONCERT YSAÏE

On a revu avec joie Eugène Ysaÿe au pupitre directorial, auquel l'arracha trop longtemps l'Amérique. Et le voici sérieusement réinstallé parmi nous, les mains pleines de musique, la tête emplie de projets, le cœur débordant d'enthousiasme. Malgré l'accroc survenu au programme la veille du concert, — M. Van Rooy, subitement aphone, dans l'impossibilité de chanter, — la séance inaugurale et quelque peu jubilatoire (la Société Symphonique fête ses dix ans d'existence) n'en a pas moins offert un sérieux intérêt. Remplaçant complaisamment le baryton désemparé, M. H. Albers s'est taillé un vif succès dans les fragments wagnériens annoncés, auxquels il confère le prestige d'une voix bien posée et d'une irréprochable diction, et a ajouté au programme la surprise d'une scène de *l'Étranger*, qui a fait sensation. L'auditoire a paru découvrir ce récit ample et poignant, porté sur les ailes d'un commentaire orchestral admirable. Et le succès du compositeur a égalé celui de l'interprète. Gageons que M. Albers ne serait pas fâché — et nous non plus — de voir le drame émouvant de M. d'Indy inscrit au nombre des reprises de la saison.

Le programme symphonique comprenait deux nouveautés, l'une et l'autre nationales : un triptyque de M. Jan Blockx commémorant trois fêtes de l'année, — jolie suite d'une écriture simple, d'une inspiration limpide comme un chant populaire. L'œuvre a été très favorablement accueillie, encore que la troisième partie, *Pâques*, ait paru un tantinet languissante.

L'autre pièce inédite était une symphonie en quatre mouvements composée par M. L. Delune, prix de Rome, et déjà entendue l'an dernier à un concert donné, sous la direction de l'au-

teur, à l'Alhambra. L'encouragement donné par M. Ysaÿe aux jeunes compositeurs belges en leur ouvrant toutes grandes les portes de son temple, est tout à son honneur. Espérons toutefois qu'il aura, dans la suite, la main plus heureuse. La partition de M. Delune ne révèle ni un tempérament de musicien, ni une « patte » de symphoniste. Elle est inutilement chargée, boursoufflée et redondante, et dissimule vainement sous des complications de rythmes une totale indigence d'inspiration. On relève çà et là un joli détail, un trait délicat. Puis, c'est la monotonie du steppe, l'étendue des mornes horizons, à perte de vue. On s'étonne d'un si consciencieux et stérile effort, — car l'œuvre est considérable et déchaîne toutes les ressources instrumentales sans créer, à aucun moment, d'atmosphère sonore enveloppante.

Le *Scherzo*, malgré sa banalité rythmique, mérite une mention. Il a de la légèreté et de l'entrain, dans la forme traditionnelle. C'est, tout au moins, un bon devoir d'élève, — d'un élève qui se souvient des leçons de ses maîtres, surtout de celles de Saint-Saëns.

O. M.

LA CRITIQUE MUSICALE

Très justes, ces réflexions de Camille Mauclair dans *le Courrier musical* (1) :

« Non, il n'y a pas de critique qui puisse faire aimer ou haïr une œuvre par une démonstration logique. Il n'y a pas de critérium du beau et la critique ne peut par gouverner la sensibilité. Ce n'est ni son rôle ni son pouvoir. La critique s'occupe avec profit et opportunité de la technique et de l'histoire de l'art, mais non de l'art lui-même. Le physicien s'occupe de toutes les façons de produire et d'utiliser l'électricité : mais de l'électricité elle-même il ne saurait rien dire. Il en est de même de la musique et des vibrations qu'elle provoque en ses auditeurs — et c'est la musique qui est l'essentiel, et non la critique musicale. Je veux bien lire cent pages de glose sur Beethoven ou Debussy, mais je préférerai toujours entendre la sonate *Appassionata* ou les *Nocturnes*. Ils m'importent bien davantage, et je gagnerai plus à les entendre. Car ils n'ont pas été faits pour que j'apprenne comment ils sont faits, mais pour m'émuouvoir. La phrase de La Bruyère : « Il y a un bon et un mauvais goût, et on discute des goûts avec fondement » est parfaitement juste lorsqu'il s'agit de l'examen des procédés de composition. Elle n'a aucun sens lorsqu'il faut apprécier une sensation et non un raisonnement. Et la musique, c'est une sensation. C'est un langage psychique direct, qui n'emprunte pas, comme la peinture ou la sculpture, des symboles intermédiaires entre lui et l'âme ou, comme les lettres, le langage de tout le monde. La critique commente, explique, reconstruit : elle ne fait ni sentir, ni aimer. Elle ne peut rien à cela, pas plus qu'elle ne pourrait influencer un choix d'amour en discutant la correction ou l'incorrection physique d'un être aimé. »

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Chansons patriales*, par FERNAND BOURLET. Première série. Bruxelles, imp. Alex. Gielen. — *Souvenirs et Regrets*, par le comte CH. DE SUFFREN DE LA CONDAMINE. Paris, librairie Eugène Rey. — *Le Vaisseau solitaire*, par EDGARD MALFÈRE (avec un portrait de l'auteur). Lille, éd. du *Beffroi*.

ROMAN. — *Les Hannetons de Paris*, par GEORGES LECOMTE. Paris, E. Fasquelle, bibliothèque Charpentier. — *La Petite*, par G. ABRIANO. Paris et Liège, *l'Édition artistique*.

CRITIQUE. — *L'Arte Mondiale alla VI Esposizione di Venezia*, par VITTORIO PICA. (389 illustrations en noir et 2 planches

(1) 15 octobre 1905. (Paris, 29, rue Tronchet).

en couleurs.) Bergame, Institut d'arts graphiques. — *Max Waller et la Jeune Belgique*, par PAUL ANDRÉ. Avec divers portraits, fac-simile d'autographe, etc. Bruxelles, éd. du *Thyrse*. — *La Médaille en Belgique au XIX^e siècle*, par ALPH. DE WITTE. Bruxelles, imp. Van Buggenhoudt.

THÉÂTRE. — *Pièces en un acte et saynètes*, par le comte CH. DE SUFFREN DE LA CONDAMINE. Paris, librairie Eugène Rey. — *La Joyeuse entrée de Charles le Téméraire*, drame historique en sept tableaux, par EDMOND PICARD. Bruxelles, P. Lacomblez et V^e Ferd. Larcier.

DIVERS. — *Une interview au transformisme*, par le baron CH. VAN BENEDEN. Funchal, édition du *Diario Popular*. — *Le Foyer intellectuel* (Université populaire de Saint-Gilles). Rapport sur l'année 1904-1905. Bruxelles, impr. Gaston Cops. — *Une Maison de détention sous la Terreur. L'Hôtel des Bénédictins anglais*, par JEAN DE LA LAURENCIE. Paris, bureau d'édition de la *Schola cantorum*. — *Les Européens au contact des Africains*, par le docteur CHARBONNIER. Bruxelles, Alliance typographique, A.-R. de Ghilage et C^{ie}. — *Les Caractères de la Danse, histoire d'un divertissement pendant la première moitié du XVIII^e siècle*, par PIERRE AUBRY et EMILE DACIER. Portrait en héliogravure, partition musicale, etc. Paris, H. Champion.

PETITE CHRONIQUE

La participation d'Eugène Ysaye assure un gros succès au premier Concert Delune, fixé au samedi 4 novembre, à 8 h. 1/2, salle de la Grande-Harmonie, avec audition populaire le lendemain dimanche à 2 h. 1/2.

L'illustre virtuose jouera un concerto de Bach et tiendra la partie du violon principal de la symphonie de Vreuls.

Le programme comporte en outre une Suite de Bach et la *Symphonie rhénane*, de Schuman, qui n'a plus été exécutée à Bruxelles depuis quelque temps déjà.

La séance publique de la classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique aura lieu le dimanche 26 novembre, à 2 heures, dans la grande salle du Palais des Académies.

Après un discours de M. F.-A. Govaert, directeur de la classe, sera exécutée la cantate du lauréat du dernier concours de Rome pour la composition musicale, M. Louis-F. Delune, *la Mort du roi Raynaud*.

Monna Vanna, traduite en magyar et mise en musique par un jeune compositeur hongrois, M. Emile Abranyi, sera représentée dans le courant de l'hiver au Théâtre royal de Budapest.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

ÉTUDES SUR L'ART FLAMAND

LA RENAISSANCE SEPTENTRIONALE

ET LES PREMIERS MAÎTRES DES FLANDRES

Les Origines. — Le XIV^e siècle. — Les Van Eyck.

PAR FIERENS-GEVAERT

Professeur d'Esthétique et d'Histoire de l'Art
à l'Université de Liège
et aux Cours d'Art et d'Archéologie de Bruxelles.

Beau volume gr. in-8^o, illustré de 106 reproductions
dont 24 planches hors texte. — Prix : 10 francs.

Au 1^{er} janvier 1906 le prix de cet ouvrage sera porté à 12 francs net.

Outre l'œuvre de Maurice Maeterlinck, le directeur de ce théâtre, M. Mader, se propose de monter trois ou quatre opéras hongrois nouveaux, parmi lesquels une partition de M. Jenő Hubay, *le Premier Amour de Lavotta*, qui met en scène un autre violoniste hongrois, fameux au commencement du siècle dernier et qui s'est fait un nom glorieux dans son pays avec plusieurs compositions d'un caractère essentiellement magyar.

Du *Cri de Paris*, à propos de l'Exposition du Livre, organisée par M. Gallimard au Salon d'Automne :

Quel flair ne faut-il pas au bibliophile pour réunir une belle collection, une collection dont toutes les pièces soient authentiques!

Ce qu'il y a d'Incunables, d'Elzéviros, de Cazins et de Didots truqués est inimaginable! Ce que Lyon a fabriqué d'éditions princeps de Racine! Et les éditions originales de Molière, confectionnées à Rouen, copiées page par page, où tout était reproduit avec soin, caractères, titres et fleurons. Les exemplaires étaient rousés à la fumée. Des spécialistes artificieux refont à la main et à la plume les feuillets manquants (ils refont aussi l'acheteur). Tout y est : les filigranes correspondent avec ceux du papier de l'édition reproduite, on tire avec de l'encre brunâtre, et il y a jusqu'à la bavure du tirage imparfait. Et les faux culs-de-lampe! Et les manuscrits sur velin, enluminés avec une patience de Chinois par des gothiques de notre temps! Et les planches remargées, et l'elzévir du *Pâtissier français*, fait en Hollande!

Pour les reliures, on emploie d'anciens fers à dorer que l'on pousse sur d'antiques plats jansénistes. C'est ainsi que les fers de la reliure du *Sacre de Louis XV*, sauvés de la fonte, ont servi... maintes fois à la reliure de grands in-folios. On retape les vieilles reliures comme les vieux souliers; il suffit de passer au carmin et à l'encaustique le plat des maroquins usés. Et c'est ainsi que l'on vend 6,000 francs des reliures du XVI^e siècle, fabriquées l'an dernier.

Un amateur connu, le marquis de G...y, acheta un jour un livre ancien fort beau; dans une enveloppe en vieille soierie de Lyon. Fier de son achat, payé son pesant d'or, M. de G...y le montre à sa femme. La marquise prend d'abord le livre et l'inspecte avec minutie. Tout d'un coup, se mettant à rire :

« — Mon ami, dit-elle, est-ce qu'au XVIII^e siècle on cousait à la mécanique? »

Étude du notaire DELPORTE, à Bruxelles, Grand-Sablon, 36.

Lundi 30 octobre 1905, à 10 heures du matin

VENTE PUBLIQUE

EN LA

SALLE DES VENTES STEVENS

RUE DES CHARTREUX, 67

D'UN

BEAU MOBILIER ARTISTIQUE ET DE SALON

Objets d'art, Tableaux, Gravures, Aquarelles, Dessins,
Bibliothèque de livres, Manuscrits, Ouvrages illustrés,
Objets d'or et d'argent, Bijoux, Argenteries,
Objets de toilette de dame et d'homme,
Vêtements, Linge de maison et de corps,
Meubles, Porcelaines, Cristaux, Bronzes et Médailles.

Exposition publique : Dimanche 29 octobre, de 10 à 4 heures.

Strictement au comptant 10 p. c. pour frais.

Catalogues et renseignements en l'Étude, Grand-Sablon, 36.



Maison Félix **MOMMÉN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable
dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable. joli jardin, lawn-tennis,
grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines.
Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés
par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des
grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui
contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs
et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29

BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Esthétique de Taine d'après sa Correspondance (suite) (MÉDÉRIC DUFOUR). — Une œuvre nouvelle de M. Debussy : *La Mer* (OCTAVE MAUS). — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — Les Peintres belges (CAMILLE MAUCLAIR). — Le Théâtre à Paris : *Mme Eléonora Duse* à « *L'Œuvre* » (O. M.). — Nécrologie : *Isidore Verheyden*; *Alphonse Allais*. — Chronique théâtrale (G. R.). — A. Leyde : *Exposition Philippe Zilcken* (A. R.). — Petite Chronique.

L'Esthétique de Taine d'après sa Correspondance (1).

II

J'ai parlé du *modernisme* de Taine. Voici en quoi il consiste. Le philosophe estime que les modernes sont inférieurs aux anciens par le style. Ils ne savent plus la langue. Ce sont de moins parfaits écrivains, moins corrects, moins élégants. Comme les peintres, ils esquissent, plus qu'ils ne dessinent. Mais leurs idées sont plus grandes, et une vie plus intense anime leurs œuvres.

(1) Suite. Voir *l'Art moderne* du 29 octobre dernier.

Taine ne nie pas que l'unité ne soit la condition du Beau, mais il ne se contente point de la vérité des traits généraux, de ce « cœur humain », dont se riait Musset ; il se complait à la vérité des traits particuliers, des caractères individuels. Comme dans l'un de ses plus contestables *Essais*, il reproche aux personnages de Corneille et de Racine de n'être « que des passions ou types généraux habillés en hommes », au lieu que les héros d'un Shakespeare ou d'un Rembrandt (ce sont là le dramaturge et le peintre qu'il préfère) sont des hommes d'un siècle, d'un pays, d'une condition, d'un caractère déterminés.

« Chaque mot est comme un coup dans le cœur. Ce qu'il y a de brusque, de déchirant, de mobile dans les passions, tout le trouble, toute la folie, toutes les singularités, toutes les profondeurs des émotions humaines, je les ressens alors, non pas après une étude, par réflexion, comme lorsque je lis les autres, mais d'abord et malgré moi. Je suis pris, et quand j'ai quitté le livre l'impression dure, et deux heures après, en marchant et en dinant, je retrouve l'image, qui revient par saccades et m'agite le cerveau. »

Les écrivains, qui l'ébranlent ainsi, sont, avec Shakespeare, Goethe, Byron, Beyle (qu'il relut de soixante à quatre-vingts fois), Balzac, Musset. C'est par leurs œuvres qu'il autorise sa définition de l'art : « *Une idée générale devenant la plus particulière possible.* » Il illustre cette formule d'une admirable analyse du *Christ aux cent Florins*, qui me rappelle les pages ardentes et confidentielles d'Émile Verhaeren, dans son *Rembrandt* (1).

(1) ÉMILE VERHAEREN, *Rembrandt* (Paris, Laurens, 1905).

« Le bouge où est le Christ est ignoble, soit ; on lui apporte des malades avec des linges infects, roulés dans des haillons affreux, les chairs pendantes, pleins d'ulcères, une pourriture d'hôpital, soit. Les Phariséens incrédules à gauche ont les figures les plus cruelles et les plus viles qu'on puisse imaginer ; soit, et peu importe ! Je n'ai jamais pu une seule fois me demander si ce tableau était laid. Je ne peux plus juger en critique ; quand je le regarde, le raisonnement me tombe des mains ; je suis comme un chirurgien qui, au moment de disséquer un homme, sentirait la chair frémir sous son scalpel. Ces yeux, ces poses, ces bras tendus vers le Christ, cette expression amère et pleine d'espérance de ces visages tourmentés, la compassion infinie du Christ, cela est poignant, c'est la vie elle-même, mais condensée, ramassée ; toutes les douleurs d'un hôpital et de l'humanité dans douze mètres carrés. On ne voit plus ni les chairs, ni les lignes, si tel pied est bien posé, si tel arrangement est harmonieux, si cet air de tête est noble. Ces corps sont transfigurés, l'âme perce son enveloppe, ce sont les passions et les sentiments humains les plus pénétrants, les plus puissants, qui prennent le cœur par une contagion invincible. Cela est au-dessus de l'art, c'est le génie même, la chose qui ne s'apprend pas, ne s'analyse pas, ne peut pas se discuter. »

Cet art ne fait pas une synthèse des phases successives d'une passion, des aspects variés de la nature à telle heure, à telle saison. Il saisit l'instant unique où cette passion s'éclaire jusqu'en ses profondeurs, où apparaît le caractère essentiel de cette heure et de cette saison :

« Prenez une passion ; exprimez-la par un geste et un air de visage ; il n'y a qu'un moment indivisible dans ce geste qui soit expressif. Dans les contractions de muscles, par lesquelles va passer le visage, dans toutes les gradations des teintes qu'il va prendre, il n'y a qu'une teinte et qu'une disposition de muscles qui soient expressives. L'attitude dure deux secondes ; un seul instant dans ces deux secondes peut rendre la passion. Cet éclair, Rembrandt le trouve. »

— Remarquez en passant que c'est là, sous la plume de Taine, la justification de cette recherche de l'effet, par quoi se distingue, plus que par telle particularité de technique, l'art des peintres impressionnistes. Ce que définit Taine, dans les lignes que je viens de citer, c'est précisément le point de rencontre de l'impressionnisme et du symbolisme. Ceci vaudrait d'être développé ; mais je n'ai pas assez de place pour insister.

Taine part de là pour distinguer la Beauté de la Clarté ! Si les deux qualités sont réunies, tant mieux. Mais il ne veut pas qu'on sacrifie celle-là à celle-ci.

« Je vous accorde qu'on écrit pour être compris. M'accordez-vous qu'on écrit pour faire une belle chose ? — Maintenant lequel des deux buts est le principal ? C'est le second, selon moi. Avant tout, la beauté ; aussitôt après, la clarté. Que l'artiste tâche d'avoir les deux mérites ; mais s'il faut sacrifier l'un, que ce ne soit pas la beauté ; il vaut mieux bien faire qu'être populaire. La statue parfaite, enfermée dans l'atelier, est préférable à la statue ordinaire, exposée au grand jour. »

L'art ne doit donc pas viser à l'utilité. S'il en était ainsi *l'Oncle Tom* serait le premier des chefs-d'œuvre. Et la moralité ? On se rappelle que l'un des critères de

Taine est « le degré de bienfaisance du caractère ». Ainsi la moralité est réintégrée dans l'art, ou plutôt l'art est subordonné à la morale ; il perd son autonomie. M. Brunetière (*Évolution de la Critique*) et M. Victor Giraud (*Essai sur Taine*) louent le philosophe d'avoir enfin montré cette préoccupation du bien. Avec plus de raison, Jules Laforgue, dans ses *Notes d'esthétique* l'en blâmait. Or, dans une page, que je voudrais pouvoir citer tout entière, Taine trace la limite entre l'art et la morale, contredisant ainsi ses conclusions de *l'Idéal dans l'Art*. Et je n'ai pas besoin de dire que c'est dans cette lettre qu'il a raison :

« Cette lumière du droit et de la justice, c'est nous qui l'allumons et la prométons à travers l'immoralité de la nature et les violences de l'histoire, et ce ne serait pas la peine d'être homme que d'être réduit à ne pas la voir et à ne pas l'aimer. Mais si je la vois et si je l'aime dans son domaine, je la repousse du domaine des autres. L'art et la science sont indépendants. Elle ne doit avoir aucune prise sur eux ; jamais l'artiste avant de faire une statue, jamais le philosophe avant d'établir une loi, ne doivent se demander si cette statue sera utile aux mœurs, si cette loi portera les hommes à la vertu. L'artiste n'a pour but que de produire le beau, le savant n'a pour but que de trouver le vrai. Les changer en prédicateurs, c'est les détruire. Il n'y a plus ni science, ni art, dès que l'art et la science deviennent des instruments de pédagogie et de gouvernement. »

(A suivre.)

MÉDÉRIC DUFOUR

Une œuvre nouvelle de M. Debussy.

La Mer, trois esquisses symphoniques.

Il serait aussi malaisé d'analyser les trois tableaux maritimes dont M. Debussy vient d'enrichir le répertoire des concerts symphoniques que de décrire, par exemple, un triptyque composé sur le même thème par M. Claude Monet. Cet art évocateur et subtil, tout en nuances, précieux comme un écrin aux feux versicolores, émeut par la sensibilité du coloris, par la souplesse du rythme, par l'imprévu des modulations bien plus que par le développement mélodique. C'est le poème de l'eau et de l'air, et ses strophes sont si humides et si fluides qu'on ne songe pas à se demander, en les écoutant s'égrener dans un joyeux tumulté sonore, sur quel mode lyrique elles sont écrites ni la métrique qui les scande.

Laissons aux scolastes le souci de discerner les artifices au moyen desquels M. Debussy réalise cette vertigineuse polyphonie et abandonnons-nous aux impressions qu'il fait naître en nous. Celles-ci sont délicieuses. Dès le début de la première esquisse, *De l'aube à midi sur la mer*, c'est une sensation d'espace et de lumière, un bruissement de vagues dans une atmosphère calmée que précise le thème fondamental de l'œuvre, fondu peu à peu dans un déploiement harmonique d'une saveur extrême. Dans les *Jeux de vagues*, centre de triptyque, le ruissellement irisé de l'eau, l'échevellement des lames et l'envol des embruns, le tumulte des flots qui bondissent sur les récifs, s'ébrouent, s'étaient en larges nappes, tout le mouvant spectacle de la mer est

évoqué à miracle. Les trilles, les arpèges, les gammes chromatiques fusent, étincelants, de toutes les parties de l'orchestre. C'est une fantaisie exquise colorée d'effets inédits et délicats. Le *Dialogue du vent et de la mer*, d'une inspiration plus mâle, d'un coloris plus robuste, couronne cette suite d'esquisses symphoniques. Pour avoir, à première audition, paru moins neuve que les *Jeux de vagues* et rappelé, au début, la tempête de l'*Etranger*, puis certaines compositions des maîtres de l'Ecole russe, cette conclusion de la *Mer* n'en a pas moins produit une forte impression. Idyllique dans la première partie, d'une grâce pimpante dans la deuxième, l'inspiration de M. Debussy devient ici plus grave et plus expressive. Le drame se mêle au paysage et hausse l'œuvre au-dessus d'une notation phonétique.

Souhaitons que cette pittoresque et charmante partition, qui fut interprétée, pour la seconde fois, à Paris dimanche dernier, sous la direction de M. Camille Chevillard, avec une précision, une délicatesse et une sûreté remarquables, soit inscrite bientôt au programme de l'un ou l'autre de nos grands concerts. On pourrait compléter ce programme par la première audition de l'œuvre symphonique nouvelle de M. Vincent d'Indy, *Heures d'été à la montagne*, qui sera jouée pour la première fois à Paris en février prochain aux Concerts Colonne. La mer, la montagne : la mobilité, la fluidité, le scintillement de la musique de M. Debussy opposés aux structures solides, aux masses étagées de la polyphonie de M. d'Indy, — ce contraste ne résumerait-il pas dans leurs plus hautes expressions les deux tendances directrices de la musique d'aujourd'hui ?

OCTAVE MAUS

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

M. Edgar Malfère, l'auteur du *Vaisseau solitaire* (1), est un poète jeune, qui a tous les défauts et toutes les qualités de la jeunesse. Ses vers sont imparfaits et, dans leur liberté excessive, manquent souvent de rime et d'harmonie. Mais les poèmes de son livre de début nous révèlent un cerveau débordant d'images, un cœur gonflé d'un grand souffle héroïque et douloureux. Symboliste, il personnifie ses nostalgies et ses soucis, ses désirs et ses rêves, et quand il fait parler des héros ou des demi-dieux, quand il montre les faunes à la poursuite des nymphes, il raconte tout simplement son histoire spirituelle. Il est aussi doué de précieuses facultés d'observation. Je citerai tout au long son poème intitulé *les Vieilles gens*. Il y en a d'autres, dans son livre, qui sont plus lyriques, plus emportés. Il n'en est pas qui me plaisent davantage par la simplicité du langage, le choix des détails et la qualité du sentiment.

L'hospice ouvre ses larges portes
Qui grincent dans leurs gonds
Et les vieux et les vieilles sortent
Sur le quai désert sous le soleil blond.

Timides comme de petites filles,
Presque à tâtons,
En s'appuyant sur leurs bâtons
Ou leurs béquilles,

(1) Lille, édition du *Beffroi*.

Les vieilles marchent à pas menus.
Elles sont vraiment touchantes
Avec leurs petits yeux ingénus
Sous leurs coiffes blanches qui chantent
L'âme paisible et le cœur joyeux
Et — qui sait? — malgré leurs figures flétries,
Peut-être la charmante coquetterie
De plaire à quelque petit vieux.

Les vieux, voûtés, ridés, aux yeux malicieux,
Prennent plaisir à radoter avec les vieilles
Dont les narines sont noires de tabac
Et à qui l'on parle toujours trop bas.
Il faut même souvent leur corner aux oreilles
Ce qu'on veut qu'elles entendent bien.
Et encore ne comprennent-elles parfois rien,
Se contentant de hocher la tête

Avec des airs profonds
Pour ne pas paraître plus sourdes qu'il ne faut.
Et charmants dans leur grâce sénile,
Les couples s'épandent sur la ville
Avec la joie de petits enfants
Qu'on laisserait courir dans les champs.

Il est aussi de ces aïeules
Qui s'en vont seules
En marmottant
Entre leurs dents
D'incompréhensibles paroles :
De sorte qu'elles ont l'air un peu folles

Et qu'on les prendrait volontiers
Pour de vieilles fées
Ayant perdu leurs baguettes enchantées
Et n'exerçant plus leur métier..

* * *

D'un art plus sûr et d'une ligne plus ferme sont les vers de M. Félix Bodson, l'auteur de *l'Écrivain public* et de *Pierrot millionnaire*, pièces que nous applaudimes l'hiver dernier et qu'il vient de publier en volume (1). M. Bodson a le secret du vers théâtral, rapide, joli à l'oreille, clinquant et paré, avec un rien de piaffe et d'esbroufe, juste ce qu'il faut pour griser un peu les spectateurs et les enlever un instant au-dessus de la banale réalité. Il a en plus le tour de main : c'est déjà un dramaturge habile, ses petites pièces ont de l'allure et se lisent, comme elles se sont écoutées, avec un vif plaisir. Sans doute, l'une et l'autre ne sont encore que de belles bulles irisées qui flottent, gracieuses et claires, dans le ciel de la fantaisie. Mais telles qu'elles sont, elles honorent notre poésie autant que notre théâtre et rien ne nous défend de voir en elles les charmantes annonciatrices d'œuvres plus fortes, plus humaines, où Pierrot dépouillera son masque enfariné et nous montrera la vraie grimace d'un cœur qui souffre ou l'expression authentique d'un véritable amour.

* * *

J'aurais voulu — mais le temps me manque — consacrer tout un article au *Théodore Roosevelt* de M. Léon Bazalgette (2). Roosevelt est en train de devenir tout doucement une figure héroïque et légendaire. Cet homme d'énergie, d'action tenace et droite est doué de la propriété d'attraction qui caractérise les êtres en qui

(1) Bruxelles, édition du *Thyrse*.

(2) Paris, Sansot et C^{ie}.

toute une époque semble se concrétiser. Ils attirent et s'approprient tout ce qu'élaborent autour d'eux mille cerveaux obscurs. La dernière grande figure de ce genre qui apparut dans l'histoire, fut celle de Napoléon I^{er}. Avant lui, il y avait eu Louis XIV, Charles-Quint, Charlemagne et, dans un passé plus lointain, Attila, César, Alexandre, Moïse, les sages de l'Inde formidable et mystérieuse. Ce sont là les surhommes véritables, non pas selon la formule de Nietzsche, mais selon la grande loi de l'évolution humaine qui impose de la sorte, sur la route des âges, pour éclairer la marche des générations et donner un sens à la vie, l'apparition alternée d'hommes-phares, portant au paroxysme, dans la pleine lumière des siècles, les qualités ou les défauts d'une race ou d'une époque, et dont l'histoire résumerait celle de l'humanité tout entière. Roosevelt sera-t-il un de ces êtres privilégiés ? On ne pourrait encore l'affirmer. Mais, dès à présent, il semble bien que, pour la première fois, la population des États-Unis prenne en lui conscience d'elle-même. Dès à présent, il est pour elle une sorte de héros éponyme. Elle se salue, s'acclame et s'approuve en tout ce qu'il dit et en tout ce qu'il fait. Il est, à l'exemple de sa race, un homme d'action violente et claire, précise et systématique. Il marche vers son but avec des yeux froids et des mains tranquilles. Mais ce sangfroid n'exclut pas l'enthousiasme, le goût de l'aventure forcenée et héroïque. Cet homme de cabinet, cet homme d'affaires, n'est pas un cul-de-jatte et un rond de cuir. C'est un chasseur, un coureur de steppes et de prairies, un logeur à la belle étoile, un vagabond, un rêveur, un poète ! Voilà la double face de l'Américain. On nous a assez montré l'oncle Sam sous les apparences d'un marchand de cochons. Pourquoi ce marchand n'aurait-il pas dans son cœur un artiste qui sommeille ? L'Amérique a mis un siècle à construire sa maison. A présent, elle s'appête à l'orner. Déjà l'intellectualité mondiale s'honore de compter là-bas quelques-uns de ses laboratoires scientifiques les plus actifs et les plus riches. L'art, bientôt, et la littérature y feront partout leur apparition. Cette éclosion est, dès aujourd'hui, préparée par Théodore Roosevelt, qui a révélé à elle-même la conscience nationale.

Et voilà des idées bien mal exprimées et qui gagneraient peut-être à être traitées avec quelque développement. J'aurais voulu montrer simplement comme elles se dégagent de la solide, nette et élégante brochure de M. Bazalgette. Cet écrivain substantiel et précis, à qui nous devons déjà cinq volumes de notations et de réflexions bien vivantes et bien modernes, est à l'affût de tous les événements en lesquels se manifeste la volonté mystérieuse de l'évolution. C'est un historien de l'énergie cosmique. Il regarde vivre les hommes comme il regarderait un chêne au bois ou la fleur humide de rosée, qui se penche au bord de la route. Il a le sens de la vie, il la respire partout. Et ses livres sont ceux d'un penseur tellement enivré de vie, que leur rigueur scientifique et leur richesse documentaire n'altèrent pas leur grave et presque religieuse Beauté.

GEORGES RENCY

LES PEINTRES BELGES (1)

Je regrette — si quelque regret peut subsister devant la lumière du golfe de Cannes — de n'avoir pu aller visiter l'expo-

(1) M. Camille Mauclair a consacré il y a quelques mois dans la *Revue bleue* (15 avril 1905) un intéressant article à l'école belge

sition de la Libre Esthétique, à Bruxelles. C'est un voyage d'art facile et exquis, que je conseillerais à quiconque aime l'art moderne. On trouve là chaque année, en effet, aux mois de mars et d'avril, la concentration synthétique de tout ce que l'art actuel tente de plus libre, de plus audacieux et de plus sérieux, et on le trouve dans un pays admirable, dans un local d'un goût parfait, avec l'appoint de conférences intelligentes et de concerts qui deviennent des fêtes de l'âme quand le violon incomparable d'Ysaye, le piano d'Arthur de Greef ou d'Eugène d'Albert s'y font entendre.

Que de souvenirs cette Libre Esthétique n'éveille-t-elle pas en moi ! Ils sont mêlés aux meilleures, aux plus vives heures de la jeunesse, alors que de 1892 à 1896 j'y allai, presque adolescent encore, prononcer des conférences qui empruntaient tout leur prix à l'indulgence amicale du public artistique de Bruxelles, et me faire l'écolier des grands maîtres de la peinture, scruter Rubens à Anvers, Memlinck à Bruges, les Van Eyck à Gand, demander une initiation fervente aux majestueux chefs-d'œuvre de l'architecture ou apprendre, dans les crépuscules inoubliables de la ville des cygnes, les subtils échanges que la mélancolie du Nord fait avec la beauté. Si depuis les circonstances m'ont contraint à ne plus affronter l'hiver septentrional, de solides amitiés gardées atténuent mon regret, et l'oubli n'a encore rien pu altérer de mon attachement reconnaissant à ce cher pays d'art.

A cette époque, nous étions un certain nombre d'artistes, Alexandre Charpentier, Ernest Chausson, Lugné-Poë, entre autres, toujours heureux de saisir le prétexte d'aller là-bas, et d'en profiter pour pousser jusqu'en Zélande ou jusqu'aux villages bariolés de ce délicieux Zuyderzee, que tous les peintres du monde n'avaient pas encore découvert à ce moment-là : et nous en revenions toujours à cette Bruges que, le premier, Rodenbach avait chantée, et que Le Sidaner allait bientôt peindre. La Libre Esthétique était le ralliement des voyageurs : l'excellent connaisseur de musique et de peinture, l'érudit, l'accueillant Octave Maus, aussi frankiste qu'impressionniste et libéral impénitent, qui l'a fondée, imposée et dirigée, en faisait une sorte d'auberge de Candide où son plus grand plaisir était de réunir des talents, de créer des sympathies et de resserrer des amitiés. Des beaux concerts du Conservatoire, dirigés par l'admirable Gevaert, aux quatuors Ysaye, aux premières de Wagner ou de Vincent d'Indy à la Monnaie, on passait à une soirée d'art dans le fastueux hôtel de l'avenue de la Toison d'Or, qu'Edmond Picard allait offrir pour en faire un musée d'art moderne, ou à une visite aux chefs-d'œuvre des Primitifs, à moins que ce ne fût encore à l'un de ces plantureux banquets ennoblis d'authentiques bourgognes, où l'on fêtait Camille Lemonnier, Georges Eekhoud ou Emile Verhaeren en se gaussant des Académies.

C'était le moment où une extraordinaire activité enfiévrerait les écrivains belges sous l'impulsion de Maus, de Picard, de Lemonnier, et où cette jeunesse fervente accueillait nos symbolistes avec une cordialité inoubliable. Depuis les mouvements se sont un peu désagrégés, il y a eu des accalmies et des changements de front : mais l'accueil est resté pareil. La Libre Esthétique est toujours fidèle à sa belle mission. Les peintres et les sculpteurs avaient pris les devants. L'homme de génie que fut Constantin Meunier

actuelle. Ce document constitue pour nos peintres un hommage trop significatif pour que nous hésitions à le reproduire, malgré le caractère personnel de certaines phrases, d'une indulgence trop grande et que justifie seule une ancienne et fidèle amitié.

était déjà glorieux, Van der Stappen, Georges Minne avaient déjà produit de belles choses. Et la Libre Esthétique n'était que la prolongation et la transformation, élargie matériellement et moralement, de la primitive Société des XX qui fut d'emblée hospitalière à nos impressionnistes à l'heure où les pires railleries les accablaient ici.

Cette terre classique de la peinture solide et sincère, qui a contribué à l'école de 1830-1860 par quelques créateurs aussi forts que nos plus beaux maîtres, cette terre où étaient nés le paysagiste Artan, l'animalier Verwée, le romantique Henri Leys, l'incomparable nature-mortiste Henri De Braekeleer, le psychologue profond et triste Charles de Groux, et Alfred Stevens, et Félicien Rops, et bien d'autres — je ne cite que les plus grands — cette terre essentiellement picturale, mais riche surtout jusqu'alors d'œuvres stylisées, méditées et sobres, s'est donnée passionnément aux doctrines de la peinture heureuse et lumineuse dont les amis d'Edouard Manet créèrent le poème. Toute une vivace floraison d'impressionnistes, dès la création de la Libre Esthétique, se révéla, imposante par l'ensemble, réunissant des artistes qui déjà s'étaient prouvés valeureux dans un cercle d'amateurs. Il y eut là une étonnante levée de palettes claires, secondant l'effort français. On découvrit une génération de peintres intelligents, lettrés, informés de tout le mouvement musical, littéraire, moral qui s'élabore en France, et résolus à imposer un art libre, neuf et savoureux, à désabuser à jamais le public belge de la peinture noirâtre de l'école d'Anvers et de la piètre littérature académique qu'on lui offrait jusqu'alors. La cohésion de ce mouvement en assura le triomphe autant que la considérable somme du talent déployé.

L'influence de Claude Monet et de Renoir se manifesta vivement chez cet admirable paysagiste qui s'appelle Emile Claus, et qui est maintenant aussi célèbre en France qu'en son pays par ses belles expositions à nos salons, dont le musée du Luxembourg a retenu plusieurs précieux témoignages. Cet harmoniste puissant, d'une richesse et d'une fécondité rares, a peint depuis vingt ans sa terre natale avec un constant bonheur, et c'est aussi un animalier et un portraitiste remarquable. C'est plus récemment que se révéla Albert Baertsoen, qui a pris à la Société nationale une place si considérable : celui-là est le peintre savant, robuste, d'une vigueur impressionnante, d'une tonalité chaude, sourde, un peu lourde parfois à force d'accentuation, le peintre des vieilles maisons mortes, des canaux abandonnés, des ruelles troubles, des quartiers miséreux de Gand, des neiges dans les nuits d'hiver sur les chalands, des lanternes sinistres aux coins des môles, le peintre tragique des toits couleur de sang et de sombres menaçantes : il est aussi l'un des maîtres de l'eau-forte moderne, qu'il traite avec une entente décorative et une puissante simplification. L'œuvre ténébreuse de Baertsoen s'oppose à l'œuvre lyrique, ingénue, riante, baignée de clartés, d'Emile Claus, et aucune ne le cède à l'autre en synthèse, en vérité, en attrait. Claus est le poète de la Flandre opulente, de ses allées d'eau, de ses peupliers, de ses ciels, de ses vergers en fleurs, Baertsoen évoque la vie taciturne, obstinée, farouche, de la Flandre pauvre, le spectacle inquiétant et silencieux de ses cités ouvrières, de ses vieux ports ensablés.

La théorie pointilliste de Seurat et de Signac a fait en M. Théo Van Rysselberghe un adepte qui a fini par la faire trouver logique et agréable, et empêche qu'on en dise tout le mal qu'elle mérite, à force d'y avoir collaboré par un talent varié, séducteur et

sérieux. Portraitiste au beau dessin, mariniste excellent, remarquable peintre de nu, M. Van Rysselberghe est encore un affichiste plein de grâce et un aquafortiste dont certaines pièces ont leur place d'honneur marquée dans les meilleures collections modernes. C'est avant tout un décorateur, ce qui n'exclut nullement la psychologie très fine de ses effigies. Quelques paysagistes de valeur, M^{lle} Anna Boch, MM. Verheyden, Wytsman, Willaert, Verstraete, Marcette, Buysse, achèvent de témoigner avec talent de leur filiation impressionniste. On ne peut leur associer qu'indirectement le beau talent de M. Victor Gilsoul, qui établit avec autorité, largeur et style, ses grands paysages dont un, au Luxembourg, lui fait honneur, et qui procèdent plutôt de Théodore Rousseau et de son école que des modernes. Il faut faire une mention toute spéciale pour un jeune artiste plus récemment venu, M. H. Cassiers, dont les estampes en couleurs sur la Hollande et les délicates eaux-fortes témoignent d'une vision curieuse, d'un sentiment à la fois décoratif et intimiste, et donnent les plus sérieuses promesses. Il faut enfin saluer comme il sied le talent insuffisamment connu et indéniable de l'impressionniste George Morren.

Comment considérer, où ranger M. James Ensor? C'est impossible, et il n'en a pas souci. C'est le plus inclassable des artistes belges, et il a un talent exquis, violent, tendre, bouffon, tout à fait propre à déconcerter si l'on ne prenait le parti de l'aimer dans son protéisme. James Ensor, qui vit solitairement à Ostende et n'a nullement la réputation qu'il mérite, a peint de magistrales natures-mortes dont la pâte et la somptueuse couleur évoquent Monticelli, des intérieurs d'un gris à la Chardin, des portraits subtils et des caricatures. Et puis, si l'on étudie sa considérable œuvre d'aquafortiste, qui est d'une beauté technique, d'une variété et d'une science étourdissantes, on y trouve pêle-mêle des paysages aux ciels suaves, pleins de vérité, minutieux, simples et tout inspirés de Ruysdael, et des fantaisies satiriques, des charges macabres, des compositions prodigieusement grotesques, dont l'invention grossière et très fine, l'humour, la violence, le caprice, dépassent tout ce qu'on peut imaginer, et témoignent de l'antipathie frénétique du singulier artiste pour l'esprit bourgeois et l'art d'École. Je ne puis résister au plaisir de citer, après l'*Entrée de Jésus en sa bonne ville de Bruxelles*, le titre pompeusement burlesque d'une de ces compositions : *Iston, Pouffamatus, Cracoxie et Transmouf, célèbres médecins persans, examinent les selles du roi Darius après la bataille d'Arbelles*. C'est une vraiment savoureuse parodie des sujets de concours académiques ! Et l'on devine tout de suite que M. James Ensor ne sera jamais un lauréat : mais il faut voir la maîtrise d'exécution qui soutient ces fantaisies-là ! Des pièces comme *la Cathédrale* au pied de laquelle grouille une foule innombrable traversée par des musiques militaires sont d'absolus chefs-d'œuvre.

CAMILLE MAUCLAIR

(A suivre.)

LE THÉÂTRE A PARIS

M^{me} Eléonora Duse à « L'Œuvre ».

L'activité toujours en éveil de M. Lugné-Poe a valu à l'art, on le sait, maintes initiatives intéressantes, et le théâtre de L'Œuvre, qu'il a fondé, a révélé quelques-uns des plus beaux drames de ce

temps. Après Ibsen et Björnson, après Maeterlinck et Verhaeren, voici Maxime Gorki, dont la curieuse et poignante étude *Dans les bas-fonds*, traduite du russe par M. Halpérine-Kaminsky, a été mise en scène avec un réalisme émouvant et supérieurement jouée par M. Lugné-Poe et sa compagnie.

Notre correspondant parisien a signalé l'intérêt particulier de ces représentations et nous n'aurions pas à y revenir si la curiosité du public n'avait été excitée à nouveau, et au plus haut point, par l'annonce d'une soirée unique où M^{me} Eléonora Duse, voulant témoigner au théâtre de l'Œuvre et à son directeur sa confraternelle sympathie, jouerait dans le drame de Gorki le rôle de Vassilissa, tandis que M^{me} Suzanne Desprès interpréterait celui de Natacha.

Ce gala artistique avait attiré au Nouveau théâtre, lundi dernier, la foule des grands soirs. Bien qu'elle jouât en italien tandis que ses partenaires lui donnaient la réplique en français, ce qui n'est pas sans nuire à l'illusion scénique, M^{me} Eléonora Duse a produit une profonde impression et a été acclamée avec enthousiasme. Chez elle l'attitude, le geste, le masque, le timbre de la voix ont d'ailleurs une telle puissance tragique qu'elle émeut par le seul prestige de sa personne. Dès son entrée, le courant s'est établi, de la scène à la salle, et par une savante gradation d'effets l'éminente artiste a entraîné les spectateurs au comble de l'angoisse en jouant avec une véhémence, une fureur inouïes l'effroyable scène de la vengeance.

Admirablement secondée par M^{me} Suzanne Desprès, qui s'affirme de plus en plus l'une des premières comédiennes de ce temps par la vérité et la sobriété de son jeu, M^{me} Eléonora Duse a vivifié d'un souffle tragique la sombre étude de Gorki. Celle-ci est, au demeurant, peu scénique. Les quatre tableaux qui la composent, déroulés dans le même décor avec une répétition obstinée d'effets identiques, sembleraient monotones en leur pessimisme amer si l'intérêt que leur confère une observation scrupuleuse des bas-fonds du peuple russe n'était rehaussé par l'attrait d'une interprétation de premier ordre. C'est ce que paraît avoir compris M. Lugné-Poe en créant, pour les présenter au public parisien, une atmosphère d'art incomparable.

O. M.

NÉCROLOGIE

Isidore Verheyden.

La mort d'Isidore Verheyden a eu dans le monde artistique le plus douloureux retentissement. Si le peintre était hautement apprécié, l'homme était universellement aimé pour la droiture de son caractère et la loyauté de sa vie.

Mêlé activement au mouvement des expositions, Verheyden était trop connu pour qu'il faille rappeler ici les caractéristiques d'un talent inspiré par un fervent amour de la nature et de la vie. Paysagiste, il traduisit avec fidélité les sites du Brabant, des Flandres, de la Campine. Par la fraîcheur et la vérité de leur coloris, ses toiles, dispersées dans nombre de musées et de galeries particulières, ont pris rang, depuis longtemps, parmi les meilleures productions de l'École belge. Le portrait le sollicitait particulièrement en ces dernières années. Il y apportait le même esprit d'observation, la même sincérité que dans le paysage et, dans cette évolution nouvelle, il se fit également une situation en vue.

Professeur à l'Académie des Beaux-Arts, il fut chargé, il y a un an et demi, de la direction de celle-ci. Sa mort est, en même temps qu'un deuil pour l'art belge, une grande perte pour l'institution à laquelle il consacrait le meilleur de lui-même.

Isidore Verheyden était né en 1846. Il allait donc atteindre l'âge de soixante ans. A voir sa juvénile et ardente activité, on lui eût donné beaucoup moins. Une pneumonie infectieuse le terrassa brusquement il y a quelques semaines. Sa robuste constitution paraissait devoir résister au mal. On le croyait sauvé, lorsqu'une rechute l'emporta dans la nuit du 1^{er} novembre.

C'est avec émotion que nous évoquons ici cette personnalité sympathique entre toutes et que nous adressons aux siens l'expression de nos condoléances et de nos profonds regrets.

O. M.

Alphonse Allais.

Alphonse Allais, mort le 28 octobre, à l'âge de cinquante-deux ans, fut un grand amuseur devant l'Éternel. Avez-vous remarqué que presque tous les auteurs gais, les chansonniers, les humoristes meurent jeunes? Celui-ci s'en va d'une embolie, une maladie de cœur! Le cœur, pourtant, ne battait pas souvent dans son œuvre, série de recueils d'articles, d'articulets plutôt, où, à propos de bottes, il se livrait à des inventions énormes d'un esprit et d'un humour très particuliers. Ce rieur était un savant, un chimiste de valeur, ayant la curiosité et presque la passion de la science. Ce journaliste était un écrivain de talent et ses fantaisies, qui depuis quelque temps devenaient un peu laborieuses, étaient toujours écrites avec un louable souci de style. Il naquit à Honfleur, en 1853, fut élève en pharmacie à Paris, puis fonda le Chat-Noir avec Salis et Bruant. Sa verve et son goût de mystification s'y donnèrent longtemps carrière. Il a réuni ses principales *Vie drôle*, dans des recueils qui portent les titres suivants : *A se tordre*, *On n'est pas des bœufs*, *le Parapluie de l'escouade*, *Pas de bile*, *Deux et deux font cinq*, etc. et il a fait jouer, en collaboration avec Alfred Capus, *Innocent*; avec Tristan Bernard, *Silvérie ou les Fonds hollandais*. Si son œuvre, trop mêlée d'actualité immédiate, n'a que peu de chances de lui survivre, son nom, du moins, ne périra pas. Il appartient à l'histoire du rire à travers les âges.

G. R.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Les deux dernières reprises du théâtre de la Monnaie, *Hamlet* et *Rigoletto*, ont permis à M. Albers de déployer une fois de plus ses qualités admirables de chanteur et de comédien. De ces rôles vieillots, usés et ridicules — oh! Hamlet chantant une chanson à boire! — il fait des créations superbes. Sa belle voix prenante et son sens tragique leur prêtent un inoubliable relief. A son côté, M^{lle} Alda se montre en incessant progrès. Sa voix s'affermi et sa prononciation s'épure. C'est une artiste charmante, qui a tout à fait l'oreille et le cœur du public.

Au Parc, M. Noblet est venu nous donner *Monsieur le Directeur*, l'amusante pièce de Bisson qui n'avait plus été jouée à Bruxelles depuis plusieurs années. On se rappelle cette satire lestement menée des mœurs bureaucratiques : le directeur galantin ; les employés arrivant à tout par leurs femmes ; le vieux rond-de-cuir potinier et jaloux ; l'huissier facétieux qui, à chaque visite fémi-

nine, retourne le buste de la République. M. Noblet est un merveilleux De La Mare. On dirait que ce rôle a été écrit pour lui. Il le joue avec un brio, une verve, une science du geste et de la grimace réellement extraordinaires. Son succès a été très grand. Il l'a partagé, d'ailleurs, avec M^{me} Maurel, une excellente Madame Mariolle, et avec tous les autres interprètes de cette comédie un peu chargée, un peu bouffe, mais qui plaira longtemps encore parce qu'elle s'attaque à l'un des travers les plus enracinés de notre organisation sociale, la sacro-sainte et routinière bureaucratie.

Pendant que M. Noblet triomphait au Parc, la *Revue des Galeries*, due à notre aimable confrère, M. Georges Garnir, dispensait pour la première fois ses merveilles à une foule enthousiaste. Elle constitue réellement un spectacle féerique. Les lumières, les décors, les costumes, la musique — et, ce qui ne nuit pas, l'esprit mordant du revuiste — tout concourt à en faire un agréable éblouissement. Elle contient plusieurs scènes à effet : M. Picard lisant ses tragédies, les jeunes filles d'Ecaussines, Yvette Guilbert, dans ses transformations, une parodie très amusante de la scène de l'église, dans *Faust*. Le théâtre des Galeries a monté cette œuvrette avec des soins particuliers. La mise en scène est somptueuse et il faudrait avoir l'esprit bien mal fait pour boudier à un tel déploiement de clartés, de chair rayonnante, de clinquant et de sourires.

G. R.

A LEYDE

Exposition Philippe Zilcken.

Une cinquantaine de toiles, impressions de voyage en Angleterre, en Belgique, en France, en Italie. Une *Notre-Dame de Paris* au crépuscule, dans le sentiment de Corot; un pont de pierre aux arches brisées : le fameux *Pont d'Avignon*; les *Ruines du castel des Baux* chanté par Mistral; des *Coins de canal déserts*, à Venise; une *Maison inhabitée*, dont le reflet se perd dans la stagnation de l'eau comme le son d'une cloche dans le silence d'un cloître... Tout un passé lointain évoqué par quelques lignes et par quelques tons. Des accords de rose nacré et de vert argenté, de gris rose et de gris vert, de gris mauve et de gris ardoise sur fond bleu laiteux. Un concert de musique de chambre... pour les yeux, dans une salle qui invite au recueillement. C'est à quoi le pinceau de Philippe Zilcken, frère jumeau de la plume et du burin que l'on sait, convie les amateurs d'harmonies discrètement rares. C'est ce que croit devoir leur signaler un passant sur la route — si jolie sous les ciels d'octobre — qui mène du Louvre à l'Amsterdam de Rembrandt.

A. R.

PETITE CHRONIQUE

Plusieurs journaux belges et étrangers annoncent la formation d'un comité belge en vue d'une prochaine exposition Van Eyck à Gand.

D'après nos renseignements pris à bonne source, nous pouvons affirmer qu'aucun comité belge n'existe jusqu'à présent. L'exposition est décidée en principe, et la ville de Gand a autorisé M. L. Maeterlinck, conservateur du Musée des Beaux-Arts, à continuer les négociations préliminaires et officieuses qu'il avait commencées à Berlin en vue de la reconstitution éventuelle du retable de *l'Agneau mystique* dont l'exhibition présenterait un si grand intérêt pour les artistes et les savants du monde entier.

Un peintre norvégien, M. Conrad Selmyhr, a ouvert hier une exposition de ses œuvres à la Galerie Boute, 134 rue Royale.

Pour rappel, samedi-dimanche 11-12 novembre, premier concert populaire, sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de M. Pablo Casals, violoncelliste.

Au programme : *la Mer*, de Gilson (récitant, M. Vermandèle); le Concerto pour violoncelle et orchestre, de Dvorak (1^{re} audition), M. P. Casals; l'ouverture du *Barbier de Bagdad*, de Cornelius (1^{re} audition); *Élégie*, de Fauré, et *Kol Nidrei*, de Max Bruch, pour violoncelle, M. P. Casals; *Fête populaire*, de F. Leborne (1^{re} audition).

C'est à la Salle Gaveau, rue Fossé-aux-Loups, qu'aura lieu lundi, 6 novembre, à 8 h. 1/2, la séance annoncée par MM. Sidney Vantyn, professeur au Conservatoire royal de Liège, et Alberto Bachmann, violoniste.

Au programme : Sonate pour piano et violon de Rubinstein; Concerto de Lalo; pièces de Brahms, Vogrich, Liadow, Brassin, etc.

Le pianiste Mark Hambourg annonce un récital à la Grande Harmonie pour le jeudi, 16 novembre, à 8 1/2 heures.

La Mort de Tintagiles, l'un des drames les plus émouvants de Maurice Maeterlinck, sera interprété pour la première fois à Paris le mois prochain. C'est M^{me} Georgette Leblanc qui a pris cette artistique initiative. Elle a loué à cet effet le théâtre des Mathurins, a fait exécuter, d'après ses dessins, quatre décors, composé les costumes, engagé une troupe et un orchestre — car l'œuvre a été mise en musique par M. J. Nougues, l'auteur de *Tamyras*, que va monter le Théâtre-Royal d'Anvers, — et compte pouvoir donner la première représentation du 15 au 20 novembre.

Voici la distribution de *la Mort de Tintagiles*, drame lyrique en cinq tableaux : Ygraine, M^{me} Georgette Leblanc; Bellangère, M^{me} Russell (du théâtre Waldorf de Londres); Agloval, M. Stéphane Austin; Tintagiles, le petit Tosti Russell. Trois servantes.

L'Opéra-Comique de Paris prépare une série de nouveautés intéressantes. La première en date sera *Miarka* de M. Jean Richepin, musique de M. Alexandre Georges. Puis viendront : *les Pêcheurs de Saint-Jean*, de M. Henri Cain, musique de M. Widor; *le Clos*, tiré par M. Michel Carré d'une nouvelle d'Amédée Achard, musique de M. Ch. Silver; *Aphrodite*, tirée par M. L. de Gramont du roman de Pierre Louys, musique de M. Camille Erlanger. Miss Mary Garden fera sa rentrée dans le rôle d'Aphrodite.

M. Albert Carré compte monter en outre plusieurs petites pièces parmi lesquelles *la Coupe enchantée*, de M. Gabriel Pierné, *le Roi aveugle*, de M. Henri Février, *la Légende du Point d'Argentan*, de M. Fourdrain.

Il est question, enfin, de mettre en scène, à la fin de la saison, *la Marie-Magdeleine* de Massenet, et *le Chandelier* d'Alfred de Musset, dont M. André Messager achève la partition.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

ÉTUDES SUR L'ART FLAMAND

LA RENAISSANCE SEPTENTRIONALE

ET LES PREMIERS MAÎTRES DES FLANDRES

Les Origines. — Le XIV^e siècle. — Les Van Eyck.

PAR FIERENS-GEVAERT

Professeur d'Esthétique et d'Histoire de l'Art
à l'Université de Liège
et aux Cours d'Art et d'Archéologie de Bruxelles.

Beau volume gr. in-8°, illustré de 106 reproductions

dont 24 planches hors texte. — Prix : 10 francs,

Au 1^{er} janvier 1906 le prix de cet ouvrage sera porté à 12 francs net.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux. s'adaptant à tous pianos et permettant à chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le mercredi 15 novembre et trois jours suivants,
d'une importante réunion de

LIVRES, ESTAMPES ET DESSINS

provenant des collections de

feu M. Ch. THILMAN, inspecteur général au ministère de l'Instruction publique et de M. E. S., ancien magistrat (2^e partie).

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier L. Cox, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 1,014 numéros, se vend 50 centimes.

Exposition chaque jour de vente, de 10 heures à 1 heure.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

• LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS
PRIX MODÉRÉS

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction : 128, rue de la Pompe, Paris.

Administration : 2, rue de Louvois, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an ; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29

BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Armide (OCTAVE MAUS). — Les Peintres belges (suite et fin) (CAMILLE MAUCLAIR). — Correspondance (MAETERLINCK). — Chronique théâtrale (GEORGES RENCY). — La Belgique artistique et littéraire. — La Semaine musicale : *Déplorable éclectisme. Beaucoup de talent dépensé pour rien. Ce qu'il y a de bon* (CH. V. D. B.). — Correspondance musicale de Paris. *Académie nationale de musique* (M.-D. CALVOCRESSI). — Nécrologie : *Florent Willems. Léon Abry*. — Petite chronique.

ARMIDE

Lorsqu'en mars 1882 M. Gevaert ressuscita, pour la troisième fois, *Armide* au Conservatoire, Victor Arnould écrivait dans *l'Art moderne* : « Les grandes œuvres sont comme les étoiles fixes. Elles ne bougent pas et leur éclat est inaltérable. Et pourtant elles ont beau être immobiles, elles n'ont pas toujours le même aspect et ne se montrent pas toujours au même point du ciel. Parfois elles disparaissent pendant des périodes entières, mais quand elles remontent sur l'horizon, leur éclat est aussi pur qu'au premier jour et tout cède devant elles. C'est que si elles n'ont pas changé, notre

propre mouvement, et souvent nos erreurs et nos modes, nous les ont rendues pour un temps invisibles. Mais aussitôt qu'il nous est donné de nouveau de les apercevoir, nous retombons sous le charme, et il n'arrive à l'esprit de personne de méconnaître leur céleste beauté. » (1)

Ces réflexions, si joliment exprimées dans la langue flexible qui donnait un charme particulier aux écrits de notre collaborateur défunt, nous revenaient à la mémoire mardi dernier, au milieu du fracas des applaudissements qui accueillit, dans son admirable réalisation scénique, la première représentation d'*Armide* à la Monnaie. L'empressement, l'attention, l'émotion, l'enthousiasme croissant des spectateurs leur donnaient une éclatante confirmation.

Toutefois Victor Arnould n'osait pas, à l'époque où parurent ces lignes, hausser son espoir jusqu'à voir l'œuvre reconquérir le théâtre après s'être victorieusement imposée au concert. Il craignait que le public ordinaire ne réussit pas à faire assez abstraction de lui-même et de ses préoccupations, comme de ses admirations habituelles, pour s'élever à ces hauteurs lumineuses, mais un peu froides, où Gluck aime se mouvoir. Un auditoire spécial réuni dans des dispositions particulières, une exécution d'une perfection incompatible avec les exigences d'une exploitation théâtrale lui paraissaient indispensables pour faire jaillir l'étincelle sacrée.

Vingt-trois ans ont passé. Initié par les reconstitu-

(1) *L'Art moderne*, 1882, p. 90. Article non signé.

tions auxquelles M. Gevâert, avec un zèle et un talent auxquels il est superflu de rendre hommage, a consacré le meilleur de sa vie, le public s'est orienté peu à peu vers les œuvres les plus hautes. Il a acclamé *Orphée*, *Alceste*, *Iphigénie en Tauride*. Il ne se lasse pas d'applaudir les chefs-d'œuvre de Richard Wagner, issus de ceux de Gluck. Et l'évolution du goût a eu sur la ferveur des artistes, sur l'initiative artistique des directeurs de spectacles, une répercussion salutaire. Ce qui paraissait un rêve en 1882 devient, en 1905, une émouvante réalité. Félicitons-nous d'assister à l'aboutissement de ces longs et persévérants efforts.

On s'explique les craintes qu'exprimait, au sujet des représentations éventuelles d'*Armide*, l'auteur de l'article cité ci-dessus. La tragédie de Quinault, pour constituer un livret honorable, mi-opéra, mi-féerie, est loin d'avoir le charme touchant et concentré d'*Orphée*, l'expression douloureuse d'*Alceste* ou l'émotion intense d'*Iphigénie*. Inspirée de la *Jérusalem délivrée*, elle porte son millésime. Et la partition musicale, en se moulant étroitement sur le texte, reflète en maintes de ses pages la sensibilité spéciale de l'époque où elle fut conçue. Elle garde dans la volupté, par exemple, une réserve, une correction élégante que les œuvres lyriques modernes font, par comparaison, paraître passablement froides. Elle est, en d'autres termes, plus musicale que dramatique au sens actuel du terme. Seuls, les sentiments violents, la colère, la vengeance, — dont l'expression n'a pas varié depuis le XVIII^e siècle, — demeurent en parfait accord avec notre sensibilité actuelle. Les deux monologues d'*Armide*, son invocation à la Haine, au troisième acte, la scène finale dans laquelle elle exhale le désespoir d'une amante abandonnée, ont une puissance tragique et une beauté expressive que le temps n'a pu entamer. Cela suffirait-il à intéresser un public venu pour assister à un spectacle, et non pour écouter un concert ?

L'événement a dissipé toute inquiétude. Si ces pages maitresses d'*Armide* ont ému les spectateurs, ceux-ci n'en ont pas moins apprécié la splendeur d'une partition dont la clarté, l'inspiration mélodique, le style soutenu, homogène, merveilleusement équilibré, et le constant intérêt musical font un chef-d'œuvre absolu. Et malgré les rides du poème et les invraisemblances de l'action, jamais la musique d'*Armide* n'a paru plus jeune, plus fraîche et plus séduisante. La partie était difficile, l'enjeu important : un succès éclatant, unanime, triomphal a récompensé les artistes de leur généreux effort, les directeurs des soins méticuleux et multiples dont ils ont entouré une entreprise que depuis trois-quarts de siècle nul n'avait osé tenter à Bruxelles.

Il faut leur savoir gré, aux uns et aux autres, pour les hautes jouissances d'art qu'ils nous ont procurées,

de même qu'au savant directeur du Conservatoire qui les a lentement préparées. L'influence de ce dernier apparaît au surplus dans l'interprétation vocale, instrumentale et même chorégraphique de l'œuvre. Pénétré des beautés d'*Armide*, qu'il préfère à toutes les autres partitions de Gluck, M. Gevaert aida, paraît-il, de ses conseils autorisés jusqu'au maître de ballet....

Encadrée par les décors superbes de M. Dubosq, qui sut éviter les erreurs des décorateurs de l'Opéra, habillée avec goût par M. Khnopff, conduite avec autorité par M. Sylvain Dupuis, l'œuvre a trouvé en M^{me} Litvinne et ses partenaires des interprètes au-dessus de tout éloge. Il n'y a sur l'exécution et la mise en scène d'*Armide* qu'un seul avis : jamais le théâtre de la Monnaie ne réalisa un ensemble aussi parfait. Faut-il signaler, une fois de plus, la voix admirable, la vaillance surhumaine de M^{me} Litvinne, qui assume avec une aisance déconcertante le fardeau le plus lourd qu'offre le théâtre lyrique ? Ce serait redire ce que nous avons répété maintes fois. Chacune de ses créations fait aimer et admirer davantage cette incomparable artiste : bornons-nous à le constater avec reconnaissance.

Tous ont d'ailleurs contribué à l'excellence de l'interprétation. Sans entrer dans le détail des mérites individuels, inscrivons donc au bulletin de victoire MM. L. Laffitte, J. Altchevsky, M. Decléry, L. Bourbon, Artus, E. Forgeur, M^{mes} Eyreams, Maubourg, Carlhant, etc., qui ont constitué un ensemble magnifique, et mentionnons spécialement M^{lle} Jeanne Bourgeois, très remarquable dans le personnage de la Haine, ainsi qu'une autre débutante, M^{lle} Das, délicieuse dans le rôle de Lucinde et qui nous paraît appelée, par l'élégance de sa personne, le charme de sa voix et sa parfaite compréhension musicale, à remplir à souhait le rôle de Mélisande le jour où les directeurs de la Monnaie, forts de ce grand succès, se décideront à donner comme pendant au chef-d'œuvre de la musique classique le plus récent chef-d'œuvre du drame lyrique moderne.

OCTAVE MAUS.

LES PEINTRES BELGES (1)

Le mouvement impressionniste belge n'a aucunement empêché le développement parallèle d'un art moins soucieux des problèmes de la lumière que de la recherche du style et de la psychologie, du réalisme ou même du symbolisme : et de très curieux artistes ont continué sur ce point les traditions de Rops, ou de Gustave Moreau, ou des préraphaélites anglais, dont le voisinage immédiat influe, comme les mœurs londonniennes, sur l'esprit des artistes belges ainsi que dans leur homé, et même sur le costume,

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

les mœurs de beaucoup d'entre eux, agglomérés corrects autant que Flamands confortables. M. Fernand Khnopff, imbu de Burne-Jones et de Gustave Moreau, est un des plus réputés de ces peintres. L'élégance raffinée de son art stylisé et symbolique, ses qualités de dessinateur, éloignent l'inquiétude que pourrait faire naître le chantournement de ses conceptions « Rose-Croix », enclines à un hermétisme allégorique, froides et spécieuses, très distinguées mais plus littéraires que picturales. M. Khnopff est incontestablement un artiste, et plus proche des Anglais ou des symbolistes allemands, de Boecklin, de Franz Stuck, des « intellectuels », que des maîtres peintres tels que nous les concevons. M. Armand Rassenfosse, l'un des rares élèves, avec notre Louis Legrand, que Rops ait formés, a conservé certaines traditions de son maître. C'est un valeureux dessinateur, de technique très forte, et qui a fait notamment pour les *Fleurs du Mal* une illustration pleine de talent, supérieure à la plupart des compositions bizarres qu'ont inspirées des livres aussi tentants et aussi périlleux à commenter par l'eau-forte. Les dessins archaïques de M. Charles Doudelet ont une grâce naïve, une patiente ingénuité de primitifs, parfaitement appropriée aux légendes qu'ils commentent, et on trouve un beau sentiment décoratif, une couleur précieusement ressassée de Turner, dans les toiles rêveuses de M. Willy Schlobach.

Les belles natures-mortes de M. Alfred Verhaeren, les tableaux sombres, profondément émus, de M. Struys, qui rappellent Israëls, les compositions graves et parfois puissantes de M. Jacob Smits, ont fait dans nos Salons ou au Luxembourg l'impression qu'il convenait d'en ressentir. Nous avons aussi fait place, en notre Musée d'Art moderne, à de beaux morceaux de M. Léon Frédéric, qui poursuit l'achèvement d'une œuvre sociale et philosophique en ses tendances, d'un panthéisme vigoureux, où le dessin très savant, encore qu'un peu trop scolastique, compense une couleur parfois vineuse. Un peintre qui est grand artiste, Eugène Laermans, à qui Paris devrait faire un accueil enthousiaste, semble transposer la vision rude et sincère du vieux Brueghel dans l'étude vibrante et dramatique qu'il fait des paysans, des ouvriers, des émigrants, de tous les souffrants de prolétariat flamand que fait vivre son âpre talent, les dressant sur des paysages farouches avec une saisissante force de synthèse linéaire. M. Laermans est un créateur original, et toutes les sottises qu'a fait dire et commenter la recherche d'un « art social » sont annulées par son œuvre, où passe souvent la grande hallucination tragique des poèmes de M. Emile Verhaeren.

Enfin il faut en venir à deux artistes, dont l'un est tout à fait ignoré en France et l'autre fort connu. Le premier est M. Xavier Mellery, un silencieux, un concentré, dédaigneux de toute réputation. Vous n'avez jamais entendu ce nom ? C'est celui d'un maître. Rien de plus beau que la série de toiles intimistes de M. Mellery sur Bruges ou l'île de Marken. Ce sont des merveilles d'évocation mélancolique, de savoir, d'émotion contenue, des merveilles à la Whistler. Mais M. Mellery n'expose plus depuis assez longtemps, et montre en cela le même insouciant que beaucoup d'artistes belges, notamment que les musiciens de Liège, que M. Paul Gilson et surtout cet extraordinaire symphoniste, Erasme Raway, dont l'orchestration supérieure, le génie harmonique ne sont peut-être pas connus de cent personnes au monde. Ces hommes-là, trouvant toute joie dans le travail, sont sourds à tout appel des sirènes de la gloire...

L'autre artiste est M. Henry De Groux, l'héritier de tant d'excel-

jents peintres, le fils d'un artiste émouvant. Sa physionomie originale est connue de tous à Paris, où il vint dès 1890. Ses bizarreries, ses boutades, ont défrayé la chronique, et son mélange de dandysme et de bohème, son esprit imbu de Baudelaire, de d'Aureville, de Hello, son romantisme, son culte pour Napoléon, son catholicisme outrancier, lui ont créé une légende souvent inexacte. C'est un peintre « littéraire », avant tout préoccupé de l'expression des idées dont son tumultueux cerveau est plein, et dont le dessin défectueux, l'exécution hâtive, sont du moins compensés par une couleur riche, une composition éloquentes, un sens violent des foules dramatiques et des oppositions. La technique de ses œuvres est singulière comme sa personne et ses idées ; elle s'inspire par instants des audaces chromatiques de l'impressionnisme, dans d'autres elle remonte à Delacroix, puis, comme instinctivement obéissante à une belle hérédité, elle va demander à Brueghel, à Bosch, l'animation grimaçante des figures esquissées, l'âpre sauvagerie de certains décors.

On pourrait encore ajouter à ce groupe d'artistes un délicat pastelliste dont les rêves symboliques se parent de colorations très subtiles et très pures, M. William Degouve de Nuncques. Mais il faut se borner. Je n'ai pas prétendu nommer tous ceux qu'il eût fallu, et chaque année apporte un contingent d'artistes prouvant la richesse du terroir de Flandre et de Wallonie. J'espère en avoir dit assez pour donner une idée de la vitalité de ce groupement, dont certaines personnalités sont de premier ordre, et qui a si vaillamment secondé l'évolution française. Les Mellery, les Claus, les Baertsoen, les Frédéric, les Ensor, les Laermans, sont l'honneur de leur pays. Leur mouvement a trouvé sa concentration, l'homogénéité de son action et de sa diffusion dans la Libre Esthétique, où l'initiative de M. Octave Maus a convié depuis la fondation les principaux maîtres de Hollande, de Suède, de Norvège, de Danemark, de France, d'Allemagne, sans distinction de théories, avec un libéralisme véridique. Ainsi a été créé un centre d'art international tel que Paris n'a jamais pu en constituer un, car la Société nationale, qui s'était proposé ce but, en a vite été détournée par des questions d'intérêt et des rivalités assez mesquines.

Dans un espace restreint la Libre Esthétique a réuni chaque année tableaux, sculptures, objets d'art, meubles, céramiques, de façon à donner un enseignement profitable ; et la musique, les conférences, ont coopéré efficacement à cet heureux essai de synthèse, qui ne pouvait peut-être se tenter et se réussir que là, dans un petit pays privilégié, dont la glorieuse et tenace hérédité d'art pouvait supporter sans faiblir la participation du cosmopolitisme.

CAMILLE MAUCLAIR

CORRESPONDANCE

Paris, 5 novembre 1905.

MON CHER AMI,

Je lis dans un des derniers numéros de *l'Art moderne* qu'un théâtre de Budapest compte monter cet hiver *Monna Vanna*, drame lyrique, musique de M. Abranyi. Il faut qu'il y ait là quelque erreur ou que la propriété littéraire demeure sans défense en Autriche-Hongrie, car le seul compositeur qui ait été autorisé à écrire une partition sur un livret tiré de *Monna Vanna* est M. Henry Février. Toute autre adaptation musicale est par le fait même interdite.

Cordialement à toi.

MAETERLINCK

CHRONIQUE THÉÂTRALE

L'art est partout chez soi. Sa présence ennoblit les genres les plus excentriques. Il peut habiter un coin de l'opérette comme il occupe tout le grand opéra. Si l'on en doutait, on s'en assurerait sans peine en allant entendre *Monsieur de la Palisse* au théâtre Molière. Cette œuvrette délicate réalise le difficile mariage d'un livret et d'une musique également alertes et spirituels. Les paroles sont de MM. de Flers et Caillavet, auteurs fameux sur le Boulevard et dont la collaboration féconde rappelle à de nombreux critiques celle de Meilhac et Halévy. De son côté, M. Claude Terrasse fait songer à Offenbach. Il a, comme le célèbre auteur de *la Belle-Hélène*, tant honni par Willy, des trouvailles mélodiques qui se fixent immédiatement dans la mémoire. Ce grand méridional crépu et barbu, qu'on a aperçu un instant dans les couloirs du Molière, à la première de sa pièce, a le don de la musique gaie et chantante. Il écrivit jadis, on s'en souvient, quelques pages bouffonnes pour l'inoubliable *Ubu Roi* d'Alfred Jarry. Depuis, il a fait représenter avec succès deux opérettes charmantes : *les Travaux d'Hercule* et *le Sire de Vergy*. *Monsieur de la Palisse* lui offrait un sujet amusant, varié, riche en situations cocasses ou pittoresques. Il n'a pas manqué d'en tirer un excellent parti. Sa musique, orchestrée d'une façon très intéressante, suit de près et souligne agréablement l'histoire de ce descendant du fameux M. de la Palisse, gentilhomme campagnard, ami de la vertu et ennemi des femmes, que les aventures les plus folles entraînent en Espagne — oh ! le joli décor du second acte ! — où il s'éprend d'une gamine sortant de pension. C'est une fable exquise, dans laquelle la satire, la bouffonnerie et le sentiment sont savamment dosés. Et puisqu'on prétend que *Véronique* se hausse aux proportions de l'opéra-comique, il faut bien convenir que *Monsieur de la Palisse* est la meilleure opérette que ces dernières années aient vu représenter. La pièce est montée au Molière avec un luxe et un goût parfaits. Les costumes sont éclatants, les décors superbes. L'orchestre de M. Lanciani ne laisse rien à désirer. M^{lle} Kervan chante à ravir. M^{lle} Flor'Albine réalise un type adorable de pensionnaire trop émancipée. Et M. George, l'acteur chargé du rôle difficile de M. de la Palisse, a charmé tout le monde par sa bonhomie et par son naturel.

La seconde matinée littéraire du théâtre du Parc est consacrée à Emile Augier et à l'une de ses comédies en vers, *Philiberte*. Elle n'est pas bien extraordinaire, cette comédie, dont l'action se passe au XVIII^e siècle, dans un château, et où l'on voit une jeune fille qui se croit laide — c'est Philiberte — ramenée par la déclaration insolente d'un galant chevalier à une plus juste notion de sa vraie beauté. Puisqu'on lui adresse de telles propositions, c'est donc qu'elle peut plaire, c'est donc qu'elle est belle ! Mais alors, Raymond, le voisin pauvre, qui prétend l'aimer, est donc sincère ! Il n'en veut donc pas à sa dot ! Et, comme on s'y attend bien, elle tombe dans les bras du jeune homme, et il y a sur la terre, ou plutôt sur la scène, un mariage de plus !

La troupe du Parc, faut-il le dire, a fort bien joué cette comédie aimable, dont le badinage a vieilli, mais qui possède encore quelques scènes jolies et alertement enlevées. Détail piquant : la laide, c'était M^{lle} Herval, une des plus jolies pensionnaires du Théâtre du Parc ! Sa grâce et son charme soulignaient encore ce qu'il y a de factice et de peu féminin dans les tirades de Philiberte maudissant sa laideur. Une femme ne se croit jamais si laide que cela !

La conférence d'usage était faite par M. Ch. Tardieu qui devait, en trois quarts d'heure, nous parler d'Augier, le situer dans son temps et dans l'histoire, et analyser sommairement son œuvre. Il s'est acquitté de cette vaste tâche avec le tact spirituel qui le distingue. Il a effleuré tout son sujet, en appuyant çà et là sur un point saillant ou simplement drôle. Et sa conférence, en somme, tout en ayant amusé franchement l'auditoire, n'a pas laissé que de nous silhouetter un Emile Augier auquel nous ne nous attendions pas. Il nous a montré, chez cet amuseur un peu mis au ran-

cart aujourd'hui, un esprit qui, parti du conventionnel, ne cessa de s'élever vers la vérité, ou du moins vers le véridique. Malgré le jugement sévère de M. Ferdinand Brunetière, si coulant quand il s'agit des vers nationalistes de M. François Coppée auxquels il ouvre toutes grandes les portes de *la Revue des Deux-Mondes* (le conférencier n'a pas manqué, ici, de lire un extrait typique de la dernière production du chanfre des gendarmes, des gens d'armes, en un et en deux mots) — malgré l'injustice de la critique nouveau-jeu, M. Tardieu a rendu hommage au talent d'Augier qui sut observer la vie et qui possède, selon la formule de Sainte-Beuve, la qualité principale du génie dramatique, c'est-à-dire la faculté de créer tout un monde, une véritable foule grouillante de personnages agissants et vivants. M. Tardieu a bien dit sa conférence, il a eu des mots heureux, très fins, trop fins parfois pour le public auquel il s'adressait, et l'on a vivement goûté la tournure particulière de cet esprit que les années aiguissent au lieu d'alourdir : ironique avec bienveillance, sceptique avec bon goût, discrètement curieux de toutes les manifestations de l'intellectualité, aimant l'esprit des autres plus que le sien, c'est un homme de bonne compagnie, connaissant beaucoup de choses, dans une foule de domaines différents, sachant, à l'occasion, les dire le mieux du monde, mais n'ignorant pas qu'il vaut mieux laisser deviner sa science que l'étaler. Tour à tour critique d'art et journaliste politique, il a accompli avec une conscience et une probité rares toutes les besognes de son métier, et il a su, durant toute sa vie, s'imposer à soi-même la volonté de n'être qu'un journaliste, mais de l'être d'une façon parfaite. Jadis, aux temps héroïques de notre littérature, il y eut entre lui et nos premiers écrivains une polémique violente, dans laquelle ceux-ci n'eurent pas toujours le beau rôle. M. Tardieu ne leur en a pas gardé rancune et ses articles de *l'Indépendance* témoignent de l'intérêt véritable qu'il prend à nos lettres. Je suis heureux que sa belle conférence du Théâtre du Parc m'ait fourni l'occasion — puisqu'il se refuse à recueillir ses articles en volume — de dire ici ce que je pense de ce grand travailleur, de ce causeur et de cet écrivain charmant.

Miss Isadora Duncan nous est revenue et sur la scène du théâtre de l'Alhambra, plein jusqu'au faite d'une foule enthousiaste. Nous avons revu avec le même plaisir esthétique et voluptueux sa danse à pieds nus, ses gestes harmonieux et ses attitudes aux belles lignes. L'orchestre jouait de la musique de danse, des musettes, des tambourins, des gavottes de Gluck, de Couperin, de Rameau, et, de la sorte, nous n'avions pas à déplorer, comme à la séance organisée récemment par la signora Artémise Colonna, un divorce désagréable entre la mimique de la danseuse et la qualité trop haute de la musique qu'elle interprétait. D'ailleurs, Miss Isadora Duncan met dans sa danse et dans ses gestes une gravité religieuse, une eurythmie sacrée qui resteront inimitables. Chacune de ses évolutions révèle une étude longue et patiente, rien n'y est laissé au hasard et quelqu'un qui serait familier avec la céramique grecque, avec la statuaire ou les fragments de peinture qui nous ont été conservés, retrouverait dans l'orchestrique de Miss Duncan le rappel des plus belles figures féminines créées par les artistes hellènes. Elle propage ainsi le culte des images païennes et contribue à réveiller en nous l'amour des formes nues ou sobrement drapées. Elle exercera, nous en sommes persuadés, une excellente influence sur la danse théâtrale de l'avenir. En ce moment, où les chefs-d'œuvre classiques sont exhumés l'un après l'autre de l'oubli et où notre goût affiné se détourne avec horreur des ballets à tutus et à jupes de gaze, il serait désirable que les académies de danse s'inspirassent de l'exemple charmant de Miss Duncan et de ses émules pour réformer, selon les vraies règles de l'art, ces pas, ces gestes, ces attitudes qui jadis étaient dignes de servir d'hommages aux dieux et qui, aujourd'hui, ne sont plus que des parades triviales et trop souvent obscènes.

GEORGES RENCY

La Belgique artistique et littéraire (1).

La deuxième livraison de la *Belgique artistique et littéraire* vient de paraître. Il réallse, sur le premier, un progrès considérable. La matière en est plus compacte et mieux distribuée. Dès à présent, cette publication, au point de vue du fond comme de la forme — la présentation typographique en est très séduisante — se place au premier rang. Elle semble résolument décidée à ouvrir ses pages à toutes les idées et à toutes les personnalités intéressantes, sans nul exclusivisme, sans connaître les soucis mesquins des boutiques et des chapelles. Elle porte en sous-titre ces mots, qui sont le résumé net et précis de son programme : « Revue mensuelle nationale du mouvement intellectuel ». Ses collaborateurs sont et seront recrutés dans tous les milieux. Les savants, les historiens, les économistes, les philosophes s'y montreront à côté des écrivains de profession et des critiques d'art. Elle se propose d'être un miroir fidèle et complet de notre activité intellectuelle tout entière. Notre public lettré y trouvera ce qui lui a toujours manqué jusqu'ici, un organe indépendant et sérieux qui le renseigne sobrement sur notre mouvement littéraire et qui mette en même temps sous ses yeux un choix éclectique de pages dues à tous nos écrivains ayant quelque valeur. Chacun a le devoir, dans la mesure de ses forces et de ses moyens, d'aider la revue nouvelle à accomplir la tâche qu'elle a assumée avec un absolu désintéressement. Les collaborateurs de ce fascicule sont : MM. A. Giraud, Edm. Picard, E. Sigogne, Valère Gille, G. Dwelshauwers, commandant Ch. Lemaire, A. Ruyters, Dina C. P. Meddor, P. André, G. Eekhoud, Blanche Rousseau, H. Maubel, A. Daxhelet, P. de Carsalade, Sander Pierron, Aug. Joly, A. Fontainas, J. Delville, L. Delattre et A. Du Plessy.

LA SEMAINE MUSICALE

Déplorable éclectisme.

Un cri d'alarme est nécessaire. On dirait que tous les artistes organisateurs des premiers concerts de la saison d'hiver 1905-1906 se sont mis la main dans la main pour imposer au public des programmes d'un éclectisme systématique et... insupportable.

MM. Bachmann et Vantyn (2) font voisiner Rubinstein avec Lalo, Scarlatti, Schumann, Chopin, Spohr, Bachmann, Vogrich (??), etc. M^{me} Auguez de Montalant, MM. Liégeois et Ricardo Viñes (3) font entrer en même temps dans la danse Gluck, Fauré, Th. Dubois, Lenepveu, Chopin, Debussy, etc. M^{me} Fernande Kufferath et M. Seguin (4) annoncent, dans le programme que nous avons reçu, du Bach, du Schumann, du Boëllmann, du Th. Dubois (encore!).

Ce manque absolu d'homogénéité, ce mélange de compositions médiocres avec des œuvres vraiment belles est choquant au suprême degré. Tout le charme d'un concert est détruit par ce genre de dissonances auprès desquelles celles de M. Debussy sont incomparablement « harmoniques ».

Seul M. Delune ne fait pas partie du « Syndicat de l'Éclectisme ». Nous tenons à l'en féliciter : le programme de son *Nouveau Concert* du 5 novembre était très heureusement composé.

Beaucoup de talent dépensé pour rien.

Ceci est la conséquence de l'éclectisme. L'« imaginaire » syndicat est composé d'artistes excellents qui auraient beaucoup mieux à faire qu'à gaspiller leur talent à jouer l'inepte *Staccato*

(1) Bruxelles, F. Larcier, 26-28, rue des Minimes.

(2) Concert du lundi 6 novembre.

(3) Concert du jeudi 7 novembre.

(4) Concert annoncé pour le 7 novembre et remis au mercredi 15 novembre.

caprice, de M. Max Vogrich, le néfaste *Mazeppa* de Liszt, la quelconque Sonate pour piano et violon (op. 13) de Rubinstein (1), le fadassement romantique *Cantabile* de Ch. de Bériot, l'agaçante *Danse des Elfes* de Popper, ou à chanter la lamentable *Jeune captive* de Lenepveu et *Par le sentier*, une saumâtre mélodie du Th. Dubois déjà deux fois nommé (2).

Peut-être les initiateurs de ces concerts pensent-ils que le public aime l'éclectisme et la médiocrité. Qu'ils se détrompent ! Nous pouvons parfaitement nous passer à Bruxelles de la musique des Th. Dubois, des Lenepveu, des Vogrich !

Ce qu'il y a de bon.

Il y a beaucoup de bon. Il y a d'abord le merveilleux Ysaye, dont le violon a soulevé le légitime enthousiasme de tous au *Nouveau Concert Delune*. Qui ne connaît l'interprétation chaude et toute dorée que le maître donne du paradisiaque Concerto en *mi* de J.-S. Bach ? Et dans la Symphonie pour orchestre et violon principal de M. Vreuls, comme il a bien rendu l'ampleur et la belle exaltation juvénile qui règne dans toute cette œuvre ! Parlons de celle-ci. Nous avons déjà eu l'occasion de dire tout le bien que nous pensions du Tryptique pour chant et orchestre de M. Vreuls, de son Trio en *ré* mineur et de sa Sonate pour piano et violon (3). Nous avons vanté l'exubérance, la sève, le caractère expressif de ces trois compositions. Nous avons dit quelles promesses elles contenaient. Les promesses ont été tenues. La Symphonie (déjà entendue l'an passé) dont M. Delune a entrepris l'exécution avec le concours d'Ysaye dénote tout entière une joie puissante de vivre une vie idéalement belle. Elle est pleine de fleurs, de soleil, de bonheur, d'ivresse.

Nous ne pouvons, après une seule audition, juger l'œuvre d'une façon définitive, et ce que nous disons ici ne constitue qu'une première impression. Mais nous sommes persuadés que la symphonie du jeune maître appartient à la catégorie des partitions qui gagnent à être réentendues : les premières impressions trompent rarement quand elles sont fondées non pas sur l'admiration que cause la maîtrise dans le métier, mais sur l'enthousiasme que procure la beauté intrinsèque des idées musicales : et ceci est le cas pour la symphonie de M. Vreuls. Celle-ci est, au surplus, bien orchestrée, et M. Delune en a fort bien dirigé l'exécution.

Le programme comportait encore la délicate Suite en *si* mineur pour orchestre à cordes et flûte de J.-S. Bach (soliste : M. Demont, qui fut d'une parfaite discrétion) et la *Symphonie rhénane* de Schumann : cette dernière, trop lourdement jouée, aurait gagné à être mieux répétée : bien des détails se sont noyés dans un ensemble trop sonore : Schumann, mauvais manieur d'orchestre, y est peut-être pour quelque chose ; mais M. Delune, de son côté, aurait dû chercher à atténuer l'effet de certains timbres maladroitement employés par l'auteur de la symphonie.

M. Bachmann et M. Vantijn ont bien fait de joindre leurs talents respectifs de violoniste et de pianiste, qui se comptèrent mutuellement d'une façon remarquable. Tous deux ont les mêmes qualités d'élégance, et de joliesse sans aucune tendance au cabotinage de virtuose. Du Concerto de Lalo (la meilleure chose qu'il ait jouée, M. Bachmann a rendu avec une grande justesse d'expression, le charme juvénile alternant avec une délicate mélancolie. M. Vantijn fut surtout bon dans les *Préludes* et les *Études* de Chopin.

**

M^{me} Auguez de Montalant a la voix pénétrante, encore qu'un peu fatiguée. Elle chante avec goût et intelligence, mais avec parfois quelque chose d'impersonnel, de « conservatorien » spécialement dans l'interprétation de la musique de Gluck (air d'*Iphigénie en Aulide*, air de la naïade d'*Armide*).

(1) Concert Bachmann-Vantyn.

(2) Concert Auguez de Montalant.

(3) Voir *Art moderne*, 27 mars 1904, p. 104.

M. Cornelis Liégeois, violoniste, et M. Ricardo Viñes, pianiste, ont tous deux des qualités de sobriété et de finesse très dignes d'être appréciées. M. Liégeois réduit à sa simple expression si pas au néant, l'odieux *portamento* dont abusent le violoncelliste, uniquement soucieux de chatouiller la sensualité de l'auditeur : il fut parfait dans la Sonate en *ut* mineur de Saint-Saëns, et dans les *Variations symphoniques*, de Boëllmann. M. Viñes est un interprète spirituel et délicat qui démêle à fond le caractère propre à chaque œuvre et qui le rend avec une clarté et une conscience très personnelle. Nous aimons sa façon de jouer les deux morceaux du programme qui exigent précisément au plus haut degré les qualités que nous signalons : l'étrange et fantaisiste *Impromptu* en *la* bémol de Fauré et la belle *Toccata* de Debussy.

M. Hénusse tenait, avec sa conscience habituelle, les parties d'accompagnement du concert.

CH. V. D. B.

Correspondance musicale de Paris.

Académie Nationale de Musique : Reprise du *Freyschütz*. *Le Jugement de Paris*, tableau symphonique de M. EDM. MALHERBE.

L'on n'attend point les comptes rendus d'aujourd'hui pour savoir quel chef-d'œuvre est le *Freyschütz* ; on ne s'étonnera pas que ce chef-d'œuvre soit apparu, l'autre soir, aussi juvénile, aussi radieux qu'au temps même où Weber l'écrivit, et tel qu'il apparaîtra encore aux enfants de nos enfants ; on croira sans peine, enfin, qu'il eût mieux valu jouer le *Freyschütz* sans mutilations ni postiches, — sans, surtout, l'imbécile ballet qu'éclaire à peine, si j'ose dire, le ragoût de cuisses trop roses, offertes à cru sous les jupes noires.

L'interprétation est en général assez passable ; il faut signaler à part M. Delmas, admirable à sa coutume ; M^{lle} Grandjean, très consciencieuse sinon émouvante, M. Gilly (une très belle voix) dans un petit rôle, et M. Taffanel, qui dirigea l'œuvre, — et surtout l'ouverture, — avec une ardeur et une émotion qui lui valurent, ainsi qu'à son orchestre, des bravos sans fin.

Il faut parler maintenant de l'inconcevable composition symphonique dont la primeur nous fut donnée, le même soir, en manière de hors-d'œuvre. Elle fut couronnée à un concours spécialement institué pour doter l'Opéra d'une page instrumentale à garnir un entr'acte. On se demande ce que purent bien être les œuvres jugées inférieures. Ici le sujet choisi, nous apprend un programme, est le *Jugement de Paris*. Les six personnages de la fresque du Baudry qui fournit ce sujet (quel bonheur, tout de même, qu'ils n'aient été que six !) sont représentés par autant de thèmes dont le seul intérêt est d'être surchargés d'une infinité de dièses, de bécarres et de bémols contradictoires. Il n'est pas jusqu'au paon de Junon qui ne soit « figuré par les légères arabesques de la harpe ». Tous ces thèmes s'empilent les uns sur les autres d'une façon qui m'a paru extrêmement peu musicale.

Mais j'arrête ici le compte rendu d'une chose qui me semble être une complète erreur artistique, — erreur aggravée (mais ceci n'est évidemment pas de la faute du compositeur) par l'anonyme notice distribuée dans la salle.

Il nous est expliqué dans cette notice que M. Edmond Malherbe s'est plusieurs fois déjà attaché à transposer en sonorités des peintures, ce qu'il a été « le premier à tenter sérieusement ». Soit. Mais ceux qui, ayant « tenté » de trouver dans les autres arts « une inspiration », produisirent de véritable « musique », étaient, il ne faut pas l'oublier, des musiciens inspirés.

A signaler parmi les plus intéressantes initiatives musicales de cet hiver l'audition intégrale par M. Edouard Risler des trente-deux Sonates de Beethoven. Ce cycle superbe a été inauguré le

28 octobre. Il se poursuit tous les samedis soir à la Salle Pleyel. M. Risler joue les Sonates dans l'ordre chronologique, et de mémoire. On lui a fait, dès les premières séances, le plus chaleureux succès.

M.-D. CALVOCORESSI

NÉCROLOGIE

Florent Willems.

L'un des fondateurs de l'Ecole belge de peinture, Florent Willems, né à Liège en 1823, fixé à Paris depuis 1844, s'est éteint le mois dernier à Neuilly, où il s'était retiré depuis plus de vingt ans, un peu oublié de ses contemporains. Il fut, en son temps, très prisé des amateurs, et ses œuvres, qui tentaient de ressusciter le genre des Terburg, des Metsu, des Mieris, figurent dans les musées de Bruxelles, d'Anvers et de Liège. On lui fit une place à l'Exposition rétrospective qui vient de se clore, — faveur exceptionnelle qu'il partagea avec Alfred Stevens, son disciple, Théodore Verstraete et François Lamorinière. Six toiles (*les Adieux*, *l'Anneau de fiançailles*, *la Présentation du fiancé*, *le Cordonnier*, *le Baise-main*, *les Arches de la Paix*) et son portrait par Flameng évoquèrent, dans l'ensemble jubilaire de la peinture belge, le souvenir du vieux maître.

Léon Abry.

Nous perdons en Léon Abry l'un de nos fidèles collaborateurs, et sa mort foudroyante nous émeut douloureusement. On a pu lire à maintes reprises dans ce journal les réflexions judicieuses, les aperçus originaux que lui inspirait un tempérament combatif et passionné. Erudit, lettré, le peintre était doublé d'un polémiste toujours prêt à faire croisade pour de justes causes. Il avait, en même temps qu'un cœur excellent, l'esprit attentif, toujours en éveil, et son intervention dans les débats relatifs à l'art monumental, à l'esthétique des villes, à la défense des sites naturels était toujours opportune, souvent décisive.

Léon Abry disparaît brusquement en pleine activité, dans la maturité d'un talent spécialisé dans la peinture de scènes militaires. Son *Général Van der Smissen et son état-major*, ses *Carabiniers en tirailleurs*, qui lui valurent la médaille d'or à l'Exposition universelle de Paris, son *Pansage* (Musée d'Anvers) sont, avec des tableaux purement sportifs : le *Jeu de Polo*, le *Jeu de la Rose*, dans la mémoire de tous. Abry excellait à typer un troupière, à grouper des uniformes, à instantanéiser la vie militaire.

Qu'il peignit à l'huile ou à l'eau. — l'artiste était membre effectif de la Société des aquarellistes, — il mettait dans ses évocations graphiques du tourlourou la même conviction. Ce n'était pas du « grand art », mais on sentait dans chacune des œuvres d'Abry une conscience d'artiste.

Abry était né à Anvers le 6 mars 1837. Il allait donc atteindre l'âge de quarante-huit ans. Sa fin prématurée laisse de toutes parts les plus vifs et les plus sincères regrets.

PETITE CHRONIQUE

Le *Sillon* a ouvert samedi dernier son douzième Salon annuel. Il fera, avec l'importante exposition rétrospective de feu Joseph Coosemans actuellement ouverte au Cercle artistique, l'objet d'une chronique artistique que le manque d'espace nous oblige à ajourner.

M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, a inauguré, le 6 novembre, à la galerie Georges Petit, l'exposition de M^{lle} Marcotte, dont les intérieurs de serres et figures forment un ensemble remarquable qui avait attiré tout le Paris des Arts.

Le cercle d'art de *Scalden* ouvrira sa septième exposition d'art et d'art appliqué le 3 décembre prochain au Cercle artistique d'Anvers. Clôture le 17.

A cette occasion paraîtra un Annuaire — huitième en date — illustré de gravures originales sur bois polychromées, œuvre de M. Edouard Pellens.

Nous apprenons que les locaux érigés au Palais du Cinquante-naire pour y abriter l'Exposition rétrospective de l'Art belge seront conservés jusqu'au printemps. On y exposera l'ensemble de la magnifique collection d'art japonais récemment cédée au gouvernement par M. Edmond Michotte.

Notre collaborateur M. Franz Hellens fera paraître à la fin de décembre *En ville morte*, suite de tableaux littéraires d'après de vieux coins de Gand, un volume orné de onze dessins hors texte et d'une couverture par J. De Bruycker. Prix de souscription : 3 fr. 50, chez l'auteur, 137, chaussée de Courtrai, Gand.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, premier concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis, avec le concours M. P. Casals (Théâtre de la Monnaie).

Le prochain concert Ysaye aura lieu dimanche prochain, à 2 heures, au théâtre de l'Alhambra, sous la direction de M. Eugène Ysaye, avec le concours de M. Ferruccio Busoni, qui exécutera un Concerto de Saint-Saëns et des pièces détachées pour piano seul. Au programme d'orchestre figure une symphonie de M. Albert Dupuis composée à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de l'Indépendance de la Belgique, une *Rhapsodie* inédite de M. Vreuls et une composition de M. Jongen.

Répétition générale le samedi 18, à 2 h. 1/2.

M. René Devleeschouwer, organisateur de concerts, nous prie d'annoncer qu'il a transféré son domicile rue des Eburons, 30, Bruxelles.

Le jeune et déjà réputé violoncelliste montois, M. G. Pitsch, annonce pour mardi prochain, à la Salle Erard, une séance de musique moderne avec le concours de M^{me} Bathori et de M^{lle} V. Pitsch, pianiste.

Au programme : Rachmaninoff, Boëllmann, Rimsky-Korsakoff et Debussy.

Le programme du récital Mark Hambourg annoncé pour jeudi prochain, 16 courant, à 8 h. 1/2, par le pianiste Mark Hambourg, permettra d'apprécier sur toutes ses faces le talent de cet étonnant virtuose. Indépendamment de pages connues de Beethoven (*Sonate appassionata*) et Chopin (*Etudes, mazourkes, nocturne et valse*), M. Hambourg jouera ses Variations sur un thème de Paganini, la Ballade en sol mineur de Grieg, et diverses pièces de Rubinstein, Liszt et Rachmaninoff.

MM. Emile Bosquet, pianiste, et Emile Chaumont, violoniste, annoncent une nouvelle audition, en trois séances, des dix Sonates pour piano et violon de Beethoven. Ces séances auront lieu à la Salle Erard les vendredis 17 novembre, 1^{er} et 15 décembre, à 8 h. 1/2. — Pour les abonnements et les billets, s'adresser chez Schott frères.

Le *Quatuor de Saint-Petersbourg*, un ensemble d'archets très réputé à l'étranger mais encore inconnu à Bruxelles, se fera entendre à la Grande-Harmonie samedi prochain, à 8 h. 1/2. Au programme : Beethoven, Schumann et Tchaïkowsky.

Armor, le drame lyrique de M. Sylvio Lazzari qui fut joué avec succès à Prague il y a quelques années, sera représenté le 16 courant au Grand Théâtre de Lyon.

M. Crickboom a remporté à Londres, le mois dernier, dans un récital de violon qu'il avait organisé, un très grand et très légitime succès. Les principaux journaux de la métropole, le *Times*, le *Standard*, le *Daily Graphic*, le *Daily Chronicle*, le *Daily Telegraph*, le *Morning Post*, la *Pall Mall Gazette*, la *St. James Gazette* vantent à l'envi les qualités de sentiment, d'expression

et de sonorité du virtuose, qui fut aussi apprécié dans l'interprétation de quelques œuvres classiques (Corelli, Bach, Beethoven) que dans celle du Concerto de Wieniawski, de la *Berceuse* de Brahms, du *Caprice basque* de Sarasate, du *Streghe* de Paganini, et d'un *Poème* de sa composition.

« En fermant les yeux, hier, dit entre autres un de nos confrères, nous avons pu nous demander un moment si le grand maître Ysaye était parmi nous... »

M^{me} Crickboom, qui accompagnait au piano son mari, a recueilli une part des applaudissements décernés à celui-ci.

Une amusante « coquille » dans le programme de la matinée musicale du 10 novembre au Salon d'Automne : M^{lle} Blanche Selva y est qualifiée « professeur à la *Schola SANCTORUM*. »

L'excellente école de musique de la rue Saint-Jacques transformée en pépinière de « sujets » à canoniser, — la méprise est amusante !

Après tout, elle se conçoit. Des notes tendancieuses, insérées depuis quelques mois dans les « Tablettes » de la *Schola*, pourraient faire croire que l'établissement ne garde pas toujours à l'égard des opinions philosophiques, voire des partis politiques, la parfaite indépendance qui lui rallia, dès ses débuts, toutes les sympathies. Mais ce ne sont là qu'apparences : nous savons que l'enseignement qu'on y donne est au-dessus des agitations qui divisent les hommes, ce qui est d'ailleurs indispensable pour que la *Schola* continue à se développer et à étendre de plus en plus sa bienfaisante influence artistique.

On célébrera à Anvers, le 4 décembre prochain, le vingt-cinquième anniversaire du « Festival Gounod », qui, dirigé par le maître, eut un retentissement considérable.

Ce sont les « Dames de la Charité » qui ont eu cette pieuse pensée. Au programme du concert jubilaire figureront *Mors et Vita*, oratorio pour chœurs et orchestre, et un choix d'œuvres peu connues de Gounod.

La municipalité d'Amsterdam vient d'acheter, au prix de 45,000 florins, la maison que Rembrandt avait achetée dans la Joden-Breestraat en 1639 et qu'il habita jusqu'à 1656, année où, ayant été mis en faillite, il dut la vendre.

VIENT DE PARAÎTRE

CHEZ M. E. DEMETS

2, rue de Louvois, Paris.

MARCEL LABEY. — **Sonate pour alto et piano.**

Prix net : 7 francs.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

ÉTUDES SUR L'ART FLAMAND

LA RENAISSANCE SEPTENTRIONALE

ET LES PREMIERS MAÎTRES DES FLANDRES

Les Origines. — Le XIV^e siècle. — Les Van Eyck.

PAR FIERENS-GEVAERT

Professeur d'Esthétique et d'Histoire de l'Art
à l'Université de Liège
et aux Cours d'Art et d'Archéologie de Bruxelles.

Beau volume gr. in-8^o, illustré de 106 reproductions

dont 24 planches hors texte. — Prix : 10 francs.

Au 1^{er} janvier 1906 le prix de cet ouvrage sera porté à 12 francs net.



Maison Félix MOMMÉN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant à tous pianos et permettant à chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le mercredi 15 novembre et trois jours suivants, d'une importante réunion de

LIVRES, ESTAMPES ET DESSINS

provenant des collections de

feu M. Ch. THILMAN, inspecteur général au ministère de l'Instruction publique et de M. E. S., ancien magistrat (2^e partie).

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier L. Cox, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 1.014 numéros, se vend 50 centimes.

Exposition chaque jour de vente, de 10 heures à 1 heure.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

VIENT DE PARAITRE

chez MM. BELLON, PONSCARME et C^{ie}

37^{bis}, boulevard Haussmann, Paris.

ALBERT GROZ. — Heures d'Été.

Préludes et Mélodies.

Texte d'ALBERT SAMAIN.

Prix net : 7 francs.

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES. GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29

BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres. Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Joseph-Théodore Coosemans (OCTAVE MAUS). — Le Poète K. Ledeganck (NIKO GUNZBURG). — Correspondance : *A propos des « Peintres en musique »* (WILLIAM RITTER). — Le Premier Concert populaire (O. M.). — Comédies, Dramas et Confections (CLAUDE FARRÈRE). — Notes de musique : *Concert de Mme Fern. Kufferath et de M. Henri Seguin*; *Récital Mark Hambourg* (Ch. V.); *Concert Pitsch* (O. M.). — Pour les Arbres. — Chronique théâtrale (G. R.). — L'Art à Gand (M.). — Chronique judiciaire des Arts : *Une usine de faux tableaux*. — Nécrologie : *Madeleine Jossic*. — Petite Chronique.

Joseph-Théodore Coosemans

L'exposition rétrospective des œuvres de Joseph-Théod. Coosemans(1), qui ouvre avec éclat la saison hivernale du Cercle artistique, évoque, en même temps qu'un de nos plus beaux paysagistes, le souvenir héroïque de cette « École de Tervueren » dont l'influence sur les destinées de la peinture belge fut décisive. École sans maîtres, académie dépouillée des entraves traditionnelles, où l'enseignement était donné directement aux élèves — comme celui de l'art musical à Walter von Stolzing — par les arbres de la forêt, par les vergers épanouis au soleil d'avril, par les herbages touffus, par le miroir des eaux claires réfléchissant le vol des nuées.

(1) Né à Bruxelles le 19 mars 1828, mort à Schaerbeek le 24 septembre 1904.



JOSEPH-THÉODORE COOSEMANS

Ce fut la première émancipation de l'esthétique du paysage, enfermée jusqu'alors dans un code de formules surannées. La gloire d'avoir pris part au mouvement libérateur eût justifié seule l'hommage qui vient d'être rendu avec solennité à Joseph Coosemans si ses mérites personnels ne l'eussent, par surcroît, désigné à l'attention de la génération actuelle.

Celle-ci le connaissait peu. Son grand âge et une maladie cruelle le tenaient depuis longtemps éloigné des cercles d'art où s'aiguisent les renommées et des Salons auxquels, jadis, il apportait une collaboration régulière et toujours remarquable. Les quelque deux cents toiles qu'on vient de réunir révèlent à plusieurs sinon son nom, du moins sa maîtrise désormais incontestée.

Il est souvent périlleux de découvrir à l'improviste l'ensemble d'une carrière qui embrasse une succession d'étapes. Les influences subies, les variations du style, de la sensibilité visuelle, de la technique picturale amoindrissent l'impression que fait naître un choix judicieusement limité. Joseph Coosemans supporte victorieusement l'épreuve, ce qui fixe l'étiage de son talent. Bien que sa palette se soit diversifiée au gré des saisons et des sites, l'unité de son œuvre demeure intacte. Ainsi que l'a fait remarquer M. Charles Tardieu

dans sa préface au catalogue de l'exposition, « si c'est l'honneur du paysagiste de marquer de sa griffe son site favori, l'honneur est plus grand et plus rare d'en aborder plusieurs, et de caractères à contrastes, en restant toujours reconnaissable sans altérer la vérité objective des motifs les plus divers, et d'assurer l'authenticité d'interprétations multiples, ne prit-on même pas la peine de les signer. »

C'est là une des caractéristiques de ce talent loyal et sûr. Sollicité tour à tour par les futaies de Tervueren, — où le retinrent longtemps (ô dérision!) des fonctions postales plus rémunératrices qu'une production artistique discutée, — par les horizons de bruyères et de marais de la Campine limbourgeoise, par les ombrages et les roches moussues de la forêt de Fontainebleau, il interpréta avec une probité identique les aspects divers de ces régions élues. Ses études, en général plus significatives que ses tableaux parce qu'elles marquent l'empreinte directe de la nature sur un tempérament réceptif et primesautier, le montrent soucieux de vérité jusqu'au scrupule. La silhouette et la charpente des arbres, la structure des terrains, la fuite des horizons, la forme des nuages (ô les beaux ciels d'automne incendiés par le couchant!) sont notées avec une exactitude rigoureuse, bien qu'à la facture méticuleuse qu'il tenait de Fourmois (voir *le Soleil couchant*, daté de 1868, n° 25) ait succédé une exécution plus large et plus appuyée qui le rapproche d'Hippolyte Boulenger, — le compagnon, l'ami, le précieux conseiller des années où il prit son essor définitif.

Le souvenir de ce dernier demeure inséparable de celui de Coosemans. Il y a entre les deux peintres des analogies qu'attestent plusieurs des toiles actuellement exposées, notamment le *Chemin à Eyzzer* (n° 82), vraiment délicieux, l'*Effet d'automne* (n° 94), le *Verger* (n° 95), l'*Effet de neige à Kinroy* (n° 98), les *Vieux étangs* (n° 142), le *Coucher de soleil* (n° 163), la *Lisière de forêt en novembre* (n° 166), l'*Étang de Robiano après l'orage* (n° 174), etc. En pouvait-il être autrement? Frères d'armes, ils luttèrent côte à côte sur le même terrain, pénétrés du même idéal, nourris du même catéchisme d'art, avec la même foi et une égale ardeur.

Boulenger mourut dès 1874, et Coosemans continua seul le probe travail entrepris en commun. Ce furent ses années les plus fécondes. Il signa, durant les douze ou quinze ans qui suivirent cette séparation, ses meilleures toiles, et la plupart d'entre elles reflètent le grand souvenir du maître disparu.

Certes Coosemans n'a-t-il pas dans ses œuvres la spontanéité, la puissance, la prestigieuse exécution de ce dernier. Sa personnalité est moins accusée, sa facture plus hésitante. On sent dans ses tableaux l'application et l'étude. Ses grandes toiles ont parfois des duretés métalliques, une recherche trop visible de l'effet.

D'anciennes notions du paysage romantique se mêlent à sa conception réaliste. Aux confins de deux époques d'art, il incline tantôt vers le présent, tantôt vers le passé dont il ne se libère jamais complètement.

On relève aussi dans certains de ses travaux les influences françaises de son temps. Ses séjours dans la forêt de Fontainebleau, en lui fournissant de nombreux et beaux sujets d'étude, font dévier parfois sa personnalité, amenuisent sa sensibilité optique, l'incitent à une peinture à la fois minutieuse et décorative, plus proche de celle de Pelouze, de Damoye et autres paysagistes notoires à Paris vers 1878 que des frustes impressions des grands solitaires de Barbizon. Il se ressaisit à Genck et à Tervueren, où la fidèle amitié de Raeymackers, de Montigny, d'Asselberghs, l'encourage et le guide. Et c'est dans le cadre familial du bois des Capucins et des étangs de Robiano, parmi les sapinières et les boulaies du Limbourg, au creux des chemins encaissés du Brabant que s'épanouit, comme un végétal replanté dans le sol où il germa, le tempérament d'un peintre essentiellement de sa race et de son pays. Il y retrouve la veine qui, au temps des débuts, entre 1860 et 1870, lui inspira, par exemple, le *Village de Tervueren* (n° 53), les *Femmes à la herse* (n° 136), la *Rue de Tervueren* (n° 126), études concentrées et expressives, d'une réelle éloquence.

L'artiste demeura étranger aux recherches de lumière et d'atmosphère qui entraînent aujourd'hui le paysage vers des horizons neufs. Toute à ses efforts vers l'expression de la réalité objective, l'École de Tervueren ne pressentit point l'évolution qui allait s'accomplir. Elle n'en eut pas moins, dans l'enchaînement historique des phases de la peinture, une importance capitale qu'après une longue période d'hostilités nul ne conteste aujourd'hui. Il était juste de le rappeler en célébrant l'un de ses représentants les plus laborieux et les plus méritants.

OCTAVE MAUS

LE POÈTE K. LEDEGANCK

Une fête brillante a commémoré dimanche à Anvers le centenaire du poète flamand Karel Ledeganck, né à Eecloo le 9 novembre 1805 et mort à Gand le 19 mars 1847. Devant les artistes et les lettrés de la métropole, assemblés au théâtre royal flamand, on a lu des discours et des vers, l'on a récité, chanté et joué du Ledeganck. A l'instar d'Anvers, les autres villes flamandes, Bruges, Gand, Bruxelles, Hasselt, se préparent à glorifier le chantre des *Trois villes sœurs*. En lui c'est plus qu'un noble et harmonieux poète qu'on honore, c'est aussi un rénovateur paisible mais convaincu; avec J.-F. Willems, Conscience et Prudent van Duyse, Ledeganck a provoqué le mouvement de renaissance, le réveil des lettres flamandes. Ainsi doit-il être jugé, dans le milieu où il vivait,

en tenant compte de l'assouplissement du commencement du siècle passé; il devient alors sympathique et grand, créateur d'un art, héraut d'un mouvement.

Le peuple flamand garda toujours sa force intérieure et ses désirs primitifs; mais à l'aube du XIX^e siècle, il avait, avec sa langue, perdu la conscience de ses volontés; la fin du XVIII^e, — soleil d'émancipation pour les pays français, rayonnant d'espoir et d'indépendance, — vit les Flandres tomber si bas, socialement, littérairement, intellectuellement, qu'on les croyait mortes. Et c'était fatal: le clergé catholique repoussait les influences centralisatrices des Pays-Bas protestants, les pensées libres venaient du sud, en adages français; les prêtres et les évêques romains favorisaient les dialectes et leurs déformations, en vue d'éloigner les populations du mouvement émancipateur et calviniste hollandais; la France nous envoyait ses brochures et ses journaux, et s'efforçait de trouver dans nos provinces des appuis précieux pour la propagande humanitaire de « Liberté, Égalité, Fraternité! » La langue littéraire flamande languissait; ajoutez à cela les événements politiques, rompant toutes traditions, et demandez-vous comment la Flandre, appartenant tantôt à un prince et tantôt à un autre, pouvait garder la moindre personnalité, la moindre fierté!

Et cependant elle resta, ou plutôt elle redevint elle-même. La domination française sembla un moment la résultante naturelle de l'avalissement des Flandres; les préfets dans leurs départements septentrionaux avaient amené avec eux une chancellerie foncièrement française; Napoléon crut simplement consacrer un état de choses, en disposant, par décret du 21 décembre 1812, que plus aucun journal ne paraîtrait ici sans qu'une traduction française n'accompagnât les textes flamands; mais ce fut ce décret qui réveilla les Flamands. Sommeillants et lourds, ils avaient entraîné nonchalamment leur corps assujéti, baissant les yeux pour ne pas voir leur honte; le camouflet les fit se redresser; levant la tête, ils regardèrent en face tous les ennemis de leur race, et, leur jetant un défi altier, ils retrouvèrent leurs ancêtres glorieux. Jan-Frans Willems était là, qui redit la vieille chanson des gueux, Henri Conscience fit revivre le Lion de Flandre, Karel Ledeganck chanta le réveil et les ardeurs nouvelles.

La génération actuelle certes s'étonne du succès éclatant qu'obtenaient alors les vers simples et parfois pauvres de ce poète peu transcendant: gâtée depuis un quart de siècle, accoutumée aux sincérités nuancées d'un Guido Gezelle, aux fougues juvéniles d'un Albrecht Rodenbach, aux finesses colorées d'un Pol de Mont, notre jeunesse poétique fait la moue devant les rimes souvent très modestes et les souvenirs de *Rederijker*, de l'œuvre de Ledeganck; mais qu'elle le replace dans son cadre, et le poète y grandit, toute bourgeoise que paraisse sa muse; il s'élève en un envol audacieux, comme premier artisan de la pierre chaotique, comme bêcheur de routes, en un mot, comme créateur.

Ses dates biographiques ont été, ces jours derniers, rappelées par les quotidiens. Luttant contre d'incessantes difficultés matérielles, Ledeganck fut promu docteur en droit en 1835, à l'Université de Gand; il fut juge de paix à Zomergem; c'est alors qu'il traduisit en flamand le Code civil; parue en 1841, sa traduction fut, depuis, souvent réimprimée; et cela aussi constituée plus qu'un simple travail de juriste; c'est un acte d'émancipation, c'est un épisode fertile du mouvement flamand.

Quant à ses poésies, elles sont peu nombreuses; à l'exemple de beaucoup de ses contemporains, le poète considérait l'art

comme un agréable passe-temps, auquel ne doivent pas être sacrifiées des occupations plus directement utiles. Dans le volume que nous avons de lui, nous trouvons cependant plus d'une pièce charmante par la douce harmonie ou le rythme approprié. Citons: *Het Klavier*, *De Boekweit*, *Het Burgslot van Zomergem* et surtout la célèbre trilogie: *les Trois villes sœurs* (Gand, Bruges, Anvers), souvent traduite en français. C'est cette dernière œuvre datant de 1846 — ce fut, peut-on dire, son chant du cygne — qui lui assura définitivement rang à la tête de ses contemporains; classique dès qu'elle parut, cette trilogie l'est restée jusqu'à ces jours; tout manuel de littérature le reproduit, les écoliers l'analysent et l'étudient; par leur fougue claironnante et leur richesse de tons essentiellement flamande, ces strophes enflammées sont comme un monument solide de l'époque, comme un symbole et une synthèse du mouvement flamand.

Telle est en deux mots la signification du centenaire Ledeganck; les aînés glorifient en lui celui qui mieux qu'eux-mêmes sut démêler l'âme de son peuple, les jeunes, en se joignant à ces fêtes, s'efforcent de se rapprocher de ce qui fut la jeunesse créatrice d'un mouvement; un regard en arrière leur montre le chemin parcouru et raccourcit la route qui les doit mener au triomphe conscient.

NIKO GUNZBURG (1).

CORRESPONDANCE

A propos des « Peintures en musique ».

Munich, 13 novembre 1905.

CHER MONSIEUR,

M. Calvocoressi se rit fort judicieusement de la « notice anonyme » où M. Edm. Malherbe est donné pour avoir « le PREMIER tenté sérieusement » de transposer en sonorités des peintures.

Comment peut-on être musicien et ignorer le formidable poème symphonique de Liszt: *la Bataille des Huns*, d'APRÈS LE TABLEAU DE KAUBACH, dit le titre, — œuvre dont il vous sera facile de trouver la date, mais certainement vieille d'au moins trente ans?

Je ne me serais pas permis d'intervenir, si l'occasion ne m'était ainsi fournie de vous signaler, non ce gros morceau, connu de tout le monde en Allemagne et même ailleurs, mais une petite œuvre merveilleuse et très ignorée du défunt compositeur tchèque Zendko Fibich. Elle a paru voici bientôt six ans: elle est éditée en deux cahiers, chez Frantisek Urbainek à Prague, s'intitule *Malirske studie* (études picturales) et se compose de cinq traductions musicales pour le piano de *la Forêt solitaire* de Ruysdael à Dresde, de *la Lutte de Carême et Carnaval* de Brueghel à Vienne, de *la Ronde des bienheureux* de Fra Angelico à Berlin, de *Jo et Jupiter* de Corrége à Vienne, enfin de *la Fête galante* de Watteau à Berlin. C'est l'opus 56 du maître. Je crois que ces pages peuvent être données comme des modèles de la seule façon de transposer en musique le *stimmung* d'un tableau et non son « mot-à-mot ».

Je crois du reste que même *les Champs Elysées* de Wein-

(1) M. Niko Gunzburg, qui fut l'un des promoteurs les plus actifs du centenaire Ledeganck, est lui-même un poète — un jeune poète — distingué à qui la littérature flamande doit déjà une touffe de poèmes charmants.

gartner d'après le tableau de Boecklin et la *Boecklin-symphonie* de Hans Huber, qui se termine par un thème avec variations sur une douzaine de tableaux de Boecklin, peuvent passer pour des « œuvres sérieuses » et sont antérieures au *Jugement de Paris*. Recevez, etc.

WILLIAM RITTER

Le Premier Concert populaire.

Les Concerts populaires ont fait, dimanche dernier, une très brillante réouverture. Jamais, peut-être, l'orchestre de M. Sylvain Dupuis n'a eu plus de cohésion, de brio, de sonorité expressive que dans l'exécution du beau poème symphonique en quatre parties de M. Paul Gilson, *la Mer*. L'œuvre qui fut il y a douze ans, croyons nous, le début du compositeur, a retrouvé l'accueil enthousiaste qu'elle reçut alors, — accueil justifié par la valeur d'une partition bien équilibrée, pittoresque, chatoiyante, variée dans ses rythmes et ses timbres et à laquelle le temps n'a rien enlevé de sa fraîcheur. L'orchestration reflète les influences de l'époque où elle fut écrite, en particulier celle des maîtres de l'École russe et de Richard Wagner. A cet égard, il sera intéressant de lui comparer l'instrumentation, toute moderne celle-ci, des esquisses symphoniques que le même sujet a inspirées à M. Claude Debussy. En inscrivant *la Mer* de ce dernier à son prochain programme, M. Dupuis crée un ingénieux parallèle et ouvre le champ à de piquants rapprochements.

La Mer de M. Debussy se passe, et fort heureusement, du commentaire oral dont s'accompagne l'œuvre de M. Gilson. La bonne volonté du « récitant » ne compensera jamais l'impression réfrigérante que provoque cette déclamation intempestive. La musique parle assez clairement pour rendre superflue toute intervention verbale. On l'a constaté une fois de plus, intensément, dimanche passé.

L'ouverture de la *Fiancée de Bagdad*, de P. Cornelius, a souffert quelque peu du voisinage de *la Mer*. C'est à tort que le public lui est demeuré indifférent : l'œuvre est élégante, d'un style châtié et d'une finesse de détails qui la rend, en maints passages, très séduisante. Quant à la « Fête populaire » de M. F. Leborne, c'est une page bruyante, dénuée d'intérêt musical, qui se borne à exposer, sur des traits chromatiques d'archets, le célèbre chant d'Orange-Nassau dont le *Var Arvelde* de M. Gevaert et son hymne *Vers l'Avenir* ont quelque peu lassé les musiciens et le public (1).

Le triomphateur du concert fut, avec M. Gilson, le violoncelliste Pablo Casals, dont la technique impeccable, la justesse, la sonorité ample et le profond sentiment musical ont, une fois de plus, ravi l'auditoire. Le concerto de Dvorak, qui contient d'aimables détails mais dont le plan manque d'unité, l'*Élégie* de Fauré, récemment orchestrée par son auteur, et l'inévitable *Kol Nidrei* ont valu à l'éminent artiste un succès triomphal. Rappelé avec insistance, il a ajouté au programme un Prélude et une Fugue de Bach joués avec une ferveur et une expression vraiment admirables.

O. M.

(1) On nous affirme que ce dernier fut exécuté dans l'église Sainte-Gudule, au *Te Deum* du 15 novembre, avec *la Brabançonne*, et écouté — par ordre — debout par le monde officiel. C'est vraiment beaucoup d'honneur pour un méchant pas-redoublé!

Comédies, Drames et Confections.

Le journalisme moderne, — j'entends le journalisme parisien, — recule véritablement les frontières du grotesque.

Ecoutez et savourez cette anecdote. M. X..., directeur de théâtre à Paris, entra récemment en conflit avec la Société des auteurs dramatiques; et celle-ci signifia défense à tous ses membres de donner aucune pièce au théâtre de M. X... Or, M. X... s'appêtait justement à jouer une pièce intitulée *Volcan d'Amour*, — la dite pièce ayant pour auteur M. Y..., membre de la Société. M. Y..., — de plus ou moins bon gré, retira sa pièce, et le théâtre de M. X... fit relâche. Jusqu'ici, n'est-ce pas, rien que de fort simple. Mais attendez la fin.

Un journal parisien, et non des moindres, fut informé du fait, et se hâta de s'en emparer. S'érigeant d'abord en tribunal de commerce, il jugea sans appel (sans délibération non plus), et condamna aux dépens la Société des auteurs dramatiques. Vertueusement, il la voua même à l'indignation populaire. Puis, s'érigeant en « coopérative artistique », il décréta, — écoutez bien : que le théâtre de M. X... se trouvant par une iniquité légale, spolié de la pièce de M. Y..., lui, journal quotidien, politique et littéraire, se chargeait d'effacer cette iniquité en restituant à M. X... une autre pièce, meilleure que la première, et pareillement intitulée *Volcan d'Amour*. Lequel *Volcan d'Amour*, deuxième du nom, serait confectionné, dans la semaine, par la rédaction littéraire et politique du dit journal quotidien. « Nous avons beaucoup de rédacteurs, était-il affirmé non sans orgueil; et s'il le faut, nous en aurons davantage! »

Vous entendez : la maison, — drames, comédies et confections, — ne reculera, pour satisfaire sa clientèle, devant aucun sacrifice. Et nul doute que les prix de vente ne défient quand même toute concurrence. La Société des auteurs dramatiques n'a qu'à bien se tenir!

Mais vous, bonnes gens qu'on nomme les artistes, et qui préférez plus simplement vous appeler les ouvriers, les bons ouvriers; vous, qui, pendant des années d'après méditations solitaires, puis, pendant d'autres années de labeur fiévreux et patient, bâtissez vos œuvres à chaux et à sable; vous, dont le nom superbe fait tache de lumière dans la grisaille des gens d'aujourd'hui; vous, les Loti, les Kipling, les Tolstoï, — dites-moi, mes Maîtres : que pensez-vous de la nouvelle fabrique de drames et de comédies?

CLAUDE FARRÈRE

NOTES DE MUSIQUE

Concert de M^{me} Fern. Kufferath et de M. Henri Seguin.

Les violoncellistes se suivent et ne se ressemblent pas. Nous avons eu d'abord M. Cornélis Liégeois (1), sobre, correct, élégant et vrai, ensuite M. Pablo Casals (2), artiste intègre, noble et convaincu, puis M. Georges Pitsch (3), qui fit un brillant début; la dernière venue, M^{me} Fern. Kufferath, est moins classique, moins austère dans son jeu que MM. Liégeois et Casals, mais elle a des qualités personnelles de suavité et de douceur et, à certains moments, d'intensité expressive qui font qu'elle interprète dans la note juste certaines œuvres dont l'exécution nécessite ces qualités : ainsi en est-il de l'*Aria* de Bach et des *Variations symphoniques* de Boëllmann, d'ailleurs les seuls morceaux intéressants de son programme; la manière vivante dont M^{me} Kufferath a joué l'œuvre probe, mais un peu incolore de Boëllmann, contrastait avec l'interprétation presque sèche, mais belle quand même, des mêmes variations par M. Liégeois.

Que dire de M. Seguin, sinon qu'il était admirablement en

(1) Voir l'*Art moderne* du 12 novembre 1905.

(2) Voir ci-dessus le compte rendu du Concert populaire.

(3) Voir ci-dessous.

voix et qu'il a chanté l'air d'*Elie* (1) avec ce sentiment profond et cette rare noblesse qui faisaient de lui, quand il était au théâtre, un acteur si impressionnant.

Mais pourquoi cet artiste que Bruxelles aime entre tous, pourquoi l'émouvant Kourwenal, le divin Wotan, l'inoubliable Hans Sachs se compromet-il en chantant une « Légende de Saint François d'Assise » tirée de la *Xavière* de M. Th. Dubois? Morceau impie et sacrilège qu'on pourrait tout aussi bien intituler : *A ma Mignonne*, tellement le mysticisme de saint François s'y trouve malmené, prostitué et enlaidi. Pourquoi aussi cette version chantée de la *Danse macabre* de M. Saint-Saëns, et (en bis) cette insipide *Poussière*? Non, cela n'est pas bien! Quand réentendrons-nous le vrai, le bon, le cher Seguin?

M. Richard Hageman accompagnait merveilleusement M^{me} Kufferath et M. Seguin.

Récital Mark Hambourg.

Est-ce M. Hambourg ou est-ce nous qui avons changé, depuis que nous avons, il y a environ deux ans (2), rompu une formidable lance en sa faveur?

Lui et nous très probablement! Lui, parce que le public l'a gâté en applaudissant trop à ce qu'il y avait d'artificiellement sensationnel dans sa manière de jouer. Et nous, parce que : *Expérientia docet*, et parce que (soyons prud'hommesque jusqu'au bout) l'homme absurde est celui qui ne change jamais.

Quoi qu'il en soit, notre enthousiasme d'antan s'est effondré jeudi, au récital de la Grande-Harmonie.

Certes, M. Hambourg a de la force, de la fougue, du tempérament. Mais il en est arrivé à en abuser. Sa recherche du « sensationnel malgré tout » a pour résultat qu'il dénature la musique de Bach (*Prélude et fugue en ré*) en la soumettant à d'épouvantables martèlements, qui eussent réduit en miettes les aimables clavicores ou les primitives orgues du temps de Jean-Sébastien; qu'il romantise Beethoven outre mesure et introduit dans *L'Appassionata* des licences évidemment contraires aux intentions du maître de Bonn (sauf dans la dernière partie); bref, qu'au lieu de tâcher de reconstituer l'âme des compositeurs exprimée dans leurs œuvres il se substitue à eux et cherche à donner à chaque morceau l'empreinte de sa propre personnalité. Nous devons reconnaître que cette dernière répond assez bien, par ses tendances, à celle du Chopin brillant, pittoresque et coloré. des valse, des mazourkas, des polonaises et de certaines études : aussi M. Hambourg exécute-t-il avec un incontestable talent, digne d'être applaudi, les œuvres du grand névrosé polonais qui rentrent dans ces divers genres : il en donna plusieurs preuves au récital de jeudi. Malheureusement, le Chopin des valse, etc. n'est pas « toute la musique ».

Bref, si M. Hambourg veut faire de « l'art vrai », qu'il pense désormais un peu plus aux grands maîtres et un peu moins à lui et au public assoiffé de « grands effets ».

CH. V.

Concert Pitsch.

M. Georges Pitsch — retenez ce nom — est un jeune violoncelliste montois, élève de MM. Jacobs et Gaillard, que ses débuts à Bruxelles, mardi dernier, à la Salle Erard, ont révélé l'un des virtuoses les mieux doués de la nouvelle génération. M. Pitsch joue avec une aisance, une simplicité et une sobriété parfaites. Il a un joli son, du sentiment et déjà du style. Avec la collaboration de M^{me} V. Pitsch, sa sœur, il a interprété en excellent musicien la sonate de Rachmaninoff (première audition) et celle de Boëllmann. Très mélodique, développée avec art, l'œuvre de M. Rachmaninoff, dont la réputation commence à se répandre en Belgique, a beaucoup plu. On a particulièrement goûté le deuxième mouvement, traité en forme de *scherzo*, et le troisième, un *andante* de large envolée.

M^{me} Bathori avait bien voulu apporter au débutant le concours

(1) Ah! c'en est fait!

(2) Voir l'Art moderne du 31 janvier 1904.

d'un talent unanimement apprécié : d'une voix délicieuse, avec son autorité et sa sûreté habituelles, elle a dit, en russe, deux jolies mélodies de Rimsky-Korsakow, en français *la Chevelure* et *Jet d'eau* de Debussy, ainsi que *Phydilé* d'Henri Duparc.

O. M.

POUR LES ARBRES

La *Ligue belge des Amis des Arbres* a élu comme président M. Léon Dommartin (Jean d'Ardenne), homme de lettres, rédacteur en chef de la *Chronique*; secrétaire général, M. Edmond de Bruyn, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles; trésorier, M. Louis Van der Swaelmen, architecte-paysagiste, membre du Conseil supérieur des forêts, inspecteur des plantations de l'Etat pour l'avenue, le parc et les jardins de Tervueren.

Elle a décidé l'installation de comités régionaux, dont les cadres seront publiés ultérieurement, fixé la cotisation annuelle des membres à 3 francs et admis comme organe de la Ligue le *Samedi*.

La Ligue se propose d'organiser une Fête des Arbres au printemps prochain, une autre à l'automne; elle souhaite situer l'une dans la vallée mosane ou les Ardennes, l'autre sur le littoral et examinera, à cet effet, le vœu de M. le député H. Carton de Wiart de célébrer l'une Fête des Arbres aux deux Hastière, et celui de M. Jules Carlier, président de la Commission des sites, de célébrer la seconde Fête des Arbres à Wenduyne, avec le concours des enfants de toutes les colonies scolaires du littoral.

Les amis des arbres qui auraient des demandes ou renseignements à adresser à la *Ligue belge des Amis des Arbres* sont priés de les adresser à son secrétaire général, 17, rue du Châtelain, à Bruxelles.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

L'Ange du foyer, de MM. de Flers et Caillavet, représenté au théâtre du Parc, a été une déception pour nombre de gens. On s'attendait à voir une comédie ultra-spirituelle : on a assisté à la représentation d'un vaudeville riche en mots drôles, en situations extrêmement amusantes, mais qui ne paraît digne ni de ses auteurs, ni de notre premier théâtre de comédie. Il eût été beaucoup mieux à sa place au théâtre de l'Olympia.

Ce n'est pas, pourtant, que le sujet manquât d'intérêt ou de vertu dramatique. L'étude du caractère de l'ami du ménage, « l'ange du foyer », qui veille à tout, s'occupe de tout, fait la cour à madame, une cour empressée et discrète à la fois, empêche le mari de tromper sa femme, et, en somme, est le plus heureux des trois, sans être toutefois ni le mari, ni l'amant, eût pu être féconde en aperçus nouveaux, présenter des qualités d'observations, donner prétexte à des scènes d'intense et amusante réalité. Les auteurs ont préféré n'y voir que la matière d'une farce et ont consenti, en écrivant celle-ci, à des moyens scéniques vraiment un peu trop usés. On a ri, certes. Les belles spectatrices ont paru délicieusement scandalisées de l'audace de certains mots et de certaines situations. Mais tout cela, en somme, c'est beaucoup d'esprit et énormément de talent dépensés pour rien.

Le théâtre Molière a inauguré jeudi ses matinées musicales consacrées à la musique du xviii^e siècle. M. Joly, dans une conférence un peu cahotée, mais pleine de curieux paradoxes qu'il n'a eu que le tort de ne pas développer un peu, a parlé de Pergolèse et de son siècle, personnifié à ses yeux dans ce « délicieux neurasthénique » qu'était Jean-Jacques Rousseau. Puis M. Emile Agniez, professeur au Conservatoire, a joué sur la viole d'amour, accompagné au clavecin — c'était absolument charmant — quelques airs du temps, notamment cette romance adorable : *Plaisir*

d'amour... La représentation de la *Servante-Maitresse*, de Pergolèse, qui a suivi, a été tout à fait exquise. Cette musique vieillotte a des charmes irrésistibles, et M^{lle} Das a une voix, un jeu, des sourires qui ont enchanté tout le monde.

Voilà les matinées musicales du Molière lancées et bien lancées. C'est une nouvelle institution bruxelloise qui vient de se fonder.

Le théâtre de la Monnaie, tandis que se poursuivent les triomphales représentations d'*Armide* et qu'on pousse activement les répétitions de *Chérubin*, a repris le traditionnel *Mignon*. Il est de moins en moins amusant, l'opéra de Thomas, mais on a beaucoup applaudi M^{lle} Eyrems, sa jolie voix, son jeu expressif; M^{lle} Korsoff et sa virtuosité; M. David, qui a fort bien chanté la romance fameuse de Wilhelm Meister, et M. Dassy qui, indisposé, avait fait demander l'indulgence du public.

G. R.

L'ART A GAND

De jeunes peintres, — de très jeunes peintres, MM. F. Van den Berghe, R. Aereus, Coddron, H. Meuwis, secondés par quelques artistes moins novices, M. Henri Thomas, Martin Melsen, L. Thévenet, G. Paerels, et E. Thysebaert font au *Cercle artistique* leurs débuts. S'ils témoignent d'une évidente inexpérience, ils n'en affirment pas moins, — M. Van den Berghe surtout, — une indépendance et une individualité qui font honneur à l'enseignement de l'Académie de Gand, dirigée dans un esprit si libéral par M. Delvin. Nul doute que le travail les mène rapidement au but.

On connaît les paysanneries un peu caricaturales de M. Melsen, les curieuses transpositions romantiques de M. Thomas, qui, bien que tout jeune, à l'air d'avoir peint des toiles en 1863. Je leur préfère les notations si justes, si harmonieuses et si sincères de M. Thévenet et les impressions fluides et lumineuses de M. Paerels, déjà remarquées aux expositions de *Labeur*. L'œuvre de ces deux artistes fait naître de réels espoirs d'avenir.

M.

Chronique judiciaire des Arts.

Une usine de faux tableaux

M. Albert Baertsoen, le peintre réputé, ne fut pas médiocrement surpris en apprenant qu'on vendait à Bruxelles à des prix dérisoires des toiles signées de son nom. Il se rendit aussitôt chez le marchand qu'on lui avait désigné et découvert, en effet, parmi les œuvres exposées en vente, deux études qui lui rappelaient celles qu'il fit vers 1887 en Italie.

Après dix-huit ans, les souvenirs d'un artiste peuvent n'être pas très précis. Dans les deux toiles, sa facture était assez fidèlement imitée pour qu'il pût, lui-même, hésiter. Une signature apocryphe, inexactement orthographiée : A. BARTSOEN, avait été apposée sur ces peintures. Mais si la signature était fautive, les œuvres pouvaient n'en être pas moins authentiques. Et d'ailleurs comment eût-on pu copier des toiles qui n'étaient jamais sorties de chez lui ?

Intrigué, le peintre fit dans son atelier, parmi les documents innombrables accumulés par vingt années de travail, de patientes recherches. Il découvrit enfin les originaux des deux copies exposées à Bruxelles, et dès lors, certain de la contrefaçon, adressa une plainte au parquet.

En même temps, un catalogue de vente publique révélait au peintre une autre escroquerie. On tentait, cette fois, de faire passer un faux Baertsoen aux enchères. De même que les deux autres copies, celle-ci fut saisie sur les ordres du Procureur du Roi, qui a ouvert une instruction sur cet illicite commerce.

NÉCROLOGIE

Madeleine Jossic.

Nous apprenons à regret la mort de M^{me} Henry Jossic, née Madeleine Jaeger, qui vient de succomber à Montreux où elle s'était installée dans l'espoir de raffermir sa santé ébranlée.

Ce fut une des pianistes les plus compréhensives et les plus musiciennes de Paris. Elle était très appréciée des nombreux élèves qu'elle forma au Conservatoire, puis à la *Schola Cantorum*. Interprète remarquable des œuvres classiques et modernes, elle se consacra surtout, comme autrefois M^{me} Bordes-Pène, comme aujourd'hui M^{lle} Blanche Selva, à la diffusion de la musique contemporaine et donna l'exemple d'un fervent apostolat que la maladie vint malheureusement interrompre trop tôt.

PETITE CHRONIQUE

Une trentaine d'œuvres ont été acquises jusqu'ici à l'Exposition du *Sillon*, qui restera ouverte jusqu'au 26 novembre.

Le Congrès de la propriété artistique et littéraire réuni à Liège a discuté la question de révision de la Convention internationale de Berne, qui subordonne la reconnaissance des droits d'auteur à l'accomplissement de formalités et conditions prescrites par la législation des pays d'origine. Il s'est prononcé pour la suppression de cette condition, et il a exprimé le vœu que la conférence de Berlin adoptât pour la protection internationale de toutes les œuvres un délai minimum uniforme de cinquante années après la mort de l'auteur.

Enfin le Congrès a formulé les vœux suivants :

1° Dans chaque pays, des commissions seront constituées pour l'étude d'une législation tendant à la protection des pay-sages.

2° Il est désirable que des accords s'établissent entre les musées des divers États et que ceux-ci étudient la question du droit de protection des œuvres dans ces musées.

Par suite du deuil de la Cour, le théâtre de la Monnaie fait relâche jusqu'à mercredi prochain inclusivement. Jeudi, sixième d'*Armide*, dont toutes les représentations font salle comble.

M. Reding vient de traiter avec M^{me} Duse pour trois représentations que la grande tragédienne viendra donner au Parc au début de l'an prochain : 8 janvier, *l'Abbesse de Jouarre*; 10 janvier, *Rosmersholm*; 12 janvier, *la Dame aux Camélias*.

La maison Breitkopf et Haertel, 45, Montagne de la Cour, Bruxelles, nous prie d'annoncer qu'elle se charge, à titre gracieux, de l'organisation des concerts.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, deuxième Concert Ysaye à l'Alhambra, sous la direction de M. Eugène Ysaye et avec le concours de M. F. Busoni. Au programme : E. Chausson, C. Saint-Saëns, A. Dupuis et V. Vreuls.

De nombreuses personnes n'ayant pu trouver place à la dernière séance donnée par Miss Isadora Duncan, la célèbre danseuse s'est décidée à donner au théâtre de l'Alhambra deux représentations supplémentaires, qui auront lieu demain lundi et après-demain mardi, à 8 h. 1/2. Le programme est consacré aux airs de ballet des deux *Iphigénies* de Gluck, dont on se rappelle le succès l'hiver dernier. Billets chez Schott frères.

La séance inaugurale du *Groupe des Compositeurs belges* que nous avons annoncée aura lieu à la Grande-Harmonie, jeudi prochain, à 8 h. 1/2.

Ajournée par suite de la mort du comte de Flandre, la première séance du Cycle Beethoven donné par MM. Chaumont et Bosquet aura lieu vendredi prochain (Salle Erard).

A l'occasion de la fête de Sainte-Cécile, l'Association des Chanteurs de Saint-Boniface exécutera dimanche prochain, à 10 heures du matin, sous la direction de M. H. Carpay, la Messe en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes, à cinq voix, sans accompagnement, par E. Tinel, ainsi que des chœurs à quatre voix d'Aug. De Boeck, organiste de la paroisse.

Le programme symphonique du deuxième Concert populaire (2-3 décembre) sera entièrement composé de nouveautés : *La Mer*, esquisses symphoniques, de Claude Debussy; *Paris, impression nocturne*, de Frederick Délius, etc. Le soliste annoncé, M. Oliveira, étant empêché, sera remplacé par M^{lle} Stefi Geyer, violoniste, qui jouera le Concerto de Goldmarck (également en première audition), ainsi que l'*Introduction et Rondo capricioso* de Saint-Saëns et les *Czardas* de Hubay.

Le mardi 28 novembre aura lieu, à la Grande-Harmonie, un concert donné par M. Mathieu Crickboom. Le réputé violoniste y interprétera les œuvres qui lui ont valu dernièrement à Londres le succès éclatant dont nous nous sommes fait l'écho.

Une intéressante séance de harpe sera donnée par M^{lle} Gaëtane Britt le jeudi 30 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, à la salle Erard, avec le concours de M^{me} Miry-Merck, cantatrice, de M. Henri Merck, violoncelliste et de M. Ernest Britt, pianiste.

Pour fêter le quinzième anniversaire de la fondation du Comité schaarbeekois de la Croix-Rouge de Belgique, l'Ecole de musique

de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek donnera le 3 décembre, à 8 h. 1/2, sous la direction de M. Huberti, un grand concert avec le concours de M. Eugène Ysaye, de M^{lles} Latinis, Poirier, Arens, de MM. Demest et Achten.

M^{me} Clotilde Kleeberg-Samuel, qui, sans abandonner la carrière de virtuose, se consacre de plus en plus à l'enseignement supérieur du piano, donnera le jeudi 7 décembre, à la Grande-Harmonie, un récital d'œuvres de Beethoven. M^{me} Kleeberg interprétera les Sonates op. 10, op. 13, op. 90 et op. 53, ainsi que le *Thème et Variations en fa majeur* (op. 34).

M^{lle} Louise Derscheid, pianiste, M^{me} Gabrielle Zimmer, cantatrice, et M. Albert Zimmer donneront le 6 décembre une séance de musique de chambre consacrée à Beethoven, Schubert, Brahms et Gabriel Fauré.

M. Engelbert Humperdinck, l'auteur de *Hänsel et Gretel*, vient de terminer un opéra romantique, *le Miracle de Cologne*, qui sera joué cet hiver à Munich et à Vienne.

M. Richard Strauss a terminé l'été dernier un grand opéra, *Salomé*, sur le poème d'Oscar Wilde.

Le nouvel ouvrage devait, dit le *Guide musical*, être donné simultanément à Vienne et à Dresde. Mais la censure, dans ces deux villes, avait fait quelques difficultés, le sujet lui paraissant trop biblique. On a fini cependant par s'apercevoir que M. Strauss s'était borné à mettre en musique le texte même du drame d'Oscar Wilde, lequel avait été joué cent quatre-vingt-dix sept fois dans vingt-six villes d'Allemagne et d'Autriche. Il aurait donc paru bizarre que l'opéra nouveau fût interdit dans ces deux pays. Le sujet de l'ouvrage est à peu près le même que celui d'*Hérodiade*, déjà bien connu par les œuvres de Flaubert, d'Oscar Wilde, de Sudermann et par l'opéra de Massenet.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

ÉTUDES SUR L'ART FLAMAND

LA RENAISSANCE SEPTENTRIONALE

ET LES PREMIERS MAÎTRES DES FLANDRES

Les Origines. — Le XIV^e siècle. — Les Van Eyck.

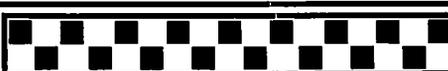
PAR FIERENS-GEVAERT

Professeur d'Esthétique et d'Histoire de l'Art
à l'Université de Liège
et aux Cours d'Art et d'Archéologie de Bruxelles.

Beau volume gr. in-8^o, illustré de 106 reproductions

dont 24 planches hors texte. — Prix : 10 francs.

Au 1^{er} janvier 1906 le prix de cet ouvrage sera porté à 12 francs net.



**JACQUES
JORDAENS**

ÉTUDE PAR
P. BUSCHMANN JR.
Directeur de "l'Art Flamand et Hollandais"

Un fort volume grand-8^o avec 45 planches
hors texte, dont une en héliogravure

PRIX : FR. 7.50

Librairie Nationale d'Art et d'Histoire
G. VAN OEST & Co,
16, rue du Musée, BRUXELLES.



Vient de paraître chez MM. A. DURAND & FILS

4, place de la Madeleine, PARIS

CLAUDE DEBUSSY. — **IMAGES.** Première série pour piano à deux mains.

I. Reflets dans l'eau. — II. Hommage à Rameau. — III. Mouvement.

En recueil. Prix net : 5 francs.

GUSTAVE SAMAZEUILH. — **Deux Poèmes chantés** pour une voix et orchestre.

I. Chasses lasses (Maeterlinck). — II. La Barque (H. de Régnier).

Réduction pour piano et chant. Prix net : 2 fr. 50.



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant à tous pianos et permettant à chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le mercredi 15 novembre et trois jours suivants,
d'une importante réunion de

LIVRES, ESTAMPES ET DESSINS

provenant des collections de

feu M. Ch. THILMAN, inspecteur général au ministère de l'Instruction publique et de M. E. S., ancien magistrat (2^e partie).

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier L. Cox, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 80, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 1,014 numéros, se vend 50 centimes.

Exposition chaque jour de vente, de 10 heures à 1 heure.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

VIENT DE PARAÎTRE

CHEZ M. E. DEMETS

ÉDITEUR

2, rue de Louvois, Paris.

HENRI DUPARC. — **La Fuite** (Th. GAUTIER)

Duo pour Soprano et Ténor

MEL.-BONIS. — **Sonate** pour piano et violoncelle.

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29

BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Pas-e-partout en tous genres. Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Gainsborough (GABRIEL MOUREY). — Le Concert Ysaye (OCTAVE MAUS). — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — Le Centenaire d'André Van Hasselt. — Exposition du « Sillon » (O. M.). — Notes de musique : *Séance inaugurale du « Groupe des Compositeurs belges »* (CH. V.); *Première séance Bosquet-Chaumont* (O. M.). — Musicologie. — Correspondance musicale de Paris : « *Miarka* » à l'Opéra-Comique; *Les Concerts du Salon d'Automne*; *Les Grands Concerts* (M.-D. CALVOCORSSI). — Correspondance d'Anvers : *Genesis* (W. L.). — Petite Chronique.

GAINSBOROUGH ⁽¹⁾

Il faut conclure. Étrange nécessité. Conclure à quoi, comment conclure? Que démontrer? En quelques phrases, résumer l'œuvre, la carrière, la vie d'un homme et d'un artiste? Marquer sa place, son échelon sur les marches

(1) La librairie Laurens va publier prochainement dans sa collection des Grands Artistes un *Gainsborough* dont le texte est dû à la plume de notre très distingué confrère GABRIEL MOUREY. Nous sommes heureux d'en pouvoir offrir en primeur à nos lecteurs le dernier chapitre.

qui conduisent aux purs sommets? Montrer en vingt lignes pourquoi il est supérieur à celui-ci, inférieur à celui-là... Tâche ingrate et vaine. Je m'y essaierai cependant, le moins dogmatiquement possible.

C'est de Rubens, prétendent les uns, plutôt que de Van Dyck, que descend Gainsborough. Erreur. s'écrient les autres, il ne vient de Rubens qu'en passant par Van Dyck; regardez-y de près et vous nous donnerez raison. Et Watteau! protestent ceux-ci. Gainsborough, par Gravelot, ne doit-il pas tout ce qu'il est à la France? Mais Watteau descend de Rubens. Gainsborough est un Flamand né en Angleterre... ou un Anglais né en Flandre, etc., etc., etc.

Que nous importe ce que signifient ces arbres généalogiques dont les commentateurs et les critiques de profession, rongeurs de bibliothèques et papillons de musées, coupeurs patentés de cheveux en quatre, chercheurs officiels de midi à quatorze heures, tracent avec autorité sur de grandes feuilles de parchemin les ramifications. Je pense, malgré moi, à la fameuse maladie qui ravageait le Dr Pangloss et aux consolations que trouvait cet excellent homme à connaître les origines du terrible mal dont il était atteint.

En présence d'un impulsif comme Gainsborough, ce procédé d'analyse technique, de dissection systématique, paraît particulièrement inutile et vain. Le voir vivre, le voir peindre, c'est apprendre à le connaître, c'est pénétrer dans son infimité d'homme et d'artiste. Que faut-il de plus? Le situer dans l'histoire artistique de son pays, par analogie, par contraste, comprendre le rôle qu'il y a pu tenir et comment il s'en est acquitté : cela se

révèle, pour ainsi dire, de soi-même, et de ces divers éléments groupés sans parti pris, sans souci de juger, présentés simplement, avec tout le respect que l'on doit à la vérité, se dégage vivante, réelle, une personnalité humaine.

Il est de son temps; peu cultivé, même artistiquement, il n'est point sollicité par le prestige du passé; sauf Van Dyck et Rubens, il ne connaît rien, ou presque rien de l'histoire de la peinture, et les figures, les types, les modes de son temps l'intéressent seuls; ce qu'il a sous les yeux lui suffit, et il ne cherche pas plus loin ses sources d'inspiration. « Au lieu d'embarrasser ma mémoire de préceptes surannés, avait dit Hogarth, ou de fatiguer mes yeux à copier des toiles endommagées par le temps, j'ai toujours trouvé qu'étudier d'après la nature même était la voie la plus directe et la moins périlleuse qu'on pût choisir pour acquérir la connaissance de notre art. » Gainsborough ne pensa jamais autrement. Quand il fait le portrait, à Buckingham Palace, des princes et des princesses, il s'émerveille devant leur grâce juvénile, leur fraîcheur de gestes, de teint : « Parlez-moi donc des Grecs, s'écrie-t-il un jour, parlez-moi donc de ces fantômes aux visages pâles, au long nez ! et regardez les délicieuses contenance, toutes vivantes, de la progéniture royale. Parlez de la vieille dame Cornélie, mère des Gracques, devant ce groupe de jeunes divinités ! »

Il est de son temps. C'est celui d'Hogarth, celui qu'Hogarth a fustigé dans la *Destinée d'une Courtisane*, dans *Travail et Paresse*, dans le *Mariage à la mode*. Les grands seigneurs, les femmes élégantes, les beaux enfants dont Gainsborough a fixé les traits, ce sont les mêmes qu'Hogarth met en scène dans ses mélodrames satiriques qu'on dirait peints avec de la boue et du fiel; c'est la même société, ce sont les mêmes mœurs. Mais Gainsborough conçoit autrement, voit autrement, ressent autrement : est-il moins véridique pour cela ! Les héros et les héroïnes du *Mariage à la mode* poseront dans l'atelier de Gainsborough; c'est eux et elles qui, au moment où la faveur royale aura fait de lui, malgré l'éclatante renommée de Reynolds, le peintre le plus recherché de la haute société anglaise, se presseront à la porte de Schomberg House et qu'il fera éconduire par son valet. Des images, si diverses à tous les points de vue, qu'Hogarth et Gainsborough nous ont léguées de l'humanité de leur époque, laquelle est la plus fidèle ? Qui oserait en décider ? Elles le sont également, ce qui prouve une fois de plus que la vérité, en art comme en toutes choses, est multiple et suggestive : sachons jouir de la vérité Hogarth et de la vérité Gainsborough.

Il est de sa race ; on ne découvre en lui aucune trace de cosmopolitisme ; il est possédé par cet amour de la vérité qui est un des traits dominants du caractère anglo-saxon. Il passe toute sa vie en Angleterre, toute sa jeunesse, à part ses quatre années d'études à Londres,

à la campagne et la plus grande partie de son existence en province.

Il a peu d'ambitions, extérieures du moins; il ne cherche pas à se produire, à paraître, pas plus personnellement qu'artistiquement. Il n'y a chez lui, jamais, ni superfétation, ni redondance; pas plus dans ses gestes que dans les gestes de ses modèles, il ne veut admettre le conventionnel, le théâtral; il ne vise qu'au naturel et à l'expressif par l'observation directe, immédiate, et la traduction franche, aussi libre que possible, de l'essentiel tant d'une physionomie que d'un paysage. Par suite, il ne se confine pas dans un type de beauté, il veut rester sensible à toute la beauté. Il est strictement individualiste : autre lien avec la famille humaine dont il fait partie.

Il n'a peint de portraits que de ses compatriotes, de paysages que de son pays; il ne connaît rien du reste de la vie et du reste du monde; il ne se transplante, il ne se déracine pas; ses yeux se ferment à la même lumière que celle où ils se sont ouverts; ils n'en ont jamais connu ou aimé d'autre. Le charme, le caractère distinctif, façonné par une longue hérédité, par le climat, par les mœurs, qui imprime au visage, à la construction, à l'expression, à la carnation d'un visage, une marque commune, et la laisse subsister sous les différences individuelles, de même les particularités des décors de nature, la manière d'être des arbres, le relief du sol, l'essence, en un mot, d'un paysage, tout cela, aussi nettement défini de part et d'autre, qu'on le voit dans un pays comme l'Angleterre, Gainsborough s'est astreint, ou pour mieux dire, sa destinée et son tempérament l'ont astreint à en devenir l'interprète. La remarquable unité de son œuvre est le résultat de la remarquable unité de sa vie; en outre de sa haute valeur artistique, cette œuvre, par suite, constitue une documentation infiniment précieuse et sur le milieu naturel où elle fut ressentie, conçue et exécutée, et sur la collectivité humaine dont elle demeure, fragmentairement, l'expression.

Il y a quelque chose de plus : la qualité émotionnelle de cette œuvre, sa puissance de sonorité humaine. On ne songe pas, à travers elle, à admirer l'artiste qui l'a créée, mais bien plutôt à aimer l'homme qui, de toutes les fibres de son être, l'a ressentie. Et c'est la cause de son irrésistible séduction. Peu de portraitistes, en effet, m'apparaissent aussi séduisants que Gainsborough; à plus d'un siècle de distance, le courant de sympathie, l'élan de tendresse qui permettait au peintre de pénétrer l'âme de ses modèles, s'établit entre nous, et lui, et eux; Gainsborough, dans ces portraits aussi bien que dans ces paysages observés et peints avec tant de sincérité et de franchise, est toujours tout entier, tel que nous le connaissons, avec sa sentimentalité bonne et simple, sa loyauté et sa générosité de caractère, son

absence absolue d'orgueil professionnel, son humeur joviale, sa bienveillance inaltérable. « Je suis le plus inconsistant, le plus changeant des êtres », avouait-il un jour naïvement. Voilà-t-il pas de quoi nous le rendre plus cher. Il suit ses impulsions, il garde sa fraîcheur de sensibilité, il hait les formules, il veut être libre, il veut jouir, quand il lui plait, du mystère des regards, de la fleur des chairs, de la santé des arbres, de la profondeur du ciel; il veut aimer toutes les choses du monde visible, il veut aimer toutes les images de la vie. Il ne sait pas grand'chose, mais il sait, cependant, avec certitude, et cette certitude est toute son esthétique, que seules sont éternelles les œuvres d'amour et que l'art pour l'art est une folie, une misère, une vanité.

GABRIEL MOUREY.

LE CONCERT YSAÏE

« Jubilez, jubilez : il en restera toujours quelque chose » a dû souffler un pernicieux conseiller à l'oreille de M. Albert Dupuis, musicien disert et habile que plusieurs ouvrages lyriques ont mis en vedette. Pour jubiler à fond, celui-ci est remonté à la source même des jublations nationales, à l'antique *Brabançonne* de nos pères qu'il s'est efforcé, après l'avoir hachée menu et assaisonnée d'épices, d'introduire dans une partition orchestrale de sa composition. Mais la farce — ce mot n'est employé ici que dans son sens culinaire — a paru indigeste, et les convives ont failli se fâcher.

N'insistons pas sur cette singulière bévue. Elle prouve, simplement, que l'hymne de Van Campenhout n'est pas assez musical (M. Dupuis eût dû s'en douter!) pour fournir aux symphonistes un thème mélodique et qu'il vaut mieux l'abandonner aux déchaînements patriotiques des musiques militaires. De même que *Vers l'Avenir*, *Mieke Pijpekop*, *Wij zijn van Meulebeek*, *A bas Malou*, *Nous sommes la jeunesse* et autres refrains adaptés aux liesses coloniales, populaires, électorales, universitaires, il occupe dans la vie sociale une situation déterminée dont il est téméraire de chercher à le détourner en l'associant à une manifestation artistique. M. Dupuis se relèvera aisément de cet échec en nous donnant l'œuvre sérieuse et mûrie qu'on est en droit d'attendre d'un talent plein de promesses.

Comme compensation, M. Eugène Ysaÿe a offert à l'auditoire une excellente exécution de *Viviane*, le délicieux poème symphonique de Chaussou, l'une des partitions les plus parfaites de l'auteur du *Roi Arthur*, et la première audition à Bruxelles de la *Rapsodie moderne* de M. Victor Vreuls, accueillie l'an dernier avec un vif succès à Verviers, à Liège et à Paris (1). Cette très belle page instrumentale est plutôt un poème symphonique qu'une rapsodie proprement dite. Elle décrit, sur un plan logiquement établi, la joyeuse animation de quelque fête de village, avec ses chansons et ses rondes, coupée par un épisode amoureux dont le charme mélodique et la grâce enveloppante contrastent avec la

(1) La *Rapsodie* fut dirigée à Verviers par M. Louis Kefer, à Liège par M. Delsemme, à Paris par M. Alfred Cortot.

turbulence des thèmes de la « ducasse ». Ceux-ci sont présentés sous divers aspects rythmiques et, vers la fin, se précipitent en une folle farandole qui termine la composition par un tourbillon sonore.

M. Vreuls affirme dans cette partition nouvelle, en même temps qu'une inspiration soutenue et foncièrement « musicale », une connaissance des timbres et une sûreté d'écriture qui le classent au premier rang. Il est fâcheux que son œuvre, — l'une des plus caractéristiques que l'inlassable dévouement de M. Eugène Ysaÿe à l'École belge nous ait révélées depuis le début de ses auditions symphoniques, — ait été jouée à la fin du concert, alors que l'attention lassée du public ne se fixe plus que difficilement. Mais une partition de cette importance et de cette valeur peut — et doit — être reprise.

La virtuosité était représentée à ce concert par M. Ferruccio Busoni, pianiste du genre « foudroyant » dont le mécanisme, la puissance sonore, la véhémence défient, de même que l'égalité du toucher et la netteté du rythme, toute comparaison. Bien qu'on lui eût entendu jouer précédemment le Cinquième Concerto de Saint-Saëns, dont on abuse, et que les interminables *Variations de Brahms sur un thème de Paganini* n'offrent qu'un intérêt purement technique, M. Busoni a soulevé l'enthousiasme habituel. Rappelé, il a joué du Liszt : transcription d'une marche de Schubert, *Campanella*. Le Piano l'emporta, cette fois encore, sur la Musique.

OCTAVE MAUS

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Il faut excuser la vanité naïve qui a inspiré à M. Edmond Picard la préface de son dernier livre : *La Joyeuse Entrée de Charles le Téméraire* (1). M. Picard est accoutumé, autour de lui, à de tels agenouillements qu'il a fini tout naturellement par s'imaginer qu'il était extrêmement important que l'on ne se méprit pas sur le sens de son théâtre. Et ce n'est pas, heureusement, l'explication ambitieuse qu'il en fournit qui pourra enlever quelque chose au mérite réel de ses comédies et de ses drames.

De ce plaidoyer *pro domo*, il y a pourtant une idée à retenir. M. Picard y oppose le théâtre synthétique au théâtre anecdotique, c'est-à-dire le sien à celui des dramaturges en vogue actuellement, et il voit dans le théâtre synthétique, qu'il appelle aussi théâtre d'idées, le vrai théâtre, le théâtre de l'avenir. Selon lui, l'action scénique n'a pas besoin d'être extérieure. Des personnages assis dans un salon et causant entre eux des grands problèmes de la vie suffiraient à éveiller et à entretenir l'intérêt des spectateurs. M. Picard se trompe absolument.

D'après l'étymologie même du mot, le théâtre est un endroit où l'on assiste à un spectacle. Ce spectacle, qui était à l'origine fait pour les yeux seulement, s'est perfectionné au cours des siècles et, au simple jeu des mimes primitifs, a joint le jeu plus complexe de la parole et de l'esprit humains. Le théâtre est devenu peu à peu l'image, aussi parfaite que possible, de la vie. Il n'y a pas eu d'arrêt dans ce mouvement d'évolution. Actuellement, nous sommes arrivés au moment où l'on ne tolère plus sur la scène que le strict minimum de convention. Les décors, les costumes sont conformes à la réalité la plus scrupuleuse. Les gestes, les intonations des acteurs sont calqués sur l'existence quotidienne. Le langage théâtral s'est dépouillé de ses tirades pompeuses. Les confidentes de jadis sont devenus des personnages vivants. Les trucs anciens ont été mis au rancart. Enfin, le théâtre moderne, c'est la vie.

(1) Bruxelles, Lacomblez et Larcier.

Et la vie, qu'est-ce à son tour, sinon l'action? Et non pas l'action intérieure, purement psychologique, du rêveur et du philosophe! Non, l'action de plus en plus fiévreuse et alerte, l'action qui court, qui désire, qui se passionne, qui aime, qui tue ou qui se tue; l'action qui poursuit l'or, les honneurs, l'amour. Et, somme toute, c'est toujours ce dernier qui demeure le grand mobile. C'est pour l'obtenir que les hommes luttent et peinent. Il reste le but suprême de l'activité terrestre. Dès que la travailleur a vaincu les obstacles et, ayant conquis l'or, peut se reposer et jouir, c'est vers l'amour qu'il se tourne, c'est à l'amour qu'il demande le prix de ses efforts. Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que le théâtre s'inspire avant tout de l'amour et en fasse le pivot autour duquel il tourne? Rien ne nous intéresse davantage que les situations auquel prête l'amour, ni que les conflits qu'il provoque. Et ce n'est vraiment pas la faute des dramaturges d'a présent si l'adultère. depuis que le monde est monde, a toujours été la forme la plus fréquente et la plus passionnante de l'amour.

M. Picard rêve d'un théâtre synthétique. Mais toute bonne pièce de théâtre est synthétique. Si une pièce n'est qu'anecdotique, si elle ne dégage pas l'universel du particulier et l'absolu du relatif, elle amusera un instant et ne tardera pas à devenir injouable, voire incompréhensible. Le vrai théâtre est toujours synthétique. Toutefois, il arrive à la synthèse par l'analyse et doit d'abord nous conter l'anecdote avant d'attirer notre attention sur les vérités d'ordre général qui en émanent. C'est ainsi que procèdent le théâtre grec, si réaliste, si vivant dans sa grandeur tragique, le théâtre de Racine et de Corneille, celui de Molière, celui de Shakespeare aussi, quoique avec moins d'harmonie et moins d'art véritable. Et, de la sorte, c'est l'action qui nous intéresse directement et immédiatement, tandis que la réflexion se fait après coup et seulement en nous. Nous ne voulons pas d'un théâtre d'idées, d'un théâtre de tirades et de dialogues philosophiques et moraux. Nous exigeons un théâtre vivant, puissamment ramassé, exposant d'une façon frappante, inoubliable, les conflits des passions, et qui éveille en nous des idées comme malgré lui, sans qu'il nous soit permis de sentir chez l'auteur le parti-pris, la thèse, la prétention de nous convertir à ses opinions ou à ses sentiments.

Le théâtre de M. Picard est loin de compte. La personnalité trop marquée de son auteur, ses goûts et ses dégoûts, jusqu'à ses manies d'écriture s'y montrent à chaque pas. Il n'y a là nul effort vers l'indispensable impartialité du créateur artiste. Ce sont toujours, toujours et toujours des plaidoyers. *Charles le Téméraire* n'échappe pas à la règle. De lecture très intéressante, c'est, une fois de plus, une pièce parfaitement injouable. Écrite sous la forme d'un essai historique, elle aurait eu des mérites bien plus hauts. Sa division en tableaux que rien ne relie entre eux est absolument anachronique. Ses tirades sont désormais — et à juste titre — impossibles à la scène. Ses apparitions, ses chœurs invisibles sont d'une drôlerie sur laquelle il est de bon goût de ne pas insister. Il y règne tout le temps une grandiloquence que le sujet excuse à peine, et qui, hélas! est bien de chez nous. Nous ne savons rien dire avec simplicité. Nous sommes toujours ces écrivains prétentieux et bouffis dont parle Gustave Frédéric, qui, avec des gestes solennels, présentent de vieux bouts de cigares sur des plateaux d'argent! A ce titre, il n'est peut-être pas inutile que M. Picard ait fait inscrire sur la couverture de son livre cette singulière marque de fabrique : *Made in Belgium*. Comme cela, au moins, les étrangers, s'ils lisent cette pièce, n'auront pas de surprise. Ils sauront d'où viennent cette exubérance et cette manie d'exagération.

Ils apprendront aussi, du même coup, d'où viennent les qualités réelles de cette pièce, la couleur répandue à profusion sur certaines scènes, l'élan de certains cris du Téméraire et l'impression de grandeur qui, malgré tout, se dégage de l'ensemble. C'était un beau sujet, qui demandait des années de réflexion et d'études. M. Picard en a tiré une esquisse ayant beaucoup d'allure, une pochade qui nous fait désirer le tableau.

GEORGES RENCY

Le Centenaire d'André Van Hasselt.

André Van Hasselt naquit à Maestricht il y a cent ans. Il était juste que la Belgique littéraire ne laissât pas passer cet anniversaire sans glorifier publiquement le premier de ses poètes. André Van Hasselt édifica chez nous une œuvre robuste et belle en un temps où nos champs littéraires étaient encore en friche. Ses *Études rythmiques* ont une grâce mélodieuse qui n'a point cessé de plaire. Ses *Quatre Incarnations* renferment, peut-être, les vers les plus puissants, les plus éloquents que l'on ait jamais écrits en Belgique.

Soucieux de commémorer le précurseur de nos Lettres, l'Association des Écrivains belges organise pour le mardi 16 janvier, à 2 h. 1/2, au théâtre du Parc, une séance André Van Hasselt avec le concours de la ville de Bruxelles et sous les auspices du gouvernement. On y entendra une conférence de M. Arthur Daxhelet. M. Emile Mathieu, directeur du Conservatoire royal de Gand, viendra accompagner les délicates mélodies qu'il a composées sur des vers du poète et qui seront interprétées par M^{lle} G. Wybauw. M^{lle} Andrée Van Hasselt, petite-fille de l'illustre écrivain et lauréate du Conservatoire, ainsi que des artistes du théâtre du Parc, réciteront les plus beaux de ses poèmes. Enfin les enfants des écoles de la Ville chanteront des chœurs de Weber et de Schumann pour lesquels Van Hasselt a écrit des paroles françaises.

A cette mainée seront invités le ministre de l'intérieur et de l'instruction publique et les hauts fonctionnaires de son département, le bourgmestre et les échevins de Bruxelles et de Maestricht, les échevins de l'instruction publique de toutes les communes de l'agglomération, les membres de l'Association des Écrivains belges et la Presse. Quelques places seulement seront mises en location. L'initiative pieuse de l'Association a rencontré partout les plus sympathiques encouragements.

EXPOSITION DU « SILLON »

Bien qu'il ne soit guère tranchant, le Salon annuel du *Sillon* ressemble un peu au couteau de Jeannot, dont on remplaçait successivement les lames et le manche. D'année en année, le Cercle se transforme, substitue aux membres scissionnaires ou démissionnaires des membres nouveaux. Jadis, on y rencontrait M^{me} Jenny Bernier, MM. G.-M. Stevens, G. Bernier, P. Mathieu, R. Janssens, M. Blicck, F. Toussaint, J. Gouweloos, Henri Meunier, P. Verdussen, E.-A. Coulon, les sculpteurs Crick et Weygers, qui tous ont disparu. On y vit aussi MM. S. Detilleux, G. de La Perche, F. Denayer, Flasschoen, Jean Gaspar, Léon Bartholomé, et ceux-ci se sont éclipsés à leur tour. D'autres ont pris leur place. Mais ni M. R. Van den Brugge, ni M. J. Laudy, ni M. M.-J. Lefebvre, ni M. J.-F. Tordeur, ni M. F. Bulens, ni le statuaire P. Gilbert, — pour ne citer que les recrues les plus récentes, — ne nous paraissent capables d'infuser à l'œuvre commune la vie qui lui manque. L'ensemble de l'exposition est terne, d'une médiocrité que relèvent à peine quelques envois intéressants. C'est, exception faite pour ceux-ci, un assemblage banal d'études et de pochades qui ne marquent ni une tendance déterminée, ni un effort personnel, ni un idéal. La vulgarité domine. On s'étonne de voir des peintres dont plusieurs sont heureusement doués demeurer enfermés dans des formules identiques, alors qu'autour d'eux s'épanouit une floraison d'art qui sera la gloire de notre époque. On s'étonne et l'on s'attriste. Il semble que ces jeunes gens soient sourds et aveugles, que rien de l'évolution significative de la peinture contemporaine ne pénètre jusqu'à eux. Ils s'obstinent en des traditions vieillottes, regardent la nature à travers les musées, redisent tout ce qui fut dit, avec plus d'éloquence, avant eux.

Et pourtant quelques-uns d'entre eux sont « peintres », au sens le plus précieux du terme. Dans tel *Vieux couloir* de M. Smeers,

dans tel *Temps de pluie* de M. Wagemans, dans telle *Banlieue* de M. Swyncop, dans telle *Marine* de M. Apol, on sent l'indice d'un irrécusable tempérament de coloriste, apte à discerner et à exprimer les nuances les plus subtiles de la gamme infinie des tons. M. Albert Pinot est, à cet égard, particulièrement doué. Sa *Grande marée* et diverses impressions de plages, de même qu'un embarcadère de bateaux-mouches sur la Seine, révèlent, en outre, des recherches d'atmosphère et de lumière qui donnent à ses études un attrait particulier. Que ne trouve-t-on chez les autres trace des mêmes soucis !

La sculpture est représentée — MM. Marin, Mascré, Matton, Nocquet s'étant abstenus, de même que, dans la section de peinture, M. Alfred Bastien, — par deux marbres, renouvelés de l'antique, de M. Victor de Haen, et par des portraits de MM. Puttemans et Gilbert.

Signalons, enfin, le *Paravent* (feuillage d'automne) de M^{lle} B. Delstache, très supérieure comme exécution et comme coloris aux cuirs polychromés signés du même nom.

O. M.

NOTES DE MUSIQUE

Séance inaugurale

du « Groupe des Compositeurs belges » (1).

« L'union fait la force. » Ce que nous avons de mieux en Belgique en fait de compositeurs s'est groupé en vue de faciliter, par l'aide mutuelle, l'exécution et la publication des œuvres musicales écrites par les membres de l'Association. L'idée est bonne et sa première manifestation a été fort intéressante.

Certes, aucune œuvre de génie ne s'est révélée à la séance de jeudi soir. Mais l'impression générale a été celle d'un art sincère, sans aucune prétention, visant rarement à l'effet, empreint parfois de cette naïveté charmante qui, même lorsqu'elle n'a rien de génial, ravit néanmoins par le sentiment qu'on a de la pureté de ses origines.

A ce dernier point de vue, les œuvres de M. Alpaerts, surtout sa Suite pour piano : *Heibloempjes* (*Petites Fleurs des bruyères*), supérieurement jouée par M. Hénusse, et ses *Romances sans paroles* pour violon et piano, exécutées à la perfection par MM. Crickboom et Hénusse, sont dignes de beaucoup d'éloges : encore qu'on y discerne quelques influences (Schumann notamment), elles sont pleines de charme ingénu et totalement exemptes de roublardise.

La composition de M. Henge, spécialement son Trio pour violon, violoncelle et harpe chromatique, que nous avons déjà entendu et dont nous avons déjà parlé, donnent l'impression d'une nature délicate, mais encore trop en train de se chercher. C'est de la musique de « chrysalide ». Un joli papillon en sortira-t-il bientôt ?

Le duo du drame lyrique *Linario* de M. Daneau ne manque pas de feu et de sens dramatique, mais on peut lui reprocher d'être trop une transaction (à la Reyer) entre le vieux duo d'opéra et les conceptions plus indépendantes de la formule qui règne aujourd'hui.

De l'exquis pianiste Arthur De Greef et de son excellent élève M. Cluytens, il y avait au programme des mélodies pleines de sève et vibrantes de jeunesse : la *Dédicace* de M. Cluytens est particulièrement vivante et personnelle.

La séance se terminait par trois chœurs de M. Emile Agniez, qui se voue à faire sortir du détestable cliché « distribution des prix » la musique chorale destinée aux écoles. Sa *Ronde*, notamment, décelle une connaissance approfondie de la technique classique et un sens très juste des nécessités vocales. Ces chœurs ont été bien chantés, sous la direction de M. Beauvais, par le choral mixte *A Capella*.

Nous tenons à signaler le soin avec lequel toutes les œuvres figurant au programme ont été présentées. Outre MM. Crickboom

(1) Jeudi 23 novembre.

et Hénusse, il y avait, parmi les exécutants, la charmante M^{me} Cluytens dont la voix, maniée avec un goût parfait, est très prenante, le ténor Swolls, dont les demi-teintes (un peu trop systématiques à notre avis), ont été très goûtées, M. Cluytens, pianiste au jeu brillant et chaleureux, M. Kühner, violoncelliste, et M. Risler, harpiste.

Ch. V.

Première séance Bosquet-Chaumont.

De belles œuvres : quatre des sonates de Beethoven pour piano et violon ; deux artistes fervents dont le sentiment et l'expression s'accordent merveilleusement : MM. Chaumont et Bosquet ; un auditoire compréhensif, attentif, essentiellement musicien (que de pianistes, de compositeurs, de violonistes accourus pour fêter les parfaits interprètes !) Avec ces éléments, réunis dans le cadre intime et charmant de la Salle Erard, on se doute que la soirée d'avant-hier, — la première d'une série de trois qui embrassera le cycle complet des dix sonates, — procura aux assistants un plaisir délicat et complet.

Par l'équilibre des sonorités, l'aisance des entrées, la précision des répliques, l'identité du style, les deux brillants interprètes réalisent l'idéal, — si rarement atteint par les virtuoses, même les plus éminents, — d'une exécution réellement « concertante ». Aussi leur succès fut-il chaleureux et unanime.

O. M.

MUSICOLOGIE

En musicologue scrupuleux, notre collaborateur M. Charles Van den Borren nous fait remarquer que l'*Artevelde Lied* introduit par M. Fernand Leborne dans sa *Fête populaire* (1) (à la suite de M. Gevaert, qui l'a paraphrasé dans le *Capitaine Henriot*, dans sa cantate *Jacques Van Artevelde* et dans *Vers l'Avenir*) n'est pas, comme nous l'avons qualifié par erreur, avec la plupart des critiques, le « Chant d'Orange-Nassau » mais un air de ballet français au début du XVII^e siècle.

Ce thème a été adapté, dès son origine, à divers textes, notamment par le célèbre claveciniste hollandais Sweelinck (1562-1621). Son avatar le plus curieux est une chanson populaire flamande, *Toebaek Lied*, qui est une sorte de plaidoyer en faveur du tabac et que reproduit M. ERNEST CLOSSON dans ses *Chansons populaires des provinces belges* (2). L'auteur cite la source et les principales adaptations de cet air célèbre. Il renvoie, pour plus de détails, au grand ouvrage de M. FL. VAN DUYSSE sur l'*Ancienne Chanson populaire flamande*.

M. Van den Borren ajoute qu'il existe une autre version populaire du même air, une Chanson de marins (*Zeemans Lied*) publiée dans le recueil édité par *Het Nut van 't Algemeen*.

Quant au « Chant d'Orange-Nassau », c'est improprement qu'on le désigne ainsi. Il est connu et publié sous le titre *Wilhelmus van Nassouwe* (Voy. ERNEST CLOSSON, *ouvr. cité*, p. 1) et a, comme l'autre, une origine française.

Correspondance musicale de Paris.

« Miarka » à l'Opéra-Comique. — Les Concerts du Salon d'Automne. — Les Grands Concerts.

Il n'est peut-être pas très nécessaire d'entreprendre une analyse détaillée de la nouvelle pièce de MM. Alexandre Georges et Jean Richepin, qu'on sait être une conséquence et une suite des *Chansons de Miarka*, comme celles-ci avaient été la conséquence du

(1) Concert populaire du 12 novembre. Voir *l'Art moderne* du 19.

(2) Bruxelles, Scott frères. Page 103.

roman de M. Jean Richepin. On pouvait supposer que l'œuvre dramatique, élaborée deux fois après coup, se ressentirait de son origine doublement épigénique. Elle s'en ressent peut-être, en effet, mais, à mon avis, ne s'en porte pas plus mal pour cela.

Dire qu'on trouve dans l'action toute la continuité et tous les éléments émotionnels qu'on aimerait à y trouver serait exagéré : la pièce manque même de cohésion, mais les morceaux en sont bons. Si ce n'est pas un beau drame, c'est un livret plus que suffisant.

De même, la musique n'est peut-être pas très émotionnelle non plus, mais elle est extrêmement décorative, assez mouvementée, et n'a rien d'ennuyeux, rien de pédant, rien de malaisé. Et il faut savoir gré au compositeur d'avoir écrit une partition qui se puisse écouter sans déplaisir, malgré de fréquents et précis ressouvenirs wagnériens.

Par exemple, on reste choqué de certain personnage de maire en jaquette, dont l'effet est étrangement ridicule ; ce n'est d'ailleurs pas la faute de M. Cazeneuve, qui l'incarna d'excellente façon.

Il faut louer aussi M^{me} Héglon (La Vougne), qui eut des accents d'une belle sincérité ; et que M. Jean Périer fut remarquable dans le rôle de Gleude ! M^{me} Marguerite Carré (Miarka) a de jolis gestes (ô les mouvements de *matchiche* de son réveil, au deuxième tableau !), un joli sourire stéréotypé, une prononciation soigneusement étudiée, mais elle ressembla fort peu à la libre et farouche bohémienne qu'elle devait incarner.

Les décors et la mise en scène sont de premier ordre.

L'initiative de MM. Alfred Bruneau et Armand Parent a eu d'heureux résultats, et le public se pressa en foule aux concerts du Salon d'Automne, où il entendit un excellent choix d'œuvres modernes fort bien présentées. Parmi les interprètes le Quatuor Parent, naturellement, M^{lle} Selva, M^{lle} Dron, M^{me} Bathori et M. Engel. Aux programmes, de la musique de chambre et des mélodies de Chabrier, de Chausson, de Lekeu, de Lalo, de MM. Fauré, Debussy, d'Indy, Duparc, Marty, Ravel, Bruneau, Pierné, la Sonate pour piano de M. Paul Dukas, etc. Impossible de faire mieux, comme on le voit, et le succès récompensa si bien les dévoués organisateurs qu'il leur fallut donner une séance supplémentaire.

M.-D. CALVOCORESSI

CORRESPONDANCE D'ANVERS

« *Genesisius* » de FÉLIX WEINGARTNER.

Ce drame lyrique en trois actes du célèbre chef d'orchestre fut créé à Berlin en 1893 et n'y obtint qu'un succès modéré. Nous venons d'entendre l'œuvre de Weingartner à l'Opéra flamand d'Anvers, sous la direction de l'auteur, et nous avons constaté qu'elle méritait mieux que l'accueil peu chaleureux qui lui fut réservé à son apparition. C'est une belle œuvre, de généreuse et noble inspiration et de savante facture, à laquelle Weingartner a donné le brillant coloris orchestral qu'on retrouve dans ses autres partitions.

L'action de *Genesisius*, dont le poème est de Weingartner lui-même, se passe à Rome, sous le règne de l'empereur Dioclétien, à l'époque des persécutions contre les chrétiens. Le tragédien *Genesisius* se convertit au christianisme et se proclame adepte de la religion nouvelle au cours d'une représentation donnée devant l'empereur. Condamné au martyre, *Genesisius* périt en même temps qu'une jeune chrétienne qu'il aime et dont il est aimé.

Tel est, en quelques mots, le sujet de ce drame bien construit, d'une conception très poétique et très élevée. La partition est bâtie sur des thèmes conducteurs parmi lesquels le thème de la Foi, d'une beauté sévère en sa simplicité, joue un rôle prépondérant ; traversant l'œuvre d'un bout à l'autre, il lui assure une grande unité.

L'interprétation de *Genesisius* à l'Opéra flamand est très satisfaisante, étant donnés les éléments dont on y dispose et les difficultés d'exécution que l'œuvre présente. Weingartner a dirigé avec cette précision rythmique, cette fougue et cette fascinante autorité que souvent déjà nous avons eu l'occasion d'admirer.

W. L.

Un autre correspondant nous écrit :

L'auteur a dirigé les trois premières représentations et a été acclamé. Inutile de rappeler qu'il est un des plus beaux kapelmeisters du temps. Entre ses mains, la troupe et l'orchestre ont fait merveille. Des éloges spéciaux sont dus à M^{me} Judels-Kamphuyzen, à MM. Swolfs et Coligon. Par contre, M. De Backer, dans le rôle de Dioclétien, a été fort médiocre. Bref, de bonnes soirées pour le Théâtre-Lyrique en même temps qu'une leçon sérieuse pour l'avenir. Cette leçon la voici, très nettement : les éléments de la troupe valent beaucoup mieux que les résultats inférieurs que la direction musicale en a obtenus depuis quelques années : tel chef, tel orchestre et telle représentation. Puisse la démonstration n'être pas perdue pour M. Keurvels, le chef d'orchestre en titre, qui s'est beaucoup trop relâché depuis longtemps et a fait ainsi le plus grand tort à une œuvre à laquelle personne n'a, dans le passé, rendu plus de services que lui.

Citons aussi, parmi les manifestations les plus importantes de la vie musicale anversoise, l'admirable soirée donnée aux Nouveaux-Concerts, lundi dernier, avec le concours d'Eugène Ysaÿe, qui s'est surpassé dans l'exécution du Concerto de Beethoven, du *Poème* de Chausson et d'une œuvre de sa composition. Son succès a été éclatant. On a beaucoup apprécié aussi le chef d'orchestre, M. Max Fiedler, qui unit la clarté et la fougue, le rythme et la finesse. Il fait honneur à Hans de Bulow, qui, le premier, découvrit ses mérites.

R.

L'Exposition Albert Baertsoen.



Le Quai des Ménestriers, à Bruges.

M. Albert Baertsoen réunira au Cercle artistique de Bruxelles, à partir de mardi prochain, une vingtaine de toiles qui résument son travail de cinq ou six années, ainsi que des dessins, des études et la série complète de ses gravures.

L'exposition sera ouverte jusqu'au 10 décembre.

PETITE CHRONIQUE

L'Association des Ecrivains belges vient de décider la création d'un Bulletin périodique destiné à renseigner ses membres et le public sur ses travaux et sur les résultats acquis. Ce bulletin contiendra aussi l'annonce des volumes nouveaux publiés par elle.

Elle a résolu également d'adjoindre à ses membres effectifs des membres d'honneur dont la cotisation annuelle, fixée au minimum à 20 francs, sera remboursable en volumes. Ces membres seront considérés comme souscripteurs à tous les volumes publiés par l'Association dans le courant de l'année. Si, à la fin de l'année, la somme qu'ils ont souscrite n'a pas été complètement remboursée, ils auront le droit de choisir, jusqu'à due concurrence, parmi les ouvrages publiés antérieurement par l'Association. Pour ceux-ci, comme pour les volumes nouveaux, ils jouiront d'une remise de 10 p. c. sur les prix de vente. La liste des membres d'honneur sera publiée dans l'un des prochains bulletins de l'Association.

L'exposition rétrospective des œuvres de feu J.-Th. Coosemans au Cercle artistique sera clôturée aujourd'hui, dimanche, à 5 heures.

A la même heure, fermeture de l'Exposition du *Sillon*.

La Société des Aquarellistes ouvrira samedi prochain, au Musée moderne, son Salon annuel.

M. René de Baugnies expose à la Galerie Royale, jusqu'au 4 décembre, ses œuvres récentes.

Une exposition générale des membres du Cercle artistique s'ouvre aujourd'hui à Liège.

La Commission du Musée d'Anvers vient d'acquérir deux œuvres de Jordaens qui figuraient à l'exposition du maître flamand : *Méléagre et Atalante*, acheté à un amateur de Copenhague, et *le Roi boit* (dessin), acheté à un particulier de Munich. La Commission a acquis également deux portraits de Corneille De Vos.

Une exposition rétrospective de l'art bavarois, de 1800 à 1850, aura lieu à Munich l'année prochaine. Cette exposition coïncidera avec le Salon annuel des Beaux-Arts.

La prochaine grande exposition internationale est fixée à 1909.

Le projet d'exposition à Gand de l'œuvre des frères Van Eyck se présente, dit *la Chronique*, dans de bonnes conditions. Le comité est soumis à l'approbation du collège; la présidence en sera offerte à M. Beernaert.

Des démarches officieuses ont été faites en France et en Allemagne. Les adhésions sont déjà nombreuses. On peut compter sur les volets de Bruxelles. Les Van Eyck de Bruges et d'Anvers ne peuvent être refusés. M. Bouchot fait les démarches nécessaires pour obtenir la *Vierge avec deux saintes* de la collection de Rothschild et le *Chevalier Rolin* du Louvre. Le Musée des Offices, à Florence, ainsi que celui de Turin, prêteront également des œuvres. Lord Northbrook enverra sa *Vierge au perroquet* et une *Vierge sous un portique gothique*; M. Aynard, un *Christ en croix*; M. Merzenich, d'Aix-la-Chapelle, un *Calvaire*.

M. John Johnson, de Philadelphie, qui possède un superbe *Saint François*, une œuvre absolument authentique de Van Eyck, promet également son concours si on lui garantit la franchise de droits de douanes au retour.

La classe des Beaux-Arts de l'Académie royale se réunira aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, au Palais des Académies. M. Gevaert, directeur de la classe et président de l'Académie, prononcera un discours sur l'*Exécution musicale*. On interprétera ensuite la *Mort du roi Reynaud* de M. L.-F. Delune, premier prix du dernier concours de Rome.

M. H. Vande Putte fera mardi prochain, 8 h. 1/2, à la Maison du Peuple (Section d'art et d'enseignement populaires) une conférence sur *La Prétendue âme belge*.

Le mardi suivant, 5 décembre, conférence de M. Georges Dwelshauwers sur *Erasmus Raway*, avec audition musicale par M^{lle} Angèle Delhaye et M. H. Mangin.

C'est vendredi prochain, 1^{er} décembre, à 8 h. 1/2, que notre collaborateur M. Médéric Dufour, professeur à la Faculté de Lille, commencera à l'Université Nouvelle, rue de Ruysbroeck, 28, la série de ses entretiens sur *Sainte-Beuve*.

La *Société des Instruments à vent*, de Paris, fondée par M. Tafanel, se fera entendre mardi prochain, à 9 heures du soir, au Cercle artistique. Au programme : J.-S. Bach, Haendel, Mozart, Vincent d'Indy et E. Bernard.

Le Cercle annonce pour cet hiver une importante série de concerts. En décembre : *lieder-abend* de M^{me} Mysz-Gmeiner; audition de la *Société des Instruments anciens*, de Paris; audition de chants populaires liégeois avec le concours de M^{me} Simony. — En janvier : audition du Trio Mark Hambourg; festival Mozart (en trois soirées, dont une au théâtre de la Monnaie) sous la direction de M. F. Steinbach. — En février : audition d'œuvres belges par M^{lle} Latinis; concert symphonique dirigé par M. Théo Ysaye avec le concours de M. Eugène Ysaye. — En mars : audition d'œuvres de M. Gabriel Fauré sous la direction de l'auteur, avec le concours de M. Eugène Ysaye; audition du Quatuor Rosé, de Vienne.

Des conférences seront faites par MM. Ch. Tardieu, Homolle, Médéric Dufour, Maurice Kufferath (avec exemples par M^{lle} Wybauw), Henry Maubel, G. Mourey, V. Marguerite, H. Carton de Wiart, V. Gille, Lefébure, Daxhelet, E. Verhaeren, P. Spaak et A. Joly.

Pour rappel :

Mardi 28. — 8 h. 1/2. Concert Crickboom (Grande-Harmonie).

Jeudi 30. — 8 h. 1/2. Concert Gaëtane Britt (Salle Erard).

Vendredi 1^{er} décembre. — 8 h. 1/2. Concert Mac Millen (Grande-Harmonie). — Même heure : Deuxième séance Bosquet-Chaumont : *les Sonates de Beethoven* (Salle Erard).

Samedi 2. — 2 h. Concert populaire (répétition générale) sous la direction de M. S. Dupuis, avec le concours de M^{lle} Stéfi Geyer (Théâtre de la Monnaie).

Le pianiste Emile Bosquet, Prix Rubinstein en 1900, annonce un Récital pour le lundi 4 décembre, à la Grande-Harmonie.

Le Quatuor Zimmer donnera en janvier la première de ses séances annuelles.

Il se propose de faire entendre cet hiver les quatuors en ut majeur (op. 54) et en sol majeur (op. 76) de Haydn; en sol majeur, (Köchel n° 387), de Mozart; si bémol majeur (op. 18), fa majeur (op. 59), lu mineur (op. 132) de Beethoven; la mineur (op. 29) de Schubert; fa majeur (op. 41) de Schumann; mi mineur de Guy Ropartz, et ré majeur de Franck.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

ÉTUDES SUR L'ART FLAMAND

LA RENAISSANCE SEPTENTRIONALE

ET LES PREMIERS MAÎTRES DES FLANDRES

Les Origines. — Le XIV^e siècle. — Les Van Eyck.

PAR FIERENS-GEVAERT

Professeur d'Esthétique et d'Histoire de l'Art
à l'Université de Liège
et aux Cours d'Art et d'Archéologie de Bruxelles.

Beau volume gr. in-8^o, illustré de 106 reproductions

dont 24 planches hors texte. — Prix : 10 francs.

Au 1^{er} janvier 1906 le prix de cet ouvrage sera porté à 12 francs net.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux. s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction : 128, rue de la Pompe, Paris.
Administration : 2, rue de Louvois, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES. GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

Les nouveaux abonnés pour 1906 recevront gratuitement l'ART MODERNE, à partir du jour de leur souscription jusqu'à la fin de décembre

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Esthétique de Taine d'après sa Correspondance (suite et fin) (MÉDÉRIC DUFOUR). — Exposition Albert Baertsoen (OCTAVE MAUS). — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — L'Art à Paris : Exposition Théo Van Rysselberghe (ANDRÉ FONTAINAS). — Notes de musique : Concert Cricboom (O. M.); Deuxième séance Bosquet-Chaumont (O. M.); Séance de harpe de M^{lle} Gaétane Britt (CH. V.). — Lettres étrangères : L'Hypocrite sanctifié (O. M.). — Conférences de M. Médéric Dufour. — Chronique théâtrale (G. R.). — Exposition de M. R. de Baugnies (G. R.). — La Musique à Gand (F. V. E.). — Petite Chronique.

L'Esthétique de Taine d'après sa Correspondance⁽¹⁾.

III

Le second volume de la *Correspondance* d'H. Taine, le plus important pour la définition de sa méthode critique, permettrait aussi, mieux encore que la *Philoso-*

(1) Suite et fin. Voir l'Art moderne des 29 octobre et 5 novembre derniers.

phie de l'Art et le Voyage en Italie, de le définir en tant qu'artiste. On y verrait combien fut profond son sentiment de la nature, comment se développa son sens inné du pittoresque, longtemps offusqué par les abstractions spinozistes et hégéliennes, comment il devint un coloriste, plus encore un impressionniste.

Dans ses premières lettres, il ne se préoccupe, pour signifier l'objet perçu, que de trouver le mot propre. Il s'en tient donc au procédé traditionnel : le mot suggérera au lecteur formes et couleurs avec une précision proportionnée à la sensibilité de chacun. Il dit : un chêne, un bouleau; et certains imaginent un tronc, des branches, des feuilles, à peine différenciés par l'essence de l'arbre; d'autres voient les formes et les couleurs qui caractérisent le chêne et le bouleau, distinguent même les nuances de l'heure et de la saison. — Plus tard, Taine trace la ligne et pose le ton, faisant passer en nous sa sensation propre; il ne décrit pas, il peint. D'écrivain, il devient artiste.

Voici une *description*, où déjà cependant apparaissent quelques touches d'un tableau :

« Je ne suis jamais las d'admirer le ciel et les arbres au soleil, après la pluie. Je crois que j'aurais été paysagiste. Il me semble que tout peut prêter à un tableau. Les endroits les plus vulgaires deviennent splendides par certaines échappées de soleil. Tout à l'heure, en revenant, j'ai vu une affreuse rue pierreuse, tortue et déserte, peuplée de froides, ennuyeuses et décentes maisons bourgeoises. Elle était coupée en deux par la lumière. La moitié du ciel, noire et cuivrée, jetait sur le commencement l'obscurité et des reflets métalliques, et l'autre étincelait dans la plus pure blancheur. Le soleil est le grand artiste; je conçois que des hommes comme Rembrandt aient passé leur vie dans

l'amour des lumières et des ombres. Les grandes masses de couleurs simples ont une âme, et il suffit de les regarder pour être heureux. » (De Poitiers, en juin 1852).

Ce n'est là encore que l'opposition des lumières et des ombres, des blancs et des noirs. Mais, après le séjour dans les Pyrénées, voici que ces blancs et ces noirs se nuancent, se muent en couleurs. Les plans s'ordonnent par des valeurs de tons. Le paysage fait tableau, non moins qu'une impression de Cézanne ou de Monet. Et même, à la façon d'un peintre impressionniste, Taine note des effets successifs. C'est, avec plus de régularité et de suite dans la phrase, plus de grammaire et de syntaxe, l'*écriture artiste* des Goncourt. Il écrit des Eaux-Bonnes, en juillet 1855 :

« Rien du tout d'intéressant dans mon voyage. Mais le paysage me plaît toujours. Je dirai, entre autres choses, que j'ai vu deux effets de ciel superbes. Un peu après Tours, une plaque immense de marbre noir, massive, avec un terne reflet bleuâtre, frangée d'argent, et appliquée d'un bout à l'autre de l'horizon sur l'azur tendre et pur de l'ouest. Près de Libourne, au coucher du soleil, elle s'était fendue, brisée en mille petits cailloux orangés, roussâtres, purpurins, qui s'allongeaient en jolies trainées cuivrées et se détachaient avec un relief extraordinaire sur le fond pâle et souriant du ciel, comme une broderie épaisse et capricieuse sur un tissu de soie délicate et nuancée... »

Taine a désormais senti que la couleur, nuancée selon les jeux de la lumière, est ce qui, dans la succession des effets, exprime l'âme, manifeste la « passion » des choses. Il écrit dans cette même lettre :

« Je me suis longtemps demandé, en bourgeois que je suis, pourquoi on louait tant dans Titien, Véronèse ou Delacroix, telle teinte plus rousse ou plus noire ou plus rouge, que dans la nature... Or, aujourd'hui, après avoir regardé la montagne derrière laquelle se couche le soleil, je découvre que c'est l'énergie de sa couleur noire qui donne à sa longue ligne brisée la vie qui me plaît tant. Précisément parce que cette noirceur est extrême, et s'accroît encore en s'enlevant sur le bleu pur et doux du couchant, la masse rocheuse *existe*... La couleur est donc la *passion* des objets inanimés. Son intensité mesure à chaque objet l'intensité de son être et de son âme; non seulement elle réjouit par son heureux agencement, mais elle trouble encore par ses contrastes; l'opposition des teintes fait non des bouquets, mais des tragédies.

... Je commence à comprendre que tout objet, toute forme, tout ensemble de lignes, toute ligne est un être indivisible, et que chaque renflement et chaque cassure de la figure pourraient être notés en psychologie par un sentiment ou par une passion : je vois des joies d'espèces différentes dans la grosse rondeur du cercle bête et mathématique, dans la simplicité de l'élégante ellipse, dans les inflexions voluptueuses de la ligne sinuose et irrégulière. Je vois de la souffrance dans les attitudes pénibles des rocs soutenus, dans les cassures multipliées des cimes ébréchées et meurtries, dans les hautes tranchées saignantes où le roc lisse se dresse comme un mur. Et j'en conclus ce que doit être la vue de la nature, pour une âme d'artiste... »

Dans ces dernières lignes, si poétiques, il y a, sans doute, un peu de *romantisme*, à la façon de Hugo ou

de Doré, mais, d'ordinaire, le lyrisme, où le spectacle du monde extérieur exalte Taine, est plus *naturaliste*. Voici un paysage de Fontainebleau (octobre 1855) :

«... Il y a là des graminées hautes de cinq pieds, qui partent par bottes de vingt-cinq d'une touffe d'herbes; il y a des chênes de quinze pieds de tour, qui montent de cent pieds, avant de s'étaler en branches. C'est un fond de mer, dévasté par les courants, jonché de blocs énormes, avec un sol de sable couvert partout de bruyères rousses et rouges, qui sont d'une teinte sublime au coucher du soleil. Et personne, songez bien à ce mot, personne! Cela faisait passer des symphonies dans ma tête, j'écouais intérieurement la pastorale de Beethoven, je sentais vivre la Grande Bête éternelle, je songeais qu'un jour mon hydrogène, mon carbone et mon oxygène deviendraient graminées ou bruyères, et que j'aurais le bonheur d'être vert, luisant, splendide, lustré, tranquille, comme ces charmantes plantes, sur lesquelles je me couchais. »

A mesure que s'épanouissait le sens pittoresque d'H. Taine, son style reflétait des couleurs plus variées et nuancées. Un jour vint où il se demanda s'il n'avait pas eu tort de traduire ses idées abstraites en des phrases aussi concrètes. Rapportant un entretien qu'il eut avec l'auteur de *Salammbô*, il note cette remarque : «... C'est de la littérature dégénérée, tirée hors de son domaine, traînée de force dans celui de la science *et des arts du dessin*. » — Fort heureusement, ce ne furent là que des repentirs d'une courte durée; et, nonobstant la tradition classique, il continua, jusque dans ses *Origines*, d'écrire *en artiste*.

Je n'ai point prétendu à faire une étude complète de la *Correspondance*. Ce ne sont là que des notes, sans ordre ni lien, prises et transcrites pour exhorter à lire ces lettres, abondantes en idées et en images. Le poète et l'artiste y goûteront égal plaisir.

MÉDÉRIC DUFOUR

Exposition Albert Baertsoen.

C'est, croyons-nous, la première fois que M. Albert Baertsoen réunit, pour les soumettre à l'appréciation du public, un ensemble de toiles et de gravures aussi considérable. L'exposition du Cercle artistique embrasse cinq ou six années d'un travail réfléchi et persévérant. Elle permet de juger à la fois le peintre dans quelques-unes de ses productions les plus significatives, l'aquafortiste dans la totalité de son œuvre, — à part deux gravures en couleurs actuellement à l'impression. Une série de dessins complète cette confession d'artiste que sa loyauté et sa sincérité rendent particulièrement éloquente.

M. Baertsoen étudie, en effet, avec un souci de vérité qui va jusqu'au scrupule les quais déserts, les canaux silencieux, les pignons noirs de sa ville natale. Son art est sévère, incliné aux aspects mélancoliques de la nature.

Si, parfois, la réverbération d'un nuage clair sur une nappe d'eau, ou telle fugitive lueur de soleil sur une façade de briques le sollicitent, ses préférences vont aux crépuscules, aux brouil-

lards, aux ciels bas et chargés, aux deuils de l'hiver, — qu'il a synthétisés en deux de ses toiles maîtresses, *le Dégel à Gand* (Musée de Luxembourg) et *Chalands sous la neige* (Musée de Bruxelles). Mais qu'il traduise « l'heure exquise » des soirées, qu'il fasse miroiter au coucher du soleil les vitres d'un béguinage, ou qu'il allume sur des masures au crépi citron l'incendie des toitures écarlates, c'est toujours avec la même conscience, la même justesse, la même ferveur qu'il extériorise ses sensations visuelles. Et loin de se borner à peindre de superficiels décors, il pénètre le caractère des villes, il en fait comprendre aux moins clairvoyants la poésie et l'intimité.

C'est ce qui fait la force et la puissance émotive des peintures de M. Baertsoen. La figure humaine y tient un rôle accessoire, presque effacé. A peine, incidemment, une silhouette de vieille enveloppée dans sa mante, la carrure d'un batelier au travail précise-t-elle la signification du tableau. Généralement elle n'apparaît que pour constituer une « valeur », et sa mission s'arrête là. Mais si « l'étoffage » est volontairement réduit au minimum, il n'en est pas de même des éléments inanimés de la composition. Ici tout est scruté, fouillé, mis en valeur avec une volonté obstinée, — cette volonté têtue du Flamand que rien ne rebute. Je sais des toiles recommencées dix fois pour obtenir, en serrant de plus en plus la forme tout en conservant une facture large et libre, l'impression ressentie. Telles façades branlantes et lézardées qui semblent avoir été peintes de verve, à la pointe de la brosse, ont donné lieu à de patientes études de détail, dont témoignent des suites de dessins précis comme des portraits. Pour exprimer fidèlement les feuilles jaunies et recroquevillées qu'un coup de vent a dispersées sur le parapet du *Quai des Ménétriers*, l'artiste s'est soumis à l'obligation de les peindre une à une sur des toiles distinctes...

Ce n'est pas là le moyen de produire des œuvres à la douzaine et d'alimenter le commerce des marchands à l'affût. Mais les œuvres inspirées par une pareille probité d'art s'imposent par leur caractère définitif. Rien, en elles, n'est livré au travail de l'improvisation. Et si toutes ne sont pas également plaisantes aux regards, elles ont indistinctement le mérite de refléter une volonté mûrement délibérée et un effort d'art auquel ont concouru toutes les forces créatrices du peintre.

Celui-ci se rattache, par ses colorations sonores, par ses oppositions franches, et aussi par une exécution grasse, appuyée, un peu lourde, à la lignée des artistes des Flandres. Il est bien de sa race et de son pays, tout en marquant dans notre école une personnalité qui, dès à présent, s'affirme avec autorité. Ses eaux-fortes, tout particulièrement, avec leurs noirs veloutés et profonds, leurs réserves judicieuses, leurs traits sûrs et incisifs, le classent parmi les maîtres.

OCTAVE MAUS

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

M. Ernest-Charles continue à recueillir — et comme il a raison — ses articles de la *Revue bleue* (1). La quatrième série vient de paraître. On y retrouve toutes les qualités qui ont mérité à leur auteur l'attention étonnée du public. En ces

(1) *Samedis littéraires*. Sansot et C^{ie}, Paris.

temps où la critique littéraire a disparu des journaux pour y faire place à d'absurdes réclames, et où elle n'est plus pratiquée dans les grandes revues que par des doctrinaires compassés, M. Ernest-Charles s'efforce de lui restituer, par son exemple et par ses discours, sa dignité et ses vertus anciennes. Il voudrait qu'elle fût vraiment une institutrice et un guide, qu'elle n'obéît à aucun mobile étranger à la littérature et qu'elle s'attachât, tout en faisant connaître les auteurs et leurs œuvres, à dégager du mouvement des lettres une signification générale pour l'histoire de l'intelligence humaine. A cette idée maîtresse, il en joint une autre : il est profondément convaincu que la pensée et la langue française, malgré certaine apparente décadence, n'ont jamais eu un rôle plus vaste et plus beau qu'à présent. En somme, il aime son métier de toutes ses forces et veut qu'il redevienne le sacerdoce qu'il était jadis ; il aime son pays et ne prétend pas qu'on s' imagine faussement que la France n'est plus à la tête de la civilisation.

Dans le fait, comment réali-e-t-il ce noble programme ? Il est d'abord très intelligent, et sa curiosité est aussi multiple et variée que possible. Il lit beaucoup, et seulement des livres intéressants, appartenant à tous les domaines imaginables : la poésie l'arrête autant que l'histoire, et si l'on croit deviner qu'il a comme un faible pour celle-ci et qu'il la recherche même dans le roman, il ne recule pas non plus devant l'analyse des ouvrages de critique quand, à leur propos, il peut traiter une question qui ne lui paraît pas complètement vidée ou sur laquelle il a quelque chose à dire. Il excelle à caractériser en quelques mots un écrivain et sa manière, à le résumer tout entier en une page qui nous reste gravée en l'esprit. Il a l'art de choisir ses citations. Celles que l'on relève dans ses *Samedis littéraires* illustrent très nettement et d'une façon frappante ses commentaires et ses portraits. Il est, par ailleurs, très amusant, parce qu'il se laisse aller simplement à sa nature communicative. Il ne pose pas devant nous et veut bien nous raconter tout ce qu'il pense en un langage toujours limpide, toujours correct, d'une aisance décidée et souriante. Il n'est pas pontife pour un sou, il n'a aucun parti-pris : il est prêt à admirer franchement tout ce qui est simple et clair. « Dieu nous protège, s'écrie-t-il quelque part, contre les idées profondes ! N'aimons que la clarté et la simplicité. Là est la vérité de l'art ». Il n'est ni réactionnaire, ni moderniste à outrance. Il n'est ni contre les Parnassiens, ni contre les Symbolistes. Il ne s'inquiète pas des questions de prosodie. Ses préoccupations sont plus hautes. Il poursuit partout la Beauté et la Vie. Toute œuvre intéressante est assurée de trouver en lui un lecteur attentif qui ne demande qu'à comprendre et à approuver.

Signe particulier : il n'a, à aucun degré, le respect des idées reçues et des réputations établies. S'il aime la science, il ne dédaigne pas l'imagination intuitive. S'il admire Anatole France, il ne se gêne pas pour relever ses contradictions et ses incertitudes. Fatalement, puisqu'il est homme, on sent parfois qu'il a des préférences et des antipathies. Mais comme tout cela est avoué franchement, à visage découvert, on ne l'en estime que davantage.

La lecture de ses *Samedis* est absolument charmante. Il connaît vraiment le secret d'intéresser tout en instruisant. C'est un esprit bien meublé, où il fait confortable, et où l'on souhaiterait flâner longtemps, en admirant tout ce qu'il contient d'utile et de beau, tandis que, par les fenêtres, on ne se laisserait pas de découvrir des aperçus nouveaux sur les choses de l'Art et de la Vie.

Cet ouvrage est édité par la maison Sansot et C^{ie}, de Paris. Cette firme, jeune encore, a déjà à son actif la publication de maints ouvrages de valeur. Elle s'intitule Bibliothèque internationale d'édition et élabore une collection d'études étrangères où figurent déjà, sur les littératures allemande, italienne, roumaine, tchèque, portugaise, danoise, norvégienne, des travaux hautement utiles. Elle a créé aussi, sous ce titre : *les Célébrités d'aujourd'hui*, une intéressante série de monographies, illustrées et documentées, consacrées à nos écrivains en renom ; — et une délicieuse collection à 1 franc le volume de *Scripta brevia*, dans laquelle ont paru plusieurs œuvrettes très intéressantes de Maurice Barrès, d'Henry Bordeaux, de Péladan, de Jean Lorrain, d'autres encore, et où nous avons relu avec un plaisir particulier l'admirable *Centaure* de Maurice de Guérin, suivi de sa merveilleuse *Bacchante*, ainsi que les *Reliquiæ*, souvenirs attendris de sa sœur, Eugénie de Guérin. On peut attendre beaucoup de la maison Sansot, jeune, enthousiaste, entreprenante, animée d'un désir de bien faire. Toutes ses publications gardent une tenue parfaite et les auteurs dont elle a acquis la collaboration, les Barrès, les Bordeaux, les Ernest-Charles, les Bazalgette, sont les plus sûrs garants de la dignité de son but et de ses moyens. L'Association des Écrivains belges vient de conclure avec elle un traité qui assure aux volumes de nos membres l'appoint de sa firme et de son influence. Le premier ouvrage qui sera publié de la sorte sous ce double patronage paraîtra en janvier. C'est un intéressant et remuant roman de M. Sander Pierron, intitulé *le Tribun*.

GEORGES RENCY

L'ART A PARIS

Exposition Théo Van Rysselberghe.

A la galerie Druet, rue Saint-Honoré, Théo Van Rysselberghe a rassemblé une cinquantaine d'œuvres nouvelles, rapportées la plupart du Midi où il a fait, l'an dernier, un long séjour d'étude et de noble travail. Dans un coin de Provence, au bord de la mer heureuse, sous l'ombre auguste des grands pins silencieux, il a, selon les heures et au gré de la saison, noté l'étrincellement divers et chaud des choses et les mutuels reflets dont elles s'éclairent, le vivace changement des rayonnements sur la figure humaine dans l'air libre, toute la beauté harmonieuse de la nature, des êtres, des souffles dont elle se compose.

Par une magie singulière, les éléments d'un tableau ne se dissocient plus, et chacun n'a plus d'existence indépendante ou séparée; les lignes évoluent au caprice de la lumière où s'absorbent et de qui participent tour à tour les pigments diaprés de la couleur qui chante. Toute peinture à côté de celle-ci semble grise, monotone et morose. La vie universelle palpète ici, tout s'embrase, et le mouvement emporte tout dans une fusion étroite. Rien n'est distinct de rien, sinon par la valeur de ses reflets propres ou accidentels. Les milliers de palpitations mystérieuses et réelles partout s'éveillent, se propagent, passent d'un objet à l'autre, se poursuivent, s'enlacent et se confondent. Ce moyen banal de la ligne, brisure illusoire dont s'enveloppe et se défend l'abstraite idée qu'un dessinateur se forme de chaque chose isolément, est tombé. Aussi le premier effet d'un paysage de Van Rysselberghe est d'imposer, mieux que tout autre, son atmosphère, on y respire à l'aise et on s'y gorge de belle lumière. Néanmoins tout n'y est point donné au seul soin d'y faire circuler les fluides pacifiques et élémentaires. La courbe des rivages, la noble ondulation des fleurs claires et touffues, la résistance hargneuse des vieux

troncs d'arbres et la masse solide des terrains divers n'en est pas moins plastiquement établie. On peut apercevoir, au surplus, dans quelques études de fleurs, anémones, renoncules, tulipes ou roses blanches, jetées dans un vase, sur quelque coin de table, avec quelle pertinacité caressante et volontaire le peintre donne leur sens aux fermetés des chairs à la fois pleines et délicates accueillant, au gré des heures, le jour lumineux. Et ces visages radieux, ces corps, ces robustes études de nu, ces portraits simples, familiers, en pleine fête de beauté et d'éclat, comme ils sont fermement étudiés, saisis, placés dans les atmosphères dont les lumières y ruissellent, étincelantes, et avec quelle grâce sûre ils y demeurent vivants, frais, vigoureux !

Théo Van Rysselberghe se dégage de jour en jour de la tradition, il s'amplifie et découvre des domaines vastes à son amour fervent de peindre mieux et plus. Comme il a rejeté la leçon des âges académiques, il se débarrasse de l'étroite et minutieuse observance des procédés théoriques plus neufs. S'il fragmente le ton, la division pigmentaire n'en demeure plus stricte, mathématique, mais elle se soumet à de spontanées exigences de rythme informulé, mais qui, de jour en jour plus incontestable, à coup sûr affirme en cette œuvre son irrésistible et délicieuse prestige.

ANDRÉ FONTAINAS

NOTES DE MUSIQUE

Concert Crickboom.

Revenu de Londres où il reçut l'accueil le plus flatteur (1), M. Crickboom a tenu à se soumettre au jugement de ses compatriotes. L'épreuve ne pouvait être douteuse. On connaît de longue date l'art élégant et pur du violoniste, sa justesse impeccable, la sobriété de son style, la finesse, la distinction et la parfaite musicalité de son interprétation. Ces qualités, il les a mises une fois de plus en lumière mardi dernier, de manière à justifier les acclamations et les rappels dont il fut l'objet. Il semble même avoir acquis, depuis l'an dernier, une autorité plus grande, une sonorité plus expressive. Le joli Concerto en ré mineur de Wieniawski et un *Poème* de sa composition, d'une grave et belle inspiration mélodique, l'ont particulièrement servi, de même que la Romance en fa de Beethoven, qu'il joue délicieusement. Et s'il s'est montré essentiellement classique dans l'exécution de la Suite en mi de J.-S. Bach et de la *Folia* de Corelli, il a prouvé, en terminant la séance, que son archet souple et multiple s'accommodait aussi des fantaisies acrobatiques les plus déconcertantes de Paganini. Maintenant que la démonstration est faite, espérons que M. Crickboom ne sortira plus des régions musicales. M. Kubelik suffit aux autres.

On a vivement applaudi, au même concert, M^{lle} Jane Delfortrie, élève de M^{me} Dina Beumer, qui a la plus jolie voix du monde : une voix d'oiseau, de flûte, de cristal, une voix limpide et étendue, d'un timbre argentin ; une voix telle que doivent en avoir les anges, s'il y a des anges et si ces anges ont une voix ! Souhaitons toutefois que la cantatrice perfectionne sa diction, qui manque de netteté, et qu'elle se pénètre davantage du caractère des œuvres qu'elle interprète. Elle a toute une éducation à faire à cet égard.

La chanterelle de M. Crickboom et le soprano de M^{lle} Delfortrie rivalisèrent à tel point qu'on ne discerna plus exactement, vers la fin, si la *Berceuse* de Brahms fut chantée par celui-ci ou par celle-là. La logique nous porte à croire que le violon céda le pas à la chanteuse. Et pourtant l'on vit, ou l'on crut voir, à cet instant, M. Crickboom sur l'estrade... Comme les bois, les programmes de concert ont leur mystère.

M^{lle} Delfortrie se distingua dans l'interprétation d'une mélodie de M. Vreuls, *J'ai reposé mon âme*, d'un dessin mélodique soutenu et expressif, composée sur un poème de Stuart Merrill. Elle chanta en outre diverses pages de Bach, de Schubert, de Berlioz,

(1) Voir l'Art moderne du 12 novembre dernier.

de Duparc et même de M. Massau, — lequel, pour être Verviétois, n'en est pas moins aux antipodes de Guillaume Leku et de Victor Vreuls. Le civisme est respectable, mais il a ses limites.

M^{me} Crickboom accompagna avec talent tous les numéros de ce programme éclectique, — trop éclectique.

O. M.

Deuxième séance Bosquet-Chaumont.

Le programme de cette deuxième soirée comprenait les Sonates en *mi* bémol (n° 3), en *la* (n° 6) et en *ut* mineur (n° 7), — ces deux dernières datant de l'époque où le génie de Beethoven, libéré d'influences, prit son essor définitif. L'*adagio* de la Sonate en *la*, notamment, et l'*allegro con brio* de la Sonate en *ut* mineur (presque aussi émouvant que le début d'un autre *Ut mineur* célèbre!) marquent les plus hautes inspirations d'un maître que chaque audition nouvelle semble magnifier davantage.

Jamais ces belles pages ne nous parurent plus expressives et plus amples. Mais avec quelle ferveur, avec quelle conviction, avec quel respect elles furent jouées! Puissance de sonorité, rythme, sentiment, les deux virtuoses réunissent, au même degré, toutes les qualités exigées pour une interprétation parfaite. C'est la pensée même de Beethoven qui plane, dans son intégrale pureté, sur ces exécutions modèles.

Il y avait une belle salle à la première séance. On s'écrasait à la deuxième. Pour la troisième, fixée au 15 décembre, il faudra placer à la porte des barrières Nadar!

O. M.

Séance de harpe de M^{lle} Gaëtane Britt.

Séance de harpe, organisée par une artiste dont la très gracieuse silhouette s'harmonise d'une manière parfaite avec son noble instrument! Séance tellement bien consacrée à la harpe que cette dernière ne s'est pas tue un instant. Malgré le concours d'autres artistes, une cantatrice, M^{me} Miry-Merck, et un violoncelliste, M. Henry Merck!

Eh bien! à la longue, la harpe donne l'impression d'un instrument incomplet par lui-même, et dont le véritable effet ne peut se produire que dans l'orchestre ou dans l'accompagnement. Les quelques morceaux pour harpe seule qu'a joués M^{lle} Britt, en sont la preuve. L'étrange *Fantaisie* de Saint-Saëns, jouée d'étrange et hallucinante façon, donne bien un instant l'illusion d'un autre monde ou d'un autre âge. Mais c'est une illusion qui ne répond guère à la réalité, quand on entend à côté de cette fantaisie d'autres œuvres, moins bonnes d'ailleurs, écrites également pour la harpe : procédé d'écriture toujours identique. Côté unilatéral qui finit par lasser, et interprétation plus ou moins clichée qui fait bientôt apparaître comme un leurre le trouble charmant causé au premier abord par la *Fantaisie* de Saint-Saëns, entendue en premier lieu.

M. Henry Merck est un vrai « tempérament » de violoncelliste : il joue avec chaleur, émotion et sincérité; le son de son instrument est franc et plein. Son interprétation de la *Romance* de Fauré, œuvre remarquable par la profondeur de sentiment qu'elle dégage, ainsi que celle de la délicate *Cauxoucka* (plutôt une élégie) de M. P. Miry, et du *Kol Nidrei* de Max Bruch, fut en tous points conforme à ce que l'on souhaitait qu'elle fût.

M^{me} Miry-Merck, sœur de l'excellent violoncelliste, chanta avec la plus grande simplicité et sans la moindre affectation trois beaux lieder de Schumann écrits pour harpe et chant (*La fille de Jephté*, *A la Lune*, *Au Héros*) ainsi que des mélodies plus modernes, la *Sérénade* de R. Strauss, *Les Lys*, pleins de poésie, de M. P. Miry, et spécialement *Sur la Colline*, une très belle œuvre, d'une envolée superbe, de M. Jongen.

CH. V.

LETTRES ÉTRANGÈRES

L'*Hypocrite sanctifié*, traduit de l'anglais par X.-MARCEL BOULESTIN et précédé d'un essai sur MAX BEERBOHM (1).

Si la réputation d'« Essayiste » de M. Max Beerbohm a franchi le Détroit, ses écrits sont demeurés jusqu'ici, faute de traducteur, inconnus du public français. Il faut savoir gré à M. Boulestin de nous avoir révélé l'une des œuvres de ce conteur charmant, paradoxal, à la fois maniéré et simple, précis et fluctuant, qui occupe parmi les humoristes, en un pays où l'humour est cultivé et apprécié, une place distincte.

Son *Happy Hypocrite*, sous des apparences frivoles, contient une jolie moralité, et le masque de cire dont Lord George Hell, débauché, vicieux, ivrogne et prodigue, se couvre le visage pour conquérir le cœur ingénu de la petite Jenny Mere n'est que le clair symbole de la transfiguration d'un homme sérieusement épris. Le masque arraché, on s'aperçoit que sous la bienfaisante influence de l'amour les traits de Lord George sont devenus ce qu'un supercherie les avait fait paraître. La conversion morale se déduit naturellement de cette transformation physique.

L'histoire est contée à merveille, avec des détails d'un britannisme aigu qui lui donnent un charme local et particulier.

Dans sa version française, M. Boulestin s'est efforcé de donner l'équivalence de la langue précieuse de l'auteur, avec ses tournures imprévues et son caractère purement anglais. « Tout essai de francisation, forcément incomplet et infructueux, eût, dit-il, gâté ce conte. » Il semble avoir réalisé heureusement cette tentative, encore qu'on puisse le chicaner sur l'emploi de certains mots qui, pour être textuellement traduits de l'anglais, n'en ont pas moins en français un sens différent. Ce qu'on pourrait résumer lapidairement en disant que si le traducteur est parfois inexact, c'est par un excès de fidélité!

Du moins une traduction de ce genre ne peut-elle être confondue avec telles translations raboteuses et chaotiques dont certains éditeurs nous offrent parfois d'ahurissants spécimens. Celle de *l'Égoïste* de Georges Meredith, par exemple, perpétrée par un M. Strauss, qui paraît ignorer aussi totalement le français que l'anglais, dépasse en contre sens et en non-sens tout ce qu'on peut imaginer. C'est un charabia à travers lequel il n'est vraiment pas aisé de discerner la beauté du roman, l'un des plus émouvants de la littérature anglaise contemporaine.

Le souvenir des tourments que m'a infligés ce jargon nègre, huit cents pages durant, au cours des vacances dernières, m'est revenu en lisant *l'Hypocrite*. Et je remercie M. Boulestin de me les avoir épargnés.

O. M.

Conférences de M. Médéric Dufour.

Notre collaborateur M. Médéric Dufour a fait vendredi soir, à l'Université nouvelle, 28, rue de Ruysbroeck, la première de ses quatre leçons sur Sainte-Beuve. Il les continuera vendredi prochain et les deux vendredis suivants. Avec une clarté élégante qui a été fort goûtée, il a établi la biographie du maître des *Lundis* et l'a montré féminin de caractère et d'éducation, épris de physiologie et de naturalisme, classique d'instinct, dans son évolution spirituelle qui part du scepticisme pour y revenir, après avoir passé par le catholicisme légitimiste des romantiques, le saint-simonisme, le méthodisme, le réformisme de Port-Royal et après avoir frôlé même le calvinisme. A son entrée au *Globe*, il est ainsi préparé à tout comprendre, puisqu'il a épousé successivement toutes les formules intellectuelles de son siècle dont son esprit critique, d'ailleurs, ne tarde pas à le détacher. M. Dufour a exposé tout cela de façon très attachante et son auditoire particulièrement nombreux l'a longuement applaudi.

(1) Paris, *Mercur de France*.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

On attendait avec curiosité *l'Instinct*, la pièce de M. Henri Kistemaekers fils, que le théâtre du Parc représente en ce moment. Une pièce d'auteur belge : oui, disaient les grincheux, mais de Belge marron, de Belge habitant Paris. Que voulez-vous y faire, s'il n'y a que les Belges devenus Parisiens qui, jusqu'ici, aient fait des pièces jouables et où le public ne bâille pas ? Je ne dis pas cela, au moins, pour les comédies de M. Van Zype, un peu huguenotes de forme, mais qui conservent toujours une si belle élévation morale !

Quoi qu'il en soit, *l'Instinct* est une bonne pièce, solidement charpentée, construite comme une tragédie classique, ayant même, à l'instar de celle-ci, des confidents, — ce qui n'est pas précisément la meilleure de ses qualités, — et épuisant toutes ses péripéties en quelques heures. Le docteur Bernou, illustre et admiré, a épousé sur le tard une femme très jeune et romanesque. Elle s'est éprise, par pitié, d'un jeune homme phthisique, familier de la maison. Leur liaison est restée pure, mais l'instant fatal de la chute est arrivé. Un vilain personnage, représentant d'une agence de renseignements, est au courant de l'intrigue et, moyennant finances, révèle tout au mari. Celui-ci, prévenu de l'heure du rendez-vous, guette sa femme au dehors, tandis que l'amant, prévenu par un contre-ordre, pénètre dans la chambre de M^{me} Bernou. Là, il tombe dans une crise de son mal et, en tombant, il se fracasse le crâne. Situation terrible ! Le mari va rentrer, il rentre, et l'amant est là, mourant, couché dans la chambre conjugale ! M^{me} Bernou prend le parti de tout avouer. Alors, on assiste au spectacle de l'effondrement d'un homme. Le célèbre docteur, le savant illustre redevient le sauvage primitif qui crie sa douleur et cherche autour de lui quelque chose à briser, quelqu'un à tuer. Cependant, le patient va mourir : Bernou seul est capable de le sauver. Il ne le fera pas ! Il pénètre même dans la chambre avec les poings brandis d'un meurtrier. Mais il en ressort aussitôt et dit simplement à son frère : « Va réveiller Pierre (le domestique) : nous avons à travailler... »

Cette victoire du devoir sur l'instinct est très émouvante. La salle en a été profondément remuée et la chute du rideau a été le signal de longs applaudissements. C'est un drame anecdotique, mais puissant. Il est bien de chez nous par ses côtés rugueux et robustes. M. Candé joue merveilleusement le rôle du docteur Bernou et M^{lle} Clarel, dramatique avec un goût parfait, a fait une rentrée remarquée dans le rôle de M^{me} Bernou.

Le lendemain, à la troisième matinée littéraire, M. Valère Gille conférençait gracieusement sur le théâtre des poètes. On a surtout goûté son couplet sur Verlaine qu'il a traité justement, en somme, avec pitié, sans fétichisme, et en en traçant une silhouette très vivante et très caractéristique. La troupe du Parc, infatigable, a joué ensuite *la Femme de Socrate*, de Banville, *les Uns et les autres* de Verlaine et *le Bois de Glatigny*. Ces trois œuvrettes charmantes, mises en scène dans des décors superbes, ont tout à fait charmé le public. Que c'est donc beau de beaux vers, et comme rien ne remplace cette musique ineffable !

Pas même celle du *Grand Mogol*, l'antique opérette d'Audran, que le Molière a reprise avant de nous donner *la Petite Bohème* de Hirschmann. Toutefois, cette reprise a été entourée de tels soins, et l'on y a déployé un tel enchantement de costumes et de décors que l'on n'a pas manqué d'y prendre un vif plaisir. M^{lle} Kervan chante délicieusement. M. George est un comique parfait. Et voilà que l'on est déjà tout habitué à entendre au Molière de jolies voix, d'agréables musiques chasser les échos attardés du drame et de la comédie.

G. R.

Exposition de M. R. de Baugnise.

M. René de Baugnies, dont nous avons signalé l'intéressante contribution à l'exposition du Cercle *Labour*, réunit en ce moment une cinquantaine d'œuvres récentes et anciennes à la Galerie

Royale. Cet artiste est en progrès constant. Sa palette s'éclaire, son métier s'affermi, ses impressions deviennent plus subtiles et plus personnelles. Deux notes lui appartiennent en propre. Il excelle à rendre les soirs dans les quartiers populaires : la clarté du gaz éveille des reflets sur le pavé gras ; des groupes de femmes en cheveux flânent autour d'un marchand de la rue ; et l'on songe à des coins connus de nos cités industrielles. On peut voir, à la Galerie Royale, deux toiles de ce genre qui ont figuré au Salon de Paris. Il sent vivement aussi les paysages et les aspects de ville où il y a de l'eau : la mer, un fleuve, un étang, un canal. L'eau l'attire et le retient. Il l'étudie avec amour et se plait aux jeux de la lumière qui s'y décompose si merveilleusement. Ses intérieurs présentent moins d'intérêt. C'est avant tout un peintre de plein air, amoureux des crépuscules mélancoliques, bien que ses tableaux les plus récents le montrent décidé à exprimer en pleine pâte, à touches larges et franches, l'éclat vibrant de la pleine lumière. Ce chercheur, ce laborieux, n'a pas dit son dernier mot : il touche à l'épanouissement de sa personnalité.

G. R.

LA MUSIQUE A GAND

Avec l'hiver, les premiers concerts nous reviennent comme un nécessaire élément d'énergie morale. La musique entretient le goût de la vie.

Pas moins de deux virtuoses au concert d'hiver du 18 novembre, et un programme alimenté par la Symphonie en ré mineur de Schumann, *l'Orphée* de Liszt, le *Concerto grosso* en ré mineur de Haendel et la fougueuse ouverture de *Gwendoline* de Chabrier. Parfaite exécution dont le poème symphonique de Liszt sortit d'une intense et intégrale beauté. Mais que de Liszt aux concerts d'hiver ! Je sais la louable entreprise de remettre le maître à l'ordre du jour ; cependant, après avoir commis la faute de tonitruer *Mazeppa*, pourquoi M. Brahy permit-il qu'une pianiste de talent romantique comme M^{lle} Juliette Wihl vint nous offrir les tours d'équilibre d'une pirouettante *Fantaisie hongroise* indigne de l'auteur d'*Orphée* ? Quant à M^{lle} Wihl, son excessive nervosité ne l'empêcha pas d'être plus intéressante dans une page de Chopin et dans l'accompagnement très compréhensif des lieder chantés par M^{me} Mysz-Gmeiner. Cette dernière, absolument remarquable, nous donna une interprétation plastique des mélodies de Schumann, Schubert et Brahms enlevées, d'une voix très souple, avec un intelligent souci de vie.

M. Brahy sera-t-il en mesure de nous familiariser, dans les prochains concerts, avec Debussy et la jeune pléiade française ? La voie est intéressante à suivre et l'expérience est à tenter, bien que les goûts du public s'obstinent, semble-t-il, à préférer la symphonie classique...

Parmi les auditions importantes, citons encore la curieuse ouverture d'*Hamlet* d'Alexandre Stadtfeldt, prix de Rome en 1849, mort en 1853, exécutée au Conservatoire ; une excellente soirée donnée par la cantatrice bruxelloise M^{lle} Gabrielle Wybauw au Cercle artistique ; et, au même Cercle, un récital Thomson-Urban dont le programme touffu fut brillamment exécuté par ces deux éminents artistes.

F. V. E.

PETITE CHRONIQUE

L'ouverture du Salon des Aquarellistes a eu lieu hier. Nous parlerons prochainement de cette exposition, qui est toujours l'une des plus attrayantes de la saison.

Le Cercle Artistique brugeois ouvrira aujourd'hui dimanche, à 11 heures, son vingt-huitième Salon des Beaux-Arts.

Il est question d'organiser au printemps prochain, à Londres, au Guild Hall, une exposition rétrospective de l'Art belge depuis

le xv^e siècle jusqu'à nos jours. Le Roi a promis son patronage à cette entreprise artistique, dont le projet a été conçu par le lord-maire de Londres et dont le promoteur est M. Temple, directeur du Musée d'Art municipal.

Outre l'Exposition rétrospective d'Art bavarois, dont nous avons annoncé l'organisation à Munich pour le printemps prochain, on prépare en Allemagne une Exposition centennale d'Art allemand qui comprendra un choix de peintures, aquarelles, pastels et dessins exécutés de 1775 à 1875, avec les œuvres les plus remarquables de petite sculpture créées pendant cette période. L'exposition s'ouvrira le 1^{er} janvier prochain à la National galerie de Berlin.

A l'occasion du vingtième anniversaire de la fondation de l'État Indépendant du Congo, la société *les Amis de la Médaille d'art*, qui a déjà édité nombre de coins originaux, vient de faire paraître une élégante plaquette due à M. Charles Samuel.

On y voit, à l'avant, la Belgique délivrant une jeune esclave nègre sur les rives du fleuve africain; au revers, un motif ornemental tiré de la flore du Congo encadrant l'inscription : « Société hollandaise-belge des Amis de la Médaille d'art 1905. »

Dimanche prochain, à 11 h. 1/4 du matin, aura lieu dans les salles du nouveau Musée de Gand l'inauguration d'un mémorial élevé à Paul de Vigne et à Liévin De Winne, et dû à l'initiative de la Société pour l'Encouragement des Beaux-Arts de Gand, qui l'a érigé avec le concours du Gouvernement.

M. le comte de Limburg-Stirum, président de la Société, en fera remise à la ville de Gand représentée par son bourgmestre, M. Braun. M. Verlant, directeur des Beaux-Arts, et M. Paul Hyman, président du Cercle artistique de Bruxelles, parlant au nom des cercles artistiques de Belgique, caractériseront l'art des deux maîtres et apporteront à la mémoire de ces deux inséparables amis un hommage autorisé.

Le théâtre du Parc annonce pour mercredi prochain une représentation de la comédie nouvelle en trois actes de MM. P. et V. Margueritte, *le Cœur et la Loi*, interprétée par la troupe de l'Odéon.

A cette occasion, M. Victor Margueritte fera une conférence au Cercle artistique le mardi 5 décembre prochain, 9 heures du soir. Sujet : *Mariage et Divorce*.

Sous la présidence d'honneur de M. le bourgmestre De Mot et le haut patronage de M. le ministre Francotte, le Cercle d'Études typographiques de Bruxelles organise, en février 1906, une Exposition internationale de Photogravure et des procédés qui s'y rattachent. Cette Exposition s'annonce comme très importante. Elle doit être signalée ici parce qu'elle comportera, notamment, les œuvres des « artistes belges qui concourent à l'illustration du livre ». Ceux-ci n'ont que trop rarement l'occasion de manifester ce genre d'art si cultivé à l'étranger.

Au cours de l'Exposition il sera organisé une série de conférences concernant l'illustration et l'ornementation du Livre. Dès à présent le concours des conférenciers suivants est assuré : MM. Henri Calmels, de Paris; de Potter, Dumont, Olet, Titz, de Bruxelles; A. Rassenfosse, de Liège.

Pour tous renseignements, règlement, bulletin d'adhésion, s'adresser à M. J. Van Overstraeten, 8, rue Joseph Stevens, à Bruxelles.

La semaine musicale :

Dimanche 3. — 2 h. Concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis, avec le concours de M^{lle} Stéfi Geyer. (Théâtre de la Monnaie.)

Lundi 4. — 8 h. 1/2. Récital Emile Bosquet. (Grande-Harmonie.)

Mardi 5. — 8 h. 1/2. Concert de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode sous la direction de M. Huberti (350 exécutants), avec le concours de M. Eugène Ysaye.

Mercredi 6. — 8 h. 1/2. Concert Derscheid-Zimmer. (École allemande.)

Jeudi 7. — 8 h. 1/2. Récital Clotilde Kleeberg-Samuel. (Grande-Harmonie.)

Vendredi 8. — 8 h. 1/2. Concerts Ysaye. Première séance de musique de chambre : M^{mes} D. Demest et G. Zimmer, MM. Eugène et Théo Ysaye, D. Demest, E. Deru, L. Van Hout, M. Loevensohn. (Grande-Harmonie.)

Samedi 9. — 2 h. 1/2. Troisième concert symphonique Eugène Ysaye, avec le concours de M. Jacques Thibaud. Répétition générale (Alhambra).

Le prochain Concert Ysaye aura lieu dimanche prochain, sous la direction de M. Eugène Ysaye, avec le concours de M. Jacques Thibaud, le jeune et célèbre violoniste français.

Au programme : Symphonie de W. L. Mortelmans (première audition); Concerto en si mineur de M. C. Saint-Saëns; *Lalla Roukh*, poème symphonique de M. J. Jongen (première audition); Chaconne de J.-S. Bach; *Divertissement russe* de M. H. Rabaud (première audition). Billets chez Breitkopf et Härtel.

Les concerts de musique de chambre consacrés par M. Eugène Ysaye aux musiciens belges auront lieu les vendredis 8 décembre, 12 janvier, 23 février et 23 mars. Au programme : C. Franck, G. Lekeu, J. Jongen, V. Vreuls, F. Rasse, G. Huberti, K. Mestdagh, Th. Ysaye, A. De Greef, L. Delune et A. Dupuis.

M. F. Busoni donnera un récital de piano à la Grande-Harmonie le mardi 12 décembre à 8 h. 1/2. Billets chez Bristkopf et Haertel.

M^{lle} Alice Cholet, violoniste, et M. Léon-C. Delcroix, pianiste, donneront le 12 décembre, à 8 h. 1/2, salle Érard, une séance de sonates consacrée à l'École belge. Au programme C. Franck, G. Lekeu et V. Vreuls.

La première soirée de l'*Association artistique* de Gand aura lieu demain, lundi, à l'hôtel Royal, à 8 heures, avec le concours de M^{me} Derboven, de M^{lle} A. Cholet, de MM. J. Cholet et J. Lefébure.

M^{me} Clotilde Kleeberg-Samuel a remporté en Allemagne, où elle vient de faire une tournée de concerts, un très grand succès. Elle y a fait connaître, notamment, le *Prélude, Choral et Fugue* de César Franck, qu'elle a interprété avec une grande autorité à Francfort et dans d'autres villes germaniques.

Les Cours d'Art et d'Archéologie inaugurés il y a deux ans viennent d'être transférés à l'hôtel de Chimay, 16, rue du Parchemin, où ils ont trouvé des locaux spacieux et définitifs. Le programme de la troisième année académique embrassant, outre les cours de Candidature, ceux de Licence en Art et en Archéologie, le cadre des professeurs a été renforcé.

Ceux-ci sont actuellement MM. E. Verlant, Fierens-Gevaert, Marcel Laurent, J. Capart, L. Cloquet, F. Cumont, A. Goffin, G. Hulin, J. Destrée, F. Alvin, E. Closson, M. De Wulf et le R. P. Van den Gheyn.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

ÉTUDES SUR L'ART FLAMAND

LA RENAISSANCE SEPTENTRIONALE

ET LES PREMIERS MAÎTRES DES FLANDRES

Les Origines. — Le XIV^e siècle. — Les Van Eyck.

PAR FIERENS-GEVAERT

Professeur d'Esthétique et d'Histoire de l'Art
à l'Université de Liège
et aux Cours d'Art et d'Archéologie de Bruxelles.

Beau volume gr. in-8°, illustré de 106 reproductions

dont 24 planches hors texte. — Prix : 10 francs.

Au 1^{er} janvier 1906 le prix de cet ouvrage sera porté à 12 francs net.



Maison Félix **MOMMEN** & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES. GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29

BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction : 128, rue de la Pompe, Paris.

Administration : 2, rue de Louvois, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

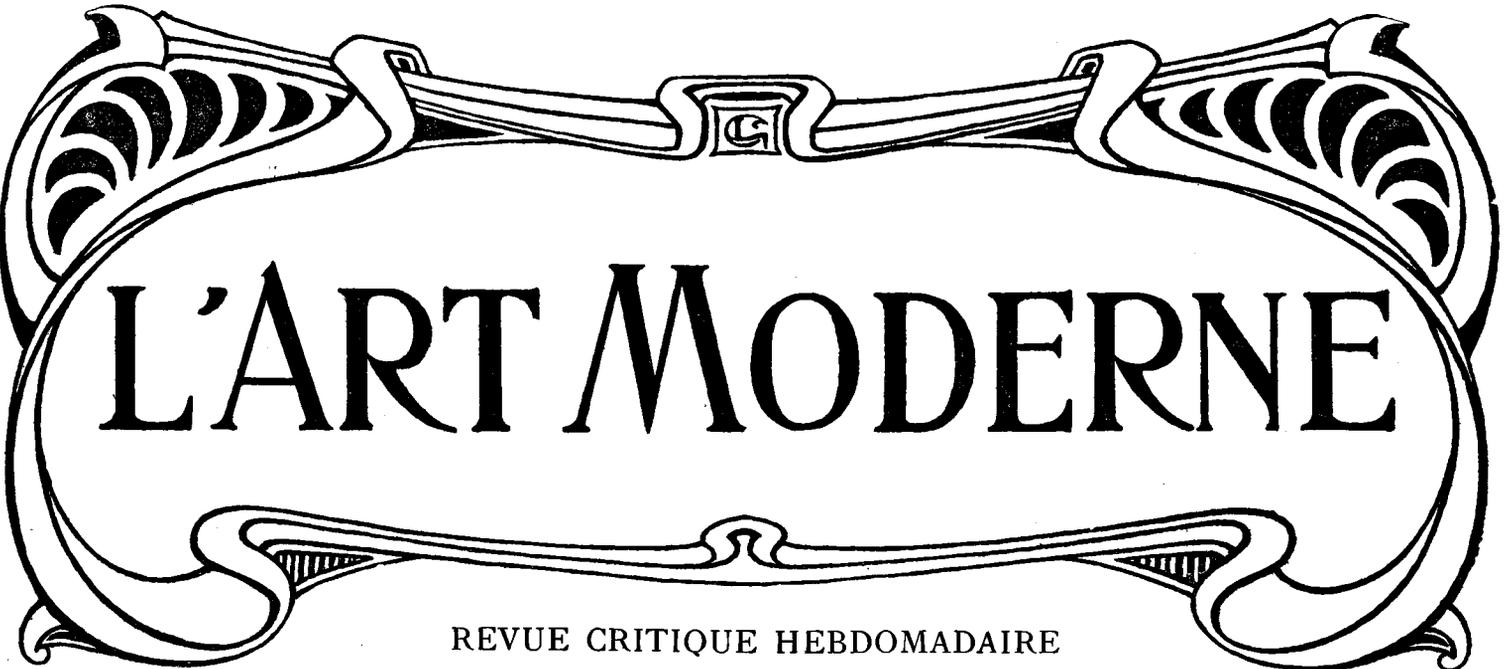
DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

Les nouveaux abonnés pour 1906 recevront gratuitement L'ART MODERNE, à partir du jour de leur souscription jusqu'à la fin de décembre.

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Un portrait de Vermeer de Delft au Musée de Bruxelles (A.-J. WALTERS). — « L'Âme Belge » (O. M.). — Le Prix Goncourt. — Musiques Maritimes : *Aux Concerts populaires* (HENRY LESBROUSSART). — L'Exposition des Aquarellistes (O. M.). — Conférence de l'Université Nouvelle (M.). — Notes de musique : *Concert Zimmer-Derscheid* (O. M.); *Deux pianistes* : M. Bosquet, M^{me} Kleeberg-Samuel (Ch. V.). — La Reconstitution du Poliplyque de « l'Agneau ». — Chronique théâtrale (G. R.). — Accusés de réception. — Petite Chronique.

Un portrait de Vermeer de Delft au Musée de Bruxelles.

« Tenez pour certain, dit Bürger dans sa première étude sur Vermeer de Delft, qu'il y a beaucoup d'autres œuvres de ce peintre sous le nom de Pieter de Hooghe ou de maîtres analogues. Il ne s'agit que de les reconnaître et de leur restituer leur véritable attribution. »

Depuis cinq ans, le Musée de Bruxelles possède un Vermeer parmi ses ouvrages anonymes (n° 665). C'est

un portrait d'homme acheté à Paris, en 1900, pour la somme de 19,500 francs. Tous les habitués de la galerie connaissent cette effigie, très particulière, très vivante, qui, dans la deuxième salle réservée à l'École hollandaise, voisine avec le *Moulin d'Hobbema*, et fait pendant au buste du professeur Hoornebeek, de Frans Hals. C'est un personnage assis, vu de face, vêtu d'un pourpoint noir à rabat, et coiffé d'un chapeau noir haut de forme, à larges bords. Il tient des gants de peau de chamois dans la main droite, le bras appuyé sur le dossier de la chaise sur laquelle il est assis. La figure est vulgaire : des cheveux plats, des lèvres épaisses, un regard inquiétant. Le fond des carnations est taché de petits points roses, empâtés, qui s'observent surtout sur le nez, les joues et le menton; des ombres bleutées enveloppent l'ovale du visage, contournent le nez et les yeux. Les noirs du costume sont veloutés; le fond de muraille est mouvementé par de chaudes ombres transparentes.

Le portrait a fait partie des collections anglaises Peter Norton et Humphrey Ward, puis de celle de M. Otlet, à Bruxelles. Smith le catalogue sous le nom de Rembrandt, signé et daté 1644. Seulement cette signature et cette date, reconnues fausses, ont été enlevées. L'œuvre n'en a pas moins figuré sous le nom de ce maître à l'Exposition rétrospective de la Royal Academy, en 1888. Plus tard, elle fut considérée comme une production de la première manière de Nicolas Maes. C'est sous ce nom qu'elle fut vendue à Paris. La National Gallery conserve un portrait d'homme de Maes, signé et daté de 1666, donc peint lorsqu'il avait trente

quatre ans. C'est une peinture plate, sans parti-pris de lumière, aux noirs sans accent et dont la technique et le modelé diffèrent essentiellement du métier du portrait de Bruxelles. Celui-ci, à son entrée au Musée, fut donc provisoirement classé parmi les ouvrages anonymes.

Au cours de nos recherches pour découvrir le nom de l'auteur, nous avons tenu à comparer le portrait avec quelques peintures authentiques du maître, et notre collègue, M. Cardon, ayant prononcé le nom de Vermeer de Delft, nous sommes allé revoir les Vermeer d'Allemagne, de Hollande, de Londres et de Paris.

Le nouveau Vermeer du Musée de Berlin représente un *Intérieur avec un couple buvant* (n° 912^c). La tête du cavalier, en belle lumière, est d'une facture extrêmement curieuse. C'est une sorte de peinture pointillée : des traits rosés, fort menus, couvrent le nez et le menton ; la bouche close, ombragée par une moustache naissante, est dessinée d'un trait noir, entre des lèvres sanguines. Le chapeau de feutre noir, haut de forme et à larges bords, projette de l'ombre sur le front et noie les yeux aux paupières baissées dans un clair-obscur délicat. L'autre tableau de Berlin (n° 912^b) montre, étalées sur la table, des étoffes noires, de ce beau noir bleui, résonnant, analogues à ceux qui, dans les portraits de Bruxelles, de Dresde et de la collection Czernin, à Vienne, imposent le silence à tous les noirs des peintures environnantes.

A Dresde, il y a, outre le grand tableau à quatre figures, une *Liseuse* (n° 1336) qui présente également de nombreux traits de famille avec notre portrait. Ici tout le panneau est pointillé : le châssis de la fenêtre ouverte, le tapis et les fruits, la tête de la jeune femme aux joues rose brique et aux cheveux blonds, la chemisette, la taille verte à bandes de velours noir ; les mains et la lettre, le rideau et sa belle frange si admirablement détaillée..... Personne n'a surpris comme Vermeer le secret des empâtements lumineux. Le fond de l'appartement est de ton gris-pierre, teinté d'ombres, comme à Bruxelles, et, ce qui, dans les deux tableaux, est plus frappant encore, c'est la facture identique des mains.

La National Gallery de Londres attribue, avec raison, à Vermeer un groupe de deux figures en pied : *La Leçon* (n° 1699). Le professeur est coiffé d'un chapeau haut de forme, habillé de noir velouté et porte un rabat à glands absolument semblable, comme facture, à ceux du portrait de Bruxelles. Grande analogie également entre les mains des deux tableaux.

Vermeer a surtout peint des sujets de genre et quelques vues de villes, mais on lui connaît aussi des portraits qui sont à Londres, à Budapest, à La Haye et dans la collection du duc d'Arenberg, à Bruxelles.

Nos souvenirs étant devenus un peu confus quant au portrait de femme de Budapest (n° 316), nous avons

prié M. Verlant, directeur des Beaux-Arts, qui se rendait en Autriche-Hongrie, de bien vouloir examiner le Vermeer du Musée hongrois au point de vue de notre hypothèse. Notre ami nous a rapporté l'assurance qu'il y a la plus grande ressemblance de facture et de coloris entre le portrait de Budapest et celui de Bruxelles, opinion qui vient de nous être confirmée par M. Heseltine, de la Commission de la National Gallery.

Enfin, nous devons appeler aussi l'attention sur la chaise sur laquelle est assis le personnage, chaise dont le dossier est surmonté de têtes de lion en chêne sculpté. Ici encore, Vermeer se signale par sa technique si personnelle, ses petites touches de rebaut dans les chairs, sa façon si spéciale de fixer la lumière. Or, cette chaise, d'une forme particulière et dont le modèle meublait, sans aucun doute, son atelier, nous la retrouvons, absolument semblable, avec ses têtes de lion sculptées, dans plusieurs autres de ses tableaux : dans la *Femme lisant* du Rykmuseum d'Amsterdam (n° 2527) ; dans la *Liseuse* du Musée de Dresde (n° 1336) ; dans *le Soldat et la Rieuse* de la collection Joseph, à Londres ; dans la *Cuisinière endormie* de la collection Rodolphe Kaim, à Paris ; dans l'*Intérieur* du Musée de Berlin (n° 912^c), où elle est reproduite à deux exemplaires dont l'un joue un rôle capital dans la composition, montrant tout l'échafaudage de sa construction, — laquelle authentique, du même coup, la chaise du tableau de la National Gallery (n° 1699).

Ce modèle de chaise s'observe, il est vrai, dans quelques autres intérieurs hollandais de cette époque, mais nous ne l'avons rencontré dans aucune œuvre des peintres ayant avec Vermeer des points de contact, tels Pieter de Hooch et Nicolas Maes. Avec ses deux têtes de lion aux mufles polis et aux crinières brillantes, elle équivaut donc presque à une signature (1).

A.-J. WAUTERS

« L'AME BELGE »

M. Henri Van de Putte a fait la semaine dernière à la Maison du Peuple une conférence très applaudie sur *la Prétendue Ame belge*. Tout en louant hautement nos compatriotes pour leurs nombreuses initiatives commerciales, industrielles, juridiques, sociales et artistiques, il a spirituellement raillé les exagérations

(1) En nous faisant part de son importante découverte, M. A.-J. WAUTERS, membre de la Commission directrice des Musées royaux de Bruxelles, a bien voulu nous communiquer cette version française (inérite) de l'étude par laquelle il révèle aux lecteurs du *Burlington Magazine* de Londres l'auteur de l'effigie en question.

Rappelons que nous avons publié la reproduction de ce portrait, alors attribué à Nicolas Maes et intitulé *le Calviniste*, dans notre numéro du 16 décembre 1900, p. 401.

d'un chauvinisme qui, récemment inventé par des patriotes ingénus et propagé par les partisans intéressés du régime actuel, menace d'entraver l'évolution progressive du pays, tout en nous couvrant de ridicule. Après les dithyrambes jubilaires et le déchaînement des *Brabançonnes* officielles, il était bon que quelqu'un nous rappelât au sentiment de la modestie. M. Van de Putte l'a fait avec humour mais non sans fermeté.

Son couplet sur les panégyries anniversaires donnera le ton de son discours :

« Nous venons de connaître six mois d'apothéoses. Pour fêter, soi-disant, les coups de fusil tirés au Parc, aux portes de Bruxelles, en 1830, avec beaucoup de grâce ma foi, avec courage, sous les ailes larges et rafraichissantes du mot Liberté..., on promena des Combattants, on gratifia le peuple du Pain et des Jeux, on s'assembla couvert de plaques parmi des gardes-civiques, on se répandit en Omme-gancks, tandis qu'éclataient discours, cantates, feux d'artifice.

Avant que de rechercher les intentions de ceux qui, munificents, nous payèrent avec nos deniers ces fêtes resplendissantes, disons qu'il y eut de bons actes à la féerie. En tout homme l'enfant qu'il fut demeure, et il lance des monosyllabes admiratifs devant les longues et suaves fusées dont on empanache l'île du Bois de la Cambre; il est ravi de voir tant de lumières briller au long des boulevards et sur les monuments publics; juge passionné ou bonasse, il assiste aux joutes nautiques, aux jeux de balle, aux festivals; il danse volontiers sous les étoiles; plus volontiers encore il goûte quelques dimanches dans la semaine, passés à « se promener en ville », à boire des verres, rien faire.

Les fêtes sont toujours sympathiques.

Pour le Gouvernement, pour nos nationalistes, vaste réclame, c'est indiscutable: bonne presse, bon public. Pour nous, heureusement, en même temps, outre ses plaisirs enfantins, quelques voluptés artistiques.

Le tournoi, c'était bien fait, ça avait de l'allure, de la couleur, du caractère, de l'exactitude. Le cortège c'était mieux encore. Plusieurs chars et le dessin de la plupart des costumes étaient dus à des hommes de goût sûr. Sous la belle lumière de l'été, qu'ils étaient ravissants ces jeux des couleurs: ces beaux cavaliers blancs, ces soldats et ces chevaliers de tous plumages, ces tendres chambres de rhétorique, cette Période espagnole, aux délicates et flamboyantes oriflammes, délicieusement diaprées!

Encore, il y eut ceci: M. Pierpont Morgan nous prêta une tapisserie merveilleuse; le Palais de l'Art ancien, à Liège, se remplit de lits, de buffets, de cristaux, de dinanderies, dont combien étaient admirables; peintres et sculpteurs morts furent confrontés avec les vivants.

Nous fûmes conviés là à un rare festin. Au Parc du Cinquante-naire, les plus terribles, les plus succulents, les plus parfaits des Rops, caricaturesques ou sadiques.

Toute l'œuvre de Constantin Meunier. La force mâle, la beauté mâle, les mains qui sèment, fauchent, taillent, abattent, les pieds qui marchent, les dos qui portent les fardeaux, les poitrines dont le souffle enfle le verre: le travail, l'homme. C'est bien là votre poète, ô ouvriers!

Hippolyte Boulenger, le plus peintre de nos peintres. Et toute la collection des chefs-d'œuvre de Leys et de Braekeleer qu'on venait de réunir, pour les bien faire goûter, pour les bien célébrer, à Anvers.

Et Navez, et Alfred Stevens, Charles De Groux et Verwée.

Et cependant, à Liège, étaient réunis nos meilleurs artistes vivants: Courtens et Delaunois, Gilsoul et Laermans, Emile Fabry, à qui étaient venus se joindre d'excellents étrangers: Rodin, Renoir, Carrière, Monet.

Voilà-t-il pas de quoi déridier le plus grincheux? Et que veux-tu? Soixante-quinze ans de Belgique, ça se célèbre, que diable! Quand même une union matrimoniale est déplorable, on s'empresse toujours de saluer, avec pompe et transports, ses anniversaires.

Ici, notre réticence. Ces fêtes ne furent pas d'intention innocente, non plus qu'inoffensives. Leur but? Glorification du minis-

tère, inoculation au Belge de la fièvre patriotique. Et on réussit! Qui disait donc — excellentement — qu'à force de la célébrer, on avait fini par faire être la patrie belge?

Ces fêtes furent le piège le plus savamment tendu qu'il nous ait jamais été donné de contempler. On persuada le populaire de son patriotisme en le lui affirmant. Les paroles s'envolent, les fêtes demeurent, a-t-on envie de parodier. Les fêtes frappent l'imagination et enjôlent. Quel Romain eût douté de la bienfaisance, de la puissance, de la divinité du régime qui lui offrait le cirque? »

La Nation belge! La Patrie belge! L'Ame belge! Trois termes qu'on s'étonne de voir appliquer à tout propos (et hors de propos) à la réunion arbitraire de deux peuples séparés par la langue, par le tempérament, par le passé, par les influences subies, et même par l'intérêt. Vantons les individualités qui, en Flandre ou en Wallonie, ont tracé vaillamment leur sillon. Mais ne les considérons pas, au mépris de toute logique, comme l'expression d'une « patrie » unique, alors que cette patrie, toute artificielle, n'existe que par suite des hasards de la politique. Ainsi que l'a dit Metternich: « L'existence du royaume belge est le produit de circonstances fortuites, non celui de conditions naturelles, — soit géographiques, soit historiques, — conditions sur lesquelles repose la force irrésistible des Etats. »

Pour tenter de parer la Belgique, en lui donnant une origine reculée, de l'unité ethnique qui lui manque, M. Pirenne la fait remonter à 1339, date d'un traité d'alliance offensive et défensive entre la Flandre et le Brabant, traité auquel adhéra ensuite le Hainaut. L'histoire des Pays-Bas, c'est, d'après lui, l'histoire de deux groupes de territoires qui se détachent, par un mouvement irrésistible, des grands Etats dont ils relèvent et se transforment à la longue en principautés indépendantes.

A quoi M. Van de Putte réplique :

« La phrase revient à dire que, il y a dix siècles, les deux fractions d'alors de la Belgique actuelle ne tâchaient qu'à se débarrasser de tout joug étranger, tendaient de toutes leurs forces à l'indépendance, pour, dans la suite, comme l'historien nous le prétendra, très volontiers se réunir sous le Téméraire, qu'on se complait à considérer actuellement comme le premier des souverains belges, le précurseur de Léopold I^{er}.

Mais il est on ne peut plus explicable, ce goût d'indépendance! Un Flamand n'est pas plus fait pour être soumis à la France qu'un Wallon à l'Allemagne. Il serait même souhaitable qu'en opposition aux ouvrages qui chantent les patries forcées, les patries politiques, on écrivit une histoire des tentatives séparatistes au long du temps. Que nous importe la grandeur de l'Allemagne? Combien nous intéresse davantage le génie bavarois, que ne peuvent qu'atténuer la domination, l'absorption allemandes. Vive la Pologne contre la Russie! Vive la Flandre contre la France! (Et Dieu sait pourtant si nous aimons celle-ci.) Applaudissons à tout ce qui favorise les génies naturels des individus, des villes, des régions, contre les génies factices des groupements politiques.

Et, d'autre part, ce n'est pas volontairement que cette Flandre et cette Lotharingie se réunirent sous le Bourguignon. C'est le Bourguignon qui les réunit. Elles ne se révoltèrent point parce que probablement elles se trouvèrent mieux gouvernées intimement par ce prince présent, que par quelque lointain allemand ou le roi de France. De sympathie irrésistible de peuple à peuple, aucune trace. De même aujourd'hui. Nous supportons volontiers le régime régnant, parce que, en le comparant à celui de nos voisins, nous le trouvons très supportable.

Nous tendons à mieux plutôt qu'à autre chose. Nous sommes plus libres qu'un Prussien ou un Russe. Constatons-le avec justice. Qu'on nous accorde l'égalité, davantage de libertés, les progrès politiques et économiques que nous réclamons, et nous nous

attacherons de plus en plus à ces institutions conformes à nos besoins, nos goûts, nos aspirations; avec plus de fierté nous porterons cette étiquette : Belges. »

La vérité, au surplus, n'a-t-elle pas été dite par M. Émile Vandervelde, dont l'orateur cite cette phrase significative : « La patrie n'existait pas hier, ou plutôt c'était la province, et avant la province la commune, et avant la commune la famille. Elle n'existera plus demain, ou plutôt elle jouera, dans la Fédération internationale, dans les États-Unis de l'Europe ou du Monde, le rôle, important mais subordonné, que jouent les familles, les communes, les provinces dans les organisations nationales actuelles. »

C'est voir plus loin que l'horizon étroit auquel nos bons nationalistes prétendent limiter nos regards.

O. M.

LE PRIX GONCOURT

Nous apprenons avec grand plaisir que le prix Goncourt (5,000 francs) vient d'être attribué à notre collaborateur M. Claude Farrère.

Ce fut, la première fois, M. J.-A. Nau qui obtint cette distinction. La deuxième, M. Léon Frapié.

Les membres de l'Académie sont MM. J.-K. Huysmans, Octave Mirbeau, P. Marguerite, Élémière Bourges, Descaves, Hennique, J. et H. Rosny, Léon Daudet et G. Geffroy.

Nos lecteurs ont eu l'occasion d'apprécier, à maintes reprises, et tout récemment encore, l'esprit d'observation à la fois mordant, ironique et « bon garçon » de M. Claude Farrère, que le prix Goncourt classe au premier rang des jeunes écrivains français.

Son premier volume, *Fumée d'opium*, préfacé par M. Pierre Louys, avait été remarqué des hommes de lettres. Le livre qui lui vaut le prix Goncourt est un étrange et voluptueux roman, *les Civilisés* (1), où il met en scène un groupe d'Européens habitant Saïgon, la ville de tous les stupres et de toutes les ivresses. C'est un ouvrage au charme troublant, et dans lequel la satire se défend à peine, tout en la blâmant, contre la séduction de la vie asiatique. L'académie Goncourt a eu la main heureuse en retirant ce beau livre de la masse des romans contemporains et en signalant ainsi son auteur à l'attention du grand public. Nous adressons à notre collaborateur nos sincères et amicales félicitations. Mais sur quelle rive lointaine — car M. Claude Farrère est marin — l'heureuse nouvelle lui parviendra-t-elle?

MUSIQUES MARITIMES

Aux Concerts populaires.

En inscrivant au programme de deux concerts successifs *La Mer* de Gilson et *La Mer* de Debussy, M. Dupuis provoquait le rapprochement. Aucun des fidèles de ses auditions n'a manqué d'établir le sien : ne faisons pas exception, et allons-y de notre parallèle.

Gilson est synthétique; Debussy analyste. La fresque du premier est brossée à grands coups, couleurs fortes, ensembles larges; le second discute ses sensations, et les note, une à une, avec minutie. Gilson, pittoresque et simple, a composé sa toile en

panorama; Debussy, littéraire et ingénieux, couvre les murs de sa salle d'exposition de dessins, aquarelles et pastels fixant chacun un aspect rare et toujours exquis de la mer attirante : chaque cadre entoure un croquis différent, sans nuire à l'heureuse homogénéité de l'ensemble. Gilson est parti en pleine Atlantique; l'horizon est tout entier glauque et mouvant; lui-même en est le centre effacé et, autant que possible, impersonnel. Debussy, resté sur la plage, observe l'élément du point de vue objectif; il voit, écoute, ressent, vibre et enregistre : mais son cerveau seul fermente dans son œuvre, et si son *interprétation* est merveilleuse, il conserve cerveau et cœur libres, sans s'identifier à la nature, sans tenter de superposer à son âme celle que la poésie attribue à l'océan.

De cette distinction essentielle découlent les divergences assés-soires. Gilson académique emploie les développements traditionnels, ne s'écarte pas des règles conservatoriennes de tonalité et de rythme. Debussy se grise de dissonances et d'imprévus, — tout en conservant dans son imprécision même une sûreté de métier qui donne à ses idées apparemment les plus inachevées un tour définitif. Gilson, german un peu impressionné par l'école russe, aime la couleur, le sentimental, le grandiose; il drape sur une armature solide et simple les plis lourds et peu compliqués de son étoffe orchestrale. Debussy, latin, *racé*, ingénieux, chercheur, cultive sa sensibilité, craint la boursoufflure et l'émotion banale, redoute la longueur, la disproportion, le « gros ».

* * *

L'œuvre nouvelle de M. Debussy a été accueillie sans grand enthousiasme. Est-elle trop raffinée, trop dédaigneuse des procédés, trop intellectuelle pour qu'un public, même relativement cultivé comme le nôtre, l'adopte dès la première audition? Je ne sais. Il semble plutôt qu'on l'écoute mal, ou qu'on y cherche ce que Debussy n'a pas voulu y mettre. L'habitude veut qu'une mélodie parfois trop accapareuse, soutenue par un accompagnement parfois trop modeste, guide l'auditeur dès les premières mesures d'un morceau symphonique : le public, routinier, cherche d'instinct ce fil d'Ariane, et croit comprendre s'il pense le tenir. Une telle préoccupation, à l'audition de *la Mer* de Debussy, est stérile et nuisible : elle détruit la délicieuse qualité de l'impression réelle, qui est dans le tout, dans les harmonies, dans l'atmosphère engendrée par les quatre-vingts voix de l'orchestre. Dès que vous l'aurez compris, dès que votre oreille aura perçu le langage des successions d'accords et des juxtapositions instrumentales, vous resterez surpris qu'il puisse se trouver en dehors de la tabulature classique tant de charme, tant de sensibilité pénétrante et de souplesse libre. Et dans cet abandon, nécessaire pour que le régal soit intact, vous démêlerez bientôt, avec quel émerveillement! la mélodie, la vraie mélodie, éternel langage du sentiment, portée par les évolutions harmoniques, et si étroitement unie avec elles que l'on ne saurait les séparer sans briser la suavité d'un mariage parfait.

C'est dans le premier mouvement, *De l'Aube à midi sur la mer*, qu'on distingue le mieux le caractère *successif* des interprétations de Debussy. Il fait passer tour à tour devant nous des portions de mer, et les détaille l'une après l'autre. Ses pastels apparaissent surtout comme études de surface. Ils ont l'humidité de l'ambiance océanique, mais ils ne veulent pas pénétrer la profondeur des masses liquides. C'est de la lumière qui joue sur l'eau. Que de notations charmantes, et quelle infinie variété de métier!

(1) Paris, librairie P. Ollendorff.

Enveloppés par de fréquents frotis des cordes, d'une fluidité adroite, les flots s'étirent, la mer allonge ses chatteries, en rythmes ralentis; les vagues s'éroulent, — légères saccades de sons; un rayon de soleil accroche une crête mousseuse, et saute ricochant, de plan en plan, jusqu'à l'horizon où il s'évanouit... Les *Jeux des vagues* ont été mieux appréciés: le premier tableau avait peut-être commencé la préparation de l'auditoire. Cette deuxième partie est tout à fait adorable, bien que nous l'estimions moins intéressante comme originalité et comme pensée que les mouvements I et III. Ici aussi l'orchestre s'amuse: la flûte, la harpe, les cors, la trompette elle-même battent et trillent; l'ensemble reste toujours heureux, lumineux, avec des raffinements d'ingéniosité laissant entière la complète candeur d'une fraîche poésie maritime.

Le troisième mouvement, *Dialogue du vent et de la mer*, semble légèrement forcé. Il y a de petits halètements d'expression; certains crescendos trop courts sont vite épuisés. Le vent est un peu mince, un peu terrien; la mer est moins présente. L'orchestre reste fort beau, puissant, sobre, avec cette particularité qui est toute la personnalité de Debussy que chaque instrument participe pour une importance presque égale dans l'expression générale. Un instant, l'interprétation paraît s'évanouir; à deux reprises, un sentiment d'essence dramatique échauffe l'analyste; on songe aux émois, aux extases de la rencontre de Psyché et de l'Amour de Franck. Mais le narrateur (ou le dessinateur) se ressaisit et l'œuvre se termine élégamment, sans longueur, sans véritable péroraison, comme si l'auteur laissait entendre qu'en traitant un pareil sujet on ne saurait conclure.

Il faut féliciter et remercier tout particulièrement M. Dupuis d'avoir fait connaître cette œuvre délicieuse, originale et profonde; et vraiment, il l'a présentée avec un soin délicat, un souci intelligent des nuances, des plans d'orchestre, de la nouveauté d'expression du jeune maître français. On peut également le louer d'avoir inscrit au programme deux autres œuvres en première audition; mais, si ce souci de nouveauté doit nous enchanter, à l'Art moderne surtout où le « misonéisme » n'est pas de mise, encore faudrait-il, doser plus modérément les breuvages inconnus offerts à un public d'humeur plutôt conforme! Après tout, c'est là son affaire. Pour ce qui nous concerne, nous avons pris grand plaisir à écouter le très curieux essai de M. Delius, *Paris la nuit*, œuvre un peu dejetée, un peu disproportionnée, mais qui décèle un incontestable talent et dénote une science d'orchestre profonde et de grandes ressources. M. Dupont a écrit avec simplicité et équilibre une *Morgane* que le public aurait mieux appréciée s'il avait pu l'entendre plus tôt.

Enfin l'inévitable élément virtuose était représenté par une gentille enfant de dix-sept ans, M^{lle} Stéfi Geyer, qui joue du violon avec beaucoup d'habileté et promet un phrasé extrêmement gracieux et naturel. Elle a exécuté l'inévitable concerto: c'était, cette fois, une œuvre de Goldmark, dans laquelle il y avait vraiment assez bien de musique. Il y en avait beaucoup moins dans le *Rondo capriccioso* de Saint-Saëns, presque plus dans des *Czardas* de Hubay, et certainement pas du tout dans les plates et déconcertantes petites acrobaties que cette personne mal conseillée a exécutées en bis. Ah! la soif des *bravos*!

HENRI LESBROUSSART.

L'Exposition des Aquarellistes.

La mort a été dure pour les aquarellistes. Quatre d'entre eux: Constantin Meunier, Isidore Verheyden, Léon Abry, Césaire Dell'Acqua — ce dernier, fondateur de la Société — ont disparu depuis moins d'un an, et leurs œuvres s'ornent douloureusement, à la cimaise, d'un crêpe funèbre et d'une palme... Celles de Meunier sont, faut-il le dire, par l'ampleur du style et la noblesse du dessin, parmi les plus belles que rassemble le présent Salon. Qu'il les pétrisse dans la terre plastique ou qu'il les silhouettât du bout des martres, l'admirable artiste confèrait à ses types de hâleurs et de marqueteurs la même allure, synthétique et définitive. De même, on retrouve dans la *Petite Chapelle en Campine*, dans le *Vieux Moulin* et dans un *Hiver* d'Isidore Verheyden les qualités solides et brillantes de sa peinture à l'huile. Et bien qu'il ne fût pas un « professionnel » de l'aquarelle, il créa, dans ce genre spécial, des impressions personnelles que nul ne peut lui disputer.

Décimé par la mort, la Société des Aquarellistes a fait appel à des talents nouveaux. Le choix qu'elle a fait de MM. Georges Lemmen et Charles Mertens est tout à fait heureux. Ce sont, l'un et l'autre, des artistes novateurs, originaux, sincères, pour qui l'aquarelle n'est que le moyen d'extérioriser une sensation d'art. C'est — au rebours de tant d'autres — l'impression artistique seule qui les guide. Le procédé demeure subordonné à leurs conceptions et varie avec elles, loin de s'immobiliser dans une recette unique. C'est ce qui donne un si grand charme aux intimités de M. Lemmen: *Le Tricot*, *Mère et Enfant*, *la Couture*, etc., ainsi qu'aux notations précises et documentaires de M. Mertens: *Grenier de moulin*, *Estacade*, *Crique*.

Cette même intensité, cette acuité visuelle, cette sensibilité expressive indépendante des moyens de la réaliser, on les retrouve dans les coins d'églises, les béguinages, les « portraits psychologiques » de M. Alfred Delaunois, dont l'important envoi marque parmi les meilleurs du Salon. L'évocat du silence des cloîtres a l'art de produire, avec des cadres grands comme la main, une impression énorme.

M. Khnopff doit être rangé, de même, parmi les aquarellistes d'exception. Ses dessins rehaussés: *D'autrefois*, *Isolde*, etc., volontairement énigmatiques, profèrent un talent raffiné et subtil, pour qui la vie n'est qu'un prétexte au rêve et l'occasion de traduire par des formes des pensées souvent hermétiques.

Le groupe des aquarellistes proprement dits nous ramène à des notions plus usitées. Les impressions de nature de M. Staquet, bien qu'un peu factices, plaisent par leur tonalité harmonieuse et leur distinction. M. Franz Charlet évoque avec esprit les « Maisons dorées » de Bruges. M. Cassiers trouve des filons nouveaux dans l'inépuisable mine que lui fournit le sol de la Hollande. Son ami Charles Bartlett s'attaque cette fois, non sans succès, à la Bretagne. M. Donnay stylise avec goût les aspects de la vallée de l'Ourthe. M. Marcette étudie à Nieupoort, avec un réel bonheur, la fluidité des eaux, la transparence des ciels maritimes. M. Jacob Smits peint avec âpreté les frustes intérieurs campinois, tandis que son homonyme Eugène Smits rajeunit chaque année davantage sa palette en nous offrant — cette fois c'est *Othello racontant ses aventures*, c'est *la Tresse*, c'est *la Manchette* — des visions délicieuses, d'un coloris chatoyant et nacré.

Citons encore un portrait de M. La Touche, un intérieur de M. Luigini et une aimable composition archaïque de M. Lynen.

La plupart des autres exposants ne nous apportant point de note nouvelle — c'est le cas pour MM. Uytterschaut, Hagemans, Hannon, De Mol, Hoeterickx, Van Leemputten, Pecquereau, Titz, Thémon, M^{mes} Gilsoul et Montalva — nous nous bornerons à mentionner leur participation.

Parmi les invités, signalons particulièrement M. Alexandre Robinson, qui déploie dans des impressions de Venise, de Naples et de Florence (pourquoi les avoir si mal placées?) de jolies qualités de lumière et de couleur; M. Van Hoytema, l'un des meilleurs animaliers de ce temps; MM. G. Muller, G. Staller et G. Bottini.

O. M.

Conférences de l'Université Nouvelle.

M. Ossip-Lourié a fait lundi dernier à l'Université Nouvelle une très intéressante conférence sur l'*Esthétique russe*. Le conférencier a successivement passé en revue la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique russes. La théorie de l'art pour l'art n'existe pas pour les artistes russes, ils lui substituent celle de l'*Art et la Vie*. M. Ossip-Lourié a démontré, avec une clarté et une précision remarquables, que les tendances des artistes russes se portent de plus en plus vers l'art social.

La conférence sur *Maxime Gorki* que M. Ossip-Lourié a faite mardi a attiré à l'Université Nouvelle un très nombreux public.

Demain, lundi, M. Ossip-Lourié fera une causerie sur *la Morale de Tolstoï* et jeudi prochain une autre sur *Ibsen*. N.

Dans son deuxième entretien à l'Université nouvelle, M. Médéric Dufour montra dans Sainte-Beuve le poète ardent et sensible, demeuré digne de notre admiration bien que sa phraséologie, influencée par les traditions poétiques du XVIII^e siècle, paraisse aujourd'hui surannée. On pourrait presque l'appeler le premier des Parnassiens. Tels de ses poèmes en font le précurseur de Baudelaire, tels autres celui de Banville, de Leconte de Lisle ou de François Coppée. Mais le critique n'abdiqua point devant le poète et, souvent, se confondit avec lui.

L'amour de Sainte-Beuve pour M^{me} Victor Hugo fournit à l'orateur la partie anecdotique de cette substantielle conférence, qui fut, comme la première, très appréciée et chaleureusement applaudie.

Les troisième et quatrième conférences de M. Dufour sur Sainte-Beuve auront lieu les vendredis 15 et 22 décembre. M.

NOTES DE MUSIQUE

Concert Zimmer-Derscheid.

M^{me} Gabrielle Zimmer-Derscheid a fait mercredi dernier ses débuts à l'École allemande, sous les regards croisés de deux effigies de l'empereur Aux-Moustaches-En-Croc, comme l'eût désigné Homère. Le local, le buste en plâtre du Kaiser et l'impériale image photographique qui lui fait vis-à-vis appelaient un programme allemand auquel les exécutants : M. Zimmer, M^{me} Zimmer et M^{lle} Derscheid ont donné l'interprétation germanique congrue. On applaudit la Sonate en *ut* mineur (op. 30) de Beethoven, celle de Brahms en *ré* mineur (op. 108), quatre des plus belles mélodies de Schubert. Et les moustaches du souverain semblèrent plus menaçantes quand, pour clôturer la séance, M^{me} Zimmer se permit de chanter en français quelques *lieder* (restons dans la note teutonienne) de M. Gabriel Fauré. Elle les chanta d'ailleurs dans la demi-teinte, avec des inflexions douces et murmurantes, afin, sans doute, de se les faire pardonner des Alrunes du lieu.

Les débuts de la jeune cantatrice furent très sympathiquement accueillis. M^{me} Zimmer possède une jolie voix de mezzo grave, étendue et homogène, qu'elle conduit en musicienne. Elle file le son avec art et trouve dans l'expression mélodique des nuances charmantes. L'expérience lui apprendra à chanter plus « en dehors » et à hausser aux exigences des salles de concerts le volume de voix qu'elle eut, jusqu'ici, coutume de régler sur les dimensions restreintes des Salons.

M. Zimmer accompagnait sa femme au piano. Beau-frère d'une pianiste, les Gunther lui sont devenus Stradivarius!

O. M.

Deux pianistes : M. Bosquet, M^{me} Kleeberg-Samuel.

Deux pianistes, et non des moindres : lui, parce qu'il est un grand modeste et un grand convaincu ; elle, parce qu'elle est,

parmi les femmes-pianistes, l'une des plus remarquablement douées et des plus intelligentes.

Deux récitals presque irréprochables comme programme ; « presque », disons-nous : et cette restriction vise M. Bosquet, qui a cru bon d'ajouter l'intempérance antimusicale de Liszt (homme aussi exquis que compositeur néfaste), à la beauté grandiose et sans tache de Bach, de Beethoven et de Franck, et au modernisme intéressant de Fauré et de Debussy. M^{me} Kleeberg a eu le courage et la pensée heureuse, en ce temps d'éclectisme à outrance, de ne mettre que Beethoven à son programme ; et comme le « Vieux sourd » a encore du bon, l'art pur en a considérablement bénéficié.

Les interprétations de M^{me} Kleeberg sont toujours intéressantes et dénotent une étude fouillée des œuvres exécutées ; peut-être même trop fouillée parfois, car il lui arrive, en voulant détailler à fond, d'amoinrir l'impression d'ensemble. Sa manière de jouer n'est donc pas exempte, à certains moments, d'une précision, très féminine, il est vrai, mais qui n'est pas moins nuisible, quand il s'agit de donner à certaines œuvres leur physionomie vraie. C'est ainsi que M^{me} Kleeberg a donné une interprétation « antipathétique » de la sonate, qui, bien que portant le nom de « pathétique » ne l'est déjà que médiocrement par elle-même. De même, dans le *Largo e mesto* de la sonate op. 10 n° 3, encore qu'elle l'ait joué avec une rare intelligence et une profonde conscience, elle nous paraît avoir trop sacrifié la ligne d'ensemble au fini des détails.

D'autre part, il nous semble qu'elle ne parvient pas à rendre avec l'intensité d'expression voulue ce qui est grave, austère, douloureux. Son jeu est trop perlé, trop joli pour cela. Aussi avec quelle grâce exécute-t-elle tout ce qui exige la souplesse, le charme, la magie du phrasé ! Notamment le *Menuetto* de la sonate op. 10 n° 3, le *Thème et variations* op. 34, la dernière partie (dont toute la face heureuse du talent de Mendelssohn semble être sortie) de la sonate op. 90, et la sonate op. 53 (la prétendue *Aurore*) que l'on peut concevoir de deux façons différentes : héroïque ou fougueusement aimable ; ayant comprise de cette dernière façon, M^{me} Kleeberg l'a rendue à la perfection, avec des jeux de pédales surprenants d'habileté.

La caractéristique de M. Bosquet est de voir avant tout l'ensemble et de lui subordonner le détail. Et sa vision d'ensemble est généralement belle et juste. Il nous l'a montré de maîtresse manière, en jouant d'abord le *Toccatte et Fugue en ut* mineur de Bach. Nous ne saurions exprimer avec assez de force notre enthousiasme pour son interprétation de cette œuvre merveilleusement variée qui fait défiler devant nous, depuis son début jusqu'à sa conclusion titanesque, tout un monde de pensées musicales correspondant à tout ce que nous pouvons concevoir de plus divin, intellectuellement et sentimentalement.

L'excellent pianiste continue à nous montrer la beauté de sa vision en jouant, avec une infinie délicatesse, l'une des dernières sonates de Beethoven. (Op. 109).

Et il a achevé de nous subjugué en jouant le colossal *Prélude, Aria et Finale*, dans lequel César Franck a mis toute son âme, grande par sa simplicité de primitif et par son incomparable ferveur. Pourquoi ne joue-t-on pas plus souvent cette œuvre à Bruxelles ? Elle est pourtant aussi belle, sinon plus belle que *Prélude, Choral et Fugue* qui a fréquemment joui des honneurs de nos concerts. Elle date de 1886 ; elle est donc postérieure d'environ deux ans à *Prélude, Choral et Fugue* et d'un an aux *Variations symphoniques* ; elle a été composée la même année que la Sonate pour piano et violon. C'est une œuvre indéfinissablement belle, qui contient en elle, semble-t-il, tout ce qui est cher à notre âme moderne, de plus en plus éprise d'art et de mysticisme (ces deux mots ne sont-ils pas synonymes ?), à mesure que la civilisation actuelle, dominée par des nécessités économiques brutales, s'écarte de cet idéal.

M. Bosquet a cependant interprété très librement l'œuvre de Franck, et spécialement le *Prélude*, dans lequel les licences de mouvement ont un peu surpris au premier abord. Dans l'*Aria* et le *Finale*, il a débrouillé le merveilleux enchevêtrement de thèmes avec un sens parfait de la vue d'ensemble révée par le maître.

Bref, il nous a fait voir, ce soir-là, la vraie beauté, celle qu'on attend toujours et qui vient si rarement.

CH. V.

ERRATUM. — Dans notre compte rendu de la séance de harpe de M^{lle} Britt (*Art moderne* du 3 décembre 1905) prière de lire : *Canzonetta* au lieu de *Cauxoucka* (p. 393, 1^{re} colonne).

La Reconstitution du Poliptyque de « l'Agneau ».

A la dernière séance de la *Société d'Histoire et d'Archéologie de Gand*, M. L. Maeterlinck a entretenu ses collègues du projet d'exposition de l'œuvre des frères van Eyck dont nous avons parlé et dont le « clou » sera la reconstitution temporaire du poliptyque de *l'Agneau mystique*.

La première idée de cette imposante manifestation artistique fut, dit-il, émise dès 1898 à l'une des réunions de la Société d'archéologie gantoise. L'exposition devait coïncider avec l'inauguration d'un monument à ériger à la mémoire d'Hubert van Eyck dans la cathédrale de Saint-Bavon, où se trouvent les principaux panneaux du retable. Lors de l'Exposition des Primitifs flamands à Bruges, en 1902, le même désir fut exprimé et des démarches officielles furent faites par le Gouvernement belge pour obtenir le prêt des volets de Berlin. Ces démarches se heurtèrent malheureusement à un refus formel de la direction des musées de la capitale de l'Allemagne. L'impression profonde provoquée à Bruges par celles des œuvres des Van Eyck qui y furent réunies aviva le regret de n'avoir pu reconstituer le retable de *l'Agneau*.

Dans son étude sur *Hubert van Eyck, son œuvre et son influence*, M. Durand-Gréville écrit peu de temps après : « Si l'on pouvait organiser une exposition internationale des van Eyck et de leur école!... Et pourquoi un tel rêve ne deviendrait-il pas une réalité? Celui de l'Exposition des Primitifs flamands, qui paraissait si téméraire, n'a-t-il pas réussi à Bruges? Cette exposition peut et doit se faire! »

Vers la même époque l'organisateur de l'Exposition des Primitifs français, M. Henri Bouchot, faisait ressortir à son tour dans *l'Art et les Artistes* la nécessité de réunir les fragments dispersés du poliptyque de Gand. « Je n'apprendrai à personne, écrivait-il, que l'histoire de l'art a pour point de départ ce monument unique; que tout vient de là, et que sans les van Eyck, et notamment sans *l'Agneau*, nous nous fussions péniblement trainés à la suite de Giotto sans avoir connu la peinture à l'huile, dont les deux frères ont inventé les secrets entre 1410 et 1441. » L'article finissait par ces mots : « Une telle manifestation, pour se produire, doit avoir le patronage de l'État et le concours des hommes compétents de la Belgique et de l'Allemagne. Si on le veut en haut lieu, la chose est faite. Ce sera pour la plus grande joie de tous et le grand profit de l'érudition et de l'art. »

Le conservateur du Musée de Gand a tenu à faire constater qu'il n'a pas eu le premier l'idée de la reconstitution du retable et que son rôle s'est borné à essayer de faire passer le projet, qui était dans les désirs de tous, de l'état de rêve à celui de réalité. « Au commencement, dit-il entre autres, tout le monde nous objectait : Vous n'aurez pas les volets de Berlin; ils ont été refusés en 1902; vos démarches sont inutiles, etc. On oubliait que depuis cette époque nous avons eu le brillant succès de nos primitifs flamands à Bruges, suivi de celui des primitifs français à Paris, sans oublier celui des primitifs allemands à Dusseldorf. Ce qui paraissait impossible jadis pouvait être réalisé dans les circonstances actuelles, éminemment plus favorables.

Il fallait tout d'abord connaître les dispositions des conservateurs des musées royaux de Berlin. Ceux-ci se montrèrent très sympathiques au projet. Le transfert à Gand des volets de Berlin ne leur paraît nullement impossible, à la condition que l'exposition soit installée dans une salle bien éclairée, permettant l'examen complet et minutieux de toutes les parties du chef-d'œuvre.

Comme le font remarquer MM. Bode et Friedländer, les splendides panneaux de Gand sont, en effet, pour ainsi dire inconnus; certaines parties sont hors de vue et leur emplacement même empêche d'étudier la partie supérieure, qui présente un si grand intérêt.

Ayant jugé que cette fois des démarches officielles présenteraient des chances sérieuses de succès, la ville de Gand a promis d'organiser l'Exposition Van Eyck, avec le concours du gouvernement, si toutefois l'autorité diocésaine de Saint-Bavon permettait l'exposition de *l'Agneau* dans les locaux du Musée des Beaux-Arts. Grâce à la bienveillante intervention de M. le chanoine van der Gheyn, une réponse favorable a été faite. La ville pourra disposer du retable dès que les panneaux de Berlin lui seront parvenus.

Ajoutons que M. Verlant, directeur des Beaux-Arts, a bien voulu promettre aux promoteurs du projet de faire partie du comité d'organisation. Celui-ci a fixé cette belle manifestation d'art aux mois de juin à septembre 1906.

M. Maeterlinck a proposé à la Société d'histoire et d'archéologie de convoquer en même temps un grand Congrès international d'histoire de l'Art, spécialement consacré à l'étude des multiples questions que soulève l'étude de la vie et des œuvres des frères Van Eyck. La société s'est montrée très favorable à ce double projet. Elle a exprimé le vœu que M. Maeterlinck continue ses démarches, avec l'espoir de les voir aboutir.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

MM. Paul et Victor Margueritte, les champions courageux du divorce unilatéral, sont venus plaider sa cause à Bruxelles au cours de la semaine dernière. M. Victor Margueritte, payant de sa personne et de sa jolie voix au charme presque féminin, a conféré d'abord sur ce grave sujet au Cercle artistique et littéraire. Il y avait foule, une foule très élégante, très mondaine, très conforme, que les arguments pressés du conférencier ont dû singulièrement bouleverser. Le lendemain, au théâtre du Parc, la représentation du *Cœur et la Loi* est venue confirmer et illustrer la thèse audacieuse des frères Margueritte. Dire que le public s'est follement amusé, ce serait de l'exagération. Toutes les discussions juridiques auxquelles la pièce donne lieu sont assez ennuyeuses. Les personnages trop souvent sont des avocats qui défendent une cause, plutôt que des êtres humains qui luttent pour le bonheur ou pour la passion. Quelques scènes, pourtant, ardentes, généreuses, où passe le grand souffle de la liberté et de l'amour, ont emporté le succès, et l'on a pu voir les spectateurs des fauteuils et des loges applaudir les tirades révolutionnaires de l'héroïne du drame, tout comme de simples habitués du paradis. En tous cas, la pièce nous aura convaincus — et c'était l'unique but des auteurs — qu'il peut se présenter des cas où le divorce par la volonté d'un seul s'impose. M^{lle} Sergine, sur laquelle on a fondé tant d'espérances — à bon droit, nous semble-t-il, — prêtait au personnage de Francine le Hage, l'épouse liée par la loi à un époux indigne dont elle ne peut s'affranchir, le secours de son talent nombreux, varié, tour à tour violent et tendre : et voilà certes une actrice qui a du tempérament. La troupe de l'Odéon l'entourait d'une façon irréprochable. Et, somme toute, ce ne fut pas une soirée perdue, puisqu'elle contribua peut-être à détruire quelques préjugés dans les têtes légères ou rebelles au progrès des idées des mondains qui y assistèrent.

Monsieur Piégois, de Capus, dont le théâtre du Parc donnait le lendemain la première, a un premier acte un peu languissant, un deuxième très bon et terminé par une scène très émouvante, un troisième très faible et dont le dénouement laisse beaucoup à désirer. Voilà ce qui arrive quand on veut écrire trop vite. On ne prend plus le temps de mûrir son idée et l'on accouche de comédies imparfaites qui laissent voir leurs défauts et leurs trous malgré toute la broderie d'esprit dont on a soin de les parer. Et pourtant, il y avait là une idée charmante qui, traitée avec moins de précipitation, eût donné une pièce vraiment nouvelle et originale.

M. Piégois est un déclassé. Il a de l'instruction et aurait pu devenir médecin, tout comme un autre. Sans fortune, il a fait tous les métiers et finalement, ayant trouvé la veine, il est devenu directeur d'un cercle de jeux dans les Pyrénées. Il est maintenant riche et puissant. Son caractère est un curieux mélange de cynisme et de politesse, d'audace aventurière et de véritable bonté. Ainsi, il a toujours gardé sa maîtresse de jadis, une ancienne ouvrière sans éducation ; peut-être même l'épouserait-il, s'il ne rencontrait tout à coup une jeune veuve de bonne famille, Hélène Audry, dont il devient amoureux. Celle-ci de son côté se sent attirée vers lui, mais elle refuse de céder à ce sentiment et, dans une scène très belle, elle crie à Piégois son mépris pour cette fortune qu'il a gagnée en exploitant la passion du jeu. Mais Piégois a promis de sauver le frère de M^{me} Audry, le banquier Jantel, ruiné à plates coutures. Il ne le sauvera pas, puisqu'on le traite de la sorte ! Et il sort furieux, tandis que Jantel s'effondre en sanglotant. Si fait, il le sauvera tout de même : il rentre, secoue Jantel, l'emmène et s'adressant à Henriette, d'un air et avec un accent canailles : — « J'ai pas été très chic tout à l'heure, dit-il. Mande bien pardon, Madame ! » On devine comment tout cela finira. Les dénouements de Capus sont optimistes par essence. Henriette revient sur ses préventions et épousera Piégois qui, par amour, s'est en quelque sorte réhabilité. Il ne sera plus directeur de cercle, il sera banquier. Il y a des gens qui prétendent ne pas bien voir la différence... Quant à Emma, sa vieille maîtresse, elle épousera Lebrasier, un ami d'ancienne date, vieux garçon, grognon, envieux, potinier, un peu conventionnel mais qui, représenté par l'excellent M. Gerby, est très amusant. M. Chautard a fait du rôle de M. Piégois une création remarquable ; il a été tout le temps, avec une vérité parfaite, dans la peau de son personnage. M. Barré ne paraissait pas à son aise dans le rôle de Jantel, mais M. Gildès a été un maire délicieux. Quant aux dames, M^{me} Juliette Clarel (Henriette Audry), M^{me} Damaury (M^{me} Jantel) et M^{lle} de Dosme (Emma, la maîtresse de Piégois), elles rivalisent d'élégance, de toilettes et de talent. Que de grâce, que de dentelles, que de soie, que de velours ! Les spectatrices ne savaient plus si elles étaient venues pour regarder ou pour écouter ! Elles auraient eu tort, d'ailleurs, de se laisser trop distraire par le luxe étalé sur la scène. La pièce de M. Capus, tout en n'étant pas de ses meilleures, a la beauté du diable. Même quand on a envie de la critiquer, on est séduit, charmé, vaincu par ce dialogue si plein de vie et de verve. *Monsieur Piégois* est une comédie mal faite, c'est possible, mais elle a toutes les séductions d'une femme laide qui a beaucoup, beaucoup d'esprit.

Le théâtre de la Monnaie continue la série de ses reprises annuelles. *Mireille* a reparu à l'affiche avec une distribution un peu modifiée. C'est M^{lle} Korsoff qui chante le rôle de Mireille. Elle y déploie, peut-être même avec quelque excès, toutes les ressources de son étonnante virtuosité. M^{lle} Bourgeois est une excellente Taven et ce joli rôle de vieille n'a jamais trouvé une plus jeune et plus aimable interprète. MM. David, Bourbon et Dassy gardent leurs rôles de l'an dernier.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE — *Litanies à la Bien-Aimée*, par LÉON WAUTHY. Paris et Liège, l'Édition artistique.

ROMAN. — *Les Civilisés*, par CLAUDE FARRÈRE. Paris, P. Ollendorff. — *Le Mystère du Visage*, par CAMILLE MAUCLAIR. Paris, P. Ollendorff. — *Le Dernier Satyre*, par THÉO VARLET. Lille, édition du Beffroi. — *Le Chalet dans la montagne*, par EUGÈNE MONTFORT. Paris, E. Fasquelle.

CRITIQUE. — *La Renaissance septentrionale et les premiers maîtres des Flandres*, par FIERENS-GEVAERT. Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}. — *Anders Zorn*, par VITTORIO PICA. Vingt-neuf illustrations. Extrait de l'*Emporium* (septembre 1903). — *Erasmus Raway*, par GEORGES DWELSHAUVERS. Extrait de la *Revue de*

l'Université de Bruxelles. — *Les Musiciens célèbres. Liszt*, par M.-D. CALVOCORESSI. Bibliographie critique illustrée de douze reproductions hors texte. Paris, H. Laurens. — *La Littérature contemporaine* (1903), par GEORGES LE CARDONNEL et CHARLES VELLAY. Opinion des écrivains de ce temps. Paris, *Mercure de France*. — *L'Histoire de l'Art apprise par des promenades dans Paris*, par L. DÉCOUT. Blois, Imprimeries réunies du Centre (E. Rivière).

DIVERS. — *Histoire de la Forêt de Soigne*, par SANDER PIERON. Orné de cent-seize illustrations et d'une couverture en couleurs par Louis Titz. Bruxelles, imp. scientifique Ch. Buelens. — *Socialisme et Monarchie*. Essai de synthèse sociale, par EMILE SIGOGNE. Bruxelles, V^o F. Larcier ; Paris, F. Alcan. — *Richard Wagner à Mathilde Wesendonck*. Journal et lettres (1853-1871). Traduction de M. G. KHNOFF ; préface de M. H. LICHTENBERGER. Deux volumes. Berlin, Alex. Duncker ; Paris, O. Mieth ; Bruxelles, Breitkopf et Härtel.

PETITE CHRONIQUE

La Libre Académie de Belgique se réunira samedi prochain pour conférer le prix annuel de la fondation Edmond Picard. L'Académie aura à se prononcer entre plusieurs candidats, parmi lesquels deux peintres, deux écrivains et un juriste.

Une exposition rétrospective des œuvres de feu Cesare Dell'Acqua s'ouvrira demain, lundi, au Cercle artistique.

Le cercle d'Art *Axe ich Kan* a ouvert hier, à Anvers, place de Meir, 117, son Exposition annuelle.

Un Salonnet d'Art mobilier s'ouvrira mardi prochain à Verviers. Il est organisé par M. Bochoms, architecte, avec la collaboration de MM. M. Blicck et G. Jacmotte, de M^{les} Léo Jo et Jenny Lorrain.

A Verviers, également, du 10 au 18 décembre, exposition de sept femmes peintres : M^{lles} G. Meunier, A. Eckermans, H. Gevers, H. de Harven, A. Mols, M^{mes} Hölterhoff-de Harven et Wambach.

L'Art contemporain consacrera sa prochaine exposition rétrospective, qui aura lieu à Anvers en juin 1906, à Théodore Verstraete et à W. Linnig. L'œuvre des deux artistes sera réunie à peu près au complet.

Une nouvelle association internationale d'artistes, les *Peintres à l'eau*, vient d'être fondée à Paris sous la présidence de M. G. La Touche. Elle compte parmi ses membres MM. A. Besnard, Ch.-W. Bartlett, Breitner, H. Cassiers, F. Charlet, A. Delaunois, F. Khnopff, F.-J. Luigini, A. Marcette, J. Sargent, L. Simon, J. Smits et H. Stacquet.

Le premier Salon des *Peintres à l'eau* s'ouvrira en février prochain à la Galerie des Artistes modernes, rue Caumartin.

Une exposition internationale des Arts et Industries du Feu (Céramique, Verrerie, Cristallerie) aura lieu à Paris, au Cours la Reine (Champs-Élysées), de juin à octobre 1906, sous le patronage des ministres du Commerce, des Travaux publics et de l'Instruction publique. Direction générale : rue Saint-Roch, 19, Paris. Commissaire général pour la Belgique et la Hollande : M. Gustave d'Hénin, 41, boulevard Anspach, Bruxelles.

Nous tenons, dans nos bureaux, le règlement à la disposition des intéressés.

MM. Fritz Toussaint et René Janssens, artistes peintres, viennent d'être installés comme membres de la Commission administrative du Musée d'Ixelles.

C'est M. H. Richir qui succède à feu Isidore Verheyden comme premier professeur de peinture à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles. M. Jean Delville est nommé professeur de dessin d'après nature au même établissement.

La collection des portraits d'artistes peints par eux-mêmes du Palais Pitti, à Florence, va s'enrichir du portrait de M. J. Van Beers, le peintre anversois.

M. Fernand Khnopff vient également d'être prié d'exécuter son portrait pour la même Galerie.

Cette demande lui a été faite au moment où il apprenait, d'autre part, qu'on venait de lui décerner la médaille d'honneur pour sa participation à l'Exposition internationale de Munich, où il avait envoyé une aquarelle.

M. Emile Engel vient d'être nommé professeur au Conservatoire de Paris. C'est là un choix excellent. Après une brillante carrière théâtrale, M. Engel s'est, on le sait, fait dans l'enseignement du chant une place en vue. Sa méthode et son expérience rendront les plus grands services à la classe qu'il est appelé à diriger.

Le concours de musique symphonique organisé par la *Société des Nouveaux Concerts* d'Anvers avait réuni neuf envois. Le jury était composé de MM. Vincent d'Indy, Humperdinck, P. Gilson, J. Blockx et J. Mortelmans, directeur musical de la société.

Le prix a été alloué à M. A. Alpaerts pour son poème symphonique. M. Willems a reçu une mention honorable pour une composition intitulée *Excelsior*.

L'œuvre couronnée sera exécutée à l'un des prochains concerts de la société.

La semaine musicale :

Dimanche 10. — 2 h. Troisième concert Ysaye, avec le concours de M. Jacques Thibaud (Alhambra).

Mardi 12. — 8 h. 1/2. Récital Busoni (Grande-Harmonie). — Même heure. Sonates (école belge), par M^{lle} A. Cholet et M. L. Delcroix (Salle Erard).

Mercredi 13. — 8 h. 1/2. Séance du Trio Lorenzo : MM. von Lorenzo, E. Barat, I. Kuhner (Salle Erard). — Même heure. Concert de M^{lle} Stéfi Geyer, avec le concours du pianiste Paul Goldschmidt (Grande-Harmonie).

Vendredi 15. — 8 h. 1/2. Troisième et dernière séance Bosquet-Chaumont (Salle Erard).

En raison du peu d'empressement que montre le public à seconder l'initiative prise par M. Eugène Ysaye pour lui faire connaître les œuvres de musique de chambre de l'Ecole belge, celui-ci nous prie d'annoncer que les quatre séances qu'il comptait consacrer à ces œuvres n'auront pas lieu.

L'Association des Concerts populaires de Liège, sous la direction de M. Debefve, annonce pour samedi prochain, à 8 heures du soir, son premier grand concert. Celui-ci aura lieu au Conservatoire avec le concours de M. P. Casals, violoncelliste.

Pablo Casals, le maître violoncelliste espagnol, qui fut le triomphateur du dernier Concert populaire, se fera entendre à la Grande-Harmonie le mardi 19 décembre, dans un concert organisé par la maison Schott frères et auquel coopéreront le pianiste Emile Bosquet et le violoniste Crickboom.

Le poète flamand A. Rodenbach (1856-1880), dont on connaît le superbe drame *Gudrun*, sera commémoré en une séance solennelle organisée par le Cercle des Étudiants flamands de l'Université de Bruxelles sous la présidence de M. Niko Gunzburg. Cette séance aura lieu jeudi prochain, à 8 heures du soir, à la Salle Gaveau. M. Auguste Vermeylen fera une conférence sur le poète et des lieder seront chantés par M^{lle} Denekamp et M. Floris T'Sjoen sous la direction de M. A. Wilford, directeur du *Kunstverbond*.

L'Administration communale de Saint-Gilles nous prie d'annoncer qu'une place de professeur de figure antique, de dessin d'après nature et de composition décorative figurale est vacante à l'académie de dessin de Saint-Gilles (cours du 1^{er} octobre au 15 avril). Traitement initial : 1,800 francs, avec augmentations périodiques.

On demande, d'autre part, à l'Ecole industrielle, un professeur de décoration de styles (même période). Traitement initial : 900 francs, susceptible également d'augmentations périodiques.

Les demandes ne sont recevables que pour l'une ou l'autre des deux places, les leçons ayant lieu aux mêmes heures, elles devront être adressées d'urgence à l'Administration. Les deux emplois seront conférés par voie de concours.

Une vente importante de pastels, aquarelles et dessins comprenant des œuvres de Claude Monet, Sisley, Pissaro, Lebourg, Toulouse-Lautrec, Jongkind, etc. aura lieu à l'hôtel Drouot (salle n° 1) samedi prochain, à 2 heures. Experts : MM. Bernheim, jeune.

Wallonia, l'excellente revue folklorique dirigée par M. Oscar Colson (1), consacre sa livraison d'octobre aux Rapports préparés pour le Congrès Wallon qui rassemblera à Liège, les 30 septembre, 1^{er} et 2 octobre derniers, près de six cents adhérents.

Signalons particulièrement, parmi les nombreux documents réunis, les études sur le Sentiment wallon dans l'Architecture (M. P. Jaspar), dans la Sculpture (M. J. Rulot), dans la Musique (M. E. Closson), dans la Peinture (M. A. Donnay), dans la Littérature française (M. Ch. Delchevalerie), dans la Littérature et le Folklore (M. M. des Ombiaux), qui offrent toutes un vif intérêt.

(1) Liège, 10, rue Henkart.

NOUVEAUTÉS MUSICALES

éditées par M. GEORGES OERTEL, 17-19, rue de la Régence,
BRUXELLES

PAUL GILSON. — *La Princesse Rayon-de-Soleil*, légende féerique en quatre actes.

(Poème flamand de P. DE MONT. Traduction française de M. LEFÈVRE.)

Partition piano et chant. Prix ; 20 francs.

Id. — *Nocturne* pour piano. Prix net : 2 francs.

Id. — *Paysages* pour piano. Prix net : 2 francs.

Id. — *Deux Mélodies* (P. DE MONT) pour chant et piano. Texte flamand, français et allemand. Prix net : 2 fr. chacune.

CH. HENUSSE. — *Barcarolle*, petite pièce romantique pour piano.

H. KLING. — *Vers la Cime*, romance pour violon avec accompagnement de piano. Prix : 2 francs.

PAUL LAGYE. — *Le Prélude du Rêve*, septuor (réduction pour piano). Prix : 2 francs.

LÉON SOUBRE. — *Cours supérieur de solfège*. Deuxième partie.

Leçons en clefs d'ut (2^e, 3^e et 4^e ligne), de fa (3^e ligne). Fascicules I et II. Prix net ; 1 fr. 50 chacun.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

ÉTUDES SUR L'ART FLAMAND

LA RENAISSANCE SEPTENTRIONALE

ET LES PREMIERS MAITRES DES FLANDRES

Les Origines. — Le XIV^e siècle. — Les Van Eyck.

PAR FIERENS-GEVAERT

Professeur d'Esthétique et d'Histoire de l'Art à l'Université de Liège et aux Cours d'Art et d'Archéologie de Bruxelles.

Beau volume gr. in-8^o, illustré de 106 reproductions

dont 24 planches hors texte. — Prix : 10 francs.

Au 1^{er} janvier 1906 le prix de cet ouvrage sera porté à 12 francs net.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment,

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLIERS de L'ISLE ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS
PRIX MODÉRÉS

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction : 128, rue de la Pompe, Paris.
Administration : 2, rue de Louvois, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

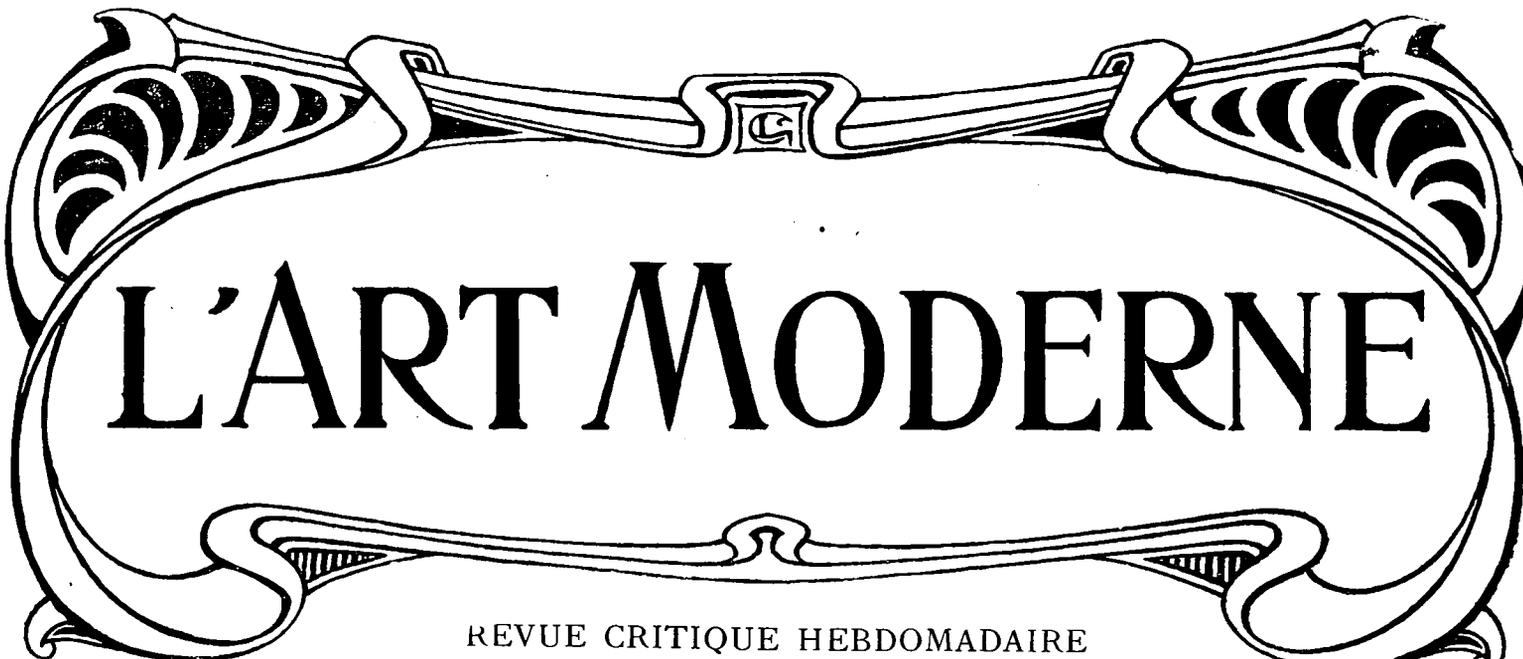
DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPÉTIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

Les nouveaux abonnés pour 1906 recevront gratuitement l'ART MODERNE, à partir du jour de leur souscription jusqu'à la fin de décembre

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Sur deux artistes gantois (ERNEST VERLANT). — Le Concert Ysaye (OCTAVE MAUS). — Chronique littéraire : *Le Mariage d'Hermance* (GEORGES RENCY). — Les Arts décoratifs modernes à l'Exposition de Milan. — Notes de Musique : *Troisième séance Bosquet-Chaumont* (O. M.); *Séance de M^{lle} Cholet et de M. Delcroix* (CH. V.); *Concert de bienfaisance*. — Chronique théâtrale (G. R.) — Nécrologie. *Joseph Van Severdonk*; *Reimond Styns*. — Petite Chronique.

Sur deux artistes gantois ⁽¹⁾

Le monument que nous inaugurons présente des caractères inhabituels et une physionomie sans banalité. Il associe deux gloires, il unit l'immortalité de deux noms, il impose pour ainsi dire à deux destinées

(1) C'est une page de haute et pénétrante critique que le discours prononcé dimanche dernier par M. ERNEST VERLANT, directeur des Beaux-Arts, à l'inauguration du monument érigé à Gand à la mémoire du peintre De Winne et du sculpteur De Vigne. — inauguration où

distinctes la communauté des honneurs posthumes. Les deux ombres fraternelles qui s'évoquent ici par le prestige du marbre et du bronze ne s'en plaindront pas et j'imagine qu'elles acceptent avec joie cette confusion de leurs mémoires en un seul mémorial.

Liévin De Winne et Paul De Vigne, cependant, ne sont pas inséparables comme d'autres artistes dont une étroite collaboration absorba les facultés pareilles ou complémentaires en une seule personnalité double, que la curieuse postérité s'acharne alors à dédoubler, — le plus souvent en vain. L'un sculpteur, l'autre peintre, ils ne s'efforcèrent pas aux mêmes sujets dans leurs voies différentes. Liévin De Winne fut avant tout et presque exclusivement un portraitiste, et si Paul De Vigne a laissé de bons portraits, à commencer par celui que nous avons sous les yeux, ses œuvres les plus considérables indiquent pourtant une autre direction d'esprit. Ils n'appartenaient pas à la même génération et il s'en faut de vingt années que leurs vies, à peu près d'égale longueur, l'une tranchée trop brusquement et la seconde

prirent également la parole MM. de Limbourg-Stirum, Paul Hymans, Henry Hymans, Joseph Desmet, Depureux et Braun. Nos lecteurs nous sauront gré de publier cette belle étude, que nous remercions le directeur des Beaux-Arts d'avoir bien voulu nous communiquer.

Le monument, élevé dans la salle principale du Musée des Beaux-Arts, est l'œuvre collective de Rodin, qui sculpta le buste de De Vigne, de M. Metdepenningen, qui exécuta celui de De Winne, et de M. Mellery, auquel on doit le dessin du piédestal. Il est surmonté d'une statue en bronze symbolisant l'immortalité, œuvre que De Vigne modela autrefois en souvenir de son ami Liévin De Winne et qui devient ainsi, par un touchant rapprochement, un monument à sa propre mémoire.

trop tristement prolongée, se recouvrent et se superposent.

Or, malgré cela, les dédicateurs de ce monument n'ont pas hésité à joindre leur double hommage en un, comme dans cette statue charmante la grâce d'un geste féminin s'ajoute au galbe délicat de la colonne qu'il surmonte pour former avec elle un seul et même signe de deuil et d'exaltation. Ils se sont rappelés que, Gantois l'un et l'autre et les plus grands artistes sans doute qui soient nés de ce sol au XIX^e siècle, Liévin De Winne et Paul De Vigne ont été tous deux, à leurs débuts dans la vie et dans l'art, comme les enfants d'une même famille, l'un par droit de naissance, et l'autre en quelque sorte par bienfait d'adoption, et que tous deux ils rencontrèrent au même foyer l'inappréciable avantage de l'enseignement paternel et magistral. En effet, aux heures difficiles de sa jeunesse, Liévin De Winne trouva dans Félix De Vigne, l'oncle de Paul, non seulement un conseiller, mais un second père, et plus tard ce fut dans le même milieu familial que Paul De Vigne bénéficia des exemples de nobles vies consacrées à l'art, comme aussi de la faveur d'une initiation précoce surajoutée à ses dons héréditaires.

La nécessité qu'ils sentirent l'un et l'autre de prendre meilleure conscience de leurs virtualités les éloigna pendant la plus grande partie de leur vie de cette ville qui fut leur berceau, et les circonstances diverses écartèrent l'un de l'autre leurs chemins le plus souvent. Paul De Vigne était encore enfant que déjà son aîné Liévin De Winne était allé rejoindre à Paris un autre élève filial de Félix De Vigne, Jules Breton, qui devait y parcourir une carrière illustre et lui conserver toujours, honneur pour tous les deux, le trésor inaltérable de son amitié de jeunesse. Quelques années plus tard, De Winne revint à Gand; la Hollande l'attira — quel portraitiste la patrie de Rembrandt pourrait-elle laisser indifférent? — puis l'Italie, qui appelle et enchante tous ceux que la beauté de la civilisation humaine émeut. Mais à partir de 1861, si je ne me trompe, jusqu'à la date de sa mort, 1880, sa résidence fixe fut à Bruxelles, où des succès décisifs lui avaient fait la première place parmi les peintres de portraits.

Cependant Paul De Vigne, après ses années d'apprentissage sous son père Pierre et à l'Académie de Gand, puis à celle d'Anvers, puis à Louvain où il suivit son second maître qui devait devenir son beau-frère, Gérard van der Linden, commença ses années de voyage par un long séjour en Italie, à Florence surtout, paradis de la sculpture, et à Rome où il vécut dans la familiarité de maint artiste belge et notamment de Xavier Mellery, invariable ami qui a donné le dessin de ce monument. Paul De Vigne n'avait pas obtenu le prix de Rome qu'il avait ambitionné; entreprenant à ses frais un voyage qu'il ne jugeait pas inutile et qui eut pour son

développement l'effet le plus heureux, il s'attribua lui-même ce prix deux fois espéré, sans l'envier à son ami Gaston Marchant, qui mourut trop jeune, et dont une œuvre vient d'entrer au Musée de Bruxelles, don de M^{me} veuve Paul De Vigne. — souvenir d'un rival et d'un camarade.

Voici plusieurs fois déjà que je rencontre des témoignages d'amitié en me remémorant la carrière de ces deux amis: c'est ici, c'est à Gand, dans la maison familiale des De Vigne qu'ils avaient reçu la révélation inoubliable de ces sentiments de cordialité et de sympathie, si naturels et si fréquents entre artistes dignes de ce nom, qui les accompagnèrent durant leur carrière et ne les ont pas abandonnés après leur mort, vous en êtes tous garants.

Avant de s'établir définitivement en Belgique, Paul De Vigne séjourna longtemps à Paris, mais sans oublier ses amis gantois. Quand Liévin De Winne, l'un des plus chers, disparut jeune encore, laissant interrompus des travaux qui le montrent en pleine force, le souvenir de tant de liens qui les avait unis inspira à Paul De Vigne l'œuvre la plus parfaite peut-être qu'il ait signée, la jeune *Immortalité* que nous avons sous les yeux. Cette figure sereine, dont le beau geste flexible fait à la gloire et à l'avenir un signe pensif, il se trouve aujourd'hui que c'est à lui-même non moins qu'à son ami qu'il l'a dédiée.

Car c'est une autre singularité heureuse de ce monument. Il n'a pas fallu, pour célébrer De Winne et De Vigne, se confier à la chance incertaine d'une commande ou d'un concours, il n'a pas fallu recommencer ce qui était fait, et pour que les figures mêmes des deux artistes vinsent préciser l'hommage de l'allégoric, il n'a pas été nécessaire, comme trop souvent, d'imposer à un sculpteur la tâche ingrate de faire vivre des visages à jamais disparus, qu'il n'a jamais eu l'occasion d'étudier. De Winne apparaît ici tel que le vit De Vigne, De Vigne lui-même tel que l'a modelé le pouce nerveux de Rodin. Les éléments de ce mémorial existaient d'avance; il n'a fallu que les assembler pour composer un monument complet.

Le passant averti saura que les deux artistes célébrés ainsi furent vraiment dignes d'admiration. Et les œuvres de l'un et de l'autre recueillies dans ce musée même et dans le Musée de l'État, à Bruxelles, pourront achever de le convaincre de la haute valeur de Liévin De Winne et de Paul De Vigne.

Le premier suivit en quelque manière la destinée de l'art belge dans le temps même qu'il vécut. Il débuta par des scènes de genre qui sont aujourd'hui oubliées; il eut l'ambition de se hausser à la grande peinture, à la peinture d'histoire, à la composition imaginative retraçant dans de grandes dimensions des scènes de la vie du passé. Ses tentatives dans ce genre n'aboutirent qu'à

des résultats secondaires, il s'en convainquit lui-même assez tôt. Mais devant la nature, son sens de Flamand apte à saisir la réalité dans ses apparences et dans son intimité s'éveilla enfin. Ce fut dans le portrait qu'il triompha. D'autres y ont mis plus d'éclat et de pompe extérieure, ont davantage amusé l'œil, quelquefois en le distrayant de l'objet essentiel, qui est la représentation de la figure humaine à l'état statique, l'expression par l'attitude, par l'air du visage, par la vie du regard de ce quelque chose d'indicible qu'est une physionomie individuelle. L'ensemble chez lui est d'une sévérité qui confine à l'austérité; aussi peut-on croire qu'il a excellé dans les portraits d'homme plus que dans les portraits de femme, et, pour une œuvre maîtresse de cette dernière catégorie, — ce portrait si gracieux et si séduisant de *M^{me} Vanderstichelen* que l'on a revu à l'Exposition rétrospective de l'art belge cette année, — on trouvera à citer plus aisément des portraits d'homme où s'avèrent sa force de pénétration psychologique, la tranquillité puissante et aisée de son modelé, son art de porter au point essentiel un accent incisif, comme dans son grand portrait en pied de Léopold I^{er}, à qui le Musée de Bruxelles donne sans regret la place d'honneur que requiert la personnalité du modèle, comme dans ce portrait de *M. Sanford*, si solide, et si discret, si bien campé dans son allure familière, qui est entré par l'effet d'un legs au Musée de New-York où nous le vîmes l'an dernier, M. De Groot et moi, à une place qui ne le mettait pas suffisamment en valeur au gré de notre patriotisme, si bien que nous réclamâmes pour cette œuvre un meilleur traitement, qui lui fut accordé. On serait tenté tout d'abord de regretter l'exil lointain d'une telle œuvre, dont nous n'avons gardé que la belle gravure de Biot; d'autre part, il est heureux, pour le renom international de l'art belge, que tout ce qui est sorti de beau de ce sol généreux ne soit pas demeuré confiné dans le pays.

Il est heureux aussi sans doute que ses artistes, obéissant à une sorte d'instinct migrateur et à une tradition qui remonte plus haut qu'on ne s' imagine d'ordinaire et jusqu'aux plus anciens d'entre nos primitifs, aillent de par le monde chercher où il leur plaît l'aliment et le renouvellement de leur sensibilité. Assurément, certains artistes ou certaines générations d'artistes ont pu y perdre quelque chose d'une personnalité qui n'était peut-être pas bien robuste; mais je pense qu'au total le trésor national s'est enrichi par la libre circulation des idées, par l'afflux entrecroisé des courants venus du dehors, par les contacts nouveaux, par les réactions de notre propre spontanéité sous l'influence d'excitations étrangères. Liévin De Winne en fournit un exemple, et Paul De Vigne un autre, encore plus probant.

On peut dire, sans manquer de justice envers ses devanciers, que la génération d'artistes, de sculpteurs

spécialement, à laquelle il appartient et qui est encore représentée parmi nous par des individualités marquantes, est apparue à un moment où la statuaire en Belgique, pour ne parler que de cet art, se complaisait dans des redites sans intérêt et dans des formules surannées. C'est à Florence, à Florence plus qu'à Rome, c'est à Paris, que, déjà en possession d'un métier supérieur, Paul De Vigne trouva des exemples profitables à sa propre culture, et put se perfectionner dans le sens de sa nature foncière, fine, réfléchie et mesurée. Parce qu'il aima Donatello, parce qu'il s'enthousiasma de Rude, il ne fut pas le copiste inutile de ces maîtres, mais il leur dut de se connaître mieux; il prit conscience, en les admirant, de l'idéal de force et d'élégance qui est le sien. Mêlant un sentiment tout moderne, affranchi des conventions et des types académiques, à une volonté raisonnée d'art classique qui lui fit chercher toujours la ligne pure, la composition serrée, logique et harmonieuse, il put créer, dans le libre développement de sa personnalité mûrie, ses œuvres maîtresses, ses figures exquises, candides et ingénues de femmes, cette vision virginale de *l'Immortalité*, ce groupe fier et plein d'élan de la *Glorification de l'Art* à la façade du Musée de Bruxelles, cette double statue héroïque qui commémore le soulèvement victorieux des communes flamandes sur le marché de Bruges et qui nous manifeste clairement à quel point ce maître de la douceur était capable, quand le sujet l'exigeait, d'accents vigoureux et énergiques.

Paul De Vigne et Liévin De Winne montrent par leur éclatant exemple que les Flamands se feraient du tort en enfermant leur génie national dans des définitions qui le limitent et le retrécissent à l'excès. C'est un lieu commun de ne voir chez eux que sensualité triviale, joie matérielle, brutalité d'instinct. Il y a Jordaens, mais, tout à côté de lui, il y a Van Dyck, dont la distinction naturelle ne fut jamais surpassée. A une autre époque, dont peut-être une exposition prochaine évoquera ici même la plus haute, la plus imprescriptible gloire, les artistes flamands unirent à la passion éperdue d'exprimer par leur art tout le visible la faculté de signifier avec non moins d'intensité les mouvements du cœur, les secrets de la vie cachée, ce qu'il y a dans l'âme universelle de plus intime et de plus profond.

ERNEST VERLANT

LE CONCERT YSAÏE

S'ils cherchent un guide dans les appréciations des journaux, les compositeurs doivent être souvent embarrassés. L'auteur de la symphonie qui ouvrait le troisième Concert Ysaïe a pu lire, le lendemain de l'audition, dans un journal du matin: « La symphonie de M. Louis Mortelmans a le mérite essentiel d'être écrite

avec clarté (1) », — et le même jour, dans un journal du soir : « Ces œuvres (la symphonie précitée et le poème symphonique de M. Joseph Jongen), ne sont pas parfaites; il leur manque de la clarté, de la précision, de l'ensemble, etc. (2) ». L'heure du tirage — diurne ou nocturne — des journaux influencerait-elle sur le jugement des critiques?

Quoi qu'il en soit, le public a paru partager l'opinion la plus matinale, si l'on en juge par l'accueil sympathique qu'il a fait à la *Symphonie homérique*, dont il a acclamé l'auteur. — Homérique? Le programme l'affirme. Le wagnérisme suraigu dont est pénétrée cette partition (son excuse, c'est d'avoir été écrite il y a douze ans, à une époque où Bayreuth obsédait les musiciens) s'accorde mal avec l'évocation de l'Iliade et de l'Odyssée. Les quatre mouvements dont elle se compose semblent célébrer plutôt le jeune Siegfried, le chaste Parsifal, les Filles-fleurs et leurs jardins de volupté. La symphonie n'en est pas moins, au vœu de son auteur, « homérique ». Gageons que c'est un trait de modestie. Sept villes de la Grèce se disputaient, dit-on, l'honneur d'avoir donné naissance au poète. L'impersonnalité de son œuvre, l'incertitude des sources multiples dont elle est issue (car *Manon* s'y mêle polyphoniquement à des réminiscences de la tétralogie) ont sans doute déterminé M. Mortelmans à l'assimiler au classique symbole des origines conjecturales... En quoi il aurait fait preuve d'esprit. Homérique, héroïque ou chimérique, la symphonie est d'ailleurs une œuvre honorable. A défaut d'originalité, elle décèle une main habile à manier l'orchestre et à en faire chanter les cent voix.

Chez M. Joseph Jongen il y a, outre une parfaite connaissance du métier, un tempérament musical réel. Diverses pages symphoniques, plusieurs œuvres de musique de chambre ont mis en vedette ce nom liégeois à désinence flamande (la voilà peut-être réalisée, l'âme belge dont il fut tant question ces temps derniers!). Son nouveau poème symphonique *Lalla Roukh*, inspiré de Thomas Moore, s'inscrit parmi ses meilleures partitions d'orchestre. Classiquement construite sur deux thèmes précédés d'une introduction destinée à situer l'action (et d'un orientalisme dépouillé de l'exotisme de pacotille propagé par les expositions universelles), l'œuvre se développe logiquement, avec une gradation d'effets parallèles au *crescendo* pathétique du poème. On sait que les deux héros, tels Tristan et Yseult, s'aiment au cours de la traversée qui doit amener à l'époux la princesse lointaine. Mais au lieu d'un roi Marke, celle-ci trouve sur le trône l'amant qu'un subterfuge lui avait fait prendre pour un messager de son futur maître.

La musique dont M. Jongen a commenté ce récit légendaire a de la vie, de la chaleur et de l'éclat. Elle est riche et sonore, abondante et expressive. L'auteur y affirme une personnalité libérée de souvenirs, sinon d'influences : celles-ci apparentent l'œuvre à certaines compositions de M. d'Indy, spécialement à *Saugefleurie* avec laquelle elle présente des analogies d'écriture.

Les Divertissements russes de M. Henri Rabaud, qui clôturaient le programme, n'offrent qu'un intérêt pittoresque, — de ce pittoresque un peu superficiel mis à la mode par les recherches moins folkloriques. Instrumentés avec goût, ils n'en forment pas un numéro de concert chatoyant et animé.

A l'attrait de ces trois auditions nouvelles, M. Eugène Ysaye

(1) *Le Petit Bleu*.

(2) *La Réforme*.

avait ajouté le charme caressant du violon de M. Jacques Thibaud. Celui-ci joua avec la pureté, le sentiment et le style admirables qu'on lui connaît le Concerto en *si* mineur de Saint-Saëns. Son succès fut triomphal. Et le triomphe devint du délire quand M. Eugène Ysaye, passant à l'improviste le bâton directorial à M. Gustave Huberti, interpréta avec M. Thibaud, pour remplacer la *Chaconne* annoncée, le Concerto pour deux violons de J.-S. Bach. Rien ne peut donner une idée de la beauté émouvante de cette exécution. La salle entière, transportée, ovationna frénétiquement les deux virtuoses et ne se lassa de les rappeler sur l'estrade que pour écouter et applaudir, encore et toujours, M. Jacques Thibaud, revenu seul, cette fois, et qui ajouta gracieusement au programme la *Habanera* de Saint-Saëns, merveilleusement jouée.

OCTAVE MAUS

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Le Mariage d'Hermance, par M. LÉOPOLD COURUBLE (1).

Il faut craindre d'épuiser un genre, de vouloir trop prouver et trop dire, de frapper trop souvent à la même porte, de solliciter plusieurs fois pour le même motif l'intérêt de ses lecteurs. M. Léopold Courouble, esprit fin et délié, doit le savoir mieux que personne. Il a eu la bonne fortune littéraire de trouver sur son chemin, à l'âge de la maturité, un petit sentier de traverse, presque inexploré, qui l'invitait à descendre vers les quartiers du « bas de la ville ». Il l'a suivi et, pareil à son Joseph Kaekebroeck qui renonce vaillamment aux raffinements de l'esthétisme pour retourner à sa race, il a consenti à prêter l'élégance sobre et précise de son style à l'étude des mœurs et du langage vulgaires des vieux et authentiques Bruxellois. Comme il y avait, dans cette tentative, un louable souci d'observation exacte et le désir sincère de fixer un état curieux de notre caractère national, pendant qu'il en était temps encore et avant que notre amusant « bas de la ville » ne fit son éducation de grande capitale, elle obtint presque tout de suite un très vif succès. Le public acheta ces livres alertes, gais, vivants, et il eut bien raison de les acheter. Et s'il les acheta, ce ne fut point uniquement à cause de la drôlerie aguichante des locutions triviales qu'il y rencontrait, mais aussi parce qu'il allait d'instinct aux documents humains — oh ! d'une humanité pas bien relevée, certes, et en tous cas fort momentanée, — que contiennent ces ouvrages spirituels et légers.

Nous eûmes ainsi toute une série de romans bruxellois : *La Famille Kaekebroeck*, puis *Pauline Platbrood*; vinrent ensuite *les Noces d'or* que complétèrent *les Cadets du Brabant*. Avec l'apparition de ce dernier, le succès faiblit un peu. Le public trouvait que c'était toujours la même chose. Et comment voudriez-vous qu'il en fût autrement? Les personnages de ces livres sont des fantoches sans beaucoup de personnalité. Ils n'existent qu'à la façon des bonhommes des tableaux de l'École flamande. La plupart d'entre eux sont des caricatures, par la volonté même de l'auteur. Il leur est donc impossible de se renouveler et quand on en connaît dix, on les connaît tous.

M. Courouble l'a lui-même compris. Par une faiblesse paternelle bien excusable, il éprouve quelque peine à se détacher tout à fait du petit monde auquel il a donné la vie littéraire et qui lui a valu, en retour, une vogue flatteuse encore que bien méritée. Il a tenu à y ajouter un dernier élément et il a conçu le plan de ce *Mariage d'Hermance* qu'il vient de publier. Seulement, il s'est efforcé de ranimer l'intérêt déclinant, en y étudiant parallèlement les mœurs du bas de la ville et celles du Quartier-Léopold. On y voit en effet un fils de riches bourgeois, apparentés à la noblesse, Pierre Dujardin, désertir sa caste pour solliciter l'alliance

(1) Bruxelles, Lacomblez.

de boutiquiers, et l'auteur y oppose la famille Dujardin, vindicative et fière, *stoeffler*, comme on dit chez nous, à l'excellente, à l'idyllique famille Plathbrood qui s'exprime en un français douteux, sans mettre ni gants, ni mitaines, mais qui, sur ses mains nues, offre naïvement tout son cœur.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette façon de faire le procès à notre « monde », et je ne pense pas que tous les salons de Bruxelles soient pareils à celui de M^{me} Dujardin. Peut-être M. Dujardin, répugnant à une union avec une petite caille, coureuse de soirées et de dîners, n'aurait-il pas eu besoin, pour trouver la femme de son choix, de descendre jusqu'à la rue de Flandre. Son *Hernance*, d'ailleurs, est une jeune fille parfaitement bien élevée et qui a fait ses études — ô détail charmant ! — dans une institution française. Elle n'a pas l'accent ! Elle n'est plus une fleur du terroir. Et voilà ce qui nous indique clairement que M. Courouble, malgré tout, se prépare à dire adieu aux Kaekebroeck, aux Plathbrood, aux Rampelbergh, aux Van Poppel et *tutti quanti*. Nous ne nous en plaignons pas. Le tableau est bien tel qu'il est : inutile d'y ajouter une scène ou un personnage. *Le Mariage d'Hernance* se lit encore avec plaisir. Certaines pages, le dimanche matin à Bruxelles, l'incendie du dépôt de vernis et la scène d'amour dans la tragique lueur des flammes, sont du meilleur Courouble. Le roman garde toutes les qualités des précédents : c'est le sujet seul qui n'offre plus le même intérêt. Et maintenant, à autre chose ! Dieu merci, notre existence sociale est féconde en conflits, en situations qui sollicitent de toutes parts l'analyste et l'historien. Il y aurait un beau livre à écrire sur Bruxelles, sur le Bruxelles actuel, qui commence à palpiter d'une intense fièvre d'art et de vie. M. Courouble est tout qualifié pour le faire. Voilà une tâche à la mesure de son talent sagement réaliste et savoureusement observateur.

GEORGES RENCY

Les Arts décoratifs modernes à l'Expositon de Milan.

Les Décorateurs modernes préparent une exposition appelée, sans aucun doute, à égaler, à surpasser même celle de Turin qui fut pour eux un succès dont le souvenir subsiste encore.

Le gouvernement a bien voulu, cette fois, soutenir, efficacement les exposants de la Décoration moderne en leur accordant un subside de 40,000 francs. Il convient de féliciter MM. de Smet de Naeyer et Francotte de cette décision, qui permettra aux artistes de se manifester brillamment.

Un Comité actif fonctionne et nous y voyons figurer, sous la présidence de M. Fierens-Gevaert, MM. E. Berchmans, Ciamberrani, A. Crespin, G. Devreese, Fabry, Fraigneux, G. Hobé, V. Horta, F. Khnopff, Octave Maus, Montald, Sneyers, Van der Stappen, Ph. Wolfers, R. Wytzman, etc.

Parmi les artistes groupés on retrouvera, faut-il le dire, les exposants de Turin, et cela nous est, en quelque sorte, le meilleur garant du succès de cette manifestation qui, outre son caractère artistique, constituera un véritable mouvement national.

Des délégués provinciaux ont été désignés, parmi lesquels se trouvent : pour Anvers, M. G. Morren ; pour Liège, MM. Bodson, Comblen, Serrurier-Bovy ; pour Gand, MM. A. Baertsoen et Van de Voorde ; pour Courtrai, M. De Coene, etc.

L'exposition groupera en un ensemble conçu par M. Horta des intérieurs complets de MM. Hobé, Horta, Sneyers, Wolfers ; plusieurs salons de collectives provinciales où se produiront les jeunes architectes et décorateurs d'Anvers, de Liège, de Gand, de Courtrai ; les salonnets de l'Orfèvrerie, de la Méjaille, du Livre, de l'Étoffe, des Écoles, etc. On y verra des œuvres de grande peinture décorative de MM. Berchmans, Ciamberrani, Delville, Fabry, Montald, Morren, Wytzman, etc. La sculpture décorative y sera représentée notamment par un ensemble complet des œuvres de Meunier.

Bref, nous aurons là une conception nouvelle de « Salon » :

non plus une exposition d'œuvres accrochées au mur mais un tout harmonieux, richement étoffé, disposé de manière à effacer les limites entre les différentes manifestations artistiques, à les compléter les unes par les autres, architectes, peintres, sculpteurs, artisans, industriels collaborant confraternellement à Milan à un programme d'ensemble.

NOTES DE MUSIQUE

La *Société belge des Ingénieurs et des Industriels* a offert à ses membres, lundi dernier, au Palais de la Bourse, une fort jolie soirée au cours de laquelle on eut la bonne fortune d'entendre M^{me} Bathori chanter d'une voix délicieuse, en costume grec, les *Chansons de Bilitis* de Pierre Louys mises en musique par M^{me} R. Strohl. Il y a dans ces six pièces, — apparentées à celles qu'écrivit, sur trois poèmes du même recueil, M. Debussy, — d'heureuses trouvailles. La musique serre de très près le texte, dont elle traduit avec fidélité l'érotisme discret et le tour voluptueux. M^{me} Bathori les avait fait entendre naguère à l'une de ses « Heures de musique ». Elle les a dites, cette fois, de mémoire, avec une expression et une délicatesse exquises.

On entendit aussi vibrer la harpe chromatique Lyon sous les doigts agiles de M^{lle} Germaine Cornélis, virtuose accomplie ; on applaudit M^{me} Dubois-Dongrie pour ses soli de violon, M^{lle} Strens pour ses récitations de poèmes sur un accompagnement musical, M. Mahy pour ses morceaux de cor, — le tout accompagné par M. Minet.

Et M. Engel, après avoir interprété à merveille la *Chanson du Chemin* de G. Charpentier, termina le programme en jouant avec M^{me} Bathori, en costumes et dans un décor improvisé, un opéra-comique peu connu et, ma foi ! très musical de M. Saint-Saëns : *La Princesse jaune*. L'exécution que lui donnèrent les deux excellents artistes fit naître l'espoir d'applaudir ceux-ci, dans les mêmes rôles, sur une scène moins exigüe. Cet acte enjoué et gracieux mérite d'être ressuscité, ne fût-ce que pour y pouvoir admirer ses parfaits interprètes.

Troisième séance Bosquet-Chaumont.

Sonate en *fa* (op. 24), Sonate en *sol* (op. 96), Sonate à Kreutzer : trois expressions essentiellement différentes, également admirables d'un génie que n'entament ni le temps, ni les plus redoutables engins de l'artillerie harmonique et contrapuntique moderne. Transposé dans le domaine symphonique, ce programme deviendrait : la VII^{me}, la VIII^{me} et la IX^{me}. La sonate, c'est la symphonie en chambre. L'émotion qu'on éprouve à écouter la « Kreutzer », par exemple, n'est pas moindre que celle que provoque, dans son déchainement sonore, la symphonie avec chœurs. Le dialogue du violon et du piano suffit au miracle : la musique pure, — j'entends dépouillée de sensations littéraires et d'impressions picturales, — trouve en soi-même son pathétisme.

Mais il faut, pour en faire goûter les joies intimes, que les exécutants en pénètrent les secrètes beautés, en expriment non seulement la lettre mais l'esprit. A cet égard, l'interprétation de MM. Bosquet et Chaumont a été superbe. Soucieux du détail comme de l'ensemble, attentifs aux moindres intentions du maître, les deux virtuoses ont donné à chacune des sonates son caractère synthétique, tendre et gracieux dans la première, passionné dans la deuxième, fougueux, véhément, héroïque, débordant de fantaisie et de vie ardente dans la « Kreutzer ». Cette dernière soirée fut un triomphe. Elle acheva magnifiquement un cycle de concerts qu'on regrette de voir clos.

Avec la collaboration de M. Henri Merck, MM. Bosquet et Chaumont se sont décidés à donner deux séances de trios au programme desquels ils ont inscrit des œuvres de Beethoven, Brahms, Schumann, Vincent d'Indy et J. Jongen. Ces deux séances auront lieu les vendredis 26 janvier et 16 février à la *Scola Musica*, 90, rue Gallait.

O. M.

Séance de M^{lle} Cholet et de M. Delcroix.

Le programme de M^{lle} Cholet et de M. Delcroix était des plus simples : trois sonates pour piano et violon. Mais lesquelles ! Celle de César Franck, celle de Lekeu et celle de M. Vreuls : trois œuvres d'inspiration magnifique, qui ne lassent pas l'attention un seul moment, tellement tout ce qu'elles disent va droit au cœur. La sonate de Franck et celle de Lekeu sont trop connues pour que nous exprimions ici toute l'admiration que nous avons pour elles. Celle de M. Vreuls est un peu la fille des deux autres ; elle est bien de cette école liégeoise, généreuse, chaleureuse, profonde et sincère, germanique et latine à la fois. Elle n'a ni la pureté absolue de lignes, ni le mysticisme humain de la sonate de Franck ; elle n'a pas non plus la passion douloureusement débordante, ni l'atmosphère concentrée de celle de Lekeu. Elle est plus « extérieure », plus « heureuse » peut-être : elle a, en fougue juvénile, ce que la sonate de Lekeu (l'œuvre d'un jeune que la mort guettait) a en passion exacerbée ; et elle a en fraîcheur et en suavité épanouie ce que celle de Franck a en mysticisme. Elle est d'une facture franche, solide et bien équilibrée, presque conforme à la belle tradition classique, surtout dans le mouvement final dans lequel domine le rythme, tandis que dans le premier et le second mouvement le jeune compositeur se laisse plutôt aller aux sinuosités moins rythmiques du sentiment et du rêve.

M^{lle} Cholet et M. Delcroix ont présenté ces trois sonates sous leur aspect véritable ; pas de virtuosité choquante, pas de figurations, pas de fausse sentimentalité : la grande ligne, austère ou aimable, a été l'objet de leurs soins constants, et c'est ce qui fait que, malgré de légères défaillances d'exécution, ils ont charmé et subjugué l'auditoire.

Ch. V.

Concert de bienfaisance.

Citons aussi, parmi les dernières fêtes musicales, le beau concert donné la semaine dernière sous la direction de M. Huberti à l'école de la rue Gallait au profit de la Croix-Rouge de Schaarbeek.

MM. Eugène et Théo Ysaye s'y sont fait applaudir pour leur magistrale exécution d'une sonate de Hændel et de la *Ballade et Polonaise* de Vieuxtemps. Des chœurs à deux voix de César Franck, la seconde partie de la *Croisade des enfants* de M. G. Pierné, des rondes enfantines de M. Jaques-Dalcroze, etc. ont valu aux élèves de l'école et à leur chef d'enthousiastes applaudissements.

Vifs succès aussi pour les *Poèmes d'amour* (quatuor solo et piano) de Brahms, très bien interprétés par M^{lles} Poirier, Latinis, MM. Demest et Achten.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Peu de chose à noter cette semaine : les nouvelles scènes de la *Revue des Galeries*, une assez amusante parodie d'*Armide*, agaçante toutefois comme toutes les parodies de vrais chefs-d'œuvre, et une rentrée abondamment fleurie, machinée et truquée à l'égal des jeux de scène les plus compliqués, de M^{lle} Angèle Van Loo.

Au Molière, la deuxième matinée de Musique du Passé a définitivement consacré le triomphe de M^{lle} Das. Dans des chansons anciennes d'abord, puis dans le rôle de Margot des *Troqueurs*, de Dauvergne, le premier opéra comique français, elle a charmé, conquis, emballé à fond son auditoire. Et l'on ne savait ce qu'il fallait admirer le plus : sa fraîcheur, sa voix jeune et déjà puissante, ou sa mimique absolument délicieuse de justesse, de grâce et d'intelligente compréhension. Elle était d'ailleurs très intéressante, cette matinée, et si la conférence de M. Joly avait les allures fâcheuses d'une mystification, les chansons anciennes interprétées par M^{lle} Das, Duchêne et Van Craenenbroeck, les airs joués avec correction sur la viole de gambe par M. Bouserez, et la musique spirituelle de l'opéra de Dauvergne constituaient de

précieux éléments de succès. Il y avait énormément de monde, et c'est vraiment tant mieux.

Au théâtre du Parc, le deuxième spectacle de gala de la Comédie-Française a été accueilli avec moins de faveur. On jouait *Don Quichotte*, le mélodrame en vers de Jean Richepin. Il est très mauvais, ce mélodrame et, à part quelques tirades bien venues qui n'ont que le tort de rappeler celles de *Cyrano*, il ne s'écoute qu'avec beaucoup d'ennui. M. Leloir, qui est un artiste de talent, a fait tout ce qu'il a pu pour sauver son personnage et la pièce. Ce n'est pas sa faute s'il n'y a point réussi.

G. R.

NÉCROLOGIE

Joseph Van Severdonck.

La populaire et sympathique figure du vieux peintre Van Severdonck vient de disparaître. Né en 1819, l'artiste avait dépassé l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Et malgré le poids des années, il peignait encore, spécialisé dans les scènes de cavalerie qui lui avaient valu l'amitié de feu la reine Marie-Henriette.

Van Severdonck a laissé à l'Académie des Beaux-Arts, où il professa longtemps à côté de Stallaert et de Robert, le souvenir d'un cœur excellent, d'une inaltérable bonne humeur, d'un esprit goguenard de Bruxellois demeuré Kaekebroeck jusqu'aux moelles. Ses saillies, ses réparties, son inimitable accent sont célèbres et le seront longtemps encore. Ils survivront aux essais qu'il tenta dans la peinture d'histoire : un *Dante*, une *Arrestation d'Anneessens*, et, sans doute, aux petits tableaux militaires qu'il signola patiemment et méticuleusement jusqu'à la fin de sa vie.

Reimond Styns.

Un écrivain flamand très apprécié, M. Reimond Styns, né en 1850 à Audenarde, vient de mourir à Bruxelles où il donnait, à l'Athénée royal, un cours de langue néerlandaise. Il signa avec son beau-frère, Isidore Teirlinck, un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels le pamphlet anticlérical célèbre : *Arm Vlanderen*. Styns est aussi l'auteur de *Hard Lubeur*, publié il y a quelques mois, de *Ruwe Liefde*, de *In de Ton*, etc., tous romans à succès.

PETITE CHRONIQUE

Le cercle « Vie et Lumière », qui débuta l'an dernier à Bruxelles sous les auspices de la *Libre Esthétique*, ouvrira en février prochain une exposition à la galerie Boute. Le secrétaire de « Vie et Lumière » est notre confrère M. Maurice des Ombiaux.

M. François Maréchal, qui vient de faire à Rome un séjour de plusieurs années, expose à Liège, au Cercle Athlétique, du 16 au 31 décembre, une importante série de peintures, d'eaux-fortes et de dessins.

Le 4 février prochain s'ouvrira à Louvain, par invitations, le quatrième Salon des Beaux-Arts organisé par la « Table-Ronde ». Ces expositions, qui n'ont lieu que tous les quatre ans et que prépare avec beaucoup de goût une commission dont le président est M. Léon Boels, échappent à la banalité des expositions de province. La dernière, qui eut lieu en 1902, offrit, par le choix et l'importance des œuvres réunies, un réel intérêt.

C'est à Henri Sienkiewicz, le populaire romancier polonais, que vient d'être attribué le prix Nobel pour la littérature (200,000 francs).

A ce propos, un journal d'Anvers (qui paraît ne pas aimer les Anglais mieux qu'Eugène Demolder ou Gérard Harry) s'indigne de ce qu'on ait osé, en Angleterre, proposer pour le prix Nobel

un écrivain anglais, M. Thomas Hardy, qu'il appelle « un illustre inconnu ».

UN ILLUSTRE INCONNU, l'auteur de quelques uns des plus beaux et des plus passionnants romans de ce temps!... C'est pousser un peu loin l'ignorance nationale.

Apprenons donc à notre confrère anglophobe qu'outre *Tess of the d'Uxbervilles*, *Jude the obscure*, *Far from the madding crowd*, — tous trois traduits en français, le dernier sous le titre : *Barba*, Thomas Hardy a publié : *Wessex tales*, *Two on a tower*, *The well beloved*, *Wessex poems*, etc., au demeurant une vingtaine de volumes qui classent leur auteur au premier rang des écrivains d'aujourd'hui. Et son œuvre nous paraît destinée à survivre à *Quo Vadis*...

Mardi prochain, à 8 h. 1/2, M. Emile Vinck fera à la Maison du Peuple (section d'Art et d'Enseignement populaires), une conférence sur *Ubu Roi*, d'Alfred Jarry, avec projections lumineuses.

M. Ed. Keurvels, directeur des concerts symphoniques de la Société de zoologie d'Anvers, fera exécuter mercredi prochain les trois ouvertures de *Léonore* de Beethoven et la Symphonie inachevée de Schubert : programme peu banal, on le voit.

M. Georges Pitsch, le jeune violoncelliste dont nous avons relaté le brillant début, exécutera, à cette même séance, le Concerto de Haydn et des œuvres de J. Jongen, Tschaiakowsky et Dvorak.

M^{lle} Marie Tordeus, professeur de solfège au Conservatoire de Bruxelles, va prendre sa retraite. Pour reconnaître les éminents services que pendant près d'un demi-siècle elle a rendus à l'enseignement musical, un comité formé de fonctionnaires et de professeurs du Conservatoire, agissant avec l'autorisation de M. Gevaert, organise une manifestation de sympathie en son honneur. A la demande de M^{lle} Tordeus, les sommes recueillies par souscription pour lui offrir un souvenir seront consacrées à la fondation d'un prix qui sera attribué annuellement à l'élève la plus méritante de la classe de solfège.

On nous écrit de Lille :

Un très intéressant concert a été donné, le 8 décembre, par MM. Emile Bosquet, pianiste, Emile Chaumont, violoniste, et M^{me} Bosquet-Dam, cantatrice, tous trois fort appréciés du public bruxellois. Leur apparition à Lille n'a fait que confirmer leur grande réputation.

M. Bosquet s'est affirmé pianiste de beau tempérament et d'extraordinaire virtuosité. Le Nocturne en *ré bémol* de Chopin et la *Méphisto-waltz* de Liszt ont soulevé un tonnerre d'applaudissements. M. Chaumont mérite les mêmes éloges. Son interprétation de la *Sarabande* de Bach et de la *Polonaise* de Wienawski l'a classé parmi les violonistes de tout premier ordre. M. Chaumont possède une belle technique et une belle qualité de son, dont le charme et la jeune fougue ont gagné tous les suffrages.

M^{me} Bosquet-Dam a fort bien chanté l'air de *Louise*, où sa voix jeune et fraîche a beaucoup plu ; mais c'est dans un air de la *Fête enchantée* qu'elle nous a révélé d'insoupçonnés trésors de voix dans l'aigu et une extrême facilité de vocalises.

Une dépêche de New-York nous apprend le très grand succès remporté aux Etats-Unis par M. Vincent d'Indy, qui termine une tournée de huit concerts donnés à Boston, New-York, Philadelphie, Baltimore, Washington et Brooklyn à la tête de l'orchestre de Boston, la plus parfaite association symphonique actuelle.

Dès le premier concert, qui réunissait au « Symphony hall » de Boston trois mille cinq cents auditeurs, le maître français a été l'objet d'ovations enthousiastes. L'œuvre la plus acclamée a été *Istar*. M. d'Indy a dirigé en outre *Saugefleurie* et sa deuxième symphonie, la suite symphonique tirée de *Psyché* (César Franck), la symphonie d'E. Chausson, *L'Après-midi d'un Faune* et deux des *Nocturnes* de M. Debussy, *L'Apprenti sorcier* de M. Paul Dukas, le prélude et les entr'actes de *Pelléas et Mélisande* de M. G. Fauré.

La semaine musicale :

Dimanche 17. — 7 h. 1/2. Concert de l'Union postale (chœurs),

avec le concours de M^{lle} Das, de MM. Queeckers, Van den Eynden, Fonteyne et Janssens (Grande-Harmonie).

Lundi 18. — 8 h. 1/2. Deuxième concert de la *Scola Musica* avec le concours de MM. Bosquet, Chaumont, Costallat, Charlier et Strauwen. Œuvres de Bach. L'orchestre sous la direction de M. Jongen (90, rue Gallait). — Même heure. Concert L. Verheyden-E. Riga (Salle Érard).

Mardi 19. — 8 h. 1/2. Concert P. Casals, avec le concours de MM. Bosquet et Crickboom (Grande-Harmonie).

Jeudi 21. — 2 h. *La Musique du passé*. M. Joly ; M^{lle} Das, M. Bouserez, etc. (Théâtre Molière).

La maison Breitkopf vient de publier sous ce titre : *Nous sommes pianistes*, un petit recueil de pièces enfantines d'une grâce et d'une distinction toutes particulières. L'auteur, M. (ou M^{me}) Z'lica, a illustré lui-même son œuvre de petits dessins charmants.

Le concours de pièces de théâtre organisé par la revue d'art *le Thyrsé* sera clôturé le 1^{er} janvier 1906.

M. Victor Reding a spontanément offert de faire jouer sur la scène de son théâtre, au cours de la présente saison, les trois premières pièces primées par le jury.

Les petits moyens :

On a pu lire dans *le Figaro* du 11 décembre :

« La jolie pièce de M. Francis de Croisset attire particulièrement les nombreux amateurs de l'automobile venus à Paris pour visiter l'Exposition du Grand-Palais, car on sait que, pour la première fois au théâtre, c'est un véritable moteur de 24 chevaux, 4 cylindres, qui fonctionne chaque soir à la réplique et donne au public l'illusion la plus parfaite d'une voiture en marche. »

Le jour où un auteur mettra en scène un moteur de 50 chevaux, la pièce de M. de Croisset sera évidemment distancée !

Le Samedi relève dans les journaux parisiens cette extraordinaire réclame de l'Hippodrome de Bostock : « Il faudra la plume de Huijsmans pour décrire l'émotion qu'on ressent en assistant aux gracieuses évolutions de Nina Maarder... On admire l'écuyère à la fois sensuelle et mystique ; on admire son merveilleux cheval, et l'on subit l'impression d'un charme intense, comparable à une émotion religieuse. »

C'est ce que notre confrère appelle « La Punition de M. Huijsmans ».

L'Épreuve, l'artistique album mensuel dont nous avons annoncé l'imminente publication, vient de paraître. Sa première livraison, présentée avec une irréprochable correction typographique, renferme quatre eaux-fortes, dont l'une en couleurs, tirées sur les planches originales et signées Ch. Cottet, H. Meunier, Roux-Champion et L. Titz. Texte de M. Victor Thomas. Bureaux 34, place de Brouckère, Bruxelles.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

ÉTUDES SUR L'ART FLAMAND

LA RENAISSANCE SEPTENTRIONALE

ET LES PREMIERS MAITRES DES FLANDRES

Les Origines. — Le XIV^e siècle. — Les Van Eyck.

PAR FIERENS-GEVAERT

Professeur d'Esthétique et d'Histoire de l'Art
à l'Université de Liège
et aux Cours d'Art et d'Archéologie de Bruxelles.

Beau volume gr. in-8^o, illustré de 106 reproductions

dont 24 planches hors texte. — Prix : 10 francs.

Au 1^{er} janvier 1906 le prix de cet ouvrage sera porté à 12 francs net.



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone. 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant à tous pianos et permettant à chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

E. DEMAN LIBRAIRE-ÉDITEUR
86, rue de la Montagne,
à Bruxelles.

Le 25 décembre prochain

notre installation de librairie, salle de ventes, etc., sera, pour cause de changements immobiliers, transférée, momentanément

14, rue de la Chancellerie

non loin de nos locaux actuels et de la collégiale de Sainte-Gudule.

Nous prions nos correspondants, bibliophiles et libraires, de vouloir bien, à partir de cette date et jusqu'à prochain avis, porter cette nouvelle adresse sur toutes communications ou envois postaux et autres, qui nous seraient adressés.

THE BURLINGTON MAGAZINE FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly. — Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Cy Ld, 14, New Burlington St. W

BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Flourey, 1, boulevard des Capucines.

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX. GLACES. GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

Les nouveaux abonnés pour 1906 recevront gratuitement l'ART MODERNE, à partir du jour de leur souscription jusqu'à la fin de décembre.

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

André van Hasselt : *Un ancêtre littéraire* (ARTHUR DAXHELET). — « Chérubin » (OCTAVE MAUS). — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — Le Jubilé André Van Hasselt à Maestricht. — Notes de musique : *La Scuola Musicae* (O. M.); *Concert Stéfi Geyer* (CH. V.). — Chronique théâtrale (G. R.). — Livres d'étrennes : *L'Homme et son image* (L.). — Petite Chronique.

ANDRÉ VAN HASSELT

Un Ancêtre littéraire.

Voilà trente et un ans que la mort a pris André van Hasselt, et il y aura tantôt un siècle qu'il naquit à Maestricht.

Sa vie est de celles qui n'attirent pas l'attention. Elle s'écoula presque toute sans événements extérieurs. Louis Alvin en a pourtant retracé les principaux aspects, un peu ternes et monotones, dans un livre tout vibrant

d'admiration (1). Je ne parlerai, moi, que de son œuvre. Elle fut certes la plus importante et la plus belle part dans cette existence vouée au labeur, et elle semble en refléter l'idéal élevé.

Je voudrais vous montrer un de nos ancêtres littéraires, — peut-être le plus grand, — avec lequel se leva chez nous et, un instant, brilla l'aurore d'une littérature nouvelle, d'imagination juvénile et forte, d'émotion sincère et originale.

Car c'est un préjugé de tout condamner des lettres belges de langue française d'avant 1880, et d'oublier telle floraison hâtive et déjà riche de couleurs et de parfums apparue dans la lande aride, dans une terre qui, en général, restait encore stérile.

Mais pour bien comprendre le rôle d'initiateur qu'André van Hasselt a joué, à la veille déjà et surtout au lendemain de 1830, il faut se rappeler ce qu'était alors chez nous la vie littéraire.

* * *

Ce qu'était, vers 1830, la mentalité de notre nation à peine constituée, peu de mots suffiront à le dire. Le Belge, longtemps ballotté au hasard de dominations diverses, jeté à travers des luttes incessantes pour l'affranchissement du sol natal, pour les droits civils et politiques, pour la liberté de conscience, qu'aurait-il bien pu développer en lui, depuis plusieurs siècles, à moins que son inlassable énergie? Les parcelles les plus

(1) *André van Hasselt, sa vie et ses travaux*, in-8°, Bruxelles, 1877.

nobles, les plus fines, de son âme étaient demeurées sans culture, grâce à l'éloignement des grands foyers de lumière où restait son pays, toujours réduit au rang de province de quelque État puissant. Sa sensibilité ne s'était guère disciplinée; fruste, sans la chaleur d'un idéal de beauté, elle ne vibrerait pour ainsi dire qu'au rêve de liberté et de bien-être matériel.

Jamais, sans doute, ne se trahirent plus cyniquement qu'à cette époque cette indifférence, qu'on dirait d'instinct chez nous, cette apathie presque systématique pour les choses de la pensée et de l'art, que soixante-quinze ans d'indépendance n'ont pu totalement corriger. Rien n'égalait cette torpeur intellectuelle, sinon, peut-être, la mésestime où nous nous tenions nous-mêmes et qui faisait que nous nous considérions comme littérairement impuissants, sinon encore notre ardeur pour la politique. Celle-ci primait tout le reste, et la poésie elle-même en était réduite à n'être guère que l'écho de ses luttes et de ses passions.

Pourtant, nous avons bien, alors, quelques écrivains qui rimaient, non sans élégance, des vers froids et raisonnables. Mais ils en étaient restés au décalque classique; ou bien, n'étant ni classiques ni romantiques, — car le grand mouvement d'idées qui renouvait la littérature française était suspecte chez nous, où l'on admirait toujours Delille et où l'on savourait encore Lebrun! — ils cultivaient sans succès un genre hybride et faux. Encore n'était-ce là chez eux que pur délassément ou loisirs studieux dans leur vie qu'absorbaient quelques fonctions importantes.

Ainsi l'époque de la Restauration, qui fut marquée par une si belle renaissance du génie français, — où Lamartine écrivait ses *Méditations*, Béranger ses *Chansons* et Victor Hugo ses *Orientales*, — avait été pour nos lettres sans éclat aucun. M. F. Masoin, dans sa consciencieuse *Histoire de la littérature française en Belgique de 1815 à 1830*, caractérise ainsi notre terre au point de vue poétique: « Semblable à un sol jusque-là resté en friche, elle ne devait donner ses fruits qu'après de longues années de culture. »

C'est sur ce maigre fonds, où la végétation tardait à se développer, qu'on vit bientôt s'épanouir l'œuvre de van Hasselt, belle et rare fleur encore inconnue à notre terroir.

* * *

Dès 1829, André van Hasselt, dont les premiers essais s'attardaient dans les ornières des traditions stériles du pseudo-classicisme, paraît avoir trouvé son chemin de Damas. Le dieu qu'il avait vu, c'était Victor Hugo, dont l'imagination géniale venait de réaliser ce miracle d'animer l'universalité des choses.

L'horizon s'élargit pour ses yeux ravis; la nature lui

parla, à lui aussi, par ses innombrables voix. Comme son maître, il aurait pu dire :

Oui, je suis le rêveur, je suis le camarade
Des petites fleurs d'or du mur qui se dégrade,
Et l'interlocuteur des arbres et du vent...

Je suis l'habitué de l'orchestre divin;
Si je n'étais songeur, j'aurais été sylvain.

Il faut en convenir, les pièces qui formèrent son premier recueil, *Les Primevères*, publié en 1834, sentent parfois l'imitation enthousiaste des procédés familiers à l'éblouissant coloriste des *Orientales*. On y reconnaît des effets de style, même de ces broderies de perles fausses qui étaient bien dans sa manière d'alors. Mais que de beautés pour compenser ces défauts, qu'expliquait la profonde admiration de van Hasselt pour son modèle!

Toutes les fadeurs qui, depuis si longtemps, continuaient, chez nous, d'encombrer la poésie, enfin, on ne les trouvait plus ici. Les bergères étaient bel et bien parties, avec tout l'écoeuvant parfum de fausse rusticité qui, jadis, avait été mis à la mode par les Dorat et les Parny. Tout le monde suranné et chimérique des Grâces, des Nymphes, des Naiades et des Faunes avait aussi émigré, pour de bon cette fois-ci, emportant dans sa fuite l'attirail usé des oripeaux mythologiques, dont le décor, élégant mais mensonger, rapetissait la nature.

L'épopée et l'idylle se coudoient dans le livre des *Primevères*. La puissance y alterne avec la grâce, sans effort apparent de la part de l'auteur. Tantôt il nous peint Napoléon

... mesurant le monde au pas de ses guerriers.

Tantôt sa muse va rêver parmi les débris d'un vieux château, et celui-ci, à l'heure où la lune, dans le ciel bleu, monte derrière son donjon, apparaît

Debout comme un géant de pierre
Qui porte un bouclier de feu.

Ou bien son regard et son rêve suivent l'alouette dans son vol gracieux — qu'on dirait que le rythme léger des vers a voulu imiter. Ou encore devant le souci qui assombrit le front de la jeune fille, il songe :

... l'amour est une fleur
Qui veut des larmes pour rosée.

Il suffit, pour mesurer la distance qui sépare l'art de notre poète de celui de ses confrères belges de ce temps-là, de rapprocher l'une ou l'autre des pièces de son livre de tel chef-d'œuvre d'un Mathieu, d'un Clavaireau ou d'un de Stassart, par exemple. Naturel, vérité, fraîcheur : voilà ce qui venait d'être réintroduit dans la poésie par le jeune maître des *Primevères*.

Oui, un écrivain de chez nous avait pris tout bonnement le chemin du rêve, et son âme lui était apparue avec ses espoirs et ses désenchantements. C'est cela qu'il avait exprimé avec sincérité.

Par là, van Hasselt avait bien mérité que *la Jeune Belgique* de 1880 reconnût en lui un précurseur, puisqu'il a retrouvé, chez nous, la vraie source d'inspiration. Et c'est bien, je crois, sous cet aspect définitif de précurseur génial, qu'il sera immortalisé par l'histoire de notre littérature française. Il fut l'initiateur sans toutefois faire école, parce que les temps n'étaient pas venus où allait s'éveiller, enfin, en Belgique, le sens littéraire.

* * *

Nous ne nous attarderons pas à faire l'historique de son œuvre, qui n'est point sans quelques inégalités, mais qui alla grandissant d'année en année, grâce à une activité intellectuelle tenant du prodige et en dépit de l'indifférence d'un public d'esprit essentiellement bourgeois et mercantile. On voit le poète, tandis qu'il sème dans toutes les revues de l'époque ses perles, avant de les réunir dans l'écrin du livre, devenir peu à peu maître de son métier. Il est plus soucieux de simplicité, curieux aussi de rythmes originaux et pittoresques, en même temps que s'accroît singulièrement sa mélancolie foncière.

Ces trois traits qui, dès lors, avec quelques autres, le caractérisent, s'expliquent aisément; et, assurément, si l'on peut leur assigner, surtout pour le dernier, des causes extérieures, occasionnelles et proches, c'est sans préjudice des raisons psychologiques et lointaines qu'on leur trouve.

D'abord, cette recherche de la simplicité et d'une musicalité du vers plus complète et plus sensible ne serait-elle pas en rapport avec la séduction qu'exerça dès lors sur l'esprit de notre écrivain l'étude de la poésie allemande?

D'ailleurs, si l'éducation de Van Hasselt fut française et sa culture surtout latine, il avait bien en lui-même, par sa race, quelque chose de l'esprit germanique. Au fond, sa sensibilité était celle des hommes du Nord, avec cette propension à la rêverie, cette exaltation dans la tristesse, ce sentiment douloureux devant l'incomplet de notre destinée qui sont les signes d'une âme différente de celle qu'avait jusque-là généralement exprimée la poésie française.

N'était-ce pas aussi ces éléments-là qui peu à peu se mêlaient au génie de celle-ci, tandis que s'accomplissait le phénomène de fusion de deux grandes pensées dans le Romantisme? Ainsi le talent de l'auteur des *Primevères* nous apparaît déterminé, pour une part, par les conditions de naissance et de temps.

Cependant, pour ce qui est de l'assombrissement qui,

dès lors, se marqua dans les sentiments de van Hasselt, il faut en attribuer la cause à un événement d'ordre privé, dont le retentissement se prolongea à travers tout le reste de son œuvre. Le plus jeune de ses deux fils lui fut enlevé par la mort, à l'âge de cinq ans, en 1850. Le souvenir de l'enfant qu'il avait adoré ne le quitta plus, et son image s'interposa dans toutes ses visions entre le monde et lui, telle « la tache de feu » dans l'œil qui trop longtemps fixa le soleil...

Est-il étonnant que le thème de la Mort revienne souvent dans son œuvre lyrique? Il en est peu, du reste, d'aussi féconds, d'aussi riches, d'aussi profonds. L'idée du trépas, toutefois, ne s'accompagne chez lui d'aucun effroi, ni d'aucun désespoir, mais implique, au contraire, je ne sais quelle sérénité résignée et douce. Il imagine que ceux qui ne sont plus peuplent encore de leurs fantômes légers les lieux qui leur furent familiers :

Ils sont nos amis invisibles !

.....
Près de l'âtre, au moment où commence la nuit,
Ils ont leur place coutumière
Et, quand on parle d'eux, leur front s'épanouit
Et leur cœur s'emplit de lumière

.....
De notre vie entière ils sont les compagnons,
Ils sont nos âmes empressées
Et c'est d'eux que toujours c'est d'eux que nous tenons,
Toutes nos meilleures pensées...

Avec les mêmes yeux tranquilles, il considère l'Amour qui traverse ses rêves comme un fantôme souriant, à peine voilé parfois d'un peu de pensive mélancolie, ou comme un magicien prestigieux organisant en beauté et en joie le spectacle de l'univers et de la vie.

Il chante encore la Patrie, la Liberté, l'Art, dont il place très haut le but et la mission, tout près de Dieu même, qu'il se plaît aussi à célébrer et qui lui apparaît l'Esprit d'énergie et d'harmonie, mêlé aux causes et aux effets et possédant le secret de toutes choses. Quant à la Nature, elle le pénètre infiniment; sans cesse il la transhumanise, si l'on peut ainsi dire, en prêtant aux choses inanimées une âme — la sienne.

ARTHUR DAXHELET

(La fin prochainement.)

« CHÉRUBIN »

C'est l'ouvrage lyrique annuel et inévitable de M. Massenet. L'an dernier, il s'appelait *le Jongleur de Notre-Dame*. Précédemment *Cendrillon*, *Sapho*, *Thaïs*, *Esclarmonde*, que sais-je! Au fond, — mais ne le dites pas! — c'est toujours la même partition. Le titre seul varie. La musique, composée d'après une formule des plus ingénieuses, est un « passe-partout » propre à encadrer indifféremment tout sujet. En cinq coups de ciseaux M. Henri Cain taille dans la comédie en vue ou le roman à la

mode les scènes qui s'adaptent aux gabarits du Patron. Il les assemble avec adresse, les faufile, les ajuste, les porte chez Heugel, et voici le vêtement à l'essayage. Quelques retouches achèvent le travail, qui est livré au client avec la célérité d'un « deuil ».

Ah! que tout cela est industriel, et que nous voilà loin des auteurs qui peinaient, des années durant, sur trois actes d'opéra! Ici on ne sent nul effort, nulle trace de fatigue. La musique « coule de source », arrose des jardins poétiques, bouillonne, pétille et fuit. Elle est de la plus aimable banalité, de la plus souriante insignifiance. Quand elle est passée, il n'en reste rien, pas même l'amertume d'un regret.

Cet art frivole, superficiel et léger, d'un érotisme à fleur de peau, et qui se fait tour à tour caressant et brutal, sied d'ailleurs — rendons-lui cette justice — au héros artificiel et mièvre créé par M. Francis de Croisset. Son Chérubin n'a point la naïveté ingénue du chef de l'emploi, et la fièvre d'amour qui embrasait le cœur juvénile de ce dernier n'est, dans ce Chérubin *up to date*, que la frénésie du cotillon. Nina, la Comtesse, la Baronne, l'Ensoleillad, célèbre danseuse et favorite du Roi, toutes les femmes qui passent à une portée de baisers l'excitent au même degré et au même instant. Il en résulte quelques complications d'opérette, des intrigues enchevêtrées, une grêle de provocations en duel, sans qu'à aucun moment l'action, emportée dans une trépidation incessante, émeuve ou intéresse.

On assure que dans la comédie qui faillit être représentée au Théâtre Français, le Chérubin de M. de Croisset a belle figure et fière mine. Ce jeune Don Juan, qualifié tel par l'auteur lui-même (auquel le musicien a emboîté le pas en épinglant dans sa partition deux mesures de la *Sérénade* de Mozart) — n'est malheureusement, dans la version Cain, qu'un petit personnage agité, encombrant, paillard, égoïste, bretteur, parfaitement déplaisant.

Il serait même tout à fait insupportable s'il n'était incarné avec la plus spirituelle fantaisie et la plus désinvolte crânerie par M^{lle} J. Maubourg, dont ce rôle consacre définitivement le talent enjoué et délicat. On n'imagine pas un Chérubin plus insouciant, plus impertinent, plus brave et plus amoureux. Grâce à son interprète, le rôle s'éclaire et palpète. C'est la vie même qui y est exprimée, avec une aisance, une sobriété et une sûreté également remarquables.

La jolie voix de M^{lle} F. Alda donne du charme au personnage de l'Ensoleillad, figure de second plan qu'elle a composée avec soin. Et M. Albers rappelle, dans le rôle effacé du Philosophe, qu'il est, en des œuvres plus favorables, chanteur de style et acteur magnifique. Les autres artistes de la distribution, M^{lles} Eyreams, Carlhant, Paulin, MM. Arthus, Forgeur Belhomme, etc., n'ont à dire que des bouts de rôle. Mais leur collaboration a été aussi attentive que s'il s'agissait d'un chef-d'œuvre. De son côté, M. S. Dupuis a mis les plus grands soins à l'exécution orchestrale, et la direction a habillé avec une élégante coquetterie le dernier-né d'un musicien qui a et aura toujours, quoi qu'il écrive, — et quoi qu'on écrive, — et ne fût-ce qu'en souvenir de *Manon* et de *Werther*, un public fervent et laudatif, tant est grand le prestige des conquérants, qu'il s'agisse des armes ou des arts.

OCTAVE MAUS

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Il circule, dans les milieux littéraires, un bien joli mot à propos du récent volume de vers de M. Henri Liebrecht, *Les Fleurs de soie*(1); les bons petits camarades l'ont aussitôt baptisé: *Les Fleurs des autres*. Pour qui connaît l'extraordinaire talent d'imitation de M. Liebrecht, le mot a une saveur de haut goût. M. Liebrecht fait du Hérédia, du Leconte de Lisle, du Banville, du Giraud presque aussi bien que ces maîtres. Jusqu'à présent, il n'y avait que du Liebrecht qu'il ne nous avait pas donné. Son livre, *Fleurs de soie*, sous ce titre volontairement artificiel, révélateur d'un état d'âme factice et emprunté, nous offre une imposante série de poèmes, pour la plupart bien composés et bien écrits, où abondent les jolis vers, où l'on trouve même çà et là de beaux vers, mais qui ne nous apprennent par grand'chose de nouveau. M. Liebrecht n'a pas encore, à mon avis, de sensations personnelles et de véritables sentiments. C'est un esprit livresque, bourré de lectures et qui ne s'exalte qu'à l'occasion de beautés rencontrées dans les livres. Je gage que tous ou presque tous ses poèmes ont été écrits après la lecture d'une pièce de vers qui l'avait particulièrement ému. Il en résulte qu'ils manquent généralement d'originalité: entendez par là qu'on n'y trouve jamais de ces vers ineffables qui montrent une âme toute nue, de ces vers imparfaits, boiteux, maladroits de débutant ayant quelque chose à dire, cent fois préférables aux vers savants et froids de M. Liebrecht.

Est-ce à dire que je dénie à ce livre toute valeur? Pas du tout. D'abord, il a une tenue constante que nous ne sommes pas habitués à rencontrer dans les plaquettes des jeunes. Ensuite, il témoigne chez son auteur d'une virtuosité et d'une sûreté de métier qui, pour son âge — 22 ans, je crois, — tiennent presque du prodige. Enfin, il contient des poèmes, comme *le Bonheur austère*, *l'Orgueil de la solitude*, quelques autres encore, où semble apparaître pour la première fois, chez ce poète qui a trop lu, un sentiment personnel, — sentiment qu'il n'a pas inventé, certes, mais qui lui tient profondément au cœur: une sorte d'orgueil voluptueux et mélancolique, épris de décors fastueux et d'élégances raffinées. Et l'on a très nettement l'impression, quand on ferme ce livre, que M. Liebrecht, en possession d'un pareil métier, pourra écrire un jour de très beaux vers si, au contact de la vie, s'éveillent en lui une sensibilité originale et un tempérament personnel.

Les Contes des Yeux fermés, de M. Alphonse Siché (1), sont bien ce qu'annonce leur extraordinaire et hallucinante couverture, dessinée par Barrère: des rêves extravagants, des cauchemars frisant la folie, un débordement étrange d'imaginaires tour à tour puériles et perverses, adorables de naïveté, licencieuses ou macabres.

Ces inquiétantes fantaisies sont, comme il convient, extrêmement rapides. Elles passent sur l'esprit en l'effleurant à peine. Elles juxtaposent des sensations, des impressions sans rapport entre elles. Elles balbutient, elles divaguent, pleurent, rient et s'effarent, cèdent au frisson d'une terreur mystérieuse pour s'épanouir soudain dans l'ivresse d'une maladive volupté. La plupart provoquent, à la lecture, un ébranlement très curieux. On rit d'un rire nerveux et contraint: le rire involontaire que nous ne pouvons réprimer si nous assistons aux extravagances d'un fou. Et certes, si l'on reste à l'égard de ce livre dans un sentiment indéfinissable où la crainte d'une mystification balance l'envie d'admirer, on doit convenir au moins qu'il n'est pas banal. Rêvés ou imaginés de toutes pièces, qu'ils soient l'effet des digestions difficiles de l'auteur ou le produit de ses nerfs affolés, ces contes procurent en tous cas des impressions inédites qu'on peut recommander aux amateurs de frissons nouveaux.

(1) Sansot et C^{ie}, Paris.

Il faudrait parler plus longuement que ne me le permettent les circonstances de *L'Amour sous les lauriers-roses* (1), le beau roman de M. Gabriel Faure. J'ai dit ici l'an dernier, à propos de son livre précédent, *la Route de volupté*, combien l'on doit admirer ce noble esprit en qui ne vivent que des rêves de beauté pure et où n'aboutissent que des sensations délicates et charmantes. Cette fois, il nous conte l'histoire d'un artiste sensuel, marié à une femme-enfant tendrement adorée —, mais que la grâce et l'attrait d'une jeune veuve, amie de sa femme, unis aux séductions adorables d'un paysage italien, entraînent jusqu'au bord de la faute irréparable. Celle-ci n'est pas commise et l'épouse trahie d'intention, sinon de fait, après avoir beaucoup souffert, pardonne à l'époux inconstant. Ce qui crée l'intérêt intense de ce récit, c'est l'atmosphère spéciale d'art et de sensualité intellectuelle dans laquelle il évolue. Certaines pages sur le parfum des nuits tièdes d'Italie sont enivrantes comme ce parfum lui-même. Et voilà un roman qui a l'harmonieuse simplicité d'un poème et les ravissements ineffables d'un chant lointain de violons nocturnes, dans un jardin de roses et d'orangers.

GEORGES RENCY

Le Jubilé André van Hasselt à Maestricht.

Nous avons annoncé naguère la manifestation qui se prépare en l'honneur du poète André van Hasselt à l'occasion de son centenaire. La ville de Maestricht, se souvenant que l'auteur des *Quatre incarnations du Christ* naquit dans ses murs et y passa les années de son enfance et de son adolescence méditative, a voulu être la première à commémorer sa mémoire. Une fort belle soirée a eu lieu, jeudi dernier, organisée par la *Société Auguste Clavareau* sous le patronage des magistrats communaux et la présidence d'honneur du bourgmestre, M. Bauduin.

La fête, qui avait réuni dans la coquette salle du théâtre l'élite de la population maestrichtoise, a réussi pleinement. Elle comportait un fort joli programme littéraire et musical, avec une conférence sur « Un poète français de Maestricht » faite par notre collaborateur Arthur Daxhelet. M^{lle} Andrée d'Aveline s'y est fait applaudir en récitant des poésies de son aïeul, M^{lle} A. Benoodt et M. Adriaens en chantant de jolies mélodies, paroles du poète enluminées musicalement par M. Emile Mathieu.

M. Fritz Dazert, secrétaire de l'*Auguste Clavareau*, en quelques paroles heureuses a caractérisé la signification de la cérémonie, tandis qu'une fillette, symbolisant la Muse de Maestricht, couronnait le portrait d'André van Hasselt.

La petite ville mosane a bien mérité des lettres et de l'idéal, et son exemple vaut d'être cité.

NOTES DE MUSIQUE

La Scola Musicæ.

Récemment fondée par M. Théo Charlier et logée dans un vaste hôtel de la rue Gallait, la *Scola Musicæ* a donné mardi dernier une excellente audition d'œuvres de J.-S. Bach. Installation aussi spacieuse qu'élégante, public nombreux et sympathique, programme de choix, interprétation supérieure : tout a concouru au succès de cette soirée. M. Émile Chaumont a exécuté avec un style, un rythme et un sentiment également remarquables le Concerto pour violon en *la mineur*. M. Émile Bosquet a apporté les mêmes qualités à l'interprétation du Concerto pour piano en *la majeur*. Tous deux ont été rappelés et acclamés. La belle voix grave, à la fois moelleuse et sonore, de M. Costallat (respectons cet incognito!) a été très appréciée dans un air de *la Passion*

(1) Paris, Bibliothèque Charpentier, Fasquelle.

selon saint Mathieu et dans celui du *Défi de Phébus et de Pan*, l'un et l'autre chaleureusement applaudis. Et ce programme d'art pur a été magnifiquement couronné par l'exécution du Concerto en *fa* majeur pour trompette, flûte, hautbois et violon, avec accompagnement de quatuor à cordes. La partie de trompette de ce concerto, écrite dans le registre suraigu, offre de telles difficultés d'exécution qu'on le considéra jusqu'en ces dernières années comme échappant, dans sa version originale, à toute possibilité de réalisation. Seul, M. Théo Charlier osa en affronter les périls, et ce tour de force, accompli pour la première fois aux Concerts populaires d'Anvers, répété ensuite à Paris, à Lyon, à Nîmes, à Montpellier, à Marseille, à Liège, à Verviers, lui a valu une réputation européenne, — le Championnat de la Trompette, dirait-on dans la langue du Sport.

L'œuvre, en trois parties, a du caractère, de l'animation, du brio dans son premier et son troisième mouvements; l'*andante* en est profondément émouvant. Elle fut, faut-il le dire, admirablement jouée par M. Charlier et ses partenaires, MM. Chaumont, Strauven et Beaumetz.

L'orchestre, auquel on peut reprocher un abus de sonorité (l'équilibre s'établira mieux sans doute à une prochaine séance), était dirigé avec précision par M. J. Jongen.

O. M.

Concert Stéfi Geyer.

Une ravissante petite tchèque, M^{lle} Stéfi Geyer, s'est ingénieusement faite comprendre au public bruxellois que la musique et la gymnastique peuvent parfaitement se combiner : conception peu nouvelle, d'ailleurs, mais qui a rarement été mise en lumière avec un talent aussi transcendant que celui de M^{lle} Geyer.

Cette charmante enfant de quinze ans nous a donc montré que les « barres de mesures » peuvent avantageusement remplacer les « barres parallèles » et que « l'échelle des sons » vaut tout autant que « l'échelle oblique ».

Pour soulever des poids très lourds elle n'a pas sa pareille. Disons, à sa louange, que le poids le plus formidable avec lequel elle jongla (il sortait de la fabrique Brahms, de Hambourg), n'était pas creux : nous ne pourrions en dire autant de celui qu'avaient fourni les ateliers Paganini, de Gênes.

Quant aux intermèdes musicaux, ils étaient exécutés tour à tour par M^{lle} Geyer et par un jeune pianiste aux allures maladroitement sympathiques, M. Goldschmidt, qui joua notamment, — pas mal, — une *Sonate* de Chopin, du Schumann, du Liszt et, pour finir, l'*Invitation à la Valse* de Weber. Stéfi fit entendre le *Chaconne* et l'*Aria* de Bach. Qu'allait faire le pauvre Jean-Sébastien dans cette galère, mon Dieu!

CH. V.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

M. Georges Eekhoud a présenté Jules Verne au public des matinées littéraires du théâtre du Parc. Contraste saisissant ! Le plus enfantin des conteurs étudié par le plus aigu, le plus sensationniste de nos romanciers ! M. Eekhoud s'est tiré d'affaire en appuyant sur le génie imaginaire de Jules Verne et en montrant ce dernier — aspect plutôt inattendu — comme une victime de la critique, un méconnu à qui les bonzes chargés de juger les autres n'ont jamais rendu justice. A l'en croire, Jules Verne avait un fort beau style, presque un style artiste. C'est peut-être un peu exagéré. Mais ce que M. Eekhoud a fort bien mis en valeur, c'est le souvenir attendri que nous gardons tous à cet amuseur de nos jeunes années, à celui qui nous introduisit tant de fois dans le domaine du merveilleux scientifique. La généalogie spirituelle de Jules Verne, d'après M. Eekhoud, remonte fort haut. Homère et Platon seraient, à certain point de vue, ses lointains précurseurs. Et l'on devine, d'après cela, que le romancier de *la Nouvelle Carthage*, toujours paroxyste, toujours tendu, toujours porté à outrer les choses, a quelque peu surfait la valeur intrinsèque de l'écrivain charmant qu'il analysait. Sa conférence alerte et variée

n'en a pas moins été écoutée avec un très grand intérêt et saluée d'applaudissements répétés.

La troupe du Parc a joué ensuite — fort bien, comme toujours — une amusante folie, presque un vaudeville, du père de *Michel Strogoff* : *Onze jours de siège*. Il y avait longtemps que les échos du théâtre du Parc n'avaient plus retenti de rires aussi frais, aussi francs, aussi jeunes. Et voilà du théâtre à la mode de Scribe, qui n'a pas cessé d'être amusant.

La veille, sur la même scène, on avait repris *Monsieur Alphonse* et *l'Ingénue*. Je me demande avec stupeur où les acteurs du Parc trouvent le temps d'étudier tous les rôles dont on les charge, dont on les accable ! Il faut pourtant louer M. Reding d'avoir organisé ces soirées de répertoire. Il y a cent pièces que l'on devrait reprendre de la sorte et où l'on goûterait, souvent, plus de véritable plaisir qu'aux malsaines et trépidantes élucubrations du théâtre ultra-moderne d'aujourd'hui. *Monsieur Alphonse* a gardé de solides qualités et est capable encore de faire pleurer une salle entière. Un seul rôle a tout à fait vieilli, celui de l'enfant. Nous ne tolérons plus qu'une fillette de onze ans raisonne invraisemblablement comme une jeune fille de vingt. M. Carpentier est excellent dans le rôle de Montaiglin. M. Mauloy joue avec beaucoup d'art le rôle si difficile, si odieux aussi de M. Alphonse. M^{lle} Clarel dramatise avec excès le personnage de M^{lle} de Montaiglin, mais M^{lle} Yvonne de Dosme est superbe de vie et de vérité dans celui de M^{me} Guichard.

Quand à *l'Ingénue* de Meilhac et Halévy, elle n'a pas vieilli du tout. Elle continue à n'être qu'une insignifiante bluette, mais elle l'est toujours avec la même gaité et le même esprit. M. Gorby a le tort de jouer en acteur de vaudeville le rôle de Turquet. Mais M^{lle} Maïa et M. Joachim sont délicieux tous les deux dans leurs personnages d'ingénus. M. Joachim a fait des progrès considérables depuis un an. Sur cette scène, où il n'y a que de bons acteurs, on peut déjà le ranger parmi les meilleurs.

G. R.

LIVRES D'ÉTRENNES

L'Homme et son image, par MOREAU-VAUTHIER,
200 gravures dans le texte et 12 héliogravures. Hachette, Paris.

La tête, l'image, le masque ! L'être testimonial révélé par l'arête d'un nez rostré comme un Gattamelata, un Squarcione et un Strozzi, les naseaux d'un mufle à la Vespasien ou la mâchoire d'un Charles-Quint ; et dérivativement, en ce que laisse filtrer un temps par les trous des yeux, la structure d'un crâne, le labour des rides, l'os des unités humaines, un paysage vaste, subtil, animé et poignant de la mentalité des époques ; — tel ce livre documenté, peuplé, nombreux comme un musée, fait de la grimace, du froncement tragique, du rire épais ou léger, de la ruse, de l'héroïsme et du génie des sociétés nées de sang, de la gloire et de l'or.

Le Portrait ! la sorcellerie par laquelle un Vélasquez, un Donatello, un Rembrandt attire au dehors la chose profonde et voilée, esprit, âme ou simple instinct au gré de la géole, et fait, au grand jour, comme le spectre des Kabyles, surgir le bandit, le saint, le mime et le fou. La mainmise sur la bête embusquée au détour de l'histoire et soudain tirée au clair d'une main de belluaire — regardez le d'Albe de Moro, le Henri VIII de Holbein, l'Homme à la gueule de loup cervier de Von Calcer, l'Alexandre Borgia du Pinturricchio — ou le génie aux aguets du génie, l'Erasmus d'Holbein, le Machiavel de Florence, le Fra Angelico de la fresque d'Orvieto, — ou l'âme aux écoutes des effusions intérieures des âmes à mains jointes, les saints François et Dominique d'Andrea della Robbia. Ils sont là par tas, les grands inquisiteurs des cœurs et des consciences, les visionnaires aigus des obscurités de l'homme, les commissaires-priseurs de ce qu'un siècle décante de pourriture et de sang pur au fond des cornues de l'histoire. Amas séchés, détritiques et poudrettes qu'ensuite l'historien blute à ses tamis.

C'est le procédé de M. Ch. Moreau-Vauthier : il refait de l'his-

toire avec un groin, un masque ou un visage, mesurés à la toise d'un temps. Pour sa commodité, avec une licence méthodique, il encage sa ménagerie en trois compartiments : l'Athlète (l'Antiquité) ; le Moyen âge jusqu'au xvi^e (l'Homme d'épée) ; la Renaissance jusqu'en 1789 (l'Homme de cour) ; la Révolution jusqu'à nos jours (l'Homme d'affaires). Soit, à son sens, les quatre aspects des rôles esthétiques de la vie, le rythme physique, la mort chevaleresque, l'intrigue amoureuse et l'argent !

La division est arbitraire et confortable. C'est une cinématographie qui fait le geste de l'âme et où l'âme n'est que pour un geste. Du moins, l'auteur y garde une assurance cursive. Prenons-en ce qu'en peut donner un livre d'étrennes, si beau qu'il soit.

Esprit éveillé et fertile, M. Moreau-Vauthier, sans lassitude emplit ses 350 pages in-8° jésus, scrute, fouille, ça et là conjecture l'impressionnisme du sens de la statuaire médiévale, établit le rôle équestre et la beauté militaire du quattrocentisme, condimente sa cuisine d'érudit avec des ingrédients inédits, retouche à sa manière les portraits que lui fournit l'histoire, adroit toujours, abondant, verveux et plein d'aisance. Puisque de tels livres ont pour objectif d'imiter l'arabesque et le synopsisme d'une grande fresque, il ne déplaît pas qu'un habile homme un peu artiste, plutôt qu'un strict professeur, se juche à l'escabeau et du haut de sa tête librement pochonne à coups d'ombre et de clarté la petite démenche humaine que fait danser sur ses rideaux pourpres la déesse Clio.

Ouvrage cossu et volumineux comme en sait composer la maison Hachette, et préparé de longue main pour la joie des amateurs, des artistes et des curieux, recueil à tenir sous la main comme un mémorial d'humanité, comme un miroir à compartiments où se réfléchit un peu du multitudinaire visage des temps.

L.

P. S. — *Le Tour du Monde*, année 1905. Deux volumes. Des mers, des ciels, des terres, l'inconnu toujours plus loin de la vie de la planète, le Dr Lamy en Afrique, et M. Bel en Océanie, M^{me} Michel aux vallées du Kachmir et M^{me} Dieulafoy simplement en Espagne. Une âme lointaine, séculaire, le sens palpitant des âges anime les pages de M. Chapot sur l'Asie Mineure et celles de M. Miramon-Fargues sur les ruines d'Angkor. C'est l'art qui retient M. Gerspach à Lugano et M. Paul Gruger remue les grands souvenirs de l'île d'Elbe.

Le Journal de la Jeunesse, année 1905. De jolis contes, de jolies images, de la joie, de la science familière. Ce qu'il faut pour assurer la vogue d'un recueil toujours attendu.

L.

PETITE CHRONIQUE

La Libre Académie de Belgique vient d'attribuer le prix Edmond Picard pour 1905 à M. François Beuck, artiste-peintre, dont on a vu, à diverses expositions récentes, et notamment il y a trois ans au Salon de la *Libre Esthétique*, d'hallucinantes compositions.

La Société des Amis du Musée de Gand vient d'enrichir le musée de cette ville de six tableaux : un *Repas frugal* de l'École sévillane du xvii^e siècle ; un *Portrait de femme*, par Ravenstein (1572-1657) ; des *Accessoires* de Santz (xvii^e siècle) ; un *Intérieur de cabaret*, par Van Heemskerck ; le *Portrait du prince de Condé*, par R. Nanteuil et une *Tête de jeune femme* de l'École d'Utrecht du xvii^e siècle.

M. Maurice Pirenne réunira au Cercle artistique, du 26 décembre au 5 janvier, ses peintures récentes. En même temps seront groupées des œuvres de MM. Herman Boulenger et Adolphe Demol.

Aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, premier concert du Conservatoire sous la direction de M. Gevaert, qui conduira la cantate de J.-S. Bach *Liebster Gott, Wann werd' ich Sterben!* et la IX^e Symphonie de Beethoven.

Une audition d'œuvres de M. Léopold Wallner aura lieu à la salle Érard vendredi prochain, à 8 h. 1/2, avec le concours de M^{lle} G. Wybauw, de MM. E. Bosquet, L. Bracony et L. Van Hout.

Cette séance est organisée à l'occasion de la remise qui sera faite à l'excellent musicien de sa *Sonate dramatique* pour piano que viennent de publier par souscription quelques-uns de ses amis et admirateurs, et dont M. E. Bosquet donnera la première audition publique.

Le premier concert extraordinaire donné à l'occasion du dixième anniversaire de la fondation des Concerts Ysaye aura lieu le 14 janvier prochain avec le concours de MM. Jacques Thibaud, Arthur de Greef ainsi que des anciens collaborateurs et élèves de M. Eugène Ysaye.

Pour les places s'adresser chez Breitkopf et Härtel.

Demain, jour de Noël, l'Association des Chanteurs de Saint-Boniface exécutera, à 10 heures, la Messe solennelle de Saint Remi, à quatre voix et orgue, de Th. Dubois; au salut de 4 heures l'*Alma Redemptoris* à quatre voix de Palestrina, des pièces d'orgue de J. S. Bach et Alex. Guilmant, des œuvres vocales de Hændel et Witt. Ce dernier programme sera répété le dimanche 14 janvier, à 4 heures.

Pour encourager les tentatives faites en vue d'élever le niveau du chant populaire, la ville d'Anvers organise un nouveau concours de poésie et de musique calqué sur celui qui vient d'obtenir un si légitime succès.

Les concurrents doivent faire parvenir leurs manuscrits à M. Van Kuyck avant le 1^{er} février prochain.

Le jury littéraire désignera avant le 15 mars les trois textes primés et les compositeurs devront envoyer avant le 1^{er} mai leurs chansons avec accompagnement de piano au jury musical. La décision de ce jury sera connue au commencement de juin.

Un pianiste justement applaudi à plusieurs reprises à Bruxelles, M. Ricardo Vinès, et qui, ainsi que le dit Willy, « a voué sa vie à la seule musique », — ce qui est assez rare chez les pianistes, — est silhouetté en deux coups de crayon définitifs par le susdit Willy dans une *Lettre de l'Ouvreuse* : « Ce grave Espagnol, à la moustache de gendarme, observe une propreté méticuleuse dans ses traits (je parle de ses traits de piano, — ceux de

A vendre d'occasion. — J. MASSENET : *Marie-Magdeleine* (Partition, piano et chant) H. BERLIOZ : *Symphonie fantastique* (Partition réduite pour piano) — Écrire au bureau du journal initiales J. H.

son visage, c'est trop évident!) Et jamais n'apparaît chez lui le microbe du solisme : le piano joue sa partie et rien de plus, sans chercher à éclipser ses chers camarades de l'orchestre. Pas banal, ce Ricardo ! »

On projette à Paris une exposition d'art français du XVIII^e siècle qui aurait lieu d'avril à octobre 1906 dans les nouveaux bâtiments de la Bibliothèque nationale.

Il s'agirait de réunir, en puisant dans la collection du Cabinet des estampes, les spécimens les plus parfaits que la Bibliothèque possède de gravures au burin, d'eaux-fortes, de mezzotintes et de gravures en couleurs. Le Cabinet des médailles fournirait, de son côté, des pierres gravées : l'œuvre entier de Le Guay, qui fut, comme on sait, un des maîtres de M^{me} de Pompadour, et sous la direction duquel la favorite fit ses premiers essais de gravure, serait une des attractions, sinon la plus curieuse, de l'ensemble.

A cette réunion de pierres gravées et d'estampes, on joindrait une réunion de miniatures. Nul n'ignore à quel point cet art charmant du portrait en petit a été poussé sous Louis XV et Louis XVI par les artistes français. Ses collections particulières recèlent, à cet égard, des merveilles qui n'ont jamais été réunies.

Les esquisses présentées par M. Albert Bernard pour trois plafonds du Petit Palais des Champs-Élysées viennent d'être agréées par le Conseil municipal. L'œuvre représente *l'Art à travers les âges*.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

ÉTUDES SUR L'ART FLAMAND

LA RENAISSANCE SEPTENTRIONALE

ET LES PREMIERS MAÎTRES DES FLANDRES

Les Origines. — Le XIV^e siècle. — Les Van Eyck.

PAR FIERENS-GEVAERT

Professeur d'Esthétique et d'Histoire de l'Art
à l'Université de Liège
et aux Cours d'Art et d'Archéologie de Bruxelles.

Beau volume gr. in-8^o, illustré de 106 reproductions

dont 24 planches hors texte. — Prix : 10 francs.

Au 1^{er} janvier 1906 le prix de cet ouvrage sera porté à 12 francs net.

Répertoire de la " Schola Cantorum ",

BUREAU D'ÉDITION : 269, rue Saint-Jacques, 269, PARIS

VIENT DE PARAÎTRE

ESTHER de JEAN-BAPTISTE MOREAU. — Intermèdes en musique de la tragédie de JEAN RACINE remis au jour d'après les éditions de 1689 et 1696, avec préface, réalisation de la basse chiffrée, etc., par CHARLES BORDES. Partition, Piano et Chant. — Prix net : 7 francs.

ATHALIE de JEAN-BAPTISTE MOREAU. — Intermèdes en musique de la tragédie de JEAN RACINE remis au jour d'après l'édition de 1690, avec préface, réalisation de la basse chiffrée, etc., par CHARLES BORDES. Partition, Piano et Chant. — Prix net : 5 francs.

Chansonnier du XVI^e siècle. — Choix de chansons à quatre voix de CLÉMENT JANNEQUIN, G. COSTELEY, CERTON, CLAUDIN, R. DE LASSUS, etc., en notation moderne, avec clefs usuelles, nuances et indications d'exécution, par CHARLES BORDES. Préface de M. ANDRÉ HALLAYS. Prix net : 5 francs.

Pour toutes les commandes faites avant le 1^{er} janvier 1906, il sera fait une remise de 20 p. c. sur les prix indiqués



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONOLA appareil merveilleux, s'adaptant
à tous pianos et permettant à
chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

E. DEMAN LIBRAIRE-ÉDITEUR

86, rue de la Montagne,
à Bruxelles.

Le 25 décembre prochain

notre installation de librairie, salle de ventes, etc., sera, pour
cause de changements immobiliers, transférée, momentanément

14, rue de la Chancellerie

non loin de nos locaux actuels et de la collégiale de Sainte-Gudule.

Nous prions nos correspondants, bibliophiles et libraires, de
vouloir bien, à partir de cette date et jusqu'à prochain avis,
porter cette nouvelle adresse sur toutes communications ou
envois postaux et autres, qui nous seraient adressés.

VIENT DE PARAITRE

chez MM. SCHOTT frères, éditeurs, à Bruxelles.

Léopold WALLNER

Sonate romantique pour piano.

Prix net : 5 francs.

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29

BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres.
Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dozure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

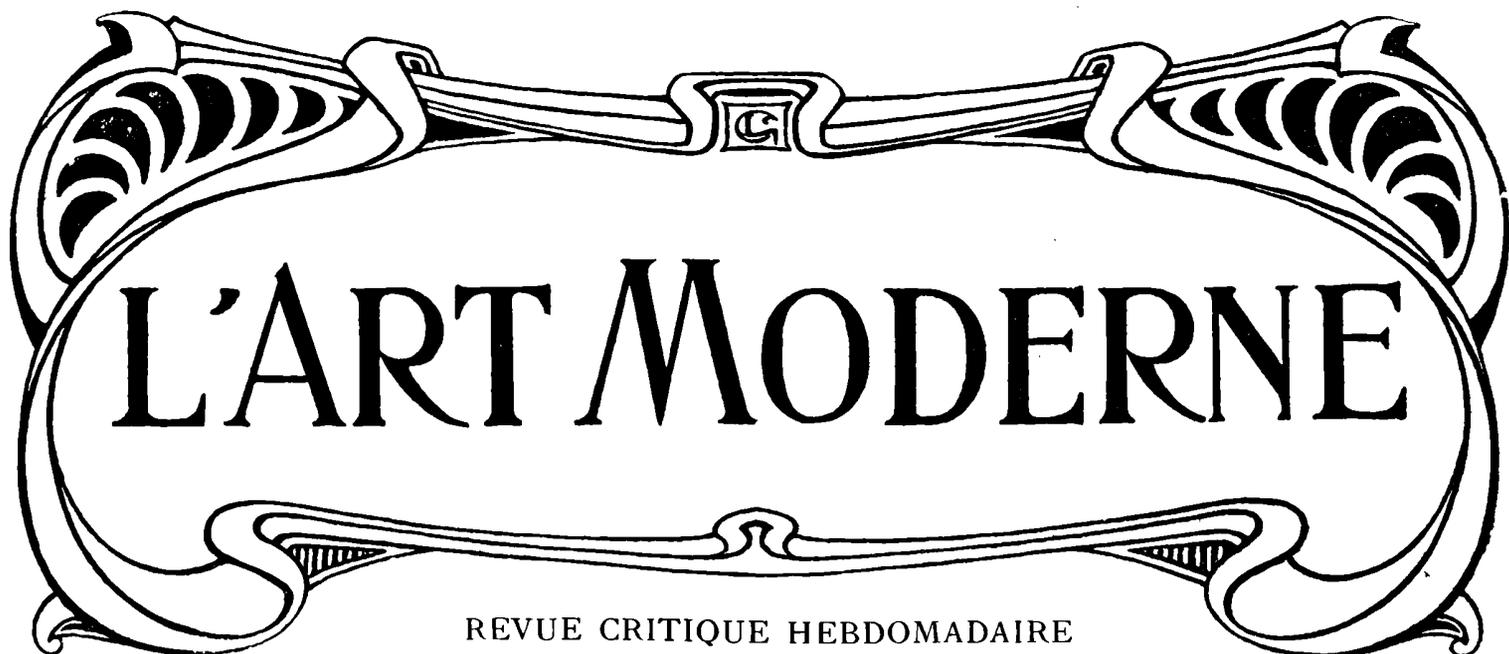
DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'Administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

André van Hasselt : *Un ancêtre littéraire* (suite et fin) (ARTHUR DAXHELT). — Exposition Maurice Pirene : Correspondance (Georges LE BRUN). — Notes de musique : *Premier Concert du Conservatoire*; *Les Vieilles Chansons de Liège*; *Le Trio Lorenzo* (O. M.). — Les Concerts Ysaye. — Théâtre de la Monnaie : *Reprise de Werther* (Ch. V.). — Chronique théâtrale (Georges RENCY). — Petite Chronique. — Table des Matières.

ANDRÉ VAN HASSELT

Un Ancêtre littéraire (1).

L'admiration que van Hasselt professait pour la littérature d'outre-Rhin lui inspira l'idée d'acclimater dans les limites de la poésie française deux genres de composition qui sont d'origine et d'essence germaniques : la ballade et la parabole. L'une et l'autre, en effet, devaient, dans la pensée de notre écrivain, s'accommoder

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

à souhait de l'esprit belge, surtout fait de pondération et de gravité, et il rêvait de faire prospérer chez nous ces fleurs exotiques. Malheureusement ces genres parurent surannés en 1870. En effet, c'était la religion naïve, la superstition enfantine, l'enthousiasme ou même la peur qui avaient fait éclore tant de récits étranges et fantastiques sous la plume des Goethe, des Uhland, des Bürger et d'autres poètes d'alors. En leur âme pétillait encore une étincelle de cette foi au merveilleux d'où s'inspiraient autrefois les chansons du peuple. Mais les temps étaient changés. Les ballades de van Hasselt ne pouvaient avoir d'autre charme que celui de fantaisies érudites, d'une saveur archéologique. Quant à ses paraboles, elles étaient souvent prises un peu loin ; elles allégorisaient trop savamment, et on ne s'y intéressa que médiocrement.

* * *

Il y avait, semble-t-il, moins d'utopie et des chances de succès plus sérieuses dans ses *Études rythmiques*. Nous en dirons l'objet et le sens.

Depuis longtemps van Hasselt était préoccupé de la nécessité de mieux organiser la musique intérieure, le rythme du vers français. Ce rythme, binaire dans le vers du type classique, alternativement binaire et ternaire dans l'alexandrin brisé de Hugo, uniquement engendré, dans l'un comme dans l'autre, par la rime et la césure fixe ou mobile, était loin de présenter la variété, la souplesse du mouvement harmonieux, produit, dans les vers grecs et latins par exemple, grâce au mélange des syllabes longues et brèves. Cet élément musi-

cal, la quantité, la langue française ne l'a point gardé. En revanche, elle a nettement établi la distinction des syllabes toniques et des atones. Leur alternance n'est-elle pas en allemand, en néerlandais, la base même de la cadence du vers, en dehors de la rime dont les langues usent aussi? A. van Hasselt songea à faire des vers français sur le modèle des vers néerlandais et allemands, où le membre rythmique serait mesuré à l'intervalle compris entre deux accents. Par plus de deux cent-cinquante poèmes, il démontra que la langue française est apte, comme l'italienne et l'allemande, à se prêter à toutes les exigences de la musique par la multiplicité des combinaisons rythmiques qu'elle peut fournir. Notez que ces poèmes comptent parmi ceux qui sont les mieux sentis, les plus sobres d'effet, comme si la cadence avait été pour lui un élément même d'inspiration!

Il appliqua aussi son système prosodique à la traduction d'une dizaine de textes d'opéras allemands et italiens, ainsi qu'à celle des *Mélodies* de Schubert.

Les *Études rythmiques* révèlent un sens rare et précieux des nécessités musicales du vers français. Néanmoins, la musique ainsi réalisée affecte trop souvent je ne sais quelle raideur quasi mécanique, qui lui vient de la régularité même à reproduire de strophe en strophe une même formule.

A. van Hasselt n'eut pas de continuateurs dans cette voie, à moins qu'à sa tentative on ne veuille rattacher celle des vers-libristes de l'école symboliste, qui portèrent, eux aussi, leurs efforts sur l'amélioration du rythme interne du vers.

* * *

Délaissant parfois les chansons tendres et les gracieux croquis, van Hasselt embouchait la trompette de l'épopée. C'est en 1867 que parut la première édition des *Quatre Incarnations du Christ*.

L'œuvre s'inspire de cette idée directrice : l'humanité a évolué, elle s'est transformée, durant des siècles, au souffle de l'esprit chrétien se manifestant dans les grands événements du monde, et ainsi en sera-t-il toujours jusqu'à complète réalisation de la parole du Christ sur la terre.

On peut trouver un peu simpliste cette philosophie de l'histoire, qui rapporte à la pénétration et à la généralisation de l'Évangile, — abstraction faite des progrès constants de l'intelligence, ainsi que de bien d'autres agents du développement collectif — non seulement les phases successives de la genèse sociale, mais encore l'avènement éventuel de l'unité sociale par la paix universelle enfin réalisée. Qu'importe ce rêve de poète, si l'œuvre, qu'il anime, gagne à ce prix une majestueuse unité?

Une série de tableaux déroulent devant notre imagi-

nation le spectacle des quatre grandes étapes de l'humanité en marche sur la route du perpétuel devenir. Dans chacune de ces étapes se renouvelle, par une merveilleuse fiction, l'incarnation du Christ. C'est d'abord l'œuvre de Jésus, le Sauveur, avec le drame du Calvaire — puis, c'est la chute de l'empire romain et l'avènement des Barbares — puis, le premier « événement européen » selon le mot de Guizot, les Croisades — enfin, vision d'avenir, la paix universelle.

Le lien commun de ces tableaux divers c'est le Juif-Errant, Ahasvérus, dont la figure légendaire a fourni le symbole de l'homme à jamais voué aux luttes et à la souffrance jusqu'à ce que s'accomplisse la parole du prophète Isaïe : « On ne nuira plus, on ne fera aucun dommage à personne dans toute la montagne de ma sainteté, parce que la terre aura été remplie de la connaissance de l'Éternel, comme le fond de la mer des eaux qui la couvrent. »

Il y a des pages pleines d'un vrai souffle épique dans ce livre incontestablement inspiré. Écoutez-le chanter l'Ère nouvelle :

Ils sont passés les jours de haine et de colère.
Devant l'humanité s'ouvre une nouvelle ère.
Le glaive a pour jamais émoussé son tranchant.
Les lèvres des clairons ont oublié leur chant.
Les Pharaons muets dorment dans leur suaire,
Et les champs de bataille ont clos leur ossuaire.
Napoléon, Cyrus, Alexandre, César,
Le monde, qui tremblait quand passait votre char,
Ne connaît plus vos noms ni votre gloire éteinte.
Votre pourpre, — ce sang des peuples, — est déteinte.
Le temps a balayé la trace de vos pas
Et dispersé l'écho du bruit de vos combats.
L'histoire, qui vous regarde en ses mornes royaumes,
Seule encor dans sa nuit voit errer vos fantômes.
Ses mains ont pour toujours, fléaux des nations,
Rompu l'échelle d'or de vos ambitions.
Conquérants, dont la mort déboucla les cuirasses,
Le souffle du sépulcre a passé sur vos races...

Souvent le poète se double d'un savant, d'un archéologue érudit, et même, dans certains passages, chaque vers peut être rapproché de l'un ou l'autre des innombrables textes historiques ou hagiographiques dont s'éclairait l'auteur.

Mais, si van Hasselt atteint maintes fois à la grandeur, rarement il nous entraîne par sa chaleur. Et cela est vrai de dire pour toute son œuvre, où l'on croit découvrir qu'il a constamment souci de ne nous livrer jamais que des sentiments en quelque sorte dépouillés de la sensation première et comme éteints et refroidis.

* * *

Tel fut ce poète : imagination féconde et riche, que guidait une science considérable et variée; tempérament romantique, qui créa une œuvre classique, par raison et volonté et, dirait-on, par probité artistique.

L'auteur des *Quatre Incarnations du Christ* laisse de nombreux volumes de prose et une foule d'études éparses sur des sujets divers : histoire, archéologie, biographie, critique, sans compter tant de récits destinés au jeune âge, qu'il publiait ordinairement sous le pseudonyme Alfred d'Avelines, et dont il empruntait souvent le fond aux conteurs allemands, les maîtres en la matière. Mais dans toute cette œuvre d'érudition, de curieuse et patiente recherche, ou bien d'adaptation seulement, la littérature n'est que chose assez secondaire. Nous n'en dirons pas davantage à ce sujet.

Aussi bien c'est par ses poésies seulement que van Hasselt subsiste et qu'il a mérité d'être immortalisé dans l'*Anthologie des écrivains belges*.

* * *

Je ne puis, sans un peu de mélancolie, penser à la vie pleine de labour de cet écrivain, qui sut cultiver, dans l'isolement et presque dans l'obscurité, les grâces de son esprit d'élite et qui, fier et généreux, jamais ne laissa s'éteindre la flamme de son idéal. Il restera un modèle et une leçon pour notre jeunesse littéraire, lui qui, dans un milieu et dans un temps où la poésie était chez nous sans honneur, eut le courage d'être un poète.

ARTHUR DAXHELET

EXPOSITION MAURICE PIRENNE

Correspondance

Nous avons reçu la lettre suivante :

Voulez-vous bien divulguer ces quelques lignes ? Un petit événement, tout simple, qui s'est produit fort souvent déjà et qui se produira encore, a failli m'indigner. J'ai même été tout rempli de dégoût, pour vous dire vrai, à la lecture de ce billet :

« Maurice Pirenne a l'honneur de vous informer que l'exposition de ses œuvres au Cercle artistique n'aura pas lieu.

« M. O. Coppens, secrétaire, sur l'avis conforme du comité et du bureau, l'avertissant que son envoi est refusé, la veille de l'ouverture.

« Vous êtes juge du procédé. »

Au premier moment j'ai répété les mots de Flaubert :

« Ce qui rampe n'aime pas ce qui plane... Le pouvoir n'aime pas un autre pouvoir. »

Et me voilà tout honteux de moi-même de l'avoir pris de si haut et de m'être surtout fourvoyé de la sorte. A-t-on jamais vu ces messieurs refuser les œuvres d'artistes consacrés, que leur réputation fût de bon aloi ou telle que sont généralement les réputations ? Nous pouvons donc conclure : cette commission, qui vient de se révéler si petite, aime le pouvoir.

Soyons modéré : je gage qu'il n'y a eu là rien que de fort humain : l'usage agréable pour certains caractères d'un pouvoir anonyme. L'un signa, — non pour tous, ayons la générosité de croire qu'il y eut des absents ou des dissidents, mais pour une majorité... — et, il n'y a pas à dire, le malheureux doit abdiquer un peu de sa dignité pour dire à quelqu'un « *Dignus es intrare* » fort malgré lui, ou bien : « Vous êtes refusé », après qu'il a lutté pour vous avec une chaleur et une grandeur d'âme pure comme la loyauté.

Si je suis un jour d'un jury — je n'y compte guère — je refuserai cette retraite de responsabilité. Le vote secret me dégoûte, que voulez-vous !

Pirenne n'est pas encore fort connu, il n'est donc pas encore un pouvoir. Il n'est, partant, nécessaire ni de le craindre ni de le respecter. Y a-t-il là un sentiment que nous ne coudoyions tous les jours ? Son art n'est point fait pour plaire, puisqu'il n'y a rien de semblable, en somme, et que le terme de comparaison manque pour en doser la valeur. Il n'a rien de l'imagerie aimable et propre aux gentilles couleurs bien déterminées, rien de la pâte épaisse et chaude qui permet à la peinture dite si erronément « flamande » de considérer avec un dédain paisible les cuirs de Cordoue les plus patinés ou les pipes d'écume les mieux culottées ; il n'est pas même ésotérique.

Pirenne n'est que vrai, et il n'est pas littéral ; sa vérité est symbolique parce qu'il voit l'esprit plus que la lettre, parce qu'il dédaigne ce que nous admettons conventionnellement comme vrai, pour arracher à la nature seule et à son cœur l'éloquence de nos impressions. Il a le sens de la grandeur dans la simplicité. En faut-il davantage pour n'être point compris ?

N'accusons donc pas le Cercle artistique d'avoir mis l'ombre d'une animosité jalouse dans sa décision ; un groupe anonyme de propriétaires des royaumes terrestres a agi conformément à sa nature... injustement parce que aveugle, brutalement parce que sans manquer de bonté, j'en suis convaincu, il n'a pas beaucoup de délicatesse.

Il faut, je le répète, espérer que la commission du Cercle est fort nombreuse et que le nombre des présents fut restreint. Je n'écris pas ceci par amitié, souriant parfois de don Quichotte, mais j'accomplis un devoir, plus vis-à-vis de l'art lui-même, que nous devons placer haut dans nos cœurs, que vis-à-vis d'un artiste.

Tout cordialement à vous,

GEORGES LE BRUN

Theux, Grand Vinâve, 4, le 28 décembre 1905.

D'autre part, nous avons lu dans *l'Etoile* le compte rendu élogieux d'une exposition de M. Maurice Pirenne au Cercle artistique. Quel est ce mystère?...

NOTES DE MUSIQUE

Premier Concert du Conservatoire.

Dans l'œuvre inépuisable de J.-S. Bach, M. Gevaert avait fait choix, pour inaugurer les concerts du Conservatoire, de la cantate d'église « le Chrétien mourant » (*Liebster Gott, wann werd' ich sterben?*), encore inconnue à Bruxelles. Sans atteindre à la grandeur pathétique des *Passions*, de *l'Oratorio de Noël* et de la *Messe*, l'œuvre, toute de recueillement et d'intimité, n'en a pas moins produit une profonde impression par la ferveur et la résignation qu'elle exprime avec la plus noble simplicité. Dès le début, dans lequel deux hautbois d'amour dialoguent avec le chœur dans une langue divine, l'auditoire était conquis. Cette partie a d'ailleurs été jouée avec une poésie délicieuse par M. Guidé, secondé par M. Piérard, et les répliques du chœur ont été irréprochables de justesse et de sentiment.

Les deux airs et les deux récits dont se compose l'œuvre, couronnée par un choral, ont été chantés respectivement par M. Laffitte, accompagné par le hautbois d'amour de M. Guidé, par M. Seguin, sur des modulations de flûte (M. Antoni), et par M^{lles} Latinis et Lecluyse. M. Seguin s'est particulièrement distingué dans l'interprétation de l'air de basse, dans lequel il a fait valoir, à la grande satisfaction du public, ses exceptionnels qualités de style et de diction, portées par une voix toujours émouvante.

Une fort belle exécution de la Neuvième symphonie complétait

le programme, — la plus homogène et la plus vivante que nous ait donnée M. Gevaert. La vivacité avec laquelle il a conduit le *scherzo*, l'animation, la fougue, l'enthousiasme qu'il a déployés dans l'interprétation de l'*Ode à la joie*, — dont le quatuor épique a été chanté sans défaillances par M^{lles} Sylva et Flament, MM. Laffitte et Seguin, — ont donné à l'œuvre sa signification et sa portée. Aussi le succès a-t-il été éclatant.

Les Vieilles Chansons de Liège.

...De Liège et d'ailleurs, car si telles chansons, — *Harbouya*, par exemple, un « cramignon » qui fut la joie et le triomphe de ce concert folklorique, — ont un indéniable accent de terroir, d'autres, — telle *le Petit Mari* ou *Trois Jeunes Tambours* — se retrouvent dans le fonds populaire de maintes régions. Peu importe, au surplus, la question des origines. Laissons aux spécialistes le soin de découvrir les sources de ces inspirations narquoises ou tendres, mystiques ou réalistes, et constatons que la séance donnée la semaine passée par la chorale mixte *Les Vieilles Chansons de Liège*, sous la direction de M. Albert Dupuis, a beaucoup plu aux membres du Cercle artistique par son caractère original et par l'excellente interprétation d'un programme amusant et varié.

M^{me} Eva Simony s'est fait applaudir pour la façon spirituelle et enjouée dont elle a dit une série de romances, rondes et chansons qui lui ont valu de nombreux rappels. Et M^{lles} Rosenboom, Corbusier, Dessouroux et M. Herman ont chanté leurs soli de manière à établir que si Liège est la pépinière des violonistes, l'art vocal n'y est pas moins en faveur.

Le Trio Lorenzo.

Le Trio Lorenzo donne à la Salle Erard une série de séances de musique de chambre dont les programmes, qui embrassent le répertoire de la musique classique et un certain nombre d'œuvres modernes, sont variés et intéressants. MM. Barat, von Lorenzo et Kuhner ont fait applaudir mercredi dernier le trio en *la* bémol majeur de Haydn, la Sonate de Böellmann pour piano et violoncelle et le pittoresque trio de Dvorak « *Dunsky* », construit sur des thèmes populaires petit-russiens.

Les prochaines séances sont fixées aux mercredis 24 janvier, 14 février, 7 et 28 mars.

O. M.

LES CONCERTS YSAÏE

Les Concerts Ysaye s'apprentent à fêter dignement le dixième anniversaire de leur fondation. On sait, en effet, que l'institution donna son premier concert au Cirque Royal le 5 janvier 1896. Depuis lors les Concerts Ysaye ont marché en une constante progression en s'inspirant du but de leur fondation, qui fut de faire connaître les œuvres nouvelles de toutes les écoles. Devançant Paris, M. Ysaye ouvrit largement ses programmes aux productions de l'école moderne française, alors représentée par A. de Castillon, V. d'Indy, Guy Ropartz, Ernest Chausson, Albéric Magnard, Paul Dukas, Claude Debussy, Gabriel Fauré, Henri Duparc, Pierre De Bréville, Julien Tiersot et d'autres, qui doivent aux Concerts Ysaye l'exécution en première audition d'œuvres aujourd'hui universellement admirées.

M. Ysaye se propose d'ailleurs de faire paraître prochainement un résumé des manifestations artistiques de l'institution. Le public pourra alors se rendre un compte plus exact de l'œuvre accomplie par les Concerts Ysaye en dix années d'activité et d'efforts. Bornons-nous à constater aujourd'hui l'heureuse influence qu'eurent les concerts du grand virtuose sur le développement de l'Art belge, qui compte à son actif César Franck, Guillaume Lekeu, Théo Ysaye, Joseph Jongen, Victor Vreuls, Albert Dupuis, etc., dont les œuvres, pour la plupart inédites, furent divulguées aux Concerts Ysaye en même temps qu'eurent lieu

les premières auditions d'œuvres avec cœur et soli : *Le Christ* d'Adolphe Samuel, *la Fête romaine* d'Érasme Raway, *le Scheld* de Peter Benoit, *les Béatitudes* de César Franck.

Les concerts Ysaye font aujourd'hui partie intégrante de la vie musicale de Bruxelles. L'orchestre, indépendant de ceux du Théâtre Royal, du Conservatoire et des Concerts populaires, est sans conteste l'un des meilleurs du pays. Le public bruxellois et la presse, qui l'encouragèrent à ses débuts, ont applaudi aux progrès constants qui aboutirent à sa consécration aujourd'hui définitive.

Le concert anniversaire sera donné en concert extraordinaire à l'Alhambra les 13-14 janvier prochain. Cette solennité musicale aura lieu avec le concours gracieux des anciens élèves et collaborateurs de M. Ysaye, ainsi que de MM. Jacques Thibaud, Arthur De Greef et G. Guidé.

Le programme est fixé comme suit : *Fantaisie Angevine* de G. Lekeu, Concerto pour piano et orchestre de Théo Ysaye (soliste M. De Greef), Symphonie en *ré* mineur de César Franck (soliste M. G. Guidé), *Chant d'Hiver* et *Caprice* d'après Saint-Saëns, par E. Ysaye (soliste M. J. Thibaud), entr'acte de *Jean Michel*, par Albert Dupuis.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Reprise de Werther.

M. Octave Maus, parlant de *Chérubin*, a dit en termes extrêmement précis et justes, dans l'*Art moderne* de dimanche passé, ce qu'il pense du théâtre de M. Massenet. Ses appréciations s'appliquent en tout et pour tout à *Werther*.

On ne peut rien imaginer de plus artificiel, de plus industriel, de plus ingénieux. A certains passages, notamment dans la première partie du troisième acte, on se sent enclin à admettre que le compositeur a trouvé la note vraie, l'émotion sincère. Mais c'est pure illusion, car, lorsqu'on se donne la peine de ne pas se laisser entraîner par les apparences, on s'aperçoit que cette émotion jaillit non pas de la musique, mais de la situation dramatique. « Art tour à tour caressant et brutal », dit M. Maus. C'est tout à fait cela, et cela est surtout visible dans l'orchestration, extraordinairement truquée, toute en contrastes véhéments, de M. Massenet; contrastes provenant d'un procédé employé avec une lassante uniformité : de violentes interventions de trombone, succédant presque sans transition aux chatteries tantôt sentimentales et tantôt enjouées des cordes, des bois et des cuivres en sourdine.

La reprise de *Werther* a fait l'objet de soins véritables de la part de la direction de la Monnaie. L'orchestre est fort bien conduit par M. Rasse, qui fait tout ce qu'il peut pour atténuer les défauts symphoniques de M. Massenet. L'interprétation des rôles est d'une remarquable homogénéité. M. David est un excellent Werther, à la voix chaude et sympathique. M^{me} Bressler-Gianoli, dont le talent est très souple, joue le rôle de Charlotte avec une grande sobriété et beaucoup d'accent. M^{me} Korsoff est charmante dans le rôle, d'un réalisme désagréable, de la jeune Sophie. Tous les autres : MM. Decléry (Albert : rôle « ingrat » s'il en fut !, Belhomme (le Bailli), Dognies (Schmidt) et Danlée (Johann), etc., ne laissent absolument rien à désirer.

CH. V.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

La Petite Bohème, livret de M. Paul Ferrier, musique de M. Hirschmann, que le théâtre Molière représente en ce moment, a été créée l'an dernier à Paris, au théâtre des Variétés. Il fallait une certaine audace et une bonne dose de confiance en soi pour oser reprendre ce sujet après Léoncavallo et Puccini. Heureusement, M. Ferrier n'a emprunté au roman de Mügger que les scènes

drolichonnes et joyeuses et, de la Vie de Bohême, il n'a voulu voir que les bons côtés. Mimi est toujours amoureuse de Rodolphe, Musette aime toujours Marcel et si l'une et l'autre quittent un instant leurs amants, pour une courte incursion dans la haute noce parisienne, elles ne tardent pas à leur revenir, désabusées et repentantes. Personne ne meurt dans la pièce, et le rideau tombe au milieu de l'allégresse générale.

Le livret de M. Ferrier sert de prétexte à quelques délicieux tableaux de genre : un déjeûner d'artistes sur un toit ; un bal masqué dans un noble hôtel du Faubourg, où l'on voit chahuter en débardeurs, débardeurs et chicards, tous les personnages de Mügger ; un diner champêtre de la Bohême à Monmorency. La musique de M. Hirschmann les commente avec agrément. Spirituelle et alerte, elle abonde en jolies trouvailles. Elle sait être sentimentale avec discrétion. Elle est surtout pleine de vie et d'entrain.

Mais la Direction du Molière et les interprètes de la pièce ont bien leur part aussi dans le succès du spectacle. La mise en scène de cette œuvrette charmante est d'un goût que l'on ne saurait trop louer. Les décors et les costumes sont superbes. M. George est un excellent Barbemuche ; M^{lles} Kervan et Flor-Albine sont deux grisettes exquises. Le reste de la troupe rivalise de verve et de bonne humeur. Et le tout compose un ensemble d'une homogénéité rare, devant lequel la critique n'a plus qu'à s'incliner.

Il faut en dire autant — en accentuant encore l'éloge pour ce qui regarde la mise en scène — des représentations d'*Éducation de Prince*, au théâtre du Parc : la pièce fameuse de Maurice Donnay que tout Bruxelles court voir au même théâtre, il y a quelques années.

La pièce n'a pas changé. Elle est toujours aussi raide. Sa poudre n'est pas encore mouillée, et ses mots partent toujours avec le même éclat. Satire très amusante des *Rois en exil*, ce n'est certes pas une comédie de caractère ou d'intrigue. Et comme les mœurs qu'elle étudie sont celles d'une infime minorité de fêtards parisiens, c'est à peine une comédie de mœurs. Toutefois, il y a un caractère dans la pièce : celui de la reine de Silistrie. Ancienne actrice devenue reine, cette Slave de quarante ans, veuve depuis deux lustres entiers, a des ardeurs bouillonnantes que les sports, l'automobile, l'escrime ne parviennent pas à réduire. Elle se frotte à l'amour des autres, comme une chatte à la main qui la caresse. On dirait qu'en poussant son fils à faire la noce, elle se dédommage un peu de l'ennui de ne pouvoir la faire elle-même. Ce rôle, emporté et difficile, a trouvé au Parc une interprète incomparable en M^{me} Constance de Linden, que l'on dit être une authentique femme du monde, en même temps qu'une Slave véritable. Quoi qu'il en soit, elle joue le rôle de la reine avec une sincérité si naturelle et si nue, que son jeu échappe à toute critique : c'est la vie elle-même. Son succès a été très grand, très enthousiaste. Et l'on ira revoir *Éducation de Prince*, un peu pour la pièce, beaucoup pour elle.

Le spectacle offre d'ailleurs des attractions multiples. Le souper du troisième acte, notamment, est d'une si succulente réalité qu'on ne peut y assister, même de loin, sans sentir s'éveiller en soi toutes sortes d'appétits. Et comme les actrices et les acteurs du Parc font assaut de beauté, de talent, de toilettes et d'entrain, dans des décors prestigieux, parmi des meubles de grand style, en mangeant de vraies huîtres — on en a du moins l'illusion, — dans de la vraie argenterie, et en buvant du vrai champagne dans des verres de cristal taillé, on oublie un peu que la pièce qu'on représente n'est pas tout à fait une vraie pièce, et qu'il n'y a même qu'elle qui ait négligé d'être absolument authentique dans un ensemble où l'on a voulu que tout fût d'une authenticité scrupuleuse, depuis les tapis d'Orient et l'orfèvrerie de table, jusqu'à l'artiste en vedette, grande dame et Slave authentique, fille, dit-on, d'un authentique ministre, et nièce d'un non moins authentique cardinal.

GEORGES RENCY

PETITE CHRONIQUE

Au Cercle artistique, une exposition des œuvres de M. Armand Jamar, peintre, est ouverte jusqu'au 5 janvier.

Le concours de Rome en 1906 est réservé à la sculpture. Il est limité aux artistes n'ayant pas atteint l'âge de trente et un ans au 31 décembre 1905.

Le concours préparatoire, fixé au lundi 12 février 1906, aura lieu à l'Académie royale des Beaux-Arts d'Anvers. Le 13 mars suivant on procédera, à la même Académie, au concours préparatoire pour l'admission au concours quinquennal de gravure pour le prix de Rome.

Une bonne nouvelle : La direction du théâtre de la Monnaie a obtenu de M^{me} Litvinne, qui devait quitter Bruxelles au début de janvier, qu'elle reculât son départ. Elle continuera donc, pour notre plus grande joie, la série triomphale de ses représentations d'*Armide*, dans lesquelles elle est incomparable.

La vingt-deuxième représentation aura lieu ce soir, la vingt-troisième mardi prochain. Toutes ont fait le maximum.

Un comité s'est formé à Bruxelles pour élever un monument sur la tombe du peintre Josse Impens.

Le sculpteur Charles Samuel vient de faire don à la commune d'Ixelles, pour le Musée communal, de la maquette du monument de Charles De Coster qui décore le square de la place Sainte-Croix.

La *Mutualité artistique* organise pour le mardi 16 janvier prochain, au Théâtre Royal de la Monnaie, la représentation annuelle au profit de sa Caisse de retraite et d'assurances. Le spectacle se composera du *Barbier de Séville* et du deuxième acte du ballet *Coppélia*.

Le service des places se fera au bureau de location du théâtre.

On vient de tirer de *Tess d'Urbervilles*, le beau roman de Thomas Hardy dont nous parlions dernièrement, un drame lyrique dont la musique a été écrite par M. F. d'Erlanger et qui sera représenté prochainement.

Un projet vient d'être mis sur pied, dit le *Petit Bleu*, pour élever un monument à la mémoire de l'illustre peintre et aquafortiste James Mac Neill Whistler sur les quais de la Tamise, à Chelsea, où il habita longtemps. On confiera à Rodin l'exécution de ce monument, dont des répliques seront érigées à Paris et aux États-Unis (Whistler était originaire, on le sait, d'Amérique). *L'International Society of Sculptors, Painters and Gravers* souscrit 12.500 francs pour ce monument.

Un ami de Whistler, M. Th. Way, vient de faire présent au British Museum de cent-vingt lithographies de l'artiste.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, rue du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

ÉTUDES SUR L'ART FLAMAND

LA RENAISSANCE SEPTENTRIONALE

ET LES PREMIERS MAÎTRES DES FLANDRES

Les Origines. — Le XIV^e siècle. — Les Van Eyck.

PAR FIERENS-GEVAERT

Professeur d'Esthétique et d'Histoire de l'Art
à l'Université de Liège
et aux Cours d'Art et d'Archéologie de Bruxelles.

Beau volume gr. in-8°, illustré de 106 reproductions

dont 24 planches hors texte. — Prix : 10 francs.

Au 1^{er} janvier 1906 le prix de cet ouvrage sera porté à 12 francs net.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

INSTRUMENTS DE CONCERTS ET DE SALONS

PIANOS J. OOR

Diplômes d'Honneur et Médailles d'or à toutes les Expositions

PHONO LA appareil merveilleux, s'adaptant à tous pianos et permettant à chacun de jouer en virtuose avec nuances et sentiment.

BRUXELLES, 83, RUE NEUVE

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

E. DEMAN LIBRAIRE-ÉDITEUR

86, rue de la Montagne, à Bruxelles.

Le 25 décembre prochain

notre installation de librairie, salle de ventes, etc., sera, pour cause de changements immobiliers, transférée, momentanément

14, rue de la Chançellerie

non loin de nos locaux actuels et de la collégiale de Sainte-Gudule.

Nous prions nos correspondants, bibliophiles et libraires, de vouloir bien, à partir de cette date et jusqu'à prochain avis, porter cette nouvelle adresse sur toutes communications ou envois postaux et autres, qui nous seraient adressés

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Hærtel, Bruxelles.

FABRIQUE DE CADRES

POUR

TABLEAUX, GLACES, GRAVURES, AQUARELLES, ETC.

PH. CERISIER

29, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 29
BRUXELLES

Spécialité de cadres pour tableaux. — Passe-partout en tous genres. Cadres anciens et modernes en tous styles.

Lavage et restauration de gravures.

Dorure à l'eau et au four (genre ancien) pour l'ameublement.

Transport et expéditions — Prix modérés.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie. 12-14.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA VINGT-CINQUIÈME ANNÉE (1905) DE *L'ART MODERNE*

ÉTUDES ET PORTRAITS

Hommage à Elisée Reclus. Allocution du Père à ses Filles	221
L'Exposition Jordaens (EUGÈNE DEMOLDER)	269
Les Eléments représentatifs du génie de Jordaens (EUGÈNE BAIE)	309
Un Portrait de Vermeer de Delft au Musée de Bruxelles (A.-J. WAUTERS)	397
L'Évolution externe de l'impressionnisme (OCTAVE MAUS)	57
Les Peintres belges (CAMILLE MAUCLAIR)	361, 366
Exposition rétrospective de l'Art belge (OCTAVE MAUS)	237
L'Enluminure (G. LOUMYER)	245, 253
En feuilletant un album d'Armand Rassenfosse (EUGÈNE DEMOLDER)	333
Le Monument au Travail (CAMILLE LEMONNIER)	49
Le Monument au Travail de C. Meunier (OCTAVE MAUS)	261
Chefs-d'œuvre d'art japonais (FIBRENS-GEVAERT)	205
L'Après-midi d'un Faune (OCTAVE MAUS)	173
L'Enseignement littéraire du français en Belgique (GEORGES RENCY)	317, 341
La Vie littéraire belge (CAMILLE LEMONNIER)	197
La Vie belge (GEORGES RENCY)	229
L'Esthétique de Taine d'après sa correspondance (MÉDÉRIC DUFOUR)	349, 357, 389
L'Avenir de l'intelligence (GEORGES RENCY)	277
Contre le féminisme (CLAUDE FARRÈRE)	131
Pour le féminisme (MARIE PARENT)	159
Rapprochements (OCTAVE MAUS)	155
La Légende des grands acteurs (HENRI MAUBEL)	81
<i>Le Roi Lear</i> à Paris (CHARLES MORICE)	1
<i>Armide</i> (OCTAVE MAUS)	365
LÉON BLOY (L. VAUXCELLES)	319
EUGÈNE CARRIÈRE (ANDRÉ FONTAINAS)	9
PAUL CLAUDEL (M. G.)	52
EMILE CLAU (OCTAVE MAUS)	123
JOHN CONSTABLE (C. L.)	163
JOSEPH-THÉODORE COOSEMANS (OCTAVE MAUS)	373
EDMOND CROSS (EMILE VERHAEREN)	89
HENRI DE BRAEKELEER (CAMILLE LEMONNIER)	109
JULES DELACRE (GEORGES RENCY)	149
HENRI DE RÉGNIER (Id.)	139
GIOVANNI DISTALLEVI (ANDRÉ FONTAINAS)	58
M ^{lle} HÉLÈNE DUFU (FRANCIS DE MIOMANDRE)	213
L. DUMONT-WILDEN	298
JAMES ENSOR (VITTORIO PICA)	296
GAINSBOROUGH (GABRIEL MOUREY)	381
EUGÈNE GILBERT (GEORGES RENCY)	206
JOSÉ-MARIA DE HEREDIA (Id.)	325

M ^{me} CLOTILDE KLEEBERG-SAMUËL (HENRY LESBROUSSART)	59
M ^{me} MARTHE MELLOTT (GEORGES RENCY)	27
CONSTANTIN MEUNIER (OCTAVE MAUS)	113
GÉRARD DE Nerval (ANDRÉ FONTAINAS)	73
WILLIAM NICHOLSON (OCTAVE UZANNE)	147
LADISLAS DE PAÁL (OCTAVE MAUS)	17
GASTON PRUNIER (GUSTAVE GEFFROY)	76
AUGUSTE RENOIR (CAMILLE MAUCLAIR)	285, 293, 301
RESTIF DE LA BRETONNE (ANDRÉ FONTAINAS)	73
MARCEL SCHWOB (FRANCIS DE MIOMANDRE)	105
GIOVANNI SEGANTINI (OCTAVE MAUS)	335
STIJN STREUVELS (CAMILLE HUYSMANS)	329
ANDRÉ VAN HASSELT (ARTHUR DAXHELET)	415, 423
FIRMIN VAN DEN BOSCH (GEORGES RENCY)	132
EMILE VERHAEREN (MÉDÉRIC DUFOUR)	25, 33, 41, 65
JULES VERNE (M. G.)	97
A la mémoire de WHISTLER (OCTAVE MAUS)	181
WHISTLER. Notes biographiques (LÉONCE BÉNÉDITE)	271
LIEVIN DE WINNE et PAUL DE VIGNE (ERNEST VERLANT)	407

PEINTURE

MUSÉE DE BRUXELLES. Un Vermeer de Delft (A.-J. WAUTERS)	397
Acquisitions	6, 119, 136, 170
Nos Musées des Beaux-Arts (L. MAETERLINCK)	313
Le Musée Wiertz (lettres de MM. H. CARTON DE WIART et JULES POTVIN)	303, 322
La peinture wallonne et la peinture flamande	160
L'Art belge au XVIII ^e siècle	217
L'École belge de peinture (L. DUMONT-WILDEN)	319
Les Peintres belges (CAMILLE MAUCLAIR)	361, 366
Un Salon annuel	224
Un Rubens retrouvé et un Frans Hals volé	251, 259
Préceptes de Paul Cézanne	265
La salle Rembrandt au Musée d'Amsterdam	219
La salle Ziem au Petit Palais, à Paris	250
<i>L'Histoire du siècle</i> , par MM. A. STEVENS et H. GERVEX.	62
BRUXELLES. L'Exposition rétrospective de l'Art belge (O. M.)	165, 175, 237
Le Catalogue illustré, par A.-J. WAUTERS	315
Salon de la LIBRE ESTHÉTIQUE	57, 66
Acquisitions	93, 116, 170
La <i>Libre Esthétique</i> et la Presse	99, 108, 116
Concerts. Voir <i>Musique</i> .	
Salon des Aquarellistes (O. M.)	401
Exposition du Cercle <i>Pour l'Art</i> (M. D. O.)	27
Id. des Peintres de l'Enfant (O. M.)	116

Exposition de la Société nationale des Aquarellistes et Pastellistes (O. M.)	183
Id. de <i>L'Œuvre</i> (Id.)	256
Id. du Cercle <i>Le Travail</i> (G. R.)	337
Id. id. <i>Le Sillon</i> (O. M.)	384
CERCLE ARTISTIQUE. Exposition de pastels (O. M.)	4
Exposition de MM. R. DE BAUGNIES, COENRAETS et DELSAUX (O. M.)	19
Id. RECKELBUS, ALLARD, CAMBIER et HEINTZ (Id.)	36
Id. É CARPENTIER et F. SMEERS (Id.)	44
Id. LÉON FRÉDÉRIC (Id.)	5
Id. HALKETT, JACQUET et M ^{lle} VERBOECKHOVEN (M. d. O.)	85
Id. STACQUET et V. UYTTERSCHAUT (O. M.)	107
Id. AUGUSTE DANSE (Id.)	124
Id. PAUL RENOARD (Id.)	133
Id. ALBERT BAERTSOEN (Id.)	386, 390
Id. MAURICE PIRENNE (GEORGES LE BRUN)	425
GALERIE ROYALE. Exposition de M. F. PATTE (Id.)	44
Exposition de M. MAURICE HAGEMANS (Id.)	107
Id. M. R. DE BAUGNIES (G. R.)	394
GALERIE BOUTE. Exposition de MM. PAERELS, BEAUCK, JELLEY, etc. (O. M.)	19
Exposition de M. CH. BOUGARD (Id.)	44
Salon du printemps	168
ANVERS. L'Exposition Jordaens (OCTAVE MAUS et EUGÈNE DEMOLDER)	144, 170, 199, 247, 269
Exposition M.-A. MARCOTTE (L. A.)	19
Id. ALPH. et A.-G. VAN BEURDEN (Id.)	37
Id. LEYS et DE BRAEKELEER	45, 76, 150, 166
Id. du Cercle <i>Vie et Lumière</i> (R.)	53
Id. VAN BEERS (Id.)	53
Salon de l'Art contemporain (Id.)	38, 207, 233, 248, 304, 338
GAND. Une peinture du xv ^e siècle (L. M.)	
Exposition Van Eyck en 1906	387, 403
Catalogue du Musée des Beaux-Arts, par L. MAETERLINCK	266
Cercle artistique Expositions de MM. THOMAS, MELSEN, THÉVENET, PAERELS, etc. (M.)	378
La <i>Société des Amis du Musée</i>	420
LIÈGE. Le Salon des Beaux-Arts (OCTAVE MAUS)	222, 230
Quelques frises de la section française (HENRY FRANTZ)	224
Liste des œuvres d'art acquises pour la tombola	338
Le jury international des récompenses	259
Distribution de prix (O. M.)	279, 290, 296
ARMAND RASSENFOSSE. <i>Album</i> (EUGÈNE DEMOLDER)	333
COQ-SUR-MER. Le Salon des Aquarellistes	258
LA PANNE. Exposition d'art	267
PARIS. Le Salon des Indépendants (ANDRÉ FONTAINAS)	117
Le Salon de la Société nationale des Beaux-Arts (Id.)	157
Les peintres orientalistes (Id.)	85
Seurat et Van Gogh (ROGER MARX)	143
Exposition CHARLES LACOSTE (FRANCIS JAMMES)	60
Id. HENRI HAVET (ANDRÉ FONTAINAS)	68
Id. GASTON PRUNIER (GUSTAVE GEFFROY)	76
Id. RODIN (ANDRÉ FONTAINAS)	85
Id. BERTHE MORISOT (Id.)	85
Id. de M ^{lle} YVONNE SERRUYS (Id.)	85
Id. EDMOND CROSS (ÉMILE VERHAEREN)	89, 152
Id. de M ^{me} A. GONYN DE LURIEUX (G. GEFFROY)	100
Id. SIGNAC (ROGER MARX)	152
Id. WHISTLER (OCTAVE MAUS)	181
Id. ALBERT BESNARD (ROGER MARX)	225
Id. VAN RYSELBERGHE (ANDRÉ FONTAINAS)	391
Le banquet Eugène Carrière	7
RENOIR (ADRIEN MITHOUARD)	195
VINCENT VAN GOGH (JACOBSEN)	125
WHISTLER et GAUGUIN (O. M.)	232
MANET et M. FAURE	328
AMSTERDAM. Exposition VAN GOGH	315
LEYDE. Exposition PHILIPPE ZILCKEN (A. R.)	363

MILAN. Exposition SEGANTINI (OCTAVE MAUS)	335
VENISE. Le Congrès artistique international	219, 281, 331
Exposition des Beaux-Arts	70
Vente d'estampes du xviii ^e siècle (Munich)	79
Id. d'œuvres de Whistler (Londres)	79
Id. d'estampes de la collection Salzer (Vienne)	95
Id. de la collection Paul Bérard (Paris)	161
Id. id. Heuzel (id.)	187
Id. id. Giacomelli (id.)	187
Id. id. Warneck (id.)	195
Id. de gravures (Berlin)	210
Id. de la collection de lady Ashburton (Londres)	251
Id. de tableaux modernes français et hollandais (New-York)	315
Id. Daguin (Paris)	323
Id. d'œuvres de Romney (Londres)	323
Nécrologie. LÉON ABRY	370
GUSTAVE-ALBERT ANDERSON	77
GUSTAVE BIOT	94
A.-W. BOUGUEREAU	282
CÉSAR DELL'ACQUA	62
ALBERT EDELFFELT	307
JEAN-JACQUES HENNER	266
J.-A. HERPAIN	46
M ^{me} MARGUERITE HOLEMAN	202
ADOLPHE MENZEL	54
ANTONIN PROUST (O. M.)	128
EDMOND VAN DER MEULEN	46
JOSEPH VAN SEVERDONCK	412
ISIDORE VERHEYDEN (O. M.)	362
PAUL VOGLER	13
FLORENTE WILLEMS	370

SCULPTURE

La Sculpture belge (VICTOR ROUSSEAU)	265
Sculpture de plein air (O. M.)	271
Funérailles de Constantin Meunier. Discours de M. PAUL HYMANS	114
Inauguration du monument De Vigne-DeWinne. Discours de M. ERNEST VERLANT	407
<i>Les Passions humaines</i> , par M. J. LAMBEAUX	160
« Gand » et « Bruges », par M. J. LAMBEAUX	291
L'Épisode du <i>Faune mordu</i> de M. J. LAMBEAUX. 167, 173, 184, 191, 194, 202, 208	
Au Vénéré saint Hubert	191
Exposition de M. JULES HERBAYS (O. M.)	140
<i>Vie heureuse</i> , bas-relief de M. ALEX. CHARPENTIER	141
<i>Constantin Meunier et son œuvre</i> . Edition de la <i>Plume Victor Rousseau</i> , par ALBERT MOCKEL	117
La Plaque commémorative de C. Meunier	290, 322, 328, 331
La Plaque commémorative de Chopin (Carlsbad)	331
Le Monument Frédéric III	13
» Dillens	29
» au Travail, par CONSTANTIN MEUNIER	261
» » par VANDERSTAPPEN (O. M.)	136, 255
» » par GRANDMOULIN	202, 218
» Beethoven, par JOSÉ DE CHARMOY	217, 241
» de Mérode, par J. DUPON	227
» Chazal, par DESENFANS	235
» des installations maritimes, par DE WEVER	235
» Wiertz, par DE HAENE	250
» de 1830, par JEF LAMBEAUX	267
» Rollinat, par RODIN	283
» Rogier, par CHARLES STURBELLE	314
La Médaille à l'Exposition de Liège (ALPHONSE DE WITTE)	257
Médaille anniversaire du Congo, par CHARLES SAMUEL	14, 395
» Paul Fisch, par G. DEVREUSE	14
» de <i>Septime Sévère</i> (Id.)	14
» de M. Francotte (Id.)	339

Plaquette commémorative de la Société des Aquarellistes, par CONSTANTIN MEUNIER	312
Société des <i>Amis de la Médaille d'art</i>	46
Concours	217
Concours pour la médaille du LXXV ^e anniversaire	94
Ed. LA LOIRE <i>Médailles historiques de Belgique</i> (O. M.).	151
<i>Nécrologie</i> . JULIEN DILLENS (OCTAVE MAUS)	3
ALPHÉE DUBOIS	322
PAUL DUBOIS	187
CONSTANTIN MEUNIER (OCTAVE MAUS).	113
EUGÈNE GUILLAUME	77
JULES THOMAS	101

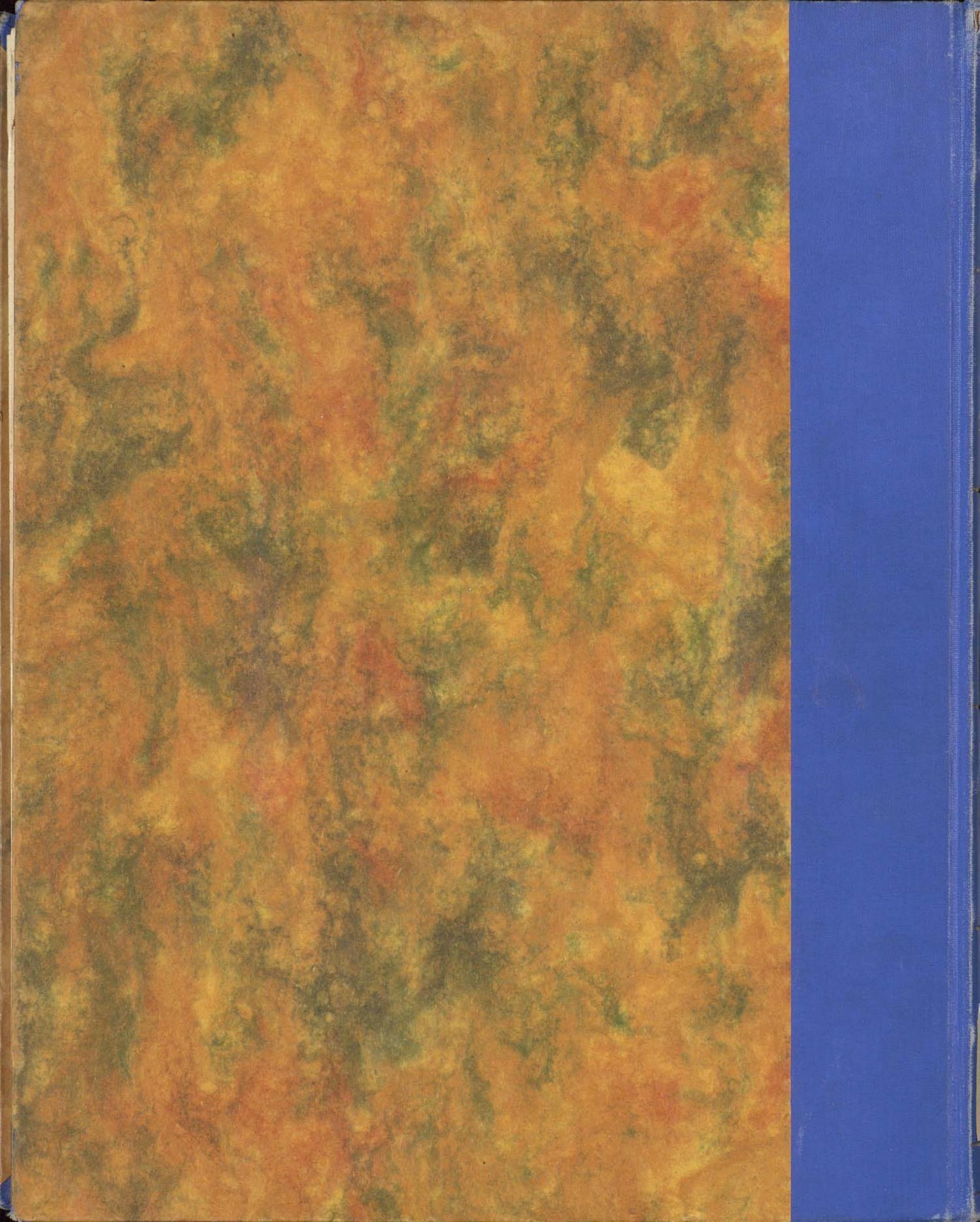
**ARCHITECTURE, ARCHÉOLOGIE,
INDUSTRIES D'ART**

Le Dépouillement des églises (L. A.)	264
Exposition d'art ancien bruxellois	77, 193
L'ouverture du Salon d'art ancien (H. LESBROUSSART).	247
L'Arcade du Cinquantenaire	334
Les Nouvelles salles du Musée du Cinquantenaire	258
Cours pratiques d'archéologie	346
Le Prix de Rome	218
La Collection Edmond Michotte	218
Le Musée du Livre	178
Une Exposition de l'illustration du Livre	274
L'Enluminure (G. LOUMYER)	245, 253
L'Exposition du Livre au Salon d'automne	331, 355
Les Arts décoratifs à l'Exposition de Milan 1906	411
M ^{me} Is. ERREIRA. Catalogue de broderies anciennes (M.H.)	169
A.-L. BALDRY. <i>The Old Water Colour Society</i>	142
CHARLE HOLME. <i>L'Art en photographie</i> (O. M.).	240
HENRY ROUSSEAU. Les Fonts baptismaux de saint Barthélémy à Liège (M. H.)	92
Les <i>Koustari</i>	299
ANVERS. La Maison Rubens et l'atelier Jordaens	227
LIÈGE. Le Musée des arts décoratifs	307
PARIS. Le Musée des arts décoratifs (O. M.)	177, 185
<i>Nécrologie</i> . S. BING	306

LITTÉRATURE

Le Centenaire d'André Van Hasselt	384
Le Jubilé André van Hasselt à Maestricht	419
L'Éloquence parlementaire belge	170
Le budget et les lettres	225
<i>L'Association des écrivains belges</i>	186, 193
Le poète K. LEDEGANCK (NIKO GUNZBURG)	375
Les Écrivains belges et Maxime Gorki	43, 59
La Littérature belge appréciée à l'étranger (MAURICE BARRES)	312
Les Concours de l'Académie	13, 210
Concours académiques (G. R.)	273
Les Élections de l'Académie	227
La Libre Académie. Prix Edmond Picard	30, 420
Le Prix Goncourt	400
Le Prix Nobel	412
Epilogue. (Polémique G. Rency-F. Van den Bosch)	335, 334
Le « Mercure de France » (A. M.)	29
Legs des collections du comte Spoelbergh de Lovenjoul	227
L'origine de Jules Verne	219
Fleurs de critique	232
L'écriture artiste	283
Le Congrès de la propriété littéraire et artistique à Liège	306, 378
Le Congrès pour l'extension et la culture de la langue française (G. R.)	306
[Anonyme]. <i>La Pologne contemporaine</i>	249
ROGER ALLARD. <i>La divine aventure</i> (G. R.)	296
PAUL ANDRÉ. <i>L'impossible Liberté</i> (Id.).	12
Id. <i>Max Waller et la Jeune Belgique</i> (Id.).	353

E. ASENIEFF. <i>Un livre pour jeunes filles modernes</i> (M. G.)	134
LÉON BAZALGETTE. <i>John Constable</i> (G. L.)	163
Id. <i>Théodore Roosevelt</i> (GEORGES RENCY)	389
FÉLIX BODSON. <i>L'Écrivain public et Pierrot millionnaire</i> (Id.)	359
MAX BEERBOHM. <i>L'Hypocrite sanctifié</i> , traduit par X.-M. BOULESTIN (O. M.)	393
PIERRE BROODCOORENS. <i>Le siège de Berlin (l'Exode)</i> (GEORGES RENCY)	289
H. CARTON DE WIART. <i>La Cité ardente</i> (Id.)	67
CASTIAUX. <i>Au long des Terrasses</i> (Id.)	296
JUDITH CLADEL. <i>Les Aurigentys</i> (Id.)	67
ARTHUR COLSON. <i>Heureux Temps</i> (Id.).	149
MAURICE CORNELIS et ARMAND VAN GUN. <i>Cité Brabant</i> (Id.)	200
J. COGNARD. <i>De Naguère et d'aujourd'hui</i> (H. KRAINS)	35
L. COUROUBLE. <i>La Maison espagnole</i> (G. RENCY).	67
Id. <i>Le Mariage d'Hermance</i> (Id.).	410
C.-A. CUDELL. <i>Udingi</i> (Id.)	200
JULES VERNE (M. G.)	97
GASTON DANVILLE. <i>Le Parfum de volupté</i> (G. RENCY)	263
MAURICE DARIN. <i>Les Apôtres</i> (Id.)	67
HENRI DAVIGNON. <i>Molière et la Vie</i> (Id.)	13
FRÉDÉRIC DE FRANCE. <i>Mademoiselle de Saix</i> (Id.)	67
JULES DELACRE. <i>Offertoire</i> (Id.)	149
JEAN DE LA HIRE. <i>Les mémoires d'un don Juan</i> (Id.)	263
PIERRE DE QUERLON. <i>La Maison de la Petite Livia</i> (Id.)	156
LÉON DE RIE. <i>Le Rameau d'olivier</i> (Id.)	201
MAURICE DES OMBIAUX. <i>Guidon d'Anderteicht</i> (Id.)	84
Id. <i>Contes de Sambre et Meuse</i> (Id.).	322
G. DISTAVELLEVI. <i>Peccati di donna</i> (A. FONTAINAS)	58
EDOUARD DUCOTÉ. <i>Le Servage</i> (GEORGES RENCY)	263
H. DUMONT-WILDEN. <i>Coins de Bruxelles</i> (D.)	200
GEORGES ECKHOUD. <i>L'Autre vue</i> (Id.)	44
J. ERNEST-CHARLES. <i>Samedis littéraires</i> (Id.)	391
G. FAURE. <i>L'Amour sous les lauriers roses</i> (Id.).	419
E. FAZY et ABDUL HALIM MEMDOUH. <i>Anthologie de l'amour turc</i> (Id.).	157
FIERENS-GEVAERT. <i>Jordaens</i>	250
Id. <i>La Renaissance septentrionale et les premiers maîtres des Flandres</i>	322
G. GARNIR. <i>Nouveaux Contes à Marjolaine</i> (G. RENCY).	12
EUGÈNE GILBERT. <i>France et Belgique</i> (Id.)	206
VALÈRE GILLE. <i>Le Joli Mai</i> (Id.)	256
OSCAR GROSJEAN. <i>Sainte-Beuve à Liège</i> (Id.)	289
CHARLES GUÉRIN. <i>L'Homme intérieur</i> (Id.)	255
GÉRARD D'HOUILLE. <i>Esclave</i> (CLAUDE FARRÈRE)	131
J.-K. HUYSMANS. <i>Trois primitifs</i> (M. H.)	4
LIONEL DE LA LAURENCIE. <i>Le Goût musical en France</i> (M.-D. CALVOGROSSI)	192
BÉLA LAZAR. <i>Ladislax de Paül</i> (OCTAVE MAUS)	17
GEORGES LECOMTE. <i>Hannetons de Paris</i> (GEORGES RENCY)	353
S.-CH. LEGONTE. <i>Le Sang de Méduse</i> (Id.)	156
CAMILLE LEMONNIER. <i>Le Droit au bonheur</i> (Id.)	43
Id. <i>La Vie belge</i> (Id.)	229
JACQUES LEROUX. <i>Le Livres d'heures de mon oncle Barberousse</i> (Id.).	157
HENRI LIEBRECHT et CHARLES MORISSEAU. <i>Miss Lili</i> (Id.)	288
HENRI LIEBRECHT. <i>Fleurs de Soie</i> (Id.)	418
FRANZ MAHUTTE. <i>Feuilles au vent</i> (Id.)	200
EDGAR MALFÈRE. <i>Le Vaisseau solitaire</i> (Id.)	359
CHARLES MAURRAS. <i>L'Avenir de l'intelligence</i> (Id.)	277
HENRI MAZEL. <i>Les Amazones</i> (Id.)	295
G. WIGEON. <i>Chefs-d'œuvre d'art japonais</i> (FIERENS-GEVAERT)	205
MOREAU-VAUTHIER. <i>L'Homme et son image</i> (L.)	420
CH. MORISSEAU. <i>A travers le vitrail</i> (GEORGES RENCY).	67
GABRIEL MOUREY. <i>Albert Besnard</i>	203
CAMILLE PAVARD. <i>Les Liégeois illustres</i> (O. M.)	240
VITTORIO PICA. <i>Santiago Rusinol</i>	142
Id. <i>Carl Larsson</i>	258
Id. <i>James Ensor</i>	296
EDMOND PICARD. <i>Désespérance de Faust</i> (G. RENCY)	12
Id. <i>Amidextre</i> (Id.)	12



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.